This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

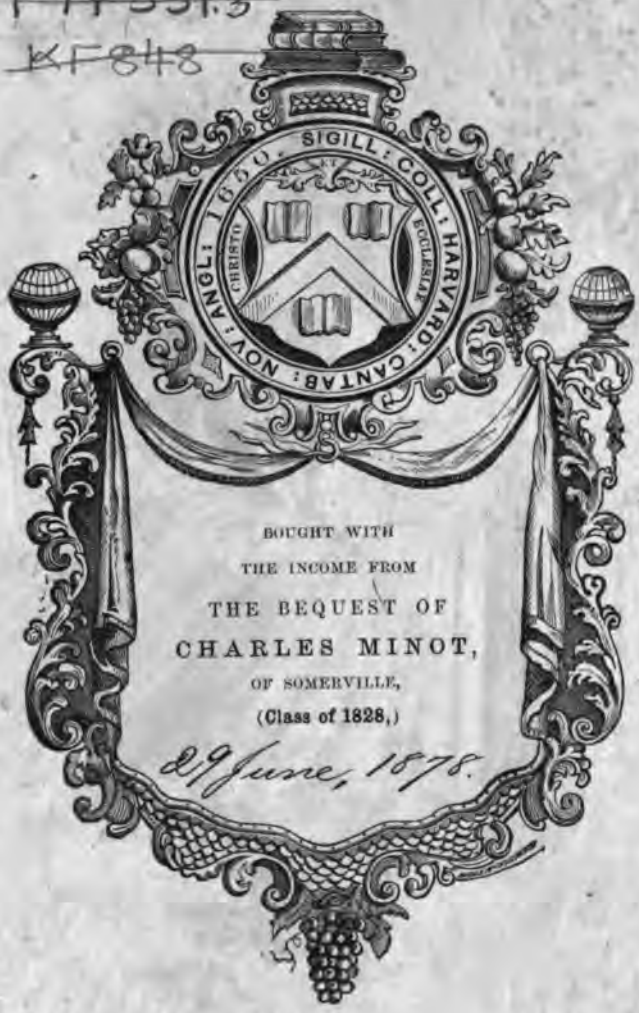
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

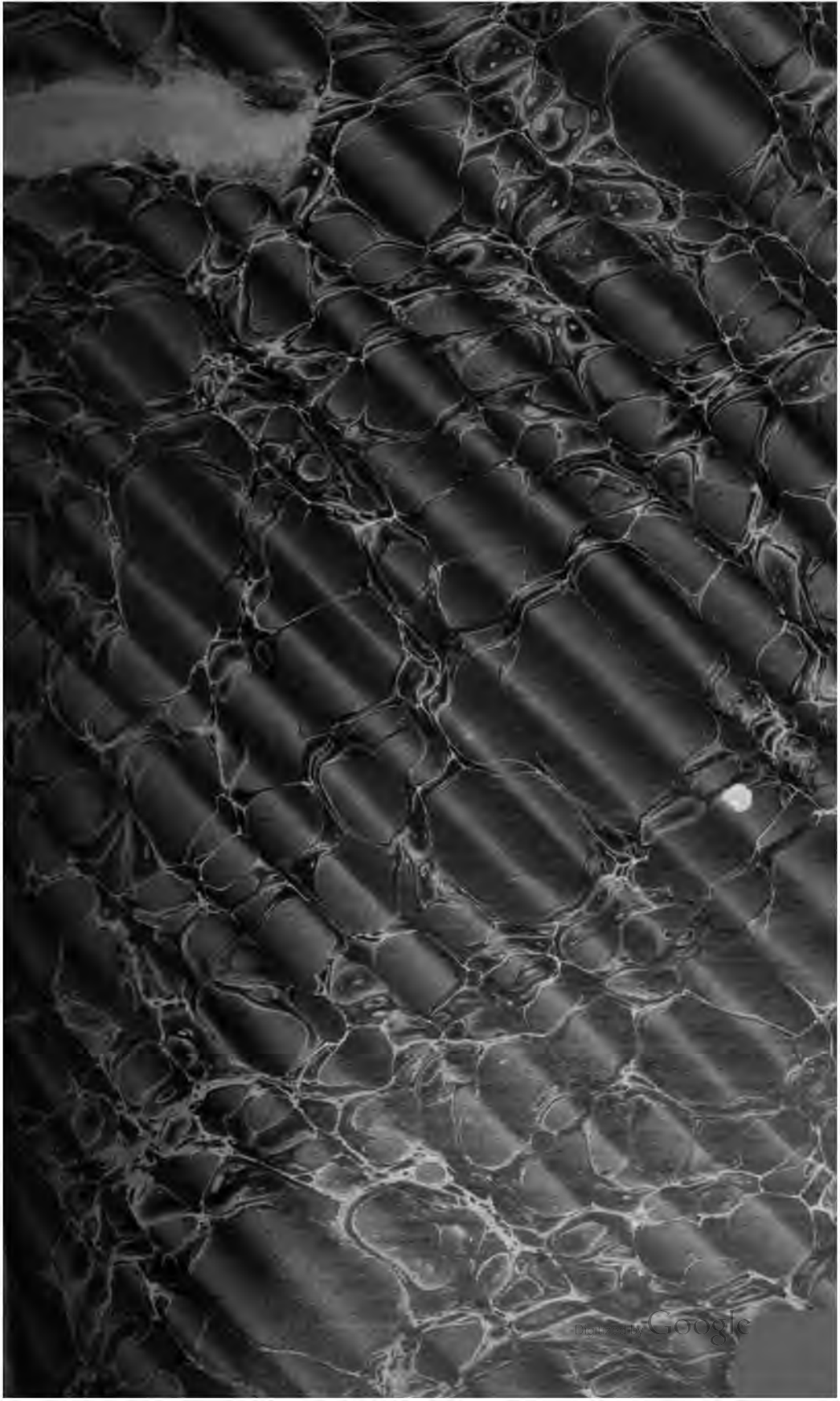
Digitized by Google

PF 331.3
KF848



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
29 June, 1878.

Digitized by Google



Digitized by Google

WID-1C
AP
26
.P22
[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE.

Digitized by Google

(Vu les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut reproduire ou traduire les articles de cette REVUE, sans l'autorisation des auteurs et des éditeurs.)

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE PARIS

REVUE CONTEMPORAINE

PHILOSOPHIE. — HISTOIRE. — SCIENCES. — LITTÉRATURE.
POÉSIE. — ROMANS. — VOYAGES.
CRITIQUE. — ARCHÉOLOGIE. — BEAUX-ARTS.

TOME NEUVIÈME.

2e ANNÉE.

PARIS,
AUX BUREAUX DE LA *REVUE CONTEMPORAINE*,
FAUBOURG MONTMARTRE, N° 13.

1853.

Digitized by Google

~~XIII.1~~
~~P Fr 331.3~~

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

1878, June 27.
Abbot fund.

Digitized by Google

HISTOIRE.

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : 1223-1356. — La Royauté suzeraine. — Son grand Conseil. — Hérédité de la Couronne. — Édouard III. — Loi salique. — Philippe VI. — Hommage du Roi d'Angleterre. — Affaires en grand Conseil, en Conseil ordinaire, en Conseil seul. — Noms des Rapporteurs. Noms des Conseillers. — Enregistrement des Lettres royaux. — Cour des Pairs. — Différend entre la noblesse et le clergé. — Robert d'Artois. — Arrêt. — Le comte de Montfort cité devant les Pairs. — Arrêt de Conflans. — Bataille de Crécy. — La France et la Royauté. — Impôts. — Actes du Conseil. — Gabelle. — Altération des monnaies. — CONSEIL SECRET. — Ses actes financiers. — Ses membres. — Membres du Parlement et de la Chambre des comptes. — Clercs et laïcs. — Maîtres des requêtes. — Le duc de Normandie assiste au Conseil. — Jean succède à son père. — Supplice du comte d'Eu. — Ordonnances. — Altération des monnaies. — Conditions aux subsides. — Membres du Conseil envoyés en Normandie. — Concession de six deniers. — Priviléges pour Rouen. — Ordonnances. — Fréquentes missions des membres du Conseil. — Le Roi présidant le Parlement. — Travaux du Conseil. — Police du royaume. — Besoins de la Royauté. États des provinces. — États généraux — Leurs délibérations. — L'Ordonnance qui les fait connaître. — Conditions imposées par les trois États. — Leurs empiétements. — Leur nouvelle réunion. — Nouveau rôle du Conseil. — Ses Ordonnances. — Bataille de Poitiers.

DU CONSEIL SOUS PHILIPPE VI ET JEAN.

La royauté, désormais et définitivement suzeraine, s'appuie, au commencement du quatorzième siècle, sur un corps régulier, dont la juridiction est universelle et incontestée, dont les membres, séparés par les besoins judiciaires, forment des Cours souveraines : l'Echiquier en Normandie, les Grands-Jours en Champagne, le Parlement à Tou-

* Voir tome VII, pages 22, 161, 341 et 497, et tome VIII, page 497.

Digitized by Google

louse, la Cour des Comptes et le Parlement à Paris. Toutes les justices descendent de ces tribunaux suprêmes, et quand le prince, qui les personnifie, veut juger irrévocablement, il appelle ces divers magistrats près de sa personne, réunit à eux ses barons et ses vassaux, les fait siéger avec ses Conseillers, et, constituant ainsi le dernier organe du pouvoir, son grand Conseil, le Roi prononce. Il peut le faire, parce que toutes les hostilités, jadis menaçantes, ont aujourd'hui disparu; parce que les droits, les priviléges, les honneurs dépendent de son unique volonté; parce qu'il est le souverain, non sans provoquer des regrets éclatants et une opposition impuissante mais continue. La royauté n'aura plus à étouffer que des révoltes de sujets, à combattre que des rivalités de Rois.

La question de la succession au trône, encore soulevée par la mort de Charles-le-Bel, n'agita point les grands vassaux pour leur propre ambition. En désignant Philippe de Valois pour Régent, le dernier fils de Philippe-le-Bel déclarait que la couronne lui serait dévolue, si la Reine n'accouchait pas d'un fils. Edouard III, Roi d'Angleterre, protesta, seul, contre la justice d'une telle hérédité [1]. Il voulut soutenir par des arguties, et, dit-on, par de l'or, les prétendus droits au trône que lui donnait sa mère, sœur des trois derniers Rois, à l'exclusion de Philippe, qui n'était que le fils de leur oncle [2]. Il fit discuter devant l'assemblée de tout *le baronnage français* le sens des mots célèbres et incomplets de la loi salique: *Ad virilem sexum tota hæreditas pertineat*; soutenant que si les femmes étaient exclues, à cause de la faiblesse de leur sexe, leur postérité mâle reprenait son rang et son droit [3]. L'histoire de la monarchie détruisait ces allégations sans fondement; et, d'ailleurs, victorieuses, elles auraient tourné contre Edouard lui-même [4], puisqu'il se serait trouvé précédé par les mâles issus des filles des derniers Rois, dont sa mère, Isabelle, n'était que la sœur.

Ces princes, le duc de Bourgogne et Charles-le-Chauve, ne contestaient pas les droits de Philippe de Valois, et Robert d'Artois même se prononça vivement pour lui. Les vassaux, les Pairs, tous jugèrent en sa faveur, et nous n'avons rapporté succinctement cette première lutte de l'Angleterre et de la France que pour constater le degré de suprématie où avait été élevée la royauté, par les progrès de sa force et de sa justice, par ses armes et par son Conseil.

L'idée de cette suprématie était devenue si puissante dans les esprits que les Flamands ne surent point inventer contre Philippe VI, quand

[1] Spicil., t. III, p. 87.
[2] Rap. Thoyras; Hist. d'Angl., t. III.
[3] Mém. de l'Acad. des Insc. et Bell. Lett., t. XVII et t. XX.
[4] Ibid., t. VIII; Greg. Turr., epis., lib. III, cap. 3; Rymer, Act. publ., t. X.

Digitized by Google

il marcha pour conquérir Cassel et les soumettre, une injure plus grande que celle de *Roi trouvé*, parce qu'il n'était pas né sur le trône[1]. Et lorsque le Roi d'Angleterre, qui avait manqué à son devoir de vassal en n'assistant pas au sacre de Philippe de Valois, refusa témérairement de venir rendre hommage pour la Guyenne et les autres terres qu'il tenait du Roi de France, il fit dire par sa mère, aux envoyés français, que le fils d'un Roi n'avait point à s'humilier devant le fils d'un comte[2]. C'était l'orgueil d'un Roi puissant; ce n'était plus le sentiment de l'égalité féodale. Les Rois ne sont plus égaux qu'entre eux. Cependant, le superbe fils de Roi s'humilia bientôt devant son suzerain le fils du comte, et la magnifique cérémonie où Philippe VI, sur son trône et seul assis, entouré des Rois de Bohême, de Navarre et de Majorque, d'une foule de princes et de grands officiers, reçut l'hommage d'Edouard, à genoux, sans couronne, sans épée et sans éperons, cette cérémonie fit naître dans le cœur du rival trop humilié une haine immortelle, dont les ressentiments ne se feront pas attendre[3].

Philippe VI est donc Roi. Ce n'est pas seulement dans son expédition de Flandre ou dans ses hauteurs contre le Roi d'Angleterre que nous le trouvons exerçant la puissance suprême. Il convoque souvent son grand Conseil, plus souvent encore son Conseil ordinaire. Les travaux de la royauté y ont moins d'éclat, mais plus d'utilité. C'est là qu'elle montre sa puissance réelle et la consolide par les bienfaits de sa sagesse; c'est là vraiment que le Roi règne.

C'est en grand Conseil que Philippe VI décide que les sujets du duc de Bretagne ne pourront être distraits de sa juridiction[4]; que les appellations des jugements rendus par les commissaires du duc seront portées directement devant ce prince, sans que le Parlement de Paris en puisse connaître, *omisso medio*[5]; enfin que les appellations des jugements rendus par les sénéchaux de Bretagne seront portées aux Grands-Jours du duc, et, de ses Grands-Jours, au Parlement de Paris[6]. Mais c'est de ses finances, surtout de ses monnaies, que le Roi s'occupe dans son grand Conseil. Les délibérations, à ce sujet, y sont aussi fréquentes que contradictoires, et l'histoire des vicissitudes de ce règne se lirait dans les variations du système monétaire. Au commencement, le Roi veut le régulariser, et convoque, pour être éclairé, des prélats, des barons, des députés de bonnes villes, des hommes sages et experts,

[1] Spicil., t. III, p. 89.
[2] Ibid., p. 91.
[3] Froissard, t. I. fol. 7.
[4] Ordonnances des Roys de France, t. II, Paris, au mois de juin 1328, p. 17.
[5] Ibid., p. 18.
[6] Ibid.

Digitized by Google

qu'il fait délibérer avec son grand Conseil[1]. Suivant la formule si souvent répétée, il veut ramener la monnaie à la valeur où elle était du temps du Roi saint Louis[2]. Mais il est évident qu'en la changeant à des intervalles si multipliés que les marcs d'or ou d'argent variaient quelquefois de semaine en semaine, il rend difficiles et hasardeuses toutes les transactions, impossible tout commerce régulier, vain ou frauduleux tout crédit. Mais, il faut le dire, cette confusion même était alors le bénéfice recherché. Il remplaçait un impôt.

Ces désastreuses affaires des monnaies n'étaient cependant pas les seules qui occupaient le Roi et son grand Conseil. Là était réglé en quelle forme et en quelle monnaie seraient payés les rentes, les bois et les prix des fermes. Nous remarquerons que les *mestres de monnoies* avaient été appelés à la délibération[3]. Ils sont également réunis aux *prelas, dus, contes, barons et plusieurs communes de bonnes villes*, pour ordonner, *par la grant délibération du grant Conseil*, au sénéchal de Beaucaire de punir sévèrement ceux qui survendront les marchandises et denrées, en enfreignant les ordonnances qui avaient remis les monnaies *presque en leur premier estat*[4]. Enfin, c'est en grand Conseil que le Roi déclare que tous les dons faits sur l'émolument des *sceaux, escriptures et tabliers* du royaume sont nuls[5], et qu'il impose aux trésoriers et receveurs le serment de ne prendre ni gages, ni robes de personne, et de ne prêter l'argent du Roi ou même le leur *à aucuns quel qu'ils soient*[6].

Quelquefois, remise était faite de l'émolument du sceau. Nous trouvons, en effet, après les *lettres accordées aux marchands de Portugal establis à Haarfleur: Sine financia, quia ad utilitatem Reg. et patriæ*[7], et les simples mots *sine financia* terminent la déclaration touchant la pêche du poisson dans la rivière de Somme[8]. Nous pouvons évaluer la valeur de ces décharges, car les statuts des orfèvres de la ville de Paris, accordés par le Roi Jean, en 1355, portent sur le repli de l'original: *Solverunt 24 libras Parisiensis*[9].

[1] A Louvre-lez-Paris, le 21 mars 1328, p. 27.
[2] A la Fontaine Saint-Martin, le 6 septembre 1329, p. 34; l'an 1329, le samedy d'après la Saint-Michel, 29 de septembre, p. 37; Paris, le 4 décembre 1329, p. 42; Paris, le 8 mars 1329, p. 55; Orléans. le 25 mars 1332, à la fin de l'année, p. 83. Voyez aussi vol. XII des Ord., p. 46; Paris, le 22 août 1343, vol. II, p. 182, p. 187.
[3] Paris, 16 décembre 1329, p. 45.
[4] Paris, 6 avril 1330, p. 49.
[5] A Saint-Joire de Beauquierville, le 1er de juin 1331, p. 66.
[6] Ibid, p. 67.
[7] Au mois de mai 1341: et Philippe-le-Bel, à Paris, en janvier 1339, p. 157.
[8] Au mois de septembre, à Paris, 1344; et à Paris, le 16 août 1343, p. 207.
[9] A la noble maison de Saint-Ouyn, en aoust 1355; t. III des Ordonnances, p. 10.

Digitized by Google

D'autres affaires encore étaient traitées dans le grand Conseil. La forme de certains appels au Parlement y fut discutée à deux reprises différentes[1]. Une grande Ordonnance y fut faite pour permettre les guerres privées dans le duché d'Aquitaine, sur la proposition du Roi de Bohême, à la demande du sire d'Albret, des barons et des nobles de la province, et en présence du Roi de Navarre, du duc de Normandie, du duc de Bourgogne et d'un grand nombre d'autres seigneurs[2]. C'est ainsi que la coutume, *qui hébète le sens des hommes*, l'emportait sur les efforts de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Philippe-le-Bel, sur la justice et sur la raison. Le pillage, la dévastation, l'incendie étaient des priviléges dont la noblesse ne pouvait se résigner à perdre le droit, et une telle liberté sera encore longtemps défendue et pratiquée.

L'Ordonnance touchant les foires de Champagne en règle la police et prescrit que si aucun des officiers du Roi fait quelque *griéf ou empeschement* aux marchands, il leur sera levé par quatre personnes du Conseil du Roi, deux du Parlement et deux maistres des Comptes ou trois d'eux[3]. Elle est complétée par celle du mois de juillet 1344, qui défère aux Cours des Comptes l'interprétation et la décision de toutes les difficultés qui pourraient s'élever[4]. Celle qui contient des dispositions restrictives du nombre des notaires du Roi, des sergens d'armes et des maîtres des requestes de l'hostel mérite un examen particulier[5]. Par l'article premier, elle règle les gages, et, par l'article troisième, le nombre des notaires du Roi et des sergents d'armes. Par les articles suivants, elle statue que les notaires du Roi ne recevront aucuns gages, jusqu'à ce qu'ils aient été examinés par le Parlement pour connaître, *tantost après Quasimodo*, s'ils sont suffisants et capables de faire des lettres tant en latin qu'en français[6]; qu'à l'avenir, le Roi ne fera aucun notaire, à moins qu'il n'ait été examiné de la même manière par le chancelier; qu'aucun du Conseil, de quelque etat qu'il soit, ne suppliera le Roi de faire des baillis, des sénéchaux et d'autres grands officiers, à moins qu'ils ne les croient suffisants; que lorsque le Parlement sera fini, le Roi mandera son chancelier avec trois maîtres présidents du Parlement et dix personnes de son Conseil, clercs et laïcs, lesquels ordonneront, selon sa volonté, du Parlement prochain, tant de la grand'-chambre et de la chambre des enquestes comme des requestes, sous leur serment de choisir les plus suffisants, et de dire

[1] Le 9 mai 1330, p. 51; Paris, l'an 1344, au mois de décembre, p. 210.
[2] Au bois de Vincennes, le 8 février 1330, p. 61.
[3] Paris, au mois de décembre 1331, p. 73.
[4] A Chasteau-Thierry, p. 201.
[5] A Paris, le 8 avril 1342, p. 173.
[6] Réponse du Parlement, après l'examen; Histoire chronologique de la Grande-Chancellerie de France, par Tessereau, t. I, p. 16.

Digitized by Google

quel nombre de personnes il devra suffire pour ladite grand'-chambre, pour les enquestes et requestes; qu'il ne sera nommé aucun maistre des requestes de l'hostel jusqu'à ce que leur nombre soit réduit à six, trois clercs et trois laïcs; qu'aucuns sénéchaux et baillis ne pourront, à l'avenir, être maîtres des requestes de l'hostel ni être admis au Parlement comme maîtres. L'administration se régularise de plus en plus, et, en effet, le Roi, en son grand Conseil, ne tarda pas à réglementer le Parlement d'une manière plus étroite qu'il ne l'avait été jusque là[1]. Cette curieuse Ordonnance, non-seulement règle le nombre des conseillers, clercs et laïques, en chaque chambre; mais elle les désigne par leur nom; eux seuls auront des gages, et s'il plaît aux autres de venir gratuitement, il leur sera permis; mais ils n'auront de gages que quand ils succéderont aux titulaires, et ils ne leur succéderont que du consentement du Roi, sur le témoignage du chancelier et du Parlement. Nous regrettons qu'il n'entre pas dans notre sujet d'analyser les dispositions qui concernent les frais de mission, la police des audiences, le secret des délibérations, la déférence des conseillers pour les présidents, la rédaction des arrêts; nous regrettons de ne pouvoir que mentionner le règlement fait par la Cour touchant les huissiers du Parlement, et le serment professionnel imposé aux avocats, si remarquable par l'étendue et la nature de leurs obligations de convenance dans leur langage, de bonne foi dans leurs défenses, de désintéressement dans leur salaire, de respect pour les juges, de déférence pour leurs anciens.

Les affaires de moindre importance sont expédiées dans le Conseil ordinaire. Il se réunit plus souvent, plus facilement que le grand. La mention simple du Conseil est faite, soit au commencement des Lettres exprimant que le Roi était en son Conseil[2], soit à la fin où il est dit par le Roi et son Conseil[3]. De plus elles sont ordinairement contresignées par un secrétaire. Ces Lettres sont souvent faites par le Conseil seul, et l'apposition exprimée de la signature ou du sceau du Roi n'est pas toujours la preuve de sa présence. Elles traitent de toutes les affaires de l'administration, et il serait nécessaire de les analyser sans exception pour en faire apprécier la portée et la diversité. Il serait même difficile de les classer selon les intérêts généraux et les intérêts particuliers, parce que la division même de ces intérêts ne saurait être faite dans le sens absolu où nous la comprenons aujourd'hui.

Cependant plusieurs de ces Ordonnances sont, par leur forme, dignes

[1] Au Val Nostre-Dame, le onzième jour de mars 1344, p. 219.
[2] Paris, le 11 juillet 1328, p. 20; Passim.
[3] ... *Per Dominum Regem et suum consilium*... A la Fontaine Saint-Martin, le 6 septembre 1329, p. 36; passim.

Digitized by Google

de remarque. Celle touchant les *francs fiefs et les acquisitions* faites par les églises, qui frappe d'une première redevance les biens mainmortables, est *donnée à Paris par les gens des comptes et les trésoriers*[1]. Il en est de même de la déclaration par laquelle le Roi ordonne qu'il sera payé de ses rentes et revenus avant tous les autres créanciers[2] : réminiscence de saint Louis, qui avait défendu qu'aucun de ses sujets fût mis en prison pour dettes, si ce n'est pour les siennes[3]. Ainsi l'intervention de la Chambre des comptes, pour certaines affaires de finances, paraît suffisante, et nous la verrons devenir de plus en plus exclusive et entière, progrès naturel de la séparation des juridictions; le Conseil même se réunit dans son sein[4].

L'habitude s'établit de mentionner dans le protocole final des Ordonnances sur la conclusion de quels rapporteurs elles ont été rendues[5]. C'était le moyen d'obtenir pour les actes royaux plus de correction et plus d'exactitude. Aussi l'Ordonnance du 8 avril 1342 prescrit-elle des mesures qui les doivent assurer, soit que les Ordonnances soient rédigées en latin, soit que les rapporteurs les écrivent en français. Ils y sont également obligés, car l'Ordonnance précitée est en français et la suivante est en latin, toutes les deux par les mêmes rapporteurs, toutes les deux datées du même jour, et toutes les deux ayant à peu près le même but, puisque l'une approuve quelques dispositions de l'inquisiteur Henry de Chamay contre les hérétiques, et que l'autre renouvelle et confirme contre eux l'Ordonnance de saint Louis du mois d'avril 1218[6]. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que les dispositions de l'inquisiteur sont contenues en latin dans l'Ordonnance qui les rend exécutoires en français.

Les rapporteurs sont nombreux, quelquefois importants. L'archidiacre de Langres a rapporté deux Ordonnances relatives aux notaires du Châtelet de Paris[7]; celui de Saint-Martin de Tours, les Ordonnances portant obligation d'être reçu licencié pour exercer la médecine à Montpellier[8] et à Paris[9]; le maréchal de Trie, celle qui règle la ma-

[1] Paris, le 23 novembre 1328, p. 23.
[2] Le 8 décembre 1333, p. 95.
[3] Ord., t. I, an. 1256, p. 80, art. 17; Voyez aussi l'Ordonnance par laquelle le Roi révoque un droit qu'il levait sur les draperies; Paris, avril 1333, p. 88; *Ad relationem gentium compotorum et thesaurar.*
[4] Lettres pour la réformation des abus du Châtelet; Philippe de Valois, régent, à Paris, au mois de février 1327, p. 1; « ... Par le Conseil assemblé sur ce en la Chambre des comptes. »
[5] Ord., t. II; Saint-Germain-en-Laye, en novembre 1329, p. 40, etc., etc.
[6] Ibid., p. 41.
[7] Château-Thierry, en septembre 1320, p. 52 et 55.
[8] A Pacy, en août 1331, p. 71.
[9] Paris, août 1331, p. 70.

Digitized by Google

nière de payer les frais des commissaires envoyés en divers lieux pour les *Royaux besoingnes*[1]. Et cette ordonnance n'est rapportée ni au grand Conseil, ni au Conseil ordinaire. Elle est de celles que le Roi signait sans cette formalité, et il y en a un très-grand nombre de cette espèce pour des affaires qui, sans doute, ne paraissaient pas alors exiger un examen plus solennel. Enfin des Ordonnances sont rapportées par le chancelier lui-même seul[2] ou accompagné par d'autres rapporteurs[3], hors du Conseil, ou en Conseil même[4]. Dans ce dernier cas, les affaires devaient être longues et susceptibles d'une discussion que ne pouvait soutenir un seul rapporteur, affaires dont on pouvait dire, comme de l'Ordonnance contre les usuriers, *eue délibération par moult de jorns*[5].

Les noms des rapporteurs et des secrétaires ne sont pas les seuls que l'usage introduisait dans les formules des actes royaux. Philippe VI ayant voulu faire prêter serment de feauté à son fils Jean, duc de Normandie, par l'archevêque de Rouen, le prélat prétendit, appuyé par une délibération de son Chapitre, que c'était un de ses priviléges de ne prêter ce serment qu'au Roi. Mais le Roi ayant, dit-il, fait mettre *nostre main* en son temporel, rendit, en présence du duc de Bourbon, des archevêques de Sens et d'Auch, du seigneur de Garencières et M. Guy Baudet, doyen de Paris[6], une Ordonnance interprétative à laquelle l'archevêque dut se soumettre. De plus nombreux conseillers assistent au Conseil dans lequel furent *lues au Roi* les lettres qui règlent les appels du Parlement pour les comtés d'Anjou et du Maine[7]. D'autres Ordonnances offrent encore la même mention.

Ainsi formulées et de plus en plus conformes à la régularité que prenaient les travaux des diverses fractions du Conseil du Roi, les Ordonnances ou *Lettres royaux* n'avaient plus besoin que d'être authentiquement conservées. Des archives ne sont que des dépôts, et nous avons vu que la perte en était irréparable. Il fallait conserver les actes de la puissance souveraine de manière à pouvoir les reproduire, sans

[1] Saint-Germain-en-Laye, le 15 avril 1331, p. 65.
[2] Par le Roy, à votre relation; Paris, le 6 avril 1330, p. 50.
[3] Par le Roy, à la relation de Vans, de M. des Sieurs et de P. Forget; Paris, le 12 janvier 1330, p. 58.
[4] *Per Dominum Regem in consilio suo ad relationem vestram*; Beziers, en février 1335, p. 106.
[5] Ibid., p. 59.
[6] A l'abbaye de Notre-Dame-lez-Pontoise, en juin 1334, p. 99.
[7] A Becoisel 1341, au mois de juin; à Saint-Germain-en-Laye, le 20 avril 1341, et à Estioles, le 12 may 1341, p. 162; leu au roy, présent le vicomte de Meleun, le maréchal Bertran, les sires de Mathefilou, les sires du Moulinet, les sires de Mervet, messires Louis de Vaucent, messires Jean d'Andresel, messire Baudry des Roches et sires Jehan de Milon; Voir aussi l'Ordonnance du 11 mai 1333, p. 92.

Digitized by Google

crainte que la disparition de l'original empêchât d'en avoir la trace et d'en donner copie. Il est évident qu'on y songeait, au moins pour les affaires importantes. Nous lisons en effet dans l'Ordonnance par laquelle Philippe VI revendique et maintient vivement ses droits de régale : *Mandons par la teneur de ces présentes à nos amez et feaulz les gens qui tiendront notre prochain Parlement et les gens de nos Comptes que à perpétuelle mémoire fassent ces présentes enregistrer en nos chambres de Parlement et des Comptes et garder pour original au trésor de nos chartes et de nos lettres*[1]. Nous trouvons une mention plus positive encore dans les Lettres par lesquelles le Roi ordonne que l'évêque d'Amiens sera contraint, par saisie de son temporel, de ne plus lever des amendes sur les nouveaux mariés qui habiteront avec leurs épouses; après la signature, il est dit qu'elles ont été *lues et enregistrées au Parlement, dans le livre des Ordonnances royales, à la cinquantième page et pendant la neuvième année*[2]. Ce qui prouve que le Parlement tenait un registre spécial sur lequel, depuis quelque temps déjà, il transcrivait les Ordonnances avec assez d'exactitude pour devoir mentionner le numéro de la feuille et l'année du règne. Telle est, sans contredit, l'origine de ces fameux enregistrements, dont l'usage fit une espèce de droit, vain droit dont la turbulente ambition du Parlement osa plusieurs fois, contre son devoir et la vérité, soutenir le mensonge jusqu'à la sédition.

Voilà les actes du Conseil, du grand Conseil ou du Conseil ordinaire, et du Roi, quand il juge à propos d'agir sans son contrôle ou son appui. Mais le Conseil siége encore sous une autre forme, la Cour des Pairs, et nous ne devons point oublier ses jugements. Peu de temps après le couronnement de Philippe VI, s'éleva un différend entre les nobles et les clercs touchant leur juridiction et leurs droits[3]. La justice du Roi lui montrait, chez la noblesse, l'envie des richesses du clergé; mais son intérêt lui montrait, chez elle aussi, le dévouement et les sacrifices[4]. Il fallait pourtant prononcer. Les parties furent ajournées à l'octave de la saint André 1330[5]. Le Roi, entouré des princes du sang, des pairs, des barons, des membres du Conseil, monta sur son trône, devant lequel se placèrent cinq archevêques et quinze évêques. La parole fut donnée à Pierre de Cugnières, qui remplit les fonctions de Conseiller du Roi et de son Avocat général. L'ora-

[1] A Vincennes, au mois d'octobre 1334, p. 102; cette ordonnance est confirmée par celle du 5 may 1346, p. 243.

[2] Au Parlement, le 10 juillet 1336, p. 117; *Lecta per cameram. Registrata in curia parlamenti in libro ordinationum regiarum. Fol. 50, in nono anno.*

[3] Spicil., t. III.

[4] Froissart.

[5] Fleury; Hist. ecclés., t. XIX.

Digitized by Google

teur prononça un discours latin longuement étudié sur la distinction de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle, l'une appartenant au Roi seul, l'autre aux évêques, et sur la ferme volonté du Roi de maintenir les droits de tous. Mais lorsqu'il fut arrivé à l'exposition des soixante-six articles de griefs imputés aux ecclésiastiques, il continua sa harangue en français, de crainte de ne pas être entendu de la noblesse et même d'une partie des prélats[1]. Ces griefs se résument pour nous en un seul, des empiétements. Cela devait être : trop longtemps la justice ecclésiastique avait seule offert des garanties ; trop longtemps les juges laïques avaient emprunté ses lumières et sa force pour qu'elle pût se retirer immédiatement dans le domaine spirituel.

Les évêques eurent huit jours pour répondre, et l'assemblée fut ajournée au vendredi suivant, quinze décembre. L'archevêque de Sens fut le premier qui prit la parole au nom du clergé, protestant d'abord que tout ce qu'il allait dire n'était point pour subir un jugement, admettant ensuite la distinction des deux puissances, dont il entreprit de prouver la compatibilité dans une même personne, et terminant par l'inutile menace de combattre pour ses droits jusqu'à la mort. Ce ne fut que dans la troisième assemblée, à huit jours encore d'ajournement, qu'il fût sérieusement répondu à l'orateur de la juridiction séculière par l'évêque d'Autun. Ce second défenseur du clergé protesta, comme l'archevêque de Sens, qu'il ne parlait que pour la conscience du Roi, point pour sa justice, puisqu'il n'admettait pas une sentence qui pût donner droit à personne. Puis il réfuta un à un les arguments juridiques de Pierre de Cugnières, et sa réponse fut souvent victorieuse, surtout quand il compara la justice rendue par les clercs qui savaient le droit, aux erreurs des juges laïques non lettrés.

L'assemblée n'opina point après ce grand débat, et lorsque les prélats se rendirent à Vincennes pour connaître les volontés du Roi, Pierre de Cugnières et l'archevêque de Bourges les assurèrent que ce prince *voulait les conserver dans tous leurs droits en les invitant à corriger, avant Noël prochain, ce qui en avait besoin ;* réponse qui ne trahissait que trop la pieuse indécision de Philippe de Valois sur une matière si épineuse et si nouvelle. Cette querelle, ainsi commencée, ne devait pas avoir de terme, et, aujourd'hui encore, la limite précise de l'autorité temporelle et de l'autorité spirituelle n'est ni déterminée, ni maintenue sans des contestations renouvelées quelquefois de Pierre de Cugnières et nommées APPELS COMME D'ABUS.

Une cause plus grande, plus menaçante pour la royauté, plus fatale pour l'État, ne tarda point à occuper encore la Cour des Pairs ; nous

[1] Fleury ; Hist. ecclés., t. XIX.

Digitized by Google

en avons vu l'origine dans le chapitre précédent. Robert d'Artois ne renonçait pas à des prétentions que les armes de Philippe V lui avaient fait momentanément abandonner; il espéra les faire triompher sous un prince dont il avait épousé la sœur, dont il avait vivement appuyé les droits contestés, dont l'amitié s'était déjà manifestée par l'érection en pairie du comté de Beaumont. Il manquait à son crédit une apparence de justice, l'ambitieux la chercha dans le crime. Nous ne rapporterons pas les manœuvres si connues de Jeanne de Divion, qui fut convaincue d'avoir fabriqué de faux titres et brûlée vive[1]. Robert osa nier la fausseté de ces titres, reconnue par le Parlement, avouée par la coupable, encore excusée par le Roi, et persister audacieusement dans sa demande. La Cour des Pairs dut prononcer. Le jugement porta que les quatre lettres produites par Robert d'Artois, comte de Beaumont, Pair de France, étaient fausses, et seraient *cancellées et déplicées*. Alors, le procureur général demanda à Robert s'il prétendait encore user de ces lettres; ce prince se retira avec son conseil, rentra aussitôt dans la salle, et renonça publiquement à ces titres. L'arrêt fut exécuté séance tenante.

Mais le repentir et la conduite de Robert pouvaient seuls désarmer la justice, qui n'était point satisfaite; il poussa à bout la patience du Roi par ses emportements et par ses outrages. Il fut ajourné à comparaître, et le supplice de Jeanne de Divion lui fit craindre cependant d'avoir trop longtemps bravé l'autorité des lois et la majesté du souverain. Il s'enfuit à Bruxelles : les Pairs furent ajournés pour assister au jugement. Robert ne se fit représenter par ses procureurs qu'au troisième ajournement; ils l'excusèrent par le défaut de sûreté pour sa personne. La Cour allait passer outre, lorsque le Roi de Bohême et Jean, fils aîné du Roi, qui avait été émancipé et créé duc de Normandie et Pair de France pour assister à ce jugement, se jetant aux genoux de Philippe, obtinrent un nouveau délai et un inutile sauf-conduit. Enfin, le 8 avril 1331, la Cour assemblée au Louvre, le Roi prononça lui-même l'arrêt qui, sur les conclusions et après un long discours du procureur général, condamnait Robert d'Artois au bannissement et à la confiscation de ses biens.

Remarquons que c'est la dernière sentence criminelle sortie de la bouche de nos Rois; ce ne sont que des bienfaits ou des grâces qu'elle doit exprimer. Le premier et le plus heureux attribut de la royauté moderne est de n'apparaître, aux yeux des peuples, que comme une providence qui pardonne ou qui console.

Robert, furieux de sa condamnation, recourut, pour s'en venger,

[1] Spicil. Cont. Nang. an. 1330; Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, t. x.

Digitized by Google

aux moyens les plus extraordinaires : il y en a que la démence seule peut expliquer. C'est ainsi qu'il essaya d'*envouter* le Roi, la Reine, le duc de Normandie; on le soupçonna même d'avoir voulu plus sérieusement attenter à leurs jours, et enfin, il se réfugia en Angleterre pour exciter à la guerre contre la France le Roi Edouard, qui n'y était que trop bien disposé. Ce prince, plus habile que Philippe VI, avait endormi la prudence du monarque dont il préparait la défaite, et bientôt sa politique et son courage lui donneront une double victoire à l'Ecluse et à Crécy.

Mais avant ces malheurs, prélude sanglant de ceux qui vont affliger la France pendant si longtemps, la Cour des Pairs eut encore à juger une affaire importante. Charles de Blois, neveu du Roi de France par sa mère, avait épousé Jeanne-la-Boiteuse, nièce et héritière de Jean II, duc de Bretagne [1]. A la mort de ce prince, son frère consanguin, le comte de Montfort, s'empara de la Bretagne, et sollicita l'appui du Roi d'Angleterre qui avait trouvé incontestables les droits de Jeanne, quand il voulait la faire épouser à son propre frère [2], et qui ne se prononça pas moins pour Montfort [3] pour en attaquer la validité. Charles de Blois demanda au Roi de France, son oncle et son suzerain, de soutenir la justice de sa cause; en conséquence, Montfort fut cité à comparaître devant la Cour des Pairs. Soit irréflexion, soit audace, il se rendit à Paris, accompagné de quatre cents seigneurs dévoués. Sévèrement accueilli par le Roi, craignant les suites de sa témérité, il s'enfuit déguisé, mais laissa des procureurs pour défendre sa cause. Les deux parties fournirent leurs mémoires et requêtes, qui furent respectivement communiqués. Montfort soutenait que la représentation, qui était de coutume en Bretagne pour les biens des sujets, ne pouvait avoir lieu pour la souveraineté même du pays; que ce duché relevant de la couronne de France depuis l'hommage qui en avait été fait par Pierre de Dreux, dit Mauclerc, et renouvelé par Jean-le-Roux, son fils, et, de plus, ayant été érigé en pairie par Philippe-le-Bel, la succession devait en être réglée par les lois générales du royaume dont il relevait. Le comte de Blois n'eut pas de peine à réfuter ces faux principes : un hommage volontaire et un honneur n'avaient pu changer l'antique constitution consacrée par les lois et par la coutume. Ces raisons, qu'il est inutile de développer, ne laissant aucun prétexte à la prolongation du procès, furent néanmoins suivies d'enquêtes dont l'objet était de vérifier des exemples et des faits avancés par les prétendants pour appuyer leurs droits. Nous ne le remarquons

[1] Argentré, Hist. de Bretagne.
[2] Rymer, Act. publ. t. III.
[3] Ibid., part. IV, p. 112.

Digitized by Google

que pour montrer combien la justice avait fait de progrès, puisqu'elle poussait le scrupule jusqu'à vouloir constater juridiquement des choses si connues de tout le monde, qu'elles ne pouvaient pas soulever le moindre doute dans l'esprit des juges. Enfin, le 7 septembre 1341, fut rendu, à Conflans, le célèbre arrêt de la Cour, suffisamment garnie de Pairs, et en présence du Roi, par lequel, nonobstant toute opposition, Charles de Blois, au titre de Jeanne son épouse, était reconnu duc et pair de Bretagne, et admis, en cette qualité, à faire foi et hommage au Roi.

A l'époque où nous a conduits l'examen des actes de l'autorité royale en son Conseil, réuni et consulté sous toutes les formes, Philippe de Valois a pu crier au châtelain de Broye : *Ouvrez, ouvrez, c'est la fortune de la France.* Le vaincu de Crécy disait vrai ; la fortune de la France, en effet, ne pouvait se relever que par la royauté qui l'avait commencée, et qui seule en continuerait les prospérités, après un siècle de périls, d'efforts et de courage communs. Alors cette royauté ne reposait que sur les fondements mal affermis par des succès encore enviés, et par les empiétements heureux de sa justice. Il lui manquait la sanction des malheurs et de la gloire pour n'avoir plus à redouter ces infidélités dont ne l'avait pas menacée, sans motifs, le défenseur de Robert d'Artois, contre lesquelles de nouveaux serments n'étaient pas une suffisante et perpétuelle garantie. Elle allait s'affermir par de longues et terribles épreuves, et ce triste chapitre de nos annales n'en est pas le moins glorieux. Philippe de Valois l'a commencé par les deux plus grandes défaites qui eussent encore humilié nos armes; nous en retrouverons les présages et les conséquences dans les actes du Conseil que nous avons encore à analyser.

Les guerres de Flandres, où le Roi prit à Cassel la glorieuse revanche de Philippe-le-Bel à Courtray, où Artevelt donna le premier exemple moderne d'un révolutionnaire devenu l'idole et la victime du peuple; la guerre de Bretagne courageusement soutenue par deux femmes; les expéditions d'Edouard qui avait écartelé les lys avec le léopard, et pris le titre de Roi de France, ont nécessité de grandes dépenses que Philippe cherche à couvrir par toutes sortes de moyens, depuis les subsides levés pour le vain projet d'une croisade, jusqu'à des impôts de toute sorte, y compris l'altération désastreuse des monnaies. Il vendait la légitimation aux bâtards, la noblesse aux vilains, la remise de toutes peines aux coupables[1]. La gabelle sur le sel fut augmentée, par une délibération du Grand Conseil, et la direction en fut confiée aux archidiacres de Paris et d'Avranches, qui étaient Conseillers du Roi, à un maître des requêtes de l'hôtel, à trois autres

[1] D. Vaissette, Hist. de Languedoc, liv. XXX, c. 38.

Digitized by Google

Conseillers, ce qui prouve l'importance de l'impôt[1]. Mais il ne tarda point à soulever tant de réclamations par la manière dont il était perçu, que le Roi fut obligé de convoquer, pour en délibérer, les *prélats, barons, chapitres et bonnes villes du royaume*, et que, par leur conseil, il diminua le nombre des sergents et des commissaires, et promit d'abolir la gabelle, même après la guerre[2]. Ce ne fut pas le seul *griez* que réforma l'Ordonnance; elle ne permit au Roi, à la Reine, au duc de Normandie d'emprunter qu'à ceux qui leur prêteront *de leur bon gré et volonté, sans aucune contrainte;* elle règle les prises pour le Roi et les princes du lignage, les interdit pour qui que ce soit; elle défend aux maîtres des requêtes de l'hôtel d'ajourner personne devant eux, si ce n'est pour cause d'office donné par le Roi, ou de quelque demande personnelle contre un officier de l'hôtel[3]; elle enjoint aux maîtres des eaux et forêts de connaître eux-mêmes des délits commis dans les eaux et forêts du Roi, et aux sénéchaux et baillis de ne faire faire des enquêtes que par de bons commissaires agréés par les parties.

La gabelle n'était pas la seule mesure financière que le malheur des temps et les dépenses de la guerre imposaient au Roi; nous trouvons une Ordonnance par laquelle il veut que les officiers désormais nommés soient un an sans prendre de gages[4]. Par une autre Ordonnance, rendue en grand Conseil, il diminue le personnel des eaux et forêts, en règle les émoluments, détermine les conditions des coupes, de la chasse, de la pêche, des droits d'usage[5]. Mais ce n'étaient là que de faibles expédients, et l'altération des monnaies était la ressource la plus facile et la plus productive; jamais elle n'avait été employée comme sous le premier des Valois. Le peuple s'était d'abord trompé sur la nature et les effets de cette opération funeste, qu'il préférait à un nouvel impôt dont il ressentait plus immédiatement la charge; mais quand il s'aperçut que chaque augmentation faisait hausser le prix des denrées, et que la diminution ne les faisait jamais baisser en proportion égale, il reconnut son erreur et se plaignit de l'abus dont il était la principale victime. Cet abus alors était poussé à ses dernières extrémités. Dans notre temps, où le trébuchet est aussi invariable que la loi, il faut avoir lu les Ordonnances de Philippe de

[1] Paris, 20 mars 1342, p. 179.
[2] A Nostre-Dame-des-Champs lez Paris, le 15 février 1345, p. 238.
[3] Le Roi décidait sur leur rapport seul : Par le Roy en ses requestes.
Ordonnance par laquelle le Roy abolit des lettres qui accordaient à des officiers des gages pour toute leur vie; à Saint-Christophe en Halate, le 19 mars 1341, p. 172.
[4] Paris, le 2 octobre 1345, p. 235.
[5] Brunoy, le 29 mai 1346, p. 245.

Digitized by Google

Valois pour croire que, pendant son règne seul, le marc d'argent a varié plus de cinquante fois de valeur, depuis cinquante-cinq sols jusqu'à treize livres dix sols; le marc d'or variant aussi depuis quarante jusqu'à cent trente-huit livres[1]. Nous ne nous arrêterons plus sur celles qui règlent ces dispositions spoliatrices, et nous en chercherons l'excuse dans l'ignorance, dans les désordres et dans les malheurs du temps. Nous remarquerons seulement que la dernière des Ordonnances sur les monnaies, comme si le Roi était fatigué d'en signer, est faite par le *Grant Conseil du Roy* dans le but de réparer, autant que possible, le mal fait par ses altérations quelquefois quotidiennes, en autorisant à payer au cours où était alors l'or ou l'argent, les dettes, les arrérages, les emprunts, les contrats, les loyers, les ventes de bois, etc.[2].

Le Conseil ordinaire s'occupe des moindres affaires, et nous le trouvons, sous une nouvelle forme, avec le nom de *Conseil secret*. Il s'agit des monnaies et sans doute le Roi ne voulait pas toujours traiter cette matière devant beaucoup de monde[3]. Il n'appelait donc à la discuter que les personnes avec lesquelles il pouvait s'exprimer en toute liberté, sur le dévouement desquelles il comptait le plus. Ce qui le prouve, c'est une autre séance du Conseil secret dans lequel le Roi change encore les monnaies, composé seulement de l'évêque de Laon, des abbés de Saint-Denis et de Corbie, de MM. de Renel et de Charry, dont le premier devint chancelier[4]. C'est encore à la relation du Conseil secret et à la requête de deux trésoriers, qu'est fixée une nouvelle valeur des deniers d'or[5]. Ces réunions d'un secret Conseil n'étaient pas fortuites, elles n'avaient pas seulement pour but les altérations des monnaies, car une Ordonnance contre les trésoriers et les receveurs du Roi est adressée aux gens tenant le Conseil secret[6], et nous trouvons dans une Ordonnance sur les foires de Champagne et de Brie, délibérée en grand Conseil, que les doutes sur l'exécution de ses dispositions seront interprétés par les gens du Conseil secret, qui en dé-

[1] Paris, 17 janvier 1345, p. 237; 13 juin 1346, p. 249; 2 octobre, p. 250; 17 décembre, p. 252; 16 janvier, p. 254; 20 janvier, p. 256; 24 février; 21 juil. et 1347, p. 263; 3 janvier, p. 269; 5 janvier, p. 270; 6 janvier, p. 278; 27 mars, p. 284; id., p. 285; 3 juin 1348, p. 288; 23 août, p. 289; 27 août, p. 290; 6 décembre, p. 293; 18 décembre, p. 293; 27 et 30 décembre, p. 294; 15 et 25 janvier, p. 295; 11 et 23 mars, p. 296; 15 avril 1349, p. 301; 6 mai, p. 301; 19 mai, p. 302; 30 juin, p. 304; 3 décembre, p. 312; 16 janvier, ibid.; 12 avril 1350, p. 321.

[2] 3 mai 1350, p. 322.

[3] 6 janvier 1347; p. 270.

[4] 3 juin 1348; p. 288.

[5] En l'abbaye du Lis près de Melun, le 23 mars 1348, p. 496.

[6] A l'hôpital de Lisy, le 28 janvier 1347, p. 281.

Digitized by Google

cideront comme bon leur semblera [1], attributions appartenant naguère aux gens de la Chambre des Comptes, et ainsi partagée comme celle de recevoir le rapport des gardes sur ces foires [2]. Enfin une Ordonnance, réduisant à deux seulement le nombre des maîtres des eaux et forêts, est rendue à la relation du secret Conseil, auquel assistaient le chancelier, l'évêque de Laon et l'abbé de Saint-Denis [3]. Nous en connaissions déjà trois membres, et le registre de la Chambre des Comptes de Paris nous apprend que le Conseil secret était alors composé de Mathieu de Trie et de Pierre de Beaucou, chevaliers, d'Enguerand du Petit Cellier et de Bernard Fermont, trésoriers; chaque conseiller avait mille livres de gages et le Roi ne faisait rien que par leur avis [4].

Il nous serait facile, il nous paraît insignifiant de dresser la liste nominative de tous les membres du Conseil de Philippe VI, de ceux du moins qui sont désignés dans quelque Ordonnance. D'abord l'Ordonnance sur le Parlement en nomme tous les conseillers [5]; il en est de même de celle sur la Chambre des Comptes [6]. Elles les divisent, au Parlement, en enquêtes et requêtes; aux Comptes, en maîtres et en clercs; dans les deux Cours, en clercs et en laïcs. Les maîtres des requêtes, les secrétaires ou notaires du Roi sont également qualifiés. Les premiers ne sont pas ramenés au nombre fixe, car nous en trouverons *extra ordinationes*, ce que nous traduirions aujourd'hui par *service extraordinaire* [7] et ils sont dans une situation élevée, car l'un d'eux se nomme Chatillon [8]. Nous nous contenterons donc de réunir les noms épars des *conseillers du Roi*, en suivant l'ordre des temps : Jacques de Boulay, Pierre de Prouville, Raymon Saguet, Guillaume de Ventenac, Flote, Pierre de Villaines, archidiacre de Paris, Pinchon, archidiacre d'Avranches, Artus de Pommeure, Philippe de Trie, Regnau Chauviau, Pierre de Becourt, l'archidiacre de Beaugency, Estienne le Barrois, Demeville, président au Parlement, Simon de Bussy, premier président, Jacques La Vache et Jehan de Bourbon.

Philippe VI avait fait assister plusieurs fois au Conseil le duc de Normandie [9]. Il n'oubliait pas les difficultés de son avénement à la

[1] Au bois de Vincennes, le 6 août 1349, p. 305; art. XXXIII, XXXIV.
[2] Article 29 de l'ordonnance de juillet 1344, *pour la réformation des foires de Champagne*, p. 200.
[3] Paris, le 25 may 1350, p. 330.
[4] Vol. II des Ordonnances, p. 330, note 6.
[5] 11 mars 1314, p. 219.
[6] 14 décembre 1346, p. 251.
[7] Ordonnances; vol. III, p. 391.
[8] Ibid., p. 672.
[9] Par le Roy en son Conseil ouquel estoit monseigneur le duc de Normandie et de Guyenne. Ordonnances, t. II, le 27 décembre et 30 dééembre 1348, p. 294.

Digitized by Google

couronne, et voulait sans doute les épargner à son fils, autant en l'associant au gouvernement de l'État qu'en lui faisant prêter des serments de fidélité. Aussi Jean commença un règne qui devait être plus malheureux que le malheureux règne de son père, sans aucun obstacle de succession. Les rivalités s'étaient effacées devant la rivalité du Roi d'Angleterre. Les Grands étaient impuissants ou fidèles et la noblesse versait son sang au combat des Trente. L'autorité royale était donc sans limites. Le nouveau Roi ne se contenta point de faire rechercher et punir, comme son père, les financiers trop enrichis, sanglante satisfaction trop souvent offerte pour effacer ou pour préparer des exactions; il fit mettre à mort le comte d'Eu, connétable de France, sans le traduire devant la Cour des Pairs et sur les vains soupçons d'avoir manqué à son honneur ou à son courage dans la défense de Caen, peut-être sur les accusations de favoris jaloux et cupides [1]. L'exécution eut lieu dans la cour même de l'hôtel de Nesle, en présence du duc de Bourgogne, des comtes d'Armagnac et de Montfort, de Gaucher de Chatillon, duc d'Athènes, de plusieurs autres seigneurs et chevaliers, nocturnes témoins d'un acte de cruauté qui les bravait, complices muets du mépris de leurs derniers priviléges et de la violation des lois. Et cependant c'était sur la justice et sur la force qu'en donne le respect, que devait surtout s'appuyer la royauté, alors qu'elle n'avait, pour s'en passer, ni trésors, ni soldats.

Les premières Ordonnances du Roi Jean eurent pour objet de s'en procurer. Après avoir augmenté le nombre des membres de la Chambre des Comptes [2], il change, en son Conseil, la valeur des monnaies [3], soit que le Conseil réunisse les gens des Comptes et les trésoriers, soit qu'il se tienne en présence de Conseillers éminents, soit enfin qu'il s'appelle le grand Conseil [4]. Nous ne nous arrêterons plus sur le grand nombre de semblables Ordonnances. Dès le début de ce règne, le désordre financier fut comparable à celui du règne précédent. On compte, dit Froissard, seize variations en une seule année [5]. Enfin c'est en Conseil secret que Jean confirme les priviléges accordés par son père aux généraux maîtres et aux ouvriers des monnaies [6]. Les Ordonnances sur les monnaies sont mêlées avec celles relatives aux subsides, que le Roi cherchait de tous côtés et par tous les moyens. Il avait envoyé vers ses *bien amez les nobles, communes, échevinages et autres gens*

[1] Spicil.; Cont. Nang; Froissard.
[2] A Saint-Denis, le 28 aoust 1350, p. 334. — A Vincennes, le 30 aoust 1350, p. 335.
[3] A Paris, le 23 janvier 1351, p. 472.
[4] Vincennes, le dernier jour d'aoust 1350, p. 336. En l'hostel de Nesle, le 25 octobre 1350, ibid.
[5] Liv. I, part. II, c. 7.
[6] Paris, novemb 1350, p. 339.

Digitized by Google

des villes du baillage de Vermandois, son féal conseiller l'évêque de Laon, qui en avait obtenu une imposition de six deniers pour livre et l'Ordonnance, rendue en Conseil, qui réglait cette imposition, dispensait, pendant tout le temps qu'elle durerait, les habitants des villes et les sujets des nobles de servir en l'ost du Roi, à moins que ce ne fût pour l'arrière-ban, *fait à bonne et juste cause, sans feintise*[1]. Ainsi des conditions étaient déjà mises aux concessions de subsides; celles du duché de Normandie sont plus nombreuses et plus explicites. Au mois de février 1350, le Roi avait convoqué près de lui, à Paris, les prélats, les barons, les seigneurs et les députés des bonnes villes de cette province, avec plusieurs autres du royaume, pour leur exposer son désir et leur demander les moyens de terminer la guerre. Les prélats avaient gracieusement accordé un secours et les autres avaient été renvoyés en Normandie pour convenir de celui qu'ils donneraient. Mais pour ne pas leur laisser prendre la peine et faire la dépense d'un second voyage, dit l'Ordonnance, le Roi leur envoya deux membres de son Conseil, Robert, évêque d'Evreux et Simon de Bussy, chevalier, en qualité de commissaires et revêtus de pleins pouvoirs. L'assemblée eut lieu à Pontaudemer; le dimanche, 22 mars 1350, grande quantité de gens de la ville de Rouen et des autres bonnes villes de Normandie se présentèrent par devant eux; mais ils furent encore ajournés, parce qu'ils n'étaient pas suffisamment autorisés. Enfin ils rapportèrent les conditions auxquelles ils accordaient les impositions de six deniers pour livre. Le jeudi suivant, les nobles se présentèrent à leur tour et, dès le lendemain, ils offrirent leurs corps, leurs biens et tout ce qu'ils pourraient faire au service du Roi leur sire, accordant la levée des impositions sur tous leurs hommes et sujets. Le Roi confirma les conditions qui avaient été acceptées par ses commissaires[2]. Et quelques jours après, comme pour témoigner sa satisfaction, il signa, en Conseil, sur la présentation de Simon de Bussy, des Lettres qui confirmaient des priviléges en faveur de la ville de Rouen[3].

Les conditions mises aux subsides du Vermandois et de la Normandie, avaient dû être examinées dans le Conseil, où furent rapportées les Ordonnances qui les acceptaient. Cette première revendication de droits généraux contre la royauté, que nous ne devons ici que constater, est remarquable et nous n'entrons pas dans l'examen que durent en faire les Conseillers du Roi, parce que nous ne tarderons point à les voir de nouveau invoqués, plus nombreux et plus impératifs, lorsque la France entière sera appelée à fournir des secours contre le

[1] A Paris, le penultième jour de mars 1350, p. 391.
[2] A Poissy, le 5 avril 1350, p. 400.
[3] A Paris, le 15 avril 1350. p. 411; p. 415.

Digitized by Google

Roy d'Engleterre. Quelques-unes de ces conditions furent accordées à la ville de Paris pour le subside qu'elle avait consenti[1]; bientôt de nouvelles Lettres du Roi défendirent que ses gens n'emportassent les matelas et les coussins des maisons de Paris où il irait loger[2] et n'y fissent aucune prise de vivres et de chevaux[3]. On dirait de ces concessions qu'elles étaient plus larges à mesure que les besoins se faisaient plus sentir. Elles furent étendues au baillage d'Amiens, où le Roi avait envoyé trois de ses Conseillers, l'évêque élu de Leotoure, Jean de Landes et Fauvel de Vandemourt, en faveur de l'aide qu'ils avaient obtenue[4]. Enfin elles furent répétées chaque année pour le renouvellement du subside, En 1352, le Roi le fit réclamer par Regné de Royecourt et Guillaume d'Ambreville, ses Conseillers et les habitants du Vermandois obtinrent des droits plus amples[5]. En 1353, l'évêque de Laon et le comte de Roussy; en 1354, l'évêque d'Arras, l'abbé de Saint-Médard de Soissons et le bailli de Vermandois leur firent donner le même subside et les Ordonnances confirmèrent les mêmes priviléges[6]. Il en fut de même pour le bailliage de Senlis, par l'intervention de l'évêque de Laon, du sire de Montmorency et de Mathieu de Trie[7]. Les membres du Conseil remplissaient alors de fréquentes missions.

Les affaires des subsides et des monnaies étaient les plus importantes de celles dont le Conseil avait à s'occuper. Depuis le commencement du règne de Jean jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire à la fin de 1354, nous n'avons pas compté moins de soixante-deux Ordonnances sur les monnaies. Cependant le Conseil ne se renfermait pas exclusivement dans cette matière, préparée, nous devons le croire, par les gens des Comptes. Parmi ses autres travaux, nous remarquerons trois Ordonnances rendues en grand Conseil, la première par laquelle il sera sursis, jusqu'à la fin de la trève, au paiement de toutes les dettes du Roi, de son chef ou de ses prédécesseurs, à l'exception *des fiefs et des aumônes*[8]; la seconde, *portant règlement pour les paiements*, c'est-à-dire essayant, comme celle du 16 décembre 1329, et comme beaucoup d'autres, de mettre quelque proportion entre le prix des monnaies à l'époque où les dettes ont été contractées et celui du jour du remboursement[9]; la troisième, confir-

[1] A Paris, le 3 may 1351, p. 422.
[2] A Paris, au mois de juin 1351, p. 434.
[3] Id., p. 436.
[4] Ibid., p. 440.
[5] A Paris, au mois d'aoust 1352, p. 503 et 505.
[6] A Paris, au mois d'aoust 1353, p. 529; au mois de décembre 1354, p. 567.
[7] A Paris, le 5 juillet 1354, p. 557.
[8] Paris, 26 septembre 1351, p. 449.
[9] Au mois de novembre 1353, p. 444.

Digitized by Google

mant celle du Roi saint Louis sur les guerres privées, nommée la *Quarantaine le Roi* [1]. Déjà le Roi avait fait la même défense et, une fois entre autres, avec une solennité inusitée, car l'Ordonnance exprime que le Roi présidait en personne le Parlement où elle a été rendue [2]. Ce n'est pas la dernière fois que cette défense sera faite et violée. Elle avait été rappelée dans toutes les Ordonnances accordant des priviléges et imposant des conditions en retour des subsides; chaque Roi se faisait un honneur et éprouvait le besoin de réprimer cette coutume barbare et désastreuse; Jean renouvelle vainement cette défense sous toutes les formes, au nom du péril que fait courir à la France et à la royauté la guerre contre l'Angleterre [3].

Les travaux du Conseil sont plus nombreux; nous n'en suivrons point le détail, parce que ce serait faire l'histoire de l'administration avec des commentaires dont la longueur et l'insignifiance seraient aujourd'hui sans objet. Ainsi plusieurs Ordonnances rapportent et confirment des Ordonnances antérieures; celle de Philippe Auguste, du 23 mars 1302, y est textuellement vidimée [4]. Il y en a deux qui défendent à toute personne d'exercer à Paris l'art de la chirurgie sans avoir été examinée [5] et qui règlent les visites qui doivent être faites chez les apothicaires [6]. D'autres sont relatives à ces difficultés dans les paiements causées par les variations fréquentes de la valeur des monnaies [7] et telles qu'il fallut une déclaration du grand Conseil pour essayer de les résoudre [8], mesure encore insuffisante puisque nous avons vu une autre Ordonnance postérieurement rendue aussi en grand Conseil.

La grande Ordonnance, *concernant la police du royaume*, n'est pas rendue à la relation du Conseil [9]; mais cette omission ne prouve point qu'elle n'y ait pas été faite, car le dernier article, l'article 252 du titre LXV, renvoie les difficultés qu'elle soulèverait aux gens du Parlement, parce que, sans doute, ils l'avaient discutée. Cette Ordonnance si étendue traite de la mendicité, du travail, du salaire, redoutables questions que cinq siècles de théories et d'essais philanthropiques n'ont pas résolues, n'ont peut-être pas éclaircies, comme pour prouver qu'il

[1] A Paris, le 9 avril 1353, p. 552.
[2] *Nosque postmodum* IN PARLAMENTO NOSTRO PERSONALITER PRESIDENTES, etc.; le 17 décembre 1352, p. 511.
[3] Paris, 19 septembre 1351, p. 447.
[4] Août 1353, p. 532.
[5] Avril 1352, p. 496.
[6] Octobre 1351, p. 450.
[7] 10 février 1351, p. 484.
[8] 6 mars 1351, p. 491.
[9] Le penultième du mois de février 1350, p. 350; Voir aussi l'Ordonnance du 14 février 1351, p. 489, et du mois de novembre 1354, p. 563.

Digitized by Google

est, dans l'état social, des misères qui n'appartiennent ni à l'intelligence ni à la législation humaines.

Enfin nous ne pouvons passer sous silence les Ordonnances contre les Lombards, ces prêteurs toujours dépouillés et toujours enrichis. La dernière porte tout simplement que leurs biens meubles, immeubles, créances et droits seront mis en la main du Roi[2], justice financière digne de l'altération des monnaies.

Mais les besoins de la royauté croissaient avec ses périls et l'Angleterre s'apprêtait à l'attaquer avec toutes ses forces, à la miner par toutes les défections et toutes les discordes. Il nous suffira de rappeler les guerres de Bretagne et de Flandre, de nommer Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre. Aussi les Ordonnances et l'appui du Conseil ne pouvaient donner au Roi les secours indispensables pour soutenir la guerre. Nous avons déjà vu comment Jean s'adressait aux provinces; chaque année, il en a convoqué les États. Nous savons que ce n'est pas sans difficultés qu'il en obtenait des subsides, puisque les Ordonnances accordent toujours, en échange, des concessions de priviléges de plus en plus significatives.

La royauté éprouvait, dans sa faiblesse, la réaction des empiétements de sa puissance et le Conseil même va être l'objet des plus sérieuses attaques, lorsqu'il se trouvera en présence des Etats-Généraux, que l'insuffisance des Aides partielles force Jean à convoquer.

Ils se réunirent à Paris, pour la Languedoyl, ou pays coutumiers, vers la saint André 1355[3], dans la grand'chambre du Parlement. Pierre de la Forest, archevêque de Rouen et chancelier de France, en fit l'ouverture et parla au nom du Roi. Son discours embarrassé montrait principalement la crainte de ne pas obtenir de subside et il termina en offrant de faire de la *monnoie forte et durable,* si on accordait une Aide suffisante. L'archevêque de Reims, Gauthier de Brienne, duc d'Athènes et Etienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, protestèrent des bonnes dispositions des trois Etats, *tous appareillés de vivre et mourir avec le Roi et de mettre corps et avoir à son service;* ils demandèrent et obtinrent la permission de délibérer ensemble sur les secours à accorder, mais aussi sur les abus à réformer. Ce qui fut dit, ce qui fut reproché, ce qui fut convenu, dans ces délibérations, l'Ordonnance du 28 décembre 1355, rendue en Conseil, nous le fait entendre mot à mot. Suivant ses dispositions, il sera levé une gabelle sur le sol et une aide de huit deniers pour livre sur toutes les ventes,

[1] Paris, avril 1350. p. 418; Paris, juin 1351, p. 441.
[2] .... *Omniaque bona tam mobilia quam immobilia, literas, debita et alia jura.... in manu nostra apponantur....* A Chantecoq, le 18 juillet 1353, p. 524.
[3] Froissart, l. I, ch. 155, p. 179; M. de Boulainvilliers, t. II, lettre IX, p. 203.

Digitized by Google

excepté les héritages, laquelle sera payée par le Roi même; la levée de ces impositions sera faite par des receveurs qu'établiront les députés des trois Etats; trois personnes de chacun des trois Etats en seront les surintendants; les aides ne pourront être employées qu'au fait de la guerre, et si, par importunité, on obtenait quelque mandement contraire, les commissaires et députés jureront qu'ils n'y obéiront pas; les surintendants ne pourront rien ordonner, s'ils ne sont du même avis, et, en cas de désaccord, le Parlement décidera; au premier mars prochain, les trois Etats se réuniront pour recevoir le compte de ce qui aura été perçu et dépensé; on verra, en présence des gens du Conseil du Roi, si l'imposition a été suffisante pour la guerre, et, si elle ne l'a pas été, les trois Etats pourront augmenter la gabelle; l'aide n'est accordée que pour un an, et les trois Etats se réuniront à la saint André pour aviser sur la guerre et sur le renouvellement des subsides; le Roi promet, pour lui et ses successeurs, de ne faire que de bonne monnaie et de la confier, par le Conseil de neuf surintendants, à de bonnes personnes; de ne point changer ce qui a été réglé par les articles précédents et il s'oblige à faire promettre au Dauphin, aux princes, au chancelier, aux gens du grand Conseil, aux gens des comptes, aux trésoriers, etc., qu'ils ne donneront aucun conseil contre ce qui a été ordonné, qu'ils le feront exécuter de tout leur pouvoir; les prises de vivres cesseront à l'avenir pour qui que ce soit, même pour la Reine et le Roi, qui ne pourront forcer personne à leur prêter des sommes d'argent ou des denrées; tout commerce direct ou indirect est interdit aux gens du grand Conseil et du Parlement, aux maîtres des requêtes, à tous les officiers sans exception; toutes juridictions seront laissées aux juges ordinaires; les maîtres des requêtes auront seulement la connaissance des offices et des officiers de l'hôtel en action personnelle en défendant; le Roi seul et son fils aîné pourront convoquer l'arrière-ban, et ils ne le pourront faire qu'en cas d'une évidente nécessité et par le conseil des députés ou de plusieurs des trois Etats; le Roi remet toute peine criminelle ou civile encourue soit pour transgression aux Ordonnances sur les monnaies, soit pour absence au dernier arrière-ban; lorsque les Trois-Etats n'accorderont pas d'aide au Roi, il retournera à son domaine de la monnaie et à ses autres droits, excepté celui des prises; les surintendants assisteront aux montres des gens d'armes et c'est eux qui en paieront la solde; enfin le Roi promet de pousser vigoureusement la guerre par terre et par mer et de n'accorder de trêve aux ennemis *si nous n'en sommes bien conseillez et par plusieurs personnes des trois Estaz.*

Cette œuvre du Conseil mérite notre attention sous deux rapports, qui, désormais, deviendront de plus en plus distincts : les concessions des Etats, les concessions de la royauté. La France était menacée

Digitized by Google

d'être conquise ou démembrée ; elle ne pouvait se défendre que par de grands sacrifices ; elle les subissait et ils auraient été suffisants, si les finances avaient reçu un bon emploi, si la guerre avait été bien conduite. Mais les Etats-Généraux, en accordant un indispensable secours, se crurent assez forts pour dicter leurs conditions.

Ces conditions ouvrent une ère nouvelle aux destinées de la royauté. Lorsqu'elle a voulu soumettre toutes les rivalités féodales, elle a accordé de nombreuses chartes de communes et de bourgeoisies, en faisant résonner dans l'esprit des populations les mots de *franchise et de libertez*. Les serfs émancipés sont devenus le peuple et il siége aux Etats-Généraux avec un tel pouvoir qu'à la première séance il a fait décider que l'opinion de deux ordres n'entraînerait pas le vote du troisième [1]. La noblesse et le clergé, regrettant toujours des priviléges à jamais perdus, ne pouvaient manquer l'occasion d'abaisser la puissance qui les leur avait enlevés. Aussi l'Assemblée, abusant de la mauvaise fortune du souverain et de la nécessité des temps, s'arrogea la *superintendance* des finances, la surveillance des monnaies, la revue de l'armée, la décision de la paix ou de la guerre, en un mot, le contrôle ou le partage permanent des attributions les plus élevées de la royauté en son Conseil.

D'après cette *grande charte anglaise* arrachée au monarque français, les Etats se réunirent, le premier mars, pour examiner si l'aide était suffisante, et, ayant calculé qu'elle ne l'était pas, ils accordèrent une capitation générale sur tous les sujets du royaume, sans en excepter les princes du sang, la noblesse et le clergé [2]. L'Ordonnance qui la régla n'est point parvenue jusqu'à nous [3]. Mais nous avons celle qui fut donnée en Conseil, après la réunion *au quinzième jour de Pasques dernier passé*, le 26 mai 1356, confirmant et évaluant la capitation unique du dernier jour de mars, en remplacement de l'imposition et de la gabelle votées *à la feste de la saint Andrieu* [4].

Ainsi le rôle du Conseil était changé. Il ne se bornait plus aux travaux par lesquels il avait porté si haut la puissance royale ; il avait désormais à la préserver du contrecoup des intérêts coalisés que réveillait sa détresse ; il avait à se défendre soi-même des attaques soulevées par une administration, dont il était le guide et le juge. Et une remarque qui nous frappe et qui trouvera ici prématurément sa place, par son analogie avec ce qui s'est aussi odieusement passé de nos jours, c'est que les plaintes des Etats-Généraux sur la gestion des

[1] Froissart, l. I, ch. 155, p. 179, etc.
[2] Froissart, l. I, ch. 155, p. 180.
[3] Ordonnance, IIIe titre, p. 24, note *c*.
[4] Ibid., p. 53.

Digitized by Google

finances, eurent pour résultat, si elles n'avaient pas eu pour but, de l'attribuer aux députés de ces Etats, qui s'en acquittèrent avec une telle rapacité, si supérieure à celle reprochée par eux-mêmes aux officiers du Roi, *que ce que ils levoient, ils ne tournoient pas à moitié ou prouffit de la guerre, mais à leur prouffit singulier et particulier* [1].

Dans ces temps déjà malheureux, le Conseil ne se bornait pas à discuter, avec les Etats-Généraux, les mesures, les droits et les limites de l'autorité souveraine. Après l'Ordonnance qui surseoit aux paiements des dettes du Roi [2], parmi toutes celles sur les monnaies dont nous ne nous occupons pas, nous remarquons les *Ordonnances faites par le grand Conseil du Roy le treizième jour de janvier MCCCLV sur la manière des payements de toutes choses* [3], les Lettres pour la diminution des salaires des ouvriers et du prix des denrées, *par le Conseil estant en la Chambre des Comptes* [4], celles qui accordent, en grand Conseil, des priviléges aux habitants de la ville d'Avinionet, ruinée par les Anglais [5].

C'est sans doute après avoir signé cette Ordonnance que le Roi Jean quitta Chartres et se mit à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, où était toute la fleur de France [6], poursuivant le prince de Galles qui se retirait avec huit mille soldats anglais ou gascons. Le fils de Philippe de Valois et celui du vainqueur de Crécy se rencontrèrent à Poitiers [7]!

DE VIDAILLAN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

[1] Ordonnance du mois de mars 1356, p. 121.
[2] Paris, 26 septembre 1356, p. 15.
[3] Ibid., p. 40.
[4] Ibid., p. 46, 47.
[5] A Chartres, le 28 août 1356, p. 73.
[6] Froissart.
[7] 19 septembre 1356.

Digitized by Google

VOYAGES.

DE PARIS AU MONTENEGRO*.

(Dixième Lettre.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

HISTOIRE DU MONTENEGRO.

A la même latitude que l'île de Corse, ce Montenegro de la Méditerranée, s'élève le rude et âpre plateau auquel, soit à cause de sa sombre couleur en un temps d'orage, soit en mémoire d'un de ses princes, Ivan-le-Noir, on a donné le nom de Montagne-Noire. Au-dessus des flots de l'Adriatique, des plaines de l'Albanie et de l'Herzegovine, dans son enceinte de montagnes et de barrières de rocs, il s'élève comme une forteresse, où vingt mille soldats sont toujours prêts à prendre les armes pour défendre leurs foyers, ou ravager les terres de leurs ennemis.

A l'époque où les Turcs se répandaient comme un torrent dans l'ancien royaume de Servie, soumettaient à leur joug les provinces du Danube, et une partie des rives de l'Adriatique, une peuplade belliqueuse se créait, dans ses remparts de granit, une retraite indépen-

* Voir tome IV, p. 544; tome V, p. 368; tome VI, pages 90, 394 et 575; tome VII, pages 49 et 208, et tome VIII, pages 57 et 383.

Digitized by Google

dante. Dans le déluge de la puissance musulmane, une arche chrétienne s'arrêtait sur ce mont Ararat. Dans cette arche, comme jadis dans les drakars des audacieux Vikinger, retentit sans cesse une rumeur guerrière; de ses flancs on a vu sortir, à diverses reprises, une petite troupe d'hommes intrépides qui écrasaient les armées des pachas, répandaient la terreur jusque dans les murs de Scutari, et humiliaient sur son trône le chef des Croyants.

Les Monténégrins n'ont point, comme les anciens Scandinaves, gravé en lettres runiques leur histoire sur les pierres de leur sol; ils ne l'ont point inscrite, comme les Égyptiens et les Grecs, sur leurs monuments, et ils n'ont point eu, comme la France du moyen-âge, des communautés de religieux qui, jour par jour, dans le silence de leur cloître, composaient patiemment leurs chroniques.

L'histoire primitive du Montenegro est celle de la Servie; son histoire moderne a été relatée dans quelques livres récents, surtout dans ceux des voyageurs étrangers qui ont visité ce pays. Les Monténégrins la font eux-mêmes à leur foyer, dans leurs récits populaires, la chantent avec la Guzla, la répandent dans la mémoire de leurs enfants par la parole. Étrangers aux leçons de la science, ils remplacent l'étude par l'inspiration spontanée, et le livre par la tradition. Au dix-neuvième siècle, ils en sont encore à peu près au même point que les Germains décrits par Tacite. Leurs chants racontent leurs jours de deuil et leurs jours de triomphe; leurs chants sont leurs annales.

Au temps des Romains, le Montenegro était compris dans le district occupé par les tribus belliqueuses que Pline et Tite-Live désignent sous le nom de Labeates; elles aidèrent Rome dans ses guerres d'Illyrie, et, en récompense de leurs services, eurent l'honneur de garder leur indépendance. Sous le règne de Justinien, elles furent réunies à l'empire d'Orient; au neuvième siècle, elles faisaient partie du royaume de Servie, de ce vaste royaume qui, en se brisant sous le pied des Turcs en plusieurs fragments, a laissé, comme les perles de son diadême, ses chants d'amour et de combat, ses glorieux souvenirs, sa langue poétique aux bords de la Save et du Danube, au sein des peuplades de la Dalmatie, de la Croatie, de la Slavonie.

Sous le règne d'Étienne Douschan, le *Silni* (le puissant) 1333-1358, ce royaume s'étendait des rives de l'Adriatique à celles de la mer Noire, et de l'archipel grec au Danube. Douschan, le splendide monarque, l'habile administrateur, le valeureux soldat aspirait à prendre la couronne d'Orient; une maladie subite l'arrêta dans ses projets aventureux. «Heureux, disaient les Grecs, ceux qui meurent jeunes.» Douschan eut le bonheur de mourir dans la plénitude de ses forces, sans voir monter à l'horizon la tempête qui devait anéantir son édifice gigantesque.

Digitized by Google

Trente-un ans après, dans la fatale plaine de Kosovo, son noble successeur Lazare, l'un des héros des légendes serbes, succombait sous le glaive des Musulmans, et la Porte imposait un tribut à la Servie. Soixante-neuf ans plus tard, le royaume de Douschan devenait une province turque.

A cette époque, le Montenegro formait la majeure partie d'un état désigné sous le nom de Zeta ou Zenta[1], qui s'étendait des côteaux de l'Herzegovine jusqu'au lac de Scutari; il était gouverné par le prince Georges Balscha, qui avait épousé une fille du roi de Servie. Son petit-fils Etienne s'associa aux exploits de Scanderberg, cet autre merveilleux héros des guerres chrétiennes, ce Machabée de l'Albanie.

Contre les phalanges de Scanderberg, l'ambition musulmane s'était brisée, comme un fleuve impétueux contre une digue inébranlable. Quand le lion fut mort, les Turcs se précipitèrent comme des chacals sur les pays qu'il avait si vaillamment défendus. L'Albanie, puis l'Herzegovine, furent envahies. Ivan-le-Noir, fils d'Etienne, invoqua, pour résister à cette irruption, le secours des Vénitiens; n'ayant pu l'obtenir, et se trouvant hors d'état de lutter contre des forces écrasantes, il incendia sa ville de Zabliak, quitta l'ancienne résidence de ses pères, et se fit un Latium dans les montagnes; il se retirait là, non point pour s'abandonner à un lâche repos en échappant à un pouvoir odieux, mais pour continuer sa vie militante. De son refuge il fit un camp, et de ses compagnons une cohorte de soldats. A son instigation, et d'un commun accord, ils décidèrent que celui d'entre eux qui abandonnerait son poste de combat serait dépouillé de ses armes, revêtu d'une robe de femme, et une quenouille à la main, promené dans tout le pays, livré sans défense à la dérision générale. Pour les hommes qui formulaient eux-mêmes cette loi, un tel châtiment était plus redoutable qu'une sentence de mort. Pas une légende ne rapporte qu'il ait été une seule fois mérité.

Au règne d'Ivan, c'est-à-dire vers l'an 1480, commence l'histoire distincte du Montenegro; jusque-là elle est confondue avec celle des principautés auxquelles ce petit pays était adjoint; jusque-là son sol n'était, en grande partie, occupé que par des pâtres. De là vient le nom de Katunska appliqué à l'un de ses principaux districts, et qui signifie, comme nous l'avons dit, cabanes de bergers. Ivan forma le noyau de cette fière tribu, qu'une même ardeur guerrière anime depuis près de quatre siècles, qu'un même sentiment de haine héréditaire pousse sans cesse contre les ennemis de sa foi et de ses aïeux.

Ivan fonda le cloître de Cétinié, et fixa là sa demeure à quelques

[1] Du nom de la rivière qui descend des montagnes de Bielopavlich et la rejoint à la Moraça.

Digitized by Google

lieues des ruines de Zabliack, comme pour s'affermir de plus en plus dans ses idées de vengeance par le voisinage de la demeure de ses pères, par l'aspect de ses domaines foulés aux pieds des Turcs. Quoiqu'il ne fût, à vrai dire, qu'un chef de clan, il s'était acquis par son courage une telle considération, qu'il maria une de ses nièces avec un prince de Valachie, une autre avec le descendant d'une des royales familles de Servie, et son fils Maxime épousa une fille du doge de Venise. Ce dernier mariage est un des épisodes saillants des traditions monténégrines. Il a été raconté longuement dans un chant du pays et dans un chant serbe, qui sont tout à la fois une peinture de mœurs singulière et un curieux exemple de la naïve poésie populaire de cette contrée : j'en citerai quelques-uns des passages les plus caractéristiques.

Yvan-le-Noir écrit au doge de la grande Venise : « Apprends, ô » doge, que près de moi a fleuri le plus brillant œillet, comme près » de toi la plus belle rose; veux-tu que nous unissions l'œillet à la » rose ? »

Ivan ayant reçu une réponse favorable à cette demande, qu'on dirait empruntée à un poème Persan, se met en route pour Venise avec une riche cargaison. Là, il distribue à la cour du doge de magnifiques présents, et il est décidé que le mariage se fera aux vendanges prochaines. « Cher doge, dit-il, bientôt tu me verras revenir à la tête de » mille *Svati* (garçons d'honneur) choisis parmi les plus beaux de » mon pays; choisis-en mille aussi, et si entre ces deux mille mon » fils Maxime n'est pas le plus beau, ne lui accorde pas ta fille, ne lui » fais aucun présent. »

Et il part l'orgueilleux père après cette présomptueuse promesse; quand il arrive près de sa demeure, sa fidèle épouse est à la fenêtre, attendant son retour avec impatience. De loin elle le voit venir, elle accourt à sa rencontre, baise le bord de son vêtement, prend ses armes, qu'elle baise aussi avec respect, et le conduit dans la maison, où elle lui présente pour se reposer un fauteuil d'argent.

Gaiement se passa l'hiver; gaiement Ivan songeait au temps où devaient se faire les noces de son fils ; mais voilà qu'au commencement de l'été une horrible épidémie éclate dans le pays, et Maxime, le superbe Maxime, a la figure sillonnée, ravagée par la petite vérole.

Ivan se rappelle alors avec douleur l'engagement qu'il a pris avec le doge; cependant, comme s'il lui restait encore une chance d'espoir, il assemble les Svati; mais en les regardant l'un après l'autre, il lui est aisé de reconnaître qu'au lieu de les éclipser tous par sa beauté, son fils apparaîtra très-laid dans cette réunion. Il les renvoie dans leur demeure, et ne veut plus entendre parler du mariage dont il se réjouissait.

Digitized by Google

La saison des vendanges se passe, puis une autre, et une autre encore. Tout à coup un message arrive de Venise apportant à Ivan une lettre du doge, et cette lettre dit : « Si tu prends une prairie, il faut » que tu la fauches, ou que tu l'abandonnes, afin que son gazon » fleuri ne périsse pas sous la neige; si tu as obtenu l'amour d'une » jeune fille, il faut la conduire dans ta maison, ou lui rendre sa li- » berté pour qu'elle puisse contracter une autre union. »

Alors Ivan se décida à accomplir le projet qu'il avait formé; il appelle à lui ses frères d'armes d'Antivari et de Dulcino, il convoque tous les jeunes gens du village, de la montagne et de la côte, les prie de se rendre près de lui avec le plus brillant costume de leurs différentes tribus, afin que les Latins admirent la splendeur des Serbes. « Et si les Latins, dit le *Piesmi* que nous citons, sont habiles » à forger les métaux précieux, et s'enorgueillissent de leurs étoffes » éclatantes, il leur manque cependant ce qu'il y a de plus important, » le front élevé et la fière physionomie des Monténégrins. »

Quand tous ces hommes sont réunis, Ivan leur raconte ce qui s'est passé entre le doge et lui, et la peinture qu'il a faite de son fils, et les conditions de mariage qu'il a lui-même proposées.

Ivan avait encore, dans ses perplexités, un étrange projet qu'on s'étonne de voir dans la vie d'un soldat; mais l'homme primitif joint à l'exercice de la vigueur physique l'instinct de la ruse. C'est l'homme dont parle la Bible, l'homme qui possède la force du lion et la prudence du serpent, et je ne connais pas un livre où éclate, à côté d'une bravoure désordonnée, autant de finesse de procédure, autant de ruses que dans la *Nialssaga*, l'une des premières chroniques des Islandais, ces arrière-cousins des Normands, et ces ancêtres des Anglais.

— « Voulez-vous, dit Ivan aux Svati rassemblés autour de lui, » choisir parmi vous un jeune homme qui puisse représenter la beauté » dont mon fils était doué et qu'il a perdue; celui-là tiendra dans la » cérémonie nuptiale la place de Maxime; celui-là épousera, en appa- » rence, la fille du doge, et pour prix de cette représentation gardera » la moitié des présents de noces. »

Les Svati acceptent cette proposition, et concèdent la délicate mission au jeune Voivode de Dulcino, à Obrenovo Diouro, un autre Pâris, destiné à combattre pour les dons d'une autre Hélène.

Puis les mille garçons d'honneur s'embarquent comme des Grecs anacréontiques sur des navires parés de guirlandes de fleurs; mais en tête de leur flottille, ils ont, comme des soldats des siècles modernes, placé deux canons d'un si puissant calibre, qu'à leur détonation les chevaux tombent par terre avec leurs cavaliers.

Les voyageurs arrivent à Venise, et pendant huit jours assistent à des fêtes pompeuses. A la fin de cette semaine de divertissements et

Digitized by Google

de banquets, le doge se présente au milieu des Svati, et leur demande où est Maxime; tous lui montrent Diouro, et le doge lui remet une toque ornée d'un diamant qui brille comme le soleil. La dogaresse lui remet une chemise en fil d'or qui n'a point été tissée, qui a été tout entière façonnée avec les doigts. Au collet est un serpent brodé avec tant d'art qu'on le croirait vivant; il porte à son front une pierre précieuse dont la lueur suffit pour éclairer la chambre nuptiale.

Puis on voit apparaître, dit le chant serbe, le frère du doge, le vénérable Jerdimir. Il s'avance appuyé sur un bâton d'or, sa longue barbe tombe jusqu'à sa ceinture, et des larmes coulent sur cette barbe blanche. Sept fois le vieillard a été marié, aucune de ses femmes ne lui a donné un enfant, et il a adopté la fille du doge. Il s'approche de Diouro et lui met sur les épaules un vêtement dont la doublure seule a coûté trente bourses d'or; quant au reste, on ne peut en calculer la valeur.

Les Svati repartent pour leur pays, et la jeune mariée ne tarde pas à apprendre que son véritable époux n'est pas le beau Diouro, mais le fils d'Ivan. Elle ne se plaint point de ce changement, elle ne s'effraie point d'être unie à Maxime : « Si son visage, dit-elle, est défiguré, ses » yeux sont purs et clairs, son esprit droit, son cœur noble ». Mais elle veut qu'il réclame les présents qui ont été faits à Diouro, surtout la chemise en or à laquelle nuit et jour elle a elle-même travaillé pendant trois ans, avec tant d'ardeur qu'elle a failli y perdre la vue.

« Ecoute, dit-elle, à Maxime, dusses-tu voir mille dards dirigés » contre toi, il faut que tu combattes, il faut que tu reprennes ce tré- » sor. Sinon je lance mon cheval du côté de la mer, je déchire mon » visage avec une pointe d'aloës, et avec le sang qui en découle j'écris » une lettre à mon père, je la confie à mon faucon, et mes fidèles La- » tins accourront ici pour me venger. »

Selon les chants serbes, Diouro consent à remettre tous les dons qu'il a reçus, à l'exception de la toque des doges, de la chemise d'or et du vêtement de Jerdimir. Selon les chants monténégrins, il veut, au mépris de ses engagements, tout garder.

Maxime furieux frappe les flancs de son cheval de son fouet à triple corde, il le frappe avec une telle force qu'il lui lacère la peau. L'impétueux coursier bondit, emporte comme un ouragan son cavalier, et Maxime traverse de sa lance la tête de Diouro.

La guerre alors éclate entre les parents de Maxime et ceux de sa victime. Près du champ de bataille s'avance en tremblant le vieil Ivan : « Oh! Dieu, dit-il, envoie-moi un vent de la montagne qui dis- » perse les nuages, afin que je puisse voir ce qui reste des miens après » le combat. » Et Dieu exauce sa prière, et son fils est en vie. Mais il ne peut rester dans la contrée où il a soulevé contre lui des haines et

Digitized by Google

des projets de vengeance implacables. Il renvoie sa femme à Venise, se rend à Constantinople et se fait musulman. Le père de Diouro, qui redoute du côté de la famille d'Ivan les mêmes vengeances, se réfugie aussi à Constantinople et se fait musulman.

Ivan avait encore un fils nommé Georges qui se maria comme son frère avec une Vénitienne, une fille de Mocenigo. La délicate patricienne ne pouvant s'habituer à la rude condition de son existence dans les montagnes, décida son époux à renoncer à ses États pour s'en aller vivre avec elle dans les joies de sa ville natale.

Ainsi finit la dynastie d'Ivan-le-Noir. Mais cet homme énergique avait inspiré une haute admiration à ceux qu'il arrachait au joug musulman, et son souvenir s'est transmis à leurs descendants. Les principaux incidents de sa vie sont relatés dans des chants enthousiastes, et son nom a été donné à plusieurs ruines et à plusieurs points de la contrée.

Tous les peuples guerriers ont un héros de prédilection, dont ils multiplient les actes de courage, qu'ils grandissent dans leur imagination, qu'ils idéalisent dans leurs récits, et dont ils lèguent à leurs fils la tradition, comme un héritage glorieux. Les Grecs ont eu leur Achille, les Arabes leur Antar; la poésie anglaise a eu son Arthur, la poésie française son Roland, la poésie espagnole son Cid, la poésie germanique son Siegfried.

Supérieurs à tous les autres hommes par leur force surnaturelle, quelques-uns de ces héros ne doivent pas être assujettis à la destinée humaine. Comme ils n'ont jamais été vaincus sur le champ de bataille, la nation qui s'enorgueillit de leurs exploits n'admet pas qu'ils puissent être vaincus par la mort. Comme elle perpétue leurs éclatantes actions dans ses chants, elle perpétue leur vie dans ses naïves croyances. Ils disparaissent du monde en une heure fatale, mais ils doivent revenir un jour, recommencer une autre ère et réaliser les désirs d'honneur, de triomphe, de prospérité de leur pays. Les Indiens du Nouveau Mexique entretiennent comme des vestales un feu perpétuel dans des cavernes, en mémoire de Quexcatoal dont ils attendent constamment le retour. Les Allemands ont endormi Charlemagne sous les voûtes du Wunderberg; Frédéric Barberousse dans les grottes de Kiffhaüser. Les Monténégrins disent aussi que leur Ivan est assoupi dans les grottes d'Obod sur le sein de la mystérieuse Wila, qu'un temps viendra où il se réveillera de son sommeil, et le glaive à la main conduira ses frères à la conquête de Cattaro, à la conquête de la mer.

Pendant son règne, Georges, fils d'Ivan-le-Noir, avait doté le Montenegro de plusieurs utiles institutions. Sous son nom furent imprimés en caractères cyrilliques des livres d'église slaves, les plus an-

Digitized by Google

ciens monuments typographiques de ce genre que l'on connaisse. Ils datent de 1494, mais rien n'indique le lieu où ils furent composés. Les Monténégrins disent que Georges avait lui-même organisé dans ses domaines un atelier d'imprimerie.

En partant pour Venise vers l'année 1516, il abandonna l'administration civile de son petit Etat au métropolitain qui en était déjà le chef spirituel. Ainsi fut établi le régime théocratique du Montenegro. Les Turcs ne pouvaient renoncer à s'emparer de ce pays. Un prêtre à présent le gouvernait, et les excommunications de ce prêtre ne devaient pas les effrayer. Cependant ils ne firent pendant longtemps aucune tentative pour soumettre le Montenegro par la violence, ils essayèrent de le gagner par l'intrigue. Ils avaient là des partisans, des hommes de leur nation et des gens même de race slave qui s'étaient convertis à l'islamisme. Ils espéraient par la coopération de ces renégats arriver peu à peu à dissoudre les liens, à comprimer les hostiles dispositions de la peuplade monténégrine.

Un de leurs beys irrité pourtant de voir que par ces moyens de temporisation il faisait peu de progrès, en revint au premier instrument de propagation de la religion de Mahomet, au tranchant du glaive. Il entra dans le Montenegro. Après plusieurs engagements dans lesquels ils eut à lutter contre une vigoureuse résistance, il réussit à se rendre maître d'une forteresse, à subjuguer un district et par là augmenta l'importance du parti turc dans le Montenegro. Mais ce parti n'était point assez puissant pour faire fléchir l'ardente animosité du reste de la tribu. A tout instant, les Monténégrins reprenaient les armes et harcelaient leurs ennemis. La république de Venise était toujours sûre de les avoir pour auxiliaires dans ses guerres contre les Turcs. Ils ont rendu plusieurs fois à cette république des services dont elle s'est montrée peu reconnaissante.

En 1623, le pacha Suliman de Scutari résolut d'en finir avec ces quelques milliers d'hommes qui dans l'enceinte de leurs rocs se raillaient de l'orgueil musulman. A la tête d'une armée considérable, il s'avança contre eux, et les trouva sur son chemin hardis, intrépides, s'élançant avec la fureur du désespoir contre ses épaisses légions et y faisant des trouées sanglantes. Il pénétra cependant jusqu'à Cetinie, détruisit le couvent et l'église, construits par Jean-le-Noir, ravagea les campagnes voisines et obligea les fiers montagnards à payer comme des rahiahs subjugués le harach à la Sublime-Porte. Les Monténégrins ne peuvent parler encore sans frémir du temps où leur pays fut soumis à cet impôt qui pour comble d'humiliation était appliqué à solder les comptes de cordonnier du sultan.

L'outrageante loi de Soliman pesa sur le Montenegro pendant quatre-vingts ans, non pourtant sans être plus d'une fois violée, rejetée, puis enfin, un jour, elle fut noyée dans le sang.

Digitized by Google

Les Monténégrins eurent leurs vêpres siciliennes. Les Turcs avaient provoqué un complot sanguinaire par une indigne trahison. Voici le fait :

A la fin du dix-septième siècle, Daniel Pétrovitch de Niégousse fut élu métropolitain. Primitivement les métropolitains du Montenegro étaient consacrés par le patriarche serbe de la ville d'Ipek en Albanie. Les voyages à cette cité d'Ipek, occupée par les Musulmans, étaient devenus fort périlleux. Daniel dut se rendre en Hongrie pour y recevoir d'un autre patriarche la sanction religieuse de sa dignité sacerdotale. Quelques années après son installation, les rajas de Zenta obtinrent du pacha de Scutari, par l'efficacité de leurs présents, l'autorisation de bâtir une petite église chrétienne. L'édifice achevé, le pope Ivan réunit sa communauté et lui dit : « Voilà notre œuvre, réjouissons-nous de l'avoir terminée. Mais ce ne sera pourtant qu'une vaine construction tant que nous n'aurons pas reçu du pacha un sauf-conduit pour la faire bénir par l'évêque du Montenegro. »

Le sauf-conduit fut accordé. Daniel, en le lisant, dit à ses amis : « On ne peut se fier aux promesses des Turcs. Cependant, pour ne pas manquer à un devoir de notre sainte croyance, j'irai dans le village de mon frère, dussé-je ne jamais en revenir. » Il partit avec cette noble résolution, et les Musulmans le laissèrent tranquillement bénir l'autel des Rahias, mais dès que la cérémonie fut achevée, ils le firent prisonnier et demandèrent pour le remettre en liberté l'énorme somme de trois mille ducats. Pour acquitter cette rançon, les Monténégrins en furent réduits à vendre les vases sacrés de Cétinie.

A son retour dans sa principauté, où il fut reçu avec enthousiasme, Daniel, qui avait compris quelle fatale influence les familles musulmanes et les familles des renégats dispersés de côté et d'autre dans le Montenegro pouvaient exercer sur sa peuplade chrétienne, et qui rapportait de sa captivité des sentiments peu affectueux pour les Turcs, résolut d'extirper ces familles du sol de son plateau comme un horticulteur extirpe de son jardin les plantes dangereuses.

Il convoqua secrètement un certain nombre d'hommes déterminés, et cette assemblée décida que dans la nuit de Noël, la nuit de la bonne nouvelle évangélique, de la régénération humaine, tous les habitants du pays qui professaient l'islamisme seraient égorgés sans distinction aucune et sans pitié, à moins qu'ils ne consentissent à recevoir le baptême.

Le secret de la conspiration fut strictement gardé. Le massacre s'accomplit tel qu'il avait été projeté. Ceux qui eurent le bonheur de s'échapper prirent la fuite, et le Montenegro fut ainsi purgé de sa funeste engeance.

De cette nuit sanglante date une nouvelle ère d'affranchissement

Digitized by Google

dans les annales du Montenegro, de cette même nuit date aussi une épopée guerrière qui s'étend en traits flamboyants à travers tout le dix-huitième siècle et qui dure encore, épopée d'une grandeur surprenante qui parfois s'élève jusqu'à des actes d'une vigueur incroyable.

Je ne me passionne point pour les Monténégrins, non, je dirai même que leur aspect et leurs mœurs m'ont inspiré plus de répulsion que de sympathie. Près des domaines de la bénigne Autriche, je les vois avec leur ardeur de pillage et de razzias comme une bande d'Uscoques retranchés sur une montagne. Dans les lois d'ordre et d'équité, dans le mouvement intellectuel de la société européenne, leur pays m'apparaît comme une île barbare au sein des flots de la civilisation, et leur existence comme un fait anormal qui ne peut subsister.

Je ne puis oublier qu'en plus d'une circonstance il n'a point suffi à leur ardeur de lutter contre l'ennemi de leur foi et de leur liberté, mais qu'ils ont commis de sangfroid d'atroces cruautés. Je ne puis oublier qu'il y a moins de cinquante ans ils décapitaient, chaque fois qu'ils en trouvaient l'occasion, nos soldats de Raguse ou de Castelnuovo, comme ils ont si souvent décapité les Turcs, et jouaient aux boules avec ces têtes sanglantes en joignant à ce jeu l'ignominie d'une épigramme, en s'écriant avec un rire hideux : « Voyez comme elles » sont légères, comme elles roulent ces têtes de Français [1] ! »

Mais partout où se manifeste un généreux sentiment de religion et de liberté, partout où éclate un courage qui s'élève jusqu'à l'héroïsme, nous ne pouvons lui refuser notre admiration, et dans leurs longues et incessantes batailles contre les Turcs, les Monténégrins ont eu par leur courage des jours de victoire, des jours de triomphe plus étonnants que ceux des Grecs dans l'invasion des Xerxès et que ceux des Suisses dans la défense de leurs foyers contre les légions de l'Autriche et l'armée de Charles-le-Téméraire.

Qu'on suppose le plateau monténégrin placé au centre de l'Europe, aux lieux où siége la Renommée aux cent voix, historiens et poètes, peintres et journalistes auraient propagé dans le monde entier l'éclat de ses exploits, mais ce plateau où se sont accomplis tant d'actes d'une merveilleuse bravoure est relégué à l'une des extrémités du monde de la publicité, du monde des vivants, et je ne lui ferai certainement aucune injure en disant : A quoi tient la gloire, cette Fata Morgana de tant d'hommes et de tant de peuples altérés de ses saveurs? A quoi? Oh! pauvre vanité humaine! A une matinée brumeuse, à un rayon de soleil subit, à un accident de terrain.

[1] *Vialla de Sommières*. Voyage au Montenegro, tom. I, page 145.

Digitized by Google

Un Polybe, un Xénophon useraient leur stylet et leurs rouleaux de papyrus à raconter en détail les batailles des Monténégrins. Moi qui n'ose et qui ne pourrais, si j'avais l'audace de l'oser, entreprendre une telle relation, j'essaierai seulement d'en faire ressortir les points principaux.

Peu de temps après l'exécution organisée par Daniel, voici d'abord les Musulmans de l'Herzegovine. Ils sont les proches voisins de la Montagne-Noire, ils ont entendu les récits de leurs coreligionnaires échappés à la terrible nuit de Noël, ils veulent venger la foi musulmane du sang qu'elle a versé dans cette nuit de massacre, et pour ne point échouer dans leurs désirs d'implacables représailles, ils s'arment en grand nombre. Mais ils sont vaincus. Une partie d'entre eux reste sur le champ de bataille, d'autres fuient en déroute; d'autres sont prisonniers. Quand les familles de ces captifs demandent à les racheter, les Monténégrins répondent: «Nous ne vous ferons point payer au poids de l'or vos Turcs, comme on nous a fait payer notre vladika. Nous ne les estimons que ce qu'ils valent, nous vous les rendrons tête pour tête, pour un même nombre de porcs.» Si injurieuse que fût la proposition, la population de l'Herzegovine se résigna à l'accepter. Les Monténégrins avaient fait cent cinquante-sept prisonniers, on leur livra cent cinquante-sept porcs.

Avec toute la confiance que leur inspirait leur bravoure, les Monténégrins ne pouvaient cependant se dissimuler leur faiblesse numérique. Il leur fallait un appui dans les périls qui les menaçaient. Ne pouvant compter sur Venise ils s'allièrent à la Russie. Un de leurs chants populaires rapporte que ce fut Pierre-le-Grand qui les engagea lui-même à s'unir à lui contre les Musulmans. Dans la lettre qu'il leur adressa par son ambassadeur Radovitch, il leur disait: «Voilà que les Turcs m'attaquent pour venger Charles XII. Mais je me fie au Dieu tout-puissant, je me fie au peuple serbe et surtout aux vaillants Monténégrins. J'espère qu'ils m'aideront à délivrer le monde chrétien, à relever les temples de la vraie foi, à illustrer le nom slave. Guerriers de la Montagne-Noire, vous êtes du même sang que les Russes, vous avez la même croyance, vous parlez la même langue, et vous êtes sans crainte comme les Russes. Levez-vous avec votre héroïsme digne de l'héroïsme antique, et montrez que vous êtes à jamais les ennemis du croissant!»

Il n'en fallait pas tant pour enflammer l'ardeur de ceux qui n'aspiraient qu'à combattre. A la distance qui les séparait de Saint-Pétersbourg, ils pouvaient bien répéter le proverbe russe: «Dieu est haut et le Tzar est loin», mais leur alliance avec un si grand souverain leur donnait une nouvelle audace. Ils coururent aux armes et se précipitèrent sur l'Herzegovine et sur l'Albanie. Pendant qu'ils poursuivaient

Digitized by Google

leurs excursions, Pierre était obligé de faire la paix avec les Turcs, et par suite de ce traité, les Monténégrins se trouvaient de nouveau abandonnés à eux-mêmes, en face d'une puissance plus que jamais irritée contre eux.

En 1712, la Porte ordonna à Achmet-Pacha d'entrer dans le Montenegro, avec des forces assez considérables pour anéantir ce foyer de révolte. Nous rapportons d'après un autre *Piesme* les événements de cette campagne, l'un des glorieux souvenirs des Monténégrins.

Stamboul, dit ce chant traditionnel, s'enorgueillit de la victoire qu'elle a remportée sur les Moscovites. Tout à coup arrive un guerrier turc de la forteresse sanglante d'Onogochto. Il raconte avec des larmes au divan impérial les douleurs que les gens de la Montagne-Noire ont infligées à la Bosnie ; l'incendie des villes, le pillage des campagnes, les ravages partout. Frappé de ce récit, le sultan commande à son meilleur séraskier, à Achmet-Pacha, d'assembler cinquante mille hommes et d'écraser les rebelles.

Arrivé avec ses cinquante mille hommes dans les plaines de Podgoriça, le séraskier écrit au vladika Daniel : « Envoie-moi le harach, envoie-moi en ôtage tes meilleurs frères d'armes, sinon je dévaste tout ton pays, et toi je te livre à la torture. » En lisant cette lettre, le vladika verse des larmes amères, puis il réunit les chefs de la tribu et leur annonce la terrible nouvelle. Quelques-uns des chefs disent : payons le harach; les autres s'écrient : des pierres pour les Turcs, voilà le harach que nous leur donnerons. Tous se réunissent enfin dans un même brave sentiment et déclarent qu'ils verseront jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre leur foi et leur liberté.

Le vladika alors invoque la bienfaisante Vila : « Esprit de nos montagnes, dit-il, révèle-moi le moyen de vaincre nos ennemis, » et la Vila lui révèle ce moyen.

Trois montagnards sont désignés pour aller reconnaître la situation et la force de l'ennemi. Ils traversent à la hâte deux Nahias. Au coucher du soleil, ils arrivent sur les bords de la Moratcha et s'arrêtent là pour manger leur morceau de pain. Dès que l'obscurité enveloppe la terre, ils se glissent dans le camp du pacha, ils marchent toute la nuit sans pouvoir le parcourir en entier. Alors, l'un d'eux, le hardi Verko, dit à ses compagnons : « Allez rejoindre le vladika, racontez ce que vous avez vu, moi je reste ici. »

Les deux montagnards reviennent près du prince et lui disent : « Les soldats musulmans sont en si grand nombre, que si nous étions tous trois changés en blocs de sel, nous ne suffirions pas à saler leur soupe. » Puis, pour rassurer leurs frères, ils ajoutent : « La plupart de ces soldats ne sont que des estropiés et des hommes infirmes. »

Encouragés par ce rapport, les gens des divers villages se ras-

Digitized by Google

semblent à Cetinie, entendent la messe dévotement, reçoivent la bénédiction de leur évêque, se mettent en marche, divisés en trois bandes sous les ordres de trois voivodes. La première bande devait attirer les Turcs dans un défilé en feignant de fuir devant eux; la seconde devait se jeter sur eux du haut des montagnes, et la troisième se ranger en bataille dans la vallée.

Verko s'était fait le guide de l'armée musulmane et il la conduisit à un endroit où elle ne pouvait se développer. Les habiles combinaisons du vladika réussirent complétement. Les Turcs, attaqués à l'improviste de trois côtés, se débandèrent, prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille plusieurs centaines de morts et quatre-vingt-sept étendards.

Ce triomphe, que les Monténégrins célébrèrent par des fêtes joyeuses et des chants pompeux, ils devaient le payer cher. Deux années après, le grand visir Kiuperli s'avançait contre eux à la tête de cent vingt mille hommes. Par la défaite d'Achmet, les habitants de la Montagne-Noire avaient donné à la Turquie une telle idée de leur valeur que Kiuperli, ne se croyant pas sûr de les vaincre avec sa formidable armée, eut recours à la ruse, il leur proposa un accommodement que les pauvres Monténégrins, effrayés d'un tel déploiement de force, n'osaient rejeter. Pour négocier les conditions de ce traité, il réussit à faire descendre dans son camp, avec les plus belles promesses de sauve-garde, trente-sept principaux Monténégrins. Dès qu'ils furent arrivés près de lui, il les fit traîtreusement arrêter et se mit en marche.

Les montagnards, privés de leurs meilleurs chefs, se réunirent cependant avec une intrépide résolution. Mais cette fois ils furent écrasés par le nombre de leurs adversaires, les uns s'enfuirent avec leurs femmes et leurs enfants sur les sommités de leur plateau; d'autres se retirèrent sur le sol de la Dalmatie, où les gouverneurs de la cruelle, oublieuse république de Venise, les laissèrent honteusement saisir et massacrer.

Kiuperli entra dans la plaine de Cetinie, incendia le couvent qui avait été réédifié par Daniel, ravagea les environs, égorgea sans distinction d'âge ni de sexe une quantité de malheureux êtres sans défense qui se trouvaient sur son chemin, et après cette effroyable boucherie, se retira emmenant avec lui deux mille captifs.

A peine était-il parti que les Monténégrins, réfugiés dans leurs défilés inaccessibles, revenaient sur le terrain de leur village dévasté, reconstruisaient leurs maisons en ruine et aiguisaient leurs armes.

Les fureurs de Kiuperli les avaient terrassés et ne les avaient pas vaincus. Déjà en 1716, deux ans après leurs désastres, ils se relevaient de nouveau contre les troupes réunies du pacha de l'Herzegovine et du pacha de Bosnie, et remportaient sur elles une victoire complète

Digitized by Google

qu'ils souillèrent malheureusement en immolant trente-sept de leurs prisonniers en mémoire de leurs trente-sept concitoyens victimes de la trahison de Kiuperli.

En 1727, en 1732, deux autres batailles, deux autres victoires pour les Monténégrins. Dans la première, le pacha Retir n'échappa à la mort que par la vélocité de son cheval. Dans la seconde périt un neveu du sultan.

En 1729, huit pachas se réunirent pour dompter l'indomptable tribu et la bloquèrent pendant plusieurs années. Les Monténégrins parvinrent pourtant à briser ce faisceau d'armes et souillèrent encore une fois leur succès par la plus effroyable barbarie. Ils enfermèrent soixante-dix prisonniers dans une étable et les y brûlèrent.

En 1750, encore une terrible expédition, encore un triomphe. C'est le pacha de Bosnie qui marche contre les Monténégrins avec trente mille hommes. Un *Piesme* raconte en termes curieux cet événement.

La pacha de Bosnie écrit au prêtre de la Montagne-Noire : « Envoie-moi le harach que tu dois à la Sublime-Porte, et de plus douze belles jeunes filles de douze à quinze ans, sinon ton pays sera dévasté et tous ses habitants jeunes et vieux seront emmenés en esclavage. » Le vladika, après avoir montré cette lettre aux capitaines des districts, répond au pacha : « Comment peux-tu, indigne renégat, demander le harach aux enfants de la libre montagne? Pour tribut, nous te jetterons à la tête les pierres de notre sol, et au lieu de douze de nos jeunes filles, tu recevras douze queues de porcs pour parer ton turban. Saches que la beauté de nos filles ne s'épanouit pas pour un vil renégat. Plutôt que de les lui livrer, nous nous laisserons couper les bras et les jambes, arracher les yeux. Es-tu décidé à nous attaquer? Viens. Ta tête roulera dans nos vallées parsemées déjà de tant de têtes de Turcs. »

A cette réponse, le pacha prend sa barbe entre ses mains et d'une voix de tonnerre appelle ses officiers. Puis il se met en route avec ses troupes. Les Monténégrins l'attendaient dans le défilé de Brod. Et le combat s'engage, et voilà que les héros de la montagne s'aperçoivent que leurs munitions sont épuisées. Par la grâce de Dieu, au milieu de la nuit, un étranger leur apporte des balles, de la poudre. Le lendemain, après avoir fait le signe de la croix, ils se précipitent dans les rangs des Turcs, comme des loups dans un blanc troupeau. Ils les renversent, ils les égorgent, ils poursuivent au loin les fuyards. Le pacha se sauve à cheval, blessé, hors d'haleine. »

Un épisode dramatique de l'histoire de Russie souleva sur le plateau monténégrin une nouvelle tempête.

Le 6 juillet 1762, Pierre III était mort dans la prison où l'avait fait

Digitized by Google

enfermer Catherine. Son corps fut transporté à Saint-Alexandre-Newsky et exposé aux regards du public. Sa mort était pleinement constatée par les milliers d'individus qui l'avaient contemplé sur son dernier lit de parade et lui avaient selon l'usage baisé la main. Cependant le peuple, et surtout le peuple des provinces, frappé de cet événement subit, hésitait encore à l'admettre, et il n'était pas difficile de lui faire croire qu'on l'avait trompé. En moins de dix ans, on vit apparaître une demi-douzaine d'imposteurs qui successivement prirent le nom de l'infortuné monarque et trouvèrent des partisans et portèrent pendant quelques heures le titre d'empereur. Le premier fut un cordonnier de Woronetz, dont une troupe de soldats fit promptement justice; le second un déserteur du régiment d'Orloff, dont le règne ne fut pas plus long. Des prêtres trompés par ses absurdes récits venaient de l'élever sur l'autel de leurs églises et le proclamaient leur légitime souverain, quand un colonel, qui passait par là avec son régiment, apprenant cette intronisation, s'empara fort irrévérencieusement de la nouvelle majesté et la livra à un peloton de fusiliers.

Le troisième était un paysan des terres de Woronzoff. Il persuada à une troupe de Cosaques qu'il etait Pierre III, reçut leur serment de fidélité, se choisit parmi eux des officiers, des ministres, et, au milieu de sa gloire impériale, fut arrêté par un escadron de cuirassiers.

En 1770 apparut le fameux Pugatscheff, dont chacun connaît les tragiques aventures. Son audace et sa cruauté répandirent la consternation en Russie. Il incendia des villes, ravagea de vastes campagnes, détruisit des centaines de villages. Pour mettre fin à ces atrocités, ce n'était pas assez de lancer à sa poursuite quelques régiments, il fallait mettre sur pied plusieurs corps d'armée.

Le Montenegro eut aussi son faux Pierre III. C'était un aventurier de la plus vulgaire espèce, nommé *Stiepan Mali* (Etienne-le-Petit). Enrôlé d'abord dans un régiment de Croates, il déserta, s'enfuit jusqu'à Budua, à l'extrémité des bouches du Cattaro, et entra comme domestique au service d'un pauvre crédule brave homme, à qui il confia avec un mystère solennel son prétendu nom impérial, ses infortunes et ses hautes espérances. L'étonnant respect avec lequel son maître commença à le traiter, après cette révélation, attira sur lui l'attention. Bientôt, le bruit se répandit dans la contrée que Pierre III était là, et la foule le crut, et le déserteur de la Croatie, le valet du paysan de Budua entra dans le Montenegro pour y commander en souverain. A cette époque, le métropolitain de la montagne, affaibli par l'âge, s'était retiré dans le couvent de Stanjewitch, abandonnant l'administration du pays à son successeur Vasili, et celui-ci était absent.

Le vieux vladika essaya cependant de démontrer la fourberie d'Etienne; mais les esprits étaient déjà trop prévenus pour qu'il pût,

Digitized by Google

du fond de sa retraite, les convaincre de leur erreur. Puis, tandis qu'il élevait sa voix faible contre l'aventurier, d'autres manifestations donnaient à ses paroles un éclatant démenti. Le patriarche d'Ipek envoyait à Etienne un cheval superbe, et l'un des habitants notables de Risano, nommé Dschaja, lui faisait hommage d'un riche costume en lui adressant une lettre des plus humbles. Dschaja ayant autrefois vécu en Russie, son acte de courtisanerie envers le faux Pierre III acquit par-là une importance particulière.

Cependant, on avait appris en Russie cette nouvelle tentative d'imposture, et le prince Dolgorouki fut envoyé parmi les Monténégrins pour les éclairer. A son arrivée, sur l'invitation du métropolitain, les chefs des Nahias se rassemblèrent à Cetinie. Là, le prince leur raconta comment Pierre était mort, et comment sa mort avait été constatée par toute la population de Pétersbourg. A ce récit, les naïfs Monténégrins comprirent enfin qu'ils avaient été le jouet de leur crédulité, et déclarèrent qu'ils abandonnaient Etienne. Mais le même jour, Etienne, qui demeurait dans un cloître à quelque distance de là, entrait hardiment dans la plaine de Cetinie. A son aspect, ceux qui venaient de se prononcer contre lui oublièrent leur récente conviction et s'élancèrent à sa rencontre en s'écriant : « Voilà notre maître ! » Leur vladika parvint cependant à les ramener à la raison. Ils s'inclinèrent devant lui comme des écoliers surpris en une nouvelle faute, et laissèrent arrêter comme un criminel celui qu'ils venaient de saluer comme leur souverain.

Dolgorouki le fit enfermer dans une chambre au-dessus de celle que lui-même occupait. L'étrange comédie n'était pas finie. « Vous voyez bien, dit Etienne à ses gardiens, que le prince est envoyé ici par ceux qui m'ont ravi ma couronne, et qu'en dépit des récits mensongers qu'il vous a faits, il reconnaît lui-même mon haut rang, puisqu'il me place au-dessus de lui. »

Il n'en fallut pas plus pour rendre aux Monténégrins leur première croyance. L'habile charlatan fut réinstallé dans son pouvoir, et Dolgorouki fut obligé d'abandonner leur pays.

Les Turcs ne croyaient pas à la haute dignité d'Etienne, mais ils le regardaient comme un émissaire de la Russie, et, pour prévenir les hostiles projets qu'ils lui supposaient, ils entreprirent une nouvelle expédition.

Le bey de Roumélie, le pacha de Bosnie et le pacha de Scutari réunirent une armée comme celle de Kiuperli, une armée de 120,000 hommes, disent les traditions de la montagne, qui, dans cette circonstance comme en quelques autres, peuvent bien avoir exagéré leur chiffre Ce qu'il y a de sûr, pourtant, c'est que, pendant cinq semaines, les Monténégrins combattirent comme des lions contre un énorme assem-

Digitized by Google

blage de troupes; qu'un matin, enfin, avant le lever du soleil, ils se précipitèrent avec une résolution désespérée au milieu du camp turc, l'arrosèrent de sang, et forcèrent leurs ennemis à se retirer.

Etienne, qui avait été la cause de ces dernières batailles, montra dans cette occasion si peu de bravoure que les Monténégrins lui retirèrent leur estime. Ils lui laissèrent pourtant exercer encore parmi eux le pouvoir qu'il s'était arrogé par son astuce, et refusèrent obstinément de le remettre entre les mains des Turcs, qui, dès le commencement de leur campagne, demandaient qu'il leur fût livré.

Mais un jour il fut aveuglé par l'explosion d'une mine à laquelle il avait imprudemment mis le feu. Il se retira dans un cloître, et, quelque temps après, fut assassiné par un domestique grec, à l'instigation du pacha de Scutari.

Il avait régné environ quatre ans, et s'il était aussi impudent fourbe que Pugatschef et les autres simulacres de Pierre III, il avait au moins de sévères principes de droiture. Il fit une fois fusiller deux hommes qui s'étaient rendus coupables d'un larcin, et l'on raconte qu'il en vint à inspirer un tel effroi aux voleurs, qu'ayant déposé au bord d'un des sentiers les plus fréquentés du Montenegro des armes brillantes et dix ducats, personne n'osa y toucher.

Savva, qui, du temps d'Etienne, était investi du titre de vladika, et Vasili, son coadjuteur, n'ont laissé dans les annales du Montenegro qu'un nom insignifiant. Mais en 1777, voici venir un homme d'un très-rare mérite, Petrovitch Ier.

Loin des institutions, loin des enseignements des peuples civilisés, dans son obscur solitaire village de Niegousse, cet homme s'était développé de lui-même par ses dons naturels, comme une forte plante par sa sève généreuse.

A un puissant courage il joignait une entente remarquable des affaires. Il aimait son peuple noblement, sincèrement, et, pendant son long règne, il fut sans cesse occupé de le défendre ou de l'éclairer. Seul, ou à peu près seul dans sa sphère intelligente, entravé dans ses plus louables projets par l'apathie des Monténégrins ou par leur attachement à leurs vieilles coutumes, combattu même quelquefois par les Radovitch de Niegousse, auxquels, depuis une époque indéterminée, appartenait par droit d'hérédité le titre de gouverneur civil, Pierre Ier réussit cependant à accomplir plusieurs nobles réformes. A l'aide des subsides de la Russie, il reconstitua l'administration civile et judiciaire de son pays. Il introduisit dans son ignorante tribu l'usage de la vaccine, la culture de la pomme de terre, et lui donna sa première école.

Il eut des luttes redoutables à soutenir contre les Turcs, puis contre les Français, et s'y distingua par sa bravoure.

Digitized by Google

Pendant qu'en 1787 les Russes, unis aux Autrichiens, entreprenaient contre la Porte une guerre qui dura quatre années, les Monténégrins, dont ils avaient demandé la coopération, entrèrent à diverses reprises dans l'Albanie, détruisirent une quantité de villages, battirent les Musulmans sur leur propre terrain. A la paix de Sistova, en 1791, les deux puissances oublièrent la valeureuse peuplade, qui, dans cette occasion, leur avait rendu d'importants services. Rien ne fut demandé pour elle; rien ne lui fut accordé; et le Montenegro resta, comme par le passé, inscrit sur la carte de l'empire ottoman, dans la province de Scutari.

Dès l'année 1796, le pacha de cette ville, l'audacieux Mahmoud, que le divan de Constantinople ne pouvait maîtriser, qui fut pour la Porte un autre Mehemet-Ali, marchait contre les Monténégrins avec une armée de 30,000 hommes, et ni la Russie, ni l'Autriche, ne réclamèrent contre cette invasion.

Comme un évêque du moyen-âge, le vladika s'élança avec ses soldats au-devant des Infidèles. Moins scrupuleux que les prélats des Croisades, il ne portait pas comme eux une massue, pour se soumettre, par un naïf subterfuge, à la loi de l'Église qui défend de verser le sang. Il combattait avec le sabre et la carabine et combattait au premier rang.

Les trente mille hommes du pacha furent mis en déroute par une petite troupe de Monténégrins. Pendant qu'il s'efforçait de les rallier, il fut frappé d'une balle qui l'obligea à se retirer. Mais dès que sa blessure fut guérie, il revint avec une armée plus considérable et une ardente soif de vengeance.

Cette fois, il pénétra dans l'intérieur du pays. Là, il se trouva soudain assailli par des bandes de Monténégrins postés derrière les rocs, séparé de ses troupes qui se débandaient, enlacé dans un cercle de fer auquel il ne pouvait échapper. Il fut tué avec la plupart des officiers qui l'entouraient à son dernier moment, et sa tête fut déposée comme un trophée dans la demeure du vladika.

Après cette mémorable bataille, les Turcs ont renoncé à porter sur le Montenegro ces formidables armées, qui, tant de fois, n'avaient servi, par la quantité même de leurs légions, qu'à augmenter la douleur de leur défaite. Des troupes de quelques milliers d'hommes seulement ont été dirigées contre ce Caucase, contre cette Kabylie de l'empire ottoman; mais ces expéditions se sont renouvelées fréquemment, et l'on peut dire que, dans l'espace d'un siècle et demi, le clan monténégrin n'a point passé une année entière sans entendre résonner sur son plateau le cri de guerre, sans prendre les armes, soit contre l'Herzegovine, soit contre la Bosnie ou l'Albanie.

Dans leur campagne de 1806, les Monténégrins subirent une humi-

Digitized by Google

lisation à laquelle les Turcs-Monts avaient point habitués. Leurs chanteurs populaires, en mentant cette phase de leur histoire, ont mêlé à leur accent belliqueux un profond accent de deuil.

Avec leur audace habituelle, ils s'élançaient gaîment à un nouveau combat. Avec les Russes, ils formaient une armée considérable, et ils furent battus par nos vieux soldats. Ils étaient treize mille réunis devant les murs de Raguse. Un régiment, commandé par le général Molitor, les attaqua à la baïonnette et les mit en fuite[1]. Quelques mois après, sous les murs de Castelnuovo, ils subirent encore un plus grand désastre. Ils laissèrent sur le sol une quantité de morts. A la honte de leur défaite, ils ajoutèrent celle de plusieurs hideux guet-à-pens et de plusieurs atroces cruautés. Ils égorgèrent avec une lâche barbarie le général Delgorgue et un aide-de-camp du maréchal Marmont, qui étaient tombés vivants entre leurs mains, et partout où un de nos soldats se trouvait pris sans défense, ils le tuaient sans pitié.

Après le combat de Castelnuovo, le vladika ne demandait qu'à faire la paix avec nous. Après le traité de Tilsitt, les Russes eux-mêmes abandonnaient le golfe dont ils nous disputaient depuis un an la possession.

Le commandant français de Cattaro croyait pouvoir compter sur les pacifiques dispositions des Monténégrins, mais le moindre accident suffisait pour soulever un orage au sein de cette effervescente population et pour exposer notre garnison à quelque sauvage attentat.

En 1809, un jeune montagnard ayant été un jour arrêté dans la ville sous l'inculpation d'un crime et fort maltraité, il faut le dire, par nos soldats, puis remis en liberté quand le tribunal eut reconnu son innocence, s'en alla dans sa tribu raconter les outrages qu'il avait soufferts. Il n'en fallut pas plus pour exciter la colère de ses concitoyens. Aussitôt ils reprirent les armes, se jetèrent dans les campagnes, menaçant de leur vengeance, non seulement les Français, mais tous les paysans de Cattaro qui se montraient dévoués au régime français. « Ils interceptèrent, dit M. Vialla, toutes nos communications, coupèrent les chemins que nous faisions pratiquer sur diverses directions et osèrent attaquer nos postes avancés. On les apercevait réunis en foule sur la cîme de leurs montagnes, surtout celles qui dominent Cattaro, suivre là tous nos mouvements journaliers et toujours prêts à fondre sur nous. »

[1] Ils furent, dit le colonel Vialla, dispersés comme une nuée de sauterelles à l'approche de l'orage, et l'on vit alors ce que peuvent l'ordre et la discipline militaire contre la fureur individuelle. Les Russes, qui comptaient beaucoup sur les Monténégrins, déçus par leur mouvement rétrograde, furent contraints de se rembarquer avec précipitation. (*Voyage au Monténégro*, t. I, p. 5.)

Digitized by Google

Des officiers italiens allaient habituellement dîner dans un casino bâti au bord de la mer, à une portée de fusil de la ville. Un soir, neuf Monténégrins ont l'audace de descendre sous le canon de la place; ils s'avancent en rampant jusqu'auprès du restaurant, déchargent leurs fusils sur les officiers qui en ce moment se trouvaient à table, puis disparaissent. Par ces assassins, six officiers avaient été frappés à mort et plusieurs autres blessés.

Le maréchal de camp Bertrand, qui commandait le district, et le vladika, désirant également mettre fin à ces scènes de meurtres, se réunirent sur la frontière de la montagne et signèrent d'un commun accord un traité qui devait établir entre les deux partis des rapports sinon très-affectueux, au moins tranquilles et rassurants.

C'est à la suite de ce traité que M. Vialla entreprit son excursion à travers le Montenegro. Il s'est plu à raconter les marques de respect dont il fut entouré dans ce voyage.

Les dispositions pacifiques dont il rapportait à son retour un nouveau témoignage par l'accueil qu'il avait reçu ne furent cependant pas de longue durée.

Les Monténégrins aspiraient à s'emparer de Cattaro. En s'alliant aux Russes, en 1806, c'était une de leurs espérances. Ils aspiraient à prendre cette ville par la force de leurs armes, ils en parlaient en diplomates. Elle faisait autrefois partie, disaient-ils, du royaume de Servie, elle avait appartenu à leurs princes, elle était liée à la montagne par sa position géographique, par sa population slave, par le même idiôme et les mêmes anciennes traditions. Lorsqu'au quatorzième siècle elle se soumit aux Vénitiens, ce fut à la condition, ajoutaient-ils, qu'elle recouvrerait sa liberté dès que Venise cesserait de la protéger. Ni les Français, ni les Autrichiens n'avaient donc le droit d'en disposer. Après la chute de la république de Venise, Cattaro rentrait légalement dans sa circonscription première, Cattaro devait être la cité maritime de Montenegro.

Il suffit de voir la position des habitants de cette montagne pour comprendre avec quelle ardeur ils doivent désirer la possession d'un point maritime. Les Turcs appellent le Montenegro une souricière. C'est en effet une souricière cernée de trois côtés par trois hostiles populations. Si ses rochers servent de sauvegarde à la belliqueuse tribu qui a été chercher un refuge dans leur enceinte, ils limitent aussi son extension, ils l'enserrent comme une garnison dans une forteresse, ils l'isolent du reste du monde. Les Monténégrins n'ont qu'une seule libre issue, celle que l'Autriche leur a gardée sur les plages de l'Adriatique. C'est là qu'il leur reste une porte ouverte aux rayons de la civilisation. C'est par là qu'ils échangent les fruits de leur sol contre les denrées qui leur sont nécessaires. Cattaro est leur principal débouché,

Digitized by Google

leur bazar essentiel. Si, comme nous l'avons dit, Cattaro s'alimente des produits agricoles qu'ils lui portent régulièrement chaque semaine, à la rigueur cette ville pourrait se procurer sur les rives du golfe les provisions qui lui viennent à bas prix de Niégousse et de Cetinie, et les Monténégrins seraient fort en peine de trouver ailleurs celles dont ils ont absolument besoin. Qu'on se les figure entre les trois provinces musulmanes armées contre eux depuis deux siècles, en guerre avec l'Autriche, ils se trouveraient bloqués de toutes parts sans balles et sans poudre.

Le clan du vladika avait donc résolu par une grave argumentation qu'il devait reprendre Cattaro. Entre la coupe et les lèvres, dit un proverbe oriental, il y a souvent un grand espace; mais pour les Monténégrins, entre le raisonnement et l'action il n'y a pas loin. L'année 1813, cette année dont ils entendaient jusque sur leur plateau retentir les lugubres canonades, dont ils aspiraient avec une sorte de joie sauvage l'odeur de poudre et de sang, cette année devait leur donner une nouvelle ardeur de combat.

Ils descendirent du haut de leurs montagnes en chantant les chants du vieux Janko de Cattaro, et se précipitèrent vers les remparts où ils voulaient planter leur drapeau. Ils furent vaillamment reçus, ils furent obligés de se retirer, laissant un grand nembre de morts sur leur sentier. Quelques temps après, la ville assiégée par un autre ennemi, par une escadre anglaise, se rendit après plusieurs mois d'une énergique défense, et le commandant anglais la remit aux Monténégrins qui juraient de la bien garder. Bientôt pourtant, ils étaient obligés de la remettre à l'Autriche, et maintenant ils attendent de nouveau que leur Ivan-le-Noir se réveille de son sommeil séculaire pour la reconquérir.

La Turquie semblait se faire un généreux devoir de les consoler de leur désastre dans leurs tentatives contre les Français. En 1820, le visir de Bosnie subit dans leurs défilés une telle défaite, que, dans la honte qu'il en ressentit, il se suicida.

Ce fut là le dernier grand combat des Monténégrins sous le règne de Pierre Ier. Au mois d'octobre 1830, ce vaillant vladika, qu'un écrivain slave appelle le Louis XIV de Czernagora, terminait sa longue carrière. Il était âgé de près de quatre-vingt-dix ans, et il avait conservé jusqu'à cette extrême vieillesse un régime de vie si austère, que dans sa dernière maladie, en la froide saison d'automne, il ne permit pas même qu'on allumât du feu dans sa chambre.

Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue dans le pays, de tout côté on vit arriver autour de sa demeure une quantité d'hommes, de femmes, qui voulaient contempler encore sa figure vénérée, s'incliner devant lui et baiser sa main glacée.

Digitized by Google

Sa dernière pensée avait été une pensée de miséricorde. En fermant les yeux, il voulait encore faire du bien à son pays. Par son testament, il demandait que les Monténégrins observassent une trève de six mois dans leurs animosités particulières, et s'il se pouvait dans leurs rapports avec les Turcs. Six mois de tranquillité, c'était tout ce que le noble vladika osait en sa qualité de prince et d'évêque demander à sa turbulente tribu. Sa pieuse volonté fut du moins fidèlement exécutée. Pendant six mois tous les poignards restèrent dans leurs fourreaux. Des divers témoignages de déférence que les montagnards pouvaient donner à leur prélat, celui-ci n'était pas le moins méritoire. Quatre ans après, le Montenegro se préparait à rendre un autre hommage à la mémoire du puissant souverain qui avait pu assujétir leur effervescente nature à une trève plus longue que les trèves de Dieu aux jours orageux du moyen-âge. Quatre ans après, l'écrit suivant était répandu dans tous les villages du Montenegro et lu en public par les prêtres qui savaient lire.

« Religieuse population,

» Le 18 de ce mois, le jour de saint Luc, nous avons ouvert la tombe de notre dernier évêque, et nous avons trouvé son corps dans un parfait état de conservation. Nous vous annonçons ce miraculeux événement pour que vous en rendiez grâces à Dieu. Pendant sa vie, ce prélat fut votre défenseur, un défenseur toujours prêt à verser son sang pour vous. A présent nous devons croire que ce saint serviteur de Dieu intercède pour ses enfants. Fidèles chrétiens, rappelez-vous les paroles qu'il vous adressait à ses derniers moments et par lesquelles il vous invitait à la paix et à la concorde. Ses saintes paroles ont fait sur vous une profonde impression avant la manifestation de sa sainteté. Maintenant que vous pouvez reconnaître par vos propres yeux sa béatitude, soyez assurés que ceux qui voudraient violer cette loi d'harmonie trouveraient en notre *saint Pierre* un puissant ennemi dans ce monde et dans l'autre. Que ceux d'entre vous qui seraient agités par des sentiments de haine, par des idées de vengeance, fassent un acte de réconciliation. Par là, ils se rendront agréables à saint Pierre et à Dieu. »

Celui qui publiait ce mandement avec cette candide piété était un jeune homme de vingt ans, le successeur du prince que le saint synode de Moscou allait, à la requête des Monténégrins, bientôt béatifier.

Le vénérable vladika du Montenegro avait eu avec la charitable pensée de sa trève éphémère une autre heureuse inspiration, celle de choisir pour le remplacer dans le gouvernement du Montenegro ce

Digitized by Google

neveu qui joignait à une haute taille, à une figure imposante, les plus nobles qualités du cœur et de l'esprit.

Deux hommes de cette trempe occupant l'un après l'autre le trône au sein d'un grand peuple seraient devenus célèbres dans le monde entier. Relégués dans l'obscurité de leur demeure, sous le nuage de leur plateau, leurs vertus se sont évaporées comme l'éclat et l'arôme de ces fleurs dont parle Gray, qui répandent dans les déserts inconnus leurs inutiles parfums.

Lorsqu'il fut appelé à succéder à son oncle, Pierre II avait à peine dix-huit ans, et n'avait pas encore pris un des ordres minimes de la prêtrise. Un évêque serbe le fit diacre, et en 1833 il alla à Saint-Pétersbourg recevoir du saint synode sa dignité épiscopale.

A son retour, il commença son règne, et qui dit le règne d'un prince monténégrin, dit une existence fort peu paisible. Pierre eut à lutter contre les Turcs, contre des dissensions intestines, et de plus il eut la douleur de voir pour une question de délimitation sa farouche tribu prendre les armes contre l'Autriche et s'engager dans une guerre qui pouvait avoir les résultats les plus fâcheux. Par ses remontrances, il parvint cependant à réprimer la fougue désordonnée de son peuple; par l'entremise de la Russie, la délimitation fut opérée et la paix rétablie entre le peuple monténégrin et le gouvernement de l'Autriche. Il mit fin aux dissensions de plusieurs Nahias, en faisant exiler deux ambitieuses familles qui menaçaient de porter une grave atteinte à son pouvoir, la famille des Radovitch et celle des Vukovitch. Enfin il combattit vaillamment contre les Turcs.

Le visir Reschid-Pacha, voyant l'indomptable montagne gouvernée par un homme si jeune, pensa que cette fois elle pourrait être aisément asservie. Il adressa à Pierre une lettre dans laquelle il l'engageait à se rendre à Constantinople pour y faire son acte de soumission, assurant qu'il recevrait là un favorable accueil et que le divan lui donnerait, comme au régent de la Servie, le titre de prince, le bérat : « Que si tu rejettes, ajoutait le fier visir, la grâce que je t'offre, tu seras écrasé. »

Pierre ne se laissa émouvoir ni par ces promesses, ni par ces menaces. Il écrivit à Reschid-Pacha : « Le chef du Montenegro jouit d'une bien plus grande indépendance que le régent de la Servie. Tant que la population à laquelle il commande conservera sa liberté, il n'a pas besoin du bérat, et le jour où elle serait vaincue, nul diplôme ne pourrait le protéger. »

Reschid ordonna au pacha de Scutari de marcher contre les Monténégrins. Les habitants des Nahias ne s'attendaient point à une détermination si prompte et n'étaient point sur leurs gardes. Sept mille Turcs pénétrèrent dans le pays sans obstacle, arrivèrent jusqu'au vil-

Digitized by Google

lage de Martinich, qu'ils incendièrent. Mais aussitôt quelques centaines d'hommes se réunissent de côté et d'autre, s'élancent avec ardeur malgré l'infériorité de leur nombre contre les rangs des Musulmans et les mettent en déroute. L'armée du pacha s'éloigna emmenant avec elle une soixantaine de prisonniers. De leur côté, les Monténégrins rapportèrent en triomphe dans leurs villages cinquante têtes de Turcs.

Des combats du même genre se renouvelèrent plusieurs fois, tantôt sur les domaines de l'Herzegovine, tantôt sur ceux de l'Albanie. Dans toutes ces occasions, les Monténégrins se signalèrent par un prodigieux courage; dans quelques autres, par malheur, ils commirent d'horribles cruautés. Comme aux féroces Dyaks de l'archipel oriental, il leur fallait des têtes humaines; des têtes pour assouvir leur fureur, des têtes pour attester leur victoire, des têtes pour parer comme un noble trophée leur demeure. Malgré la réprobation de leur vladika, plus d'une fois ils égorgèrent froidement leurs prisonniers, et un de leurs chants populaires raconte naïvement que trois Monténégrins, s'étant par surprise emparés de quarante Turcs, les conduisirent dans leur village et les massacrèrent.

Le vladika s'opposait vainement à ces actes de barbarie. Vainement il donnait à ses fougueux soldats l'exemple d'une généreuse nature, en rachetant lui-même des prisonniers et en les renvoyant dans leur pays. Une nouvelle bataille, une nouvelle escarmouche allumaient dans le cœur des Monténégrins un nouveau désir de vengeance, contre lequel échouait la volonté d'ailleurs si respectée du prince-évêque.

En 1838, les Monténégrins parvinrent à s'emparer d'une bande de terre au bord du lac de Scutari et de l'île de Vranina, qui s'étend sur une longueur de plusieurs lieues au nord de ce même lac. C'était pour eux une importante conquête. Deux ans après, elle leur fut enlevée. Autre germe de guerre. Autre colère à apaiser dans le sang.

Au milieu de tous ces conflits, le vladika conservait, comme une flamme pure sous des tourbillons de fumée, une noble pensée d'amélioration morale et de développement intellectuel. Il appliquait sa double autorité de chef temporel et de chef spirituel à continuer les louables entreprises de son oncle et en formait de nouvelles. Il fondait des écoles; il organisait à Cetinie une imprimerie, qui a publié une série d'almanachs très-intéressants et plusieurs autres ouvrages.

Doué à un haut degré de l'amour des lettres, du sentiment de la poésie, il ornait sa solitaire demeure des meilleurs écrits de la littérature étrangère; il employait à des essais littéraires ses heures de repos et de loisir. Un voyage à Trieste lui a inspiré une ode d'un caractère imposant, et de l'histoire d'Etienne, le faux Pierre III du Montenegro, il a fait un drame, dans lequel, à côté d'une emphase ou d'une naïveté

Digitized by Google

qui nous sembleraient étranges, éclatent des passages d'une vraie beauté.

Plus privilégié que ses prédécesseurs, Pierre II avait fait des études classiques, mais fort courtes et fort incomplètes. Les connaissances qu'il possédait, il les devait surtout à son penchant pour le travail. Les maîtres lui avaient indiqué la voie de l'étude; de lui-même il se l'était frayée; de lui-même il s'était ouvert une avenue dans les routes de l'intelligence; de lui-même il s'était formé au langage et aux manières des sociétés élégantes. On l'a vu à Pétersbourg, à Naples, à Vienne, tenir très-dignement sa place dans les salons aristocratiques, et tous les voyageurs qui ont eu l'honneur de le rencontrer dans ses États ont gardé de lui le meilleur souvenir.

« Outre sa langue maternelle, dit M. Peaton, il parle le français, l'italien, l'allemand; il a une grande avidité de science et un grand goût pour les lettres. Engagé fort jeune dans les affaires politiques, il a fait preuve d'une remarquable énergie et d'une remarquable habileté[1]. »

Ses manières, dit M. Wilkinson, sont très-séduisantes, son entretien intéressant et agréable. Ses observations sur l'histoire, sur la politique et sur plusieurs autres sujets qu'il aime à traiter, attestent un grand discernement et une excellente mémoire. Affable, courtois, hospitalier, il aime les visites des étrangers. Par plusieurs actes de son administration, il s'est montré le digne successeur de son oncle. Ni l'opposition qu'il rencontrait parmi quelques-uns de ses intraitables sujets, ni les difficultés de sa position isolée, n'ont pu l'empêcher de poursuivre ses projets avec prudence et fermeté[2].

M. Kohl, l'infatigable excursioniste allemand, à qui nous devons deux très-bons volumes sur les rives de l'Adriatique, et qui a passé plusieurs jours à Cetinie, n'hésite pas à appeler Pierre II un grand homme[3].

En lisant ces éloges que l'on a faits de lui, en me rappelant ce que m'en a raconté un de mes amis, qui avait vécu en Italie dans son intimité, et en regardant les lieux où il vécut, je ne puis écarter de mon esprit une mélancolique réflexion. Si, comme je le crois, cet homme fut réellement grand par la pensée, combien il a dû souffrir dans l'essor de son imagination, au sein de l'ignorante grossière peuplade où il ne pouvait trouver aucun esprit en harmonie avec le sien, aucun élan sympathique à ses aspirations, aucun écho à la musique de son âme élevée.

[1] *Highlands and Islands of the Adriatic*, t. I, p. 98.
[2] *Dalmatia and Montenegro*, t. I, p. 464-474.
[3] *Reise nach Istrien, Dalmatien, und Montenegro*, t. I, p. 365.

Digitized by Google

On dit qu'un jour, après avoir écrit, à la prière d'une femme, quelques vers sur un album, il ajouta : « Ces vers sont l'œuvre d'un homme civilisé au sein d'un peuple à demi barbare, d'un demi barbare dans les pays civilisés, et d'un prince de contrebande. » Il dépeignait par-là lui-même très-justement sa situation. Nature d'élite isolée au sein d'une sauvage tribu, nature entachée des scories de son origine au sein des raffinements de la civilisation, prince de contrebande, entre la Turquie, qui se refuse à reconnaître son indépendance, l'Autriche, qui ne la nie ni ne la sanctionne, et la Russie, qui l'admet dans son intérêt.

Quiconque porte en soi à l'écart l'aiguillon d'une brûlante pensée qu'il ne peut vaincre et à laquelle il ne peut ouvrir un assez vaste espace, me représente le Prométhée antique rongé par son vautour. Plus que tout autre, le pauvre vladika du Montenegro, avec son ardeur intellectuelle, m'est apparu dans la solitude de son existence comme un Prométhée enchaîné sur son Caucase, un Prométhée aux pieds duquel aucune Océanide n'a pleuré.

S'il eût vécu plus longtemps; s'il eût eu, comme son prédécesseur, un règne d'un demi-siècle, il est probable, pourtant, qu'il aurait réalisé plusieurs de ses nobles conceptions. « Nos voisins, disait-il à M. Wilkinson, s'en vont répétant que le peuple du Montenegro n'est qu'un peuple de voleurs et d'assassins. Je veux leur démontrer qu'ils se trompent. Je veux leur faire voir que ce peuple peut, aussi bien que tout autre, marcher et progresser dans les sentiers de la civilisation. »

La mort ne lui permit point de suivre ses généreux projets. Il mourut en 1851, d'une maladie subite, dans la force de l'âge. Selon l'usage de ses prédécesseurs, il avait choisi pour le remplacer un de ses neveux, ne pouvant avoir, en sa qualité d'évêque, un héritier plus direct.

Ce que sera ce neveu, on ne peut guère le prévoir. Ce que je sais, c'est qu'il y a quelques années, on le voyait à Cattaro, amenant lui-même au bazar, comme les paysans de Niegousse, ses mulets chargés de légumes. Il est vrai que David n'était qu'un simple berger, et que Saül s'en allait à la recherche des ânesses de son père, quand le prophète le déclara l'élu de Dieu. Mais ce que je sais aussi, c'est que le nouveau prince du Montenegro, Daniel Petrovitch, a laissé tomber à l'abandon les écoles fondées par Pierre II et par Pierre Ier, que l'imprimerie de Cetinie reste ensevelie sous sa voûte déserte, et que la bibliothèque est oubliée dans son armoire.

Ce que tous les journaux ont appris à leurs lecteurs, c'est que, dès son avènement au pouvoir, le neveu du vladika a demandé à se dépouiller d'une de ses plus puissantes prérogatives, de sa dignité d'évêque, pour n'être plus que le gouverneur civil et militaire de son pays et pour pouvoir se marier.

Digitized by Google

Selon le vœu exprimé dans le testament de son oncle, il devaitse rendre à Pétersbourg pour y faire reconnaître son titre princier. Il en revint au mois de juillet 1852, décoré de l'ordre de Sainte-Anne de deuxième classe, rapportant pour les chefs des principales familles du Montenegro plusieurs autres décorations et plusieurs médailles d'honneur.

Le sénat avait accepté à la presque unanimité le désir que Daniel lui manifestait d'être délivré de ses fonctions épiscopales; le gouvernement russe avait ratifié cette résolution.

Daniel inaugurait ainsi son règne, en brisant le pouvoir théocratique établi depuis un siècle et demi dans sa principauté. Pour l'inaugurer d'une facon plus éclatante, il est parti à l'improviste de Cetinie, et a pris et saccagé la forteresse albanaise de Zabliak.

De là une nouvelle guerre avec les Turcs; de là une rumeur européenne.

Ici s'arrête mon récit historique. Je croirai avoir fait une tâche assez méritoire si, en courant de bataille en bataille, j'ai pu tracer une esquisse suffisamment exacte du passé des Monténégrins, et je n'éprouve pas le moindre penchant à me hasarder dans les prévisions de leur avenir.

X. MARMIER.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE.

LA BOLIVIE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Les voies de la Providence ont quelque chose à la fois d'imprévu et d'étrange bien fait pour confondre l'esprit de l'homme et humilier l'orgueil toujours prêt à gonfler sa poitrine. Tantôt c'est une découverte due au hasard, qui bouleverse brusquement toutes les conditions du travail, tantôt une puissance terrestre, qui croule sous un souffle inattendu, tantôt une nation qui déchoit et une autre qui s'élève, sans qu'au milieu de tous ces déplacements de force l'humanité cesse pourtant de graviter vers le perfectionnement pour lequel elle a été créée. Pendant de longs siècles l'Europe s'est suffi à elle-même dans le travail immense qu'elle devait accomplir pour dompter la barbarie et substituer l'intelligence à l'épée. Dieu s'est servi tour à tour de la guerre et de la science, tantôt broyant les peuples sous d'effroyables révolutions pour en épurer l'essence, tantôt les illuminant par l'apparition d'un génie, les mélangeant à la fois par le frottement de la conquête et le galvanisme des idées. Aujourd'hui notre vieux monde semble avoir un autre rôle à remplir, et soit exubérance de forces, soit plutôt la continuation des desseins providentiels, il paraît dominé d'un sentiment d'expansion qu'il ne peut plus maîtriser.

L'Angleterre, la première, en a subi les effets. Instrument aveugle de civilisation, elle a déballé ses calicots sur tous les points du globe, incessamment occupée à chercher de nouveaux débouchés pour l'immense production qui est la nécessité fatale de son existence. Mais en même temps que l'activité de ses comptoirs fournissait du travail aux milliers de bras de la métropole, les idées de l'Europe s'infiltraient

Digitized by Google

à la remorque de ses échanges, et conquéraient, sans qu'elle s'en inquiétât, les pays qu'elle ne cherchait qu'à exploiter.

L'Amérique du nord, cette fille de l'Angleterre, est venue à son tour travailler à la civilisation moderne. Représentant dans le nouvel hémisphère les pensées les plus avancées de la mère-patrie, elle a soumis le sol à la culture, décuplé ses forces vives depuis l'indépendance, et ouvert un vaste champ à l'émigration européenne qui chaque année est venue augmenter sa vigueur. Aussi quelque vaste que soit un projet, quelque difficile que soit une entreprise, les Nord-Américains ne s'effraient ni de l'étendue ni des obstacles.

En Amérique, les conquêtes de l'industrie avancent d'un pas rapide. Il y a vingt ans que les côtes du Pacifique n'étaient visitées que par les hardis navigateurs qui bravaient les tempêtes du cap Horn. Quatre ou cinq mois étaient nécessaires pour la traversée, et Lima, Valparaiso n'étaient connus de l'Europe que par les rapports des capitaines de navires ou les relations de quelque rare explorateur. Quant au cœur de l'Amérique méridionale, le haut Pérou, les fertiles provinces de la Confédération Argentine, on en était encore aux récits de La Condamine et de Humboldt, et si quelque savant voyageur comme MM. d'Orbigny, du Pentland, publiaient le résultat de leurs recherches, leurs travaux restaient ignorés du grand nombre, soit en raison de leur portée scientifique, soit à cause du peu d'intérêt immédiat qui se rattachait à leurs investigations.

La navigation transatlantique à vapeur a paru, et dès-lors tout a changé. Aujourd'hui Lima n'est plus qu'à trente jours de Southampton, sous peu de mois le sifflement de la locomotive aura remplacé dans l'isthme de Panama le cri rauque des jaguars; San-Juan de Nicaragua dont la soupçonneuse jalousie de l'Espagne avait jadis barré l'embouchure est sillonné de steamers, la Madeleine, l'Orénoque rivalisent avec le Mexique et l'Amérique centrale, et tout d'un coup trois négociations se sont abattues sur la Bolivie pour s'assurer le privilége de la navigation de ses fleuves.

C'est que l'avenir commercial de la Bolivie commence à poindre. Jusqu'ici, tributaire des ports de la côte qui l'exploitaient sans concurrence et sans merci, elle gémissait ensevelie sous le poids de la ceinture gigantesque qui lui fermait l'accès du Pacifique, sans qu'il lui fût donné de s'ouvrir un passage du côté de l'Europe, seul marché possible pour une nation jeune et agricole. Aussi dans son impuissance, l'activité de ses habitants se traduisit en révolutions périodiques, en soubresauts politiques qui augmentèrent incessamment sa misère et assombrirent son avenir. L'escarpement colossal des cordillères, renchérissant outre mesure toute espèce de fret, condamnait le pays à n'exporter que des métaux précieux ou des produits de haute

Digitized by Google

valeur comme le quina, laissant en friche d'immenses terrains et négligeant d'incommensurables richesses. Cette Bolivie si vaste, si fertile ne comptait en Europe que pour les merveilles de ses gîtes métallifères et la singularité de sa position hydrographique, curieux objet d'études pour les savants. Ce n'est plus, cependant, au point de vue exclusif de la science qu'il faut l'examiner aujourd'hui : l'industrie est là, haletante dans sa course et pressée de vivifier des solitudes qu'on a longtemps cru devoir rester éternelles. Il s'agit de lui épargner des mécomptes, de diminuer les insuccès toujours inévitablement attachés aux premiers pas, de découvrir sous le rapport pratique ces contrées tout à fait inconnues aujourd'hui comme possibilité d'exploitation. Nous avons pensé que chercher à remplir cette lacune, serait rendre service non-seulement au pays dont nous désirons payer l'accueil, mais encore à toutes les industries qui doivent apporter le fruit de leurs connaissances acquises en échange des richesses qu'elles sont appelées à recueillir. C'est rendre service au Brésil, si directement intéressé à la prospérité des populations intérieures de l'Amérique, et dont son jeune Empereur comprend si bien les besoins et l'avenir, c'est rendre service enfin à ces colons de la France ou de l'Allemagne qui viendront s'asseoir au bord de ces fleuves aujourd'hui déserts et qu'ils féconderont de leurs sueurs. Nous avons puisé à toutes les sources pour nous garder des erreurs si difficiles à éviter dans un pareil sujet. Nous nous sommes appuyés de la nouvelle statistique de M. Dalence, qui résume tous les écrits parus jusqu'à ce jour : nous avons consulté les voyages consciencieux de M. Augustin Palacios, les cartes dressées par M. le commandant Marin, celles existantes à l'état-major du ministère de la guerre, et surtout l'ouvrage remarquable, mais inédit encore, du jeune et savant ingénieur M. le major don Mariano Mujia [1]. Nous avons pensé en outre que pour éviter la confusion, il était indispensable de diviser ce travail en deux parties : faire connaître d'abord l'hydrographie bolivienne, qui est la clé de toute celle du continent du sud, négligeant toutefois les portions qui, ne se rattachant pas aux deux grandes artères de l'Amazone et de la Plata, n'ont qu'une importance secondaire dans les rapports

[1] Quelques soins minutieux que nous ayons apporté en dressant ces notes, elles seront certainement encore loin d'une exactitude parfaite. Les fleuves et rivières de la Bolivie changent de nom à chaque ville, nous dirons presque à chaque exploitation agricole qu'ils arrosent. De là des divergences inouïes entre les géographes qui multiplient souvent les cours d'eau par autant de noms différents qui s'offrent à leurs études. Les cartes existantes diffèrent toutes sans exception et pour la dénomination et pour la position. Nous avons donc emprunté tantôt à un auteur, tantôt à un autre, suivant ce qui nous a paru plus rationnel et plus conforme à la majorité, des renseignements particuliers que nous avons pris.

Digitized by Google

futurs de la navigation du pays ; mettre ensuite en lumière le parti que peut tirer l'industrie de ces immenses canaux qui se déversent dans l'Atlantique, en énumérant les productions qui doivent servir d'échange, celles dont la culture peut y être introduite et désignant les points immédiatement salubres. Ce sera ensuite à l'expédition scientifique, qui doit bientôt quitter l'Europe, de relever les inexactitudes dont ce travail pourra être entaché. Ces pages ne sont qu'un humble prolégomène inspiré par le désir d'être utile.

I.

HYDROGRAPHIE DE LA BOLIVIE.

Le territoire de la République bolivienne offre le *divortia aquarum* ou la grande ligne de partage des eaux qui concourent à former les deux fleuves les plus considérables de l'Amérique méridionale : l'Amazone et la Plata.

Les eaux qui tombent sur le versant occidental de la Cordillère des Frailes et Azanaques, jusqu'à sa dépression vers Cochabamba, courent vers les hautes plaines d'Oruro et se déposent dans le lac de Pampa-Aullagas. Celles que reçoivent le versant oriental et les quatre chaînes qui lui font suite courent à l'est, les unes se dirigeant par le sud-est vers le bassin de la Plata, les autres par le nord-est à celui de l'Amazone. La ligne de partage commence dans le canton de Culta, entre le 19e et le 20e de latitude australe, suit à l'est par Janina et Chuquisaca, bâti au pied des deux mornes de granit, le Sicasica et le Churuquella, qui déversent leurs eaux l'un à la Plata et l'autre à l'Amazone, puis tourne au sud-est par Pomabamba. De là, dérivant au nord-est, elle entre dans les plaines et les traverse obliquement jusqu'à Matogroso, coupant la ligne de démarcation entre la Bolivie et le Brésil. Ce partage, dans les plaines, ne résulte point d'une série de montagnes ou de collines dont les pentes impriment aux eaux une direction marquée, mais bien d'une simple intersection de deux plans presque imperceptiblement inclinés [1].

On voit par ce qui précède que les eaux qui tombent au sud de Cochabamba et au nord de Chuquisaca vont s'unir au Guapay, qui, gêné par la Cordillère, coule à l'est jusqu'à Abapo, et revenant ensuite au nord traverse Santa-Cruz et Majos, et se rend à l'Amazone sous le nom de Mamoré. C'est le même cours, quoique plus à l'est, qui est

[1] Dalence, p. 47.

Digitized by Google

suivi par le Parapiti, formé des eaux au nord de Pomabamba. Celles qui tombent au sud de Chuquisaca vont au Pilcomayo, l'un des grands affluents de la Plata ainsi que nous l'expliquerons plus tard.

Autant en arrive à l'est; le Barbados, qui prend sa source près du village de San-Raphaël et l'Alegre, se rend à l'Amazone par l'Itenes. L'Aguaclara, le Guabis et l'Otuquis, sortis des Chiquitos, vont à la Plata par le Paraguay. Ce dernier fleuve et l'Itenes se trouvent à leur origine tellement rapprochés qu'il ne serait nullement difficile de les mettre en communication au moyen d'un canal alimenté par les eaux de l'Alegre, de l'Aguaclara[1] et de la Pesca. Sous le ministère du comte de la Barca, les Portugais paraissent avoir eu l'idée d'ouvrir ce canal qui, suivant leurs géomètres, ne devait pas dépasser 10,644 vares soit 8,515 mètres[2]. Ils s'arrêtèrent probablement devant la pensée de poursuivre une telle entreprise sur un terrain qui ne leur appartenait pas. C'est à la Bolivie à reprendre ce projet : le jour n'est pas loin où le Rio de la Plata sera dégagé des entraves mises jusqu'ici à sa navigation intérieure : pas de chutes, pas d'obstacles dans son cours majestueux depuis sa source jusqu'à la mer, et en attendant que les rivalités qui ont surgi pour l'Amazone aient pu se concilier, en attendant qu'on ait exécuté sur le Madeira les travaux nécessaires pour en franchir les cataractes, la Bolivie, en creusant ce canal, aura déjà commencé à vivifier les plaines sans limites qu'arrosent les rivières qui vont au Madeira par l'Itenes et le Mamoré.

Nul pays n'a reçu du ciel des faveurs plus grandioses. Appuyé du côté du Pacifique sur cet immense contrefort des Cordillères qui n'est qu'un réceptacle inépuisable de richesses minérales, il renferme dans son sol les productions de toutes les latitudes qui s'épanouissent et varient à mesure que s'abaisse le niveau du côté de l'Atlantique, et pour féconder ces trésors, deux fleuves puissants, jumeaux à leur naissance, se disant un éternel adieu, courent à l'Océan, l'un au nord l'autre au sud, conviant ainsi la civilisation européenne à venir exploiter un marché gigantesque ouvert sur leurs rives à l'industrie qui saura la conquérir.

Le Paraguay et ses affluents sont destinés à desservir les provinces sud de la Bolivie. Ce fleuve prend sa source dans la Capitainerie générale de Montogroso vers le 13° degré de latitude, reçoit à droite le

[1] Plusieurs géographes le nomment Ahuapei ou Agoapehi.

[2] On trouve ce qui suit dans une note manuscrite, tirée des archives de Cuyabà : « Istmo de 2,400 brazas entre o rio da Prata é as Amazonas onde ò » gobernador Luis Pinto de Sousa, no armo de 1772 mando pasar huma em» barcazao de Carga, de seis remos por banda, comonicando o mar equinoccial » con ò paralelo de 16° graos de latitud Austral por un canal de muitas legoas » formado pel à naturaleza. »

Digitized by Google

Preto, le Tapihirapuan et le Cabacal, à gauche le Pari, et à 16° 25', s'unit au Jaurù[1] au confluent duquel fut élevée la colonne de marbre qui servait de limite entre les possessions de l'Espagne et celles du Portugal, et qui a été conservée par la Bolivie et le Brésil. Puis se jetent sur sa droite le San-José ou Guabis[2], les eaux du lac Oberaba[3] et celles du lac Guaiva où Chaves fonda jadis le port de Reyes; sur sa gauche le Cuyabà[4], et par trois embouchures le Tacuari[5]: là, au 18° 30' il se bifurque en deux bras puissants. Le principal se creuse un canal étroit, mais très-profond à travers les Jarayes; l'autre s'écarte à quelques lieues à l'ouest de ces peuplades. Les marais célèbres, connus jadis sous le nom du lac de Jarayes, commencent au 16° 48', dominés sur la droite du fleuve par les monts de la Molguera, et sur la gauche par la chaîne de San-José. Vers le 19° 1' les deux bras se réunissent en un seul corps, recevant à droite le célèbre Otuquis[6], le Timahanas, le Galhan, le Caramays, le Verde, le Confuso, le Pilcomayo et le Vermejo; sur la rive gauche, le Mondego ou Claro, le Boimboy, le Taciri ou Blanco, le Corrientes, los Fogones ou Guarambare, le Yabebiri ou Ypané, le Xeacnyguazù, le Meboyca-é, le Pirai ou Alyra, le Tibicuariguazù et enfin le Paranà qui verse ses eaux et donne son nom au Paraguay entre le 27° et le 28°, pour se joindre au 34° avec l'Uruguay et s'appeler poétiquement le rio de la Plata.

La navigation de ce fleuve et celle du Paranà sont parfaitement connues; elle devrait l'être aussi sur le Paraguay jusqu'à la colonne de Jaurù, car elle fut très-suivie par les premiers colonisateurs. Les communications entre la capitale du Paraguay et la ville de la Plata étaient à cette époque aussi fréquentes que celles d'aujourd'hui entre la Paz et la capitale de la Bolivie : depuis lors elles s'interrompirent, et on a perdu jusqu'à la trace de la route de terre qui conduisait du port de Reyes à Chuquisaca. Le premier qui reconnut le Paraguay fut Ayolas qui fonda la Asuncion en 1537, parvint jusqu'au lac de Manioré. Domingo de Irala le remonta trois fois jusqu'aux Jarayes; la dernière, il emmenait avec lui une nombreuse suite avec laquelle il voulait passer à l'Amazone pour chercher *el Dorado*. En débarquant,

[1] Le Jaurù reçoit à droite l'Aguaclara, grossie du rio de la Pesca, à gauche le Pita, le Caité et le Padre Ignacio.

[2] Le Guabis reçoit le Turques.

[3] Le lac Oberaba est formé par les eaux du rio de las Onzas ou San-Juan.

[4] Le Cuyabà reçoit sur la rive droite le Curutubsù, le Pirai et le Vento.

[5] Le Tacuari reçoit à droite le Tacuarimiri, et le Caballero, et à gauche le Cuzim et l'Eurtala.

[6] L'Otuquis a pour source principale le San-Rafael qui reçoit les eaux chaudes du lac de la Floride, se grossit des eaux réunies du Tambaca et du Tampicanus, et après s'être joint au Latiriquiqui, se jette sous le nom d'Otuquis dans le Paraguay au 19° 30' latitude.

Digitized by Google

il laissa ses embarcations et son équipement aux mains des Jarayes qui les lui rendirent fidèlement quand il revint un an et demi plus tard. Le bailli don Alvaro Nuñez navigua également ce fleuve en 1543 et remonta jusqu'au Jaurù avec quatre brigantins, six barques, vingt chébecs, deux cents canots portant mille Espagnols et douze cents Indiens. En 1557, Nuflo de Chaves partit de l'Asuncion pour peupler le pays des Jarayes avec deux cent vingt soldats et quinze cents Indiens, montés sur douze barques et un très-grand nombre de canots et de balsas[1]. Il reconnut les Jarayes, l'île qu'ils appelaient le Paradis, les lacs Oberaba et Gaiva, et fonda dans ce dernier le port bien connu de Reyes. Les premiers commissaires pour la fixation des limites, présidés par don Antonio Flores, et accompagnés du père Quiroga qui les suivait en qualité de chapelain, posèrent en 1752 la colonne de démarcation au confluent du Jaurù, visitèrent les lacs Oberaba et Gaiva, virent qu'ils se communiquaient par un canal, prirent les hauteurs de tous les points importants depuis le Jaurù jusqu'à la Asuncion et consignèrent toutes leurs observations dans un mémoire adressé au marquis de Valdelirios.

Les rives qu'arrose le Paraguay après sa jonction avec le Jaurù sont de belles plaines qu'on a nommées pour cette raison « Campos Alegres ». Elles sont coupées par la chaîne de San-Fernando de Chiquitos qui suit le fleuve depuis le 17° 39' jusqu'au 19° 30', rétrécissant le canal des eaux au moment où elle l'atteint, à une largeur de 80 mètres, mais avec trente pieds de profondeur, et s'écartant par intervalles en laissant se former de nombreux lacs qui se déversent dans le Paraguay. Plus bas vers le 19° 48' se trouve el Estrecho de San-Francisco Javier, et plus loin encore au 21° 17' un autre rétrécissement notable provenant des montagnes los Tres Hermanos. De ce point jusqu'à l'embouchure du Vermejo toute la rive gauche est basse et inondée en temps de pluie jusqu'à dix lieues dans les terres : cet abaissement augmente encore depuis l'embouchure du Pilcomayo dont les deux bras se trouvent réunis dans la saison des eaux avec l'embouchure du Vermejo formant ainsi un lac de trente lieues.

Le Pilcomayo qui naît au nord-ouest de Potosi entre Vilcapujio et Tolapalca est le plus grand affluent du Paraguay arrosant le territoire de la Bolivie. Il court au sud-est jusqu'à Yocalla d'où il revient au nord-est, coupe le chemin de Potosi à Osuro, reçoit l'Atunmayo, le Chilca, le Coachile, le Cachimayo, l'Uritu, l'Yanacolpa, l'Icla, le Du-

[1] Les balsas, dont il sera souvent question dans ces notes, sont une espèce de radeau très-léger de 50 mètres 60 cent. de long sur 2 mètres 80 cent. de large. L'avant est fait en forme triangulaire, et le radeau ne tire pas plus de 10 à 12 centimètres. On les charge de marchandises et leur cours à la descente est très-rapide.

Digitized by Google

rasnos, le Vinanchas, le San-José, l'Ingri, l'Aguatiri, le Guyacaya, le Nacomori, le Mataca, le Turuchipa, le Paspaya et par le 20° 50' latitude 66° 34' long., il se joint au grand Pilaya[1] qui perd son nom, bien que ses eaux soient plus considérables. Au sortir de la montagne et près de Guarapetendi, il existe une chute d'environ vingt-un pieds pour prendre le niveau des plaines au milieu desquelles par un cours sinueux, mais toujours dirigé au sud-est, le fleuve va se jeter dans le Paraguay. Dans le long trajet qu'il parcourt depuis le saut jusqu'à son embouchure, il reçoit le Serere, le Salado, le Santa-Rosa, le Tobas, le Yoyvida et forme à droite et à gauche des lacs nombreux où abonde la pêche. Environ soixante-dix lieues avant sa jonction il se divise en deux bras puissants : le Septentrional se jette dans le Paraguay, dix lieues plus bas que la Asuncion, et le Méridional quinze lieues plus loin. Le lit du fleuve fut mesuré en août 1845, à peu de distance de la sierra de Pomabamba; il avait deux cent soixante-dix pieds de large et huit de profondeur, mais ce fond diminue dans dix ou douze passages où le fleuve traverse des bancs d'argile fine que ses eaux ne peuvent creuser à cause de leur peu de volume et de la lenteur de leur cours.

Le Vermejo, autre grand affluent, sert de limite à la Bolivie à laquelle il appartient par la rive gauche, tandis que la droite arrose les provinces argentines. De longs et antiques démêlés existent sur la portion du territoire, située entre l'embouchure du Pilcomayo et celle du Vermejo. L'archevêché de la Plata et la royale audience qui résidait dans cette capitale la disputaient à la vice-royauté de Buénos-Ayres, et les droits paraissent incontestables de leur côté. La province de Tarija tout entière était du reste comprise dans la discussion, et bien que de fait elle appartienne aujourd'hui à la Bolivie, la république Argentine ne s'est jamais entièrement dessaisie de ses prétentions.

Le Vermejo s'appelle d'abord Saint-Laurent, et prend sa source dans le voisinage de Tarija. Il reçoit à droite la Caldèra, le Camacho, le Motovi, le Vermejo qui lui fait changer de nom et qui est formé du Marquetado, le rio del Pescado, l'Iruya formé de l'Astillero et du Saint-Andres, le rio Grande de Jujuy, qui met le Vermejo en communication avec Jujuy, et qui reçoit le Purmumarca, le Léon, l'Yala, le Chico, le Percio, le Lavayen qui arrose Salta et se compose du Boquera et du Majotoro, le Santa-Rita, le Rio Negro, le Ledesma, le San-Lorenzo, las Piedras qui se jette dans le Zora, puis le Calman, le Dorado, le Trampa del Tigre, et le rio del Valle formé du Potreros, San-Fernando et Santa-Ana; à gauche il est enrichi du Santa-Ana, du Nogal, du Papachacra, du Salinas, du Chiquiaca, de l'Itau qui s'y jette au 18° 35' de lat. et 65° 54' de longitude. A partir de là il est na-

Digitized by Google

vigable pour les balsas avec un fond de basses eaux de 40 centimètres, de même qu'il l'est pour les bateaux à vapeur après la jonction du Vermejo au 22° 3' 30" lat. et 65° 37' 30" longitude. Ce point est important dans les destinées de la navigation future entre la Bolivie et l'Océan par le sud. Ce fleuve reçoit ensuite, toujours à gauche, le San-Jacinto, le Narbaès, le Guyo, et près de son embouchure une rivière considérable dont le nom n'est pas déterminé; il complète la description des cours d'eau se dirigeant au Rio de la Plata qui ont un si grand avenir, ainsi que nous le démontrerons plus tard.

Les rivières qui coulent au nord et vont former le Madeira, ont un cours bien plus compliqué et embrassent un espace de terrain bien plus considérable, traversant d'immenses solitudes ou des contrées habitées uniquement par des peuplades sauvages. Deux grandes divisions doivent être adoptées pour arriver à un peu de clarté dans la nomenclature de ces cours d'eau dont il est difficile de se rendre un compte exact en l'absence de bonnes cartes et avec la multiciplité d'appellations données à chaque ruisseau. Le moindre village, la plus petite hacienda, communique son nom à la rivière qui en change ainsi à tous les degrés de latitude, et souvent les voyageurs et les géographes, confondus au milieu de cette profusion de renseignements, prennent pour autant de cours d'eau différents celui qui n'a fait que varier de nom, comme aussi ils se trouvent dans la presque impossibilité d'adopter une dénomination uniforme pour les torrents qui servent de sources aux fleuves. Nous avons cherché à simplifier autant que possible l'appellation de chaque grand cours d'eau, et pour les ruisseaux dont aucun nom n'est positif nous avons admis celui des villages ou des haciendas importants qu'ils arrosent, pouvant affirmer la parfaite exactitude de toute la partie que nous avons empruntée à M. Mujia qui a tout vérifié de ses yeux.

Les deux grandes divisions indiquées plus haut sont celles du Mamoré et du Beni dont la réunion forme le Madeira, et qui se subdivisent elles-mêmes ainsi que nous allons tâcher de le faire comprendre.

Le Mamoré qui se joint au Beni au 19° 22' 30" de latitude, et qui s'appelle ainsi après sa réunion avec le Rio Grande, ou Guapay, au 15° 20' se divise en deux branches principales que nous analyserons séparément : celle qui a le parcours le plus long, et qui prend sa source dans les montagnes de Cochabamba vers le 17° 15' et le Guaporé ou Itenes qui commence son cours dans la capitainerie générale de Matogroso presque parallèlement au Jauru.

La source de la première branche qui, nous venons de le dire, se trouve dans le voisinage de Cochabamba, se nomme Tiraque[1], puis

[1] Le rio Tiraque est formé des quebradas Paltacueva et Muyulomo. Nous

Digitized by Google

Cachimayo [1], enfin, Rio del Valle qui reçoit à droite le Sacaba [2], le rio de Tapacari [3] et le rio de Arque [4]; sur la gauche le Paredon [5], le Tarata, l'Anachuma, le Motecato, le Viloma, le Carasa, le Panduro, le Caramota, le Calachaca, l'Iquioma, et qui enfin, se joignant au Rio Grande de Chayanta, qui prend sa source à Quirquiavi et reçoit les eaux d'un grand nombre de quebradas, s'appelle Rio Grande ou Guapay. On trouvera étrange peut-être que nous signalions cette multiplicité de quebradas; nous avons cru ce détail de la plus haute importance. En Europe, un ruisseau n'a qu'une utilité secondaire au point de vue géographique comme à celui de la richesse agricole, mais dans les pays occupés par les Andes il en est tout autrement; il n'y a de végétation que là où l'eau vient compléter l'action du soleil. L'indication de chaque quebrada donne donc une idée précise de la coupure et de la direction des Cordillères, en même temps que la proportion des terrains cultivables, c'est-à-dire de la richesse du sol. Tant qu'on reste au milieu de ces innombrables chaînes de rochers, les quebradas ne sont guère que le lit creusé par le torrent, laissant à droite et à gauche des terres végétales abritées par les angles de collines incultes et nues, et plus ou moins productives suivant le volume des eaux et l'abaissement de leur niveau; mais à mesure qu'on s'éloigne vers l'est et qu'on arrive aux plaines, les quebradas se changent en larges vallées, les collines disparaissent sous une parure de beaux arbres, et les ruisseaux deviennent des rivières souvent navigables, toujours précieuses sous le rapport de l'irrigation.

Le Guapay reçoit, par la rive droite de Guata, le Catalla, le Pocpo, le Cucuri, le Milluni, le Mojotoro, le Chaco, le Poroma, le Yaneni, le Socabamba, le Seripona grossi du Quiscoli et du Cororo, l'Umahalso,

employons constamment le mot de quebradas au lieu de celui de ravins qui en est la traduction grammaticale; c'est que le ravin n'est qu'une excavation creusée par les eaux entre deux collines, toujours étroite, quel que soit sa profondeur. La quebrada, au contraire, comprend depuis le ravin jusqu'aux vallées arrosées d'une grande largeur, et sert de chemin, en temps sec, dans toute la Cordillère.

[1] Le Cachimayo est formé des quebradas Biscachuni et Iluri.

[2] Le Lagunillas reçoit à droite le Caluyo et le Larati, à gauche le Raquina, le Molino Blanco et le Labalaba; puis s'appelant Sacaba, il reçoit le Calacala et le Carboneria, et se jette dans le rio del Valle.

[3] Le rio de Tapacari reçoit, à droite, le Retamani, le Chilca et le Tirata, sur sa gauche le Sacaraca, le Cururi, l'Achocchi et le Colliri formé de deux quebradas, et se jette dans le rio del Valle.

[4] Le rio de Arque vient de la quebrada del Pongo, reçoit à droite le Carpani formé de trois quebradas, le Berenguela et los Molinos, et à gauche le Sanaque, le Choquellusto, le Mollepampa, l'Aguacaliente, le Quebrada, le Casalagua, le Challa et le Ballia, et se jette dans le rio del Valle.

[5] Le Paredon vient de la quebrada de Los Molinos, et reçoit à droite le Siquilata, et à gauche le Pacacaca.

Digitized by Google

le Tomina enrichi du Tacopaya, le Collpa, le Hornillos, le Chile, le Torcotoro, le Rodeo, le Cochabambillo, l'Haciendita, le rio Acero, navigable pour les grands canots et qui se jette dans le Guapay au 19° 25'[1], le Dorado[2], le rio del Pescado, le Mosquera, le Tuilo, le Puraipani et le Sara. Ses affluents sur la gauche sont le Rio Grande de Mizque[3], le Parabano, le Paurito, le Caño Seca, le Piray, rivière considérable accessible aux grands canots[4], le Zapacani[5] et le Chapazé, ou San-Mateo, qui se jette dans le Guapay au 15° 20' lat. 66° 55' long. suivant quelques cartes, et 67° 15' suivant d'autres.

Ce fleuve, dont les sources paraissent vers le 17° lat., court au sud jusqu'au 19° lat. et 68° 40' long.; de là, se dirigeant à l'est par une ligne presque droite, il atteint le 66° près d'Abapo, et, libre alors des entraves de la Cordillère, il tourne brusquement au nord, passe à dix lieues de Santa-Cruz, et ne quitte plus cette direction principale au milieu des innombrables sinuosités de son cours.

Après sa réunion avec le Chaparé, le Guapay perd son nom pour s'appeler Mamoré, jusqu'à ce qu'il se nomme enfin Madeira à sa jonction au Beni; mais avant de le suivre jusqu'à cette dernière

[1] L'Acero reçoit le Cullumayo, le Punamayo, le Pilipili, le Segura, le San-Juan, le Bohorques, le Bartolo, le Higuerillas, le Tayerenda, le Comandanti, le Chiquichi et Los Pozos. — Le Segura, qui se jette dans l'Acero, est formé lui-même par les ruisseaux de San-Blas, Yotala, Neques, Carachimayo, Majotorillo, Molleni, Otoronco, Pucamayo, Cruz-Mayo, Guancarama, San-Antonio et Las Casas.

[2] Le Dorado est formé du Sopachui, du Nogales et du Camacho. Le Sopachui reçoit le Horco, le Frutamayo, le Matela et le Tascos.

[3] Le Rio Grande de Mizque prend sa source par deux quebradas à la Canada, reçoit à sa droite les eaux de deux quebradas, de la Medialuna, du Llulluchuma, du Llinquitura, grossi du Commayo, du Matarani, du Loco et du Montecillos; il reçoit à gauche le Mulo, l'Airampo, une quebrada sans nom, le Uyuchuma, et l'Yuguillas formé de sept quebradas, après quoi il se jette dans le Paccha auquel il donne son nom.

Le Paccha reçoit à gauche le Machamarca composé des eaux de Rumicorral, de Chimboata, de Pilancho et de Pocona, et le Julpe-Alto formé de deux quebradas : à droite, le Julpe-Bajo et le rio de Mizque dont il prend le nom, après quoi il se grossit toujours à droite du rio de Aiquile formé de six quebradas, du Laibato formé de deux, et du Maica également formé de deux quebradas : à gauche il s'enrichit du Totora, de l'Omereque formé de trois quebradas et du Chaloami qui a reçu le Mamaguasi, le Pojo formé de quatre quebradas venant du lac Piusi, et les eaux de trois autres quebradas, et se jette alors dans le Guapay au 18° 41' lat. et 67° 30' long.

[4] Le Piray se nomme à sa source Achira, reçoit le Samaipata, le rio de Fuerté, le Coloradillo, la Coca, le Vermejo, le Piojeras; il prend alors le nom de Piray, reçoit à gauche le rio Pampagrande, à droite le Pari, et se jette dans le Guapay au 16° lat.

Le rio Pampa Grande reçoit les ruisseaux de la Ramada, Quirucillas, Santiago, Potrero et Los Negritos.

[5] Le Zapacani reçoit le Don Jorge, le Guanda, le Palometas, le Turitu, le Perdéz, le Palacios, l'Azubi, et se jette dans le Guapay au 16° 30'.

Digitized by Google

transformation, nous croyons devoir donner une idée du Chaparé, rivière navigable dont l'avenir a de l'importance.

Le Paracti prend sa source vers le 17° lat. sous le nom de Malaga, se grossit à droite de l'Aliso, à gauche de l'Incacorral, et s'appelant Paracti, reçoit à droite le Ronco, le San-Miguel, le San-Roque, le San-Jacinto, le Culcutambo et l'Espiritu Santo qui lui donne son nom; à gauche le Santa-Isabel et le Colomi [1], le Lopemendoza ou Ibirizu [2], et s'appelle le Chaparé ou San-Mateo. Avant de se joindre au Guapay il s'enrichit encore, à gauche, du Santa-Rosa, et à droite du Coni [3], du Chimoré [4], rivière navigable en tout temps par les balsas avec trois pouces de fond dans les plus basses eaux, et du Mamoré accessible aussi dès le 16° 35' aux balsas et aux canots avec 40 centimètres au minimum [5]. La source de cette rivière est digne de remarque : les eaux de cinq quebradas viennent se briser contre un bloc pyramidal de trois pierres superposées atteignant à une hauteur de 20 mètres 50 centimètres, et couronnées par un arbre gigantesque de quinquina. Les Indiens qui habitent ces contrées rendent des hommages divins à cette pyramide qu'ils ont nommée « Mamoré, » ce qui signifie dans leur langage mère des humains. Ils croient, en effet, être issus des amours de cette pierre avec un tigre de leurs forêts. On pourrait présumer qu'une semblable origine devrait les avoir faits sauvages et féroces, ils sont tout au contraire doux, humbles et serviables.

Le Mamoré reçoit sur la droite l'Ivari [6], le Macovi, le Tamuco, les eaux du lac Alegre, le Matucare, les eaux du lac Canarupo, le Copaibo et le Guaporé ou Itenes qui forme la seconde division de ce grand fleuve, et dont nous nous occuperons plus tard. Sur la gauche il se grossit du Securé [7], rivière navigable par de grands canots, et qui arrose la fertile province des Yuracarees, du Tijamachi [8], du Rio

[1] Le Colomi reçoit le Tuncoli, le Canco grossi du Conco, prend le nom de Rio de Salto, et reçoit le Maica, formé du Pisli et de trois quebradas.

[2] Le Lope Mendoza s'appelle à sa source Cuchiguasi, reçoit le Guayapacha et le Salouri, et prenant alors le nom de Lope Mendoza, il se grossit du rio San-Mateo ou de la Palma, formé de cinq quebradas.

[3] Le Coni reçoit à gauche l'Ilibolo dont il prend le nom pour reprendre plus tard celui de Coni.

[4] Le Chimoré s'appelle d'abord Laimetoro, formé de trois quebradas : il reçoit le rio Blanco formé de trois quebradas et grossi de l'Icho, et se nomme alors Chimoré; il reçoit ensuite, à gauche, l'Icuna, formé de deux quebradas, l'Yene, formé de trois quebradas, et se jette dans le Chaparé.

[5] Le Mamoré, qui prend sa source au 17° 10' par cinq quebradas, reçoit à droite une quebrada, et à gauche le rio Palcachoquepillo, le Sore, le Vio, le Mière, et l'Ene formé de quatre quebradas.

[6] L'Ivari reçoit l'Ivarecito, l'Yoiva, la Trinidad, l'Arroyo de Caimanes et le Tico.

[7] Le Securé reçoit le Moleto, le Samusete, l'Yaniuta, le Siniuta, le Chapiriri et le San-José.

[8] Le Tijamachi reçoit le Sénero, l'Itaresore et l'Ichiniva.

Digitized by Google

Grande de Mato[1], de l'Yacuma[2], de l'Yruyane, du San-Carlos, du Mayota, du Mayosa, du Toro, de l'Espejo, du Mayucaya, de l'Yatachico et de l'Yata Grande que M. Dalence fait sortir du lac Rogoaguado au 10° 9', tandis que le commandant Marin les tire du lac Cayubabas au 10° 20' plaçant le lac Rogoaguado au 12° sans déversoir, et enfin du rio Beni avec lequel il confond ses eaux pour se nommer Madeira.

L'Yatagrande est un grand fleuve qui s'échappe du lac entre les cascades Palo-Grande et Lajas, sur une largeur de trois cents pieds[3] et une profondeur de sept ou huit dans les plus basses eaux. Dans ces parages, le Mamoré a déjà trente à quarante pieds de profondeur en temps de sécheresse, dans les mois d'août, septembre et octobre. Vingt-six lieues au nord du confluent de l'Itenes commencent les célèbres cataractes appelées dans le pays *Cachuelas*. Elles sont au nombre de dix-sept, dont cinq existent dans le Mamoré, très-près de sa jonction avec le Beni, et les douze autres dans le Madeira. Nous allons en donner la description, telle que l'a publiée don Jose Agustin Palacios, qui, étant gouverneur de Mojos, en fit une reconnaissance minutieuse, en 1846, par les ordres du gouvernement bolivien.

1° La cascade Guayaramini: Cette cascade est formée par une multitude de rochers, tantôt à fleur d'eau, tantôt saillants, tantôt au-dessous; elle embrasse un espace de 200 mètres, et la différence de niveau est de deux pieds entre le commencement et la fin. Le fleuve se divise en une infinité de bras, dont l'eau se précipite avec violence; cependant, sur la rive occidentale, il existe un canal par lequel passent les barques chargées, en prenant quelques précautions.

2° La cascade Guayaraguazu: Elle se trouve à deux lieues de la précédente et provient des mêmes causes; son extension est de 240 mètres, et la différence de niveau de deux à trois pieds. Les barques, conduites par des hommes pratiques, suivent un canal sur la même rive occidentale.

3° La Bananera: Elle a trois quarts de lieue de long[4], bien que le danger n'existe que sur un espace de 304 mètres, où les eaux ont une différence de niveau de trois pieds. Cette cascade a, sur la même rive, un canal qui ne présente pas de grands risques à la descente, mais qui est plus

[1] Le rio Grande de Mato reçoit à gauche le Guata, et à droite le Maniqui ou Apere, qui est formé du Cabito, du Cabereni, du Moroisa et du Bocerona.

[2] L'Yacuma reçoit à gauche le Mageji, le Santa-Rosa, le Bio, le Yalau, le Nacho, le Fusina et le Cusurire; à droite, l'Apunami, le Taripu, le Chaparena, le Pii, le Chichihuamo, le Sonoa, le Capiguara, le Linque, le Macuamo, le Tamnilomo, le Sumu, le Sinaba, le Limbe, l'Inmersa, le Rotuma, et le rio Rapulo.

[3] Ce sont des pieds espagnols, comme partout où cette mesure est indiquée.

[4] Ce sont des lieues espagnoles de vingt-cinq au degré.

Digitized by Google

difficile à la remonte, ce qui fait que, d'ordinaire, on décharge les barques et on les hâle. Les rochers qui forment la Bananera se dilatent au nord-ouest et donnent passage à l'effroyable cataracte du Yata et à la cascade Borda, dans le Beni. Elle est à quatre lieues de la précédente.

4° Le Palo-Grande : A l'ouest se trouve un canal où les barques passent sans aucune difficulté.

5° Las Lajas : 224 mètres de longueur, avec différence de niveau de deux pieds, et canal occidental aussi praticable que pour la précédente.

M. Palacios pense qu'il suffirait de quelques travaux de mine bien entendus pour améliorer considérablement les canaux de ces cinq cascades. Deux lieues plus bas que la cachuela de Lajas, se trouve le confluent du Mamoré, qui a 800 mètres de large, avec 6 1/2 brasses de profondeur. Le Beni se présente par deux embouchures : la première a 640 mètres de large avec 15 brasses de fond ; et la seconde, 360 mètres de large avec 6 1/2 brasses de profondeur. L'espace entre ces deux bras forme une île contre laquelle s'amoncèlent les arbres charriés par les eaux, ce qui l'a fait appeler « Isla de la Madera », nom qu'on a donné ensuite aux deux fleuves réunis.

6° Non loin de cette ile se trouve la cachuela Madera, provenant de trois immenses gradins qui embrassent un espace de 800 mètres. On décharge généralement les barques, qu'on remorque pendant qu'on transporte les marchandises par terre. Le trajet à parcourir ainsi ne dépasse pas 80 mètres. La différence de niveau est de deux pieds, sur une longueur de 80 mètres.

7° A une demi-lieue plus bas se trouve la cachuela Misericordia, qui, toujours sur la rive occidentale, a un canal où passent les barques chargées. Ce canal est dangereux à cause de ses récifs dans les basses eaux ; mais il ne présente aucune difficulté dans la saison des pluies. La différence de niveau est de deux pieds, sur 240 mètres.

8° La cachuela Riveron, à une demi-lieue plus bas : Elle est formée de cinq chutes, sur un espace de 240 mètres. La différence de niveau est d'un pied sur 64 mètres. On décharge les canots, que l'on remorque, transportant les marchandises par terre pendant un espace de 120 mètres.

9° L'Arara ou Higuera : Elle est à quatre lieues du Riveron. Le fleuve se divise en une foule de petits bras formant des îlots et semés de récifs. A l'ouest se trouve un canal où passent les barques avec quelque difficulté. La cascade a environ 320 mètres de longueur, et la différence de niveau est de deux pieds, sur 240 mètres.

10° Douze lieues plus loin, on rencontre la Pedernera, qui a 360 mètres de longueur. Sa pente est peu considérable ; mais les récifs sont

Digitized by Google

tellement nombreux qu'on a l'habitude de décharger les barques et de transporter la marchandise par terre.

11° Le Paredon, trois lieues plus bas. Le fleuve, resserré dans un étroit canal sur un espace de 80 mètres, prend une rapidité effrayante, ce qui oblige les bateliers à décharger les barques et à tout transporter par terre.

12° Six lieues plus loin se trouve la cascade de los Tres Hermanos, provenant de quelques chutes de peu d'importance, espacées sur une distance de 800 mètres. Mais la différence de niveau n'est que d'un pied sur 160 mètres, et les barques passent cette cascade sans décharger, principalement dans la saison des pluies.

13° La cascade de Giran, huit lieues plus bas. Ce n'est à proprement parler qu'un rapide occasionné par l'encaissement du fleuve; mais le courant est si fort qu'on est obligé de décharger les barques et de les transporter par terre, ainsi que les marchandises, pendant un espace de 80 mètres.

14° A une lieue et demie de là se trouve le Calderon del Infierno, sur un espace d'un peu plus de demi-lieue. La cascade est pleine de tourbillons; mais les bateliers qui connaissent le fleuve les passent sans décharger les barques.

15° Six lieues plus bas, la cascade de los Morritos, sur un peu plus de 120 mètres, avec un pied de différence de niveau : on la passe sans difficulté; mais il faut bien connaître les récifs et les écueils sous l'eau.

16° La cascade de Teotonio, à quatre lieues de la précédente. Elle est formée par trois bancs de rochers qui coupent le fleuve, laissant quatre canaux pour le passage des eaux, qui s'y précipitent avec impétuosité. Vis-à-vis cette digue, sur la rive orientale, se trouve un amas de roches, qui, fermant toute issue à l'ouest, forcent les eaux à se frayer une sortie entre l'extrémité de l'encaissement et la rive gauche. On tire les barques à terre, et on les transporte à une distance de 384 mètres.

17° Une lieue plus bas, on rencontre la cascade de San-Antonio, formée par deux masses de rochers qui divisent le fleuve en trois bras. Le courant est très considérable, ce qui oblige à décharger les barques et à transporter les marchandises par terre pendant un espace de 112 mètres. C'est la dernière cachuela située au 8° 48' latitude sud, à trente lieues de plaine de Tamandua. De là à la mer, on ne rencontre d'obstacles d'aucune nature. Les frégates tirant de deux à trois brasses remontent facilement jusqu'à Tamandua, poussées par le vent du Nord, qui souffle constamment.

Toutes ces cascades, à l'exception d'une seule, ont un canal sur la rive occidentale. Il est vrai de dire que le passage ne s'effectue point

Digitized by Google

sans danger; mais il serait facile, suivant M. Palacios, de les rendre parfaitement praticables; et quant à la cascade qui n'a pas de canal, l'ingénieur bolivien assure qu'on pourrait très-aisément creuser un lit latéral, dont la longueur n'excéderait pas 320 mètres, et qui n'aurait pas besoin d'écluses.

L'autre grande division du Mamoré est formée par le Guaporé ou Itenes, qui sert de limite entre le Brésil et la Bolivie, et qui reçoit plusieurs cours d'eau considérables. Ce fleuve prend sa source vers 13° 30', court au sud-ouest jusqu'au 15° 10', suivant une ligne parallèle au Jaurù. Là, il rebrousse chemin brusquement, et, se dirigeant au nord-ouest, il va se jeter dans le Mamoré, au 11° 54' 46" latitude, et 67° 22' 30" longitude. Il reçoit sur sa rive droite le Savaré, le Cabacao, le Candeas, le Cauterinhos et le Tapois. Sur sa gauche, le Barbados[1], le Verde[2], le rio Blanco[3], le Tunahama, le grand fleuve de la Magdalena et le Caimanes. Il est navigable en canots dès Matogroso, 14° 15' latitude, 62° 10' longitude. Soixante-dix lieues plus haut, à las Piedras, vis-à-vis la Serrania de San-Carlos, située sur la rive gauche, et où se trouvent d'abondantes mines d'or, le fleuve peut recevoir des bateaux à vapeur.

Le Magdalena, qui se jette dans le Guaporé au 12° 19', vient originairement du lac de la Conception. Deux grandes rivières: le Quimome et le Soligis, alimentent ce lac, d'où sortent deux puissants cours d'eau qui se réunissent à leur tour pour former le lac de Carmen, appelé aussi Conception, Ubaig ou Itonomo. Ces deux rivières sont: le Quisere, dont le cours est peu connu, et le grand rio de San-Miguel, qui reçoit dans son parcours le Sopocos, le Santa-Maria, le San-Borja, le San-Rosario, le Natividad, le Limones, le Taririouza, le Negro, le Mamenes, et les eaux de dix ou douze lacs des forêts occidentales. Quelques géographes font du Quisere un affluent distinct se jetant dans le San-Miguel.

Les eaux que déverse le lac Ubaig prennent le nom de rio de la Magdalena, qui reçoit le Machupo[4] et se jette dans le Guaporé, sur sa rive gauche.

[1] Le Barbados est formé des rivières San-Joaquin, San-Miguel et las Ramadas. Il reçoit l'Alegre, dont nous avons fait ressortir l'importance comme pouvant servir à relier l'Itenes au Paraguay, et prend le nom du Puruby, qu'il reçoit sur sa droite. Plus bas, il reprend son nom de Barbados, qu'il conserve jusqu'à sa jonction avec le Guaporé, vers le 15°.

[2] Le rio Verde est formé du Caparrus et du Pelado, reçoit le Gunipara et l'Icuatira, et se jette dans le Guaporé, au 13° 45'.

[3] Le Paragua reçoit, à gauche, les eaux du lac de Tapacuras et le Guacaraje; à droite, le Serre ou Setre, le Baures, formé du San-Martin et de l'Yraibi, et se nomme Baures; plus bas, il reçoit le Blanco, formé du San-Simon et du San-Nicolas, et, prenant encore le nom de ce dernier affluent, il se jette dans le Guaporé, vingt-cinq lieues plus bas que le Verde.

[4] Le Machupo est formé du San-Juan, du Cocharcas, du San-Nicolas, du rio Negro et du Dulce, et se réunit au Magdalena par sa rive gauche.

Digitized by Google

On voit par ce qui précède l'importance des affluents qui composent le Mamoré et l'Itenes, arrosant le fertile pays des Mojos, celui des Guarayos, que M. Dalence dépeint comme un vrai Paradis terrestre, et se rattachant à Santa-Cruz et Cochabamba, les deux villes qui semblent devoir gagner le plus à la navigation de l'Amazone. Il nous reste à donner l'analyse du Beni et de ses affluents, pour qu'on ait une idée claire et précise des cours d'eau qui se dirigent du sud au nord de la Bolivie, ayant l'Amazone pour déversoir dans l'Atlantique.

Le Beni, qui change plusieurs fois de nom dans son parcours, a été signalé par plusieurs géographes, entr'autres, Arrowsmith et le père Narcizo Girbal, comme s'étendant par deux bras à travers le territoire de la Bolivie. Des voyages et des observations récentes ont détruit cette erreur, provenant sans doute de ce que le mot Beni signifiant « Eaux qui viennent du Sud », la même dénomination avait été appliquée à l'Inambari, qui, suivant une ligne parallèle au Beni dans son origine, prend successivement les noms de Beni-Paru et d'Apo-Paru, et va se jeter dans l'Amazone, sur les possessions péruviennes.

Le Beni à son début se forme des eaux des deux quebradas de Leque et Ancohuma et se nomme Ayopaya. Après avoir reçu le Queroma formé de cinq quebradas, le Pocuzco, l'Achiscala, le Tocoma, le Collquiri et l'Inquisivi ou Catié[1], il prend le nom de Sacambaya, reçoit à droite le Santa-Rosa ou Laimiña et s'appelle Lambaya, se grossit toujours à droite du Veracruz et du Cocapata, et passant par le village abandonné de Cotacages, il en prend le nom et peut se naviguer en canots par un fond de 60 centimètres. Il reçoit alors toujours par la même rive le rio Altamachi, composé des rivières Chacayo, Pocotani et du Choquécamata, qui roule de l'or en plus grande abondance que le Tipuani, et s'appelle Mosetenes. Le rio de la Paz se joint à lui au 14° 15' lat., 69° 50' long.[2], et le nom de Beni qu'il prend alors lui est conservé jusqu'à sa jonction avec le Mamoré.

[1] L'Inquisivi ou Catù, formé de cinq quebradas, reçoit à gauche les eaux de trois autres quebradas, et à droite celles du Corachapi.

[2] Le rio de la Paz se nomme aussi Achascala et prend sa source vers le 16° 20' lat., 71° 19' long. Il reçoit à droite l'Achocalla formé de deux quebradas, le Zapahaqui, l'Araca formé de quatre quebradas, le Lloja, le Saya, une quebrada non dénommée, le Cucara, le Palillar ou Miguilla provenant de quatre quebradas, et le Zuri formé de trois quebradas.

Le Zapahaqui formé lui-même de trois quebradas se joint au Caracoto qui se grossit du Luribay formé de trois quebradas, et qui reçoit lui-même l'Anquioma provenant de quatre quebradas, et le Popopampa.

Le rio de la Paz a pour affluens sur la gauche le Caiconi; l'Irpavi, de quatre quebradas; le Palca, de sept quebradas; le Tahuapalca, une quebrada sans nom; le Cotana, deux quebradas; le Chinganoma, riche en minerai d'or qu'il roule, par cinq quebradas; l'Yquirongo, une quebrada, et le Tamampaya. Ce dernier, qui s'appelle d'abord Susiza, reçoit l'Yanacachi; le Chupe, provenant chacun de deux quebradas, et le Solacama, formé de deux quebradas et grossi de l'Ocobaya et du Guactata.

Digitized by Google

Le Caca se jette sur la gauche au 13° 38' lat., 70° 14' long., perdant son nom malgré le volume de ses eaux qui ont un mètre de profondeur dans les plus grandes sécheresses sur une largeur de trois cents mètres. On peut regarder le Coroico comme la source principale de ce fleuve : le Coroico se forme de dix ou quinze quebradas et se navigue en forts canots depuis la ville qui porte le même nom : il reçoit le Songo, formé lui-même de cinq quebradas, et se perdant dans le Guanay, il change son nom en celui de Caca, sous lequel il se jette dans le Beni.

Le Guanay est célèbre dans l'histoire intérieure de Bolivie comme lieu d'exil pour les déportés politiques, et l'insalubrité de son climat décimé par la fièvre tierce augmente le fâcheux éclat de son renom. Mais d'un autre côté il est fertile en productions de toute nature et peut être considéré comme le Sacramento de la Bolivie. Il est formé par la jonction du Tipuani dans lequel se jettent vingt quebradas aurifères, et du Mapiri[1] plus riche encore en minerai d'or : un peu plus bas il reçoit le Challana, qui ne le cède nullement à ses voisins en trésors métalliques, et va se réunir au Coroico au 14° 53' lat., 70° 15' long., lui apportant le tribut de ses eaux qui font de leur jonction le point de départ pour la navigation à vapeur vers l'Amazone.

Le Beni, devenu un fleuve puissant après son confluent avec le Caca, reçoit encore à droite le Quilivi, le rio Negro; à gauche le Yuyotico ou Quendeque, formé de quatre quebradas et navigable en balsas; le Apichana, venant de trois quebradas; le Tuiche[2]; le Tumupasa; le Tequexe, navigable en canots, et qui avant d'avoir reçu le Naporeza et l'Eriadebe prend sa source au Pérou; l'Undumu, venant de sept

[1] Le Mapiri s'appelle à sa source Corimicù, reçoit à gauche une quebrada, à droite le Curiza, formé de cinq quebradas; le rio Negro, formé de quatre, change son nom en celui de Turiapo, devenant accessible aux canots par un fond de 40 centimètres, reçoit à gauche le Yuyo, le Tuiri, deux quebradas et le Sarampione, formé de deux quebradas. Il s'appelle alors Mapiri et se joint au Tipuani pour s'appeler Guanay. L'Yuyo vient de deux quebradas de San-Cristoval, et reçoit l'Asunta de deux quebradas, le Sitasa et les eaux de quatre quebradas : il est navigable pour les canots avec un fond de 40 centimètres. Le Tuiri prend sa source au Sorata ou Illampù, par seize quebradas, reçoit le Llica, provenant de treize quebradas, et le Cuibaya, et s'appelle Consata ou Llica; il se grossit alors du Consata formé de trois quebradas et se nomme Tuiri, recevant le Pauchinta de deux quebradas et une quebrada avant de se jeter dans le Turiapo.

[2] Le Tuiche est formé de cinq quebradas et se nomme à sa source Pelechuco : il reçoit à droite le Chiato, venant de six quebradas, l'Amantala, le Pilliapo et le Santa-Cruz, formés chacun de cinq quebradas et les eaux de neuf quebradas sans nom : à gauche il se grossit du Motosolo formé de trois quebradas, du Mojos et du San-José, de Uchupiamonas, venant chacun de quatre quebradas et des eaux de six quebradas non dénommées. Il est navigable en canot par un fond de 40 centimètres.

Digitized by Google

quebradas, et le Madini, Masisi, ou Cabinas, navigable en canots et provenant également du Pérou. Arrivé là il incline notablement au nord-est, décrivant une courbe pendant laquelle il reçoit à droite le Saguatepere, le Huiracochesepere, le Padresepere, le Barisepere, le Roquesepere, l'Inijuya et le Julio ; à gauche l'Enaruro, l'Enabaque, le Macu, l'Arabique, l'Eteya, le Murucui, le Maquina, le Piraiba et l'Eden qui s'y jette par une embouchure profonde de 204 mètres de large, et rejoint le Mamoré au 10° 22' 30" de latitude, ainsi que nous l'avons dit en rendant compte des Cachuelas.

Un peu avant sa jonction, mais vers un degré de latitude qui ne correspond en aucune façon avec les données d'autres géographes, le commandant Marin place une grande cataracte. Tous ces fleuves sont du reste remplis de rapides : le Casa lui-même est barré par le saut d'Ictama, peu après le village du Guanay ; les habitants qui naviguent ces fleuves en balsas ou en canots s'inquiètent peu de ces obstacles, déchargent leurs barques quand ils sont franchissables, et transportent par terre marchandises et embarcations quand le rapide est insurmontable. Un grand nombre de ces courants ne seraient pas un empêchement pour des bateaux à vapeur. La plupart des passages signalés comme dangereux par leurs récifs seraient facilement creusés au moyen de la mine, et sauf quelques rares exceptions comme les cataractes du Mamoré et du Madeira et le saut de Guarapetendi sur le Pilcomayo qui exigent un canal latéral ou une écluse, les difficultés résultent principalement du peu de fond des rivières qui étendent démesurément leurs eaux, dont au contraire le resserrement produirait un volume suffisant pour toute navigation.

Les fleuves, dont nous venons de donner l'analyse circonstanciée, composent l'hydrographie principale de la Bolivie. On pourrait y joindre le Mano, qui se forme des eaux tombant sur le versant oriental et septentrional d'Apolobamba, et qui à peu de distance de sa source est déjà très-puissant. Sa direction de sud-ouest à nord-est est parallèle dans cette région au Beni, dont il n'est éloigné que de cinquante lieues. Mais le Mano n'est point exploré, et bien qu'on se croie fondé à penser que c'est le même fleuve qui, sous le nom de Cuchivara d'abord, et celui de Purus ensuite, se jette dans l'Amazone vers le 4° 10' lat., son cours ne se rattachant en aucune façon aux deux grandes lignes qui doivent féconder la Bolivie, nous avons cru ne devoir en parler que par excès d'exactitude [1].

[1] Ce fleuve qui n'est séparé que de cinquante lieues du Beni, dont il suit parallèlement le cours, jusqu'au moment où ce dernier incline brusquement à l'est pour aller rejoindre le Mamoré, a donné lieu évidemment à l'erreur qui avait accrédité l'existence d'un second bras du Beni. On pourrait certaine-

Digitized by Google

Nous avons déroulé le vaste panorama d'une navigation à vapeur qui n'embrasse pas moins de sept cents lieues sur la ligne du Pilcomayo et de plus de neuf cents sur celle du Mamoré, traversant les contrées les plus fertiles du globe. Nous avons fatigué le lecteur de la longue nomenclature de quebradas qui coupent en tout sens la cordillère et qui portent partout la végétation et la viabilité : il nous reste maintenant à faire connaître quelles sont les richesses enfouies dans toutes ces gorges inutilisées au milieu de toutes ces solitudes, et quel parti l'industrie européenne pourrait tirer de tous ces trésors en procédant avec la maturité de son expérience et la prudence qui doit présider à la fondation de toute colonisation lointaine.

II.

PRODUCTIONS MÉTALLIFÈRES ET AGRICOLES.

Ainsi que nous le disions plus haut, nous n'aurions accompli qu'une œuvre à demi stérile si nous nous étions bornés à faire connaître l'hydrographie du pays bolivien. Peu importe à l'industrie européenne que les affluents de l'Amazone et de la Plata prennent leur source aux mêmes réservoirs, si elle ignore comment elle pourra utiliser leur cours : mais elle se sent vivement intéressée à savoir si ses manufactures trouveront un débouché sur les bords de ces rivières navigables à la vapeur sur une longueur prodigieuse, et si les produits du sol lui

ment, en suivant cette direction, arriver jusque dans la riche et fertile province d'Apolobamba en évitant le cachuelas du Madeira et se mettre en communication avec le Beni au moyen d'un des nombreux affluents qui coulent transversalement à son cours. Mais le cours du Mano ou Paras est complétement ignoré, au moins en Bolivie, et nul ne peut dire si les obstacles naturels qui se rencontrent sur le Madeira, le Mamoré et le Beni, ne sont pas également à redouter sur ce fleuve inconnu. C'est évidemment une reconnaissance à faire, et la direction de cette rivière peut devenir plus tard d'un intérêt puissant pour établir une communication avec le haut Maranon.

Hors ce fleuve il n'en existe point. Tous les cours d'eau vont chercher le Beni, le Mamoré ou l'Itenes, ces trois grandes divisions qui concentrent tout en elles. Du côté du Paraguay les affluents sont plus restreints encore, car les seuls importants sont l'Otuquis, le Pilcomayo et le Vermejo. Encore le premier n'est-il navigable que sur un court espace et le second n'a-t-il jamais été suffisamment exploré. Reste donc le Vermejo qui doit faire la fortune de la Plata et de la Bolivie, et que nous croyons appelé à jouer le premier son rôle dans l'exploitation future qui doit régénérer l'Amérique.

Digitized by Google

offriront un retour avantageux. La spéculation individuelle qui poussera les colons à transporter leurs familles loin du chaume natal ne doit pas venir se briser contre l'insalubrité du climat ou l'ignorance des épreuves inséparables de tout établissement à son début. L'illusion est aussi redoutable que le découragement, et tous deux peuvent être prévenus par un exposé fidèle des ressources que renferme le pays et des difficultés inévitables qui attendent ceux qui viendront les exploiter. Il est donc indispensable de montrer la Bolivie telle qu'elle est aujourd'hui, tout en indiquant ce qu'elle pourra devenir plus tard.

La Bolivie est deux fois plus grande que la France, et pourtant le recensement de 1847 ne portait sa population qu'au chiffre minime de 1,373,896 âmes, car nous ne pouvons y adjoindre les 760,000 Indiens sauvages qui vivent sur son territoire dans une indépendance absolue. Cette population totale ne donne que trente-neuf habitants par lieue carrée, tandis que la France en contient deux mille [1], en tenant compte de la différence de latitude. On voit par là de quel extrême développement peut être susceptible une colonisation sous ces climats féconds, et M. Dalence dans sa statistique évalue à 128,820,000 âmes la population totale que pourrait nourrir le sol cultivable en Bolivie. Quand on songe que le même calcul peut s'appliquer aux immenses déserts du Pérou, du Brésil, et des provinces argentines qui se trouvent dans des conditions analogues de bien-être et de fécondité, on s'étonne de voir l'Europe se plaindre de l'exubérance de sa population.

On comprend que la dissémination d'une population si minime sur un espace aussi grand rende tout difficile, même impossible, pour l'administration bolivienne. Trois ou quatre grands centres constituent la vie principale du pays : la Paz, Cochabamba, Potosi et Chuquisaca ont seuls quelque importance numérique : chaque agglomération séparée des autres par d'énormes distances et des routes impraticables, vit pour ainsi dire de sa propre substance sans échange d'idées ou d'intérêts avec le reste de l'Etat. Enfermée dans un cercle vicieux dont elle ne sait comment sortir, la nation ne produit que le nécessaire à son alimentation locale, parce que les difficultés des chemins augmentent toute marchandise d'un fret qu'elle ne peut supporter, et d'autre part nulle modification ne se fait aux voies de communication, parce que l'absence de production laisse l'Etat sans moyens pour en entreprendre. Ainsi comprimée dans son essor manufacturier et

[1] La population moyenne de la France, suivant M. Hassel, est de 1778 âmes par lieue carrée ; mais comme la lieue française est de deux vingtièmes et demi plus petite que la lieue américaine, il faut ajouter 222 âmes par lieue pour les égaliser, ce qui donne 2,000 âmes par lieue carrée.

Digitized by Google

agricole, l'industrie n'a d'autres ressources que l'extraction des mines et l'écorce de quinquina dont la haute valeur commerciale a jusqu'ici permis l'exportation. Encore cette dernière branche est-elle sujette à des vicissitudes cruelles, et les crises qui se succèdent sans interruption entraînent avec elles des conséquences dont nul ne saurait prévoir le dénouement. Aussi les esprits prudents ou craintifs s'alarment vivement en suivant du doigt la décadence dans laquelle le pays est tombé, et les plus clairvoyants marquent l'heure où il cessera d'exister, si une régénération totale ne vient terminer cette douloureuse agonie. Cette régénération est possible et peut être prochaine, car elle dépend de l'ouverture des débouchés vers l'Europe par la navigation des fleuves, et jamais nation aux abois n'eut à sa disposition un moyen plus efficace de changer sa misère en une grandeur durable et une puissance incontestée. C'est là le cri que pousse avec angoisse M. Dalence, et les chiffres à la main, plaçant d'une part les importations de l'étranger, et de l'autre le produit total des mines et de l'industrie bolivienne, il les suit pas à pas et constate chaque année un déficit dont l'accumulation au bout de vingt ans s'élève à la somme énorme de plus de 79 millions de francs ! Résultat effroyable en effet, quand on songe que la rente annuelle du trésor n'atteint pas onze millions en y comprenant des éventualités, comme l'impôt sur le quina non perçu depuis deux ans, et le bénéfice sur la monnaie hors titre, dont le Pérou réclame énergiquement le retour aux termes des traités, deux articles qui à eux seuls donnent un chiffre de 1,789,000 fr. Comment s'est soldée cette différence annuelle, puisque le travail de la nation n'a pas suffi? avec l'immense capital qui existait en vaisselle d'or et d'argent avant l'indépendance, et dont les dernières traces disparaissent graduellement. Il ne faut pas une seconde vue pour prévoir que le jour est prochain où ce matériel sera épuisé sans retour, et où le trésor se trouvant tout d'un coup sans ressources, le commerce fera banqueroute à ses créanciers de l'étranger, et la machine gouvernementale s'arrêtera faute d'argent pour en payer les frais quotidiens. Que deviendra alors la Bolivie?

Comme les individus survivent à leur nationalité, ses provinces s'éparpillant se réuniront selon la loi d'attraction de leurs intérêts et s'appelleront Pérou, Brésil ou provinces argentines.

« Pourquoi désespérer, disent quelques-uns, le Cerro de Potosi est toujours debout, et chaque coup de pioche amène de nouvelles découvertes dont une seule peut rétablir l'ancienne splendeur ! »

Il est permis en effet de se bercer d'illusions quand on jette les yeux sur l'immense chaîne dont chaque piton est imprégné de métal, mais

Digitized by Google

d'autre part il n'est point sans intérêt d'écouter l'histoire minière que raconte M. Dalence sans trouver de contradicteurs.

« Les exploitations d'or et d'argent sont bien déchues, dit-il, mais » la raison n'en est pas dans la nature même des mines. Les Es- » pagnols travaillèrent sans ordre, sans règle, sans aucune des pré- » cautions usitées pour assurer la prolongation du travail, ou préve- » nir l'envahissement des eaux : aussi dès que celles-ci les gagnaient, » ils abandonnaient la mine, commençant rarement des galeries ou » des puits coûteux pour arriver à l'épuisement. A ces causes se » joignirent la révolte générale des indigènes en 1781, la guerre de » l'Espagne avec l'Angleterre, et celle de l'Indépendance. Le mercure » manqua en 1802, et la date de 1804 est restée tristement célèbre par » l'effroyable sécheresse qui fut suivie de la famine et de la peste. La » riche province de Lipez devint un désert : les quatre-vingt-dix » usines principales de Potosi furent réduites à treize et celles d'Oruro » à huit. Les royalistes survenant, les brûlèrent comme autant de ci- » tadelles d'insurgés : plus tard les emprunts forcés, les contributions » énormes achevèrent la ruine des capitaux et des capitalistes; les » mineurs intelligents, les fondeurs habiles disparurent, et ceux qui » savent ce qu'il faut de mise de fonds pour rétablir cette industrie » quand il n'y a plus ni usines, ni fondeurs, ni mineurs, ne s'étonne- » ront pas de l'état de nos mines après tant de calamités! »

Ce tableau désolant est vrai de tout point, et la Bolivie, que nous avons vue tantôt dans l'impossibilité de développer son agriculture, n'a plus même en perspective l'espoir de ses mines, à moins que des capitaux étrangers ne viennent y reporter la vie. Alors, mais alors seulement la richesse pourra renaître, car chacun sait que l'apparition des eaux ne constitue en aucune façon l'appauvrissement de la veine, qui bien souvent au contraire s'épure en profondeur. Cet accident nécessite seulement des machines trop coûteuses pour de pauvres mineurs travaillant au jour le jour. Ajoutons que les mines en Bolivie sont en général la propriété de plusieurs individus réunis en société et gérées non point par un directeur responsable, participant aux bénéfices et par cela même dévoué à la prospérité de l'entreprise, mais bien par un simple contre-maître à gages, dont l'intérêt est de gagner le plus possible aux dépens de la mine et des propriétaires. Tout le monde sait quels bénéfices ont donné en Allemagne et spécialement sur les deux rives du Rhin l'exploitation à nouveau des anciennes mines de plomb argentifère, et peut calculer l'avantage de la reprise de l'argent pur comme celui des mines des provinces de Potosi et de Lipez !

Digitized by Google

En 1846 on comptait :

Dans la province	de Potosi,	26	mines d'argent en exploit.,	1800	abandonnées.
»	de Porco,	35	» »	1519	»
»	de Chayanta,	8	» »	130	»
»	de Chicas,	22	» »	650	»
»	de Lipez,	2	» »	760	»
»	d'Oruro,	11	» »	1215	»
»	»		mines d'or, »	200	»
»	de Poopo,	15	mines d'argent, »	316	»
»	de Carangas,	4	» »	285	»
»	de Sicasica,	9	» »	320	»
»	d'Inquisivi,	5	» »	160	»
»	d'Araca,	4	mines d'or, »		
»	de Sorata,	7	mines d'argent, »	600	»
»	d'Arque,	2	» »	100	»
		148		7955	

sans parler des mines d'or de Berenguela, de Chayanta et Choquecama, et de celles d'argent d'Ayopaya, toutes délaissées et dont le nombre total porterait à plus de quinze mille le chiffre que nous donnons ci-dessus. Les deux tiers au moins des mines d'argent ont été envahies par les eaux, et celles d'or exigent de telles avances que les propriétaires actuels ne sont plus en mesure de les faire.

On voit par ce qui précède que l'état de ce pays est fort triste et qu'il est plus qu'urgent d'apporter un prompt remède à ses souffrances. Qu'on se garde pourtant de désespérer de son avenir, car cette profonde détresse peut se changer tout d'un coup en une incommensurable prospérité. Que la Madeira voie canaliser ses cataractes, que le Vermejo, ce qui est plus facile, trouve une compagnie disposée à exploiter son cours, et la Bolivie revivra comme sous la baguette d'une fée. Nous l'avons montrée ce qu'elle est aujourd'hui, mourant emprisonnée entre sa muraille infranchissable et ses déserts sans fin; mais qu'on ne perde point de vue que cette muraille est de métal depuis la dernière croupe qui s'asseoit dans les plaines jusqu'au plus haut sommet de ses pics, qu'on n'oublie point que ces déserts sont des provinces fertiles, admirables de végétation, et que métaux et déserts n'attendent que l'intelligence et les capitaux pour se convertir en trésors infinis. Nous avons donné déjà la nomenclature des quebradas, ces coupures de la cordillère où s'épanouit la végétation entre les rochers, et qui servent à la fois à la culture et à la viabilité. Nous allons maintenant dresser le catalogue des richesses minières, afin que ceux qui ont pu croire perdu un pays si maltraité par la faute des hommes se fassent une idée du développement énorme qui lui est réservé le jour où l'immigration européenne viendra le vivifier.

Digitized by Google

Le cerro[1] de Potosi, élevé de quinze mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, est le gîte métallifère le plus célèbre et sans contredit le plus riche qui soit connu sur le globe. Le froid excessif qui y règne toute l'année, la raréfaction de l'air, que les Indiens seuls peuvent supporter sans souffrance, n'avaient point empêché une énorme population de se grouper autour de ses flancs percés de galeries, et le recensement de 1611 portait à cent soixante mille âmes le nombre des habitants de la ville. C'était le temps de la splendeur, où les mineurs opulents venaient sous le climat plus doux de Chuquisaca jouir des prodigieuses richesses que chaque année les *mitayos* extrayaient de cet inépuisable réservoir. Le cerro a produit à lui seul, depuis sa découverte jusqu'en 1846, la somme fabuleuse de $ 1,651,721,578, soit 8,258,607,870 francs, et aujourd'hui encore, malgré l'imprévoyance des exploitateurs passés, quoiqu'on n'ait entrepris aucun travail en profondeur, bien que nulle machine n'ait remplacé la main de l'homme et que le progrès en soit resté aux méthodes de la conquête, le cône fameux a rendu en 1846, $ 107,054, soit 503,527 francs.

Le cerro de Potosi n'est cependant autre chose que le point culminant d'une chaîne métallique sans comparaison dans le monde entier. Il était inconnu des Incas, qui n'exploitaient l'argent qu'en petite quantité et qui tirèrent du cerro de Porco la presque totalité de celui qui revêtait le temple du soleil à Curianchi. A côté de ce géant se placent dans la même province les mines de Guariguari et Machamarca, dans la province de Lipez les exploitations de San-Antonio, Jaquegua, Moroco, Santa-Isabel, Buenavista et San-Cristoval, dans celle de Chicas quatre-vingt cerros dont le minerai produisait jadis de 2 à 3,000 marcs d'argent au caisson (un caisson contient 50 quintaux de minerai). La province de Porco compte celles de Porco, Siporo, Uvina, Guanchaca, Macluyo, Cerrillos, Colabi, Ambocaba, Cosuna, Pulayo, Turque, Guayna-Potosi, Quilcata, Malmisa, Santa-Juana et Carguaycollo. La province de Chayanta continue dignement cette nomenclature : en outre des mines d'argent de Toracari, Maragua, Ocuri et San-Pedro, elle voit se dresser le fameux groupe d'Aullagas, dont tous les mornes sont d'argent, et qui, après avoir été délaissés pendant soixante ans, ont été repris dernièrement et ont donné en peu de temps plus de 3,000,000 de piastres, sans que leur rendement ait diminué jusqu'à ce jour. La province d'Arque n'est pas moins célèbre

[1] Nous conservons le mot de *cerro* dans notre énumération minéralogique faute d'un mot équivalent dans notre langue. Le cerro affecte généralement la forme conique, mais indique toujours plus ou moins une position isolée dans la formation géologique.

Digitized by Google

par les mines qu'elle possède dans le canton de Colcha : Berenguela, Guacchacuiri, Negropabellon et Guayllacochi ont donné beaucoup d'argent et en donneraient plus encore si les méthodes étaient bonnes et les travaux bien dirigés. On a remarqué qu'à Guacchacuiri le minerai est riche dans la hauteur et s'appauvrit dans la profondeur, où il se convertit en blende. Dans la province de Mizque il y a des mines d'argent et beaucoup de sulfure de plomb qui sert de fondant. Il y a aussi de riches mines d'argent à Quioma, mais les fièvres qui y règnent empêchent leur exploitation. Ce ne sont pas les épidémies mais l'envahissement des eaux qui ont tari l'extraction des mines de Berenguela, qui sont au nombre de plus de sept cents, attendant qu'une industrie plus éclairée vie nne leur rendre la vie. Celles de Corachapi donnent encore de 5 à 600 marcs par caisson.

Oruro n'offre aujourd'hui qu'un amas de ruines, mais jadis il a obtenu le premier rang après Potosi. Si les innombrables mines de sa province sont en partie délaissées, celles de Chuquimia, de Joya, de Conde-Auqui, de Negropabellon, Sepulturas, Sorasora, Antequera et Ichocollo continuent à donner de l'argent. La province de Poopo a encore huit exploitations en activité : Poopo, Coribiri, Cobremayo, Venta del Medio, Hurmiri, Condo, Candelaria et Salinas de Garcimendoza. Au pied des mornes qui dominent Coribiri passe un ruisseau où se trouvent des pépites de bismuth, qui pèsent de 3 à 4 gros. Le terrain qui contient ces pépites blanchit régulièrement à la superficie.

On a calculé que le seul département d'Oruro avait payé en *quintos*[1] au trésor royal, pendant les trente années qui ont précédé l'indépendance, une somme de 40 millions de piastres, ce qui équivaut à une production de $ 200,000,000, soit un milliard de francs. Cette opulence a disparu, mais comme l'explique fort bien M. Dalence, qui connaît à merveille ce département, les cinq mille mines d'argent d'Oruro n'ont été abandonnées que faute de machines pour extraire des eaux peu abondantes, et l'ignorance et la misère des exploiteurs peuvent seules les avoir fait délaisser. Le canton de Salinas a une chaîne de cerros de vingt lieues d'étendue, complétement traversée de veines vierges d'argent non exploitées jusqu'à ce jour faute de machines à broyer et de moyens de transport. Partout où la main de l'homme n'a plus suffi, la richesse est restée enfouie, attendant la conquête d'une intelligence supérieure.

Si en lisant ce riche inventaire on a jeté les yeux sur la carte, on aura vu que cette ligne métallifère ne s'est point écartée des sommets de la chaîne. Chaque anfractuosité de la haute cordillère a fourni son contingent de minerai d'argent, depuis la province de la Paz, qui con-

[1] Le quinto était un impôt annuel prélevé sur les mines.

Digitized by Google

fine au Pérou jusqu'à celle de Tarija, où l'on vient de découvrir un gîte puissant dans la cordillère d'Yscayache. Ce rempart métallique qui condamne aujourd'hui la Bolivie à la pauvreté, qui force à laisser pourrir sur plante les fruits de son agriculture, qui neutralise toute son industrie, ce rempart sera la base de sa plus grande prospérité quand les fleuves auront remplacé les routes actuelles dans les communications du pays. Les métaux précieux que renferme la cordillère supporteront aisément le transport jusqu'aux voies navigables, et la Bolivie sera organisée rationnellement pour la production, c'est-à-dire pour la richesse.

L'argent apparaît partout sous les cimes neigeuses de cette arête colossale, mais l'or n'est pas moins abondant, et chaque torrent entraîne avec lui des quantités énormes de paillettes et de pépites dont on retrouve aussi partout la trace. Ces temples des Incas tout lambrissés d'or, ces rançons fabuleuses, ces récits qui excitaient la convoitise des aventuriers du seizième siècle, peuvent reprendre vie aujourd'hui sous la direction pacifique de l'industrie. Déjà, dans un précédent travail, nous avons fait connaître le Tipuani, ce Sacramento de l'Amérique du Sud; mais la richesse aurifère de la Bolivie est loin de se borner à son cours. Nous allons reprendre cette nomenclature, et quelque sèche que soit cette analyse, elle nous paraît indispensable pour rendre claire l'idée qui préside à ces notes, savoir le parti qu'on pourra tirer de ce pays dès que la navigation en aura favorisé l'accès.

La province de Chayanta est célèbre par les minerais d'or de Copasica, Amayapampa, Chuita, Tacononi et Choquenta. Celle de Tarija ne l'est pas moins par les lavages existant depuis les premières sources de la rivière San-Juan [1], qui se jette ensuite dans le Pilcomayo, sous le nom de Pilaya. Les Boliviens croient cette rivière aussi riche en or que le Tipuani, avec l'avantage d'un climat parfaitement sain. Dans la province de Tomina on a découvert à Pomabamba, près du Pilcomayo, un immense terrain d'alluvion se dirigeant vers le fleuve et rempli de parcelles d'or qui indiquent des couches inférieures. A Choquemata, département de Cochabamba, il a existé deux couches d'or (veneros) qui ont donné environ quarante millions de piastres

[1] Cette rivière produit de l'or en quantité remarquable. La population indienne qui habite ses rives et qu'on peut estimer à 3,000 âmes, travaille quelques jours dans l'année à rechercher les pépites et se repose ensuite dans l'abondance. L'exploitation de cette rivière serait bien plus avantageuse que celle du Tipuani, à cause de la salubrité du climat et du bon marché de la main-d'œuvre. Il vient d'être inventé d'ailleurs un nouvel appareil pour le lavage des sables, qui simplifie singulièrement la besogne, diminue la main d'œuvre de neuf dixièmes et met les laveurs à l'abri des maladies qu'occasionne l'ancienne méthode. Ces appareils se construisent à Londres.

Digitized by Google

(200,000,000 fr.), et fomenté l'importance de Cochabamba. On a trouvé dans le cerro de Cocapata ou Santa-Catalina des veines d'or, mais pauvres. A Sagari il y a également plusieurs affleurements d'or qu'on ne travaille pas faute d'argent et d'intelligence.

En remontant au nord et arrivant à Santa-Cruz de la Sierra, on rencontre à l'est de la montagne de San-Thomas (Chiquitos) une veine d'or qui occupe vingt lieues, et plus loin dans le pays des Guarayos, le Caparrus se dresse à l'une des extrémités de la chaîne bornée de l'autre côté par le fameux cerro de San-Simon, dont les jésuites ont extrait des monceaux de métal. Bien que l'exploitation n'ait eu lieu qu'aux deux points opposés, la présence simultanée de l'or donne rationnellement lieu de croire qu'il se trouve disséminé en égale quantité sur toute la chaîne[1]. Haenke prétend que dans le voisinage du Beni, du Mamoré et de l'Itenes, on trouve des pierres ayant tout l'éclat du diamant. En revenant de l'est à l'ouest, dans la province d'Apolobamba, on voit l'or à profusion, quoique peu exploité faute d'entrepreneurs, dans les cerros de Teyupuyo, Lagi, Yuncapampa, Tapi, Santa-Rosa et les veines Labandiri, Sunchusi et Piuma. On peut en dire autant des sources du Tequexe, du Moa et du Seguronas. M. Augustin Palacios, dans son voyage au Madeira, constate près d'Exaltacion un cerro rempli d'or, et près de Cachuelas, Bananera et Riveron, un grand nombre de veines d'argent.

Le département de la Paz est sans contredit le plus favorisé. En outre du groupe du Tipuani, du Mapiri et des autres fleuves aurifères, on trouve sur son territoire, dans la province du Cercado, plusieurs *veneros* d'or. Le principal est Chuquiaguillo, d'où on tira la fameuse pépite de 90 marcs, qu'on a tant admirée dans le Musée d'histoire naturelle de Madrid. On a retiré des mines d'or d'Araca plusieurs millions de piastres, et on en retirerait encore s'il y avait des capitaux pour les exploiter. Oruro a de l'or à Irooco, Chuquinia, Joya, Sepulturas et Soratora.

Ainsi, partout où la cordillère s'élève, paraît l'argent enchâssé dans le quartz, le schiste ou le fer spathique, comme nous l'avons trouvé à la mine du Manto, près de Puno, dans le Pérou : partout où la cordillère s'abaisse et les eaux creusent un passage, brille l'or sous la forme de paillettes ou de pépites. Nous avons recueilli celles de Carabaya au Pérou, celles du Tipuani en Bolivie, nous les avons comparées avec celles du Sacramento et nous avons trouvé le même aspect, la même

[1] Le Cerro de San-Simon est à soixante lieues est du village Conception de Baures. Don Jaimto Languida a trouvé des vestiges incontestables d'anciens travaux. Avant lui don Bernardino Vargas avait constaté les mêmes traces.

Digitized by Google

formation, nous donnant la preuve incontestable que la fabuleuse richesse aurifère qui a peuplé la Californie existe tout le long de cette arête immense, qui est comme l'épine dorsale de l'Amérique et dont la moelle est de l'argent et de l'or !

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des métaux nobles ; les autres n'ont point une valeur intrinsèque assez élevée pour que les Espagnols y eussent porté leur attention, et leur extraction, bien qu'utilisable, ne répondait point assez promptement à l'âpreté de leur insatiable cupidité. Il n'en serait point de même pour l'industrie européenne qui viendrait porter dans ce pays ses connaissances pratiques. Pour elle tout s'enchaîne, et par sa science les moindres bénéfices s'engrenant sur les exploitations plus fructueuses forment un ensemble dont la conséquence est une prospérité durable. Nous ne nous appesantirons donc point sur les métaux secondaires non ou peu exploités jusqu'ici en Bolivie, quoique l'existence en soit certaine. Nous allons en donner simplement l'indication alphabétique ainsi que des autres substances minérales, laissant à l'intelligence des spéculateurs le soin d'en tirer le parti convenable.

Albâtre. — Une carrière de superbe albâtre veiné, ressemblant à l'albâtre d'Orient, à Calacoto, département de la Paz. On s'en sert pour faire des chandeliers, des dessus de table, et tous les ouvrages d'art auxquels on l'emploie d'ordinaire.

Alcali minéral (*soude native*), — à Clisa, Atacama, Tomina.

Alun solide, — à Inquisivi, en larges veines aussi pures que le meilleur de Rome.

Alun friable, — à Sicasica, Carangas, Poopo, Oruro.

Alun de pluma, — à Porco, Chayanta, Cercado de Oruro.

Antimoine, — à Sicasica, Cercado de Oruro, Chichas, Porco et Poopo. A une lieue de cette ville existe une très-belle veine d'antimoine presque pur dont la séparation s'opère en l'appliquant à la flamme de quelque combustible que ce soit.

Argiles blanches, — à Oruro, Chayanta, Porco, Pacaje, Tomina.

Argiles colorées et ocres, — à Potosi, Pacaje, Oruro, Carangas, Chayanta, Tarija.

Asphalte. — Il y a dans la province de Tarija plusieurs mines d'asphalte découvertes au commencement du dix-septième siècle par Barba, et retrouvées de nos jours par un Brésilien.

Arsenic blanc, — dans toutes les mines d'argent.

Arsenic combiné avec le soufre ou orpiment, — à Choquelimpia de Carangas, Lipez et Atacama.

Bismuth, — natif en pépites, dans le quebrada de Coribiri.

Bitume minéral, — à Tarabuco.

Digitized by Google

Cobalt, — à Sicasica, Cercado de Osuro, Lipez, Atacama et Chichas.

Couperose, — en veines puissantes à Atacama et Lipez.

Cristaux de roche. — Il y a, dans le cerro de Ancora, beaucoup de cristal de roche granulé, vert comme des émeraudes.

Cuivre. — M. Dalence en parle à peine, n'estimant que l'or et l'argent comme ses devanciers. Le cuivre pourrait cependant faire l'objet d'une immense exploitation, car il est répandu presque partout simultanément avec l'argent. Il y a à Lipez des veines abondantes de cuivre rouge et blanc contenant de l'or et de l'argent, beaucoup de cuivre non exploité dans la province de Tarija, énormément dans le désert d'Atacama, au bord de la mer; cependant on se borne à exploiter le cuivre de Corocoro, qui se trouve à l'état de paillettes natives mélangées avec l'argile. Souvent on rencontre des veines pures, malléables comme du cuivre de troisième fusion, et qu'on pourrait porter immédiatement au marteau. On fond dans le pays ces cuivres riches, et l'aspect seul des scories nous a prouvé une perte d'au moins 25 °/₀. Les fourneaux sont d'une construction déplorable, la ventilation nulle et la déperdition énorme. Nous pouvons en dire autant des méthodes d'extraction, de broyage et de lavage que nous avons vues à Corocoro. Malgré l'enfance de ce travail les mines y sont d'un rapport énorme, et vont toujours en grandissant d'importance. Les rapports officiels donnaient, en 1846, le chiffre de $ 16,600 (83,000 fr.) pour la production du cuivre fondu, et de $ 246,000 (1,230,000 fr.) pour le cuivre lavé connu sous le nom de *bariela*. Il s'est fait depuis lors de nouvelles découvertes qui ne pourront que se multiplier dans un pays où le métal est partout.

Étain. — Il y a une veine d'étain à Uncia, dans la province de Chayanta; l'extraction a donné, en 1846, la somme de $ 18,000. On en recueille aussi dans le département d'Oruro.

Fer. — Ce métal, qui n'est exploité nulle part, est en abondance partout, tantôt comme gangue des veines d'argent, tantôt en rognons, tantôt en veines puissantes. On le trouve en immenses dépôts dans le canton de Santa-Ana, département de Santa-Cruz, à l'état d'oxyde, péroxyde et carbonate. Il existe sous les mêmes aspects à Sunas, dix lieues avant d'arriver à Santo-Corazon, au milieu d'une végétation luxuriante et de cours d'eau puissants. Dans le département du Beni, près de Saint-Ramon et San-Joaquin, il y a beaucoup de fer hydraté, et le pays abonde en charbon végétal et minéral; on le rencontre partout dans le pays des Majos et Chiquitos, c'est-à-dire les plaines, de même qu'à Atacama sur le littoral du Pacifique, et sur la crête de la chaîne, depuis Oruro jusqu'à la cordillère d'Yscayache (département de

Digitized by Google

Tarija), qui est un bloc de fer brun magnifique dont les affleurements que nous avons constaté sur la route seraient assez purs pour être jetés au gueulard.

Gomme minérale, — à Tarabuco, province de Tomina.

Houille, — à Tejahuani, près de Chuquisaca, Taguapalca (cercado de la Paz), Chorrete, province d'Azero, Chulchani, province de Porco, Tarabuco.

Kaolin. — Dans une même veine, à San-Juanillo de Oruro, on trouve le kaolin et le pétunzé, dont la combinaison sert en Chine à fabriquer la porcelaine.

Lignite, — près de Tarapaco, dans la basse Atacama, Tarija.

Manganèse, — Cercado de Oruro, Chichas, Lipez, Atacama et Chichas.

Matières ammoniacales — incrustées dans les cuisines et les toits des Indiens : le savant Haenke en parle longuement.

Mercure natif, — disséminé dans l'argile rouge, près de Potosi.

Mercure natif, — en petites veines divergentes, à Omasuyos.

Mercure natif, — vierge, à Chayanta.

Naphte, — province de Tarija.

Nitrate de potasse, — Oruro, Cochabamba, Omasuyos, Cinti et Lipez.

Pierres précieuses, — à Lipez et Atacama les topazes, émeraudes, opales, jaspes et lapislazuli; près de Santo-Corazon des hyacinthes et des opales, près de l'exploitation de la Candelaria, département d'Oruro, des topazes cristallisées et non cristallisées, ainsi que des améthystes; à Salinas de Garcimendoza on trouve la *tinpanita*, ou pierre sonore.

Plomb. — Ce précieux métal passe complétement inaperçu dans la statistique de M. Dalence ; c'est à peine s'il le mentionne à cause de son abondance dans la province de Tarija, et dans la province de Mizque comme fondant à l'état de galène. Le plomb est pourtant répandu partout, soit pur en magnifiques cristaux, soit argentifère, soit mélangé au cuivre. On le rencontre presque constamment avec l'argent, mais nulle part on ne l'exploite. Les anciens le méprisaient comme métal pauvre, et les modernes ont suivi l'exemple de leurs ancêtres, tirant à grands frais du dehors le plomb dont ils ont besoin, et qu'ils pourraient d'autant mieux exploiter qu'on le trouve au centre du combustible. Nul doute que dans la réorganisation métallurgique de la Bolivie, le cuivre, le fer et le plomb ne rivalisent avec l'or et l'argent pour l'importance des exploitations et les bénéfices qu'ils sont appelés à donner.

Quartz et sables vitrifiables. — Dans toutes les provinces de gites métallifères.

Quartz hyalin. — En immenses quantités à Santa-Anna et dans les

Digitized by Google

villages voisins, ainsi que toutes les espèces de soude; le combustible y est tellement abondant que la fabrication du cristal y serait à très-bas prix. Les Chiquitaños sont d'une aptitude remarquable, et un homme de l'art y trouverait tous les éléments pour l'établissement immédiat d'une fabrication importante.

Sel commun. — En grands lacs à Pacages, Carangas, Poopo, Chiquitos, Porco. Dans la province de Lipez se trouve un lac de sel de cent quatre-vingt lieues de circonférence, et entre San-Cristoval et Llica une plaine de quarante lieues de long sur seize de large, couverte de sel et cachant des lacs très-profonds.

Sel gemme. — En mines inépuisables dans la haute Atacama et près de Potosi, dans les exploitations d'Yocalla qui alimentent toutes ces provinces depuis la conquête.

Soufre pur. — En divers points de Carangas, Lipez, Atacama, Chayanta, Porco, Tomina, en masses considérables.

Sulfate de magnésie. — Sur les plages et bords du Pilcomayo, Cachimayo, Ayoma, Hayopaya et une foule d'autres points.

Sulfate de soude. — Dans toutes les hautes Pampas. Il y a en Bolivie une si grande abondance de ces sels, que Tades Haenke prétend qu'il y a de quoi en pourvoir le monde entier.

Terre à foulon. — Département d'Oruro.

Terre à savon. — Département de Tarija, sur la frontière de Salinas. Cette terre a toutes les propriétés du savon fabriqué.

Tourbes. — Dans presque tous les bourbiers des quebradas.

Vitriol blanc (*sulfate de zinc*). — A Coribiri, Chicas, Cercado de Oruro, Lipez, Pacages, Porco, Chayanta.

Vitriol bleu (*sulfate de cuivre*). — En veines immenses à Lipez; en cristaux tantôt grands, tantôt petits, dans toutes les exploitations des mines d'argent.

Zinc. — A l'état de sulfure dans toutes les mines d'argent : en calamine à Turco de Cavangas, Cerro de Cosmi (département d'Oruro) et Sicasica [1].

[1] Qu'il nous soit permis de donner ici, comme terme de comparaison, le relevé des mines de la France qui tient le troisième rang parmi les états miniers d'Europe.

On compte en France 520 mines, dont :

303 de houille.
131 de fer.
33 de plomb et *argent*.
16 d'antimoine.
10 d'alum et couperose.
8 de cuivre.
5 de bitume.
8 de manganèse.

Digitized by Google

Nous terminons ici ce riche inventaire, dont la lecture seule explique et justifie presque l'engouement dont les Boliviens sont encore possédés pour les mines. On comprend que la vue du métal dont les parcelles jaillissent à chaque effort de la pioche ait fasciné des hommes avides de jouir et vivant sous la pression d'une tradition qui se perpétue chez eux d'âge en âge. L'emprisonnement auquel ils ont été condamnés jusqu'ici par les obstacles naturels de leur sol a contribué aussi à développer une prédilection qui leur a été nuisible, du jour où le minerai est devenu plus coûteux à extraire. Mais on comprend bien mieux encore de quelles magnifiques spéculations un pareil pays pourrait être le théâtre, s'il était exploité rationnellement par des Européens munis de toutes les ressources de la science moderne, et pouvant puiser largement dans le réservoir des capitaux à bon marché. Qu'on réfléchisse que l'art du mineur est resté ici ce qu'il était au temps de la conquête; que pas une machine à vapeur n'existe dans toute l'étendue de la république; que la science du forage des puits est l'apanage de deux ou trois Français, qui ont lutté courageusement pour introduire une méthode repoussée par la routine; que les moyens de préparation, de lavage, de séparation sont dans la plus extrême enfance, et surtout que, pas une mine n'ayant été exploitée dans la profondeur, toutes les couches inférieures sont vierges, attendant le pic du mineur européen, et l'on ne pourra regretter assez que l'ignorance soit encore si générale sur les richesses véritables de ces contrées, et que les fonds inactifs des bourses européennes n'aient pas songé plus tôt à des entreprises qui pourraient rapidement centupler leur mise.

L'exploitation seule des mines de Bolivie devrait suffire à déterminer une compagnie à lancer immédiatement des vapeurs sur le Vermejo, et à traiter avec les gouvernements riverains pour faire disparaître les cataractes du Madeira. Cependant, à notre gré, la métallurgie ne doit se placer qu'au second rang et l'agriculture avoir une incontestable priorité, non point en basant ses calculs sur les produits actuels du pays : nous avons déjà dit que partout la cordillère se dressait comme un obstacle infranchissable à l'exportation, et que l'hacendado bolivien ne cultivait que la parcelle de terrain indispensable pour sa propre

2 de schiste bitumineux.
1 de plombagine.
1 d'*or*.
1 de sel gemme.

La Bolivie compte aujourd'hui en activité 148 *mines d'or* et d'*argent*, sans parler des lavages de Tipuani dans lesquels un seul mineur, M. Zavala, a gagné, en une seule année, $ 300,000, soit 1,500,000 fr., en laissant de côté toutes les mines de cuivre et d'étain, et comme réserve, plus de dix mille mines d'argent non exploitées, et du cuivre, du fer, du plomb jetés à profusion à chaque pas.

Digitized by Google

nourriture et l'approvisionnement immédiat. Le mauvais état constant des chemins empêche même l'échange de province à province, et les propriétaires de Caiza, où les bœufs valent deux piastres, préfèrent restreindre leur élevage aux besoins de leur voisinage que d'envoyer leur bétail à Potosi ou Chuquisaca, où il arrive amaigri, épuisé, sans parler des pertes énormes qu'il subit en franchissant ces cordillères, dont l'âpreté fait souvent périr le tiers du troupeau. Ce n'est donc pas la Bolivie emprisonnée, mourante dans ses entraves, malgré le bon vouloir et l'habileté de ceux qui la gouvernent, qui doit servir de base aux calculs de l'avenir, mais la Bolivie libre, déversant les trésors de son sol vierge par ces deux grandes artères de richesses, l'Amazone et la Plata.

Or, ce pays est, sans contredit, un des plus favorisés comme culture. La haute cordillère donne le blé, l'orge, la quinua, les pommes de terre de diverses espèces. Que la température s'élève et vous récoltez, en outre, le maïs de dix variétés, la luzerne, qui y est indigène, tous les légumes et les fruits d'Europe[1]. Quand vous arrivez enfin aux vallées profondes et aux vastes plaines qui s'étendent vers l'Atlantique, la nature est dans toute la luxuriance de la végétation tropicale. La vigne, les bananes, le manioc, les yucas, les patates, les ignames, les amandes[2], les noix, le mani, espèce de pistache blanche, les olives, le cacao, le café, la vanille se trouvent sous vos pas. L'arbre d'ail répand au loin sa senteur âcre et pénétrante; l'arbre à pain étale ses feuilles brillantes et palmées. L'indolent cultivateur de Santa-Cruz fait un trou à fleur de terre, y jette un grain de maïs : la semence lève, et, sans exiger d'autres soins, la plante pousse et rend huit cent pour un, au lieu de quarante à cinquante qu'elle donne en France. Inutile de dire que la canne vient partout avec succès ; c'est même à peu près l'unique industrie intérieure. Santa-Cruz fabrique et raffine du sucre aussi beau que celui de betterave; toutes les vallées plantent des cannes et font de l'eau-de-vie dont le débit est assez considérable. Celle de Cinti est presque exclusivement consacrée à la vigne; et si les propriétaires suivaient les méthodes européennes, on y récolterait des vins égaux

[1] Rien ne peut mieux rendre ces différences que l'effet qu'on éprouve en descendant à Tapacari. La côte a six lieues, et la perpendicularité est telle que, du haut, l'œil plonge jusqu'au plus profond de la vallée. En quittant Chala, sur le sommet, nos chevaux traversaient, sans la briser, la glace des ruisseaux. Arrivés à mi-côteau, le blé jaunissait les croupes des assises inclinées de la montagne, et, dans le fond, les orangers s'épanouissaient en fleur, avec les daturas et tous les fruits du tropique.

[2] En outre des amandes connues en Europe, la Bolivie possède un fruit qui porte le même nom et qui vient sur un arbre fort élevé. Ce fruit, de la grosseur d'une orange, contient une quantité de petites capsules à peau fine dont on retire les amandes. L'arbre croît en abondance sur les bords du Beni, et à la jonction du Mamoré et de l'Itenes.

Digitized by Google

aux meilleurs crus d'Andalousie. La cire et le miel sont abondants, et nous ne parlons que pour mémoire de la coca et du maté. La première est d'un usage exclusif aux habitants des cordillères, où les Indiens en consomment des quantités considérables. Peut-être pourrait-on l'acclimater en Algérie, où cette feuille pourrait devenir un objet d'alimentation pour les Arabes[1]. Le maté, autrement dit herbe du Paraguay, était jadis un article important pour la consommation intérieure de l'Amérique. On le prenait à peu près comme le thé, qui a fini par le supplanter complétement, grâce aux sophistications que les marchands ont fait subir au maté.

Si des substances alimentaires nous passons aux médicinales, nous trouvons dans la cordillère la valériane hamahana[2], la valériane ca-

[1] « Il est constant, dit le savant Unanue, que les Indiens sont exposés aux » plus rudes travaux de ce monde:

» 1° Dans les mines, toutes situées dans les cordillères les plus âpres et où le » travail dure jour et nuit;

» 2° Dans l'emploi de courrier, où, la valise chargée sur les épaules, ils font, » à moitié nus, des centaines de lieues, traversant les cordillères et les déserts » pour raccourcir la route, et supportant l'inclémence de toutes les tempéra- » tures;

» 3° Dans leur métier d'*arrieros* de lamas, d'ânes ou de mules, exposés aux » mêmes rigueurs du ciel;

» 4° Dans celui de pâtre, les troupeaux pacageant dans des pampas telle- » ment froides qu'elles ne produisent qu'une herbe aiguë nommée *hichu*, et » que les Indiens y deviennent aussi noirs, par l'action du froid, que le sont » les Ethiopiens par celle du soleil;

» 5° Dans l'arrosage de leurs champs, ce qui a lieu même en hiver, pendant » la nuit et dans les lieux les plus élevés, hommes et femmes restant dans l'eau » plusieurs heures.

» Ces malheureux n'ont, pour supporter tant de fatigues, que la mastication » de la coca et quelques heures de sommeil, couchés sur le sol ou sur la roche, » n'ayant d'autre couverture que leur poncho. Outre la coca, ils mangent un » peu de maïs ou de chuno ; quant à la viande, ils n'en usent que lorsqu'on la » leur donne, car ils aiment leurs moutons autant qu'eux-mêmes ; et qu'on ne » dise pas que cette frugalité vient de leur éducation, car les Indiens sont vo- » races quand les aliments ne leur coûtent rien, et l'amélioration de leur nour- » riture ne les empêche pas de perdre leur vigueur, s'ils cessent l'usage de la » coca.

» Les Espagnols qui usèrent de la coca acquirent une grande force pour le » travail de mines, et lors du siége de la Paz, en 1781, alors qu'il n'y avait » plus à manger que des cuirs et des animaux immondes, ceux qui prenaient » de la coca purent seuls survivre aux horreurs de la faim et des fatigues du » service.

» La coca affermit le système dentaire. Prise sous forme de thé ou masti- » quée, elle provoque à la transpiration, soulage l'asthme, rétablit les fonctions » de l'estomac, dissipe les obstructions, rend le ventre libre et guérit les » coliques. Appliquée extérieurement à l'état d'emplâtre, elle soulage et fait » disparaître les douleurs rhumatismales causées par le froid.

» Le sieur Delgar ajoute qu'elle est souveraine dans la dyssenterie, qu'elle » facilite l'écoulement du sang dans les couches, et que, mise en poudre et » mélangée avec du sucre, elle guérit les aigreurs. »

[2] Nous sommes obligés de conserver la terminologie des auteurs boliviens toutes les fois que les dictionnaires existants ne contiennent pas la traduction des mots employés par eux.

Digitized by Google

tacata, la gentiana tanitani, la cariophilata et l'arnica des Andes; dans les vallées, l'arbre de quinquina, dont l'écorce est l'objet d'une exportation importante; le yaravisca, en portugais sucupira, et en langage du pays omoncos, plus puissant que le quina contre les fièvres intermittentes, et qui ne peut manquer d'appeler l'attention des savants et la spéculation, dès qu'il sera connu en Europe; l'arbuste chiriguano, qui arrête les hémorrhagies, la salsepareille, le gayac, le copahu, le maria, le tolu, la gomme élastique, la chiriguana, le tamarin, le ricin, le jalap, le camphrier, la gomme arabique, l'ipecacuanha, le benjoin, le copal, l'encens, les baumes et les huiles essentielles de toute espèce.

Les tinctoriales ne sont pas moins abondantes: le molle, le piscochaqui, le patito, le chirisiqui, le bois jaune, le rocou, l'airampo nopal indigène, sur lequel se recueille la majna, espèce de cochenille qui donne une magnifique couleur rose, le balisier, le bois du Brésil, le campêche, le moralet, la garance de deux sortes, l'achira, l'indigo de deux qualités jugées égales à celui de Guatemala, l'arbre à suif, le curupaü, dont l'écorce, qui sert de tan, donne au cuir une couleur ferrugineuse, tandis que l'algarrobo produit une teinte jaune. Puis les matières textiles, comme le coton blanc et jaune, qui se trouve à l'état sauvage en forêts entières, le lin, le chanvre, la sparte, l'agave, l'aloës, le mûrier, le mapajo[1], le mataju, espèce de coton aussi brillant que la soie et qui se teint comme la laine; tous les bois de construction et d'ébénisterie: le laurier, le carandaïs, le jarca colorada, d'un rouge foncé, le gateada au cœur brun avec des marbrures magnifiques, le lanza presque noir, le soto et le chirimolle, d'un rouge clair, le churqui, pareil au palissandre, le lapacho, dont la fumée et l'odeur mettent en fuite les maringouins, cette plaie des tropiques, et le cèdre, qui domine tous les autres et qui parvient à des dimensions colossales.

Nous croyons avoir donné par ce qui précède la preuve évidente de la richesse minérale et agricole du sol bolivien; nous avons en même temps indiqué la navigation de ses fleuves comme l'unique moyen de le mettre en valeur; il nous reste à examiner comment peut se faire cette navigation, et quels éléments immédiats s'offrent aux colonisations ainsi qu'aux entreprises spécialement destinées aux transports.

LÉON FAVRE,
Consul général et chargé d'affaires de France en Bolivie.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

[1] Voir la description du mapajo, dans la suite de ce travail.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

UN TERRIBLE MODÈLE.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

Au milieu du déluge de mauvaises peintures qui avaient envahi les galeries du Louvre en l'année de révolutions 1848, sous le prétexte, d'ailleurs plausible, d'exposition des ouvrages des artistes vivants, il n'était pas aisé de remarquer certain portrait d'homme, premier et unique échantillon d'un talent qui essayait de se révéler au public, mais devant lequel le public inattentif passait rapidement et sans même lever les yeux. Pour être juste, il convient d'ajouter que ledit portrait se trouvait placé au milieu de cette galerie naguère obscure, et aujourd'hui resplendissante de lumière, où l'on reléguait impitoyablement les œuvres médiocres des talents méconnus, et que les artistes appelaient d'un style assez pittoresque les *Catacombes* de l'Exposition. Il fallait être des amis de l'auteur pour aller chercher dans ces profondeurs ténébreuses le chef-d'œuvre qui devait être le point fatal de départ de la sinistre et terrible aventure dont je suis aujourd'hui l'historien; et bien que cette année-là m'eût fait des loisirs, moins charmants et moins désirés sans doute que ceux dont parle

Digitized by Google

Virgile, dans mes nombreuses promenades au Salon de 1848, je ne parvins même pas à découvrir cette toile fameuse, et son souvenir serait probablement perdu pour la postérité, si un critique célèbre n'eût pris le soin de lui en transmettre la description suivante :

« Aujourd'hui, pour la première fois, notre plume écrit le nom de M. X... — M. X... n'a exposé qu'un portrait d'homme, et cette toile suffirait à la gloire d'un grand peintre. C'est une tête d'une médiocre beauté, mais dont l'artiste a fait vibrer tous les atômes au point qu'elle s'agite dans sa pâte et jaillit dans son cadre. Jetée d'une main sûre en pleine lumière, toutes les saillies du masque étincellent et rayonnent, les muscles frissonnent sous les caresses du jour, la pensée est sculptée dans les reliefs du front et la profondeur est peinte dans les yeux. Les besicles enfourchées sur l'échine du nez tempèrent l'éclat du regard sans lui enlever son expression. Sous des lèvres épaisses et charnues la malice et l'esprit circulent avec le sang gaulois, l'épigramme arrive jusqu'aux dents où elle s'aiguise comme l'acier sur la pierre du remouleur. On devine que la moisson des victimes sera nombreuse et que la pointe acérée qui sera lancée par l'arc de cette bouche sagittaire frappera fort et droit dans la foule, sans s'inquiéter des misérables distinctions d'amis ou d'ennemis auxquelles sacrifient les âmes faibles. Cette accentuation précise et franche est ce qui nous plaît le plus dans ce chef-d'œuvre, et toute l'Exposition ne nous donnerait pas un autre exemple d'énergie primesautière et d'indépendance magistrale. Ce portrait vous empoigne l'attention et vous la met en lieu sûr et favorable aux méditations. »

Quand cet éloge parut dans le feuilleton d'un journal célèbre, il fit une profonde sensation chez M. Robineau. Madame Robineau en donna lecture deux fois de suite à haute voix devant toute la famille. M. Robineau l'écouta dans le plus profond recueillement, le petit Robineau garda un respectueux silence, et mademoiselle Robineau le relut plus tard dans un coin avec la plus vive satisfaction.

— Comment, monsieur Robineau, dit la bonne dame lorsqu'elle eut terminé sa seconde lecture, nous avons dans notre maison un aussi grand artiste, et vous ne soupçonnez même pas son talent! Ah! monsieur, vous qui prétendez vous connaître en peinture!...

— Je m'y connais aussi, madame, je m'y connais très-bien, je m'en flatte. Je n'ai pas été pendant trente ans dans la partie sans y avoir acquis des connaissances spéciales... Mais que voulez-vous, mon amie, je n'avais jamais vu de tableaux de M. X... sans cela...

— Sans cela vous ne lui auriez pas donné congé pour deux ou trois malheureux termes qu'il vous doit.

— Mais, ma bonne amie, c'est vous-même...

— Pouvais-je supposer que ce jeune homme avait du talent? c'était

Digitized by Google

à vous de voir, de savoir... et puisque vous avez des connaissances spéciales, comme vous dites, il fallait apprécier par vous-même. Pour une partie du prix de son loyer nous lui aurions fait faire le portrait de Léocadie, que je désire depuis si longtemps. Maintenant, grâce à votre maladresse, vous avez perdu l'occasion d'avoir un portrait fait par un artiste célèbre, et presque pour rien, pour un terme de quatre-vingt-seize francs, dont vous ne serez jamais payé, c'est moi qui vous le dis.

— Vous vous trompez, madame Robineau, nous serons payés et de ce terme-ci et des autres qui nous sont dus. J'ai assez de connaissances spéciales pour négocier cette affaire et la mener à bien. Grâce au ciel, je n'ai pas été pendant trente ans dans la partie sans m'être fait une idée de la manière dont il faut prendre les artistes. Je sais quel langage il faut leur parler, et je vais de ce pas...

— Quoi donc, et quel est votre plan, monsieur Robineau? ne pouvez-vous pas me le dire?

— Vous verrez, madame Robineau, vous verrez que je sais mener une affaire à bien, surtout avec les artistes. Oh! je les connais bien, les artistes, je les connais. Je n'ai pas été pendant trente ans.....

Mais madame Robineau ne paraissait pas disposée à se rendre aux excellents arguments de son mari. Elle aussi avait été pendant trente ans dans la partie, et ses connaissances spéciales n'étaient guère moins étendues que celles de son époux, bien qu'elle n'en tirât pas vanité comme lui.

— Monsieur Robineau, reprit-elle, je ne sais ce que vous allez faire, mais vous y mettez trop d'insistance pour que ce ne soit pas une bêtise. Je vous en avertis, agissez comme vous l'entendez, mais je vais faire prier M. X... de descendre ici et je lui commanderai le portrait de Léocadie.

— Mais, ma bonne amie, un peu de patience.

— J'en ai eu trop longtemps, de la patience. Si j'avais suivi mes premières inspirations j'aurais déjà le portrait de ma fille, il serait à l'exposition, on aurait fait un article comme celui-ci à son sujet, on aurait inséré son éloge dans les journaux et alors il se serait présenté pour elle une infinité de partis avantageux.

— Grâce au ciel et à ma fortune assez rondelette, les prétendants à la main de Léocadie ne manqueront jamais.

— Oui, sans moi vous lui ferez épouser M. Géraud.

— Un honnête négociant, un homme rangé, laborieux...

— Est-ce que votre fille a besoin d'un homme laborieux? Est-ce qu'elle est faite pour épouser un négociant?

— Vous voulez peut-être qu'elle épouse un prince ?

— Pourquoi pas? N'est-elle pas assez belle pour cela?

Digitized by Google

— Sans doute, sans doute, mais considérez donc, madame Robineau, nous-mêmes, que sommes-nous? d'anciens négociants retirés, voilà tout.

— Comment, M. Robineau, la fréquentation habituelle des artistes ne vous a-t-elle pas élevé au-dessus de votre état?

— Je ne dis pas non, mais en définitive je n'étais qu'un marchand de couleurs, et il me semble que la fille d'un marchand de couleurs...

— Peut bien épouser le fils d'un marchand de laines, n'est-il pas vrai? Eh bien! non, monsieur, une pareille alliance n'est pas ce qui convient à Léocadie, et pour commencer je veux que M. X..., puisqu'il est célèbre, fasse son portrait, et j'entends que ce portrait figure à l'exposition prochaine. Vous verrez ensuite ce qui arrivera.

— Parbleu! ce qui arrivera, je n'en sais rien, ni vous non plus, madame Robineau, mais tout ce que je sais, c'est que mon idée n'exclut nullement la vôtre, et qu'au contraire elle la corrobore en me faisant recouvrer intégralement le montant des termes échus et non payés.

— Mais dites-la donc tout de suite votre idée, et qu'il n'en soit plus question.

— Je vais vous la faire connaître, mais vous me promettez de me laisser entamer la négociation?

— Soit. Au surplus si vous échouez je serai là pour raccommoder l'affaire.

— Oh! ne craignez rien, je n'ai pas été pendant trente ans dans la partie... Il suffit : vous allez savoir mon projet. Le portrait de Léocadie, c'est pour un jeune artiste une bonne fortune, une excellente occasion d'attirer l'attention sur lui; une si jolie tête! Dieu, dans mon temps combien je connaissais d'artistes qui eussent été trop heureux de la peindre pour rien; mais aujourd'hui tout se gâte, et le moindre petit barbouilleur exige cinq cents francs pour faire un simple portrait en buste. Je suis sûr que celui-ci quand il aura connaissance de cet article ne voudra plus travailler à moins de mille francs par tête. D'une façon je m'en réjouis, parce que d'une manière ou d'une autre mes termes arriérés seront payés, mais d'un autre côté...

— D'un autre côté, interrompit la bonne dame impatientée par les divagations de son mari, d'un autre côté vous oubliez de me dire quelle est votre idée.

— Au contraire, ma bonne amie, voilà que j'y arrive.

— C'est bien heureux; si je vous avais laissé aller vous en seriez maintenant au chapitre des mauvaises couleurs que les artistes emploient aujourd'hui, et quand vous êtes sur ce terrain-là, Dieu sait comme il est difficile de vous en arracher!

— Si vous m'interrompez toujours, madame Robineau, je me verrai obligé moi-même à garder le silence.

Digitized by Google

— Oh! vous êtes bavard comme une vieille femme, et une fois que vous êtes en train on ne peut plus vous arrêter. Je suis étonnée que vous n'alliez pas comme votre voisin Brigandeau pérorer dans les clubs.

— Ce genre de réunions, vous le savez, n'a jamais eu mes sympathies.

— Vous n'avez pourtant pas été tout à fait étranger à leur institution. Est-ce que vous n'êtes pas un de ces gardes nationaux qui ont aidé à renverser le gouvernement?

— Ne parlons pas politique, madame Robineau, je vous en prie. Vous savez bien que sur ce terrain mes opinions sont inflexibles et que je ne transigerai jamais avec ma conscience.

— C'est donc votre conscience qui vous faisait crier : *Vive la Réforme!*

— En ma qualité de capitaine, je devais l'exemple à ma compagnie.

— Bel exemple que vous lui donniez là.

— Je protestais contre l'arbitraire et défendais les institutions de mon pays.

— Dites plutôt que vous faisiez tous vos efforts pour les renverser.

— Le ciel m'est témoin que je n'ai jamais eu pareille intention et si l'on m'avait écouté....

— Mais on ne vous a pas écouté, et vous avez vu vos locataires déménager sans payer et vos appartements vous rester sur les bras.

— Madame Robineau, l'intérêt n'a jamais été le guide de ma conduite, et mes actions se sont toujours inspirées du patriotisme le plus pur et le plus désintéressé.

— Je sais bien que vous avez toujours été la dupe quand vous vous êtes occupé d'affaires qui ne vous regardaient pas, et au lieu de vous glorifier du rôle que vous avez joué, vous devriez bien plutôt en être honteux.

— Non, madame Robineau, non, je ne vous cèderai pas sur ce point, mes convictions ne me le permettent pas, et j'ai résolu de consacrer le souvenir mémorable de cette journée où, à la tête de ma compagnie....

— Monsieur Robineau, dit la bonne dame en frappant vivement le sol d'un pied impatient, nous voilà bien loin du portrait de Léocadie.

— C'est ce qui vous trompe, ma bonne amie. Le portrait de Léocadie serait à mes yeux, et je n'ai pas été pendant trente ans dans la partie sans m'y connaître, serait, dis-je, une faible compensation des trois cents francs environ que M. X.... me doit; pour aider ce jeune homme à acquitter la somme tout entière, j'ai résolu de lui commander en même temps un autre portrait, le mien.

— Votre portrait!

— Oui, il faut encourager les arts. Je me ferai peindre en capitaine de la garde nationale, à la tête de ma compagnie.

Digitized by Google

— Et que comptez-vous faire de ce chef-d'œuvre ?

— Le mettre là, fit M. Robineau en désignant du doigt un large panneau du salon vide encore. Il fera pendant avec le vôtre, ajouta-t-il.

— Mon portrait! s'écria madame Robineau; où est-il? vous n'avez jamais voulu le faire exécuter, prétendant que les peintres d'aujourd'hui n'emploient plus que de mauvaises couleurs.

— Je veillerai à ce que celui-ci ne se serve que des couleurs de mon invention.

— Vous voulez donc lui faire faire aussi mon portrait?

— Je veux qu'il peigne toute la famille.

— Il fallait donc le dire tout de suite, dit madame Robineau avec un rayonnant sourire.

La ménagère était désarmée. Dès qu'il entrait dans les vues de son mari de joindre sa gracieuse effigie à celle du capitaine de la garde nationale, il n'y avait plus à douter de son consentement. Deux mots terminèrent amicalement cette chaude discussion d'art et de politique. Il fut convenu que M. X.... serait sommé de peindre monsieur et madame Robineau, leur aimable fille et même le petit Oscar Robineau, enfant délicieux et fort bien élevé, qui battait déjà sa bonne et ne manquait jamais de vider les bouteilles quand on les lui laissait sous la main. Par contre et pour rémunération de son travail, M. X.... serait libéré de ses trois termes en retard, et s'il le fallait absolument on irait même jusqu'à lui compter cent francs de supplément, le tout à la condition expresse qu'il n'emploierait que des couleurs de première qualité choisies par M. Robineau, qui avait sur ce point, nous le savons, des connaissances spéciales acquises par trente années d'expérience.

Pendant que le père montait chez l'artiste, et que la mère infligeait au gracieux Oscar une correction méritée par quelque nouvelle et charmante incartade, mademoiselle Léocadie, qui avait assisté en fille muette et réservée à la discussion des deux époux, s'empara du journal abandonné, et alla lire et commenter l'article au fond du salon. Une douce satisfaction éclairait son front virginal, et une émotion plus vive peut-être qu'il ne convenait au plaisir d'être peinte de l'inspirer, colorait ses joues d'un brillant incarnat.

II.

X...., le pauvre peintre devenu tout à coup célèbre, et que les tristes événements dont il sera parlé plus loin nous interdisent de désigner autrement que par le signe convenu des inconnues mathématiques, X.... habitait, suivant la coutume des jeunes artistes et des littérateurs

Digitized by Google

de tout âge, dans les combles de la maison. Son atelier cependant, d'un accès facile, était bien tenu, assez proprement meublé de copies d'après les maîtres et d'études bien commencées. Un certain ordre régnait partout, et annonçait des habitudes réglées et laborieuses que l'aspect de l'habitant de ces hautes régions était loin de démentir.

Figurez-vous un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, aux yeux bleus et doux, au visage ouvert et sérieux, aux cheveux châtains clair mieux entretenus que ne l'est d'ordinaire la chevelure de nos jeunes artistes, à la démarche élégante, à l'attitude honnête, timide et presque craintive. C'était bien l'homme de cet intérieur correct, propret, engageant et presque distingué; je dis « presque, » attendu le pot à tabac et la pipe que j'entrevois négligemment couchée sur la table, et ces deux fleurets démouchetés croisés sur la muraille en attendant, sans doute, que deux belles râpières, historiques ou non, viennent les remplacer avantageusement. Hors ces deux « aiguilles à tricoter la dernière camisole, » comme disait feu Van Oudendick, mon premier maître d'armes, rien chez l'artiste ne pouvait faire soupçonner une humeur belliqueuse, et sa politesse, naturellement aisée, témoignait d'un cœur excellent, bien différente de cette politesse froide et calculée, sous laquelle le bretteur de profession cache les sentiments les plus bas et le caractère le plus misérable.

Lorsque M. Robineau frappa à la porte de l'atelier, le jeune artiste était occupé à peindre une tête qu'il cacha aussitôt derrière d'autres toiles retournées du côté de la muraille. A la vue de son propriétaire, X.... recula d'un pas en ouvrant la porte, et une subite rougeur lui monta au visage.

—Je vous dérange, mon jeune locataire, je vous dérange ? fit M. Robineau en saluant presque jusqu'à terre un homme à qui la veille encore il ne rendait pas son salut.

— Non, monsieur, répondit timidement l'artiste, vous ne me dérangez nullement. Donnez-vous la peine d'entrer; excusez-moi si je ne vous offre pas un fauteuil...

— Oui, je sais, vous n'en avez pas. Heureuse et insouciante jeunesse qui n'a pas de fauteuil, et qui porte sur le front le cachet de la santé et du bonheur !

En prononçant cette phrase sentencieuse, M. Robineau s'assit sur une des deux chaises de paille de l'établissement, et il faillit la briser sous le poids de son torse puissant; puis passant son mouchoir sur son front et reprenant haleine :

— Ouf! dit-il, c'est haut à monter, six étages, mais qu'importe! pourvu qu'on rencontre le talent, il ne faut pas compter les marches de l'escalier.

Le jeune homme s'inclina poliment.

Digitized by Google

— Ah! vous êtes plus heureux encore que vous ne pensez, jeune homme, poursuivit le propriétaire; vous n'avez pas de soucis, vous, pas d'ennuis, de préoccupations, d'inquiétudes; vous n'avez pas de maisons à louer, de toitures à entretenir, de réparations à payer, de loyers à recouvrer, de mauvais locataires à faire déguerpir.

Le jeune artiste devint pourpre et releva assez fièrement la tête.

— Monsieur, dit-il d'une voix tremblante mais dans laquelle on pouvait entrevoir un germe de dignité blessée, je sais que je vous dois trois termes.

— Oh! ce n'est pas un reproche que je vous fais.

— Je n'ai pas oublié, monsieur, avec quelle patience vous avez attendu.

— Laissons-là ma patience, jeune homme; je ne vous veux pas de mal, moi, au contraire, mais vous comprenez que je ne puis pourtant pas perdre le montant de mes loyers.

— Vous ne perdrez rien, monsieur, soyez-en sûr, et j'ai l'espoir que bientôt vous serez satisfait.

— C'est bien ainsi que je l'entends, mon jeune ami, mais je veux quelque chose de plus qu'une espérance, je veux une réalité. Quand on a un talent comme le vôtre, que diable!

— Hélas! monsieur, mon talent, comme il vous plaît de dire, n'a pu jusqu'à présent me tirer de la misère, et si vous voulez être payé sur-le-champ, je vous avouerai que je n'en ai pas aujourd'hui les moyens.

— Bon, pensa M. Robineau, il ne soupçonne pas encore l'existence de l'article; il ne sait pas que demain il sera un peintre célèbre; il faut profiter de la circonstance, et, au lieu de lui donner un supplément de cent francs, c'est lui qui me redevra cent francs, les trois portraits faits.

Cette réflexion avait traversé comme un éclair l'esprit de M. Robineau.

L'artiste reprit:

— Cependant, monsieur, si, au lieu de faire vendre, comme vous en avez le droit, mon pauvre mobilier, insuffisant même à couvrir les frais, vous voulez bien attendre quinze jours encore, je crois pouvoir vous affirmer que vous serez intégralement payé de tout ce que je vous dois.

— Quinze jours! Non, non, cela ne ferait pas mon affaire. Et puis, qui me dit que, dans quinze jours, cela ne serait pas à recommencer?

— Non, monsieur, je vous promets que dans quinze jours vous serez payé. Voici un portrait que je dois finir la semaine prochaine, et le prix m'en sera compté sur-le-champ. Vous voyez donc que vous n'avez plus même quinze jours à patienter.

— Diable! diable! vous faites donc des portraits à trois cents francs, vous?

Digitized by Google

— A trois cents francs, non, mais à cinq cents. Ce portrait m'est payé cinq cents francs.

— C'est donc un millionnaire qui vous fait faire ça?

— Non, monsieur, c'est un médecin.

— Oh! un médecin, je le conçois; ça spécule sur la mort; mais nous autres, pauvres rentiers, nous ne pourrions pas payer un portrait comme cela plus de cent francs, et encore.

— Cent francs, c'est à peine le prix de la toile et des couleurs.

— Ne me dites pas cela, à moi; je suis un homme spécial; j'ai été pendant trente ans dans la partie, et je sais ce que cela vaut. Vous avez d'abord une toile de 40, dix francs; mettons douze francs avec un châssis à clés. Nous avons maintenant les couleurs; il faut en étendre beaucoup sur une toile pour dépenser dix francs; passons deux francs de plus si vous avez la mauvaise habitude d'empâter, et ajoutons vingt sous pour l'usure des pinceaux; c'est beaucoup, je le sais bien; mais enfin ajoutons-les. Comptez, et vous verrez que tout cela ne monte qu'à vingt-cinq francs. Mettons trente francs pour ne pas lésiner. C'est donc soixante-dix francs qui vous restent pour votre travail, et si vous y employez cinq jours, c'est quatorze francs nets que vous aurez gagnés par jour. Ce n'est pas mal. Vous voyez bien, mon jeune ami, que je sais calculer.

— Parfaitement, et devant des chiffres si éloquents je n'ai plus qu'à m'incliner.

Il y avait une légère teinte d'ironie, peu habituelle chez lui, dans les paroles que X..... venait de prononcer. Mais cette nuance était trop délicate pour qu'elle fût saisie même par un ex-marchand de couleurs.

— J'étais bien sûr que vous entendriez raison, riposta le propriétaire. A tout autre qu'à moi, je comprends que vous fassiez payer un portrait en buste cinq cents francs; mais à moi, combien demanderiez-vous?

— Cinq cents francs également, répondit simplement le peintre.

M. Robineau le regarda de l'air d'un homme qui voit un prodige qu'il ne comprend pas.

— Pas possible! s'écria-t-il enfin en balbutiant.

— Je vous demande pardon, monsieur, je ne le ferais pas à moins de cinq cents francs, ou je le ferais pour rien.

— Pour rien! Et croyez-vous donc, mon jeune ami, que je veuille accepter un présent de mon locataire?

— Je ne vous l'offre pas, mais si vous l'exigez...

— Je n'exige rien, non, je n'exige rien; mais je pensais....., j'espérais....

Décidément, l'ex-marchand de couleurs perdait pied, et sa diplo-

Digitized by Google

matie se trouvait en défaut devant la simplicité polie de son locataire.

— Au surplus, c'est là une supposition toute gratuite, reprit obligeamment l'artiste pour tirer M. Robineau d'embarras; il n'est pas question de portrait pour vous, mais, pour moi, de payer mes termes arriérés.

— Et justement, s'écria le propriétaire saisissant la balle au bond, il s'agit à la fois de l'une et de l'autre chose; celle-ci même ne peut pas aller sans l'autre, c'est-à-dire que l'une doit servir à l'autre. En un mot, je m'explique : voulez-vous faire mon portrait?

L'artiste réfléchit un instant, puis, fixant son œil doux sur le visage sensiblement kalmouk et rougeaud de l'ex-marchand de couleurs :

— M. Robineau, lui dit-il, je vous ai déjà dit que je prenais cinq cents francs, et ce prix, je le sais, ne peut vous convenir.

Le propriétaire pencha piteusement la tête sur sa poitrine, pensant avec douleur à la prompte et fâcheuse issue que semblaient promettre ses négociations, quand tout à coup la porte s'ouvrit violemment et livra passage à un jeune homme joufflu, barbu, crépu, qui se précipita dans l'atelier un journal à la main et criant :

— Vivat! vivat! l'univers est à nous! Tiens, lis, mais lis donc, lis donc!

Et en parlant ainsi il mettait le feuilleton du journal sous le nez du jeune artiste. Celui-ci, qui ne savait pas ce dont il était question, prit machinalement le journal des mains de son ami et se mit à lire aussi tranquillement que s'il se fût agi des affaires d'Orient. Mais peu à peu, en avançant dans sa lecture, son visage pâlit, puis devint incarnat, ses yeux brillèrent, ses mains tremblèrent, et il tomba presque inanimé dans les bras de son ami.

Quand il revint à lui il aperçut M. Robineau qui faisait assez piètre figure; il en eut presque pitié, et lui souriant avec douceur :

— Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, monsieur, dit-il, mais la joie, l'émotion... Enfin le sort fatal qui s'attachait à mes pas est rompu. Lisez, lisez, monsieur, vous comprendrez et vous excuserez tout.

Disant cela, le naïf jeune homme tendait le journal à Robineau. Celui-ci le prit lentement, et bien qu'il connût parfaitement l'article, il le lut ou feignit de le lire en entier.

— Après, dit-il froidement en jetant le journal sur la table.

— Après? s'écria l'artiste avec feu. Ne comprenez-vous pas que ma réputation commence, que désormais ce n'est plus 500 fr. mais 1,000 fr. que je demanderai pour mes portraits; ne voyez-vous pas que ma fortune est faite!

— Pas encore, jeune homme, pas encore.

— Oh! monsieur, n'essayez pas de souffler sur mes rêves; laissez-moi, ne fût-ce qu'un instant, jouir de mon bonheur. Et tenez, je suis

Digitized by Google

si content, que si je ne craignais de vous offenser encore une fois, je vous offrirais de vous faire gratuitement le portrait que je refusais tout à l'heure d'entreprendre pour de l'argent.

— Jeune homme, je vous l'ai dit, je ne consentirai jamais à ce que vous fassiez mon portrait sans vous offrir une juste rémunération pour votre labeur.

— Trop ou pas assez, par conséquent impossible. Il en est, monsieur, de notre commerce comme de tout autre, comme de celui des couleurs; si une fois nous mettons notre marchandise au rabais, c'est fini, nous ne trouvons plus à la vendre.

— N'est-ce que cela? ma discrétion...

— C'est cela et autre chose encore, une sorte de sentiment de dignité personnelle qui nous permet de donner, non de vendre à vil prix.

La négociation prenait une tournure de moins en moins prospère. M. Robineau appela à son secours tous les moyens de persuasion.

— Mais moi, mon cher monsieur X..., je ne suis pas le premier venu pour vous, je ne suis pas un acheteur ordinaire. Vous en conviendrez, j'ai eu quelques bontés pour vous.

— Et je vous en suis vivement reconnaissant, monsieur Robineau; vous offrirais-je sans cela ce que je vous offre, mon temps et mon humble talent, toute ma richesse enfin?

— C'est fort bien, certainement, mais sur ce pied-là nous ne pourrons jamais nous entendre. D'ailleurs, ce n'est pas seulement mon portrait qu'il s'agissait de faire. Il y avait encore celui de ma femme, et puis celui de ma fille Léocadie.

— De votre fil..., s'écria l'artiste.

— Oui, et pour ces trois portraits je comptais bien vous tenir quitte des trois termes arriérés; car il y a trois termes arriérés. C'est une somme de trois cents francs, jeune homme, que vous me devez; encore je ne parle pas des intérêts, je vous en fais remise.

L'artiste, pendant cette supputation laborieuse, avait eu le temps de se remettre et de reprendre son sang-froid, très-prompt, nous l'avons vu, à lui faire défaut.

— Quelle que soit la somme, trois portraits sont une affaire importante, dit-il, et l'on doit y regarder à deux fois avant de la refuser.

— Ainsi vous ne dites pas non?

Le jeune homme ne voulait pas avoir l'air de céder trop aisément. « La parole ayant été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, » il y eut recours, et crut devoir répondre qu'il serait charmé sans doute de peindre une si charmante famille, mais que les conditions lui paraissaient insuffisantes pour réaliser ce qu'il avait rêvé.

L'ex-marchand de couleurs crut l'instant favorable pour frapper son coup décisif.

Digitized by Google

— Tenez, dit-il, j'ajouterai cent francs à ce que vous me devez, mais vous ferez une tête de mon petit Oscar.

Devant cette kyrielle de portraits qui le menaçait, l'artiste recula.

— Non, s'empressa-t-il de dire dans la crainte qu'une cinquième figure ne vint à grimacer à l'horizon, non, j'accepte vos premières conditions, je ferai trois portraits, le vôtre, celui de madame votre épouse et celui de mademoiselle votre fille, après quoi nous serons quittes.

— C'est entendu, vous avez ma parole.

— Je vous donne pareillement la mienne.

— Qu'est-ce que je disais? je savais bien que nous finirions par nous entendre !

— En effet, rien n'était plus simple.

— Eh bien ! quand commencerons-nous?

— Quand vous le voudrez, monsieur Robineau. Si vous voulez me permettre d'aller prendre l'heure de mademoiselle votre fille, nous nous mettrons à la besogne dès demain.

— Dès demain, soit, mais ce n'est pas par ma fille que nous commencerons, si vous le voulez bien.

— Ah ! fit le peintre avec une petite moue d'impatience.

Mais il refoula tout aussitôt sa mauvaise humeur en pensant qu'il mènerait bon train la tête du papa afin d'avoir bien vite devant les yeux le joli visage de la fille.

— Après cela, si vous voulez commencer par madame Robineau, reprit l'ex-marchand de couleurs, je le veux bien, vous êtes libre.

Madame Robineau était une dame d'une encolure magistrale, d'une beauté problématique, même dans le passé, d'un visage fleuri et coloré, d'une ampleur à toucher les deux côtés du cadre, bref un modèle excellent pour un peintre de grotesques. X... n'avait jamais eu de goût pour les caricatures, et en cela il montrait la délicatesse et l'élévation de sa nature. Il secoua la tête.

— Non, dit-il, le portrait de madame Robineau exigera une étude sérieuse, comme le vôtre, et il vaudrait mieux, dans l'intérêt même de sa réussite, que je m'occupasse d'abord de celui de mademoiselle Léocadie.

M. Robineau assura que cela lui était parfaitement égal, et après avoir serré avec effusion la main de son jeune ami, il s'empressa d'aller porter à sa femme la bonne nouvelle. Il n'avait pas osé mettre sur le tapis les couleurs de son invention, mais il se promit bien d'y revenir plus tard.

Quand il fut parti, l'ami de notre artiste, vrai loustic d'atelier, qui avait, — nul ne dirait pourquoi, — retenu sur ses lèvres, pendant tout cet entretien, l'épigramme prête à s'en échapper, fixa ses yeux vifs et

Digitized by Google

noirs sur X... et lui dit, de ce ton inimitable qui appartient au gamin de Paris :

— Tu vas peindre cette tête-là, toi ?

— Il le faut bien ; c'est à cette condition que j'aurai le modèle pour achever celle-ci.

X.... avait pris la toile qu'il avait si promptement dérobée aux regards de M. Robineau, et venait de la placer sur le chevalet. C'était une ébauche d'une jolie tête de jeune fille, et un œil exercé aurait peut-être trouvé quelque ressemblance entre cette figure et le visage de mademoiselle Léocadie.

— C'est juste, fit le rapin, qui semblait à son air en savoir plus long qu'il n'en voulait dire ; système des compensations. N'importe, je ne sais ce que j'ai là qui me dit que la tête de ce vieux marchand d'ocre te portera malheur.

— Bast ! tu es fou.

— Bast ! je suis fou, répéta le rapin.

Et il ne fut plus question de cette affaire entre les deux amis.

III.

Le lendemain, à l'heure où notre peintre attendait M. Robineau pour commencer son portrait, un petit coup bien léger qui ne trahissait pas le propriétaire ni le sexe masculin, fut frappé à la porte de l'atelier. X.... s'empressa d'ouvrir, et quel ne fut pas son étonnement en voyant apparaître madame Robineau en personne.

— M. Robineau est occupé aujourd'hui, dit-elle en minaudant, et c'est moi qui viens poser à sa place. Cela vous est égal sans doute.

X..., qui était la courtoisie même, assura, quoi qu'il en eût, que cet échange lui était particulièrement agréable. Et sans demander ni désirer de plus amples explications, il prit une toile immense, un morceau de craie blanche et se mit en devoir de vider sa coupe d'amertume le plus lestement possible.

Voici le mot de cette transmutation du mari en la femme : Madame Robineau, dès qu'elle avait connu l'heureux résultat des négociations de son mari, s'était enflammée du plus ardent désir d'être peinte la première. Elle n'avait eu aucune peine à lui persuader que cela serait préférable à tous les points de vue, et comme les points de vue de sa femme étaient chose sacrée pour M. Robineau, celui-ci s'était déclaré tout de suite satisfait et joyeux des nouveaux arrangements.

Peut-être au fond de tout cela aurait-on découvert un mobile supérieur, si l'on s'était donné la peine de le chercher. Les personnes dont je tiens les détails précis de cette histoire n'ont pu m'éclairer à cet

Digitized by Google

égard. Mais il est possible cependant que madame Robineau eut observé que M. X.... se trouvait toujours à point nommé sur son passage quand elle allait se promener avec sa fille, et que celle-ci baissait toujours le front quand on prononçait devant elle le nom de M. X...., elle avait même pu présumer qu'il s'était établi entre les deux jeunes gens un de ces courants magnétiques auxquels les cœurs ne résistent guère plus que les tables. Toutes les femmes sont bonnes mères, et je nie *à priori* qu'il y en ait de mauvaises.

Celle-ci obéissait sans doute aussi, même sans en avoir conscience, aux heureux instincts de son cœur. Elle voulait, j'en ai la conviction, observer de près ce jeune homme, s'instruire de ses habitudes, sonder ses pensées, et qui sait? elle aurait vu avec plaisir, même en temps de république, sa fille épouser un prince, mais elle n'aurait pas pourtant dédaigné pour elle un artiste qui lui aurait apporté en dot une belle renommée, une brillante fortune et une solide affection. Ce que madame Robineau, la bourgeoise, méprisait avant tout, c'était le bourgeois. L'idée que sa fille épouserait un marchand ne pouvait pas entrer dans sa tête. Madame Robineau était pétrie de préjugés contre sa propre caste, et jamais elle n'aurait admis que la générosité, l'intelligence et l'honneur fussent accessibles à tous les degrés de l'échelle sociale et dans tous les états de fortune. Qu'importe, elle aimait sa fille, et je lui passe tous ses travers en compensation de cette bonne et vulgaire qualité.

Il n'a pas fallu à l'artiste le temps que vous employez à lire ces réflexions de l'historien, pour qu'il ait ébauché largement, avec une pâte grise que les peintres nomment *teinte neutre*, la tête opaque et massive de madame Robineau. Ce n'est rien encore, et pourtant c'est frappant de ressemblance, à ce point que le petit Oscar, l'espérance et le désespoir de la souche Robineau, étant venu demander une clé dont son père avait besoin, s'est écrié en entrant :

— Oh ! maman, comme tu ressembles !

On s'est séparé sur ce mot mémorable, le modèle et l'artiste très-satisfaits l'un de l'autre, après une séance de deux heures. X...., victime de sa conscience, avait fini par écouter ses honnêtes instincts et par se promettre qu'il ne *bâclerait* pas, comme il en avait eu d'abord l'intention, la tête ingrate de l'ex-marchande de couleurs. Le masque était à la vérité d'un aspect désagréable, mais l'art aidant, on en pouvait encore tirer un assez bon parti par la richesse du coloris et la force de l'expression.

Le lendemain une seconde séance amena la peinture à cet état intermédiaire de l'ébauche où les traits disparaissent dans la pâte pour prendre ensuite, sous des touches plus accentuées, leur vrai relief et leur juste coloration. Au milieu de cette espèce de brume, dans la-

Digitized by Google

quelle le visage enluminé de la bonne dame éteignait ses vives couleurs, madame Robineau, en jetant un dernier regard sur la toile, ne reconnut plus sa noble image.

— Comment! s'écria-t-elle étonnée, c'était si bien tout à l'heure et vous avez tout effacé!

— Je n'ai rien effacé, madame, répondit le peintre en souriant, j'ai seulement harmonié les tons et fondu les nuances.

— Mais c'est que ça ne ressemble plus du tout.

— Ne vous inquiétez pas; demain vous aurez recouvré toute votre ressemblance.

— Vrai?

— Foi d'artiste.

Madame Robineau, pour une femme qui avait fait le négoce pendant trente ans de sa vie, et qui était née à Paris, rue Saint-Honoré, n'était que médiocrement atteinte de scepticisme. Elle eut confiance, crut aux paroles du jeune homme, et en rentrant n'eut rien de plus pressant à publier que la fin prochaine de son portrait.

— Déjà! fit M. Robineau d'un ton de regret.

L'ex-marchand de couleurs, quelques connaissances spéciales qu'il eût en peinture, eut peur un instant de s'être laissé duper par son locataire en lui octroyant le montant de ses trois termes pour prix des trois portraits. Il supputait à part lui à quel chiffre scandaleux monterait dans ce marché la rémunération de l'artiste, et il se promettait bien de regagner sur son portrait tout le temps que le peintre aurait économisé sur celui de madame Robineau.

Il avait fait son calcul d'heures employées à raison de trois francs l'heure; en comptant trente francs de déboursés pour chacun des deux portraits, il lui restait une somme de deux cent quarante francs en heures à répartir sur la tête de sa femme et sur la sienne. C'était donc quarante heures pour chacun. Si le portrait de sa femme n'absorbait que vingt heures du temps de l'artiste, c'étaient vingt heures à reporter en boni sur son propre portrait, ce qui lui donnait une somme de soixante heures à utiliser d'une manière ou d'une autre, bien déterminé d'ailleurs à ne pas faire au peintre la concession d'une minute. Quant au portrait de mademoiselle Léocadie, il n'était compté pour rien dans ce calcul. Trop heureux l'artiste qui avait à peindre un pareil modèle!

M. Robineau était un homme positif, franc comme l'or, rond en affaires; partout et en tout il voulait avoir son dû, mais rien que son dû.

Or, il advint que, pressé d'étudier de plus près qu'il n'avait pu le faire les traits fins et délicats de la fille, le jeune peintre traita largement et haut la main ceux de la mère. Dix-huit heures suffirent à la besogne, — M. Robineau les avait comptées, — et vraiment l'œuvre était

Digitized by Google

remarquable, la ressemblance étonnante, le jeu de la physionomie plein de mouvement, le coloris plein de chaleur. La touche en était large, hardie, presque sauvage. A la vérité, on aurait mieux aimé une touche molle, une peinture arrondie et léchée, sans aucune de ces aspérités qu'une brosse indépendante se plaît à semer sur sa route pour produire de plus puissants effets d'ombre et de lumière, mais le journal avait si bien dit que tout le mérite d'un tableau consistait dans les empâtements, et que la peinture unie et soignée n'était bonne que pour les épiciers, que les époux Robineau n'osèrent pas exprimer tout haut ce qu'ils pensaient tout bas.

D'ailleurs, le portrait avait un si haut mérite de ressemblance, il obtint un si grand succès auprès du jeune Oscar et de la bonne, lorsque le peintre, un soir fortuné pour lui, fut admis à le présenter lui-même à la famille, qu'il eût été imprudent peut-être d'y demander des retouches. Madame Robineau, sensiblement flattée dans son image, ne voulait plus que l'artiste y mît la main, et M. Robineau, qui jouissait par avance de la douce perspective de voir les vingt-deux heures supplémentaires s'ajouter aux quarante heures auxquelles son portrait avait droit, suivant lui, ne fit aucune difficulté pour admettre cette première toile aux honneurs de son salon. Une bordure surchargée de roses, en carton-pâte doré, lui servit de cadre, et un clou solide, enfoncé par l'artiste lui-même, servit de point de suspension au chef puissant de la matrone.

Mais les compliments que recueillit l'artiste, les éloges, singuliers parfois, qu'on lui prodigua à la ronde, ne valurent pas pour lui les cinq ou six regards expressifs que lui lança à la dérobée mademoiselle Léocadie, et surtout les quelques paroles tremblantes qu'elle balbutia lorsque, profitant d'une entrée bruyante de M. Oscar, il lui demanda s'il lui serait agréable que son portrait fût fait de sa main. Ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne sut bien peut-être ce qu'il fut répondu à cette question hasardée, toujours est-il qu'elle noua entre eux le fil d'un petit secret auquel ils rêvèrent toute la nuit suivante.

Le lendemain, on avait eu le temps de laisser refroidir l'enthousiasme de la veille, et quelques légers défauts commencèrent à apparaître aux yeux des deux époux. L'artiste fut mandé.

— Ne trouvez-vous pas, mon cher monsieur X...., dit madame Robineau, que les lèvres ne sourient pas assez ?

— Est-ce que l'œil droit, ajouta M. Robineau en fin connaisseur qu'il était, ne gagnerait pas à recevoir, comme l'œil gauche, un petit point de lumière,

M. Robineau n'était pas tout à fait étranger au jargon de l'atelier.

L'artiste regardait alternativement les deux époux avec un sourire tempéré par une légitime terreur.

Digitized by Google

— Ah ! c'est que moi, je m'y connais, reprit l'ex-marchand de couleurs, j'ai des connaissances spéciales; je n'ai pas été trente ans dans la partie sans savoir ce que c'est qu'un tableau.

L'artiste regardait toujours et ne répondait rien.

— Voulez-vous me permettre encore une petite observation, reprit madame Robineau? je crois que vous m'avez fait le nez un peu long et le menton un peu court.

Pour le coup, les yeux du jeune peintre devinrent tout à fait effarés; un moment il lorgna son chapeau déposé sur une chaise de l'autre côté de la salle, et songea à échapper par la fuite à la persécution qui le menaçait. En même temps il découvrit, à demi-cachée dans les rideaux, près de la croisée, la tête charmante de Léocadie. La jeune fille travaillait à un ouvrage de broderie, mais son œil distrait était ailleurs qu'aux feuillages éclos sous ses doigts rosés; ses traits étaient empreints d'inquiétude, son regard ressemblait à une prière.

X.... ne songea plus à s'enfuir, le sourire reparut sur ses lèvres, et le nuage, qui un moment avait obscurci son front, s'évanouit; sa tête même fit un signe affirmatif.

— C'est possible, dit-il de sa voix douce qui en ce moment retentit ailleurs encore qu'aux échos du salon, c'est possible, vous pouvez avoir raison.

— Eh bien, reprit madame Robineau, je suis contente que vous vous en aperceviez aussi, cela prouve que je ne m'étais pas trompée. Je suis bien aise de montrer à M. Robineau que je ne suis pas tout à fait aussi ignorante en peinture qu'il se l'imagine.

— Madame Robineau, vous savez bien que je n'ai jamais prétendu cela. Je me suis toujours borné à dire que j'avais acquis des connaissances spéciales par une longue pratique, et que je n'avais pas été trente ans de ma vie.....

— Je sais, je sais, interrompit-elle ; laissez-moi terminer avec M. X....., j'ai encore quelques observations à lui faire.

X..... frissonna de la tête aux pieds.

— Je me suis fait peindre en robe noire, reprit madame Robineau, parce que cela est plus grave, plus cossu, plus comme il faut. Mais maintenant que j'y pense, il me semble que je serais bien mieux en robe de soie à ramages.

— Mais, madame, hasarda le peintre, observez donc que l'ensemble du tableau est peint dans une certaine gamme qui s'harmonise avec le noir et qui ne sera plus d'accord avec une étoffe brillante de plusieurs couleurs.

— Vous croyez! J'ai pourtant là une robe qui me va fort bien et qui est fort belle. Tenez, je veux vous la montrer. Léocadie, ma fille, donnez-moi donc ma robe de damas jaune à bouquets rouges et verts.

X..... était sur les épines.

Digitized by Google

Léocadie s'empressa d'obéir à sa mère et ne tarda pas à reparaître avec la belle robe en question. En approchant, elle jeta au jeune peintre un regard suppliant qui alla droit à son cœur. Ce regard lui inspira une hardiesse bien grande.

— Et vous, mademoiselle, dit-il, quel est votre avis?

— Je suis de l'avis de ma mère, répondit la jeune fille en rougissant.

Le jeune homme ne put s'empêcher d'admirer ce tact exquis de la jeune fille, qui jetait le manteau de sa grâce sur le mauvais goût maternel, et qui essayait de rendre moins douloureux à l'artiste le sacrifice de son travail, en lui laissant entrevoir que ce sacrifice lui serait compté.

Cependant, cet arrangement, ou, pour mieux dire, ce dérangement du portrait de sa femme, ne faisait pas le compte du mari, qui voyait s'évanouir dans un travail supplémentaire les heures qu'il avait bien compté s'approprier. Sa conscience lui faisait une loi de les défalquer rigoureusement du total; mais il trouva tout-à-coup un moyen sublime pour garder intégralement son droit supposé aux vingt-deux heures et pour mettre cependant sa conscience en repos.

— Mon jeune ami, dit-il, je vois bien que vous êtes décidé à porter une brosse téméraire sur ce portrait, bien que, pour mon compte, mes connaissances spéciales ne me permettent pas de douter que ce ne soit un grand tort de votre part. Mais puisque vous le voulez absolument, allez chercher votre palette, et ici, séance tenante, vous arrangerez tout cela. Pendant ce temps-là, l'heure du dîner arrivera, et vous nous ferez le plaisir de rester à dîner avec nous.

Sous les fleurs, l'artiste ne vit pas le piége. Il s'empressa d'aller chercher ses couleurs. Pendant ce temps-là, madame Robineau revêtit sa belle robe, et, deux heures ne s'étaient pas écoulées que déjà la transformation du portrait était terminée. Le plaisir de passer quelques moments auprès de Léocadie avait donné des ailes à son pinceau. Quelles ne furent donc pas sa surprise et son mécontentement, lorsque, tout à coup, madame Robineau se tournant vers sa fille :

— Léocadie, dit-elle, il est temps de mettre ton chapeau et ton écharpe. Tu sais bien que tu dînes aujourd'hui chez ta tante. Jeannette va te conduire.

Léocadie poussa un profond soupir, plia lentement sa broderie et jeta en sortant un bien triste regard au jeune peintre. Celui-ci crut même voir briller une larme dans ses yeux. Cette larme fut sa seule consolation, mais ce fut une consolation réelle. Ainsi la douleur des uns fait le bonheur des autres. Le jeune homme se sentait ému et satisfait à penser que cette larme était tombée pour lui.

Je vous laisse à deviner si le dîner fut joyeux pour notre héros. Tout entier renfermé en lui-même, il s'entretenait avec sa tendresse

Digitized by Google

naissante, et ses lèvres restèrent closes à tout autre mot qu'aux deux monosyllabes « oui » et « non ». Quand il se fut retiré, les deux époux se communiquèrent cette réflexion qu'ils avaient faite tous deux, savoir que leur jeune locataire était un bien maussade et bien ennuyeux personnage.

— Bah! ajouta, M. Robineau comme par manière d'explication, il est peut-être amoureux.

Le mot ne fut pas perdu, et madame Robineau, prenant un air très-fin, répondit :

— C'est bien possible.

IV.

Le succès qu'obtint le portrait de madame Robineau parmi les connaissances de la famille fut prodigieux.

— Qui vous a fait ce portrait? Combien vous a-t-il coûté? Dieu! qu'il est ressemblant! Comme les étoffes sont bien faites! Que cette robe de damas jaune à bouquets est admirable!

Telle était la litanie habituelle qui se débitait chaque jour dans le salon des époux Robineau. La robe jaune, surtout, produisait un grand effet, et la bonne dame se félicitait chaque jour davantage de l'excellente inspiration qu'elle avait eue de se faire pourtraire en ce bel équipage.

Quant à M. Robineau, il ne dormait plus. Il rêvait un succès pareil pour sa noble figure, et se voyait déjà à la tête de sa compagnie, son shakos sur l'oreille et son sabre à la main. Une malencontreuse fluxion l'avait empêché de se substituer immédiatement à sa douce compagne dans le fauteuil de patience; mais il n'avait pas souffert que sa fille prît son tour, ce qui n'avait pas laissé que de contrarier un peu notre jeune artiste. Pendant ce temps-là, celui-ci termina le portrait qu'il devait livrer, en toucha le prix et se fit habiller de neuf pour paraître plus beau à la jeune fille quand il descendait chez son propriétaire, ce qui commençait à devenir assez fréquent. Madame Robineau ne paraissait pas s'en apercevoir; mais l'aimable figure qu'elle faisait toujours au jeune artiste, disait assez que ses visites avaient sa tacite approbation.

Madame Robineau calculait aussi bien, peut-être mieux encore que son mari. A voir l'empressement que toutes ses connaissances mettaient à s'informer du prix qu'elle avait payé son portrait, au souvenir qu'elle avait gardé du fameux article qui lui avait révélé le talent de X....., et enfin aux nouvelles qu'elle recueillait de la bouche de son concierge, à propos des équipages et des valets galonnés qui, depuis quelques

Digitized by Google

jours, abondaient à la maison pour le peintre du sixième étage, son imagination féconde s'était échauffée et avait mis au monde de brillants et solides projets sur l'avenir de M. X..... et de Léocadie. Elle aussi avait des connaissances spéciales, et trente ans d'expérience dans la partie lui avaient appris qu'un peintre, lorsqu'il a du talent, de la tenue, du courage, et que la vogue se déclare en sa faveur, n'est pas longtemps à conquérir une belle et large place au soleil de la fortune, cet astre capricieux qui ne brille jamais que d'un côté. L'ex-marchande de couleurs croyait apercevoir dans la réputation naissante de son protégé les symptômes d'une de ces heureuses destinées, et avec ce tact singulier qui supplée souvent, chez les femmes, à l'esprit et à l'éducation, elle essayait d'envelopper le jeune artiste dans le réseau de ses combinaisons. Elle ne serrait pas assez les mailles pour lui en faire sentir l'étreinte, et, toutefois, elle ne les faisait pas assez lâches pour qu'il pût aisément passer au travers.

C'était un jeu dangereux, pourtant, et, toute bonne mère qu'elle fût, madame Robineau ne s'apercevait peut-être pas assez qu'elle prenait deux poissons dans la nasse au lieu d'un. — Mademoiselle Léocadie ne voyait pas les visites de M. X..... avec un plaisir moins vif que celui-ci en éprouvait à les rendre. — Et si jamais il arrivait que les deux jeunes gens, en dépit de leur timidité native, en vinssent au chapitre éloquent des amoureuses confidences, on pouvait assurer d'avance que, d'esprit et de cœur généreux comme ils l'étaient, ils ne souffriraient pas aisément un jour qu'on brisât l'espoir qu'on avait favorisé. Après tout, madame Robineau pensait-elle à les désunir jamais, lorsqu'elle paraissait au contraire prendre soin de les rapprocher? Il était permis d'en douter, et le narrateur aurait ici mauvaise grâce de se montrer plus soupçonneux qu'un autre. La fille d'un riche marchand de couleurs pouvait bien épouser un jeune artiste sans déroger, et réciproquement un jeune artiste de talent et d'avenir pouvait s'estimer heureux d'épouser la fille d'un bon marchand de couleurs. M. Robineau n'aurait sans doute pas été de cet avis, mais M. Robineau avait contre les artistes les mêmes préjugés que sa femme contre les hommes de négoce.

Une seule chose était à craindre et pouvait venir déranger les plans de madame Robineau, en la contraignant à les exécuter avant l'heure que dans sa tête elle avait marquée. Il pouvait advenir que l'amour marchât plus vite que la fortune, tout aveugles qu'on les dise l'un et l'autre, et que les deux cœurs se rencontrassent avant que le jeune X..... ne se fût créé une position enviable. L'ancienne marchande de chrôme voulait bien jouer sur la carte de l'avenir, mais elle voulait jouer à coup sûr. Je sais beaucoup de gens prudents qui exposeraient leur argent à tout coup si l'on voulait leur garantir un gain continu.

Digitized by Google

Or, madame Robineau n'était pas encore une joueuse assez fine pour échapper à la fatalité des revers. Elle avait rapproché le feu de la poudre; il fallait s'attendre à une explosion.

Elle eut lieu un soir, à petit bruit, entre une tasse de thé et un morceau de brioche, pendant que M. Robineau lisait son journal du soir et que madame Robineau racommodait, *more antiqua*, les bas de laine de son mari.

Le jeune artiste avait entre les mains l'album de mademoiselle Léocadie, dont les pages immaculées attendaient depuis longtemps en vain la caresse du crayon. Enfin le crayon était venu et le papier soumis prenait à son moëlleux contact toutes les formes qu'il lui plaisait de lui donner. X... préludait par des croquis sous différents aspects à la création charmante, promise à ses pinceaux. La tête de la jeune fille s'était déjà montrée sous tous les points de vue imaginables, excepté de profil; elle avait souri de face sur un feuillet, de trois-quarts sur un autre, mais toujours, dans le trait rapide que le jeune artiste esquissait d'après elle sur le papier, elle avait souri.

— Pourquoi me donnez-vous toujours l'air si gai? demanda Léocadie à son portraitiste.

— N'êtes-vous pas l'image et l'expression du bonheur? Que vous manque-t-il pour être heureuse?

— Oui, en effet, je suis heureuse, et en ce moment il me semble que je ne désire rien.

Le jeune homme sentit plus qu'il ne vit, — car il n'osait lever les yeux, — le regard de la jeune fille se reposer sur lui. Son cœur bondit dans sa poitrine, un frisson courut par tous ses membres et sa vue se troubla comme s'il eût été frappé de vertige. Il essaya de parler, mais sa voix était rauque et ne sortait pas de son gosier.

Lorsque sa main eut repris un peu d'aplomb, il retourna quelques feuillets de l'album afin de trouver une page blanche. Puis prenant son crayon qu'il avait laissé tomber sur la table :

— Voyons, dit-il, je vais essayer de vous faire plus sérieuse.

— C'est que je suis très-sérieuse en effet, dit la jeune fille avec un sourire qui donnait un démenti à ses paroles. Voyez, je ne bouge plus.

Cette fois le peintre se plaça de manière à saisir dans tout son développement la silhouette du visage, dont la ligne délicate et pure se détachait en blanc rosé sur le fond rouge d'une lourde draperie. En quelques coups de crayon le profil fut dessiné.

Curieuse comme Eve, la jeune fille se pencha par dessus l'épaule du jeune homme pour mieux voir, disait-elle. Dans cette position les boucles légères de ses cheveux chatains caressaient presque les joues de l'artiste, et celui-ci troublé, éperdu, n'osait lever la tête.

— Qu'est-ce? balbutia la jeune fille, pourquoi maintenant cette bouche ouverte?

Digitized by Google

— Vous m'avez demandé de vous donner l'air plus sérieux, balbutia le peintre.

— C'est là ce que vous appelez un air plus sérieux? Mais l'œil est souriant, les ailes du nez respirent la bonne humeur, et on dirait que les lèvres remuent.

— C'est qu'elles vont parler, hasarda le jeune homme.

— D'avance je renie tout ce qu'elles pourront dire.

— Elles se tairont, à moins qu'il ne vous plaise de dicter vous-même les paroles.

— Ah! je vois, vous voudriez que ceci devînt un tableau parlant.

— Oui, à condition qu'il fût sincère et qu'il voulût bien répondre à mes questions.

Le ton de badinage qu'avait pris la jeune fille encourageait singulièrement notre héros. Ce fut au tour de Léocadie d'être embarrassée, mais pour cacher son trouble elle paya d'audace et murmura ce qui se présenta d'abord à son esprit.

— Si vous voulez le savoir, dit-elle, il faut l'interroger, et pourvu que vous lui demandiez des choses...

Elle s'arrêta et prit le temps de s'asseoir auprès de la table.

— Quelles choses? fit X... d'une voix si douce que la jeune fille pouvait seule l'entendre.

— Des choses raisonnables...

L'artiste prit son crayon et écrivit ces mots en tremblant :

— « Est-ce un tort de vous aimer? »

Puis se cachant le front dans la main il passa l'album à la jeune fille.

Celle-ci lut en rougissant, et prenant la gomme élastique, elle effaça la phrase tracée sur le velin. Le peintre avait fait adroitement rouler le crayon du côté de Léocadie. Deux doigts effilés et rosés s'en emparèrent, et ces paroles sortirent des lèvres entr'ouvertes et immobiles du portrait :

— « Est-ce à moi qu'il faut le demander? »

X... leva sur la jeune fille un regard plein de tendresse et de reconnaissance.

Le dialogue devait finir là. Les deux questions devaient rester sans réponses parce qu'elles répondaient toutes deux suffisamment à la pensée des deux jeunes gens. Mais il y avait là un troisième personnage qui n'était pas tout à fait aussi bien initié qu'eux à ce petit mystère de leur cœur, et qui vint à son tour jeter son interrogation à travers cette première ivresse de l'amour.

— Qu'est-ce que vous faites-là, mes enfants? dit madame Robineau d'une voix qui sembla bien dure à ceux qui l'entendaient.

Cette question produisit sur eux l'effet d'un coup de feu au milieu

Digitized by Google

d'une bande d'oiseaux : elle fit envoler toutes leurs pensées, et leurs doux rêves, et leurs naissantes émotions.

Madame Robineau prit l'album des mains du jeune homme et lut les mots qu'avait tracés sa fille. Puis fixant sur leur front rougissant son regard inquisiteur, elle comprit qu'elle était distancée dans ses vœux, et jugea que la chevauchée amoureuse allait trop vite au gré de ses désirs. Cependant elle n'eut pas l'air si fort courroucée qu'on pouvait le craindre. Après avoir fermé le livre, elle reprit même d'un accent relativement assez doux :

— Allons, allons, il est temps de se coucher.

M. Robineau leva alors les yeux :

— Eh ! eh ! dit-il, mon jeune ami, il me semble que ma fluxion a tout à fait disparu. Quand commençons-nous nos séances?

— Quand il vous plaira, répondit le peintre qui ne voyait plus rien de repoussant désormais dans le visage de son propriétaire.

— Eh bien, demain à midi, je serai chez vous. Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement.

— Ah ! j'oubliais de vous dire : Vous avez peint madame Robineau avec vos couleurs ordinaires et comme il vous a fait plaisir. Je vous ai laissé faire ; mais pour le mien, c'est différent. J'entends vous fournir moi-même des couleurs, la plupart de ma composition ; je ne vous les vendrai pas, je vous en ferai cadeau. Ce sera une économie de dix francs pour vous. Vous verrez cela, et vous aurez une idée alors de mes connaissances spéciales en peinture. Vous comprenez que je n'ai pas été pendant trente ans dans la partie sans avoir fait faire quelques progrès à notre art. Mais je ne vous en dis pas davantage, vous verrez cela, mon jeune ami, et quand une fois vous vous serez servi de mes couleurs vous ne voudrez plus entendre parler de celles de Berville ni de Deforges.

Le peintre avait froncé le sourcil pendant cette tirade, et quand elle fut finie, il essaya une défense de Deforges et de Berville ; mais c'était jeter de l'huile sur le feu. M. Robineau entra dans de longs détails techniques pour prouver toute l'étendue de ses connaissances spéciales. Pendant ce temps-là, le jeune artiste jetait à la traverse quelques monosyllabes pour constater qu'il écoutait, mais en réalité il n'écoutait pas, et toute son attention était captivée par la vue de Léocadie, dont la figure semblait rayonner au feu de la lampe, dans la pénombre de l'appartement.

— Vous m'avez bien compris, dit enfin M. Robineau en manière de conclusion.

— A merveille, répondit le jeune homme.

— Donc à demain à midi.

— A demain à midi.

Digitized by Google

Le locataire et le propriétaire se serrèrent la main.

En passant devant la jeune fille pour prendre congé de madame Robineau, X.... puisa dans les yeux de Léocadie assez de bonheur pour attendre ce terrible lendemain sans une trop vive inquiétude.

V.

Terrible en effet fut ce jour du lendemain pour notre jeune héros !

A midi précis, M. Robineau, en uniforme de capitaine de la garde nationale, parut sur le seuil de l'atelier. Sa main gauche tenait un paquet soigneusement ficelé, et de la droite il fit le salut militaire.

— Présent à l'appel, comme vous voyez, mon jeune camarade. Ah! il faudra que nous fassions de vous un beau sous-lieutenant aux prochaines élections. Une épaulette en argent ça flatte toujours les femmes. Je suis sûr que vous ferez des conquêtes en uniforme, le sabre au flanc gauche et au crochet, comme les officiers de marine.

— Je vous remercie, monsieur, de vos bonnes intentions à mon égard, répondit simplement le peintre, mais je ne connais rien au commandement, et à peine sais-je obéir.

— La belle raison ! Eh bien, est-ce que j'y entends quelque chose, moi? Non, mon jeune ami, il ne faut pas vous dérober ainsi aux suffrages de vos concitoyens. La patrie est peut-être en danger, et en ce moment elle a besoin de tous ses enfants. En attendant, voici les couleurs dont je vous ai parlé.

Ce disant, le capitaine dénoua le fil de son paquet et étala sur la table une riche collection de cornets métalliques. X.... feignait de les examiner, mais en realité sa pensée était ailleurs; il cherchait un biais pour savoir des nouvelles de mademoiselle Léocadie, et crut enfin l'avoir trouvé.

— Et madame Robineau, dit-il, sa santé est bonne, j'espère, ce matin ?

— Excellente, mon jeune ami. Voyez cette laque! comme c'est transparent; et cette ocre, comme c'est fin et onctueux! on dirait une couleur purement métallique! Et ce brun-rouge! voyez de près ce brun-rouge et vous m'en direz des nouvelles, hein?

— En effet, ce brun-rouge est parfaitement préparé. Ainsi madame Robineau se porte bien?

— A merveille. Approchez ce bleu de Prusse de votre œil. Est-ce clair, est-ce lumineux ?

Digitized by Google

— Admirable. Est-elle maintenant tout à fait satisfaite de son portrait?

— Très-satisfaite. Ah! par exemple, voilà mon triomphe; ceci est un outre-mer factice bien supérieur à l'outre-mer Guimet. Il porte mon nom, outre-mer Robineau. Voyez cette nuance, comme c'est pur et moëlleux! M. Horace Vernet ne se sert plus d'autre couleur pour ses ciels. Il a tout à fait renoncé à l'outre-mer Guimet depuis qu'il s'est aperçu qu'il tournait à l'ardoise. Il y a longtemps que je le lui avais prédit. C'est comme le brun Van Dyck, je ne vous conseillerai jamais d'employer cette couleur-là, elle pousse au noir, tandis que voici un brun, le brun Robineau, qui un jour deviendra célèbre dans la peinture. Essayez-le et vous verrez.

— Viendra-t-elle voir l'ébauche quand elle sera terminée ?

— Qui cela?

— Madame Robineau.

— Mais qui vous parle de madame Robineau? elle est partie ce matin pour la campagne avec Léocadie. Elle craint les émeutes et prétend que c'est bien assez que les maris s'exposent sans que les femmes affrontent inutilement le danger.

— Ah! elle est partie... avec sa fille? balbutia le jeune homme tout déconcerté.

Il se rappelait l'incident qui avait clos la soirée de la veille.

— Oh! mon Dieu, oui; ça lui a pris tout à coup ce matin, ajouta l'ex-marchand de couleurs, car hier elle n'y pensait même pas.

— Et elle ne vous a pas dit ce qui avait motivé son départ subit? demanda le jeune homme d'une voix anxieuse.

— Mais je viens de vous le dire, elle craint les émeutes, comme s'il y avait des émeutes à craindre tant que Ledru-Rollin et Lamartine seront au pouvoir. Ah ça, tout le monde a donc l'esprit à l'envers aujourd'hui. Allons, allons, prenez une palette propre et mettons-nous à la besogne, cela vous distraira. Prenez garde, vous allez mêler vos couleurs avec les miennes, et je tiens essentiellement à ce que mon portrait soit tout entier de ma composition. Bien qu'elles aient été fournies par mon successeur, ces couleurs n'en ont pas moins été préparées d'après mes procédés. Tenez, lisez sur l'étiquette : « *Procédé Robineau* ». J'avais quinze brevets d'invention et de perfectionnement quand je me suis retiré des affaires. C'est mon successeur qui profite de tout cela à présent. Il ne tardera pas à faire sa fortune.

Concentré en lui-même et en proie à des inquiétudes qu'il voulait dissimuler, X... laissait son modèle battre à loisir les champs de son imagination, et celui-ci profita largement du silence docile de son locataire pour lui exposer ses vues personnelles sur l'art de fabriquer les couleurs et de les mettre en œuvre. Comme le lecteur pourrait

Digitized by Google

n'avoir pas la même patience que notre héros, ni les préoccupations qui retenaient son esprit captif, nous relèguerons dans un favorable lointain la longue dissertation de M. Robineau.

Le peintre avait pris une toile de soixante sur laquelle se trouvait ébauchée une tête de femme, et, d'un pinceau chargé de couleurs sombres, il étendait une teinte plate qui dans sa pensée allait servir de fond à la tête du capitaine.

— Qu'est-ce que vous faites là! demanda celui-ci.

— Je prépare ma toile.

— Comment! vous voulez me peindre la-dessus?

— Sans doute. Les toiles ainsi préparées sont meilleures que les toiles neuves.

— C'est une erreur, mon jeune ami, mes connaissances spéciales ne me permettent pas d'en douter. Je sais que c'est là un préjugé très-répandu parmi les artistes, mais je n'ai pas été trente ans dans la partie sans savoir à quoi m'en tenir à cet égard. D'ailleurs, je vous l'ai dit, je veux un essai complet de mes couleurs, et vous seriez capable de vous en prendre à elles si le fond poussait au noir ou venait à s'écailler. Allons, prenez-moi une toile neuve, une belle toile neuve et qui n'ait jamais servi.

Il n'était pas besoin d'un si long discours pour obtenir de X... ce petit sacrifice. L'esprit du pauvre garçon était en ce moment trop occupé d'intérêts plus vifs et plus sérieux pour qu'il lui fût possible de tenter même la plus faible résistance.

Notre artiste n'était pas très-riche en toiles neuves, cependant il en trouva une qu'il posa sur le chevalet. M. Robineau se leva, la prit et l'examina avec la plus scrupuleuse attention.

— Hum! hum! fit-il en poussant une moue significative, toile trop mince, couche d'impression trop sèche, et encore, un chassis sans clés.

L'artiste s'était assis sur un tabouret les genoux en l'air, la tête dans la main droite, attendant que l'ex-marchand de couleurs eût terminé son examen, et ne prêtait qu'une oreille distraite à ses observations.

— Vous n'avez pas d'autre toile que celle-ci, demanda le capitaine?

— Ma foi, non, dit naïvement l'artiste.

— Et vous ne prétendez pas, je suppose, faire mon portrait sur ce vieux pan de chemise?

— Pourquoi pas? cette toile est fort bonne, soyez-en certain.

— Non, non, mon jeune ami, vous vous trompez, cette toile ne vaut rien. Ce fil tordu n'a pas de solidité, cette couche d'impression s'écaillera, et si le tissu vient à se détendre vous n'avez pas de clés à votre chassis pour lui rendre sa tension. Voyons, laissez-moi chercher avec vous si vous n'avez rien de mieux dans votre atelier.

Et déjà le capitaine s'en allait furetant dans tous les coins. Cette per-

Digitized by Google

quisition pouvait amener la découverte du portrait de la jeune fille dont nous avons parlé. X.... à cette pensée sortit de son apathie et bondissant auprès de M. Robineau :

— Inutile de chercher, monsieur, s'écria-t-il, je n'ai pas d'autre toile neuve dans mon atelier.

— Et celle-ci? fit le propriétaire en se penchant pour mettre la main sur un beau châssis à clés parfaitement neuf, à ce qu'il croyait.

C'était justement la toile du portrait mystérieux.

Heureusement l'étroit ceinturon qui emprisonnait le volumineux abdomen du soldat-citoyen mit un obstacle insurmontable à l'exercice gymnastique qu'il préméditait; il ne put jamais se baisser assez pour saisir le tableau déposé par terre contre la muraille. Le moindre effort suffit à l'artiste pour tenir en respect les velléités inquiétantes du père de famille.

— Cette toile a déjà servi, s'écria l'artiste.

— Ainsi vous n'en avez pas d'autre?

— Pas d'autre absolument.

— Eh bien, qu'allons-nous faire?

— Remettre la séance à demain, ou nous servir de la toile qui est là sur mon chevalet.

Le capitaine se prit à réfléchir.

— Bah! se dit-il à part lui, j'ai soixante-deux heures de boni, j'en puis bien gâcher une ou deux, ne fût-ce que pour voir s'il me réussira du premier coup. Demain je lui apporterai une toile neuve à clés et je lui en réclamerai le prix plus tard.

— Qu'avez-vous décidé? demanda le peintre.

— Eh bien, mon jeune ami, commençons toujours sur cette toile-ci, nous verrons après.

X.... était trop absorbé dans sa douleur pour prendre garde à ce qu'il y avait de perfide dans cette phrase. Il reprit ses pinceaux et acheva d'une main fiévreuse de couvrir la toile.

— Maintenant, je suis prêt, dit-il à son modèle.

— Quelle pose allons-nous prendre?

— La plus naturelle possible.

— Eh bien, la pose qui me serait je crois la plus naturelle, ce serait le sabre à la main, tenez, comme cela.

L'honnête marchand de couleurs tira son sabre et prit l'attitude de Bonaparte au pont d'Arcole, moins le drapeau.

L'artiste hasarda quelques observations basées sur ce que la toile ne serait jamais assez grande pour contenir à la fois le buste et les bras ainsi étendus. M. Robineau fut obligé de se rendre à la justesse de cette remarque, et il essaya une autre pose guerrière plus condamnée, celle de Léonidas aux Thermopyles. L'artiste hocha la tête.

Digitized by Google

— Vous aurez le bras coupé par le cadre, dit-il.

— Mais alors, si aucune des poses que j'essaie ne vous convient, indiquez-m'en donc une vous-même.

— Si vous m'en croyez, monsieur Robineau, vous vous tiendrez tout simplement assis dans un fauteuil.

— Assis! un militaire! un soldat! et dans un fauteuil encore! Moi qui, à la tête de ma compagnie!... Non, non, monsieur; jamais je ne transigerai avec ma conscience; j'ai le courage de mes opinions, moi, et je veux être peint dans l'attitude qui convient à mon caractère, debout, le front haut, la poitrine découverte et le fer à la main.

— Mais alors, monsieur, ce n'est pas un simple buste qu'il faudrait, mais un portrait en pied, et telles ne sont pas nos conventions.

— Inutile de me les rappeler, je les connais. Je ne veux qu'un simple buste, le plus simple possible; seulement je veux que mon caractère ressorte bien, et si je consens à me faire peindre, c'est à la condition que l'artiste saura saisir et interpréter dignement ma physionomie.

— Mais, monsieur, vous n'avez pas encore le droit de vous plaindre, s'écria l'artiste impatienté; votre portrait n'est pas même commencé.

— Et justement, s'il était commencé il serait trop tard. Il vaut mieux prévenir le mal que d'avoir ensuite à le réparer. N'êtes-vous pas de mon avis, mon jeune ami?

X.... vit bien qu'il aurait tort de se fâcher avec un personnage de cette nature. D'ailleurs il jetait de temps en temps un regard sur la toile mystérieuse afin de se donner du courage. Il s'arma donc de patience, sourit et promit à M. Robineau de faire de son mieux pour exprimer dans sa peinture les opinions du capitaine et la bravoure du citoyen. Toutefois, comme le père de Léocadie ne réussissait pas en dépit de ses efforts à trouver une pose à la fois digne et commode, le peintre à sa prière fut encore obligé d'intervenir, et plus heureux cette fois, il parvint à poser son modèle d'une façon à peu près satisfaisante pour tout le monde. Un grand chevalet fut placé en pleine lumière, la planchette fut montée à la hauteur du coude du capitaine qui y trouva un point d'appui pour le bras gauche, et la tête inclinée sur la main qui la soutenait, M. Robineau essaya de prendre une expression réfléchie qui convenait, disait l'artiste, au portrait d'un sage, sans lui rien enlever de sa physionomie particulière et sans rien dissimuler de son caractère guerrier. X.... avait obtenu de son modèle que l'épée resterait au fourreau; c'était le principal.

Contrairement à ces jeunes artistes, qu'une fantaisie de la critique ou le désir de jouer un mauvais tour à des réputations établies font porter subitement aux nues, lorsque leur nom inconnu a l'air d'en descendre, X... avait sérieusement du talent, une brosse habile, et

Digitized by Google

suffisamment de savoir en dessin pour promettre un peintre distingué dans l'avenir. Par hasard, le feuilleton, dans son style étrangement imagé, s'était surpris à dire la vérité; l'auteur l'ignorait sans doute, car s'il l'avait su...

X...., nous l'avons dit, avait l'habitude d'ébaucher ses tableaux en teinte neutre; il ne crut pas devoir, pour la circonstance, changer ses habitudes. Le voilà donc *bâclant* à grands traits l'image de M. Robineau en couleur grise. Après une heure environ de pose impatiente et d'immobilité sillonnée de clignements nombreux, effets d'un tic nerveux gagné par le capitaine-citoyen dans l'exercice de son ancienne profession, celui-ci demanda à quitter un moment son poste pour en prendre un plus agréable sur une chaise.

— A votre aise, dit le peintre, je me doutais bien que vous seriez bientôt fatigué.

— Fatigué ! je ne suis pas fatigué; mais je ne serais pas fâché de voir comment vient ma figure.

Il passa donc derrière l'artiste qui continuait de brosser sa toile, et s'arrêta fort étonné de ce qu'il aperçut.

— Comment ! dit-il, vous me peignez en gris ? vous êtes donc un ingriste ? moi qui vous croyais un coloriste !

— Vous ne voyez encore que la préparation du tableau.

— Comment, vous préparez en gris ! j'avais entendu dire que Titien, vous savez bien, Titien, un grand peintre celui-là, préparait toujours en bleu pour donner plus de transparence à ses ombres.

L'artiste leva les épaules et ne répondit pas.

— Essayez donc de préparer en bleu; tenez, avec mon bleu de Prusse, un bleu magnifique, riche comme du lapis.

Et joignant l'acte à la parole, M. Robineau pressa sur la palette du peintre un des étuis métalliques qu'il avait apportés.

— Tenez, reprit-il, mettez-moi cela sur la toile, et vous verrez l'effet que cette couleur va produire.

Déterminé à subir sans murmurer, et jusqu'au bout, le cruel supplice auquel il se voyait condamné, X.... prit au bout de sa brosse tout ce qu'elle put porter du fameux bleu de prusse, et l'étendit nonchalemment sur la face ébauchée du capitaine; il en résulta une teinte verdâtre qui produisit l'effet le plus désagréable sur le modèle.

— Qu'est-ce que vous faites donc, s'écria-t-il ? voilà que je deviens vert comme un cadavre à présent.

— C'est votre faute, Monsieur, vous avez voulu que je me servisse de bleu de Prusse.

— Oui, mais il fallait le prendre pur, que diable ! ce n'est pas à moi à vous apprendre votre métier, et bien que je me flatte d'avoir pas mal de connaissances spéciales, acquises par trente années d'expé-

Digitized by Google

rience, je ne suis pas peintre, et c'est à vous de savoir mieux mélanger vos couleurs.

X.... eut un moment bonne envie de jeter sa palette à la tête du capitaine, mais il se retint en pensant qu'il était le père de Léocadie; il se contenta de se mordre la lèvre jusqu'au sang et de dévorer son impatience. Quand il eut repris un peu de calme :

— S'il vous plaît, monsieur, dit-il froidement, de reprendre votre pose, nous allons continuer.

Le capitaine passa la main sur son front en homme qui vient de se donner beaucoup de mal et de remporter une belle victoire, puis il se remit en place, fixe et immobile.

L'artiste, en voyant se redresser devant ses yeux la figure grotesque de M. Robineau, fut pris d'une sorte de rage qui s'épancha bientôt sur la toile en flots de toutes couleurs. Sa brosse marchait comme mue par une force surnaturelle; elle courait, elle volait du menton aux cheveux, de la bouche aux yeux, du nez à l'oreille; c'était une verve incroyable, une sorte de vertige. La vie animait le pinceau et la palette d'une singulière fureur, et de minute en minute on voyait la face rubiconde et commune du soldat-citoyen saillir avec plus de force du fond de la toile. Après trois quarts d'heure de cette course échevelée, le peintre s'arrêta, jeta comme épuisé sa palette sur la table, et s'écria :

— C'est assez pour aujourd'hui.

Tel était aussi l'avis du modèle. Sa pose difficile et pénible lui donnait des crispations, qui, ajoutées au tic naturel dont ses muscles faciaux étaient affectés, ne laissaient pas que de produire des grimaces d'une laideur prodigieuse. Il faut le dire à la louange de l'artiste, elles étaient résumées avec un talent merveilleux dans l'image déjà très avancée qu'il venait d'abandonner.

M. Robineau voulut voir l'œuvre; il s'arrêta devant elle comme pétrifié d'horreur.

— Pas possible ! pas possible ! s'écria-t-il d'une voix suffoquée. Je ne suis pas si laid que cela !

X..... eut un moment la pensée maligne de mettre une glace devant les yeux de son modèle, pour témoigner de l'exactitude du portrait. Il repoussa encore une fois loin de son esprit cette velléité peu charitable et eut même la bonté d'assurer que la figure s'embellirait à la deuxième séance, ce qui fit refleurir la bonne humeur sur les joues cramoisies du capitaine. D'ailleurs, celui-ci avait à part lui son idée sur l'avenir du portrait commencé, et il ne l'avait communiquée à personne.

— Après tout, se disait-il, ce ne sera jamais que deux heures de perdues; sur soixante-deux, c'est une bagatelle.

Ceci prononcé tout bas, dans le for intérieur, M. Robineau prit congé

Digitized by Google

de son locataire en lui assignant rendez-vous pour le lendemain à midi.

— Heure militaire, ajouta-t-il.

Et il disparut dans l'escalier.

— Enfin, s'écria le jeune homme soulagé en ce moment d'un grand poids, je puis donc me mettre en colère tout à mon aise?

Et faisant tournoyer son tabouret autour de sa tête, il le lança sur son chevalet. Les quatre pieds du siége traversèrent le tableau inachevé; par un hasard singulier, la tête ébauchée demeura intacte et parut comme inscrite entre les quatre trous de la toile. Mais à peine avait-il commis ce crime de lèze-propriétaire que devant le peintre s'ouvrit la triste perspective d'avoir le lendemain à recommencer. Sans vouloir s'arrêter plus longtemps à cette triste pensée, il jeta le cadre dans un coin et prit celui où la tête de la jeune fille épanouissait déjà les fleurs de son frais visage. L'artiste y travaillait lentement, comme on boit goutte à goutte une douce et suave liqueur.

VI.

« Midi, heure militaire », avait dit M. Robineau, et pourtant midi était sonné depuis longtemps et le capitaine de la garde nationale n'avait pas encore frappé à la porte de l'atelier.

Certes, X..... était un jeune homme doux, pacifique et de nature excellente. Jamais on ne l'avait vu causer volontairement le moindre dommage à ses semblables; jamais on ne l'avait connu envieux, colère, emporté; jamais il n'avait fait le mal sciemment, et jamais surtout il n'avait souhaité la mort de personne. Eh bien, voyez comme au fond la nature humaine porte en soi un germe de méchanceté! un moment l'artiste pensa qu'il était arrivé malheur à son modèle, — une jambe cassée, une pleurésie, une attaque de goutte ou d'apoplexie, — et, chose cruelle à dire, — il ne trouvait dans son cœur aucun sentiment pénible, aucun regret; je crois même avoir entendu dire qu'un sourire s'épanouissait sur ses lèvres, que ses yeux brillaient d'une sinistre espérance, que son front rayonnait de joie, et que de sa bouche s'était échappée cette exclamation impie :

— Ah! s'il pouvait être mort!

C'était fort mal, assurément; mais soyez certain que ce n'était chez X..... que l'effet d'un premier mouvement. Contrairement à un aphorisme célèbre, c'est le second qui était toujours le meilleur chez lui.

Etait-ce cette funèbre espérance qui l'avait empêché de chercher une autre toile qu'il pût substituer à celle dont il avait troué la veille les quatre coins? Je l'ignore; toujours est-il qu'il n'y avait pas songé.

Digitized by Google

Comme si la Providence eût voulu punir sur-le-champ un vœu si imprudemment formulé, la clé qui se trouvait dans la serrure tourna avec un horrible grincement, et M. Robineau parut les armes à la main, c'est-à-dire tenant d'une main son sabre pacifiquement caché dans son fourreau, et de l'autre une toile de 60, neuve et montée sur châssis à clés.

— Mon jeune ami, dit-il en se débarrassant de son double fardeau, décidément, après mûres réflexions, j'aime mieux que vous recommenciez mon portrait.

M. Robineau, sans s'en douter, venait de tirer une cruelle épine du pied de son locataire.

— Comme vous voudrez, dit celui-ci; aussi bien, je suis de votre avis. Je ferai mieux à votre gré cette fois que la première.

— Je l'espère bien. Vous m'aviez fait une trogne de sapeur, à moi, un capitaine! Allons, ne perdons pas de temps, je suis en retard. C'est que j'ai voulu moi-même choisir une toile de première qualité. Voilà une toile solide, et belle, et bonne! ce que j'appelle une toile enfin. Voyez comme c'est conditionné! Ne craignez rien, je ne suis plus dans le commerce, je ne veux pas gagner sur vous; je ne vous la ferai payer que le prix coûtant, le prix de fabrique, douze francs. Oh! je ne vous les demande pas tout de suite, vous me paierez cela à votre aise, plus tard; ou même, si vous aimez mieux, vous me ferez pour sela une petite tête d'Oscar, sur une toile de 40 que je vous apporterai, afin que cela ne vous coûte rien. Ça vous va-t-il?

L'artiste fit sans doute une grimace significative, car le capitaine se hata d'ajouter :

— C'est bien, c'est bien, nous en reparlerons plus tard. Aujourd'hui il faut regagner le temps perdu et avancer un peu mon portrait.

M. Robineau posa une heure et demie, et l'on peut dire que l'ébauche, dont il n'avait troublé qu'une dixaine de fois l'exécution, était venue d'une façon satisfaisante. X... avait presque l'espoir de terminer le lendemain. Vaine espérance, le lendemain l'ex-marchand de couleurs parut si mécontent de son image qu'il fallut presque recommencer. Trois jours après la besogne n'était guère plus avancée qu'à la première séance, tant il avait fallu souvent modifier le nez qui était trop fort, la bouche qui était trop grosse, les yeux qui étaient trop petits, le front qui était trop bas, les joues qui étaient trop pâles, puis trop rouges, puis trop brunes. Enfin, le huitième jour le portrait était arrivé à un point d'exécution peu habituel chez nos artistes modernes, et la ressemblance était assez frappante pour que la servante de M. Robineau, qui était venue à la fin de la séance apporter à son maître une lettre de sa femme, s'écriât en entrant :

— Dieu! que c'est vous, Monsieur! je n'ai jamais rien vu de si beau!

Digitized by Google

— Tu crois? fit Robineau en souriant d'un air excessivement flatté. Voyons, approche, regarde bien, et tu feras ensuite tes observations au peintre. Molière consultait sa servante, mon jeune ami; ces natures prime.... prime.... so.... comment M. Gautier dit-il donc ça?

— Primesautières, fit l'artiste.

— C'est cela, ces natures primesautières font quelquefois les remarques les plus justes et les plus originales. Voyons, Jeannette, dis-nous tout ce que tu vois dans ce portrait.

— Ce que j'y vois? J'y vois que.... j'y vois.... j'y vois que je n'y vois rien du tout. C'est bien fait, quoi, voilà ce que j'y vois. Ah! par exemple, vous n'êtes pas si beau que cela, surtout quand vous grondez; vous n'avez pas l'air si bon, ni si aimable.... enfin vous êtes un peu flatté, très-flatté même.

— Que dis-tu donc là?

— Dam! vous m'avez demandé mon avis, je vous le dis. Après ça, c'est peut-être moi qui me trompe. Oui, ça se pourrait bien aussi. Tenez, plus j'y regarde, plus je vois que votre œil ne brille pas autant qu'au naturel, et que vous avez je ne sais quoi dans la physionomie qui pourrait bien ne pas se trouver dans votre portrait.

— L'air militaire, sans doute.

— C'est peut-être ça, c'est peut-être autre chose. Pourtant les épaulettes sont bien belles, et on peut dire que vous êtes joliment *ficelé* dans votre uniforme.

— Tu trouves?

— Oui, mais par exemple, je n'aime pas la pose. Vous avez l'air gêné, vous n'êtes pas à votre aise. Pourquoi donc avez-vous pris cette pose-là.

— Vous entendez, mon jeune artiste.

Celui-ci ne daigna pas répondre et continua de faire mouvoir son pinceau, qui semblait avoir grand'hâte de changer de sujet.

— Ma foi, si ç'avait été moi, reprit la servante, je me serais fait peindre tout simplement assise dans un fauteuil. D'abord c'est plus commode.

A son tour le jeune homme jeta un regard significatif sur son modèle.

— Commode, commode, grommela celui-ci; vous ne savez ce que vous dites. Il est bien question de prendre une pose commode lorsqu'il s'agit de conserver par la peinture la mémoire d'un fait historique.

— Alors pourquoi me le demandez-vous? fit la servante en se retirant.

— Ces gens-là sont d'une grossièreté, murmura le capitaine entre ses dents.

Le jeune artiste avait en ce moment les regards attachés sur la lettre

Digitized by Google

que son modèle tournait entre ses doigts sans la décacheter. Peut être y avait-il dans cette lettre quelques mots de Léocadie; elle contenait au moins quelques nouvelles de sa santé... Si l'enveloppe de la lettre s'était offerte à la vue du jeune homme du côté du cachet, ses yeux en auraient fait fondre la cire, car ils brillaient comme des charbons ardents.

Enfin l'enveloppe tomba des mains de M. Robineau, et celui-ci tout en lisant se mit à commenter tout haut le texte.

— Ah! bon, dit-il, il paraît que l'on s'amuse là-bas : des promenades, des bals, des fêtes!... et puis des fêtes, des bals et des promenades!... Il paraît qu'on a beaucoup dansé, et qu'on s'est beaucoup amusé, et que l'on compte s'amuser encore. Léocadie n'a jamais été ni plus belle, ni plus joyeuse.

L'heureux père ne s'apercevait pas en ce moment qu'à mesure qu'il avançait dans ses commentaires le visage du peintre devenait livide, que le sang jaillissait de ses lèvres mordues avec impatience, que sa brosse tremblante prenait coup sur coup des paquets énormes de couleur qu'elle jetait au hasard à travers le visage en peinture. La palette entière y passa. Mais bientôt ce fut bien autre chose.

M. Robineau avait repris tout haut le cours de ses réflexions.

— Eh ! eh! fit-il en riant de la façon dont les autres grimacent, bien! fort bien... des jeunes gens charmants, d'une prévenance, d'une amabilité... Diable ! si je ne connaissais pas si bien ma femme, ce serait à me faire craindre... Mais non, c'est pour Léocadie... Ah! voyez-vous, la petite sournoise !...

X... était couleur de blanc de plomb. Haletant, oppressé, des yeux il dévorait la lettre, et sa main abandonnée à elle-même courait avec une effrayante rapidité sur la toile.

Robineau, lui, ne voyait rien, et sans y prendre garde il enfonçait de plus en plus le trait dans le cœur du jeune homme.

— Après tout, murmurait-il, c'est de son âge, et il est bien naturel...

La réticence était plus cruelle qu'un récit détaillé, explicite. Mais tout à coup le capitaine bondit.

— Ah! mon Dieu, s'écria-t-il, qu'est-ce que je vois?

Le jeune homme avait bondi plus haut encore que le capitaine.

— Qu'est-ce? demandait-il le visage tout bouleversé; qu'est-il arrivé ?

— Rien, dit Robineau en fixant sur l'artiste un regard qui voulait être pénétrant; rien. Seulement il faut... je suis obligé... d'aller rejoindre ma femme demain, après-demain au plus tard...

— Serait-il arrivé quelque malheur, demanda X... avec angoisse.

— Oui, un malheur, un grand malheur, ou plutôt non, une chose toute simple, toute naturelle.., Voyons, monsieur, je comptais vous

Digitized by Google

donner encore six ou huit séances, mais il faut que celle-ci soit la dernière, il le faut, entendez-vous bien, il le faut. Allons, me voilà immobile, allez... Mais vous ne ferez pas le portrait de ma fille, ne comptez pas le faire, c'est impossible...

— Impossible! que voulez-vous dire? vous me cachez quelque malheur. Votre fille...

— Eh bien, ma fille! fit l'ex-marchand de couleur d'un ton revêche. Qu'est-ce que cela vous regarde? Je compte la marier bientôt, entendez-vous bien, et il ne convient pas dans ces circonstances qu'elle vienne poser dans votre atelier.

— Mais, Monsieur, il était convenu...

— Je vous épargne la peine de faire son portrait, et je maintiens nos conventions quant au reste. Achevez ce tableau et nous serons quittes. Vous chercherez ensuite un atelier dans une autre maison que la mienne.

— Comment, monsieur, vous me renvoyez, vous me chassez, et sans me dire le motif...

— Le motif! mais je n'en ai pas d'autre que ma convenance personnelle; il me convient de reprendre mon atelier, voilà tout. Allons, c'est trop de temps perdu déjà, nous n'en aurons jamais fini aujourd'hui si nous allons de ce train-là. Je vous fais cadeau d'au moins trente heures de travail auxquelles j'aurais droit aux termes de notre marché; n'êtes-vous pas encore satisfait?

— Non, monsieur, dit l'artiste le plus froidement et le plus patiemment qu'il put, je ne suis pas satisfait, et j'ai le droit de ne pas l'être; je ne comprends rien à votre conduite à mon égard, et je vous prie de vouloir bien m'en donner l'explication.

— L'explication! eh bien, soit, je vais vous la donner cette explication que vous me demandez. Voyez-vous cette lettre, monsieur, voyez-vous cette lettre?

— Sans doute, et je me demande quel rapport...

— Le rapport! vous allez le savoir: cette lettre, monsieur, m'apprend que vous aimez ma fille.

— Eh bien!

— Comment! vous ne m'avez donc pas entendu?

— Au contraire, je vous ai entendu parfaitement; j'aime votre fille, ensuite?

— Vraiment j'admire votre sangfroid, ce que je vous dis là n'a pas l'air de vous émouvoir le moins du monde.

— Pourquoi voulez-vous que je m'émeuve, puisque c'est la vérité?

— Et vous me l'avouez!

— Puisque vous le savez, je vous l'avoue, j'aime mademoiselle votre fille, et un moment j'ai eu la témérité de croire que je n'étais pas tout à fait indigne moi-même de son amour.

Digitized by Google

— C'est cela, une séduction en bonne forme; vous avez voulu séduire ma fille, voilà qui est clair.

— Vous appelez d'un vilain nom l'espérance la plus pure, le sentiment le plus droit, le plus profond.

— Oui, oui, je sais, il en est toujours ainsi; bref, vous ne seriez pas fâché de devenir mon gendre. Je le comprends, une belle fortune, une jolie femme, une famille honnête, honorable, et tenant une certaine position dans le monde... Malpeste ! vous n'êtes pas dégoûté.

— Sachez mieux apprécier mon caractère, monsieur, répliqua l'artiste avec une certaine chaleur, ce n'est ni votre position, ni votre fortune qui m'ont tenté, et sans rabaisser l'honneur que j'aurais eu d'entrer dans votre famille, je dois vous déclarer que cette pensée n'a pas un seul instant préoccupé mon esprit; je n'ai vu tout d'abord que mademoiselle votre fille, et si ensuite j'ai ouvert les yeux sur sa position et sur la fortune de sa famille, ç'a été pour m'en épouvanter et désespérer de l'avenir.

— Ah ! il paraît que vous n'avez pas toujours été si désespéré ni si craintif. Madame Robineau me parle d'un certain soir et d'un certain album... je ne sais vraiment pas pourquoi ma femme ne m'a pas dit cela plus tôt. Elle vous protége beaucoup trop, ma femme.

— C'est qu'elle est persuadée de la pureté de mes intentions, c'est que peut-être elle a la même foi que moi en mon avenir. J'ai du courage, monsieur, et cette fortune dont vous vous montrez si fier, sans doute parce que vous l'avez bien gagnée, je saurai l'atteindre aussi; je saurai, s'il plaît à Dieu, prendre dans mon art une place honorable, m'élever assez haut dans l'estime publique pour que mes œuvres soient recherchées; que vous dirai-je enfin, j'ai confiance en moi, et, sans puérile vanité, je crois en mon talent.

— Votre talent, c'est bon cela, mais aujourd'hui le talent court les rues : tenez, voyez ce que c'est que votre talent; voilà huit jours que nous posons, et vous n'avez pas encore pu terminer convenablement mon portrait. Ce n'est pas que je vous reproche d'y mettre le temps, bien au contraire, et si je n'étais obligé de partir demain, après-demain au plus tard, je vous donnerais encore volontiers huit ou dix séances pour avoir un portrait bien fait, solidement peint et parfaitement établi; mais vous avez entendu tout-à-l'heure ce que disait Jeannette. Après tout, je ne suis pas un tyran, moi, et si vous aviez seulement huit ou dix mille livres de rentes votre personne me plairait assez. Mais vous ne les avez pas, n'est-il pas vrai? il ne faut donc pas vous mettre des chimères en tête. Ne pensez plus à cela, et terminons un bon portrait qui pourra nous en faire faire d'autres mieux payés et d'une expression moins difficile à saisir.

X... jeta un regard découragé sur sa toile, et ouvrit de grands yeux

Digitized by Google

à la vue des ravages qu'avait exercés sa brosse distraite dans les traits métamorphosés du capitaine.

Sous le relief des empâtements la figure de l'honnête marchand avait pris une énergie singulière; les yeux étincelaient de colère, la bouche semblait vomir l'invective; le schako sur l'oreille, les narines au vent, la moustache retroussée, le poing sur la hanche, on aurait dit un bretteur de profession plutôt qu'un paisible capitaine de la garde nationale. L'artiste recula effrayé devant son œuvre.

Robineau qui ne comprenait pas la cause de ce mouvement, l'attribua volontiers à l'admiration du peintre pour son propre ouvrage; il voulut le voir et l'admirer aussi. X.... eut beau le prier d'attendre et lui dire que le moment était mal choisi, le capitaine était déjà planté derrière son tabouret et regardait par-dessus sa tête. L'artiste s'attendait à une explosion d'injures, peu disposé cette fois à les endurer; mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il entendit sortir du gosier de l'ex-marchand toutes les formules banales de l'admiration !

Pour tout dire, le capitaine-citoyen était surpris et enchanté de trouver une mine si fière et si martiale à son image; c'était bien là le portrait qu'il avait rêvé, hautain, insolent et sur la hanche.

— Bravo, mon jeune ami, dit-il en reprenant son ton cordial des bonnes heures, bravo ! allez toujours ainsi, et vous enlèverez à la pointe de votre pinceau cette position que vous convoitez. Oui, vous avez du talent, et la fortune ne vous fera pas longtemps attendre à sa porte; vous savez que je m'y connais, je n'ai pas été trente ans dans la partie sans acquérir des connaissances spéciales. Mon suffrage doit donc être de quelque valeur pour vous; continuez ainsi, continuez, je ne vous en dis pas davantage.

L'artiste leva sur le marchand un regard où brillait un reflet d'espérance.

— Seulement, reprit celui-ci, suivez toujours mes conseils, prenez toujours bonne note de mes observations. Ainsi, vous voyez ce nez, eh bien, il faudrait accentuer un peu plus la narine; cet œil est bien ouvert, mais il manque encore de vivacité; cette bouche a de l'expression, ce menton de l'énergie, mais maintenant il faudrait fondre un peut tout cela pour donner aux traits plus d'ensemble; enfin ce tableau demande à être poli. « Polissez-le sans cesse et le repolissez; » quel est donc l'artiste qui a dit cela ?

X.... le savait bien, mais il ne le dit pas.

— Je ne veux pas que vous en fassiez davantage aujourd'hui, continua Robineau; les émotions, je connais cela... vous pourriez tout gâter. Demain, je vous donnerai encore une séance, une longue séance, la dernière, pour polir et donner le coup de fion; mais je vous avertis qu'il faudra vous lever matin.

Digitized by Google

— Aussitôt que vous voudrez, repartit l'artiste un peu remis de sa chaude alerte.

— Eh bien! à six heures, est-ce dit?

VII.

X..., lorsque Robineau fut parti, reprit un à un les souvenirs bons et mauvais de cette journée, en fit le compte et trouva que ceux-ci ne balançaient pas en définive le nombre de ceux-là. Tant l'homme est habile à renouer le fil brisé de ses espérances! Léocadie s'amusait loin de lui, mais aurait-il mieux valu qu'elle s'ennuyât? elle écoutait les flatteries des jeunes gens, mais pouvait-elle faire autrement? elle y répondait peut-être par de la coquetterie, mais toutes les femmes ne sont-elles pas coquettes? Etait-il probable qu'elle l'eût oublié? Non, puisque sa mère, qui avait surpris le secret de leur tendresse, trouvait bon d'en instruire son mari, et se montrait même favorable à ses espérances. En fallait-il davantage, je vous le demande, pour complétement rassurer un jeune cœur, tout affection, toute confiance et tout dévouement.

L'amour vrai est facilement jaloux, mais il se laisse aisément aveugler; au moment même où il doute, il croit; alors qu'il craint le plus d'être oublié, un rien le rassure, et c'est dans son inquiétude même qu'il puise ses forces les plus vives et les plus généreuses.

Tranquille de ce côté, nôtre jeune héros l'était moins quand il songeait au père de celle qu'il aimait. Et cependant, là encore, son cœur, prompt à s'abuser, croyait voir des obstacles sans doute, mais non des impossibilités. M. Robineau ne l'avait-il pas quitté en lui jetant quelques bonnes paroles? N'étaient-elles pas un encouragement pour l'avenir, et cet avenir n'était-il pas la raison d'être ou de n'être pas des intentions bienveillantes de l'ancien négociant? Ah! s'il pouvait flatter assez ses petites passions et ses petites vanités pour se mettre complétement dans ses bonnes grâces! S'il pouvait, pour commencer, achever le portrait commencé au gré des désirs du belliqueux capitaine! L'amour rend flatteur, non pas tant vis-à-vis de la personne aimée qu'auprès de celles dont cette personne dépend.

X... résolut de flatter M. Robineau. Et d'abord, il allait suivre scrupuleusement tous ses conseils, ouvrir davantage la narine du nez, donner plus d'éclat aux yeux, fondre et polir avec soin tous les traits.

De ce projet à son exécution, il n'y avait qu'un pas. X... reprit patiemment sa palette, et au bout de deux heures d'un travail assidu, les bons avis de M. Robineau étaient mis en pratique, mais le portrait ne ressemblait plus du tout.

Digitized by Google

Le lendemain était un jour néfaste, le 22 juin, que la guerre civile devait rendre tristement mémorable. Etranger à toutes querelles et à toutes passions politiques, trop occupé de son art pour prendre souci des théories qui alors troublaient tous les cerveaux, X... avait dormi aussi paisiblement que la douce pensée de Léocadie le lui avait permis. Dès cinq heures du matin, il était au travail, réparant les oublis de la veille, cherchant à compléter l'harmonie et s'étonnant à bon droit que M. Robineau fût peu à peu devenu un si bel homme.

Le soldat-citoyen qui ne se doutait pas encore que bientôt l'émeute allait gronder dans la capitale, entrait dans l'atelier, à six heures sonnant, — heure militaire, cette fois, exactitude rigoureuse.

X... alla vers lui en souriant. Il avait fait, à son idée, si belle et si bonne besogne, il avait si bien mis à profit les conseils du marchand de couleurs, qu'il ne doutait pas que celui-ci ne lui sût un gré infini de sa docilité.

— Voyez, monsieur Robineau, dit-il, j'ai suivi vos avis, j'ai fait ce que vous m'avez dit hier, j'ai ouvert le nez, animé les yeux et mis ensemble toute la figure. Qu'en dites-vous à présent?

Le capitaine regarda le portrait attentivement, puis, hochant la tête :

— Mon jeune ami, fit-il d'un ton connaisseur, je crains bien que vous n'ayez tout gâté.

— Mais j'ai suivi scrupuleusement tous vos conseils.

— Possible, mais il ne fallait pas les suivre sans avoir le modèle sous les yeux. Vous m'avez enlevé toute ma physionomie ; ma pose n'a plus rien de martial, la fierté ne brille plus sur mon front. Tenez, voulez-vous que je vous dise : tout cela maintenant est trop mou. Allons, prenez votre palette et donnez-moi ici quelques coups de vigueur.

— Mais je vais briser l'harmonie.

— Qu'importe, dans un tableau militaire il faut toujours briser quelque chose. Le nez est trop fort.

— Vous me l'avez fait élargir.

— Vous ne m'avez pas compris. Ce menton n'est plus assez saillant.

— Vous me l'avez fait amortir.

— Nous nous serons mal entendus. La moustache n'est pas assez épaisse.

— Mais elle est fidèlement copiée sur la vôtre.

— Il vous semble, mais en réalité j'ai la moustache plus fournie qu'elle n'en a l'air. Et les cheveux, qu'avez-vous fait des cheveux?

— Je les ai cherchés inutilement sur votre chef.

— Ce n'était pas une raison suffisante pour m'en priver dans mon portrait. J'ai aussi les joues d'une couleur plus mâle, plus solide.

— Vous vous êtes plaint que je les avais faites trop brunes.

Digitized by Google

— Trop brunes, c'est possible, je n'ai pas dit trop mâles. C'est comme ce front, il a des rides; ai-je des rides, moi, sur le front?

— Non, vous n'avez pas précisément des rides, mais vous avez quelques sillons tracés par le temps et le labeur.

— Dites le labeur militaire, les fatigues du soldat. D'ailleurs, des sillons ne sont pas des rides, il ne faut pas s'y tromper. Vous allez me refaire tout cela, n'est-ce pas?

L'artiste poussa un profond soupir, et résigné d'avance à son supplice, il prit ses pinceaux d'une main et sa palette de l'autre. Pendant ce temps-là M. Robineau cherchait son attitude de la veille, mais se ravisant tout à coup :

— Dites-moi, mon jeune ami, reprit-il, si nous changions la pose?

X... leva sur son tyran un regard plein de tristesse et de prières. Ce regard avait l'air de dire : « Vous êtes le père de Léocadie et je ferai tous vos caprices, mais vous abusez bien de votre position et de mon amour! »

Robineau avait assez de peine à entendre la langue parlée sans qu'il se souciât d'interpréter un langage muet. Il passa outre.

— C'est que, voyez-vous, tout bien considéré et puisque tout ou à peu près est à refaire, j'aimerais autant maintenant être peint assis, dans un fauteuil.

L'artiste jeta sa palette et ses pinceaux sur la table, et posant ses talons sur le plus haut échelon de son tabouret, il mit ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, comme un homme qui attend la mort et qui d'avance se résigne à son sort. Robineau ne comprit pas mieux cette pantomime éloquente qu'il n'avait compris le langage des yeux.

— Eh bien! dit-il, qu'est-ce que vous faites donc là? Ne voyez-vous pas que j'attends?

Le « j'ai failli attendre » de Louis XIV était surpassé par l'outrecuidance du marchand de couleurs.

X... releva le front avec un brusque mouvement, mais il étouffa dans son sein la colère prête à éclater. Sa douceur naturelle reprit le dessus, et le regard humble, le visage presque souriant, il se remit nonchalamment à la besogne. Cette fois la brosse ne courait plus, elle se promenait lentement sur la toile, rattachant tant bien que mal les parties conservées à celles qu'il ébauchait à nouveau, réservant de la figure le plus qu'il pouvait et improvisant un fauteuil quelconque dont il eut soin de dorer le bois afin de mieux chatouiller la vanité enfantine de l'ancien marchand. Enfin, il travaillait non plus en artiste, mais en ouvrier désireux d'achever sa tâche sans toutefois y dépenser une trop forte dose d'intelligence et surtout sans y apporter cette activité fiévreuse qui dévore l'âme des vrais artistes.

Digitized by Google

Pendant ce temps-là, M. Robineau, qui avait pris une pose plus commode sur une grande chaise de paille, s'endormit du plus profond sommeil, et ce fut une trève heureuse pour le peintre. Pourquoi ne se prolongea-t-elle pas plus longtemps ?

Tout à coup le modèle se réveilla en sursaut. Sa première pensée fut de voir si le tableau avait beaucoup avancé pendant son sommeil. Il se trouva mieux dans cette nouvelle attitude et avoua même que s'il y avait pensé plus tôt, il l'eût sans doute préférée à tout autre. Le peintre ne crut pas nécessaire de lui rappeler qu'elle lui avait été vainement proposée avant que le premier coup de pinceau n'eût été donné; mais il se hasarda à demander si enfin cette pose serait la dernière, ce qui parut indisposer vivement l'ex-marchand de couleur.

— Certainement, répondit-il sèchement, à moins que vous me manquiez cette fois encore comme les autres.

X.... n'eut pas la force de dissimuler sa pensée et il protesta que si le portrait n'avait pas mieux réussi jusqu'ici, la faute en était au modèle et non pas à l'artiste.

— Ah! parbleu, voilà une chose curieuse, s'écria Robineau en éclatant de rire. Comment! c'est moi maintenant qui vous empêche de faire mon portrait ressemblant! Dites plutôt que vous éprouvez une grande difficulté à rendre ma physionomie. Ainsi, en ce moment, la tête est certainement bien meilleure qu'elle ne l'était tout à l'heure; cependant que d'observations n'aurais-je pas encore à vous faire! Mais je me tais, vous me diriez encore que c'est moi qui vous empêche de rien faire de bon.

L'artiste frappa du pied avec colère.

— Bon, bon, mon jeune ami, ne vous impatientez pas; je sais que c'est de votre âge; mais il appartient au mien de vous calmer par mes conseils. L'impatience n'a jamais fait réussir un tableau.

Le capitaine s'était levé et pérorait aux oreilles du pauvre peintre.

— Tenez, continua-t-il, voilà que déjà la bouche grimace, le nez tourne, les yeux se disjoignent. C'est difficile, parbleu, je sais bien que c'est difficile, mais où serait le mérite si tout le monde pouvait le faire? Croyez-moi, ajoutez un peu de laque à la narine droite. Oh! je m'y connais; je n'ai pas été trente ans dans la partie sans savoir comment se fait un tableau. — Si vous mettiez un peu de mon outremer sous les yeux? vous verriez tout de suite l'effet que cela produirait. Le brun Robineau ferait très-bien également dans les sourcils, croyez-moi.

L'artiste frétillait sur son tabouret comme une anguille sur le gril.

— Par grâce, monsieur, s'écria-t-il, laissez-moi faire.

— Oh! je vous laisse faire, je ne me mêle de rien; je ne me permettrais certainement plus de vous donner un conseil; vous croyez

Digitized by Google

tout savoir, c'est bien, je me tais. Seulement je ne serais pas fâché de vous faire observer en passant que s'il y avait un peu de terre de de Sienne dans ces ombres, elles acquerreraient une chaleur qu'elles n'ont pas. Après cela, vous êtes libre de ne pas le faire.

— Est-ce tout? demanda l'artiste l'œil enflammé, les narines dilatées et les lèvres palpitantes.

— Ce que j'en dis est dans votre intérêt bien plus que dans le mien. Un portrait manqué ne me fera pas mourir, tandis qu'il pourrait vous faire beaucoup de tort; un homme dans ma position.... A votre place, j'ajouterais ici un peu de blanc, et là une petite pointe de vermillon. La pointe de vermillon est souvent du plus heureux effet.

— Je vous en prie, monsieur, ayez pitié de moi, fit l'artiste avec angoisse et d'une voix vibrante et saccadée, qui ne témoignait que trop bien des efforts surhumains qu'il faisait pour se contenir.

— Bon, voilà que vous mêlez tout, s'écria Robineau sans prendre garde à la prière du peintre. Qu'avez-vous donc, mon cher, votre main tremble comme celle d'un apoplectique. Prenez garde, vous épatez trop le nez.... Eh! voilà que vous l'effilez comme une lame de rasoir... Non, non, ce n'est pas cela; vous allez mettre du rouge sur les yeux à présent!

En parlant ainsi Robineau se penchait sur l'épaule du jeune homme et soufflait dans son oreille comme un soufflet de forge. Le sang montait à flots au cerveau troublé du malheureux patient, ses yeux injectés ne voyaient plus, ses oreilles bourdonnaient. Dieu seul pouvait prévoir ce qui allait se passer.

Cependant, la main de l'artiste ne lachait pas la brosse; elle s'agitait toujours sur la toile, mais d'un mouvement nerveux et fébrile qui n'avait plus de mesure ni de règle.

— Mais vous êtes fou, mon cher! criait le bourreau à tue-tête.

Il ne croyait pas si bien dire.

— Vous êtes fou. Vous mettez du vert sur les joues, du violet dans la moustache et du bleu dans les cheveux! Mais finissez donc, vous allez tout gâter.

Et arrachant le pinceau des mains de l'artiste, il voulut réparer lui-même le désordre qu'il avait causé.

La mesure était comble. X...., les traits décomposés, la fureur dans les yeux, l'écume d'une rage longtemps dévorée sur les lèvres, se leva, et, saisissant le tabouret qui lui servait de siége, il le brandit sur la tête de son tyran. Mais soudain il laissa retomber le meuble: son regard avait rencontré les deux fleurets suspendus à la muraille, et sautant sur eux, il en présenta un à M. Robineau en s'écriant:

— A nous deux, Monsieur, j'aurai votre vie ou vous aurez la mienne.

Digitized by Google

Machinalement Robineau avait pris l'arme, mais abaissant la pointe vers le plancher :

— Quelle mauvaise plaisanterie, dit-il !

— Je ne plaisante pas, Monsieur, je ne plaisante pas, riposta l'artiste en grinçant des dents. Ne voyez-vous pas que l'un de nous deux est de trop ici.

— En ce cas je m'en vais.

— Vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez tué.

Et se jetant en travers de la porte il tomba en garde d'une façon si résolue que le capitaine recula d'un pas.

— Défendez-vous, Monsieur, défendez-vous, criait l'artiste d'une voix stridente et en poussant coup sur coup les bottes les plus extravagantes à son adversaire.

Celui-ci fut bien obligé de les parer, mais il le fit en homme qui n'avait pas fait de l'escrime l'occupation de toute sa vie. L'artiste n'était guère plus habile, ce qui ne le rendait que plus dangereux. Il bondissait comme une hyène autour de sa proie. C'était un spectacle à la fois grotesque et terrible pour qui l'aurait vu. Enfin, le capitaine porta la main à sa poitrine, chancela, et pivotant sur lui-même tomba la face contre le plancher. Les vitres tremblèrent, les cadres s'agitèrent et les chevalets gémirent.

X.... n'avait plus la tête à perdre, elle était déjà perdue. A la vue de l'homme qu'il venait d'immoler, il prit la fuite. En route il rencontra l'émeute qui faisait des barricades; il fit comme elle. Puis il disparut et nul ne sut ce qu'il était devenu.

VIII.

Cependant M. Robineau n'avait pas encore rendu le dernier soupir. Quand Jeannette vint le chercher pour lui dire que le colonel de sa légion le demandait lui et sa compagnie, elle le trouva même assis par terre entre deux toiles, et regardant d'un air effaré autour de lui.

Tout bien constaté la blessure était légère, et comme elle avait été reçue en uniforme, sous les armes, un jour d'émeute, elle valut plus tard la croix à l'ex-marchand de couleurs. Il racontait volontiers qu'il avait logé chez lui, sans le savoir, un des principaux chefs de l'insurrection, et que celui-ci avait voulu le tuer pour l'empêcher de voler, à la tête de sa compagnie, à la défense de la société menacée.

— Et voyez donc, ajoutait-il, à quoi tiennent les choses ! il a failli devenir mon gendre. C'était un jeune peintre de très-grand talent, et si ce garçon-là ne s'était pas mêlé de politique, il serait certainement aujourd'hui un grand artiste.

Digitized by Google

Des gens bien informés prétendent cependant que X.... n'est pas mort, comme on l'avait prétendu, au milieu de l'insurrection. Un homme digne de foi, dont il avait peint jadis le portrait, assure que, réfugié dans le Chili, il y a fait une fortune considérable, et qu'un jour ou l'autre on le verra revenir dans sa patrie. Nous faisons des vœux sincères pour que ce retour soit prochain. Car, en vérité, on ne saurait trop lui en vouloir de ce qu'il a voulu tuer M. Robineau. De bons jurisconsultes à qui j'ai soumis le fait prétendent même que l'on pourrait regarder la position où se trouvait réduit l'artiste comme un cas exceptionnel de légitime défense. Je transcris ici leur opinion, afin qu'elle ait chance de tomber sous les yeux de X.... et qu'elle l'encourage à rentrer en France.

Quant à mademoiselle Léocadie, elle était femme, elle était parisienne, elle s'est consolée.

A. DE BERNARD.

Digitized by Google

ÉTUDES MUSICALES.

LES COMPOSITEURS CONTEMPORAINS.

M. MEYERBEER.

(Suite et fin*.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

V.

La plume de M. Meyerbeer n'est pas de celles qui peuvent rester oisives. Durant les longs retards qui rendirent si éloignées l'une de l'autre les premières représentations de *Robert* et des *Huguenots*, M. Meyerbeer, déposant la palette de l'histoire, s'occupait à tracer de petits tableaux de genre, à produire un recueil de quarante mélodies, accompagnées par un simple piano, dont quelques-unes, si l'on peut comparer les arts entre eux, défieraient la finesse de touche de la peinture hollandaise. Bien que le cadre soit infiniment rétréci, la main du maître se décelle toujours. On dirait quelquefois une page détachée de *Robert* et des *Huguenots* (ces mélodies sont contemporaines de ces deux ouvrages), entrevue à une distance qui en rapprocherait les lignes, en

* Voir t. VIII, pages 469 et 633.

Digitized by Google

préciserait les contours. Il en serait de même d'un tableau de maître qu'un verre concave réduirait à d'infiniment moindres proportions. Les mélodies de M. Meyerbeer — trop nombreuses, car plusieurs auraient pu sans inconvénient être écartées de ce recueil, — n'ont pas cet accent intime, cette expression à la fois ardente et contenue, qui se révèlent aux âmes tendres dans l'œuvre immense de Schubert. Elles n'ont pas non plus le caractère de naïveté allemande, de ces douces et blondes filles de la Germanie : les mélodies de Mendelssohn. Par la succession des modulations, l'emploi d'harmonies et de rhythmes heureusement combinés, ces mélodies appartiennent au style allemand, mais souvent l'inspiration en est italienne : *Les Souvenirs, Mina,* la *Sérénade Sicilienne,* semblent avoir pris naissance au milieu d'une matinée heureuse, sur les bords enchantés de la mer de Sorrente. La muse pensive de l'Allemagne retrouve ses droits dans *Le Moine, Le Chant du Dimanche, Le Chant du Trappiste, Fantaisie, Au Tombeau de Beethoven.* La muse française elle-même serait autorisée à réclamer la propriété de quelques-unes de ces mélodies. Ainsi *La Mère-Grand', Ma Barque légère, Le chant des Moissonneurs vendéens,* accusent les tours mélodiques aimés dans notre pays; mais là encore, sous le réseau d'une modulation imprévue, sous la ligne ondulée d'un rhythme nouveau, le critique soupçonnera un compositeur habitué d'ordinaire à donner à sa pensée un plus vaste essor. Les mélodies de M. Meyerbeer sont une œuvre d'éclectisme, — qu'on accepte ce long mot, né pour les besoins de la philosophie, et auquel le langage des arts est obligé quelquefois d'avoir recours, — à ce recueil pris dans son ensemble l'on peut donner pour parallèle la nombreuse collection des *Lieder,* des ballades et des élégies de Goëthe, œuvres étincelantes toutes deux, que la fantaisie semble avoir couvées sous ses ailes d'Iris, kaléidoscopes où le prisme assemble toutes ses couleurs, la nature tous ses aspects, paysages charmants, d'où l'homme malheureusement est absent trop souvent et dont il ne faut pas parcourir le musée entier en une seule journée; car l'esprit se fatigue au milieu de ce papillotage éblouissant. Ces mélodies semblent d'ailleurs plutôt faites pour être méditées que senties; elles ont besoin de l'analyse et peut-être les jugeons-nous plus favorablement que le public. Longtemps nous les avons eues sous les yeux, nous avons pu pénétrer la subtilité des détails, les finesses de l'accompagnement; mais quelques défauts, pour nous du moins, sont voilés sans doute par ces qualités. Les mélodies de M. Meyerbeer n'obtiennent pas du public cette sympathie profonde que lui font éprouver les œuvres moins délicatement ciselées de Schubert : *Le Roi des Aulnes, La Religieuse,* la *Marguerite au rouet,* etc. Les hésitations de l'auteur entre la muse italienne et la muse allemande, qui se partagent ses hommages, laissent à leur

Digitized by Google

teur un peu de doute dans l'impression des auditeurs. Au théâtre, comme nous l'avons dit, M. Meyerbeer a dû une partie de sa renommée au principe d'éclectisme dont il est le plus célèbre promoteur; au concert, chose singulière! l'effet inverse se produit, l'impression s'efface et s'annule. En définitive, quel que soit le talent qui se manifeste dans ces pages détachées, il faut reconnaître qu'il leur manque quelque chose, c'est de parler au cœur, non pas au cœur lorsqu'il subit l'influence de la réflexion, mais au cœur lorsqu'il s'abandonne à l'impression d'un sentiment spontané. Nous ne voulons pas cependant fermer sur cette critique le recueil de M. Meyerbeer. Nous le rouvrons pour signaler *le Poète mourant*, de Millevoye, où l'auteur a su rendre plus poignante la plainte déjà si désolée du poète; *la Chanson de maître Floh*, aux paroles si étranges pour un auditoire français, mais dont l'impression fâcheuse s'efface sous l'originalité de la mélodie; *Elle et moi; Rachel et Nephtali*, mélodie empreinte d'une mélancolie indicible, de cet intraduisible *sehnsucht*, expression qui en réunit tant d'autres, qui peint la langueur et l'aspiration, qui résume l'état des âmes, n'appartient qu'à un peuple et dont au-delà de ses frontières on ne perçoit plus le sens; enfin, le *Chant de mai* (Mailied), qui est la pierre la plus précieuse du volume (pierre qui a malheureusement sa paille, quelques mesures vulgaires que le compositeur aurait dû repousser). Sur le plus vert gazon, au sein des humbles calices cachés sous les longues herbes, la rosée égrène une à une les perles de son humide collier; puis tous les triomphes de la nature, du cœur et de la pensée : le soleil, l'amour, le génie éclatent en éblouissants rayons. Quel tableau lumineux et débordant de vie! Combien la combinaison de ces quelques notes, de ces quelques rhythmes, de ces quelques accords, qui forme notre langue, se prête à la traduction de toutes les impressions des sens, de toutes les pensées de l'âme! De ce chant doux et délicieux comme une matinée de printemps, nous nous reportions en esprit au troisième acte du *Prophète*, ce troisième acte où la vieille Allemagne revit tout entière. Le zèle barbare, le fanatisme y sont peints à toutes pages, aussi fidèlement que ses paysages noyés de brume, que ses clochers vaguement estompés à l'horizon confus... Malgré nous, nous revenons à cette scène des patineurs qui pénètre de givre les membres glacés au milieu d'une atmosphère embrasée, tandis qu'il s'agit simplement d'un bouquet de fleurettes que le maître, en ses heures de loisir, a laissé tomber de sa main.

VI.

Après un intervalle de treize années, pendant lesquelles *Robert* et les *Huguenots* occupèrent constamment la scène, le *Prophète* fut repré-

Digitized by Google

senté à l'Opéra en avril 1849. Les pronostics fâcheux ne manquèrent pas au sujet de cet ouvrage. Le temps n'aurait-il pas affaibli l'imagination du maître? Saurait-il rencontrer de nouvelles sources d'émotions, frapper quelque veine encore inexplorée du cœur? L'événement est venu prouver que si le temps pouvait encore ajouter en grandeur et en maturité aux conceptions de M. Meyerbeer, il ne lui avait rien enlevé en inspiration et en fécondité.

De tous les sujets traités pour la scène française par M. Meyerbeer, celui du *Prophète* offrait peut-être le plus de difficultés. Le personnage principal, Jean de Leyde, possible et *humain* dans les premiers actes, perd toute sa vraisemblance au troisième. Jean ne croit pas à sa mission; c'est par vengeance seulement qu'il s'est enrôlé dans l'armée anabaptiste. Son inspiration, son enthousiasme portent donc à faux; ainsi, sur ces paroles :

Eveille-toi, ma harpe!
Eveille-toi, mon luth!

la musique prend un caractère inspiré en rapport avec les paroles, mais non avec le sentiment qui les dicte. C'est donc par un sage calcul que le compositeur, laissant le plus souvent dans l'ombre le rôle prophétique, et nous montrant presque toujours le rôle humain de son héros, est parvenu à voiler, à éteindre en partie la faute du poète. Le véritable fanatisme, ce sont ces trois hommes noirs qui le représentent; c'est l'admirable *trio* des deux anabaptistes et d'Oberthal; c'est ce choral, aussi violent, aussi taché de sang que celui des *Huguenots* est fier et vainqueur.

L'ouverture est fondée sur quatre thèmes principaux : le chœur *O Roi des cieux c'est ta victoire;* l'Invocation, *Roi du ciel! Roi des anges;* une mélodie de la marche du sacre; un fragment du chœur : *Du sang! du sang! Que Judas succombe!* Le compositeur y a joint quelques phrases secondaires, quant à la valeur de la mélodie, mais non quant à l'importance des développements. L'étude de cette partition sera précieuse pour les hommes spéciaux, précisément en ce qu'elle démontrera combien ces phrases accessoires, que l'on est tout disposé à fort peu considérer au premier moment, concourent au développement de la pensée musicale. Inaperçues souvent au début d'un morceau, ce seront elles qui supporteront tout l'effort de la péroraison. C'est précisément ce que l'on remarquera dans l'ouverture du *Prophète*, bien malheureusement supprimée à Paris, car, par ses sombres feux, par les sanglantes images qu'elle recélait, elle offrait un heureux contraste avec le chœur de l'introduction, qui est charmant de fraîcheur.

Digitized by Google

La romance en duo que chantent Berthe et Fidès est le morceau le plus saillant du premier acte; elle respire la modestie et l'ingénuité. Dans l'exposition du thème seulement, car la fin de chaque couplet se détourne de la dictée de bon goût, sans doute parce que les exigences pernicieuses des deux cantatrices chargées de représenter Fidès et Berthe ont triomphé des intentions plus réservées du compositeur. Berthe et Fidès sont humblement prosternées devant Oberthal. En humble vassale, Berthe demande modestement à son seigneur la permission d'épouser son fiancé; ce n'est pas le moment des roulades et des cadences, tout au plus seraient-elles permises dans le cas où le châtelain consentirait à accorder la demande. — Ce sont des délicatesses et des subtilités inaperçues au théâtre, dira-t-on. — Cela est possible. Mais ces fautes de goût, étant accumulées, nuisent beaucoup à une œuvre, lorsqu'à quelque distance de sa naissance le critique en discute froidement la valeur.

Au second acte, la source des beautés mélodiques s'épanche plus abondante. La phrase de Berthe : *Ah! d'effroi je tremble encore!* est l'une des plus développées, des plus pénétrées d'inspiration qu'ait rencontrées le génie du compositeur. Le trio des anabaptistes et de Jean est empreint du fanatisme sanguinaire qui caractérise ces symboles vivants de l'insurrection et du massacre. Deux perles sans tache rayonnent cependant du plus doux éclat au milieu de cette trame si sombre : la romance de Jean : *Pour Bertha*[1], *ma fiancée*, délicieusement accompagnée par les harpes et les cors; l'*arioso* de Fidès, où les timbres les plus chastes, les harmonies le plus discrètement choisies concourent à produire un effet indicible de bénédiction et de tendresse. Le rêve de Jean est l'une des plus belles pages de M. Meyerbeer : elle résume en quelque sorte tout le génie de son instrumentation. Ecoutez ces violons qui semblent planer dans l'éther, ces cymbales au timbre d'argent, ces flûtes, qui, sur leurs cordes les plus graves, murmurent une mélodie douce mais pâle, une véritable mélodie de fantômes. Écoutez ces lugubres accords des cors unis aux trombonnes! Tout à coup, des images funèbres montent des bords de l'horizon confus; elles grandissent et s'avancent. L'orchestre, éperdu, semble prêt à rompre ses liens; un trait rapide mugit aux extrémités du grave, rejaillit comme l'éclair au sommet de l'aigu, et retombe brisé par un coup violent des instruments de cuivre, comme par le tranchant d'une

[1] La fiancée de Jean, c'est *Berthe* durant tout le cours de l'ouvrage; dans cette seule scène elle se nomme *Bertha*, les exigences de la prosodie, et celles de la mesure à neuf-huit, en sont la cause. Jean, qui est un puriste, a préféré changer le nom de sa fiancée plutôt que de commettre une faute de versification.

Digitized by Google

hache. Alors, quelle modulation exquise vient s'épanouir, ainsi qu'une fleur mystique, sur ce vers :

Une voix s'élevait, qui répétait : Clémence !

et quelle vérité dans cet abaissement graduel de la voix sur ces paroles : *d'épouvante et d'horreur*. Les sons mats des cordes graves du ténor nous traduisent fidèlement cette terreur vague, indéfinissable, qui poursuit si longtemps l'homme réveillé après un songe effrayant.

Le troisième acte s'ouvre très-énergiquement par le chœur des soldats anabaptistes : *Du sang, du sang*. La sonorité de *si mineur* vient encore en accroître l'énergie. Cette sonorité de *si mineur* est la plus violente et la plus terrible de toutes, et par instinct les compositeurs ne manqueront jamais de l'employer pour l'expression des sentiments furieux sans aucun mélange de pitié. L'air de Zacharie fait tache au milieu de ces belles pages, c'est un retour subit, complet et tout à fait inattendu vers ce style hybride, équivoque qui disparaissait de plus en plus des œuvres récentes de M. Meyerbeer. Il a été retranché au théâtre; les quatre pages qu'il occupe pourraient également être arrachées sans inconvénient de la partition. Les airs de ballet trop rares dans cet opéra sont brillants et originaux. L'on y remarque une valse, une *redowa* également heureuses par la nouveauté du rhythme et celle de la mélodie, un galop dont la péroraison est un chef-d'œuvre, le quadrille des patineurs où les fusées des petites flûtes imitent le glissement rapide du patin sur la glace polie. Trois grands morceaux occupent la fin de cet acte : le trio bouffe de deux anabaptistes et d'Oberthal, la révolte de l'armée, l'hymne enflammé chanté par le Prophète à l'heure où le soleil se levant donne le signal de l'attaque de Munster.

Aux dernières répétitions, la première partie du quatrième acte fut supprimée. On connaît l'histoire de ce Jean de Leyde qui, parvenu par la trahison et le massacre à la suprême puissance, mit son pouvoir tyrannique sous l'hypocrite invocation de la religion. Il parcourait les rues de Munster couvert de vêtements magnifiques. A sa droite un néophite tenait une épée nue, un autre, à sa gauche, portait le globe d'or surmonté de la croix. Afin de mieux ressembler à Salomon, le type de la royauté hébraïque, il convertit son palais en harem. Suivant la chronique, il épousa dix-sept femmes, pour qu'en peu d'années ses enfants répandissent la parole de vérité sur toute la terre. Ce détail légendaire, M. Scribe l'avait hasardé sur le théâtre. Dans l'espoir de retrouver Berthe, qu'il sait cachée à Munster, Jean ordonne qu'au milieu d'une fête toutes les jeunes filles de la ville comparaîtront à ses yeux afin qu'il puisse choisir les épouses qu'il destine à sa couche :

Digitized by Google

c'était une scène un peu empruntée au bazar d'Alexandrie. Le désespoir des mères, l'accent rude et moqueur des compagnons du prophète, les larmes étouffées des jeunes filles avaient inspiré à M. Meyerbeer une série de morceaux importants que l'Opéra sacrifia, et peut-être justement, par une raison de convenance, la situation ayant paru trop délicate, surtout avec le concours de la mise en scène. D'autres morceaux ont dû également être supprimés en raison de la longueur extrême de l'ouvrage. Il n'est pas dans le procédé de travail de M. Meyerbeer de borner l'élan de sa plume. Il se résigne volontiers à supprimer, mais non point à ne pas écrire. Ses cartons renferment peut-être encore une partition tout entière et inédite de *Robert*, des *Huguenots* et du *Prophète*, qui sans doute ne verra jamais le jour. Ce qui reste de ce gigantesque quatrième acte, c'est un chœur de bourgeois, une romance très-touchante de Fidès : *Donnez, donnez pour une pauvre âme;* un duo de Fidès et de Berthe, où les points d'orgue de leur présence importune viennent encore troubler la pureté de la mélodie; enfin, la grande scène du sacre dans la cathédrale de Munster. Cette scène, ouverte par une marche magnifique, peut être comparée au cinquième acte de *Robert*, quant à la multiplicité des ressorts dont le compositeur avait à faire mouvoir le mécanisme. Dans *Robert*, la scène est divisée en deux zones musicales : l'une renferme les personnages du premier plan, l'autre ceux de l'arrière-plan; le rideau du fond abaissé faisait naturellement naître cette distinction. Ici l'intérêt est réparti d'abord sur Fidès, le centre de la composition, puis sur son fils Jean; sur ces trois anabaptistes qui s'apprêtent à assassiner et la mère et le fils; sur ces princes, ces seigneurs, ces prêtres, ce peuple qui hésite, qui doute, qui interroge, qui n'attend qu'une parole pour se prosterner ou pour frapper. A chaque groupe de personnages, le compositeur a confié des mélodies qui se développent simultanément. La possibilité de présenter simultanément des pensées différentes de caractère et de style, d'exprimer des sentiments opposés est le plus grand avantage que la musique conserve sur la poésie, avantage compensé d'ailleurs par tant de pertes. C'est là son incontestable originalité, c'est là sa plus grande puissance.

L'air de Fidès au commencement du cinquième acte peut sembler, par la péroraison surtout, un sacrifice trop complet au culte de la roulade. Le duo entre Fidès et Jean, le trio qui le suit, abondent en effets dramatiques. La progression harmonique sur ces mots : *Du sang, du sang*, l'imprécation de Berthe avant de se poignarder, sont revêtues d'une sombre et implacable beauté. On ne sait comment, au milieu de ces scènes terribles, s'est glissé ce petit nocturne en *la majeur*, qui est si peu en situation, mais qui offre une mélodie exquise : c'est une ravissante fleur qui pousse au hasard, entre les fentes du rocher sur les bords du précipice.

Digitized by Google

La seconde partie de l'acte, la scène de *l'orgie*, présente de frappants contrastes. On n'a pas assez remarqué l'inflexion donnée aux voix par le compositeur sur ces paroles : *Vive le prophète!* La bouche les profère, mais l'accent dément la parole; sombre et fatal il est l'écho d'une ivresse qui s'éteindra bientôt sous les embrassements de l'incendie. La chanson à boire : *Versez, versez,* porte le même caractère, la voix est émue et comme brisée, tandis que l'instrumentation reluit et scintille. Il semble que ces feux, ces coupes d'or, ces pierreries, ces cristaux qui brillent sur la scène, se réfléchissant dans l'orchestre comme dans un miroir, y rebondissent en jets de lumière éblouissants.

L'opéra, *le Prophète,* ce dernier venu de M. Meyerbeer sur la scène française, jouit en Allemagne d'une popularité égale pour le moins à celle de *Robert,* si l'on considère combien cet ouvrage est nouveau encore au théâtre. Une note que nous rejetons au bas de la page [1], car il ne

[1] Voici le nom des villes où le *Prophète* a été représenté, et l'année de la représentation : 1849, Paris, Londres, *en italien*; 1850, Marseille, Amsterdam, *en allemand*, La Haye, Hambourg, Dresde, Vienne, Francfort-sur-le-Mein, Schwerin, Leipsig, Darmstadt, Anvers, Dusseldorf, Cologne, Sondershausen (3,000 habitants), Lisbonne, *en italien*, Berlin, Nouvelle-Orléans, *en français*, Brunswick, Pesth, *en allemand* et *en hongrois* (Mme de Lagrange joua le rôle de Fidès en langue hongroise), Rostock, Aix-la-Chapelle, Cassel, Bruxelles Hanovre (d'abord sur un théâtre en plein air et deux ans plus tard pour l'ouverture du nouveau théâtre royal), Brême, Breslau, Ulm, Greifswalde, Munich, Graetz, Cobourg, Augsbourg, Bâle, Goettingen, Liegnitz, Mayence, Kœnigsberg, Würzbourg, Gand, Prague; 1851, Toulouse, Bordeaux, Lyon, Lille, Strasbourg, Elbing, Dantzig, Brunn, Stuttgard, Manheim, Dessau, Linz, Wiesbaden, Fribourg en Brisgau, Besançon, avec une troupe allemande, Nancy, par la troupe française de Metz, Mulhouse, Zurich, Baden-Baden, Constantinople, *en italien*, Colmar; 1852, Nîmes, Stettin, Florence, Stockholm (les chœurs chantaient en suédois, Fidès en français, les autres rôles en italien), Salzbourg, Nuremberg, Neisse; 1853, Pétersbourg, *en italien*, Riga, *en allemand*, Lemberg, Liége, Funfkirchen, Temeswar; en répétition au théâtre royal de Turin, à Trieste, à Parme et à Réval. J'espère que cette énumération assez longue ne me fera pas accuser de puérilité, elle semble même avoir quelque importance. On remarquera que dès la seconde année, l'œuvre de M. Meyerbeer fut jouée d'un bout de l'Allemagne à l'autre dans plus de trente villes plus ou moins considérables; Marseille est la seule ville de France qui figure pour l'année 1850 sur ce tableau où la France occupe si peu de place. Or, Marseille en cette occasion a été fidèle à ses bonnes et anciennes traditions, celle du progrès et du dévouement à l'art. C'est Marseille qui accueille toujours la première les œuvres du génie étranger, c'est elle qui la première a donné asile à Beethoven, c'est elle qui avait compris le sens mystérieux et sublime de ses symphonies alors que Paris ignorait absolument ce nom illustre. On remarquera également que l'Italie n'a pas encore entendu retentir un seul accord du *Prophète*. Etrange décadence de l'art chez une nation d'où le mouvement musical s'est communiqué à toute l'Europe ! L'Italie n'a même pas cette excuse qui peut être invoquée par la France, que Paris centralise tous les arts, avec une si grande puissance de concentration que la province en elle-même ne peut prendre aucune initiative, les théâtres de Paris étant les seuls temples de la musique que les Français veuillent reconnaître. Nous n'en concevons pas moins l'opinion que la *décentralisation musicale* en usage en Allemagne est mille fois préférable à notre système. En France, il faut que le

Digitized by Google

faut pas trop embarrasser de parenthèses; le cours de ces études, témoignera de l'empressement de toutes les villes d'Allemagne à mettre en lumière, même pour d'infimes populations, une œuvre où les grands principes de l'école allemande sont le plus sensiblement appliqués, toutes réserves faites d'ailleurs pour le rôle *imposé* de Fidès. Cet ouvrage nous servira donc naturellement de transition pour l'appréciation des œuvres allemandes du compositeur. Désormais, notre critique marchera isolée et tout indépendante de l'opinion du public, qui, même à leur insu, a toujours un peu d'action sur les juges les plus impartiaux.

VII.

Les compositeurs allemands ont une prédilection marquée pour le mélodrame ou la tragédie mêlée de musique. Leurs premiers ouvrages furent des mélodrames. En 1783 l'abbé Vogler fit un voyage en France; il apportait pour les faire exécuter deux mélodrames: *Médée* et *Ariane*, dont la musique passait pour fort belle de son temps; elle était d'un maître célèbre, de Benda. Le plus grand chagrin de Vogler fut d'avoir échoué dans ses projets, il quitta promptement une ville où lui-même n'avait guère réussi. Un petit opéra comique de sa composition, la *Kermesse*, fut mal accueilli au Théâtre-Italien. C'était d'ailleurs une singulière idée du bon abbé d'exposer sa science sur une scène alors si frivole. Depuis cette époque, le goût pour le mélodrame ne se ralentit pas chez nos voisins. Les compositeurs en écrivirent un grand nombre parmi lesquels nous citerons comme des chefs-d'œuvre : la *Preciosa* de Weber, le *Sommernacht's Traum* (le Songe d'une Nuit d'Été), de Mendelssohn.

A Paris, le mot mélodrame vous transporte à l'instant au boulevart du Temple, vous fait envisager un plaisir populaire peu goûté des esprits d'élite. Telle n'est pas l'idée que l'Allemagne en a conçue. A cette prose ampoulée, à cette musique brutale, incomplète, faite à la hâte, souvent par un chef d'orchestre ignorant, substituez une belle poésie, un orchestre, des chœurs complets, une ouverture, des entr'actes écrits avec tout le soin que peut apporter la main d'un maître à une œuvre

public vienne chercher les chefs-d'œuvre; en Allemagne, ce sont au contraire les chefs-d'œuvre qui viennent s'offrir au public. Et puis, d'ailleurs, lorsque nous comptons à peine en France cinq ou six scènes lyriques où un compositeur puisse décemment se produire, le peu d'importance que l'on attache en Allemagne, si l'œuvre est belle, au lieu de la représentation vient en aide au courage des artistes. Ils savent que de toute façon il leur sera accordé la facilité de manifester leur œuvre sur une scène quelconque, et que s'ils ne réussissent pas, ce n'est pas comme en France, parce que les interprètes leur manquent, mais parce que leur œuvre n'est pas de nature à impressionner le public.

Digitized by Google

importante, vous aurez le mélodrame allemand de Weber et de Mendelssohn. Le dernier ouvrage de MM. Ponsard et Gounod est une tentative dans ce genre que l'esprit français a repoussé, bien à tort selon nous; car c'est l'une des plus belles formes que l'art musical puisse revêtir. A la vérité, la musique abandonne à la poésie les personnages principaux. Mais la part qu'elle se réserve est grande encore. Une musique qui, de temps à autre, vient au secours de la parole parlée, qui, par des harmonies choisies, en exprime le sens intime et, pour ainsi dire, caché, peut faire naître dans l'âme des émotions que n'obtiendront pas toujours en pareille situation ces airs, ces duos qui allongent démesurément la scène et entravent l'action.

Le dévouement à la mémoire d'un frère bien-aimé et peut-être l'ardeur avec laquelle M. Meyerbeer poursuit le succès à l'étranger comme dans son propre pays, l'ont engagé à traiter un genre si éminemment national. La tragédie de *Struensée*, écrite en beaux vers, traduisant de nobles sentiments, pêche, il faut le dire, par l'action et l'intérêt dramatique. M. Meyerbeer, persuadé que l'œuvre de son frère recevrait de la musique un prestige nouveau, s'occupa avec ardeur de remplir de ses accords les vides que présentait la marche de la pièce. Le succès répondit à son espoir, et *Struensée* fit une apparition triomphante au grand théâtre de Berlin en 1846. C'est une partition estimée en Allemagne, inconnue en France, une partition très-sobre et très-modeste qui peut-être intéressera peu le vulgaire des auditeurs, mais que quelques critiques dans le fond de leur conscience peuvent avoir le droit de regarder comme le chef-d'œuvre de M. Meyerbeer.

L'on connaît l'histoire de Struensée, de ce médecin-ministre qui s'éleva au plus haut degré de faveur à la cour de Christian VII, fut accusé injustement, au dire de plusieurs historiens, d'une intrigue avec la reine Mathilde, jeune et belle femme de vingt-quatre ans, ainsi que de complot contre la vie du Roi, et eut la tête tranchée à Copenhague. Tel est le personnage historique traité par Michel Beer. Tout l'intérêt de l'ouvrage est concentré sur la figure énergique et passionnée de Struensée, sur la figure mélancolique et douce de cette reine infortunée.

La partition est divisée en treize numéros : *Ouverture, la révolte, marche et chœur, le bal, le cabaret de village, le rêve, marche funèbre, fanfares,* en outre un accompagnement instrumental pour quatre des principales scènes [1].

[1] M. Théophile Gautier prépare une traduction de la tragédie de Michel Beer, et l'on a tout espoir que le chef-d'œuvre de M. Meyerbeer pourra être révélé au public parisien dès le commencement de l'année prochaine.

Digitized by Google

L'ouverture de *Struensée* repose sur un petit nombre de phrases; de riches *contre-sujets* servent à y marier des chants différents de caractère et de style. Expliquons ce terme scholastique. Un contre-sujet est un second chant qui accompagne une mélodie principale, il doit en retenir le caractère, — ce qui caractérise l'unité du style, — et pour la variété en différer essentiellement par les combinaisons mélodiques et rhythmiques. L'art d'enrouler les nœuds de ces phrases épisodiques appartient à l'Allemagne, surtout en ce qui concerne la musique instrumentale. Sans la connaissance profonde de cet art, Beethoven n'eût écrit ni la symphonie en *ut mineur*, fondée sur un thème de quatre notes, ni la *pastorale* dont les pensées-mères sont renfermées en deux mesures. L'on ne suppose point que M. Meyerbeer, l'élève de l'abbé Vogler, soit resté étranger à l'étude d'un art qui, pour l'Allemagne ancienne, constituait toute la musique; cependant, l'on incline à croire que sa main est peu souple à lier les mailles du tissu instrumental. L'exécution des ouvertures des *Huguenots*, du *Prophète*, de *Struensée*, du *Camp de Silésie*, offrirait cela d'excellent que le talent de M. Meyerbeer y apparaîtrait sous un jour nouveau plus adouci, mais peut-être plus pur. L'étude de ces partitions nous a convaincu que le compositeur s'élève d'autant plus que sa pensée se montre plus indépendante. Les exigences de la scène, les caprices des chanteurs, peut-être aussi le désir d'obtenir à tout prix des applaudissements, ont laissé introduire dans *Robert*, dans les *Huguenots*, dans le *Prophète* même, mais plus rarement, un certain nombre d'effets que le bon goût effacerait sans scrupule. Ces fautes ne se reproduisent pas dans les compositions allemandes de l'auteur; les bigarrures du style disparaissent à mesure qu'il se souvient davantage de son pays natal.

En suivant le riche travail de l'ouverture où toute mélodie, tout rhythme, tout dessein procèdent dans un ordre merveilleux, on comprend le mot de madame de Staël : « La musique est une architecture de sons. » Cette ouverture a pour base une marche d'un caractère grandiose qui résonne d'abord dans les harpes; une légère broderie esquissée pour la première fois par les violons; une mélodie passionnée, confiée aux violons encore, mais auxquels se joint la voix mystérieuse de l'alto. Ces trois pensées autour desquelles se rattachent d'ailleurs de riches épisodes sont les pivots de ce morceau colossal. Avec quel art le maître les évoque, les unit, les groupe, les disperse, et de leur contact fait jaillir l'intérêt, comme jaillit l'étincelle au contact des pôles opposés de l'aimant! La péroraison est admirable par la puissance de la sonorité : c'est le thème de la marche qui reparaît, mais triomphant; il plane maintenant au-dessus de ces harmonies mystérieuses, de ces rhythmes entrelacés, de ces nuées sonores que le

Digitized by Google

compositeur s'était plu à accumuler : ainsi se balance dans l'éther l'aérostat vainqueur des nuages et des tempêtes.

Les petits morceaux, qualifiés du nom de mélodrames, abondent en intentions dramatiques qui, toutes à leur tour, viennent colorer la situation de leurs reflets variés. Le retour périodique de certaines phrases consacrées aux principaux personnages contribue d'ailleurs à entretenir dans l'œuvre entière une pensée constante d'unité, à laquelle s'associe également la musique des entr'actes ; elle sert de trait-d'union entre les scènes, elle prend une situation à l'instant où elle se termine, elle continue, comme un vague écho, la pensée du poète, et peu à peu, par une pente douce, prépare l'auditeur aux situations que l'acte suivant fera surgir. La polonaise du bal respire cette joie mélangée de tristesse particulière aux mélodies du Nord, où, sous l'ivresse du plaisir, on sent toujours une larme prête à couler. Le beau choral danois : *Held christian steht an hohen mast im pulver Dampf*, est développé dans le chœur avec cette science de combinaison qui n'est jamais plus admirable que lorsqu'elle semble s'ignorer elle-même et céder aux seules lois de la logique et de la mélodie. L'allegro *villarecio* charme par la nouveauté des rhythmes que rehaussent quelques-unes de ces dissonnances passagères, plus suaves que les consonnances quelquefois, et si chères à la mélodie. Le songe de *Struensée* ramène en foule les phrases principales de l'œuvre, elles viennent toutes un instant se réfléchir dans l'orchestre comme un cortége de gracieux ou de sinistres fantômes. Cette tragédie se termine par une marche funèbre où les instruments de cuivre, unis aux timbales, jouent le rôle le plus pathétique. Tout à la fin de l'œuvre, nous signalerons encore un effet d'une grande beauté : Struensée est sur l'échafaud ; son père, le pasteur Struensée, s'est évanoui sur la scène, le tambour se fait entendre, il reprend connaissance : « Où est mon fils ? » s'écrie-t-il, — il entend tomber la hache ; alors il montre le ciel : — Là-haut ! — Les parties de violons, qui jusque-là se sont tenus sur les cordes les plus graves, planent maintenant sur les cordes les plus élevées ; ils nous peignent l'ame délivrée de sa prison impure et qui s'envole vers les cieux.

La musique de *Struensée* n'atteint pas à la vivacité d'impressions que font éprouver les *Huguenots* ou le *Prophète ;* l'éclat des modulations est adouci, les nuances sont moins accusées ; une sorte de teinte grise, de brouillard léger, enveloppe l'orchestre et les voix. Ces teintes pâles ne peuvent être considérées comme un défaut, elles sont une condition nécessaire à l'interprétation du texte. M. Meyerbeer, rentré de nouveau en possession d'un sujet allemand, a modéré sa plume et s'est rapproché des anciens maîtres, non par une intention préméditée, mais par l'instinct du génie. Il a compris qu'une forme

Digitized by Google

plus pure, plus immatérielle que celle qu'il avait adoptée pour la France convenait à l'Allemagne; en un mot, sur ce terrain si mobile, si étroit où l'on a combattu cependant avec tant d'acharnement autour des deux drapeaux, *musique allemande*, *musique française*, la *Struensée* prend une position décisive, il arbore le pavillon allemand.

Le *Camp de Silésie*, ouvrage de circonstance, composé en 1844 pour l'inauguration de la nouvelle salle de théâtre à Berlin, rentre également dans les conditions de l'art allemand. La devise de cet ouvrage, qui renferme un grand nombre de morceaux importants, pourrait être *varium et mutabile*. En effet, il a subi un grand nombre de transformations, et rien n'assure qu'il ait encore reçu sa forme définitive. En conséquence, nous remettrons à une autre époque, que nous hâtons de nos vœux, le jugement à porter sur un ouvrage livré encore à tant d'hésitations. Quant à l'ouverture, elle est sortie d'un bloc de la pensée du compositeur. On n'y remarque nulle part ces traces de soudure qui trahissent quelquefois les défaillances de l'inspiration. Elle est fière, noble, puissante; le caractère martial du sujet indiquait d'ailleurs au compositeur à quelle nature d'instruments devait appartenir le principal rôle. Les voix de cuivre échelonnées dans deux orchestres dialoguent d'abord avec calme et grandeur, puis bientôt elles se rapprochent, se serrent, s'enivrent de l'exaltation des combats et commencent une lutte acharnée. Partout en Allemagne la péroraison de ce morceau a été accueillie avec enthousiasme, et il faut convenir que si les ouvertures du *Prophète* et de *Struensée* renferment des mélodies d'une valeur absolue plus grande, en aucune occasion le compositeur n'a atteint l'*effet* avec plus de sûreté et de puissance.

En dehors de ses œuvres théâtrales, M. Meyerbeer a écrit pour l'Allemagne un certain nombre d'œuvres qui depuis longtemps auraient dû enrichir le répertoire de nos sociétés musicales. Parmi ces œuvres de moindre étendue, sinon de moindre importance, nous nous contenterons de citer : dans le style profane, dominé cependant par l'inspiration classique, la *Fête à la cour de Ferrare*, composée pour une fête donnée par Sa Majesté le Roi de Prusse; la *Danse aux flambeaux*, symphonie pour instruments de cuivre, composée à l'occasion des noces du Roi de Bavière et de la princesse Wilhelmine; une *grande cantate* à quatre voix d'homme et chœur, poésie de Sa Majesté le Roi de Bavière; une *Ode au sculpteur Rauch*, pour soli, chœur et orchestre, exécutée pour l'inauguration de la statue de Frédéric-le-Grand; un *Hymne de fête*, à quatre voix et chœur, composé pour le vingt-cinquième anniversaire du mariage du Roi de Prusse; les *Euménides*, tragédie d'Eschyle, avec chœur et intermèdes d'orchestre; et dans le genre sacré : un recueil de sept chants religieux sur des paroles de Klopstock; un *Stabat Mater*, un *Miserere*, un *Te Deum*, douze psaumes à double chœur.

Digitized by Google

Nous insisterons plus longuement sur l'œuvre la plus récente de M. Meyerbeer, le quatre-vingt-onzième psaume de David (*Trost in Sterbensgefahr*), à huit voix et *solos*, parce que cet ouvrage fort considérable signale encore une modification dans le style du compositeur. Nous avons parlé dans l'introduction à ces études de la grande école musicale italienne, fondée par Palestrina. Cette école, dont Allegri, Tomaso Bai et Leo furent les plus illustre soutiens, considérait la voix humaine comme seule digne de chanter la gloire du Seigneur; elle n'admettait pas qu'un intermédiaire de bois ou de cuivre servît à l'expression de la prière. Aussi les instruments, l'orgue même, sont-ils bannis des compositions de ces maîtres; ils puisent leurs plus grands effets dans les moyens les plus simples: la variété des timbres, la division de la masse chorale en deux ou trois chœurs. Les périodes musicales sont larges, les modulations simples, et ne sortant point des limites de la gamme principale; avec tout cela et par le vague même de l'ancienne tonalité du plain-chant, ils savaient émouvoir profondément l'âme du chrétien, et nul compositeur ne mérita mieux le nom de *divin* que Palestrina. Il le mérita mille fois plus que Mozart à qui on l'a décerné, et dont la musique est profondément empreinte de sensualisme. Lorsque la tonalité ancienne se modifia, tous les éléments de l'art nouveau (qu'on nous permette de l'appeler profane) s'introduisirent par degrés dans la musique d'église. Pour la varieté des effets, les instruments furent joints aux voix; puis la modulation s'émancipa; la nuance, renfermée autrefois dans les limites du *piano* au *mezzo-forte*, devint plus heurtée, plus éclatante. A des effets adoucis d'ombre et de lumière elle substitua des couleurs plus tranchées. Ce fut selon ce système qu'écrivirent Durante, Scarlatti, Marcello, l'abbé Clari, etc. En Allemagne, le puritanisme protestant imprégna de bonne heure la musique religieuse de sécheresse; il lui laissa la noblesse en lui retirant l'onction. Les chorals de Luther sont des exemples de cette musique puissante mais aride. Plus tard, Mozart et Haydn composèrent de beaux morceaux de musique sacrée, bien que les grandes traditions de l'école *palestrinienne* fussent déjà perdues pour eux. Le sentiment de la musique théâtrale pénètre également le *Requiem* et l'oratorio des *Saisons*. Ce n'est que de nos jours que la musique religieuse a pris en Allemagne une impulsion différente, et cette impulsion, on la doit à un homme d'un immense talent, à Mendelssohn. Malheureusement, l'école qu'il a créée et qui prédomine particulièrement à Leipsick a mérité la qualification d'école *hébraïque*, *ultrà-protestante*, pourrait-on dire. Le principe, l'idée mère de cette école, c'est toujours le *choral* de Luther; seulement, tous les artifices de l'art musical, Mendelsshon les a groupés autour de ces thêmes sévères; il en est résulté d'admirables compositions, *Elie*, *Paulus*, *Athalie*, mais sur lesquelles semble

Digitized by Google

peser le poids insoulevable de la raison austère et rigide. Ce qui a fixé nos réflexions sur le psaume 91, c'est que M. Meyerbeer a cherché à introduire dans la musique religieuse allemande un élément plus onctueux, plus ému, nouveau par son ancienneté même et comme un ressouvenir de l'école *palestrinienne*; il s'est privé du concours des instruments; il a adopté le principe de la division des masses chorales, ainsi que celui des mélodies larges et simples; mais a-t-il réussi complétement dans sa tentative? Nous en doutons. Quelquefois, sa plume semble hésiter, en de rares endroits, il est vrai, entre le souvenir du passé et les habitudes du présent, de telle sorte qu'une phrase dont les contours nous reportent à un temps éloigné s'achève d'une manière toute moderne. Il en résulte des hésitations, de petits *chocs* de style, inappréciables sans doute à l'audition, mais qu'un goût délicat est en droit de condamner. Si nous faisons supporter ces critiques à ce noble morceau, c'est que nous y reconnaissons au plus haut degré le cachet du talent; ce sont les mérites de cette œuvre qui nous font désirer ardemment que M. Meyerbeer, tout en réservant une part honorable aux conquêtes nouvelles de l'art musical (l'harmonie dans toutes ses combinaisons nouvelles, par exemple) retourne hardiment vers les traditions de l'école *palestrinienne*, la seule que nous reconnaissions. Nul, plus que M. Meyerbeer, par la nature de ses inspirations et sa profonde science, n'est à même de réaliser cet immense progrès *rétrospectif*. Si l'on s'étonnait de nous voir porter nos vœux sur M. Meyerbeer pour la restauration de l'école religieuse italienne, nous pourrions répondre que, pour l'expression du sentiment religieux pris dans sa source pure, le génie n'a pas de religion.

De ces considérations générales descendons à l'analyse, nous n'aurons plus qu'à louer. Les mélodies de ce psaume sont très-distinguées, bien que légèrement empreintes d'archaïsme, particulièrement celle proposée par le ténor sur ces paroles : *Er begehert meiner*. Malgré la difficulté immense de ce genre de composition, les thèmes fondamentaux, sans efforts, sans entraves, s'irradient au milieu de ces huit parties, passant alternativement de l'un à l'autre chœur, comme une vive et pure lumière brûlerait tour à tour au sein de deux lampes d'albâtre. La modulation et ses prestiges viennent aider à l'effet. Les capricieuses arabesques qui s'enroulent autour des phrases principales sont tracées avec le goût le plus pur. Quant à la fugue finale, *alla breve*, l'un des chœurs retient la forme classique, tandis que l'autre semble écrit suivant les tendances de l'école musicale moderne. C'est une combinaison neuve, originale, tentée pour la première fois. C'est un caprice, si l'on veut, mais le caprice d'un homme de génie. Les artistes qui n'ont point voyagé, qui n'ont point entendu le chœur admirable de la chapelle impériale de Saint-Pétersbourg, ni celui à

Digitized by Google

peine inférieur de Berlin, éprouveront quelque étonnement en voyant à quelles profondeurs M. Meyerbeer a laissé atteindre ses voix de basse. Nous avons lu, de nos propres yeux lu, des *mi*, des *re*, et même des *contre ut*. Ces notes exceptionnelles, que le quart à peine des voix de basse peut faire résonner convenablement, donnent à l'exécution une indiscriptible majesté. Peut-être le compositeur aurait-il pu tenir dans une limite plus élevée les parties de *soprani*. On pourra nous objecter qu'à l'église l'éclat des voix, les *cris*, puisqu'il faut les nommer, sont à blâmer. Nous n'en persistons pas moins à croire que quelques belles voix de *soprani* se détachant, et perçant à l'aigu l'ensemble trop ramassé des forces chorales, eussent donné souvent plus d'éclat à cette belle œuvre. En résumé, et quoi qu'il en soit de ces remarques trop longues, trop minutieuses peut-être, mais que nous n'avons pas cru devoir supprimer, car elles ont pour objet une composition qui caractérise une phase importante dans le talent de M. Meyerbeer, la lecture calme et recueillie de ce psaume nous a reporté vers des temps meilleurs; nous avons cru voir se reconstruire sous nos yeux l'édifice du passé. Un souffle de spiritualisme est venu rafraîchir notre cœur desséché par tant d'opéras maussades..... Mais n'entamons pas une critique qui nous mènerait trop loin.

Il appartiendrait à une société puissante et considérée, comme l'est la Société des Concerts, de faire connaître ce remarquable ouvrage qui, avec les oratorios de Mendelssohn, suffit pour donner au public l'idée de la musique allemande, telle du moins qu'elle est constituée aujourd'hui. La renommée du nom de Meyerbeer désarmerait le public de la société qui a moins de goût et de connaissances que de préventions et de sévérité. Malheureusement, une insurmontable torpeur semble avoir gagné cette vénérable institution. L'exécution même des chefs-d'œuvre de Beethoven, consacrés par vingt années de succès, s'en ressent sensiblement. La société est sur une pente fatale d'obstination et d'insouciance, osons-le dire; elle devrait songer qu'un art aussi jeune que la musique, un art à peine émancipé, marche toujours; qu'il se modifie, qu'il se transforme incessamment.

Au sujet de la musique, on peut répéter le mot de Pascal à l'égard des fleuves : « Les fleuves sont des chemins qui marchent et qui » mènent où l'on veut aller. » — Oui, la musique est un fleuve qui marche, qui avance toujours et inexorablement. Il ne faut pas lui résister et essayer de lutter contre le courant, qui aurait bientôt entraîné votre frêle esquif en dépit de vos bras impuissants. Assurément, tôt ou tard, la Société sera contrainte de céder au mouvement des idées musicales. Qu'elle se résigne donc de bonne grâce et le plus tôt possible. Elle le doit à sa renommée.

Digitized by Google

VIII.

Jusqu'ici, notre critique a été toute de détails. Nous avons analysé des œuvres; nous ne les avons pas reliées dans un ensemble; nous n'avons pas résumé la somme de progrès que l'auteur de *Struensée* a pu conquérir à l'art musical; ce genre de critique est cependant le plus utile de tous. Sans faire une comparaison qui pourrait blesser la modestie de M. Meyerbeer, le critique qui jugerait Beethoven ou Weber, même sur leurs chefs-d'œuvre, la *Pastorale* ou le *Freyschutz*, ne concevrait de leur génie qu'une idée imparfaite. Raphaël et Michel-Ange doivent être appréciés d'après l'ensemble de leurs œuvres, de leur *œuvre* plutôt, car ce mot est heureusement appliqué pour qualifier la succession complète des travaux d'un artiste. C'est donc à ce point de vue nouveau que nous devons considérer les travaux de M. Meyerbeer.

Quatre principes également dominateurs gouvernent l'art musical: la mélodie, l'harmonie, le rhythme, la sonorité. Tour à tour ils ont eu leur temps de règne. Chez les peuples barbares, la sonorité d'abord, le rhythme ensuite, furent les seuls éléments de la musique. Le sauvage, du jour où il conçut la pensée de se fabriquer des armes, songea à creuser le tronc d'un palmier et à le recouvrir d'une peau, à percer une coquille marine et à s'en faire une trompette. Au moyen-âge, lorsque la musique était encore dans l'enfance, l'art de jouer des instruments de percussion était poussé à un degré de perfection extraordinaire; les timbaliers étaient les musiciens préférés; les Rois se disputaient la possession d'un timbalier célèbre et payaient des sommes énormes pour l'acquérir. Quelquefois, huit à dix timbaliers, vêtus d'étoffes étincelantes et entourés d'un pareil nombre de timbales, exécutaient des sortes de mélodies rapides, chacun plaçant sa note à propos, comme on le fait aujourd'hui au moyen des cors russes et des cloches dites chinoises. Ils arrivaient ainsi à des combinaisons rhythmiques fort compliquées et telles qu'on en découvre dans les morceaux les plus difficiles de l'école moderne.

L'époque harmonique succéda à l'époque rhythmique vers 1450. Loin de conserver un élément acquis en y joignant une conquête nouvelle, les compositeurs n'eurent plus aucun souci ni de la sonorité, ni du rhythme. Enlacer un grand nombre de parties, se créer volontairement des difficultés pour se donner le plaisir fatigant de les résoudre, échanger de ville à ville des questions théoriques, proposer à des rivaux des énigmes, des *rébus*, tel semblait alors le *nec plus ultrà* de l'art. Un poète qui bornerait son ambition à écrire une pièce de vers sans employer telle ou telle lettre de l'alphabet, à n'user que de telle ou telle rime, ne ferait pas un travail plus puéril, plus infructueux que celui

Digitized by Google

des compositeurs du moyen-âge. On fondrait, on amalgamerait ensemble les œuvres du plus grand nombre des maîtres de cette époque, flamands ou italiens, que le plus subtil appareil de Marsh n'y signalerait pas le moindre grain de mélodie. Ces compositeurs rendirent cependant des services à l'art, car ils prouvèrent qu'avec l'aide des combinaisons harmoniques seules l'on peut quelquefois obtenir de grands effets.

La mélodie moderne est originaire d'Arabie, la patrie des arts au douzième siècle. On citerait vainement des hymnes telles que le *Veni Creator*, le *Te Deum*, des mélodies prétendues italiennes apportées par des chanteurs ultramontains à la cour de Charlemagne. Ce sont des filons mélodiques enfouis pour ainsi dire au milieu des blocs harmoniques brisés par le temps, sans doute des échantillons de la musique *ambrosienne*, qui, elle-même, dérive de la musique grecque, dont les traditions sont si peu précises. La mélodie fut apportée en Europe par les Croisés, et d'abord ne trouva asile que chez les troubadours. Poètes et musiciens à la fois, ils chantaient leur martyre ou leur triomphe amoureux sur des mélopées venues de la Palestine, en s'accompagnant du luth ou de la vielle. De leur pays natal ils se répandirent en France et jusqu'en Angleterre et en Écosse, creusant à travers l'Europe un long et mince sillon. Il est donc probable que les chants nationaux écossais sont des chants arabes modifiés par des altérations successives auxquelles des considérations de climat et de mœurs ne sont pas étrangères. Tandis que, par les ménestrels et les jongleurs, la mélodie se propageait ainsi dans le peuple, aux festins des châtelains, quelquefois aux genoux de la châtelaine, elle ne songeait nullement à contracter alliance avec l'harmonie, à rehausser ses charmes sous de riches accords. De son côté, l'harmonie, qui régnait dans les écoles belges, françaises et italiennes, l'harmonie, qui avait pour elle les docteurs, les philosophes, abandonnait au peuple la mélodie, dont les musiciens savaient à peine le nom, et à laquelle ils ne recouraient quelquefois que par caprice, pour en admettre certains fragments au milieu de leurs messes. La messe prenait alors le nom de ce fragment : Messe de l'*Ami Baudichon*, Messe de l'*Ardent Désir*, *O venere bella*, *Adieu mes amours*, etc.

Au commencement du dix-huitième siècle, l'Italie se fatigua de ce style surchargé et diffus qui, sous les combinaisons de la science, dissimulait mal l'absence des idées. Le drame musical, l'opéra, né à Rome vers 1595, n'avait d'abord différé en rien de la musique qui s'écrivait pour l'église. L'instinct mélodique s'empara de l'Italie; l'accompagnement se simplifia peu à peu; au bout d'un siècle il tomba à rien[1]. Les compositeurs se contentèrent de créer des chants, lais-

[1] L'instrumentation était alors disposée avec la maladresse la plus évidente,

Digitized by Google

sant à leurs élèves le soin d'y joindre des voix et des instruments; quelquefois même les parties n'étaient pas écrites, et les exécutants les improvisaient. Toute invention avait également cessé dans le choix des rhythmes : l'on possédait trois ou quatre formules dont on revêtait au hasard toutes sortes de mélodies; c'était comme un ajustement d'emprunt sous lequel on cachait leurs beautés, trop court à celle-ci, trop large à celle-là.

Le caractère de la musique actuelle, son grand honneur, son excuse pour quelques méfaits, c'est de tendre par un effort continu à restituer aux quatre éléments constitutifs de la musique une part égale de droits, mais aussi de devoirs; de les fortifier, de les incorporer, de les associer dans une impression une et multiple à la fois, que tous quatre auront contribué à produire. Après Haydn, Mozart, Beethoven et l'auteur de *Guillaume Tell*, M. Meyerbeer a été l'un des plus actifs promoteurs de ces idées fécondes, l'union des principes de l'art est la préoccupation constante de sa pensée. C'est le point essentiel de son talent, celui sur lequel le critique doit porter son investigation attentive. Il est bon toutefois, comme nous l'avons dit, de peser les services que M. Meyerbeer a pu rendre à chaque branche de l'art isolément.

Quelques critiques contestent à M. Meyerbeer le don de la mélodie. On pense qu'elle pourrait découler plus abondante de sa plume; on la voudrait plus gracieuse, plus veloutée; on souhaiterait y rencontrer ce caractère particulier aux mélodies italiennes qu'un auteur définit ainsi : « Je compare la mélodie, simple et charmante pour l'oreille, au fruit parfumé et doux qui fait tant de plaisir dans l'enfance; l'har-

on pourrait presque dire, la plus intentionnée. Souvent tout l'orchestre jouait, mais jouait la même partie, ce qui donnait aux accompagnements une lourdeur insupportable. L'art d'accompagner le chant est venu de l'Allemagne. On prendra ceci pour un paradoxe, mais un examen sérieux aidera à démontrer ce que j'avance. Qu'on veuille bien étudier les partitions de Paisiello, de Cimarosa, de Guglielmi, des compositeurs italiens du milieu du dix-huitième siècle, et leur comparer les compositeurs allemands de la même époque, les uns et les autres avaient bien leurs défauts, les premiers, doublant constamment la mélodie dans un certain nombre d'instruments, presque toujours les premiers violons, lui enlevaient tout son charme poétique; les seconds, au contraire, traçant autour d'elle des méandres sonores fort ingénieux, l'enfermaient dans une chaîne d'or qui n'en arrêtait pas moins son vol. Mais ces complications scientifiques durèrent peu en Allemagne, du moins pour les pièces de théâtre. Weber, et ce sera sa grande gloire, est l'un des compositeurs qui ont su conserver à la mélodie toute son indépendance et en même temps assurer à l'orchestre un rôle important qui fortifie l'action. Il a assoupli l'instrumentation allemande et s'est garanti de la pauvreté de l'instrumentation italienne qu'il a lui-même si plaisamment définie : « MUSIQUE ITALIENNE, *instrumentation* : hautbois avec les flûtes, flûtes avec les violons, bassons avec la basse, second violon avec le premier, alto avec la basse, les voix *ad libitum*; les violons avec le chant; » de toute cette énumération il ne résulte en fin de compte que deux simples parties.

Digitized by Google

monie, au contraire, ce sont les mets piquants, âpres, fortement épicés, dont le goût blasé prend le besoin en avançant dans la vie. » En un mot, l'on accorde moins facilement à M. Meyerbeer le don de l'inspiration que la faculté des combinaisons musicales. Mais d'abord on ne recherche pas si ces conditions, tout italiennes, sont compatibles avec le système qui a présidé à la création des opéras de M. Meyerbeer. Il faudrait se demander ensuite si la mélodie, dont on semble faire un don divin pour réléguer les autres branches de l'art dans le domaine rétréci du calcul, n'est pas elle-même soumise au calcul; si l'effet qu'elle produit n'appartient pas souvent plutôt à certaines combinaisons préconçues qu'à une inspiration spontanée. Il y a des peintres, médiocres d'ailleurs, faibles dessinateurs et pauvres coloristes, qui savent réunir sur leur palette les tons les plus flatteurs dans une étoffe : le rose, le bleu tendre, le lilas; à l'aide de ces nuances ils tracent des portraits agréables aux regards de la foule. A cet égard tout le monde peut être juge *des couleurs*, bien peu de gens le sont *de la couleur* : c'est ainsi que le vulgaire appréciera plus facilement une peinture moderne qu'une toile du Titien. La gamme, elle aussi, possède des intervalles flatteurs pour l'oreille, abstraction faite de tout sentiment à traduire; elle a le bleu, le rose, le lilas; qu'un compositeur utilise convenablement ces nuances (et c'est à quoi s'appliquent les compositeurs italiens), il produira des sensations agréables, des contours mélodiques, dont l'effet sera pourtant le résultat du calcul. Pour l'œil du musicien pénétrant, telle mélodie sera le fruit de combinaisons plus ou moins cachées; telle harmonie, tel rhythme, au contraire, seront une création. Ne reléguons pas l'inspiration dans le seul domaine de la mélodie : elle y règne, il est vrai, mais aussi elle se concentre au sein de l'harmonie, elle éclate sur un rhythme puissant; c'est l'*Alma Mater*, elle produit assez de sève pour en fournir à tous les rameaux de l'art et ne se contente pas, laissant se dessécher les autres branches, de féconder seulement le rameau de la mélodie.

La mélodie italienne est sœur du gazouillement de l'oiseau; sœur aussi de l'étoile filante, composée d'un peu de terre et de vapeur, mais qui, pendant un instant, n'en a pas moins éclairé brillamment le ciel. Le poème est pour elle un canevas commode sur lequel elle brode des fleurs éclatantes de couleurs, mais toutes de fantaisie, telles qu'on les rencontre sur la laque de la Chine et l'ivoire du Japon. Il fallait à M. Meyerbeer une mélodie plus accentuée, plus énergique, plus concise surtout, qui ne laissât pas le tissu de la poésie s'élargir démesurément, qui le resserrât au contraire jusqu'à égaler quelquefois la rapidité de la parole parlée. On conçoit dès-lors que les roulades, les *fioritures* durent disparaître avec un semblable système. La mélodie de M. Meyerbeer côtoie la parole de près, elle s'en inspire,

Digitized by Google

elle en pénètre le tissu et en remplit en quelque sorte les vides, qu'on excuse une comparaison vulgaire, comme l'eau pénètre les pores de l'éponge. Il y a loin de là à ces exercices de gosier, à ces chapelets de notes arrondies qui nous charment au concert, mais que le bon sens doit faire rejeter au théâtre. La différence entre la musique de théâtre et la musique de concert n'est pas suffisamment comprise : la première doit parler à l'âme et à l'esprit, la seconde peut quelquefois n'intéresser que les sens. A l'aide seule de la méthode, de la pureté de la voix et du style, une cantatrice excitera une vive sensation dans un concert. Transportez l'air et la cantatrice sur le théâtre, au milieu d'une action intéressante, qu'arrivera-t-il? Ou nous serons intéressés par le drame, et alors ces merveilles de vocalisation ne se hâteront jamais de fuir assez vite, ou nous serons intéressés par la cantatrice, et alors nous demanderons pourquoi l'on s'est donné la peine d'encadrer son air de bravoure au milieu d'une action qui souvent ne le comporte pas, tandis que le concert l'eût réclamé si volontiers. A l'appui de cette opinion, nous prendrons deux exemples dans l'œuvre de M. Meyerbeer lui-même. L'air d'Isabelle, au second acte de *Robert*, celui de la reine de Navarre, au second acte des *Huguenots*, sont agréables, sauf quelques vulgarités que la lassitude paraît avoir arrachées à M. Meyerbeer; on les verrait cependant avec plaisir retranchés de la partition; ils ne sont pour rien dans la renommée de l'auteur, ils ont disparu au milieu du retentissement de l'œuvre; et les parties de l'ouvrage dont le public a conservé le plus vivant souvenir sont précisément celles où la musique, perdant quelque chose en facilité et en grâce, s'est attachée le plus scrupuleusement au texte et à l'esprit de la situation : nous en prendrons pour témoin l'admirable duo de Marcel et de Valentine au troisième acte des *Huguenots*, duo « mal écrit pour les voix, » comme disent les Italiens. A peine en Europe citerait-on un ou deux compositeurs capables d'en concevoir un semblable, tandis qu'il ne faudrait peut-être pas s'adresser bien loin pour en trouver plusieurs qui écriraient aisément l'air d'Isabelle et celui de Marguerite.

La musique est le plus jeune de tous les arts. La hardiesse, l'indépendance lui conviennent aujourd'hui, comme plus tard, lorsque ses bases seront posées définitivement, elle devra ne hasarder qu'avec prudence des effets nouveaux. L'histoire de l'art est un peu celle d'un peuple qui s'élance avec une rapidité extraordinaire de l'état barbare à la civilisation, mais qui, une fois son but atteint, doit régler par des lois cette civilisation même, sous peine de la voir reculer et dépérir. Déjà de grands musiciens, Sébastien Bach, Haendel, Mozart, Haydn, Beethoven, l'auteur de *Guillaume Tell*, avaient agrandi singulièrement le domaine de la modulation et celui du rhythme. Fidèle aux tradi-

Digitized by Google

tions de l'école allemande, qui a le plus développé ces deux éléments de l'art, M. Meyerbeer s'occupe chaque jour de conquérir à la musique quelque terre, quelque plage inconnue et inexplorée. Dans le domaine de l'harmonie, il sonde les propriétés des accords, il en extrait les principes les plus cachés, comme le chimiste analyse les corps; il réunit quelquefois les tonalités les plus diverses, celles qui peuvent sembler entre elles les plus incompatibles. Il usera, quelquefois jusqu'à l'excès même, de ces modulations enharmoniques, ignorées des anciens maîtres et qui offrent tant de ressources au sentiment.—La note enharmonique est le nœud sensible de la modulation. Plus une gamme est chargée de bémols, plus elle incline vers la traduction des idées sombres; les dièzes en reparaissant ramènent avec eux tout un cortége de pensées brillantes; par la substitution du dièze au bémol ou du bémol au dièze sur une note fondamentale d'un ton quelconque — (un *fa* dièze, par exemple, qui se transformera en *sol* bémol) — l'oreille percevra bientôt par le changement de l'harmonie une sensation différente de celle qu'eût amenée le développement naturel de la modulation. La note enharmonique est le point d'intersection de deux routes : celle des sites brumeux et sévères, celle des paysages baignés de lumière. C'est un effet puissant, mais dont l'emploi doit être d'autant plus restreint qu'il tranche davantage sur la régularité de la trame harmonique; le musicien doit en être sobre comme le peintre de toute couleur très-vive, le poète d'images extraordinaires et hardies.

Le rhythme au moyen-âge n'était jamais au service d'une pensée réellement musicale. On en assemblait les combinaisons au hasard, comme plus tard l'on fit de la musique avec des fragments d'accords réunis en parties. Le rhythme peut être défini le pendule de la mélodie; les anciens maîtres lui prêtaient une inexorable régularité qui en entravait les élans. S'affranchissant de ces entraves, M. Meyerbeer donne souvent à ses rhythmes une coupe irrégulière, mais cette irrégularité existe plutôt dans les membres de la période musicale que dans l'ordre des périodes elles-mêmes : ainsi des vers de coupe inégale s'associent dans une strophe, mais chaque strophe reproduit régulièrement ces irrégularités : l'irrégularité existera dans les rapports des vers entre eux, la régularité dans le rapport des strophes entre elles. Le rhythme intervenant dans la composition de la période, c'est l'introduction du vers libre dans la poésie. Mais comme il n'appartient qu'aux grands poètes d'exprimer leurs pensées en vers libres, sous peine, abusés par la facilité même que présente cette forme de vers, de voir ces pensées emprunter un langage moins élevé; de même il appartient seulement aux grands musiciens d'innover dans le domaine du rhythme et de la sonorité. Que l'on n'oublie pas que le rhythme

Digitized by Google

et la sonorité sont les agents les plus matériels de l'art, et que leur donner une importance trop grande, c'est méconnaître le véritable but de l'art. La grosse caisse, le tambour, la cimballe font maintenant invasion dans nos orchestres : la bande turque passe trop souvent de la caserne sur les théâtres. Il serait à désirer que nos jeunes compositeurs s'abstinssent de convier à la naissance du plus mince opéra-comique ces géans de l'orchestre.

M. Meyerbeer lui-même a poussé quelquefois jusqu'à l'exagération l'abus des forces orchestrales. Son esprit avide de succès le porte à s'enquérir de toutes les découvertes nouvelles dans l'art de la fabrication des instruments. Qu'un instrument nouveau éclose sous les doigts d'un habile inventeur, il est à présumer que M. Meyerbeer s'en emparera tout d'abord. Si l'on ajoute qu'à son expérience profonde des effets de l'orchestre et de la mise en scène, M. Meyerbeer unit la ressource des timbres nouveaux dont il se réserve la primeur :—l'orgue de *Robert-le-Diable*, les clarinettes basses des *Huguenots*, les saxophones du *Prophète*,—on conviendra qu'il rend difficile la tâche des jeunes compositeurs qui se présentent avec moins de renommée, moins d'expérience et aussi moins de moyens de réveiller la curiosité.

Dans le domaine de l'instrumentation qui touche à la fois à la sonorité, à l'harmonie et au rhythme, les conquêtes de M. Meyerbeer ne sont ni moins fécondes, ni moins nombreuses : il excelle à produire des aggrégations de sons jusqu'alors inentendus, à croiser les timbres, à unir les voix les plus diverses. Souvent même il semblera méconnaître les principes généraux de l'instrumentation; tel rhythme, tel dessin, que les violons réclameraient, sera confié à des instruments d'une nature différente. Ces irrégularités de l'instrumentation produisent souvent les plus piquants effets : elles donnent de la vie, de la couleur à un passage qui resterait inaperçu.

Dans la disposition des masses chorales et instrumentales, M. Meyerbeer ne rompt pas moins avec les traditions de la routine. Chez les compositeurs du siècle dernier, les diverses classes d'instruments, rangées comme des bataillons, agissaient par masses compactes, chacune à son poste, renfermées dans des limites tracées. M. Meyerbeer désorganise quelquefois cette symétrie des masses chorales et instrumentales; son orchestre, on peut le dire, court la campagne; il le lance au hasard; les bataillons sonores se croisent, s'enlacent, tourbillonnent aux regards, sans qu'il y ait à redouter un choc de leurs mouvements savamment dirigés.

Un grand peintre fera un portrait, le public jugera la ressemblance, la fidélité d'expression; un homme de l'art seul pourra pénétrer les moyens multiples dont l'artiste se sera servi pour produire

Digitized by Google

une sensation unique. Il découvrira par combien de nuances superposées le peintre est parvenu à faire palpiter les chairs, à donner de la vie au regard. Dans les grandes scènes de *Robert*, des *Huguenots*, du *Prophète*, le public éprouve une impression semblable : de toutes les combinaisons mises en œuvre par le compositeur, résulte une couleur générale qui domine la scène, qui réside, où? l'on ne saurait le dire; qui n'est précisément ni dans le chant, ni dans l'accompagnement, ni dans l'harmonie, ni dans le rhythme, mais qui est produite par l'ensemble de ces éléments[1]. Quel plus grand exemple en citerons-nous que le duo du quatrième acte des *Huguenots?* Où découvrir ici la corde sensible de l'émotion? est-elle dans la voix du ténor, dans la plainte du violoncelle qui lui répond, dans le trémolo étouffé des violons, dans le timbre funèbre des cors anglais? Non. L'effet est partout, il circule au milieu de cette trame puissante, communiquant à l'œuvre entière la chaleur et la vie.

Tout au contraire, lorsque la grandeur de la situation ne domine pas la scène, M. Meyerbeer se laisse égarer par sa facilité à manier la sonorité et le rhythme. Il ressemble alors au voyageur qui se plairait à écouter le ruisseau couler, à cueillir quelques fruits d'or aux vertes

[1] Je rencontre une observation fort juste dans le *Balcon de l'Opéra* (ouvrage sérieux sous un titre qui peut sembler frivole), par M. Joseph d'Ortigue. « On peut comparer l'expression musicale à celle qui résulte de l'ensemble d'une physionomie (*Φυσις nature. γνωμον indice* : indice de l'esprit du caractère, c'est-à-dire L'EXPRESSION), bien plus qu'elle ne résulte de la détermination particulière de chaque trait. L'expression littéraire et poétique sort aussi en grande partie de l'ensemble du morceau plutôt que du sens direct de chaque mot :

O temps suspends ton vol; et vous heures propices,
Suspendez votre cours :
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours.

Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
Coulez, coulez pour eux,
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent :
Oubliez les heureux.

Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit.
Je dis à cette nuit : Sois plus lente, et l'aurore
Va dissiper la nuit.

Il y a dans ces strophes de M. de Lamartine une expression vague de tristesse et de mélancolie qui ne naît pas expressément du choix des mots, mais qui est générale et qui enveloppe tout ce morceau comme d'un voile. » — Au quatrième acte des *Huguenots*, le sentiment est d'une tout autre nature que celui exprimé par le poète, mais l'observation convient également bien.

Digitized by Google

branches d'un arbre, à suivre de l'œil la silhouette gracieuse des collines, et qui oublierait ainsi le but de son voyage. M. Meyerbeer, lorsque la situation ne le presse pas, s'attarde aussi un peu trop dans son œuvre; il prend trop de complaisance quelquefois à nouer les mailles délicates d'un rhythme ingénieux, et pendant ce temps la mélodie, l'oiseau merveilleux qu'il tenait dans la main s'échappe et s'envole. Les premiers actes de *Robert* et des *Huguenots*, ainsi que quelques parties du *Prophète*, présenteraient un style moins bigarré, si le compositeur avait su éloigner prudemment cette foule de pensées qui s'offraient à sa plume. Pour le bien de son œuvre il aurait dû les écarter, comme le saint de la légende repoussait les images fallacieuses que le malin esprit faisait passer devant ses yeux.

L'on ne peut rien affirmer sur le style qui prévaudra dans le nouvel ouvrage que M. Meyerbeer prépare pour l'Opéra, l'*Africaine*. Il est possible, néanmoins, de prévoir que l'influence heureuse de l'inspiration allemande donnera à cette œuvre l'unité de pensée qui manque à quelques parties de ses œuvres précédentes; à mesure que la renommée de M. Meyerbeer devient moins contestable, moins contestée, il peut s'affranchir de plus en plus des effets de convention et de recherche éminemment périssables. Il peut dès aujourd'hui, suivant ces belles paroles prononcées par le vieux Gluck, et prêtées ensuite à Mozart, écrire *selon la dictée de son cœur*[1].

IX.

Ce que nous avons essayé de prouver par cette étude, c'est que, dans un art aussi complexe que la musique dramatique, dans un art où, indépendamment des obligations imposées par la *musique pure*, le compositeur a des paroles à exprimer, des caractères à peindre, la véritable beauté résulte de l'ensemble de toutes les forces qui constituent cet art. Écrire un ouvrage dramatique où la mélodie régnerait seule, et d'où les autres éléments de l'art seraient bannis, paraîtrait

[1] On parle également d'un ouvrage qui présenterait le talent de M. Meyerbeer sous un jour nouveau; il s'agit d'un opéra destiné à l'Opéra-Comique: ceci est le secret du maître, et nous ne cherchons pas à le pénétrer. Quant à l'*Africaine* (si *Africaine* il y aura), elle nous appartiendra réellement l'hiver prochain. Voici bien des années que l'opinion s'en préoccupe, et personne n'en a encore entendu une simple mélodie, un accord, une note. L'*Africaine* aura, je l'espère, un sort absolument différent de celui de l'unique poème de Gentil Bernard. Avant qu'il ne parût on le lisait dans tous les salons; dès qu'il fut imprimé il ne trouva plus de lecteurs.

Digitized by Google

une tentative folle à nos compositeurs. L'Italie elle-même semble revenir aux véritables principes, et ce n'est pas leur faute si les compositeurs italiens ont moins de génie que de zèle et de sages idées. Une faible fraction du public seule s'imagine que la mélodie a besoin, pour régner, d'anéantir ses rivales. Grâce aux anciens maîtres qui ont enseigné à leurs successeurs, nos maîtres actuels, le respect des principes, en même temps que le respect pour leur propre génie, les chimères qui, si longtemps ont retardé l'épanouissement de l'art musical, se sont évanouies. Descendant des Bach, des Haydn, des Mozart, des Beethoven, frère bien-aimé de Weber, M. Meyerbeer remonte de plus en plus, par les efforts d'une ardeur infatigable, vers les sources de la beauté pure dont il s'était trop souvent écarté. Il occupera une place éminente parmi les grands artistes qui se sont consacrés au plus beau de tous les cultes dans l'art, celui de la vérité.

Nous joignons à ce travail un tableau chronologique des œuvres de l'auteur du *Prophète* et des villes où elles ont été représentées. Il pourra peut-être intéresser les biographes curieux de dates exactes et de documents précis :

1811. Berlin.—*Dieu et la Nature*, oratorio, paroles allemandes d'Aloys Schreiber.

1812. Munich. — *Le Vœu de Jephté*, opéra en trois actes, paroles allemandes de Schreiber.

1813. Vienne. — Théâtre de la Cour. — *Alimelek ou les deux Califes*, opéra bouffe en deux actes (le même que celui sur paroles allemandes, intitulé : *Wirth und Gast*[1], dû à la plume du poète Wohlbruck, de Leipsig.)

1818 (19 juin). Padoue. — Théâtre-Neuf. — *Romilda e Costanza*, semi-seria, paroles italiennes. — Chanteurs : Ricci.... Cantatrices : Pisaroni, Lipparini.

1819. Turin (*pour le Carnaval*). — Théâtre-Royal. — *Semiramide reconosciuta*, seria, paroles de Metastase.—Chanteurs : Bonoldi... Cantatrices : Bassi Manna, Dalman Nardi. (La partition manuscrite a été donnée par l'auteur à l'éminente cantatrice Bassi.)

[1] C'est le même sujet que le Dormeur éveillé des *Mille et une Nuits*. Le titre allemand est presque intraduisible. *Wirth*, en allemand, est celui qui donne l'hospitalité à quelqu'un, *gast* celui qui la reçoit. En français, nous n'avons qu'un mot pour représenter les deux idées, le mot *hôte*. L'*hôte* et l'*hôte* offrirait un sens incompréhensible, qui est pourtant la traduction du texte.

Digitized by Google

1819. VENISE. — Théâtre Saint-Benoît. — *Emma di Resburgo*, seria paroles italiennes. — Chanteurs : Héliodore et Lucien Bianchi. Cantatrices : Morandi, Cortesi Carolina. (Traduit en allemand, et plus connu en Allemagne sous le titre de *Emma de Leicester*.)

1820 (14 novembre). MILAN. — Théâtre de la Scala. — *Margherita d'Angiò*, opéra semi-seria, paroles de Romani. — Chanteurs : Tacchinardi, Levasseur, Cavara et Nicolas Bassi. Cantatrices : Rosa Mariani, Pellegrini.

1822 (12 mars). MILAN. — Théâtre de la Scala. — *L'Esule di Granata*, opera seria, paroles de Romani. — Chanteurs : Lablache, Winter, Siber. Cantatrices : Adelaïde Tosi, Pisaroni.

1822. — *Almanzor*, opera seria, paroles de Rossi. — Cantatrice : Bassi Manna. (Cet opéra ne fut pas représenté, M. Meyerbeer étant tombé malade à Rome avant de l'avoir achevé.)

1823. — *La Porte de Brandebourg*, un acte, paroles allemandes. (N'a pas été représenté.)

1824. VENISE (*pour le Carnaval*). — Théâtre de la Fenice. — *Il Crociato in Egitto*, opera seria, paroles de Rossi. — Chanteurs : Velutti, Crivelli, Luciano Bianchi. Cantatrices : Meric-Lalande, Lorenzani.

1831 (21 novembre). PARIS. — Académie-Royale. — *Robert-le-Diable*, paroles de Scribe et Delavigne. — Chanteurs : A. Nourrit, Levasseur, Prevost, Alexis Dupont, Massol. Cantatrices : Damoreau-Cinti, Dorus-Gras.

1836 (29 février). PARIS. — Académie-Royale. — *Les Huguenots*, en cinq actes, paroles de Scribe. — Chanteurs : A. Nourrit, Levasseur, Derivis, Dupont, Wartel, Massol, Prevost. Cantatrices : Falcon, Dorus-Gras, Flécheux.

1844 (7 décembre). BERLIN. — Théâtre-Royal. — *Le Camp de Silésie*, opéra de circonstance en trois actes, paroles allemandes de Rellstab. — Chanteurs : Mantius, Bœtticher, Ziesche. Cantatrices : Jenny-Lind.

1846 (19 septembre). BERLIN. — *Struensée*, intermèdes de chant et d'orchestre, pour la tragédie de son frère Michel Beer.

1849 (16 avril). PARIS. — Opéra. — *Le Prophète*, en cinq actes, paroles de Scribe. — Chanteurs : Roger, Levasseur, Euzet, Gueymard. Cantatrices : Viardot-Garcia, Castellan.

CANTATES, INTERMÈDES, ETC.

1813. — MUNICH. — *Les Amours de Téolinda*, monodrame pour soprano, chœur et une clarinette obligée dans les coulisses, figu-

Digitized by Google

tant un personnage éloigné, exécuté par Mme Harlas et le clarinettiste Baermann.

Sept Chants Religieux, de Klopstock, à quatre voix sans accompagnement.

A Dieu, hymne de Gubitz, à quatre voix.

Le Génie de la Musique au tombeau de Beethoven, solo avec chœur.

Cantate, à quatre voix avec chœur, pour l'inauguration de la statue de Guttenberg à Mayence.

Entr'acte (en *ré* majeur), pour deux violons, alto, flûtes, hautbois, clarinette, bassons, cors et basse, dont l'autographe est dans les mains du docteur Lichtenthal, à Milan; morceau magistral, thématique et fondé sur trois notes.

1843. BERLIN. — *La Fête à la Cour de Ferrare*, grande cantate avec tableaux vivants [1], composée pour une fête donnée par S. M. le Roi de Prusse.

[1] C'est encore une de ces fêtes de cour d'un genre tout à fait inconnu en France. La musique, à la vérité, n'y est qu'un accessoire et occupe un rôle à peu près analogue à celui qu'elle remplit dans nos mélodrames. Les ballets qui furent représentés à Versailles pour le Roi Louis XIV, ballets où les plus éminents personnages de la cour étaient en même temps spectateurs et acteurs, donneront une idée de ces fêtes, qui sont encore en faveur en Allemagne. Voici le plan de la *Fête à la Cour de Ferrare*, qui fut donnée au théâtre particulier du Roi : la salle étant occupée par les officiers de la maison royale et de nobles invités. Le rideau se lève. La scène est à Ferrare. La décoration représente une salle du château ducal; le duc Alphonse, la duchesse, la princesse Eléonore sont assis, entourés de leurs courtisans et de leurs serviteurs. Le Tasse se présente; il tient en main son manuscrit *la Jérusalem*, et en développe en vers le plan ainsi que les principales situations. Lorsque le poème présente une scène importante, le poète fait silence; une toile du fond se lève, et Godefroi, Renaud, Tancrède, Armide, Clorinde, les intrépides guerriers, les séduisantes héroïnes du Tasse, représentées par les plus belles personnes de la cour et formant des groupes voilés par un rideau de gaze, retracent aux yeux des spectateurs les tableaux issus de l'imagination du poète. C'est ici que commence le rôle de la musique; elle vient ajouter ses prestiges à ceux de la scène. Attentive aux situations, elle s'en inspire et les traduit dans son langage. C'est le grand peintre Cornélius qui avait donné le plan de la *Fête à la Cour de Ferrare*, qui avait, de sa main, dessiné les groupes et les attributs de ces *tableaux vivants* (le mot peut sonner mal à l'oreille des Parisiens, qui, sous ce nom, ont assisté à d'étranges exhibitions). Les tableaux les plus importants étaient : *Clorinde retrouvant Tancrède, Armide agenouillée devant Godefroi de Bouillon, la Fuite d'Herminie et sa retraite chez les pasteurs, Renaud dans l'île d'Armide, la Forêt enchantée, les Croisés descendant la montagne et découvrant pour la première fois Jérusalem*, etc. La partition se compose de douze morceaux, chacun accompagnant un tableau, d'une ouverture et d'une marche. Cette partition n'est pas gravée. On conçoit que la musique dans ce genre de solennité est si intimement liée à l'action qu'il est impossible de l'en détacher, et qu'on ne saurait l'apprécier complétement en-dehors de la circonstance pour laquelle elle a été produite. Il n'est guère que le musicien, l'érudit, qui puissent, dans la méditation du cabinet, apprécier ces œuvres auxquelles l'absence de la mise en scène a fait perdre leurs plus séduisants prestiges. Tel est le défaut de ces compo-

Digitized by Google

1844. BERLIN. — *Fackeltanz*[1] (danse aux flambeaux), pour instruments de cuivre, composée pour le mariage du Roi de Bavière avec la princesse Wilhelmine de Prusse.

1850. BERLIN. — *Autre Fackeltanz*, composé pour le mariage de la princesse Charlotte de Prusse.

1853 (27 mai). BERLIN. — 3me *Fackeltanz*, pour le mariage de la princesse Anne de Prusse.

BERLIN. — *Marche des Tirailleurs bavarois*[2], grande cantate pour quatre voix d'hommes et chœurs également d'hommes, avec accompagnement d'instruments de cuivre; paroles de S. M. le Roi de Bavière.

sitions *mixtes*; elles sont destinées à vivre peu de temps, à moins que le compositeur, en même temps qu'il aura traduit fidèlement la pensée du décorateur (je le nomme en premier) et du poète, n'ait rencontré une idée musicale d'une valeur réelle, et qui puisse par elle-même captiver l'esprit ou émouvoir le cœur.

[1] Cette danse, ou plutôt cette cérémonie d'un genre tout particulier, nommée *fackeltanz* (danse aux flambeaux), était d'un usage immémorial dans toutes les cours de l'Allemagne du Nord. La tradition s'en est affaiblie à peu près partout, excepté à Berlin où elle règne encore tout entière. Le *fackeltanz* a lieu seulement le jour du contrat de mariage du fils aîné du prince régnant. Ce n'est pas une danse, mais une promenade solennelle, dont voici l'organisation. Le fiancé donne la main à l'une des dames, la fiancée à l'un des seigneurs, puis toute la cour se met en marche, couple par couple, et fait le tour de la salle d'honneur. Ce premier tour accompli, la marche s'arrête, le fiancé fait échange de sa dame avec le cavalier qui le suit immédiatement; cet exemple est suivi par la fiancée et par chacun des nobles couples, et la marche recommence autant de fois qu'il y a de couples, de telle sorte qu'à la fin de la cérémonie, le fiancé et chacun des cavaliers a donné la main à toutes les dames, la fiancée et chacune des dames à tous les cavaliers. On déploie un luxe extraordinaire dans ces cérémonies où n'a le droit d'assister que la plus haute noblesse. C'est de la splendide illumination de la salle d'honneur, des salons et des galeries, que découle l'origine de ce mot *fackeltanz*. A l'instant où le couple royal se met en marche et durant tout le cours de la cérémonie, la musique fait entendre une musique militaire, noble, grave, sur un mouvement de menuet à trois quatre. Par un privilége singulier mais très nuisible à l'effet musical, les musiques de cavalerie ont seules l'honneur de participer à l'exécution de ces *fackeltanz*; les musiques d'infanterie en sont exclues: or, l'on sait que les instruments à vent qui offrent le plus de ressources ce sont les instruments de bois, flûtes, hautbois, clarinettes et bassons, usités dans les musiques d'infanterie et inadmissibles dans celles de cavalerie. De là résulte pour les compositeurs une grande difficulté, lorsqu'il s'agit d'écrire ces *fackeltanz* pour des instruments qui n'ont que des ressources bornées. Heureusement pour les musiques de cavalerie, qu'un grand inventeur, un homme de génie, a trouvé le moyen de rendre le cuivre aussi docile que le bois. Les admirables musiques de cavalerie, telles que les a organisées en France M. Sax, sont d'admirables modèles que l'Europe tout entière ne tardera pas à imiter. Nous sommes heureux que cette note nous ait donné l'occasion de rendre cette justice à M. Adolphe Sax.

[2] Œuvre très développée, renfermant un certain nombre de morceaux dans les divers mouvements allegro, adagio, andante....., et à laquelle l'*appel* de clairons usité pour cette arme, se reproduisant partout, sert de pivot.

Digitized by Google

1851. BERLIN. — *Ode au sculpteur Rauch*, solos, chœur et orchestre, exécutée à l'Académie des Beaux-Arts, lors de l'inauguration de la statue de Frédéric-le-Grand.

Hymne de Fête, à quatre voix et chœur (a cappella), exécutée au château royal de Berlin pour le 25e anniversaire du mariage du roi de Prusse.

MUSIQUE D'ÉGLISE (non publiée).

Stabat Mater. — *Miserere*. — *Te Deum*. — Douze *Psaumes*, à double chœur, avec accompagnement.

DIVERS MORCEAUX DE MUSIQUE DE CHAMBRE.

(Mélodies.)

Le Moine, pour voix de basse. — *Fantaisie*. — *Chant de Mai*. — *Le Poète mourant*. — *La Chanson de Maître Floh*. — *Cantique du Dimanche*. — *Ranz des Vaches*, d'Appenzell, à deux voix. — *Le Baptême*. — *Le Cantique du Trappiste*, pour voix de basse. — *Le Pénitent*. — *Prière d'Enfants*, pour trois voix de femmes. — *La Fille de l'Air*. — *Les Souvenirs*. — *Suleika*. — *Le Siroco*. — *Le Premier Amour*. — *Elle et Moi*. — *Sicilienne*. — *A une jeune Mère*. — *Nella*. — *Printemps caché*. — *La Barque légère*. — *La Mère grand'*, à deux voix. — *Ballade de la Reine Marguerite de Valois*. — *Le Vœu pendant l'orage*. — *Les Feuilles de roses*. — *La Folle de Saint-Joseph*. — *Rachel à Nephtali*. — *La Marguerite du poète*. — *La Sérénade*. — *Sur le Balcon*. — *La Dame invisible*, à deux voix. — *Chanson des Moissonneurs vendéens*. — *Le Délire*. — *Seul*. — *C'est Elle*. — *Guide au bord ta Nacelle*. — *Le Jardin du Cœur*. — *Mina, air des gondoliers vénitiens*. — *Marie et son bon Ange*, cantate à trois voix et chœur, avec accompagnement de piano. — *Liederbothe*.

EN PORTEFEUILLE.

Les Euménides, tragédie d'Eschile, avec chœurs et intermèdes d'orchestre. — *L'Africaine*. — *Aimez*. — *Printemps caché*. — Dix-huit *Canzonette* de Métastase. — Vingt *mélodies* pour les airs du roman *Schwarzwaldendorf-Geschichten* [1] (histoire de village dans la forêt Noire). — Différents morceaux de musique vocale.

[1] Ce roman d'Auerbach est célèbre en Allemagne. La musique qu'y a jointe M. Meyerbeer doit le rendre encore plus populaire. Du reste, cette particularité de composer de la musique sur un roman comme on ferait de la musique sur un poème d'opéra n'est pas absolument nouvelle. En Angleterre, l'on a mis plusieurs

Digitized by Google

Beaucoup de morceaux de chant pour albums, et autres de moindre importance.

Quelques morceaux pour le piano, composés à l'âge de quatorze ans, lors du premier voyage de l'auteur à Vienne. — Chants d'enfants à trois voix.

EN COURS DE PUBLICATION.

Le 91e Psaume de David (*Trost in Sterbensgefahr*), pour deux chœurs et soli, composé pour le chœur de la Cathédrale de Berlin.

LÉON KREUTZER.

fois en musique les poésies du *Moine* de Lewis et du *Vicaire de Wakefield* de Goldsmith. De vieux amateurs de musique se rappelleront peut-être avoir connu à Paris un pianiste du nom de Woets, homme de talent, d'ailleurs, qui s'était consacré avec ardeur à cette nouvelle application de la musique à la poésie. Il a écrit la musique d'un grand nombre de romans et de poésies, toutes les pastorales de Florian, et il s'est efforcé de propager une idée qu'il supposait avoir conçue le premier. Il insistait avec persévérance sur le charme qui résulterait, au sein de la famille, d'une lecture du soir heureusement mélangée d'une musique facile, agréablement exécutée. Cet excellent Woets voyait dans son invention tout une découverte, tout un système de morale. En rendant la poésie plus variée par le secours de la musique, la musique plus attachante avec l'aide de la poésie, il prétendait réformer les mœurs et resserrer les liens de la famille. Son idée n'a pas fait fortune, et je n'ai rien pu retrouver de ses œuvres. J'ai voulu consigner seulement son nom dans cette note, comme celui d'un homme qui a eu du talent et de bonnes intentions.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

I. Eustache le Sueur, sa vie et ses œuvres, par M. L. Vitet; dessins par MM. Gsell et Challamel. — II. Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques, par M. Eudes de M..... — III. Histoire de Dunkerque, par M. Victor Derode. — IV. Compte-rendu des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Ch. Vergé. — V. Études historiques sur l'influence de la charité durant les premiers siècles chrétiens, par M. E. Chatel. — VI. Œuvres complètes de M. Victor Hugo et de Mme Georges Sand, édition Hetzel. — VII. Les Métamorphoses du jour, par Grandville, édition nouvelle. — VIII. Œuvres complètes de Buffon, annotées par M. Flourens.

C'est une figure poétique et douce que celle d'Eustache Le Sueur, et nous comprenons qu'elle ait plu à M. Vitet. Le génie de ce grand peintre possède un caractère de simplicité charmante, de gravité sensible, de mélancolie pénétrante qui doit lui assurer la prédilection de toutes les natures délicates et distinguées. Il rayonne d'une si douce et si pure clarté entre l'énergie concise de Corneille et la grandeur emphatique de Lebrun, qu'on se sent enclin à reposer longtemps sur lui des regards qu'une clarté trop vive ou trop ardente a fatigués, ainsi qu'on se reposera plus tard des majestueuses périodes de l'aigle de Meaux, en relisant les suaves et rafraîchissantes peintures du cygne de Cambrai. Quelque part dans sa notice, à propos des œuvres profanes que Le Sueur exécuta à l'hôtel Lambert, M. Vitet l'appelle le précurseur de Fénelon. C'est là un mot juste et bien trouvé, une vérité bien sentie et bien dite. Cette poésie tendre et sereine, cette vertu aimable et persuasive, cette piété naïve et envahissante, nul n'en a mieux que Le Sueur partagé le privilége avec l'auteur de Télémaque.

M. Vitet ne s'attache pas à faire l'analyse des œuvres principales de Le Sueur[1], il en indique les côtés saillants, les caractères généraux, le mérite essentiel, et les résume en quelques pages qui font saisir à la fois le caractère de l'homme et celui du peintre. La vie de Le Sueur a été trop modeste et trop peu favorisée de la fortune pour qu'elle offrît à son éminent biographe beaucoup de ces anecdotes et de ces incidents qui animent et fécondent le récit; elle est tout entière dans ses ouvrages, et c'est là que M. Vitet l'a été prendre, sans s'arrêter aux aventures apocryphes que des biographes peu scrupuleux ou peu sérieux lui attribuent. Il a eu le tact exquis de ne pas faire du peintre de saint Benoît une victime de l'orgueil et de la jalousie de Lebrun, et, sans fermer les yeux sur les défauts de celui-ci, il sait lui reconnaître un talent facile et gran-

[1] *Eustache Le Sueur, sa Vie, ses Œuvres*, par M. L. Vitet; dessins par M. Gsell et Challamel. Un gros volume in-4°, avec soixante-quatorze planches lithographiées. — Challamel, éditeur, 13, rue de la Harpe.

Digitized by Google

diose, en harmonie parfaite avec son époque et particulièrement avec le monarque qui la domine.

Cette étude est enchassée dans un travail excellent sur l'ensemble des écoles italiennes et françaises. Le tableau des écoles italiennes de la Renaissances et de la décadence est particulièrement traité de main de maître. Vingt pages suffisent à l'auteur pour en indiquer les traits saillants, pour en expliquer les transformations, en exposer les causes et les origines. Aux yeux de M. Vitet comme aux nôtres, le génie de Michel-Ange exerça la plus funeste influence sur l'art, et ouvrit la porte à toutes les excentricités, à tous les dévergondages de la manière. C'est à lui qu'on doit ce style conventionnel, prétentieux et savant, qui régna si longtemps en France comme en Italie, au joug duquel nous ne nous sommes pas encore complétement arrachés. L'auteur montre fort bien et fort clairement que ce n'est pas dans des pratiques d'atelier, dans un certain savoir anatomique, dans des procédés plus ou moins ingénieux d'ajustement et de coloris que l'artiste doit puiser la force de son talent : il fait entendre à ce sujet de bons et précieux préceptes que nos peintres modernes devraient lire et méditer, et qui leur épargneraient bien des courses vagabondes à la recherche des effets exagérés.

Le texte de M. Vitet, clair, limpide et marqué au sceau du bon sens, comme tout ce qui sort de cette plume excellente, est accompagné de soixante-quatorze planches lithographiées par MM. Gsell et Challamel, d'après les œuvres de Le Sueur. C'est toujours un faible moyen d'interprétation de la peinture et même du dessin que la lithographie. Elle manque de force et de variété dans les procédés pour interpréter la couleur, elle manque de précision pour reproduire le trait. Nous rejetterons donc sur le genre plutôt que sur les artistes de talent qui l'ont employé la faiblesse de leurs imitations. La pierre s'est trouvée trop souvent impuissante à rendre l'exquise délicatesse du maître à qui elle s'attaquait, elle n'a guère conservé de son œuvre qu'une certaine harmonie douce que la gravure n'aurait pas exclue. Nous regrettons que ce travail important et difficile n'ait pas été confié au burin et à l'eau forte. Toutefois c'est là la seule collection réunie des ouvrages de Le Sueur, et à ce titre seul il mériterait de trouver sa place dans toutes les bibliothèques de livres d'art.

— « Celui qui, en-dehors des mathématiques pures, prononce le mot impos- » sible, manque de prudence », a dit M. Arago. Ces paroles servent d'épigraphe au très-curieux et très-intéressant volume que vient de publier M. le marquis Eudes de M***[1]; — bornons-nous à cette initiale, puisque l'auteur n'a point jugé à propos de révéler son nom à tous, en même temps qu'il faisait connaître son opinion sur les mystères qui, quoi qu'ils en aient et qu'ils en disent, préoccupent à un si haut degré les représentants actuels de la science.

Ce n'est point seulement des tables tournantes ou non tournantes, bavardes jusqu'à l'indiscrétion ou obstinément muettes qu'il s'agit en ce volume. Il n'est pas un de ces livres de circonstance que fait éclore la manie du moment ou la mode du jour, et qui n'auront point de lendemain; c'est un ouvrage sérieu-

[1] *Pneumatologie. — Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, etc. Un volume grand in-8°, 1853.

Digitized by Google

sement pensé, sérieusement écrit, et qui soulève les questions les plus graves; qui demande compte à la science de ses négations si souvent répétées depuis plus de soixante ans, sur des questions qu'elle a tranchées, — sans explication, et peut-être précisément par cela seul qu'elle n'y trouvait ou n'y voulait pas trouver d'explication.

Les faits dont tant de personnes ont été témoins en ces dernières années aux États-Unis, et que racontait dernièrement dans cette *Revue* un de nos collaborateurs; des faits analogues, sinon entièrement semblables, et qui se sont accomplis, en 1850, au presbytère du petit village de Cideville, dans la Seine-Inférieure; ceux qu'a décrits le docteur Kerner dans *la Voyante de Prévorst*; ceux qui eurent Saint-Quentin pour théâtre, que racontait la *Gazette des Tribunaux* du 20 décembre 1849, et qu'elle attribuait aux « bizarres effets de certaines manies qui frisent le somnambulisme »; tant d'autres encore que nous laissons de côté, M. de M*** les rapproche de faits plus anciens qui ont singulièrement occupé leur époque, et qui ont été constatés par des milliers de témoins pris dans les rangs les plus élevés, les plus éclairés et les moins suspects de la société : n'est-ce pas nommer les Ursulines de Loudun et Urbain Grandier, les Camisards des Cévennes et les Convulsionnaires du cimetière de Saint-Médard? A toutes ces choses, M. de M*** demande s'il est possible d'opposer une valable fin de non-recevoir; si les témoignages qui, de siècle en siècle, se sont succédé et fortifiés les uns les autres, doivent être repoussés sous la prévention de mensonge, de partialité, ou de trop grande et aveugle crédulité de la part des personnages qui les ont portés; s'il est possible de dire : non, et obstinément non, quand les phénomènes disent: oui, n'importe en quel temps et en quel lieu?

Quand l'auteur a établi, — et il est fort difficile de ne point être d'accord sur ce point avec lui, — la réalité de ce qu'il raconte ou rappelle, il en recherche la cause, et c'est là surtout que son ouvrage offre l'intérêt le plus vif et le plus réellement scientifique. Sa discussion contre les savants, — médecins pour la plupart, — qui se sont occupés des phénomènes magnétiques et somnambuliques spontanés ou provoqués, de ceux qu'on remarque avec autant d'épouvante que de surprise dans certains cas d'affections nerveuses ou de manie, est très-serrée, très pressante. C'est jusqu'au milieu du camp de ses adversaires qu'il va emprunter ses munitions; ce sont leurs propres armes qu'il leur arrache pour les tourner contre eux et les en frapper. Les nombreux rapports faits aux Académies des Sciences et de Médecine, depuis l'apparition de Mesmer jusqu'à nos jours, lui fournissent d'abondants matériaux pour construire son édifice; édifice dont nous n'avons encore aujourd'hui, du reste, que les premières assises, puisque le Mémoire sur *les Esprits et leurs manifestations fluidiques* doit être complété par un second travail sur les manifestations des Esprits dans l'histoire, dans les cultes et dans les sectes, auquel l'auteur travaille, et qui, sans doute, ne tardera point à paraître.

La conclusion de M. de M*** est très-nette et très-franche : dans les phénomènes de magnétisme, de somnambulisme, comme dans les phénomènes où la matière d'ordinaire inanimée semble obéir à une impulsion invisible, M. de M*** reconnaît la présence et l'action d'êtres surhumains, d'une puissance inconnue et extrême, des ESPRITS, en un mot. Partout là, dit-il, c'est « le surnaturel

Digitized by Google

» enté sur l'électro-magnétisme et le fluide nerveux. » Nous savons très-bien que beaucoup de gens riront fort, en trouvant, en plein dix-neuvième siècle, à une époque où l'on a la prétention de tout savoir, de tout expliquer, de tout démontrer, un homme assez crédule pour ajouter foi à quelque chose qui dépasse la démonstration mathématique de l'A + B ; nous savons qu'ils riront davantage encore de ceux qui prennent au sérieux la conviction et les raisonnements de cet homme et ne se sont pas empressés de fermer son livre aussitôt après l'avoir ouvert. Que nous importe? Un grand procès s'instruit depuis longtemps dans la science; quand on a débarrassé les choses de l'appareil de jonglerie et de charlatanisme qui les enveloppe, il n'en reste pas moins au fond un mystère inexpliqué jusqu'ici, et peut-être inexplicable: ne vaut-il donc pas la peine qu'on s'en occupe? et à tout écrivain de bonne foi qui cherche, et qui cherche avec talent le mot de l'énigme, ne doit-on pas, sinon créance, du moins attention et respect?

— Un mouvement historique fort remarquable a lieu depuis quelques années dans nos provinces; sur presque tous les points du territoire s'amassent ou plutôt se produisent au grand jour de la publicité des documents jusqu'alors inédits et destinés à projeter une vive lumière sur notre histoire provinciale ou communale. Le nombre des monographies, — histoires de villes ou de monuments, — édités depuis dix ans, est déjà très-considérable, et rien n'annonce qu'il doive se restreindre. Loin de nous plaindre de cette fécondité nous ne pouvons au contraire qu'y applaudir. Ce patriotisme de clocher, dont on s'est tant et souvent si injustement moqué, a là une belle et saine application. Si l'amour de la ville où l'on est né, où l'on a vécu les heureuses années de son enfance a parfois des teintes trop exclusives et jalouses, les publications, du moins, dont il inspire la pensée et qu'il donne la force et le courage d'accomplir tournent au bénéfice général; de ces *disjecta membra*, un futur historien, qui se fait bien longtemps attendre, composera quelque jour la grande et véritable histoire de France, celle que désirent de plus en plus les hommes qui s'occupent davantage du passé de notre patrie, de ce passé si riche, si vaste, si plein d'enseignements dans son mouvement « ondoyant et divers. »

C'est le tour, cette fois, de M. Victor Derode d'entrer dans cette lice, avec son *Histoire de Dunkerque*[1], où se remarquent les meilleures qualités du genre, c'est-à-dire avec la production ou la citation de nombreuses pièces originales, empruntées aux riches archives de Dunkerque même, d'Ypres, de la chambre des comptes de Lille, des ducs de Bourgogne à Bruxelles, et de plusieurs autres villes des Flandres, un ordre très-net, des divisions très-précises, mettant l'une après l'autre sous les yeux du lecteur, les études topographique, ethnographique, philologique et enfin historique dont se compose son volume.

Les annales de Dunkerque ne remontent point à des temps très-anciens; village fondé au bord de la mer, près des dunes, ainsi que le rappelle son

[1] 1 vol. gr. in-8° avec cartes et plans.

Digitized by Google

nom, Dunkerque n'apparaît encore sous la première race de nos rois que par son église, consacrée à saint Pierre par saint Eloi. C'est en 960 seulement que du pauvre amas de maisons de pêcheurs est sortie la ville actuelle; à cette époque, Baudoin III, marquis de Flandre, l'entourait de murailles et la flanquait de tours crénelées qui la mirent à l'abri des surprises.

Nous n'avons point à retracer ici les vicissitudes que subit Dunkerque depuis les comtes de Flandre, ses créateurs, on pourrait le dire, jusqu'à la négociation de Pierre Faulconnier et du comte d'Estrades qui la firent passer, le 27 octobre 1662, des mains de l'Angleterre à celles du roi de France; nous n'avons pas à nous occuper des siéges auxquels elle résista, des malheurs auxquels elle fut en butte, de ces travaux successifs qui tantôt creusaient et améliioraient son port, tantôt au contraire le comblaient et le rendaient inabordable à ses navires, effroi de l'ennemi; nous n'avons point à rappeler les hommes remarquables qu'elle produisit ni même cette héroïque famille dont le chef vit écrire de la main de Louis XIV sur ses lettres de noblesse ces mots dignes à la fois du grand roi et du grand marin : « De tous les officiers que » j'ai anoblis, il n'en est pas un qui s'en soit rendu aussi digne que mon cher » et bien-aimé Jean Bart. » Ces choses, on les trouvera dans le livre de M. Derode, exposées avec autant d'exactitude que de chaleur.

Avant de quitter l'*Histoire de Dunkerque* nous devons mentionner néanmoins la partie légendaire de l'œuvre de M. Derode et les pages qui concernent les mœurs, les coutumes, le langage des habitants de Dunkerque et des environs. Ces pages sont sans contredit parmi les meilleures du volume; nous y avons trouvé un assez bon nombre de faits nouveaux et, sur ceux qui étaient déjà connus, des détails d'un vif intérêt.

L. C. DE BELLEVAL.

On a beaucoup parlé, beaucoup écrit contre les académies; les candidats malheureux se sont consolés de leur défaite en faisant des épigrammes jusqu'au jour où s'ouvraient devant eux les portes du corps dont ils plaisantaient, et à une certaine époque, le public était assez disposé à prendre part à cette petite guerre; mais maintenant on semble revenu à une appréciation plus saine des choses : la plupart des bons esprits ont reconnu que si ces doctes assemblées ne transformaient pas la médiocrité en génie, elles mettaient en rapport entre eux les hommes distingués, leur inspiraient une heureuse émulation, et donnaient, avec un discernement précieux, un appui utile à la jeunesse studieuse et au savoir modeste et ignoré. C'est ce que prouve à toutes ses pages le compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences morales et politiques, publié par M. Vergé, sous la direction du secrétaire perpétuel, M. Mignet. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur une livraison de cette collection, pour se convaincre et de la multiplicité des travaux dont les académiciens viennent déposer le fruit en commun, et des encouragements donnés par eux à tous ceux qui cultivent avec succès l'une des branches des connaissances humaines dont s'occupe la Compagnie. — Si, par exemple, on parcourt la table des matières du dernier volume qui vient de paraître et qui contient le compte-rendu des

Digitized by Google

séances pendant le premier trimestre de cette année classique, on verra combien de sciences ont fourni leur contingent: la philosophie, un Mémoire de M. Barthélemy Saint-Hilaire, sur le Sankhya, et un Mémoire de M. Damiron, sur Helvétius; la politique, un Rapport de M. de Beaumont sur le livre de M. Cornwall Lewis intitulé: *Essay on the influence of authority in matters of opinion*; le droit des gens, un Rapport de M. Dupin sur le *Traité des Droits et des devoirs des nations neutres en temps de guerre maritime*, par M. Hautefeuille; le droit pénal, des travaux de MM. Lélut et Béranger sur la répression, la déportation et l'emprisonnement cellulaire; l'histoire, trois Mémoires: le premier, de M. Filon, sur les origines, le développement et la décadence de la démocratie athénienne; le second, de M. Laferrière, sur les origines de l'Université de Paris; le troisième, de M. Rosseuw Saint-Hilaire, sur la découverte de l'Amérique; enfin, la statistique, divers travaux de MM. Villermé, Moreau de Jonnès et Fayet, et un Mémoire de M. Dupin, sur l'histoire du Morvan et sa situation agricole et économique. A coup sûr, ceux qui liront ces morceaux si divers et la plupart si intéressants, conviendront que l'Académie des Sciences morales occupe utilement le temps de ses réunions hebdomadaires.

— Voici une nouvelle preuve des services que l'Institut rend à la science. En 1849, l'Académie Française a mis au concours la question suivante : Faire connaître l'influence de la charité durant les premiers siècles chrétiens. Un tel sujet a aussitôt excité l'émulation d'hommes distingués, et des œuvres remarquables ont été produites, dont il faut, en toute justice, savoir gré à l'initiative de l'Académie. — Nos lecteurs connaissent le travail de M. le comte de Champagny sur ce sujet, et il ne nous appartient pas de le louer dans les colonnes même où il a trouvé place. C'est maintenant l'auteur du Mémoire couronné, M. Etienne Chatel, qui vient de faire paraître en un volume[1] les pages qui lui ont valu le prix. La distinction dont cet ouvrage a été l'objet nous dispense des éloges, et son mérite est suffisamment constaté par le succès. Nous nous permettrons seulement quelques critiques. L'auteur nous semble avoir pris le mot de charité dans son acception moderne de secours donné aux pauvres, et non dans son sens primitif et bien plus élevé, dans son sens chrétien d'amour du prochain; il a ainsi renfermé ses recherches dans des limites trop étroites, et il a effleuré seulement des matières qui cependant rentraient tout à fait, à notre avis, dans son sujet. Nous eussions désiré, par exemple, qu'il nous fît connaître quel changement apporta dans l'état des personnes la victoire de la charité chrétienne sur la rudesse païenne, et ses effets sur la législation. D'un côté, le vieux droit romain, empreint de cette inflexibilité qui valut aux Quirites l'empire du monde; avec son pouvoir paternel absolu, son dédain pour l'étranger, son mépris pour l'esclave, dont la vie dépend d'un caprice du maître. De l'autre, la doctrine évangélique, prêchant, non pas seulement la stricte justice, mais l'amour de son semblable, l'égalité de tous les hommes sans distinction de race, la sainteté du lien conjugal. Nous eussions voulu apprendre comment les vieilles lois, modifiées d'abord dans le sens de l'équité par les préteurs, avaient fini par plier devant la foi nouvelle; com-

[1] Paris, 1853. Un volume in-8°.

Digitized by Google

ment la morale chrétienne avait agi à leur insu sur les jurisconsultes stoïciens de la Rome impériale, puis, plus tard, ouvertement, sur les successeurs de Constantin ; quelle trace, enfin, elle a laissée dans le Code Justinien, dont l'influence toujours subsistante fait encore, maintenant, vivre au milieu de notre civilisation moderne quelque chose de la civilisation antique. Cela nous eût plus intéressés que d'être instruits exactement de la façon dont on administrait les fonds des œuvres de charité au quatrième siècle, ou comment, à cette époque, on fondait les hôpitaux. Le point de vue que nous signalons n'a pas complétement échappé à M. Chatel. Deux chapitres de son ouvrage sont consacrés à l'intervention charitable en faveur des opprimés et à l'influence de la charité sur le droit romain ; mais ils ne sont pas suffisamment développés et ne donnent qu'une idée très incomplète des sujets dont ils traitent.

Faut-il dire toute notre pensée? Ce qui a manqué à M. Chatel c'est une foi plus vive. Pour bien comprendre et bien faire connaître les œuvres de charité des chrétiens de la primitive Église, il ne suffit pas d'une érudition solide et d'un froid respect pour la croyance de ses pères ; il faut ressentir un peu de cette ardeur, qui, aux premiers siècles de notre ère, consumait les disciples du Dieu mort pour racheter les péchés du monde.

FRANÇOIS DE BOURGOING.

Il paraît en ce moment, à Paris, une édition nouvelle, ornée de gravures sur bois, des œuvres de madame Sand et de M. Victor Hugo [1]. Cette édition, en tout point conforme pour les deux auteurs, est dirigée avec beaucoup de soin et d'intelligence par M. J. Hetzel, à qui la librairie moderne doit la plupart de ses plus brillantes productions. Elle affecte un format in-4° un peu plus petit que celui des publications dites à *quatre sous*, est imprimée à deux colonnes, et comme elles semée de nombreuses gravures sur bois; mais elle en diffère essentiellement, bien que les prix soient les mêmes, par le mérite des dessins, la supériorité des gravures, le soin et presque le luxe de l'exécution typographique, la correction des textes, et enfin par la qualité du papier. Au demeurant, cette édition compacte, commode, à bas prix, est à la fin élégante et suffisamment *expurgée*, pour qu'elle soit supérieure en tous points aux précédentes. L'adjonction de préfaces inédites, curieuses pour la plupart, surtout chez madame Sand, lui donne une valeur nouvelle, et le rétablissement de passages négligés ou supprimés, l'addition de variantes, de notes, de morceaux peu connus et presqu'introuvables, la rendent certainement la plus précieuse.

Nous n'avons pas à parler ici des œuvres littéraires contenues dans cette nouvelle édition, mais il nous est permis de jeter un rapide regard sur les dessins. Jusqu'à présent, MM. Gérard Séguin, Célestin Nanteuil, J.-A. Beaucé et V. Foulquier, ont seuls concouru à l'*illustration* des ouvrages de M. V. Hugo; tous l'ont fait avec talent, mais avec des succès divers. M. Gérard Séguin, à

[1] Édition J. Hetzel, chez Blanchard, rue Richelieu, 78, et chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, 5.

Digitized by Google

qui sont échus les *Orientales*, les *Rayons et les Ombres*, les *Chants du Crépuscule* et *Notre-Dame de Paris*, est un dessinateur sobre et pur à qui une longue pratique ont rendu le *bois* familier. A son aise, et sur son terrain dans la poésie, il s'est trouvé dans *Notre-Dame de Paris* aux prises avec des difficultés de laideur dont il ne s'est pas toujours heureusement tiré. La draperie de la fantaisie sied mieux à sa manière que les morions du moyen-âge. Nous sommes étonnés que M. J. Hetzel n'ait pas confié ce roman violent au crayon heurté de M. Célestin Nanteuil. La part de celui-ci était belle encore dans *Marie Tudor* et dans *Lucrèce Borgia;* il y a dans ce dernier drame quelques compositions fort remarquables. M. J.-A. Beaucé, qui s'est révélé il y a quelques années par des dessins plus curieux que corrects sur l'Algérie, avait cette année au Salon un assez bon tableau sur la prise de Laghouat; on en pouvait citer avec éloge la verve et l'ordonnance. A lui sont revenus le *Roi s'amuse*, *Ruy-Jargal* et *Han d'Islande*. M. V. Foulquier a fait *Marion Delorme*, *Ruy-Blas* et *Hernani*; ses dessins sont les plus faibles. L'art de dessiner sur bois est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit généralement; il n'y a pas de genre qui commande plus de sûreté, plus de justesse dans le crayon; il n'en est pas qui exige plus de sobriété, plus de finesse dans le trait. Il faut que tout soit indiqué et que rien ne soit fini, que toutes les hachures soient variées sans fausser l'harmonie; il faut qu'une ligne, qu'un point laisse tout deviner et qu'il ne précise rien; il faut que le travail soit clair, transparent, léger, qu'il ménage la besogne du graveur, et que pourtant il redoute les trop grandes surfaces de relief afin d'eviter les plaques noires et les tirages brouillés. Ajoutez à ces difficultés inhérentes au genre celles qui tiennent à l'étroitesse du cadre, au sujet, à la composition, et on verra que le dessin sur bois, devenu si fécond aujourd'hui, mérite, quand il est traité avec talent, une certaine attention et un certain respect.

Dans cet art difficile et délicat, quelques artistes ont excellé. Là aussi il est « un je ne sais quoi » qu'il n'est pas donné à tous d'atteindre. Les deux Johannot y ont fait leur réputation, et leurs dessins sur bois, trop souvent encore mutilés par le graveur, resteront leurs plus beaux et leurs meilleurs titres de gloire. Mort à la fleur de l'âge et au moment où son talent commençait à s'épanouir, Alfred Johannot a dessiné pour la grande édition illustrée de Molière de véritables chefs-d'œuvre. Son frère Tony, que la mort nous a enlevé il y a quelques mois, sans atteindre à la finesse exquise d'Alfred, a créé de délicieux morceaux dont les bonnes épreuves sont très-recherchées des amateurs, et nul jusqu'à présent ne l'a complétement remplacé. Il était difficile de pousser plus loin que Tony l'art de ménager et de varier les effets; ses personnages ont du caractère, ses femmes de la grâce, et ses intentions satiriques ne vont jamais jusqu'à la caricature. Ses dessins sont surtout ce que l'on appelle *spirituellement faits*. Ses dernières compositions, dans l'édition des œuvres de Mme Sand, sentent quelquefois la précipitation; mais elles portent toujours ce cachet d'élégance et de distinction, qui classe à part ce crayon charmant. Il faut citer parmi ses meilleurs les dessins qui accompagnent le texte de la *Mare au Diable*, de *François le Champy*, d'*Indiana*, d'*André*, de *Mauprat*, mais particulièrement les neuf bois des *Maîtres Mosaïstes*. Ils ont une franchise, une verve, une couleur qui semblaient promettre de longues années et de longs

Digitized by Google

tueux. C'est M. Maurice Sand qui a continué le travail commencé par Tony Johannot, et il faut reconnaître que ce jeune homme s'efforce souvent avec bonheur de rappeler son modèle. L'œuvre y gagne en harmonie ce que le talent de l'artiste y perd en originalité. C'est du reste un spectacle curieux et touchant à voir que celui d'un fils *illustrant* les œuvres de sa mère.

— Un de ces artistes, morts trop tôt, sinon pour leur gloire, du moins pour leur art, Grandville, est en ce moment l'objet d'un légitime et tardif honneur. La première et la plus piquante partie de son œuvre, les *Métamorphoses du jour*, qui parurent vers 1829 et 1830, par grandes feuilles détachées, lithographiées au trait et enluminées, et que le libraire n'a jamais eu dans son domaine, reparaissent aujourd'hui, gravées sur bois avec soin, enluminées comme autrefois, et modifiées seulement quant au costume[1]. On sait tout ce qu'il y a de verve, d'*humour* et même de profondeur satirique dans ces premières productions du dessinateur moraliste. Quelques-unes de ces pièces sont des chefs-d'œuvre d'observation et de haut comique, mais d'un comique mélancolique et triste comme celui de Molière, à qui Grandville a souvent été comparé. La traduction des originaux a été faite habilement; la physionomie si expressive de ces têtes d'animaux montés sur des corps humains est reproduite avec fidélité. Je regrette toutefois que l'on ait cru devoir sacrifier à la mode du moment la mode d'autrefois, et dépouiller ainsi les dessins d'une partie de leur originalité. Le costume, on peut en être certain, quelque exagéré qu'il fût à nos yeux, n'entrait pas pour rien dans les compositions de Granville; il en faisait partie intégrante; il marquait l'heure de leur éclosion, donnait leur date à des travers amoindris ou modifiés aujourd'hui, et rendait souvent compréhensibles des traits ironiques dont le sens échappe sous les nouveaux costumes. Comprendriez-vous que l'on donnât aux matamores de Callot l'uniforme de nos troupes et les épaulettes de nos soldats? Mode pour mode, d'ailleurs, celle du costume actuel sera-t-elle, dans vingt ans, moins ridicule que celle de 1830? Qui le sait et qui peut le prévoir? Dans la façon de se vêtir, on croit toujours être arrivé au but, et le but n'est jamais atteint. Le point d'arrêt n'existe pas. Il eût donc mieux valu laisser à Grandville tout ce qui lui appartient, sauf à expliquer dans le texte, puisque texte il y a, les raisons de ce respect. Une étude sur Grandville et ses œuvres, par M. Charles Blanc, complétera cette édition des *Métamorphoses du jour*, publiée dans un format analogue aux éditions du *La Fontaine*, des *Animaux peints par eux-mêmes*, etc., qui sont, on le sait, avec celles-ci les œuvres capitales de Grandville.

— Parmi les grandes éditions actuellement en voie de publication, il en est une qui se distingue à la fois par l'œuvre qu'elle reproduit, par l'importance de l'exécution et par la haute valeur des notes qui accompagnent le texte primitif. Cette édition est celle des *Œuvres complètes de Buffon*, annotées et mises à la hauteur de la science moderne par M. Flourens[2]. C'est une œuvre ab-

[1] Paris, Gustave Havard, éditeur.
[2] Paris, Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères. Les deux premiers volumes sont en vente.

Digitized by Google

solument nouvelle en quelque sorte, digne en tout point de l'illustre écrivain dont les immortels travaux resteront comme des modèles de style, de clarté et de poésie descriptive, alors même que les découvertes de notre siècle en altéreraient plus profondément encore la primitive valeur scientifique. Quelque distance qui sépare d'ailleurs les recherches de l'éloquent naturaliste des résultats obtenus aujourd'hui, cette distance disparaît tout à coup quand on se met au point de vue élevé de la poésie et de la métaphysique. L'un des premiers, en effet, Buffon apporta le flambeau de la philosophie dans l'étude de la nature, et sur ce terrain fécond il est resté le maître. Cet écrivain de génie, dont la critique moderne a pu dire qu'il fut un des quatre grands hommes du dix-huitième siècle, a trouvé en M. Flourens un continuateur, et souvent même un poète digne de lui. L'éminent académicien, dans l'œuvre modeste et patiente qu'il a entreprise, a semé toute sa science et toute sa pénétration. En ces notes, qui à elles seules feraient un grand et excellent livre, M. Flourens résume tous les systèmes qui complètent ou infirment ceux de Buffon, il expose, d'une manière concise et souveraine, les conquêtes nouvelles de la science, les connaissances acquises, les faits recueillis, les phénomènes constatés, et en plus d'un point il corrige chez l'auteur de l'*Histoire naturelle*, les tendances philosophiques qui ont fait parfois ranger Buffon au nombre des athées. Rien dans ses ouvrages ne prouve absolument qu'il le fut, et l'on sait que le grand écrivain suivait avec une certaine ferveur les pratiques de sa religion, au château de Montbar qu'il habita longtemps. Seulement on peut reprocher à ses magiques tableaux de manquer de conclusion. La conclusion serait l'adoration du Créateur. M. Flourens n'a pu suppléer au silence de son auteur, mais il n'a jamais laissé échapper l'occasion, dans ses notes, de montrer la main divine créant et ordonnant toutes choses. Par ce côté encore les œuvres de Buffon se trouvent complétées, et qui plus est commentées.

Cette nouvelle édition, revue sur l'édition in-4° de l'Imprimerie royale, est, comme nous l'avons dit, fort belle, et méritera de nous occuper un jour plus longuement. Elle est augmentée de la nomenclature linnéenne et de la classification de Cuvier, enrichie de planches gravées et coloriées, et imprimée avec le plus grand soin dans un format petit in-4°, qui indique sa place auprès des plus belles publications modernes. Les quatre parties qui forment les deux premiers volumes parus vont jusqu'aux animaux carnassiers, inclusivement.

ALPHONSE DE CALONNE.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Paris. — Imprimerie de E. BRIÈRE, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

HISTOIRE.

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : 1356-1380. — Retour du Dauphin à Paris. — Lieutenant-général du royaume. — Réunion du Conseil. — États généraux de la Languedoïl — Ils refusent de laisser les membres du Conseil assister à leurs délibérations. — Ils demandent le renouvellement du Conseil. — Le Dauphin congédie les États. — Mission de Conseillers du Roi. — États généraux de la Languedoc. — Ils votent des hommes et des subsides. — Ils sont zélés et dévoués. Ils envoient des députés au Dauphin. — Confirmation en Conseil de leurs délibérations. — Altération des monnaies. — Etienne Marcel, prévôt des marchands. — Sédition. — Le Dauphin est obligé de céder. — Nouvelle réunion des États de la Languedoïl. — Ordonnance qui en promulgue les délibérations. — Proscription des principaux officiers royaux. — Conditions imposées au Dauphin. — Composition du grand Conseil. — Gages des Conseillers. — Nombre des maîtres des requêtes. — Exigences des Etats. — Marcel, Le Cocy, le Roi de Navarre. — Emeutes. — Ordonnance du Roi Jean. — Ordonnances du Dauphin. — Jehan de Dormans, chancelier. — Le Dauphin, régent. — Les troubles s'apaisent. — Les Etats transférés à Compiègne. — Jean Maillard. — Lettres d'abolition pour Paris. — Ordonnances. — Traité de la délivrance du Roi Jean rejeté par les Etats. — Paix de Bretigny. — Ordonnances du Conseil. — Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. — Etat du Conseil. — Charles V. — Ordonnances en Conseil. — Compagnies; Du Guesclin. — Monnaies. — Ordonnances réparatrices. — Réunion de l'Aquitaine à la Couronne. — Identité du grand Conseil et du Conseil. — Guerre en Guyenne. — Citation du prince de Galles. — Travaux du Conseil. — Lettres de *Committimus*. — Réglement pour les finances, — Pour les gens de guerre. — Majorité des Rois de France. — Le Roi en Parlement. — Le Conseil règle la régence et la tutelle. — Apanages mobiliers. — Résumé des travaux du Conseil du Roi. — Missions de Conseillers. — L'Empereur Charles IV assiste au Conseil. — Schisme d'Occident. — Obédience de Clément VII. — Condamnation du duc de Bretagne.

DU CONSEIL PENDANT LA CAPTIVITÉ DU ROI JEAN, LA RÉGENCE ET LE RÈGNE DE CHARLES V.

Le Dauphin, qui n'avait pas gagné ses éperons à la fatale journée de Poitiers, ne faisait pas prévoir à la France Charles-le-Sage. La preuve qu'il venait de donner de son peu de courage sur le champ

* Voir tome VII, pages 22, 161, 341 et 497; tome VIII, page 497, et tome IX, page 5.

Digitized by Google

de bataille, ne rappelait que trop la faiblesse de son esprit, prouvée par sa complicité dans la conjuration du Roi de Navarre contre son père, dans sa connivence de la surprise de Rouen, où le Roi Jean saisit de sa main Charles-le-Mauvais, et fit décapiter, en sa présence, le comte d'Harcourt et trois autres seigneurs accusés d'avoir mal parlé du Roi de France aux États de Normandie [1]; cependant, le salut du royaume reposait sur le fils aîné du Roi prisonnier. Charles ne s'arrêta qu'à Paris, où, malgré la consternation générale, il trouva un accueil honorable et encourageant.

Ce jeune prince avait été fait Lieutenant du royaume avant la bataille de Poitiers, ainsi que Jean l'avait été dans les dernières années de Philippe de Valois; c'est donc en cette qualité qu'il prit les rênes du gouvernement, son âge ne lui permettant pas encore le titre de Régent [2]. Arrivé à Paris, le 29 septembre, il se hâta d'assembler le Conseil et de convoquer les Etats-Généraux qui s'étaient ajournés jusqu'à la saint André. Le Conseil se réunit immédiatement, car les *Lettres concernant l'élection des échevins de Lille* sont du 2 octobre [3], et nous devons croire qu'il eut à s'occuper d'affaires plus importantes jusqu'au 17, jour de l'ouverture de Etats-Généraux de la Languedoïl.

Comme à l'assemblée précédente, le chancelier, Pierre de La Forêt, archevêque de Rouen, fit la harangue d'ouverture et exposa, au nom et en présence du duc de Normandie, les mesures nécessaires pour délivrer le Roi de captivité et pour continuer la guerre. Les trois ordres demandèrent du temps pour les examiner. Ils était entraînés par les députés ambitieux, qui n'avaient d'autre but, sous le prétexte de l'intérêt du royaume, que de s'emparer du gouvernement. C'est le sort de toutes les assemblées nombreuses, c'est la fatalité de tous les Rois faibles ou vaincus. Les délibérations préliminaires durèrent plusieurs jours. Des membres du Conseil avaient été désignés pour y assister; mais les députés prétendirent que leur présence gênait la liberté des discussions et exigèrent leur abstention. C'est dans un tel esprit qu'ils préparèrent leur réponse aux demandes du chancelier, et qu'ils en chargèrent le plus intrigant et le plus ingrat d'entre eux, Robert Le Cocq, jadis maître des requêtes, devenu évêque de Laon par la faveur de Philippe de Valois. Charles fut étonné d'entendre, au lieu de la noble concession de prompts et suffisants secours, l'énumération exagérée des griefs reprochés au Conseil du Roi, l'exigence de la punition de sept de ses principaux officiers, parmi lesquels était le chancelier lui-même, de la liberté du Roi de Navarre, de la composition

[1] Froissard, Secousse, Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. x.
[2] Froissard, t. I, ch. 172.
[3] Page 85.

Digitized by Google

du Conseil par quatre prélats, douze chevaliers et douze bourgeois délégués par les États. Le duc de Normandie, stupéfait de pareilles demandes, répondit qu'il en délibérerait. Il en délibéra plusieurs fois, en effet, et, sur l'avis du Conseil, il refusa d'entendre les États en séance publique; puis, sous prétexte de prendre les ordres du Roi son père et les avis de l'Empereur son oncle, il les congédia. Et aussitôt il envoya dans les bailliages du royaume des Conseillers du Roi pour demander une aide aux bonnes villes.

Pendant que les États de la Languedoïl essayaient ainsi leur esprit parlementaire déjà factieux, ceux de la Languedoc, convoqués par le comte d'Armagnac, lieutenant du Roi dans le pays, ordonnaient la levée de cinq mille hommes d'armes et du subside suffisant pour les entretenir. Ils étaient si affligés de la captivité du Roi, si zélés pour sa délivrance, qu'ils voulurent que *homme ne femme ne porterait or, argent, ne perles, ne vert, ne gris, robes, ne chaperons découpés, ne autres cointises, et qu'aucuns menestriers ne jongleurs ne joueroient de leur mestier*[1]. Ils envoyèrent trois personnes, une de chaque État, au duc de Normandie, pour avoir la confirmation des résolutions qu'ils avaient prises et que le comte d'Armagnac avait provisoirement approuvées. C'est en grand Conseil que fut donnée cette confirmation, à laquelle prirent part les évêques de Paris, de Nevers et de Théroüenne, les ducs d'Orléans, d'Anjou, de Bretagne, d'Alençon, le comte de Roussy, les seigneurs de Revel, de Garencières, et plusieurs autres[2]. L'Ordonnance approuvait la forme de la capitation; le choix par les Etats de quatre trésoriers généraux, chargés exclusivement de la levée et de la distribution du subside annuel; la faculté aux Etats de se réunir où et quand ils le jugeraient nécessaire; leur nomination de douze personnes pour recevoir et juger les comptes des trésoriers, sans l'intervention d'aucun officier du Roi; enfin, la promesse de ne plus altérer les monnaies. C'est au Conseil ordinaire, où siégeaient les évêques de Nevers et de Théroüenne, et le seigneur de Revel, que fut également confirmée une autre ordonnance du comte d'Armagnac, relative à quelques priviléges de justice accordés en conséquence de la même assemblée des Etats de la Languedoc[3].

Ceux de la Languedoïl s'étaient donc séparés sans accorder de subsides, *parquoy ledit royaume est et pourrait estre en très-grand péril*, dit le Conseil dans une Ordonnance sur les monnaies[4]. Pour l'éviter, le Dauphin s'était vainement adressé à Robert Le Cocq, au fameux

[1] Secousse, préface du tome III des Ordonnances, p. liij.
[2] Paris, au mois de février 1356, p. 99.
[3] Au Louvre, près de Paris, en février 1356, p. 111.
[4] Au Louvre lez Paris, le 23 novembre 1356, p. 87.

Digitized by Google

Etienne Marcel et à ses échevins; mais ils répondaient audacieusement par la demande des Etats-Généraux. Charles essaya de s'adresser directement aux provinces, et nous savons que l'Auvergne et la Normandie répondirent à son appel. En attendant, ce prince s'achemina vers Metz, où l'attendaient l'Empereur Charles IV et les légats du Pape, sous le prétexte de conférer avec eux de la délivrance du Roi Jean, en réalité pour donner le temps au comte d'Anjou, qu'il avait laissé à Paris comme son lieutenant, de faire exécuter l'Ordonnance précitée qui, à défaut d'autres ressources, en cherchait dans l'altération des monnaies. Mais la publication de l'Ordonnance causa un mécontentement qu'exploitèrent Marcel et les partisans du Roi de Navarre. Les nouvelles espèces furent refusées aux halles sur l'ordre exprès du prévôt des marchands, qui se rendit au Louvre, et obtint du prince et du Conseil, menacés par les séditieux, la suspension de l'Ordonnance jusqu'au retour du duc de Normandie.

Charles, mandé et revenu à Paris, trouva la sédition organisée et prête à tous les excès, comme Marcel à toutes les menaces. C'est inutilement qu'il envoya l'archevêque de Sens, le comte de Roussy, le seigneur de Revel et quelques autres de son Conseil à une conférence où le prévôt se rendit, insolemment escorté d'une garde de gens armés. Non-seulement il repoussa les mesures de pacification, mais il rompit l'entretien pour faire fermer les boutiques et prendre les armes aux bourgeois. Le Conseil, précipitamment réuni, engagea le Dauphin à céder devant cet orage populaire, et, le lendemain, il se rendit au palais, consentit à la destitution et à l'emprisonnement des officiers proscrits, supprima la nouvelle monnaie, convoqua les Etats-Généraux, et pardonna tout ce qui, dans les troubles de la veille, avait été attenté contre son autorité, *desquelles choses ledit prévôt requit lettres qui lui furent octroyées.*

La victoire de l'émeute, les concessions du Dauphin n'annonçaient que trop les dispositions qui seraient inspirées aux Etats-Généraux. Leur assemblée publique se tint au Parlement, en présence du prince, accompagné des comtes d'Anjou et de Poitiers, ses frères. Ce fut Robert Le Cocq qui porta la parole; son discours fut approuvé par Jehan de Picquigny au nom de la noblesse, par un avocat et par Marcel au nom du Tiers-Etat[1]. Pour nous, le procès-verbal de cette session des Etats-Généraux, où l'autorité du Dauphin fut absorbée par leurs chefs factieux, se trouve dans l'Ordonnance rendue en grand Conseil, qui en promulgue les résolutions[2]. Hâtons-nous de dire que, bientôt, une autre Ordonnance nous montrera la revanche et les jus-

[1] Froissart, l. I, c. 170, p. 200; Spicil. t. III.
[2] Paris, au mois de mars 1356, p. 121.

Digitized by Google

tices de l'autorité royale, une fois encore délivrée de ses ennemis intérieurs.

On comprend que les demandes qui avaient révolté le Dauphin sont renouvelées et appesanties; ainsi, les trente-six députés que le duc de Normandie choisira pour le Conseil des trois Etats auront un pouvoir absolu par rapport à l'aide, à la réformation du royaume et à la monnaie; les Etats pourront se réunir, sans être convoqués par le Roi, pour délibérer sur l'aide, sur la guerre, sur le gouvernement; la clémence du Roi sera plus sévère, la justice des tribunaux plus expéditive; les officiers désignés par Robert Le Cocq, c'est-à-dire le chancelier, le premier président du Parlement, des membres du Conseil, du Parlement, des comptes, des requêtes, *qui sont les principaulz de tout le royaume et des deppendences*, sont deboutez de tous les services et conseils *sans rappel comme indignes et moinz souffisants;* il sera fait une Ordonnance qui réglera le nombre des officiers du Parlement et des autres officiers; toute prise est défendue, et l'on pourra résister, même par la force, à ceux qui voudraient en faire; le Roi et le Dauphin ne pourront convoquer l'arrière-ban que par le conseil des Etats; il leur faudra le même conseil pour faire une trève avec les ennemis; les gens du grand Conseil s'assembleront au soleil levant et auront des gages suffisants pour soutenir cette charge; ils perdront ceux de la journée s'ils ne viennent pas *bien matin;* le nombre des maîtres des requêtes est réduit à six, quatre clercs et deux laïcs; le chancelier et les autres officiers jureront qu'ils ne demanderont ni pour eux, ni pour leurs amis, aucuns dons en argent tiré des coffres du Roi, et qu'ils exposeront, en plein Conseil, les grâces qu'ils voudront obtenir; enfin, les députés qui viendront à l'assemblée des États et qui ont éprouvé ou qui pourraient craindre la *malivolence* des officiers, sont mis sous la *sauve et especial garde* du Roi et du Dauphin, et de plus ils sont autorisés *pour la seureté, deffense et tuicion de leur corps*, d'aller par tout le royaume *armez jusques à six compaignons estans en leur compaignies*[1].

Cette déchéance du pouvoir suprême, imposée par l'émeute à la jeunesse du Dauphin, fut dictée au grand Conseil par Robert Le Cocq et son complice de la noblesse, Jehan de Picquigny, qui y siégèrent avec l'archevêque de Reims, les évêques de Paris, de Langres, de Nevers, de Theroüenne, l'abbé de Saint-Denis, les ducs d'Orléans et de Bretagne, les comtes d'Alençon, d'Etampes et de Roussy, le grand prieur d'Aquitaine, les seigneurs de Meulan, de Garencières et de Loupy, Guillaume d'Ambreville, Philippe de Trois-Monts, et plusieurs

[1] Art. 52.

Digitized by Google

autres[1]. Aucun nom, aucune faiblesse, aucune solennité ne devait manquer à cet abaissement de l'autorité, lorsque tous les courages et toutes les passions auraient dû se réunir pour la soutenir et la défendre.

Charles comprenait la situation dans laquelle voulaient la faire descendre ses ennemis, et il n'était encore ni assez expérimenté, ni assez hardi, ni assez bien conseillé pour leur opposer une résistance énergique et soutenue. L'histoire dit par quelles alternatives de faiblesse et de fermeté il donna de la force à Marcel, à Le Cocq, au Roi de Navarre. C'est ainsi qu'une trève de deux ans ayant été conclue à Bordeaux avec Edouard, le Dauphin osa faire crier dans Paris des lettres du Roi son père, annulant tout ce qui avait été fait dans les Etats, et surtout défendant la levée du subside. Cette mesure déconcertait les factieux, privés du maniement des finances, et l'on sait qu'ils soulevèrent le peuple, assez crédule pour réclamer la continuation du subside avec autant de fureur qu'il en eût déployé pour en obtenir la suppression. Et le Dauphin de faire publier qu'on lèverait le subside, et que les Etats se réuniraient prochainement; Robert Le Cocq et Marcel l'avaient voulu !

Mais les projets de l'évêque de Laon et de ses complices, leur ambition, leur cupidité, leur incapacité ne tardèrent point à être appréciées. *Les nobles et les prélats commencèrent à s'ennuyer de l'Ordonnance des Trois-Estats, si en laissoient le prévost des marchands convenir et aucuns des bourgeois de Paris pour ce qu'ils s'entremettoient plus avant qu'ils ne voulsissent*[2]. Le Cocq, qui était *principal gouverneur* des Trois-États, fut supplanté dans le Conseil de monsieur le Duc, par l'archevêque de Rouen, qui se séparait des factieux. Mais plus ils voyaient leurs partisans s'éloigner et leur crédit disparaître, plus ils avaient recours à de violentes mesures. Les réunions des États furent plus fréquentes et devinrent de moins en moins nombreuses. C'est après celle du mois de mars 1356 que furent rendues deux Ordonnances sur la fabrication et le prix de nouvelles espèces[3]. D'autres Ordonnances, sur le même sujet, étaient sorties du Conseil, où la présence de l'évêque de Laon parmi les Conseillers était alors mentionnée. Aucune de ces Ordonnances ne mérite une remarque particulière; souvent elles n'ont que le protocole ordinaire : Par monsieur le Duc, avec la signature du rapporteur; quelquefois, l'énonciation du grand Conseil[4], ou simplement du Conseil[5]. Nous ne nous arrêterons

[1] Page 146.
[2] Froissart, l. I, ch. 179.
[3] Paris, 22 et 23 janvier 1357, p. 193 et 195.
[4] Paris, 5 mai 1357, p. 164; passim.
[5] Passim.

Digitized by Google

que sur les *Lettres de provision de chancelier du régent, en faveur de Jehan de Dormans*, dans lesquelles nous retrouvons le nom de l'évêque de Laon avec ceux du seigneur de Loupy, de l'amiral de France et du connétable de Flandres[1]. Charles y prend, pour la première fois, le titre de Régent, et il le fait sans opposition et sans autorisation, par le droit naturel, par la date de son âge, dans un Conseil qu'ont envahi des échevins de Paris, tels que Robert de Corbie, Charles Conssac[2], Jean de l'Isle, et que dominent les ennemis de la famille régnante; ceux qui ont assassiné ses plus intimes Conseillers, les maréchaux de Champagne et de Normandie, dans l'appartement et sous les yeux du Dauphin; ceux qui ont coiffé le prince du chaperon de la révolte, comme le sera Louis XVI du bonnet des Jacobins; ceux qui veulent donner le trône au Roi de Navarre, grands événements qui prouvent combien se ressemblent, dans tous les temps, les forces du droit, les excès de l'audace et de la faiblesse.

Nous l'avons déjà rappelé; la lassitude des troubles gagnait les esprits. On ne se rendait pas aux convocations d'États et l'on abandonnait les chefs de la révolte. L'Ordonnance faite en conséquence de l'assemblée incomplète des députés de la Languedoïl, transférée à Compiègne par le Régent, et empressée de le féliciter de n'avoir jamais désespéré du salut de l'état; la Lettre impérative au prévôt de Paris, également délibérée en Conseil, sont l'indice du déclin des factieux, du réveil de la puissance royale[3]. Bientôt le coup de hache de Jean Maillard retentira comme le signal d'une délivrance vivement espérée.

Il faut lire dans les *Lettres par lesquelles les officiers qui avaient été privés de leurs offices par l'article XI de l'Ordonnance du mois de mars 1357 sont rétablis dans leurs offices, droits et bonne renommée*[4], la pression qu'a subie le Régent, ses efforts pour la repousser, ses résolutions pour la vaincre; les manœuvres, *la mauvaise haine des traîtres*, leur influence funeste sur *les autres bonnes gens des assemblées*, leur *vengeance torçonnière et injuste* contre les membres du Conseil; la réhabilitation de tous ces officiers, leurs services, leur éloge, la demande de ne conserver contre eux *aucun senestre soupçon*. Il faut lire dans *l'abolition accordée à la ville de Paris* comment Marcel et ses complices, *par leurs grandes trahisons et maléfices*, en ont trompé les habitants, comment ils avaient appliqué à leur *sin-*

[1] A Saint-Denis en France, le 18 de mars 1357, p. 212.
[2] Lettres pour la diminution des salaires des ouvriers, 13 janvier 1355, p. 47.
[3] Compiègne, le 14 mai 1358, p. 220 et 221.
[4] Paris, le 28 de mai 1359, p. 245.

Digitized by Google

gulier proffit les biens des Conseillers proscrits et les profits de leur monnaie, comment ils étaient alliés avec le Roi de Navarre et les ennemis du royaume[1]. Après un acte de réparation, venait, dans le Conseil délivré des membres intrus, un acte de clémence, et il faisait retrouver aussi à la royauté sa force, sa justice et son langage.

Pendant que le Conseil reprenait ses fonctions; qu'il réglait les attributions du Parlement mutilé[2]; qu'il lui rendait son premier président et ses autres proscrits; qu'il réglementait sa nouvelle composition et le nombre des officiers des comptes, des monnaies et des eaux et forêts[3]; qu'il rappelait les anciennes Ordonnances sur les décisions personnelles du Roi en présence de son Conseil, sur les nominations, dans son sein, de tous les officiers des finances et des comptes, et, par son avis, des gens du Parlement, des requêtes et de tous les officiers de justice, excepté des sergenteries sans gages que le chancelier et les maîtres des requêtes avaient accoutumé de donner; qu'enfin, il prescrivait que, dorénavant, il ne serait plus fait d'Ordonnances ni accordé de priviléges qu'après qu'il en aurait délibéré[4]; le Roi Jean avait conclu, pour sa délivrance, un traité si désavantageux, que les États-Généraux convoqués à Paris le rejetèrent unanimement[5]. Mais Édouard, étant descendu en France avec une armée nombreuse, imposa la désastreuse paix de Bretigny[6] : Jean rentra, le 13 décembre, à Paris.

Ce prince n'avait pas attendu ce jour pour ratifier les actes de son fils. Une Ordonnance, rendue à Calais, dans un Conseil composé du chancelier de France, du chancelier de Normandie, de l'évêque de Chartres, du comte de Tancarville et d'Adam de Meleun, les approuve de la manière la plus formelle[7]. Il fallut aussitôt s'occuper des moyens de payer la rançon du Roi, et une autre Ordonnance établit une aide, fixe le prix des monnaies, des denrées, des salaires, et est suivie d'instructions faites par le grand Conseil du Roy pour la levée de l'aide[8], dont l'université de Paris fut seule exceptée[9]. Nous ne mentionnons pas toutes les Ordonnances sur les monnaies; elles en nécessitèrent une du grand Conseil sur la manière de payer les dettes[10].

Il fallait donc, à tout prix, se procurer de l'argent. Les Juifs, tou-

[1] Ordonnances, vol. IV, p. 346; Paris, 10 août 1358.
[2] Ibid., p. 723 et 725.
[3] Paris, 27 de janvier 1359, p. 385, vol. III.
[4] A Paris, le 27 de janvier 1359, p. 385.
[5] Froissart, p. 2, c. 99; Rymer, act. publ., t. III, p. I, p. 177.
[6] 7 mai 1360.
[7] Paris, 12 février 1368, p. 458.
[8] A Caen, le 14 octobre 1360, p. 428.
[9] A Compiègne, le 5 décembre 1360, p. 433.
[10] A Paris, le 6 janvier 1360, p. 453.

Digitized by Google

jours bannis et toujours dépouillés, mais toujours riches et toujours avides, obtinrent la permission de demeurer dans le royaume pendant vingt ans, moyennant une redevance fixe pour leur rentrée et annuelle pour leur séjour[1]. Le comte d'Étampes leur fut donné pour gardien et conservateur de leurs priviléges[2], et, enfin, une troisième Ordonnance, également délibérée en Conseil, siégeant dans la Chambre des comptes, prescrivit que, pour leurs prêts, c'est-à-dire pour leurs usures, *ils ne pourront prendre oultre quatre deniers pour livre pour chacune sepmaine*[3] : exorbitante usure, en effet, qui montrait à la fois et la misère publique et les bénéfices pour lesquels les Juifs avaient souffert tant d'avanies et accepté, depuis saint Louis, ces stigmates de drap rouge ou jaune, transformés cette fois en une rouelle, mi-partie rouge et blanc et grande comme le sceau royal[4].

La rançon du Roi, quoiqu'elle ne fût pas la condition la plus funeste du traité de Bretigny, le condamnait à tous les expédients. Les États votaient des subsides dans toutes les provinces, car la captivité du suzerain est un des trois cas où, d'après le droit féodal, les vassaux et les sujets lui doivent une aide, et de nombreuses Ordonnances en règlent la forme[5]. D'autres réduisent les gages du Parlement de Paris[6], des gens employés par les Trois-États à la levée des impositions[7], et révoquent, en grand Conseil, toutes les assignations données sur les recettes royales ordinaires ou extraordinaires[8]. En un mot, les dispositions financières paraissent une des plus grandes occupations du Roi et du Conseil.

Le paiement des trois millions d'or, le démembrement des provinces, les désordres nés pendant la guerre n'étaient pas les seules calamités auxquelles le royaume fût en proie. Il était désolé par les *compagnies* devenues si redoutables, malgré l'Ordonnance qui défendait aux gens d'armes de s'assembler sans la permission du Roi, et enjoignait à tous ses sujets de se rendre nécessairement dans leur domicile[9], qu'elles osèrent combattre et qu'elles vainquirent une armée commandée par Jacques de Bourbon, et qu'elles rançonnèrent Avignon, où leur approche et leurs menaces avaient fait trembler Innocent VI. Aussi le Roi Jean ne trouva plus ce pontife, lorsqu'il allait le visiter, dans le voyage qu'il commença par la prise de possession du duché de

[1] A Paris, en mars 1360, p. 467.
[2] Ibid., p. 471.
[3] Ibid., p. 473; Lettres du 26 avril 1361, p. 487.
[4] Nîmes, le 27 de décembre 1362, p. 603; Reims, 20 octobre 1363, p. 641.
[5] Passim.
[6] Paris, 7 avril, après Pasques 1361, p. 428; 23 avril 1361, p. 487.
[7] Paris, 20 septembre 1361, p. 522.
[8] A Saint-Omer, le 6 de novembre 1360, t. IV, p. 200.
[9] Paris, 5 octobre 1361, p. 525.

Digitized by Google

Bourgogne, qui lui était dévolu par droit d'héritage[1]. Il le réunit à la couronne, ainsi que la Normandie et les comtés de Toulouse, de Champagne et de Brie, en les déclarant inaliénables, en imposant à ses successeurs le serment d'observer cette loi, qu'il donnera lui-même l'exemple de violer[2]. Arrivé à Dijon, il régla le gouvernement du duché suivant les requêtes et supplications que lui adressèrent les gens d'Eglise, les nobles et autres assemblés par sa permission et qui furent examinées avec les princes de son sang et ceux du grand Conseil qui étaient auprès de lui[3]. Bientôt, retournant en Angleterre pour expier la mauvaise foi du duc d'Anjou qui s'en était évadé[4], il voulut récompenser le courage de son autre fils Philippe, qui avait conquis à Poitiers le surnom de Hardi; il lui donna le duché et le comté de Bourgogne, pour les posséder ainsi que les ducs précédents, et il le déclara premier pair de France[5]. La puissance royale en était venue à ce point, qu'en disposant des plus grands fiefs elle croyait pouvoir intervertir les rangs et les dates. Nous sommes loin des temps où elle était réduite à compter avec des vassaux jaloux et rivaux.

Et cependant la royauté n'avait jamais été vaincue, humiliée, amoindrie comme sous le règne du Roi Jean. Jamais encore les malheurs de l'État n'avaient été assez grands pour que le Parlement interrompît ses justices[6]. Ce désordre nous montrerait seul l'étendue des autres désordres. Mais nous les jugeons aussi par la mobilité, par le fractionnement, par la composition séditieuse du Conseil. Il faut le suivre dans les voyages et dans la captivité du Roi, dans les fuites et dans les retours du Régent, dans ses détresses ou dans ses triomphes à Paris; il faut le retrouver au débarquement de Jean à Calais; en un mot, ne le voir jamais stable et entier. Aussi nous n'avons plus même la règle de l'importance des affaires pour distinguer le grand Conseil, le secret Conseil, le Conseil ordinaire. Cette régularité s'est enfouie dans la confusion générale. Nous allons voir si elle sera rétablie, c'est-à-dire si le gouvernement ne subira pas d'aussi tristes vicissitudes, lorsque Charles V ne le partagera plus avec son père.

La couronne, *étrennée* par Du Guesclin des lauriers cueillis à Coquerel sur le Roi de Navarre, fut posée avec éclat sur la tête de Charles V. Dès qu'il fut Roi, il confirma dans leurs fonctions les présidents et gens du Parlement, les gens des Comptes, les généraux-tré-

[1] Hist. généal. de la Maison de France, par les PP. Ange et Simplicien, t. I, p. 237.
[2] Au château du Louvre, novembre 1361, vol. IV des Ordonnances, p. 213.
[3] A l'abbaye de Saint-Benigne de Dijon, le 28 décembre 1361, p. 534.
[4] Rymer, Act. public., t. III, part. I, p. 93.
[5] Spicil. t. III, p. 129.
[6] Paris, 7 avril 1361, p. 428 et 487.

Digitized by Google

soriers, *sur le fait de la délivrance de Mons* et de la défense du royaume, et les trésoriers, jusqu'à ce qu'il en eût *plus à plain* ordonné en grand Conseil[1]. Cette Ordonnance ne se fit pas attendre, et les membres du Parlement reçurent une nouvelle institution personnelle[2]. Charles V ne voulait pas laisser chômer la justice. Il cherchait à réparer les malheurs du règne précédent. Des Lettres de cette date portent qu'on ne donnera à aucunes personnes des deniers royaux sur des mandements passés[3]. D'autres révoquent les domaines aliénés depuis le règne de Philippe-le-Bel[4] et ceux du Dauphiné, qui l'avaient été par les Dauphins Guy, Humbert, et Charles aussi, Roi de France[5]. La justice et les finances étaient ce qui paraissait avec raison le plus pressé au Conseil du Roi. Il ramena également ce prince aux intérêts les plus urgents de la France, en l'empêchant de secourir la veuve du comte de Blois, qui avait perdu le duché de Bretagne et la vie au combat d'Auray, où Du Guesclin s'était rendu à l'heureux Chandos. La fière comtesse de Penthièvre, ainsi abandonnée, se vit réduite à capituler avec Montfort et à signer le traité de Guerrande, négocié par les Conseillers du Roi de France, suzerain de la Bretagne[6]. Le Roi de Navarre n'osa pas, seul, continuer la guerre, et il obtint, par la médiation des Reines veuves de Charles-le-Bel et de Philippe de Valois, un accommodement qu'il ne devait pas espérer du prince qu'on le soupçonnait d'avoir empoisonné[7]. Enfin, les compagnies même s'éloignèrent de la France, sous la conduite de l'aigle de Du Guesclin, reconquis par la paix[8]. Charles V, ayant ainsi pacifié le royaume, put se livrer aux travaux du Conseil pour réparer tant de désastres.

Nous avons vu ses premières mesures pour rétablir les finances et la justice. Le Conseil, et quelquefois le grand Conseil, le Conseil en Parlement ou en la Chambre des Comptes, le Conseil avec les trésoriers, les Requêtes, le Roi seul, en un mot, l'autorité du souverain sous toutes ses formes, s'occupe activement de toutes les affaires. De nombreuses Ordonnances ont pour but de ramener les monnaies à une valeur réelle et de les délivrer du mélange d'espèces étrangères de faux aloi.

[1] Au chasteau du Goulet, le 17 d'avril 1364, p. 413.
[2] A Paris, le 28 d'avril 1364, p. 418; et en novembre et décembre, p. 506 et 511.
[3] A Pontoise, le 20 d'avril 1364, p. 416.
[4] A Paris, le 14 de juillet 1364, p, 466.
[5] A Paris, le 5 d'octobre 1364, p. 497; Histoire du Dauphiné, par M. Valbonais.
[6] Froissard; d'Argentré, Spicil., t. III; Rymer, Act. pub., t. III, p. 2.
[7] Froissard; Christine de Pisan, L, II, ch. 10.
[8] ..... *Qui dedans son écu l Aigle porterait*..... vers 4289....., Chronique de Bertrand Du Guesclin, par Cuvelier, trouvère du quatorzième siècle, publiée par E. Charrière; Documents inédits de l'Histoire de France.

Digitized by Google

On jugera de l'utilité de ces tentatives d'ordre, si l'on considère que les monnaies ont varié quelquefois de neuf cent pour cent.

Des Ordonnances aussi nombreuses modèrent le poids des impositions en diminuant le nombre des feux. La guerre avait ruiné les provinces, et l'allégement de leurs charges était plus que de la justice, il était une nécessité. D'autres actes du Conseil ont pour objet les domaines, l'agriculture, le commerce, les manufactures, les négociants étrangers attirés dans les ports par des franchises. Les marchands de Paris avaient aussi obtenu des priviléges; mais leurs *confrairies* n'étaient pas les seules que le Roi favorisât. Il confirma celles des clercs secrétaires et des notaires royaux, qui se secouraient mutuellement et qui avaient établi entre eux de sages lois de discipline, sous les auspices ou la juridiction des maîtres des requêtes[1].

Toutes ces mesures de réparation et de bon gouvernement ne pouvaient empêcher et devaient justifier un acte de juste sévérité. Les habitants de Tournay se soulevèrent contre les receveurs de l'impôt. Après leur avoir inutilement envoyé plusieurs prélats et autres gens de son Conseil pour les mettre en bonne paix, le Roi, voulant prévenir les grandes et périlleuses commotions qui étaient entre eux, réunit plusieurs fois son grand Conseil, y assista et vaqua de sa personne. Il y fut trouvé finalement que la ville était en voie d'être perdue et détruite, si elle n'était remise en la main et sous le gouvernement du Roi. En conséquence, les habitants et bourgeois de Tournay n'auront plus ni corps, ni commune, et seront gouvernés et jugés par des officiers royaux[2].

L'Ordonnance faite en conséquence d'une assemblée des États-Généraux tenue à Chartres prescrit des dispositions contre les *compagnies*, qui menacent de rentrer en France, sans doute après leur déroute de Navarette[3]. Le grand Conseil fait également, après les États tenus à Sens, les Ordonnances qui règlent la levée, l'emploi et les remises de l'imposition des feux[4] et la juridiction des maîtres des eaux et forêts[5]. Nous le retrouvons dans les Lettres accordant des priviléges aux marchands lombards qui viendront commercer à Harfleur[6], et il est composé de l'archevêque de Sens, l'abbé de Fécamp, Mons. de Chasteillon, Mons. P. de Villiers, N. Branq et J. Desmareiz. Un plus grand nombre de membres sont présents pour la discussion d'un mandement de fabrication de monnaies : Mons. de Sens, le comte de

[1] A Paris, le 9 de may 1365, p. 553.
[2] A Paris, au mois de février 1366, p. 706.
[3] A Sens, le 19 de juillet 1367, vol. IV des Ordonnances, p. 14.
[4] A Sens, le 20 de juillet 1367, p. 19.
[5] Idem, p. 27.
[6] Paris, novembre 1369, p. 239,

Digitized by Google

Braine, Mess. P. de Chevreuse, Mess. Mathelin, Maître Miles de Voisines, Sire Jehan de Rüeil et Sire Jacques Regnart[1]. C'est en grand Conseil que le Roi renouvelle, en faveur des Juifs qui demeureront dans le royaume, des priviléges, parmi lesquels nous remarquerons ceux de n'être jugés que par le Roi ou leur gardien, de ne pas aller à la guerre, et de n'être obligés d'assister *à aucun service ou prédication des christians*[2]. Enfin, c'est en grand Conseil que le duché d'Aquitaine et les autres terres confisquées sur le Roi d'Angleterre et sur le prince de Galles sont réunis, par Odonnance, au domaine de la couronne[3].

Le Conseil ne s'occupe pas de moindres affaires, et la différence, nous le verrons, entre le grand Conseil et le Conseil ordinaire n'est plus que dans une qualification sans portée pour le fond et même pour la forme. Il interdit les jeux de hasard et enjoint de s'exercer à l'arc et à l'arbalète[4]; il remet à l'archevêque de Bourges l'amende et les autres peines qu'il avait encourues pour avoir fait un statut synodal, qu'il avait révoqué depuis, qui portait que les juges séculiers ne pourraient, sous peine d'excommunication, punir les clercs accusés de crimes[5]; il confirme les lettres du duc d'Anjou, lieutenant du Roi en Languedoc, par lesquelles les habitants de Figeac, qui sont à Bordeaux ou à La Rochelle sous la domination d'Edouard, fils aîné d'Edouard d'Angleterre, auront, jusqu'à la Saint-Jean prochaine, la faculté de rentrer librement dans leur cité[6]. Le prince de Galles est traité de rebelle dans les lettres du frère de Charles V.

La guerre, en effet, s'était rallumée entre la France et l'Angleterre. Les seigneurs de la Guyenne avaient résisté aux hauteurs du Prince-Noir et refusé son impôt. Sans s'arrêter au traité de Bretigny, qu'ils avaient subi avec tant de regrets, qu'ils espéraient déchirer avec tant de courage, ils en appelèrent au Roi, disant qu'il n'avait pu renoncer à sa suzeraineté, ni à la juridiction de la Cour des Pairs. Les comtes d'Armagnac, de Comminges, d'Albret, de Périgord, la plupart des seigneurs et des prélats de ces provinces, portèrent au Roi même leurs plaintes, leur espoir et leur appel. Charles V les accueillit avec une prudente circonspection, avec une joie que la politique le força de dissimuler. Il faisait examiner la portée des termes du traité par les écoles de Bologne, de Montpellier, de Toulouse, d'Orléans, par les plus no-

[1] Paris, le 19 juin 1370, page 301.
[2] Vincennes, le 9 de juillet 1372. p. 490; Paris, le 22 de mars 1368, p. 167.
[3] VIe Volume des Ordonnances, p. 508; au chasteau de Vincennes, le 14 de may 1370.
[4] Paris, le 23 de may et le 3 d'avril 1369, p. 172, IVe volume.
[5] A Rouen, en août 1367, p. 218.
[6] Paris, en mars 1369, p. 265.

Digitized by Google

tables clercs de la cour de France, et les seigneurs de Gascogne lui apportaient un secours plus sérieux que des arguments scholastiques[1]. Ceux-ci même justifiaient leur demande par la facile preuve de la loyauté exagérée du Roi Jean et des infractions d'Edouard III. Aussi, le Conseil fut d'avis de la légitimité de l'appel, et le Roi le reçut, comme suzerain de l'Aquitaine, en sa Cour des Pairs. Les lettres de citation, immédiatement dressées, furent envoyées et lues au prince de Galles par le juge criminel de Toulouse, Bernard Pelot, et par un chevalier nommé Jean Chapponal. Le vainqueur de Crécy, de Poitiers et de Navarette ne s'attendait pas à une telle audace de la part d'une royauté qu'il était accoutumé à vaincre et d'un pays qu'il avait tant démembré. Il se remit de son étonnement par la violence de sa réponse, et promit de comparaître, le bassinet en tête et soixante mille hommes à sa suite. Ces menaces d'un héros moribond n'intimidèrent pas les seigneurs, qui coururent aux armes; elles ne firent pas sortir le Roi de son habituelle sagesse. Il se préparait à la guerre, remplissait son trésor, traitait avec les compagnies, rappelait Du Guesclin, qui avait rétabli Henri de Transtamare sur le trône ensanglanté de Castille. Mais à ces préparatifs le Roi voulut la sanction, si ce n'est des États-Généraux complets, au moins d'un Conseil extraordinaire, dans lequel entreraient un grand nombre de députés des trois ordres.

Cette assemblée se réunit dans la chambre du Parlement, avec une solennité qui montrait la gravité des circonstances et de la délibération. La Reine prit place à côté du monarque, et, autour d'eux, les princes, les seigneurs du Conseil, les évêques et les députés. Le chancelier exposa le motif de la réunion, et son frère, Miles de Dormans, qui avait été envoyé au Roi d'Angleterre avec les comtes de Tancarville et de Sarrebruche et le doyen de Paris, rendit compte des négociations et des *requestes* mal fondées et exagérées d'Edouard. Le Roi prit ensuite la parole, et dit que si, dans cette affaire, on jugeait qu'il en eût trop fait ou qu'il n'en eût pas fait assez, il trouvait bon qu'on le lui représentât, et qu'il était encore en état de *corriger* ce que l'on trouverait à reprendre. Deux séances eurent encore lieu, dans lesquelles on déclara unanimement que le Roi avait suivi les règles de la justice, et l'on convint de la réponse à faire au mémoire du Roi d'Angleterre. Ainsi fut résolue, par un accord universel, c'est-à-dire par un esprit déjà puissant de nationalité, cette guerre d'un siècle, qui devait déchirer la France par tant de désastres et la relever par tant de sacrifices et de gloire.

La puissance royale dans son expression la plus élevée, le Roi séant en un Conseil aussi grand, venait de décider la plus importante des

[1] Christine de Pisan; Froissard, p. II, c. 257, 260, 264.

Digitized by Google

questions d'État. Elle exigeait tous les soins du Roi et les travaux assidus de son Conseil. Aussi, des Lettres du Roi enjoignent aux présidents du Parlement de ne plus avoir égard à ses mandements de surséance, de prononcer leurs arrêts sans retard, résolu qu'il est de ne plus entendre désormais *la plaidoirie d'aucunes petites causes*[1]. Du Conseil sortent de nombreuses Ordonnances de sauvegarde royale et de priviléges, surtout, accordés aux villes qui rentrent sous la domination du Roi, et quelquefois avec la mention de la présence du confesseur et de l'aumônier[2]. Nous l'avions déjà remarquée sous le Roi Jean[3]. Lorsque ces lettres de sauvegarde ne concernent que des individus, elles *commettent* ordinairement leurs affaires aux maîtres des requêtes et sont l'origine des *committimus*[4].

C'est par centaines qu'il faut compter les Ordonnances de diminutions de feux. Elles soulagent les maux de la guerre et récompensent le courage ou la fidélité. La justice suit la victoire, et les bienfaits de la royauté répondent aux succès de ses armes.

Cependant, ce n'étaient pas les seuls soins du Conseil. Une Ordonnance du Roi Jean avait affecté les amendes prononcées en Parlement à la fabrication de vaisselle d'argent pour l'hôtel du Roi[5]. Charles V décida qu'elles seraient employées au paiement des gages des gens du Parlement et des maîtres des requêtes[6]. Ce prince cherchait à régulariser et à employer utilement les revenus de l'État. Les finances, livrées au désordre de l'altération des monnaies, à l'infidélité des receveurs, à l'avidité des personnes qui pouvaient intéresser ou tromper le Roi, étaient insuffisantes pour payer les gens de guerre et semblaient en justifier les excès. Nous voudrions rapporter en détail le réglement sur les finances provenant des aides, sur les finances en général et sur les gens de guerre[7]. Chaque disposition est une sage précaution ou une répression; l'Ordonnance est l'histoire des abus du temps. Les généraux-conseillers, les trésoriers des guerres, les secrétaires, les notaires, les élus, les grenetiers, les contrôleurs, et autres officiers employés pour la levée des aides, ne feront plus le commerce; le receveur-général jurera, en présence du Roi et de la Chambre des Comptes, qu'il ne donnera de quittance aux receveurs particuliers que lorsqu'il recevra de l'argent; les Lettres de dons faits par le Roi contiendront le motif de ces dons et ne pourront être signés que par les secrétaires du Roi nommés par

[1] A Paris, le 22 de juillet 1370, p. 323.
[2] Vol. IV des Ordonnances, p. 531, 591, 683, 712.
[3] Ibid., p. 115, 365.
[4] Ibid., p. 465.
[5] Ibid., 1er de juillet 1353, p. 274.
[6] Le 28 de may 1373, p. 613.
[7] Le 6 de décembre 1373, p. 645.

Digitized by Google

l'article, et le chancelier ne scellera point celles qui seront signées par d'autres; les secrétaires jureront de faire les Lettres en se renfermant dans les ordres du Roi, de n'y point insérer de clauses dérogatoires sans l'ordre du Roi donné en présence de personnes déléguées du Conseil; les paiements des trésoriers aux gens de guerre seront vérifiés tous les deux mois; des réformateurs seront envoyés pour le fait des aides; les grenetiers remettront tous les mois à leur receveur respectif le produit de leurs greniers; les trésoriers des guerres jureront de payer la solde des gens de guerre, en argent comptant ou en assignations, et point en chevaux, armes ou autres marchandises, desquelles il leur sera défendu de faire le commerce; les trésoriers des guerres avertiront le Roi en son Conseil des fraudes dont ils s'apercevront dans les revues, et ils dénonceront les gens de guerre qui auront reçu la solde et n'auront point servi. Enfin, les officiers désignés dans cette Ordonnance jureront, en présence du Roi, d'en observer les réglements.

Avec une pareille Ordonnance, on referait l'histoire des malversations, si les pages en étaient déchirées. Elles résistaient à toutes les menaces, et déjà le Roi Jean avait vainement nommé une Commission prise parmi ses Conseillers et les gens du Parlement et des comptes, pour convertir les siennes en poursuites[1]. On doit surtout attribuer ces malversations aux désordres produits par la guerre. Il était difficile d'obtenir de la discipline des gens d'armes, qui la bravaient avec autant d'aveuglement que le danger. La confusion était souvent dans le service, elle était toujours dans la solde. Il était sage et hardi, peut être jusqu'à l'imprudence, de réglementer l'un et l'autre; le Conseil l'entreprit, et le *réglement pour les troupes* est le développement de celui dont nous venons d'analyser quelques dispositions sur la *monstre et la paye*[2]. Ainsi le connétable, chacun des maréchaux et le maître des arbalétriers nommeront des lieutenants pour passer en revue les troupes sous leur commandement; tous les chefs exerceront leurs officiers le plus exactement possible et ne feront porter dans les rôles que les gens de guerre qui seront présents, armés suffisamment et montés sur des chevaux; les officiers ne recevront dans leurs compagnies que des gens d'armes en état de bien servir et ils ne leur donneront des congés que pour des causes raisonnables, en leur faisant jurer qu'ils ne s'absenteront pas sans permission,

[1] Lettres de commission données à des présidents au Parlement, à des maîtres des comptes et à des conseillers du Roi pour faire le procès à tous ceux qui ont malversé dans les monnaies du royaume, vol. IV des ordonnances, le 23 d'octobre 1353, p. 273

[2] Au bois de Vincennes, le 13 de janvier 1373, p. 675.

Digitized by Google

qu'ils ne feront aucun dommage aux sujets du Roi, qu'ils retourneront chez eux dès qu'ils auront été congédiés; les capitaines seront responsables des désordres de leurs compagnies, et s'ils ne connaissent point les malfaiteurs, ils se les feront indiquer sous serment par leurs gens rassemblés; les commandants de l'armée feront retirer tous ceux qui sont à la suite, s'ils ne sont gens de métier; le paiement des troupes se fera par corps ou par compagnie; les compagnies seront composées de cent hommes, commandés par un capitaine, nommé par le Roi, ou les généraux, ou les princes du sang, ou d'autres seigneurs; nul capitaine ne recevra de gages du Roi, si la compagnie n'est pas de cent hommes, et, dans ce cas, ces gages seront de cent francs *par moys*, ou de plus, si elle est plus nombreuse.

En examinant attentivement ces deux remarquables Ordonnances, données par le Roi en son Conseil, nous y retrouvons les habitudes, les mœurs, les règles, les désordres et les événements de l'époque. Nous devons admirer Charles V et ses Conseillers d'avoir eu l'esprit assez libre et assez confiant pour travailler à réparer et à prévenir tant de maux, pour prendre les mesures des temps calmes, alors que les agitations de la guerre auraient pu les occuper exclusivement. Elles détournaient au moins les Conseillers, que nous voyons souvent à l'armée ou dans les missions. Aussi la distinction entre les différentes formes du Conseil devient-elle de plus en plus difficile à établir par la nature ou par les nuances des affaires, peut-être même par la présence des Conseillers. Nous avons vu quels étaient ceux qui constituaient le grand Conseil. Les mêmes noms sont reproduits à la fin de *Lettres portant suppression de la commune de la ville de Roye*, détruite par les Anglais et réunie au Domaine pour que l'exemption de toute charge engage les habitants à y rentrer et à la rebâtir[1]. Elles sont rendues par *le Roi, à la relacion du Conseil estant en la Chambre des Comptes, auquel vous* (c'est-à-dire le chancelier) MM. *l'archevêque de Senz, les évêques de Beauvaez et d'Amiens, les comtes de Salebruche et de Brene, et les gens des Comptes, maistre Jehan d'Achiries, Huë de Roche, Thomas-le-Tourneur et plusieurs autres estiez*. Le Conseil ordinaire est donc composé, soit des mêmes personnes, soit de personnes égales en nombre et en importance, que le grand Conseil; l'un et l'autre sont formés selon les besoins et les circonstances, selon les Conseillers qui entourent le prince. La plupart sont des hommes éminents, entre autres Guillaume de Dormans, cardinal évêque de Beauvais, son frère que nous avons vu ambassadeur à Londres, Jean de la Grange, cardinal évêque d'Amiens, le chambellan Bureau de la Rivière et le trésorier Savoisy.

[1] A Paris, en janvier 1373, p. 662.

Digitized by Google

C'est simplement *par le Roi en son Conseil* qu'a été rendue la célèbre Ordonnance qui fixe la majorité des Rois de France à quatorze ans[1]. Charles V, affaibli par les travaux du pouvoir, miné par le poison du Roi de Navarre, ne croyait pas vivre assez pour voir son fils majeur. Il connaissait tous les inconvénients de l'autorité passagère et ne voulait pas que le règne de Charles VI commençât comme avait fini celui du Roi Jean. Il ne prévoyait que trop les divisions de ses frères, ambitieux, cupides et jaloux. Il espéra fixer l'avenir. L'Ordonnance explique, dans un langage aussi noble qu'habile, les causes providentielles de l'aptitude précoce des fils de Roi, la nécessité de leur gouvernement immédiat, les efforts de Charles V pour rendre heureux et facile celui de son fils; elle mérite d'être lue tout entière. Elle fut promulguée avec une solennité extraordinaire, le Roi étant en Parlement du Roi, tenant sa justice, présents le Dauphin, le duc d'Anjou, les princes, des évêques, des abbés, le recteur et plusieurs docteurs de l'Université, le chancelier et les membres du Conseil, le prévôt des marchands et les échevins de la ville de Paris, et plusieurs autres gens sages et notables[2].

Mais, avec les inquiétudes qu'inspirait si justement la chance d'une minorité prochaine, ce n'était rien de fixer la majorité des Rois, si variable depuis le commencement de la monarchie[3]. Le Conseil dut bientôt s'occuper du complément de cette mesure. Deux Ordonnances règlent la régence du royaume et la tutelle des enfants de France, en cas que le Roi décède avant que son fils aîné soit majeur. La première défère naturellement la régence au duc d'Anjou et en réglemente les attributions[4]. Ce frère aîné du Roi prêta serment, dans la Sainte-Chapelle, de les observer *de mot à mot*. Mais Charles V, qui voulait restreindre autant que possible l'autorité qu'il était obligé de confier à un frère dont il se méfiait, donna, par la seconde Ordonnance, la tutelle de ses enfants et le maniement des finances de l'Etat à la Reine, assistée des ducs de Bourgogne et de Bourbon, avec un Conseil composé des archevêques de Reims et de Sens; des évêques de Laon, de Paris, d'Auxerre et d'Amiens; des abbés de Saint-Denis et de Saint-Maixant, du comte de Tancarville, chambellan de France ou de celui qui lors le serait; du connétable Du Guesclin, des comtes d'Harcourt, de Brenne, de Sarrebruche, bouteiller de France; d'Engerrand, sire de Coucy, d'Olivier de Clisson; des seigneurs de Sancerre et de Blainville, maréchaux de France; de Jean de Vienne, amiral, Huë de Chas-

[1] Au bois de Vincennes, au mois d'août 1374, sixième volume des ordonnances, p. 26.
[2] Ibid. p. 30.
[3] Greg. Turr., ep.; ordonnances de Philippe II, etc.
[4] Au château de Melun, en octobre 1374, p. 45.

Digitized by Google

teillon, mestre des arbalétriers; de Raoul de Reyneval, panetier de France; de Guillaume de Craon et de Philippe de Maizières[1], de Pierre de Villiers, grand-maître de l'hôtel du Roi et garde de l'oriflamme; de Pierre d'Aumont, de Philippe de Savoisy, chambellan; d'Arnaud de Corbie et d'Etienne de la Grange, présidents au Parlement; de Philbert de l'Espinasse, Thomas de Boudenay et Jean de Rye, chevaliers; de Richard, doyen de Besançon; Nicolas Dubois et Evrard de Tramagon, conseillers; de Nicolas Bracque, Jean Bernier, chevaliers; mestres Bertrand Duclos, Philippe Ogier, Pierre du Chastel, Jean Pestourel, mestres de la chambre des comptes; Jean le Mercier, général conseiller sur le fait des aides; mestre Jean Day, avocat du Roi au Parlement, et six des plus notables bourgeois de Paris, au choix de la Reine et des princes; le sire Bureau de la Rivière devait continuer ses fonctions de premier chambellan, ne jamais quitter le Roi et être toujours consulté, parce qu'il connaissait pleinement la volonté et les intentions du Roi sur le fait de ses enfants. La Reine, les princes, les seigneurs, tous les membres désignés de ce Conseil prêtèrent un serment analogue à celui du duc d'Anjou.

Enfin, une quatrième Ordonnance complète ces grandes mesures, en réglant les apanages des enfants du Roi, nés et à naître[2]. Charles V se laissa aller, comme tant de ses prédécesseurs, à l'illusion que ses dernières volontés seraient exécutées; mais il ne commit pas la faute héréditaire de démembrer le royaume, et ce n'est qu'avec des rentes qu'il apanagea le frère et dota les sœurs du Dauphin, *comme il appartient à fille de Roi de France.*

Ainsi la direction sédentaire de la guerre contre le Roi d'Angleterre, contre le duc de Bretagne, contre le Roi de Navarre, n'absorbait pas tellement la sagesse de Charles V et les travaux de son Conseil, qu'ils ne pussent, pour consolider l'avenir de la puissance et de la famille royale, traiter et résoudre les plus graves questions d'Etat. Ils montrent ce que la France, bien gouvernée, peut faire après les malheurs de Philippe de Valois et de Jean; il faut prévoir ce qu'elle accomplira sous un prince actif et courageux, même après les malheurs plus grands encore de Charles VI. Le Roi ne néglige rien pour augmenter ses forces, pour établir l'évidence de ses droits. En protégeant les lettres, il ne perd pas de vue les secours qu'il peut en tirer, et il n'obtient pas seulement des savants qui l'entourent, Nicolas Oresme, évêque de Lizieux, Philippe de Maizières, Honoré Bonnor, Evrard de

[1] C'est le conseiller de Charles V qui sollicita l'abolition de la coutume qui refusait le sacrement de pénitence aux criminels condamnés à mort. Ce ne fut que sous le règne suivant que le Parlement accorda cette grâce; Mem. de litterat., t. XVII, p. 516. Dissert. de M. l'abbé Le Bœuf.

[2] Ibid., p. 54.

Digitized by Google

Conti, son médecin, et tant d'autres, des traductions de la Bible, de Saint Augustin et de Tite-Live, mais des traités politiques qui défendent victorieusement sa couronne, et Raoul de Presle, maître des requêtes, dans le *Songe du Vergier*, discute *comment le Pape ne doit avoir connaissance en ce qui touche le temporel ni la justice du Roi*[1].

Ces grandes affaires ne ralentissaient pas l'administration du royaume. Elle en est la force après la captivité du Roi Jean; elle sera sa résistance pendant la démence de Charles VI; elle est la gloire de Charles V. Nous l'avons déjà dit, les Ordonnances descendent à tous les détails, pourvoient à tous les besoins, réparent, autant que possible, les maux de la guerre. Nous dépasserions les limites de notre sujet si nous analysions ces immenses travaux du Conseil du Roi. Nous nous réduirons à quelques citations principales.

Les monnaies sont toujours une des plus sérieuses préoccupations du pouvoir royal. Le grand Conseil rédige des instructions pour celles de Bretagne[2]. De nombreuses Lettres règlementent celles de l'État et les surveillent assez pour que des commissaires soient envoyés au château de Lincourt, chez le comte de Saint-Pol, soupçonné d'en laisser fabriquer de fausses, avec la mission d'adresser leur information aux gens du Conseil, *pour en ordonner si comme il appartiendra à faire de raison*[3]. De plus nombreuses Lettres accordent des diminutions de feux, surtout dans les provinces successivement reconquises, et étendent les sauvegardes royales. Le duc d'Orléans étant mort le 1er septembre 1375, sans laisser de postérité légitime, la ville et le duché d'Orléans furent réunis *inseparabiliter* au Domaine de la Couronne par le Roi en son grand Conseil[4]. Les habitants de Bar-sur-Aube s'étant opposés à l'échange que voulait faire Charles V de ce comté avec celui de Creil, possédé par sa tante, veuve du Roi de Bohême tué à Créci, en faisant valoir leurs priviléges devant le Parlement et le grand Conseil, le Roi déclare qu'il conservera *sanz moyen* sa seigneurie[5]. Des Ordonnances, en Conseil ordinaire, règlent la manière dont seront exécutés les Lettres royaux et les arrêts du Parlement[6], et dont seront présentés les actes de ceux qui appelleront au Roi ou au Parlement des sentences interlocutoires des premiers juges[7]; une autre porte règlement sur le domaine du Roi, les finances, la Chambre des Comptes, les mounaies, les eaux et forêts. Les trésoriers

[1] Christ. de Pisan, p. 2, c. 10, 11, 12, etc.
[2] 17 de septembre 1374, p. 40.
[3] A Paris le 7 août 1376, p. 214.
[4] Au château du Bois de Vincennes, en septembre 1375, p. 153.
[5] A Senlis, en octobre 1375, p. 161.
[6] A Paris, le 14 d'août 1374, p. 22.
[7] Idem, p. 23.

Digitized by Google

ne pourront payer aucuns deniers qu'en vertu de Lettres auxquelles auront été apposés le signet du Roi et ceux de deux des quatre personnes de son Conseil qu'il nommera à cet effet. Ces quatre personnes du Conseil et les trois trésoriers du trésor de Paris expédieront seuls les assignations pour dépenses ordinaires et déterminées sur les receveurs royaux. L'Ordonnance sur le fait des aides et de la gabelle en régularise la perception et prescrit, sous serment, dans son dernier article, à tous les officiers qui en sont chargés, de dénoncer ceux qui manqueraient à leurs devoirs, soit au Roi, soit à tel membre du Conseil *qui le lui dira*[1]. Enfin, le Roi envoie en Languedoc comme commissaires, avec un pouvoir très-ample sur tout ce qui concerne le domaine, les finances, la guerre et la conduite de tous les officiers royaux, ses amez et ses féaux conseillers Nicolas Bracque, chevalier et maître de l'hôtel; Me Jean de Montagu; Me Jean Oiart; Me Arnault Reymondet, de la Chambre des comptes, et Bernard de Montlehery, trésorier et général-conseiller sur le fait des aides de la guerre[2].

Ce n'était point pour de telles affaires seulement que les Conseillers du Roi étaient chargés de missions. Nous retrouvons les comtes de Sallebruche et de Braine et le seigneur de La Rivière, accompagnés des officiers de la maison royale, à la réception de l'Empereur Charles IV, lorsqu'il franchit la frontière du royaume. Le Conseil presque entier le complimenta aux portes de Saint-Denis, de la part du Roi. Tout le monde connaît la relation de cette séance du Conseil où l'Empereur, assis auprès du Roi de France, l'écouta pendant deux heures parlant éloquemment sur ses démêlés avec l'Angleterre, prit connaissance des pièces justificatives, et non-seulement donna raison à son neveu, mais lui offrit le secours de ses forces et de ses alliés; vaine promesse de la part d'un prince qui, disait-on, avait ruiné sa famille pour s'élever à l'Empire et l'Empire pour relever sa famille.

Une affaire plus importante occupa bientôt Charles V et son Conseil. L'élection d'Urbain VI avait satisfait les Romains par l'espérance du séjour définitif à Rome de la cour pontificale; elle fut annulée par les cardinaux qui élurent Clément VII, et la guerre par les armes suivit la guerre par les scrutins. Le cardinal d'Amiens avait été l'un des principaux instigateurs de la rupture du sacré collége avec Urbain VI et de l'élection de Clément VII. Les cardinaux, encore assemblés à Agnani, envoyèrent une députation au Roi de France chargée de lui demander son appui pour eux, son obédience pour le Pape d'Avignon[3]. Urbain la réclamait de son côté. Mais il avait fait entendre

[1] A Montargis, le 21 novembre 1379, p. 440.
[2] Christine de Pisan; Froissard.
[3] Hist. ecclésiast., t. XX, liv. 98; Froissard.

Digitized by Google

de vaines et imprudentes menaces contre Charles V, jaloux, avec raison, de l'indépendance de sa couronne, qu'il maintenait également par l'épée de ses guerriers, par la plume de ses docteurs, par les actes de son Conseil. Nous pouvons citer les lettres qui portent que, pour cette fois seulement et sans tirer conséquence, il sera donné main-levée de la régale à l'archevêque de Rouen, membre du Conseil, quoiqu'il n'eût pas encore prêté serment de fidélité entre les mains du Roi [1]; d'autres Lettres encore, rendues lorsque les Vaudois semblaient réveiller leur hérésie dans le Dauphiné, qui défendent de démolir les maisons de ceux qui seront condamnés et qui assignent des gages à l'inquisiteur [2]. Les premières, qui prouvent la vigilance du prince à conserver ses droits, sont accordées pour *comtemplacion et à la prière de nostre très Saint-Père le Pape;* les secondes apprennent que le Roi est convenu avec le souverain Pontife de repousser les prétentions de l'Inquisiteur qui voulait faire raser les maisons où s'étaient tenus les conventicules et s'approprier une part dans les biens des hérétiques.

Telles sont les dispositions que nous font voir, dans l'esprit du Roi, les actes de son Conseil, lorsque s'élève le grand schisme d'Occident. L'option d'obédience était une grave difficulté, si le pouvoir royal ne pouvait se soustraire ni au calcul des intérêts ni à l'entraînement de la politique. Il est vrai que la question devait être uniquement résolue par les scrupules éclaircis de la conscience. Mais on accusait Charles V de ne pas en éprouver, parce que le cardinal d'Amiens était un de ses Conseillers les plus habiles et de ses confidents les plus intimes. Quoi qu'il en soit, le Roi soumit la question à une assemblée d'évêques, d'abbés et de docteurs éminents; mais ils n'osèrent pas la trancher catégoriquement; Rome et Avignon les partageaient. Le Conseil réuni, éclairé par leur discussion, décidé par des motifs qui n'étaient peut-être pas tous religieux, se prononça unanimement pour Clément VII, et la France le reconnut, quoique l'Université, indécise malgré ses lumières, eût donné l'idée de l'appel à un Concile général et de la neutralité [3].

Une autre décision du Conseil, réuni en Cour des Pairs, devait signaler les dernières années du règne de Charles V. Le duc de Bretagne ne s'était jamais soumis complétement au traité de Guerrande, ne s'était jamais séparé du Roi d'Angleterre pour remplir ses devoirs envers son suzerain, le Roi de France [4]. Charles, poussé à bout par les manœuvres et par un insolent cartel de son vassal, voulut en finir et le

[1] A Paris, le 4 septembre 1375, p. 149.
[2] A Paris, le 19 d'octobre 1378, p. 352.
[3] Hist. ecclés., t. xx, liv. 98; Du Boulay, Hist. universit., t. iv, p. 566.
[4] Froissard, d'Argentré, etc.

Digitized by Google

fit citer à comparaître pour rendre compte de ses félonies[1]. Montfort ne se trouva pas à la citation, peut-être irrégulièrement répandue en Bretagne. Le 9 décembre 1378, le Roi, accompagné du Dauphin, se rendit au Parlement, où tous les Pairs avaient été convoqués, où n'assistèrent que les six Pairs ecclésiastiques et trois laïques, les ducs de Bourgogne et de Bourbon avec le comte d'Etampes. On remarqua l'absence des ducs d'Anjou et de Berry, frères du Roi, des comtes de Flandres et d'Alençon, de la comtesse d'Artois, de la duchesse d'Orléans, qui s'étaient excusés sous différents prétextes. La cour était complétée par les membres du Conseil et du Parlement.

Le Roi, *ne se fiant en son procureur-général d'assés en dire*, parla longtemps, énuméra ses griefs contre un vassal rebelle et conclut à la condamnation de Montfort reconnu coupable du crime de lèse-majesté. Aussitôt après, le procureur du Roi donna lecture des faits contenus dans l'acte d'ajournement et demanda que le duc de Bretagne fût appelé de nouveau à la porte du palais, ce qui fut immédiatement exécuté, sans que personne répondit pour lui. La cour allait prononcer, lorsque les envoyés de la comtesse de Penthièvre réclamèrent les droits des enfants de Charles de Blois. Après six séances de discussion, où la suzeraineté des Rois de France fut constatée depuis Chilpéric[2], un arrêt ordonna la confiscation de la *personne et des biens de messire Jean de Montfort, naguères duc de Bretagne*, en réservant les droits des enfants de la comtesse de Penthièvre. Montfort en appela de cet arrêt à la fidélité des Bretons et aux armes du Roi d'Angleterre, et les hostilités entre les deux royaumes furent recommencées pour de longues années et de longs désastres.

Ainsi finissait le règne de Charles-le-Sage, glorieux et utile repos de la fortune de la France, entre les temps les plus malheureux de son histoire, la captivité du Roi Jean et la démence de Charles VI.

DE VIDAILLAN.

(La suite à la prochaine livraison.)

[1] Ibid, 20 juin 1378.
[2] Greg. Turr. Epis., lib. v, c. 27.

Digitized by Google

GÉOGRAPHIE.

LA BOLIVIE.

(Suite et fin*.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

III.

NAVIGATION ET COLONISATION.

Ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de ce travail, la Bolivie voit naître au milieu de ses rochers les deux fleuves qui recueillent sur leur passage tous les cours d'eau échappés aux Cordillères. Mais ces deux grandes artères n'arrosent pas son sol d'une manière égale : les plaines immenses qui s'étendent depuis Abapó jusqu'aux frontières nord comprennent une distance d'environ deux cent soixante-dix lieues de longueur sur cent dix de largeur à travers

* Voir le présent volume, page 56.

Digitized by Google

lesquelles coulent trois grands fleuves principaux recevant eux-mêmes un nombre considérable d'affluents : tous sont navigables, les principaux par des bâtiments à voile ou à vapeur, et les secondaires par des canots de diverses dimensions. Quant aux provinces, elles sont non seulement d'une fertilité exubérante, mais en outre déjà peuplées en grande partie, grâces aux anciennes missions des jésuites. Les centres existent, les voies de communication ont été tracées, et ce vaste pays n'attend pour se développer que la possibilité d'exporter ses produits.

Le Pilcomayo, au contraire, à partir du saut de Guarapetendi, ne traverse dans sa marche presque horizontale, jusqu'au Paraguay, que des déserts habités par des barbares dont les incursions annuelles font de si grands ravages chez les éleveurs de troupeaux. Barré par deux chutes, son cours est en outre sujet à s'absorber dans les sables aux temps de sécheresse : nulle industrie, nulle culture n'existe sur ses bords, et du point que nous avons cité jusqu'à la frontière argentine, il n'y a guères plus de cinquante à soixante lieues. Il est donc incontestable que l'avenir de la grandeur bolivienne est dans sa navigation au nord et dépend de la disparition des cataractes du Madeira, qui se dressent aujourd'hui comme l'unique obstacle. Les contrées que la colonisation serait appelée à féconder sont immenses et d'une féracité inouïe. Nous avons parlé déjà des produits qui y poussent spontanément. Le riz de Santo-Corazon donne mille pour un, et toute culture tropicale peut s'y adapter avec la même proportion de réussite. Nous ne pouvons résister au désir de donner à ce sujet la traduction d'un passage de l'ouvrage de M. Dalence, homme froid et timide qui semble toujours craindre de se laisser dominer par l'enthousiasme.

« La terre, dit-il, offre chez les Guarayos une végétation imposante » et qui dépasse la pensée : tout ce qu'on y voit a un cachet de mer- » veilleuse grandeur : les plaines sont vastes et couvertes de hautes » graminées qui fournissent au bétail un aliment savoureux et puis- » sant, les forêts sont formées d'arbres gigantesques, dont la plupart » nous sont inconnus, les montagnes vêtues de bois touffus peuplés » d'animaux de tout genre et surtout d'une infinie variété de singes et » d'oiseaux, les fruits de même nature qu'à Chiquitos et Mojos y sont » d'une qualité exquise ; l'amande du cacaotier qui se trouve par forêts » entières est supérieure à celle de Cabinas, la vanille s'y montre en » abondance par quatre variétés différentes égales, en parfum, ainsi » que la noix muscade et autres espèces odoriférantes dont nous igno- » rons le nom ; la canne à sucre y croit spontanément de plusieurs » sortes toutes abondantes en suc, et le tabac, qui est d'une qualité su- » périeure, ne le cèderait en rien à celui de la Havane s'il était cultivé » par des gens pratiques ; on y trouve à profusion toutes les résines,

Digitized by Google

» les gommes élastique, arabique, copal, sang de dragon, les baumes » de motacu, de copahu, de maria, de cuse, célèbre pour la croissance » des cheveux, et mille autres non analysés : le coton d'excellente » qualité, le *mapajo*, substance laineuse qui se recueille dans les bois » et qui, suave au toucher, brillante et lustrée comme la soie est sus- » ceptible de recevoir toutes les teintures; on le trouve en pelotes » rondes de trois pouces de diamètre. Les substances tinctoriales sont » représentées par l'indigotier fin, le nopal de la cochenille, l'achiote, » le chapi, espèce de garance, le bois de Brésil, le campêche et un » osier inconnu des teinturiers européens, qui donne une couleur » écarlate. Tous les fruits s'y recueillent, et le mani, le café, la grande » amande, plusieurs variétés de cocos et de noix noires sont la pâture » des singes auxquels elles sont abandonnées.

» Les forêts immenses qui recouvrent ce territoire contiennent na- » turellement toute espèce de bois de construction et d'ébénisterie. Je » ne citerai ici que ceux que le hasard a fait connaître; ce sont plu- » sieurs variétés de pins, le laurier qui vient à une grande hauteur [1], le » cèdre, le soto, le cuchi, le tajivo, le moradillo, le bois jaune, le » mara, le copahu, l'acajou, le jacarandà, le cocobolo, le curupaü » noir (belle espèce d'ébène), le curupaü fauve, le curupaü écarlate et » le goyavier géant.

» La partie occidentale des Guarayos est arrosée par le rio San- » Miguel et le Magdalena ou Itonoma. Au centre courent le Blanco, » plus connu sous le nom de Baures, et le Paragua qui se réunit au » Serre : A l'est se trouve le Verde, tous fleuves navigables qui se » jettent dans l'Itenes, et en outre de ces cours d'eau, la province pos- » sède douze lacs dans l'intérieur de son territoire, sans parler de ceux » à l'est et des innombrables ruisseaux qui grossissent les rivières » d'une eau salubre et constante. Ces circonstances la rendent préfé- » rable aux Majos et aux Chiquitos; elle n'a à craindre ni les inonda- » tions permanentes de la première province, ni les gelées qui frappent » quelquefois la seconde. Les habitants sont doux, dociles, bien faits » et robustes, les chevaux qui s'y élèvent sont hauts, de belle forme et » d'une vigueur égale à celle des meilleures races arabes. Enfin, la fa- » meuse chaîne de montagnes qui commence par le Caparrus et finit » par le Saint-Simon, traverse le territoire et promet une abondante » moisson d'or à qui viendra l'exploiter. »

Nous craindrions de fatiguer le lecteur en reproduisant les descriptions du savant M. d'Orbigny sur le pays des Mojos et des Chiquitos, et nous renvoyons à ce consciencieux ouvrage ceux qui voudraient

[1] Toute l'ébénisterie dans la province de Tarija est faite avec du bois de laurier qui, par la couleur et les veines, ressemble au noyer, bien que plus beau, et qui reçoit parfaitement le vernis.

Digitized by Google

prendre une connaissance exacte des lieux et des mœurs de ces contrées intéressantes. Qu'il nous suffise de dire que le jour où l'intérêt mixte du Brésil et de l'Europe aura fait surmonter les barrières du Madeira, un immense marché s'ouvrira à l'industrie et à la colonisation, marché enveloppé jusqu'à ce moment dans la membrane embryonnaire, mais qui ne tardera pas à prendre un développement hors de toute prévision. Nous parlerons de l'intérêt du Brésil, parce que nous croyons cette puissance appelée à recueillir les premiers bénéfices de la navigation de l'Amazone, et qu'il importe de les rendre visibles à tous les yeux, afin de ne pas laisser de prise aux préjugés qui se dressent contre toute chose nouvelle. Il ne suffit pas de l'intelligence élevée du souverain, même quand elle s'appuie sur la capacité de conseillers habiles : il faut, dans un pays constitutionnel surtout, que l'opinion publique serve de base, et s'il se peut, d'impulsion. C'est alors que les grandes entreprises se fondent et que les nations progressent. Or, le Brésil, maître de l'Amazone, est donc la voie que doivent forcément suivre toutes les productions de ce pays, de même que l'Ucayali amènera les fruits du nord du Pérou. La navigation à vapeur aura pour conséquence immédiate la formation d'un entrepôt général de marchandises à Macapa pour les bâtiments voiliers qui ne remonteraient pas le fleuve. L'entrepôt pour la Bolivie s'effectuera à Tamandua sur le Madeira, et pour le Pérou au point extrême de remonte pour les navires à voiles, tandis que Macapa, point central, acquerra une importance instantanée. Les faits valent mieux que les paroles, et nous ne pouvons donner un exemple plus frappant que celui de la prospérité de Valparaiso, qui jusqu'à ce jour a joui du privilége d'approvisionner la Bolivie exclusivement et le Pérou en partie. Ce sont deux ou trois nouveaux Valparaiso que la navigation fondera forcément en moins de dix ans sur le territoire brésilien, avec des éléments bien plus puissants de succès, car les navires venus d'Europe jusqu'au Pacifique n'ont pour retour que du huano, du cuivre et des piastres fortes, tandis que ceux engagés dans l'Amazone auront tous les produits des tropiques. Il en résultera un revirement complet dans la spéculation européenne avec l'Amérique du Sud. Elle s'opère aujourd'hui sur le frêt d'aller, celui de retour étant incertain : on lui appliquera la grande conception anglaise qui consiste à spéculer sur les matières premières dont la Grande-Bretagne s'est fait le plus vaste commissionnaire, et à payer ces matières au moyen de marchandises dans les manufactures d'Europe. On comprend l'immense impulsion qu'amènera ce changement : les matières premières, produits agricoles, médicinaux, tinctoriaux ou minéraux, s'arrêteront sur les grands marchés brésiliens pour y être vendus aux maisons européennes. L'échange ayant lieu contre des produits manufacturés, il s'en suivra in-

Digitized by Google

failliblement une baisse dans le prix de ces derniers, qui, n'étant considérés que comme monnaie, seront vendus dès que leur réalisation présentera un maigre bénéfice. C'est en partie à cette combinaison que les fabriques anglaises doivent leur suprématie sur les nôtres à l'étranger. Nos armateurs spéculent sur la marchandise envoyée, ignorant presque toujours quel sera le retour et conséquemment quel sera le profit final. Il en résulte d'abord que trop souvent ils dénaturent les envois et se livrent à une foule de petites supercheries pour augmenter le bénéfice de la vente; en second lieu que leur incertitude les force d'exiger un prix plus élevé de leur acheteur, et enfin qu'ils sont toujours dans une position inférieure à l'Anglais, car ils ne connaissent qu'un des termes de leur spéculation, dont l'autre se trouve livré au hasard. L'armateur anglais, au contraire, parfaitement au courant du prix des matières premières qui se vendent sous ses yeux, spécule sur leur achat au loin et leur transport sur le marché. Toujours en contact avec le pays où il opère, par les comptoirs qu'il y établit et qui le renseignent sur les besoins, il en connaît toute l'étendue quand il achète les produits fabriqués qui doivent servir de monnaie. Sa spéculation peut donc être double et produire un bénéfice sur l'achat comme sur le paiement, de même qu'il peut se contenter d'un bénéfice simple et donner les marchandises de retour à leur prix de revient; dans tous les cas, agissant sur un calcul plus solide, ses opérations peuvent s'élever sur une plus grande échelle et dominer le marché!

Ces règles appliquées aux entrepôts brésiliens leur communiqueront presque instantanément un développement immense. Tandis que la navigation surmontant les obstacles qui ferment la Bolivie donnera à cette contrée la possibilité d'exporter ses produits et la certitude d'un débouché constant, pendant que l'agriculture en Bolivie comme au Pérou s'étendra en proportion des bénéfices énormes que rapportera le travail du sol, les entrepôts du Brésil attireront d'abord dans leur sein toutes les industries et toutes les spéculations. C'est là que l'immigration européenne viendra mensuellement porter le flot des bras et de l'intelligence qui s'y grouperont pour rayonner ensuite, quand le centre aura conquis assez de puissance. En effet il ne faut point se faire d'illusions sur la colonisation : il est dans le caractère de l'émigrant de se placer le plus près possible du centre où se fait son échange et dont il attend aide et protection : puis, les derniers venus avancent en conquérant le sol, qui finit par se peupler en entier. Ainsi en sera-t-il pour les établissements que va déterminer la navigation des fleuves de l'Amérique. Les centres brésiliens acquerront les premiers l'importance que donnent les capitaux et les bras tandis que les villes boliviennes semées entre l'embouchure du Mamoré et Santa-

Digitized by Google

Cruz de la Sierra ne recevront en premier lieu que les comptoirs nécessaires à l'achat et l'envoi des produits du pays. Plus tard ces mêmes villes grandiront à leur tour réagissant sur leur circonférence, mais venant probablement pendant de longues années encore aboutir aux entrepôts brésiliens qui resteront l'échelle nécessaire des spéculations, l'intermédiaire obligé entre l'Europe et l'Amérique. On voit par là quel intérêt puissant le Brésil a de pousser à cette navigation gigantesque et quelle importance inoule doivent donner à cet empire ces relations nouvelles. Ce sera sans contredit un des titres de gloire de l'administration qui en inaugurera l'ouverture, et un sujet de bénédiction pour le souverain qui l'aura sanctionnée de son nom.

La marche à suivre pour une compagnie de bateaux et une société de colonisation est tracée par ce qui précède. Nous croyons cette double action indispensable pour la réussite, car en même temps que la compagnie de transports établira une communication régulière, elle devra s'occuper activement d'amener les bras nécessaires à la fructification de son parcours. Or, en laissant de côté le Pérou, qui est en dehors de notre appréciation, la société de vapeurs établie sur l'Amazone aura à Macapa un comptoir général qui résumera toute la navigation intérieure et dont l'importance toujours croissante fera de cette ville le New-York du Brésil. Elle en aura un second à Tamandua pour y opérer le chargement et la décharge des voiliers qui remonteront jusque-là. Le pays si fertile des Guarayos a son débouché dans le Guaporé, et celui de Mojos vient également y aboutir par un côté. Bien qu'on puisse remonter à la vapeur jusqu'à las Piédras, vis-à-vis des mines d'or de San-Carlos, ces considérations devront déterminer l'établissement du troisième comptoir au fuerte de Beira[1]. Cette position, en laissant une plus grande profondeur aux eaux du fleuve, permettra de recevoir tous les produits descendant soit par le Guaporé, depuis Matogroso, soit par le Magdalena, le rio Verde et le Baures, et prendra rapidement une grande extension. Les Mojeños sont le peuple le plus navigateur de l'Amérique du Sud, et moyennant quelques

[1] La forteresse du prince de Beira est située sur la rive droite de l'Itenes sur une hauteur charmante, mais le climat y est fort malsain. Il y règne une fièvre tierce qui a souvent un caractère typhoïde, et le mal de la corruption qui est très-commun au Brésil. Ce mal consiste en une inflammation terrible des intestins dégénérant en gangrène. On le guérit avec une solution de poudre d'*agi* (piment rouge) et de citron qu'on emploie comme boisson et comme application. Cette forteresse de Beira est un édifice somptueux construit en forme de quadrilatère : on prétend qu'elle a coûté trois millions de piastres, mais à présent les arbres ont gagné et rempli les cours et les fossés et presque recouvert les maisons. Elle est gardée par vingt fusiliers avec un commandant politique et militaire.

Digitized by Google

améliorations à leurs canots[1] et quelques avantages pour le prix de leur travail, on pourrait tirer un parti considérable de leur aptitude. Le pays de Mojos est comme on sait le plus industrieux et l'un des plus fertiles de Bolivie; le coton y croit en abondance, ainsi que tous les produits tropicaux : les habitants de Conception fabriquent des chapeaux de paille, des cannes, des porte-cigares de la même matière, des cannes d'os et des meubles plaqués d'écaille. Les mêmes travaux s'exécutent à Exaltacion sur le Mamoré, et un peu plus haut à Saint-Ignace, sur le Tijamachi, l'Etat possède quatorze mille plants de cacao et les naturels un nombre bien plus considérable. Toute cette industrie n'est pourtant absolument qu'à l'état naissant : faute de débouchés, les jésuites n'ont pu parvenir à donner le moindre développement à des cultures qui devaient trouver presque en entier leur consommation dans la province. Or, ce département si étendu du Beni qu'arrosent le Guaporé, le Mamoré et le Beni, n'a pas cinquante mille habitants, et le commerce s'y fait encore à la manière des sauvages, par l'échange de colliers de perles, des fers de hache, et des morceaux d'étoffe. Ajoutons que la chaleur y est excessive, les fièvres constantes, et que les moustiques y sont un véritable fléau. Ces obstacles disparaîtraient avec la culture, l'aménagement des forêts et la bonne direction des eaux, car nulle autre maladie grave n'y sévit. On ne connaît ni le choléra, ni la fièvre jaune, et en ayant soin de choisir les lieux avérés comme parfaitement sains[2], la colonisation pourrait ne pas avoir à à attendre de longues années pour s'y enraciner solidement. En outre des produits naturels du sol, nous avons signalé la fabrication du cristal qui pourrait s'établir à Santa-Ana d'une manière très-avantageuse. Il existe une route qui relie Santa-Ana à Santa-Cruz de la Sierra, la navigation du Guapay approvisionnerait l'intérieur de la Bolivie, et soit par le Barbados, soit par le Paragua, tous deux navigables en canots, les objets fabriqués pourraient gagner le Guaporé et

[1] On se sert de deux sortes d'embarcations pour les rivières de Mojos et Chiquitos : ce sont les canots ordinaires creusés d'un seul tronc, et les *gariteas*, espèces de grandes barques formées de plusieurs pièces, plus sûres et plus commodes que les autres, pouvant charger de 30 à 60 arrobes (750 à 1,500 livres). Une garitea est armée de treize hommes, dont onze rament constamment. On donne par jour à chacun, quand le canot est frété par des particuliers, 6 vares (4 mètres 80 centimètres) de calicot grossier, ou un couteau, un outil d'agriculture ou un autre objet de même valeur. On fait dix à quinze lieues par jour à la remonte, suivant l'adresse des bateliers et le courant à vaincre.

[2] Le général Ballivian, qui s'était beaucoup occupé du département du Beni, avait choisi pour y bâtir la capitale de la province Rurenavaque, petit bourg qui devait s'appeler cité Ballivian. Cet endroit a deux lieues de long sur une et demie de largeur à une distance de 1,600 mètres du Beni et 27 pieds au-dessus des plus grandes inondations. La température est ardente, mais saine.

Digitized by Google

se rendre jusqu'au Brésil avec un avantage évident de transport sur les produits similaires venant d'Europe.

Le quatrième comptoir devrait être fondé provisoirement à Bivose, sur le Guapay, jusqu'à ce qu'on eût fait disparaître la chute qui existe entre ce village et Paylas, qui n'est qu'à dix lieues carrossables de Santa-Cruz. Cet établissement recevrait les produits du département de Santa-Cruz, de la province d'Azero, de Mizque, de Tomina, et même de Chuquisaca, quand la navigation aura été rendue possible depuis la Barca. En descendant le Guapay il recueillerait les cultures de Cochabamba par le Chaparé et le Securé, et desservirait les colonisations qui ne manqueraient pas de s'établir jusqu'à Exaltacion, pour s'y livrer à l'élève du bétail, qui donne des bénéfices si considérables dans toute l'Amérique du Sud. Les intentions libérales du gouvernement Bolivien sont de nature à les attirer sur les bords du Guapay, où des milliers de bœufs se multiplient à l'état libre et pourraient être compris dans les concessions que la Convention a autorisé le pouvoir exécutif à accorder aux étrangers comme aux indigènes. Déjà un Français honorable, établi à Cochabamba, a pris possession de douze lieues carrées qui lui ont été concédées dans la province de Yuracarees. Ces terrains, qui sont séparés de Cochabamba par une Cordillère élevée, sont arrosés par le Chaparé et ses affluents, dont les principaux sont le Mamoré, le Chimoré et le Coni. C'est à Vinchuta, sur cette dernière rivière, que se trouve le premier port pouvant porter de grosses barques. Ce port est à trente-quatre lieues de Cochabamba, et les chemins sont si mauvais qu'on paie 8 $ (40 fr.) pour six arrobes (150 liv.), tandis qu'une charge double de Santa-Cruz à Sucre ne coûte guère que 6 $ (30 fr.) pour un trajet de cent vingt-sept lieues. On peut donc calculer que le fret baissera en proportion dès que l'ouverture de la navigation fera sentir la nécessité d'améliorer des chemins impraticables aujourd'hui, et qui devront servir de passage à toutes les productions des vallées si riches de Clisa et de Cochabamba.

Le terrain des Yuracarees est d'une merveilleuse fertilité; il produit spontanément toute espèce de plante tropicale. Le maïs, qui est à peu près la seule nourriture des indigènes, y donne trois récoltes à l'année, la chasse et la pêche sont abondantes. Le pays est encore peu peuplé, et ne compte guère plus de quinze cents habitants gouvernés par des missionnaires franciscains; ils sont vêtus de l'écorce d'un arbre appelé bibosi, se peignent le visage et se parent de verroteries de toute couleur. Leur taille est bien proportionnée, leurs traits réguliers, leur caractère gai, obséquieux et intelligent. Comme presque tous les Indiens, ils sont d'une indolence extrême, plantent le maïs, chassent, pêchent, et passent le reste du temps en fêtes où les

Digitized by Google

libations abondent. Quand ils sont ivres, ils s'entrent les uns aux autres un os pointu dans les bras et les mollets entre la peau et la chair. Cette opération a pour effet, suivant eux, de donner de l'adresse au tir de l'arc, et d'endurcir aux fatigues de la marche. Un autre usage non moins bizarre, est celui qu'ils observent pour leurs mariages. Quand une jeune fille est demandée, ses parents, pour donner une idée de sa robusticité, l'enferment dans la case de palmiers qui doit lui servir d'habitation, et l'y laissent pendant huit jours sans lui donner le moindre aliment; au bout de ce temps on ouvre la porte en grande pompe, et d'ordinaire la jeune fille est agonisante, mais en peu de jours elle revient à la santé et le mariage se conclut. La chaleur est excessive, les moustiques abondants, mais sauf les fièvres tierces, le climat est généralement sain. Dès que le premier noyau aura été formé par le zèle de notre compatriote, les colons pourront s'y transporter avec les précautions hygiéniques qu'exigent les tropiques, et trouver une vie abondante moyennant un travail facile.

Un autre établissement considérable de colonisation pourrait être plus immédiatement tenté sur une propriété de cent cinquante lieues de surface située au confluent de l'Azero et du Guapay. Ces terrains présentent l'avantage d'avoir des cultures déjà établies et qu'il suffirait d'étendre. Divisés en vallées et collines, ils offrent une variété de température qui permettrait l'acclimatation facile des Européens, et qui donne la possibilité de recueillir tous les fruits, depuis le blé et la pomme de terre, qui ne croissent que sur la zone tempérée, jusqu'au sucre qui demande la chaleur la plus intense. Les jésuites, qui étaient de bons appréciateurs en pareil cas, y avaient établi de vastes plantations de cannes, et les ruines de leurs moulins attestent la grandeur de leurs exploitations. Le riz, qui, avec la canne, est la seule culture actuelle, y donne une récolte prodigieuse [1]. Le bétail y trouverait des pâturages abondants, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que, là comme ailleurs, on rencontre toutes les essences, baumes et substances tinctoriales, qui se trouvent partout dans ces régions. L'avantage incontestable qu'aurait une colonisation dans ces parages serait de se trouver presque à la même distance de Chuquisaca et de Cochabamba, où les produits pourraient s'écouler en attendant l'ouverture de la navigation, et de pouvoir se servir, avec un profit à peu près égal, de la voie du

[1] Une arrobe (25 livres) de riz rend de 600 à 700 arrobes, avec une dépense de culture de $ 58 (250 fr.) Chaque arrobe coûtant 2 réaux (1 fr. 25 c.) de transport jusqu'à Chuquisaca, et s'y vendant $ 1. 6 (8 fr. 75 c.), c'est un bénéfice net de $ 820, c'est-à-dire un rendement final donnant 16 1/2 fois la valeur de première mise, y compris la culture et le transport.

Digitized by Google

Vermejo et de celle de l'Amazone. Le chemin est tout tracé pour cette dernière route, car le Guapay, avant sa réunion avec l'Azero, a déjà 2 vares (1 m 60) de profondeur dans les basses eaux. Les barques d'un fort tonnage pourraient donc le descendre jusqu'à Bivose ou Paylas, où serait le comptoir de la compagnie. Quant à l'acheminement par le Vermejo, nous en rendrons compte en parlant de la navigation à établir sur ce fleuve.

Enfin, un dernier comptoir devrait être fondé au confluent du Caca avec le Beni, et il serait destiné à recevoir, non-seulement tous les produits de l'Apolobamba, où se recueillent un café aussi parfumé que celui de Moka et une pépite de cacao qui ne le cède en rien à celle de Guayaquil, mais encore tout l'or récolté dans les districts aurifères du Tipuani et du Guanay. Ce comptoir, qui, à notre sens, devrait être un des premiers à installer sur cette ligne, deviendrait un des plus importants de la compagnie, car le Coroico lui apporterait toutes les richesses des Yungas et le mettrait en communication directe avec la Paz, approvisionnant ainsi, non-seulement cette capitale, mais tout le nord de la Bolivie et toute la partie du Pérou située à l'est de la Cordillère. Les produits des Yungas s'élèvent, suivant une commune de M. Dalence, à environ $ 3,319,962, soit 16,599,810 fr., dont il faut déduire $ 2,647,962, soit 13,239,819 fr. pour la production de la coca, ce qui laisserait une valeur immédiate de 3,360,000 fr., dont le comptoir aurait le transport assuré. Les exportations de quinquina prendraient forcément cette voie et sont d'environ 20,000 quintaux annuels, valant, au prix d'achat en Bolivie, une somme de 1,300,000 fr. C'est donc une valeur totale de 4,660,800 fr. d'exportation, dont le comptoir aurait, dès la première année, à opérer le transport, qui se doublerait par les marchandises envoyées en retour. Nous ne craignons pas de dire qu'au bout de deux ans cette somme serait quadruplée pour la seule province de Yungas, par l'impulsion que l'agriculture recevrait de l'ouverture des débouchés.

Cependant, la navigation du Beni ne laisse pas que de présenter de nombreux obstacles, à cause des rapides fréquents et des bancs qui obstruent son cours. Les explorations faites jusqu'ici, soit en radeaux légers, soit en barques indigènes, n'ont point été opérées avec la science nécessaire, et l'observation nous paraît réellement incomplète. C'est pourquoi, tout en faisant ressortir l'avantage incontestable de ces voies fluviales, nous conseillerions d'ajourner toute application pratique, jusqu'à ce qu'une reconnaissance minutieuse ait eu lieu par des hommes éminents, qui mettent enfin d'accord les renseignements contradictoires fournis par chaque voyageur nouveau. On peut dire seulement, comme preuve irrécusable de possibilité, que le savant Théod. Haenke avait proposé, en 1792, d'entreprendre la navigation des fleuves nord de

Digitized by Google

Bolivie jusqu'à l'Amazone, et qu'il se croyait assuré du succès. L'insouciance du gouvernement espagnol fit refuser l'autorisation.

Ainsi donc, pour nous résumer, une compagnie formée pour la navigation de l'Amazone pourrait établir cinq comptoirs, situés à Macapa, Tamandua, Fuerte de Beira, Bivose ou Paylas, et le confluent du Caca avec le Beni. Les deux premiers et le dernier donneraient un produit immédiat, suffisant peut-être pour couvrir les frais d'exploitation. Quant aux autres, il se passerait probablement plusieurs années avant que les dépenses fussent dépassées par les bénéfices; mais leur établissement aurait une si haute influence sur l'avenir des lignes qu'ils parcourraient, qu'il serait du devoir du Brésil et de la Bolivie d'aider par une subvention suffisante la compagnie qui aurait eu l'intelligence d'une telle entreprise [1].

Nous croyons avoir démontré les avantages que le Brésil et la Bolivie auraient à retirer de l'exploitation de l'Amazone et de ses affluents, de manière à ne pas laisser de doutes parmi les plus incrédules. Cependant, à notre avis, cette navigation doit être ajournée et celle du Vermejo tentée la première. Quant au Pilcomayo, bien que ce fleuve puisse un jour concourir à la prospérité de la Bolivie, il faudra d'abord reconnaître réellement son cours, écarter les obstacles naturels de chutes et d'ensablement, et refouler ou civiliser les tribus de Tobas, qui, aujourd'hui, seraient une menace perpétuelle pour les jeunes établissements. Le Pilcomayo, à notre sens, ne doit donc attirer l'attention des gouvernements et des colonisateurs que lorsque le Vermejo et l'Amazone seront en pleine voie de succès. L'Amazone elle-même, au moins en ce qui concerne ses affluents en Bolivie, ne pourra donner de bénéfices certains que lorsque les cataractes du Madeira, du Mamoré et du Beni auront disparu sous la double action des bras et des capitaux. Or, comme nous cherchons ici, non point des rêves d'avenir, mais ce qui peut être pratiquement tenté pour le bien-être positif des pays d'Amérique et le développement commercial de l'Europe, nous n'hésitons point à dire que l'effort de la Bolivie, du Brésil et des provinces Argentines, tout comme l'intelligence spéculatrice des Européens, doit se porter immédiatement et exclusivement sur la navigation du Vermejo et du Paraguay.

Nul obstacle n'obstrue le parcours de ces deux fleuves: on ne trouve ni chutes, ni cataractes; à peine quelques travaux de dragage seraient-ils

[1] M. Palacios, dans son intéressant voyage aux cataractes du Madeira, pense que l'île formée par le confluent du Mamoré et du Beni serait admirable pour établir une grande population. Ce terrain, à l'abri des inondations, produit le cacao de deux espèces exquises, les amandes, la vanille, la muscade et autres fruits précieux. Peut-être pourrait-on y établir le troisième comptoir, au lieu de le mettre au fort de Beira, dont la position est d'une insalubrité extrême.

Digitized by Google

nécessaires pour faciliter le passage des bateaux dans la saison sèche. Nous avons relaté, dans notre première partie, les expéditions considérables qui ont remonté le Paraguay jusqu'au Jauru. Quant au Vermejo, il n'y a pas davantage de doute sur le libre accès de ses eaux. Tentée le 5 août 1780, par le colonel Cornejo, la descente de ce fleuve, depuis le Rio-Grande de Jujuy jusqu'à Corrientes, a été accomplie trois fois avec succès : le 15 novembre 1780, par le père Morillo ; le 27 juin 1790, par le même Cornejo ; et enfin, le 5 juin 1826, par Pablo Soria[1]. La spéculation qui s'établirait sur le Vermejo n'a donc point d'inconnu à redouter comme opération matérielle. La remonte des bateaux à vapeur est certaine jusqu'au confluent du Rio-Grande de Jujuy, en temps sec, et jusqu'à la réunion du Vermejo et du Tarija, pendant les huit mois de moyennes et grandes eaux. Ces faits acquis, il ne reste plus qu'à examiner quel intérêt les provinces Argentines, le Brésil et la Bolivie peuvent avoir à cette navigation, et quelles ressources y trouverait l'Europe, soit comme colonisation, soit même au point de vue restreint d'une simple compagnie de transport.

Il paraît oiseux, au premier coup-d'œil, d'avoir à démontrer les avantages que doit retirer la République Argentine de la navigation régulière du Paraguay et du Vermejo. Cependant, ceux qui connaissent le pays et les préjugés *porteños*[2] savent que jamais Buenos-Ayres n'a désiré la liberté des fleuves, et qu'aujourd'hui même le gouvernement nouveau peut trouver dans cette ville une opposition à ses projets[3]. Rosas avait prétendu confisquer le commerce intérieur au profit de la capitale, et les fausses notions sur lesquelles était basé son système ont jeté des racines qu'il ne sera point facile d'extirper tout d'un coup. Le commerce de Buenos-Ayres, en possession du transit pour les provinces, craint que ce trafic ne lui échappe du jour où les voiliers pourront transporter jusqu'à Santa-Fé et Corrientes, et les vapeurs jusqu'à Oran, les produits des manufactures d'Europe et y prendre des chargements de retour.

Cette crainte est puérile, et nous allons le prouver en peu de mots.

Chacun sait quelle est l'attraction des grands centres de capitaux : c'est là que se combinent les opérations sérieuses, et c'est de là seulement que peut venir le succès. Or, voici la marche infaillible qu'imprimera au commerce de Buenos-Ayres l'ouverture des fleuves de l'intérieur. Les grandes maisons d'exportation d'Europe ont déjà leurs représentants et leurs dépôts dans la capitale de la Plata. Seules elles connaissent les besoins de la consommation intérieure et les ressources

[1] Voir, pour les détails, les *Notes historiques* d'Arenales, et le *Voyage dans le Sud de la Bolivie*, par H. A. Weddell.

[2] Nom qu'on donne aux habitants de la province de Buenos-Ayres.

[3] Ce travail, écrit sur les lieux même, est antérieur aux derniers événements. (*Note de la Rédaction.*)

Digitized by Google

que le pays présente pour leur retour. Aussi, dès qu'un bateau chauffera pour Corrientes, la Asuncion et Oran, leur intérêt nettement tracé sera d'établir un comptoir aux points de débarquement choisis par la compagnie de transport. Ces comptoirs seront non-seulement approvisionnés des objets manufacturés dont le débit local sera certain, mais encore aptes à recevoir en retour, soit comme échange, soit comme achat, les produits naturels et matières premières qui ne peuvent prendre vie que par l'abaissement du fret et la possibilité du transport. Le commerce tout entier passera donc dans les mains des négociants de Buenos-Ayres, qui deviendra le quartier-général, l'entrepôt universel, la Bourse exclusive, non-seulement de toutes les provinces que leur position mettra en communication avec les rivières, mais encore de tout le sud et le centre de la Bolivie, dont les relations subiront une transformation radicale. Il y a plus : la navigation du Paraguay reconnue jusqu'au Jauru pourra peut-être se relier un jour, par un canal de peu d'étendue[1], à celle du Guaporé, et permettra ainsi à Buenos-Ayres d'exploiter les produits des provinces de Mojos et de Chiquitos avant même qu'on ait songé sérieusement aux travaux préliminaires à exécuter sur le Madeira.

En admettant même que les choses ne se passassent point ainsi que l'indique le simple bon sens, et que les négociants de la capitale se bornassent à attendre chez eux les effets de cette grande mesure, qu'adviendrait-il?

Les capitalistes européens ne se risqueraient certainement pas à la fondation d'établissements devant lesquels le commerce de Buenos-Ayres aurait reculé. Sûrs de trouver dans la capitale des retours toujours plus considérables par suite des arrivages de l'intérieur, et d'opérer avec plus de sécurité là où la concurrence serait plus animée, ils se borneraient à augmenter leurs expéditions en proportion des nouveaux débouchés et des avantages que leur présenterait un marché toujours surabondant en denrées tropicales. Buenos-Ayres resterait donc encore forcément le centre de l'échange et le commissionnaire obligé de toutes les transactions nouvelles qui décupleront sa population et son importance. Ce n'est pas tout, et nous nous étonnons que les esprits sérieux aient pu si longtemps suivre l'ex-dictateur dans une voie qui a paralysé l'essor du pays. L'ouverture de la navigation à bon marché du Paraguay et du Vermejo aura pour résultat immédiat de substituer Buenos-Ayres à Valparaiso, d'anéantir Cobija, et de transporter aux négociants de la Plata un mouvement d'affaires qui, d'après

[1] Nous avons parlé dans notre première partie de ce canal, qui relierait l'Aguaclara à l'Alegre, et qui n'aurait pas plus de 8,515 mètres, dans un terrain où le creusement est facile.

Digitized by Google

les chiffres officiels, s'est élevé, en 1846, pour l'importation seulement, à la somme de $ 2,457,781, soit 12,288,905 fr., et qu'on peut calculer, année commune, à deux millions de piastres. Or, comme l'importation n'est qu'un des termes de l'échange, ce sont réellement quatre millions de piastres qui, immédiatement, six mois après l'ouverture de la navigation, passeront des mains des consignataires de Valparaiso à celles des négociants de Buenos-Ayres. Nous pourrions ajouter que l'importation en Bolivie était paralysée par la pauvreté de cette république, et que l'impossibilité de trouver des retours mettait un obstacle insurmontable à tout développement commercial. Nous connaissons les villes principales, nous avons parcouru et étudié consciencieusement ce pays, et nous n'hésitons pas à dire qu'un Européen n'y trouve pas une seule des commodités les plus vulgaires de l'ancien Monde. Un voyage n'est qu'une série de privations et de souffrances dont aucune relation ne peut donner l'idée, et la capitale, dont la civilisation est bien au-dessus de celle des provinces, ne peut pas se comparer, comme ressource et jouissance matérielle, à la dernière ville de nos départements. Il y a donc tout à faire, et le jour où le Bolivien pourra donner ses laines, ses cotons, sa cochenille et tous ses produits tropicaux en échange des objets manufacturés d'Europe, le commerce grandira géométriquement, et le mouvement d'affaires sera centuplé en dix ans. Nous défions les pessimistes de Buenos-Ayres de trouver un seul argument contraire, et nous pensons que les esprits solides se coaliseront pour inaugurer avec toute la rapidité possible un système qui sera la richesse future de la capitale de la Plata.

Nous avons montré Buenos-Ayres substitué à Valparaiso, absorbant dans son entier le commerce de Bolivie, et s'infiltrant dans l'intérieur des provinces argentines au moyen des comptoirs semés sur les rives du Paraguay et du Vermejo. Ces provinces elles-mêmes, aujourd'hui condamnées à la stérilité par l'impossibilité d'écouler leurs produits, prendront promptement leur part du développement général, et viendront encore augmenter l'importance de la capitale. L'intérêt de la république de la Plata est donc non-seulement de la dernière évidence, mais, ce qui est bien plus rare en industrie, d'un profit immédiat.

Voyons maintenant quel sera celui du Brésil.

Les proportions paraissent, pour cet empire, moins grandioses que du côté de l'Amazone. Macapa doit être, dans l'avenir, ce que Buenos-Ayres sera dans le présent, et recevoir les produits du nord du Pérou et de la Bolivie. Mais nous avons expliqué déjà les causes qui ajournaient cette importance à une époque encore inconnue, tandis que Buenos-Ayres est là, avec ses immenses ressources de capitaux, avec une consommation qui ira toujours croissant, avec cet aimant attractif qui y fera d'abord affluer le flot de l'immigration. Or, le Brésil pos-

Digitized by Google

sède au moins deux cents lieues sur les bords du Paraguay, sans compter le Guaporé, qu'il devrait relier à cette navigation, et son intérêt évident est d'y attirer la colonisation et l'industrie agricole. Placée comme un cordon bienfaisant, la civilisation des rives du Paraguay et celle des bords de l'Atlantique, cultivant et défrichant toujours, finiraient par se joindre dans leurs efforts, achevant ainsi la conquête pacifique d'une des plus riches parties de l'Amérique. Il est même probable que, poussée dans cette voie, la colonisation du Madeira et de l'Amazone se ferait plus rapidement en prenant sa source au Paraguay qu'en débutant à Macapa même. Dans tous les cas, le Brésil devrait l'entreprendre résolument par les deux extrémités, ce qui doublerait son importance et son profit.

Les avantages du côté de la Bolivie sont d'une nature bien plus impérieuse et bien autrement imposante. Cette république est fatalement condamnée à périr, si le travail lui est interdit longtemps encore, et ne peut se sauver que par la navigation qui lui assurera l'écoulement de ses produits. Nous avons démontré que l'Amazone devait rester fermée pendant un temps que nul ne peut limiter, tandis que le Vermejo était là, à sa porte, roulant ses eaux paisibles vers l'Europe, lui offrant un moyen toujours prêt à l'affranchir de l'emprisonnement qui la tue. Ce qui l'opprime, c'est le passage de la Cordillère, c'est le fret énorme qui frappe d'interdiction toute marchandise volumineuse venant du dehors, et condamne tout produit agricole à se dessécher sur le sol qui l'a vu mûrir. Aussi, chaque année le capital de réserve s'évanouit et le déficit réel augmente. Aussi les nécessités du trésor font considérer la fabrication de la monnaie hors titre comme une indispensable ressource, au grand détriment de la fortune à venir, et sans que personne puisse indiquer un remède à tant de maux.

Le remède est facile, pourtant, et quiconque voudra réfléchir et calculer le trouvera comme nous.

La moyenne du fret d'Europe à Cobija, assurance comprise, est de $ 21 par tonneau. La moyenne de celui de Cobija à Chuquisaca s'élève au chiffre énorme de $ 256, pour une distance de 200 lieues[1]! Or, en 1851, l'importation par le seul port de Cobija, qui approvisionne Chuquisaca et le Sud, s'est élevée à 15,941 tonneaux, et a donné lieu, par conséquent, à une dépense de fret, de Cobija à Chuquisaca, de

[1] Chaque mule porte 12 arrobes, soit 300 livres espagnoles; mais il faut déduire deux arrobes pour le poids de l'*apparejo*, espèce de bât, ce qui réduit la charge de marchandise à 250 livres. La charge de mule, au plus bas prix, se paie $ 24, mais s'élève souvent jusqu'à $ 40, qui a été le prix de toute l'année dernière (1851). La commune est donc de $ 32 pour 250 livres, soit $ 256 pour 2,000 livres. Encore ne faisons-nous pas entrer en ligne de compte la différence des livres espagnoles et du kilogramme, qui est de 8 pour cent, soit 160 livres à la tonne.

Digitized by Google

$ 4,980,899. Tout en étant un rude obstacle à la consommation, ce ne serait pourtant qu'un déplacement de capitaux, une aggravation sur le prix de vente, si les entrepreneurs de transport étaient tous boliviens; et en définitive, il n'y aurait pas de perte positive pour la fortune générale du pays. Mais il n'en est point ainsi. Les arieros ou conducteurs de mules sont argentins ou péruviens dans une proportion des deux tiers: ce sont donc réellement $ 2,720,597 qui doivent être payées par la Bolivie, tout comme le fret d'Europe et l'achat des marchandises. Nous laissons un moment de côté ce qu'a d'exorbitant une surcharge de fret de $ 277 pour 1,000 kilogrammes, pour ne nous occuper que de l'effet produit sur la fortune du pays par cette dépense forcée. La Bolivie voit sortir de son trésor une somme de près de deux millions trois quarts de piastres sans que cette somme ait rien produit.

Voyons un peu quelle révolution la navigation du Vermejo amènera dans cet ordre de choses.

Le fret d'Europe à Buenos-Ayres varie entre 8 et 10 piastres le tonneau: nous prenons le chiffre extrême, soit. . . . . $ 10

En 1833, le fret de Buenos-Ayres à la Asuncion, quarante lieues plus haut que l'embouchure du Vermejo, était de 2 réaux par arrobe[1]: celui de Corrientes à Oran devra être beaucoup moindre, et Arenales croit exagérer en portant le parcours total à 4 réaux par arrobe, ce qui donnerait: fret de Buenos-Ayres à Oran à 4 réaux par arrobe, soit, au tonneau. $ 40

La charge de mule, calculée à 10 arrobes net, coûte, de Tarija à Potosi, $ 7, par d'effroyables chemins, pour une distance de quatre-vingts lieues. Nous croyons donc exagérer le fret en le portant à $ 10 d'Oran à Chuquisaca, c'est-à-dire avec une augmentation de cinquante lieues seulement, et par des chemins bien plus faciles que ceux suivis aujourd'hui. Le fret, de Santa-Cruz à Chuquisaca, par une distance de cent-vingt-sept lieues et des chemins pitoyables, varie entre $ 6 et 7 la charge. Il y a tout lieu de croire que ce prix ne serait pas dépassé pour le transport d'Oran à Chuquisaca, en suivant le tracé que nous indiquerons plus loin.

$ 10 par charge donneraient à la tonne. . . . . $ 80

Soit, pour fret total, d'Europe à Chuquisaca. . . . . $ 130

C'est donc une différence de $ 147 par tonneau, c'est-à-dire de plus de la moitié, qu'on économiserait sur le fret seulement, soit une

[1] Arenales, page 271.

Digitized by Google

somme de $ 2,343,327, et supposant, ce qui n'est pas probable[1], que les arrieros étrangers entrassent toujours pour les deux tiers dans le bénéfice du transport, il ne sortirait plus de ce chef, de la Bolivie, que la somme de $ 850,185, au lieu de $ 2,720,597, ou, en d'autres termes, par le seul fait du changement de direction, le commerce bolivien économiserait sur la même marchandise importée une somme totale de $ 2,343,327, tandis que la nation, sans diminuer la consommation actuelle, conserverait dans ses coffres une somme de $ 1,870,411, qui en sortent aujourd'hui par la voie de Cobija.

Or, d'après le calcul de M. Dalence, la différence entre l'importation de l'étranger et la production totale de Bolivie a été de $ 14,316,148 dans l'espace de vingt-une années, soit $ 681,722 par an. Cette différence, qui se reproduit constamment, anéantit le capital de réserve et condamne la Bolivie à une décadence qui n'échappe à personne. Que le Vermejo soit substitué à Cobija et cet état anormal s'efface comme par enchantement ; les difficultés s'évanouissent, le capital de réserve reparaît, et, au lieu d'un déficit annuel, le trésor national s'enrichit chaque année d'un excédant de production de plus d'un million de piastres[2] !

Maintenant, qu'on veuille bien réfléchir que les 15,941 tonneaux importés en 1851 par Cobija ne représentaient à l'achat que la somme de $ 1,685,444, tandis que les frais de transport étaient de $ 4,415,657 ; que l'économie opérée par le seul changement de direction sera sur ce fret de $ 2,343,327, et l'on arrivera à conclure que, sans changer aucun des termes actuels, sans tenir compte d'aucun des retours rendus possibles par la navigation, en faisant abstraction de toutes les industries et de toutes les cultures qui vont surgir par l'abaissement de la marchandise, le mouvement commercial s'augmentera de toute l'économie obtenue sur le fret, et que la Bolivie, privée aujourd'hui d'une foule d'objets nécessaires, grâce à la cherté et à la difficulté de

[1] Nous disons qu'il n'est pas probable que les *arrieros* étrangers continuent à entrer dans la proportion des deux tiers, quand le chemin sera ouvert par le Vermejo, par la raison toute naturelle que les provinces de Chichas et de Tarija sont excellentes pour l'élevage des ânes et des mules. Les propriétaires auront donc intérêt à s'emparer d'une industrie qui pourra leur être d'un grand profit, tandis qu'aujourd'hui les bêtes de transport qui traversent les déserts, de Cobija à Potosi, viennent toutes des provinces Argentines et de la côte du Pérou. L'affranchissement sera bien plus complet encore, quand on aura ouvert une voie de charrette d'Oran à Chuquisaca, ce qui sera facile en se conformant au tracé que nous indiquons plus loin.

[2] La perte annuelle étant, suivant M. Dalence, de piastres 681,722, et l'économie du fret acquis aux arrieros étant par an de $ 1,870,411, il en résulte une différence de $ 1,188,689, qui forment l'excédant de la production sur l'importation.

Digitized by Google

transport, pourra tripler son importation sans autres ressources que celles dont elle dispose aujourd'hui.

Nous croyons même avoir exagéré le prix du fret par le Vermejo, car il est impossible qu'une compagnie de remorqueurs prenne $ 40 pour le parcours de Buenos-Ayres à Oran, comme nous le démontrerons plus tard, et l'économie ou l'accroissement du commerce s'augmentera de toute cette différence.

Ainsi donc, pour nous résumer, la Bolivie, dans l'état actuel de ses relations avec l'Europe et de ses moyens de transport par Cobija, dépense annuellement[1]. . . . . $ 1,675,444
Fret d'Europe à Chuquisaca[2]. 4,415,657

Soit, en total. . . . . $ 6,101,101

Observant que les exportations, d'après la moyenne indiquée par M. Dalence, laissent un déficit de $ 681,722 à combler par le capital de réserve, ce qui veut dire que, dans un temps donné, la Bolivie sera dans l'impossibilité de continuer ses importations.

Par le Vermejo, la Bolivie achetant en Europe pour la même somme de. . . . . $ 1,685,444
ne paierait de fret total que. 2,072,330

$ 3,757,774
obtenant ainsi une économie de fret de. 2,343,327

et tout en faisant largement la part des arrieros étrangers, le déficit de $ 681,722 se changerait en un excédant de $ 1,188,689, permettant à la Bolivie, non-seulement de payer ses importations avec les ressources de sa production, mais de doubler presque ces importations sans dépasser ces ressources.

Voilà ce que peut faire, et ce que fera en moins d'un an la navigation du Vermejo, en laissant l'industrie agricole de la Bolivie dans le *statu quo* d'impuissance auquel l'avait condamné la Cordillère. Mais maintenant, si l'on veut réfléchir que les cuirs, les suifs, les laines, les cafés, les sucres, le cacao, tous les produits tropicaux vont s'élancer sur les eaux du Paraguay et du Vermejo, et trouver à Buenos-Ayres un débouché et un marché pour l'Europe, qui peut dire où s'arrêtera

[1] Nous prenons l'année 1851 comme point de départ de nos calculs; on comprend qu'il peut y avoir réduction ou augmentation, mais que jamais le calcul ne peut différer de beaucoup.

[2] Nous avons pris le fret de Chuquisaca comme moyenne, bien que ceux de Cochabamba, Santa-Cruz, Tarija et du Beni soient plus élevés, et que la population réunie de ces trois provinces soit de 469,835 âmes, tandis que celle de Chuquisaca et Potosi ne dépasse pas 299,310. Il en résulte donc que la majeure partie des consommateurs paie un fret supérieur à celui que nous indiquons.

Digitized by Google

la prospérité commerciale de ce pays et l'agrandissement de sa fortune?

Nous ne nous étonnerons que d'une chose : c'est que des faits tellement visibles n'aient pas dessillé jusqu'ici les yeux les moins clairvoyants ; c'est que, gouvernement et particuliers, tous les Boliviens en masse ne se soient pas cotisés jusqu'à la dernière obole pour exécuter, sans l'aide de personne, une œuvre qui non-seulement les sauve, mais qui leur ouvre un avenir de richesses dont nul ne peut mesurer l'étendue.

La possibilité de naviguer le Paraguay et le Vermejo, l'intérêt du Brésil, des provinces argentines et de la Bolivie sont donc incontestables. Quel sera maintenant celui de l'Europe, et quels moyens doit-elle employer pour en retirer le plus grand avantage?

Nous n'avons point à démontrer ici l'utilité des émigrations du vieux monde. Nous avons vu des hommes jeunes, forts, pleins de capacité et de bon vouloir, dans l'impuissance de se procurer le pain de chaque jour. Sans en rechercher les causes, nous constatons un fait, et nous affirmons qu'en Europe la volonté ne suffit pas pour trouver du travail. Il faut des protections pour le plus mince emploi ; et les souffrances du chômage atteignent fatalement tout ouvrier faible de corps ou d'intelligence. Les douleurs de la faim prédisposent aux révoltes, de même que l'aisance et la réussite sont la barrière la plus solide contre les perturbations politiques. Il est donc, suivant nous, d'un haut et puissant intérêt d'écouler productivement ce trop plein de bras et de savoir qui encombre chez nous toutes les avenues de la richesse, d'ouvrir aux intelligences bornées un moyen facile d'élever leur famille, et d'enlever aux révolutions à venir leur raison d'être, quand elles ne sont basées que sur la faim.

Les émigrations sont destinées à servir de soupape à toute cette ébullition de souffrances vraies, d'ardeurs comprimées, d'aspirations ambitieuses qui se manifeste périodiquement chez nous par une explosion subite. Par l'émigration, le manœuvre deviendra propriétaire, le commis, chef de maison ; les rêves fantastiques de fortune pourront se réaliser, et la passion même de l'oisiveté trouver sa place dans un monde où la nature se charge de pourvoir spontanément à tous les besoins matériels.

Il y a donc raison d'état à pousser au loin les esprits inquiets, les âmes avides d'émotion ou d'argent. Il y a prévoyance bienfaisante à procurer sous un autre ciel à ceux qui souffrent un travail qui leur est refusé sur le sol natal. Mais en outre il y a calcul sage et prospérité future pour la mère-patrie dans la formation de ces colonies pacifiques qui transportent au loin les usages de la métropole et qui deviennent d'immenses consommateurs sans coûter un centime au budget.

Digitized by Google

Nul pays ne semble plus propice à la fondation de pareils établissements que la partie de l'Amérique du Sud, comprise entre Buenos-Ayres et les sources du Paraguay d'une part, et de l'autre le Vermejo jusqu'en Bolivie. Le climat est clément et se rapproche de la température du midi de l'Italie. Le sol y est fécond et les émanations fiévreuses qui sont l'accompagnement inséparable de toute culture sur un sol vierge disparaissent graduellement sous la direction intelligente de l'agriculteur. Quand Oran fut fondé, le 16 juillet 1794, par le gouverneur D. Ramon Garcia Pizarro, près du confluent du Centa ou Iruya et du Vermejo, les maladies décimèrent la population nouvelle : pendant de longues années; faute d'hygiéne et de connaissances médicales la fièvre tierce y régna à l'état endémique, et les femmes mirent au jour des enfants difformes ou sourds et muets. Aujourd'hui que la civilisation est pressentie dans ces localités, les fièvres ont disparu presque entièrement et la population y naît saine et robuste. Toute colonie nouvelle éprouvera les mêmes obstacles, car il ne faut pas espérer que les défrichements auront lieu sans fièvres tierces. Ces terrains si fertiles ne se conquièrent point sans d'infinies privations, mais grâces à la science moderne le passage est court, et un régime sévère dans l'alimentation permet à l'Européen de s'acclimater promptement et sans péril pour sa vie.

Nous croyons donc que le premier essaim devra s'abattre près de Santa-Fé sur le Paraguay, restant ainsi en communication rapide avec Buenos-Ayres et recevant les produits de la province de Cordova. Ce premier établissement devrait avoir lieu à l'embouchure du rio Salado, grande rivière navigable en forts canots et remontant presque à la hauteur de Salta. Le second se fixerait à l'embouchure du Vermejo sur la rive droite, à une dixaine de lieues de Corrientes. Il est tout à fait indispensable de placer les agglomérations coloniales à proximité des villes où elles peuvent trouver un premier débouché pour les fruits de leur travail, et, ce qui est bien plus important, cette sécurité morale que donne un voisinage prochain et qui prévient le découragement chez l'Européen toujours prêt à regretter sa patrie.

Le troisième établissement aurait lieu au confluent du Rio-Grande du Jujuy et du Vermejo, au point où la navigation à vapeur devra probablement s'arrêter dans les basses eaux. Il ne serait qu'à seize lieues d'Oran, cinquante de Jujuy, et soixante à soixante-dix de Tarija. Il recevrait tous les produits de la riche province de Salta par le Rio-Lavayen qui s'unit au Rio-Grande de Jujuy.

La quatrième colonie devrait s'asseoir au confluent du Tarija et du Vermejo, à quinze lieues nord d'Oran, point où les bateaux à vapeur remonteront pendant les huit mois où les eaux se conservent à un

Digitized by Google

étiage moyen[1]. Cette colonie serait en rapport avec Tarija par un chemin qui suit la pente de Vermejo, et avec le reste de la Bolivie par le cours du Rio-Grande de Tarija et de l'Itau. Sa position de frontière entre la Bolivie et les provinces argentines devra lui assurer rapidement un commerce considérable d'entrepôt, et nous n'hésiterons pas à conseiller d'en poser les fondements le jour même où le premier bateau à vapeur jettera l'ancre au confluent du Tarija. Les négociants de l'intérieur de la Bolivie pourraient y créer un commerce fructueux d'échange des produits de leur sol et des objets manufacturés d'Europe, sans être obligés d'aller s'approvisionner à Buenos-Ayres. Nous indiquerons tout à l'heure quelles chances de réussite auraient les colons sous le rapport de la culture et de l'industrie agricole.

La cinquième expédition pourrait se disséminer sur les rives du Tarija et celles de l'Itau en se prolongeant par petites agglomérations jusqu'au Pilcomayo. Là, de nouveaux établissements traverseraient le fleuve et se formeraient dans une profondeur de cinquante lieues sur la route qui devra aboutir à Abapò sur le Guapay. Ces colons ainsi éparpillés seront tous à proximité de villages déjà existants, ce qui permet de les répartir sur un plus grand espace sans redouter les inconvénients de l'isolement.

La route dont nous parlons est la seule rationnelle, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit adoptée par le gouvernement bolivien, du jour où les vapeurs auront débarqué soit aux juntos de San-Francisco, soit à celles du Tarija. Le chemin actuel communiquant d'Oran en Bolivie, longe le Vermejo jusqu'à sa réunion avec le Tarija, laisse celui-ci à droite, et suivant toujours le cours du premier, arrive au nord-ouest de Tarija par une Cordillère abrupte. C'est bien pis pour sortir de cette dernière ville. La route franchit la Cordillère d'Yscayache, élevée d'environ trois mille pieds au-dessus de la vallée, redescend dans la gorge de Cinti qu'elle traverse, puis se bifurque en se dirigeant à gauche sur Potosi, à droite sur Chuquisaca par des sentiers impraticables que le bon sens repoussera dès qu'il s'agira d'un trafic régulier. Ce sont ces obstacles naturels qui s'opposent à toute civilisation, à tout commerce, et qui sont évités en se conformant à la voie indiquée par la nature même des terrains à parcourir.

En effet, en suivant le Tarija et l'Itau on peut remonter ces deux rivières en grosses barques jusqu'à la moitié du cours de la dernière,

[1] MM. Mujia et Ondarja, qui ont scrupuleusement exploré le Tarija, pensent qu'on devrait établir le port à Churque. Les bateaux remonteraient ainsi à quatre-vingt-huit lieues plus haut que Las Juntas du Jujuy, et ne seraient qu'à une distance de trente-cinq lieues de Tarija.

Digitized by Google

puis au moyen d'un chemin tracé au flanc de la vallée, s'élever jusqu'à sa source. De là à celle de Zapatera, il n'y a qu'une courte distance et peu d'élévation sans aucun empêchement pour une voie carrossable. La route descendrait ensuite la quebrada jusqu'à la jonction du Zapatera avec le Pilcomayo, et, traversant ce fleuve, remonterait son cours jusqu'à sa jonction avec le Cachimayo, qui conduit lui-même à Chuquisaca par la vallée d'Yotala.

Le sentier pratiqué dans l'origine pour le transport à dos de bêtes de somme devrait pourtant être calculé sur les pentes nécessaires pour le convertir en voie carrossable. Les chemins de mules ne coûtent guère, car on laisse les rochers à peu près en place et les ponts sont inconnus. Mais peu à peu, moyennant une subvention de l'Etat ou bien un péage accordé à une compagnie, les mules feraient place aux charrettes, et les marchandises arriveraient à Chuquisaca par une inclinaison tellement insensible qu'elle permettrait d'établir un fret excessivement bas. Le moyen le plus simple serait peut-être d'établir le chemin sur un des côtés mêmes du fleuve. La pierre y abonde et la chaux est à bas prix. Un glacis et une route suffisante s'élèveraient donc en bien peu de temps avec l'énorme avantage de servir de digue contre les crues annuelles, de profiter de tous les terrains protégés et d'établir pour l'irrigation des prises d'eau qui ne seraient plus sujettes à être détruites à chaque inondation. L'embouchure du Zapatera serait l'embranchement de deux routes principales; la première que nous venons d'indiquer conduirait à Chuquisaca, Potosi, Oruro et la Paz. La seconde se dirigerait presque en droite ligne sur Abapò, en passant par les villages chiriguanos, situés sur la dernière déclivité de la Cordillère entre le Parapeti et le Guapay. Abapó deviendrait important par la réception de tous les produits des provinces de Tomina, d'Acero et de Santa-Cruz. On viendrait de cette dernière ville en remontant le Guapay qui n'offre aucune difficulté à la navigation et peut porter de grosses barques. Le trafic existe aujourd'hui entre Santa-Cruz et Tarija où les fabricants de sucre envoient vendre leurs produits, et le fret n'est pas plus élevé que pour Chuquisaca. Cette voie recevrait donc rapidement tous les arrivages des provinces de Mojós et Chiquitos, et même de Cochabamba, qui profiterait de ce débouché en attendant que l'Amazone fût ouverte.

Les cultures de Santa-Cruz, Mojós, et Chiquitos pourraient cependant plus tard choisir un autre chemin. Il y a de longues années déjà qu'un homme hardi et intelligent avait songé à tirer parti, par la colonisation, de toutes ces richesses demeurées inactives. Le 17 novembre 1832, le gouvernement bolivien concédait à M. Luis de Oliden de vastes terrains, situés sur l'Otuquis, à peu de distance de l'embou-

Digitized by Google

chure de ce fleuve dans le Paraguay. Le concessionnaire devait posséder pendant cinquante années le port d'embarquement et toutes les marchandises importées n'étaient passibles que d'un droit de 5 °/₀. Le congrès avait ratifié les avantages importants qui devaient faire de cet établissement un appât pour les colonisations futures. M. Oliden s'était mis en rapport avec les sociétés anglaises d'émigration, et toutes ses mesures étaient prises pour commencer le travail avec ardeur. Il avait compté sans les obstacles des puissances riveraines et la fermeture du Paraguay fit avorter toute possibilité de réussite. Aujourd'hui, après vingt longues années d'attente, la navigation est sur le point de se réaliser, et M. Oliden reprend ses projets passés. Son succès sera un encouragement pour les établissements analogues, et sa position parfaitement choisie le mettra à même d'exploiter avantageusement les provinces de Mojos et Chiquitos. Il pourra communiquer avec celle de Santa-Cruz, qui n'en est guère plus éloignée qu'elle ne l'est du Vermejo, par un chemin de pure plaine, mais qui ne pourra être de quelque avantage que lorsque la colonisation y aura planté ses avant-gardes. C'est aujourd'hui un désert, et le transit y serait fort cher dans le principe, faute de ressources pour les animaux et les voyageurs.

On aperçoit d'un coup d'œil la haute importance de ces colonies échelonnées depuis Buenos-Ayres jusqu'au Rio-Grande, à portée de recevoir les produits de la riche province de Santa-Cruz, de tout le sud de la Bolivie, des provinces de Salta, Tucuman, Cordova et Santa-Fé, communiquant entre elles, grâce à la modération des distances, et créant dans des positions toutes avantageuses, des centres autour desquels viendront forcément se grouper les immigrations successives. Buenos-Ayres se présente d'un côté avec ses immenses ressources de débouchés et de capitaux : la Bolivie de l'autre, avec ses besoins naissants et l'ardeur d'une émancipation agricole et industrielle, et entre ces deux extrêmes, toutes les provinces de la Plata avec leurs vastes pampas cultivables et leur consommation croissante. Nous pourrions indiquer d'autres points sur le Paraguay afin de relier la Asuncion avec le Guaporé, mais nous croyons suffisant de les signaler pour l'avenir comme un complément indispensable de cette colonisation qui doit atteindre les proportions colossales le lendemain du jour où les premiers noyaux seront formés. L'Europe enverra à ces populations demi-sauvages sous le rapport de la civilisation et du bien-être, des apôtres pratiques dont l'exemple aura bientôt produit une révolution complète dans les coutumes et les besoins. La fécondité humaine est en rapport de celle du sol, et en peu d'années on sera surpris de voir des villes là où de simples cabanes avaient été élevées comme prise de possession de l'industrie; de telle sorte que si d'un côté l'émi-

Digitized by Google

gration allége les marchés européens du surplus de bras qui les encombre, elle crée en même temps de nouveaux centres de consommation qui assurent le travail métropolitain. Le départ de chaque famille quittant l'Europe se traduit par un double bénéfice pour l'ouvrier de la mère-patrie : le salaire hausse par la diminution des bras oisifs, s'il subit une nouvelle élévation en proportion du débouché qui se forme.

Nous comprenons donc à merveille la sollicitude du gouvernement actuel de la France qui a vu dans les émigrations tout à la fois un moyen de préservation sociale et d'enrichissements du pays. Leur organisation sur une large échelle sera un immense service rendu et en même temps un titre de gloire pacifique plus durable encore que celui des conquêtes. Mais nous ne concevrions pas que la nation tout entière hésitât à s'intéresser matériellement à cette œuvre de salut. Il y a conservation pour ceux qui redoutent, et le nombre en est grand : il y a source de fortune pour les capitaux oisifs et un intérêt général d'une si haute portée qu'il faudrait désespérer de nous s'il n'était pas senti.

Nous avons fait connaître les avantages de la mère-patrie, mais il est indispensable pour qu'ils soient durables que les colons qui sont toujours ses enfants, quoique dispersés, puissent trouver sur le sol qui les accueille le succès qui donne la vie aux entreprises. Nous ne nous occuperons pas ici de la fondation des établissements proposés auprès de Santa-Fé et Corrientes. Nous avons borné à la Bolivie le cadre de nos observations, et d'ailleurs les considérations qui nous restent à faire valoir peuvent s'appliquer également partout.

Les colonies formées à las Juntas du rio de Jujuy, au confluent de celui de Tarija et disséminées jusqu'à Abapó, devront s'occuper d'agriculture avant de songer au commerce, qui n'est que la conséquence de la mise en valeur du sol. Or, la féracité des provinces de Salta, d'Oran et de Tarija est réputée merveilleuse. Les pâturages sont abondants, forts et substantiels dans toutes ces campagnes irriguées en toute direction par des ruisseaux d'eau pure ; entre les bois et les collines il y a de vastes prairies excellentes pour l'élève du bétail qui donne des revenus prodigieux. Une mise de fonds de fr. 1,750 s'augmentant chaque année, tous frais compris, d'une dépense de fr. 277 50 et de l'intérêt composé à 10 0/0 sur ces deux sommes, se trouve remboursée dès la sixième année, et laisse le revenu net de fr. 2,500, représentant en Europe un capital de fr. 50,000 à 5 0/0. De sorte qu'un propriétaire avec une émission de fr. 1,750 n'a d'autres frais à ajouter qu'une somme annuelle de fr. 277 50 pour retrouver sa mise tout entière dès la sixième année, et jouir d'une rente qui re-

Digitized by Google

présente un capital plus de treize fois supérieur à sa première mise [1]. Chaque colon aisé doit donc avoir son pâturage et son bétail. Avec des frais minimes il pourvoit aux besoins de sa famille, la vie animale ne lui coûte rien, car il a le lait et la viande, et le maïs exige si peu de culture qu'il ne vaut pas la peine de le faire entrer en ligne de compte.

Après le bétail vient le tabac qui, dans les provinces d'Oran et de Tarija, est d'une qualité comparée à celle de la Havane. On le cultive dans les éclaircies des forêts, dans les lieux abrités, et moyennant une dépense totale de $ 250 on recueille une récolte de $ 1000, quadruplant ainsi son capital chaque année. Nous devons ajouter que les cultures qui donnent un pareil résultat sont arriérées comme toutes celles de ce continent, que ce bénéfice est perçu sur le tabac en carottes, c'est-à-dire sur celui qui donne moins de profit, et que si on introduisait de bonnes méthodes et si on fabriquait des cigares avec soin, le bénéfice actuel serait probablement doublé.

Les chiffres que nous donnons pour ces deux cultures ne sont point imaginaires ou exceptionnels. Ils résultent de renseignements précis et minutieux recueillis par nous-mêmes dans le département de Tarija et reposent sur des faits avérés. Il est connu que le capital se décuple en dix ans à la Nouvelle-Hollande par l'élève du bétail. En Bolivie et dans les provinces argentines le profit est encore supérieur, et cependant la consommation manque presque partout. Les résultats obtenus dans des conditions si restreintes laissent à penser l'amplitude des bénéfices réservés aux colons quand l'exportation sera possible. Nous savons combien en Europe est minime la rente de la terre et quelles chances nombreuses menacent les fonds livrés à l'industrie. Nous ne comprendrions pas qu'en face de cette énorme disproportion de revenu, la société qui se formera pour coloniser ne vît pas affluer dans ses mains les économies de tous les petits rentiers, de tous ceux qui ne peuvent disposer que de sommes modestes. Fondée sous les auspices d'un gouvernement éclairé et puissant, la société présentera en garantie des capitaux qui lui seront confiés toutes les concessions sur lesquelles seront assis les établissements coloniaux et dont la valeur croîtra chaque année par le développement de la culture. Nulle hypothèque ne sera donc plus solide, et nul placement ne pourra donner un aussi haut intérêt. Il y a dans ce fait si simple de la navigation des fleuves d'Amérique une ère nouvelle ouverte aux combinaisons industrielles et des monceaux d'or à qui saura les récolter.

La province d'Oran cultive en grand la canne à sucre, qui donne de gros bénéfices, mais les colons ne pourraient entreprendre cette in-

[1] Les vaches portent à un an et produisent chaque année.

Digitized by Google

dustrie qu'en se réunissant entre eux ou en recevant un appui de capitaux étrangers.

L'indigo vient à l'état sauvage dans les champs de Tarija, de Jujuy, d'Oran, de Salta, de Camposanto et autres localités. Un Guatemalien fonda une indigoterie à Covos en 1780, et fit passer ses produits à Cadix, où ils se vendirent une piastre plus cher que la meilleure qualité qui existât sur la place. Le gouvernement espagnol, frappé de ce résultat, lui fit allouer $ 60,000 pour l'aider dans ses plantations, mais la prime et le planteur disparurent et l'indigoterie fut abandonnée. En 1796 don Diego Pueyrredon s'établit sur le Rio-Negro : la qualité nitreuse du terrain lui fit renoncer à l'entreprise. Enfin, en 1824 don Pablo Soria renouvela l'épreuve sur la même rivière, et malgré l'absence de connaissances pratiques, il obtint une récolte égale en quantité et qualité à celles de Guatemala. Malheureusement le fermier vint à mourir et tout fut délaissé, mais ces essais prouvèrent jusqu'à l'évidence le succès réservé aux agriculteurs pratiques qui voudront se livrer à cette culture.

La cochenille silvestre se rencontre à chaque pas, quoique nulle part on ne la cultive. Les Indiens la recueillent pour teindre leurs ponchos. Quant aux Espagnols, il n'est venu à l'idée d'aucun d'eux de profiter de cette indication de la nature qui fait croître sur le même terrain l'insecte et le cactus. Ce pourrait être cependant en Bolivie surtout un article de retour d'un haut intérêt à cause de la légèreté du poids comparée à l'élévation de la valeur. On cite un Péruvien qui sur la côte, moyennant une première mise de fonds de sept mille francs, a obtenu en dix ans un revenu de cinq cent mille. Chacun s'est récrié d'admiration, mais pas un propriétaire n'a établi de nopalerie sur ses haciendas ! Il est réservé à l'esprit d'initiative et d'observation de l'Europe de profiter de toutes ces richesses laissées en friche et dont la culture aurait pu changer depuis longues années la face de ces contrées si peu civilisées.

Mais sans contredit le secret des plus grandes fortunes se trouvera dans la culture d'un autre produit dont la rareté se fait déjà sentir en Europe. Nous voulons parler du coton, qui se trouve en Bolivie à l'état sauvage en forêts entières, et qui vient admirablement dans les provinces dont nous nous occupons en ce moment. Le cotonnier y croît spontanément et produit avec la même abondance que s'il y avait culture régulière. Il n'y a d'autres frais que ceux de la récolte, et on peut calculer quels revenus peut donner ainsi une plantation placée au bord des grands cours d'eau qui conduisent à la Plata.

L'aloës abonde sur les rives du Vermejo en immenses variétés textiles. Les Indiens en font des cordes et des filets, et Soria s'en est

Digitized by Google

servi pour calfater son navire. La nature paraît avoir accumulé sur les bords de ce fleuve tout ce qui est nécessaire à la construction nautique, bois admirables de proportions et de durée, calfatages incorruptibles, et jusqu'au bitume qui se trouve à l'état liquide au confluent du Jujuy et du Vermejo. Il a toutes les qualités du goudron, et Soria en fit une expérience sans répliqüe en l'employant pour son bâtiment.

Le bananier, le citronnier, l'oranger et le chirimoyo croissent à l'état silvestre, et cultivés donnent d'excellents fruits. La vigne y vient parfaitement, le maïs s'y présente sous cinq espèces et le blé sous trois. Le riz de Camposanto est égal à celui du Tucuman et bien supérieur à celui du Brésil et des États-Unis. Les pommes de terre, les patates, les camotes, les yucas, le manioc et tous les légumes des tropiques y sont en abondance. Nous n'avons pas parlé de la coca, qu'on trouve à l'état sauvage sur les bords de l'Ytau, parce que ce n'est qu'un article de consommation intérieure. Mais quand on songe que l'usage de cette feuille s'étend jusqu'à Santiago de l'Estero, et qu'on l'apporte à grands frais des Yungas de la Paz et de Cochabamba, on peut bien le faire entrer en ligne de compte parmi les cultures qui doivent donner un rapport important.

Enfin nous devons mentionner comme ayant un haut intérêt le prix des terres cultivables ou déjà cultivées offertes au travailleur aisé. Les premiers colons de France seront probablement sans moyens pécuniaires et devront avoir recours à l'assistance de la société colonisatrice au moins pour le début. Ils viendront seuls, cherchant fortune; mais leur succès sera un appât puissant et nous pensons qu'on ne tardera pas à voir des familles entières se déplacer comme en Allemagne et transporter avec elles un petit capital qui suffira à leurs premiers besoins. La société du reste pourra se mettre en rapport avec les princes allemands, dont nous connaissons personnellement la sollicitude pour leurs sujets dans l'émigration, et leur présenter par sa constitution des garanties qu'ils ne trouveraient nulle autre part. Or, la *fanegada*, mesure de terrain, équivalant à 41,472 vares carrées (33,277 mètres carrés) se vend auprès des villages à $ 25 quand la terre n'est pas arrosable. Quand elle reçoit l'irrigation, le prix s'élève jusqu'à $ 40 et 50. Qu'on observe que ces terrains ainsi vendus sont déjà cultivés et d'un produit immédiat, tandis qu'aux États-Unis le prix d'une acre, soit 4840 yards ou la huitième partie de la fanegada, se vend au prix de 4 dollars, soit $ 32 la fanegada pour un terrain qui très-souvent est à l'état sauvage. Ainsi les colons allemands disposant d'un petit capital auraient non-seulement l'avantage d'avoir une plus grande surface possédée, mais encore de la trouver toujours immédiatement cultivable, au lieu d'avoir à subir les lenteurs et les

Digitized by Google

dangers d'un travail de défrichement. Le terrain valant $ 25 s'afferme au taux régulier de $ 5 à l'année, soit 20 0/0 d'intérêt. C'est un revenu de 10 0/0 qui sert à fixer la valeur de vente de toutes les propriétés, moulins ou autres établissements ruraux dans le département de Tarija. Or, il ne faut point oublier que cet intérêt si élevé de la terre est perçu dans un pays réduit à sa consommation locale, et où les bras manquent pour les nécessités les plus vulgaires. On peut induire de là quelle sera la différence quand les débouchés seront ouverts et que la main d'œuvre aura baissé de prix.

Ainsi donc, si l'Europe doit tirer d'incalculables avantages des débouchés nouveaux qu'amènera la navigation du Vermejo, il est tout aussi certain que les colons y trouveront en arrivant une vie facile et plus tard une fortune rapide. Seulement à notre avis l'œuvre serait incomplète si la prévoyance du gouvernement français et de la société qui s'inspirera de ses intentions, se bornait au transport des émigrants et à la distribution des terres cultivables. On ne doit point oublier que le colon doit être considéré comme mineur jusqu'à ce que la réussite et le temps aient achevé son émancipation. A son début il aura besoin d'avances pour se créer une habitation et se procurer les instruments de travail. Transplanté sur un sol lointain où la langue lui sera étrangère, ignorant les mœurs, les ressources et les difficultés du pays où il se trouve, il ne saura à quelle culture se livrer, ni même où chercher la semence qui devra le faire vivre lui et sa famille. Nous croyons donc être dans le vrai, en affirmant que tous ces secours primordiaux doivent être la conséquence de l'impulsion donnée à l'émigration. La compagnie qui entreprendra cette œuvre est appelée à recueillir d'immenses bénéfices si la direction est intelligente, mais elle assumera de même une grande responsabilité, car la non réussite de ses tentatives amènerait infailliblement le découragement des émigrants et priverait le commerce français d'un débouché important au profit des Irlandais et des Allemands dont la fibre est moins mobile et qui n'ont pas à redouter les mêmes insuccès.

Il ne nous reste plus qu'à examiner sur quelles bases solides et immédiatement profitables pourrait s'établir une société de bateaux à vapeur pour le service du Paraguay et du Vermejo. Ici notre tâche est facile, car la démonstration que nous avons faite à l'égard des avantages à retirer par Buenos-Ayres est entièrement applicable au sujet que nous traitons. L'extinction du transit par Cobija, la substitution de Buenos-Ayres à Valparaiso dans l'approvisionnement bolivien suffit à donner l'idée des bénéfices à percevoir dès le premier

Digitized by Google

jour où les steamers sillonneront le Vermejo. Les 15941 tonneaux[1], perdus pour le port de Cobija, se retrouveront forcément tributaires des remorqueurs du Vermejo, car le peu de profondeur des eaux en saison sèche et les méandres infinis du fleuve seront un obstacle difficile à surmonter par la navigation à la voile. Or, nous avons fait figurer dans le calcul du fret une somme de $ 40 au tonneau pour le parcours de Buenos-Ayres à la frontière bolivienne, ce qui donnerait un chiffre de $ 637,640, soit 3,188,200 francs. En calculant sur un retour de même tonnage à moitié prix à cause de la diminution des frais à la descente, nous trouvons une somme de $ 318,820 (1,594,100 fr.), soit un total de $ 956,460 (4,782,300 fr.). Le rapport annuel de la compagnie des vapeurs anglais sur Chagres n'accusait en 1851[2] qu'un bénéfice net de 217,260 livres, soit 3,431,500 francs.

Voici donc, dès la première année, une compagnie pouvant compter sur un bénéfice supérieur à celui d'une société déjà ancienne, et cela sans calculer sur le contingent forcé des provinces argentines, sur le

[1] Nous devons le tableau officiel suivant à l'obligeance de M. Durandeau, vice-consul de France à Cobija :

PORT DE COBIJA. — 1851.

PAYS DE PROVENANCE et de DESTINATION.	ENTRÉE.		SORTIE.		TOTAL.	
	NAVIRES	TONNEAUX	NAVIRES	TONNEAUX	NAVIRES	TONNEAUX
Français	6	3215	6	1583	6	4798
Anglais, à voile et à vap.	51	2311	51	11910	51	14221
Espagnols	3	780	3	525	3	1325
Chiliens	8	2172	8	840	8	3012
Hambourgeois	7	2843	7	1166	7	4009
Oldembourgeois	1	240	1	1 lest.	1	240
Américains	5	3985	5	1290	5	5275
Sardes	2	215	2	89	2	304
Danois	1	180	1	1 lest.	1	180
	84	15941	84	17403	84	33344

La différence qu'on ne manquera pas d'observer entre le tonnage de l'entrée et celui de la sortie provient des chargements de huano, qui ont lieu en vertu d'un contrat avec une maison anglaise. Le gouvernement bolivien a reçu des avances qui absorberont pour longtemps encore ce revenu.

[2] *Gazette de Liverpool*, 16 avril 1851, bénéfice pris en dehors de la subvention accordée par le gouvernement.

Digitized by Google

passage des voyageurs, et surtout sur l'augmentation énorme de trafic amenée par cette navigation. Nous avons démontré que l'abaissement seul du fret permettrait à la Bolivie de tripler ses importations et par conséquent ses retours. C'est donc pour le service de la Bolivie seulement un tonnage assuré de près de cent mille tonneaux, produisant annuellement la somme énorme de plus de quatorze millions de francs auxquels viendront s'ajouter une foule d'autres revenus. Aussi croyons-nous qu'il sera de l'intérêt de la société à vapeur de diminuer, surtout à la descente, le taux élevé[1] que nous avons indiqué pour le fret. L'importation augmentera de toute part l'économie obtenue et les frais ne devront pas être bien considérables. On aura aisément de la munificence des gouvernements riverains des concessions forestières qui mettront le combustible à bas prix, et si la société des transports combinait son action avec celle de colonisation, il serait facile de diminuer les dépenses en créant des agglomérations à chaque point de relâche indiqué pour la marche des vapeurs. C'est aux hommes pratiques à définir ce que nous ne faisons qu'indiquer en passant.

RÉSUMÉ.

Notre tâche est finie. Nous croyons avoir démontré que ces pays, trop peu connus, de l'intérieur de l'Amérique renferment d'inépuisables richesses minérales et agricoles; que la nature a creusé pour leur exploitation d'admirables canaux ramifiés à l'infini comme pour en recueillir toutes les parcelles; que cette Bolivie mourante d'un excès de vitalité n'attend pour rayonner de prospérité que la main intelligente et sûre du calculateur européen; que la navigation du Vermejo est immédiatement praticable, et enfin que le Brésil, la Bolivie, la Plata et l'Europe sont si puissamment intéressés à cette navigation qu'il ne peut plus y avoir désormais de débats que sur les moyens d'exécution. Nous avons indiqué les points importants soit pour l'industrie du transport, soit pour la colonisation, et fait connaître les obstacles et les chances de réussite qui leur sont réser-

[1] Qu'on ne perde point de vue que le taux de $ 40 à la tonne est celui indiqué par Arenales pour une navigation de canots avec toutes ses lenteurs, ses risques et l'énormité de ses frais. Le parcours, du confluent de l'Itau et du Tarija jusqu'à celui du Vermejo et du Paraguay, n'est que de deux cent trente-huit lieues, et la profondeur du Paraguay permettra d'employer des vapeurs plus grands et par conséquent d'un transport moins coûteux. La compagnie à vapeur devra considérer en outre que les matières premières qui formeront le retour devront n'avoir à supporter qu'un tarif modéré, afin que les cultures ne soient point paralysées dans leurs essais.

Digitized by Google

vées. Ce sera maintenant à la commission de savants destinée à e plorer l'Amazone, à compléter un travail nécessairement imparfait, à la spéculation européenne à mettre en valeur les trésors dont l'ex tence lui est désormais révélée. L'ouverture des fleuves de l'Am rique du sud, la colonisation de cet immense continent nous ont pe avoir une portée incalculable sur les destinées commerciales des de mondes. La régularisation des émigrations peut servir d'exutoire d'enrichissement pour l'Europe, mais en même temps elle sera le li intime qui unira la civilisation ancienne à la civilisation nouvelle, nous croyons qu'il y aura gloire et richesse pour ceux qui y aur contribué de leur intelligence, de leurs capitaux ou de leurs bras.

LÉON FAVRE,

Consul général et chargé d'affaires de France en Boliv

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

DEUX MÉSALLIANCES.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

I.

LES BEAUX JOURS DE L'ENFANCE.

A l'entrée de l'ancien pays du Perche, et à l'extrémité de ces plaines de la Beauce, riantes et belles au moment où elles sont couvertes d'épis, mornes et tristes comme la mer, par une nuit sans étoiles, lorsque, dépouillées de leur parure, elles étendent leur surface noire et plate, jusqu'aux lignes les plus lointaines de l'horizon, le petit village de Chateauneuf se montre comme un radeau échoué au sein de l'Océan. Ce bourg, qui fut autrefois une ville, et une ville qui tint une place dans l'histoire, ressemble à un grand seigneur déchu, à qui le temps a enlevé jusqu'aux derniers vestiges de ses premières splendeurs. Cependant sa situation entre plusieurs forêts en rend le séjour plus agréable que celui des villages de la Beauce, car cette province, moins pittoresque que fertile, rappelle ces personnes d'un commerce solide, chez lesquelles la Providence n'a pas orné, avec les dons de l'esprit, les qualités du cœur.

Digitized by Google

C'est sans doute cette circonstance, tout à l'avantage de l'ancienne capitale du Thimerais, qui avait attiré, vers les premières années de ce siècle, dans la petite ville de Chateauneuf, madame de Saiseval, restée veuve à vingt-cinq ans, avec deux filles. Ayant peu de fortune et beaucoup d'orgueil, la jeune mère s'était retirée du monde; elle aimait mieux cacher son obscurité dans un hameau, que d'habiter une de ces grandes cités où sa vanité aurait eu trop à souffrir. La mort prématurée de M. de Saiseval, qui avait fait ses premières armes avec beaucoup d'éclat, fermait, devant sa femme, le brillant avenir qu'elle rêvait en l'épousant. Dire qu'elle n'aimait point son mari, ce serait sortir des bornes de la vérité. Il était de son âge, unissant à un esprit agréable un cœur qui valait encore mieux; d'une figure charmante, d'une taille à faire tourner les têtes de vingt ans les plus solides. Or, madame de Saiseval avait, à l'époque de son mariage, dix-neuf ans, et on la citait comme un modèle de grâce, plutôt que comme un modèle de raison. Ce fut dans une contre-danse que se noua l'amour des deux jeunes gens, et, comme la jolie Sophie était un enfant gâté, à qui ses parents n'avaient rien à refuser, il fallut lui donner son danseur pour mari, car elle l'aimait avec autant d'ardeur qu'elle avait aimé sa première poupée.

L'uniforme seyait si bien à M. de Saiseval! Il valsait si légèrement! Il était si beau sur son cheval andalous qui semblait orgueilleux de porter un pareil écuyer! Et puis, quoique bien jeune, le brillant aide-de-camp promettait de s'élever aux plus hauts grades de l'armée. Dès sa première affaire, il avait enlevé un drapeau à l'ennemi; à sa seconde campagne, il avait mérité les éloges du général en chef, en exécutant une charge décisive à la tête de son régiment, dont le colonel venait d'être tué. Encore quelques années, et il aurait un nom célèbre, une belle position, une gloire européenne et une grande fortune; car, dans ce temps-là, les champs de bataille étaient une route qui menait à tout, et les officiers de l'empire trouvaient des duchés, des principautés, quelques-uns même des couronnes, au bout de leurs épées.

Telles étaient les idées qui agissaient sur l'imagination de Sophie. Dans tous ses rêves de jeune fille, elle s'était composé une existence brillante et heureuse, environnée de toutes les jouissances de la richesse et de toutes les satisfactions de la vanité. Elle trouvait sous sa main la réalité de son rêve, elle s'en emparait. Elle aimait donc M. de Saiseval, parce qu'elle voyait en lui le héros de son roman de prédilection; elle l'aimait parce qu'il avait toutes les qualités, parce qu'il était dans toutes les conditions qui peuvent flatter la vanité d'une femme, et que Sophie avait, avant tout, beaucoup de vanité; elle l'ai-

Digitized by Google

mait, parce que ses compagnes la regardaient avec envie quand elle était à son bras, parce qu'il montait supérieurement à cheval et qu'il dansait à ravir; parce qu'un jour il devait être à la fois riche et honoré; ou, pour parler franchement, c'était elle-même que Sophie aimait dans la personne de son fiancé; sa tendresse n'était que de l'égoisme, et son amour de l'amour-propre : ce qui est malheureusement l'histoire de bien des amours.

Cependant, pour un mariage noué sous de pareils auspices, ce mariage ne réussit pas trop mal. M. de Saiseval se trouva, par hasard, réunir à ses agréments extérieurs les qualités solides auxquelles on n'avait pas seulement songé en l'épousant. Il aimait lui-même tendrement sa femme, et, attribuant à sa jeunesse les défauts qu'il ne pouvait s'empêcher d'apercevoir en elle, il mettait sa confiance dans son amour et dans le temps. Aussi les deux jeunes époux semblaient n'avoir qu'une volonté, et il ne s'éleva pas le moindre nuage dans leur union. Je me trompe : une fois seulement, et sur la fin de la vie de M. de Saiseval, il eut un débat assez vif avec sa femme. Celle-ci voulait absolument qu'il changeât de régiment, et qu'il quittât les dragons pour passer dans les hussards, parce que, disait-elle, l'uniforme lui en siérait incomparablement mieux. M. de Saiseval, qui était fort attaché au régiment dont il était devenu colonel, résista longtemps; mais enfin, comme il était toujours amoureux de sa femme, et que la moue qu'elle faisait la rendait moins jolie, il fallut bien céder à ce caprice. Cette condescendance fut la cause indirecte de sa mort; car, à la bataille d'Eylau, le régiment de hussards fut balayé presque tout entier par l'artillerie russe, et le colonel périt lui-même en exécutant une charge sous les yeux de l'Empereur.

La douleur de madame de Saiseval fut vive et sincère. Elle perdait tout en perdant son mari : ses goûts de fortune, ses projets, ses espérances, il fallait renoncer à tout. Le seul événement qu'elle n'avait pas prévu, venait, comme un coup de tonnerre, la réveiller au milieu de ses illusions. Une dot peu considérable, une chétive pension qu'elle obtint par faveur, car son mari avait trop peu d'années de service pour que sa veuve eût des droits : voilà ce qui lui restait, à elle qui s'était arrangé une vie si belle et si brillante, et qui, dans ses heures de rêverie, se construisait un si heureux avenir.

Plus le coup était inattendu, plus il fut terrible. Tomber si vite et de si haut, voir s'écrouler dans un moment une fortune sur laquelle on comptait si bien, n'avoir plus en perspective qu'une vie terne, monotone, retirée, sans plaisir : il y avait là de quoi bouleverser une raison plus solide que celle de la jeune veuve.

Ajoutez à cela que dans cette époque de trouble et de passion, où

Digitized by Google

les journées n'avaient point de lendemain, l'éducation de Sophie n'avait pas été tournée vers les principes religieux qui consolent et soutiennent, quand arrivent ces heures de désespoir, où nous ne trouvons plus autour de nous ni consolation ni appui. Madame de Saiseval n'avait jamais pratiqué le christianisme que comme une des habitudes renaissantes du monde où elle vivait. Elle avait loué, comme une autre, le *Génie du christianisme*, quand il parut, parce qu'il était de bon goût d'agir ainsi, mais elle l'avait beaucoup plus loué que lu; c'est à peine si elle avait feuilleté l'épisode d'Atala, qu'elle trouvait bien scrupuleuse, et celui de René, avec qui elle eût aimé à danser une contre-danse, si elle l'eût rencontré. Ses sentiments étaient à fleur d'âme, comme ses idées à fleur d'intelligence; elle avait une certaine sécheresse de cœur qui la rendait peu propre à comprendre la religion. Le christianisme ne se composait pour elle que d'une heure passée à l'église le dimanche, du retour périodique des mêmes cérémonies auxquelles elle assistait mécaniquement et sans les comprendre, d'un joli livre étincelant d'or, gracieusement tenu par une blanche main à demi-fermée, et des pages duquel les paroles sacrées s'envolaient pour venir se poser sur les lèvres de la lectrice, sans jamais pénétrer dans son cœur. Comme tant d'autres femmes, madame de Saiseval encadrait, sans le savoir, un matérialisme complet d'esprit et de sentiment dans les formes du catholicisme. C'était une de ces jolies païennes dont les églises des grandes villes sont remplies, et qui élèvent quelquefois leurs regards vers le ciel, il est vrai, mais pour faire admirer la couleur de leurs yeux.

Les prospérités de la jeune veuve avaient été oublieuses de la religion, ses adversités ne trouvèrent donc point un asile dans les sentiments et dans les idées qu'elle n'avait jamais compris. Aussi fut-elle sans force contre son désespoir. Une maladie aigüe la conduisit aux portes du tombeau, et, lorsqu'elle se releva de son lit de douleur, cet éclat de beauté, dont elle était si fière, était effacé; ses cheveux noirs, dont les longues tresses encadraient avec tant de grâces sa charmante figure, avaient subitement blanchi; et, de cette âme rongée par le chagrin, de ce cœur profondément désenchanté, il s'était élevé je ne sais quelle vapeur corrosive qui avait fait en quelques mois l'ouvrage de longues années.

Madame de Saiseval fut dès lors exposée au triomphe insolent de ses rivales, et, à quelque chose de plus insultant encore, à la pitié de ses amies. Elle connut ces consolations poignantes et ces sympathies cruelles, qui agrandissent les plaies du cœur, sous prétexte de les sonder. On lui donna des conseils bien généreux sur la nécessité où elle se trouvait de se conformer à sa triste fortune; on lui dit qu'il

Digitized by Google

fallait oublier la vie qu'elle avait menée, que les temps étaient bien changés ; et on eut soin de lui rappeler tout ce que son ancienne position avait de brillant, pour que le contraste lui fît mieux sentir ce que sa nouvelle fortune avait de triste et d'amer. Il y eut cependant une de ces amies qui poussa la générosité jusqu'à lui proposer d'entrer chez elle comme dame de compagnie, à condition qu'elle se séparerait de ses deux filles. Ce trait fut regardé comme sublime. Mais madame de Saiseval, qui savait que cette amie était la femme d'un homme, dont, aux jours de sa jeunesse et de sa beauté, elle avait elle-même refusé la main, ne vit dans cette offre qu'un raffinement de vengeance, venant d'un amour-propre de rivale, honteuse d'avoir été prise pour pis-aller, et charmée d'humilier celle qui lui avait été préférée.

La triste veuve s'éloigna donc des lieux qui avaient été témoins de ses trop courtes félicités ; elle dit adieu à ses excellentes amies, qui ne manquèrent pas d'avouer tout bas, le lendemain de son départ, que le malheur avait aigri son caractère, et qu'elle se montrait peu digne de l'amitié qu'on lui témoignait. Trois jours après, la censure était moins timide, et on s'étonnait, tout haut, de la foule de défauts qu'on avait découverts à la pauvre exilée. Le malheur a cela de particulier, qu'il donne des yeux de lynx à ceux qui nous entourent, pour voir les ombres de notre caractère ; et, bien prend au soleil lui-même de ne pas avoir à craindre un jour d'infortune, car, ce jour-là, ses ingrats admirateurs, s'aidant des meilleures lunettes, ne verraient plus que ses taches. Ces petites cruautés amicales contre madame de Saiseval, dernières pelletées de terre que nous jetons sur ceux que nous allons ensevelir dans notre indifférence, alimentèrent la conversation pendant quelques soirées. Huit jours après, on ne parla plus d'elle : on l'avait complétement oubliée.

La maison où la jeune mère s'était retirée était agréable quoique bien modeste. Située non loin de la belle forêt qui s'étend à l'extrémité de Chateauneuf, et sert comme de parc à cette petite ville, son aspect avait quelque chose de singulier qui ne déplaisait pas au premier coup d'œil. Bâtie peu à peu, sur des plans divers, son architecture féconde en disparates, racontait l'histoire de son architecte, qui, d'abord simple métayer, avait posé sur un humble rez-de-chaussée un rustique toit de chaume ; puis, devenu riche paysan, avait élevé, à côté de sa première demeure, un autre corps de logis, qui étalait, comme un parvenu, son orgueilleuse toiture de tuiles. Madame de Saiseval, dans ses lueurs de gaieté, aimait à répéter qu'il était fort regrettable pour elle que la mort eût obligé l'architecte d'en rester là. « Car, disait-elle, une année plus tard, l'ardoise allait venir, et ce

Digitized by Google

brave homme, après avoir commencé par Brimborion, aurait fini par Versailles. » Une petite cour, avec un de ces grands puits à manivelle en usage dans la Beauce, où l'eau est si rare qu'il faut imiter le fatalisme turc qui regarde les incendies les bras croisés, et les laisse s'arranger avec la pluie ; un banc de gazon ombragé par un superbe châtaignier, un jardinet d'un demi-arpent planté de quelques arbres fruitiers et renfermant au milieu une mare profonde entourée de beaux tilleuls, et vers laquelle conduisaient une dixaine de marches, mais où l'on ne voyait d'eau que dans les jours d'orage; le long des murailles, des espaliers chargés de fruits ; à l'extrémité, un bosquet et un petit kiosque séparé du jardin fruitier par un treillage le long duquel grimpaient, comme une ondoyante muraille, des volubilis et des gobeas : tels étaient les accessoires de l'habitation où madame de Saiseval devait oublier ses habitudes de luxe et ses rêves de grandeur.

Les premières années qu'elle passa dans ces lieux furent tristes et longues. Les plaies de sa vanité étaient encore si récentes, le souvenir de ses jours de prospérité si présent ! Puis, elle était dans ces disposition d'esprit où l'on cherche la solitude, où l'on aime à nourrir son chagrin, où l'on trouve je ne sais quelle satisfaction à se l'exagérer, où l'on met de l'amour-propre à se dire et à se croire la plus malheureuse de toutes les créatures, où l'on se fâche contre ceux qui entreprennent de vous consoler, de diminuer votre douleur, comme contre des gens qui vous voleraient une partie de votre patrimoine. Avec le temps, en effet, le malheur devient un métier comme tout le reste. On tient à sa position de personne malheureuse, on s'y est habitué, et l'habitude est chose si puissante sur notre nature, qu'elle la façonne à toutes les situations et lui fait trouver un charme secret jusque dans la douleur.

Dans ses années de solitude, madame de Saiseval s'occupa uniquement de l'éducation de ses deux filles. Anna et Marie étaient les deux plus jolis enfants de tout le voisinage. Anna, un peu sérieuse pour son âge, avait une de ces physionomies profondes et réfléchies qui plaisent tant, à une époque de la vie où l'on ne trouve ordinairement que gaieté, étourderie et irréflexion. Ses deux grands yeux noirs vous intimidaient presque, quand elle les tenait fixés sur vous, tant ils exprimaient de raison précoce et d'intelligence. Tous ses gestes, tous ses mouvements étaient remplis d'une noblesse enfantine; il y avait je ne sais quoi de grave jusque dans ses amusements, et sa mère disait d'elle qu'elle n'avait jamais vu jouer plus mélancoliquement à la poupée. Marie était le vivant contraste de sa sœur aînée. Rieuse, légère comme les gazelles, insouciante et capricieuse comme elles, ravissante d'étourderie, elle allait, venait, courait, sans arrêter un mo-

Digitized by Google

ment son pied sur le gazon, son esprit sur une idée; il n'y eut longtemps que deux sentiments sérieux en elle : son affection pour sa mère et son amour pour sa sœur. Elle aimait cette dernière avec passion. Anna seule pouvait obtenir un peu d'attention de ce caractère étourdi et de cette tête folle. Quoique sa sœur n'eût que deux ans de plus qu'elle, Marie éprouvait je ne sais quel respect pour son aînée. Elle croyait à sa supériorité, elle avait l'instinct de son intelligence précoce. Anna était la confidente de ses torts, sa protectrice auprès de sa mère, quand Marie avait quelques fautes à faire oublier, car madame de Saiseval montrait une préférence marquée pour sa fille aînée. Cependant il n'y avait pas de jalousie entre les deux sœurs. Marie aimait tant Anna qu'elle trouvait tout naturel qu'elle fût un peu plus aimée qu'elle. Puis la nature avait répandu ses dons avec un si grande égalité sur ces deux charmants enfants, qu'ils n'avaient rien à s'envier. Si Marie dansait avec plus de légèreté, Anna annonçait plus de disposition pour la musique; si Anna était la plus belle des deux, Marie était la plus jolie.

A mesure que ses filles sortaient de la première enfance, madame de Saiseval sentait qu'il y avait encore des liens qui pouvaient la rattacher à la vie. Sa vanité de mère avait de quoi être satisfaite; elle jouissait des grâces naissantes de ses filles, et lorsque, les tenant toutes les deux par la main, elle les conduisait sur la pelouse, où tous les dimanches on dansait au son d'un violon d'une harmonie équivoque, elle était fière en voyant les mères regarder ses enfants avec envie; oui, presqu'aussi fière qu'au temps où jeune, belle, admirée, elle s'enivrait des hommages de la foule et de l'humiliation de ses rivales, dans un de ces bals dont elle était la reine. Alors recommençant sur la tête de ses deux filles les rêves qui lui avaient si mal réussi à elle-même, elle se consolait de ses douleurs, en leur composant une brillante destinée; elle revivait en elles, elle se mirait dans leur beauté, dans leur jeunesse; elle se disait que tout n'était pas encore fini, que si elle avait été une malheureuse femme, elle serait une heureuse mère.

Dans ces moments de joie, elle serrait ses enfants sur son cœur avec encore plus d'effusion qu'à l'ordinaire; elle les aurait volontiers remerciés d'être aussi jolis. Avec tant de grâces et de qualités, il était impossible que quelques beaux mariages ne les attendissent pas toutes deux : Anna surtout, qui profitait si bien de l'éducation plus brillante que solide que sa mère lui donnait, Anna, qui promettait d'être un jour une de ces beautés éblouissantes qu'il est impossible de regarder avec indifférence, quelque grand personnage la ferait monter, en l'épousant, à la seule place qui fût digne d'elle; elle rencontrerait un de

Digitized by Google

ces gagneurs de bataille, qui, enrichis par la victoire, rapportaient en France un beau nom, et cette magnifique opulence dont l'Empereur se plaisait à récompenser les services de ses compagnons d'armes.

Madame de Saiseval, qui lisait des romans avec ses filles, pendant tout le temps qu'elle n'employait pas à composer cet autre roman de leur avenir, madame de Saiseval, à force de s'arrêter sur ces idées romanesques, finit par les prendre pour des pressentiments. D'ailleurs, comme toutes les personnes d'une imagination vive, elle était un peu superstitieuse, et un incident, bien léger en apparence, avait contribué à entretenir les hautes espérances qu'elle avait conçues pour l'avenir de sa fille aînée.

Celle-ci était à peine âgée de dix ans, et sa sœur de huit, lorsqu'une bande de ces bohémiens qui prétendent descendre des Mores chassés d'Espagne vint à traverser la province qu'habitait la petite famille. C'était une grande nouveauté dans une petite ville que l'arrivée de ces hommes au teint jaunâtre, à l'aspect étrange, au vêtement bizarre, qui semblent s'être condamnés, depuis la prise de Grenade-la-Belle, à la vie errante et vagabonde et à l'exil éternel auquel un décret divin a condamné les Juifs. Tout le monde alla voir leur campement à l'entrée de la forêt, non loin d'une assez vaste maison de campagne qu'on appelle dans le pays la Grande-Nau ; et, par cette curiosité d'avenir qui tourmente les esprits, il n'y eut pas de mère qui ne voulût échanger quelques pièces de monnaie contre la satisfaction d'entendre prédire une haute fortune à ses enfants. Or, comme les bohémiens étaient fort pauvres, et qu'ils n'avaient d'autre monnaie à donner, pour obtenir les vivres dont ils avaient besoin, que des prédictions et des promesses, ils n'en furent point avares et payèrent leurs dépenses en horoscopes favorables, espèce de lettre de change que n'accepte pas toujours l'avenir.

Madame de Saiseval ne fut pas la dernière à amener ses deux filles aux tentes de ces vagabonds. Elle souffrit que la principale devineresse de la troupe, horrible mégère aux cheveux gris épars, aux yeux perçans, et dont la main jaune et ridée ressemblait plutôt à la griffe de Satan qu'à une main humaine, étudiât les lignes de la destinée sur la main blanche et rosée d'Anna, qui se tenait devant elle comme un bel ange en face d'un affreux démon. Quant à Marie, dès qu'elle avait aperçu la sorcière, elle s'était enfuie, effrayée, et, légère comme une biche, elle était revenue, toujours courant, jusqu'à la maison, d'où elle ne voulut sortir qu'après qu'on lui eut assuré que la bande avait quitté le pays. La vieille bohémienne étudia la main d'Anna, puis, levant son œil étincelant sur le délicieux visage de cette charmante fille, ses regards exprimèrent la haine et l'envie que la vieillesse et la

Digitized by Google

laideur portent trop souvent à la jeunesse et à la beauté : — Ma belle demoiselle, lui dit-elle en ricanant, il y a sur votre main deux lignes qui se combattent, et, dans deux ans seulement, je pourrai voir laquelle des deux l'emportera. Tout ce que je puis vous dire maintenant, c'est que l'une mène à une haute fortune et l'autre à l'hôpital : choisissez !

En prononçant cet oracle, la bohémienne voulait sans doute seulement se donner le plaisir d'effrayer la mère de la jolie enfant, tout en gagnant la pièce de vingt sous qu'elle voyait briller entre ses doigts. Il y avait cependant quelque chose de solennel dans sa voix cassée, et, malgré les haillons dont elle était couverte, elle avait l'air si imposant qu'on eût dit qu'elle cédait à une soudaine illumination et qu'elle disposait de l'avenir. Madame de Saiseval ne voyant qu'un côté possible à la prédiction, celui qui annonçait une haute fortune à sa fille, se hâta de remercier la sorcière, lui donna le double de ce qu'elle lui avait destiné, et rentra chez elle, plus convaincue que jamais que toutes ses espérances se réaliseraient un jour.

Les deux sœurs grandissaient, et leur enfance s'écoulait dans le sein d'un bonheur si tranquille qu'il en était presque monotone. Elles savaient à peine ce que c'était qu'un chagrin. Une fois seulement on vit à Marie les yeux rouges; ce fut le jour où le jeune Ernest Melcy, son compagnon de jeu, son ami d'enfance, partit pour Paris où il devait entrer au collége. Marie avait dix ans et il en avait treize. Resté orphelin, il avait pour unique parent une grand'mère, qui avait conçu le projet de le faire élever chez elle. Mais c'était un rude garçon qu'Ernest; on le citait dans toute la petite ville comme le modèle des vauriens, et il avait lassé la patience et bravé la sévérité de trois précepteurs. Une seule personne possédait le privilége de modérer ce caractère impétueux et d'adoucir cette humeur indépendante : c'était la jolie Marie. Par les belles matinées d'été, madame de Saiseval aimait à faire, avec ses deux filles, de longues promenades auxquelles elle admettait Ernest. On allait visiter le petit pavillon, demeuré seul debout sur l'emplacement où s'élevait le beau château de Traineaux, vendu nationalement en 93, et dont la propriétaire dépossédée, la vieille comtesse de Guitaut, habitait une humble maison de Châteauneuf, par ce sentiment qui retint sans doute longtemps nos premiers parents aux portes du Paradis perdu, où ils ne pouvaient rentrer, mais qu'ils regardaient de loin. D'autres fois, on s'acheminait vers une de ces fermes jetées au milieu de la forêt de Châteauneuf, et l'on déjeûnait avec une jatte de lait bien pur, que les habitants des villes ne trouvent guère que dans les églogues, et du pain bis encore chaud, et quand madame de Saiseval voulait payer la fermière, celle-ci demandait à

Digitized by Google

Anna et à Marie de tricoter avec leurs jolis doigts, pour elle ou pour son nouveau né, une pièce d'habillement. Dans ces promenades, lorsque Ernest et Marie couraient, en se donnant la main, sur les vertes pelouses de la forêt, poursuivant les papillons moins légers qu'eux, ou butinant, comme les abeilles, les fleurs des bois dont ils se composaient des couronnes, on aurait dit Paul et Virginie parés de leur beauté et de leur innocence. Marie était aussi douce et aussi belle que Virginie, quoique bien moins mélancolique; mais Ernest était encore plus fougueux et plus emporté que Paul. Il y avait entre ces deux jeunes âmes une de ces douces sympathies qui remontent aux premières années de la vie, et dont on ne peut dire ni l'origine, ni les progrès. S'aimer leur paraissait une chose aussi naturelle que de vivre, et, au fait, ils avaient commencé presque en même temps à vivre et à s'aimer. Leurs caractères, sans avoir de similitudes, avaient des harmonies, et peut-être ne s'accordaient-ils si bien que parce qu'ils ne se ressemblaient pas; car on éprouve plus d'indulgence pour les défauts dont on est exempt, plus d'admiration pour les qualités qui vous manquent. Marie aux yeux bleus et aux cheveux blonds, au caractère enjoué et au cœur craintif, se sentait à l'abri sous la protection d'Ernest, au teint hâlé, à la brune chevelure, ardent jusqu'à la colère, courageux jusqu'à la témérité; et celui-ci sentait davantage le prix de ses qualités, et bien moins les inconvénients de ses défauts, auprès de Marie.

Il était arrivé aux deux enfants une aventure qui avait resserré les liens de leur intimité naissante. Dans les hivers rigoureux, les loups se montrent quelquefois en assez grand nombre dans la forêt de Châteauneuf, qui va se relier aux forêts d'alentour, encore nombreuses dans ces localités, où l'on place, en remontant vers une antiquité reculée, le théâtre sauvage des mystères les plus formidables du culte druidique. Par une de ces belles gelées du mois de janvier qui couvrent la terre d'un vêtement blanc, comme celui des jeunes épousées, et qui semblent jeter un voile de dentelle sur les arbres emperlés d'une froide rosée, Anna, Marie et Ernest étaient allés faire une promenade avec la femme de chambre de madame de Saiseval. Ils étaient au détour d'une allée, riants et joyeux, lorsqu'on entendit à quelques pas du bruit dans les broussailles: c'était un loup, qui, sortant tout à coup du bois, se trouve face à face avec la petite caravanne. La femme de chambre perdit la tête et se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes, en criant: *A la garde!* Anna, pâle et les lèvres contractées, soutenait Marie, qui, par un mouvement instinctif, s'était jetée à genoux en poussant des cris déchirants. Alors, Ernest, par une résolution au-dessus de son âge, marche droit au loup, armé d'une simple branche d'arbre qu'il avait rencontrée sous sa main. Le hardi garçon ne voyait plus le péril; il n'entendait que les cris de sa chère Marie. Seul

Digitized by Google

il aurait sans doute éprouvé quelques craintes; mais le sentiment de fierté qu'on éprouve à pouvoir protéger la faiblesse d'une personne que l'on chérit dominait en ce moment son âme et n'y laissait pas de place pour la frayeur. Le loup, après avoir regardé fixement son antagoniste, resta un moment immobile, parut hésiter, et puis, par cet instinct commun à tous les animaux, qui se retirent devant l'homme quand ils ne sont point exaspérés par la faim, il se retira lentement et rentra pas à pas dans les broussailles.

Depuis ce temps, ce fut plus qu'une amitié d'enfant qui régna entre Ernest et Marie. La jeune fille éprouvait pour son protecteur un sentiment d'admiration qui le plaçait dans son esprit au-dessus de tous les hommes. On aimait à lui faire raconter la grande aventure de la forêt, dans la société de la ville, et jamais la jeune historienne ne terminait son récit sans lever des yeux mouillés de larmes vers son libérateur, qui, oubliant que le danger l'avait un moment rendu homme, arrangeait, pendant ce temps-là, une partie de colin-maillard ou de cheval-fondu.

Jamais l'intimité de ces trois enfants si bien unis n'aurait été troublée, si madame de Saiseval ne s'était liée avec le juge-de-paix de Châteauneuf, qui avait aussi une fille. Aglaé n'était point jolie, mais sa physionomie était si vive, et l'intelligence brillait en traits si éclatants sur son front, qu'on prévoyait qu'elle saurait suppléer à l'insuffisance des dons extérieurs. Malheureusement, cette intelligence se fourvoyait dans une fausse voie, elle était au service d'un mauvais cœur. Dès son premier âge, Aglaé avait donné des preuves d'une perversité de caractère que l'aveugle faiblesse de ses parents encourageait, en la confondant avec l'espièglerie naturelle aux enfants. Louée pour un défaut qu'il aurait fallu punir, sa vanité, qui était grande, l'endurcit dans son vice favori. Si jeune encore, elle avait commis de ces actes d'une noirceur profonde qui sont les crimes de l'enfance. Elle était la terreur des domestiques de sa mère, qui ne pouvait garder aucun d'eux longtemps à son service, tant les faux rapports de sa fille rendait leur position intolérable. Aglaé, à six ans, savait arranger une histoire, prêter un air de vraisemblance à la plus insigne fausseté, organiser une perfidie; elle suivait une méchanceté commencée avec une obstination, une habileté, une prudence, une hardiesse, une tenue qu'il aurait fallu admirer si l'on n'avait point détesté le triste usage auquel tant de qualités étaient employées. Son plus grand bonheur était de faire le mal. Elle avait goûté aux fruits amers de la méchanceté, et cette âme si jeune, se passionnant pour ces cruelles joies qui font verser des larmes, se plaisait à savourer les noirs venins d'une mauvaise action avec une perversité au-dessus de son âge.

Digitized by Google

Elle méprisait tous ceux qui l'entouraient, car elle sentait sa supériorité sur eux. A dix ans, sa faible main d'enfant conduisait toute sa famille. Sa mère la redoutait, parce qu'elle connaissait tout l'ascendant qu'elle exerçait sur son père, et son père subissait aveuglément son influence, d'abord parce qu'elle caressait toutes ses faiblesses et entrait dans tous ses défauts, et peut-être aussi parce qu'il sentait en elle la présence d'un de ces caractères fermes et arrêtés qui inspirent un respect involontaire aux natures molles et indécises.

Aglaé connut Anna et Marie pour les haïr. Elle ne pouvait leur pardonner leur grâce et leur beauté, la bienveillance générale qui les entourait, leur nom cité avec éloge, la danse de Marie plus légère que la sienne, la voix d'Anna plus harmonieuse et plus pure. Cette haine précoce était habile à se déguiser. Aglaé s'enveloppait surtout d'une rare dissimulation vis-à-vis Anna, dont elle redoutait le caractère sérieux et ferme. Elle agissait plus ouvertement contre Marie, dont la nature vive, sensible et étourdie se livrait avec plus de confiance. Ce qu'elle désirait par-dessus tout, c'était de détruire la bonne intelligence qui régnait dans cette petite république d'enfants: refroidir l'amitié des deux sœurs, les éloigner d'Ernest, tel était son but, et, pour y parvenir, elle n'épargnait ni mensonges, ni fausses confidences, ni perfidies. Ce fut dans cet amusement de vipère que se consumèrent ses premières années.

Une fois elle faillit réussir, et il y avait dans le moyen dont elle se servit un calcul si profond et une perversité si peu commune, qu'il est difficile de comprendre comment ses efforts ne furent pas couronnés de succès.

Marie copiait pour la fête de sa mère un paysage de la forêt; c'était ce pavillon du château de Traineaux, échappé à la chute du reste de l'édifice renversé révolutionnairement en 93, et qui était assez ordinairement le but des promenades de madame de Saiseval et des filles. Depuis deux mois, elle travaillait toutes les matinées à son dessin favori. Le jour marqué, quand elle alla chercher dans son portefeuille son présent, elle trouva une page toute blanche; un peu de mie de pain avait suffi pour effacer un ouvrage de deux mois. Tant de patience, tant de travail, tant de soins, tout était perdu. Aux cris de Marie, les personnes qui étaient venues pour souhaiter la fête à madame de Saiseval accoururent, Aglaé et Ernest avec tout le monde. Celle-ci, en entrant, ramassa une casquette qui était sous la table, et dit à Ernest avec affectation : « Voici votre casquette que vous avez oubliée. »

Chacun prit cette circonstance comme un trait de lumière; toutes les voix se réunirent pour accabler Ernest. Moins le pauvre enfant s'attendait à cette accusation, plus il demeura confondu. Le silence

Digitized by Google

de l'étonnement passa pour un aveu. Ernest n'était occupé que de sa chère Marie, qui levait sur lui ses deux beaux yeux pleins de reproches; il se serait indigné contre les soupçons des autres; les soupçons de Marie lui déchiraient le cœur. Il ne voyait qu'elle au milieu de ceux qui l'entouraient; il avait tant de choses à lui dire qu'aucune parole ne sortait de sa bouche; la tristesse, l'indignation, la colère se heurtaient dans son âme; il pleurait, il s'irritait, il pâlissait, il bégayait, il commençait des phrases qu'il ne pouvait achever. Enfin, il fit un pas et tendit la main à Marie, qui, croyant qu'il s'avouait coupable et demandait son pardon, retira la sienne.

Ernest se retourna brusquement. Quoique si jeune encore il avait un cœur fier. Il lui semblait que Marie devait deviner son innocence, alors même qu'il ne pouvait la prouver. En se retournant, Ernest se trouva face à face avec Aglaé: il fut frappé de l'expression de joie cruelle qui animait ses traits, et s'écria comme par instinct: « C'est Aglaé qui a effacé le dessin de Marie et qui a mis là ma casquette. » Marie seule tourna assez vivement ses regards vers la figure de la jeune fille pour apercevoir l'expression de méchanceté satisfaite qui y régnait; ses lèvres minces serrées l'une contre l'autre, ses yeux brillants comme ceux de l'émouchet quand il fascine sa proie. On interrogea sévèrement Aglaé; mais elle avait des réponses prêtes. L'imprévoyance de l'innocent donne plus de prises à la justice humaine que la prudence d'un coupable qui s'est mis sur ses gardes. Elle se justifia avec un tact parfait, ne se déconcerta pas un moment, ne s'irrita point, dit ce qu'il fallait dire, tut ce qu'il fallait taire, et, au bout de quelques minutes, on allait reprendre l'accusation contre Ernest, si Marie ne s'y fût point opposée, en disant que si sa mère se montrait aussi touchée de l'intention qu'elle avait eue que du présent lui-même, elle priait qu'on voulût bien oublier son dessin et n'accuser personne, car elle savait maintenant combien il était difficile de découvrir un coupable et facile de soupçonner un innocent.

Depuis ce jour, Ernest et Marie pensèrent qu'il n'y avait point de mauvaise action dont Aglaé ne fût capable, tandis que la petite ville répéta les louanges d'Aglaé, si méchamment accusée par Ernest de la faute qu'il avait lui-même commise. La conduite de la jeune fille fut mise à l'ordre du jour des foyers domestiques, et les mères donnèrent pour modèle à leurs enfants la réserve et la douceur avec laquelle elle s'était justifiée.

Ce fut peu de mois après cet incident qu'arriva la grande disgrâce du pauvre Ernest, et que son exil à Paris fut résolu. Peut-être bien des gens trouveront qu'il avait mérité son sort, et que si la mesure était sévère, elle était juste. Cela dépend de la manière d'envisager les choses, et c'est pour cela sans doute que, tandis que presque tout le

Digitized by Google

monde condamnait Ernest, Marie, non-seulement l'excusait, mais ne l'en aimait que mieux. Le dirais-je? il ne s'agissait de rien moins qu'un meurtre. Or, voici comment et de qui Ernest était devenu meurtrier.

Parmi toutes ses qualités, celle à laquelle il attachait le plus de prix, parce que sans doute elle lui avait valu le plus de réprimandes, c'était l'adresse vraiment singulière avec laquelle il grimpait aux arbres les plus élevés. De là comme du haut de sa citadelle, il bravait son précepteur, qui, faisant piteusement sentinelle autour du tronc, était obligé d'entrer en pourparler afin d'obtenir la reddition de la place. Elle s'effectuait toujours au détriment de quelques pages du rudiment, dont on exemptait la mémoire de la haute puissance contractante qui négociait, du faîte de l'arbre, avec l'humble puissance séante au pied. Qui dit grimpeur d'arbres, dit dénicheur d'oiseaux; aussi était-ce l'amusement favori d'Ernest. De l'une de ces excursions aériennes, il avait rapporté un nid de tourterelles dont il avait fait présent à sa chère Marie; et, un des œufs de cette couvée étant venu à éclore, Marie avait élevé le petit oiseau qui en était sorti. Sa blanche tourterelle était sa favorite; voltigeant devant sa maîtresse, ou derrière elle, tantôt doucement posée sur son épaule, tantôt effleurant ses blonds cheveux, elle reconnaissait sa voix, venait à sa rencontre et allait chercher, jusque dans sa bouche demi-ouverte, des petites miettes du gâteau qu'elle mangeait. Il advint qu'un jour d'été la promenade des enfants avait été plus longue que de coutume; on rentre bien content et bien fatigué. Marie appelle son oiseau chéri, mais l'oiseau chéri ne vient pas; on cherche dans toute la maison; on monte, on descend, on remonte. Où est la tourterelle? qui a vu la tourterelle? qui trouvera la tourterelle? On l'a prise, disent les uns; elle s'est envolée, disent les autres. Mais Marie répond que sa tourterelle l'aimait trop pour la quitter. Enfin Ernest se dirige avec elle vers le jardin; et là, que voit-il? Un énorme chat qui, faisant le gros dos au soleil, et les yeux brillants comme des escarboucles, achevait un repas dont, hélas! il n'était que trop facile de deviner qui avait fait les frais; car les blanches plumes de la victime étaient encore suspendues toutes sanglantes à la gueule de l'horrible animal. La pauvre Marie poussa un cri déchirant; et se cachant la figure dans ses mains, pour ne pas voir ce triste spectacle, elle donna un libre cours à ses sanglots. Sa bien-aimée tourterelle, qui, tous les jours, si caressante et si légère, accourait à sa voix en déployant ses blanches ailes, elle n'était plus; elle avait été dévorée toute vivante! Ce matin encore, si gaie, si jolie, si heureuse; et ce soir, morte!

Cette idée du passage subit de la vie à la mort ne s'était jamais présentée à l'esprit de Marie sous une forme plus affreuse. Et qu'on ne

Digitized by Google

rie point de ces douleurs d'enfance; elles sont aussi grandes et aussi vraies que celles des autres âges, et le cœur, qui se dessèche avec les années sous le souffle du malheur, possède alors une sensibilité exquise qui rend ces chagrins plus cuisants et leur souvenir plus durable. Interrogez les vieillards sur le bord de leur tombe; ils ont oublié les années intermédiaires de leur longue existence; mais le temps n'a pu effacer de leur mémoire la vivacité de leur première souffrance et de leur premier plaisir. Marie n'en pouvait donc plus de douleur; elle suffoquait. Quant à Ernest, il ne dit pas un mot, ne laissa point échapper un soupir, ne versa point une larme; mais, dès qu'il fut certain du sort de l'oiseau, il sauta par-dessus le mur du jardin de madame de Saiseval, à côté de laquelle demeurait sa grand'mère, et disparut. Un moment après, on entendit dans le jardin l'explosion d'un coup de fusil. Le chat était mort.

Malheureusement c'était le favori de la grand'mère d'Ernest. Dès qu'elle apprit par Aglaé, tout émue de la mort du chat, sans doute par esprit de famille, et peut-être aussi parce qu'elle était pour quelque chose dans la rencontre du bourreau et de la victime, dès qu'elle eût appris par Aglaé les représailles que son petit-fils s'était permises, elle jeta les hauts cris. Le pauvre garçon fut mis hors la loi par le petit sénat de douairières qui se rassemblait tous les soirs pour jouer l'inévitable partie de boston. On l'interrogea, on le réprimanda, on le catéchisa, on le morigéna; et, comme il écoutait toute cette belle exhortation avec certains mouvements d'épaules qui annonçaient plus d'ennui que de docilité, il fut, à la majorité des voix, déclaré incorrigible, mauvais sujet opiniâtre et polisson relaps, évidemment destiné à faire mourir sa famille de chagrin; le tout « pour avoir fait mourir un matou d'une indigestion de plomb, » suivant le terme peu académique dont il se servait.

Comme il arrive toujours dans ces circonstances, chacun vint, à la faveur de l'attentat du jour, exercer les reprises de ses rancunes particulières. Un ancien chef de bureau de la marine, dont il avait quelquefois caché les lunettes, conseilla aux parents d'envoyer ce mauvais garnement aux Iles, en qualité de mousse, comptant déjà sur ses doigts et sur les reins d'Ernest toutes les chances d'étrivières que cet avis charitable lui ouvrait. Une vieille dame, qui avait la manie de raconter d'éternelles histoires sur l'enfance de Louis XV, et à qui Ernest avait ri plus d'une fois au nez, lorsqu'elle lui demandait s'il se souvenait de Gros-Madame, proposa sérieusement de le faire engager dans les tambours des gardes-françaises, ou dans les trompettes des hussards de Chamboran. Enfin un notaire, grand parleur et bel esprit, nouvellement arrivé de Paris, et qu'Ernest avait une fois, à la chasse, fait tomber dans une mare, se donna la satisfaction de prouver qu'il avait

Digitized by Google

fait ses humanités, en racontant, pendant deux mortelles heures, l'histoire de cet enfant athénien que l'aréopage condamna stupidement à mort, pour avoir crevé les yeux d'un moineau. Après avoir disserté doctement et compendieusement, il conclut en proposant de faire de ce mauvais sujet, qui tuait les chats, qui n'avait pas connu Gros-Madame, et qui jetait les notaires dans les mares, un petit clerc dans une étude de Paris, ce qui, au fait, est un supplice qui en vaut un autre.

Pendant les délibérations, Marie avait été fort triste et fort inquiète, et sa sœur, tout en la consolant, lui avait souvent répété qu'elle ne comprenait pas qu'on pût s'affliger et s'emporter à ce point pour un oiseau. A vrai dire, Anna, quoiqu'à peine entrée dans sa treizième année, n'était déjà plus un enfant. Continuellement dans la société de sa mère, qui s'était plu à cultiver son cœur et son esprit par une éducation prématurée, elle avait puisé, dans la lecture des romans, des idées qui lui faisaient paraître, à leur point de vue puéril, les chagrins de Marie. Comme elle commençait à songer à ces fières et belles figures des jeunes généraux de l'Empire, qu'elle voyait sans cesse apparaître dans les conversations de sa mère, qui, en entretenant dans son âme un grand enthousiasme pour la gloire militaire, croyait la préparer à sa destinée, Ernest perdait un peu à cette comparaison. Ce n'était à ses yeux qu'un petit garçon fort brusque et fort étourdi, qu'elle aimait assez, mais qu'elle dédaignait un peu, quand du haut de ses treize ans elle regardait cette toilette en désordre, ces cheveux mal soignés, ce teint hâlé par le soleil, ces allures d'écolier, accompagnées d'une horreur instinctive pour l'étude et d'un goût décidé pour tous les jeux. Cependant elle intercéda en sa faveur, et ce fut grâce à ses prières et à celles de madame de Saiseval que l'on se borna à mettre l'enfant prodigue dans un collége de Paris, au lieu de suivre les avis beaucoup plus sévères de la vieille dame, du notaire, ou de l'ancien chef de bureau.

La conspiration qu'Aglaé suivait depuis si longtemps, réussissait donc, du moins en partie. Si elle n'avait pu désunir Ernest et Marie, elle les avait séparés. Cette séparation ne s'effectua pas sans larmes mutuelles. Les dernières journées que passa Ernest dans la petite ville furent tristes et silencieuses. La pauvre Marie, elle aussi, avait voulu travailler au trousseau de l'exilé, et, chaque fois qu'elle achevait de marquer une lettre sur une des pièces de linge qu'on lui avait confiées, elle ne pouvait s'empêcher de songer que l'instant où elle ne verrait plus le compagnon de son enfance devenait plus proche. Alors elle laissait échapper son ouvrage pour essuyer furtivement une larme et elle demeurait quelques minutes inactive, comme si en arrêtant son aiguille, qui cessait de courir sur la toile, elle eût pu arrêter le emps qui marchait toujours.

Digitized by Google

Le jour fixé pour son départ, Ernest vint faire ses adieux à madame de Saiseval. Suivant l'usage adopté en pareille occurrence, elle lui adressa un petit discours sur la nécessité de travailler pour faire son chemin dans le monde et elle lui demanda s'il se sentait du penchant pour une profession. Ernest répondit d'un air résolu : « Vous savez bien que je veux être médecin pour guérir Marie, si elle est jamais malade comme elle l'a été l'an dernier. » Un an auparavant, en effet, la jeune fille avait été atteinte d'une maladie si dangereuse, que pendant plusieurs jours on avait désespéré de sa vie. Alors Ernest, qui, oubliant tous ses goûts et tous ses jeux, passait des heures entières à son chevet, immobile et muet, de peur que le moindre mouvement, le moindre bruit n'ajoutassent aux souffrances de sa chère Marie, répéta, à plusieurs reprises, d'une voix concentrée, qu'il se ferait médecin quand il serait plus âgé. Madame de Saiseval, qui avait oublié ce grand projet, qu'elle regardait comme faisant partie de ces mille et un avenirs qui dorent l'horizon changeant de l'enfance, ne put s'empêcher de sourire du ton sérieux d'Ernest; mais Marie le remercia par un doux regard. Comme il restait encore une heure à passer avant le départ de la diligence qui devait emporter le futur pensionnaire vers ses nouvelles destinées, on permit aux enfants d'aller faire un tour de jardin.

Anna, avec cet instinct du cœur que remplace plus tard la connaissance du monde, s'éloigna de quelques pas et se mit à cueillir des fleurs, pour laisser Ernest et Marie un peu seuls. Les deux pauvres enfants, se tenant par la main, marchaient, la tête baissée, d'un pas lent, sans oser rompre le silence. Enfin Marie leva les yeux et ses regards tombèrent sur les boutons de l'habit de lycéen que portait déjà Ernest. Ses larmes coulèrent à cette vue; Ernest avait déjà cessé d'habiter les mêmes lieux qu'elle, ce n'était plus son ami d'enfance, si joyeux, si hardi, si léger. Le lycée l'avait mis à sa marque, il portait la livrée de sa prison. A peine s'il était reconnaissable, tant cet habit, au collet droit, à l'ensemble étriqué et roide, à la longue et inflexible rangée de boutons, semblables à autant de verroux fermés sur cette poitrine habituée à respirer en liberté l'air si libre des champs, à peine s'il était reconnaissable, tant cet habit l'avait changé! Toute la vie de collége, avec ses mille servitudes, ses prescriptions de tous les quarts d'heure, cette vie cadenassée, murée, cette vie chinoise dont les plus petits détails sont prévus, où les émotions du cœur et les saillies de l'intelligence sont réglées par le son de la cloche ou celui du tambour; toute cette vie de collége, espèce de purgatoire placé entre le paradis de la première enfance et l'enfer de la vie sociale, cet apprentissage si nécessaire, mais si triste, où l'on s'instruit à dominer ses sentiments auxquels on se laissait aller naguère comme les oiseaux

Digitized by Google

du ciel à la brise qui les porte; où l'on apprend à quitter, pour une salle bien sombre, bien noire, le rayon de soleil auquel on s'épanouissait naguère comme la fleur des champs; où l'on devient maître de ses idées, que l'on acceptait naguère telles que vous les envoyait ce Dieu qui donne la pâture aux petits oiseaux et les pensées aux enfants; toute cette vie du collége où l'on apprend à être homme, c'est-à-dire à souffrir, se révélait confusément à la pauvre Marie.

Elle pleurait donc, et en la voyant pleurer, Ernest, qui avait caché jusque-là son chagrin, avec cette pudeur des tristesses viriles que l'on retrouve jusque dans l'enfance, sentit que la force lui manquait et mêla ses larmes à celles de la jeune fille.

Cependant, ce fut lui qui le premier essuya ses yeux :

— Nous allons donc nous quitter, Marie! lui dit-il, en levant à son tour les regards sur elle, « qui vous protégera maintenant quand vous » irez dans la forêt? lorsque vous désirerez un oiseau, qui ira vous le » chercher dans les hautes branches des chênes? Et moi, quand on » m'accusera, quand on voudra me punir, qui élèvera la voix pour » me défendre, puisque vous ne serez plus là, Marie? On me renvoie » parce que j'ai vengé la mort de votre tourterelle. Je regrette bien de » vous quitter; mais je ne me répens pas d'avoir tué cet horrible ani- » mal qui avait fait tant pleurer ma chère Marie, et qui avait dévoré » ce pauvre oiseau qui vous aimait tant ».

Ernest et Marie, tout en pleurant, étaient arrivés au lieu même de cette scène qui avait tenu une si large place dans leur vie d'enfance. Ernest montra de la main l'endroit où s'était passé ce petit drame qui se terminait par le départ de celui qui en avait été le héros.

— C'est là, dit-il d'une voix où perçait un accent affaibli de la colère dont il avait été animé, si c'était à refaire, je le referais encore.

On trouvera sans doute qu'Ernest était un coupable bien endurci, puisqu'au moment même de subir le châtiment de sa faute, il était si loin de se repentir. Cependant, son cœur n'était point aussi mauvais que le lecteur a pu le croire au premier abord, et comme il faut dire le bien et le mal, on va voir que le caractère du futur élève de l'Université offrait quelques bons germes qui, livrés à cette grande cultivatrice qui prend à ferme les intelligences et les cœurs de tous les enfants de la France, produiront peut-être plus tard une belle moisson.

Il avait parcouru avec Marie toutes les allées du jardin, en s'arrêtant auprès de chaque arbre, en s'asseyant sur chaque banc, et l'on eût dit qu'ils ne pouvaient faire un pas sans retrouver un souvenir de leur vie d'enfance, avec ses années si riantes et si belles, où chaque jour était une joie, chaque moment un plaisir. Dans ce lieu où ils avaient si souvent couru, joué, ri, sauté, si longtemps vécu ensemble, ces heures folâtres, étourdies, sans chagrin, sans prévoyance, s'éle-

Digitized by Google

vaient toutes à la fois, en tourbillonnant comme un joyeux essaim d'abeilles, et voltigeaient autour d'eux en les touchant au front de leurs ailes dorées. Ils se promenaient ainsi dans leur existence passée, et, à mesure qu'ils avançaient, laissant derrière eux toutes les émotions enfantines qui se réveillaient sous leurs pas, ils étaient arrivés sur le seuil de la maison, de l'autre côté duquel était l'avenir, lorsque Ernest, se retournant brusquement, dit à Marie :—Marie, j'ai quelque chose à vous demander.

Marie leva sur lui deux grands yeux bleus, où il était facile de lire une promesse.

— C'est de me remplacer auprès du vieux Michel, continua Ernest, l'ancien garde à qui j'allais porter tous les mois la moitié de l'argent que me donnait ma grand'mère, on ne l'aime pas à la maison, parce que c'est lui qui m'a appris à tirer. Vous irez, n'est-ce pas, Marie? Il est pauvre, et, après vous, les deux seules personnes qui m'aiment ici, c'est Michel et son chien.

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi, Ernest; je vous remplacerai auprès de Michel, et je caresserai pour vous son chien, répondit tristement Marie.

Ce legs d'une bonne action, offert et accepté, fut la dernière parole échangée entre les deux enfants. « Monsieur Ernest! où est monsieur Ernest? voilà la diligence qui part »; on entend ce cri répété de tout côté. C'est à peine si le jeune lycéen, arrivant tout essoufflé, a le temps d'embrasser sa grand'mère, qui, en baisant au front le voyageur, met sur le compte du départ de son petit-fils une larme qu'elle donne peut-être à la mémoire de son chat si méchamment assassiné.

Le voilà dans la voiture, le jeune lycéen, rapidement emporté vers la grande ville qu'il ne connaît pas, et vers un avenir qu'il ignore. Va, pauvre enfant promis à l'Université, cette nourrice mercenaire qui donne un sein banal à toute une génération, et dont le lait équivoque devient un suc salutaire pour les uns et se change en poison pour les autres! va chercher cette instruction de l'esprit, séparée de l'éducation de l'âme, va demander la lumière aux rayons de ce soleil sans chaleur! va jouer à deux dés la candeur de tes sentiments, la dignité de ton caractère, la fraîcheur de ton innocence; va t'abreuver à cette source où le crime puise aussi souvent que le génie. Oublie tes grands bois si beaux et si verts, les oiseaux du ciel, tes amis, les gazons si touffus, l'air si pur, ton horizon sans limites. Tu as treize ans et déjà la page de ton enfance se tourne pour jamais. Le lycée est la société qui commence avec le contraste de ses caractères, la lutte de ses intérêts, ses orages, ses haines, ses hypocrisies. Courage, enfant, demain tu seras écolier, c'est-à-dire homme.

Lorsque la voiture qui emportait Ernest passa devant la petite mai-

Digitized by Google

son, il se pencha à travers la portière, et aperçut Marie qui lui fit un dernier signe d'amitié. Puis la pauvre enfant se renferma dans sa chambre pour donner un libre cours à ses sanglots. Son éducation se faisait, elle apprenait le malheur. Un mois auparavant, la pensée de la mort si triste et si sombre était entrée dans son esprit; aujourd'hui, elle connaissait les amertumes d'un premier adieu.

II.

UN GRAND ÉVÉNEMENT DANS UNE PETITE VILLE.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis cet événement. On avait complétement oublié le crime et le criminel. Ernest suivait ses études à Paris; le chat lui-même qui, empaillé par les ordres de sa maîtresse, avait longtemps figuré dans son salon comme un monument du délit, s'était vu relégué, à la mort de la vieille dame, au fond d'un grenier. Par un triste retour des choses de ce monde, sa gloire était tombée de son piédestal, et son apothéose n'avait pas été à plus longue échéance que les apothéoses du Panthéon. C'était bien la peine d'être né chat, vraiment!

Cette catastrophe domestique avait été suivie d'une autre catastrophe dont les conséquences un peu plus graves s'étaient fait sentir jusque sous l'humble toit de madame de Saiseval : nous voulons parler de la chute de Napoléon. La veuve du colonel de l'Empire avait toujours nourri l'espérance de voir la munificence impériale descendre sur ses filles. Elle attendait qu'Anna et Marie eussent atteint leur douzième année, afin de les envoyer terminer leur éducation dans le pensionnat de madame Campan, ce Saint-Cyr mondain où l'on élevait les femmes pour le bal. Madame Campan était une amie de sa famille, elle lui aurait donc confié volontiers ses enfants si elle avait pu faire entrer à la fois à l'établissement d'Ecouen ses deux filles qu'elle ne voulait point séparer. Mais les désastres des dernières campagnes de Napoléon coïncidant avec l'époque où Anna et Marie atteignirent l'âge fixé, les démarches de madame de Saiseval échouèrent, et les deux sœurs furent assez heureuses pour éviter cette dangereuse épreuve. Plus tard, l'Empire en s'écroulant enleva à madame Campan la direction d'une institution prétentieuse et maniérée que Napoléon, assez mauvais entendeur de tout ce qui concernait les femmes, avait prise pour une de ces fleurs aux parfums suaves et doux, dont la racine s'enfonce dans le sol, et qui n'était en réalité qu'une rose artificielle jetée sur sa gloire.

Digitized by Google

Avec la Restauration, un nouveau monde succédait au monde impérial. Toute la féerie de cette épopée militaire qui avait coûté tant de sang aux veines de la France, tant de sacrifices à la dignité humaine, tombait, et l'on voyait disparaître cette cohue de gloires aux panaches ondoyants, aux brillantes épaulettes, victorieux généraux, élégants aides-de-camps, poussière dorée qui tourbillonnait autour du soleil des batailles. A cette société belliqueuse succédait une autre société d'une humeur plus calme et plus reposée. L'aristocratie ancienne reparaissait en France, mais faible et avec des blessures saignantes, et l'aristocratie d'argent se préparait sourdement à prendre cette suprématie que lui léguait la chute de la victorieuse aristocratie du sabre, à qui les événements n'avaient point laissé le temps de devenir une aristocratie d'épée.

Ce fut à la suite de ces grandes commotions qu'un général de l'Empire, qui n'avait jamais résidé dans ses terres, se trouva contraint par le cataclysme impérial qui dérangeait sa fortune, de mettre en vente le beau manoir de Saint-Vincent, situé à deux lieues de Châteauneuf.

La nouvelle de cette vente fut un événement pour toutes les localités voisines. Sans doute le nouveau propriétaire, quel qu'il fût, n'imiterait point son devancier. Il résiderait dans cette belle terre. Ces portes si longtemps fermées allaient donc se rouvrir, ces cours désertes et mornes se remplir et s'animer, ces salles vastes et silencieuses que les mères indiquaient du doigt à leurs petits enfants pour les effrayer, tant il y avait de religieuse terreur dans l'édifice abandonné, ces salles d'où l'on voyait de temps à autre quelque oiseau sinistre s'échapper à travers une fenêtre à laquelle les vitres manquaient, recevraient bientôt de nouveaux hôtes.

Pendant le temps que durèrent les enchères, ce fut là le sujet unique de tous les entretiens de Châteauneuf. On discutait la fortune des différents acquéreurs qui se présentaient; les chances de chacun, les espérances que pouvait fonder le pays sur leur caractère, leur opulence ou leur libéralité. Les femmes espéraient un châtelain plein de goûts pour les bals et les fêtes, et leur imagination aux pieds légers dansait déjà dans la grande salle; les chasseurs, qui sont nombreux dans ces contrées giboyeuses qui avoisinent les forêts de Châteauneuf, de Senonches et de Dreux, souhaitaient un propriétaire tolérant et un hôte aimable, le médecin un malade, les marchands un acheteur.

C'était chaque jour un nouveau bruit, une rumeur nouvelle; on se communiquait ses découvertes, ses idées, ses soupçons et ses craintes. Tout le pays avait la fièvre. Pas une voiture de poste ne pouvait traverser la grand'route sans renfermer un acquéreur. Le manoir de Saint-Vincent était, aux yeux des habitants de Châteauneuf, le centre du monde, parce qu'il était le centre de leurs idées; le point vers le-

Digitized by Google

quel devaient accourir tous les voyageurs, parce que c'était la capitale de leurs espérances et de leurs illusions.

A cette époque, le notaire devint une puissance. Ses paroles étaient attendues comme des oracles; car il en est d'un notaire de petite ville à la veille d'une enchère comme d'un médecin au moment d'une contagion. Dans les grandes cités qui sont le centre des affaires, les plus graves événements sont à peine aperçus, et il n'y a guère que les révolutions qui fassent détourner la tête; mais quand on se rapproche de la circonférence, l'importance des plus petits faits augmente en raison directe de la longueur du rayon. Il y a tel trou de fourmi, où la goutte d'eau, tombant d'une rose qu'elle vient de rafraîchir, est un déluge; tel lieu de France où la déchéance d'un maire vaut la déchéance d'un Empereur.

Madame de Saiseval, qui partageait la préoccupation générale, prenait souvent pour but de ses promenades avec Anna et Marie le manoir de Saint-Vincent. Il lui semblait qu'elle avançait ainsi le moment où se rouvrirait cet édifice si longtemps fermé. Assise entre ses deux filles sur la verte pelouse qui conduisait à la porte d'entrée, elle laissait ses pensées s'égarer dans un avenir où il y avait une chance de plus, depuis qu'elle savait que le manoir allait passer dans de nouvelles mains. Etrange effet de l'imagination! Ces bâtiments, se dorant aux rayons de ses espérances, lui semblaient déjà plus riants et plus beaux, tandis qu'Anna et Marie répétaient souvent qu'elles ne pouvaient tourner leurs regards vers ces sombres murailles sans éprouver un serrement de cœur.

Enfin le jour si longtemps attendu arriva, et l'on apprit que l'acquéreur se nommait le comte de Glandevez. Puis les détails vinrent peu à peu. Il n'était point marié, quoique depuis longtemps sorti de la jeunesse. Il joignait à une grande fortune le titre de pair de France. Il appartenait par sa naissance à l'ancienne noblesse, mais il comptait parmi ceux de ses membres qui, se détachant de leur corps, en 89, se mêlèrent aux opinions et aux événements dont les dernières secousses agitaient encore notre pays.

La première année se passa sans que M. de Glandevez parût à Saint-Vincent. Il avait livré le bâtiment aux ouvriers, et la restauration de l'édifice avançait plus lentement que l'imagination des habitants de Châteauneuf. Cette année, qui compta double dans la plupart de ces vies, s'écoula cependant comme toutes les années, et, au mois de mars de l'an de grâce 1817, le nouveau propriétaire vint enfin s'installer dans son domaine.

Si les caquets voulaient se donner une capitale, ils choisiraient une petite ville. L'arrivée du comte de Glandevez dans le canton fut donc le signal d'une prise d'armes générale dans le royaume du babil.

Digitized by Google

Quand un homme riche et qui n'est point engagé dans les liens du mariage survient, c'est un aliment de plus pour les conversations, et il y a si peu de sujets de conversation dans une province! En outre, tout homme qui n'est pas marié est un mari possible. Comme il n'appartient à aucune personne du sexe en particulier, il appartient au sexe en général. C'est un patrimoine indivis que chaque famille s'attribue plus ou moins; son nom entre dans les insomnies des veuves et dans les projets des mères. On sait le nombre des fermes qu'il possède; on suppute ses arpens de bois, on devine les rentes qu'il peut avoir sur l'Etat. Dès qu'il paraît, toute parole est une question, tout regard est un interrogatoire. Sa destinée est un de ces terrains vagues sur lequel toutes les espérances vont chercher un rayon de soleil.

Le comte de Glandevez n'était point établi depuis un mois dans sa nouvelle propriété, et avait à peine fait à Châteauneuf les premières visites de voisinage, que son nom avait été mêlé à bien des conversations et que sa fortune était entrée dans bien des calculs.

La première de toutes, Aglaé conçut une pensée qui devait la tirer de cette vie de province, dans laquelle elle trouvait que l'air et la lumière lui manquaient à la fois. Elle avait débattu avec elle-même les avantages et les inconvénients de son projet; et elle avait fini par conclure que le mariage auquel elle songeait, en lui ouvrant l'entrée du grand monde, pouvait seul la transporter sur un théâtre digne de son intelligence. Aglaé avait une âme d'ambitieux dans un corps de jeune fille; elle voulait à tout prix sortir des conditions d'infériorité dans lesquelles elle se trouvait emprisonnée. Toutes les autres conditions étaient secondaires à ses yeux. Comment en aurait-il été autrement? Une femme qui veut parvenir n'a que cette route ouverte devant elle. Le mariage est un incident dans la vie d'un homme, mais c'est toute la vie d'une femme. Par le mariage, l'homme rentre dans la vie domestique et intérieure, mais c'est par le mariage seulement qu'une femme peut entrer dans la vie extérieure et publique.

Aglaé, remerciant le hasard qui lui envoyait cette belle chance, se promit de ne la point laisser échapper. Elle craignit de bonne heure de rencontrer un obstacle à ses projets dans la maison de madame de Saiseval, et elle voulut pressentir à ce sujet Anna et Marie.

Un jour qu'assise entre les deux sœurs, sous une verte charmille, elle venait de passer en revue celles de leurs amies qui s'étaient récemment mariées, elle laissa tomber négligemment le nom de M. de Glandevez. Le même cri partit en même temps de ces deux fraîches bouches, et ce cri n'était point favorable au vieux pair de France.

— C'est le plus vulgaire des hommes, dit Anna en levant ses deux grands yeux noirs sur Aglaé.

— C'est un siècle, ajouta Marie.

Digitized by Google

— C'est une position, reprit à voix basse Aglaé, avec un mouvement imperceptible de joie...

Sous tout autre rapport, il faut l'avouer, le nouveau châtelain n'était point un parti fort avantageux. Agé déjà de cinquante-cinq ans, il n'avait point reçu en partage, de la nature, un de ces caractères heureux qui donnent une seconde jeunesse à quelques hommes privilégiés. Tout en lui semblait taillé à angles aigus, le moral comme le physique. Professant en politique les opinions les plus libérales, il gouvernait sa maison avec un despotisme complet : il parlait en tribun, il agissait en visir. Toutes ses actions, les plus importantes comme les plus légères, n'annonçaient qu'un mobile : l'égoïsme, mais un égoïsme naïf jusqu'au ridicule, candide jusqu'à l'effronterie. Ainsi sa table était délicatement servie, mais ses vins n'étaient point supportables, et, lorsque ses amis intimes lui en faisaient l'observation, il répondait avec un naturel parfait : « C'est que, voyez-vous, je n'en bois pas. » Quand par hasard la conversation tombait sur le mariage, il avouait que, dans sa jeunesse, il n'y avait pas songé, parce que le célibat lui paraissait une situation plus agréable. « Mais patience, ajoutait-il, je me fais vieux, et j'ai toujours eu l'idée que je me retirerais dans le mariage comme dans un couvent, en ayant soin de me choisir une jolie abbesse. »

Est-il besoin de dire que M. de Glandevez était esprit-fort, et que, pour la philosophie et la religion, il en était resté à M. de Voltaire, où tout au moins à M. de Condorcet? Sa conversation était bariolée de toutes les impiétés de sa bibliothèque. Une de ses plus grandes jouissances était de poursuivre de ses quolibets voltairiens le curé du petit village qui avoisinait son château ; et, comme ce dernier, après avoir supporté pendant quelque temps ces assauts avec une patience évangélique, s'abstint de reparaître dans une maison où la dignité de son caractère pouvait être compromise, M. de Glandevez le proclama jésuite, et dit, à qui voulut l'entendre, qu'il n'avait jamais rencontré un fanatique aussi intolérant que le curé de Saint-Vincent. Sceptique en religion, le châtelain était, en morale, un cynique. Madame de Saiseval se voyait souvent obligée d'imposer silence à ce hardi conteur. Il portait dans la conversation un libertinage de paroles, qui, avec l'âge sans doute, avait remplacé le libertinage de sa conduite : triste consolation de ces roués émérites, qui bégaient d'une voix cassée des anecdotes de ruelle, et croient rajeunir leur caducité par la licence de leurs propos.

Au milieu de tous ses défauts, M. de Glandevez avait une qualité dont il était extrêmement fier : c'était l'exactitude, mais une exactitude poussée jusqu'au fanatisme. Espèce d'homme-horloge, toutes les actions de sa journée étaient étiquetées avec une régularité incroyable;

Digitized by Google

sa vie tournait avec l'aiguille autour du cadran, en s'arrêtant mécaniquement aux mêmes stations, en repassant inévitablement par les mêmes étapes. On peut dire qu'il tenait son existence en partie double, pour être bien sûr de ne s'écarter en rien de la règle qu'il s'était tracée. Tous les ans, le même mois, le même jour, à la même heure, il partait pour Paris; tous les ans, le même mois, le même jour, à la même heure, il se rendait dans ses terres, et jamais il n'avertissait à l'avance ses domestiques, qui devaient se souvenir que le 5 mars, à cinq heures du soir, il fallait que le dîner fût sur la table, parce que, à cinq heures cinq minutes, la chaise de poste de leur maître entrait invariablement dans la cour d'honneur. M. de Glandevez poussait à un si haut degré cet esprit d'exactitude et de régularité, qu'il se brouilla, une fois, pendant près de quinze jours, avec madame de Saiseval, parce qu'elle avait manqué de se rendre à un dîner prié, pour rester auprès d'une de ses filles qui avait été saisie d'une indisposition subite. A toutes les raisons qu'on lui donnait, il répondait qu'on ne dérangeait point ainsi la symétrie d'une table en lui enlevant trois convives, et que madame de Saiseval aurait fort bien pu venir avec celle de ses filles qui se portait bien et laisser l'autre chez elle, car, ajoutait-il, « il ne faut aux malades que de la tranquillité et de la solitude. »

Ces ridicules formaient ce qu'on aurait pu appeler la surface de la physionomie de M. de Glandevez : c'était là le côté extérieur de son caractère, et aux yeux de la plupart des observateurs, qui s'en tiennent aux apparences, il passait pour un assez bon homme dont les manières faisaient sourire, mais dont la nature était au fond franche et bienveillante. Des observateurs plus attentifs, en examinant de plus près son caractère, en étudiant l'éclat qui animait encore ses yeux fauves, lorsque quelques passions violentes venaient à l'agiter, l'auraient peut-être jugé plus sévèrement. Il y a, à côté de la bonhomie véritable, une fausse bonhomie, et celle-ci est admirable pour donner le change. C'est quelquefois un grand avantage que d'avoir des défauts qui masquent les vices, et c'est ainsi qu'on vit Louis XI éviter en partie les malédictions de son siècle et tromper la postérité même, en tirant ses ridicules comme un rideau sur ses sanglantes cruautés. Le grotesque tempérant l'odieux, le frisson qu'excite cette caricature du crime se termine par un sourire.

En observant d'une manière attentive M. de Glandevez, peut-être aurait-on éprouvé un sentiment pareil. Cette enveloppe d'habitudes méthodiques, de petitesses mesquines, de tyrannies de détails, qui toutes avaient leur source dans l'égoïsme, pouvait cacher un cœur froid, un esprit opiniâtre dans ses desseins et qui allait à son but par toutes les routes, sans hésiter à écraser les obstacles qu'il trouvait sur ses pas. Derrière la comédie de ces burlesques défauts pouvait se re-

Digitized by Google

muer un de ces drames qui sortent des passions les plus fortes de notre nature.

Celui qu'on appelait un bon homme dans la petite ville de Châteauneuf avait traversé sans naufrage les époques difficiles de la Révolution et de l'Empire, et il avait conservé sous la Restauration sa position et sa fortune. C'était un de ces personnages habiles, qui, servis par un admirable odorat politique, sentent venir de loin les élévations et les chutes. Le comte de Glandevez avait pratiqué, dans sa longue vie, tous les dévouements et tous les enthousiasmes. Quand quelque événement grave se préparait, il disparaissait la veille et restait invisible le jour de la crise, invariablement retenu par une maladie périodique, qui l'empêcha de prendre part à tous les dénouements qui se succédèrent de son temps.

En revanche, il était l'homme de tous les lendemains. Conventionnel le lendemain du treize vendémiaire, directorien le lendemain du dix-huit fructidor, bonapartiste le lendemain du dix-huit brumaire, il apporta son vote au sénat pour la déchéance du tyran, le lendemain où il apprit que le grand homme de la veille avait été abandonné par l'Empereur Alexandre.

Dans les Cent-Jours, il se dirigea vers Gand; mais il fut atteint de sa maladie sur la frontière, et là il attendit la bataille de Waterloo. Comme il était dangereux d'avoir une opinion, dans un moment où Napoléon pouvait se relever ou tomber pour jamais, le comte de Glandevez eut la fièvre. Blücher arriva et fit pencher la balance contre l'Empereur; alors M. de Glandevez alla prendre, au service du Roi Louis XVIII, sa dernière dose de quinquina à Bruxelles. Mais qui sait dans quel lieu et au service de qui il l'eût prise, si au lieu de Blücher qu'attendait le duc de Wellington, le général Grouchy avait débouché dans la plaine? M. de Talleyrand disait, au sujet de cette fièvre officielle qui gagnait son collègue au sénat, la veille de toutes les catastrophes: « Ce diable d'homme fait toujours, avec son quinquina, des libations à Jupiter vainqueur. »

On pouvait donc croire que ce que le vulgaire prenait pour de la bonhomie chez M. de Glandevez n'était que le cynisme d'une nature égoïste qui ne sentait pas le besoin de voiler ses défectuosités; ou bien peut-être la perversité de cette nature mesurait-elle son expression aux circonstances ordinaires ou extraordinaires dans lesquelles elle se trouvait, et ces défauts, qui faisaient sourire dans la vie vulgaire, n'étaient-ils que l'enfantillage de ses vices.

Aglaé, en entreprenant avec l'inexpérience de son âge de lutter contre un tel adversaire, n'avait ni apprécié l'étendue de la tâche qu'elle s'imposait, ni sondé dans toutes ses profondeurs ce cœur dont elle ne pénétra que peu à peu les détours. Cependant, elle parut

Digitized by Google

d'abord avoir acquis un grand ascendant sur M. de Glandevez, et la médisance remarquait que, presque tous les jours, le carosse du comte s'arrêtait devant la maison du juge de paix de Châteauneuf. Depuis l'arrivée du noble châtelain, les goûts de la jeune fille étaient devenus singulièrement sérieux, et ses amusements s'étaient empreints d'une gravité peu commune à son âge. M. de Glandevez aimait beaucoup les échecs, Aglaé avait voulu apprendre ce jeu et elle y déployait toutes les ressources de son caractère, plein de dissimulation et de ruses. Il y avait quelque chose de vraiment dramatique à suivre ces parties. C'étaient des surprises sans nombre, de trompeuses séductions, des piéges, de lentes perfidies, au bout desquels le *mat* arrivait cruel, inexorable, d'une manière soudaine et imprévue. Elle mettait son âme dans son jeu, et le comte, qui était un joueur très-habile, avait conçu pour son élève un sentiment d'admiration qu'il ne pouvait cacher. C'est que, dans son élève, il sentait presque son maître. Il lui disait une fois que si Laclos, dont il avait été l'ami dans sa jeunesse, l'avait vue devant un échiquier, il l'aurait aimée.

Peu à peu une intimité étonnante, entre deux personnes d'un âge si différent, s'était établie entre Aglaé et M. de Glandevez. Ces deux caractères avaient de secrètes harmonies et semblaient communiquer ensemble comme ces édifices qui, séparés à la face du sol, se réunissent au-dessous par de mystérieux souterrains. Aglaé dut au comte la connaissance d'un monde qu'elle n'avait point vu, mais qu'elle avait à demi deviné. La conversation du châtelain et les livres de sa bibliothèque, digne en tout de la régence, achevèrent de pervertir ce jeune cœur. La famille d'Aglaé, habituée à approuver aveuglement sa conduite, ne mettait aucune opposition à ces rapports dangereux. Le juge de paix, convaincu de la supériorité de sa fille, ne doutait pas que toutes les visites du comte n'aboutissent à un mariage.

Le bruit commençait à en courir dans la petite ville, lorsque, tout à coup, les visites de M. de Glandevez s'arrêtèrent, puis recommencèrent au bout d'un mois, mais pour ne se renouveler qu'à de longs intervalles.

Quelle était la cause de ce refroidissement? quel orage intérieur avait précédé cette rupture? C'est ce que personne ne put dire. On supposa bien, dans les premiers moments, qu'Arthur Mobray, jeune homme plein de grace et cavalier accompli, qui résidait alors au château de Saint-Vincent et à qui la malignité publique trouvait un grand air de famille avec le châtelain, pouvait être la cause de cette péripétie. Dès que les assiduités de M. de Glandevez avait été remarquées, Arthur s'était montré fort empressé auprès d'Aglaé, qui n'avait pas paru insensible à ses attentions, car enfin, malgré la profondeur de ses combinaisons et la maturité de ses calculs, elle était femme. Mais

Digitized by Google

ces suppositions, quel que fût leur degré de vraisemblance, tombèrent devant le sang-froid de la jeune fille, qui soutint les regards avec une tranquillité qui déconcerta les soupçons. Lorsqu'on la vit reparaître au manoir de Saint-Vincent, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, mais cependant maîtresse d'elle-même, lorsqu'on la vit parler, le sourire sur les lèvres, à M. de Glandevez et à M. Mobray, on dut croire que l'on s'était trompé et l'on renonça à éclaircir une énigme devenue impénétrable pour tout le monde.

Deux ou trois femmes crurent remarquer cependant que lorsqu'Aglaé ne pensait point être surveillée, ses regards, en se portant de M. de Glandevez sur M. Mobray, et de M. Mobray sur M. de Glandevez, prenaient une expression étrange. Quelquefois, lorsqu'elle levait les yeux sur Arthur, un éclair semblait illuminer son visage, ordinairement froid et composé; mais cet éclair était si rapide qu'on ne pouvait démêler s'il exprimait l'amour ou la haine, et peut-être ces deux passions se heurtaient-elles sur sa physionomie comme dans son cœur. Elle se contenait mieux avec le comte. Leurs conversations étaient devenues des espèces de parties d'échecs, où chacun des deux combattants déployait beaucoup de circonspection. Entre ces trois personnes, on eût dit souvent qu'il y avait un secret. S'il en était ainsi, toutes trois semblaient d'accord pour ne point le révéler : mais il y avait cette différence qu'Aglaé et le comte paraissaient s'en souvenir sans en parler, tandis qu'Arthur paraissait observer le silence de l'oubli.

Il témoignait en chaque occasion à Aglaé cette indifférence profonde qu'on ne peut ressentir que pour les personnes sur lesquelles on n'a jamais arrêté son attention. Cette indifférence n'était pas même nuancée de cette légère teinte de fatuité dans laquelle la médisance voit ordinairement un souvenir. Chose étrange! les assiduités d'Arthur avaient commencé, on l'a dit, au moment où celles du comte n'étaient un mystère pour personne; et, à peine avait-on eu le temps de les remarquer, car trois semaines après, l'intimité qui s'était établie entre la famille du juge de paix et M. de Glandevez ayant cessé tout à coup, on vit en même temps Arthur reprendre son attitude froide et réservée.

Il échappa cependant, un soir, à M. de Glandevez, une parole qui aurait pu donner à penser. Aglaé était assise à une table de whist, et, suivant l'expression consacrée, elle faisait la chouette à M. de Glandevez et à Arthur.

— Veillez bien sur vous, lui dit le comte en souriant non sans quelqu'ironie, après avoir gagné la première manche, vous savez qu'avec nous vous avez l'habitude d'être battue.

Un frisson imperceptible passa sur le front d'Aglaé qui répondit cependant d'une voix calme :

Digitized by Google

— Vous savez, monsieur le comte, que j'ai toujours la main heureuse pour les revanches; attendons la revanche pour juger la partie.

Sans doute il n'y avait rien que de fort ordinaire et de bien naturel dans cet échange de paroles qui pouvait avoir été amené par le jeu. Mais pourtant cela avait été dit d'un ton de voix particulière, et l'on aurait pu croire qu'il y avait quelqu'allusion moqueuse derrière cet avis du comte de Glandevez.

A cette époque le comte, qui jusque-là n'avait eu que des relations éloignées avec madame de Saiseval, commença à la voir d'une manière plus intime et plus suivie. Ses visites se multiplièrent; depuis que son carrosse s'arrêtait plus rarement devant la porte du juge de paix, il était continuellement sur la route de l'habitation de madame de Saiseval qui, souvent aussi, conduisait le dimanche ses deux filles au château, dont le propriétaire semblait trouver beaucoup de plaisir à la recevoir.

Dès-lors les conversations qui n'avaient attaqué qu'avec modération Aglaé, parce qu'on la craignait généralement, se précipitèrent dans cette nouvelle voie. On eût pu croire d'abord que le comte de Glandevez avait des vues sur Anna ou Marie; mais après une longue conversation d'Aglaé avec les deux sœurs, le bruit se répandit que c'était madame de Saiseval qui était l'objet des attentions du vieux pair de France.

La tempête commença alors à gronder dans toute sa fureur. Le notaire disait entre deux gros rires qu'il espérait que le châtelain ne lui ferait pas tort du contrat. Une femme répondait, en pinçant les lèvres, qu'elle était loin de croire qu'un homme aussi riche et aussi bien né fît la folie d'épouser les restes de beauté d'une personne qui avait deux grandes filles à marier. Quand madame de Saiseval entrait dans le salon où se réunissait la société chaque soir, on chuchotait à son approche, ou bien on lui demandait, avec affectation, des nouvelles de M. de Glandevez. On vit, dans cette occasion, quelque chose de bizarre. Toutes les femmes, jusque-là, avaient témoigné beaucoup de sympathies à madame de Saiseval; souvent elles l'avaient plaint de la modicité de sa fortune. Eh bien! maintenant elles semblaient lui en vouloir du bonheur qu'elles croyaient prêt à lui arriver. C'était sans doute par l'excès d'une sensibilité qui craignait de ne plus trouver matière à s'exercer, ou bien encore, pénétrées de tous les inconvénients et de tous les ennuis attachés à l'opulence, auraient-elles voulu se dévouer pour elle et écarter de sa tête, à leurs risques et périls, ce million dont elles la croyaient menacée.

Il faut avouer que madame de Saiseval motivait peut-être, par l'accueil empressé qu'elle faisait au comte de Glandevez, les bruits qui commençaient à courir. Il y avait d'ailleurs une personne qui, en

Digitized by Google

s'enveloppant du dehors de l'indifférence, épiait toutes les actions, toutes les paroles, les gestes mêmes de madame de Saiseval, remuait contre elle les esprits, soulevait les jalousies, attisait les haines avec une puissance d'intrigue qui ne demandait qu'un plus grand théâtre pour produire de graves événements. Cette personne, c'était Aglaé. Il en existe plus qu'on ne croit de ces génies obscurs qui, renfermés par la Providence dans les limites étroites du foyer domestique, emploient à brouiller deux personnes autant d'habileté qu'il en faudrait pour diviser deux peuples; princesses des Ursins, ou Lucrèces Borgia de la vie bourgeoise, dont le génie, emprisonné dans quatre pieds carrés d'horizon, excite des tempêtes dans un verre d'eau et bouleverse l'empire de l'infiniment petit.

Au moment où l'attente de l'imperceptible public de Châteauneuf était la plus grande, et où l'effervescence des esprits était au comble, on apprit que le comte de Glandevez allait donner un de ces dîners solennels qui réunissaient, à de longs intervalles, les habitants de Châteauneuf et les propriétaires des manoirs circonvoisins.

Le cabriolet d'Arthur Mobray s'arrêta un soir devant la porte de la petite maison de la veuve; le comte l'avait chargé de porter lui-même une lettre à madame de Saiseval. Était-ce une invitation pure et simple? ou bien cette lettre contenait-elle une nouvelle longtemps attendue? Toujours est-il que madame de Saiseval qui, seule, pouvait résoudre cette question, changea de couleur en lisant le billet; symptôme des grandes émotions, qu'elles soient causées par la douleur ou par la joie.

Pendant qu'elle écrivait quelques lignes pour accepter l'invitation du comte, Arthur avait engagé avec Anna une de ces conversations qui plaisaient tant à la jeune fille; car Mobray, quoique à la fleur de l'âge, avait beaucoup vu le monde, pendant les voyages qu'il avait faits dans presque toutes les parties de l'Europe. La conversation dura encore quelques minutes, puis il salua les trois femmes avec grâce et prit congé d'elles, en leur exprimant combien il serait heureux de les revoir au château, qui, lorsqu'elles n'y venaient pas, était un véritable désert.

Après son départ, madame de Saiseval se leva pour se retirer dans sa chambre; mais, contre son habitude, elle fut obligée d'appeler deux fois Anna pour l'embrasser, lui souhaiter une bonne nuit et lui recommander sa toilette du lendemain. La jeune fille, penchée sur la fenêtre, n'avait point entendu sa mère; elle suivait de l'œil le cabriolet dont les lanternes allumées, brillant dans les ténèbres, semblaient deux feux follets jumeaux qui couraient de front sur la route de la forêt.

Digitized by Google

III.

LES PREMIÈRES AMOURS.

Le manoir de Saint-Vincent était une ancienne abbaye que la révolution de 89 avait sécularisée en la vendant nationalement. L'édifice, construit en briques et d'un style grave et sévère, étalait sa longue façade rouge sur une vaste cour précédée d'une verte pelouse, dans laquelle l'œil se perdait sous de sombres et fraîches allées. Sur la gauche du bâtiment, à quelque distance, on apercevait le petit village, qui semblait être venu s'abriter à l'ombre de la croix qui dominait anciennement l'abbaye; car partout où la croix apparaissait chez nos pères, les hommes comprenaient ce signal, et sentaient qu'il y avait là une protection pour la faiblesse et une espérance pour le malheur. De l'autre côté de la maison, un jardin dont la simplicité monastique rappelait les antiques maîtres du lieu, offrait une promenade assez étendue. En sortant de ce jardin, on entrait dans des bois très-considérables qui composaient la plus grande partie de la fortune du comte et rejoignaient la forêt.

L'intérieur de l'édifice était empreint du caractère de tristesse et de dignité que lui avait donné sa destination première. Dans ses longues salles boisées, on eût dit qu'on respirait encore un parfum de recueillement et de mélancolie; le silence, un doigt sur les lèvres, semblait s'être assis sur le seuil de cette maison qu'il habitait naguère, et, lorsque vous y entriez, un instinct involontaire vous faisait baisser la voix, comme s'il y avait encore eu là quelque dévote oraison à troubler, quelque pieuse méditation à interrompre par des paroles profanes. Sous ces voûtes s'était accomplie toute une histoire de vertus obscures, de bienfaits cachés, de sacrifices généreux; histoire que la main de la mort avait fermée pour jamais et dont il ne restait plus que quelques tombeaux. C'est une des pensées tristes et graves qui vous frappent à la vue des vieux monuments. Combien de vies n'ont ils point vu commencer et finir, combien de destinées s'ouvrir et se fermer! Combien d'espérances se sont posées un moment sous leurs arceaux de pierre, comme de légers oiseaux qui, en passant, s'arrêtent à peine sous le dôme verdoyant de l'arbre qu'ils ne doivent plus revoir!

La cour de Saint-Vincent était déjà pleine de voitures de toute espèce : on y voyait la calèche élégante des châtelains du voisinage, à côté du cabriolet du notaire de campagne et du vénérable char-à-bancs de famille, où trois générations, aïeux, pères et enfants, se plaçant à l'envi, ont la cruauté d'atteler un seul cheval à quatre siècles

Digitized by Google

entassés. Il régnait un grand mouvement dans le château; toute la livrée était sur pied, et l'on annonçait continuellement de nouveaux personnages dans la salle de réception.

La nombreuse compagnie qui la remplissait était divisée en différents groupes; des conversations froides et sans intérêt se croisaient dans tous les sens; il n'y avait point encore de lien dans cet ensemble; c'étaient une foule de petites sociétés éparses, qui attendaient le moment où elles s'assoieraient à la même table pour se confondre; on parlait pour parler, et à chaque instant ce bruit de paroles tombait, languissait, semblait prêt à s'éteindre, puis se relevait, comme au commencement d'une partie de paume, la balle chassée avec une sorte de négligence, va et vient, traverse mollement les airs et paraît, à chaque instant, au moment de rester sur le sol.

Au milieu de ces préludes où les esprits se mettent d'accord et où toutes les intelligences s'interrogent et se répondent avec des notes détachées, pour se monter au même diapason et ne point troubler ce concert intellectuel qu'on appelle une conversation, quelques figures faisaient saillie.

Aglaé, arrivée de bonne heure, était devant un échiquier en face de M. de Glandevez; sa figure paraissait pensive et rêveuse. Elle observait le comte, qui, visiblement impatient, avait contre son habitude fait deux fautes successives : son adversaire venait de lui prendre une tour et un cavalier, pendant qu'au lieu de suivre son jeu il tournait avec anxiété ses regards vers l'horloge. Était-ce l'absence de madame de Saiseval qui lui donnait ces distractions? était-ce simplement l'heure du dîner qui, en s'approchant, lui faisait craindre que cette absence ne dérangeât la symétrie de la table? C'est ce que les personnes qui connaissaient le mieux M. de Glandevez auraient difficilement deviné.

Enfin, heureusement pour lui, heureusement pour tout le monde, avant que l'aiguille ait marqué cinq heures, on vit entrer dans la cour la voiture dans laquelle Mobray était allé chercher les trois convives. Aussitôt que M. de Glandevez l'aperçut, il se leva précipitamment de sa place, alla recevoir la mère et les deux filles sur le perron, et donna à celle-là la main jusqu'au canapé, pendant que Mobray conduisait Anna et Marie. Cette distinction toute particulière ne laissa pas de produire quelque sensation sur la compagnie déjà rassemblée dans le salon. Les trois filles du maire, qui croyaient être belles parce qu'elles étaient grandes, fraîches parce qu'elles étaient rouges, déclarèrent qu'elles n'avaient jamais conçu l'admiration que certains hommes professaient pour les demoiselles Saiseval. La femme du médecin, qui commençait à approcher de l'âge mûr, se rangea entièrement de cet avis, en ajoutant que ce n'étaient que de petites pas-

Digitized by Google

sionnaires qui n'avaient rien de cet aplomb et de cette aisance qui seuls donnent du charme à une femme. Enfin le notaire, qui faisait la cour à la dot d'une des grandes demoiselles rouges, fit remarquer qu'Anna serait peut-être passable, si elle était blonde, et que quant à Marie, les cheveux noirs lui sièraient incomparablement mieux : observation pleine de tact qui lui valut un sourire de la mère de sa prétendue, et de celle-ci un coup d'œil presque tendre. Aglaé seule se tut et continua à observer. Mais tout le monde dans le salon n'avait point des filles à marier, un prétendu à trouver ou à conserver, des charmes un peu mûrs à faire valoir, ou une étude à payer. Aussi, lorsque les deux sœurs parurent toutes brillantes d'une jeunesse et d'une beauté que la simplicité élégante de leur modeste robe blanche relevait encore, il se fit un silence d'admiration autour d'elles. La beauté jouit du même privilége que le génie; l'envie qui l'attaque par derrière n'ose pas la regarder en face, de peur d'être réduite à l'admirer. Les mots piquants que préparaient les trois filles du maire restèrent sur leurs lèvres crispées; la femme du médecin chiffonna son mouchoir avec dépit, et le notaire, la bouche béante, ne pouvait plus détourner ses regards de ces deux charmantes créatures, lorsque la demoiselle grande et rouge le tira de sa méditation en lui marchant lourdement sur le pied, sous prétexte de prendre son bras pour passer dans la salle à manger.

Il en est des repas comme des batailles; dans le premier moment on ne voit rien, on n'entend rien; il y a mêlée. Là on se bat, ici l'on mange. Le corps prend le pas sur l'esprit qui ne se montre que plus tard, lorsque cette première impétuosité est tombée. Mais quand Bonaparte commençait à voir clair dans son échiquier; quand le canon, par de larges trouées, avait percé à jour ces masses opaques dont l'encombrement gênait son regard, et lorsque Rivarol avait vu disparaître les pyramides du premier service sous les assauts énergiques des appétits encore neufs, alors c'était le tour de l'homme de génie, alors s'ouvrait le règne de l'homme d'esprit.

Jamais Mobray n'avait été plus brillant que ce jour-là. Il est vrai que le hasard avait placé son inspiration à côté de lui. M. de Glandevez avait mis à sa droite madame de Saiseval; Mobray était entre les deux sœurs. Il possédait cet art difficile de parler à tout le monde, en ne s'adressant qu'à une seule personne, d'introduire un tête-à-tête dans une conversation générale, et d'apprendre, par une inflexion de voix, à la femme à laquelle s'adressaient ses hommages, que tout cet esprit qu'il dépensait c'était pour elle, que tous ces mots heureux qui tombaient de ses lèvres, c'était sa présence qui les lui inspirait, que tous ces souvenirs d'une vie déjà pleine, quoique bien courte encore, toutes ces richesses d'une imagination féconde, c'était à ses pieds qu'il les dé-

Digitized by Google

posait. Anna reconnaissait à chaque instant ses propres pensées que Mobray avait surprises dans les entretiens que l'intimité de la vie de campagne avait souvent ménagés entre les deux jeunes gens. L'amour-propre d'auteur est un défaut que l'on rencontre en germe dans toutes les âmes; et en entendant ses sentiments et ses idées développés avec tant de charmes au milieu d'un murmure flatteur, il était bien difficile que la jeune fille n'éprouvât pas un peu de sympathie et de reconnaissance pour celui qui lui ménageait, avec une délicatesse si exquise, un triomphe d'autant plus doux qu'il était un secret entre elle et son admirateur.

Or, c'est quelque chose de grave qu'un secret entre un homme de vingt-huit ans et une jeune fille. Ces intelligences tacites qui s'établissent sans qu'on sache dans quel moment, pourquoi et comment, ont souvent plus d'influence sur la vie qu'on n'aurait d'abord pu le croire. On ne saurait plus confondre l'homme avec lequel on s'entend si bien dans la classe des autres personnes de la société; c'est pour vous un homme à part, qui a quelque chose à vous dire que les autres ne vous disent pas, qui vous comprend quand les autres ne savent point vous comprendre; et, lorsque cet homme privilégié a des qualités heureuses, des dehors brillants, un esprit admiré, une parole vive, une figure pleine d'expression, une noble élégance de manières, on s'habitue à arrêter plus souvent sur lui ses regards et sa pensée; tous les hommes à côté de lui vous paraissent froids, communs, petits, vulgaires; il devient à vos yeux la personnification de ces sublimes idées du beau et du grand, dont les femmes, plus que nous encore, portent le type dans leur cœur; car souvent les femmes sont nobles et pures, même en tombant; l'homme aime quelquefois celle qu'il méprise, mais la femme estime toujours celui qu'elle aime, ou plutôt ce sentiment d'estime, d'admiration et d'enthousiasme, est à lui seul tout son amour. Ajoutez à cela que Mobray avait bien jugé Anna en ne lui adressant aucun de ces fades compliments qui réussissent auprès des femmes ordinaires. Il l'avait prise du côté du cœur et de l'intelligence : il avait adopté ses sentiments, épousé ses idées, partagé ses émotions, exprimé ses sympathies. Il avait traité avec elle d'âme à âme. C'est là une flatterie qui honore celle qui en est l'objet, tandis que les adulations qui procèdent par madrigaux sur l'éclat des yeux, les roses du teint, la couleur des cheveux, doivent nécessairement finir par paraître insipides à celle dont l'amour-propre périt d'asphyxie au sein des nuages de cet encens vulgaire.

Tandis qu'Anna s'enivrait de ces dangereux hommages, Marie ne songeait qu'à se livrer à la gaieté de son caractère heureux. Les occasions ne lui manquaient pas : sans parler des nombreux ridicules assis autour de la table, elle avait ramassé un papier qui lui donnait

Digitized by Google

de grandes distractions. C'était tout simplemement le plan en miniature du dîner, dessiné de la main du comte, avec une exactitude géométrique. Jamais la position d'une armée sur un champ de bataille ne fut indiquée avec plus de précision, et la folâtre jeune fille avait seule ainsi le secret de ces clignements d'yeux terribles, de ces mouvements de tête continuels du désolé maître de maison. Certainement le génie de Vatel était apparu ce jour-là à M. de Glandevez, tenant d'une main son épée nue et de l'autre montrant une table vide. Pour comble de malheur, le Vatel du château était malade, et on l'avait remplacé par un novice peu fait pour cette grande place. On allait de calamité en calamité. Au second service le cruel homme posa une charlotte russe sur un réchaud; au début du dîner il avait mis l'anarchie dans les hors d'œuvre. Vint enfin le moment où le désespoir gagna le comte de Glandevez, et où il fut prêt à éclater. On avait enlevé les potages; et au lieu des relevés qu'il attendait, les rôtis commencèrent à déboucher! Figurez-vous Napoléon attendant Grouchy et voyant paraître les colonnes de Blücher à la fin de la bataille de Waterloo.

Enfin le martyre du comte eut un terme : le repas finit, et le désolé maître de maison put donner quelque repos à sa physionomie, sur laquelle avaient lutté péniblement, pendant tout le dîner, le sourire aimable qu'il essaya de faire à sa voisine et la grimace de mécontentement qu'il adressait à son maître d'hôtel. Les convives se levèrent de table, chacun avec des dispositions différentes. Madame de Saiseval semblait impatiente, comme si elle avait quelque chose de grave à dire ou à apprendre; Marie toute rieuse montrait le plan du dîner à Anna, qui, pensive et préoccupée, baissait ses grands yeux noirs, comme si elle avait voulu lire dans son propre cœur; Mobray l'observait à la dérobée. Il y avait à quelques pas d'eux une personne qui, pendant le dîner, avait gardé un profond silence, écoutant ce qui se disait et suivant les regards sans que sa physionomie trahit sa propre pensée. Aglaé n'avait rien laissé échapper, ni paroles, ni gestes, ni même ces mouvements imperceptibles qui passent comme des ombres fugitives. Trop éloignée de M. de Glandevez et de madame de Saiseval pour que leur conversation arrivât jusqu'à ses oreilles, elle les avait pour ainsi dire écoutés des yeux. Cet entretien semblait la préoccuper au plus haut degré, et pourtant sa figure était restée impassible et calme. Il y eut un seul instant où un éclair de passion traversa son visage, ce fut lorsqu'en se détournant elle vit les regards de M. Mobray rencontrer ceux d'Anna. Sa physionomie devint d'une pâleur livide; ce n'était plus un froid calcul qui était inscrit sur son front. Puis elle tomba dans une méditation profonde; et qui aurait pénétré l'intérieur de cette âme aurait peut-être surpris un grand

Digitized by Google

combat qui s'y livrait. A l'instant dont nous parlons, elle reportait sans cesse ses regards d'Anna sur M. Mobray et de M. Mobray sur M. de Glandevez. Comme celui-ci, en passant devant elle, lui demanda le sujet des graves réflexions qui l'avaient occupée pendant le dîner, elle répondit : « J'arrange dans ma tête une partie d'échecs que je veux gagner ».

C'était une de ces soirées lourdes et chaudes du mois d'août. Le ciel était si bas, qu'il semblait toucher la cîme des ormes qui formaient l'avenue du château. On aurait en vain cherché l'apparence de la brise la plus légère; un calme profond régnait au loin. Sur la terre, le feuillage des arbres, droit et immobile, semblait une de ces vastes toiles où le pinceau de Cicéri a imité la nature; dans le ciel, quelques nuages aussi noirs que de l'encre, apparaissaient comme des rocs enchâssés dans un fond d'azur. Tout le monde était descendu dans le jardin. Les jeunes filles causaient de toilette et de danse, et le notaire contait ses exploits chasseurs à Marie, qui cessa de rire un moment pour soupirer, en songeant à cet ami d'enfance, depuis de si longues années absent, au pauvre Ernest qui avait jadis ménagé dans une mare un bain involontaire au Nemrod du notariat. Peu à peu la conversation devint générale, et, par un de ces effets de l'influence de la nature physique sur la nature morale, elle prit une teinte sérieuse; car il y avait alors dans les airs un de ces orages de chaleur, peut-être plus tristes et plus solennels encore que les tempêtes bruyantes, dans lesquelles la pluie tombe et le tonnerre fait entendre au loin ses roulements. Il semble, quand la foudre gronde, que c'est la voix gémissante de la nature, pleurant et se plaignant, au milieu des convulsions de la souffrance. Mais lorsque les éclairs se succèdent rapides et pressés, au sein d'un silence sinistre, et que les cieux arides ne laissent point échapper une goutte d'eau dans une atmosphère embrasée, ne dirait-on pas une de ces douleurs immenses qui gardent sur leur cœur un poids de larmes, une de ces agonies sans paroles et sans plaintes, qui se tordent dans un désespoir muet. Chaque fois que la nue vient à s'illuminer, l'œil croit plonger à travers une large plaie, dans ce mystère de douleurs qui l'environne; il suit l'éclair bleuâtre, comme un poignard dont la lame brille un moment dans l'ombre, et s'enfonce dans une poitrine sanglante, sans qu'un seul gémissement s'en échappe, pour annoncer que la victime a cessé d'exister.

Toutes les respirations étaient entrecoupées. Il y avait je ne sais quelle inquiétude vague sur le front des femmes. De temps à autre, les chiens de la ferme faisaient entendre ces hurlements funèbres qui mettent la tristesse dans le cœur. Anna, pensive et préoccupée, écoutait à demi le notaire qui lui faisait tout un cours de philosophie contre les pressentiments et les présages. A peine répondait-elle quelques

Digitized by Google

mots sans liaison et sans suite : cet homme lui faisait mal. Sa voix criarde et grêle troublait l'harmonie de la scène. Cette insensibilité d'une organisation grossière, dont il faisait parade, venait tirer la jeune fille, malgré elle, de la rêverie triste et mélancolique à laquelle elle s'abandonnait. Au milieu de cette crise de la nature, cet esprit fort raisonnant quand tout le monde se laissait aller à ses sentiments, cet esprit fort parlait faux.

Une fois seulement, Anna essaya de répondre que, quant à elle, il lui était beaucoup plus facile de sentir les harmonies de la nature que de les expliquer. Pourquoi l'homme voudrait-il échapper à des impressions que toutes les créatures éprouvent? Pourquoi refuserait-il de croire à ces voix mystérieuses que la Providence a placées sur sa route, peut-être pour l'avertir? Tandis que la jeune fille parlait, le hasard voulut que le chien du garde, qui venait du bois, poussât, en passant près d'elle, un gémissement, mais si triste, si lamentable, que tout le monde s'écarta avec un sentiment indéfinissable de terreur. Anna, tremblante et pâle, s'appuya, par un mouvement instinctif, sur le bras de Mobray. Elle respirait à peine, et un silence si profond régnait autour d'elle, qu'on entendait presque les battements de son cœur.

— Chère demoiselle Anna! dit Mobray à voix basse et avec émotion, vous sentiriez-vous mal, et voulez-vous que nous rentrions au château ?

— Non, dit-elle après un moment de silence, car à peine pouvait-elle parler, tant elle était opppressée, non, c'est un mouvement de faiblesse que je surmonterai ; je suis déjà mieux. Mais le cri de cet animal était si lugubre, il venait avec tant d'à-propos, qu'il m'a pénétré l'âme. Pauvre Médor, ajouta-t-elle en souriant, tu ne sais pas le mal que tu m'as fait !

En disant cela, son sourire était triste et résigné ; et se baissant, elle passait la main sur la tête du beau chien de chasse qui s'était couché aux pieds de Mobray.

C'est surtout dans les heures d'émotion et de mélancolie que l'amour entre dans le cœur des femmes d'une nature élevée. Ce sentiment a quelque chose de saint et de solennel qui ne saurait s'accorder avec l'étourderie de la gaieté et le tumulte de la joie. Jusqu'à ce jour on peut dire qu'Anna n'avait éprouvé pour Arthur qu'une de ces vagues préférences qui font trouver plus de charme à la conversation d'une personne qu'à celle d'une autre, sans que cette préférence soit raisonnée; mais, depuis cette scène, le souvenir d'Arthur se rattacha dans la pensée d'Anna à une impression vive et profonde.

Leurs âmes s'étaient rencontrées en s'élevant vers ce ciel de feu au milieu de cette crise de la nature; l'expression du visage de Mobray

Digitized by Google

avait répondu à l'expression du visage de la jeune fille : C'était sur son bras qu'elle s'était appuyée quand un hurlement plaintif était venu remuer dans son cœur je ne sais quelles terreurs mystérieuses. N'est-ce point ainsi que les grandes passions commencent? Si l'on cherchait bien au fond de ces attachements exaltés qui décident de toute une destinée et changent toute une vie, n'y trouverait-on pas souvent pour origine, une fleur offerte et acceptée, une main tremblante sous une main, deux larmes tombées en même temps et essuyées ensemble?

Pendant les jours qui suivirent la visite au château de Saint-Vincent, Anna fut plus grave encore qu'à l'ordinaire. Elle restait des heures entières sans parler; elle cherchait la solitude, et presque toujours assise au fond du petit jardin, tenant un livre ouvert, dont elle ne tournait pas les pages, elle se laissait mélancoliquement aller a ses pensées.

La solitude était peuplée pour elle de si doux rêves! elle se trouvait si bien entourée, lorsqu'elle était seule, sans une voix pour troubler l'hymne mystérieux chanté par son cœur qui, s'agitant dans son sein, semblait prêt à s'élancer vers des sphères inconnues, comme l'oiseau qui, sentant ses ailes venir, s'agite dans son nid puis s'envole, en chantant, vers le ciel! Elle était si triste lorsqu'il fallait sortir de ce monde intérieur pour se répandre dans le monde du dehors, écouter et répondre, suivre un raisonnement, exprimer une idée! Elle trouvait les conversations si vides, les questions si oiseuses, les paroles si muettes, le silence si éloquent!

Une seule fois elle avait revu M. Mobray, et c'était en présence de sa mère. Des yeux ordinaires n'auraient pu discerner aucune différence dans les manières du jeune homme envers madame de Saiseval et les deux sœurs. Mais Anna avait vu, du premier coup d'œil, qu'il y avait une fleur de plus dans son bouquet, elle avait remarqué que la voix d'Arthur prenait une expression plus douce quand c'était à elle que s'adressaient ses paroles; elle avait vu son regard rapide chercher en entrant une personne et s'arrêter après l'avoir trouvée. Que vous dirais-je! il y a une langue qu'il faut sentir au lieu de chercher à la comprendre, entretiens qui se composent de silences, conversations où l'on se tait pour mieux s'entendre, effusions où rien ne se dit et où tout s'exprime. C'était la langue que parlaient Anna et Arthur.

De longs jours succédèrent à cette courte visite; mais l'absence avait ses consolations. Tous les matins, vers dix heures, il y avait dans la petite maison de Châteauneuf un cœur qui battait d'attente, une oreille qui se penchait comme si elle eût cherché dans le lointain un bruit accoutumé. Puis l'on entendait le galop d'un cheval, vif comme l'espoir, rapide comme l'impatience; mais, à mesure qu'il se rapprochait de la demeure de madame de Saiseval, le pas semblait moins

Digitized by Google

précipité, et, quand il laissait derrière lui la porte, s'allanguissant de plus en plus, il expirait comme un regret et devenait lent comme un adieu. Alors qui aurait levé les yeux vers une croisée aux blanches draperies, aurait aperçu une ombre svelte et légère se dessiner derrière un rideau transparent; ou bien encore l'on entendait tout à coup un chant commencé se ralentir, et les notes frissonner dans une voix fraîche et pure comme une eau limpide qui se prend à frémir sous le vent qui commence à souffler. Gracieux printemps de l'âme, où les pensées naissent comme des fleurs, où nos sentiments se lèvent en nous comme des brises embaumées, heures de chastes joies et de pures délices, où les souvenirs sont beaux comme des espérances, pourquoi fuyez-vous si vite et ne revenez-vous plus?

Madame de Saiseval aurait certainement remarqué l'état extraordinaire où se trouvait sa fille, si elle n'avait point été absorbée par quelque grave préoccupation. Mais depuis sa dernière visite au château de Saint-Vincent, elle laissait percer dans toute sa conduite cette activité inquiète et désordonnée qui annonce que l'âme est sous le poids de quelques grands projets. C'est à peine si elle avait le temps d'embrasser ses enfants, elle, ordinairement si empressée auprès d'eux et si attentive. Presque continuellement occupée à écrire, parlant d'une voix brève et rapide comme un homme d'état à la veille de la conclusion d'un important traité, ou un général d'armée pendant l'action, on ne la voyait plus le soir à la société de Châteauneuf. Cette absence, objet de toutes les conversations et de tous les commentaires, faisait commencer le boston plus tard, et le faisait finir plus vite.

En revanche, elle recevait souvent la visite du comte de Glandevez, avec qui elle se renfermait des heures entières. De jour en jour, le bruit du mariage du seigneur châtelain et de la veuve s'accréditait dans la petite ville. Quand elle sortait de ces longues conférences, souvent elle prenait Anna sa fille bien-aimée sur son sein avec une étreinte passionnée; puis, dans les rares entretiens qu'elle avait avec elle et Marie, il lui arrivait d'avoir des distractions indiscrètes en parlant de l'avenir. C'était un carrosse dont elle discutait la forme, un attelage blanc qu'elle préférait à un attelage noir, un ameublement dont elle nuançait les couleurs. Ajoutez à cela qu'elle était devenue d'une hauteur impitoyable pour quiconque n'avait point un titre ou au moins une particule. Ses dédains pour ce qu'elle appelait les petites gens dépassaient toutes les bornes. Elle disait: « nous », quand elle parlait des Montmorency; il lui était né tout à coup dans le passé de nobles ancêtres dont il n'avait point été question jusque-là, et, contre l'usage ordinaire, qui veut que les aïeux anoblissent leur descendant, ici la noblesse remontait du présent au passé; les parchemins deve-

Digitized by Google

naient rétroactifs, et c'étaient les descendants qui anoblissaient leurs aïeux. La préoccupation était si forte chez madame de Saiseval, que, non contente de prendre des titres, elle en donnait à tous ceux qu'elle recevait. De même que tout individu devient libre en mettant le pied sur la terre de France, tout individu devenait gentilhomme en passant le seuil de la petite maison de Châteauneuf. L'atmosphère de cette demeure anoblissait, comme l'atmosphère de notre belle France affranchit.

Anna était trop profondément retirée en elle-même pour faire attention à cette passion d'aristocratie qui s'était emparée de sa mère. Marie seule l'avait remarquée; avec sa gracieuse innocence, elle pensait que, sans doute, madame de Saiseval leur avait caché jusque-là sa haute noblesse à cause de la modicité de sa fortune. Si elle leur en parlait à présent, c'était probablement parce qu'elle allait trouver l'opulence par son mariage avec le comte de Glandevez, mariage auquel Marie commençait à croire comme tout le monde.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis le jour de la visite des habitants de la petite maison de Châteauneuf à l'abbaye de Saint-Vincent, lorsque madame de Saiseval avertit ses filles qu'elle avait reçu une invitation pour le lendemain. A cette nouvelle, Anna rougit et pâlit à la fois; et peut-être sa mère se serait-elle aperçue de son trouble, si le jour, qui commençait à baisser, n'eût point laissé à demi dans l'ombre le visage de la jeune fille. Une voix secrète lui disait qu'elle approchait d'un moment qui serait grave dans sa vie; elle sentait venir une de ces heures qui comptent dans une destinée. Et puis, n'était-ce rien que de revoir et ce jardin où, craintive et tremblante, elle s'était pour la première fois appuyée sur le bras d'Arthur, quand sa voix avait pris, en s'adressant à elle, un accent encore inconnu, et ces hauts peupliers qui balançaient mélancoliquement leur cîme, comme de grands et solennels témoins de cette première effusion de deux âmes commençant à se comprendre; et la gothique abbaye à la physionomie sévère, qui semblait regarder avec l'ineffable dérision des siècles ces premières émotions d'un jeune cœur? Tout amour qui commence est un drame qui s'ouvre; c'était le lieu de la scène qu'Anna allait revoir.

Préoccupée de ses souvenirs, agitée de vagues espérances, elle aurait peu songé à sa parure. Mais sa mère y avait pourvu avec plus de sollicitude encore qu'à l'ordinaire. Elle avait voulu présider elle-même à la toilette d'Anna. C'était elle qui avait encadré son beau visage entre ces boucles qui tombaient des deux côtés de cette figure pensive, comme les branches traînantes d'un saule pleureur; c'était elle qui avait choisi la couleur de cette ceinture d'un rose si pâle qu'il semblait nager sous le blanc mat qui le couvrait sans le cacher aux regards.

Digitized by Google

Mais ce qu'elle ne lui avait point donné, c'était cette expression inaccoutumée, qui, répandant l'âme sur le visage, produit cette beauté idéale que tout le monde sent et que personne ne saurait expliquer.

Jamais Anna n'avait été si belle. Sa mère la contemplait dans un muet ravissement, et, quand elle entra dans le salon de M. de Glandevez, il y avait sur ses traits une expression de fierté victorieuse. Elle semblait porter un défi à toutes les mères, et elle triomphait avec la sublime insolence de l'amour maternel. Les yeux d'Anna se levèrent en entrant et se baissèrent aussitôt. Ce salon, malgré la foule qui le remplissait, lui avait paru vide. Chaque fois que la porte s'ouvrait, ses regards se tournaient involontairement de ce côté, comme si elle eût attendu quelqu'un qui n'arrivait pas. M. de Glandevez lui adressa plusieurs fois la parole sans la tirer de sa préoccupation. Le temps s'écoulait, et l'aiguille qui tournait sur le cadran de la grande horloge gothique semblait chasser devant elle, avec les heures, les espérances de la jeune fille.

Enfin le dîner commença. D'un rapide regard Anna parcourut la salle : il n'y avait point de place vide. Pourtant quelqu'un manquait à cette table, et la dernière lueur d'espoir s'éteignit dans le cœur de celle qui, jusqu'à ce moment, avait cru à sa venue. Ses yeux, prêts à se baisser, rencontrèrent ceux d'Aglaé attachés sur elle avec une expression pleine d'ironie. On eût dit qu'elle jouissait voluptueusement de la douleur de la jeune fille; elle avait suivi sur sa physionomie toutes les phases de l'incertitude, de l'anxiété et de l'affliction; puis, quand elle eut bien pris possession de son triomphe, elle commença à parler avec une verve impitoyable. Il y avait dans sa voix je ne sais quelle âpre puissance, quel accent amer et moqueur. C'étaient des mots acérés comme un poignard qu'on retourne dans une blessure déjà saignante. Les paroles ne manquaient point à ses lèvres; cette journée était la sienne, et elle prenait sa revanche du bonheur d'Anna.

Quant à celle-ci, pendant toute la durée du repas, elle fut triste et silencieuse. Elle était sous le poids d'une attente trompée. Sans le vouloir, elle comparait cette réunion à celle qui avait eu lieu quelques semaines auparavant. Cette conversation lui paraissait si froide auprès de celle que M. Mobray animait de sa vive parole, tout ce qui se disait lui semblait si mesquin et si vulgaire! Il y a des dispositions d'esprit et de cœur où la présence d'une personne de plus dans un salon fait l'effet d'un rayon de soleil dans un paysage. C'était ce rayon de soleil qui manquait à Anna, et son absence lui faisant tout apparaître sous cet aspect terne et gris, que le ciel des derniers mois d'automne prête à la nature, rembrunissait à ses yeux tous les sujets et assombrissait toutes les perspectives.

Le jour commençait à baisser lorsqu'on descendit au jardin. M. de

Digitized by Google

Glandevez, qui craignait l'air du soir, resta dans le salon avec madame de Saiseval. Il y avait sous le balcon une de ces vives causeries de jeunes filles, où les mots n'attendent pas les mots, et où les idées, s'élançant légères et rapides de ces bouches fraîches et roses, semblent une nuée de gracieux papillons qui se jouent dans l'air en s'envolant de dessus les fleurs. Anna s'était insensiblement écartée de ce groupe, elle se tenait, à quelques pas de là, à demi penchée sur une corbeille de dalhias qui étalaient leur robe de pourpre au vent du soir.

Comme la nuit descendait de plus en plus, on allait remonter au salon, lorsqu'on entendit tout à coup de grands cris dans la cour d'entrée du château. Tout le monde s'élança à la fois vers le lieu d'où partaient ces clameurs, et l'on n'y était point encore arrivé lorsqu'on distingua ce mot terrible qui retentit d'une manière si épouvantable dans les cœurs; ce mot qui représente tant de calamités par un seul son, ce mot que les hommes semblent avoir fait à dessein si court pour qu'il volât plus vite de bouche en bouche: c'était le feu qui causait ces alarmes, et tout le monde, sans se rappeler que le village le plus voisin était à deux portées de fusil, criait au feu!

Au milieu de ce désordre un homme s'avança à pas précipité vers Anna qui était restée en arrière; la jeune fille reconnut avec étonnement Arthur Mobray. Sa figure semblait pâle et triste. Il lui prit la main en lui disant à voix basse : « On m'avait interdit aujourd'hui votre vue, laissez-moi remercier cet incendie qui lève ma consigne. Je vous vois, qu'importe le reste maintenant! »

Comme la jeune fille en l'écoutant continuait à marcher, ils entraient dans la cour au moment où Arthur prononçait ces derniers mots. Par un mouvement aussi rapide que la pensée, il la sépara de la foule. Cela lui était facile, car Anna, craintive et émue, se laissait conduire sans savoir où elle allait, attachant comme malgré elle un regard fasciné sur l'incendie, elle avait abandonné son bras à son guide.

Le spectacle qui se présentait à leurs yeux était d'une effrayante beauté. Une immense tour, située au milieu de la cour d'entrée, qui avait servi autrefois de colombier et dans laquelle on avait entassé toute une récolte de fourrages, était en proie aux flammes. Des tourbillons de fumée s'échappaient dans l'air, déjà l'incendie, dressant ses langues de feu, menaçait de dévorer la toiture; et, comme il arrive en pareille circonstance, l'on s'occupait à découvrir les causes du désastre, lorsqu'il eût fallu chercher à y remédier. Les uns l'attribuaient à la malveillance, et cela avait un côté vraisemb'able, parce que l'humeur tyrannique et l'âpre caractère du propriétaire l'avaient rendu singulièrement odieux dans le pays; les autres affirmaient que la récolte avait été rentrée encore humide, et que les foins en fermen-

Digitized by Google

tant avaient produit cet incendie. Quoi qu'il en soit, les secours commençaient déjà à arriver. Des exprès étaient partis, et on entendait successivement le tocsin sonner dans les villages des alentours. Ces cloches qui semblaient se réveiller de proche en proche, comme de grandes voix, pour se transmettre la nouvelle du désastre, ajoutaient encore à l'effet dramatique de la scène. A chaque instant, on voyait entrer de nouveaux auxiliaires, des bourgs tout entiers venaient avec leurs pompes; les fermiers et les propriétaires des environs accouraient à cheval et armés jusqu'aux dents; car les rumeurs les plus étranges se répandaient au son du tocsin, et la renommée s'en allait disant que le château de Saint-Vincent était attaqué par une nombreuse bande de malfaiteurs qui y avaient mis le feu.

Après une courte délibération, on convint qu'il était impossible de sauver la tour et qu'il fallait réserver les rares ressources qu'on possédait pour conserver le château et les bois auxquels le vent pouvait en s'élevant, communiquer l'incendie. C'était un singulier tableau que celui de ces hommes regardant, les bras croisés, le désastre auquel ils ne pouvaient porter remède; ces seaux de cuir remplis d'eau bourbeuse qu'on avait rangés les uns contre les autres comme une armée au repos, ces pompes toutes préparées, enfin toutes les dispositions d'une action prises et les regards inquiets interrogeant le ciel, pour voir, au mouvement des nuages, si la brise n'allait pas s'élever. La fortune d'un homme et peut-être la vie de plusieurs dépendaient d'un coup de vent. Tant que la flamme montait droite et haute le danger n'était point imminent; si on la voyait un moment vaciller, on croyait l'heure fatale arrivée.

Et Mobray pressait dans ses mains la main d'Anna; car dans ces moments de périls les hypocrisies de l'étiquette disparaissent et les conventions de la société font place à la vérité de la nature. Et il lui parlait comme si son amour pour elle lui avait été un secret depuis bien longtemps connu, et l'âme de la jeune fille, exaltée par le spectacle qu'elle avait sous les yeux, oubliait de s'étonner qu'Arthur lui parlât ainsi, elle ne croyait pas que jamais il lui eût parlé autrement; et, soit que la passion qui fermentait dans le cœur d'Arthur se reflétât dans son langage, soit que la scène qu'il avait sous les yeux frappât son imagination naturellement vive et ouverte à toutes les émotions, ses paroles étaient pleines de cette poésie qui nous subjugue et nous entraîne dans ces rapides moments d'enthousiasme où nous oublions la vie vulgaire, mais dont le souvenir nous met souvent plus tard un sourire sur les lèvres, lorsque nous nous réveillons aux réalités du monde positif et aux désenchantements de l'existence sociale.

— Anna, disait-il, laissons la crainte à cette foule vulgaire; notre âme est faite pour éprouver ici d'autres sentiments. Un beau duel, sur

Digitized by Google

mon âme, un beau duel entre l'incendie et l'abbaye gothique! Voyez comme son ardent ennemi dresse contre elle sa crête de feu! comme il rugit, comme il l'enveloppe dans une atmosphère de fumée et de flamme! Voyez celle-ci : immobile et le front haut comme un vieux chevalier sous son armure noire. Elle attend le combat sans le désirer ni le craindre. Oh! si vous saviez, Anna, ce qui se passe en mon cœur! Si le serment que j'ai fait me permettait de vous dire aujourd'hui ce que vous saurez demain, peut-être vous comprendriez de quelle haine je suis saisi à la vue de cette foule absurde qui s'est jetée entre les deux ennemis. Dire que la moindre brise pourrait, en s'élevant, consumer ce domaine avec ses vastes forêts, détruire cette fortune et empêcher mon malheur, ce qui est peu de chose sans doute, mais le vôtre, Anna, oui, le vôtre! Courage, noble incendie, courage! Avec quels délices je te verrais serrer dans tes bras enflammés ce manoir, ces grands bois, et les consumer dans tes caresses de feu! Pourquoi cet étonnement, Anna? Pourquoi ces yeux égarés qui m'interrogent? Ne comprenez-vous pas qu'il y a des vieillards puissants et riches qui achètent insolemment, pour décorer leur caducité, les jeunes filles que les mères sont toujours prêtes à donner pour une fortune ou pour un titre? Et alors à nous qui les aimons de toutes les puissances de notre âme, à nous qui paierions un de leurs regards de tout notre sang, de toute notre vie, on nous répond : « Ce n'est point du sang qu'il faut, c'est de l'or; ce n'est point de l'amour, c'est un titre. » Ce n'est point tout, Anna; il y a des hommes malheureux, oui, malheureux, car la faute, ce n'est pas eux qui la commirent; des hommes malheureux qui n'ont point de foyer paternel à montrer, point de parents qui les avouent. Et s'ils se permettent d'aimer, le vieillard qui veut bien consentir à les appeler du nom de fils, quand il est seul, bien seul, et que personne n'est là pour l'entendre, ce vieillard leur dit : *Je te prendrai la fiancée de ton choix, celle sur le front de laquelle tu as placé tout ton avenir; je te la prendrai, et j'en ferai ma femme : Tu ne peux pas prétendre à sa main.* Mais, sur mon âme, il n'en sera pas ainsi. Ils ne me connaissent point, Anna, vous ne me connaissez peut-être pas vous-même. Voyez comme cette flamme s'élève, comme elle embrasse sa proie, comme elle la défend au milieu de cette foule imbécile qui la regarde muette et effrayée. Seule! contre tous! c'est là notre sort aussi à nous qu'ils traitent comme l'incendie; eh bien! seul contre tous je saurai me défendre.

Tandis qu'il parlait, l'incendie faisait de rapides progrès, éclairait toute la cour comme une torche immense. De temps à autre, une poutre allumée disparaissait en craquant sous la flamme; le toit rougissait comme une tente d'écarlate qui s'incline et s'affaisse. Le plus léger souffle de la brise, et tout était dit.

Digitized by Google

En cet instant, l'ardent jeune homme, soulevant sur ses bras la jeune fille évanouie, se jeta d'un saut en arrière. Il était temps, car le toit, en s'écroulant avec un fracas épouvantable sur le foyer de l'incendie, en fit sortir un tourbillon de fumée et de matières enflammées qui se répandirent sur les assistants. C'était le moment critique et qui devait décider du sort du château. Heureusement le calme profond de l'air n'avait pas cessé. Peu à peu ce nuage de feu tomba, la flamme devint moins vive et moins menançante, et un cri de joie annonça que le château était sauvé.

Ce fut alors qu'Arthur aperçut pour la première fois une figure bien connue qui, debout à côté de lui comme un haineux témoin, avait écouté toutes ses paroles et surveillé tous ses mouvements. Il y avait quelque chose de sinistre dans les traits d'Aglaé qui apparaissait où disparaissait, suivant que la flamme en vacillant chassait ou ramenait des ombres gigantesques. A la voir immobile et muette, en face d'Anna et d'Arthur, qu'elle contemplait à la lueur de l'incendie, on eût dit une statue de la vengeance méditant un meurtre. Mobray fit un geste de surprise. Aussitôt Aglaé, qui était sur le plan qu'éclairait encore le reflet embrasé de la tour, s'éloigna et s'enfonça dans les ténèbres.

Peu d'instants après, madame de Saiseval, qui cherchait avec anxiété Anna au milieu du tumulte de cette nuit, arriva jusqu'à elle. En voyant la pâleur de sa fille, qui revenait à peine de son évanouissement, elle jeta un regard plein de défiance sur Arthur, et, lui adressant à peine quelques paroles de remerciements, elle monta avec ses deux filles dans la voiture de l'une de ses amies, qui, comme elle, était venue à cette fête terminée par un désastre.

Anna, sous le coup des vives impressions qu'elle venait d'éprouver, ne s'aperçut pas que le comte de Glandevez, en lui prenant la main pour l'aider à monter en voiture, la baisait avec affectation, en lançant un regard d'intelligence à sa mère. Son âme, à force d'émotions, était comme épuisée; elle obéissait à un instinct machinal en suivant sa mère; mais, incapable de répondre à aucune question, elle se laissait entraîner par la voiture, sans souvenirs, sans idées. Ce ne fut que lorsque l'air frais de la forêt vint la ranimer qu'elle commença à sortir de son anéantissement et à se rendre compte, d'une manière confuse, des incidents étranges de la nuit, qui avaient bouleversé toutes ses facultés.

NATHANIEL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

UNE PETITE VILLE AU BORD DE LA MER.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Son nom n'a point retenti dans l'histoire, il n'a point été mêlé aux récits de nos guerres, il ne se rattache au souvenir d'aucune grande découverte, il n'a été illustré par aucun homme célèbre, on le trouve à peine consigné dans nos annales, lorsque Guillaume-le-Roux va tenter fortune en Angleterre, et nul, il y a quinze ans, n'aurait su le prononcer au-delà de dix lieues à la ronde. Aujourd'hui encore, s'il n'est pas tout à fait ignoré des Parisiens, il le doit à la visite qu'une reine étrangère fit un jour à notre sol rival, il le doit au voisinage d'une autre petite ville moins obscure et à laquelle un château royal et des comtes quelquefois fameux ont conquis une certaine renommée, il le doit enfin aux baigneurs aventureux, qui trouvent le Havre trop épris de commerce, Trouville trop élégant, et Dieppe trop hanté par la mauvaise compagnie.

Ma petite ville n'a donc point d'aïeux, et sa noblesse ne remonte guère au-dela du crépuscule dans la nuit des temps; mais elle se roule comme une couleuvre au soleil dans le creux d'un vallon, s'arrondit au bord d'une petite rivière limpide et transparente, et déploie ses derniers méandres sur une des plus belles plages du monde, à l'ombre de falaises inaccessibles au pied de l'homme, étourdissantes pour le regard; son galet de silex est sonore, sa lame oblique s'épanche aux demi-marées sur un sable fin, elle bat aux jours des hautes eaux le pied des roches calcaires, déracine des montagnes crayeuses pour donner à ses mollusques les matériaux de leurs demeures, à ses nombreux crustacés des abris et des habitations; elle porte vers les rivages anglais deux cents barques de pêche; elle attire de Suède et de Norwège les bricks de la mer du Nord et de la Baltique, et fait à petit bruit bon commerce et jolie fortune.

Son église, bâtie avec les cailloux de la mer et une pierre jadis amenée à grands frais de l'embouchure de l'Orne, s'élève à mi-côte,

Digitized by Google

sur un mamelon qui domine le port et son ancien musoir. Du haut de son clocher massif, que le seizième siècle perça de ses dernières ogives, elle regarde les enfants qu'elle a vu naître et qu'elle a faits chrétiens, tenter chaque jour l'inconstance des flots et le caprice des vents. Sa cloche a tinté leur naissance, elle ne tinte pas toujours leur mort. Combien n'en est-il pas qui sont partis et qui ne sont jamais revenus! Sont-ils restés dans les profondeurs inexplorées de la mer, ou bien ont-ils trouvé sur un rivage étranger cette dernière hospitalité qu'un beau calvaire, à l'entrée du port, promet à tous les marins perdus sur cette plage ? « Pour la sépulture des naufragés inconnus, » dit l'inscription touchante qui fait appel à la charité du passant. Et ce tombeau lointain vaudra-t-il jamais l'humble cimetière de la terre natale, un joli cimetière, couché au soleil du ponant, et que le grand astre salue tous les jours de ses derniers rayons, un cimetière charmant et qui donnerait envie d'y dormir en paix en attendant le grand réveil?

Cette église n'est pas non plus un monument fameux, mais dans ses formes irrégulières elle plaît et séduit, et son architecture de décadence a gardé là une sorte de sévérité qu'elle n'aurait pas ailleurs. De toutes parts elle domine la plage et le vallon, et semble étendre ses ailes sur la ville entière. Des rampes rapides, des marches taillées dans le roc conduisent sous son porche, un véritable narthez comme aux églises byzantines; mais gardez-vous d'en approcher quand minuit a sonné, car vous verriez agenouillée dans l'ombre, au pied de la statue de la Vierge qui s'élève au milieu du portail, une figure blanche et diaphane, et bientôt une voix retentirait douce et plaintive qui vous demanderait : « Quelle heure est-il? où allez-vous? d'où venez-vous? » Et si par malheur la crainte n'avait pas paralysé votre langue, si vous répondiez à la voix mystérieuse, vous verriez soudain le fantôme s'évanouir en poussant un grand cri, et vous auriez allongé de dix siècles le supplice de cette pauvre âme en peine, et durant mille ans encore, elle serait obligée d'errer sur ce rivage et de s'agenouiller sous ce portail. — J'aime cette légende et son origine inconnue, et le mystère de sa naissance, et sa naïve mélancolie. Quelle est cette âme et quel corps a-t-elle habité? Est-ce la fiancée d'un pêcheur infidèle à son amant, est-ce la fille d'un marin oublieuse de son père, est-ce une femme jalouse et cruelle qui a immolé une rivale à son amour? Nul ne le sait, et je ne voudrais pas le savoir. Ne vaut-il pas mieux y rêver et l'imaginer soi-même?

Jadis une abbaye étendait sur le coteau ses bâtiments séculaires. La prière et l'étude s'élevaient du cloître vers Dieu, entre la mer et le ciel. A son ombre protectrice les marins et les laboureurs du voisinage étaient accourus, la ville s'était formée et nul ne songeait à oublier ce qu'il devait aux pieux et savants bénédictins. Mais un jour une cruelle

Digitized by Google

tempête souffla, non de ces tempêtes qui soulèvent les océans et déracinent les rochers, mais une de ces tempêtes plus terribles et plus impitoyables qui déchaînent les passions et détruisent les sociétés. L'abbaye disparut, et son cloître, et son église, et ses paisibles cellules, et ses moines érudits. Hommes et pierres, trésors de l'art et de l'intelligence, tout fut dispersé, tout fut semé sur le sol, par débris, jusqu'au jour où l'ingénieur, la règle et l'équerre à la main, vint fouiller ces ruines pour en bâtir une caserne de douaniers, jusqu'au jour où la mort glacée prit un à un ces hommes vénérables pour les coucher dans la poussière du tombeau. L'abbaye a disparu, mais la ville est restée; la mère est morte, la fille allaite des enfants nouveaux-nés.

Ces nouveaux-nés sont les industries nouvelles que les besoins et les habitudes de la vie moderne ont fait éclore et ont développées.

Naguère encore ma petite ville n'avait pour vivre et s'enrichir que les produits de la pêche. Elle n'armait pas pour les lointaines expéditions, elle n'envoyait pas ses marins à la découverte de terres inconnues. A peine quelque lougre ou quelque bisquine, sorti de ses chantiers, se hasardait-il jusqu'en Islande; elle bornait son ambition à la pêche côtière, et si les bancs de harengs abondaient dans la Manche, elle était heureuse et passait l'été dans l'abondance. Au rebours du laboureur, c'est l'hiver que le pêcheur fait sa moisson. L'hiver est la saison des passages, la saison des tempêtes et des mers troublées; alors le poisson quitte la surface des eaux et s'attache aux fonds de sable, alors il se presse vers les grèves prochaines et cherche un abri dans les baies que l'homme fréquente ; alors le métier est rude, mais les filets sont trop petits, ils rompent sous le poids des raies et des turbots, des soles et des barbues, des merlans et des carrelets ; le surmulet montre à travers les mailles ses écailles rosées, le maquereau sa peau bleuâtre, le hareng sa blancheur phosphorescente. Parfois on rapporte un aigle de mer, un phoque, ou quelque autre amphibie plus rare et plus précieux.

La pêche est toujours un rude métier, et trop souvent un métier infructueux. Habitants des terres et des villes, vous aimez le ciel pur, le temps calme, les fraîches rosées; le pêcheur les déteste. Alors que le vent souffle et que la tempête se déchaîne, vous pensez à lui, votre cœur s'émeut et s'afflige. Lui, au contraire, se réjouit et chante sa chanson d'appareillage. Les flots sont menaçants, il les brave; le vent soulève les toitures et déracine les arbres, il s'élance à sa rencontre et remercie Dieu.

Le riche possède ou commande une barque pontée, munie de ses trois mâts à pible, le célèbre chasse-marée breton que l'on retrouve sur toutes nos côtes de France, depuis Bayonne jusqu'à Dunkerque, et qui fait ce fameux commerce de cabotage si pénible et si dangereux;

Digitized by Google

seulement ici l'arrière, au lieu d'être rond comme en Bretagne, est coupé en biseau, et l'embarcation porte le nom de lougre. Quelquefois le bateau pêcheur n'a qu'un grand mât et il est gréé en cutter, ce qui lui donne plus d'élégance et plus de légèreté, mais il résiste moins bien aux coups de mer. Rarement son tonnage excède soixante tonneaux et souvent il n'en jauge pas quarante. Six hommes et un mousse forment l'équipage de manœuvre et de pêche. Le patron, qui a mis son nom à sa poupe, est toujours un homme éprouvé, un marin que la tempête a souvent battu. N'est pas patron qui veut. D'abord il faut avoir été reconnu capable de gouverner une embarcation; ensuite il faut posséder un bateau ou inspirer assez de confiance à un armateur pour que celui-ci vous en donne un à diriger. Le patron est un homme considéré, respecté, un chef dans la hiérarchie des pêcheurs. C'est parmi eux que la marine de l'Etat trouve ses meilleurs gabiers et ses meilleurs maîtres d'équipage; souvent même le patron a passé par le navire de guerre avant de devenir le chef des expéditions pacifiques de la mer. En tout temps, l'inscription maritime le retient à son poste, et si l'heure de la guerre venait à sonner, il faut que la patrie puisse le trouver pour en faire un soldat. Plus d'un s'est élevé par son labeur et son courage jusqu'à une certaine aisance, mais il en est peu qui renoncent complétement aux périls de la mer. On en voit qui possèdent dans la ville jusqu'à sept ou huit petites maisons toutes meublées, qui leur donnent ensemble, bon an mal an, un revenu de trois à quatre mille francs. Ils pourraient vivre en princes ou du moins en paresseux, ce qui n'est pas toujours la même chose; ils aiment mieux se dire et se croire de pauvres pêcheurs, continuer leur vie d'épreuves et affronter sans cesse l'ouragan et la mort. Il est vrai qu'ils ont des femmes fécondes et des enfants nombreux. Un jour une femme d'un patron montrant la chambre proprette d'une jolie maison sur la plage, qu'elle loue l'été aux baigneurs, disait avec un certain accent d'orgueil : — « C'est ici, au mois de décembre, que je mettrai au monde mon douzième ». — Cette femme est jeune encore, elle peut doubler le chiffre. Et pourquoi la Providence leur refuserait-elle cette autre source de fortune? Devenus grands, les enfants augmentent le bien-être de la famille : garçons, ils suivent et aident leur père à la pêche, filles, elles font les filets, réparent les avaries des voiles, halent les barques, pourvoient aux besoins du ménage et font bientôt souches nouvelles.

Le patron qui n'a sous les pieds qu'une barque non pontée est beaucoup moins heureux. Il ne peut s'éloigner des côtes, il ne peut sortir par les gros temps; et l'hiver, alors que la pêche est le plus abondante, il se voit obligé de rester chez lui. Il n'a d'autres ressources que de s'engager lui-même sur de plus fortes embarcations ou de

Digitized by Google

s'occuper aux travaux du port. A lui commence l'échelle des malheureux et elle descend, il faut l'avouer, aussi bas que partout ailleurs. La mer ne refuse au pauvre ni les crustacés, ni les coquillages, mais que de peines pour les recueillir, et que le profit est mince pour le labeur qu'ils ont coûté!

A quelque titre qu'il monte une barque, le pêcheur n'a jamais que sa part proportionnelle dans le produit, et cette part est quelquefois bien maigre. Au retour, le poisson est vendu aux enchères, et le prix en revient pour moitié à l'équipage; l'autre moitié appartient au propriétaire de l'embarcation. Si la pêche n'a pas été fructueuse, l'équipage et l'armateur s'en retournent chez eux les mains vides. La moitié attribuée à l'équipage est ensuite divisée en autant de parts qu'il y a d'hommes, le patron reçoit en outre un quart de part pris sur la somme des autres et un second quart prélevé sur celle de l'armateur, ce qui lui fait une part et demie. Une pêche de trois jours, lorsqu'elle produit deux ou trois cents francs, est une belle pêche; quand elle atteint le chiffre de cinq cents, c'est une pêche miraculeuse. Elles étaient souvent miraculeuses il y a huit ou dix ans dans le temps des passages; mais depuis lors les bancs semblent avoir changé de direction, le hareng séjourne sur les côtes d'Ecosse ou les tourne par le nord-ouest et ne s'engage plus que par faibles cohortes dans la Manche. Quelques pêcheurs aventureux se hasardent à le poursuivre jusque dans les eaux étrangères, et s'ils échappent aux croiseurs anglais, ils reviennent chargés de riches salaisons, mais gare aux gardes-côtes, aux saisies et aux amendes! S'il est pris, le pêcheur rentre chez lui plus pauvre qu'il n'en est parti.

Heureusement le pauvre lui-même est propriétaire dans ma petite ville, il possède sur la plage ou dans un coin, au pied des falaises, une maison, bien petite à la vérité, mais dont le produit va lui donner du pain pour toute l'année. Elle n'a souvent qu'un étage et un rez-de-chaussée; au rez-de-chaussée vous trouvez une alcôve, munie d'un lit passable et d'un escalier de moulin qui vous mène à l'étage supérieur. Ce sont les principaux meubles de l'habitation. Cette première salle est à la fois cuisine, salle à manger, salon et chambre à coucher. Le ragoût mijotte entre deux visites; mais comme les visites se rendent la plupart du temps par la fenêtre, faute de place dans l'intérieur, il n'en résulte jamais d'inconvénients bien graves pour l'économie culinaire. L'étage forme une seconde chambre, occupée par deux lits; et si le propriétaire a pu économiser cinq cents francs de plus, il les a employés à donner une mansarde à sa maison; la mansarde est destinée aux enfants, aux malles et aux domestiques. Tout cela n'est guère plus grand que la main; les murs sont en briques, les toits en ardoises, les cloisons, quand il y en a, en planches, et tout le reste, lits,

Digitized by Google

tables, commodes, en sapin. On voit quelques meubles en noyer, c'est une rareté, un luxe. Le sapin est le seul bois connu dans le pays. Les fenêtres ont des rideaux de percale blanche, les lits des rideaux de toile imprimée en rouge ou en violet, représentant soit les aventures de Télémaque, soit l'histoire de Paul et Virginie. L'œil avant de se fermer le soir s'arrête complaisamment sur ces personnages vertueux et prépare à l'esprit des rêves de l'âge d'or. Le matin, les premiers rayons du soleil se jouent avec amour sur les charmes de la belle Eucharis et vous font un réveil digne des temps antiques.

Les ustensiles culinaires sont aussi rares que les meubles dans ces maisons des époques primitives. De ménage à ménage, de porte à porte on s'emprunte les objets les plus indispensables. Il n'est pas rare de voir une cafetière servir à cinq familles; chacune retient son heure, et l'on parvient à se tirer d'affaires. On cite des objets dont il n'existe qu'un seul exemplaire dans toute la ville, et l'on y parle avec respect d'une grande lèche-frite qui a noué des relations avec toutes les cheminées depuis six ans qu'elle existe. Le tout, au milieu de cette pénurie pleine d'imprévu et de pittoresque, est de savoir s'arranger. Là où le cuisinier parisien emploierait dix fourneaux et quinze casseroles, il faut savoir se restreindre au tiers, encore est-ce un nombre fabuleux que les loyers les plus élevés peuvent seuls permettre. Les plus beaux logis n'offrent guère que trois fourneaux et une cheminée aux superfétations de la bouche, ce qui n'empêche pas d'y bien manger et d'y dormir mieux encore.

C'est dans ces maisonnettes qu'habitent les baigneurs attirés par les attraits d'une belle plage et d'une vie sans façon. Une maison de cette espèce et ainsi meublée ne se loue pas moins de deux cents francs par mois. Pendant les quatre mois que dure la saison des bains, les propriétaires se réfugient où ils peuvent, dans les caves, dans les greniers de la vieille ville, — car il y a vieille ville et ville neuve, haute ville et ville basse. — En un mot, les habitants véritables disparaissent pour faire place aux habitants de passage. Quelques-uns couchent peut-être à la belle étoile ou nichent comme les corbeaux dans les trous des falaises, je ne sais; malgré mes actives recherches, ce problème est resté pour moi insoluble.

Toutes les maisons de ma petite ville ne sont pas aussi belles que celle que je viens de décrire, mais il en est de plus grandes et qui ont la triste réputation d'être plus commodes. Dans ces derniers temps, la spéculation, qui s'empare de tout, s'est emparée de l'exploitation des étrangers. Des architectes parisiens sont venus, qui ont bâti l'an passé des maisons parisiennes à quatre étages, avec appartements meublés et quasi confortables; c'est affreux. On en voit qui ont des salons prétentieux, des meubles en acajou, et des pendules rocaille sur

Digitized by Google

les cheminées : la poésie fuit déjà à tire d'aile devant ces tentatives prosaïques et bourgeoises. La mer elle-même, cette poésie mobile et animée, recule épouvantée de ces efforts de décrépitude, et si l'on n'y prend pas garde elle finira par abandonner une plage que les hommes civilisés vienent gâter.

Mais la Providence qui veille à tout a su mettre un obstacle au développement de cette funeste industrie et protéger le petit commerce des pêcheurs contre les envahissements de la concurrence parisienne. Ces belles maisons, construites « dans le goût du jour, » ont coûté cher à leurs entrepreneurs, et comme elles restent inoccupées pendant les trois quarts de l'année, il faut que le produit d'un quart suffise à payer l'entretien, les impôts et l'intérêt du capital ; de là les prix fabuleux auxquels on veut les louer : pour cinq cents francs par mois on peut avoir une salle à manger distincte de sa chambre à coucher ; si vous ajoutez trois cents francs, on y mettra deux fauteuils afin de donner à cette salle ambiguë un faux air de salon ; un homme riche est parvenu à se faire octroyer un sopha ; il sait ce qu'il lui en a coûté. On va parfois, si vous êtes généreux, jusqu'à poser un treillis devant votre porte, et dans cet enclos un jardinier de la ville voisine plantera deux ou trois tournesols pour figurer un jardin. Le tournesol est la seule fleur cultivée dans ma petite ville. Des gens m'ont dit avoir aperçu un œillet en fleur à une fenêtre. Pour ma part, je n'ai jamais pu faire une pareille découverte, et aujourd'hui encore je crois que mes gens ont mal vu ou qu'ils ont pris pour l'ouvrage de la nature un simple œillet artificiel.

Il existe d'honnêtes Parisiens — pourquoi pas? — qui, retirés des affaires, sont venus se bâtir une maisonnette dans ma petite ville, sur le bord de la mer. Ce ne sont pas les gens les plus spirituels du monde, mais ce ne sont pas non plus les plus sots. Ils se sont épris d'un horizon sans fin, d'une mer bleue et des hautes falaises. Cette preuve manifeste de goût et d'intelligence me porte à les absoudre d'une foule de petits crimes commis ou à commettre, tels que fauteuils Louis XV, meubles en palissandre, tapis de moquette, rideaux de velours, verandahs en forme de cages, bronzes dorés, chapeaux à plumes, mantelets de dentelles, crêpes de Chine, robes de damas, escarpins vernis, gants jaunes, bas de soie, mouchoirs brodés et bonnets en guipure. Généralement les maisons des bourgeois parisiens sont faites en manière de lanterne, afin que le passant puisse admirer du dehors les richesses de l'intérieur et s'extasier sur l'opulence de ses habitants.

Malgré ces honorables, mais rares exceptions, ma petite ville a jusqu'ici conservé à peu près intactes ses bonnes habitudes de sans gêne et de mépris pour les entraves de l'étiquette. Les femmes descendent sur la plage en robe de chambre et l'agreste capille sur la tête; le

Digitized by Google

grand chapeau de paille en forme d'ombrelle est déjà un objet de luxe, la robe de soie est une rareté, encore si l'on y regarde de près reconnaîtra-t-on bientôt une défroque surannée, dédaignée de la femme de chambre. Là on met une dernière fois, avant de la livrer à la lessive, une fois de plus qu'il ne conviendrait ailleurs, la robe blanche apportée de Paris; le soir on jette par-dessus ce vêtement léger un châle pour s'abriter du vent de mer, et ainsi vêtues les femmes errent sur le rivage comme si elles venaient d'être arrachées subitement aux douceurs du sommeil. Plusieurs adoptent en arrivant le paletot rouge des matelots; l'effet en est gracieux et pittoresque. La chaussure est solide et épaisse, la galoche en caoutchouc est bien portée, le sabot est d'un usage très-ordinaire.

Quelques étrangères et quelques parisiennes de mauvais ton ont voulu parfois rompre en visière à ces bonnes et simples traditions. On en a vu, — un autre jour que le dimanche, — se promener en chapeau à fleurs et en robe de soie sur la plage : c'était un événement, et si elles avaient su, les pauvres femmes, les étonnements qu'elles soulevaient, les commentaires peu charitables qu'elles inspiraient, vite elles auraient relégué au fond de leurs malles ces attirails de fausse coquetterie. A qui d'ailleurs voulaient-elles plaire, ces belles émancipées de Paris? Il n'y a pas de dandies dans ma petite ville, il n'y a que des pères de famille. Un jour on a signalé la présence d'un garçon; ça été une consternation générale : pendant le jour on le voyait errer tout seul sur les falaises, et le soir venu il apparaissait seul encore, seul toujours, comme une âme en peine, suivant le flot sur la grève et cherchant sur le galet une distraction à son isolement. On se le montrait du doigt en se disant : « Tenez, voyez-vous, c'est *le* jeune homme,» absolument comme si l'on avait dit «c'est le diable.» Pauvre diable en effet; au bout de huit jours il avait gagné le spleen, et pour ne pas céder à la tentation de se jeter à l'eau du haut des rochers, il s'en allait à Boulogne chercher des Parisiennes minaudières et des Anglaises toujours empanachées.

On raconte une autre légende dans le pays. Un beau monsieur vint un jour de cet été mettre pied à terre devant l'hôtel de France, — il y a un hôtel de France, dans ma petite ville, et il est excellent. — Joli cheval, beau cavalier, culottes collantes, bottes à l'écuyère, chapeau à la d'Artagnan, un vrai mousquetaire enfin, faisant siffler sa cravache aux oreilles des valets, parlant haut et bref et retroussant sur sa lèvre vermeille une fine paire de moustaches. Certes, partout ailleurs, un si parfait gentilhomme eût obtenu un accueil flatteur et distingué. Ici, point.

— Une bonne écurie pour mon cheval, et pour moi le meilleur de vos appartements, le plus délicat de vos provisions et le plus vieux de

Digitized by Google

vos vins, cria-t-il au maître du logis qui s'avançait, un peu surpris, mais non déconcerté, de recevoir une pareille visite.

— Monsieur veut loger chez moi? dit l'hôte en jetant au beau cavalier un regard plus empreint de curiosité que de respect.

— Sans doute, riposta le mousquetaire, je me tue à vous le dire.

— Pardon, monsieur, c'est que....

— C'est que.... quoi?

— Je ne loge pas des comédiens.

L'honnête M. Stanislas.... — c'est le nom de l'hôtelier, — avait pris le nouveau-venu pour un jeune premier d'opéra-comique. Dans le fait, son costume prêtait à la méprise. Toutefois il fut démontré à M. Stanislas qu'il s'était étrangement trompé et qu'il avait affaire à un vicomte. Il avait vu beaucoup de vicomtes dans sa vie, mais jamais habillés de cette manière. Celui-ci était une exception qui, je l'espère, ne fera pas autorité.

Puisqu'il y vient des baigneurs, on peut sans grand effort d'esprit en conclure qu'il existe dans ma petite ville un établissement de bains. La plage y est fort belle, et la lame excellente, je crois l'avoir déjà dit, mais on ne saurait trop le répéter. Ces avantages auraient pu tenter la spéculation. Ici ce sont de simples marins, c'est un pilote et son fils qui ont eu les premiers la pensée d'appeler les baigneurs sur ce rivage. Aujourd'hui ils sont douze associés et font de brillantes affaires. Mais aussi il faut les voir avec leurs grands bras et leurs larges mains enlever les femmes sur le sable et les plonger dans l'eau, il faut voir la sollicitude qu'ils ont pour elles, le soin qu'ils mettent à leur épargner les aspérités du galet, à présenter leurs têtes à la lame qui déferle, à les soutenir au bout du bras sur le flot qui monte! Et les enfants, ces petits amours frais et rosés, qu'ils broieraient comme une paille dans leurs mains noires, si par mégarde elles venaient à se refermer sur eux, avec quelle douceur ils se prêtent à leurs caprices, comme ils obéissent bien à leurs fantaisies, comme ils se rendent volontiers complices de leurs bruyantes joies et de leurs espièglerie! Enfants comme eux, ils jouent avec eux dans les flots, dansent en rond en chantant des chansons de bord, et les portent dans leurs bras comme une fille de douze ans fait de sa poupée. Il en est, de ces hommes que la mer a bronzés, qui s'éprennent d'une vive passion pour ces petits êtres et leur témoignent plus d'anxieuse tendresse qu'à leurs propres enfants: ils savent que, mis au monde sans douleur, nés vigoureux pour devenir robustes, leurs enfants n'ont pas besoin comme les frêles rejetons des villes d'être soutenus et protégés à leurs premiers pas dans ce monde; ils savent que, voués aux fatigues du plus rude métier, leurs fils doivent apprendre au sortir du berceau à marcher seuls et à mener une vie âpre, inaccessible à la fatigue

Digitized by Google

comme à la paresse. Ils gardent pour leur famille la voix sévère, les rebuffades et le ton brusque du marin; pour les enfants des autres, ils n'ont que des sourires, de plaintives chansons et des caresses.

Quelques-uns de ces baigneurs sont plus particulièrement adonnés au service des femmes; ce sont ordinairement les plus âgés. Il s'établit entre eux et leurs jeunes baigneuses une sorte de familiarité toute respectueuse d'une part, de l'autre, toute de confiance et d'abandon. Pour elles, le baigneur n'est pas un homme, c'est mieux qu'un homme, c'est une créature exceptionnelle, une sorte de divinité marine qui donnerait lieu à la fable des Tritons si elle n'avait été depuis longtemps imaginée. Un de ces baigneurs tombe-t-il malade, est-il piqué au pied par un de ces poissons venimeux qui heureusement sont rares sur ces plages hospitalières, il y a soudain grand émoi dans toute la colonie; on s'inquiète, on s'informe, on envoie le médecin, on va soi-même visiter le malade, ou tout au moins le domestique en livrée vient prendre de ses nouvelles. Le soir, au salon, tous les entretiens roulent sur ce chapitre; le matin on met en réserve un morceau délicat de sa table, une bouteille de vieux vin, apportée de bien loin, des fruits venus de la capitale. La santé d'un ministre ne serait pas l'objet d'une plus vive sollicitude. « Si Ambroise allait être retenu au lit plusieurs jours! Si Michel ne pouvait pas venir demain! Si Cordier n'était plus là pour me présenter à la lame! » Et ce sont des inquiétudes sans trève, des plaintes sans nombre, des lamentations sans relâche! Volontiers on irait allumer un cierge à saint Nicolas, patron des marins, à saint Julien, patron des voyageurs, ou à saint Jacques, patron de la cité. C'est qu'un bon baigneur est chose rare et difficile à remplacer. Un bon baigneur fait à lui seul la réputation d'une ville de bains; ici ils sont douze, et je vous laisse à penser s'ils sont en beau train de faire la fortune de leur pays. N'est-ce pas chose admirable pourtant que douze pauvres pêcheurs suffisent ainsi à répandre la vie et le bien-être sur une population de trois mille âmes?

Mais la médaille serait trop belle si elle n'avait pas son revers. Le revers de ma jolie médaille, c'est monsieur Jacob.

— Qu'est-ce que monsieur Jacob?

— Monsieur Jacob est le tyran domestique des baigneurs, le bouledogue de la localité. L'ordonnance de police sur les chiens est si mal exécutée dans ma petite ville, et sans monsieur Jacob il serait si peu nécessaire qu'elle le fût! Monsieur Jacob a le poil roux-sale qui semble le privilége de cette espèce canine. Le nez est rouge au lieu d'être blanc et noir; là gît la seule différence qu'il m'ait été donné de constater. Monsieur Jacob ne parle pas, il aboie, et quand il ne lèche pas il mord.

— Monsieur Jacob n'est pas le fils d'Isaac, ainsi que son nom

Digitized by Google

pourrait le faire supposer; il appartient seulement à la tribu des épiciers et il dirige l'Établissement des Bains, ou, pour parler plus juste, le Salon de Conversation, tout à fait distinct de l'établissement des baigneurs. Ce Salon n'est pas plus beau que les salons des autres villes de bains du littoral; des planches de sapin superposées, puisque tout est en sapin, des fenêtres cintrées, d'une courbe rare et précieuse qui ne se rencontre que dans l'architecture côtière, une terrasse en zinc, des balustrades en bois, deux mâts pavoisés de flammes, et pour meubles deux tables, vingt-huit chaises, cinq lampes, un méchant piano droit, quatre bougies, deux galets serre-papiers — à vendre, — trois embarcations d'enfants — à mettre en loterie, — et cinq journaux de la semaine passée. Ajoutez à cela un paillasson d'une longueur convenable, et vous aurez une idée précise du domaine confié à la garde de monsieur Jacob.

Il faut vous être muni d'une carte, si vous voulez que l'accès de ce paradis vous soit ouvert, et si vous avez une carte, gare à vous si vous l'oubliez; monsieur Jacob n'en croira pas même les registres où votre nom est inscrit. Monsieur Jacob est à cheval sur le règlement; le règlement lui confère un droit absolu sur l'exhibition des cartes, et monsieur Jacob en abuse avec une désespérante monotonie; le règlement n'attribue qu'une chaise à chaque abonné; gardez-vous de mettre le pied sur une chaise voisine, d'y jeter votre châle, d'y déposer votre chapeau; du plus loin qu'il l'aperçoit, monsieur Jacob se précipite sur vous; trop heureux si dans la bagarre vous en êtes quitte pour quelque mot d'une politesse ambiguë. — Monsieur Jacob a pourtant ses bons jours: on raconte avec étonnement qu'un soir il s'est contenté de dire à une femme comme il faut: « Allez-vous-en! » Ordinairement, en pareille occurrence, il joint, pour plus d'expression, le geste à la parole. — Vous arrivez dans la ville; en passant, vous apercevez le Salon de Conversation; naturellement, vous êtes frappé à l'aspect d'une si belle architecture, et l'envie vous prend d'entrer pour voir si l'intérieur répond aux brillantes promesses du dehors. Halte-là! monsieur Jacob ou son dogue-suppléant vous barre le passage:

— On n'entre pas sans carte d'abonnement.

— J'ai, en effet, l'intention de m'abonner.

— Abonnez-vous, vous entrerez après.

— Mais, pour m'abonner, il faut bien que j'entre d'abord, puisque j'aperçois votre bureau à l'intérieur.

— Non, monsieur, ce n'est pas au bureau intérieur que l'on s'abonne, c'est au bureau extérieur.

— Mais il n'y a personne dans votre bureau extérieur.

— Cela ne me regarde pas; vous ne devez pas entrer sans carte et vous n'entrerez pas, le règlement s'y oppose.

Digitized by Google

— Cependant....

— Si vous ne vous en allez pas, je vais vous mettre à la porte.

Cet entretien courtois a été recueilli et m'a été communiqué par un sténographe du *Moniteur*. Je le transcris en copie conforme.

Vous pensez bien qu'un pareil début n'est pas encourageant. A cet accueil, l'étranger se demande s'il aurait, pendant son sommeil, abordé chez les sauvages. Il s'apprête à refermer ses malles entr'ouvertes et à prendre sur-le-champ la route d'un port moins inhospitalier. Mais heureusement monsieur Jacob et ses agents constituent une choquante exception au milieu de cette population bienveillante, polie, affable et dévouée même au besoin. Ils sont, au sein de ce peuple doux et modeste, comme ces esclaves ivres que les Spartiates montraient à leurs enfants pour leur mieux faire goûter les charmes de la tempérance; ils font mieux apprécier la bonté naïve de ces gros marins goudronnés qui ne vous voient pas vous arrêter au seuil de leur porte sans vous engager à le franchir, qui ne vous rencontrent pas dans un sentier étroit sans se déranger, qui ne vous regardent pas passer dans leurs rues sans vous saluer. Le dernier calfat du port donnerait aisément des leçons de politesse à monsieur Jacob; mais il n'est pas bien sûr que monsieur Jacob soit homme à en profiter. — J'ai vu un soir monsieur Jacob vêtu en gentleman, gilet blanc et habit noir, faisant le beau à l'occasion d'un escamoteur qui avait déballé ses gobelets dans les salons. Ah! si l'escamoteur avait pu faire disparaître monsieur Jacob comme il faisait disparaître les citrons et les muscades, quel service il aurait rendu à ma petite ville! — Mais c'est assez d'avoir consciencieusement montré le revers, achevons de buriner la face aimable de la médaille.

Ma petite ville, Dieu merci, n'a pas de théâtre, mais elle n'est pas dépourvue de spectacles. Elle a d'abord le spectacle de la mer, qui vaut mieux que tous les autres; elle a, le lundi, à la marée haute, la sortie de la flotille de pêche; tous les pêcheurs, rentrés au port le samedi pour fêter et chomer le dimanche, reprennent la mer le lundi, et il faut voir alors toutes ces voiles qui se déploient, toutes ces barques qui filent entre les jetées, halées par les femmes restées au port. A mesure qu'une barque a franchi la barre et abandonné son grelin, on voit trois ou quatre femmes se détacher du groupe et aller s'agenouiller devant le beau calvaire en fer doré que la piété des marins a élevé devant les jetées. Elles prient Dieu pour leurs maris, pour leurs fils, pour leurs frères, pour leurs fiancés.

— Que faites-vous là? demande curieusement le bourgeois de Paris.

— Nous prions le bon Dieu, répondent-elles simplement, ça porte toujours bonheur.

Digitized by Google

Le Parisien sourit, lève les épaules et s'éloigne en murmurant le mot de « superstition. »

Il y a encore le marché aux poissons, curieuse vente à l'enchère du produit de la pêche, où l'observateur peut faire ample récolte de réflexions peu flatteuses pour la plus belle moitié du genre humain. A ce propos, je me suis posé bien souvent une question restée jusqu'ici sans réponse, à savoir, pourquoi dans tous les pays du monde les marchandes de poisson sont si querelleuses et si mauvaises, lorsque ceux qui le pêchent sont si calmes et si bons.

Mais ce n'est pas de ce genre de spectacles naturels qu'il s'agit ici; ma petite ville a ses spectacles profanes et mondains; elle a ses curiosités de passage, ses artistes vagabonds qui viennent par fois s'égarer sur sa plage, lorsque Dieppe et Boulogne ont été rançonnés par eux. Alors il y a fête au Salon de Conversation, les abonnements sont suspendus, on allume une sixième lampe, on recueille les chaises dans le voisinage, M. Jacob revêt son habit noir, et quelques baigneuses dépaysées font toilette pour la circonstance, pareilles à ces oiseaux qui prennent la clarté d'une bougie pour le lever du soleil et se mettent à chanter à minuit le réveil du jour. Inutile de vous le dire, la médiocrité préside toujours à ces solennités musicales ou magiques, qui rompent désagréablement les habitudes calmes des gens comme il faut. Aux jours ordinaires, les choses se passent plus simplement et aussi d'une façon plus intéressante et plus pittoresque.

L'Établissement des bains se compose, comme partout à peu près, d'une galerie centrale unissant deux salons situés aux extrémités; c'est la forme consacrée. L'un de ces salons est affecté pendant le jour à la lecture des « cinq journaux de la semaine passée, » et le soir les enfants y dansent. Les mamans font cercle, les petites filles de neuf à quinze ans nouent ensemble leurs bras délicats, le piano résonne sous les doigts d'une dame de la société, et l'enfance s'essaie aux grâces conquérantes de l'adolescence. Au mois d'août, — on écrit encore *aoust* dans ma petite ville, témoin ma carte d'abonnement que je conserve en preuve, — au mois d'août les choses changent de face, les lycées vomissent leur contingent sur la plage, de grandes petites filles arrivent bien apprises de leurs pensionnats, et le bal perd un peu de sa primitive innocence. C'est le moment d'arrêter l'essor trop prompt des coquetteries juvéniles.

Les enfants sont partout pour les famille des moyens d'attraction et d'enchaînement. Combien de relations intimes ont été nouées par les enfants! Ici encore ce sont les enfants qui les premiers se lient, les parents font connaissance après. A ce titre le Salon de Conversation est tributaire de celui de danse. C'est dans le salon, situé à l'autre extrémité de la galerie, que les femmes se réunissent pour causer, leur ouvrage à la main, autour des deux tables de l'établissement.

Digitized by Google

Ces deux tables sont de mêmes dimensions, mais il s'en faut qu'elles se ressemblent. Il n'est pas indifférent de s'asseoir à l'une ou à l'autre. J'ai dit s'asseoir, ce mot ne s'applique qu'aux femmes, les chaises sont rares et les hommes se tiennent debout. La table de gauche est entourée de toilettes négligées, de robes fanées, de jaconas passés de mode, mais les mains sont blanches, les doigts effilés, les fronts hauts, les yeux scrutateurs, les sourires dédaigneux et les dents bien aiguisées. Vous voyez là réunie en bloc toute la *gentry*, toute l'aristocratie des baigneurs. A l'autre table, toilettes de ville, robes chatoyantes, modes nouvelles; les mains sont moins fines, les tempes moins larges, les regards moins assurés, les lèvres moins lestes. Ceci est la bourgeoisie, émaillée de quelques étoiles légères, empruntées au ciel parisien.

Les deux tables se repoussent et se détestent. Ce sont deux camps ennemis en présence et souvent en hostilité. La première se recrute dans la noblesse du pays et même dans celle de la France entière : les plus beaux noms y ont passé. L'étrangère, pourvu qu'elle fasse ses preuves de bonne compagnie et d'esprit mordant, y est volontiers admise, et si elle ne trône pas c'est qu'elle n'a pas l'ambition du pouvoir. Mais la femme du négociant ou de l'industriel en est impitoyablement bannie, la femme de l'agent de change, égarée sur ces bords, n'en approche qu'en tremblant, et il faut de bonnes protections et quelques antécédents à celle du banquier pour qu'elle y trouve bon accueil. La nouvelle arrivée, qui ne sait rien de ces divisions intestines, va s'asseoir au hasard, dans l'un ou l'autre camp. Sa destinée pour la saison dépend de ce premier pas. Si elle n'a pas de nom, si elle n'est pas connue et que sa mauvaise étoile la conduise à gauche, soudain la conversation s'arrête, les chaises s'éloignent, les tailles se raidissent et les regards s'adressent par hasard à la broderie ou à la bourse commencée : on l'isole, on la met en quarantaine; puis les mains retombent sur les genoux, les regards se relèvent impertinemment, les lèvres se desserrent et la conversation reprend de plus belle, sur le même ton qu'auparavant, sur le même sujet, avec le même laissé aller. L'intrue ne sent aucun appui autour d'elle, elle s'agite vainement sur sa chaise, cherche vainement dans son ouvrage qu'elle déploie une contenance perdue; son front rougit, ses regards intimidés s'obscurcissent, sa main tremble; elle se lève enfin et se retire en chancelant vers l'autre table. Mais là une seconde épreuve l'attend; considérée commme transfuge on s'éloigne de nouveau à son approche, on lui refuse même un siége sous prétexte qu'il est retenu, on écarte la lampe pour qu'il soit bien entendu que l'asile et la lumière lui sont interdits, à moins qu'une charitable dame n'ait aperçu le manége de la première table et ne s'empresse, pour lui faire pièce, de recueillir la naufragée repoussée par cette côte inhospitalière.

Digitized by Google

Les rivalités et les jalousies d'un camp à l'autre se manifestent quelquefois autrement que par une froideur et un silence dédaigneux, par une secrète envie et une sourde haine dissimulées au fond du cœur. Vienne un point de contact, qu'un objet en litige établisse une communication instantanée, et soudain l'étincelle jaillit, la foudre éclate. Ce point de contact, ce moyen de communication a longtemps résidé dans une lampe plus grosse que l'autre, dont la lumière intense était un objet de convoitise pour les deux tables. Tantôt c'était celle de droite, et tantôt celle de gauche qui s'en emparait : on écrirait un chapitre sur les ruses déployées de part et d'autre pour se rendre maître de cette nouvelle lampe merveilleuse. C'était au plus fort de la question d'Orient, mais les alternatives de celle-ci n'ont jamais eu rien de comparable aux anxieuses préoccupations excitées par la question des lampes. Dès le matin, elle occupait tous les esprits; on ne s'abordait plus sur la plage ou aux bains qu'avec cette phrase au bout des lèvres :

— Eh bien! aurons-nous la grosse lampe ce soir?

La diplomatie des deux camps était en permanence auprès de la porte pour peser de tout son poids sur les déterminations du pouvoir, et pour agir au besoin par l'occupation sur la solution pendante. Enfin, un prince Mentchikoff se révéla dans le camp aristocratique : les situations difficiles ont toujours fait surgir des hommes à la hauteur des circonstances. La grosse lampe fut investie, enlevée et installée triomphalement sur la table de gauche. Il ne s'agissait plus que de maintenir ses prétentions et de s'en constituer un droit pour l'avenir. La table de droite n'avait pas vu ce qu'elle considérait comme un empiétement sur son domaine sans éprouver une profonde humiliation et une soif ardente de représailles. Le lendemain ce fut à son tour de s'emparer de la lampe conquise. Mais l'agent de ce pays rival le fit avec assez de brutalité pour qu'il fût nécessaire, afin d'éviter la guerre, d'en appeler à l'arbitrage des grandes puissances. M. Jacob fut mandé; il fut démontré par le diplomate de l'aristocratie que la table de gauche avait un centimètre de plus que celle de droite, et que par conséquent, ayant besoin d'un plus grand rayonnement de lumière, la plus grosse lampe devait lui appartenir. L'agent du tiers-état cria très-haut, et comme il n'était pas poli, M. Jacob se sentait un secret penchant à lui donner gain de cause; toutefois il se contenta pour ce soir-là d'ajouter deux bougies à la petite lampe; mais le lendemain il y avait deux grosses lampes au lieu d'une. Désormais les deux tables étaient mobilièrement placées sur le pied de l'égalité. Une seule chose tourmentait encore la table de droite et entretenait chez elle une sourde envie : la table de gauche avait de plus qu'elle un centimètre de largeur. On ne peut prévoir où se seraient arrêtées les

Digitized by Google

convoitises du tiers-état, si la saison, marchant à grands pas, n'avait rappelé la haute société dans ses châteaux, en même temps qu'elle jetait sur ce rivage un contingent formidable de gens en vacances qui devaient naturellement augmenter les forces bourbeoises. A mon départ, les barrières qui séparaient les deux camps étaient déjà tombées, ou pour mieux dire, le tiers-état avait pris possession des positions abandonnées par la noblesse. Aujourd'hui les deux tables se touchent, se ressemblent et vivent en paix, — jusqu'à ce que la saison prochaine vienne encore une fois les désunir, les diversifier et rallumer la guerre entre elles.

Rien en effet ne ressemble moins au monde des derniers jours que celui des premiers. A l'ouverture de la saison, au mois de juin, les baigneurs sont rares, mais ils appartiennent à la *gentry* la plus raffinée. Jusqu'au 15 août le nombre augmente et la qualité ne déchoit guère; mais le 15 août passé, l'heure des vacances une fois sonnée, on voit s'abattre sur la plage une nuée de gamins fraîchement barbouillés de grec et de latin, précurseurs bruyants des bandes pédagogiques et bureaucrates. Alors il faut s'enfuir, chercher ailleurs, au fond des bois ou sur les rochers déserts, une retraite à l'abri de la prétention et du pédantisme; il faut abandonner cette mer si belle et si caressante, et ces pêcheurs si durs à la fatigue et si doux aux enfants du riche, et ses chances aléatoires à la loterie du beau navire qu'un vieux marin promène depuis trois mois sur des roulettes.

Ce navire compte parmi les curiosités de la ville. C'est un beau trois-mâts taillé en frégate et toutes voiles dehors. Trop grand pour être facilement emporté, il demeure depuis nombre d'années attaché à cette plage. Chaque saison le voit sortir de sa remise et s'acheminer par le port vers l'Établissement des bains; un écriteau indique aux curieux qu'il forme le lot unique d'une loterie de deux cents billets à un franc. Chaque jour il accomplit fructueusement le même voyage. Le navire est si beau, le vieux marin est si pauvre! Il n'est pas de cœur de petit garçon qui résiste au désir de secourir l'un et de gagner l'autre. De ces deux plaisirs il n'en est jamais qu'un de satisfait; car la loterie, nul ne sait si elle sera tirée, et si elle se tire, soyez sûr que le numéro gagnant se trouvera providentiellement placé entre les mains les plus dignes et les plus pauvres, et quelles mains sont plus pauvres et plus dignes que celles d'un vieux marin? Priver le malheureux de sa dernière ressource, ne serait-ce pas cruel? Ah! si la fortune impie met un jour ce gagne-pain du pauvre à votre merci, n'hésitez pas, rendez-le à celui qui en a tant besoin. L'année suivante vous le retrouverez encore errant, sur ses roulettes, devant votre porte, et vous n'oublierez pas que la charité n'est utile et méritoire qu'autant qu'elle sait se renouveler sans cesse.

Digitized by Google

Quand l'automne succède à l'été et que la Saint-Michel est proche, ma petite ville voit peu à peu s'évanouir ses colonies éphémères. Les deux ou trois carrosses qui l'animaient ont repris leurs chevaux de poste. La plage n'a plus que de rares promeneurs, les belles maisons deviennent désertes, le pêcheur va reprendre son humble toit et le vieux marin reconduit dans sa remise habituelle sa frégate qui n'en sortira plus avant le mois de juin de l'année suivante. Le 15 octobre il n'y a plus personne. Alors la petite ville rentre dans son silence et dans la plénitude de ses traditions. On ferme hermétiquement les volets des fenêtres ouvertes sur la plage, on calefeutre avec soin les portes, on enlève les croisées du Salon de Conversation et on les remplace avec les planches du parquet. Les cabines des baigneurs ont depuis longtemps disparu et les baigneurs eux-mêmes ont repris leurs travaux d'hiver, le pilotage et la pêche. Tous les habitants portent alors uniformément le même costume goudroné, calfaté et galipoté du haut en bas. Les femmes ont le tricot de laine jaune ou noire sur les épaules, le jupon rouge sur les hanches, les sabots aux pieds, la cornette d'indienne sur la tête.

C'est la bonne saison pour la pêche, et les hommes sont plus souvent à la mer que chez eux; et pourtant le vent siffle dans les cheminées, la pluie bat les murs, la tempête soulève les toitures et secoue la nuit les femmes dans leurs couchettes. Que de fois ne les a-t-on pas vues, réveillées par l'ouragan, s'élancer épouvantées à travers les rues, emportant leurs enfants dans leurs bras, courir au port et sur les jetées pour aider au sauvetage des barques démâtées, se précipiter en pleurant au pied du calvaire et demander tout haut à Dieu de leur rendre ceux qu'elles chérissent? Combien d'heures parfois se sont écoulées ainsi dans les angoisses et dans la prière, attendant qu'on signalât la voile connue ou qu'une lame plus généreuse que les autres leur rendît le corps d'un époux ou d'un fils?

Un jour de l'hiver dernier, le lougre le *Saint-Louis*, n° 22, venait de prendre la mer, et il avait commencé sa pêche, lorsque ramenant à bord son filet, l'équipage y trouva le cadavre d'un marin étranger. Orienter vers la terre et mettre le cap sur le port fut l'affaire d'un instant. Lorsqu'on demanda aux pêcheurs la cause d'un retour si précipité, ils montrèrent la pêche qu'ils avaient faite. Le prix du poisson qu'ils rapportaient fut tout entier consacré à ensevelir convenablement leur frère inconnu, et à le faire enterrer dans le cimetière. Quelque temps après, comme il passait sur le port, le patron du *Saint-Louis* sentit une main saisir sa main calleuse, et des lèvres s'y coller, et des pleurs la mouiller : c'était la veuve du naufragé qui venait le le remercier d'avoir fait inhumer son mari en terre sainte.

De pareils faits sont fréquents sur nos côtes et de pareils hommes

Digitized by Google

n'y sont pas rares. Chez eux, la foi a conservé son empire et la vertu ses priviléges. Un homme impie ou débauché y serait montré au doigt et repoussé par tous comme un pestiféré. La femme, gardienne fidèle de la foi conjugale, l'est aussi de la maison et de la bourse commune. Souvent on la voit refuser à son mari, après une semaine de fatigues, quelques sous pour aller boire avec ses amis un verre de cidre ou de bière. Le mari s'incline et ne dit mot. Serait-ce donc que ce spectacle et ces périls de la mer, en rapprochant sans cesse la créature du Créateur, donneraient au cœur humain plus de force pour aimer, plus d'ardeur pour faire le bien, plus de courage pour braver le danger? Ces hommes énergiques envisagent la mort de sang-froid parce qu'ils croient et qu'ils espèrent en la vie future, ils se sentent la conscience tranquille et ne craignent rien de l'avenir. Aussi, dans leur langage naïf, ne disent-ils jamais : « mourir », mais bien : « aller à Dieu. »

— J'étais heureux et sans inquiétude pour ma vieillesse, me racontait un jour un pauvre pêcheur ; j'avais un fils de vingt-trois ans. Mais il est allé à Dieu.

« A Dieu va ! » était une sorte d'exclamation dont jadis le marin de la marine royale, comme celui de la marine marchande, accompagnait tous les grands commandements de manœuvres. Mais depuis longtemps nous avons changé tout cela.

Si j'ai pu, en lâchant la bride à mes récents souvenirs, vous inspirer le désir de visiter mon petit port, allez à Abbeville, — le chemin de fer du Nord y conduit de Paris en quatre heures, — et là, tout le monde vous en indiquera la route et vous en dira le nom.

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

POLYGRAPHIE.

RONCEVAUX.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

SOMMAIRE : Les Pyrénées. Le Béarn. Henri IV. Un peuple, un lieu, un nom. — I. Les BASQUES. Antiquité, génie, caractère, mœurs, aptitudes, tendances, langue de ce peuple. Ses chants nationaux. Chant d'Annibal. Chant d'Auguste. — II. RONCEVAUX. Route de Roncevaux. Valcarlos. Forêt et abbaye de Roncevaux. Destruction des ordres religieux en Espagne. Burguette. Plaine de Roncevaux. — III. ROLAND. Désastre de Roncevaux. Eginhard. Roland dans l'histoire et dans la poésie. La *Chanson de Roland*. Manuscrit d'Oxford. La *Chanson de Roland* est une épopée. Caractère particulier de l'épopée de Roncevaux. Guerre sacrée. Le Roland du poème. Sa mort. Ses adieux à son épée. L'épée de Roland, c'est l'épée de la France. La *Chanson de Roland* à la bataille d'Hastings. Sources de l'épopée. Retentissement du nom de Roland dans la poésie et l'imagination des peuples. Traditions de Roland. Chant basque sur Roncevaux. Chant d'*Altabiçar*. Roland dans le *Romancero* espagnol. Roland et Bernard de Carpio. Roland dans la *Divine Comédie*. Destinée et influence du nom de Roland. Noms épiques, noms historiques. Alexandre, César, Napoléon. Trois époques dans la vie des peuples. Age épique, âge historique, âge négatif ou décadence.

La partie la plus connue et la plus fréquentée des Pyrénées est comprise entre l'étroite vallée où la Garonne roule ses eaux vierges encore et le Val d'Ossau, cette ravissante esquisse d'un paysage de la Suisse. Le voyageur suit les chemins tracés par le malade ; il va là où se trouvent les grands établissements thermaux. Rarement il s'écarte de ces routes battues ; la solitude convient à si peu d'âmes. Pour le plus grand nombre, la vie n'est que dans le mouvement et le bruit des grandes agglomérations d'hommes. Beaucoup ne vivent que par un côté de leur être. C'est ainsi qu'on se fait, au milieu de l'agitation et du tourbillon des choses humaines, une vie factice, aux heures rapides et frivoles, vie qui devient une nécessité et que la solitude effraie comme la mort. Vie stérile et vide !

Dans les Pyrénées, quelques points principaux ont donc le privilége d'attirer le voyageur : c'est Luchon avec ses fraîches vallées, ses cascades blanchissantes, ses lacs incrustés comme des diamants dans d'âpres rochers, et surtout la sombre et terrible Maladetta aux flancs éternellement glacés ; c'est Bagnères-de-Bigorre et l'inexprimable fraîcheur de sa vallée de Campan ; Barèges et sa sauvage et rude nature ; Luz et la vaste enceinte de Gavarnie, et les tours blanches du Marboré ;

Digitized by Google

Cauteretz et ses folles cascatelles, ses eaux écumeuses, ses torrents effrénés et la masse neigeuse et imposante du Vignemale; puis, ce sont les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes, des gaves qui bondissent, des grottes pleines de terreur, des montagnes arides, des prés verts, des forêts qui pendent à des versants abruptes, et, au fond de la vallée, comme une borne éternelle entre la France et l'Espagne, la double cime du Pic-du-Midi d'Ossau.

Telles sont les plus remarquables stations des Pyrénées. Bien souvent, le voyageur se contente de ces quelques points renommés par leurs sources thermales, et ne va pas demander à des lieux moins battus le grand spectacle des luttes, des déchirements, des antiques colères, des mystérieuses et irrésistibles puissances de la nature. Arrivé à Pau, il se retourne une dernière fois pour jeter un regard d'adieu à ce sublime tableau des montagnes qui, là, se déroule dans toute sa magnificence et sa grandeur. On ne peut, en réalité, contempler sans émotion cette toile immense du grand maître, vaste panorama, qui, dans ses proportions colossales, embrasse depuis le dôme étincelant du Pic-du-Midi de Bigorre jusqu'à la flèche élancée du Pic d'Ossau, les vertes collines du Béarn, et ces montagnes dont les lignes onduleuses vont en déclinant se perdre dans les vapeurs de l'horizon. Mur de granit, de marbre et de glace qui sépare deux peuples! Noble pays, nature forte et puissante, qui donne le courage des grandes choses!

C'est dans ce nid d'aigle, aux bords de ces torrents, aux crêtes de ces abîmes, au sein de ces vallées que s'est retrempé, dans de mâles vertus, le génie de la monarchie française. Dans ce contact avec cette nature gigantesque, la royauté a puisé des énergies nouvelles et a rajeuni son sang. Le Roi le plus populaire, le plus aimé, le plus vaillant au combat, et qui a su tout conquérir à la pointe de son épée, et son royaume et sa capitale, le héros le plus français a grandi dans ces montagnes et a bu l'eau virginale de ces torrents, ce lait des forts. La grandeur de l'œuvre de Dieu s'est reflétée dans la fierté de son caractère. Il s'est levé dans sa force et dans son exaltation et a marché vers sa destinée..... Enthousiasme, exaltation, héroïsme, générosité, dévoûment et foi, voilà Henri IV!.....

Il est, cependant, au fond de cet horizon vaporeux, à l'extrémité de la France, dans cette partie où la chaîne des Pyrénées semble s'infléchir vers l'Espagne, il est un peuple aux origines mystérieuses, pur, vierge, isolé comme les Hébreux au milieu des autres peuples; il est un lieu peu visité, qui réveille bien puissamment le souvenir de nos âges héroïques et un nom attaché à nos plus belles traditions nationales. Ce peuple, c'est le peuple Basque; ce lieu, c'est Roncevaux; ce nom, c'est le nom de Roland.

Digitized by Google

I.

Venu de contrées inconnues, ayant suivi ce grand mouvement d'Orient en Occident de toutes les migrations de peuples, assis sur le double versant des Pyrénées, habitant les hauts sommets et les profondes vallées, comme isolé du monde, mystère pour l'histoire, d'une jeunesse intarissable, se renouvelant depuis des siècles dans son propre sang, se retrempant dans sa propre force, pur de mélanges avec les autres races, jaloux de son antiquité, de ses vieilles vertus, de son indépendance traditionnelle, ayant sa physionomie, ses mœurs et surtout sa langue accentuée et savante que nulle nation ne peut aujourd'hui comprendre, ardent à la guerre et au plaisir, aventureux et brave jusqu'à la témérité, tel est le peuple Basque.

Au milieu de ses champs de maïs, dans les pâturages de ses montagnes, dans ses villes éparses dans la plaine, ce peuple mérite encore aujourd'hui toute l'attention des voyageurs.

Anciens maîtres de tous les défilés des Pyrénées, les Euskariens ou Vascons ont vu passer les peuples barbares qui sont venus s'étendre sur l'Espagne. Un jour ils se sont trouvés sur les pas d'Annibal et ont voulu lui fermer l'entrée des Gaules. Le général carthaginois est obligé de traiter avec eux. Ils s'enrôlent dans son armée pour marcher au sac de Rome. A Trasymène et à Cannes, Annibal les commande en personne. C'est sa plus belle infanterie.

Rome, à qui rien ne résista dans le vieux monde, ne put jamais les soumettre complétement. Le berger Viriathe, qui força un consul à conclure la paix avec lui, avait sans doute dans les veines du sang de cette race indomptable et guerrière. S'attachant avec enthousiasme et à la vie à la mort à toutes les fortunes, ils étaient dans Sagonte; ils étaient dans Numance, foyer de la résistance de l'Espagne aux Romains, ville héroïque qui ne tomba que devant un Scipion; ils étaient au milieu des légions invincibles de César, lorsqu'il franchit le Rubicon malgré les anathèmes d'un sénat impuissant; ils étaient à Pharsale. Rome les eut tour à tour pour amis et pour ennemis.

Jamais puissance n'a pu les absorber. Comme les Romains, les Arabes les ont rencontrés, leur présentant un obstacle imprévu, lorsqu'ils ont voulu étendre leurs conquêtes dans le Nord de la Péninsule. S'étendant sur les pentes septentrionales et méridionales des Pyrénées, un pied dans la Gaule, un autre dans l'Espagne, ils ont dû admirablement servir la cause de la nationalité espagnole, vaincue, fuyant devant le glaive du Coran et réfugiée dans les montagnes des Asturies. C'est dans les gorges et les ravins de ces montagnes que commença, pour durer huit siècles, la lutte implacable et opiniâtre de l'Espagne catholique contre les enfants de l'Islam. Lutte de race autant

Digitized by Google

que de religion, qui a eu plusieurs théâtres et a laissé des noms mémorables dans l'histoire : les ruines de Tyr et de Carthage, la bataille de Poitiers, les Croisades, les prises de Tolède, de Cordoue, de Séville, de Grenade, la conquête de l'Algérie; combat à outrance, qui s'est renouvelé chaque siècle, qui a occupé tour à tour plusieurs grands peuples : les Grecs, les Romains, les Francs, les Espagnols, l'Europe entière, et qui retient encore aujourd'hui la France sur les côtes d'Afrique. Il semble que nous soyons destinés à contempler les derniers efforts de cette lutte interminable, la fin de ce terrible antagonisme de deux continents. Constantinople s'affaissant devant l'Europe chrétienne, l'empire Ottoman brisé, l'islamisme ira mourir à la Mecque; sorti du désert il reviendra au désert.

Comme ils avaient résisté aux Romains, aux Visigoths, aux Arabes, les Vascons voulurent arrêter les Francs. Vaincus par Dagobert, ils firent serment de fidélité à son empire. Néanmoins, ils surent reprendre leur indépendance, et, profitant des guerres entre les Austrasiens et les Neustriens, gagner du terrain dans la Gaule. Ligués avec les Aquitains, commandés par leur duc Waïffre, ils soutinrent pendant huit ans, avec un courage admirable, le choc terrible des armées de Pépin, père de Charlemagne. Ils ne cédèrent le pas aux Francs que lorsque leurs chefs furent tombés et que l'incendie et la mort eurent fait le désert autour d'eux.

Dans l'affaire de Roncevaux, leur mémoire n'est pas restée très-pure. N'osant lutter front contre front avec Charlemagne, ils le laissèrent entrer en Espagne; mais à son retour ils écrasèrent son arrière-garde dans les defilés de Roncevaux. Ce désastre sanglant, vengeance tirée par leur duc Lupus de la mort de Waïffre son père, fut inutile à leur cause et leur fit sentir tout le poids de la lourde épée du grand conquérant. Cette nuée de montagnards se dissipa devant la colère de Charlemagne. La poésie a éternisé le souvenir de cette fatale journée, si glorieuse pour les vaincus.

Comme tous les peuples placés dans une position indécise et intermédiaire, pas assez puissants pour s'imposer aux autres, jaloux de conserver leur indépendance, les Vascons, selon l'occasion, frappaient à droite et à gauche, sur les Mores et sur les Francs. Mais ce qu'ils semblaient le plus redouter, c'était la domination de cette noble nation que le génie de Charlemagne appelait à de si hautes destinées. C'est ainsi que, cinquante ans après le désastre de Roncevaux, dans ces mêmes gorges où périt Roland, ils détruisirent une seconde armée franque d'un fils de Charlemagne, Louis-le-Débonnaire.

Dans toutes ces époques tumultueuses de formation, l'histoire de ce peuple inquiet et belliqueux n'est qu'une suite de luttes opiniâtres contre la puissance qui menace de l'absorber. Il oppose de tous côtés

Digitized by Google

une résistance infatigable et qui a son caractère de grandeur et d'héroïsme.

La physionomie moderne de cette petite nation, qui offre de tels éléments de résistance, est aussi intéressante à étudier que son côté antique. Elle a su conserver presque dans sa pureté native, au milieu du mélange confus des races, son type originel, son caractère distinctif et sa langue primitive.

En France, le pays Basque s'étend depuis le Béarn jusqu'à l'Océan; en Espagne, il comprend les provinces de Guipuscoa, Biscaye et Alava, désignées sous le nom de *Vascongadas*. Ces provinces, qui se détachent vivement du reste de la Péninsule, par leur esprit actif, leur intelligence, leur industrie, leur richesse, leur humeur guerrière et indépendante, jouissent encore de priviléges et de droits importants, les *fueros*, dont elles se montrent très-jalouses.

Tout Basque est noble par droit de naissance. Cette noblesse, ses aïeux l'ont conquise avec leur épée. Ils n'ont pas connu le servage. Leur sang, qui ne s'est jamais mêlé avec celui des Mores, a coulé le premier pour la cause du Christ et de la monarchie espagnole. Ils ont assisté à toutes les luttes de cette monarchie, qui, aux jours de danger, s'était retirée dans l'asile inviolable de leurs montagnes. Ils sont donc les vrais chevaliers du Christ, les premiers Croisés. Qu'on ne vienne pas contester ces titres de noblesse aux descendants des Vascons. Ils marchent le front haut, le regard assuré, fiers de leur origine et des grands exploits de leur race.

En France, c'est le même sentiment de fierté, la même conscience de la dignité et de la noblesse de leur sang. C'est toujours le *Cantabre indompté* d'Horace. Le Basque d'Espagne dit avec orgueil : « Je ne suis pas Espagnol, mais Basque ! » Celui de France : « Je ne suis pas Français, mais Basque ! » Ainsi persistent, malgré le temps et les événements, ces forts sentiments d'une nationalité qui ne veut ni se laisser absorber, ni abdiquer, ni se dissoudre.

La propreté, l'adresse, la vivacité, l'intrépidité, l'intelligence des hommes, la beauté et la rare élégance des femmes, sont les caractères saillants de ce peuple. L'hospitalité généreuse est la première de ses vertus; par-là il se rattache aux races antiques. Réunissant des qualités diverses qui se rencontrent rarement, sobre, dur à la fatigue, le Basque est le plus rapide marcheur, le meilleur fantassin et le plus intrépide marin de l'Europe. Sur mer comme sur terre, on le retrouve partout avec ses admirables facultés. Il ne recule jamais devant les expéditions les plus aventureuses, les plus lointaines. C'est aux Basques que l'on doit la découverte d'une grande partie du continent américain.

Cette même ardeur que les Vascons dépensaient autrefois pour se

Digitized by Google

soustraire au joug ennemi, ils la mettent aujourd'hui à défendre les pâturages de leurs montagnes contre les envahissements des pâtres espagnols. Dans ces hautes régions, il y a souvent des rixes sanglantes.

L'inquiet et mobile génie de ce peuple le pousse vers les rivages inconnus. Il s'ennuie de ne pas guerroyer. Il lui faut le mouvement, et il traverse les mers pour planter sa tente sur des terres nouvelles, où tout est à créer et à conquérir.

Cette fatale tendance à l'émigration, à sortir du pays de ses pères, voilà la maladie actuelle de ce peuple. On devrait au plus tôt y porter remède, car les campagnes, les villages se dépeuplent, les champs, bientôt, seront abandonnés; les bras manquent à la terre. Il faudrait trouver un aliment à la fiévreuse activité de cette race intelligente et laborieuse, en encourageant l'agriculture dans cette contrée, dont le sol est loin d'être ingrat. Les peuples laboureurs ne sont pas voyageurs. L'homme s'attache au sillon qu'il creuse et à qui il confie une semence, un capital; il aime le coin de terre qu'il cultive et d'où il retire sa vie et celle de sa famille. Les travaux agricoles sont un puissant moyen de moralisation, parce qu'ils fixent l'homme au sol et développent en lui les affections du foyer, l'amour de la famille et de la patrie. Un gouvernement qui prendra franchement son point d'appui, non sur des intérêts factices et des dévoûments problématiques, mais sur la propriété, cette base immuable, n'aura pas a redouter les révolutions. Propriété et socialisme sont deux termes qui se repoussent. Soulagez la propriété des charges qui la ruinent et l'écrasent, alors se réalisera la belle parole de Sully : « Tout fleurit dans un État où fleurit l'agriculture. »

Les Basques ont conservé leurs anciens cris de guerre, cris stridents et sauvages, qui retentissent au loin dans les vallées et qu'il est impossible d'imiter. Ce sont des appels au combat, des cris de ralliement, des cris d'alarme à l'approche de l'ennemi et d'un danger, des défis et des provocations.

Dans l'intérieur de ce pays, il n'est pas rare de trouver des paysans qui ne comprennent pas le français; vrais Ibères, vieux débris des premiers âges, ils ne parlent que le basque. Cette langue, aussi ancienne que le peuple qui l'emploie, qui a survécu à tous les idiômes barbares, qui ne s'est laissé altérer ni par le latin, ni par le roman, ni par le français, ni par l'espagnol, cette langue n'est pas un des phénomènes les moins remarquables, au milieu des originalités natives de cette nation. La persistance de la langue est une preuve de la persistance de la race.

« Les Basques, dit M. Amédée Thierry dans son Histoire des Gaulois, ne se reconnaissent point d'autre dénomination que celle d'*Escaldunac*, et n'en donnent point d'autre à leur langue que celle d'*Escara*

Digitized by Google

ou *Euscara*. Cette langue, par le caractère particulier de ses radicaux, et surtout par un système de grammaire très-original, se distingue nettement, et des langues dérivées du latin, et des langues dérivées du teuton, et de celles qu'on peut regarder comme ayant appartenu à la famille gauloise proprement dite. Ses dialectes se rangent sous deux principaux, qui sont parlés, l'un en Espagne, l'autre en France, et forment deux variétés, dont l'origine remonte aux époques les plus anciennes. »

D'après ce savant historien, qui s'appuie lui-même sur les recherches de Guillaume de Humboldt, la langue basque aurait été parlée dans une zone bien plus considérable qu'aujourd'hui, entre les Pyrénées et la Garonne, dans toute l'Aquitaine de César, vers l'extrémité orientale des Pyrénées, et du pied de ces montagnes elle se serait répandue le long des rivages de la Méditerranée, sur le double versant des Alpes maritimes et jusque dans le nord de l'Italie. Des noms de villes, de rivières, de montagnes laissés par cette langue, en se retirant devant la langue romane, servent de jalons pour reconnaître son ancienne domination. C'est ainsi qu'on retrouve sa trace dans le Midi de la France. Ces contrées sont celles qu'habitaient les Aquitains et les Ligures. Du reste, le mot Ligure, *li-gora*, est basque. *Li*, *illi*, peuple, pays, *gora*, haut.

A la même époque, la langue *escara* devait être parlée dans une grande partie de l'Espagne. Par les mêmes recherches on est arrivé aux mêmes résultats. « Par conséquent, dit M. Thierry, le basque est un débris vivant des vieilles langues de l'Ibérie. L'histoire resterait muette sur l'origine des Aquitains et des Ligures, qu'il y aurait là assez de probabilités pour conclure que ces deux peuples étaient Ibères[1]. »

Par sa position retirée sur l'extrême frontière, par son éloignement des grandes voies de communication, la petite ville de Saint-Jean-Pied-de-Port est peut-être le lieu où le peuple basque a conservé d'une manière plus pure et plus saillante son originalité et sa rudesse des anciens jours. Cette ville, qui tire une certaine grâce de sa situation à la racine des montagnes, à l'ouverture des vallées, avec sa haute citadelle et ses maisons blanches aux balcons peints en rouge selon la mode générale de ces contrées, cette ville paisible, loin des grands bruits de la civilisation et qui n'entend que l'eau de son torrent qui brise, est comme le cœur du pays basque. C'est dans ces campagnes, au sein de ce pays accidenté, dans ces hauts paturages, dans ces gorges ignorées que le descendant des Ibères garde encore toutes ses vertus abruptes et cette indomptable énergie de caractère que le contact des autres peuples n'a pu émousser. Là, vous le rencontrez dans toute l'a-

[1] Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, tome Ier, *Introduction*.

Digitized by Google

preté de son antique nature. Le voyageur qui a franchi le seuil de sa demeure est un hôte sacré pour lui. Ce serait lui infliger une humiliation sanglante que de lui offrir le prix de cette hospitalité.

Mais, dans ce pays, il sait qu'il est chez lui et qu'il est le maître. Le sol que son pied foule est à lui; il l'a payé de son sang. Aussi, sur ses chemins il ne cède le pas à personne. Il tient toujours le milieu de la chaussée et n'aime pas à se déranger. Si vous êtes à cheval, passez à côté et ne le touchez pas; car sa main est prompte et son bâton lourd et bien ferré. Ce long bâton, dont l'extrémité la plus grosse est garnie de cuivre et de fer, ne l'abandonne jamais. C'est à cette arme habituelle qu'il confie le soin de venger toute insulte à sa dignité et à sa vanité.

Un mot, un regard oblique, une menace enflamment ces natures ardentes. Les querelles ne sont pas longues; les coups suivent les paroles. Les vertus primitives du Basque ont donc leur revers de médaille. Comme certaines natures trop riches, il pêche par l'excès même de ses qualités. D'une fierté ombrageuse, d'un caractère opiniâtre et irascible, portant la même ardeur excessive dans l'amour et dans la haine, d'une imagination facile à exalter, franc jusqu'à la rudesse, brave jusqu'à la témérité, terrible dans la colère, on doit lui reprocher son extrême facilité à recourir à la violence pour tirer satisfaction de la moindre injure... Pourquoi mettre en relief les ombres du tableau? Nous préférons parler des vertus plutôt que des vices, des qualités plutôt que des defauts.

Comme les peuples antiques, comme toutes les races richement organisées, comme les Grecs, comme les pêcheurs du Lido, comme les pâtres du Tyrol, le Basque a le sentiment de l'art dans ses deux manifestations les plus accessibles, les plus sympathiques à notre nature, la poésie et la musique. Peu de peuples possèdent une aussi grande variété de chants nationaux, de traditions chantées qui se conservent pieusement sous le chaume et se transmettent du père au fils. Plein de lyrisme, les antiques chansons des aïeux ne lui suffisent pas, et chaque jour un rhapsode inconnu ajoute une page nouvelle à ce trésor de poésie et de mélodie.

Cet amour du rhythme et du chant est, du reste, un des caractères saillants des populations du versant français des Pyrénées. Les enfants du Béarn et du Bigorre semblent avoir hérité des secrets mélodiques des anciens troubadours. Avec les sentiments du cœur, ils ont un puissant moyen d'inspiration, une nature admirable dans la variété de ses effets, dans la grandeur de l'ensemble et la grâce des détails. Ils chantent leurs vallées dont la verdure reluit si fraîche au soleil et dont les eaux n'interrompent jamais leur éternelle mélodie; ils chantent leurs montagnes aimées dont le front tour-à-tour se voile et se dé-

Digitized by Google

couvre, leur ciel mobile, sombre ou serein, et, au sein de ce monde si varié, les courtes heures de joie et les longues heures de tristesse de la vie.

Nous pensons qu'on nous saura gré de reproduire ici deux chants basques de la plus grande beauté qui touchent aux époques héroïques de l'histoire de ce peuple. Ces poèmes nationaux réveillent deux grands souvenirs : le premier, celui du passage des Pyrénées par Annibal; le second, celui de la résistance des Cantabres aux légions d'Auguste. Ce n'est plus le vers d'Homère avec sa majesté calme et son harmonie grave et sereine. Ces poésies tirent leur principale beauté de la réalité simple et saisissante du récit, de leur accent vif et passionné, de leur impétuosité, de leur brièveté même. Point de fable, point de merveilleux; c'est l'homme qui chante l'histoire, la hache à la main, au milieu des tribus de la fédération euskarienne, pendant les nuits de fête. Appels aux armes, bruit des combats, doux ressouvenirs de la terre natale, paroles brèves, haletantes, précipitées comme l'action, choc des glaives, angoisses de la faim, mépris de la mort, courage indomptable, telles sont ces poésies qui semblent, quoiqu'on ait voulu le contester, avoir été inspirées le lendemain des événements.

La traduction de ces chants est de M. Chaho; ils sont extraits de son *Histoire des Basques*.

« Il est bon d'avertir, dit M. Chaho, que dans presque toutes les romances basques les amants sont désignés sous l'allégorie de deux étoiles, de deux fleurs ou de deux oiseaux, que l'improvisateur fait dialoguer. Ici, c'est la bien-aimée d'un jeune guerrier qui s'adresse, tourterelle plaintive, à son fiancé, parti de nuit pour l'Italie. »

« — Oiseau, chanteur admirable, quelle puissance te retient captif » loin de moi? Depuis longtemps je n'entends plus le son de ta voix » mélodieuse. Pour moi, il n'est point d'heure, il n'est point de mo- » ment, que ton image ne se présente à mon souvenir attristé. »

« A cette apostrophe, le barde se met en scène et répond à la jeune fille, sans autre transition :

« — Un soir, passait au pied de nos montagnes l'étranger venu » d'Afrique avec ses soldats étrangers. Il dit à nos vieillards et à nos » pères, que leurs fils sont braves; ce qui est la vérité. Il dit encore » qu'il ne nous cherchait point, mais nos ennemis, les Romains.

» Et alors nos jeunes hommes s'écrièrent : Annibal, si tu ne ments » point, si tels sont tes projets, nous nous mêlerons à tes soldats étran- » gers, nous marcherons devant eux et devant toi. C'est en vain que » les Romains ont voulu soulever les Gaules contre nous; nous te sui- » vrons au bout du monde.

Digitized by Google

» Et nous partîmes à l'heure où les femmes s'endorment tranquille-
» ment, et sans réveiller les petits enfants assoupis sur le sein de leurs
» mères. Et les chiens fidèles, pensant qu'à notre ordinaire nous re-
» viendrions avec l'aurore, n'aboyèrent point.

» Bien des jours, depuis lors, bien des nuits ont passé; et nous ne
» sommes pas revenus, vaillants Euskariens, au jarret souple, au pied
» léger. Nous avons combattu pour l'Africain. Nous avons traversé le
» Rhône plus furieux que l'Ebre, nous avons franchi les Alpes plus
» droites que les Pyrénées.

» Vainqueurs partout, nous sommes descendus, comme un torrent.
» dans la belle Italie, où l'on trouve encore des campagnes fertiles, des
» cités dorées, des femmes attrayantes; mais tout cela ne vaut pas
» nos montagnes, nos mères, nos sœurs, nos fiancées.

» Ils disent qu'avant un mois nous entrerons dans la ville des Ro-
» mains, et que nous puiserons l'or à plein casque. Moi je leur ré-
» ponds : Je ne veux pas. C'est assez. J'aime mieux revenir dans les
» montagnes et revoir enfin ce que j'aime. Mon pays est loin, le temps
» est long. »

« Après avoir rendu compte en ces termes de la campagne que les Cantabres firent en Italie, à la suite d'Annibal, avant-garde fougueuse de sa grande armée, frayant les chemins, et, dans toutes les batailles, se réservant l'honneur de porter les premiers coups; le barde termine sa chanson héroïque par une allocution directe à sa bien-aimée, et dans cette réponse il revient à l'allégorie du premier couplet. »

« — Oiseau, joli chanteur, chante doucement. Il n'est pas né à ce
» monde d'autre infortuné que moi. J'avais une bien-aimée, et je
» quittai la vallée natale : A ce souvenir, mes pleurs qui coulent ne
» s'arrêtent point [1]. »

Le second chant est inspiré par l'héroïque résistance des Cantabres aux armes romaines. Rome fut étonnée de trouver une telle énergie, un aussi grand courage, un pareil mépris des supplices et de la mort chez ce petit peuple que rien ne pouvait dompter. Cet héroïsme qu'elle n'était pas habituée à rencontrer comme un obstacle à ses armées, ses poètes l'appelèrent la fureur cantabrique. Ce chant qui réveille des sentiments moins tendres que le premier, est un souvenir palpitant de cette terrible lutte de sept années contre les légions romaines qui apportaient la servitude. Ces vers qui se précipitent comme le torrent des montagnes, haletants encore de l'émotion du combat, le récit rapide et ardent, l'action à peine indiquée qui passe avec la vitesse de l'ouragan, donnent à ce chant un caractère saillant d'originalité native et d'inspiration antique que la muse moderne ne saurait imiter. D'un côté sont les troupes d'Octave, de l'autre les légions basques comman-

[1] Augustin Chaho, *Histoire des Basques*. Bayonne, 1847.

Digitized by Google

dées par Lékobidi, le Biskaïen, qui fut mis en croix avec trois cents de ses compagnons d'armes.

« Les hommes de Rome étant venus, nous ont apporté le siége. » — D'un côté était Octave, seigneur du monde; de l'autre, Lékobidi, » le Biskaïen. — Sur le rivage de l'Océan, du côté de la plaine, un » blocus horrible nous étreint. — Les vastes plaines sont à eux; à » nous les pics, les cîmes, les cavernes des monts. — Dans un poste » favorable, nous étant retranchés, un ferme courage nous anime. — » Nous ne redoutons point le choc du fer, mais la huche au pain est » quelquefois vide. — De lourdes cuirasses les protégent; mais bien » plus agiles sont nos corps nus. — Pendant sept années, jour et nuit, » dura sans relâche cette bataille. — Pour un des nôtres qu'ils ont » tués, quinze d'entr'eux tombent. — Ils sont beaucoup, nous en petit » nombre : Enfin, nous avons conquis la paix. — Les chênes superbes » dépérissent à la longue, becquetés sans cesse par l'oiseau grim- » peur[1]. »

Comme toutes les anciennes romances cantabres, chaque couplet de ce chant est suivi d'un refrain dont voici le texte :

Lelo, il Lelo,
Leloa :
Zarac il Lelo,
Leloa !

D'après M. Chaho, ce refrain aurait été mal traduit. *Lelo* n'est pas un nom propre d'homme, pas plus que le mot *Zara*. *Lelo, Leloa*, veut dire la gloire, et *Zaarra* la vétusté, l'antiquité. M. Chaho traduit donc ainsi ce refrain :

« Plus de gloire! Elle est morte la gloire,
Notre gloire :
La vétusté a laissé dépérir la gloire,
Notre gloire! »

II.

Les premières clartés de l'Aube blanchissaient à peine le ciel lorsque je quittai Saint-Jean-Pied-de-Port. La route de Roncevaux n'étant pas praticable pour les voitures, j'avais loué un cheval. Un guide me précédait à pied. Nous nous enfonçames ainsi dans une sombre vallée qui s'ouvrait devant nous. Après une heure de marche nous rencontrâmes quelques maisons et le dernier poste des douaniers. La route tourne brusquement à droite et franchit un étroit torrent sur un petit pont. De l'autre côté de ce torrent, c'est l'Espagne.

[1] Traduction de M. Chaho, *idem*.

Digitized by Google

Le soleil éclairait la tête des montagnes; les vapeurs matinales montaient du creux des ravins. J'aspirais avec je ne sais quelle ivresse cet air frais et vivace, ces apres senteurs, ces émanations virginales d'une nature toujours jeune, toujours féconde, parfums vivifiants des prés, des bois, des eaux écumeuses.

Les maisons du petit village de Valcarlos, suspendues au versant de la montagne, semblaient recevoir avec joie les premiers rayons du soleil. Mais la fraîcheur de ce paysage fut bientôt attristée par les douloureux vestiges des dernières guerres civiles. Les signes de misère et de désolation vous poursuivent. Les maisons dévastées par l'incendie, lézardées, vides, silencieuses, sans toits, ouvertes à tous les ouragans des montagnes, ont leur plaintive éloquence. On ne peut rendre les émotions que soulèvent ces spectacles des traces de la violence. La nature a reverdi, mais ces murs noircis par le feu conservent toute leur douleur. Quelques-unes de ces maisons ont, au-dessus de leur porte défoncée, d'antiques armoiries sculptées dans la pierre. Quelle déchirante poésie, quelle amère tristesse, dans les ruines que laisse la guerre civile!

Plus on avance sur cet étroit chemin qui monte sans cesse, plus la nature prend un caractère de sauvage grandeur et de sombre sévérité. La vallée se rétrécit et devient un abîme. La montagne est haute, ses sommets sont dénudés et pelés par les vents. De vieux chataigniers élèvent leurs troncs rugueux entre des blocs de rochers arrondis par le temps et verdis par les mousses. Le sentier est rude et désert; il se replie comme un serpent aux flancs déchirés de la montagne. Le torrent gémit toujours au fond du ravin. Lorsqu'on cesse d'entendre cette voix grave et triste qui pleure au plus profond de ces gorges, il se fait des silences remplis de terreur. C'est bien là cette nature rude et sombre, décrite par le poète dans la *Chanson de Roland :*

« Halt sunt li pui et li val ténébrus,
Les roches bises.....

» Hauts sont les monts, les vallées ténébreuses, les roches grises, les » eaux rapides..... »

C'est, sans doute, le long de ces mêmes sentiers étroits, de ces gorges boisées, à travers ces roches escarpées, que se déroulait, à son retour d'Espagne, l'armée de Charlemagne, lorsqu'elle entendit les dernières vibrations du cor de Roland, sons de détresse qui ont retenti à travers tout le moyen-âge. Dans les montagnes, les sentiers ne changent pas comme dans les pays de plaines. Cette petite trace laissée par le pied du pâtre deviendra le grand chemin des invasions, la route des armées. Annibal, César, Charlemagne, suivront ces antiques empreintes des pas du berger.

Digitized by Google

« Les Français, dit la *Chanson*, reviennent au grand pays. Ils revoient la Gascogne, terre de leur seigneur. Ils pensent à leurs fiefs, à leurs enfants, à leurs femmes. Il en est peu qui ne pleurent d'attendrissement. Mais, plus que les autres, Charles est soucieux. Au port d'Espagne il a laissé son neveu (Roland). La douleur l'agite; il ne peut retenir ses larmes.

» Avec vingt mille Français, les douze pairs sont restés en Espagne; ils ne craignent pas la mort. Et l'Empereur revient en France, et sous son manteau il cache la tristesse de son visage. A ses côtés chevauche Naimes, qui lui dit : « De quoi êtes-vous attristé? » — « Peine me fait celui qui me le demande, dit Charles. Mon angoisse est telle que je ne puis la cacher. Cette nuit un ange m'a averti qu'on m'enlevait ma lance. J'ai donné le commandement de l'arrière-garde à mon neveu; je l'ai laissé là, dans un pays ennemi. Si je le perds qui pourra le remplacer?... »

Cette douleur de l'Empereur en pensant à celui qu'il appelle son neveu, à Roland, son plus vaillant capitaine, à cette troupe d'élite, à ses pairs laissés derrière lui dans ces lieux difficiles pour protéger le passage de l'armée, ces pressentiments d'un grand désastre, ces larmes de Charlemagne, voilà une scène d'un effet puissant et qui ébranle l'âme. Douleur trop vraie! Pendant que l'armée défile en *une seule et longue ligne*, pendant que Charlemagne dévore son angoisse, là-haut, derrière ces montagnes vertes, s'écrit avec l'épée, avec le sang des braves, l'épopée héroïque de la France.

Le chemin s'enfonce sous l'ombre épaisse des hêtres séculaires de la forêt de Roncevaux. Cette forêt, qui couvre les flancs de la gorge sauvage, appartenait à l'abbaye de Roncevaux. Le libéralisme espagnol en a dépouillé les moines. Dans ces sentiers on ne rencontre que des *Gitanos* conduisant leurs mules, ou quelque contrebandier qui cherche fortune. D'antiques troncs d'arbres gisent çà et là au milieu des rochers et encombrent les ravins. Sur les bords de la route de petits tas de pierre surmontés de croix grossières, comme dans les Apennins, indiquent un crime. Longtemps cette forêt a été un repaire de brigands. Aujourd'hui ces sentiers sont encore peu sûrs, et le voyageur ne les traverse pas sans une certaine défiance. L'aspect seul des lieux inspire une terreur secrète. Involontairement on regarde si, à travers les troncs des arbres, ne brille pas le reflet d'une carabine. Lorsqu'un souffle vient à passer sous les sombres ramures de la forêt, il en tire des vibrations profondes, des étranges frémissements.

Après une assez longue montée dans cette épaisse forêt où le jour pénètre à peine, on atteint le point culminant de cette partie des Pyrénées, leur arête principale. Une chapelle abandonnée et en ruine

Digitized by Google

s'élève en ce lieu désert. Suspendue entre les deux versants, les eaux de la pluie qui tombent sur la toiture, dit mon guide, se rendent, les unes en France, les autres en Espagne. La ligne de limitation de la pente des eaux passerait donc en cet endroit. Cette pauvre chapelle a servi de redoute dans les guerres civiles; ses murs lézardés sont criblés de balles. La tradition dit que Charlemagne fit élever une chapelle expiatoire à l'endroit où l'arrière-garde de son armée fut massacrée. La chapelle actuelle aurait-elle été construite sur l'emplacement même de celle de l'Empereur?

Par une pente douce, dans un chemin pierreux, on descend vers l'abbaye de Roncevaux. Un soldat espagnol monte la garde à la porte du couvent abandonné. Au lieu de cette douce hospitalité des moines qui vous délassait des fatigues de la route, la figure rébarbative d'un douanier. Les injonctions d'exhiber votre passeport et d'ouvrir vos effets ramènent aux dures réalités de la vie et vous rappellent que vous avez des comptes à régler avec la civilisation. Ces formalités vulgaires, ces examens, souvent peu délicats, de la police et de la douane, empoisonnent toujours les émotions les plus agréables, les plus chères, les plus soudaines du voyageur, ces épanchements de l'âme qu'il éprouve en posant pour la première fois le pied sur une terre étrangère, terre souvent aimée et depuis longtemps visitée en rêves. Mais il est convenu que les peuples les plus civilisés doivent recevoir ainsi l'étranger qui vient frapper à leur porte.

Quant à moi, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre. Je n'ai eu qu'à me louer des bons procédés et des complaisances de M. l'*Administrador* de la douane de Roncevaux. Je me fais un devoir de lui rendre ici cette justice. Du reste, j'ai souvent remarqué dans mes voyages, qu'en fait de sévérités exagérées il ne nous faut pas toujours accuser les douanes étrangères. Bien des Français ont pu faire comme moi cette remarque. La joie du retour est singulièrement troublée par ces inexorables rigueurs de la douane qui vous barre brutalement le chemin de la patrie et vous traite en ennemi. Certainement nous reconnaissons les nécessités de cette institution qui fait la veillée, non des armes, mais des droits du fisc sur les côtes et aux frontières; toutefois, je vous le demande, quels rapports le poète, l'artiste, l'écrivain ont-ils avec le contrebandier?

L'abbaye de Roncevaux, *Roncevalles*, dédiée à Notre-Dame-de-la-Vallée, s'élève, dit-on, ainsi que les quelques maisons qui forment le village, sur le lieu même où périt l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne. Dans la sacristie de l'église on vous montre une chaussure en velours rouge qui aurait appartenu à l'archevêque Turpin, mort sur le champ de bataille, et une lourde massue, sorte de casse-tête, formé d'une boule de fer, retenue par une forte chaîne à un manche

Digitized by Google

en bois, qui aurait servi à Roland. Il faut un bras puissant pour manier une telle arme. Rien ne prouve l'authenticité de la tradition.

La foi de nos ancêtres avait élevé une maison de prière en ces lieux témoins d'un grand désastre ; le scepticisme moderne l'a détruite. Le couvent est désert; les moines sont dispersés. Cinq ou six religieux seulement, laissés là pour desservir l'église devenue paroissiale, y achèvent tristement leur vie.

L'Espagne a voulu nous imiter jusque dans nos fautes, jusque dans nos ruines. C'était une œuvre si belle, si utile à l'humanité que la destruction des ordres religieux! Au nom de la liberté, au nom de l'indépendance de la raison, la révolution et la philosophie ont fermé ces asiles où l'âme désabusée du monde pouvait aller pleurer ses illusions perdues dans l'attente d'une meilleure patrie. C'est ainsi que ces deux forces négatives ont jeté l'homme dans le désespoir et creusé l'abîme du suicide.

La suppression de ces asiles, devenus centres de population, éléments d'activité, de travail et de vie dans les lieux où ils s'élevaient, a été plus fatale encore à l'Espagne qu'à la France. Le voyageur qui traverse la Péninsule ne tarde pas à s'apercevoir des tristes résultats et du vide, produits par cette mesure également funeste au point de vue religieux et moral, et au point de vue utile, pratique et économique. La destruction des ordres religieux en Espagne, dans ce pays où la population, le travail, l'activité manquent, c'est la reconstitution du brigandage, le triomphe de la paresse, l'abandon absolu des campagnes, c'est le désert agrandi. Dépopulation, stérilité, misère et mort, telles sont les œuvres de la révolution!... Vieille terre de Castille, tes champs sont abandonnés, tes bruyères gémissent, tes villages sont déserts, le soleil dévore tes collines et tes sierras, la rosée ne te rafraîchit plus! Quelle malédiction t'a frappée? J'ai pleuré en voyant ta désolation, ton aridité, ta solitude!

Les religieux de Roncevaux, comme leurs frères du Saint-Bernard, étaient très-utiles au voyageur attardé dans ces gorges par des nuits d'hiver et de tempête. Dans les moments de danger ils allaient à sa recherche et lui donnaient l'hospitalité. La cloche de la chapelle qui domine les pentes de la montagne tintait dans les ténèbres. Maintenant le voyageur peut mourir sous la neige. La révolution, la philosophie, la philanthropie ont fait ces brutalités...

Il existe encore près de l'abbaye un caveau rempli d'ossements humains qui remonteraient à la bataille où périt Roland; quelques personnes prétendent que ces ossements n'ont pas une origine aussi ancienne.

Les nuages s'abaissaient et voilaient les montagnes qui encadrent cette plaine élevée de Roncevaux. La pluie commençait à tomber, comme pour me rendre plus triste et plus morne l'aspect de ces lieux

Digitized by Google

funèbres. J'entrai dans la *posada*, tenue, je crois, par un certain *Christobal*, auberge très-fréquentée des muletiers qui se rendent de France à Pampelune. Elle était remplie de *gitanos* espagnols qui allaient vendre leurs mules à la foire de Burguette, petit village, situé à une lieue de Roncevaux et sur le même plateau. Ils étaient assis dans la cuisine, auprès d'un grand feu, autour duquel bouillaient de vastes pots de terre d'où s'échappaient les vapeurs nauséabondes de l'huile rance tant aimée des Espagnols; cette odeur vous poursuit, du reste, d'une extrémité à l'autre de l'Espagne. Les reflets du feu donnaient à ces figures dures et cuivrées des expressions sinistres dignes du pinceau de Ribera.

Je remontai à cheval et poussai ma course jusqu'à Burguette. Ce village était très-animé. La foire qui s'y tient annuellement avait lieu ce jour-là. Je pus voir les types pleins de vigueur des habitants de ces montagnes et la variété bizarre de leurs costumes. J'avais sous les yeux les Basques de France et les Basques d'Espagne, les descendants de ces hardis Vascons qui dans ces lieux mêmes avaient écrasé l'arrière-garde de Charlemagne. J'étais, sans doute, le seul, au milieu de cette population affairée et inculte des montagnes, dont la pensée remontât à ces époques lointaines. Je fus frappé de la vivacité turbulente et de l'animation de ces montagnards. On ne peut se faire une idée du bruit et du mouvement de ce petit village pendant cette journée. Cris des hommes, cris des animaux, chants, danses, disputes, rixes, coups de bâton, coups de couteau, c'était un entrain infernal, un tourbillon impétueux, un tapage à fendre le cerveau. Un fait me révéla ce qu'il y a encore de rudesse dans ces populations que la civilisation ne peut atteindre au fond de leurs vallées. Le soir, comme je me mettais à la fenêtre, mon guide me cria vivement de me retirer si je ne voulais pas recevoir des pierres à la tête. Le lendemain matin, à deux pas de la maison où j'avais passé la nuit, on trouva le cadavre d'un homme percé de coups de couteau.

Le village de Burguette est triste et pauvre. Il ne s'anime et ne sort de sa torpeur habituelle que le jour de cette foire. Il devient alors le rendez-vous de tous les muletiers, de tous les paysans, de tous les *gitanos* et de tous les brigands de la contrée; les marchands y viennent de Pampelune. Les maisons, qu'au premier abord on dirait couvertes en ardoises, le sont avec de simples lattis de bois. Dans l'intérieur de ces maisons se trouve une grande pièce qui sert de cuisine; la cheminée est au centre, ou plutôt il n'y a pas de cheminée. On allume du feu au milieu de la chambre, la fumée monte naturellement et sort par une large ouverture faite au plancher; elle va remplir le grenier et s'en échappe ensuite à travers les mille interstices des lattes qui forment la toiture.

Digitized by Google

Le double trajet de Roncevaux à Burguette me permit d'examiner à loisir ce champ de douleur, glorieux Thermopyles de nos âges héroïques.

Une tradition populaire, dont je laisse toute la responsabilité à mon guide, veut que cette contrée sauvage ait été depuis longtemps frappée de malédiction. Lorsque Jésus-Christ, dit la légende, faisait son pèlerinage par le monde, déguisé en mendiant, il passa dans cette plaine et demanda du pain à une femme. Celle-ci lui ayant durement refusé ce morceau de pain : « Qui refuse au pauvre, dit Jésus-Christ, refuse à Dieu. Jamais cette terre dure et ingrate ne produira de blé ! » Cette malédiction n'est pas encore levée. L'extrême élévation du plateau, les vents froids qui y règnent empêchent le blé d'y mûrir.

Comme la plupart des lieux historiques, comme tous les pays qui se sont trouvés sur le passage de nombreuses invasions, de grandes armées, et qui ont été le théâtre d'éclatants désastres, cette haute et froide vallée, ouverte aux souffles glacés du nord, dominée par des montagnes boisées, semble en réalité frappée de quelque antique malédiction. Je ne sais si c'est une impression personnelle que je subissais sous le poids des souvenirs douloureux de ce grand nom historique, mais rien ne m'a paru d'une tristesse plus accablante que l'immobile verdure qui déguise la stérilité de ces champs. Elle n'a pu guérir les meurtrissures que lui ont faites le fer et le feu.

Cette contrée a dû servir de passage aux migrations impétueuses et dévastatrices des Barbares. Que de races ont foulé ces tertres herbeux où paissent maintenant de rares troupeaux ! Avant les deux massacres des deux armées franques, celle de Charlemagne et celle de son fils, Louis-le-Débonnaire, cette plaine avait déjà vu passer l'immense et terrible invasion des Arabes d'Abdérame qui, dans les champs de Poitiers, fut se briser contre le mur de fer des soldats de Charles-Martel. De légères ondulations, des touffes de ronces, de rares bouquets d'arbres coupent un peu la monotonie du paysage. A gauche de la route une croix de pierre mutilée, souvent abattue et souvent redressée, s'élève peut-être à l'endroit où Roland expira *en pensant à la douce France et en tendant de sa main droite son gant à Dieu*. Les montagnes couvertes de forêts forment un immense amphithéâtre; c'est de là que les agiles Vascons, légèrement armés, fondaient comme l'épervier sur l'ennemi, savaient éviter ses coups par une fuite rapide et devenaient invisibles derrière les rochers et les taillis. Dans la plaine ils n'auraient pu tenir contre la lourde et invincible armée de Charlemagne qui avait vu d'autres dangers et avait l'habitude de la victoire. Du reste, ces peuples du nord de l'Espagne ont toujours excellé dans les guerres de montagnes où la connaissance des lieux, l'avantage de la position, les attaques imprévues, l'audace et le nombre suffisent

Digitized by Google

souvent pour écraser une armée vieillie sous les armes. Dans ces moments suprêmes la gloire n'est pas toujours du côté de la victoire.

Désolation, solitude, misère, telle est cette contrée vouée aux ouragans du ciel et aux désastres de la guerre. Je ne sais quelle angoisse, quelle tristesse inexprimable serrent le cœur en traversant ces champs qui recouvrent tant de cadavres. Le corbeau qui passe s'y abat avec une avidité inquiète; il semble attendre que la mort vienne le convier à de nouveaux festins. On dirait qu'une rumeur lamentable s'élève autour de vous des halliers, qu'une éternelle plainte transpire de dessous l'herbe. La terre gémit encore. C'est le pleur des héros morts aux portes de la patrie; c'est le son désespéré du cor de Roland que l'écho redit encore... Le vent seul répond à cette voix des morts.

III.

Charlemagne franchit la barrière des Pyrénées dans le pays des Vascons, et pénètre en Espagne. Rien ne résiste; tout s'incline devant son génie. Il met le siége devant Saragosse, reçoit des otages de l'émir de cette ville et d'autres chefs arabes et, revenant sur ses pas, il rase en passant les murs de Pampelune. Fier de ses triomphes, heureux d'avoir courbé l'orgueil de l'islamisme et montré jusque sur les bords de l'Ebre la puissance irrésistible des Francs, l'Empereur reprend le chemin de ses Etats. Mais la perfidie l'attend à son retour. Lorsque son armée est engagée dans les gorges des montagnes, Lope II avec ses Vascons, cachés dans les forêts et les ravins, embusqués derrière les rochers et sur les hauteurs de Roncevaux, attaque l'arrière-garde.

Ce duc de Gascogne, Lope ou Loup, *Lupus*, qui avait déjà prêté serment de fidélité à Charlemagne, et dont la trahison devait être si fatale, était fils du Waiffer qui avait soutenu la guerre contre Pépin et avait été tué par les satellites du Roi dans la forêt de Périgueux. D'après la charte de Charles-le-Chauve, Lope était « le plus odieux, le plus méchant, le plus perfide des hommes; *Loup* de nom et de fait, brigand plutôt que duc. » Sous cette trahison il y avait donc une vengeance de famille.

La défense des Francs contre cette attaque imprévue fut désespérée, mais impossible. Malgré la supériorité des armes et du courage, ils ne purent lutter contre un ennemi invisible, insaisissable, légèrement armé et qui avait pour lui l'avantage et la connaissance des lieux. Selon la chronique, les vingt ou trente mille hommes qui formaient l'arrière-garde périrent jusqu'au dernier. « La plupart des officiers du palais, dit Eginhard dans ses *Annales*, qui avaient le commandement des troupes du Roi, furent tués dans cette affaire; les bagages furent pillés, et l'ennemi, habitué à ces montagnes, se dispersa aussitôt. Ce

Digitized by Google

revers effaça cruellement dans l'âme de Charlemagne la joie de ses succès en Espagne. »

Ces dernières paroles du ministre de l'Empereur prouvent toute l'étendue du désastre de Roncevaux. Charlemagne venait de perdre une partie de son armée et ses meilleurs capitaines. « Dans ce combat, dit encore Eginhard, Eggihard, maître d'hôtel du Roi, Anselme, comte du palais, et *Roland, préfet des Marches de Bretagne,* furent tués ainsi qu'un grand nombre d'autres[1]. »

Charlemagne ne put arriver à temps pour porter secours à son arrière-garde. Mais il tira vengeance de ce cruel revers. Il battit les Vascons, fit pendre leur duc Lupus et garda le pays qu'il venait de parcourir depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, les *Marches espagnoles* (778).

Voilà, en peu de mots, ce que l'histoire peut nous révéler sur ce grand échec et sur l'illustre paladin, sur Roncevaux et sur Roland. Mais le laconisme de la muse de l'histoire nous suffit pour prouver la réalité du désastre d'une partie de l'armée de Charlemagne et nous dévoiler ce qu'il y a de vrai dans le personnage de Roland.

Tout n'est donc pas imaginaire dans ce fait et dans cet homme. Comme base de la légende, comme première assise de l'œuvre poétique et populaire, nous trouvons l'histoire. C'est la source profonde et vive où toute poésie puise ses premières énergies, ses plus vivantes et ses plus durables inspirations. Malgré sa nudité austère, malgré la concision et la sobriété de sa parole, l'histoire a sa grandeur et ses enseignements. Son sévère témoignagne nous est une preuve que l'imagination des peuples en leur jeunesse ne s'est pas totalement égarée dans la région des chimères, dans le monde idéal, et que la poésie, en exaltant un nom, en transformant un homme, n'a pas fait une œuvre de fantaisie, œuvre vaine, stérile et sans racines profondes dans le cœur d'une nation. Le personnage de Roland n'est donc pas étranger au monde réel. C'est une figure qui touche aux confins de la réalité et de la fiction, l'expression symbolique de l'honneur, du courage, de l'enthousiasme français, de l'immolation exaltée par le sentiment chrétien du guerrier à l'amour de la patrie.

On le comprendra, ce que nous disons ici ne s'applique pas aux créations des poètes italiens des quinzième et seizième siècles, les derniers venus dans les traditions de Roland, qui ont dénaturé la noble figure du héros français et pris son nom pour y attacher toutes les folles broderies de leur fantaisie, toutes les inventions de leur caprice,

[1] « In quo prælio Eggihardus regiæ mensæ præpositus, Anselmus comes palatii et Hruodlandus Britannici limitis præfectus, cum aliis compluribus interficiuntur. » — *Eginhardi opera.*

Digitized by Google

tous les égarements de leur imagination. Dans ces œuvres, où il peut y avoir de l'art, mais rien de ce qui constitue véritablement l'épopée, on chercherait en vain le côté essentiellement épique de ces grands caractères, de ces grands profils de Charlemagne et de Roland. Ce n'est donc pas dans ces ingénieux récits faits pour l'amusement des cours, où tout est factice, où le merveilleux et l'imaginaire étouffent toute réalité, où la vérité est sacrifiée à l'invention, ce n'est pas dans ces fictions poétiques que nous retrouverons l'inspiration spontanée et lyrique d'un peuple, le jet ardent de l'esprit national, l'épanchement vivace de sa sève. Ce sont des muses prises de l'ivresse des sens qui chantent sur des rhythmes séduisants; mais ces vierges folles n'ont rien de la gravité et de la noblesse des muses d'Homère et de Dante.

Nous avons en vue une œuvre plus ancienne que ces poèmes de plusieurs siècles, œuvre primitive, simple, émouvante, pathétique, exempte des faux prestiges du merveilleux et des interventions magiques, par conséquent plus vraie, plus saisissante que ces fantaisies d'époques dissolues. Nous voulons parler de la *Chanson de Roland* du trouvère *Turoldus*. Le texte de ce poème, qui n'est pas le premier, mais est sans contredit le plus ancien connu jusqu'à ce jour, a été donné en 1837 par M. Francisque Michel, d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Il date du onzième ou du douzième siècle. M. Delécluze et dernièrement M. Génin ont publié des traductions de ce manuscrit. Nous laissons de côté toutes les autres versions de la *Chanson de Roland*, ainsi que la fausse *Chronique de l'archevêque Turpin*. La copie d'Oxford est jusqu'ici la meilleure et la plus ancienne.

Nous croyons inutile de donner ici l'analyse de ce poème où domine à un très-haut degré l'élément chrétien et l'élément national, où la vérité émouvante du récit n'est pas altérée par l'apparition de puissances surnaturelles, par l'exagération des faits, le merveilleux des aventures; monument précieux de nos âges épiques et qui aura notre admiration et notre pieux respect lorsque nous serons un peu moins oublieux de nos traditions de gloire et moins dédaigneux de nos vieux trésors de poésie. Ce travail d'analyse a déjà été fait, et, en réalité, c'est avec peine que nous y renonçons. On ne saurait assez retremper notre génie, dont les affaissements ne sont que trop sensibles, à ces sources primitives et pures qui peuvent encore donner une vigueur nouvelle au vieux tronc épuisé.

M. Ch. Lenormant a consacré à ce poème une très-remarquable leçon de son *Cours d'Histoire moderne*, professé à la Faculté des lettres de Paris, et une Revue française a publié une étude pleine d'intérêt et d'ingénieux aperçus de M. Vitet sur la *Chanson de Ro-*

Digitized by Google

land. Ces travaux littéraires, et plusieurs autres que nous ne citons pas, faits par des esprits d'élite, prouvent la valeur réelle d'une épopée trop longtemps laissée dans l'oubli.

« Je ne vois pas, dit M. Lenormant, en quoi ce genre de poésie, s'il avait le développement de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, serait inférieur à Homère lui-même. Je dirai quelque chose de plus : le sentiment chrétien lui assure un caractère de supériorité. »

Qu'on nous permette encore cette courte citation de la belle étude de M. Vitet. « Ainsi, dit-il, sous quelque aspect qu'on l'envisage, la *Chanson de Roland* se sépare et se distingue de nos autres *Chansons de geste :* elle est d'un autre temps, son but n'est point le même, et, pour tout dire en un mot, le caractère épique, accident chez celle-ci, chez elle est permanent; *elle est vraiment une épopée,* elle est de taille à porter ce grand nom, ce nom qu'on prodigue aujourd'hui avec tant de largesse.... Cette distinction si justement signalée de nos jours entre les créations spontanées et les produits artificiels de la muse épique, entre l'Iliade et l'Enéide par exemple, prend en cette occasion un nouveau degré d'évidence. Ceux qui n'aiment en poésie que les perfections de la forme, qui préfèrent aux premiers jets d'une végétation puissante et libre les chefs-d'œuvre de la culture, qui admirent Homère, mais qui l'admireraient bien plus s'il ressemblait davantage à Virgile, ceux-là n'ont rien à voir ici; pour eux, point d'épopée dans la *Chanson de Roland.* Ceux au contraire qui sentent et comprennent la vraie grandeur de l'Iliade, qui osent même reconnaître sous les brumes de l'antique poésie scandinave et germanique, dans l'*Edda,* dans les *Niebelungen,* quelques lueurs de la flamme épique, ceux-là n'ont pas besoin qu'on leur apprenne ce qu'il y a d'homérique dans notre chant de Roncevaux.... Ainsi, le titre d'épopée, titre usurpé pour presque toutes nos chansons de geste, la *Chanson de Roland* a le droit de le porter. »

Tels sont les jugements portés sur le poème de Roncevaux, découvert à Oxford, par des écrivains dont la critique est une autorité. Nous tenions à prendre notre point d'appui sur ces fortes assises. Comme M. Vitet, nous dirons à ceux qui préfèrent les gracieusetés et les inventions poétiques de l'*Orlando Furioso* aux grandes et sublimes conceptions de la *Divine Comédie,* qui mettent l'Arioste au-dessus de Dante, nous dirons à ces esprits sans sève, n'ouvrez pas la *Chanson de Roland,* ces beautés mâles vous ne pourriez les sentir. Pour Voltaire, Shakspeare était un sauvage ivre et Dante quelque chose comme un fou. Pour comprendre il faut avoir la foi.

Dans ce poème le combat n'est plus entre des Francs et des Vascons; la lutte a pris un caractère plus élevé, plus général, des proportions plus grandes; c'est une lutte de religion et de races. Sur ce

Digitized by Google

champ néfaste le christianisme et l'islamisme sont en présence. Déjà l'on sent l'approche des croisades. Le souffle de l'Esprit commence à agiter les âmes. Le poète jette donc un voile sur la trahison des Vascons. Ce ne sont pas des chrétiens tués par des chrétiens; mais des chrétiens victimes de la perfidie des Sarrazins d'Espagne. La lutte se sanctifie; les Francs ne tombent pas seulement en héros, mais en martyrs. Les croisades répondront à ce chant de douleur et de pitié du trouvère. L'Europe chrétienne se lèvera aux sons du cor de Roland et marchera à sa vengeance. L'appel à la guerre sainte est un écho prolongé des accents de détresse du héros expirant.

Roland, dans le poème, n'est pas représenté comme ces antiques héros au courage après tout facile, puisqu'ils sont invulnérables; ce n'est pas un Achille que la mort ne peut frapper qu'au talon. Sa poitrine est une poitrine d'homme exposée au fer de l'ennemi, son bras terrible est vulnérable, son cœur de lion n'est pas défendu contre l'acier du glaive. Ce n'est pas un géant, un pourfendeur de montagnes, c'est un homme, mais un homme transfiguré par le courage chrétien dont la plus douce récompense est dans la mort.

Au milieu du champ de carnage, Roland est resté seul survivant à tous ces braves tombés à ses côtés. Où sont Génin, Gérer, Gauthier, Béranger, Atuin, le vieux Gérard de Roussillon, l'archevêque Turpin, Olivier, le noble ami de Roland, et tant d'autres? La mort les a moissonnés. Ils gisent sur l'herbe sanglante.... Les sons éclatants des clairons de Charlemagne répondent enfin aux appels du cor des héros. Mais sa poitrine s'est brisée dans cet effort suprême. Son écu est percé et fracassé; son haubert rompu et démaillé; son olifant de cristal a volé en éclats; son cheval Vaillantif est tombé sous son cavalier et est mort perdant son sang par vingt blessures.

Roland est seul avec son épée. Déjà la mort le gagne, sa vue se trouble, son visage pâlit. Mais il sait que l'ennemi veut lui enlever son épée et s'en faire un trophée. Il fait un dernier effort, se redresse sur ses pieds et veut briser cette épée fidèle, sa chère Durandal. Il frappe le rocher; l'acier résonne et ne rompt pas. Dans son angoisse, il adresse ses derniers adieux à cette vaillante épée. « Ah! s'écrie-t-il, sainte Marie, aide-moi! Ah! Durandal, que tu es malheureuse!... Il n'y a pas d'ennemi qui n'ait fui devant toi! Jamais en France il n'y eut la pareille?... Durandal, que tu es belle et brillante! comme tu reluis au soleil! Un ange t'apporta à Charles pour qu'il te ceignît à un vaillant capitaine. Des mains du Roi je t'ai reçue, et avec toi je lui ai conquis Normandie et Bretagne, Allemagne et Saxe, Irlande et Angleterre! Mieux vaut te briser que de te livrer aux Sarrazins. Dieu! que cette honte ne tombe pas sur la France! »

Roland frappe encore le rocher. Des éclats de pierre volent; mais

Digitized by Google

l'épée vibre et rebondit sans se briser. La trempe de son acier est plus forte que le bras du paladin. Alors il se prend à gémir : « Ah ! Durandal, que tu es belle et sainte ! que de pieuses reliques sur ta poignée d'or ! Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, des cheveux de saint Denis, des fils du vêtement de la vierge Marie ! La main seul d'un chrétien doit te toucher. Tu n'appartiendras jamais à un paien et à un lâche, toi par qui je conquis à l'Empereur tant de terres ! »

Mais la mort s'empare de Roland; elle descend à son cœur. Il s'étend sur l'herbe, place sous lui son épée et veut mourir le visage tourné du côté de l'ennemi, afin que Charlemagne et les siens disent qu'il est mort en brave et en vainqueur. De la main il se frappe la poitrine et demande à Dieu le pardon de ses fautes. La douleur l'accable; il pense à la « douce France, » aux pays qu'il a conquis, aux siens et à son seigneur Charlemagne. Puis de la main droite il tend son gant à Dieu; sa tête s'incline sur son bras; le dernier souffle de vie s'échappe de ses lèvres et les anges du ciel descendent pour recueillir son âme.

Voilà comment Roland expire. Voilà l'héroïsme sanctifié par la pensée chrétienne. Roland tombe, mais il n'est pas vaincu; son visage regarde encore l'ennemi en face, son corps couvre son épée, la main de l'ennemi ne l'a pas souillée, elle est sous la garde de la mort. Cette épée sainte, si belle, si brillante, si glorieuse, cette épée qui a conquis tant de terres, terrible aux ennemis, glaive invincible dont le dur acier résiste à tous les coups, c'est l'épée même de la France. Voilà pourquoi tout le moyen-âge, toute la chevalerie, tous les peuples chrétiens ont vénéré cette forte épée de Roland. En admirant la supériorité de sa trempe et le courage de la main qui la maniait, ils reconnaissaient la souveraineté de la nation française. Car, à ces époques et dans ce poème, Roland est véritablement la personnification du génie de la France, comme dans l'*Iliade* Achille représente la Grèce héroïque et guerrière, comme dans le *Romancero* le Cid c'est l'Espagne catholique et chevaleresque, l'Espagne victorieuse des Mores.

Ce Roland de l'épopée de Roncevaux, celui-là seul est donc digne de nos admirations, de nos sympathies, de nos enthousiasmes.

La première apparition du personnage de Roland est dans l'histoire, la seconde dans la poésie : dans le récit d'Eginhard, puis dans les champs d'Hastings. L'épée de Roland ne reste pas inactive au fourreau; elle doit encore gagner des batailles.

« Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force et la recevait dans sa main droite; les Nor-

Digitized by Google

mands répétaient ses refrains ou criaient: Dieu aide! *Diex aie!* (1066)[1].

C'est sur ce champ de bataille, dans l'armée du duc Guillaume, que nous trouvons la première apparition de cette épopée guerrière sur Roland et Roncevaux. L'auteur de cette *Chanson de Geste* est inconnu. La *Chanson* elle-même n'a pu parvenir jusqu'à nous, et la version d'Oxford n'en est probablement qu'une copie développée qui a dû subir des changements et des additions.

Dans le *Roman de Rou*, par Robert Wace, nous lisons ce premier témoignage écrit de l'existence de la *Chanson de Roland*.

« Taillefer, ki mult bien cantout,
Sor un cheval ki tost alout,
Devant li dus alout cantant
De Karlemaine e de Rollant,
E d'Oliviers et des vassals
Ki morurent en Renchevals. »

C'est trois siècles après la déroute de Roncevaux que Taillefer, pour exciter les soldats de Guillaume, entonne ce chant des batailles. Ce fait prouve que déjà ce chant était devenu populaire et national dans les Gaules et qu'il y retentissait comme un puissant appel au combat.

Pendant ce travail de trois siècles le nom de Roland s'est donc dégagé complétement des langes de l'histoire pour entrer dans le domaine de la poésie. L'épopée a pris possession de cette noble figure et lui a fait subir cette sublime transformation de la réalité au symbole qui, en donnant l'immortalité aux héros, soulève l'enthousiasme des peuples.

Mais à qui doit-on cette transfiguration puissante du personnage de Roland? Où est l'origine de cette idée féconde? — On ne peut pénétrer ces mystères de formation de l'épopée. Demandez plutôt aux peuples antiques pourquoi les Bacchus, les Cérès, les Hercule, les Orphée, les Persée, les Thésée, les Achille, tous ces noms qui retentissent si haut encore dans le lointain des âges? Cette œuvre de transhumanation n'appartient en réalité à personne. Elle est comme ces temples du moyen-âge, où des générations successives ont travaillé et apporté leurs assises de pierres et leurs assises d'idées. Nul nom d'architecte ne s'attache à ces monuments qui sont l'éclatant produit du génie de tous, de la foi de tous, et la propriété de tous. Il en est de même de ces créations épiques. Lentement élaborées dans la tradition et l'imagination des peuples, formées par l'accumulation de l'enthousiasme, de l'admiration, de l'amour, de la foi d'une nation entière, elles font

[1] Augustin Thierry, *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, tome I, liv. III.

Digitized by Google

explosion et se répandent du nord au midi de la patrie sans que l'on puisse savoir de quel cœur inspiré a jailli cet éclair lyrique et quel souffle mystérieux et rapide les emporte et les promène à tous les horizons. Des inconnus, des aveugles comme Homère, le bâton à la main, s'en vont par les chemins chantant la tradition, l'idée, le symbole national, Achille ou Roland. Chaque famille de rhapsode ajoute sa page à la tradition passée du fait historique dans la poésie de l'imagination populaire, et qu'une nation aime parce qu'elle s'y reconnaît et s'y retrouve vivante. Ces générations de chanteurs, vrais constructeurs de poèmes, achèvent et complètent l'inspiration collective, lui donnent sa forme définitive et l'élèvent, à leur insu, à la hauteur de l'épopée.

A ces monuments épiques ne cherchez donc pas d'autre Homère, d'autre auteur que le génie même d'un peuple. Ainsi, c'est à la France, c'est à son lyrisme, c'est à l'explosion de son enthousiasme, c'est au jaillissement spontané de son admiration qu'est due la création de ce type d'héroïsme, de force, de grandeur et de foi. L'épopée héroïque et chevaleresque, l'épopée chrétienne et moderne est sortie des flancs de cette nation élue dont le bras accomplissait l'œuvre de Dieu, *Gesta Dei per Francos*.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de cette mystérieuse et grande puissance de la poésie en ces temps de foi et d'enthousiasme, et de cette admiration constante et pieuse d'un peuple qui s'attache ainsi à la mémoire d'un chef malheureux, mais plein de courage, au souvenir d'une grande infortune.

Les peuples n'ont pas toujours cherché à immortaliser uniquement leurs victoires par la poésie. Ils ont souvent éternisé par des chants leurs grandes douleurs, leurs désastres, leur deuil à la mort d'un héros. Le peuple qui nous a laissé la plus antique et la plus riche poésie nationale, le peuple hébreux n'a-t-il pas chanté également ses désastres et ses victoires? S'il a célébré par un chant d'exultation sa délivrance, son passage au milieu des flots, son long voyage à travers le désert, il n'a pas laissé ses jours de souffrance et de captivité dans la honte de l'oubli et ne les a pas effacés de sa mémoire. Il a exalté le jour où Israël est sorti de l'Egypte, où la maison de Jacob a fui la terre barbare, mais on l'a entendu aussi pleurant son exil le long des fleuves de Babylone. Lorsque Judas Machabée tomba comme Roland, écrasé sous la multitude des ennemis, tout Israël jeta un long gémissement et exprima son désespoir par ce cri déchirant sorti de ses entrailles et qui fit tressaillir les montagnes de Judée : « Comment est tombé l'homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël ! »

On connaît ce chant magnifique sur la mort de Saül et de ses fils que David ordonna d'enseigner aux enfants de Juda, expression lyrique de la douleur d'une nation :

Digitized by Google

« Israël, tes braves ont été tués sur tes montagnes! Comment les forts sont-ils tombés?

» Monts de Gelboé, que la pluie et la rosée ne descendent jamais sur vous.... Là a été brisé le glaive de Saül....

» La flèche de Jonathas n'est jamais revenue des combats altérée de sang. L'épée de Saül n'est jamais restée inactive dans les batailles.

» Saül et Jonathas, plus rapides que l'aigle, plus forts que les lions, beaux et aimés dans la vie n'ont point été séparés dans la mort.

» Filles d'Israël, pleurez sur Saül qui vous donnait la pourpre et l'or de vos vêtements!...

» Comment sont tombés les forts? Comment a été brisé leur glaive? »

Les souvenirs des revers de la patrie et de suprêmes combats perdus, les deuils inconsolables d'un peuple après de vastes infortunes, ces souvenirs éternisés par la poésie réveillent peut-être plus vivement dans l'homme l'amour, les instincts invincibles de la nationalité, soulèvent plus puissamment son indignation et son enthousiasme que les chants de triomphe et de victoire, que l'hymne des jours heureux.

L'histoire a été très-avare de paroles pour Roland. Dans le récit de la catastrophe de Roncevaux, dont la brièveté affectée ressemble à un bulletin officiel, son nom ne se lit que le troisième. Sa mort est froidement constatée. Mais, si l'histoire est sobre de détails sur ce personnage, il n'en est pas de même des traditions populaires et de la poésie.

Le bruit de la lutte héroïque de Roncevaux a retenti plus haut et plus loin que celui de grandes victoires. Il est des désastres qui équivalent à des triomphes. Malgré la défaite de l'armée, le nom de cet homme qui survit quelques instants à ses compagnons d'armes, qui semble supporter à lui seul le poids de la patrie, qui expire en ne se rendant qu'à Dieu, le nom de Roland, à peine prononcé par l'histoire, se grave dans l'airain de la mémoire du peuple et retentit dans tout le moyen-âge en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne. Ce nom se retrouve dans les *Chansons de Geste*, dans le *Romancero*, dans les chants des Minnesingers et des muses italiennes. Le souffle, l'inspiration viennent de la France ; ils franchissent les montagnes, les fleuves, les Pyrénées, les Alpes, le Rhin et se répandent sur l'Europe. La poésie se réveille partout au nom de Roland. Toutes les muses s'emparent de ce symbole sanglant de l'honneur, du courage, du sacrifice, qui, jusque dans le seizième siècle, évoque des génies nouveaux et de nouvelles inspirations.

Roland fut placé par son siècle au nombre des martyrs. On lit dans un martyrologe : *Rolandi comitis et martyris*. Plusieurs églises furent élevées sous son invocation.

La tradition de Roland est encore vivante dans toutes les Pyrénées.

Digitized by Google

Près du Marboré est cette immense entaille dans le granit, la *Brèche de Roland*, que le paladin, monté sur son coursier, ouvrit d'un coup de sa puissante épée. Sur la route de Gavarnie on montre sur un rocher une empreinte, c'est celle des sabots du cheval de Roland. Dans les environs de Bayonne, près de Cambo, un passage étroit suspendu au-dessus d'un torrent a pris le nom de *Pas de Roland*. Ces dénominations si fréquentes prouvent l'ascendant de ce nom sur l'esprit des habitants de ces contrées voisines de Roncevaux.

Aucun nom n'a ébranlé plus profondément l'imagination des peuples. Il a retenti dans tous les châteaux, dans toutes les chaumières, des vallées des Pyrénées aux vallées du Rhin, de la cîme de nos montagnes au sommet des Alpes et par-delà l'Apennin. L'univers chrétien a ressenti cet ébranlement; tous ses échos ont vibré au retentissement de ce grand nom, de cette gloire de la France. Les nations se sont toutes inclinées devant cette puissante personnification de la valeur de nos aïeux. Roland a été chanté même par ses ennemis, par ceux qui l'ont combattu.

Les anciens Basques, qui consacraient par des chants nationaux le souvenir de leurs faits d'armes, de leurs batailles, ne pouvaient oublier de chanter la défaite de Roncevaux. Ce désastre dont ils furent les auteurs leur a inspiré le *Chant d'Altabiçar*, — ou *Altobizkar*, haut sommet, haute montagne, — un des plus remarquables de la muse euskarienne. La traduction de ce chant, que nous donnons ici, est de M. E. Garay de Monglave. C'est une de ces belles choses qu'on ne saurait trop reproduire :

CHANT D'ALTABIÇAR.

« Un cri s'est élevé
» Du milieu des montagnes des Euskariens;
» Et le seigneur de la maison, debout devant sa porte,
» A ouvert l'oreille et il a dit : « Qui va là? que me veut-on? »
» Et le chien, qui dormait aux pieds de son maître,
» S'est levé et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboiements.

» Au col d'Ibaneta un bruit retentit;
» Il approche, en frôlant à droite, à gauche, les rochers;
» C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
» Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes;
» Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
» Et le seigneur de la maison aiguise ses flèches!

» Ils viennent! ils viennent! Quelle haie de lances!
» Comme les bannières versicolorées flottent au milieu!
» Quels éclairs jailliissent des armes!

Digitized by Google

» Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien !
» Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
» Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

» Vingt, et des milliers d'autres encore !
» On perdrait son temps à les compter.
» Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers,
» Lançons-les du haut des montagnes,
» Jusque sur les têtes !
» Écrasons-les ! tuons-les !

» Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord ?
» Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix ?
» Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas.]
» Mais les rochers, en roulant, tombent; ils écrasent les troupes ;
» Le sang ruisselle, les chairs palpitent.
» Oh ! combien d'os broyés ! quelle mer de sang !
» Fuyez ! fuyez ! ceux à qui il reste de la force et un cheval,
» Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge !
» Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland, est étendu mort là-bas.
» Son courage ne lui a servi à rien.
» Et maintenant, Euskariens, laissons les rochers !
» Descendons vite, en lançant nos flèches à ceux qui fuient.

» Ils fuient ! ils fuient ! Où est donc la haie de lances ?
» Où sont ces bannières versicolorées flottant au milieu ?
» Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
» Combien sont-ils ? Enfant, compte-les bien !
» Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
» Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

» Un ! Il n'y en a même plus un.
» C'est fini. Seigneur de la maison, vous pouvez rentrer avec votre chien,
» Embrasser votre femme et vos enfants,
» Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite vous coucher et dormir dessus.]
» La nuit, les vautours viendront se repaître de ces chairs écrasées,
» Et tous ces os blanchiront dans l'éternité. »

Nous ne connaissons rien de plus saisissant que ce petit poème où respire encore le tumulte du combat, la fureur de la lutte, l'ivresse de la victoire. Bruit des multitudes armées qui s'avancent, éclairs de l'acier, appel aux armes avec la corne des pâtres, les Vascons se lèvent, ils volent sur les crêtes des montagnes, les rochers écrasent l'ennemi, le sang ruisselle, les os sont broyés, hurlements de douleur,

Digitized by Google

silence de la mort, vautours qui s'abattent sur les chairs sanglantes, tout est là dans ces strophes palpitantes qui se pressent, qui courent, qui volent comme les escadrons au combat. Qui peut rendre l'effet terrible et sinistre de cette progression numérique croissante et de cette progression décroissante? Avant la bataille, ils sont des milliers et des milliers encore; après, où sont-ils? Ils sont vingt? Non. — Ils sont dix? Non. — Cinq? Non. — Deux? Non. — Un? Il n'y en a même plus un! La poésie est ici d'accord avec l'histoire. Tous, jusqu'au dernier, périrent dans ce massacre comme les trois cents de Léonidas. Et maintenant leurs os blanchissent, fouettés par les vents!

Il serait difficile de trouver dans d'autres littératures nationales un chant qui pût être comparé au poème d'*Altabiçar*. Un peuple qui a créé une telle poésie est digne d'une autre destinée que cette obscurité qui semble, de nos jours, s'abaisser sur lui.

L'Espagne, qui a toujours prétendu au monopole des grands coups d'épée, s'est arrogé la gloire de la mort de Roland. En même temps qu'elle refoulait les Arabes, elle arrêtait l'invasion des Francs. Pour combattre et vaincre Roland, elle a créé un héros, un ancêtre du Cid, une noble et poétique figure, la personnification de sa bouillante énergie, de sa primitive ardeur. C'est un guerrier indomptable, un caractère de fer, un homme qui résiste aux têtes couronnées, et qui, devant le roi Alphonse un jour l'appelant traître et ordonnant à ses chevaliers de l'arrêter, s'écrie en mettant la main sur son épée : « Que » personne n'avance, car je suis Bernard de Carpio! et mon épée ne » s'incline pas même devant les rois, et vous savez qu'elle est de bonne » trempe, car vous en avez l'expérience! » — Ce Bernard de Carpio qui, partant pour l'exil, dit : « Je ne reviendrai que lorsque je me » serai mesuré avec ce vaillant Français qu'on appelle Roland; » — ce neveu de roi, d'après la *romance*, voilà l'homme que l'Espagne choisit pour lutter avec celui que la *Chanson de Geste* appelle le neveu de Charlemagne, et pour le vaincre. Cette épée est digne de la *Durandal*.

Nous ne révoquons pas en doute la réalité historique de Bernard de Carpio, pas plus que celle de Roland; mais nous ne pouvons ajouter foi aux prétendus exploits de ce héros espagnol à Roncevaux. Son nom n'est même pas cité dans nos *chansons de gestes*. Si toute poésie, toute épopée, comme toute tradition, a sa racine première dans quelque vérité historique, il ne s'en suit pas que tout ce qui est dans la poésie et dans la tradition soit une vérité historique. Cela s'applique aussi bien au personnage de Bernard qu'à celui de Roland. L'exagération a envahi peu à peu les traditions populaires. En passant dans la poésie, ces traditions se sont souvent exagérées elles-mêmes. Par ce

Digitized by Google

chemin, les héros sont sortis de la réalité pour aller dans la région du merveilleux et des fictions. En Grèce, ils sont devenus des dieux; pour nous, ils ne sont devenus que des êtres chimériques. Nous tombons dans l'excès opposé à celui des époques de foi : elles croyaient à tout et nous ne voulons croire à rien. Sans nous donner la peine de faire le triage entre le vrai et le fabuleux, nous nions. C'est ainsi que, dans les époques d'analyse et de froide science, comme la nôtre, on va souvent jusqu'à refuser toute réalité historique aux hommes qui ont rempli de leur nom les traditions populaires, ces échos vivants et fidèles des grands faits historiques.

Dans le *romancero* espagnol, cette vigoureuse ébauche d'iliade d'un peuple héroïque, même dans ses plus grands revers, nous trouvons le motif qui appela Charlemagne en Espagne, et le récit du combat de Bernard de Carpio et de Roland.

Le Roi Alphonse-le-Chaste n'ayant point d'héritiers, plein d'admiration pour le génie de Charlemagne, lui envoie des messagers afin qu'il le soutienne contre les Mores, et lui promet son royaume de Léon en récompense. L'Empereur s'avance aussitôt avec une nombreuse armée, à la tête de laquelle se trouve Roland, *qui est très-renommé*, dit la *romance*, ainsi que d'autres chevaliers appelés les Pairs. Mais à cette nouvelle le peuple se soulève; les *riches-hommes* du royaume se plaignent d'Alphonse. Il faut que le Roi retire sa parole, ou il est déchu de la royauté et un autre va être élu à sa place, « car ils ne veulent pas être soumis aux Français, les Castillans ! »

Celui qui en ressent le plus de douleur, c'est Bernard de Carpio, chevalier de haute valeur. Il soulève les Asturies. « Les laboureurs quittent la charrue, les moissonneurs la faucille, les bergers le bâton. Les jeunes gens s'agitent, les vieillards se raniment; tous se pressent autour de Bernard, invoquant la liberté, car ils redoutent l'oppression qui les menace. »

Il faut lire dans le *romancero* la rude et magnifique expression du sentiment national dont toutes les énergies se soulèvent aux bruits de l'invasion. L'indignation du peuple éclate par ce cri de fierté sorti de la poitrine d'un peuple libre, qui retentit comme le clairon des combats :

« Nous sommes nés libres, crient-ils, et à notre Roi nous payons ce que nous devons d'après la loi divine. Dieu ne permettra pas que nous livrions nos enfants et la gloire de nos aïeux aux ordres des étrangers! Nos âmes ne sont pas assez viles, nos bras pas assez dépourvus de vigueur, nos veines pas assez vides de sang, pour que nous acceptions une telle injure ! Le Français a-t-il donc par hasard conquis cette terre? Croit-il avoir la victoire sans que le sang coule? Non, tant que nos mains pourront tenir des armes ! On pourra dire des habitants de Léon

Digitized by Google

qu'ils sont morts en combattant, mais non pas qu'ils se sont rendus; car ils sont Castillans! Si, pendant quatorze années, les vaillants Numantins ont pu résister aux Romains dans tant de batailles sanglantes, comment un royaume, et celui des Lions, qui ont rougi leurs ongles dans le sang libyen, subirait-il une pareille honte? Que le Roi donne ses biens, mais non ceux de ses sujets. Les Rois n'ont pas le pouvoir d'enchaîner les volontés! »

Devant ce soulèvement d'indignation et d'orgueil national, Alphonse retire ses promesses à Charlemagne. Bernard, à la tête de ses brillants escadrons, se met en marche vers Sarragosse, où l'attendent les troupes sarrasines de l'émir Marsille, qui s'est déclaré contre les Français.

Voilà l'Espagne catholique qui oublie ses haines nationales de religion et de race, et se ligue avec les émirs et les soldats de l'Islam pour repousser les Francs. Ce fait paraît une invraisemblance; et cependant la *romance* ne blesse pas jusqu'ici les possibilités historiques. L'histoire de l'Espagne, à ces époques, est remplie de ces sortes d'alliances défensives d'un jour. Alphonse VI, qui avait longtemps combattu les Arabes et leur avait pris Tolède, se maria en quatrièmes noces avec Zaïda, fille d'Aben-Abèd, émir de Séville. Alphonse envoya à son beau-père une armée espagnole, commandée par le comte Gomez, pour repousser les Almoravides. Des historiens disent que le Cid se trouvait dans les rangs de cette armée. — Alphonse VIII fit alliance avec Aben-Gania contre les Almohades, et lui envoya des secours de troupes pour reprendre Cordoue insurgée. — Aben-al-Hamar, devenu vassal et tributaire de saint Ferdinand, conserva le royaume de Grenade sous la protection de ce Roi; il aida les Castillans de ses armes contre les Mores pendant le siége de Séville. — Mouhamed, Roi de Grenade, renouvela avec Alphonse X les anciens traités d'alliance; il fut brillamment accueilli à la cour de Castille. — Dépouillé de son royaume, abandonné par son fils, par sa famille et ses vassaux, Alphonse X implora le secours des Mores d'Afrique. Aben-Youzef ne refusa pas de soutenir la cause du Roi malheureux. — Pendant cette longue guerre de l'Espagne contre l'islamisme, par une étrange fatalité, on vit plus d'une fois, non-seulement Espagnols et Arabes dans le même camp, mais chrétiens et Arabes réunis combattre contre Arabes et chrétiens.

Dans la *Chanson de Roland*, on retrouve cet émir, le Roi Marsille, dont le nom est cité dans le *romancero*.

Le vaillant et impétueux Bernard est à Roncevaux, avec ses Espagnols et ses nouveaux alliés les Sarrasins. On entend l'*algazara*, le cri de guerre des Arabes. Le combat commence.

Nous croyons devoir citer encore la *romance* où est décrit le combat singulier entre Roland et Bernard; c'est la meilleure preuve que l'ima-

Digitized by Google

gination populaire s'était vivement émue, de l'autre côté des Pyrénées, au récit des exploits de notre paladin. Du reste, le *romancero* contient plusieurs autres *romances* sur la bataille de Roncevaux.

L'Espagne, en se donnant la gloire de la mort de Roland, semble avoir voulu grandir le héros français pour doubler le prix de sa victoire et exalter plus fièrement le courage de Bernard de Carpio. Du reste, elle est pleine de dignité dans son triomphe supposé. Point d'insultes, point de paroles de mépris et de haine jetées à son ennemi. Elle reconnaît sa bravoure et sa force, se montre généreuse dans ses éloges et rend justice à sa brillante renommée. Tel est, du reste, le caractère castillan.

« Le Français invincible, le puissant sénateur romain, celui qui fut vainqueur du brave Agrican et le rendit chrétien ; celui qui ravit au fier Alamon ce cor précieux avec lequel il fit ces appels au combat qui ont effrayé le monde; celui qui, dans Abraca, seul, mit en déroute une armée entière; lui qui, jamais vaincu, vainquit toujours les génies et le destin, comme une lumière en mourant jette une clarté plus grande, il montre sa dernière force dans cette dernière bataille. Mais son courage, sa bonne épée et son coursier ne peuvent lui suffire, car le seigneur de Brava est en face de celui qui naquit à Carpio.

» Il a tué le malheureux Dudon, le marquis Olivier et ses fils, le noir et le blanc; ses mains ont fait un lac de sang français ; mais voyant que, malgré ses exploits, Roland est plein de vie, l'illustre neveu d'Alphonse, furieux, cherche celui de Charlemagne.

» Il le rencontre couvert de sang, et lui-même en est inondé. Les deux plus braves cœurs que poitrine humaine ait renfermés, pleins de vaillance et de courage, s'élancent au combat. Pour voir cette lutte, les deux armées s'arrêtent en silence. Les âmes émues sont suspendues entre la crainte et l'espérance. Mais le ciel qui attend Roland, et la fortune qui est lasse, enlèvent la victoire au Français pour la donner au Castillan. »

Voilà un combat à la manière antique, vraie lutte de Titans qui ébranle le monde. Les armées s'arrêtent remplies d'admiration et d'anxiété; les armes tombent des mains ; les poitrines sont haletantes; les soldats ne combattent plus, muets, ils regardent ces deux vaillants cœurs qui se choquent, ces deux bras puissants qui se lèvent pour frapper, ces deux invincibles épées dont le pur acier reluit au soleil. Tous veulent voir ces deux lions, terribles dans la colère, qui s'étreignent dans un suprême embrassement. N'y a-t-il pas quelque chose d'Homère dans cette mâle poésie si fortement empreinte de la rude énergie des âges primitifs?

Nous devons observer que la *Chanson de Roland* ne donne la gloire de la mort du héros français à personne. S'il succombe, c'est d'épui-

Digitized by Google

sement et de fatigue. Perdant son sang, il s'affaisse sur lui-même, élevant sa pensée à Dieu et lui tendant son gant. Dans ce combat, Roland ne reconnaît d'autre vainqueur que Dieu. Nulle main ennemie ne touche son épée. Charlemagne la retrouve sous le corps du héros pure de toute profanation.

Quand il serait vrai que Roland ait été terrassé par Bernard de Carpio, lui *dont le bras épouvanta le monde*, cette défaite ne pourrait être une flétrissure pour la mémoire du grand paladin. Les deux héros étaient dignes de se mesurer ensemble. Pour l'honneur de Roland nous sommes fiers que l'Espagne lui ait opposé un tel adversaire. Du reste, il est à remarquer que dans la *Romance* espagnole, ce n'est pas Bernard de Carpio qui a seul les honneurs de la lutte; c'est l'inconstance de la fortune, ce sont les arrêts d'en haut qui déterminent la victoire et la donnent à l'Espagne. Roland ne tombe donc ni sous les coups d'un héros vulgaire, ni sous le glaive d'un guerrier magnanime et illustre comme Bernard; il est vaincu par les décrets mêmes du ciel.

L'Homère chrétien, le grand justicier du moyen-âge, celui qui a passé cette sombre et terrible revue des morts de tous les temps et de tous les peuples, Dante ne pouvait oublier Roland. Ce nom ne devait pas manquer à son appel. Le fier Toscan s'est donc incliné lui aussi devant cette gloire pure. Les sons du cor de Roland ont retenti dans la *Divine Comédie*.

Dans les sombres profondeurs du neuvième cercle de la spirale de l'Enfer, Dante entend vibrer un cor dont les sons formidables auraient étouffé les éclats du tonnerre. Ce son réveille en lui un souvenir historique et lui fournit cette comparaison :

« Après la douloureuse déroute où Charlemagne perdit le fruit de la guerre sacrée, Roland ne tira pas de son cor des sons si terribles[1]. »

Mais, ce n'est pas une simple comparaison poétique que le souvenir de Roland devait s'inscrire dans la *Divine Comédie*. Le poète lui avait réservé une place digne de sa renommée et de ses hauts faits, à côté de son Empereur, dans les splendeurs mêmes du paradis.

Pour donner une faible idée de la magnificence du tableau, qu'on nous permette de citer ce fragment d'un livre que nous avons récemment publié[2].

« Toujours sous l'influence de cette force attractive qui l'a enlevé de la terre et l'entraîne vers les régions supérieures, Dante est transporté avec Béatrice « dans un ciel plus haut » qui est celui de Mars. Dans cette planète sont les esprits des héros qui ont combattu et versé

[1] Dante Alighieri, *Divine Comédie, Enfer*, XXXI.
[2] *Dante Alighieri et la Divine Comédie.*

Digitized by Google

leur sang sur le champ de bataille pour la sainte cause de la foi. Ici la version du poète s'agrandit; elle prend des proportions colossales. C'est une croix gigantesque, formée par les ombres lumineuses des bienheureux, qui se dessine rayonnante sur la planète de Mars, et qui la divise, semblable à la Voie Lactée qui, au fond du ciel, d'un pôle à l'autre, étend sa longue ligne blanche « et fait rêver les savants. » Sur cette croix resplendit le Christ. Jamais l'art ne pourra exprimer le rayonnement de sa gloire. Les lumières, ou les âmes brillantes des élus qui forment cette croix, se meuvent en mille sens divers. Le poète compare leur scintillement et leur mouvement à celui de ces atomes qui volent en ligne droite ou courbe, rapides ou lents, et s'agitent en changeant d'éclat et d'aspect dans un rayon de soleil qui pénètre en un lieu sombre. »

Laissons la parole au poète :

« Dans cette cinquième sphère sont les esprits bienheureux qui, là-bas, avant qu'ils vinssent au ciel, eurent une si grande renommée, que toute muse s'enrichit de leur nom.

» Je vis sur la croix s'agiter une lumière du nom de Josué...

» Et au nom du grand Machabée, je vis se mouvoir en tournoyant une autre lumière; la joie lui imprimait ce mouvement comme le fouet à la toupie.

» Ainsi je vis Charlemagne et Roland; mon regard attentif s'attacha à leurs deux lumières, comme l'œil du chasseur suit le vol du faucon[1]. »

Nous ne pouvions mieux clore ces pages qu'en citant ces vers du poète florentin. Une des plus belles gloires de Roland est certainement d'avoir obtenu, dans le poème du Toscan, cette place rayonnante au milieu des lueurs des âmes bienheureuses, sur cette croix lumineuse où resplendit le Christ. Ce siége glorieux assigné pour l'éternité à celui qui tomba à Roncevaux en dit plus que toutes nos paroles. C'est là son plus magnifique éloge; c'est là son apothéose.

Rien n'égale donc dans le moyen-âge la puissance du nom de Roland; rien ne peut se comparer à l'action immense et si longtemps prolongée qu'il exerça sur l'imagination des peuples et celle des poètes, les mélodieux organes des traditions populaires. Cette action s'est manifestée par des poèmes et par des actes depuis les *Chansons de Geste* jusqu'à l'Arioste, depuis Guillaume-le-Conquérant jusqu'à François Ier; influence incessante qui ne comprend pas moins de huit siècles d'enthousiasme et de poésie et qui se réveille de nos jours.

Ainsi, nous avons vu les Normands dans les plaines d'Hastings s'élancer à la victoire à ce chant qui gagne des batailles; six siècles

[1] Dante, *Divine Comédie*, XVIII.

Digitized by Google

après, nous voyons un roi de France incliner son front devant ce nom devenu l'expression la plus haute et la plus parfaite de l'honneur et de l'héroïsme chevaleresques. Après la bataille de Marignan, Bayard, donnant à François Ier le baptême de la chevalerie et le frappant sur l'épaule du plat de son épée, prononça ces paroles : « Sire, autant vaille que si » c'estoit Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudouin, son frère. Certes » êtes le premier prince que oncques fis chevalier. Dieu veuille qu'en » guerre ne preniez fuite. » Le nom de Roland ne pouvait être mieux placé que dans la bouche du *chevalier sans peur et sans reproche*, après la célèbre bataille qui, suivant le maréchal de Trivulce, fut un combat de géants, et devant le noble roi qui, lui aussi à Pavie, eut son revers de Roncevaux où tout fut perdu *fors l'honneur*.

Étrange et magnifique destinée d'un nom répété d'âge en âge, par les nations civilisées, avec la même admiration ! Gloire retentissante et pure qui n'a de point de comparaison que dans la renommée de ce héros d'un autre peuple et d'une autre littérature, le type le plus élevé de l'honneur et du courage castillan, le Cid Campeador ! Ce nom de Roland qui resplendit au frontispice du temple épique élevé par des générations de rapsodes dans notre âge d'action et d'enthousiasme, ce nom cher à la France se grave dans toutes les mémoires, s'écrit dans toute épopée, et devient le nom de toute tradition héroïque, de toute grandeur, de tout dévouement, de tout amour de la patrie, de toute poésie du foyer, des cours et des camps.

Pourquoi l'histoire ne prononce-t-elle ce nom qu'une fois? Pourquoi se montre-t-elle si avare de détails et d'éloges sur ce héros, type de la bravoure française ? — C'est que l'histoire cède ce droit à la poésie; elle se tait devant cette dernière. Que serait en réalité Achille sans l'*Iliade ?* Les poésies homériques ne sont-elles pas les sources où les Grecs ont puisé religion, civilisation, histoire ? A ces époques-là, où était l'histoire ? Elle était cachée sous l'aile de la muse du rapsode. Il est donc des noms qui appartiennent essentiellement à la poésie; c'est la condition de leur époque, de l'âge où ils sont venus. Les noms d'Achille, de Roland, du Cid sont de ce nombre. Les poètes, il est vrai, ont exagéré les exploits des héros, exhaussé leur taille au-dessus du niveau humain, mais sous cette transformation des faits on peut encore retrouver leur côté réel et historique.

Il est à remarquer que les plus grands noms historiques ne sont pas les plus grands noms épiques. Les hommes puissants par le génie qui ont dominé leur siècle et qui tiennent une large place dans l'histoire, sont, en général, restés hors du domaine de la poesie; ils n'ont pu trouver leur place dans l'épopée. Alexandre, César, Napoléon, voilà de grands noms historiques; mais le génie d'un de ces poètes souve-

Digitized by Google

rains, comme les appelle Dante, leur a manqué. Ce n'est pas leur gloire qui a écrasé la poésie et l'a frappée de stupeur, c'est la fatalité de leur époque. L'inspiration, cet esprit indépendant de poésie qui va où il veut, qui s'arrête où il veut, ces souffles de vie qui ne passent qu'une fois sur la tête des peuples étaient déjà loin agitant peut-être quelque rivage inconnu, quelque terre innommée. Les noms d'un petit chef d'une étroite contrée de la Thessalie et d'un simple commandant des Marches de Bretagne sont bien plus grands dans la poésie que ces noms de rois et d'empereurs qui ont ébranlé le monde. Étrange destinée de ces hommes puissants par l'épée à qui rien n'a résisté, rien excepté ce qui donne à la renommée son plus impérissable éclat, ce qui donne véritablement l'immortalité de la terre, le génie de la poésie. Ces hommes dominateurs sont venus trop tard dans leur civilisation; elle avait passé l'âge des créations épiques. L'histoire a été leur seule épopée.

Il y eut dans la vie d'Alexandre un moment de tristesse sublime. Sur ces tertres qui indiquent où fut Troie, on vit un jour le Macédonien verser des larmes amères. Ce n'était pas sur les ruines d'une ville que ses pleurs tombaient; il était habitué à ces spectacles, les cités croulaient devant ses armes. C'était sur lui-même, sur sa destinée, sur le retentissement de son nom dans la mémoire des hommes que sa pensée se repliait tristement. Ce qu'il cherchait dans ces ruines, c'est un Homère. Il pleurait de ce qu'il n'était plus là, ce chanteur sublime, pour donner à sa gloire, comme à celle d'Achille, l'éternité de la poésie!

Napoléon, lui aussi, n'a-t-il pas rêvé en vain son Homère?— Certes, Alexandre, César et Napoléon ont fait de bien plus grandes choses qu'Achille et que Roland. Que sont-ce donc que cette guerre de Troie et ce désastre de Roncevaux auprès des batailles qui firent trembler l'Asie devant le fils de Philippe et l'Europe devant ces deux hommes en qui le génie de la guerre s'était incarné? Les marches d'Alexandre, de César et de Napoléon furent des triomphes. Sous l'influence de cette force mystérieuse qui semble attirer tous les grands conquérants vers les pays du soleil, leurs génies sont venus se reconnaître et se saluer sous le ciel d'Orient, sur cette vieille terre d'Égypte. Le sable du désert a conservé les traces de leurs pas. Même vie agitée, pleine de bruit, de mouvement, d'éclat et de gloire; mêmes ivresses de la guerre et de la victoire, mêmes énergies morales, même courage, même empire sur les armées, même génie irrésistible, éclatant comme la foudre; mort également émouvante, tragique pour César, pour les deux autres entourée de mystère et de poésie, loin de leur patrie, sous un ciel de feu. Quelles plus merveilleuses destinées! quelles vies plus épiques!... Mais ce n'était plus l'heure de l'épopée. Le sentiment qui

Digitized by Google

inspire les grandes conceptions poétiques, la puissance créatrice, le génie du symbole étaient éteints. Les lyres étaient muettes, les grands maîtres du rhythme et de la mélodie étaient passés. Ces conquérans ont été chantés par l'histoire.

Dans la vie des peuples il y a donc trois époques saillantes, trois phases distinctes. La première période, c'est la vie active avec toutes les ardeurs de la jeunesse, toutes les énergies du printemps, l'âge de la formation et de l'expansion, l'âge héroïque, ces années brillantes de conquêtes, de bouillonnement de sève, d'enthousiasme et d'élancements lyriques des âmes pleines d'espérance et de foi. La seconde époque, c'est l'âge de la maturité, de la réflexion, de la raison, de l'analyse, de la science, de la vie dans la plénitude de son développement; époque qui précède la vieillesse et qui a déjà perdu cette chaleur du sang et de l'esprit, cette merveilleuse force de la foi qui enfante les grandes poésies. Après ces deux époques caractéristiques et importantes à des titres divers, en vient une troisième douloureuse à signaler; c'est l'âge de la décroissance : le crépuscule descend, la nuit s'abaisse, le froid engourdit les corps et les âmes; c'est la vieillesse avec ses douleurs, ses épuisements, ses défaillances, ses pâles illusions, ses longs marasmes; c'est la décadence, époque néfaste de dissolution où la foi s'éteint, où toute certitude chancelle, où rien n'est solide sur son piédestal, ni société politique ni société civile. Dans cette période-là ne cherchez pas la poésie et l'histoire, vous ne trouverez que la parodie de la poésie et de l'histoire; ne cherchez pas le Beau et le Vrai, vous ne trouverez que la négation de ces deux idées saintes.

Ainsi âge épique, âge historique, âge négatif ou décadence, voilà les trois termes qui contiennent la vie des peuples. Ces époques se suivent sans se mêler. On ne doit pas demander à l'une ce qui appartient à l'autre; à chacune son caractère propre, ses éléments essentiels, son génie. C'est donc en vain qu'Alexandre cherche un Homère, depuis longtemps l'aveugle de Chio s'est couché dans la tombe. Le génie épique de la Grèce y est descendu avec lui. Il en est ainsi des Alexandre de tous les peuples. Pour paraître, ces grands hommes n'ont pas le choix du temps et de l'époque; ils arrivent à l'heure de Dieu. Ils ne peuvent donc être éclairés que par un soleil, celui de leur siècle.

Bon P. DROUILHET DE SIGALAS.

Digitized by Google

ACADÉMIE FRANÇAISE.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 18 AOUT 1853.

En sa qualité de directeur pour cette année, M. Viennet présidait la séance et avait à prononcer le discours sur les prix de vertu institués par M. de Monthyon et distribués par l'Académie. Cette mission est certainement la plus délicate et la plus difficile que la docte compagnie puisse imposer à l'un de ses membres. Parler de ces mille traits de courage et de dévoûment qui se ressemblent presque tous; raconter des faits connus à l'avance, parce que chaque année ils se présentent à peu près dans les mêmes circonstances et avec les mêmes caractères; reprendre la plaidoirie habituelle sur les droits de l'Académie à apprécier la valeur morale des actes soumis à son jugement; défendre l'institution des récompenses elle-même contre le sophisme et le paradoxe; faire comprendre, ce qui devrait être compris par tout le monde, combien il est noble et digne d'une grande nation que ce soit précisément le corps placé en première ligne, dans la hiérarchie intellectuelle du pays, auquel revienne l'honneur d'appeler sur les vertus ignorées et modestes la grande lumière de ses solennités, c'est là une tâche ingrate, toujours fastidieuse, et que tant d'hommes de talent ont, depuis quelques années, accomplie avec une si remarquable supériorité qu'il semble aujourd'hui périlleux et téméraire même de l'entreprendre. Rien n'est plus dangereux, d'ailleurs, que de parler aujourd'hui de vertus devant un public français. Malgré nos prétentions à la clarté et à la netteté du discours; en dépit de notre tendance à réaliser, à matérialiser en quelque sorte toutes choses, nous ne prêtons plus au mot vertu qu'un sens vague et indéfini; nous en faisons comme une étiquette pour marquer les faits de l'ordre moral qui ne nous paraissent guère plus que méritoires. Volontiers la vertu représenterait pour nous l'absence de tout vice plutôt que la saillie des plus nobles qualités; l'homme vertueux serait à nos yeux cet homme « honnête et modéré » dont il n'y a rien à dire ni en bien ni en mal. Ce n'est pas ainsi que doit être entendu la vertu, et ce n'est pas non plus de cette façon que l'entendaient nos pères lorsque, sculptant aux portails de nos cathédrales les bas-reliefs allégoriques des vertus et des vices, ils mettaient au nombre des premières la force, le courage, l'indépendance, l'amour du travail, la persévérance, la science, la santé même, toutes qualités actives et pratiques, placées en opposition à la faiblesse, à la lâcheté, à l'esclavage, à la paresse, à l'inconstance, à l'ignorance, à l'infirmité. Certes, il y aurait dans cette manière vive et féconde de comprendre la vertu un beau thème pour le discours académique, et les développements auraient pour effet de rectifier à cet égard plus d'une erreur accréditée chez les esprits légers. Le mot lui-même l'indique, la vertu est une force active, un principe fécondant, et la

Digitized by Google

considérer simplement comme une négation du mal, c'est en méconnaître le caractère essentiel, c'est la nier.

Tout en maintenant son discours dans les limites tracées par ses prédécesseurs, M. Viennet a su donner à des idées cent fois redites, un tour nouveau, une allure brillante et distinguée, il a su être spirituel et rester pourtant à la hauteur de son sujet, imprimer enfin à ses paroles une noblesse et une chaleur plus que suffisantes pour prouver que le talent et la vertu, à une certaine hauteur, savent toujours se rencontrer et se prêter un mutuel appui.

Avant son directeur, l'Académie avait entendu le rapport de son secrétaire perpétuel sur les prix d'éloquence, et c'était même sur lui, il faut le dire, que reposait l'intérêt principal de la séance. Bien que le talent de M. Villemain n'ait jamais été plus grand ni plus vivace qu'aujourd'hui, bien qu'il n'ait jamais produit de plus belles pages et témoigné d'une plus noble indépendance,— cette vertu de nos ancêtres que nous citions tout-à-l'heure, — ses écrits et ses paroles sont trop rares, ses discours trop vivement empreints de haute s gesse et de droiture, sa parole a trop de finesse exquise, trop d'éloquence délicate, pour que la soif de l'entendre ne concentrât pas sur l'illustre académicien toute l'attention de l'auditoire. Le discours de M. Villemain est véritablement un chef-d'œuvre de haute critique et de saine raison présentées sous la forme la plus chatoyante et la mieux faite pour pénétrer les intelligences. L'orateur y déploie tour à tour toutes les qualités solides et brillantes de son talent, de son érudition. Il est savant et profond historien en parlant de M. Augustin Thierry, philosophe à propos des travaux psycologiques de M. Adolphe Garnier, publiciste et homme d'état, en faisant le rapide exposé du livre de M. Baudrillard, *Bodin et son siècle*, économiste chrétien, en déposant la palme académique sur le travail de M. Béchard relatif au paupérisme, critique ingénieux lorsqu'il accuse et disculpe tour à tour la hardiesse de M. Victor de Laprade donnant aux Évangiles une forme métrique. La poésie fait battre le cœur de M. Villemain; il pardonne au poète sa témérité grande, et lui chercha même dans les premiers siècles de l'Église de pieux et fervents précurseurs, afin de pouvoir ensuite le louer tout à son aise. Nous ne résistons pas au plaisir de transcrire ici cet excellent passage du discours de M. Villemain :

« L'auteur du poème idéal de *Psyché*, » a dit le docte orateur, « un des noms les plus cités de nos jours, après les grandes voix élégiaques et lyriques, que nous n'entendons plus, M. Victor de Laprade a réuni ses poèmes tirés de l'Evangile; et le public, en s'empressant de les accueillir, les recommandait à nos suffrages. De graves censures cependant s'adressaient à la tentative même et signalaient les écueils qu'elle offre au talent. La traduction poétique ici n'est-elle pas une contre-vérité? La simplicité naïve et profonde de la parole évangélique s'accommode-t-elle à l'artifice du vers, et, pour dire encore plus, au luxe harmonieux du vers moderne? Ce n'est pas scrupule d'orthodoxie, mais objection de goût.

» Dans la réalité cependant, M. Victor de Laprade était moins novateur qu'il ne le paraissait, et il aurait pu se défendre par l'autorité même de la tradition. Dès le quatrième siècle de notre ère, aux jours de la foi vive et du culte chrétien triomphant, au sein même de cette foi et de ce culte, à Rome, un obscur fidèle, *Arator*, était admis à lire publiquement au Vatican les récits des quatre apôtres mis en vers, sans parure, il est vrai, mais aussi sans rien qui conserve la précision sublime et la simplicité du texte sacré.

» La Grèce, pour qui ces beaux récits n'avaient pas besoin d'être traduits,

Digitized by Google

et qui chaque jour les puisait aux eaux courantes de sa langue vulgaire, n'en fut pas plus scrupuleuse à les revêtir des formes de la poésie.

» Dans le cinquième siècle, au milieu de ce monde presque chrétien de l'Asie-Mineure et de l'Egypte, Nonnus, un Grec de Panope, le même qui, par une réminiscence allégorique de l'ancienne mythologie, a composé le long poème des *Dionysiaques*, mettait en hexamètres grecs les récits évangéliques, prodiguant à cette œuvre pieuse les épithètes artistement construites et les images brillantes dans des vers d'une élégance vague et mélodieuse, comme en fait le talent aux époques de déclin pour le génie. Chose remarquable! le seul tableau que le poète ait retranché dans sa reproduction à la fois littérale et fausse de couleur, c'est le récit de la femme adultère, dont l'authenticité était alors mise en doute. La rigueur des ascètes de la Thébaïde et la science théologique du cinquième siècle ne comprenaient plus la sage miséricorde du divin législateur, abolissant la sévérité sanglante de la loi mosaïque; mais un docte religieux du seizième siècle, éditeur du poème de Nonnus, a réparé cette lacune, en traduisant lui-même en vers grecs, avec une facilité qui nous étonne, le chapitre retranché. Il faut donc le dire, l'objection ne doit pas être dans une pieuse crainte d'imiter aucune partie du texte sacré, mais dans la difficulté de cette imitation, dans l'inconvenance littéraire de tout alliage mondain, dans le contraste fâcheux des ornements d'une autre date, dans un anachronisme d'imagination et de langage presque inevitable, et qui deviendrait une parodie de la beauté première qu'on n'a pu rendre. Le talent même, en effet, ne suffit pas pour plaire dans une œuvre semblable : toute invention poétique, toute fiction de personnages y choque le goût, parce qu'elle diminue la vraisemblance et détruit l'émotion. Et cependant, Messieurs, un talent supérieur ne peut faillir dans l'ensemble ou les détails, sans laisser encore trace de lui-même. Aussi cette empreinte se retrouve dans bien des parties du périlleux travail de M. de Laprade, surtout dans la touchante unité à laquelle il le ramène. en invoquant sa mère au début et à la fin de son poème, dans des retours fréquents sur lui-même, où le poète est effacé devant l'homme, et dans quelques traits enfin de simple et naturel langage, jetés au milieu de la pompe des vers, comme cette heureuse humilité du cœur qui, selon l'apôtre, élève celui qui s'abaisse. »

Après une si douce et si charmante condamnation de ses fautes, M. Victor de Laprade se montrerait bien ingrat s'il ne s'exposait pas l'an prochain à un pareil blâme et à de nouvelles remontrances.

Chemin faisant, l'éminent rapporteur a eu, à défaut d'autres récompenses, des éloges à donner aux poésies de MM. Leconte de Lisle et de La Caussade, manifestant son regret que l'Académie ne pût faire pour eux davantage, comme si ce n'était une grande distinction déjà que ces louanges distribuées par un des esprits les plus éminents de ce siècle, dans l'enceinte la plus littéraire du monde, devant la compagnie la plus capable de juger les œuvres de l'intelligence et du cœur.

Mais l'événement de la séance, le point principal de l'excellent rapport du secrétaire perpétuel, devait être, on le savait, l'appel d'un nom depuis longtemps illustre et qui semble vouloir se continuer avec sa gloire au milieu de la génération qui s'avance. Le jeune Guillaume Guizot, le fils du grand historien, de l'un des hommes d'Etat qui ont le plus honoré la tribune française et qui ont le plus contribué à fonder le grand langage parlementaire, M. Guillaume Guizot a mérité de partager avec un des érudits de l'Université, avec M. Benoît, un prix sur une des questions les plus ardues qui puissent être posées à un homme profondément versé dans les lettres grecques et dans l'étude de la civilisation athénienne. Ce serait défigurer ce passage du discours de

Digitized by Google

M. Villemain que d'en résumer les pensées; mieux vaut encore ici, malgré l'étroit espace qui nous est départi, le laisser parler lui-même :

« L'Académie avait demandé une étude approfondie, littérale et conjecturale sur les fragments conservés d'un des heureux génies de la Grèce, d'un créateur dans cet art dramatique, le raffinement le plus poli que l'ancien monde ait laissé entrevoir aux peuples modernes, de Ménandre, dont le plus heureux émule chez les Romains n'était, au dire de César, qu'un demi-Ménandre, de ce poète enfin qu'Horace, dans sa bibliothèque de voyage, mettait à côté de Platon, et qui fut le maître de la comédie de mœurs et le plus grand peintre de la vie privée, comme Aristophane avait été le démon de la satire politique et le publiciste moqueur et populaire de la démocratie.

» L'étude exigée était difficile et délicate : il n'est point parvenu jusqu'à nous une seule scène de Ménandre. Les plus longs de ses fragments authentiques n'ont que de dix-huit à vingt vers. Une foule d'autres, plus courts, sont des parcelles de caractères, des débris d'intentions comiques, des nuances de descriptions morales ou de peintures de la vie élégante, détachées çà et là d'une centaine de comédies perdues, sans qu'on puisse deviner sûrement la place ou l'emploi de ces restes précieux. A ces médailles dépareillées de la société grecque, à ces sentences en un seul vers, à ces fragments nombreux, mais presque imperceptibles, à cette poussière du marbre brisé, il faut joindre encore ce que la comédie latine nous a conservé de Ménandre dans quelques fragments de ses vieux poètes et ce qu'on peut soupçonner, ce qu'on peut découvrir de lui sous la fine et élégante douceur de Térence. Enfin, il restait à chercher dans toute l'antiquité grecque, qui n'est elle-même qu'un magnifique débris, tout ce qui pouvait sembler une trace, un souvenir des inspirations que Ménandre avait recueillies d'Athènes et du pouvoir charmant qu'il avait eu sur elle.

» Le savoir et l'esprit n'ont pas fait défaut à cet appel que leur adressait l'Académie. Sur six *Mémoires* qu'elle a reçus, cinq au moins dénotent la connaissance exacte du sujet et de ce qui sert à l'éclairer, l'intelligence et l'amour de l'antiquité.

» Tel ouvrage, que l'Académie ne peut couronner, et qu'elle n'a pas voulu désigner par une mention inférieure, offre encore la marque d'une main savante et d'un esprit très-éclairé. Mais ici trop de détails ont surchargé la critique et rendu l'érudition moins précise et moins piquante.

» Là les vers ont nui à la prose, et la tâche que s'est imposée l'auteur de nous faire juger le style exquis de Ménandre par une version poétique de sa main a parfois trop démenti l'admiration qu'il exprimait pour son modèle, et choqué doublement le goût du lecteur. Et cependant les ouvrages qui ont encouru tel blâme offrent beaucoup à louer. Les nos 2 et 6 en particulier supposent une grande étude d'Aristophane et des lettres grecques. Mais l'Académie a dû préférer des discours, où le sujet était traité et bien traité dans une juste mesure d'érudition et de saine élégance.

» A ce titre deux manuscrits ont fort occupé l'attention de l'Académie, ont été relus et comparés devant elle, et par des mérites divers ont obtenu le partage égal du prix. Un premier caractère commun à tous deux, c'est un vrai savoir classique, la complète intelligence, la familiarité, la passion de cette belle poésie grecque, dans son art le plus parfait, avant la décadence, c'est-à-dire dans un art simple encore, délicat sans subtilité, gracieux et d'une grâce presque naïve par le bon goût facile de l'expression. Mais les échantillons de cet art, les débris sur lesquels il fallait travailler, tout précieux qu'ils sont, laissent beaucoup à la conjecture pour y retrouver le génie de Ménandre tel que Plutarque l'a célébré de préférence à tout le reste de la comédie grecque. Les deux auteurs y ont fait de leur mieux : l'un plus méthodique, plus net, plus sûr et plus pressé dans sa marche; l'autre mêlant à des notions justes aussi des vues plus libres et des digressions plus éloignées du sujet, bien qu'elles plaisent encore.

» La question d'histoire littéraire et de goût, que donnait le programme,

Digitized by Google

était assez étendue par elle-même. Elle touchait à tant de choses de la Grèce, aux vicissitudes de la fortune d'Athènes, au changement des institutions, au progrès de la philosophie morale, à tout ce qui explique enfin le passage de la licence d'Aristophane à l'honnête liberté de Ménandre! Elle se liait nécessairement à d'autres parties des lettres grecques; elle exigeait l'étude et le sentiment de l'*atticisme* dans quelques-uns des *Dialogues* de Platon, dans les *Récits* et les *Dialogues* de Xénophon, dans la *Poétique* et les *Morales* d'Aristote, dans les *Discours* de Lysias et dans les sobres peintures de Théophraste, et cependant, à côté de cette perfection du goût hellénique, elle est déjà sur la limite d'une autre époque, et se rapportait par la date à la naissance des temps alexandrins, et de cet art subtil, de cette molle élégance, que la monarchie des *Ptolémées* faisait succéder aux mâles inspirations de la liberte grecque.

» Ces points de vue si divers, ces nuances de civilisation et d'art, ce progrès de la vie privée, et ce génie d'imitation qui s'occupe à loisir de la peindre, dans l'affaiblissement de la vie publique et des éloquentes passions qu'elle excitait, tous ces incidents, toutes ces dépendances heureuses du sujet ont à propos inspiré les auteurs des deux Mémoires couronnés, sauf pourtant quelques torts de sécheresse ou de diffusion, d'exactitude un peu technique ou de négligence un peu abandonnée qu'entraînaient leurs manières diverses de penser et d'écrire.

» Les deux auteurs savent beaucoup. A la première vue, le savoir de l'un doit être de date plus ancienne que celui de l'autre; car ce savoir est plus concis et plus discret. Mais là où le plaisir d'avoir appris est encore tout nouveau, l'exposition paraît plus animée, le langage didactique même prend une émotion, et jusque dans les détails de critique savante, on sent une joie de curiosité satisfaite qui se communique au lecteur.

» Dans les épisodes et les considérations générales qu'amenait naturellement le sujet, époques diverses de *l'ancienne* et de *la moyenne comédie*, révolutions d'Athènes, état des femmes dans la Grèce, caractères successivement introduits à la scène, les deux auteurs se sont rencontrés souvent pour les faits et les vues, jamais pour la forme : l'un résume ce que l'autre développe; l'un fait une remarque ou un raisonnement de ce qui donne à l'autre un tableau. Mais cette différence même, avec égalité de savoir et d'intérêt littéraire, a confirmé l'Académie dans son vote de partage égal du prix.

» De ces deux ouvrages, le n° 5 a pour épigraphe un vers de Ménandre, vers fort connu dans la traduction qu'en a faite Térence :

Homo sum, et humani nihil a me alienum puto.

Mais plus expressif encore dans l'original :

Ἄνθρ' εἰμί, καὶ πάντα μοὶ τ' ἀνθρὸς μέλει.

« Je suis homme, et tout ce qui est de l'homme me tient au cœur. » L'auteur est M. Benoît, agrégé de l'Université de France, ancien élève de l'Ecole française d'Athènes, où il a médité sur la poésie et l'éloquence des Grecs, devant les chefs-d'œuvre et les ruines de leur art, et mesuré à la lumière du ciel de l'Attique, le site et la forme de leur théâtre.

» L'autre ouvrage couronné, inscrit sous le n° 4, a pour épigraphe quelques mots d'Horace, ce juge admirable et cet émule du style de Ménandre:

Disjecti membra poetæ.
..... Urbani parcentis viribus, atque
Extenuantis eas consulto.

» L'auteur est un jeune homme qui porte de bonne grâce un nom illustre, et promet de le soutenir, M. Guillaume Guizot, étudiant en droit de première année, que de fortes études classiques ont préparé pour la haute littérature, et en qui ces premiers et excellents dons de la jeunesse, la vive mémoire, la ra-

Digitized by Google

pide intelligence, l'admiration ingénieusement animée, ont déjà pris la forme de la critique comparative et du talent nourri d'études et d'idées.

» Puisse, Messieurs, cet exemple prématuré de travail et de succès attirer d'autres jeunes esprits favorisés peut-être des mêmes dons naturels, sans avoir la même inspiration de gloire domestique! Puisse l'amour laborieux des lettres, cette vertu de cœur du premier âge, qui promet d'autres mérites encore et d'autres couronnes à l'âge viril, amener dans ces concours d'autres noms inconnus jusque-là, et dont nous serons heureux de commencer ici la noblesse et la célébrité! »

Ce beau langage, parti du cœur autant que de l'intelligeuce, a été salué, on le comprend, par les chaleureux bravos de l'auditoire; cet appel bienveillant et paternel a retenti dans toutes les âmes; cette main tendue avec tant de bonté à la jeunesse studieuse ouvrira l'avenir à plus d'une légitime espérance.

Dans sa juste sévérité, l'Académie a cru devoir réserver pour l'année prochaine son prix de poésie, dont le sujet, comme on sait, est l'*Acropole d'Athènes*. Elle a également ajourné les deux prix qu'elle avait proposés, l'un pour l'histoire de la *Poésie narrative* en France au moyen-âge; l'autre sur le *Travail de l'Esprit français au dix-septième siècle* avant le *Cid* et le *Discours* sur la méthode. Ces deux concours sont renvoyés au 1er avril 1855.

En résumé, l'Académie a maintenu le premier prix Gobert à M. Augustin Thierry, non pour son dernier ouvrage, *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat* en France, mais pour le livre remarquable précédemment couronné, pour les *Considérations sur l'Histoire de France*. Le second prix a été également conservé à l'*Histoire de France* de M. Henri Martin. Nous ne partageons pas complétement les sentiments de l'Académie sur le mérite de ce livre. M. Baudrillard, nous l'avons dit, et M. Adolphe Garnier, ont obtenu chacun un des grands prix Monthyon. Le travail de M. Sayous sur l'*Histoire de la Littérature française à l'étranger*; celui sur le *Paupérisme*, de M. Béchard; l'*Histoire de la Littérature française*, de M. Gérusez, petit résumé trop incomplet, et les *Poèmes évangéliques* de M. de Laprade, ont mérité également de grandes médailles. Le prix Monthyon pour l'ouvrage utile aux mœurs a été décerné, comme il arrive presque toujours, à une femme, à madame Caraud, auteur de la *Petite Jeanne*. Enfin, MM. Guillaume Guizot et Benoît se sont partagé le prix proposé pour le travail sur Ménandre.

ALPHONSE DE CALONNE.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Paris. — Imprimerie de E. BRIÈRE, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

HISTOIRE.

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA MONARCHIE JUSQU'A NOS JOURS.

(Suite.*)

(*Reproduction et traduction interdites*)

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : 1380-1422. — Divisions des oncles du Roi. — Choix d'arbitres. — Décision. — Les divisions recommencent au Conseil. — Avide conduite du duc d'Anjou. — Couronnement de Charles VI. — Ordonnances du Conseil. — Émeute. — Concessions du Conseil. — Massacre des Juifs. — Nouveau traité entre les princes. — États de la Languedoïl. — Exigences contre la royauté. — Travaux du Conseil et ses différentes formes. — Victoire de Rosebecque. — Sévérité de Charles VI. — Ordonnances. — Assemblée de Laon. — Charles VI veut régner. — Conseillers préférés. — Nouveaux officiers. — Actes du Conseil. — Réformes. — Démence du Roi. — Ordonnances. — Régence du royaume. — Affaires de l'Église. — Délibérations du Conseil. — Rupture entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne. — Concessions au Parlement. — Actes du Conseil. — Pouvoirs à la Reine. — Mort de Philippe-le-Hardi. — Autorité du duc d'Orléans. — Guerre avec le nouveau duc de Bourgogne. — Émeute de Paris. — Actes du Conseil. — Assassinat du duc d'Orléans. — Le duc de Bourgogne se justifie. — Apologie de Jean Petit. — Actes du Conseil. — Ajournement du duc de Bourgogne. — Sa puissance. — Il est maître de l'État et du Roi. — Traité de Glen. — Armagnacs, Bourguignons. — Intervention de l'Université. — Paix de Bicêtre. — Affaires traitées en Conseil. — Affaires de l'Église. — Nouvelles divisions des princes. — Emeutes dans Paris. — Les Ecorcheurs. — Paix d'Auxerre. — Actes du Conseil et du grand Conseil. — Université. — Le Parlement la repousse. — Eustache de Pavilly. — Cabochiens. — Lettres qui leur sont favorables. — Les bouchers au Conseil. — Réaction contre le duc de Bourgogne. — Punition des chefs des bouchers. — Actes du Conseil favorables aux Armagnacs. — Paix d'Arras. — Actes du Conseil. — Bataille d'Azincourt. — Destruction de la grande boucherie. — Le Dauphin déclaré lieutenant-général. — La Reine Isabeau reléguée à Tours. — Délivrée par le duc de Bourgogne. — Ses ordonnances. — Rentrée du duc de Bourgogne à Paris. — Actes du Conseil. — Rétablissement de la grande boucherie. — Conseil du Dauphin. — Parlement à Poitiers. — Traité de Saint-Maur. — Conseil du duc de Bourgogne. — Nouvelle paix. — Assassinat du duc de Bourgogne. — Actes des Conseils de la Reine et du Dauphin. — Traité de Troies. — Henri V à Paris. — Actes de son Conseil. — Actes du Conseil du Dauphin.

DU CONSEIL SOUS CHARLES VI.

Charles V jugeait trop sagement ses frères pour ne pas craindre que ses Ordonnances sur la tutelle de son fils et le gouvernement du royaume ne fussent une vaine précaution contre leurs passions et leurs jalousies. Sentant les approches de la mort, il fit prescrire au duc

* Voir tome VII, pages 22, 161, 341 et 497; tome VIII, page 497, et tome IX, pages 5 et 177.

Digitized by Google

d'Anjou de ne point quitter son apanage menacé par les Anglais, manda les ducs de Bourgogne, de Berry et de Bourbon, en qui était *toute sa fiance*, leur recommanda et *en chargea* le Dauphin, leur enjoignant de le faire couronner le plus tôt possible et n'eut pas le temps de dicter ses nouvelles et dernières volontés contre le Régent suspect, dont il voulait diminuer le pouvoir[1]. Il craignait en effet que le duc d'Anjou, plus avide encore d'autorité que d'argent, ne sacrifiât les ressources et la défense de la France à son ambitieux désir de monter sur le trône de Naples. On sait qu'il y avait été appelé par la Reine Jeanne, poursuivie et excommuniée par Urbain VI, soutenue et encouragée par Clément VII, qui lui conseilla de se mettre, sous l'adoption d'un prince aussi puissant, à l'abri des vengeances et des dangers dont elle était menacée.

Nous ne redirons pas les divisions si connues et si fatales qui s'élevèrent entre les princes, dès que Charles V eût rendu le dernier soupir; les précautions prises autour du jeune Roi par les ducs de Bourgogne, de Berry et de Bourbon; la soustraction du trésor royal, commise par le duc d'Anjou; l'appel et les ravages de leurs gens de guerre, enfin le rapprochement de ces quatre frères devant une assemblée nombreuse, qui n'était pas le Conseil de tutelle, créé par l'ordonnance de 1374, où les prétentions hautaines du duc d'Anjou furent développées par Jean des Marets et sévèrement combattues par le chancelier, Pierre d'Orgemont, le confident de Charles V et l'interprète des ducs de Bourgogne et de Berry. L'on ne conclut rien; l'on se réunit, l'on se sépara plusieurs fois encore; le scandale de ces luttes au Conseil semblait ne pouvoir être terminé que par les armes des soldats ou par les séditions de la multitude. Enfin des personnes sages s'interposèrent et les ducs choisirent quatre arbitres, sous serment de ratifier leurs résolutions. Elles portèrent que les lois du royaume ne devaient pas empêcher que, pour le bien de l'Etat, on ne devançât l'âge auquel le Roi aurait dû être sacré; qu'il serait donc couronné vers la fin du mois d'octobre; qu'il recevrait ensuite l'hommage et le serment de fidélité des vassaux et des officiers de la couronne; que tous les ordres concernant le gouvernement de la guerre seraient donnés en son nom, toutes les *Lettres royaux* scellées de son sceau; que tous les revenus du Roi seraient portés dans son trésor; que l'éducation du Roi et celle de son frère seraient confiées aux ducs de Bourgogne et de Berry; que le duc d'Anjou aurait le titre de Régent et la présidence du Conseil et qu'on lui abandonnerait les meubles, l'argenterie et les

[1] Froissard. Chronique du religieux de Saint-Denis, traduite par M. Bellaguet. Documents inédits de l'*Histoire de France*.

Digitized by Google

joyaux de Charles V, à l'exception de ce qui était nécessaire pour l'usage du jeune Roi.

Ainsi parut calmé l'orage de la discorde[1]. Mais il ne devait pas tarder à se reformer entre les ducs, à soulever de nouveau les passions mal éteintes chez le peuple. Les princes qui se disputent le pouvoir enseignent à la multitude à le renverser. Celle de Paris avait assisté, avec une stupide curiosité, au spectacle des dissentions et des préparatifs belliqueux qui lui annonçaient des troubles et des changements, dont elle ne comprenait pas qu'elle finirait par être la principale victime, si elle en devenait l'instrument le plus aveugle et le plus dangereux. C'est toujours l'erreur et la punition de l'esprit révolutionnaire. La diminution des impôts, que Charles V avait recommandée et peut-être ordonnée à sa dernière heure, fut le prétexte de la sédition, encouragée par l'exemple des princes, qui intimida le Régent et qui, suivant la loi fatale des concessions de la faiblesse, se développera bientôt jusqu'à la révolte.

Le duc d'Anjou craignait, pour son pouvoir et pour ses richesses, les coups de la populace et la rivalité de ses frères. Le duc de Bourgogne surtout, fier et généreux, lui reprochait violemment, dans le Conseil, de ne point payer les gens de guerre et d'être cause des plaintes trop légitimes que soulevaient leurs excès. Mais l'avide Régent ne pouvait se résoudre à des satisfactions données à ses dépens. Il avait fait aux mutins de Paris des promesses de diminution d'impôts, qu'il ne tint pas, et toutes ses mesures financières aboutirent à rançonner les juifs, en leur accordant une prolongation de séjour dans le royaume et des priviléges nouveaux[2]. Ce n'était pas encore assez; ayant appris que Charles V avait fait sceller des lingots d'or dans les murailles du château de Melun, il en extorqua le secret à Philippe de Savoisy, sous la hache levée du bourreau. Le sacre du Roi, déjà parti pour Reims, avait été retardé par les soins de cette riche capture, triste et dernier acte d'une régence aussi fatale que courte, qui ne contribua pas peu aux nouvelles dissensions des princes et à la fermentation séditieuse des esprits.

Charles VI, couronné le 4 novembre à Reims, fit son entrée, le 12, à Paris, et, dès le 16, parut une Ordonnance, délibérée en grand Conseil, révoquant *toutes les aydes et autres impositions extraordinaires qui ont été levées depuis le règne de Philippe de Valois*[3]. Ce n'était pas un don de joyeux avénement; une semblable mesure n'avait pas

[1] ... *Pacatis discordiarum procellis...* Chronique du religieux de Saint-Denis, t. 1, p. 17.
[2] Louis, duc d'Anjou, régent; Paris, le 14 d'octobre 1360, p. 519 et 521.
[3] Page 527.

Digitized by Google

été prise et ne pouvait être conseillée par le duc d'Anjou. Sa rapacité ne sut qu'aggraver la dureté des impositions, par une rigueur plus intolérable de perception. Aussi les joies déçues de la triomphale réception du jeune souverain firent soudain place aux ressentiments populaires. La première émeute s'était contentée de promesses; celle-ci voulut des actes et la peur lui accorda, sans la satisfaire, plus de concessions qu'il n'en aurait fallu à la prudence pour prévenir de légitimes réclamations. Vainement le prévôt des marchands, Jean Culdoë, avait cherché à s'entourer des bourgeois paisibles, menacés dans leur repos et dans leurs fortunes par un petit nombre de gens sans aveu, que leur indigence poussait à tous les désordres et que leur obscurité ne préservait que trop du châtiment. Il fut obligé de les conduire au palais, après le discours pathétique et incendiaire d'un savetier. Le duc d'Anjou les reçut, les harangua, les fit haranguer par le chancelier, Miles de Dormans, qui parvint à les congédier en leur disant que les Rois ne faisaient rien sans conseil et qu'on en délibérerait. Leurs exigences ayant donc été mises en délibération au grand Conseil, le parti de la faiblesse l'emporta; l'Ordonnance de suppression des impôts fut annoncée publiquement et reçue par la demande de l'expulsion des juifs, aussitôt suivie de leur massacre et du pillage de leurs maisons.

Le pouvoir était trop désuni pour être fort. Le duc d'Anjou n'avait qu'un but, celui de satisfaire son avidité. Les Lettres par lesquelles le duc de Berry est nommé lieutenant du Roi dans le Languedoc, avec une autorité souveraine et la disposition personnelle des revenus de la province [1] et l'octroi au duc de Bourgogne des mêmes droits en Normandie [2], nous montrent quelles étaient les mesures auxquelles le duc d'Anjou réduisait le grand Conseil pour obtenir de ses frères l'adhésion ou le silence. Mais les quatre princes étaient toujours au moment de ranimer leurs querelles, et une nouvelle réconciliation fut suivie d'un nouveau traité [3], par lequel les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon assisteront au Conseil du Roi, présidé par le duc d'Anjou, dont le consentement sera toujours nécessaire pour la décision des affaires importantes; les quatre princes choisiront douze personnes pour composer le Conseil du Roi; la nomination aux charges se fera par les princes de l'avis du Conseil; tout ce qui regarde l'administration des finances sera décidé de la même manière; les princes et le Conseil ne pourront aliéner le domaine qu'à vie; les princes feront secrètement un inventaire de la finance et des joyaux

[1] Charles VI; à Paris, le 19 de novembre 1380, p. 529.
[2] Froissard; liv. II, c. 50.
[3] VIe vol. des Ordonnances, p. 529; 30 novembre 1360.

Digitized by Google

du Roi, auquel le tout sera remis quand il sera majeur; la garde de la personne du Roi et de son frère demeurera aux ducs de Bourgogne et de Bourbon : traités aussi vains pour dissiper la mésintelligence des princes, que les concessions arrachées par la peur au Conseil du Roi, pour rétablir l'ordre et le respect de l'autorité souveraine.

Ce n'était pas seulement la populace de Paris que les dissensions des princes enhardissaient à la résistance et à la révolte. Les trois Etats de la Languedoïl ayant été assemblés, une Ordonnance, dans les termes les plus pompeux pour le bien public, rétracte tout ce qui a été innové depuis le règne de Philippe-le-Bel et rétablit la nation dans toutes ses *franchises, libertés, priviléges, usages et coutumes* [1], c'est-à-dire que non-seulement les Etats n'avaient pas voulu accorder le rétablissement des Aides, mais qu'ils réduisaient la royauté aux seuls revenus de son domaine, insuffisants pour payer les gens de guerre de plus en plus nombreux depuis que la continuité des hostilités rendait inutile le service féodal. Cet acte du grand Conseil était une faiblesse d'autant plus déplorable, que ne pouvant pas être exécuté, il devenait, entre le prince et ses sujets, une source de défiances et de mécontentements. En effet, de nouvelles Lettres ne tardèrent pas à établir des exceptions dans les impôts aussi imprudemment abolis [2].

Ainsi les actes du Conseil répondent aux tristes passions des ducs. C'est sa nature de refléter le gouvernement, d'être le gouvernement même. Malgré les dissensions des chefs de l'Etat, nous le retrouvons sous toutes ses formes régulières, le Conseil où étaient les gens des Comptes, le Conseil où étaient les trésoriers, le Conseil étant dans la cour du Parlement, le Roi en ses requestes, le grand Conseil, quelquefois le Conseil *ordonné*, ce qui ne nous paraît signifier que le Conseil plus spécialement convoqué. Les travaux du Conseil sont nombreux, analogues aux circonstances, que souvent ils suffiraient seuls pour rappeler ou pour expliquer. C'est en grand Conseil que sont confirmés les priviléges du duché de Normandie, dont le gouvernement était donné au duc de Bourgogne [3]. C'est encore en grand Conseil que la prévôté des marchands de la ville de Paris est supprimée et réunie à la prévôté de cette ville [4]. Les exactions du duc d'Anjou, pressé de partir pour l'Italie, ne s'arrêtaient plus et avaient fait renaître les séditions dans plusieurs villes, à Rouen, où furent égorgés les receveurs des impôts; à Paris, où l'on connaît les crimes des Maillotins. L'autorité royale fut longtemps trop faible pour les punir et dut se contenter

[1] Paris, en janvier 1380; p. 552.
[2] A l'abbaye de Maubuisson-lez-Pontoise, en mars 1380, p. 564.
[3] Au bois de Vincennes, le 23 de janvier 1830, p. 549.
[4] A Paris, le 27 de janvier 1382, p. 685.

Digitized by Google

d'une rançon de cent mille francs, négociée par les conseillers du Roi avec les députés de Paris et accaparée par le duc d'Anjou comme la dernière condition de son départ pour la Provence. Mais la victoire de Rosebeque, remportée sur les chaperons de Flandres, donna la force de poursuivre les Maillotins de Paris. Charles VI, victorieux, rentre dans sa capitale en maître courroucé, sans vouloir entendre les corps de la ville et le prévôt des marchands qui s'avançaient pour le complimenter. Les bourgeois furent désarmés, trois cents d'entre eux arrêtés, les plus compromis mis à mort et la ville dépouillée de ses priviléges les plus précieux, de la prévôté des marchands, de l'échevinage, du greffe, de la maîtrise des métiers. Le préambule de l'Ordonnance contient l'énumération des troubles et des crimes qui méritent les sévérités de la justice royale, énoncées par le dispositif, le grand Conseil étant composé des ducs de Rerry, de Bourgogne et de Bourbon, de sire de Lebret, du connétable, de l'amiral et des maréchaux de France, de plusieurs autres, tant du sang et lignage du Roi, comme prélats et autres.

Le même jour, une seconde Ordonnance, à la relation de MM. les ducs de Berry et de Bourgogne seulement, mais après délibération du Conseil, réunit la Maison-de-Ville de Paris à l'office de la prévôté[1]. Elle apprend que la suppression des priviléges avait été annoncée dans une assemblée tenue au palais royal où le Roi avait fait venir les gens de son Conseil, Jean de Fleury, prévôt des marchands, les échevins, quarteniers, cinquanteniers, dixainiers et une très-grande multitude d'habitants[2]. Enfin le Conseil jugea que l'autorité du Roi était suffisamment vengée et qu'il était temps de faire parler sa clémence. Sous une tente magnifique et spacieuse, élevée sur les degrés du palais dont la cour était encombrée d'une population suppliante, le Roi prit place avec ses oncles et une foule d'illustres chevaliers. Pierre d'Orgemont, redevenu chancelier, développa les attentats reprochés aux Parisiens et les peines qu'ils avaient encourues, avec tant de violence que *plusieurs des assistants, frappés d'épouvante, crurent que ce tonnerre de paroles finirait par attirer sur eux les éclats de la foudre*[3]. Mais les oncles du Roi s'étant jetés à ses pieds, le chancelier annonça au peuple, qui criait *miséricorde*, qu'il n'y aurait de châtiment que par des amendes pécuniaires.

L'absence du duc d'Anjou, la fin des troubles intérieurs, la rentrée de quelques impôts laissaient du répit à l'autorité royale. Le Conseil put en profiter pour ses travaux. Ils sont nombreux et importants; les Ordonnances offrent l'intérêt de l'histoire. Les embarras des finances

[1] 27 novembre 1382.
[2] A Paris, le 27 de janvier 1382, p. 688.
[3] Chron. du rel. de Saint-Denys, liv. III, p. 247.

Digitized by Google

se lisent dans les actes qui traitent des monnaies, ou dans les instructions sur les modifications et la levée des aides; le besoin d'une juridiction mieux définie, dans les Lettres de sauvegarde royale; la misère des provinces dévastées, dans les exemptions de prises et les diminutions de feux; le retour de quelque commerce, dans les concessions de priviléges aux étrangers, dans les statuts des métiers, dans la fixation des heures et des salaires du travail. On sait avec quelle violence d'arguments et d'anathèmes les Papes d'Avignon et de Rome se disputaient la tiare et l'orthodoxie; ils avaient également recours à d'autres armes et levaient partout des subsides. Le Roi avait permis aux ecclésiastiques d'en fournir à Clément VII; mais les collecteurs de ce pontife poursuivaient tellement le paiement des sommes qu'ils prétendaient leur être dues, que plusieurs gens d'église se sont vus réduits à *vendre les tuiles de dessus leurs maisons, les livres, les calices, ornements et autres joyaux de leurs églises, et n'ont les plusieurs d'euls de quoy vivre.* Charles VI, pour garder ses sujets de *touts griefs et oppressions,* retire donc son autorisation à la relation du Conseil auquel le chancelier, M. d'Orgemont, plusieurs autres du grand Conseil et autres du Conseil, étaient [1]. Cette Ordonnance et quelques autres plus réglementaires furent envoyées au Pape par Arnaud de Corbie, premier président au Parlement et conseiller du Roi; Clément VII promit de renoncer à l'impôt qu'il avait voulu lever [2].

Bientôt les Ordonnances ne font plus mention de la présence au Conseil des ducs de Bourgogne et de Berry; les conseillers du Roi n'y sont plus les mêmes. C'est qu'en effet un grand événement avait eu lieu. Charles VI, revenant de son expédition contre le duc de Gueldres, s'arrêta à Reims pour la fête de la Toussaint. Un grand Conseil y fut tenu. Soit que le Roi, comme tous les hommes incapables, fût aveuglé par la prétention de se conduire seul; soit que ce désir prématuré de régner fût excité par ses avides courtisans, impatients de se soustraire, avec lui, à la direction hautaine et à la surveillance intéressée des princes, toujours est-il que l'assemblée de Laon changea le gouvernement entier. L'archevêque de cette ville prit le premier la parole, et, après avoir parlé de Pharamond, que les Troyens, nos ancêtres, mirent à leur tête comme un guerrier fameux par son caractère et ses talents, il conclut en déclarant, en vertu du serment de fidélité qui le liait au descendant de ce prince, que Charles VI n'a plus besoin de tuteurs et qu'il doit diriger par lui-même les affaires du dedans et du dehors [3]. Cette proposition inattendue fut adoptée par le Conseil,

[1] A Paris, le 3 d'octobre 1385; VIIe vol. des Ordonnances, p. 131.
[2] Chron. du rel. de Saint-Denis; liv. VI, p. 401.
[3] ... *Ipsum assero deinceps tutela non indigere, sed per se ipsum militiæ domique negocia moderari*... Chron. du rel. de Saint-Denis, liv. IX, p. 558.

Digitized by Google

au grand déplaisir des ducs. Alors le Roi, sans hésitation, approuva ce qu'avait dit le cardinal, remercia ses oncles bien aimés et leur demanda la continuation des soins paternels qu'ils lui avaient prodigués. Le duc de Berry, en sa qualité d'aîné, répondit, au nom des princes du sang, et déclara qu'ils étaient tous prêts à déférer à la volonté du Roi, mais qu'ils le suppliaient de vouloir bien en conférer plus mûrement avec eux, lorsqu'il serait de retour à Paris.

La résolution du Roi était définitive. Elle résista aux inquiétudes, aux caresses et aux reproches du duc de Berry et du duc de Bourgogne, qui prirent congé du Roi, comme dernière épreuve et dernier échec de leur ascendant évanoui. Charles VI ne retint auprès de lui que le sage duc de Bourbon, et, quatre jours après, il choisit pour ses principaux conseillers Bureau de la Rivière, Jean de Noviant et Jean de Montaigu.

Ces nouveaux Conseillers, après s'être liés entre eux par le serment de se soutenir mutuellement et de n'avoir, tant dans la prospérité que dans l'adversité, qu'un même esprit, une même volonté, un même but, prirent d'importantes mesures, avec l'assentiment du duc de Bourbon. Ils destituèrent un grand nombre des officiers choisis et enrichis par les oncles paternels du Roi; ils nommèrent prévôt de Paris, Jean Juvénal, célèbre avocat au Parlement, et ce magistrat dut, non comme jadis, en vertu de l'élection des bourgeois, mais au nom du Roi, présider aux transactions commerciales, juger avec impartialité et terminer, par des arrêts équitables, les différends des marchands; ils envoyèrent en Picardie, pour traiter de la paix avec les Anglais, des personnages éminents, et à leur tête Arnaud de Corbie, évêque de Bayeux, premier président du Parlement, conseiller du Roi et bientôt son chancelier. Ces députés conclurent une trève de trois ans.

Là ne devaient point s'arrêter les réformes de l'autorité royale, directement exercée par le prince. Celle du Parlement commença par l'exclusion des abbés et des prieurs qui ne faisaient point partie du grand Conseil[1]. Mais l'abbé de Saint-Denis, qui avait le privilége d'être Conseiller du Roi et de siéger au Parlement, fut maintenu dans ses droits par des Lettres, rendues ès-requêtes du Roi, tenues de son commandement par le chancelier, présents les évêques de Bayeux et de Noyon, le sire de Coucy et plusieurs autres du Conseil[2]. L'Ordonnance, portant règlement pour le Parlement et rendue en grand Conseil, fixait le nombre des membres de la Grand'Chambre, de la Chambre des enquêtes et de celle des requêtes, leurs gages, leur remplacement par celui que le chancelier et le Parlement auront *tesmoignié* être le plus

[1] Le 21 janvier 1388, p. 218.
[2] A Paris, le 9 de juillet 1389, p. 238.

Digitized by Google

suffisant, leur assistance exclusive avec celle des membres du grand Conseil ou du Conseil prenant gages ordinaires, ou des prélats qui auront eu des Lettres du Roi à cet effet [1]. C'est aussi en grand Conseil que sont réglés le nombre des membres de la Chambre des comptes, des trésoriers, des généraux-maîtres des monnaies, des maîtres des eaux et forêts, les recettes des domaines, les divers modes de comptabilité [2]. Cette Ordonnance, en réduisant le nombre des officiers, était la confirmation des tentatives d'économie déjà essayées [3] et Charles VI en montrait le but véritable en disant : *Nous qui de nouvellement sommes venus en notre gouvernement, considérant les très-grandes et excessives charges estant à présent en notre domaine et la petite provision qui de moult longtemps pour le fait de nos guerres et autrement y a esté mise...*

La réduction s'étendit aussi sur les généraux des aides qui avaient déjà été réduits [4] et de nouvelles Lettres déterminèrent leur nombre, leurs fonctions et leur autorité [5].

Enfin, comme pour donner à la royauté des garanties contre elle-même, pour prémunir sa justice contre ses faiblesses, sa générosité contre ses entraînements, une Ordonnance défend au Parlement d'avoir égard aux Lettres royaux, ou aux ordres qu'on lui apportera de la part du Roi, lorsqu'il trouvera qu'ils tendent à empêcher ou retarder ses arrêts [6]. Bientôt une autre Ordonnance interdira aux gens des Comptes et aux trésoriers d'enregistrer et d'expédier les Lettres de don, faites par le Roi, sur les amortissements, *par inadvertence ou autrement* [7].

Ces actes du Conseil étaient d'un bon gouvernement et tendaient à régulariser les finances, la justice et l'administration. Mais les malversations des courtisans neutralisaient l'effet des sages mesures des Conseillers. Elles étaient poussées à un tel point que l'intègre duc de Bourbon dut quitter le Conseil. Ainsi le Roi, dont l'esprit s'affaiblissait visiblement, ne pouvait s'appuyer sur aucun de ses soutiens naturels. Il ne voyait que par ses favoris et ne retrouvait d'énergie que pour exécuter leurs volontés. Les avis des hommes sages, les repré-

[1] Au château du Louvre, le 5 de février 1388, p. 223.
[2] Au château de Vernon, le 1er mars 1388, p. 236.
[3] Lettres à la relation du duc d'Anjou et du Conseil, le 13 de juillet 1381, VIe vol. des Ordonnances, p. 604; Ordonnances de Charles VI, VIIe vol. des Ordonnances, le 9 de février 1387, présents les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, p. 174.
[4] Lettres, etc., VIe vol. des Ordonnances, p. 704; à Vernon, le dernier de février 1388, VIIe vol. des Ordonnances, p. 228.
[5] A Saint-Germain-en-Laye, le 11 d'avril après Pâques 1390, p. 336.
[6] Au château du Louvre, le 5 d'août 1389, p. 290.
[7] A Paris, les 2 et 5 de may 1394, p. 616.

Digitized by Google

sentations des médecins, les efforts du duc de Bourgogne ne purent le détourner de la guerre de Bretagne, parce qu'il s'agissait de poursuivre l'assassin du connétable et de venger son favori. C'est en partant pour cette expédition, lorsqu'il traversait la forêt du Mans, à la tête de son armée, que ce malheureux prince fut frappé d'un accès de démence furieuse. Aussitôt le duc de Bourgogne s'empara de l'exercice de l'autorité. Clisson, menacé, s'enfuit dans ses forteresses; les autres courtisans, arrêtés ou poursuivis, en furent quittes pour la perte de leurs immenses richesses.

Ce n'était pas assez, pour les oncles du Roi, de dépouiller ainsi de leurs charges et de leurs fortunes le connétable et les principaux ministres de Charles VI. Leurs créatures devaient partager leur disgrâce. Des Lettres, rendues en grand Conseil, envoyèrent deux Conseillers en Languedoc avec pouvoir de punir les juges, baillis et autres officiers qui *auraient malversé* dans l'exercice de leurs emplois [1]. Le duc de Berry, à qui le gouvernement lucratif de cette province venait d'être retiré, voulait sans doute y faire replacer ses officiers, afin d'y rentrer plus facilement lui-même.

Mais ce qui pressait plus que les vengeances ou les satisfactions des nouveaux maîtres du pouvoir, c'était d'aviser au gouvernement du royaume, que les rivalités des princes et l'état du Roi pouvaient rendre si difficile. Aussi la première mesure du grand Conseil fut-elle de confirmer l'Ordonnance de Charles V, par laquelle la majorité des Rois de France était fixée à quatorze ans [2] : ce jour-là le Conseil était composé des ducs de Berry, de Bourgogne, d'Orléans et de Bourbon, du chancelier, des évêques de Bayeux, de Noyon, d'Auxerre et d'Arras, du vicomte de Melun, de Guillaume des Bordes, garde de l'Oriflamme, de Philippe de Savoisy, grand-maître de l'hôtel de la Reine, de l'aumônier du Roi, de ses Conseillers maîtres Odard de Molins et Jean Crete. Le Roi, convalescent, put assister au Parlement, à la cérémonie de la lecture solennelle de cette Ordonnance, accompagné des princes, du Roi d'Arménie, du patriarche d'Alexandrie, de seigneurs, d'évêques et des membres du Conseil.

Peu de jours après, le Conseil, composé des mêmes personnages, règla la tutelle des enfants de France et la régence du royaume, en cas que le Roi décédât avant que son fils aîné fût majeur. Par la première Ordonnance, la tutelle des enfants du Roi était confiée à la Reine, aux ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon et à Louis de Bavière, frère d'Isabeau, assistés d'un Conseil de *trois prélats, six nobles et trois clercs* [3]. Par la seconde, le duc d'Orléans, frère de Charles VI,

[1] A Paris, le 12 de juillet 1393, p. 567.
[2] A Paris, en novembre 1392, p. 517 et 518.
[3] A Paris, en janvier 1395, p. 530.

Digitized by Google

fut désigné comme Régent, sans la restriction d'un Conseil de régence, incompatible avec le pouvoir souverain qu'il devait exercer[1].

Ce jeune prince siégeait depuis plusieurs années au Conseil sous le nom de duc de Touraine. Il venait d'obtenir, en accroissement d'apanage, le duché d'Orléans, reversible à la couronne, faute d'hoirs mâles, descendants de lui en loyal mariage[2]. Le Conseil, auquel n'assistait pas le duc de Bourgogne, avait, cette fois, oublié les sages dispositions de Charles V et créé un grand feudataire. Ainsi, le Roi Jean avait fait le duc de Bourgogne, et Charles VI fit le duc d'Orléans.

Leur rivalité naissante occupait déjà le Conseil. Le duc de Bourgogne, habitué à l'autorité, ne pouvait voir sans colère un jeune prince assez audacieux pour lui en disputer l'exercice. Il prenait contre cette pétulante ambition toutes les précautions de l'expérience. Il les poussa jusqu'à se faire donner la surintendance de toutes les chasses du royaume, avec le droit exclusif d'accorder des permissions de chasser dans les forêts du Roi, même aux princes du sang. Mais la mésintelligence n'éclatait pas encore et les quatre ducs assistaient ensemble au Conseil, surtout lorsque s'y discutaient les affaires importantes. Ainsi ils y assistaient lorsque les juifs, qui avaient obtenu quelques nouvelles concessions à prix d'argent, furent, deux mois après, bannis à perpétuité du royaume, pour des crimes inventés peut-être par leurs débiteurs[3]. C'est également en présence des princes que le grand Conseil établit une taille pour le mariage de la fille de Charles VI avec le Roi d'Angleterre[4], dont les ambassadeurs avaient signé à la fois et le contrat et une trève de vingt-huit ans[5].

Une affaire aussi importante que la paix du royaume, la paix de l'Eglise, occupait les princes chrétiens, le gouvernement de Charles VI et son Conseil. Il en avait été question aux conférences d'Ardres entre les Rois de France et d'Angleterre, à celle de Reims entre Charles VI et l'Empereur Wenceslas. On cherchait partout le moyen de terminer le schisme, et les docteurs, les prélats, les universités donnaient vainement leurs avis. Les esprits étaient inquiétés par ce désordre religieux et la conscience publique alarmée. Ne pourrions-nous pas attribuer au besoin de la satisfaire et de la calmer, quelques actes du grand Conseil, tels que les Lettres qui accordent aux condamnés à mort le sacrement de confession[6] ou l'Ordonnance qui prescrit l'exécution de celles précédemment faites contre les blasphémateurs[7], sur-

[1] Ibid.; p. 535.
[2] A Paris, le 4 de juin 1392, p. 467.
[3] Paris, 17 de septembre 1394, 675.
[4] VIIIe volume des Ordonnances; à Paris, le 28 de mars 1395, p. 61.
[5] Rymer, act. publ., t. III, part. 4, p. 112; 12 mars 1395.
[6] A Paris, le 12 de février 1496, p. 122.
[7] A Paris, le 7 de may 1397, p. 130. Ordonnances de saint Louis, vol. 1, p. 99; de Philippe de Valois, vol. II, p. 282.

Digitized by Google

tout la défense de prêcher et d'écrire contre la voie de cession qui avait été prise en France pour mettre fin au schisme de l'Eglise[1]?

Cette dernière Ordonnance signifie historiquement que de cent cinquante *prélats du Roi* qui furent convoqués au palais, sous la présidence du patriarche d'Alexandrie et en présence du chancelier, le sage Arnaud de Corbie, le plus grand nombre des assistants opina pour la voie de cession[2]; que Benoît XIII l'avait refusée aux ducs d'Orléans, de Bourgogne et de Berry, qui s'étaient rendus à Avignon pour l'obtenir; que la France était inondée d'écrits scandaleux, et qu'il était urgent de prendre un parti. Ce parti, les archevêques, évêques et abbés du royaume, réunis aux députés des universités, l'indiquèrent, de concert avec les quatre princes et les membres du Conseil, en proposant la soustraction d'obédience, dont le chancelier promulgua l'Ordonnance[3]. Le Conseil appuya cette grande mesure de toutes celles qui devaient la rendre sérieuse et efficace. Il fut ordonné à tous les justiciers et officiers de la faire exécuter et de punir tous ceux qui *adhéreront et demourront avec ledit Benedic*[4]; les élections, postulations et collations des bénéfices se feront librement, sans que les revenus en soient appliqués *au dit Benedic*, au Roi ou à aucun de ses sujets[5]; les officiers de Benoît XIII ne feront aucun acte de procédure dans le royaume[6]; le sénéchal de Beaucaire mettra en prison tous ceux qui, dans l'étendue de sa juridiction, porteront des bulles ou autres lettres contraires à la soustraction d'obédience et supprimera les autres bulles et lettres, quoiqu'elles n'aient pas de rapports à cette soustraction[7]; tous les sénéchaux, baillis, gouverneurs, officiers, publieront dans leurs auditoires les lettres de soustraction et les feront exécuter[8]; les actes dans lesquels on a coutume de mettre la date du pontificat du Pape régnant, ne seront datés que de l'année de l'élection[9]; on pourvoira par élection aux bénéfices électifs, et les ordinaires conféreront ceux qui sont de leur collation, sans avoir égard aux grâces expectatives données par Clément VII et Benoît XIII[10]; nul ne se rendra, pour les solennités du jubilé séculaire, en pèlerinage à Rome[11]; et, comme pour témoigner de ce que ne dit que trop l'his-

[1] A Paris, le 12 de septembre 1397, p. 153.
[2] Chron. du religieux de Saint-Denis, t. II, liv. XV, p. 219.
[3] Ibid., liv. XIX, ch. II, p. 579; à Paris, le 25 de juillet 1398, p. 258.
[4] A Paris, le 27 de juillet 1398, p. 269.
[5] Ibid., p. 270.
[6] Ibid., p. 271.
[7] Ibid., p. 272.
[8] Le 8 d'août 1398, p. 291.
[9] Le 22 d'août 1398, p. 293.
[10] Le 7 de mai 1399, p. 325.
[11] Le 27 de février 1399, p. 363.

Digitized by Google

toire des divisions et des déchirements qu'enfantait le schisme, le grand Conseil ordonna partout une publication nouvelle de la soustraction d'obédience à Benoît XIII et une punition plus sévère de ceux qui n'y obéiraient pas[1].

A ce Conseil n'assistait pas le duc d'Orléans, contre qui l'Ordonnance était surtout dirigée. Sa rupture avec le duc de Bourgogne avait éclaté. Ils se faisaient la guerre dans le Conseil, en profitant des alternatives de pouvoir ou de disgrâce que leur donnaient la chute et le retour de la santé du Roi. Heureux jusqu'à ce jour, le duc d'Orléans s'efforçait de l'emporter par le nombre des pairies sur son puissant rival, qu'il était encore loin d'égaler par l'étendue des domaines, quoique le comté de Blois eût été érigé en pairie[2], que la ville de Château-Thierry lui fût donnée par le Roi, décorée du même titre[3], ainsi que le comté de Dreux[4], et qu'il obtint les mêmes prérogatives pour la terre de Coucy, dont il venait de faire l'acquisition[5]. Aussi sentait-il la nécessité d'appuyer son crédit sur d'autres bases que ces impuissantes seigneuries et ces titres, sur l'amitié des ducs de Bourbon et de Berry, sur la faveur tant suspectée de la Reine, sur la popularité que lui gagnaient sa jeunesse, sa bonne grâce et ses prodigalités. Et ces avantages pouvaient difficilement balancer, contre le duc de Bourgogne, une habile expérience du pouvoir et une puissance égale à celle des plus grands Rois.

Les dissensions de ces princes, en divisant le Conseil, ne lui laissaient pas assez de force pour résister aux ambitieux qui lui demandaient successivement d'étendre ou de fortifier leurs intérêts aux dépens de la royauté. Dans l'une de ces Ordonnances si fréquentes sur les officiers de justice et des finances, qui semblaient corriger des abus toujours renaissants et poser des garanties que la cupidité ne tardait pas à enfreindre, le Conseil avait sagement renouvelé quelques dispositions sur les libéralités du Roi, sur les formalités pour en obtenir des dons, sur le nombre des maîtres des requêtes, des gens des comptes, du trésor, des monnaies, des eaux et forêts, sur le choix des sénéchaux et baillis, sur les gages de tous ces officiers, leurs fonctions et leurs devoirs : Le Roi déclarait même qu'il voulait *réduire et ramener à nombre compétent* les gens de son grand Conseil, et qu'ils n'auraient plus désormais qu'un seul *gaige ou pension*[6]. Mais une clause sur le Parlement avait été insérée, d'une importance telle (c'est

[1] Au monastère de Saint-Victor, le 22 d'avril 1401, p. 431.
[2] En juin 1399, p. 331.
[3] En mai 1400, p. 383.
[4] Le 7 de juillet 1401, p. 448.
[5] Le 21 de décembre 1400, p. 405.
[6] Le 7 de janvier 1400, p. 409.

Digitized by Google

l'article 18), que nous la transcrivons textuellement : *Que d'oresenavant quant les lieux de presidens et des autres gens de nostre Parlement vacqueront, ceulx qui y seront mis, soient prins et mis par eleccion et que lors nostre dit chancellier aille en sa personne en nostre court de nostredit Parlement, en la présence duquel y soit faicte ladicte eleccion et y soient prinses bonnes personnes, sages, lettrées, expertes et notables selon les lieux où ils seront mis, à fin qu'il y soit pourveu de teles personnes comme il appartient à tel siege et sans aucune faveur ou accepcion de personnes; et aussi que entre les autres, l'en y en mette de nobles personnes qui seront à ce souffisens; et semblablement, que l'en y en mette, se faire se peut, de tous les pays de nostre royaume, pour ce que les coustumes des lieux sont diverses, à fin que de chascun pays ait gens en nostredicte court, qui cognoissent les coustumes des lieux et y soient expers.*

Cette innovation, si contraire à l'unité du pouvoir, ne peut être attribuée qu'à l'influence du Parlement lui-même, dont les prétentions avaient la force et la persévérance de l'esprit de corps, tandis que la discorde divisait l'autorité royale déjà trop affaiblie. La magistrature suprême, s'éloignant ainsi de son institution primitive, acquérait une indépendance doublement funeste et destinée à la précipiter dans les fautes et les dangers de l'ambition, lorsque, pour le bien et le repos de l'État, elle aurait dû se renfermer dans l'exercice délégué de la justice. C'est la faiblesse du Conseil qui, oubliant d'où émanait le Parlement, créait une aristocratie judiciaire, capable ou jalouse de vivre de sa propre vie et de former quelquefois un obstacle, au lieu de n'être jamais qu'un appui.

L'influence des intérêts particuliers se fait encore remarquer par l'acte du Conseil qui rétablit le duc de Berry lieutenant du Roi dans le Languedoc, où son administration a été si mauvaise et si repoussée[1]. Cette restitution est indubitablement faite par la volonté du duc de Bourgogne. Les fils du Roi étaient apanagés, le dauphin du duché de Guyenne[2], son frère Jean de celui de Touraine[3], et, éventuellement, de l'héritage du duc de Berry[4]. Le Conseil démembrait la monarchie pour des princes à peine nés. D'autres fois, il défendait les droits de la royauté, comme en évoquant une contestation de juridiction entre le Parlement et la Chambre des comptes[5], en déclarant nuls tous les dons de domaines, excepté ceux faits à la Reine et aux princes désignés dans l'Ordonnance, en annonçant, au nom du Roi, qu'il n'en

[1] Le 9 de mai 1401, p. 434.
[2] Le 14 de janvier 1400, p. 418.
[3] Le 12 de juillet 1401, p. 450.
[4] Ibid., p. 452.
[5] Le 21 de février 1401, p. 483.

Digitized by Google

serait plus accordé[1]. Mais il abandonnait ces mêmes droits en donnant pouvoir au chancelier d'accorder des Lettres de grâce et de rémission[2]. Il les abandonnait plus encore en faisant dire au Roi que *considerans les très grans sens, loyauté et vraye amour que nous savons nostre très chier et très aimé frère le duc d'Orléans avoir envers nous,* il lui remet la direction suprême des finances, c'est-à-dire le gouvernement tout entier[3], et en faisant, au bout de deux mois, transporter le gouvernement au duc de Bourgogne, avec les mêmes expressions de confiance et d'amour, *et aussi du grant expériment qu'il a des besoignes de notredit royaume*[4].

Pour passer aussi subitement du *très chier frère* au *très chier oncle,* il fallait que le grand Conseil eût autant de docilité que de faiblesse. Nulle menace ne l'avait intimidé; les princes ne s'étaient portés contre lui à aucun excès de pouvoir. On sait que le duc d'Orléans, profitant de l'absence du duc de Bourgogne et de son influence accidentelle sur le Roi, s'était fait attribuer une autorité sans limites; qu'il en avait précipitamment usé pour établir une imposition générale qu'il avait prétendu être approuvée même par le duc de Bourgogne; que ce prince, irrité d'une telle audace, s'était empressé d'écrire pour en repousser le mensonge, qu'il avait fait lire publiquement sa lettre et qu'il était accouru à Paris; que le Roi, alors en bonne santé, entendant de nombreuses plaintes contre son frère, avait réuni un Conseil auquel ne furent appelés ni le duc d'Orléans, ni le duc de Bourgogne, et, qu'après une discussion à laquelle leur absence laissa toute liberté[5], le Roi, persuadé que son frère ne se conduirait pas avec assez de prudence et d'habileté, prit la sage détermination de lui retirer ses pouvoirs et de les transmettre à son oncle.

Ainsi le duc de Bourgogne avait pacifiquement supplanté son jeune rival, et, pour lui enlever toute espérance de prendre sa revanche au Conseil, comme toute envie de la poursuivre sur un autre théâtre, il fit rendre au Roi, alors revenu en santé, plusieurs Ordonnances sur le gouvernement de l'État, et s'entoura de forces assez imposantes pour n'avoir à redouter aucune surprise. Le Roi déclare, dans la première, que lorsqu'il sera *absent,* c'est-à-dire malade, ou qu'il lui surviendra trop d'occupations, les affaires du gouvernement seront expédiées, à la pluralité des voix, dans un Conseil composé de la Reine, des princes du sang, du connétable, du chancelier et d'un nombre convenable de

[1] Le dernier de février 1401, p. 484.
[2] Le 13 de mars 1401, p. 491.
[3] Le 18 d'avril 1402, p. 494.
[4] Le 24 de juin 1402, p. 518.
[5] *In consultando cunctis animum liberum dedit Ducum absencia.....* Chron. du Rel. de Saint-Denis, liv. XXIII, p. 37.

Digitized by Google

gens du Conseil[1]. Par d'autres lettres, Charles VI ordonne que la Reine, les princes du sang, les gens du Conseil, les prélats, comtes, barons, chevaliers, écuyers, bourgeois des bonnes villes et autres gens d'état du royaume prêteront serment de n'obéir qu'à lui seul et aux officiers par lui nommés et de reconnaître pour Roi, après sa mort, son fils aîné, *le duc de Guienne, Dalphin de Viennois*[2].

Ces actes ne font mention que de la présence des ducs de Berry et de Bourgogne. Ils sont évidemment des représailles et des garanties contre le duc d'Orléans. L'histoire a peine à suivre ces tristes oscillations de l'autorité, produites par les entraînements de l'esprit du Roi, selon les retours ou les rechutes de sa santé. Ces Ordonnances, dictées par les deux princes actuellement tout puissants, ne pouvaient manquer d'effrayer la Reine, qui n'oubliait pas ses intérêts et qui ne pouvait apercevoir, sans inquiétude, la régence du duc de Bourgogne substituée à celle du duc d'Orléans. Aussi, par une nouvelle Ordonnance, Charles VI considérant que *les pères doivent labourer et travailler à ce que leurs enfants, après leur décès, usent paisiblement de leur succession,* veut que son fils aîné, quel que soit son âge, prenne le titre de Roi de France et soit couronné le plus tôt possible; qu'il n'y ait pas de Régent; que la Reine gouverne au nom du Roi, aidée des princes et des gens du Conseil, qui décideront les affaires *selon les voix et oppinions, sans avoir regard à la grandeur, auctorité et estas des personnes,* et que si la Reine vient aussi à mourir, avant la majorité du Dauphin, les princes, le connétable, le chancelier et les gens du Conseil auront la garde du jeune Roi et de ses frères, avec le gouvernement du royaume[3]. Ce n'était pas assez pour la Reine. Le Roi lui conféra le pouvoir de s'opposer aux donations par lui faites de son domaine ou de les annuler, *à quelzconques personnes de quelconque auctorité ou prééminence qu'ils feussent ou qu'ils usent*[4]. Cette confiance du malheureux Charles VI ne rappelle que trop qu'à dater de cette époque surtout, l'ingrate Isabelle oublia ses devoirs d'épouse, de mère et de Reine.

Les actes du Conseil nous font donc assister à toutes les fluctuations de l'autorité royale, que se disputent des princes ambitieux et jaloux, que ne peut défendre un monarque en démence. Aujourd'hui, le duc de Bourgogne l'emporte; il s'est fait donner le gouvernement de l'État, il règne pour son neveu. Mais une Reine habile sape ce pouvoir, qui devait croire à sa durée comme à son étendue; elle obtient, pour

[1] Le 26 d'avril 1403, p. 577.
[2] Ibid., p. 579.
[3] En avril 1403, p. 581.
[4] Le 15 de mai 1403, p. 586.

Digitized by Google

l'avenir, les plus grandes attributions et des Lettres de restitution d'obédience à Benoît XIII prouvent, quelques jours après le triomphe du duc de Bourgogne, que l'influence du duc d'Orléans n'est pas anéantie[1]. Ce jeune prince s'était montré le partisan du Pape d'Avignon, l'avait soutenu, visité, encouragé; il lui rendait le royaume. Mais cette mesure inopinée suscita de tels embarras par les entreprises de Benoît, que le grand Conseil, où siégèrent le Roy de Sicile, MM. les ducs de Berry, de Bourgogne, de Bourbon et de Bretagne, les comtes de Rethel et de Clermont, le connétable, messire Jacques de Bourbon, le comte de Tancarville et plusieurs autres, décida que ceux qui avaient été pourvus par les ordinaires de bénéfices, pendant la soustraction d'obédience, y seraient conservés, quand même ces bénéfices auraient été réservés au Pape, sans être obligés de lui payer aucuns droits, non plus que ceux qui ont été nommés à des bénéfices depuis la restitution[2]. Le duc de Bourgogne l'emportait encore; ce fut son dernier succès[3].

Mais la rivalité des ducs de Bourgogne et d'Orléans ne devait pas être ensevelie à Saint-Benigne de Dijon avec Philippe-le-Hardi. Le nom seul de Jean-sans-Peur rappelle les sanglantes péripéties de son héritage d'ambition et de haines. C'est une des pages les plus tristes et les plus reproduites de notre histoire. Nous ne la retracerons pas, quoique nous la lisions dans les actes du Conseil, où l'emportent successivement, comme au palais et dans la rue, les factions tour à tour victorieuses et vaincues. Ces Ordonnances sont toujours la preuve et rarement le remède de désordres contre lesquels les lois sont impuissantes, puisqu'ils proviennent de la royauté même, des princes qui devraient la secourir et des évêques qui l'attaquent par leur schisme.

La prédominance actuelle du duc d'Orléans se manifeste par une augmentation d'apanage de cinq cents livres de rente à prendre sur le domaine royal dans le comté de Soissons[4]; par l'érection du duché-pairie de Nemours, en faveur de Charles III, roi de Navarre, son partisan[5]; par les Lettres les plus favorables à Benoît XIII, dont les unes lui restituent des droits naguères réservés, et les autres permettent *que toutes manières de personnes tant d'église comme séculières* et aussi que *tous nobles, gentilshommes et gens d'armes, tant du royaume que d'ailleurs,* puissent accompagner le Pape en Italie[6]. Nous ne mentionnons pas les dispositions du Conseil exemptant les gens du Parle-

[1] Le pénultième de mai 1403, p. 593.
[2] Le 29 de décembre 1403, p. 622.
[3] Il mourut le 27 avril 1404.
[4] IXe volume des Ordonnances; Lettres du 22 de mai 1404, p. 1.
[5] Le 9 de juin 1404, p. 11.
[6] Ibid., p. 14; lettres du 6 avril 1404, p. 60.

Digitized by Google

ment, ceux des Comptes et les trésoriers de l'aide, nouvellement imposée, malgré les ducs de Bourgogne et de Bretagne, pour *contrester l'entreprise de Henry de Lancastre, soy disant roy d'Angleterre*[1]; le duc d'Orléans voulait ménager tous les intérêts et les conquérir. Mais des Lettres portant défense *aux ducs d'Orléans, de Bourgogne et de Lemboure et au comte de Nevers* d'assembler des gens de guerre et de se combattre, rendues en un grand Conseil, sous une forme inusitée, puisque la Reine y assistait, annoncent l'apparition armée et les redoutables exigences du nouveau duc de Bourgogne, en constatant l'impuissance du duc d'Orléans et la frayeur de ses partisans.

C'est qu'en effet le duc de Bourgogne, après avoir repoussé *du pauvre peuple* le nouvel impôt proposé par le duc d'Orléans au Conseil, et fièrement offert autant de chevaliers et d'écuyers qu'il plairait au Roi pour exécuter ses ordres[2], était revenu à Paris avec une véritable armée, y avait ramené le Dauphin et fait exposer la nécessité de réformer le gouvernement de l'État, si funeste entre les mains de la Reine et du duc d'Orléans, dans un Conseil présidé par le duc de Guyenne, ayant les princes du sang à sa droite et les prélats à sa gauche, avec le chancelier, les Conseillers du Roi, le recteur de l'Université de Paris et un grand nombre de professeurs et de docteurs en droit civil et en droit canon[3]. Les remontrances du duc de Bourgogne furent publiées, avec l'approbation du Roi de Navarre, des ducs de Berry et de Bourbon et des Conseillers du Roi. Le peuple de Paris se souleva pour lui, prit les armes, tendit cinq cents chaînes, et la sédition fut ainsi réveillée par ceux-là même dont l'intérêt comme le devoir est de la tenir étouffée. Le duc d'Orléans était plus sage lorsqu'il répondait aux professeurs que l'Université lui députait pour lui donner des avis : *Dans une question de foi, vous ne prendrez sans doute point conseil d'une assemblée de chevaliers; de même, dans une question de guerre, ce n'est pas vous qu'il est à propos de consulter. Retournez donc à vos écoles, et renfermez-vous dans les limites de votre ministère. Bien que l'université soit appelée la fille du Roi, il ne lui appartient pas d'intervenir dans le gouvernement du royaume.* Le temps n'a démenti ni l'à-propos, ni la justesse de ces paroles.

La paix se fit entre les deux princes aux dépens de l'autorité royale, qu'ils avaient également compromise, le duc d'Orléans par le scandale de sa liaison avec la Reine et de ses exactions, le duc de Bourgogne

[1] Ce grand Conseil était composé, outre la Reine, des Rois de Sicile et de Navarre, des ducs de Berry et de Bourbon, du comte de Mortaing, du chancelier, de l'archevêque d'Auch, du comte de Tancarville, du grand-maître de l'hôtel et d'autres; Au bois de Vincennes, le 12 d'octobre 1405, p. 93.

[2] Chron. du Rel. de Saint-Denis, liv. XXV, p. 231.

[3] Ibid., liv. XXVI, p. 297.

Digitized by Google

par ses harangues populaires et les armes rendues aux bourgeois de Paris, l'un et l'autre par leur prétention exclusive de dominer la royauté. Ils se rapprochèrent donc, et nous les retrouvons ensemble au Conseil pour défendre de faire des *joustes ou faits d'armes*[1], au grand Conseil pour révoquer les dons de gages à vie faits aux officiers du parlement qui n'ont pas servi vingt ans au moins[2], et principalement pour l'affaire du schisme, qui a nécessité tant de délibérations et d'Ordonnances[3]. Mais nous ne céderons pas à l'entraînement de poursuivre, dans les contradictions qu'elles offrent si fréquemment, des influences qui ne cessent jamais de se combattre; la question est trop grande pour cette facile satisfaction et elle est trop connue pour la réduire aux travaux du Conseil. Pendant que les deux princes y coopéraient ensemble, leur sourde animosité perçait dans des discussions continuelles[4], et si elle n'annonçait pas un crime, elle ne présageait que trop des malheurs pour l'État.

Ce fut dans un Conseil où les princes ordonnaient des poursuites contre les meurtriers encore inconnus du duc d'Orléans, dit le religieux de Saint-Denis, que le duc de Bourgogne, poussé par un repentir tardif, se lève, prend à part le Roi de Sicile et le duc de Berri, et leur avoue sans détour qu'il est l'auteur de cet affreux attentat, qu'il l'a fait commettre par des mains étrangères, à l'instigation du diable[5]. Cet aveu les fit frémir et trembler d'horreur. Ils gardèrent quelque temps un morne silence qu'ils n'interrompirent que par de profonds soupirs. Quand les autres princes en furent informés, ils maudirent justement cette exécrable trahison, ne voulurent pas écouter les excuses du duc, sortirent du Conseil en pleurant, et, le jour suivant, lorsqu'il se présenta au Parlement, ils lui en refusèrent l'entrée. Le duc en fut très-irrité, leur dit que quelque jour peut-être il y entrerait malgré eux, et, dès le lendemain, il s'achemina vers la Flandre à grandes journées[6].

La duchesse d'Orléans, admirable de douleur et d'énergie, avait solennellement demandé justice au Roi. Le rang, la puissance, l'audace du coupable tenaient les Conseillers en suspens. Le duc de Bourbon fut le seul qui, dans la consternation générale, osa proposer de le poursuivre et de le livrer à la rigueur des lois. On s'arrêta au plus mauvais expédient, celui de la faiblesse. Après des négociations dans

[1] Le 27 de janvier 1404, p. 105.
[2] Le 3 de février 1405, p. 108.
[3] Les 23 et 24 d'avril 1416, p. 109; le 3 de juillet, p. 110; le 1 d'octobre, p. 148; le 14 de janvier, p. 174; le 18 de février, p. 186 et 183; le 5 d'avril 1407, p. 191.
[4] Chron. du Rel. de Saint-Denis, liv. XXVIII, p. 738.
[5] L'assassinat eut lieu le soir du 23 novembre 1407.
[6] Ibid., p. 741.

Digitized by Google

lesquelles le Conseil avait fait offrir au duc de Bourgogne l'impunité pour sa personne, s'il voulait livrer les meurtriers au Parlement, ce prince dicta ses conditions pour venir *se disculper*, et bientôt, *après avoir passé à Saint-Denys par dévotion*, il fit son entrée à Paris en grand appareil de guerre. Les bourgeois, qu'il avait séduits par ses déclamations contre les impôts, le reçurent avec des transports de joie qui allaient jusqu'à l'ivresse; on cria *Noël* comme à l'entrée des souverains. Le Roi, un peu remis de la rechute que lui avait causée les larmes de Valentine de Milan, fut non seulement obligé de recevoir le prince, qui bravait aussi outrageusement l'opinion, les lois et la majesté royale, mais encore de lui accorder un jour pour faire entendre sa justification publique. Le criminel parlait en maître, force fut d'obéir, on l'écouta[1]. Qui ne sait la composition, le silence, la stupeur de cette grande assemblée de princes, de prélats, de conseillers, de seigneurs, de gens des cours souveraines, du recteur et des suppôts de l'université, de bourgeois de Paris, présidée, à l'hôtel Saint-Paul, par le duc de Guyenne, devant laquelle le duc de Bourgogne parut armé, entouré d'une garde nombreuse et menaçante, suivi, comme par un premier châtiment, d'une foule ramassée de la plus vile populace? Qui ne connaît l'abominable apologie du cordelier Jean Petit et sa doctrine du droit de tuer les Rois, que la Ligue et la démagogie devaient un jour mettre en pratique?

Cependant le Conseil du Roi, quelqu'intimidé qu'il fût, n'était point resté inactif, tandis que le duc de Bourgogne avait couru dans ses États faire l'appel et le dénombrement des forces qui devaient le rassurer contre son crime et la justice. Cinq jours après la mort du duc d'Orléans, des Lettres prescrivent au prevôt de Paris de promptes mesures de police et de sûreté[2]; en même temps, le Roi réunit à son domaine les terres qu'il avait données en accroissement d'apanage à son frère *n'agaires trépassé*[3]; bientôt, des dispositions, à la sagesse desquelles il ne manque que la possibilité de les faire exécuter, sont ordonnées afin que le royaume, dans le cas où le Roi mourrait avant la majorité de son fils, ne soit pas gouverné par un Régent, mais au nom du jeune Roi, par la Reine et les princes, assistés du connétable, du chancelier et des *saiges hommes du Conseil*[4]. Cette Ordonnance fut lue *publiquement et à haute voix en la grant Chambre du Parlement. ou estoit drecié le lit de justice*. Charles VI avait pu le tenir, et il y était entouré du Roi de Sicile, des ducs de Guyenne, de Berry, de

[1] Le 8 mars 1407.
[2] Le 29 de novembre 1407, p. 261.
[3] Ibid.
[4] Le 26 de décembre 1407, p. 267.

Digitized by Google

Bourbon et de Bavière, des comtes de Mortain, de Nevers, d'Alençon, de Clermont, de Vendôme, de Saint-Pol et de Tancarville, de plusieurs autres comtes, barons et seigneurs du sang royal et autres, du connétable, du chancelier, des archevêques de Sens et de Besançon, des évêques d'Auxerre, d'Angers, d'Évreux, de Poitiers et de Gap, de grand nombre d'abbés et autres gens d'Église, du grand maître d'hôtel, du premier et des autres présidents au Parlement, du premier et plusieurs autres chambellans, de grande quantité de chevaliers et autres nobles, de Conseillers tant du grand Conseil et du Parlement que de la Chambre des comptes, des requêtes, de l'hôtel, des enquêtes et requêtes du palais, des aides, du trésor et autres officiers et gens de justice et d'autres notables personnes *en grant multitude*.

Vainement le Conseil, aussi grandement composé, signifiait-il au duc de Bourgogne la loi qui lui interdisait le gouvernement de l'Etat; vainement ses gens de guerre recevaient-ils l'injonction de s'éloigner de Paris, sous peine de la justice du prévôt[1], nous savons que ce prince et ses complices bravaient des menaces moins impuissantes que celles du Conseil. Après les scandales de l'hôtel Saint-Pol, son pouvoir, ses projets peut-être, étaient devenus si effrayants, que la Reine, le dauphin, les princes, leurs conseillers, se réfugièrent à Melun, laissant à la merci de ce coupable, irrité par ses remords, un Roi sans raison et sans appui. Charles VI, en acceptant par faiblesse ou en subissant par force la signature des Lettres de rémission[2], retrouva assez de raison pour prédire à son oppresseur que la vengeance royale ne serait pas la plus dangereuse pour lui. La réponse altière du prince gracié prouva que le pardon et les succès ne suffisaient point pour rassurer sa conscience.

Dès le premier septembre, un règlement du grand Conseil signale les événement survenus dans Paris, où le duc de Berry exerce l'autorité de *capitaine* avec le connétable[3]. Ce réglement porte que, sans leur permission, nulle personne armée n'entrera dans cette ville; que les étrangers logeront dans les hôtelleries; que les gens de guerre ne pourront *fourragier vivres ne autres choses sans paier, sur peine de la hart; que nul n'aille embrunché de chaperon de nuit ne de jours et aussi ne porte harnois;* quelques autres dispositions de police sont ajoutées, et enfin la défense de prendre d'autre parti que celui du Roi dans les querelles soulevées entre les princes du sang, tant *par parolles et libelles diffamatoires*, que par les armes. Effectivement, le duc de Bourgogne, étonné de l'union des princes et de leurs préparatifs

[1] Le 17 de février 1407, p. 292.
[2] Chron. du Rel. de Saint-Denis, t. III, ch. XXVIII, p. 767.
[3] Vol. IX des Ordonnances, p. 369.

Digitized by Google

contre lui, rappelé par la révolte des Liégeois, s'était éloigné de Paris, où rentrèrent aussitôt la Reine, le Dauphin, la famille royale, Valentine et ses fils en grand deuil. On voulut effacer le souvenir des faiblesses de la royauté. Une grande assemblée déféra le pouvoir suprême à Isabelle et au duc de Guyenne, qui indiquèrent aussitôt un lit de justice pour entendre la justification de la mémoire du duc d'Orléans. Elle fut solennellement prononcée, et le chancelier promit justice[1]. On osa même ajourner le duc de Bourgogne; mais il répondit par la victoire de Tongres, par l'enthousiasme du peuple de Paris, par les menaces de son retour. Une fois encore s'enfuit devant lui la famille royale, emmenant même Charles VI et réduite à amnistier de nouveau Jean-sans-Peur dans la cathédrale de Chartres[2], après les inutiles tentatives du Conseil pour lui faire accepter au moins les apparences de la justice du Roi.

Cette nouvelle victoire du duc de Bourgogne se manifesta, dans les finances qu'il avait tant promis de réformer, par le supplice de Montaigu; dans le gouvernement de l'Etat, par la restitution de leurs priviléges aux bourgeois de Paris[3], c'est-à-dire par l'abaissement de l'autorité royale et par la récompense ou l'appel de la sédition. Ce ne furent pas les seules mesures que le duc tout puissant prescrivît au Conseil ou ordonnât de sa propre volonté. Les financiers furent poursuivis et emprisonnés, surtout ceux qu'on soupçonnait d'être attachés au parti d'Orléans; mais les sommes qu'ils restituèrent n'étaient pas destinées à entrer dans les coffres du Roi. Des partisans du duc de Bourgogne, les comtes de la Marche, de Vendôme et de Saint-Pol, surtout Pierre des Essarts, prévôt de Paris, furent choisis dans le Conseil pour être réformateurs généraux et ils reçurent, par des Lettres de Charles VI, le pouvoir de corriger les abus qui s'étaient glissés dans les finances et dans d'autres parties du gouvernement et d'en rechercher les auteurs[4]. Mais le duc de Bourgogne voulait plus encore. Pour capter ou pour endormir la confiance de la Reine, il fit confirmer, par une délibération et par un serment du grand Conseil, l'autorité que le Roi avait donnée à sa chère *compaigne* et l'augmentation de son revenu[5]. Peu de jours après se tint un Conseil, dans lequel, par ordre du Roi, le comte de Tancarville exposa l'état du royaume et la nécessité de faire la guerre aux Anglais; le duc de Berry répondit, au nom des princes, qu'ils étaient tous disposés à offrir leurs personnes et leurs biens et qu'ils renonçaient *aux gages et profits qu'ils prenaient*

[1] Le 15 septembre 1408.
[2] Le 9 mars 1408.
[3] Le 10 de septembre 1409, p. 463.
[4] Le 20 d'octobre 1409, p. 468.
[5] Au Bois de Vincennes, le 27 de décembre 1409, p. 488.

Digitized by Google

continuellement pour les affaires du Roi et pour être de son Conseil : il conclut en demandant que le duc de Guyenne fût chargé, lorsque son père serait malade, de la direction des affaires. Mais comme le Dauphin, par son âge et par son inexpérience, était incapable de se conduire seul, il fallut lui donner un guide, et le choix du Conseil tomba sur le duc de Bourgogne; il devint maître de l'Etat et du Roi. Les Lettres de Charles VI, qui attribuent au jeune prince l'administration et le gouvernement de la Guyenne et du Dauphiné, n'ont plus rien de surprenant[1].

Bientôt une Ordonnance, rendue en grand Conseil, défend à toutes sortes de personnes de s'assembler en armes, si ce n'est par les ordres du Roi et non par les ordres des seigneurs et des princes du sang[2]. Cette Ordonnance rappelle les défenses déjà faites; elle est impérative; elle menace d'*encourre nostre indignation perpétuelle*, elle est la première réponse du duc de Bourgogne au traité de Gien, où les princes s'étaient ligués contre lui, où avait pris naissance la *faction d'Armagnac*. Alors, comme toujours, l'intérêt de l'Etat, le maintien de la justice, le soulagement du peuple étaient les prétextes des ambitieux qui voulaient le pouvoir ou qui le retenaient; la vengeance même de la mort du duc d'Orléans disparaissait dans ces sentiments de jalousie et de cupidité. Ce n'était pas assez pour le duc de Bourgogne d'avoir défendu de prendre les armes en faveur des confédérés; une autre Ordonnance du Roi appela près de lui tous ceux qui tiennent des fiefs, permettant néanmoins aux gens d'Eglise et à ceux qui ne sont point nobles d'envoyer des hommes armés en leur place ou de payer une certaine somme[3]. Et les princes ayant prétendu que tous ces ordres étaient donnés contre la volonté du Roi, une nouvelle Ordonnance, en répétant les défenses de faire des assemblées de gens de guerre, fut signée de la main même de Charles VI, avec ces mots : *Nous faisons savoir à tous que le contenu de ces présentes, et aussi en nos autres Lettres, a esté fait de nostre voulenté et commandement escript de ma main*[4].

Ce ne sont pas ces vains caractères, tracés par une main égarée ou asservie, qui pouvaient arrêter les princes et désarmer la guerre civile. Elle embrasait la France des rives de l'Escaut aux Pyrénées. Le Parlement fut obligé de prolonger la présentation des causes pour donner le temps aux parties de se rendre à Paris, si cela leur était possible, *pour les grands périls qui sont deprésent par toutes les*

[1] Le 28 de janvier 1409, p. 490 et 491.
[2] Le 15 de juillet 1410, p. 515.
[3] Le 28 août 1410, p. 530; Les officiers de la Chambre des comptes en furent dispensés; Le 4 septembre 1410, p. 539.
[4] Le 30 d'août 1410, p. 531.

Digitized by Google

marches de ce royaume. De toutes parts, en effet, les gens de guerre, Bourguignons ou Armagnacs, s'avançaient vers Paris, commettant tous les excès sur leur passage. On négociait cependant. Les deux partis se redoutaient; ils voyaient leur impuissance de se nuire, ils avaient l'espoir mutuel de se tromper. L'Université crut de son devoir et de son droit d'intervenir; c'était toujours son esprit. La sévère réponse du duc d'Orléans ne lui avait pas appris à se renfermer dans ses fonctions scholastiques. Nous n'avons point à discuter ici les motifs des prétentions de ce grand corps à se mêler du gouvernement, le bien ou le mal qui en est résulté. Ce que nous savons, c'est que l'autorité royale, forcée de défendre plusieurs fois *à l'Université de l'Estude de Paris d'inciter et esmouvoir le peuple de se assembler*[1], appréciait la nature de ses entreprises. L'Université s'était également arrogé l'initiative continue et plus naturelle dans l'affaire du schisme, et la victoire qu'elle avait remportée à Pise contre les deux antipapes lui persuadait plus encore qu'elle remettrait la paix dans l'Etat comme dans l'Eglise. Elle s'adressa d'abord au duc de Berry, auprès de qui ses membres firent valoir toutes sortes de considérations pour la paix[2]; puis, au Roi lui-même, entouré de ses Conseillers. L'assemblée, dit le Religieux de Saint-Denis, écouta avec attention ces remontrances, qui furent longuement développées. L'orateur de l'Université accusa les princes d'une haine implacable et funeste qui n'avait d'autre motif que l'ambition de gouverner le royaume; il conseilla d'exclure les ducs de Bourgogne et de Berry du gouvernement, de les renvoyer dans leurs domaines et de choisir, dans les Trois-Etats, pour les remplacer, des hommes sages, éclairés, craignant Dieu, dévoués au bien public[3].

Le Roi de Navarre, qui s'était rallié au duc de Bourgogne, répondit à l'Université dans une audience publique, présidée par le Roi, en présence des princes, du connétable et des membres du Conseil. Il offrit, au nom de ses cousins les ducs de Bourgogne et de Brabant, d'appliquer les subsides, que la munificence royale leur avait permis jusqu'à ce jour de percevoir dans leurs terres, aux besoins du royaume, de renoncer à leurs pensions et de servir gratuitement le Roi, de retourner même dans leurs domaines, conformément à la requête de l'Université. Nous pensons comme elle, dit le prince dans son langage concerté, qu'il est raisonnable de choisir dans les Trois-Etats des personnes sages et intègres pour régler les affaires du royaume, selon Dieu et selon la justice, et de n'admettre désormais au gouvernement aucun des deux partis rivaux. Il termina en suppliant qu'on rendît

[1] Le 18 de février 1407, p. 293; Le 6 d'avril, p. 311.
[2] Chron. du Rel. de Saint-Denis, liv. XXXI, chap. XXII, p. 371.
[3] Ibid., p. 373.

Digitized by Google

aux bourgeois de Paris les sommes qu'on leur avait empruntées et qu'on diminuât les impositions, dont les habitants de la campagne étaient accablés. Le duc de Bourgogne déclara qu'il adhérait aux paroles du Roi de Navarre et qu'il se reconnaissait incapable de gouverner un royaume aussi grand qu'était le royaume de France. Le Conseil décida que ces propositions seraient envoyées au duc de Berry, campé aux portes de Paris.

La paix se conclut à Bicêtre. Tous les princes du sang royal, à l'exception du comte de Mortain, frère du Roi de Navarre, devaient retourner dans leurs domaines et ne revenir auprès du Roi qu'autant qu'ils seraient mandés par Lettres patentes, scellées du sceau royal et confirmées par le Conseil; le Roi choisirait, pour former son Conseil, certaines personnes probes et intègres, qui ne seraient liées à nul autre qu'à lui par pensions ou par serments, et les noms desdites personnes seraient communiqués auxdits seigneurs, qui feraient connaître ce qu'ils en pensent; lesdits ducs de Berry et de Bourgogne, pendant tout le temps de leur absence, remettraient le gouvernement du duc de Guyenne à deux chevaliers de leur choix qui les représenteraient. Les autres articles concernaient les gens de guerre et le prévôt de Paris, dont la destitution était exigée par le duc de Berry. Enfin les ducs, après avoir confirmé le traité par leurs signatures et leurs serments, partirent le même jour pour le même éloignement de Paris, accompagnés des malédictions du peuple, cruellement rançonné, dans la ville, par le duc de Bourgogne, aussi cruellement pillé, dans les campagnes, par les troupes des autres princes[1].

Il ne faut pas croire que les délibérations du Conseil, formulées en Ordonnances, soient uniquement concentrées dans la direction ou la pacification des discordes civiles, quelle qu'en soit la gravité. De nombreuses affaires l'ont souvent occupé. La fabrication des monnaies est toujours une des plus importantes. Nous remarquerons les Lettres qui réservent au Roi l'appel des arrêts de la Chambre des comptes, dont la Chancellerie ni le Parlement ne pourront connaître[2]; celles qui déterminent le nombre, les fonctions et les gages des officiers de justice et de finance, régularisant le Conseil des aides pour le Languedoc, posant des règles aussitôt éludées pour la comptabilité, des limites aussi vaines aux générosités du Roi, des conditions inutiles pour le choix des officiers, la révocation des dons excessifs, la restriction du nombre des Conseillers en la Chambre des comptes, des trésoriers et des secrétaires du Roi, la fixation officielle de celui des membres du grand Conseil et la défense à tous les officiers de tirer aucun profit de

[1] Ibid.; Le 8 novembre 1410, p. 385.
[2] Le 25 de juin 1407, p. 243; Mars 1408, p. 418.

Digitized by Google

la résignation de leurs charges[1]. Nous remarquerons encore les Lettres confirmatives de celles qui portent que lorsqu'il vaquera des offices de présidents ou d'autres gens du Parlement, ceux qui doivent remplir ces places seront élus dans le Parlement, en présence du chancelier[2]; d'autres Lettres enfin règlent qu'à l'avenir les officiers du Parlement qui y auront servi pendant vingt ans ou plus et à qui il aurait été accordé des gages à vie, continueront d'en jouir[3], soit qu'ils servent ou ne servent pas[4]. Ce sont là des travaux des temps paisibles, d'autres plus importants et plus difficiles avaient encore occupé le Conseil.

L'histoire ecclésiastique dit assez les efforts de la France pour mettre fin au schisme qui affligeait l'Eglise. Nous avons vu de nombreuses Ordonnances rendues dans ce but, après des assemblées du clergé, des Universités, des princes et du Conseil. Pour les rapporter toutes, il nous faudrait suivre chapitre par chapitre ces longs et déplorables démêlés religieux. Les principales suffiront pour nous en rappeler la suite et pour nous faire juger de l'influence qu'ils exerçaient, dans ces temps agités, sur le pouvoir séculier. La restitution d'obédience à Benoît XIII a été proclamée, sous certaines conditions, que le Pape et ses officiers ne veulent pas observer et que des Lettres du grand Conseil maintiennent, nonobstant les bulles et autres actes émanés de la cour pontificale[5]. Cette décision n'ayant pas arrêté les entreprises du Pape, les bulles et procédures contraires aux Lettres de soustraction ou de restitution d'obédience, sont déclarées nulles et de nulle valeur[6]. Pour prendre ces mesures, nous le savons, le Roi convoquait *les prélats et autres gens d'Eglise;* mais les divisions qui existaient parmi eux en ayant conduit plusieurs à refuser ou à éluder de se rendre à cet appel, *comme tenus ils sont,* Charles VI donna l'ordre au duc de Berry, lieutenant dans plusieurs provinces[7], de faire saisir le temporel des prélats et ecclésiastiques qui ont été *refusans et contredisans de venir et comparoir personelement...., lesquelles choses ont été faites pour lesdits absens ou défaillans au très-grant contempt et vitupere, mesprisement et deobeissance de nous et de nostre souveraineté.* Cependant cette assemblée[8], quoique incomplète, ayant décidé que, pour subvenir aux dépenses nécessitées par les affaires de l'Eglise, il serait levé un demi-décime sur tous les bénéfices, le Roi fut obligé d'inter-

[1] Le 7 de janvier 1407, p. 279.
[2] Le 8 de mai 1408, p. 327.
[3] Le 13 de décembre 1408, p. 400.
[4] Le 23 de décembre 1409, p. 487.
[5] Le 3 de juillet 1406, p. 110.
[6] Le 5 d'avril 1407, p. 191.
[7] A Paris, 1407...., p. 252; Voir des Lettres semblables, p. 297, 309, 373, 397 et 399, etc.
[8] Elle fut tenue à la Toussaint.

Digitized by Google

venir pour contraindre quelques évêques qui refusaient ou différaient de l'acquitter[1].

Jusque-là, sans doute par l'influence protectrice du duc d'Orléans, l'autorité royale n'avait agi qu'avec modération envers Benoît XIII. Mais l'ascendant du duc de Bourgogne, ennemi du Pape d'Avignon, changea ces dispositions. Des Lettres, du 12 janvier, déclarèrent que si le jour de l'Ascension, *prochainement venant*, il n'y avait pas un Pape unanimement reconnu par toute l'Eglise, le Roi prendrait le parti de la neutralité, et des Lettres plus comminatoires ajoutèrent, dès le 18 février, qu'il se soustrairait à l'obédience de Benoît XIII, s'il n'avait fait la cession du pontificat dans le terme qui lui serait prescrit[2]. Mais comme les deux *contendans du Papat ont esté et sont remis et negligent de mettre paix et union en notre mère sainte Eglise, ainsi que faire le devoient pour le bien de la chrestienté*; le terme assigné étant venu, le Roi, en son grand Conseil, auquel assistait le duc de Bourgogne, détermina que les sujets du royaume et du Dauphiné, tant d'Eglise comme séculiers, seraient *neutres*[3]. Cette déclaration n'avait pas été prévue par Benoît XIII sans exciter ses colères et ses anathèmes contre le Roi qui le menaçait. Il avait excommunié, comme hérétiques et schismatiques, tous ceux qui l'abandonnaient, princes ou prélats, déclarant les bénéfices confisqués, les terres des souverains interdites, leurs sujets déliés du serment de fidélité. Ces bulles furent lacérées publiquement, dans une grande assemblée, après le discours de Jean Courtecuisse, docteur en théologie et orateur de l'Université, et suivies des Lettres qui défendaient d'obéir aux autres bulles que Pierre de Lune donnera, depuis celle du 13 de mai 1407, par laquelle il a excommunié Charles VI, les princes du sang et son royaume[4]. Cette réponse de l'autorité royale, appuyée sur les décisions de l'Eglise gallicane, provoqua d'autres actes sévères du Conseil. Ainsi les défenses précédentes de négocier, dans le royaume d'Aragon, furent levées sous la condition qu'on n'y porterait point d'armes ni de denrées et marchandises dans le lieu où réside *Pierre de Lune, qui d'arrier s'est fait appeler Pape Benoît XIII*[5]; ainsi le Roi donna l'ordre aux prélats et aux ecclésiastiques, députés au concile de Pise par l'assemblée du clergé, de se rendre dans cette ville et aux autres de contribuer aux frais de leur voyage[6]. Après ce concile, des Lettres, rendues en Conseil, ordonnèrent l'arrestation des fauteurs de *Pierre Martin*,

[1] Le 3 de janvier 1407, p. 277.
[2] P. 290 et 294.
[3] Le 25 de mai 1408, p. 342.
[4] Le 5 de juin 1408, p. 366.
[5] Le 8 d'octobre 1408, p. 372.
[6] Le 8 et le 2 de janvier 1408, p. 411.

Digitized by Google

dit de Lune, homme dampné, herese et condamné par l'Eglise, et leur remise entre les mains des prélats ordinaires qui instruiront leur procès en présence de l'inquisiteur[1]. Enfin, pour régulariser l'état de neutralité, le grand Conseil confirma les collations des bénéfices faites par les ordinaires et décida que ceux qui voudraient troubler les bénéficiers, en seraient empêchés par la saisie de leur temporel ou par celle de leurs autres biens et de leur corps[2].

Le concile de Pise n'avait pas plus rétabli l'union dans l'Eglise que le traité de Bicêtre la paix dans le royaume. Soit calcul, soit impuissance, les princes n'accomplirent pas la condition de licencier leurs troupes, et ils remplacèrent aussitôt par de nouvelles recrues celles qui se débandaient. Des Lettres de Charles VI, à la relation de son grand Conseil, tenu par le duc de Guyenne, renouvelèrent, sans résultat, la défense d'assembler des gens de guerre[3]. Cependant le Conseil avait été composé, conformément au traité, et du consentement des ducs de Bourgogne et de Berry, de l'archevêque de Reims, des évêques de Saint-Flour et de Noyon, des sires d'Offemont, de Mailly, de Rambures et de Blaru, et de neuf autres chevaliers, sur l'habileté desquels le Roi se reposa de l'administration du royaume, leur donnant le droit de commander à tous les officiers, en temps de paix ou de guerre, au dedans et au dehors, et tout pouvoir d'instituer *ou de* destituer les exacteurs royaux[4].

La défense renouvelée d'assembler des gens de guerre annonçait que la discorde s'était rallumée entre les princes. Ils avaient repris les armes, le duc d'Orléans pour venger son père et délivrer le Roi des Conseillers que lui imposait le duc de Bourgogne, celui-ci pour protéger l'autorité royale, dont son absence n'avait pas détruit la subordination. En effet le Dauphin l'avait appelé à son secours, après une délibération du Conseil. Pour augmenter ses forces, des Lettres du Roi révoquèrent, en sa faveur, la défense de servir dans les armées des princes du sang[5] et déclarèrent coupables de rebellion les ducs d'Orléans et de Bourbon, les comtes d'Alençon et d'Armagnac, le sire d'Albret *et leurs aliez et complices*, permettant *de leur courir sus*, de les *destrousser, deschassier dudit royaume et mettre à confusion, et les corps et biens desdits rebelles prendre et emprisonner*[6]. La déclaration de rebellion et la mise hors la loi ne suffisant pas à dissiper les

[1] Le 9 de septembre 1409, p. 462.
[2] Le 17 d'avril 1410, après Pâques, p. 495.
[3] Le 28 de février 1410, p. 573; Lettres précitées du 15 de juillet et du 3 d'août 1410.
[4] Chron. du Relig. de Saint-Denis, liv. XXXI, ch. XXXIV, p. 385.
[5] Le 3 de septembre 1411, p. 634.
[6] Le 3 d'octobre 1411, p. 635.

Digitized by Google

partisans des confédérés, un acte du Conseil convoqua l'arrière-ban pour servir le Roi contre les princes et leurs adhérents, qui avaient entrepris et s'efforçaient de *faire nouvel Roy en France*[1]. Ces princes se combattaient avec toutes les armes, et la calomnie, alléguant de pareils desseins, n'était pas nouvelle. L'imitation de l'Angleterre, où Richard II avait été déposé par son oncle le duc de Lancastre, pouvait paraître le but du duc de Berry, combattant son neveu Charles VI. Il faut reporter à des craintes de cette nature les précautions prises pour la sûreté de Paris, où la garde et le guet étaient rigoureux, le jour et la nuit[2]. Le duc de Berry avait été remplacé dans le commandement de cette ville par le comte de Saint-Pol, dont l'alliance avec les chefs de la grande boucherie fut si misérable et si funeste. La haine des partis acceptait tous les moyens de nuire, ceux même qui pouvaient ébranler la puissance royale; les Bourguignons soulevaient, armaient, flattaient la multitude; les Armagnacs, à leur tour, se liguaient avec les Anglais[3]. Vainement on eut recours aux censures ecclésiastiques, et des Lettres du grand Conseil requirent l'évêque de Grenoble d'excommunier, conformément à une ancienne bulle d'*Urbain-le-Quint* contre les compagnies, les seigneurs qui assemblaient des gens de guerre pour soutenir leur rebellion[4]. On sait comment la populace de Paris répondit aux mesures prises par le duc de Bourgogne et on se le rappelle avec plus de douleur, en lisant l'acte du grand Conseil, qui fait approuver à Charles VI toutes les *assemblées, poursuites et requestes, conclusions, capcions, emprisonnements, exaccions et autres exploiz et choses faictes..... par nos bons, vrays et loyaulx les bourgoiz, manans et habitans de nostre bonne ville de Paris, pour le bien et conservacion de nous, de nostre lignée et de nostre seigneurie, depuis le commencement de cette besongne jusques aujourduy inclusivement, contre lesdiz de Berry, d'Orléans, de Bourbon, d'Alençon, d'Alebret et d'Armignac et leursdiz adhérens*[5].... Il fallait plus qu'une approbation aux brigandages, aux violences, aux meurtres des écorcheurs enrégimentés par le connétable de Saint-Pol et commandés par les Goix, les Saint-Yons, les Thibert: le Roi, qui, dans les derniers événements, a vu, par expérience, combien ses bien-aimés bourgeois étaient *très-vraiz et loyaulx obeissans subgiez à nous, nostre seignourie et postérité*, rétablit la prévôté des marchands et l'échevinage de la ville de Paris[6]. La Maison-de-Ville est relevée contre le Louvre.

[1] Le 14 d'octobre 1411, p. 640.
[2] Le 20 d'avril 1411, p. 581.
[3] Rym. Act. Publ., t. IV, part. 2, p. 13.
[4] Le 5 de novembre 1411, p. 652.
[5] Le 14 novembre 1411, p. 654.
[6] Le 20 de janvier 1411, p. 668.

Digitized by Google

Ce n'est pas tout encore; le Roi prend l'oriflamme à Saint-Denis et va lui-même assiéger son oncle dans la capitale du Berry. Une troisième paix se négocie à Bourges et se signe à Auxerre, en présence d'une assemblée composée, par ordre du Dauphin, des princes et seigneurs, des principaux Conseillers, du Roi, des docteurs de l'Université, du prévôt des marchands, des échevins, d'un certain nombre de bourgeois de Paris et de notables habitants des bonnes villes du royaume, appelés comme témoins, et au milieu des réjouissances publiques et des fêtes royales, auxquelles prirent part les princes d'Orléans, en grand habit de deuil.

Le jour même de la ratification solennelle et vaine de cette autre paix de Chartres, le Conseil du Roi décida que le duc d'Orléans, ses frères, leur sœur, leurs officiers et sujets seraient remis en possession des biens qui avaient été confisqués sur eux[1]. D'autres Lettres, pour satisfaire au besoin des provinces, suspendirent le droit de prise dans tout le royaume[2], ordonnèrent l'observation de la paix[3] et la réintégration des officiers destitués pendant les troubles[4]. Ce n'était que le *Conseil*, tenu par le duc de Guyenne. La différence avec le *grand Conseil* est difficile à établir. Nous ne la croyons plus fondamentale; assurément les affaires relatives à la paix entre la maison d'Orléans et le duc de Bourgogne sont les plus importantes qui puissent être soumises aux délibérations des Conseillers du Roi. La simple mention du Conseil ne peut pas signifier qu'elles aient été l'objet d'une moins grave délibération que, par exemple, l'exemption de toute aide accordée, dans le même temps, le même lieu, les mêmes circonstances et par les mêmes personnes formant le grand Conseil, au couvent des Célestins de Paris[5]. Pour ces Lettres, d'un intérêt d'état secondaire, le Conseil, tenu par le duc de Guyenne, était composé des ducs de Berry, de Bourgogne, d'Orléans et de Bourbon, des archevêques de Sens et de Bourges, du chancelier de Guyenne et d'autres. Ce conseil n'était pas plus grand que celui qui avait restitué les biens confisqués et qui comprenait, sous la présidence du duc de Guyenne, le Roi de Sicile, les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, le comte de Nevers, le duc de Bar, le grand-maître de Rhodes, les comtes d'Eu et de La Marche, le connétable, le chancelier, le chancelier de Guyenne et plusieurs autres. Il est vrai que, quelquefois, le grand Conseil comptait un nombre infiniment plus considérable de membres, et nous citerons, entr'autres, la séance où les ducs d'Orléans et de Bourbon

[1] X^e vol. des Ordonnances, à Auxerre, le 22 août 1412, p. 18.
[2] A Paris, le 27 août 1412, p. 21.
[3] A Melun, le 7 de septembre 1412, p. 23.
[4] A Melun, le 9 de septembre 1412, p. 24.
[5] A Melun, le 20 de septembre 1412, p. 25.

Digitized by Google

furent déclarés rebelles[1]. Là s'étaient évidemment rendus tous les partisans du duc de Bourgogne, tous ceux que la fortune rallie et que la disgrâce lui laisse. Mais nous n'en voyons pas moins la similitude exacte entre le Conseil et le grand Conseil. Les princes assistent à l'un comme à l'autre. Ils aimaient mieux, depuis longtemps, vivre à Paris, de la vie, même agitée, de la cour du Roi de France, que, dans leurs fiefs, d'une vie souveraine mais solitaire, et l'assiduité des Rois de Navarre et de Sicile au Conseil nous prouve qu'ils y préféraient un siége à leurs trônes éloignés.

Ainsi nous ne pouvons distinguer, à cette époque, de véritables dissemblances dans les Conseils du Roi, que celles qui résultent de la présence des membres appartenant au parti victorieux. Leurs actes expliquent ces différences alternatives. Les Lettres qui réunissent au domaine les comtés de Beaumont et de Valois, confisqués sur le duc d'Orléans, et le comté de Clermont sur le duc de Bourbon[2], celles qui étendent la mesure au comté de Ponthieu[3], celles qui exemptent les présidents, conseillers et autres officiers du Parlement du service militaire de l'arrière-ban dans l'armée que le Roi avait l'intention d'assembler[4], constatent évidemment la prépondérance du duc de Bourgogne et précèdent la paix de Bourges. Nous retrouvons également le caractère de cette prépondérance, alors même que nous ne connaîtrions pas le nom des membres qui assistèrent aux séances où elles furent délivrées, dans les Lettres de Charles VI, ordonnant, malgré la révocation déjà prononcée[5], que tous les biens des rebelles, confisqués pour cause de rebellion et vendus ou donnés à quelques-uns de ses sujets, demeureront à ceux qui les possèdent, à quelque titre que ce soit[6], et même dans les Lettresqui avaient décidé que ceux qui ont

[1] Par le Roy, à la relacion du grant Conseil tenu par mons. le duc de Guienne et auquel les contes de Mortaig et de La Marche, Loys duc en Bavière, messire Giles de Bretaigne, le conte de Saint-Pol, vous (le chancelier), les évesques d'Amiens, de Saint-Brieut et de Tournay, le chancelier de Guienne, le grant maistre d'ostel, les seigneurs d'Offemont, de Blarce et de Florensac, le prévost de Paris, messire Charles de Chambly, messire Bruneau de Saint-Cler, le seigneur de Linières, messire Jehan de Chambrilhac, messire Regnault d'Augenne, le Galois d'Aunay, maistre Eustace de Laistre, maistre Nicole d'Orgemont, maistre Guillaume le Clerc, le prévost de Saint-Omer, maistre Jehan Oignon, le prévost des marchans, et plusieurs des notables bourgeois et habitants de Paris, estiez. G. Barrau (xe vol. des Ordonnances, p. 637).

[2] IXe vol. des Ordonnances, janvier 1411, p. 675.

[3] Ibid., mars 1411, p. 690.

[4] Xe vol. des Ordonnances, p. 11.

[5] IXe vol. des Ord., 2 de novembre 1411, p. 650.

[6] Le 13 de novembre 1412, p. 34; Par le Roy en son grant Conseil, ouquel MM. les ducs de Guyenne et de Bourgogne, vous (c'est-à-dire le chancelier), le grant maistre d'ostel, messire Charles de Savoisy, les seigneurs de Moy et de Helly, le Borgne de la Heube, le Galoys Daunoy, messire Jehan de Courcelles et autres estoient. Barrau.

Digitized by Google

été pourvus de bénéfices pendant la neutralité, et spécialement les suppôts de l'Université de Paris, y seront maintenus[1].

Ces avances du Conseil du Roi à l'Université étaient profitables au duc de Bourgogne. Elle entretenait sa popularité dans Paris et fournissait à l'esprit séditieux des guides et des orateurs. Lorsque le duc de Guyenne, supportant impatiemment déjà la domination hautaine des Bourguignons, voulut convoquer les notables du royaume, sous prétexte de la guerre contre l'Angleterre, *les bourgeois et l'Université célébrèrent ensemble des processions solennelles*[2]. Le mot d'ordre était la réforme des abus, c'est-à-dire la poursuite des personnes et la faculté, pour le duc de Bourgogne, de dépouiller ses ennemis et de pourvoir ses créatures. L'Université, qui avait soulevé le peuple, espérait entraîner le Parlement. Elle dirigea vers le palais une procession, formée par les bourgeois, les échevins, le prévôt des marchands et invita la Cour à se joindre à eux pour remontrer au Roi les désordres du royaume et surtout la déprédation des finances. Le Parlement eut, cette fois, la sagesse de comprendre et le courage de répondre qu'il ne convenait pas aux magistrats, établis pour rendre la justice au nom du souverain, de se rendre partie pour la demander. L'Université, trop éclairée pour ne point s'appliquer la leçon, n'en eut que plus d'audace et la sédition ne se rebuta pas.

L'assemblée des notables, après plusieurs discours, entendit celui de l'orateur de l'Université, Benoît Gentien[3]; mais il osa blâmer l'assassinat du duc d'Orléans et parla trop superficiellement des dilapidations des finances. La plupart des Docteurs trouvèrent donc ses remontrances trop affaiblies pour leur prétention de réformer l'Etat. Ils firent dresser un mémoire détaillé de leurs reproches et de leurs conseils, et, après avoir obtenu une nouvelle audience du Roi et du duc de Guyenne, ils chargèrent Eustache de Pavilly de porter la parole. Au jour fixé, il attaqua violemment et condamna le discours de Gentien, attribua le tort qu'il avait eu de ne pas faire connaître nettement les intentions de l'Université et des bourgeois de Paris à un lâche sentiment de crainte, et supplia le Roi de prêter une oreille bienveillante à un exposé plus complet[4].

Il commençait par des plaintes contre les princes absents, les ducs d'Orléans et leurs amis, et continuait par une critique sévère de l'ad-

[1] Le 26 avril 1412, p. 3; Par le Roy en son Conseil, ouquel le conte de Mortaing, vous (c'est-à-dire le chancelier), les évesques d'Amiens et de Tournay, l'admiral, messire Charles de Savoisy, messire Jehan de Chambrilhac, maistre Eustace de Laistre et plusieurs autres estoient. J. de Rivel.

[2] Chron. du Rel. de Saint-Denis, liv. XXXIII, ch. XXIX, p. 735.

[3] Elle fut ouverte le 30 janvier 1412.

[4] Ibid., p. 745.

Digitized by Google

ministration et un plan pour la changer. Le fougueux Carme n'avait épargné personne : il nommait tous ceux qu'il accusait, peignant leur luxe, la dissolution de leurs mœurs, leurs dissipations, leurs extorsions. Le Conseil ne pouvait être oublié dans ces menaces du duc de Bourgogne. « Il est à propos aussi de nous rappeler, dit le mémoire » accusateur, que jadis on n'admettait dans les Conseils du Roi que » des hommes sages et pleins de zèle pour le seigneur et pour le bien » du royaume, et que le nombre en était limité. Mais il a été augmenté » à tel point, grâce à la faveur ou à d'instantes recommandations, » qu'il est devenu impossible d'expédier promptement les affaires » publiques. Il est même notoire que c'est pour cette raison et par » suite de la lenteur des gardiens du trésor royal que les habitants de » La Rochelle, de Murat et de beaucoup d'autres places plus éloignées » sont obligés de se rendre à vos ennemis....

» Les places de maîtres des requêtes en l'hôtel du Roi étaient don- » nées jadis à des hommes sages, habiles, renommés pour leur savoir » et leur éloquence, et choisis par le Conseil du Roi, qui pouvaient » ouvrir d'utiles avis dans les circonstances difficiles et que l'on venait » consulter des pays étrangers, ce qui faisait grand honneur à vos » prédécesseurs. Mais aujourd'hui, hélas ! c'est la faveur et l'impor- » tunité qui font donner ces places à des jeunes gens ignorants. »

L'autorité royale n'avait qu'à se soumettre à de pareilles injonctions. Des lettres, rendues en Conseil, suspendirent plusieurs officiers de leurs charges et révoquèrent les dons et assignations faits sur les finances, *pour quelconque cause que ce soit*[1]. Mais une satisfaction légale ne pouvait suffire aux passions populaires, enhardies par ce succès même ; le duc de Bourgogne se méfiait du Dauphin. La populace se soulève donc, prend des chefs, non plus dans le barreau du Parlement, dans le haut négoce de la Hanse, mais dans l'abattoir sanglant de la boucherie, et l'on connaît l'origine et les actes des *cabochiens*. L'Université leur fournit des tribuns, associant avec fureur les violences de la parole aux violences des bras. Et des Lettres délibérées en grand Conseil, en présence même du duc de Berry, approuvent et avouent les arrestations opérées par les habitants de Paris, de plusieurs personnes, princes du sang, officiers des hôtels du Roi, de la Reine, du Dauphin et autres[2]. Le peuple traduisait ainsi les demandes faites par l'Université, de l'élimination des gens incapables du Parlement, de la réduction du nombre des généraux des finances, des trésoriers et des membres de la Chambre des Comptes, de la punition des officiers : il les mettait en prison, les pillait et les tuait.

[1] Le 24 février 1412, p. 59.
[2] Le 24 mai 1412, p. 68.

Digitized by Google

Le lendemain du jour où avaient été publiées les Lettres approbatives des attentats de Paris, qui étaient l'aveu et le comble de la violence, parut une longue Ordonnance en deux cent cinquante-huit articles, pour la réformation générale de l'administration du royaume; elle avait été rédigée par des commissaires nommés après la grande assemblée du mois de février et dévoués au duc de Bourgogne. Elle traitait du *domaine*, des *monnoyes*, des *aydes*, de la *Chambre des Comptes*, de la *Court de Parlement*, de la *justice*, de la *Chancellerie*, diminuant le nombre et les priviléges des membres du *Grand-Conseil* et des maîtres des requêtes, des *eaues et forest*, des *gens d'armes*; pour mieux constater cet acte d'obéissance à l'émeute, le Roi, accompagné des ducs de Guyenne, de Berry et de Bourgogne, le fit promulguer dans un lit de justice, *et l'on fut fort étonné de voir que lui et tous ceux de sa suite portaient des chaperons blancs, à l'exemple des bourgeois de Paris*[1].

Ces triomphes du duc de Bourgogne, ces crimes de la populace, ces condescendances de l'autorité royale avilie, ranimaient la faction d'Orléans et lui gagnaient de plus en plus le Dauphin et les hommes sages. Les princes, auxquels se joignit le Roi de Sicile, se disposèrent à prendre les armes, et des Lettres du Conseil prouvent combien ils deviennent menaçants, en défendant toute assemblée de gens de guerre[2], en renouvelant, peu de jours après, cette défense, étendue à toutes personnes, de quelque état et qualité qu'elles soient, sous peine de confiscation des biens et de punition comme rebelles[3]. Au grand Conseil qui avait délibéré sur ces dernières Lettres, assistaient les ducs de Berry et de Bourgogne, le connétable, le chancelier de Bourgogne, Charles de Savoisy, Anthoine de Craon, les seigneurs de Viefville, de Montberon, Chabrillach et d'Allegre et plusieurs autres. Le duc de Berry n'avait pas quitté le Roi, soit faiblesse, soit habileté. Tous les autres membres du Conseil étaient les partisans forcenés du duc de Bourgogne. Il faut surtout remarquer l'absence du duc de Guyenne. Elle s'explique par les attaques dont il était l'objet de la part des séditieux. Non-seulement ces bouchers et ces écorcheurs entraient par bandes au Conseil, terrifiant toute l'assistance par leurs blasphèmes et leurs menaces quand on différait de satisfaire à leurs demandes, mais ils surveillaient l'héritier de la couronne jusque dans sa vie privée. Nous pouvons donc croire qu'en appelant à sa délivrance le duc d'Orléans, par l'intermédiaire du duc de Berry, le Dauphin ne prési-

[1] Chron. du Relig. de St-Denis, t. v, liv. 34, p. 53; le 26 mai 1412.
[2] Le 9 mai 1413, p. 146.
[3] Le 6 juin 1415, p. 147.

Digitized by Google

dait le Conseil que lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser[1]. Le Conseil, d'ailleurs, n'était pas même composé des membres désignés suivant le traité d'Auxerre. Des mandements relatifs à de nouvelles fabrications de monnaies sont ainsi signés : *Par le Roy, à la relation des commissaires ordonnez pour entendre et pourveoir au bien publique du royaume*; *par le Roy, à la relation desdits conseillers et commissaires*[2]. Ces commissaires étaient les surveillants et les maîtres du Conseil, chargés de lui imposer les volontés de leurs chefs. Elles devenaient plus pressantes à mesure qu'avançaient vers Paris les forces des princes confédérés, et que s'opérait dans l'esprit des habitants cette réaction, heureuse et tardive, contre une poignée de scélérats, provoquée surtout par Juvénal des Ursins, dans des assemblées secrètes avec les bourgeois honnêtes. En effet, des Lettres du Conseil publièrent les bulles du Pape Jean XXIII, confirmatives de celles d'Urbain V, portant excommunication contre les gens des compagnies qui s'assembleraient en armes dans le royaume de France[3], et renouvelèrent, sous des peines laïques plus sévères, les défenses de se réunir sans la permission, par écrit, du Roi[4].

La fortune avait changé. Des Lettres, rendues dans un Conseil où n'assistent ni des commissaires, ni des partisans du duc de Bourgogne, mais les Conseillers habituels du Roi, accordent abolition à ceux qui ont pris part aux troubles excités à Paris depuis la paix d'Auxerre, à l'exception des soixante-huit factieux, la plupart obscurs, qui sont nommés dans ces Lettres, « et accusés d'être coulpables des occisions, pilleries, raençonneries ou extorcions des susdits fais depuis le traictié d'Auxerre[5] ». Il faut y lire le récit détaillé de ces troubles, dont le but, alors comme depuis, était de commettre des attentats contre les personnes, et surtout d'extorquer *indeuement et sans cause plusieurs sommes de deniers et autres biens meubles*; le meurtre et le pillage. Il faut lire, comme une page hideuse de notre histoire, les Lettres qui révoquent, en un lit de justice, celles qui avaient déclaré coupables de rébellion les ducs d'Orléans et de Bourbon et leurs partisans[6], quelque affliction qu'inspirent ces tristes résipiscences de la royauté.

Si les partisans les plus compromis du duc de Bourgogne s'étaient

[1] Le Dauphin... ne pouvait se rappeler sans honte qu'il leur avait permis d'assister aux Conseils, de paraître à la cour, de diriger les affaires de l'Etat. (Rel. de Saint-Denis, liv. XXXIV, p. 131.

[2] Les 7 juin et 3 juillet 1413, p. 150, 151 et 152.

[3] En juillet 1413, p, 158.

[4] Le 5 août 1413. p. 159.

[5] Le 29 août 1412, p. 163, confirmées par les lettres du 7 novembre 1415, p. 249.

[6] Les 5 et 12 septembre 1413, p. 167 et 173.

Digitized by Google

enfuis, et si nous avons remarqué leur absence comme la sienne, des séances du Conseil, il ne faut pas croire cependant que tous les membres en fussent renouvelés. Plusieurs de ceux qui restèrent avaient approuvé les Ordonnances rendues par la volonté du duc de Bourgogne ou sous la pression des *cabochiens*, et approuvèrent encore celles qui les révoquaient. Ils firent indubitablement partie du cortége qui accompagnait le duc de Berry lorsqu'il alla au-devant des princes, et *que suivait le chancelier de France à la tête du Conseil royal*[1]. C'est un malheur de tous les temps que la conduite des hommes publics qui subordonnent à l'intérêt personnel toutes leurs œuvres et toute leur fidélité. Ceux dont nous nous occupons avaient, dans le principe, beaucoup vanté, comme avantageuses à tout le royaume, les Ordonnances qu'ils s'applaudissaient alors de voir anéantir, et déclaré qu'il fallait les insérer tout au long dans les Annales de la France. Pourquoi donc, leur demandait le Religieux de Saint-Denis, avez-vous été d'avis qu'on les annulât? — C'est, lui répondirent-ils, qu'en nous pliant ainsi à la volonté des princes, nous conservons notre position à la cour. — Je pourrais bien, leur dit-il alors, vous comparer aux coqs des clochers, qui tournent à tout vent[2].

Quoi qu'il en soit, le Conseil en était aux réparations envers la faction d'Orléans. Le duc de Bourgogne n'avait accepté la *paix de Pontoise* que jusqu'au moment où il pourrait la rompre. Les Lettres du grand Conseil enjoignant au bailli d'Amiens de faire publier que personne ne prenne les armes, pour servir quelque seigneur que ce soit, sans l'exprès commandement du Roi[3], et, quelque temps après, de convoquer le ban et l'arrière-ban pour son service[4], nous rappellent que le duc de Bourgogne, déclaré rebelle à son tour, assemblait des gens de guerre et que le Roi marchait en personne contre lui. La *paix d'Arras* fut une longue trêve aux discordes civiles[5], bientôt confondues dans les calamités plus grandes dont l'ère fut ouverte, sur la France, par la bataille d'Azincourt[6].

Les travaux du Conseil ne pouvaient que se ressentir de l'agitation et des malheurs du temps. On n'administre pas bien quand on combat. Nous ne signalerons donc que peu d'Ordonnances rendues au milieu des derniers troubles : celle qui défend à tous fripiers, merciers, pelletiers et autres vendeurs de denrées, de vendre ni d'acheter aucuns

[1] Chron. du Rel. de Saint-Denis, liv. XXXIV, p. 149.
[2] Ibid., p. 155.
[3] Au bois de Vincennes, le 22 octobre 1413, p. 488.
[4] Le 8 février 1413, p. 192.
[5] 4 septembre 1415.
[6] 25 octobre 1415.

Digitized by Google

livres, ni de s'entremettre en fait de librairie[1]; celle qui déclare qu'au Roi seul appartient la dixième partie métallique tirée des mines, après qu'elle a été purifiée, parce qu'elle est l'origine de notre législation, et qu'elle a été rendue en présence du confesseur et de plusieurs Conseillers[2]; celle, en grand Conseil, qui attribue au prévôt des marchands et aux échevins de Paris, pour les réparations de cette ville, le tiers des aides qu'elle a payées[3]; celle qui défend aux religieux mendiants de posséder des bénéfices dans le royaume, si ce n'est des évêchés, des archevêchés, etc.[4]. La plupart des autres se rapportent aux excès de la guerre, qu'elles répriment ou qu'elles amnistient.

Peu de jours après le traité d'Arras, le Roi donna au Dauphin l'administration des finances, *qui ont esté et sont encore si petitement gouvernées*[5]. Les finances, en effet, au lieu d'être employées aux besoins les plus pressants de l'Etat, étaient toujours follement dissipées pour servir ou les plaisirs ou les haines, et il était naturel de penser qu'elles ne pouvaient être mieux confiées qu'à celui à qui un bon emploi *appartenait mieux et lui touchait de plus près qu'à qui que ce fût, après le Roi*. D'ailleurs, la mesure devait être comprise par le duc de Bourgogne. C'est dans le même but qu'il fut ordonné que ceux à qui le Roi avait donné des offices, pendant les troubles du royaume, en jouiraient paisiblement, sans pouvoir en être évincés par les titulaires antérieurs[6]. Mais cette prédominance du duc d'Orléans ne devait bientôt plus être exercée par lui-même. Vainement poussa-t-on les précautions jusqu'à confier aux présidents du Parlement de Paris le soin de veiller à la sûreté de cette ville, en réservant pour la suite les droits du prévôt des marchands et des échevins[7], dont on se méfiait, en ce moment surtout où le duc de Bourgogne traitait avec les Anglais[8], et où toutes les forces de la France allaient si malheureusement les combattre.

Le désastre d'Azincourt, plus grand que ceux de Crécy et de Poitiers, ne rallia point à la cause royale le duc de Bourgogne et ses partisans. Paris était toujours prêt à se soulever pour lui. Le comte d'Armagnac, fait connétable par le duc de Guyenne, en avait inutilement expulsé, par ordre du Conseil, une grande partie des docteurs et professeurs, toujours turbulents, de l'Université. Pour contenir l'esprit séditieux,

[1] Vol. XII des Ord., p. 240.
[2] Le 30 mai 1413, p. 141.
[3] Le 9 janvier 1413, p. 191.
[4] Le 19 de février 1413, p. 196.
[5] Le 22 septembre 1414, p 219.
[6] Le 16 février 1413, p. 281.
[7] Le 3 octobre 1415, p. 247.
[8] Rym., Act. publ., t. IV, part. 2, p. 144.

Digitized by Google

il s'était saisi des chaînes des rues et des armes du peuple, et avait interdit, même pour noces, toute espèce d'assemblée. Ces sévérités ne décourageaient pas les partisans du duc de Bourgogne, qui ourdissaient sans cesse des complots. Pour leur enlever l'espérance de reprendre les chaînes, déposées au *chastel de la Bastille Saint-Antoine*, le Roi ordonna de les remettre au prévôt des marchands et aux échevins, chargés de les vendre et d'en employer le prix à la défense et à l'embellissement de Paris[1]. Trois jours après, il ordonna, sous le même prétexte d'embellissement, la démolition jusqu'au *rez de terre*, de la grande boucherie; et les bouchers ayant réclamé, de nouvelles Lettres, délibérées en grand Conseil, donnèrent nettement le véritable motif du remplacement de cette boucherie, d'un monopole héréditaire et dangereux, par des étaux plus commodes et plus nombreux[2]. L'autorité royale se vengeait par le bras du connétable d'Armagnac.

Malgré cet acte de vigueur, elle s'affaiblissait de plus en plus. Les Lettres du Conseil qui nomment des commissaires pour l'imposition d'un dixième, nous montrent à quels expédients elle était réduite pour se procurer des secours. La royauté demandait des soldats et des vaisseaux à la Bretagne, à l'Espagne, à l'Écosse, à Gênes; des subsides à tout le royaume, au clergé, *mesurément à nos propres Conseillers*[3], le Parlement seul excepté[4]. Le grand Conseil était surtout occupé à régler les apanages de Jean, que la mort du Dauphin avait fait héritier de la couronne, de Charles, qui ne tarda pas à le devenir[5]. Quelque peu regrettable que fût le duc de Guyenne, quelque inconnu que sa jeunesse eût laissé le prince Jean, leur mort n'en affaiblissait pas moins la puissance royale, ne fût-ce qu'en donnant à des ennemis suspects la chance de s'en approcher plus facilement. Aussi la guerre était poussée avec ardeur par Henri V, qui faisait menacer le Dauphiné par l'Empereur Sigismond[6], l'intérieur du royaume par le duc de Bourgogne, et qui annonçait l'intention d'entrer en personne *pour y faire guerre et conquérir pays, villes et forteresses*[7], disait Charles VI, en prescrivant au prévôt de fortifier et approvisionner Paris, et en lui donnant pou-

[1] L 10 mai 1416, p. 360.
[2] Le 13 mai et en août 1416, p. 361 et 373.
[3] Le 26 mai 1416, p. 362.
[4] Le 10 mars 1416, p. 391; le 8 mars 1415, vol. XII, p. 255.
[5] Lettres des 16 juin et 15 juillet 1416, 13 avril et 17 mai 1417, p. 378, 371, 404 et 407. Le duc de Guyenne était mort le 16 décembre 1515; le Dauphin Jean, le 5 avril 1416.
[6] Lettres de Charles, Dauphin, par lesquelles il ordonne au gouverneur et aux gens du Conseil du Dauphiné de faire assembler les Etats du pays, afin de prendre ensemble les mesures nécessaires pour résister aux entreprises du Roi des Romains.
[7] Le 22 avril 1417, p. 407.

Digitized by Google

voir de contraindre *toutes manières de gens, tant de gens de nostre grant Conseil, de nostre Parlement, de nostre Chambre des Comptes, et autres noz officiers, comme autres quelz qu'ilz soyent,* à participer à cette dépense. Mais à tous ces préparatifs de défense, il fallait une direction suprême dont l'autorité ne fût point contestée. C'est une preuve d'habileté du comte d'Armagnac, alors tout puissant, de l'avoir compris, et un acte de sagesse d'avoir fait déclarer par le Conseil que le Dauphin, pendant la maladie du Roi, s'emploierait *à l'expédition et provision desdits besoingnes et affaires touchans tant le fait de la guerre comme autres quelzconques*[1]. Bientôt une autorité plus étendue fut confiée au jeune prince ; il fut créé lieutenant-général du Roi dans tout le royaume, *par la délibération de notre grant Conseil,* disent ces Lettres, *appelés à ce plusieurs de notre sang et lignage, et autres, prélas, barons, nobles, gens de notre Parlement, les recteurs et plusieurs maîtres de notre fille l'Université de Paris, le prévôt des marchands, bourgeois et échevins, et plusieurs autres de divers états ;* tous les pouvoirs précédemment accordés étaient retirés, et le Roi défendait à *iceulx notre compagne et de notre sang que plus ne s'entremettent d'oresnavant d'icelles lieutenance et puissance en aucune manière*[2].

Isabelle, dont le Roi connaissait enfin les infidélités, était aussi solennellement disgraciée, et son fils même la punissait en la reléguant à Tours, exil honteux, qui lui inspira contre son dernier né une haine si implacable. Elle se voua aussitôt à toutes les vengeances et fut délivrée par le duc de Bourgogne. Des Lettres, rendues par le Dauphin en grand Conseil, défendant aux Consuls et habitants de Narbonne d'obéir aux ordres de la Reine et du duc de Bourgogne et de les recevoir dans leur ville, nous apprennent les particularités, le but et les efforts coupables de cette alliance[3]. Nous les trouverions mieux encore dans celles d'*Isabelle, Reine de France, ayant le gouvernement et l'administration du royaume,* par lesquelles elle donne pouvoir à plusieurs commissaires d'abolir tous les impôts, excepté celui de la gabelle du sel, en faveur des villes de l'Auvergne, du Languedoc et de la Guyenne qui se mettront sous l'obéissance du Roi, d'elle et du duc de Bourgogne, lequel doit avoir le gouvernement à la place du comte d'Armagnac, qui retient le Roi prisonnier, qui abuse du jeune âge du Dauphin, qui a été déclaré schismatique par le concile de Rome, ainsi que le Conseil qui le soutient[4]; par lesquelles elle révoque et destitue

[1] Le 14 juin 1417, p. 416.
[2] Le 6 novembre 417, p. 424.
[3] Le 27 novembre 1417. p. 437.
[4] Le 30 janvier 1417, p. 429.

Digitized by Google

les Cours de Parlement et des Comptes de la ville de Paris et en institue de nouvelles à Troyes[1]; par lesquelles elle permet aux gens des trois Etats des sénéchaussées de Toulouse, de Carcassonne et de Beaucaire de s'assembler quand ils le voudront[2]. Le duc de Bourgogne et la Reine opposent, dans d'autres Lettres encore, l'autorité royale en leurs mains à l'autorité du Roi même et du Dauphin, qui ne cessent de leur en refuser et de leur en interdire l'exercice.

Cette guerre d'Ordonnances en annonçait et en préparait une plus sanglante. Heureusement que celle-ci n'est pas de notre sujet, et que notre plume ne doit pas retracer la surprise de Paris par les Bourguignons[3]; la fuite et le salut du Dauphin échappant à sa mère; le massacre du connétable, du chancelier et des chefs Armagnacs; les égorgements des prisons[4], et toutes ces horreurs dont le hideux plagiat ne se retrouve que dans les journées révolutionnaires du mois de septembre 1792.

Le duc de Bourgogne était donc encore une fois maître de Paris et de Charles VI. Effectivement, des Lettres signées par le Roi en son grand Conseil, auquel assistaient plusieurs de ses partisans trop connus, le réhabilitèrent, lui reconnurent le pouvoir, lui rendirent tout l'honneur que peuvent réparer un tel succès et de tels complices[5]. Dans ces lettres, le Roi déclare que, depuis son départ de la cour, le duc de Bourgogne a sans cesse espéré pouvoir y revenir, pour s'employer au bien et à la conservation du royaume, *ainsi que nous savons certainement qu'il en a toujours eu et a très bonne voulenté*, mais qu'il en a été empêché par *Bernart, conte d'Armignac, et plusieurs autres gens de bas estat et estrangiers, ses complices et satalites*, qui, au grand déplaisir du Roi, s'étaient emparés de son autorité.

Mais il ne suffisait pas au duc de Bourgogne de se justifier, de se faire proclamer aussi innocent que puissant, par un Conseil soumis ou gagné. Ses partisans avaient, comme lui, des souvenirs à effacer et des revanches à prendre; il leur devait la subordination de la puissance qu'il avait espérée et reconquise pour lui. Les Lettres du grand Conseil avaient déjà révoqué toutes les confiscations, condamnations et proscriptions[6]; de pareils actes se succédèrent, qui retiraient tous les dons tant d'offices et d'états comme de terres, seigneuries et d'autres biens, faits par le Roi, ou d'autres en son nom, depuis la dernière retraite du

[1] A Troyes, le 17 février 1417, p. 436.
[2] Le 3 avril 1418, p. 449.
[3] Le 29 mai 1418.
[4] Le 12 juin 1418.
[5] Le 9 juin 1418, p. 453.
[6] Ibidem.

Digitized by Google

duc de Bourgogne, et en affectaient le prix à ses partisans[1]; qui maintenaient à la cour du Parlement les officiers nommés par la Reine, à l'hôtel, les maîtres des requêtes et ses membres, à la Chambre des Comptes[2]. Les clercs-notaires de la chancellerie et les huissiers du Parlement n'échappèrent point à cette épuration[3].

Elle remontait aux hommes élevés; elle leur rendait tous les degrés, les honneurs, les profits du gouvernement. D'autres dévoûments attendaient d'autres récompenses. *A l'humble supplication de nos bien amez les prévots des marchands, eschevins, bourgeois, manans et habitans de nostre bonne ville de Paris*, c'est-à-dire sur l'injonction de ces hommes dégouttants encore du sang qu'ils avaient répandu pour sa cause, le duc de Bourgogne fit déclarer par le grand Conseil que ce qui était dû aux habitants de Paris sur les biens de ceux qui ont été déclarés rebelles et criminels comme *en la compaignie de feu Bernard d'Armignac, ses adherans, aliez et complices, et autres séditieux et perturbateurs de paix*, leur serait payé avant que la confiscation pût avoir aucun effet[4]. Restait enfin une dernière dette, la plus menaçante et la plus honteuse, une de ces dettes dont l'ambition la plus perverse voudrait méconnaître l'obligation et effacer le souvenir, la dette envers les égorgeurs. *Les maistres-jurez et communauté des bouchiers de la grant boucherie* avaient aussi fait leur *humble supplication*, et le duc de Bourgogne obéit avec une affectation de reconnaissance trop marquée pour ne pas trahir d'impuissants regrets[5]. C'est *en hayne et contempt de ce que lesdiz supplians ou aucuns d'eulx ont aidié et favorisé nostre très chier et très amé cousin* qu'ils ont été naguère si injustement frappés; c'est par son avis et celui de plusieurs autres du grand Conseil qu'ils sont rétablis dans leurs droits et priviléges, que la grande boucherie sera rebâtie dans son ancienne place et que les quatre nouvelles seront abattues: paroles et mesures, en un mot, dignes des soldats, du chef et de la victoire.

Chassé de Paris, dépouillé du gouvernement, poursuivi comme rebelle par son père, par sa mère, par sa famille, par la populace de Paris et de plusieurs villes soulevées contre lui, par les prétentions et les succès du Roi d'Angleterre, le Dauphin ne désespéra ni de la couronne, ni de la fortune. Des Lettres de Charles VI nous apprennent que l'on négociait la paix entre lui et le duc de Bourgogne; que le Pape avait envoyé, dans le but d'y parvenir, les cardinaux des Ursins et de

[1] Le 16 juin 1418, p. 456.
[2] Le 22 juillet 1418, p. 459, 461 et 462.
[3] Les 2 et 4 août 1418, p. 473 et 464.
[4] Le 18 août 1418, p. 465.
[5] En août 1418, p. 468.

Digitized by Google

Saint-Marc; que des conférences avaient eu lieu à Saint-Maur-des-Fossés par la médiation du duc de Bretagne, et que des articles avaient été dressés[1]; mais *Charles, fils du Roy de France, Daulphin de Viennois, duc de Berry et de Touraine, comte de Poictou et lieutenant de monseigneur par tout son royaume*, répondait aux actes du Conseil royal par les actes de son Conseil, aux propositions de paix par des préparatifs de guerre. Ses Lettres, qui établissent à Poitiers UNE COUR ET JURISDICTION SOUVERAINE, pour tenir lieu du Parlement de Paris, donnent le détail des excès et des usurpations du duc de Bourgogne, l'accusent des meurtres commis sur plus de deux mille quatre cents personnes, de la suspension de la justice, de la mort ou destitution des officiers, d'entreprises damnables contre la majesté royale, résumant tous ses griefs depuis le 29 mai[2]. Il n'avait pas même oublié, pour fortifier son parti, les moyens dont s'était précédemment servi le duc de Bourgogne pour accréditer le sien: le blâme et l'exemption des impôts. Des Lettres de son grand Conseil avaient exempté les habitants de l'Auvergne de l'aide imposée dans le royaume[3].

Dans ce conflit de deux royautés qui se disputent l'autorité souveraine avec les mêmes armes, la même justice et les mêmes lois, la trace du véritable Conseil du Roi pourrait échapper aux investigations de l'histoire, si, depuis douze années, la conduite du duc de Bourgogne, ses projets et ses tentatives, qui ont épouvanté Henri V lui-même, ne montraient clairement que ce n'est pas lui qui protége et maintient la royauté des Valois. Il est vrai que ce prince en dicte et en promulgue les actes, revêtus du nom du Roi de France, délibérés en son Conseil, datés de l'année de son règne; mais Charles VI n'existe que pour justifier ce mépris de sa démence et ce mensonge de ses volontés. Le Dauphin est le Roi. Il règne par la mort anticipée de son père, par la haine d'une marâtre, par les complots d'un meurtrier, par les attaques et les prétentions de l'*adversaire d'Angleterre*. Il ne lui manque que la conquête de son royaume, et sa couronne héréditaire est au bout de son épée.

En attendant, le duc de Bourgogne gouverne dans son propre intérêt. Il cherche si minutieusement à effacer tous les actes qui ont pu l'incriminer, que le grand Conseil désavoue ce qui a été fait et dit par le cardinal d'Ailly, Jean Gerson et d'autres docteurs, pour la défense de la sentence de l'évêque de Paris contre Jean Petit[4]. Quoiqu'il soit plus difficile de justifier un crime que de le commettre, il faut au

[1] Les 16 et 18 septembre 1418, p. 473 et 475.
[2] A Niort, le 21 septembre 1418, p. 477 et 481.
[3] A Montrichard, le 9 juillet 1418, p. 455.
[4] Le 6 octobre 1418, p. 483.

Digitized by Google

meurtrier du duc d'Orléans que sa justification soit inviolable. Il peut, avec moins d'audace, exiger de Charles VI qu'il poursuive et dépouille son propre fils. Ce prince n'a pas accepté les conditions du traité de Saint-Maur; de nouvelles Lettres les lui imposent[1], révoquent toutes celles de *puissance, de lieutenance et de gouvernance* données au Dauphin ou à tous autres, et proscrivent Robert-le-Maçon, soi-disant chancelier de nostre dit fils; Jehan Louvet, soy portant président de Prouvence; Remon Bagnier et aucuns autres de petite extraction, qui *le gouvernent à leur voulenté desraisonnable, qui sont causes de l'empeschement de ladicte paix, en le induisant et conseillant à soi faire et obtenir partie et faire aliances à nosdiz anciens ennemis d'Angleterre contre nous et nosdiz royaume et subgiez*. Ces Lettres avaient pour but d'*obvier, pourveoir et remédier* à celles qui avaient été données à Chinon, *le 30 octobre derrenièrement passé*, par le Dauphin, et qui défendaient à qui que se soit d'obéir à d'autres ordres qu'aux siens. D'autres mesures occupaient sans cesse le grand Conseil du duc de Bourgogne: des faveurs étaient accordées aux habitants de Carcassonne, menacés par un sénéchal fidèle[2]; à l'Université, si utile et si dévouée dans les mouvements de Paris[3]; la commission établie pour procéder contre les rebelles, devenus victorieux, est révoquée[4]; des membres du Conseil sont désignés pour vendre et engager des terres du domaine jusqu'à la somme de dix mille livres, nécessitées par le secours à porter à la ville de Rouen, qu'assiégent les Anglais[5], et enfin, comme avantage plus directement personnel, le grand Conseil confirma les Lettres de la Reine, du mois de janvier 1417, par lesquelles elle avait fait don, pour un an, au duc de Bourgogne, des profits et revenus des monnaies de Troyes, de Châlons, de Mâcon et de Dijon, avec pouvoir d'en faire battre de tel poids et loi qu'il voudrait, d'en nommer les officiers et de commettre qui il jugerait à propos pour ouïr et clorre le compte desdites monnaies[6]. Cette fabrication, encore si variable, était tellement abandonnée à la discrétion de ce prince, que nous avons remarqué deux des mandements qui le concernent, rendus dans un grand Conseil tenu par le comte de Saint-Pol, lieutenant et capitaine de Paris[7]; et aussi le mandement du Conseil ordinaire, portant de laisser passer librement les trente ouvriers que *le Roy fait venir du pays de Haynault et du Brabant* pour travailler dans

[1] Le 13 novembre 1418, p. 489.
[2] Le 23 novembre 1418. p. 493.
[3] Les 23 décembre et 5 janvier 1418, p. 583 et 504.
[4] Le 6 décembre 1428, p. 500.
[5] Le 7 décembre 1418, p. 501.
[6] Le 25 mars 1418, p. 502.
[7] Le 7 mars 1418, p. 508.

Digitized by Google

la monnaie de Paris, et qui n'oseraient venir *pour doubte d'être destroussez*[1]; les ouvriers même devaient être Bourguignons. Il ne manquait plus à cette toute-puissance d'un nouveau genre que d'être acceptée publiquement; c'est ce que firent les Lettres du grand Conseil, en donnant cours, dans le royaume, aux espèces frappées par les monnaies du duc de Bourgogne[2].

A tous ces actes, qui avaient pour but de le dépouiller, au nom du Roi, le Dauphin opposait les droits du sang, qui le faisaient plus Régent que la délégation de son père et les actes d'un Conseil, auquel sa présence seule donnait le pouvoir souverain. Cependant, les négociations continuaient entre ses partisans et ceux du duc de Bourgogne, qu'avaient déconcerté les hautaines menaces du Roi d'Angleterre. Ses progrès, la prise de Rouen surtout, avaient effrayé le Dauphin à son tour. Les deux princes français, ouvrant les yeux sur le péril commun augmenté par leurs discordes, se rapprochèrent, se réunirent à Poilly-le-Fort, se jurèrent l'oubli du passé sur la croix et l'Evangile, entre les mains de l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, légat du saint-siége[3]. Leur traité de paix fut reçu avec une joie universelle. Des Lettres de Charles VI le confirmèrent[4], ainsi que les arrêts de la Cour souveraine de Poitiers et les actes de la chancellerie *de nostre très chier et très amé fils*, en évoquant au Parlement prochain les procès encore pendans en ladite cour[5]. C'était la ratification de la royauté du Dauphin. Le duc de Bourgogne ne se pressa point d'accomplir les autres conditions du traité, celles surtout *d'obéir au Dauphin de tout son cœur et de toute son âme, de le servir envers et contre tous, de ne faire ni pacte, ni traité avec les ennemis du royaume*[6]. De son côté, le Dauphin retourna dans ses provinces et conserva le titre de Régent. En cette qualité, nous le voyons accordant aux habitants de la ville de Niort divers aides et droits dont le produit sera employé aux fortifications et autres besoins de ladite ville[7]. Ici commencent les obscurités de l'histoire, et nous n'avons pas plus à pénétrer, avec elle, dans les secrètes pensées des deux rivaux que dans les sanglants mystères du pont de Montereau[8].

La cour, chassée de Paris par la proximité des Anglais, déjà maîtres de Pontoise, s'était réfugiée à Troyes. Le Dauphin n'y courut pas pour

[1] Le 7 mars 1418, p. 510.
[2] A Pontoise, le 31 mai 1419, vol. XI des Ordonnances, p. 4.
[3] 8 juillet 1419.
[4] Vol. XII. des Ord., p. 263 et 268.
[5] A Pontoise, le 19 juillet 1419, p. 15, vol. XI des Ord.
[6] Chron. du Rel. de Saint-Denis, t. VI, liv. XL, p. 339.
[7] A Poitiers, le 21 août 1419, p. 18, vol. XI des Ord.
[8] Le 10 septembre 1419.

Digitized by Google

s'y montrer en maître incontesté. Quel que fût son sentiment, sa satisfaction ou son remords du meurtre de Montereau, il devait prévoir et conjurer les résolutions de sa mère, aussi exaspérée par la perte du criminel soutien de sa haine que naguère par celle de l'objet de son amour. Le Conseil du Roi n'aurait pas donné les déclarations qui signalaient le Dauphin et ses complices comme meurtriers du duc de Bourgogne, et tous ses partisans comme coupables du crime de lèze-majesté; la Reine et le nouveau duc de Bourgogne n'auraient pas offert, avec le prestige de l'autorité royale, la couronne à Henri V, mieux servi par leur fureur que par ses armes et sa politique.

Au lieu de prendre ce parti résolu, le Dauphin publie d'inutiles manifestes et agit par son Conseil, tandis qu'il devait marcher avec ses soldats. Dès le 23 septembre, il défend de transporter du blé, des vins et autres grains et vivres hors du royaume[1] et même hors du Poitou[2]; il donne à ferme plusieurs monnaies en son grand Conseil[3]; il autorise, en Conseil, la levée d'un aide dans la ville de Clermont, pour les réparations et les fortifications de la ville[4]; il règle les droits de plait et de muage à lui dus par les habitants du Dauphiné[5]; il confirme, en grand Conseil, divers règlements du Conseil delphinal, sur le salaire, les actes et la procédure des officiers de justice[6], ainsi que les droits du sceau fixés par le Dauphin Humbert II[7]; il accorde à la ville de Lyon deux foires franches par an, avec permission d'y user de toutes monnaies étrangères[8]; il renouvelle les priviléges accordés par Philippe de Valois aux habitants de Montauban[9]; enfin, il établit un Parlement à Toulouse, pour les pays de Languedoc et duché de Guyenne, deçà la Dordogne[10], et reconnaît aux Capitouls de cette ville, de famille non noble, lesquels ont exercé leur charge l'année précédente, et l'exercent ou l'exerceront à l'avenir, le privilége d'acquérir et posséder, eux et leurs hoirs, fiefs ou arrière-fiefs tenus du Roi avec justice et par foi et hommage, sans payer au Roi aucuns autres droits que les devoirs ordinaires des fiefs et arrière-fiefs[11].

Ces divers actes du Conseil nous prouvent cependant la sagesse précoce et l'heureuse activité du Dauphin. Nous le suivons, par des dates,

[1] A Sens, le 23 septembre 1419, p. 20.
[2] A Poitiers, le 27 septembre 1419, p. 22.
[3] Au château de Loches, le 12 octobre 1419, p. 23.
[4] A Bourges, le 30 octobre 1419, p. 26.
[5] A Bourges, le 23 novembre 1418, p. 28.
[6] A Lyon, le 26 janvier 1419, p. 30.
[7] A Lyon, le 31 janvier 1419, p. 8, et 3 février, p. 41.
[8] A Vienne, le 9 février 1419, p. 45.
[9] A Carcassonne, en mars 1419, p. 63.
[10] A Carcassonne, le 20 mars 1419, p. 59.
[11] A Carcassonne, en mars 1419, p. 74.

Digitized by Google

à Sens, à Poitiers, à Loches, à Bourges, à Lyon, à Vienne, à Carcassonne, c'est-à-dire qu'il a parcouru dans quelques mois le Berry, l'Auvergne, le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, la Touraine, ranimant ses partisans par sa présence et ses bienfaits, repoussant ses ennemis par son courage, et gagnant les populations à sa cause par des faveurs et des priviléges, ainsi que nous l'apprennent les Ordonnances aussi bien que l'histoire.

Pendant ce temps, le Conseil d'Isabelle et du duc de Bourgogne n'était pas inactif, sous les inspirations de la haine, de la vengeance et de l'ambition. Des Lettres accusant Charles et ses Conseillers de l'assassinat de Montereau, et faisant savoir que « ce n'est pas de nouvel qu'ils » scavent la désolacion du royaume », défendent aux habitants de Paris d'obéir au Dauphin, « qui s'est rendu indigne de tout honneur et dignité[1]. » D'autres Lettres déclarent criminels de lèze-majesté tous ceux qui continueront à servir dans les troupes du soi-disant Régent et du comte d'Armaignac[2]. Quatre nouveaux commissaires furent ajoutés à ceux qui avaient été nommés immédiatement après *le trez faulx et desloyal meurtre commis et perpétré en la personne de feu nostre trez chier et trez amé cousin le duc de Bourgoingne*, pour en rechercher les auteurs[3]. Mais on poursuivait le Dauphin autrement que par ces menaces de la justice. Isabelle, Philippe-le-Bon, Henri V étaient d'accord pour le déshériter, et le traité de Troyes fut conclu, *après plusieurs relacions et parlemens des grans de nostre Conseil*, dit le malheureux Charles VI, dans le préambule de cet acte, dont les expressions sont aussi honteuses pour le père que les dispositions malheureuses pour le Roi[4].

Il faut le dire, aucune voix ne s'éleva contre ce funeste traité. Le chancelier ayant assemblé le Parlement, la Chambre des Comptes, l'Université, le chapitre de Notre-Dame, les prévôts de la ville et des marchands, tous les quarteniers, cinquanteniers et dixainiers de la bourgeoisie, pour leur en communiquer les conditions, elles furent unanimement approuvées. Paris applaudit à l'entrée du Roi d'Angleterre, devenu le gendre, l'héritier et le maître de Charles VI, en même temps que le Régent du royaume. Il peut convoquer à l'hôtel Saint-Paul une assemblée décorée du titre d'États-Généraux, qui ra-

[1] Lettres de Charles VI, par lesquelles il défend aux habitants de la ville de Paris d'obéir en aucune manière au Dauphin, et d'aller ou d'envoyer vers lui. Vol. XII des Ord., 17 janvier 1419, p. 273.

[2] Ibid., p. 278.

[3] A Troyes, le 4 mars 1419, p. 56; vol. XI des Ord.

[4] Le 21 mai 1420, p. 86. Art. 29. Considérés les orribles et énormes crimes et déliz perpétrés au dit royaume de France par Charles, soy-disant Daulphin de Viennois, il est accordé, etc. (Monstrelet. liv. I, c. 2, 3, 4, etc.; Rymer, Act. publ., t. IV).

Digitized by Google

tifie son pouvoir sans objections, et accorde un subside, sans autre réclamation que le murmure intéressé de l'Université, bientôt étouffé par un mot impérieux du fier Régent. Il fait condamner indirectement le Dauphin par le Conseil et le Parlement réunis; il règne sur un pays devenu anglais. La nationalité s'est réfugiée dans les provinces méridionales, et le parti proscrit des Armagnacs est le parti de la France.

Les premières mesures d'Henri V concernent les monnaies. Il les altère pour y gagner un subside. Il en prescrit le titre, la valeur et l'empreinte[1]. Le cours des écus d'or est arbitrairement réglé *par le Roy, à la relation de son Conseil, tenu par le Roy d'Angleterre, héritier et Régent de France*[2]. C'est avec cette formule que se rendront désormais les nombreuses décisions, financières et autres, du Conseil de Charles VI, dans lequel nous voyons siéger même le duc d'*Excester*.

Nous retrouvons le grand Conseil, seul, mais pendant l'absence de Henri V, retourné dans ses états d'Angleterre, qui proroge pour un an les droits sur le vin, la gabelle et le droit de douze deniers pour livre sur diverses marchandises[3]; qui réclame la déclaration des biens saisis sur les partisans du Dauphin[4]; qui défend aux villes d'Amiens et de Beauvais d'arrêter les approvisionnements de Paris[5]; qui s'occupe surtout des finances et des monnaies. Nous ne rapporterons pas ses actes en plus grand nombre, et nous laisserons également de côté les Lettres, sur le même objet, d'Henri, roi d'Angleterre; c'est surtout à Rouen que son Conseil n'est pas celui du Roi.

Le dauphin en avait appelé à Dieu, à son droit et à sa fortune, des condamnations équivoques prononcées contre lui. Son Conseil répondait par ses actes aux actes du Conseil d'une marâtre et d'un prince étranger. Ainsi, l'usage des monnaies décriées est proscrit; le prix de celles ayant cours, réglé; l'exportation des matières d'or et d'argent, défendue[6], la monnaie fabriquée à Pamiers, abolie[7]. Dans le but de s'attacher plus étroitement le duc de Bretagne, qui s'était *exposé de grant et bon courage à retraire de la ville de Paris* la Dauphine, le Régent, donne au jeune Richard, frère de ce prince, le comté d'Étampes et la plupart des terres confisquées en Poitou sur Marguerite de Clisson et ses enfants[8]. C'était revendre le champ sur lequel campait Annibal. En effet, la guerre se rapprochait de plus en plus de Paris,

[1] A Braye-sur-Seine, le 16 juin 1420, p. 91.
[2] A Corbeil, le 13 juillet 1420, p. 94.
[3] Le 19 décembre 1420, p. 109.
[4] Le 8 janvier 1420, p. 113.
[5] Le 21 janvier 1420, p. 115.
[6] A Vienne-lez-Jargeau, le 24 août 1420, p. 101.
[7] A Narbonne, le 4 mai 1421, p. 120.
[8] A Sablé, le 8 mai 1421, p. 121.

Digitized by Google

surtout depuis le retour d'Henri V, et les actes du Conseil devaient se ressentir de la gravité des événements. Il ordonna au gouverneur du Dauphiné de convoquer les nobles possédant fiefs et arrière-fiefs *et autres qui ont accoutumés soy armer*, pour se rendre à Vendôme, ainsi qu'il avait été convenu avec les seigneurs d'Ecosse et les capitaines de France[1]; il décida que des revenus et des terres du domaine seraient engagés ou vendus jusqu'à la somme de six mille écus d'or, le grand Conseil étant composé de l'archevêque de Reims, l'évêque de Laon, l'abbé Saint-Antoine, le maréchal de La Fayette, messire Tanguy-Duchastel, maréchal des guerres de mon dit seigneur, le sire de Montlaut, le sire de Mirandol, le sire de Montenay, le doyen de Paris, maître Robert de Ramires et plusieurs autres[2]. Le même grand Conseil affecte à la guerre tous les revenus du Dauphiné, autorise tous les emprunts et l'aliénation du domaine[3], ressource désespérée, mais indispensable au succès. Ces extrémités voulues par la guerre n'empêchaient pas le Dauphin de pardonner aux consuls et aux habitants de Béziers, qui avaient refusé l'entrée de leur ville à Charles de Bourbon, capitaine général en Languedoc et en Guyenne[4]; de décider que cinq des conseillers laïques du Parlement de Toulouse suffiraient pour juger et faire arrêt en matière criminelle[5], enfin de s'occuper de quelques affaires secondaires. La royauté redevient errante, comme aux premiers temps de la monarchie; il faut qu'elle administre, qu'elle coure et qu'elle combatte, pour reconquérir ses droits et ses provinces.

Le Dauphin a d'autant plus besoin de son Conseil et de son armée, que la mort de son père lui impose des devoirs plus impérieux et plus pressés[6]. Charles VI est conduit à la tombe de Saint-Denis par un seul prince, Régent du royaume de France, le duc de Bedfort!

DE VIDAILLAN.

(*La suite prochainement.*)

[1] A Blois, le 5 août 1421, p. 126.
[2] A Bourges, le 26 novembre 1421, p. 141.
[3] A Bourges, le dernier mars 1421, p. 159.
[4] Devant Béziers, le 17 août 1421, p. 129.
[5] A Bourges, le 6 novembre 1421, p. 137.
[6] Le 21 octobre 1422.

Digitized by Google

VOYAGES.

DE PARIS AU MONTENEGRO*.

(Onzième Lettre.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

STATISTIQUE. — ADMINISTRATION.

Le territoire monténégrin a la forme d'un cœur, un vrai cœur de roche, dont l'Albanie, la Bosnie, l'Herzegovine n'ont pu, depuis deux siècles, ni par leurs promesses, ni par leurs menaces, faire fléchir les rigueurs. Défendu de tout côté par de hautes montagnes, il s'ouvre seulement du côté de l'Albanie par la vallée de la Kutschka. D'autres montagnes le traversent dans presque toute son étendue. Des chaînes de rocs le divisant en plusieurs parties, forment la limite naturelle de ses différents districts, servent d'appui et de rempart à ses villages. En certains endroits, ces rochers avec leurs vives arêtes, leurs pointes aiguës et leurs profondes fissures présentent l'aspect d'un lac pétrifié. Ailleurs, à les voir dans leurs rugueuses ramifications se dérouler comme un réseau à la surface du sol, on dirait les racines d'une végétation titanique mises à nu par un cataclysme.

De ses montagnes septentrionales descendent plusieurs rivières, qui toutes tombent dans le lac de Scutari. La principale est la Moratcha, à laquelle se rejoignent la Zeta, la Sitnisa, la Zerna. Il y a aussi un

* Voir tome IV, p. 544; tome V, p. 368; tome VI, pages 90, 394 et 575; tome VII, pages 49 et 208; tome VIII, pages 57 et 383, et tome IX, page 29.

Digitized by Google

petit lac dans le district de la Kutschka, un autre dans celui du Rictschku. Hors des rives de ces lacs, de ces ruisseaux, de ces rivières, le pays est tellement dépourvu d'eau que la plupart de ses habitants n'ont d'autre moyen de s'en procurer que d'amasser l'eau des pluies dans des citernes, et que parfois, en été, ils ont bien de la peine à abreuver leurs bestiaux.

Une terre ainsi constituée ne peut être une terre féconde. Par sa position géographique (entre le 42° 10' et le 42° 56' de latitude), elle jouit cependant des rayons d'un soleil généreux. La neige qui s'amasse en hiver sur ce haut plateau disparaît rapidement aux premières chaleurs du printemps et ne reste que dans les crevasses profondes des rocs les plus élevés. A travers ces innombrables circonvallations d'âpres collines et de masses de pierre, partout où se trouve une couche de terre végétale, elle est cultivée avec soin. Sur les pentes de quelques montagnes, et dans les vallées, s'épanouissent la plupart des arbres qui décorent nos campagnes de France, le chêne, le hêtre, le pin, le peuplier et quelques arbres à fruits, tels que le noyer et le poirier. Dans l'intérieur du pays, le laboureur tire de ses champs, de l'orge, de l'avoine, du maïs, des pommes de terre, et une quantité de légumes. Dans les districts voisins du lac de Scutari, on trouve la variété de productions d'une fertile terre méridionale. Là, le maïs grandit à une hauteur extraordinaire; là, verdoient à la fois l'olivier, le figuier, l'amandier, l'oranger. Là, enfin, on fait une précieuse récolte de vin et de tabac. Les habitants de ces districts sont les plus riches du pays et les seuls qui aient quelque peu progressé dans la pratique de l'agronomie.

Les Finlandais mesurent la distance d'un endroit à l'autre par la durée d'une pipe : Tant de pipes, tant de lieues. Les Monténégrins qui, dans les péripéties de leur vie belliqueuse, ne sont jamais parfaitement sûrs de fumer en paix leur pipe, mesurent l'étendue de leur principauté par la longueur de leur marche. Six jours environ, disent-ils, pour le traverser du sud au nord; quatre à cinq jours de l'est à l'ouest[1]. C'est là leur procédé géométrique. On les jetterait dans un grand embarras si on essayait de leur en expliquer un autre. Autant qu'on peut en juger d'après les divers renseignements recueillis à cet égard, la surface entière du Montenegro doit être de quatre-vingt à quatre-vingt-dix lieues carrées.

Cette surface est occupée par une population de cent vingt mille âmes, dans laquelle vingt mille hommes sont toujours prêts à prendre les armes. En cas de besoin, les vieillards s'adjoignant aux jeunes gens, augmenteraient de plus d'un tiers cette vigoureuse armée. En

[1] Boni. *La Turquie d'Europe*, t. I, p. 7.

Digitized by Google

une crise générale, les femmes et les enfants combattraient avec les hommes.

Le pays, divisé primitivement en quatre districts ou *Nahias*, en compte à présent huit, dont voici les noms : Katumka, Ciermnitschka, Rictschka, Liesanska, Bicloparlitch, Piperi, Moratschka, Kutschka.

Chacune de ces Nahias est divisée en plusieurs *Pleminas*, dont le nom signifie race, famille[1]. Les Pleminas ne sont en effet que des établissements de familles. L'aïeul est venu s'établir dans une enceinte de coteaux où il trouvait à la fois un asile assuré dans ses idées de fière liberté, et un moyen de subsistance, quelques pâturages pour ses bestiaux, et quelques parcelles de sol à cultiver. Il a construit ses domaines au pied d'un roc. Il s'est habitué à avoir toujours avec lui ses armes pour le défendre. Peu à peu sa progéniture s'est répandue autour de lui, a défriché de nouveaux terrains, bâti de nouvelles demeures et formé une communauté dont les différents membres se relient comme les rameaux d'un arbre à une même tige, portent le même nom générique, et se distinguent seulement l'un de l'autre par leurs prénoms. Cette histoire est celle de toutes les colonisations, depuis le temps d'Abraham jusqu'aux *Nybyggare* du nord de l'Europe et aux Settlers actuels de l'Amérique. Mais, par leur profond isolement, ces communautés du Montenegro ont conservé leurs coutumes patriarchales, et par leur espèce d'internement entre trois peuplades hostiles, elles ont non seulement gardé, elles ont développé leur nature guerrière.

Là, le gouvernement de la maison est tout entier abandonné au père de famille. On l'écoute avec respect, on accepte ses ordres avec soumission, on l'appelle le Gospodar. Le village a pour chef immédiat celui qu'on nomme l'ancien, le *stareschiera*. Là, dans chaque district, des familles ont été investies, à une époque indéterminée, d'un titre et d'une fonction qu'elles ont conservés d'âge en âge. A celle-ci appartient la dignité de knes ou prince d'un canton ; à un autre celle de voivode ou commandant ; à une autre encore celle de bairactar ou porte-étendard. Chacun de ces titres est consacré par un tel principe héréditaire qu'à défaut d'enfants mâles il revient de droit à la fille, qui l'apporte en dot à l'homme qu'elle épouse.

Par ses diverses institutions, le Montenegro présentait à la fois, il n'y a pas longtemps, les quatre formes primitives de gouvernement : pouvoir théocratique du vladika, pouvoir patriarchal des pères de famille, pouvoir féodal des knes et des voivodes, et enfin le pouvoir démocratique des assemblées.

Les affaires de chaque communauté étaient réglées par ses propres

[1] *Straps-Prosapra*. Dictionnaire serbe de Verk Steranovitch.

Digitized by Google

habitants; celles d'un district par les délégués des différents villages; celles de tout le pays par une diète générale, à laquelle présidait l'évêque. Là, comme dans les petits cantons suisses, chaque paysan avait le droit d'émettre son vote, et la question mise en discussion était résolue à la pluralité des voix. Là, comme dans les tribus des Hurons, des milliers d'hommes réunis en plein air, assis sur le sol, combinaient, en fumant le calumet, le plan d'une expédition guerrière. Là, comme dans les anciennes réunions annuelles de l'Islande, au milieu des rocs de Thiergvallir, on ne délibérait point seulement sur les intérêts matériels du pays, on jugeait les procès. L'assemblée évoquait devant elle les causes graves, s'érigeait en jury, et la loi traditionnelle suppléait au code écrit. Dans ces Champs de Mai du Montenegro, l'autorité des chefs était très-neutralisée, sinon complétement annulée par l'ascendant de la majorité, et du conflit des haines ou des affections individuelles résultaient souvent en matière judiciaire de graves désordres. Tout accusé trouvait dans sa communauté d'ardents défenseurs, et si sa sentence était prononcée, une sentence de mort pour un crime avéré, personne n'osait l'exécuter. La famille du condamné menaçait d'une implacable vendetta quiconque aurait l'audace d'accomplir cet arrêt. La même vendetta armait le bras de ceux qui avaient à se plaindre d'un vol ou à gémir d'un meurtre. A défaut du châtiment légal, ils poursuivaient par la violence la réparation du crime impuni. La vendetta remplaçait la libre, imposante action de la justice; la vendetta dominait la loi. Dans son élan passionné, dans son principe de solidarité d'affection, elle entraînait en une même cause les parents, les amis de l'offensé, souvent tout un village, quelquefois tout un district. De là des attaques impétueases et des représailles d'où naissaient de nouveaux germes de haine et de nouvelles raisons d'expiation. « Semez le vent, et vous récolterez la tempête. » Par l'enfantement et la propagation de leurs dissensions, les Monténégrins justifiaient cette sentence. Nous reviendrons sur ces associations de vendettas, l'un des traits les plus caractéristiques du Montenegro.

Le vladika Pierre Ier voulait remédier à ce funeste état de choses. L'œuvre qu'il avait commencée, son successeur Pierre II l'acheva.

Dans ces graves projets de réforme, Pierre II n'avait point à redouter la puissance des knes et des voivodes. Les familles investies de ces titres nobiliaires ne s'étaient point fait une position à part comme celle de nos seigneurs au moyen-âge. Sur leur pauvre terre, elles ne s'étaient point enrichies comme les ducs de Milan ou les patriciens de Venise. Dans leurs cantons, elles n'avaient point établi de vasselage; dans leurs tribus belliqueuses, elles devaient combattre comme leurs frères d'armes, et comme eux se signaler par leur courage. En un mot, ce n'était point la *nobility* d'un splendide *peerage*, mais plutôt

Digitized by Google

une *gentry* d'une bonne souche, d'un bon nom, établie au milieu d'une agglomération de paysans, partageant leurs travaux et vivant de la même vie.

Deux familles seulement contrebalançaient la puissance du Vladika, celle des Radovitch de Niégouss, qui depuis plusieurs générations transmettait à un fils aîné le titre de gouverneur civil, et celle des Verkovitch. Toutes deux furent exilées, et Pierre, maître du terrain, constitua son gouvernement comme il lui plut.

Il maintint pour les grandes occasions le droit de réunion et de délibération des diètes générales, mais l'administration civile du pays et l'instruction des causes litigieuses et des affaires criminelles furent confiées à deux corps spéciaux. En premier lieu, un sénat, composé de seize membres; en second lieu, une cohorte de quatre cents fonctionnaires subalternes, espèce de constables ou d'agents de police, chargés de la poursuite des moindres délits et chargés en outre de faire exécuter les arrêts du sénat. De plus, le Vladika organisa une garde à cheval, composée de quinze hommes de choix qu'on distingue à la plume flottant sur leur barrette et qu'on appelle pour cette raison *perianiki* (porte-plumes).

A Cetinié, près du cloître, on voit une maison basse, construite en blocs de pierre, sans ciment, couverte en chaume et divisée en deux compartiments. L'un est une écurie, dans l'autre est un banc adossé à la muraille, un foyer près duquel sont rangés quelques siéges. C'est là que les Monténégrins se réunissent. Ils suspendent derrière eux leurs fusils à des crochets, s'asseoient en cercle l'un à côté de l'autre, le poignard et les pistolets à la ceinture, allument leur pipe et entendent le rapport du secrétaire du prince qui est leur chancelier. Si le prince veut assister à leurs délibérations, le banc de pierre lui est réservé, et pour qu'il y soit plus commodément, on y pose un sac de laine, comme en Angleterre.

Si les sénateurs ont des accusés à juger, c'est là qu'ils les font comparaître, si l'affaire qu'ils ont à traiter doit être longue, on leur fait rôtir un mouton dans leur foyer. Nul d'entre eux ne croira déroger à sa dignité en se levant de sa place pour surveiller les apprêts de son dîner ou attiser les charbons. Le mouton rôti, on le dépèce séance tenante, les sénateurs comme les dieux de l'Olympe réglant les destins de leur petit monde en savourant l'odeur de cet holocauste. Les braves sénateurs ne peuvent étaler un grand luxe, ni se livrer à de pompeux festins. Chacun d'eux ne reçoit pour ses fonctions de législateur et de magistrat qu'une somme de deux cents florins par an (environ quatre cent quatre-vingts francs). Le président qui est un des proches parents du Vladika, reçoit douze cents florins, le vice-président, mille, et le secrétaire du prince, qui est à la fois chancelier et ministre d'Etat, en reçoit huit cents.

Digitized by Google

En instituant ce tribunal suprême, la pensée essentielle de Pierre II était de réprimer les représailles individuelles, les actes de vendetta, en donnant par une sentence judiciaire une légitime satisfaction à ceux qui avaient à se plaindre d'un délit. En même temps, il essayait de corriger les coutumes barbares de son pays, de remplacer par un mode de châtiment plus humain la loi du talion. D'après la nouvelle législation qu'il a cherché à établir, plusieurs des attentats soumis à la juridiction du sénat peuvent être expiés par un emprisonnement temporaire ou par une amende. Pour une blessure grave, le coupable est condamné à une amende de quatre cents florins. Pour un attentat à la pudeur, c'est le même prix.

Mais il est des crimes qui entraînent encore la peine de mort, et là, en dépit des ordonnances du Vladika, subsiste une double difficulté, la difficulté de s'emparer du criminel et la difficulté de mettre sa sentence à exécution.

Souvent un village et plusieurs villages réunis se font un point d'honneur de ne point livrer le meurtrier qui appartient à leur communauté. En pareil cas, la justice en vient à un rigoureux procédé. Elle fait incendier la maison du contumace, elle confisque ses bestiaux. Sans asile, sans ressource, l'*Outlaw* s'enfuit hors de ses montagnes, et il en est plusieurs qui dans cette situation désespérée ont été chercher un refuge parmi les Turcs. Que si malgré cette résistance habituelle le coupable est arrêté, on le conduit en pleine campagne, on le place au milieu d'une centaine d'hommes qui tous doivent tirer à la fois sur lui, de telle sorte que sa famille ne puisse dire à l'un d'eux plus qu'à l'autre : C'est toi qui as tué notre père, ou notre frère, tu nous rendras compte du sang que tu as versé.

Tel est, au milieu du dix-neuvième siècle, l'état judiciaire du Monténégro.

Pour opérer ses réformes, pour pouvoir donner le traitement le plus modique à ses sénateurs, à ses agents cantonnaux, à ses gardes, le Vladika avait besoin d'argent, cet argent il ne pouvait se le procurer que par un impôt, et là se présentait une autre difficulté. Dans leurs traditionnelles pensées d'indépendance, les Monténégrins considéraient l'impôt comme un signe de servile soumission. Quand le Vladika se hasarda à aborder cette difficile question, elle souleva de toutes parts un cri d'indignation. — Quoi! disaient les fiers montagnards, nos pères ne voulaient point payer le harach, nos pères ont versé leur sang pour s'affranchir de cette humiliation. Nous-mêmes que de combats n'avons-nous pas soutenus avec la même résolution. Faut-il maintenant que nous soyons soumis par notre propre prince à un autre harach?

Par l'ascendant de sa dignité de prélat, par ses sages ménagements,

Digitized by Google

Pierre II parvint cependant à apaiser ce mouvement de rebellion, à faire admettre dans les Nahias le règlement d'une contribution territoriale, une contribution qui ferait envier aux marchands de Londres, ou aux marchands de Paris, la loi fiscale de Montenegro.

Toutes les familles du pays sont divisées dans les cadres du percepteur en quatre classes. Celles de la première classe paient par an pour toute espèce de tribut six florins, les autres quatre, puis trois, puis deux, et il en est beaucoup qui ne payent rien.

Cet impôt si minime et souvent difficile à recouvrer, rapporte au gouvernement environ quinze mille florins par année. Le Vladika perçoit en outre un droit sur le sel, sur le poisson, sur la viande sèche, sur le tabac qui en masse s'élève à un million de florins. Il a des propriétés particulières qu'il afferme pour huit cents florins, et un capital placé à la banque de Vienne et de Saint-Pétersbourg, dont les intérêts sont évalués à quinze mille florins.

Son plus grand revenu lui vient de la Russie qui lui paie chaque année fort régulièrement quarante-deux mille florins.

Somme toute, le budget de ces recettes s'élève à peu près à soixante-quinze mille florins, et celui des dépenses publiques est fort restreint. Tous les sénateurs et les autres fonctionnaires payés comme ils le sont, il reste encore au prince, pour son usage personnel, environ trente mille florins (soixante-treize mille francs), ce qui en fait dans son pauvre petit pays un opulent seigneur.

MŒURS ET COUTUMES.

Dans les pages précédentes, j'ai indiqué chemin faisant quelques traits de physionomie des Monténégrins, je voudrais placer dans un cadre spécial une esquisse des mœurs et des caractères de cette population, une esquisse seulement! Je nè suis point né en Arcadie, je ne puis dans le sentiment de mon humble force m'écrier : *Anche io son pittore!* et en aucun cas, il ne me sera permis d'aspirer au tableau complet.

Pour cadre à mon esquisse, je prends une cabane monténégrine, et j'essaierai d'en représenter l'intérieur et le mouvement. Par l'image de la vie individuelle, on arrive à celle de la vie générale. L'homme est un atome dans l'existence d'un peuple. Par la peinture de cet atome on peut se faire une idée de la nuée de moucherons à laquelle il appartient. J'en demande pardon à ceux qui dans leur dignité d'homme se trouveraient offensés de cette comparaison. Mais ne sommes-nous pas tous, grands ou petits, dans le perpétuel tourbillon de l'humanité, de pauvres moucherons flottant au vent de la vie,

Digitized by Google

éclairés un instant par un rayon de soleil et noyés dans une goutte de pluie?

Donc nous voici dans un village monténégrin, c'est-à-dire dans un cordon d'habitations éparses, adossées à un rocher ou égrénées le long d'un coteau, et nous nous arrêtons au hasard devant la première qui se présente à nous. Nul architecte n'en a dessiné la façade, et le maçon qui l'a construite ne s'est pas inquiété de la rectitude de ses angles. Des pierres posées l'une sur l'autre, tant bien que mal, jusqu'à une hauteur de huit à dix pieds, en forment les quatre murs. Un toit en chaume la recouvre. Le toit en tuile est une exception.

Pour entrer là, il n'est pas besoin de tirer le bouton d'une sonnette ou de faire retentir un marteau. La porte est presque constamment ouverte. La porte tient lieu de fenêtre et de cheminée. C'est par là que l'air et la lumière pénètrent. C'est par là que s'échappe la fumée du foyer. Il se peut que cette habitation soit divisée en deux pièces; le plus souvent il n'y en a qu'une sans carreaux, sans plancher, sans lambris. Au milieu est une excavation de quelques pieds de largeur. C'est le foyer. C'est là qu'on se chauffe et qu'on fait cuire les aliments. Autour de ce foyer, pareil à ceux que nos bergers se font en automne dans les champs, sont quelques siéges en bois rustiquement taillés. Çà et là on aperçoit quelques vases en terre, quelques corbeilles où sont placées les provisions, un ou deux bahuts. C'est tout le mobilier. A ceux qui n'ont point de vêtement il ne faut point d'armoire. A ceux qui restent nuit et jour habillés il ne faut point de glace, et l'enfant qui vient au monde dans ce réduit n'a point à redouter l'accident arrivé à la naissance de Tristram Shandy. Il n'y a là ni montre, ni pendule à remonter. Le Monténégrin mesure comme l'Arabe la durée des heures par le cours des astres.

Dans cette étroite clôture, dans cette pièce unique, on peut voir réunis par plusieurs mariages successifs, plusieurs familles, quinze, vingt personnes peut-être, vivant ensemble sous l'autorité du vieillard qui garde autour de lui sa progéniture, tant que son nid est assez grand pour les contenir. Lui-même règle avec un pouvoir absolu les affaires de la maison; lui-même dispose de la main de ses fils et de ses filles.

Sans consulter le goût ou l'inclination de son fils, quand il le voit en âge de se marier, sans même lui faire connaître la fiancée qu'il lui destine, il va trouver le père de celle qu'il a choisie et lui expose sa demande en lui offrant un verre de vin. Si le vin est accepté, l'union est résolue. Le mariage se célèbre en grande pompe, par une quantité de détonations de coups de pistolet et de coups de fusil. Les noces durent quelquefois huit jours. Puis la famille, qui dans cette circonstance solennelle a tué plusieurs moutons et vidé plusieurs tonnelets

Digitized by Google

de vin, rentre dans la sévérité de son régime accoutumé : des galettes de maïs cuites sous la cendre, des pommes de terre bouillies, de temps à autre un peu de viande fumée, tel est le menu de la semaine, et la loi des jours de carême, si nombreux dans la religion grecque, est fidèlement observée.

Dans la famille où elle vient d'entrer, la jeune femme continue la vie de patience, d'humilité et de labeur à laquelle, dès son bas âge, elle a été habituée chez ses parents. L'homme, paré de ses armes, croit assez faire pour la communauté en se tenant prêt à tout instant à partir pour une expédition guerrière, et rejette comme une occupation indigne de lui tout travail manuel. C'est de sa part une œuvre très-méritoire, lorsqu'en pleine paix, quand nulle rumeur de combat, nulle nouvelle de razzia n'arrive jusqu'à lui, il daigne s'appliquer à la culture de ses champs. Le plus souvent ce sont les femmes qui bêchent elles-même le sol, l'ensemencent et en recueillent la moisson. Ce sont elles aussi qui façonnent une partie des vêtements, la robe en laine, les bas et la strukka. Quelques-unes s'aventurent à broder sur les manches de leurs chemises des bouquets de fleurs en fil rouge et bleu. Ce sont les ouvrières par excellence, les artistes, les Arachné de la contrée. Quant au Monténégrin, il ne peut pas même fabriquer les armes dont il est si fier et dont il fait un si fréquent usage. Au besoin, peut-être, il trouvera un moyen de les réparer; au besoin, il réussira aussi à se fabriquer un peu de poudre. Là se borne son industrie. Il a un profond mépris pour toute autre œuvre d'artisan. Le tailleur, dit-il, fait un métier de femme, et dans son ignorance, le forgeron lui apparaît comme l'ingénieux Wieland dans les vieilles traditions du nord, avec une teinte de sorcellerie.

Avec son indolence d'agronome et son défaut d'industrie, la peuplade monténégrine ne peut pas être riche. Ceux d'entre elle qu'on appelle les riches pourraient bien être rangés parmi les pauvres dans plusieurs de nos provinces. Si un orage anéantit la récolte, si une épidémie se répand parmi les bestiaux, c'est un désastre dont les états voisins ressentent infailliblement le contre-coup. En pareil cas, plusieurs familles émigrent, qui de ci, qui de là, quelquefois jusqu'en Servie; d'autres plus hardies cherchent dans une aventureuse razzia une compensation à leur infortune. Chaque fois que la montagne noire est atteinte par une de ces calamités, les habitants des bords du golfe de Cattaro doivent veiller avec soin sur leurs propriétés, et les gens de l'Herzegovine doivent se tenir plus que jamais en garde contre une subite irruption.

Le bétail est la principale ressource des Monténégrins. Ils peuvent vendre aussi divers produits de leurs champs et des poissons qu'ils tirent du lac de Scutari, et des bois de teinture qu'on appelle dans le

Digitized by Google

pays *rugevina* (italien *scotano*), que les navires du golfe transportent jusqu'à Marseille.

Le tableau suivant de leurs ventes et de leurs achats à Cattaro dans le cours d'une année, donnera une idée plus nette de leur situation agricole et mercantile que plusieurs pages de dissertation.

Exportation du Montenegro :

500 têtes de gros bétail, 2,000 moutons, 600 quintaux de mouton fumé, 200 quintaux de poisson, 2,000 tortues, 1,000 porcs, 20 quintaux de chair de porc, 10 quintaux de cire, 30 quintaux de laine, 80 quintaux de suif, 2,000 peaux de mouton, 2,000 mesures de blé, 2,000 mesures de légumes, 8,000 pièces de gibier, 3,000 quintaux de pommes de terre, 15,000 quintaux de bois de teinture, 10,000 charges de bois à brûler, 300 charges de glace.

Importation :

2,000 barils de vin, 500 barils d'eau-de-vie, 20 barils d'huile, 2,000 aunes de toile, 1,000 calottes en laine, 1,000 barettes rouges, 2,000 fichus, 500 couvertures de lit, 30,000 paires de bas, 10 quintaux d'ustensiles en cuivre, 30 quintaux de fer, 1 quintal de cierges, 20 quintaux de riz, 5 quintaux de morue, de la poudre, du sucre, du café, des armes en nombre indéterminé.

En somme, le chiffre des exportations des Monténégrins est beaucoup plus élevé que celui de leurs importations, et il y a tout lieu de croire que plusieurs d'entre eux mettent à l'écart chaque année un bon nombre de zwanziger, car ils ne connaissent que le zwanziger et rejettent dédaigneusement les florins en papier qui ne sonnent point à leur oreille.

Ce sont les femmes qui transportent toutes ces denrées, tandis que l'homme les suit tranquillement les pistolets à la ceinture et la pipe à la main. Il n'est pas rare de voir ces pauvres femmes mettre sur leur tête ou sur leurs épaules une charge de cent à cent trente livres. Avec ce fardeau elles marchent d'un pied léger par les rudes sentiers de leurs montagnes et gravissent et descendent gaiement les rocs escarpés. A certains endroits seulement, là où s'étendent sur une pente inclinée de larges dalles, si elles ont devant elles une mule, elles prendront des deux mains la queue de cette mule et se laisseront glisser avec elle jusqu'à l'extrémité du passage difficile.

Ces femmes qui sont condamnées à une si rude tâche, ces femmes sur lesquelles pèse, on peut le dire, tout le poids de l'existence, et qui gardent tellement envers l'homme la conscience de leur infériorité,

Digitized by Google

que lorsqu'elles s'approchent de lui, c'est pour lui baiser humblement la main; ces femmes sont cependant entourées d'un vrai sentiment de respect. Chacune d'elles peut voyager sans crainte de nuit comme de jour par les routes les plus désertes du Montenegro. Personne n'osera leur faire la moindre injure. Il y va de la vie pour quiconque leur adresserait une parole offensante. Non seulement elles sont ainsi protégées par les mœurs de la tribu, mais elles protégent celui qui les accompagne. Pour l'étranger qui parcourt le Montenegro, une simple femme est la plus sûre escorte.

Ces braves femmes de la montagne noire! avec les allures que leur donne leur pénible travail, elles ne sont pas gracieuses, avec leurs grossiers et sales vêtements, elles ne sont pas séduisantes. Avec leur ignorance, et dans leur état de servilité, il ne leur est pas permis d'aspirer aux honneurs du beau langage, à la vanité du blue stocking. Mais Shakspeare n'aurait pu leur appliquer sa cruelle sentence : *Woman, thy name is frailty.* Sheridan n'aurait pu en conscience placer une de ces timides, honnêtes créatures dans son *École du scandale*, et si jamais le Roi poète, le Roi artiste, le charmant Roi François Ier s'était égaré dans une de ses chevaleresques expéditions jusqu'au sommet du Montenegro, il n'aurait pas trouvé là l'occasion d'écrire avec un diamant sur une vitre :

Toute femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Ces braves femmes ne varient pas, et on peut s'y fier. Dès leur enfance elles sont élevées à une sévère école, à l'école du travail et de la résignation. Nos nouvellistes seraient obligés d'inventer une étrange fable pour pouvoir les faire entrer d'une façon quelque peu plausible dans une des scènes d'amour où ils se plaisent à répandre les lilas et les pervenches, les rayons d'or et les nuages de leur imagination. Un amour romanesque est dans ce pays de nature farouche chose si rare qu'on ne le cite dans les chants populaires que comme un fait merveilleux, et une faute, ce que nous appelons dans nos régions civilisées une faute de cœur, une faute que quelques-uns plaignent, dont beaucoup sourient, entraîne ici un arrêt de mort.

Ces braves femmes! Elles méritent la considération que les fiers Monténégrins leur accordent, elles la méritent bien par leur modestie, par leur dévoûment. Humbles et fidèles compagnes de l'homme, asservies à sa rigoureuse omnipotence, elles pénètrent pourtant dans son cœur bardé de fer, par la vertu de leur douceur; elles l'émeuvent par leur dévoûment: elles s'élèvent même jusqu'à sa guerrière hauteur par leur courage. Dans les occasions graves, on les a vues quitter intrépidement leur foyer pour s'associer aux dangers de leurs frères, de leurs

Digitized by Google

maris. Si elles ne combattaient pas avec le fusil ou le handjar, elles aidaient du moins au combat. Dans le voyage que je viens de faire, j'en ai rencontré plusieurs, qui, au péril de leur vie, portaient des sacs de cartouches et des sacs de balles aux soldats de leur communauté, luttant contre les Turcs sous les murs de Zabliak.

Les traditions monténégrines signalent plusieurs actes de bravoure des femmes. En voici un que je prends textuellement dans un chant populaire intitulé : *la Femme du Montenegro.*

«Un haiduk s'écrie : Ah! je suis maudit! Pauvre Stanitscha, je t'ai vu tomber sans pouvoir te venger. Au fond de la vallée, une femme entend ces paroles, et elle apprend que son mari est mort.

» Aussitôt elle prend ses armes; elle poursuit par le vert sentier les Turcs qui ont tué son époux, quinze Turcs, à la tête desquels est Tschengitsch-Aga.

» Elle arrive jusqu'à l'aga et lui lance une balle dans le cœur, et lui coupe la tête, et l'emporte glorieusement dans son village.

» Alors Fati, veuve de Tschengitsch, écrit à la veuve de Stanitscha: Affreuse chrétienne, tu m'as arraché les deux yeux, tu as tué mon époux. Si tu es une vraie Monténégrine , viens demain seule sur la frontière ; je serai là seule aussi, et nous combattrons l'une contre l'autre, et l'on verra laquelle de nous deux est la plus vaillante.

» La chrétienne se dépouille de sa robe de femme; elle prend les vêtements, les pistolets, le yatagan de l'aga, s'élance sur le bon cheval qu'elle lui a enlevé.

» Puis elle se met en marche, et au détour de chaque sentier, et près de chaque roche elle s'écrie : Mes frères du Montenegro, ni tirez pas sur moi; je ne suis pas un Turc, je suis une fille de la montagne noire.

» Mais lorsqu'elle est sur la frontière, elle s'aperçoit que la perfide Musulmane s'est fait accompagner d'un soldat monté sur un puissant cheval noir.

» Elle se précipite intrépidement à sa rencontre, elle lui lance deux balles dans le cœur, elle lui coupe la tête.

» Puis elle s'empare de la lâche Musulmane et l'emmène dans sa demeure pour bercer ses petits enfants; et, après l'avoir employée quinze ans à son service, elle lui rend la liberté. »

L'existence à laquelle la femme de Montenegro est astreinte altère bientôt la fraîcheur de sa jeunesse, lui ride, lui bronze le visage, et, en revanche, lui donne une force extraordinaire. Près de devenir mère, cette femme continuera tranquillement, s'il le faut, ou ses longues marches, ou quelque autre de ses travaux. En pleine campagne, loin de tout aide et de tout secours, saisie par les douleurs de l'enfantement, si elle s'affaisse dans son effort, ce ne sera qu'un instant. Bien-

Digitized by Google

tôt elle se relèvera, enveloppera son enfant dans un pan de sa robe et l'emportera chez elle. Que si elle vient à tomber malade, il faut qu'elle souffre patiemment son mal, en attendant qu'il plaise à Dieu d'y mettre fin. Il n'y a dans tout le pays pas un médecin et pas une apparence de pharmacie. Les Monténégrins s'entendent seulement assez bien, dit-on, à panser les plaies. Quant aux autres accidents, ils les traitent, pour la plupart, avec des infusions d'eau-de-vie. Ils sont, du reste, malgré leur christianisme, superstitieux fatalistes comme les Turcs. Ils croient que le moment précis de leur mort étant fixé d'avance, ils essaieraient en vain de le retarder. De là vient une partie de leur intrépidité dans les expéditions. Si c'est là, se disent-ils, qu'ils doivent périr, nulle timide précaution ne les sauvera, et si leur jour n'est pas encore venu, ils peuvent se jeter sans crainte au-devant des balles.

A côté de la génération qui s'est élevée dans ces rudes habitudes et cette ardeur guerrière, la génération nouvelle grandit de la même sorte dans le même éloignement des idées de civilisation.

Au fond du Nord, en pleine Laponie, on rencontre des prêtres éclairés, des hommes qui ont fait de sérieuses études à l'Université d'Upsal ou de Christiania, qui, dans leur vie courageuse de missionnaires, dans leur vie nomade, s'en vont d'habitation en habitation répandre les germes de l'instruction. Sous la tente enfumée de la famille laponne, il y a des livres élémentaires, il y a des enfants qui apprennent à les lire.

Dans le Montenegro, rien de semblable. Pas un établissement d'éducation, pas une corporation de maîtres. Pierre II avait fondé deux petites écoles; déjà elles sont abandonnées, et son successeur ne parait pas songer à les relever de leur rapide décadence. Il existe dans le pays environ quinze moines et deux cents prêtres, mais ces hommes ne sont pas en état de se faire les instituteurs de leur communauté. Les plus habiles d'entre eux ne connaissent que leur rituel, et il en est un grand nombre qui ne savent pas même lire. Fils de popes, ils ont appris de leur père la pratique des cérémonies religieuses; ils ont reçu avec cette science la consécration du vladika et sont devenus popes à leur tour. Au reste, ils vivent de la même vie que les autres Monténégrins, cultivent leurs champs, vont vendre à Cattaro leurs bestiaux, et, le pistolet à la ceinture, le fusil à la main, conduisent eux-mêmes leurs provisions à la razzia. Il en est qui, pour augmenter leurs ressources, se font cabaretiers et débitent à tout venant flacons de vin et flacons d'eau-de-vie, sans s'inquiéter des principes de tempérance qu'il est de leur devoir d'enseigner. Vêtus comme les paysans de leur village, et comme eux toujours armés, ils déposent seulement leurs armes à la porte de la chapelle, quand ils vont célébrer l'office divin, mais se hâtent de les reprendre dès qu'ils l'ont achevé.

Digitized by Google

Donc, il faut rayer de la vie du jeune Monténégrin toute étude littéraire, toute notion scientifique, tout, jusqu'au plus simple livre de lecture, jusqu'à l'abécédaire de cette riche, sonore, mélodieuse langue serbe, qui est sa langue maternelle. Mais ses yeux et son intelligence s'éveillent à la vue des armes suspendues aux parois de la cabane ou brillant à la ceinture de son père. Dès son bas âge, il portera un poignard à la courroie qui lui serre les flancs. Au-dehors de sa demeure, il s'exercera à sauter des fossés, à lancer en l'air de lourdes pierres. Au-dedans, il s'essaiera à porter, à manier le fusil de son père. Assis en silence à son foyer, il entendra raconter les luttes glorieuses de sa tribu, les batailles dans lesquelles sa famille elle-même s'est signalée. Il écoutera les éloges pompeux que l'on donne aux braves, et les termes de mépris dont on flétrit ceux qui fuient le sort des combats. Puis de temps à autre viendra l'homme à la guzla, le scalde du district, l'homme ambulant de la peuplade primitive, qui, par ses chants, donnera une nouvelle émotion à cette enfantine imagination. C'est là son éducation, c'est là sa poésie et ses chroniques. C'est là le mobile de sa pensée et la première conception de sa destinée. Que si sa famille a subi une injure, que si elle garde le souvenir d'un attentat qui n'a point encore été suffisamment châtié, c'est bien une autre histoire, une histoire qu'il entendra narrer dans ses moindres détails avec une ardente animation, qu'on lui répétera à diverses reprises depuis le commencement jusqu'à la fin, qu'on lui infusera comme une violente boisson goutte à goutte dans la mémoire, avec le sentiment d'une perpétuelle récrimination et le rêve sanguinaire de la vendetta.

La loi de la vendetta, c'est l'ancienne loi du talion : œil pour œil, dent pour dent, la sauvage expression de l'homme qui dans l'impétuosité de sa passion s'érige lui-même en juge de son offense, l'instinctive corruption d'une idée d'expiation, le code individuel des sociétés primitives, avant le code collectif des peuples policés.

Les sociétés barbares qui faisaient entrer cette loi cruelle dans leurs mœurs l'ont peu à peu repoussée, effacée, abolie à mesure qu'elles arrivaient à un plus haut degré d'intelligence et par là à de plus rationnels moyens d'ordre et d'équité.

Les Monténégrins l'ont conservée dans toutes sa plénitude, et le dirai-je, dans toute sa religion. Oui, ils se font un devoir religieux de ne point effacer sur les marbres de leur pensée l'injure qu'ils ont subie, jusqu'à ce qu'ils aient eux-mêmes rendu cette injure à ceux qui la leur ont infligée, jusqu'à ce qu'ils aient lavé leur tache de sang avec un autre sang.

Il a été dit, il a été imprimé par des écrivains dont je respecte le talent et dont j'admets pleinement la sincérité, que Pierre II, ce noble Vladika, était parvenu à comprimer dans le Montenegro le fougueux

Digitized by Google

entraînement de la vendetta. Je crois que ces écrivains se sont fait sur cette question une trop prompte illusion. Je crois que je suis dans le vrai en relatant un tout autre ordre de choses.

Je suppose un fait dramatique, un fait très-facile à admettre dans l'orageuse existence des Monténégrins. Un homme est tué, soit par accident, soit par intention déterminée. Le meurtrier est découvert, et son nom gravé en caractères ineffaçables dans la mémoire de la famille à laquelle une balle a enlevé un frère ou un époux, dans la mémoire des gens de son village, de son canton. Si l'homme qui a été ainsi frappé d'un coup fatal n'a pas d'enfants, dans le cœur de son frère aîné ou à son plus proche parent, la balle qui l'a fait tomber ouvre par contre-coup une plaie qu'il ne sera pas aisé de fermer. S'il est marié, sa veuve ira lui enlever son vêtement ensanglanté, et d'une main fébrile l'agitera comme une robe de César aux yeux de ceux qui doivent le venger. Si un de ses fils est assez fort déjà pour la comprendre, elle lui dira : Voici le signe indélébile du crime qui t'a ravi ton père, et là-bas est celui qui a commis ce crime. Si ce fils est encore trop jeune, elle-même prononcera pour lui le serment qu'un jour il doit accomplir, et le lui fera plus tard prononcer de telle sorte qu'il ne pourra l'oublier. — Quel âge as-tu? demandait-on un jour à un petit Monténégrin. — Dix ans. — Ton père n'est-il pas mort? — Non, il n'est pas mort, il a été tué. Et moi je le vengerai. Ma mère et mon oncle le pope me l'ont fait jurer.

Du moment qu'un meurtre a été commis dans ce pays, il y a là deux hommes constamment occupés l'un de l'autre, l'un qui épie l'occasion d'atteindre son ennemi, l'autre qui cherche à l'éviter. Par diverses circonstances la vendetta peut être retardée pendant des années entières, mais elle est certaine, et si dans un de ces délais le coupable venait à mourir, sa mort n'apaiserait point un inflexible ressentiment, sa dette de sang retomberait sur ses parents. Le Monténégrin et le slave des Bouches du Cattaro, non moins vindicatif que le Monténégrin, n'est pas même sûr en se réfugiant sur une terre étrangère d'échapper à l'arrêt qu'il a encouru. Il y a quelques années, un Bocchese, établi à Constantinople, apprend qu'un de ses frères, habitant sur les bords du golfe, a été tué. Il revient dans son pays, sous le prétexte d'y régler quelques affaires d'intérêt, et un soir lance une balle dans la poitrine du meurtrier de son frère. Puis il s'en retourne tranquillement dans sa maison de Constantinople. Peu de temps après, un des parents de celui qu'il avait frappé à mort le suivait dans cette ville, et d'un coup de poignard le renversait à ses pieds.

La vengeance accomplie éveille parmi ceux qu'elle a frappés une autre pensée de vengeance. De représailles en représailles, la lutte

Digitized by Google

individuelle entraîne souvent dans ses fureurs des familles nombreuses, parfois des nahias tout entières. Alors éclate la guerre des clans, alors il s'établit entre les hostiles communautés un compte de plaies, de fractures et de coups mortels, aussi strictement tenu que le livre en partie double du négociant le plus exact : « Nous devons quelques membres cassés à cette nahia, disent les gens d'un district, mais elle nous doit deux têtes », et jusqu'à ce que ces deux têtes soient tombés la paix n'est pas facile à faire.

Il y a cependant un autre mode de règlement pour ces terribles comptes de vendetta qui se transmettent comme une créance inaliéble d'une génération à l'autre, et n'admettent aucune faillite. Il y a comme dans les anciennes lois gauloises un tarif en argent pour chaque blessure, pour un membre brisé, pour un coup de tuyau de pipe qui est considéré comme une des plus irréconciliables injures et même pour un cas de mort. Mais il en coûte cher pour arriver par l'emploi de cette taxe pécuniaire à un accommodement, et ce qui coûte le plus aux fiers Monténégrins, c'est bien moins, si pauvres qu'ils soient, la somme qu'ils doivent débourser en pareil cas que les formalités dont ils sont obligés de subir l'humiliation pour opérer leurs transactions. Car, lorsqu'un Monténégrin a commis un meurtre, il ne s'agit pas pour lui seulement de dire à ceux qui s'apprêtent à venger ce crime : La mort d'un homme est évalué à cent vingt ducats, voici cent vingt ducats, donnez-moi la main, nous sommes quittes. Non, la passion de la vendetta ne s'escompte pas ainsi, et pour en venir à un véritable accord, il faut de longues cérémonies. Il faut d'abord que le meurtrier envoie une députation au plus proche parent de sa victime, pour lui demander une suspension d'hostilité. Cette députation, dont l'entreprise a déjà été préparée d'avance par d'officieux intermédiaires, se compose de gens graves, de prêtres et de vieillards qui par la dignité de leur caractère témoignent de l'importance qu'on attache à leur mission.

La trève étant accordée, le meurtrier doit envoyer à la famille de sa victime d'autres députés, qui vont demander pour lui la liberté de paraître devant elle, afin qu'il acquière par son public amendement son plein et entier pardon. A ces nouveaux délégués sont adjointes des femmes portant sur leurs bras des enfants non baptisés. Les femmes représentent ici le signe pacifique de la branche d'olivier, et elles doivent prier les parents du mort de vouloir bien servir de parrains aux enfants qu'elles tiennent sur leur sein, ce qui est regardé comme un grand témoignage de distinction.

Tous les préliminaires de la paix étant ainsi réglés, le coupable se met en route avec ses parents pour accomplir son dernier acte d'expiation. A la porte de leur habitation sont réunis ceux qu'il a résolu

Digitized by Google

de pacifier. Lorsqu'il arrive devant eux, il tombe à genoux, la face contre terre, portant à son cou le fusil ou le poignard avec lequel il a commis son meurtre. En ce moment, le chef de la famille en deuil hésite encore sur le parti qu'il doit prendre. La vue de celui qui a égorgé son père ou son frère réveille dans son cœur une orageuse pensée. A la flamme qui jaillit de ses yeux, à la contraction de ses traits, on voit qu'il est en proie à une crise douloureuse, qu'il lutte avec peine contre une farouche impulsion.

Cependant, les amis, les vieillards, les prêtres qui l'entourent lui parlent à l'oreille, et le conjurent, au nom de Dieu, au nom de Saint Jean, le grand saint de la religion grecque, de mettre un frein à son juste ressentiment. Après quelques instants d'une lutte intérieure plus ou moins vraie, plus ou moins simulée, il s'approche du criminel repentant, lui enlève le fatal instrument de mort et le jette à ses proches, qui aussitôt le brisent en morceaux ; puis il donne une affectueuse accolade à celui qui devait être à jamais son ennemi, et l'invite à venir s'asseoir à table avec lui.

Le dîner est préparé d'avance aux frais du meurtrier. On y porte plusieurs toasts à la prospérité des uns, au bonheur des autres, à la perpétuelle union des Nahias. Au cinquième toast, le meurtrier dépose dans un vase les quatre cents florins qu'il est convenu de payer, et y ajoute un zwanziger pour chacun des parents de son hôte. Dans l'opinion des Monténégrins, c'est par son témoignage de repentir que l'assassin expie son crime. Son argent n'est reçu que comme une compensation au dommage matériel qu'ils subissent par la perte de l'un d'entre eux, comme un secours obligé pour sa veuve ou ses enfants, et quelquefois même cet argent n'est pas accepté.

Si humiliant que soit dans ses longues formalités cet acte d'expiation, souvent il ne suffit pas pour amortir la vraie traditionnelle pensée de la vendetta, pour dominer les féroces ressentiments du belliqueux Monténégrin.

Un officier russe, M. Broniewski, adjoint, en 1806, à l'expédition de l'amiral Siniavin au golfe de Cattaro, a fait une peinture des Monténégrins dans laquelle il flatte, ce nous semble, un peu trop aux dépens de la France les alliés de l'escadre du Tzar ; mais la commémoration de cette guerre a pour nous un intérêt national, et dans l'immuabilité du caractère monténégrin à cinquante ans de distance, cette peinture est restée si vraie, sauf les détails de circonstances qui s'y trouvent joints, qu'on peut la citer comme une image dessinée de nos jours, au beau milieu des Nahias.

Le Monténégrin, dit M. Broniewski, est toujours armé, et jusque dans ses plus pacifiques occupations, porte un fusil, des pistolets, un yatagan et des cartouches. Il emploie ses heures de loisir à tirer à la

Digitized by Google

cible. Dès son enfance, il s'est livré à cet exercice. Dans ses jeux reparaît toujours le cachet de la vie militaire, et il devient un très-habile tireur. Endurci par les fatigues, accoutumé aux privations, il peut supporter aisément les rigueurs d'une longue et pénible marche.

Les Monténégrins, en s'appuyant sur le canon de leur fusil, sautent de larges fossés et franchissent des précipices sur lesquels, pour d'autres soldats, il faudrait nécessairement jeter un pont. Ils gravissent avec une prodigieuse facilité les rocs les plus escarpés, et supportent avec une patience étonnante la soif, la faim et toute autre espèce de souffrances. Quand ils ont mis en déroute une troupe ennemie, ils la poursuivent de telle sorte que par leur célérité ils suppléent à la cavalerie, impossible dans cette région montagneuse.

Comme les chevaliers de Malte, ils sont toujours en guerre avec les Turcs. Constamment en garde dans leurs étroits défilés, s'ils sont attaqués par une troupe si forte qu'ils ne puissent l'arrêter à l'entrée de leur pays, ils brûlent leurs maisons, enlèvent leur récolte, leurs bestiaux, et laissent cette troupe s'avancer dans l'intérieur de leurs montagnes, puis tout à coup se précipitent sur elle avec la rage du désespoir.

Dans un cas de péril général pour leur contrée, ils oublient tout sentiment de haine ou d'intérêt personnel, se rallient ensemble à la voix de leur chef et regardent comme une grâce de Dieu l'honneur de mourir sur le champ de bataille.

C'est dans ces occasions qu'ils se montrent comme de nobles guerriers, mais dans les limites de leur région, ils agissent souvent comme de vrais barbares. Ils apportent, dans leurs expéditions guerrières, des idées que les peuples civilisés frappent de la plus vive réprobation : ils se font une joie de couper les têtes de l'ennemi dont ils s'emparent et n'épargnent que celui qui se rend volontairement. Tout ce qu'ils peuvent capturer est considéré par eux comme une légitime propriété, comme une juste récompense de leur courage. Dans leur lutte acharnée, ils se défendent jusqu'à la dernière extrémité et jamais ne demandent merci. Si l'un d'eux est si grièvement blessé qu'il ne ne puisse se tenir debout, ses camarades lui coupent eux-mêmes la tête pour l'enlever à l'ennemi.

En un de nos combats, dit M. Broniewski, un de nos officiers étant tombé sur le sol, épuisé de fatigue, un Monténégrin s'approcha de lui et tirant son poignard : « Vous êtes brave, lui dit-il, et vous devez désirer que je vous décapite; faites un signe de croix, faites votre dernière prière, et en un clin d'œil tout sera fini. » A cette proposition, qui ne lui souriait nullement, l'officier recouvra assez de force pour pouvoir se relever, et le charitable Monténégrin, qui s'imposait le pieux devoir de lui trancher la tête, l'aida à rejoindre son détachement.

Digitized by Google

Comme les Circassiens, les Monténégrins se jettent sans cesse sur les terres de leurs voisins pour en enlever le bétail, et considèrent ces rapines comme des actes de chevalerie. Supérieurs par leur nature belliqueuse à toutes les peuplades qui les environnent, ils continuent intrépidement leurs déprédations sans s'inquiéter des menaces du Divan, et répandent autour d'eux la terreur.

Des armes, un morceau de pain avec quelques gousses d'ail, un peu d'eau-de-vie, un vieux vêtement et deux paires de grossières sandales, voila tout ce qu'il leur faut pour entrer en campagne. Ils ne cherchent aucun abri contre le froid ni contre la pluie, et quel que soit l'état de l'atmosphère, ils dorment tranquillement par terre, enveloppés dans leur strukka. Trois à quatre heures de repos leur suffisent; le reste du temps, ils l'emploient à de continuels exercices.

On dirait qu'ils ne peuvent supporter avec calme la vue de l'ennemi, et il n'est pas possible de les tenir dans le corps de réserve. Quand ils ont épuisé leurs cartouches, ils prient un officier de leur en donner d'autres et s'élancent aux premières lignes. Si nul ennemi n'est en vue, ils se mettent à chanter, à danser ou se livrent au pillage. En cela, ils sont passés maîtres, quoique ils ne connaissent pas les noms imposants de contribution, réquisition, emprunt forcé. Ce qu'ils font, ils l'appellent simplement pillage et n'hésitent pas à l'avouer.

Voici quelle est habituellement leur façon de combattre. S'ils sont en grand nombre, ils se cachent dans des ravins et envoient en avant des tirailleurs, qui attirent l'ennemi dans une embuscade; là, ils le cernent et l'attaquent avec le glaive plutôt qu'avec l'arme à feu, car ils comptent sur leur force et leur bravoure. S'ils sont en petit nombre, ils se portent sur les rocs élevés et appellent leurs adversaires au combat en les injuriant. C'est par surprise et pendant la nuit, qu'ils aiment à faire leurs expéditions. Si faible que soit leur cohorte, ils finissent par fatiguer l'ennemi en le harcelant constamment. Aux postes avancés, les meilleurs voltigeurs français étaient tués par eux, et les officiers étaient obligés de garder leurs soldats sous la protection du canon dont les Monténégrins n'aimaient pas à s'approcher. Cependant ils finirent aussi par le braver, et, soutenus par l'infanterie russe, se jetèrent sur les batteries.

La tactique principale du Monténégrin est de se poser en tirailleur. Masqué par une pierre, par un arbre, par le bord d'un ravin, penché sur le sol, il échappe aux balles de son antagoniste, et jette le désordre dans une troupe régulière par ses rapides et adroits coups de fusil. Tous les Monténégrins ont une rare habileté à mesurer d'un coup d'œil les distances et à choisir un terrain avantageux. Ils combattent ordinairement en se retirant, et les Français, trompés par cette fuite apparente, tombaient souvent dans une embûche. On peut dire qu'ils

Digitized by Google

flairent l'ennemi : ils le découvrent à une distance où l'on peut à peine, à l'aide d'une longue-vue, reconnaître ses mouvements. Leur étonnante intrépidité triompha souvent de la fermeté des vieux bataillons de France. Ils les attaquaient en face, sur les flancs, et réussissaient à les rompre en s'abandonnant à l'impétuosité de leur courage, sans se laisser effrayer par la décharge d'une infanterie redoutable. Deux d'entre eux ayant été faits prisonniers, le général Lauriston voulait les envoyer à Paris; mais l'un d'eux se brisa la tête contre un mur, et l'autre se laissa mourir de faim.

« Hors de leurs montagnes, ajoute M. Broniewski, les Monténégrins sont cependant pour une troupe régulière de très-incommodes auxiliaires. Comme ils ont l'habitude de tout détruire par le fer et par le feu, ils ne peuvent rester longtemps en campagne. Par leur défaut d'ordre, ils nous enlevaient le succès qu'ils nous aidaient à remporter par leur courage. Pendant le siége de Raguse, il ne fut pas une seule fois possible de savoir combien d'entre eux étaient sous les armes. Les uns s'en allaient dans leurs montagnes, emportant leurs dépouilles; d'autres venaient prendre leur place, et après avoir combattu pendant quelques jours avec une prodigieuse ardeur, s'en retournaient aussi pour mettre en sûreté quelque misérable butin dans leur demeure. Avec eux, il est impossible de songer à une expédition lointaine, impossible de songer à une entreprise importante; mais comme tirailleurs, par la justesse de leur coup d'œil, par la célérité avec laquelle ils chargent leurs armes, ils peuvent rendre les plus grands services. Au nombre de cent ou cent cinquante, ils ne craindraient pas d'attaquer, en se dispersant de côté et d'autre, une colonne de mille hommes.

» Dans une bataille, on ne peut suivre de l'œil leurs manœuvres que par le mouvement de leurs étendards. Quand ils ont découvert le côté faible de la disposition d'une légion, ils se l'annoncent l'un à l'autre par des cris perçants, se rallient à ce signal et se précipitent avec fureur sur le point vulnérable, puis reviennent de cette attaque, poussant d'autres cris et portant suspendues à leur cou les têtes qu'ils ont coupées. C'est un effroyable spectacle. »

A ce tableau de la peuplade belliqueuse, M. Broniewski a oublié d'ajouter un trait qui, à lui seul, est toute une scène d'un étonnant caractère. Quand un Monténégrin est mécontent de la conduite de son fils : « Malheureux, lui dit-il, en le regardant avec une douloureuse appréhension, tu seras puni de tes vices et de ta désobéissance, tu mourras dans ton lit. »

X. MARMIER.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

DEUX MÉSALLIANCES.

(Suite*.)

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

IV.

UN BEAU MARIAGE.

Le lendemain du jour qui semblait avoir fixé son sort, Anna, fatiguée, n'avait point encore quitté son lit : elle sommeillait, puis s'éveillait un moment pour fermer de nouveau les yeux, de sorte que ses rêves et ses rêveries se confondaient et se continuaient les uns les autres. Et toujours elle avait devant ses regards la figure pâle et triste d'Arthur de Mobray, tel qu'il lui était apparu, en face de l'abbaye en feu, sombre et menaçant comme le génie de l'incendie. Elle se rappelait à demi ses paroles amères, et, sans en comprendre entièrement le sens, elle voyait qu'un grand péril la menaçait, ou plutôt les menaçait tous deux, car déjà elle mêlait, sans s'en apercevoir, cette destinée à sa destinée, et sa pensée ne pouvait se fixer sur elle-même sans se reporter à l'instant sur Arthur.

Elle était encore dans cet état fatigant qui tient du sommeil et de de la veille, lorsqu'elle vit s'ouvrir la porte de sa chambre, sa mère

* Voir le présent volume, page 221.

Digitized by Google

entra avec un air plus grave que de coutume, ferma la porte à double tour et vint s'asseoir à côté du lit. Pour la première fois il y avait de l'embarras entre elles. Anna ne se souvint que par réflexion qu'elle devait embrasser sa mère; celle-ci lui rendit ses caresses d'un air distrait, puis après s'être recueillie, elle prit la main de sa fille.

— Vous savez, ma chère Anna, si je vous aime, lui dit-elle; depuis de longues années je ne vis que pour vous et votre sœur. J'ai cherché à rendre votre enfance aussi heureuse que me l'a permis ma chétive fortune. Je vous ai donné une éducation aussi brillante qu'elle aurait pu l'être, si notre position n'avait pas été détruite par la mort prématurée de votre père. Maintenant il ne me reste plus qu'un devoir de mère à remplir; c'est de vous placer au rang où votre esprit et votre beauté vous appellent. Oui, Anna, laissez-moi vous dire que vous êtes belle. Vous êtes ce que j'étais à votre âge. Lorsque je vous regarde, il me semble me voir à cette époque où, fière de ma beauté, je l'emportais sur toutes mes rivales, adorée, entourée d'hommages et d'amour. Mais le temps passe vite, oh! bien vite. Il faut donc en profiter pour s'assurer une haute position dans le monde, une belle fortune. Votre mère a songé à tout cela, Anna; dans un mois je vous marie, et l'homme le plus riche et le mieux né de cette province, M. le comte de Glandevez, doit venir aujourd'hui même me faire la demande en forme de votre main.

Madame de Saiseval ajouta encore quelques réflexions banales sur les avantages des richesses, et elle parcourut la liste des félicités qu'elles donnent, liste qui commence par le bonheur d'avoir des diamans et se termine par le bonheur d'avoir voiture, car les béatitudes des mères qui marient leurs filles ne ressemblent guère aux béatitudes indigentes de l'Evangile. Elle aurait pu continuer à parler longtemps encore, sans qu'Anna songeât à l'interrompre. Le mot seul de mariage l'avait troublée, émue, effrayée; mais quand sa mère eut prononcé le nom de l'homme qu'elle lui destinait, un froid mortel courut dans ses veines.

Madame de Saiseval rencontrait dans le cœur et l'esprit d'Anna les sentiments et les idées qu'elle-même y avait semés et qui se soulevaient de toutes parts contre son projet favori. On l'a dit, pendant toute la durée de l'Empire, elle avait accoutumé sa fille à voir dans son avenir une de ces jeunes et belles figures de victorieux, que les champs de bataille de Napoléon nous montraient à cette époque entre deux guerres. Pendant les premiers moments de la Restauration, la veuve partageant l'illusion de ceux qui croyaient le retour de l'exilé de Sainte-Hélène inévitable, n'avait point cherché à effacer de l'esprit d'Anna les impressions qu'elle y avait fait naître. Sans doute, elle parlait bien, depuis quelque temps, des avantages des richesses, de l'im-

Digitized by Google

portance d'un grand nom, et le mariage de raison et de convenance avait pris, dans sa bouche et dans ses louanges, la place qu'occupait naguère le mariage d'enthousiasme, fondé sur l'estime et l'admiration inspirées par un beau caractère. Depuis que les aigles avaient reployé leurs ailes dans la cage de Saint-Hélène, elles volaient moins haut dans les idées et la conversation de madame de Saiseval. Mais Anna, qui avait l'âme plus fièrement trempée, n'avait pu renoncer si facilement à une manière de voir et de sentir qui était devenue pour elle une seconde nature. En outre, depuis la chute de l'Empire, tout ce mouvement de renaissance poétique, qui marquait les premières années de la Restauration, était venu jusqu'à cette jeune âme, qui s'exaltait à la lecture des derniers ouvrages de madame de Staël, et des premiers vers de Byron, de Casimir Delavigne et de Victor Hugo. L'esprit de liberté qui se levait alors dans tant de nobles cœurs, soufflait sur cette jeune imagination, naturellement tournée vers tout ce qui était grand et beau. Elle ne faisait que changer d'enthousiasme. Les derniers tintements de la gloire militaire expiraient, pour elle, dans les premiers chants de la poésie et dans les premiers accents de la liberté. C'était par l'estime et l'admiration que l'amour devait entrer dans un cœur ainsi disposé. Or, il faut avouer que le comte de Glandevez, avec sa figure froide et compassée, son caractère anguleux, son cynisme, ses ridicules et ses petitesses, s'éloignait singulièrement du type un peu idéal que s'était fait Anna du mariage, grâce à une éducation qui avait peut-être beaucoup contribué à l'impression produite sur elle par M. Mobray, dont les dehors étaient si brillants. On l'avait élevée pour la poésie du mariage, et puis brusquement, sans transition, on lui proposait de sauter à pieds joints dans la prose; et quelle prose que le comte de Glandevez! Depuis sa plus tendre enfance on lui avait fait commencer un roman, et, aujourd'hui, on lui proposait pour dénouement une règle de trois!

Le vieux comte de Glandevez pour mari, à elle qui avait le cœur rempli de l'image d'Arthur! Cette idée détruisait tous ses rêves de bonheur, elle révoltait tous les sentiments nobles et généreux qu'elle nourrissait dans son âme, elle renversait tous les projets d'avenir qu'elle avait formés en secret, sans se les avouer à elle-même, car il y a, dans le cœur d'une jeune fille, de ces mystères qu'elle soupçonne sans oser les approfondir, un sanctuaire à la porte duquel sa pensée elle-même demeure longtemps, comme si elle craignait de le profaner. Par moment il lui semblait qu'elle était abusée par un rêve bien noir, par un lourd cauchemar, ou bien que c'était une cruelle ironie de sa mère qui voulait l'éprouver, tant cette idée d'un mariage entre elle et le comte de Glandevez lui semblait étrange, incroyable, impossible! Mais lorsqu'elle levait les yeux sur madame de Saiseval,

Digitized by Google

et qu'elle rencontrait son regard grave attaché sur elle avec une expression de sévérité, elle ne pouvait plus douter que sa mère eût parlé sérieusement.

Anna n'était pas une de ces jeunes filles tremblantes qui cèdent par faiblesse et obéissent par timidité. La tournure de son esprit était romanesque, grâce à l'éducation qu'elle avait reçue, mais son caractère était ferme et résolu. Elle sentait que c'était le bonheur de toute sa vie qui était en jeu, elle voulut le défendre, lorsqu'au moment où elle allait parler sa mère lui ferma la bouche.

— Mon Anna, je sais tout ce que tu vas me dire. Crois-tu que ta mère ne lise pas dans ton âme mieux que toi-même? Penses-tu que hier je n'ai pas remarqué ton trouble, ta pâleur? Mais il faut laisser de côté ces enfantillages. J'ai trouvé pour toi un parti magnifique, un beau nom, une fortune considérable. Voilà l'histoire de la vie, le reste n'en est que le roman. Si à ton âge j'avais eu une mère comme tu en as une, je n'aurais pas fait le pire de tous les mariages, un mariage d'inclination. Il faut que mon exemple et mon expérience te servent à quelque chose. Tu seras plus heureuse que moi, mon Anna, et je n'en suis point jalouse.

Au moment où madame de Saiseval avait parlé de la nuit de la veille, le sang était monté au front de la jeune fille avec violence; elle apprenait que le secret qu'elle se cachait à elle-même était découvert; mais, en entendant les dernières paroles, elle devint pâle comme la mort. Il lui semblait que sa mère venait de prononcer un blasphème. Regretter d'avoir épousé son père, parce qu'il était pauvre! L'âme élevée d'Anna ne pouvait comprendre un pareil sentiment. Cette tendresse filiale qu'elle avait conservée pour monsieur de Saiseval, dont les adieux étaient encore présents à sa pensée, lorsque, partant pour sa dernière campagne, il l'avait prise dans ses bras, elle petite fille, et déjà sur son beau cheval, l'avait redemandée à sa gouvernante pour l'embrasser encore une fois, cette tendresse filiale s'était révoltée dans son cœur. Elle regardait le portrait de son père, suspendu dans son alcôve, avec l'expression d'une tendre pitié; et, faut-il le dire, elle méprisait presque sa mère.

Celle-ci ne s'apercevait point de ce qui se passait dans le cœur de sa fille. Cependant, impatientée de son silence, elle éleva la voix; et, pour la première fois, s'armant contre elle de sévérité, elle lui déclara que ce mariage était une chose irrévocablement arrêtée, qu'il ne lui restait plus qu'à se soumettre et à se préparer à recevoir dès le même jour le comte de Glandevez.

Pour toute réponse, Anna baissa tristement les yeux, et deux larmes tombèrent le long de ses joues. Madame de Saiseval sortit sans essayer de la consoler. Etait-elle donc mauvaise mère? Non, mais elle voulait

Digitized by Google

que sa fille fût heureuse à sa manière; et, comme à l'âge où elle était arrivée, l'opulence lui paraissait la source la plus sûre ou plutôt la seule source de bonheur, elle se persuadait que c'était rendre Anna heureuse que de la rendre riche. Elle lui arrangeait une destinée d'après ses propres idées et ses propres goûts, et n'oubliait qu'une chose : c'est qu'Anna avait des idées et des goûts opposés; ce qui était bonheur pour la mère, devenait donc malheur pour la fille. Ce raffinement d'égoïsme que l'on rencontre jusque dans l'amour maternel, est la source de tous les sophismes de l'esprit et du cœur. Rarement nous nous mettons à la place de ceux que nous aimons; le despotisme de notre amitié veut, au contraire, les mettre à la nôtre. Peut-être y avait-il aussi au fond de l'âme de madame de Saiseval un sentiment qu'elle ne s'avouait pas à elle-même. Elle aimait passionnément Anna, et toute affection passionnée est jalouse. Un mariage d'inclination lui donnait un rival; un mariage de raison lui laissait la première place dans le cœur de sa fille.

L'aspect de la petite maison de Châteauneuf, où avaient si longtemps habité le bonheur et l'union, était bien changé depuis la fatale nouvelle de ce grand mariage. Anna était triste et pensive; Marie, toute malheureuse du malheur d'Anna, passait les journées à pleurer avec elle. Elle avait essayé d'intercéder en sa faveur; mais madame de Saiseval lui avait imposé silence, en lui disant que sans doute elle était jalouse du bonheur de sa sœur aînée. Les journées s'écoulaient longues et monotones, et à peine si quelques paroles s'échangeaient entre la mère et les deux filles; elles n'auraient pu parler que d'un seul sujet, et sur ce sujet elles ne s'entendaient pas. Tous les jours, à sept heures du soir, la voiture du comte de Glandevez s'arrêtait à la porte; il prolongeait sa visite pendant deux heures; à neuf heures précises il prenait congé, comme si l'aiguille, par un mouvement mécanique, l'eût arraché de son fauteuil. Une seule fois il les quitta cinq minutes avant le moment ordinaire, et Marie qui avait encore quelques éclairs de gaieté, ne manqua pas de dire à Anna que certainement le comte commençait à ne plus songer à elle, puisqu'il commettait d'aussi graves infractions à la discipline de galanterie qu'il s'était imposée. Quant à Mobray, sur quelques mots de madame de Saiseval, le comte l'avait fait retourner à Paris. Ainsi, rien ne semblait pouvoir entraver ou retarder le mariage dont le jour était déjà fixé.

Madame de Saiseval, dans l'enivrement de ses projets, ne s'apercevait point de la profonde altération des traits de sa fille. Mais il y avait une personne qui avait lu sur la figure d'Anna son désespoir, et qui avait résolu de la protéger autant qu'il était en elle; c'était le vieux curé de Châteauneuf.

Ce saint prêtre avait autrefois connu le monde, et le cœur humain

Digitized by Google

n'avait point de secrets pour lui. Il avait pris plaisir à voir grandir les deux sœurs en vertus et en grâces. Combien de fois, lorsqu'elles étaient enfants, ne s'était-il point fait enfant avec elles, en leur racontant les merveilleuses paraboles de l'Evangile? Combien de fois il avait parcouru, entre elles deux, les vertes allées de la forêt, en leur expliquant la Providence par l'exemple du passereau à qui chaque jour apporte sa nourriture, tandis que les yeux d'Anna et de Marie suivaient, de branche en branche, l'oiseau qui voltigeait, comme une vivante leçon, autour du jeune auditoire. Le dirai-je? Il y avait tant de vertu dans ce vieillard, qu'il s'entendait avec l'innocence des enfants. Ces deux jeunes âmes se mêlaient à la sienne, comme deux sources fraîches et pures qui versent leurs eaux dans un fleuve si limpide qu'il ne ternit point leurs couleurs.

Le bonheur sans mélange dont il les voyait jouir, lui inspirait quelquefois de salutaires frayeurs; il connaissait les épreuves de la vie, et il craignait que les aiguillons du malheur n'entrassent trop avant dans ces âmes qui s'épanouissaient à toutes les joies, sur la foi d'un soleil qui ne devait pas briller toujours. Il tâchait donc de les préparer d'avance à ces coups qui frappent et renversent, et il enseignait, à ces félicités sans ombres, les avantages de l'adversité, en se servant de paroles si douces, que le malheur lui-même avait quelque chose de suave et de consolant.

— Nous ressemblons, leur disait-il quelquefois, à un enfant imprévoyant et léger, que sa mère a conduit dans un magnifique jardin tout paré de ses fruits et tout parfumé de ses fleurs. L'enfant court, il bondit, il quitte sa mère. Pas un regard pour elle, pas un souvenir; l'air est si pur, la verdure est si belle, les fleurs sont si embaumées, les fruits si brillants, et les oiseaux du ciel chantent si doucement du haut des arbres qui balancent leurs ombrages au-dessus de la tête de l'enfant! Mais, en passant devant un buisson en fleurs, il a voulu cueillir une branche, et sa main est déchirée par une épine. Alors ses souffrances lui rappellent sa mère, il l'appelle, il la cherche, il la demande. Sa mère a disparu, qui lui rendra sa mère? Il ne voit plus les fruits suspendus aux arbres en grappes dorées, il ne sent plus les fleurs odorantes, il ne suit plus dans les airs le papillon qui vole, il n'écoute plus la chanson de l'oiseau. Sa mère! Où est sa mère? Pourquoi sa mère l'a-t-elle abandonné? Alors sa mère, qui s'était cachée derrière le buisson d'épines, se montre à lui en lui disant : « C'est vous qui » m'avez quitté, mon enfant, donnez-moi votre main pour que je re- » tire cette épine qui vous blesse; mais ne vous plaignez pas trop de » votre mal, car il vous a rappelé que vous aviez une mère. »

C'étaient par des paroles aussi douces que ce pieux ministre de l'Évangile préparait ces jeunes âmes à la souffrance. Anna et sa sœur,

Digitized by Google

attentives à ce récit, levaient silencieusement sur le prêtre de grands yeux pleins d'une intelligence précoce et d'une admiration naïve, et alors celui-ci leur disait : «Mes enfants, cet enfant c'est nous-même, cette tendre mère, la Providence, et le buisson d'épines derrière lequel elle se cache, le malheur.»

Le curé de Châteauneuf avait conservé à la jeunesse des deux sœurs l'affection qu'il avait portée à leur enfance, et il ne put voir les douleurs qui se remuaient au fond de cette âme dans laquelle il était habitué à lire, sans en ressentir une profonde affliction. Il savait le mariage qui devait avoir lieu, car déjà affiché à la municipalité, il n'était plus un secret pour personne. Il crut donc que le moment était venu de faire une démarche auprès de madame de Saiseval, et que l'intérêt qu'il avait toujours porté à sa famille l'y autoriserait, quand bien même il ne puiserait pas son droit dans les devoirs imposés à son caractère.

Dès le lendemain, il se présenta chez madame de Saiseval. En entrant, il aperçut Anna dont la figure le frappa, tant elle était altérée par le chagrin, et cette vue le confirma encore dans sa résolution. Madame de Saiseval était visiblement contrariée de cette visite inopportune. Elle attendait M. de Glandevez pour discuter avec lui les conditions du contrat, et elle aurait bien voulu pouvoir se dispenser de recevoir le curé de Châteauneuf, qui venait sans doute jeter les intérêts du ciel au milieu des intérêts de la terre. Aussi le reçut-elle avec cette politesse froide et distraite, qui est la grossièreté de ceux à qui leur éducation ne permet pas d'être grossiers. Elle n'avait pas posé sur la table la plume qu'elle tenait à la main lorsqu'on annonça le saint prêtre, et elle l'étudiait, avec ce coup-d'œil interrogateur des personnes affairées qui semblent vouloir deviner votre pensée pour l'exprimer dans des termes plus laconiques que vous ne pourriez le faire.

Il y eut entre les deux interlocuteurs un moment de silence. Du premier regard, le curé de Châteauneuf avait deviné ce qui se passait dans le cœur de madame de Saiseval. Comme elle était assise auprès d'une fenêtre, le jour donnait en plein sur son visage, et permettait de voir d'imperceptibles convulsions d'impatience qui s'y succédaient sans interruption. Comprenant qu'il arrivait mal à propos, le curé ne songeait plus qu'à effectuer sa retraite en la couvrant par quelques phrases habiles, quand madame de Saiseval prit elle-même l'offensive.

— Vous me voyez, monsieur le curé, dit-elle, tout occupée du mariage d'Anna. C'est une grande affaire que celle-là, une affaire qui me prend tout mon temps, qui ne me laisse pas un moment à moi.

Bon, pensa-t-elle, il va partir.

En effet, le curé fit un mouvement pour se lever.

Digitized by Google

— Oui, continua madame de Saiseval, s'animant comme toujours à l'idée de ce mariage, dans trois jours nous allons à la municipalité, quoiqu'il nous faille en attendre dix à cause des bans pour aller à l'église, dans trois jours Anna sera comtesse de Glandevez.

Le mouvement à demi commencé s'arrêta, le curé de Châteauneuf resta assis, il venait d'apprendre qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et qu'à tout prix il fallait parler.

Madame de Saiseval attendait évidemment ces paroles de politesse qui mettent un terme aux visites, et elle était déjà inclinée pour rendre un salut qu'elle trouvait lent à venir. Quand le prêtre s'enfonça dans son fauteuil au lieu de se lever, elle s'arrêta tout court, avec une surprise nuancée d'une teinte d'impatience. Le curé de Châteauneuf vit bien que tout ce qu'il tenterait pour mieux la disposer à l'écouter serait inutile, et il prit le parti d'aller droit au but.

— Nous disions donc, répéta son interlocutrice, du ton d'une perpersonne qui se résigne à subir une conversation qu'elle aimerait mieux éviter, nous disions donc que ma fille sera, dans trois jours, comtesse de Glandevez.

— Y a-t-il longtemps, madame, que vous n'avez regardé votre fille, reprit le curé d'une voix grave.

Madame de Saiseval lui lança un regard oblique et incertain, elle n'avait point compris la portée des paroles qu'elle venait d'entendre.

— Votre fille est malade, continua-t-il, plus malade que vous ne le croyez. Un chagrin secret la ronge. Ne me dites pas que cela n'est point. Le malheur est un hôte si nouveau dans ce jeune cœur, qu'il n'est pas difficile de le reconnaître.

Madame de Saiseval répondit que sans doute sa fille était émue, comme toute autre le serait à sa place, à la veille de l'événement le plus important de sa vie. Elle ajouta qu'une grande fortune, un beau titre auraient bientôt dissipé cette ombre de mélancolie qui assombrissait son visage. — Vous ne savez pas, monsieur le curé, qu'elle sera présentée à la cour? reprit-elle. Puis elle ajouta avec une respectueuse impertinence :

— Pardon, je vous parle de choses mondaines auxquelles vous ne devez rien comprendre.

— Madame, reprit le prêtre, je ne sais point si notre chère Anna sera présentée à la cour, mais je sais que j'ai été appelé hier pour exhorter à son lit de mort la jeune vicomtesse de Roseville, qui épousa, il y a deux ans vienne la Sainte-Marie, un homme qui aurait pu être son aïeul.

— Quelle horrible idée ! s'écria madame de Saiseval en reculant son fauteuil, et qu'entendez-vous dire par là, monsieur? Certainement, personne ne m'accusera de ne pas être une bonne mère. Je me suis

Digitized by Google

sacrifiée pour mes enfants. Je n'ai jamais eu, et je n'ai encore aujourd'hui qu'une pensée, c'est leur bonheur. Et que fais-je donc dans ce moment? j'assure à ma fille un brillant avenir, une haute position dans le monde. Elle me remerciera un jour de ce que je fais pour elle, elle me remerciera.

— Madame de Roseville a pardonné à sa mère en mourant, mais elle ne l'a pas remerciée, répliqua sévèrement le prêtre.

— Voilà d'étranges paroles, s'écria madame de Saiseval en jetant avec colère la plume qu'elle tenait dans sa main, des paroles que je ne souffrirais pas d'un autre que de vous, monsieur le curé. Mais je connais votre attachement pour notre famille, continua-t-elle avec plus de douceur. La triste scène que vous avez eue sous les yeux vous a frappé; elle vous a fait concevoir de fausses idées, des craintes qui n'ont aucun fondement. Sans cela, vous n'auriez point voulu m'affliger en m'adressant des paroles aussi cruelles.

Le curé de Châteauneuf avait réussi à faire descendre madame de Saiseval de cette atmosphère de hauteur et de dédain où elle était inaccessible à son influence. En frappant un grand coup, il était arrivé à travers tous ses projets d'ambition, toutes ses convoitises d'intérêt, jusqu'à son cœur de mère. La nature avait parlé dans cette âme toute remplie des idées de convention et des sentiments factices de la société. Il voulut profiter de ses avantages.

— Madame, dit-il, si je vous ai affligée, je vous en demande pardon. Mais je vous ai vue si préoccupée de ce mariage, que j'ai voulu vous faire sentir tout d'un coup les tristes conséquences qu'il pouvait avoir. Ce n'est point au milieu des brillants préparatifs d'une noce, la tête pleine d'idées riantes, que vous auriez pu comprendre ce que j'ai à vous dire. Vous n'aperceviez que le luxe, l'éclat, les magnificences, qui sont le début de ces sortes d'unions, je vous ai conduit vers le lit de mort qui en est souvent le terme. Dans ma longue carrière, c'est encore le dénouement le moins fâcheux que j'aie vu à ces mésalliances.

Ce mot de mésalliance rendit à madame de Saiseval toute sa colère. Une mésalliance, ce mariage qu'elle avait préparé avec tant d'habileté et par tant de manœuvres! Une mésalliance, cette union qui donnait un si beau titre à sa fille! Son projet chéri, son idée favorite, son chef-d'œuvre, une mésalliance!

Qu'elles sont rares, les mères qui, lorsque l'heure arrive de fixer ces chères destinées qu'elles confient à un autre, parce qu'elles prévoient le moment où elles ne seront plus là pour les protéger, n'oublient pas que leurs filles ont une âme, et s'enquièrent, avec une sollicitude vigilante, des sentiments, des idées, des croyances, du caractère de celui à qui elles vont livrer leur trésor le plus précieux. Il est un âge où les

Digitized by Google

femmes vulgaires sont atteintes d'une maladie morale fatigante pour tous ceux qui les entourent : c'est le besoin impérieux de marier leurs filles. Toutes leurs passions vont se perdre et se confondre dans cette passion unique. Leur vanité, leur coquetterie, leur ambition, leur avarice, leur goût d'intrigue, se donnent rendez-vous sur le terrain, et, de tous ces défauts, elles font une qualité qu'elles appellent la sollicitude maternelle. Elles mettent leur gloire à réussir, et souvent elles dépensent, pour assurer le malheur d'une fille bien-aimée, plus de diplomatie qu'on n'en fit jamais, dans les congrès de Vienne et de Vérone, pour assurer le sort de l'Europe entière. Madame de Saiseval était dans cette crise. Elle avait entrepris le bonheur d'Anna, et elle tenait à mener son entreprise à bien, comme un architecte tient à terminer un édifice commencé, ou comme un homme d'état tient à développer jusqu'au bout son système. Il fallait qu'elle achevât le bonheur de sa fille, dût sa fille en être malheureuse pendant le reste de sa vie.

On sent quel effet produisirent sur un esprit ainsi disposé les paroles du curé de Châteauneuf. L'orage s'annonça par des regards foudroyans de dédain ; les larmes vinrent ensuite, puis enfin les paroles. Ce fatal mot de mésalliance fut relevé et commenté de mille manières, et, chaque fois qu'il revenait, avec un accent ironique, se poser sur les lèvres de madame de Saiseval, elle découvrait un nouvel avantage dans ce mariage dont le curé de Châteauneuf avait osé parler avec une irrévérence si peu excusable. Elle l'accablait sous les diamants, sous les robes de bal, sous les cachemires ; l'écrasait sous l'équipage armorié, faisait grimper sa pensée jusqu'au sommet de l'arbre généalogique des Glandevez, pour lui jeter de plus haut son dédain, et enfin, ouvrant les portes du château de Saint-Vincent à deux battants devant sa fille, elle se retourna, comme en possession de sa victoire, pour jouir de la confusion de son adversaire, qui devait être réduit à se cacher devant sa dialectique maternelle.

Le curé de Châteauneuf était demeuré impassible. Dans la sérénité de son regard doux et limpide, il était impossible de voir le moindre nuage de colère ou l'ombre la plus légère de confusion et d'embarras.

— Je vois, dit-il à madame de Saiseval, quand elle eut cessé de parler, que nous ne nous entendons pas. Vous semblez croire qu'il n'y a de mésalliance que celle de la noblesse avec la roture, ou de la richesse avec la pauvreté. Mais quand un homme vient apporter les restes d'une vie éteinte à une jeunesse pleine d'avenir, quand il allie les désenchantements de la vieillesse aux espérances des premières années de l'existence, des débris de sentiments à des sentiments que rien n'a encore altérés, une âme usée à une âme dans sa fleur, et la plupart du temps, des vices à des vertus et la perversité à l'inno-

Digitized by Google

cence, n'est-ce point là, de toutes les mésalliances, la plus dangereuse et la plus coupable? C'est une chose sainte que le mariage, madame, c'est une vie à deux, le bonheur à deux, quand le bonheur, ce rayon qui éclaire si rarement la vie humaine, vient à luire, c'est plus souvent la souffrance à deux, comme la prière. Mais si vous réunissez sous le même joug deux intelligences qui ne peuvent se comprendre, deux âmes qui n'ont point un sentiment commun, croyez-en un homme condamné par son caractère à une triste expérience : le mariage n'est qu'un mensonge devant Dieu et devant le monde, un divorce moral encadré dans une union matérielle. Est-ce là le bonheur que vous voulez donner à votre fille?

Madame de Saiseval n'avait jamais considéré le mariage à un point de vue aussi élevé. Cependant, ces paroles avaient fait quelque impression sur son esprit. Elle était dans cet état d'incertitude où le moindre incident fait pencher la volonté vers l'un ou l'autre côté, lorsqu'on entendit sur le pavé le roulement d'une voiture. C'était celle de M. de Glandevez. Jamais carrosse n'avait produit une pareille péripétie. Ces idées d'opulence, de luxe, d'orgueil, que le curé avait chassées à si grand'peine, revenaient toutes à la fois, et madame de Saiseval en était comme enveloppée.

— Ce mariage ne saurait être rompu, s'écria-t-elle en se levant.

Le curé de Châteauneuf vit bien que tout était fini; il tenta cependant un dernier effort. Anna passait dans ce moment devant les fenêtres du petit salon qui donnaient sur le jardin. — Voyez comme elle est triste et pâle, dit le saint prêtre.

— M. le comte de Glandevez a déjà sonné deux fois, reprit madame de Saiseval sans lui répondre.

Le curé se leva, salua et se dirigea vers la porte, en disant d'une voix grave et profonde: « Que la volonté de Dieu soit faite! » Arrivé sur le seuil, il se détourna encore une fois et joignit les mains avec une tristesse résignée, comme si un pressentiment l'avertissait qu'il laissait des malheurs derrière lui.

Anna n'avait su ni l'objet, ni le résultat de la visite du vieux prêtre. Elle était dans une de ces crises morales qui se terminent quelquefois par ces partis violents qui se brisent contre les obstacles, lorsqu'ils sont insurmontables. Elle se perdait dans de tristes réflexions, retournait sa destinée sur toutes ses faces, et cherchait en vain une issue pour s'échapper de ce cercle fatal, qui, se resserrant autour d'elle, à mesure que les jours se succédaient, semblait prêt à l'étouffer.

Ce funeste mariage occupait toutes ses idées, et souvent, à une heure avancée de la nuit, elle veillait encore, livrée à de douloureuses méditations, pendant que tout reposait autour d'elle. Quelquefois, une figure belle et mélancolique venait se réfléchir dans ses sombres rêve-

Digitized by Google

ries; alors elle tressaillait et se levait vivement, comme si une personne longtemps attendue allait enfin se présenter pour la sauver. Tantôt elle accusait Arthur au fond de son cœur; tantôt elle s'avouait qu'aussi malheureux qu'elle il ne pouvait rien pour conjurer sa triste destinée. L'absence de M. de Mobray aidait encore à développer dans l'âme de la jeune fille une passion dont le germe aurait pu disparaître, si l'on n'avait pas voulu le précipiter violemment dans ce mariage odieux. Par un instinct naturel au cœur humain, pour que le contraste fût plus complet et justifiât mieux encore ses répugnances naturelles contre M. de Glandevez, l'imagination d'Anna embellissait l'image d'Arthur. Elle lui prêtait des qualités qu'il n'avait pas peut-être à un degré aussi éminent; elle lui supposait toutes les supériorités, le parait de tous les dons, le couronnait de toutes les vertus, et, prenant par la main la création de ses pensées, elle l'opposait à l'image abhorrée de M. de Glandevez, trouvant je ne sais quelle amère satisfaction à s'exagérer la différence qui existait entre les deux avenirs qui l'attendaient avec ces deux hommes, et se plaisait à rendre plus cuisans encore les aiguillons de sa douleur.

Ainsi, tout contribuait à changer en une passion profonde ce qui n'avait été d'abord qu'une prédilection indécise, une vague sympathie. Le lointain de l'absence est favorable aux héros de l'amour, comme le lointain du temps aux grands hommes de l'histoire. A distance, les défauts s'éclipsent et les qualités restent. On avait éloigné Arthur: mauvais moyen pour le rendre moins dangereux au repos d'Anna. Au lieu de le voir avec ses yeux elle le voyait avec son cœur; et quel homme vaut le souvenir qu'il laisse dans une imagination toute neuve et dans une âme fraîche et pure? Un ami présent c'est une page écrite où nous sommes contraints de lire la pensée de l'auteur; un ami absent c'est une page blanche où nous lisons la nôtre.

Tandis qu'Anna consumait ainsi ses nuits dans d'inutiles veilles, il y avait, non loin de cette fenêtre où brillait, à travers les rideaux, la pâle lueur de la lampe qui éclairait ses douloureuses insomnies, une maison dans laquelle une imagination active et une volonté opiniâtre songeaient à se jeter à travers ce drame qui semblait jusqu'ici concentré entre trois personnes, M. de Glandevez, Anna et Arthur.

Deux jeunes filles veillaient en même temps, tourmentées par la même pensée. Toutes deux voulaient empêcher le mariage qui se préparait, mais leur motif était différent. Anna pleurait ses chastes espérances menacées; Aglaé s'indignait en face de ses projets de femme ambitieuse déçus. Elle sentait qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et que l'avenir qu'elle s'était choisi allait lui échapper avec le mariage de M. de Glandevez. Et cependant, que n'avait-elle pas fait pour s'assurer cet avenir? Quel serait maintenant son sort, sa situa-

Digitized by Google

tion? Ce nom devait être le sien, ce titre lui appartenait; il fallait que cette fortune devînt sa fortune.

Mais quel moyen lui restait-il de rompre une union presque conclue? Quel moyen? Elle n'en voyait qu'un seul, et, quand cette pensée s'élevait en elle, son cœur semblait s'élancer pour le ressaisir et pour l'étouffer. Deux passions contraires se livraient dans son âme un combat terrible. Il fallait cependant prendre une décision; dans quatre jours le mariage devait avoir lieu.

Il était près d'une heure du matin. Un profond silence régnait dans la petite ville, et, qui l'aurait traversée dans toute son étendue n'aurait aperçu de signes de mouvement et de vie que derrière deux croisées peu éloignées l'une de l'autre : c'étaient celles d'Aglaé et d'Anna.

Anna, après avoir longtemps prié et médité, venait enfin de prendre la résolution de tenter un dernier effort auprès de sa mère. Inquiète et agitée, elle repassait dans son esprit tout ce qu'elle voulait lui dire le lendemain, les appels qu'elle ferait à sa tendresse, les observations qu'elle adresserait à sa raison. Parfois les paroles venaient se placer d'elles-mêmes sur ses lèvres, les sentimens jaillissaient de son cœur avec leur expression vive et spontanée; elle était éloquente, elle était touchante, parcequ'elle était émue, et peut-être, si madame de Saiseval l'eût entendue dans ce moment, la nature eût été la plus forte, et la femme du monde eût disparu devant la mère.

Aglaé était assise devant une table en face d'une lettre commencée. Elle semblait en proie à une agitation fiévreuse. Les exclamations de douleur et de colère se heurtaient dans sa bouche. Tout à coup elle s'arrêta et brisa sa plume avec rage.

— Ainsi, murmura-t-elle d'une voix sourde et brève, moi qui voudrais mettre entre elle et lui un monde, je vais les rapprocher!

Alors elle tomba dans une méditation profonde. Son âme lui montait au visage, et toute l'histoire qui tourmentait son cœur, venait s'écrire sur sa physionomie. C'était comme un somnambulisme étrange, dans lequel, à moitié éveillée, à moitié endormie, les deux passions qui l'obsédaient lui apparaissaient et se disputaient sa destinée. Tantôt elle levait la tête avec la fierté d'une grande dame, il y avait des pierreries sur son front, elle était magnifique d'insolence, resplendissante de dédain et de mépris; elle écrasait la foule de son faste, elle était radieuse, elle était riche, elle était puissante, elle régnait. Et puis, ce visage de femme ambitieuse se dépouillait peu à peu de ses rayons et s'adoucissait jusqu'aux teintes plus riantes de la jeune fille. Ce n'était plus un diadème de diamants qu'elle portait, c'était une couronne de fiancée. Elle penchait languissamment sa tête, elle aimait, elle était aimée : seulement l'amour, sur son visage, avait une expression plus emportée que douce, et, au lieu de ces

Digitized by Google

chastes brises qui s'élèvent dans les âmes innocentes, on eût dit que des pensées de feu passaient et repassaient sur son front hardi.

Trois heures sonnèrent à l'horloge de l'église, et Aglaé sortit en sursaut de ce sommeil mêlé de délire où il y avait de la rêverie et du rêve. Ces yeux en se rouvrant tombèrent sur la lettre dont elle avait écrit la première page. Elle fit un geste d'égarement et fut au moment de la mettre en pièces ; mais, par degrés, la réflexion lui vint, le mouvement commencé s'arrêta.

— Si elle ne le voit point, dit-elle, ce mariage se fera. Lui seul peut le rompre. Il faut qu'il vienne. Il viendra par vanité, si je lui écris qu'elle l'aime. Il viendra par intérêt, s'il apprend qu'il peut rompre ce mariage.

Alors elle saisit rapidement la plume, et, comme pour ne pas donner le temps à la passion de l'arrêter de nouveau, elle acheva avec une sorte de frénésie la lettre commencée.

Cet effort l'avait épuisée. Elle demeura, pendant quelque temps, comme accablée par la résolution qu'elle venait de prendre. La lettre était là devant elle, elle relisait machinalement, sur l'adresse, un nom que dans de courts instants d'illusions elle avait souvent répété. A cette vue, cette nature de fer s'amollit, son cœur se troubla, sa tête se pencha tristement sur sa main, elle eut pitié d'elle-même et elle se prit à pleurer. Puis cédant peu à peu à ses émotions et à ses souvenirs, elle commença à se parler à voix basse, et, prête à faire une démarche qui lui coûtait tant, on eût dit que pour se donner du courage elle se racontait sa propre destinée.

— Et moi aussi je l'aimais, disait-elle, et je vais le perdre, le perdre pour jamais! Pourquoi la nature ne m'a-t-elle pas faite belle? j'avais aussi le droit d'être belle, moi, j'aurais peut-être été bonne, si j'avais été aimée. Les vertus doivent être si faciles aux cœurs heureux! Mais non! depuis mon enfance, j'ai toujours trouvé ces deux sœurs sur mon chemin, j'ai toujours été tenue dans l'ombre, toujours écrasée. Pour elles les murmures d'admiration, l'estime, l'affection, les flatteries; pour moi l'indifférence, la haine, le mépris, le dédain. Quand nous étions petites filles, elles l'emportaient sur moi dans les études et dans les jeux. Elles avaient des amies, et je n'en avais pas. Paraissaient-elles? elles occupaient tous les regards; j'entendais vanter leurs qualités, leurs grâces; elles étaient les préférées de tous les cœurs et de tous les yeux. Maudite soit ma mère qui m'a mis sur le front ce signe de laideur que je porte partout comme l'arrêt de ma destinée! Maudite soit ma mère au nom des désespoirs de mon enfance et des amertumes de ma jeunesse!

Quelle jeunesse que la mienne! quelles humiliations! quelles souffrances! que de larmes dévorées! Au bal c'était Marie, la riante Marie,

Digitized by Google

si légère, dont il fallait voir admirer les grâces. S'asseyait-on au piano? c'était Anna dont la voix si expressive captivait toutes les oreilles, touchait tous les cœurs. Toujours Anna, toujours Marie! Quand j'ai aimé, j'ai vu les regards que cherchaient les miens se tourner vers Anna. Quand j'ai songé à trouver dans un mariage ce rang, cette fortune, ce crédit qui me manquent, Anna s'est encore rencontrée entre moi et cette position qui devait être la mienne. Je le sens, je hais la beauté parce qu'Anna et Marie sont belles, et c'est parce qu'elles sont vertueuses que je hais la vertu!

Peu à peu la voix d'Aglaé s'était élevée; elle n'était plus assise, elle marchait à grand pas. Toute sa physionomie étincelait de haine.

— Mon parti est pris, dit-elle enfin en s'arrêtant; mon sacrifice est fait, mais malheur à ces deux destinées. Dieu n'a mis que des fleurs dans la vie de Marie et d'Anna, je flétrirai ces fleurs; ce coloris de beauté qui brille sur leurs traits je l'effacerai avec des larmes.

Elle s'arrêta un instant, puis attachant les yeux sur la lettre.

— Cet homme est brillant et plein de séduction, dit-elle avec un sourire de satisfaction cruelle. Mais je sais, moi, qu'il est faux et léger. Si je réussis, Anna sera malheureuse.

Le soleil glissait ses rayons brisés à travers les fentes des volets; il était jour. Aglaé descendit furtivement, sortit de la maison et alla porter elle-même à la poste cette lettre, sous le pli de laquelle il y avait peut-être bien des catastrophes.

La main déjà levée pour déposer le paquet dans l'ouverture de la boîte, elle la tint un moment suspendue; elle hésitait encore. Mais enfin elle le laissa échapper. Le bruit sourd qu'il fit en tombant retentit dans son cœur comme la première pelletée de terre jetée sur un cercueil aimé! Elle venait d'ensevelir pour jamais ses espérances et ses illusions de jeune fille. Alors elle releva vivement la tête et s'écria en s'éloignant d'un pas précipité : « Je serai comtesse de Glandevez. »

Pendant qu'on disposait à son insu de sa destinée, Anna se préparait à tenter un dernier effort pour échapper au sort dont elle était menacée. Elle descendit sous le berceau du petit jardin et s'assit, comme à l'ordinaire, au déjeuner de famille, naguère encore si gai, et maintenant triste et morne. Le silence ne fut troublé que par Marie qui, tenant un journal à la main, poussa tout à coup un cri de joie, en y lisant la nouvelle que son ancien favori, Ernest, venait d'obtenir une médaille d'or dans un des concours de médecine. Depuis qu'il avait quitté Châteauneuf, elle rencontrait ainsi son nom d'année en année, et c'est de cette manière qu'elle suivait la destinée de l'ami de son enfance. Le cœur lui battait quand elle entendait, dans ces occasions, les mêmes voix qui accusaient autrefois Ernest, annoncer qu'il avait devant lui un bel avenir; et, toute rouge de plaisir, elle baissait

Digitized by Google

les yeux pour cacher son émotion à ceux qui l'entouraient. Le nom d'Ernest offrait un sujet de conversation sur lequel madame de Saiseval et ses filles pouvaient s'entendre. Elles parlèrent donc d'Ernest, et ce ton d'intimité depuis longtemps oublié, sembla plus d'une fois prêt à renaître.

Quand on se leva de table, Anna s'approcha de madame de Saiseval et lui prit doucement la main qu'elle baisa. Marie, qui savait la démarche qu'allait tenter sa sœur, se retira à pas lents, après avoir lancé un regard d'encouragement à sa chère Anna. Elle se promenait à quelque distance dans le petit jardin, inquiète et agitée. Les paroles qui se disaient sous le berceau de feuillage, où se décidait une destinée amie, n'arrivaient point jusqu'à elle; mais, de temps à autre, elle surprenait quelques gestes, quelques mouvements, qui lui permettaient de suivre l'entretien. D'abord Anna avait parlé seule, et sans doute elle rappelait à madame de Saiseval cette tendresse si vive et si affectueuse qui avait rempli de tant de bonheur les jours de son enfance, car les larmes vinrent aux yeux de la veuve, et se penchant sur sa fille bien-aimée, elle lui donna un baiser au front en la serrant sur son cœur. Marie, respirant à peine, conçut des espérances à cette vue; elle s'était involontairement arrêtée, et la tête penchée vers cette scène, elle en attendait avec anxiété la fin, joignant les mains quand Anna joignait les siennes, pleurant quand Anna pleurait, retrouvant au fond de son âme tous les sentiments qui animaient les paroles qu'elle ne pouvait entendre, car ces deux charmantes filles n'avaient à elles deux qu'un cœur.

Tout à coup Marie vit la figure de madame de Saiseval devenir sévère, sa main laisser échapper celle d'Anna, puis elle commença à parler avec des gestes véhéments, sans vouloir rien écouter. Plusieurs fois Marie aperçut sa sœur pâle et désolée qui semblait demander à être du moins entendue; mais ses instances étaient vaines, le visage de madame de Saiseval rayonnait de passion et étincelait de colère, elle était indignée contre cette prière insolente qui venait la troubler au moment de sa victoire, et qui jetait encore un doute sur l'accomplissement du bonheur de sa fille. Désormais, sa fille, c'était la comtesse de Glandevez. Elle ne séparait pas ces deux idées, et Anna dans ce moment n'était plus qu'une étrangère, une ennemie qui s'opposait aux félicités de cette grande dame couverte de diamants, riche, brillante, enviée, qui existait déjà dans l'imagination de madame de Saiseval. Elle qui ne voyait plus sa fille qu'en carrosse, ou régnant dans les bals, comment l'aurait-elle reconnue dans cette pauvre créature gémissante à genoux? car, par un mouvement de désespoir, Anna s'était agenouillée devant sa mère, en la suppliant de ne pas lui rendre douloureuse et insupportable la vie qu'elle lui avait donnée. Madame

Digitized by Google

de Saiseval la repoussa avec violence; alors Anna, blessée à son tour, retrouva la fierté naturelle de son caractère, et, sans ajouter un seul mot, elle se leva et sortit du petit kiosque où elle s'était abandonnée à ses premiers rêves d'amour et où elle laissait ses dernières espérances.

En passant devant Marie, demeurée immobile à sa place, elle lui prit la main, et la serrant douloureusement, elle lui dit à voix basse :

— C'en est fait, je n'ai plus d'espoir. Ma mère m'a dit que si je n'obéissais pas, elle me maudirait.

Les quatre journées qui séparaient encore la triste Anna du jour fatal s'écoulèrent rapidement. Tous les préliminaires qui, dans les unions bien assorties, sont une joie innocente pour la fiancée, étaient accomplis. Madame de Saiseval avait donné à sa fille un trousseau hors de toute proportion avec sa fortune. Les initiales du vieux comte s'entrelaçaient sur chaque pièce de ce trousseau avec celles de la jeune épousée, et les armes des deux époux s'y montraient brodées. La corbeille était arrivée de Paris. Elle contenait ce que toutes les femmes désirent : des parures de toute espèce, deux superbes cachemires indiens, les diamants héréditaires de la famille de Glandevez, magnifiquement montés et renfermés dans un riche coffret armorié. Toute la petite ville était venue, le jour de la signature du contrat, admirer ces splendeurs inaccoutumées dont les habitants de Châteauneuf n'avaient pas l'idée. On avait fait à madame de Saiseval des compliments plus ou moins sincères, qu'elle avait reçus, du haut de ses nouvelles grandeurs, avec une impertinence polie. La vieille comtesse de Guitaut, qui n'aimait pas le comte de Glandevez à cause de sa conduite pendant la révolution, et aussi parce que celui-ci, avec son égoïsme ordinaire, avait refusé de lui céder à prix coûtant un meuble qu'elle avait jadis brodé pour son château de Traineaux, et qu'il avait acheté à une vente dans les environs, vint comme les autres voir le trousseau et la corbeille. Quand elle eut examiné les splendides cadeaux que contenait celle-ci, madame de Saiseval, qui lui accordait la haute considération qu'elle ne refusait jamais aux titres, se pencha vers elle et lui dit d'un air triomphant :

— Eh bien ! qu'en dites-vous, madame la comtesse ?

La douairière se redressa, avec une petite moue, en s'appuyant sur sa canne qui la faisait ressembler à une maligne fée, et se penchant vers madame de Saiseval, comme si elle ne voulait parler que pour elle, elle répondit assez haut pour être entendue des personnes qui l'entouraient :

— Je dis, madame, que le présent fait passer le futur.

Le mot fit fortune. L'envie des femmes se consolait de la beauté de la corbeille, en songeant à la laideur du mari.

Digitized by Google

Mais toutes ces splendeurs ne pouvaient réconcilier Anna avec l'idée de ce mariage. Elle avait signé au contrat, il est vrai, mais elle savait que cette signature n'engageait pas définitivement sa destinée. Tout le monde avait remarqué sa pâleur et ses yeux cernés par les larmes, c'est à peine si elle avait consenti à jeter les yeux sur le trousseau et la corbeille. Quand elle avait vu ses initiales enlacées à celles du comte de Glandevez, elle avait jeté un cri d'effroi et détourné la tête avec horreur. Il lui semblait qu'elle était déjà sa femme.

Elle allait l'être. C'était la veille même de ce jour; la jeune fille, plus pâle encore que de coutume, était seule dans le petit jardin, à demi étendue sur un banc de gazon. Elle se trouvait dans cette situation d'esprit des condamnés à mort qui, à force de fixer leur pensée sur l'unique et formidable sujet qui absorbe toutes les puissances de leur âme, à force de tourner et retourner le terrible glaive, finissent par en émousser le tranchant, et tombent dans une apathie morale qui endort les poignantes émotions de leur agonie, et glace toutes les facultés de leur intelligence. Tout à coup une main se posa sur son épaule, elle leva les yeux et aperçut penchée vers elle un visage plus pâle encore que le sien. Elle reconnut Aglaé.

Il se passa alors une scène étrange. Les deux jeunes filles restèrent quelque temps silencieuses, et si le trouble d'Anna n'avait point été aussi grand, elle aurait certainement été frappée du trouble de celle qui venait ainsi la tirer du douloureux anéantissement dans lequel elle était plongée. Aglaé eut donc le temps de se remettre, et la convulsion qui agitait ses lèvres livides se changea peu à peu en imperceptibles frémissements. Quand elle eut surmonté l'émotion qui la maîtrisait, elle trouva des paroles, essaya quelques sourires, et amena insensiblement la conversation sur ce mariage fatal dont elle exposa avec chaleur tous les inconvénients. Aglaé connaissait M. de Glandevez bien mieux qu'Anna. Le portrait du comte, sous la main d'un tel peintre, fut d'une ressemblance effrayante. La pauvre jeune fille sentait son cœur s'en aller, à mesure que sa redoutable interlocutrice dessinait sous ses yeux tous les détails de cette déplorable destinée, dont, jusque-là, l'ensemble seul était apparu à la victime, d'une manière vague et confuse. Avec la sagacité de la haine, Aglaé appuyait sur les traits qui devaient révolter cette âme fière et pure, et elle suivait, avec une satisfaction de vipère, sur cette physionomie pleine de douleurs, les progrès de la torture morale qu'elle infligeait à son ennemie, à mesure que le poison de ses paroles circulant dans les veines d'Anna, arrivait jusqu'à son cœur.

Anna était incapable d'éprouver un sentiment bas et de commettre une action méchante ; c'était une de ces âmes nobles et hautes, qui ne soupçonnent pas même la trahison parce qu'elles ne la compren-

Digitized by Google

nent point. Jamais, il est vrai, elle n'avait eu de penchant pour Aglaé; cependant elle ne put s'empêcher d'être touchée de ce qu'elle prit pour un témoignage d'amitié. Les malheureux sont les premiers à croire à la contagion du malheur, et ils éprouvent je ne sais quelle surprise mêlée de reconnaissance, quand on ne les abandonne point à leur sort. Anna pensa que peut-être elle avait mal jugé ce caractère, et, se reprochant ses anciennes injustices à l'égard d'Aglaé, elle lui tendit affectueusement la main. Aglaé, détournant les yeux, y posa lentement la sienne froide et roide comme si la mort l'avait touchée. Puis, sans lui laisser le temps de la réflexion, elle lui dit d'une voix brève et saccadée qu'on pouvait également attribuer à l'émotion ou à un violent effort fait sur elle-même :

— Anna, je suis chargée pour vous d'une commission; je dois la remplir. Ne m'en veuillez pas; ne me remerciez pas; n'essayez pas de me comprendre. L'avenir vous expliquera ma conduite.

En disant ces mots, elle déposa une lettre entre les mains d'Anna, et s'éloigna rapidement sans attendre sa réponse.

La jeune fille, demeurée seule, hésita un instant; puis, rompant le cachet, elle lut ce qui suit :

Arthur à Anna.

« Anna, me pardonnerez-vous de vous écrire? me pardonnerez-
» vous surtout la voie dont je me sers? Oh! oui, pardonnez, Anna, à
» un malheureux qui se meurt de désespoir! Comme un homme qui
» se noie, j'ai aperçu une branche sur le rivage, je l'ai saisie. Et
» qu'ai-je à ménager maintenant? N'est-ce pas demain que mon
» malheur s'accomplit? n'est-ce pas demain, ma bouche prononcera-
» t-elle le mot affreux qui me retombe comme une masse de plomb
» sur le cœur, n'est-ce pas demain qu'ils vous marient, Anna? A l'ins-
» tant où je parle, peut-être êtes-vous entourée des présents magni-
» fiques qu'un amour opulent étale à vos yeux; peut-être les regar-
» dez-vous avec quelque joie. Laissez-moi écarter cette idée qui me
» tue! Non, vous n'êtes pas semblable aux autres femmes; non, dans
» votre cœur si noble, il n'y a pas de place pour les sentiments vul-
» gaires. Et sans cela m'auriez-vous inspiré cette passion qui absorbe
» toutes les facultés de mon âme. Je suis bien malheureux, Anna!
» oh! bien malheureux! L'homme qui fut mon père m'a injurié,
» maudit, chassé; que m'importe? S'imagine-t-il qu'il soit en son
» pouvoir d'ajouter quelque chose à ma douleur quand je vous perds?
» Ne parlons pas de lui; parlons de vous, Anna, car j'ai à vous deman-
» der une dernière grâce, vous entendez, la dernière. Je voudrais
» avant que vous soyez... jamais cette parole ne sortira de ma bouche.

Digitized by Google

» Ce soir, à huit heures, vous pourriez facilement venir jusqu'à l'en-
» trée de la forêt ? y viendrez-vous ? je n'ose l'espérer. Pourtant, Anna,
» l'on dit que les prières des mourants sont sacrées. »

Anna, après avoir lu cette lettre, demeura longtemps la tête appuyée sur ses mains. Le reste de la journée, elle se renferma dans sa chambre et ne parut point au dîner. Agenouillée devant le portrait de son père, la pauvre jeune fille priait et pleurait.

Il y avait au-dessous de ce portrait un bénitier de marbre blanc, merveille d'art, que M. de Saiseval avait rapporté d'Italie, non comme un trophée de conquête, mais comme le souvenir d'une bonne action. Le colonel avait été assez heureux pour protéger contre la rage d'une soldatesque en fureur un couvent ou se trouvait la fille d'un sculpteur célèbre, et celui-ci avait payé, avec le ciseau de l'homme de génie, la dette du père. Qu'on se figure une coquille de marbre blanc destinée à recevoir l'eau consacrée par le prêtre : debout à côté de cette source de saintes bénédictions, un ange, dont la figure respirait le ciel, semblait veiller sur l'inaltérable fraîcheur de la piscine commise à sa garde, et déployait une de ses ailes, comme une toiture vivante, au-dessus de la source consacrée. Au collier que portait l'ange, on reconnaissait un de ces esprits célestes qui ont charge d'âmes. C'était un des anges gardiens que le christianisme nous montre, dans les saintes poésies de ses révélations, écartant, de leur souffle pur, les pensées coupables dont l'essaim tentateur voltige autour des méditations de nos journées et des rêves de nos nuits, et faisant épanouir, par leur haleine embaumée, les âmes aux saintes inspirations et aux élans pieux, comme la brise du matin, entrouvrant à demi le calice des plantes, en fait sortir ces parfums, prières odorantes des fleurs, qui montent, avec les premiers bruits de la création, vers le ciel. Anna était habituée à s'agenouiller le matin et le soir devant ce bénitier pour adresser à Dieu ses prières accoutumées. Et maintenant elle priait avec plus d'ardeur que jamais, et plus que jamais elle sentait la poésie suave et mélancolique écrite en contours harmonieux par ce ciseau plein d'inspiration, parce qu'il était plein de foi. Quand elle plongeait ses pensées dans cette piscine de marbre, elles remontaient vers elle rafraîchies et purifiées. Et souvent elle se prenait à croire que cette figure, dont la ressemblance avait été surprise aux chœurs célestes par le génie d'un artiste et la reconnaissance d'un père, laissait tomber sur elle des regards d'une ineffable douceur. Émue et tremblante, on eût dit qu'elle voulait se mettre à l'abri sous les blanches ailes de l'ange qui avait sauvé la fille du sculpteur romain.

Une terrible incertitude s'était emparée de son âme, et elle sentait dans son cœur comme deux voix qui, se disputant sa destinée, l'en-

Digitized by Google

traînaient en sens contraires. Tantôt elle prenait avec agitation les objets qui avaient rempli jusque-là sa vie de jeune fille, ses livres préférés, les fleurs qu'elle avait cultivées de ses mains, et elle leur adressait ses adieux comme si elle ne devait jamais les revoir. Tantôt elle reculait devant la pensée de quitter, à cette heure, le toit maternel pour aller écouter un homme avec lequel il lui était défendu de se trouver désormais. Puis le souvenir du sort qui l'attendait, le souvenir de ce lendemain qui, suspendu sur sa tête comme une épée nue, ne lui laissait ni trève ni répit, ce souvenir venait de nouveau combattre ses scrupules et ébranler sa résolution. Peut-être M. Mobray trouverait-il un moyen de reculer l'époque de ce sinistre mariage. D'ailleurs n'attachait-elle pas une trop grande importance à une démarche moins grave qu'elle ne l'avait d'abord jugée ? Alors elle lisait et relisait cette lettre si pleine de douleurs et de respects, où l'âme d'Arthur s'était épanchée, et elle se demandait s'il n'y aurait point de la cruauté et de l'égoïsme à sacrifier la vie d'un homme à une convenance, et à craindre plus encore de donner un aliment à la méchanceté publique, que de réduire le malheureux Arthur à un désespoir dont les suites pouvaient être affreuses.

Tandis qu'Anna était dans cette perplexité, un léger bruit retentit à la porte de sa chambre. Elle cacha vivement la lettre d'Arthur, en entendant la voix douce et triste de Marie, qui lui demandait si elle était là et si elle voulait descendre au jardin. Anna était si émue qu'elle ne put se décider à se laisser voir dans cet état, même par sa sœur. Elle ne répondit pas, et Marie, la croyant endormie, s'éloigna doucement de peur de troubler un de ces courts instants de repos qui faisaient oublier à son Anna une trop pénible destinée. La tête penchée vers la porte, celle-ci écoutait mélancoliquement le bruit léger des pas de sa sœur, qui bientôt se perdit dans le lointain. Son cœur, plein de sombres pressentiments, semblait s'élancer de son sein pour suivre Marie, et quand elle n'entendit plus rien, elle se prit à pleurer comme si c'était son bon ange qu'elle avait repoussé, lorsqu'une dernière fois il était venu pour la disputer au malheur.

Cependant, la soirée s'avançait; Anna retombait dans ses incertitudes, errait de résolution en résolution. Huit heures sonnèrent, elle hésitait encore. Cédant à une des voluptés les plus exquises que puisse goûter l'âme de l'homme, elle prolongeait, en face d'une situation impérieuse, le sommeil de sa volonté ; et, comme si elle n'avait point eu une grande décision à prendre, elle prêtait l'oreille aux notes graves et mélancoliques du rossignol accoutumé, qui, depuis plusieurs années, avait choisi pour patrie d'été un des beaux arbres du petit jardin. Ses idées se mêlaient pour ainsi dire à ces accents purs et suaves, et montaient avec eux vers le ciel. Cette musique pénétrait son âme, et

Digitized by Google

dans ce combat qui se livrait au fond de son intelligence entre les lois de la société et les penchants de la nature, il semblait que les accents fiers et hardis du mélodieux oiseau vinssent en aide à la seconde contre la première. Dans la voix plaintive du rossignol, Anna croyait entendre gémir lointainement celle d'Arthur qui, pensif et solitaire, l'attendait à cette heure sous ces grands arbres, à l'ombre desquels il lui avait marqué la place d'un dernier entretien. Harmonies étranges du monde qui nous entoure avec notre cœur ! influences mystérieuses qu'on ne peut expliquer, mais que l'on subit ! Lorsque neuf heures sonnèrent, Anna se leva vivement, sa résolution était prise : elle n'avait pu résister aux séductions du malheur, si puissantes sur les cœurs généreux. S'échappant d'un pas furtif, elle traversa le petit jardin, et ouvrant une porte de derrière qui donnait sur les champs, elle sortit de la maison sans être aperçue. Un sentier la conduisit, en quelques moments, à la rue qui était déserte : seulement elle crut voir se dessiner, au coin d'une ruelle, une ombre de femme qui sembla tressaillir en la voyant passer, et s'éloigna rapidement comme si elle l'avait attendue. Anna s'imagina un instant avoir reconnu Aglaé; mais, repoussant bientôt cette idée, elle hâta encore sa marche en se dirigeant vers la forêt.

NATHANIEL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

UNE MISSION TROP SECRÈTE.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

C'était en 1744 et pendant la guerre dite *de Succession*, non cette guerre que fit la France, sous Louis XIV, pour donner la couronne d'Espagne à un descendant de ce grand Roi, mais bien pendant cette autre guerre, plus inconcevable encore, dont nous crûmes devoir aussi nous mêler, afin de mettre Charles VII, auparavant Électeur de Bavière, sur le trône d'Autriche aux dépens de Marie Thérèse.

Nous sommes sur le théâtre même de cette lutte inextricable, où tous les Rois d'Europe prirent part, quatre monarchies ayant des prétentions à la couronne flottante de l'Empereur Charles VI, décédé. Nous sommes à Weissembourg, ville frontière placée entre l'Allemagne et la France, entre des canons autrichiens et des canons bavarois et français, dans une petite cité prise tantôt par les uns, tantôt par les autres; le matin occupée par les alliés de Marie-Thérèse, le soir par les soutiens de l'Électeur Albert de Bavière. Voilà la grande affaire, celle, par conséquent, qui nous touche le moins. Voici la petite, celle qui, après plus d'un siècle écoulé, intéressera peut-être beaucoup plus le lecteur.

Pour le moment, ce sont les partisans de l'Électeur de Bavière, ou pour mieux dire les Français, qui possèdent la ville de Weissembourg, et nous sommes devant l'auberge fort émue des *Trois Soleils*. Pourquoi appelée des Trois Soleils? Parce que des croisées de cette mémorable auberge on voyait trois fois cet astre, cher aux aubergistes, pendant sa course céleste : le matin, à midi et le soir.

L'aubergiste Broc disait avec beaucoup d'anxiété à son fidèle domestique, sommelier et cuisinier Margotin, infiniment plus philosophe que son maître :

— Margotin, avant-hier nous étions Français, hier nous étions Autrichiens; nous voilà redevenus Français; que serons-nous demain?

— Encore Autrichiens, peut-être; et puis après-demain.....

— Le plus clair de notre affaire, vois-tu, Margotin, c'est que nous ne gagnons que des coups de fusil à tous ces beaux changements.

Digitized by Google

— Faites excuse, patron, nous gagnons quelquefois des coups de sabre.

— Français et Allemands pillent tout ici, poursuivit maître Broc, les uns en criant: Vive l'Électeur de Bavière! les autres en criant: Vive Marie-Thérèse! Il est vrai qu'ils ne se traitent guère mieux entre eux. Margotin, vit-on jamais rage pareille? Ils ne font plus de prisonniers.

— C'est plus tôt fait, maître Broc, ils se grillent à la minute, comme nos côtelettes.

— Est-ce que cela va durer longtemps ainsi?

— A la place des habitants de Weissembourg, j'en finirais une bonne fois pour toutes avec les uns comme avec les autres.

— Et que ferais-tu, Margotin? Voyons ta politique?

— Je mettrais le feu à la ville..... Ils seraient tous bien attrapés. Elle ne serait plus ni à prendre, ni à reprendre.

— Et notre auberge des *Trois Soleils?*

— Je n'y pensais pas, dit Margotin.

— De la prudence!..... Margotin, de la prudence! Ouvrons discrètement, au contraire, notre auberge à tout le monde. Chauffons nos fourneaux pour les Allemands aussi bien que pour les Français; et si nous devons être encore longtemps exposés à subir ces brusques changements, appelle-moi Broc devant les Français.

— Oui, patron.

— Brocmann ou Brocneider devant les Allemands. Cela nous vaudra peut-être un peu plus d'égards de la part de ces enragés soudards, qui ont jugé à propos de faire de mon auberge leur quartier-général.

— Mais moi, reprit Margotin, qui m'appelle Margotin et qui veux aussi partager ces égards, comment m'appellerez-vous en allemand?

Maître Broc, après avoir longtemps cherché sous son bonnet de coton blanc:

— Margotin..... Pourquoi t'appelles-tu Margotin? C'est difficile d'en faire un nom allemand..... Margotmann..... cela ne va pas..... Je t'appellerai Fritz.

— Ce n'était pas la peine de tant chercher.

— Et pour mieux faire illusion, pour qu'on te croie bien Allemand, tu diras une poule en parlant aux Français, et une boule ou un boulet quand tu auras affaire aux Allemands.

— Rebosez-fous sur moi, bâtron.

— Drès pien, Fritz! Mais il me semble qu'une voiture traverse la place. Toi qui as de bons yeux, regarde.....

— Ma foi, c'est bien deux voitures..... Ça vient de France.....

— C'est bien choisir son temps pour voyager.

— Et quelle tournure ça a-t-il, ces deux voitures? — Riche?

Digitized by Google

— Comme ça! comme ça!..... Marchand de clincaillerie ou de bonneterie. Un homme en descend..... Le major de la place lui demande ses papiers.....

— C'est l'instant difficile.

— Allons! ils sont en règle..... parfaitement en règle : le major de la place les lui rend.

Les deux voitures se dirigèrent d'abord vers l'auberge des *Trois Soleils*, et le même voyageur qui venait de descendre, descendit une seconde fois pour dire vivement à maitre Broc :

— L'aubergiste! je veux d'abord déjeûner, puis une chambre pour me reposer.

La main sur son bonnet de coton, maître Broc répondit au voyageur:

— De chambre, il n'y en a plus, les officiers français les occupent toutes; mais de déjeûner, il n'y en a pas, les officiers autrichiens ont tout mangé hier à souper.

— Comment?

— Tout mangé, Monsieur. Ils auraient dévoré les serviettes si j'avais eu l'imprudence de leur en donner.

— Quoi! je ne puis me procurer, même à prix d'argent.....

— A prix d'argent..... C'est bien difficile.

— Mais à prix d'or?

— Que désire monsieur?

— Quelque chose de bon, de substantiel..... La route m'a affamé.

Après avoir tourné et retourné son bonnet de coton dans ses mains méditatives, maître Broc dit au voyageur si maladroitement fourvoyé dans cette place de guerre :

— Je viens de faire mettre pour moi un dernier gigot à la broche... Je ne vois pas pourquoi je ne vous le céderais pas.

— Je ne le vois pas non plus, maître?..... maître?....

— Broc..... pour vous servir.

— Maître Broc, votre gigot est à moi.

— Il est à vous. Tant pis pour les Prussiens s'ils reviennent après que vous l'aurez mangé!..... Ah! s'ils reviennent avant.....

— C'est mon affaire.....

— C'est votre affaire. Mauvaise affaire pour toi, pensa maître Broc en jetant un regard scrutateur sur son nouvel hôte, que ce regard traita en marchand fort peu capable de se mesurer avec le moindre Prussien.

— A propos, reprit le voyageur descendu aux Trois Soleils, ordonnez que mes deux voitures soient promptement remisées.

— Oui, Monsieur..... Mais est-ce que les voyageurs qui sont dans la seconde voiture en sont descendus?

Digitized by Google

— Qu'importe?

— Comment, qu'importe! s'écria maître Broc; je ne puis pas remiser les voyageurs et la voiture.

Le voyageur, que cette réflexion parut contrarier, ajouta : Il n'y a personne dans l'autre voiture.

— C'est différent..... Puisqu'il n'y a personne..... Mais il y a des marchandises, du moins.

— Oui, des marchandises..... Quelques ballots.

— Monsieur est négociant?

— Je suis commis-voyageur.

— Et en quoi?

— En quoi?.....

Le voyageur n'aimait pas toutes ces questions; mais il sentait qu'il était très-imprudent de les laisser tout à fait sans réponse dans une ville pleine de suspicion comme l'était en ce moment Weissembourg. Un aubergiste, en temps de guerre, est le premier espion de la cité. Le voyageur s'efforça donc de répondre :

— Je suis commis-voyageur en parfumeries.

— Ah! mais c'est très-joli, dit maître Broc, commis-voyageur en parfumeries. Et monsieur vient de Paris, la capitale de la pommade?

— Je viens de Paris, la capitale de la pâte d'amande, oui Monsieur.

— Et Monsieur va?

— Que diable cela peut-il vous faire, maître Broc, de savoir où je vais! répondit le voyageur, dont la patience, comme on le voit, n'était pas à toute épreuve.

— Je vous demande pardon, répartit maître Broc, si cette question vous déplaît, mais je suis forcé par l'autorité de vous l'adresser..... Il faut que j'écrive sur mon livre qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez.....

— Eh bien! écrivez sur votre livre que je vais à Berlin.

— Ah! Monsieur va à Berlin. Ils manquent donc de parfumerie à Berlin?

— Complétement. Les savons surtout sont très demandés. Mais je vous en prie, Monsieur Broc, allez faire rentrer mes deux voitures et disposer pour moi un couvert.

— Oui, Monsieur, je vais faire rentrer vos deux voitures.....

— Allez.

Le voyageur se crut enfin débarrassé du personnage de maître Broc et de ses questions.

— Maître Broc revint mystérieusement sur ses pas.

— J'y pense, dit-il, puisque vous êtes parfumeur et marchand de savons, vous devez savoir beaucoup de choses sur Paris, beaucoup de nouvelles. Qu'y fait-on en politique?

Digitized by Google

— Ce qu'on y fait?..... — Le voyageur avala sa rage. — Ce qu'on y fait?..... On s'y lave encore les mains.

Broc se retira, satisfait de la réponse, pour faire place à Léonard, le domestique de notre voyageur.

— Ces gens-là, Monsieur, dit Léonard, ces gens-là sont vraiment d'une curiosité insupportable.

— Toi aussi, tu as été questionné?

— Ah! Monsieur, ils me demandent tous ce que c'est que cette voiture d'où ils n'ont vu descendre personne.

— Mais c'est intolérable! s'écria le voyageur. Réponds-leur qu'elle renferme des parfumeries, ce que j'ai répondu moi-même à cet indiscret, à cet impertinent aubergiste des Trois Soleils. Au surplus, qu'est-ce que cela leur fait? Qu'est-ce que ces gens-là?

— Ces gens-là, Monsieur, ce sont des mousquetaires, des dragons, des hussards, des diables qui veulent qu'on leur réponde, et auxquels il n'est pas prudent de répondre : — Qu'est-ce que cela vous fait?...

— Encore une fois, dans cette voiture, il y a ce qu'il y a.

— Oui, Monsieur. Cependant, Monsieur, entre nous.....

— Il ne me plaît pas de faire connaître ce qu'elle renferme.

— Sans doute. Pourtant, Monsieur, convenez de vous à moi.....

— Ah ça! Est-ce que tu voudrais encore savoir, toi aussi?

— Oh! moi.....

— Prends garde!

— Je vous jure que je ne veux plus rien savoir..... Depuis que j'ai voulu savoir..... et depuis que vous m'avez si bien exprimé votre mécontentement à l'endroit..... passons sur l'endroit, c'est fini.

— A la bonne heure. Mais si jamais tu t'avises!....

— Monsieur n'a rien à m'ordonner?

— Si fait! J'ai à t'ordonner d'aller t'asseoir près d'un gigot.

— Vous avez découvert un gigot dans cette ville affamée?

— Oui.

— De cheval?

— De mouton.

— De mouton!

— Va t'asseoir près de ce gigot qui est à la broche et apportes-y tous tes soins.

— Ah! Monsieur.....

— Nous sommes presque en Allemagne ici..... Ils mangent la viande crue..... Veille à ce que mon gigot soit cuit à point.

— Il sera cuit à point, Monsieur, je vous en réponds.

— Léonard!

— Monsieur.

— Tu me déboucheras une bouteille de Bordeaux.

Digitized by Google

— Deux, si Monsieur le veut.

— Je le veux.

— Je vous remercie.

— Pourquoi me remercies-tu ?

— Par politesse.....

— Pour le Bordeaux ?

— Oui, Monsieur, j'y suis né.

— Drôle !

Revenant sur ses pas, Léonard s'approcha discrètement de son maître et lui dit :

— Monsieur !

— Eh bien ! tu ne t'en vas pas ?

— Vous m'avez expressément recommandé de vous rappeler, dans chaque ville où nous serions forcés de nous arrêter.....

— Quoi donc ?

— Que vous n'êtes qu'un simple commis-voyageur.

— Oui.

— Que vous ne devez jamais sortir du caractère pacifique de votre profession.

— Sois tranquille, Léonard. Va veiller au déjeûner.

— Que dans aucune occasion, sous aucun prétexte, vous ne seriez jamais le capitaine de dragons, marquis de Bourvoisin.

— C'est très-juste ; mais va veiller au déjeûner.....

— Que.....

— Cours au gigot !

— Que.....

— Si tu ne t'en vas pas !

— Je vois qu'il était utile de rappeler à M. le marquis la douceur de caractère.....

— Attends, gredin !

Léonard avait disparu.

En se promenant dans une des salles basses de l'auberge, le marquis de Bourvoisin se disait : Dans quelques heures j'aurai franchi la frontière ; je serai en Allemagne ; je n'aurai plus rien à redouter de la curiosité de ce tas de pies bavardes..... Curiosité bien inutile !.... S'il n'y a que moi pour leur faire connaître ce que renferme cette voiture !.... D'ailleurs, pourquoi le sauraient-ils ?.... Le temps où nous vivons autorise, il est vrai, cette inquiétude..... La guerre..... presque l'invasion..... Et moi-même, est-ce que je ne voudrais pas savoir quelle est cette troisième voiture qui s'est constamment tenue derrière nous pendant plusieurs lieues ?—Que signifierait cette obstination ?... Voilà, je me fais aussi des idées..... je creuse des suppositions. Il fallait bien que cette voiture fût derrière ou devant..... quand il n'y a qu'un seul

Digitized by Google

chemin à suivre. Bah! tout ira bien. Le plus difficile de ma mission est fait. Mon passeport, il paraît, ne laisse rien à désirer, même aux plus difficiles. Depuis douze jours que j'ai quitté Paris, je suis le parfumeur le plus avéré du royaume..... C'est à merveille. Mais, grand Dieu! qu'aura dit madame de Fontenay, mon adorable veuve, quand elle aura reçu comme un coup de foudre la nouvelle de mon départ?.... Elle que je devais épouser le lendemain!.... Partir ainsi la veille d'un mariage, sans pouvoir même lui faire mes adieux; ne pouvoir seulement lui dire où j'allais! Je n'ose me figurer ce qu'elle aura pensé; j'ai peur de me peindre sa colère! — Me pardonnera-t-elle à mon retour à Paris? Perdre son amour, manquer un si heureux mariage! Ce serait cruel. Mais pouvais-je refuser? Non? non! cent fois non! mille, mille fois non! C'était ma fortune, mon avenir.....

— Monsieur! Monsieur!

— Qu'y a-t-il donc?

C'est Léonard qui revenait de la cuisine et entrait tout agité dans la salle basse.

— Monsieur, on m'a insulté..... on m'a.....

— Voyons, parle, Léonard.

— Ah! Monsieur! cet affront..... Quel affront!

— T'expliqueras-tu?

— Je veillais sur le gigot.

— Très-bien.

— Ah! Monsieur, il était bien de mouton.

— Comment il était!.....

— Je veillais donc sur le gigot: un gigot superbe, doré, onctueux, parfumé..... Il était cuit..... J'allais le décrocher.....

— Continue!

— Tout à coup, de jeunes officiers entrent dans la cuisine... un entre autres!.... Oh! celui-là, je le reconnaîtrais..... il a une large cicatrice au front.....

— Achèveras-tu?

— Retire-toi de là! me disent-ils. — Pourquoi donc me retirer? — Ce gigot est à nous. — Comment! il est à vous! — Et ils me poussent, ils me renversent. Je m'écrie: Ce gigot est pour mon maître? — Ton maître le parfumeur? — Oui, le parfumeur. — Ils rient plus fort, ils se moquent de plus belle. — Bref! le gigot est décroché. Ils vont l'emporter; je m'élance..... Je tire d'un côté, ils tirent de l'autre; bref! le gigot leur reste..... Je m'écrie: Mon maître le saura! — Va dire à ton maître que s'il fait le méchant, me disent-ils, il prendra autour de la broche la place du gigot.

— Les insolents! interrompit à la fin le marquis de Bourvoisin à cet

Digitized by Google

endroit du récit de l'infortuné Léonard, qui reprit ainsi, fort de l'assentiment de son maître :

— Je lève la main.

— Bravo, Léonard!

— Ils lèvent le pied.

— Ensuite?

— Ils m'ont battu, rossé.....

— Les misérables! — Je ne déjeunerai donc pas! Où sont-ils?

— Dans la salle à manger

— Combien sont-ils?

— Beaucoup.

— Tant mieux!

— Mais, Monsieur le marquis, prenez garde.....

— Reste ici!

Bourvoisin disparut.

— Il n'avait pas besoin de me recommander de rester ici, murmura Léonard, qui ajouta: Il arrivera trop tard. D'ailleurs, ils sont là-bas une douzaine de brise-tout plus violents les uns que les autres. S'ils étaient vêtus comme moi, on les appellerait canailles. Ils ont l'habit militaire, le chapeau sur l'oreille, l'épée au côté, ce sont d'aimables étourdis.....

Léonard fut interrompu au milieu de son monologue philosophique par une voix qui l'appela. Il se retourne :

— Vous ici, madame de Fontenay!

— Pourquoi cet étonnement? Ah ça! crois-tu donc que c'est pour rien que je t'ai placé auprès de M. de Bourvoisin?

— Non, Madame, mais.....

— Crois-tu que c'est pour rien que tu es chargé de me dire, heure par heure, depuis un an, tous ses projets, toutes ses démarches?

— Non, Madame..... Mais il me tuera, s'il sait que je vous ai prévenue de notre départ de Paris.

— Rassure-toi. Je lui dirai que je l'ai fait espionner par... par n'importe qui. Il n'y a pas que toi d'espion en France.

— Oh! Madame, cela est vrai. D'abord, il y a vous.

— Cette femme est-elle jeune?

— Quelle femme?

— Est-elle jolie?

— Mais quelle femme?

— Est-ce une bourgeoise? Est-ce une femme de qualité?

— Mais quelle femme? quelle femme?

— Celle qui est avec le capitaine, avec le marquis de Bourvoisin, ton maître.

— D'abord, nous n'avons pas de femme.

Digitized by Google

— Tu mens!

— Ensuite nous ne sommes plus ni marquis, ni capitaine, depuis que nous avons quitté Paris.

— Tu mens! tu mens!

— Je vous jure, madame, que nous voyageons comme de simples parfumeurs.

— Des parfumeurs, M. Léonard; la plaisanterie!...

— Nous vendons, ou plutôt nous allons vendre je ne sais où des savons, des essences, des parfums, des gants, des poudres et du rouge.

— Léonard, ma patience!....

— Mon maître s'appelle Martinelli.....

— Tais-toi!

— Je me tais.

— Voyons, voilà cinq louis, et réponds à mes questions. Qu'est-ce que cette voiture que vous accompagnez depuis douze jours, depuis votre départ de Paris?

— Je l'ignore.

— Impossible : Tu le sais.....

— Je vous proteste, madame.....

— Voilà encore dix louis : As-tu vu descendre quelqu'un de cette voiture?

— Jamais.

— Léonard!

— Je n'ai jamais vu monter ni descendre personne.

— Léonard! Léonard!

— Jamais!

— Tu n'as jamais vu non plus ni lever, ni baisser les stores?

— Jamais non plus.

— Quoi! tu ne peux ou tu ne veux rien me dire?

— Je ne sais rien.

— Regarde ces quinze louis.

— Je sais seulement... Il paraît, d'après ce que j'ai pu voir, que nous avons ordre.....

— Ordre de qui?

— Si madame m'interrompt.....

— Continue.

— Que nous avons ordre de suivre cette voiture à trois cents pas de distance le jour et à deux cents pas la nuit.

— Il y a donc quelqu'un dans cette voiture?

— Comment vous répondre, madame?

— Ah! c'est trop de mystère pour qu'il n'y ait rien. Voyons, ne te fais pas arracher les paroles avec les tenailles. Tu dois savoir comment cette voiture est disposée à l'intérieur.

Digitized by Google

— Comment le saurais-je? Je n'y suis jamais entré..... je n'en ai même jamais beaucoup approché.

— Et l'extérieur?

— L'extérieur est comme toutes les voitures de voyage, lourde, pesante, massive, portant un coffre derrière.....

— Un coffre, dis-tu?

— Oui, madame, un coffre haut et carré.

— Et ce coffre est fermé?.....

— Ce ne serait plus un coffre s'il n'était pas fermé.

— Ne me trouble pas avec tes réflexions... oui... un coffre... c'est cela... quelle idée!

— Elle a une idée, pensa avec effroi Léonard.

— Léonard?

— Madame.

— Descends sous la remise; dégage les courroies passées dans les boucles de ce coffre.

— Grand Dieu!

— Ouvre-le.

— Mais, madame, mais la serrure?...

— Eh bien, quoi la serrure?

— Je n'ai pas la clé.

— Voici la clé d'or : prends ces quinze louis..... tu ouvriras ce coffre.....

— Je l'ouvrirai..... mais.....

— Tu le forceras..... tu le briseras..... fais comme tu voudras, mais ouvre-le et vois ce qu'il renferme.

— Oh! madame!

— Je ne te dis pas de pénétrer dans la voiture.

— Oh! il n'y a pas de danger... Il y en a trop, je veux dire. Le capitaine me ferait sauter la cervelle.

— Va et reviens.

— Mais encore une fois, madame, si M. le marquis vient à savoir...

— S'il te chasse, je te prends à mon service.

— Et s'il me tue?

— Tu n'auras plus besoin de servir.

— C'est vrai.

— Mais ne crains rien : Va, je t'attends ici.

Léonard, fort peu résolu, se retira pour accomplir ce grand acte de résolution.

Enfin! je l'ai trouvé, s'écria quand elle fut seule madame de Fontenay : si ce n'est pas sans peine, ce ne sera pas du moins sans résultat profitable. Qu'on appelle cela un coup de tête, très-bien, à merveille! comme on voudra. Coup de tête, soit! Il n'y a jamais que les coups de

Digitized by Google

tête qui réussissent. Madame de Fontenay n'avait pas achevé sa dernière phrase, que Margotin conduisant le major de la place, se présenta à elle pour dire ensuite au major :

— Voilà, major, la dame qui vient d'arriver.

— C'est bien ! laisse-moi maintenant.

Et Margotin se retira.

— Madame, débuta par dire le major, nous vivons dans des temps difficiles, inquiets, soupçonneux... la guerre que nous fait l'Autriche ou que nous faisons à l'Autriche, demande des garanties aux voyageurs qui se disposent à traverser la frontière. Je n'ai pas voulu laisser à d'autres que moi le soin délicat, pénible, de voir vos papiers.

— Mes papiers... Quels papiers?

— Votre passeport.

— Je suis partie si soudainement de Paris... je ne pensais pas qu'il fût nécessaire.....

— Au contraire, madame.

— Je n'ai pas de passeport.

— Cependant, madame.....

— Eh ! monsieur, les passeports sont faits pour mentir. D'ailleurs, que vous dirait un passeport que je ne puisse vous dire moi-même. Il vous dirait, par exemple, en parlant de ma personne: Front élevé...

— Très-beau, madame.

— Yeux presque noirs.

— Très-expressifs, madame.

— Bouche ordinaire.

— Très-gracieuse, madame.

— Teint.....

— Rose et délicat, madame.

— Taille moyenne.

— Charmante, madame.

— Voilà ce que vous dirait un passeport, mais ce qu'il ne vous dirait pas, c'est que j'ai vingt-cinq ans : il dirait dix-huit. Il ne vous dirait pas que je suis veuve, que j'aime un capitaine de dragons dont je croyais être aimée; que j'étais à la veille de l'épouser; qu'il est parti soudainement avec... avec je ne sais qui, pour aller je ne sais où... et que je suis depuis douze jours à sa poursuite. Voilà, monsieur, assurément, tout ce qu'un passeport, je le suppose, ne vous dirait pas. Êtes-vous satisfait, monsieur?

— On ne peut plus satisfait, madame, et au point que je vous arrête.

— Vous m'arrêtez !

— Je vous arrête : Vous êtes ma prisonnière.

— Mais, monsieur.....

Digitized by Google

— Rassurez-vous, madame, vous serez libre dès que vous aurez reçu de Paris ce passeport dont vous vous êtes si finement raillée.

— En vérité, monsieur.....

— Je vous l'ai déjà dit, madame, nous vivons dans des temps difficiles, nos ordres sont sévères : il se passe en ce moment en Europe des événements très-graves; on peut porter à l'étranger des secrets d'état.

— Mais une femme, monsieur, une femme?...

— Précisément, madame, on nous a prévenus... on est vaguement instruit que c'est par l'intermédiaire d'une femme qui doit passer la frontière pour aller à Vienne, sous le prétexte d'aller à Saint-Pétersbourg, que doit être communiqué aux Autrichiens tout notre plan de campagne.

— Mais je ne vais nulle part.

— Comment, vous n'allez nulle part!

— Je vous l'ai dit : je suis à la poursuite d'un homme qui m'a promis.....

— Permettez, madame, c'est vous qui dites cela... c'est votre passeport qui le prouvera. Mais rassurez-vous, madame, pendant les quinze ou vingt jours que vous allez être forcée de passer ici pour attendre de Paris l'envoi de ces papiers, on aura pour vous tous les égards dus à votre personne.

— Quinze ou vingt jours!

— Pas moins, madame... Paris est loin.

— Quinze ou vingt jours!

— Vous pourrez ensuite poursuivre jusqu'au bout du monde cet heureux capitaine de dragons.

— Mais, monsieur, il ne m'attendra pas, il mettra à profit ces quinze ou vingt jours que je suis condamnée à passer ici; quand je serai libre, j'aurai perdu ses traces... il sera bien loin d'ici.....

— Il est donc ici?

— Imprudente! se dit intérieurement madame de Fontenay, j'allais peut-être le compromettre. Elle se reprit ainsi : Oh! non, il n'est pas encore à Weissembourg... non, je ne le crois pas... je ne sais même s'il y viendra... vous voyez que je vous dis tous mes secrets... Allons, capitaine, laissez-moi ma liberté en échange de ma franchise... je vous en conjure.....

— Je le voudrais, madame, mais c'est un droit que je n'ai pas. Mon général seul.....

— Eh bien! je verrai votre général, je le fléchirai.....

— Je ne le pense pas, madame, il n'est plus jeune.

— Moi prisonnière; allons donc, monsieur, jamais!

— Pourtant, madame.....

Digitized by Google

— Jamais! jamais! vous dis-je. A quinze ans, monsieur, on me mit malgré moi au couvent : un couvent avec doubles murs, triples portes, triples serrures : une prison, enfin. Je trouvai le moyen de m'échapper. Je m'en irai bien d'ici comme je me suis évadée du couvent.

— N'essayez pas, madame... ce serait inutile... ce serait peut-être périlleux... mais en attendant vos papiers, croyez-moi toujours tout dévoué à vos ordres et à votre service. Patientez, madame, patientez.

Le major s'inclina avec respect et se retira.

— Prisonnière! s'écria madame de Fontenay quand il ne fut plus là, et M. de Bourvoisin libre de continuer son voyage, de passer la frontière avec... avec qui, mon Dieu! Moi, forcée de rester ici... c'est une dérision... je ne serai pas venue ici pour... pour rester ici. Mais Léonard ne revient pas... Aura-t-il eu peur?... s'y sera-t-il pris maladroitement? Il tarde bien... Ah! M. de Bourvoisin, vous voudriez recommencer en m'épousant la folle vie d'autrefois : — les séductions, les intrigues, les enlèvements; non! non! monsieur, — tout à moi ou rien. Mais je me trompe peut-être... Cependant ce voyage mystérieux, ce départ brusque qu'il me tient caché... ces deux voitures... cette obscurité dans toutes les réponses de son domestique... Ah! voici Léonard!

— Eh bien, Léonard?

— Éh bien, madame, j'ai ouvert ce coffre.

— Ah! et qu'y as-tu vu, qu'y a-t-il? parle! mon impatience...

— Au premier rang, j'ai trouvé des boîtes pleines d'épingles.

— Noires ou blanches?

— Noires et blanches.

— Pourquoi des épingles noires?

— Je ne sais pas, madame.

— Je le sais, moi. Continue.

— J'ai vu ensuite d'autres boîtes pleines de mouches.

— Voilà! les épingles noires et les mouches... c'est pour une femme! dans cette seconde voiture il y a une femme... et tu oses me soutenir!!... Mais voyons ce que tu as encore trouvé.

— Des cartons pleins de rubans.

— Pleins de rubans! — Ah! des rubans!

— Mais, madame, tout le monde, les hommes comme les femmes, porte des épingles noires, des mouches et des rubans... les hommes en portent en moins grande quantité, c'est vrai, mais enfin...

— Poursuis.

— Sous ces cartons il y en avait d'autres.

— Et dans ces autres qu'y avait-il?

Digitized by Google

— Des mouchoirs de batiste.

— Des mouchoirs de batiste ! mes doutes deviennent des certitudes.

— Pourtant, madame, quel est l'homme qui se respecte un peu qui n'a pas aujourd'hui des mouchoirs de batiste? moi-même... seulement ceux que je viens de voir dans le coffre sont si petits, mais si petits...

— Tu vois!...

— Madame, il y a des gens qui aiment les petits mouchoirs de batiste.

— Laisse tes réflexions. Qu'as-tu encore découvert?

— Rien de plus.

— Rien de plus?

— Ah ! pardon : j'oubliais. Au fond de ce coffre, que j'ai eu soin de bien fermer après l'avoir remis intérieurement dans l'état où je l'avais trouvé, j'ai découvert.....

— Quoi donc?

— Ce livret.

— Donne-moi ce livret.

— Mais vous me le rendrez?

— Je te le rendrai... mais donne! donne!

Madame de Fontenay prit avec vivacité le livret des mains de Léonard et l'ouvrit. — Après l'avoir lu d'un seul regard, elle s'écria :

— Oh ! c'est affreux !

— Est ce qu'il y a des images?

— C'est affreux, te dis-je.

— Mais encore?...

— Si je doutais encore, voilà qui... Ah! M. de Bourvoisin!

— Le voici, madame!

— Qu'il vienne !

— Oh! madame, ne lui dites pas !!...

— Qu'il vienne! qu'il vienne!

Léonard qui ne tenait pas à être présent à cette entrevue, s'éclipsa.

C'est en s'échauffant ainsi que Bourvoisin, sans voir madame de Fontenay, entra dans la salle commune de l'auberge : Le capitaine à la balafre s'en souviendra! Il voulait m'embrocher à la place du mouton, c'est lui qui a son bon coup d'épée dans le bras; et j'ai déjeuné, parfaitement déjeuné! Léonard, nous partirons dans une heure, va tout préparer pour... Mais où donc est Léonard?...

Le marquis recula d'étonnement en apercevant madame de Fontenay, qui n'avait pas voulu l'interrompre dans son chant de victoire.

— Emilie ! Emilie!

— Moi-même, monsieur le marquis, moi-même.

Digitized by Google

— Vous êtes venue !... cette surprise ! ce bonheur !

— Venue comme vous, monsieur, avec cette différence que je n'occupe qu'une seule voiture, tandis que vous... il vous en faut deux...

— Oh ! deux !... Mais quel bonheur !

— N'y en a-t-il pas deux ?

— Je n'en occupe pas deux... Mais ô bonheur !

— Je ne dis pas que vous en occupiez deux... Si nous laissions un instant le bonheur, quel bonheur ! oh ! bonheur ! — L'une de ces deux voitures est pour vous, l'autre pour.....

— Excusez-moi, pardonnez-moi, Emilie, si je suis parti sans vous prévenir, sans vous dire adieu, mais.....

— Voulez-vous être assez bon, monsieur de Bourvoisin, pour ne pas vous excuser et me dire tout de suite qui se trouve dans l'autre voiture ?

— Dans l'autre voiture ?

— Oui, monsieur.

— C'est que.....

— J'attends.....

— Voyez-vous, Emilie.....

— Je vois.

— Vous comprenez que.....

— Je comprends.

— Alors.....

— Alors j'attends toujours.

— Vous me promettez le secret ?

— Je vous trouve ravissant d'embarras.

— Non, vous me promettez.....

— Je vous promets le secret.

— Que lui dire ? pensa Bourvoisin affreusement torturé. Que lui dire ? — Eh bien, madame, dans cette seconde voiture... figurez-vous.....

— Très-bien, je me figure, monsieur le marquis.

— Figurez-vous que la veille de notre mariage je me promenais sur la grande terrasse de Versailles.

— Vous aviez choisi un singulier jour pour vous promener.

— J'attendais une personne qui devait précisément servir de témoin à mon mariage avec vous. Elle avait affaire à la cour... je l'avais accompagnée.....

— Vous vous promeniez donc sur la grande terrasse de Versailles ?

— Un valet de pied m'aborde, et me prie de la part de madame de Morinval.....

— Une des dames de compagnie de madame de Châteauroux ?

— Oui, madame.

Digitized by Google

— Est-ce que vous n'avez pas aimé cette madame de Morinval?

— Le valet me dit.....

— Je vous demande si vous n'avez pas aimé cette madame?...

— C'est possible. Il me prie donc de la part de madame de Morinval de me rendre sur-le-champ dans une maison de la rue de la Paroisse, laquelle s'étend, comme vous savez, jusqu'à la grille du château même.

— Une maison obscure?

— Non... indifférente...

— Un rendez-vous?

— Ça m'en avait tout l'air, je l'avoue.

— Un rendez-vous avec une femme que vous avez aimée!

— Qu'y a-t-il de moins dangereux au monde?

— Un rendez-vous que vous acceptez?

— Franchement il était difficile de refuser.

— Enfin!... mais cette seconde voiture, monsieur, cette seconde voiture?...

— Nous y arriverons, patience!

— Je n'en ai pas beaucoup, vous ne l'ignorez pas, monsieur le marquis.

— Ni moi non plus, vous ne l'ignorez pas non plus, madame.

— Poursuivez, monsieur.

— A vos ordres, madame. J'arrive à cette maison.....

— Mal famée.

— Bien famée, au contraire : c'est celle de mademoiselle Augustine, la célèbre couturière de madame de Châteauroux. Madame de Morinval y était déjà : elle m'attendait.

— Quand je ne serais venue à Wissembourg que pour entendre cette confidence, murmura dans une interruption de dépit madame de Fontenay.

— Vous dites, madame?...

— Rien, monsieur, rien.....

— Si cette confidence vous lasse ou vous ennuie?...

— Oh non!...

— C'est vous qui l'avez exigée, madame...

— Donc, j'aurais tort...

— Donc vous auriez tort... Faut-il continuer, madame?

— Il faut continuer, monsieur.

— Quand nous fûmes seuls, madame de Morinval et moi, elle me dit avec mystère : « Monsieur de Bourvoisin, nous avons pleine confiance en vous : vous êtes dévoué, discret, et elle a daigné ajouter — brave et fidèle soldat. » Ce début n'avait rien que de fort courtois.

Digitized by Google

— *Nous*... pourquoi *nous?* arrêta une nouvelle fois madame de Fontenay; quelle était l'autre personne, ou quelles étaient les autres personnes qu'on sous-entendait si majestueusement?

— Mais, madame, chaque chose a sa place.....

— C'est qu'il y a bien des choses dans ce roman.....

— Roman! madame, roman!

— Ou histoire, comme il vous plaira. Vous plairait-il reprendre?

— Puisque cela vous plaît, madame.

— Je vous en prie.

— Capitaine, a poursuivi madame de Morinval, on a méconnu vos mérites. A l'âge où l'on peut être général, vous n'êtes encore que capitaine. — Ce n'est pas ma faute, ai-je répliqué à madame de Morinval qui a aussitôt reparti : — C'est, au contraire, beaucoup de votre faute, — non pas la faute de votre mérite ni de vos talents, mais la faute de votre caractère... mais glissons là-dessus. Nous voulons, monsieur le marquis, que, désormais, vous soyez tout ce que vous avez le droit d'être. Voici le service que nous attendons de vous.

— *Nous*, toujours *nous!* ces façons de parler toutes royales m'intriguent fort, je vous l'avoue, M. de Bourvoisin, et je suis impatiente de savoir quel auguste personnage représentait à votre cour cette madame de Morinval.

— Vous alliez le savoir tout de suite si vous ne m'eussiez interrompu. Madame de Morinval a repris ainsi : — C'est madame de Châteauroux qui m'envoie vers vous.

— Madame de Châteauroux! s'écria dans une éclatante interruption madame de Fontenay, et cette fois l'interruption était pleinement justifiée, madame de Châteauroux! elle qui vous a fait mettre deux fois à la Bastille, elle qui a toujours été un obstacle à votre avancement, elle!....

— C'est le cri que j'ai jeté moi-même quand j'ai eu entendu prononcer le nom de la duchesse de Châteauroux.

— Continuez, monsieur de Bourvoisin, cela devient intéressant.

— Elle oublie, a poursuivi madame de Morinval, les torts fort graves que vous avez eus envers elle; il ne sera plus question des couplets odieux que vous avez écrits contre sa personne; elle oublie enfin et pardonne.

— Madame de Châteauroux oublie et pardonne, chanta entre les dents madame de Fontenay : — il y a là-dessous un piége, mon cher M. de Bourvoisin; il y a un piége là-dessous.

— Je me suis dit cela comme vous, et j'ai découvert aussitôt le piége. Mais piége n'est pas le mot, à vrai dire, c'est contre-mine. Connaissez d'abord tous les faits pour apprécier l'événement. Indigné de rester enfoui sous mon grade de capitaine, dégoûté de mille injus-

Digitized by Google

tices, j'ai écrit, la rage au cœur, dans la pensée où j'étais de quitter pour toujours le service, non pas une chanson cette fois, mais un poème tout entier contre la favorite. Dans ce poème dont presque tous les chants ont déjà circulé dans les antichambres de Versailles, je raconte les misères d'un officier qui ne veut pas ramper, se faire le porte-queue soumis de la courtisane en titre, dont je trace à plaisir avec la gaieté et l'indépendance d'esprit qu'on veut bien me reconnaître, la vie, les mœurs, les caprices, les fantaisies, le despotisme de dentelle de la Cléopâtre de Trianon. La contre-mine est là. Pour parer le coup qu'elle allait recevoir, la duchesse qui a tout su, et le poème et ce qu'il chante, est venue vers moi, m'a fait demander indirectement la paix par madame de Morinval, par une femme qu'elle savait avoir eu pour moi autrefois quelque tendresse; et en échange d'une récompense qu'on ne m'a pas dite, mais qu'il est permis de soupçonner très-brillante, elle me charge d'une mission de la plus haute importance à Saint-Pétersbourg. Ainsi le poème satirique ne paraîtra pas, ainsi il m'est fait justice, ainsi je rentre en faveur, ainsi je deviens un homme politique sans cesser d'être militaire, au contraire, puisque le grade...

Sans dire tout ce que ce récit lui inspirait, madame de Fontenay le coupa pour s'écrier une sixième ou une dixième fois : Mais cette seconde voiture, cette seconde voiture, cette seconde voiture !

— Nous y sommes, répliqua en respirant M. de Bourvoisin.

Madame de Fontenay respira aussi.

M. de Bourvoisin reprenant son récit :

Madame de Morinval m'a dit ensuite : Deux voitures sont prêtes. Vous serez dans l'une, dans l'autre... il m'est impossible de vous dire ce qu'il y a dans l'autre. Partez tout de suite pour Saint-Pétersbourg. Vous êtes attendu à la cour de Russie.—Mais tout de suite, madame !... Songez... tout de suite ! —Voilà mille louis pour vos menus frais de voyage.—Mais quelques préparatifs indispensables... —Voilà votre passeport...—Mais je me marie demain.—Vous vous marierez au retour : votre future vous gardera bien fidélité jusque-là. — Mais faut-il au moins qu'elle soit prévenue...—Voilà précisément ce qu'il ne faut pas ! —Mais c'est impossible !—impossible ?—impossible ! madame. — Dans ce cas madame de Châteauroux n'aura rien oublié, a repris d'un ton qui ne laissait aucun doute madame de Morinval ; elle n'aura rien pardonné : ni la chanson, ni le poème ; il n'y aura qu'une chose d'oubliée, ce sera vous, vous qui, pour de mauvaises raisons ou de faibles prétextes aurez perdu l'occasion, la merveilleuse occasion de vous élever aussi haut qu'il est donné à un homme de votre valeur de monter. J'hésitais encore ; madame de Morinval a pris mon indécision pour un consentement; elle a passé son bras sous le mien et en descendant l'escalier de la maison, elle m'a dit : — Dès ce moment vous ne vous

Digitized by Google

appelez plus le marquis de Bourvoisin, mais le parfumeur Martinelli, entendez-vous? A Saint-Pétersbourg, vous reprendrez vos titres et vos dignités. Voilà deux laissez-passer : l'un pour les autorités françaises, l'autre pour les autorités allemandes. — Mais nous sommes en guerre avec l'Allemagne ? ai-je répliqué... Comment respectera-t-on?... — Ce laissez-passer pour l'Allemagne émane de la chancellerie Russe à Paris, a répondu à mon objection madame de Morinval; et la Russie est une puissance neutre qu'on respectera dans votre personne. Et nous nous sommes trouvés dans la rue de la Paroisse, devant la grille du château où stationnaient les deux voitures. On m'a pour ainsi dire poussé dans l'une ; les cochers ont fouetté les chevaux ; l'autre voiture a suivi : et nous voici à Weissembourg.

— Et voilà tout? demanda madame de Fontenay, quand le marquis de Bourvoisin eut fini; et fini à son grand bonheur, car ce récit lui pesait.

— Tout, madame, tout.

— Eh bien ! il n'y a qu'une seule chose vraie dans tout ce que vous m'avez dit : votre vanité de vouloir être beaucoup et votre caractère emporté qui vous a toujours empêché de parvenir. Le reste est du roman.

— Quoi, madame ! vous prétendriez ?...

— Laissez ! laissez ! voudriez-vous me faire croire que vous ne savez pas qui vous accompagnez depuis Paris?

— Je ne le sais pas.

— A qui persuaderez-vous?...

— Je ne le sais pas !

— Mais si vous disiez à la plus sotte, à la plus niaise des femmes...

— Je ne le sais pas ! je ne le sais pas ! je ne le sais pas !

— Vous me trompez.

— Ah ! voilà... J'ai déjà lu dans le fond de votre pensée. Eh bien ! je vous l'atteste, il n'y a pas l'ombre d'une femme dans cette voiture... pas l'ombre d'une femme.

— Et moi je vous répète encore que vous me trompez.

— Je vous jure...

— Ah ! vous le jurez !

— Par mes aïeux...

— Ne dérangez pas tous ces braves gens-là, je vous en prie.

— Sur mon honneur ! Irez-vous plus loin ?

— Comment, si j'irai plus loin ! Ecoutez !

Madame de Fontenay ouvrit le livret que Léonard lui avait remis et lut : *Trousseau de la personne qui voyage sous la protection immédiate de M. Martinelli, parfumeur à Paris.*

— Trousseau... que veut dire?

Digitized by Google

— Cherchez ce que cela veut dire... il y a trousseau.

— Trousseau? répéta le marquis de Bourvoisin qui cherchait à deviner; trousseau?...

— Il y a trousseau sur ce livret.

— Et ce livret où était-il? car enfin...

— Dans la voiture avec le trousseau.

— On est donc entré dans la voiture? s'écria le marquis avec effroi au milieu de tous ses doutes.

— Oh! non... rassurez-vous...

— Comment alors?...

— Ce n'est pas la question...

— C'est tellement la question! s'emporta le marquis, que celui qui a osé y entrer paiera de sa vie... Ce livret, madame, qui vous l'a donné?

— Qu'importe?

— Où l'avez-vous pris? je veux le savoir.

— Qu'importe encore! mille fois qu'importe!

— Je le saurai!... il ne sera pas dit... Malheur à celui!... oui, malheur!... Mais y a-t-il bien cela, ce que vous venez de lire sur ce livret? défiance pour défiance, madame.

— Il y a cela, monsieur, et autres choses qui ne laissent aucun doute sur la haute condition de la voyageuse.

— La voyageuse!... la voyageuse!...

— La voyageuse, monsieur, puisqu'elle voyage sous la protection immédiate de M. Martinelli, parfumeur à Paris. Niez que vous soyez parfumeur...

— D'autres preuves?... madame!...

— Ah! vous n'en avez pas assez! Sous ce titre très-significatif : — *Trousseau de la mariée*; je lis encore ceci :—Cinquante robes de soie...

— Comme elle est riche!...

— Raillez! raillez! monsieur : — je poursuis : Quarante manteaux de velours.

— Il y a de quoi avoir chaud... Il est vrai que je la conduis en Russie.

— Raillez encore : Cinquante robes de tulle!

— Mais c'est au moins une duchesse! Cinquante robes de tulle!

— Soixante mantilles en point d'Alençon.

— Je me trompais... il n'y a pas de duchesse assez riche...

— Raillez toujours, monsieur! — Cent chapeaux à plumes.

— Bon Dieu! bon Dieu! — Allons, c'est une reine. Une reine qui voyage sous la protection d'un parfumeur. Cela ne s'est jamais vu, mais enfin...

— Vos interruptions... Trente bonnets à fleurs et cent vingt-quatre robes à panier en damas de Lyon relevé d'or.

Digitized by Google

— C'est une impératrice !

— Je ne sais, monsieur de Bourvoisin, si c'est pour une impératrice ou pour une déesse, mais est-ce que, par hasard, tout cela ferait partie de la toilette d'un homme? Répondez!

Madame de Fontenay qui ne jouait pas avec toutes ces pièces de conviction et qui, par malheur, était tout aussi vive que M. de Bourvoisin, répéta en froissant le livret dans ses mains en colère : Répondez! et puisqu'il y a en jeu votre serment, répondez sérieusement.

— Encore une fois, je vous jure, répondit le marquis, que je ne savais pas, que je ne sais pas non plus en ce moment pourquoi on m'a si soigneusement caché que j'accompagnais, que je protégeais une femme...

— Ah! vous convenez enfin que vous accompagnez une femme!

— Que voulez-vous?... vous me pressez tant... vous me démontrez si bien... vous me persuadez par tant d'apparences de preuves... Soit! madame, soit!... j'accompagne une femme qui a soixante manteaux de velours, cent vingt robes en damas, je ne sais combien de mantilles... Je ne l'ai jamais vue, mais enfin je l'accompagne... Sans doute on a eu ses raisons pour me cacher... Ah ça, mais j'y pense! s'interrompit le marquis sortant de cette résignation ironique et étouffante, ce livret prouve-t-il absolument qu'il y ait une femme dans la voiture? Mais non! mille fois non! il prouve qu'il y a un trousseau : mais le trousseau d'une femme n'est pardienne! pas une femme... et triomphalement il répéta : Madame de Fontenay, le trousseau d'une femme n'est pas une femme. Il se pavanait.

Madame de Fontenay éprouva un instant le trouble d'une demi-défaite à la suite de ce raisonnement assez spécieux du marquis... mais se servant de ce mouvement même de retraite pour revenir et s'élancer plus vivement à la charge, elle dit : — Soit! c'est possible... vous pouvez avoir raison et vous comprenez que je serai la première à m'en réjouir... mais pour me convaincre tout à fait... pour m'abattre, pour me terrasser... vous allez, — et ceci terminera tout, — vous allez faire ouvrir devant moi à l'instant même cette mystérieuse voiture.

— Vous n'êtes pas sérieuse, répondit le marquis.

— Vous n'y consentez pas?

— C'est par là que j'aurais commencé avec vous si je l'avais pu. Non, vous n'êtes pas sérieuse...

— Je suis furieuse! Vos ruses... votre fourberie... je le veux!

— Je ne puis vous céder, madame.

— Vous ne le pouvez!... et pourquoi?... puisque maintenant je sais comme vous qu'il y a une femme dans cette voiture : mais c'est à cause de cela que vous refusez... une femme... oh!... une femme!...

Digitized by Google

— Mais non, madame, vous ne savez pas. Il y a doute au moins, convenez-en.

— Le doute est adorable.

— Oui, doute, madame, car enfin ce livret...

Le marquis prit le livret des mains de madame de Fontenay, et après l'avoir rapidement parcouru : Voilà déjà une ruse, tranchons le mot, un mensonge, une fourberie de votre part, dit-il d'une voix décidée.

— De quelle erreur parlez-vous, monsieur? — de quelle ruse?

— Vous avez lu : TROUSSEAU DE LA PERSONNE QUI VOYAGE, n'est-ce pas?

— Eh bien, monsieur?

— Eh bien, madame, il n'y a pas *de la personne qui voyage.*

— Comment, monsieur, est-ce que cette lettre P, cette abréviation peut signifier autre chose que la personne?

— Mais oui, madame.

— Et quoi donc?

— C'est ce que je ne sais pas.

— Vous voyez!

— Il y a plus, je crois, madame, que cette lettre ne peut en aucun sens signifier la Personne : pourquoi une lettre majuscule?... pourquoi même une abréviation? c'eût été un mystère puéril.

— Mais alors, répliqua madame de Fontenay, un peu confondue de la profonde justesse de la remarque, que peut signifier cette lettre P? A votre tour, dites-moi...

— Eh! madame, cela peut signifier avec beaucoup plus de raison de la Princesse qui voyage.

— De la Princesse qui voyage, dites-vous?

Et un rire fort peu bienveillant pour le marquis passa à travers les paroles de madame de Fontenay, qui répéta plusieurs fois sur divers tons moqueurs : de la Princesse! une Princesse de la lune! une princesse qui voyage sous la protection immédiate de M. Martinelli, parfumeur.

— Pourquoi pas, madame? — une mission secrète... La princesse est déguisée, moi aussi; elle, sous une initiale, moi, sous un habit de parfumeur. Je m'arrête à cette supposition... Oui, tout ce qui a précédé ce voyage, cette mission... mon entrevue mystérieuse avec madame de Morinval... le nom de madame de Châteauroux planant sur toute cette négociation... la guerre qui a éclaté tout à coup avec l'Allemagne, la Hongrie, le Hanovre, la Hollande... et la France... Résolument... c'est une princesse et j'accomplis un voyage politique!

— Allons! vous voilà lancé dans les plus hauts nuages de l'ambition. Mais quelle princesse prétendez-vous?...

Digitized by Google

— Une princesse étrangère, surprise chez nous par la guerre et que je ramène incognito dans ses Etats. — Je la sauve, ma fortune est faite ! voilà.

Le marquis s'essuya le front.

— Pas tant d'exaltation factice, monsieur de Bourvoisin, ne faites donc pas tourner ainsi votre vanité à l'avantage d'un mensonge insoutenable. Il n'y a pas de princesse ! Voyez-vous une princesse voyageant douze jours et douze nuits dans une voiture sans prendre aucun repos.

— Cependant, interrompit le marquis, vous qui voulez à tout prix qu'il s'y trouve une femme... elle serait donc faite différemment celle-là?

— Mais sans doute ! répondit madame de Fontenay qui, comme son sexe en général, ne se laissait pas embarrasser pour si peu ; mais sans doute ! monsieur ; il y a deux sortes de femmes : celles qui aiment et celles qui n'aiment pas. Celles qui aiment vivraient sans air pour être avec leur amant... Vous êtes l'amant dont il est ici question.

— Emilie, vous avez peut-être découvert la moitié de la vérité. Je vous accorde que ce n'est pas une princesse ; accordez-moi que j'ai découvert l'autre moitié... Ce n'est pas une femme.

— Qu'y aurait-il alors dans cette seconde voiture ? dites !

— Des papiers, des diamants, la garde-robe d'une illustre dame. Ma mission n'en est pas moins belle.

Impatientée, madame de Fontenay poursuivit ainsi :

— Princesse ou diamants ! grisette ou trésor ! je vous dis, je vous répète que je veux voir !... Conduisez-moi à cette voiture.

— Mais...

— Plus un mot !

— Eh bien ! alors sachez-le ! Madame de Morinval a exigé de moi, au nom de madame de Châteauroux, que je lui donnasse ma parole d'honneur de ne laisser ouvrir cette voiture qu'à Saint-Pétersbourg en présence de l'Impératrice. Je la lui ai donnée.

— Histoire que tout cela ! Saint-Pétersbourg ! l'Impératrice ! allons donc ! Monsieur de Bourvoisin, si vous ne consentez pas à ouvrir sur-le-champ et devant moi cette voiture, à me montrer ce qu'elle renferme... je romps à jamais avec vous... plus de mariage !... J'ai bien le droit de dicter une pareille condition.

— Encore une fois... mon serment...

— Oui ou non ?

— Non, madame.

— Adieu, monsieur, adieu !

— Emilie ! Emilie ! vous êtes tyrannique, vous êtes cruelle, vous êtes...

Les supplications du marquis furent arrêtées au vol par les voix ani-

Digitized by Google

mées de plusieurs personnes qui entrèrent confusément dans la salle au moment même où madame de Fontenay allait sortir, ce qui l'obligea de rentrer. C'était encore le major de la place, introduit avec plusieurs officiers de l'armée par Léonard, le valet de M. de Bourvoisin.

Le major parla ainsi à M. de Bourvoisin : Nous venons vous féliciter, monsieur, sur la manière digne et loyale dont vous vous êtes conduit avec notre camarade le capitaine Denneval. Après l'avoir désarmé deux fois, vous vous êtes contenté une troisième fois, maître de sa vie, de lui faire une légère blessure au bras.

— Votre camarade, messieurs, répondit M. de Bourvoisin, était un adversaire digne et honorable; à ma place vous en eussiez tous fait autant.

— Pourquoi sommes-nous forcés, continua le major, d'altérer le caractère sympathique, amical de notre mission auprès de vous par un acte pénible; mais le devoir dans ces temps rigoureux... les exigences d'une place de guerre... que voulez-vous?...

— Qu'y a-t-il, messieurs?

— Qu'est-ce donc? pensa madame de Fontenay.

Le major dit alors : votre conduite si noble, vos paroles si fières, votre brillante attitude l'épée à la main, nous ont convaincus, monsieur, que vous n'êtes pas un obscur commis-voyageur en parfumerie.

Aie! aie! dit en lui-même Léonard, voilà ce qui lui en coûte pour être trop brave... il n'en fera jamais d'autre...

— Pourtant, messieurs, dit M. de Bourvoisin, qui aurait pu en effet s'éviter cette scène s'il avait eu la moitié du gros bon sens de son domestique, pourtant, messieurs, mon passeport fait foi...

— Les passeports, madame l'a dit avec beaucoup d'esprit d'à-propos tout-à-l'heure, sont faits pour mentir, et vous avez trop d'honneur...

— Messieurs!... votre opinion...

— Non, monsieur, vous n'êtes pas un simple commis-voyageur.

— Enfin, riposta un peu vivement le marquis, où voulez-vous en venir?

Le major répondit sur-le-champ :

— Votre mystérieuse conduite a forcément appelé notre attention, et sur l'ordre de notre colonel j'ai visité votre voiture...

— Eh bien, M. le major, vous y avez trouvé des objets de parfumerie, dit le marquis en riant, puisque je suis parfumeur.

— Oui... oui... des objets de parfumerie.

— Des savons à la rose?...

— A la rose.

— Du lait virginal?... poursuivit toujours en riant le marquis de Bourvoisin.

— Oui, mais j'ai été pareillement forcé de visiter la seconde voiture, ajouta le major.

Digitized by Google

Le marquis cessa tout à coup de rire; il s'écria d'une voix brisée par la colère :

— Vous... vous avez visité l'autre voiture! c'est hardi, monsieur! ah! c'est hardi!

Son regard, qui tombait partout comme une hache, rencontra celui de Léonard, et Léonard, qui se sentit fuir sous ses jambes, balbutia :

— Je m'y suis opposé, monsieur, tant que j'ai pu, croyez-le bien, mais on m'a écarté, on m'a repoussé, on m'a battu comme pour le gigot; oh! les places de guerre!

Et M. de Bourvoisin ne trouvait que ces mots dans son emportement : Vous avez visité cette seconde voiture! Il parvint pourtant à ajouter ceux-ci : Et qui vous a donné ce droit, M. le major? un droit que je n'ai pas moi-même?

La réponse du major fut :

— Je viens de vous le dire, monsieur, la nécessité, le salut des frontières qui impose la plus grande sévérité envers les voyageurs qui veulent les franchir.

— Mais, monsieur, en arrivant ne vous ai-je pas montré mon laissez-passer, un laissez-passer délivré par l'autorité de la cour? c'est un oubli de toutes les convenances, un profond mépris de tous les droits; c'est un abus, c'est une insulte envers ceux qui m'envoient en mission. Oh! chercher despotiquement, arbitrairement à connaître ce que je n'avais pas le droit moi-même de pénétrer... ce que j'ignorais...

— Ah! vous ignoriez... dit le major.

— Oui, monsieur, ce que je devais ignorer par devoir, par pudeur pour la foi jurée... ce que j'ignore encore...

— Eh! mon Dieu! repartit le major, qui ne cessait d'examiner, depuis le début de cette violente explosion, le marquis et madame de Fontenay, je ne vous ferai pas un mystère de ce que j'ai trouvé dans cette seconde voiture.

Je vais tout savoir, pensa avec joie madame de Fontenay.

— Vous avez trouvé dans cette voiture des costumes royaux, des pierreries, des papiers, ajouta M. de Bourvoisin.

— Une femme, dit le major.

— Une femme! s'écria madame de Fontenay, que disais-je?

— Oui, madame, une femme.

— Jolie?

Le major en souriant :

— Très-jolie, madame.

Le regard oblique que lança madame de Fontenay à Bourvoisin n'eut rien de fort bienveillant, et elle continua ainsi :

— C'est bien, monsieur, vous avez fait votre devoir.

Digitized by Google

— J'espère, M. le major, dit à son tour le marquis, que vous allez du moins, maintenant que vous avez rempli vos prétendus devoirs militaires, remettre cette jeune dame sous ma protection.

— Eh quoi ! il la réclame, il ose la réclamer ! murmura madame de Fontenay aussitôt rassurée par cette réponse sèche et brève du major.

— Impossible, monsieur.

— Oui, vous allez, n'est-ce pas, reprit madame de Fontenay, la faire partir sur-le-champ pour Paris ? c'est de la politique tout cela.

— Du tout ! s'écria M. de Bourvoisin, je l'emmène avec moi en Russie.

— Ne le souffrez pas, M. le major ! éclaircissez auparavant... sachez bien.... informez-vous soigneusement...

Étonné de ce conflit entre M. de Bourvoisin et madame de Fontenay, lutte étrange qui ne contribuait pas à rendre la situation plus claire, le major de place intervint encore pour dire avec autorité :

— Votre conduite énigmatique à tous les deux rend plus que légitime la mienne, j'en appelle à vous-mêmes, et elle exige votre comparution immédiate devant la justice militaire de Weissembourg ; vous allez y être traduits.

— Monsieur ! s'écria de Bourvoisin, songez à ce que vous allez faire !

— En temps de guerre, monsieur, la justice du pays nous est dévolue ; nous sommes seuls la justice...

— Prisonniers !

Bourvoisin pâlissait, écumait de rage.

— Vous l'êtes tous deux.

— Prisonniers ! oh ! prisonniers !

— Pour peu d'instants, monsieur, si rien ne vient aggraver votre position...

— Je vous déclare, M. le major, riposta le fougueux marquis de Bourvoisin, que je n'accepte pas votre prétention de nous retenir.

— Vous feriez résistance ?

— A l'instant même.

— Messieurs, dit le major se tournant vers les officiers qui l'avaient accompagné, appelez quelques soldats du poste...

Le premier qui m'approchera ! cria le marquis en se précipitant sur un officier et en lui enlevant son épée, le premier qui m'approchera !...

— Et c'est comme cela que vous êtes parfumeur ! dit le major en tirant aussi son épée...

Au moment même on entendit crier au dehors : Aux armes ! aux armes ! les Autrichiens ! les voici ! ils sont déjà maîtres des faubourgs : aux armes ! aux armes ! aux armes !

Bourvoisin alors de s'écrier :

Digitized by Google

L'Autrichien nous attaque, je suis des vôtres : en avant ! non, je ne suis plus le commis-voyageur, le parfumeur Martinelli, mais le capitaine de dragons, marquis de Bourvoisin...

— Et qui mourra capitaine, murmura Léonard.

— Un cheval ! un cheval ! et feu sur les Autrichiens ! ma foi, messieurs, nous verrons plus tard si je dois être ou non votre prisonnier, pour le moment, au combat ! ce sont les Autrichiens qu'il faut d'abord faire prisonniers. Émilie, je cours vous défendre... on pardonne tout un jour de bataille... d'ailleurs, je vous jure une dernière fois que j'ignorais...

Une grêle de balles qui vint briser tous les carreaux de l'auberge des *Trois Soleils*, arrêta net Bourvoisin dans le cours de sa justification tardive ; d'un bond il fut dans la cour, d'un autre bond dans la rue... le tambour battait, le canon gronda... la ville fut en feu.

— Ah ! madame, demanda Léonard qui s'adossa contre un mur de la salle pour ne pas fléchir d'épouvante ; ah ! madame, vous n'avez pas peur ?

— La fille d'un général ! aurais-tu peur, toi ?

— Je ne suis pas le fils d'un général.

— Voyons, reprit madame de Fontenay, la place est à nous ; il s'agit, Léonard, de mettre à profit les avantages de la situation.

— Que prétendez-vous faire, madame ?

— Écoute...

— Mais, madame, le canon gronde autour de nous.

— Eh bien ! laisse-le gronder...

— C'est que, madame...

— Tu vas descendre dans la cour, et tu diras à cette dame ou demoiselle qui est dans la voiture, qu'il est inutile de se cacher davantage...

— Jamais, madame, les balles...

— Tu lui diras qu'elle monte, qu'elle vienne ici, que je l'attends.

— Encore une fois, madame, jamais !

— Poltron !

— Double poltron, si vous voulez ; après la fusillade, dont je ne suis pas fier de subir l'ondée, je crains encore mon maître, qui ne douterait pas que c'est moi qui ai prêté la main à tout ceci.

— Reste donc ! j'irai moi-même, et je saurai enfin quelle est cette grande dame aux robes de soie et de velours, cette rivale...

— Oui, madame, cela vaut beaucoup mieux... allez-y vous-même...

— Je la verrai en face.

— C'est cela... je vous y engage.

— Et je lui dirai...

— Très-bien !

Digitized by Google

— Oh ! elle me paiera cher tous les tourments qu'elle me cause depuis douze jours.

— Oui, faites-les lui payer bien cher; cependant, madame, songez que vous êtes toutes les deux prisonnières.

— Et de qui ? la ville n'est plus à personne en ce moment, et ma rivale est à moi. Léonard, reste ici, j'aurai besoin de toi quand je reviendrai.

Madame de Fontenay s'éloigna aussitôt.

Léonard lui cria encore :

— Veillez bien sur vous... les balles ne cessent de tomber dans la cour... Si jamais elle épouse mon maître, ajouta-t-il, je ne sais pas lequel des deux sera le plus capitaine de dragons. Elle m'a dit de l'attendre : mon Dieu ! que me veut-elle encore ? que me veut-elle encore ? Je tremble toutes les fois qu'elle a besoin de mes services; elle les paie bien, je n'en disconviens pas, mais elle m'expose à de terribles dangers. Mon maître, il faut l'avouer, est un franc libertin; à la veille de se marier s'en aller avec la femme d'un autre... puis les quitter toutes deux pour courir se battre contre les Autrichiens. Il se bat en ce moment ! et s'il est tué ?... il viendra encore me dire : Léonard, pourquoi ne m'as-tu pas rappelé que j'étais parfumeur ? Que je suis simple ! s'il est tué il ne me dira rien. Mais n'est-ce pas madame de Fontenay qui revient ? mais oui, c'est elle.

— Qu'avez-vous, madame ?

— Partie, Léonard, partie ! je suis jouée, cruellement jouée; cette femme s'est enfuie ! la voiture est vide. Ah ! je devine ! se reprit tout aussi vivement madame de Fontenay : ne devines-tu pas ?

— Non, madame.

— Je suis victime d'une atroce comédie; M. de Bourvoisin nous a dit qu'il allait se battre...

— Et il aura fait comme il a dit.

— Faux prétexte ! mensonge ! il est parti avec elle, et c'est moi qui paie les frais de la guerre : comprends-tu maintenant ?

— Vous croyez que mon maître ?...

— Je crois tout de sa part; mais je ne veux pas avoir été ainsi jouée ? oh ! non ! Léonard ?

— Madame ?

— Veux-tu gagner beaucoup d'or ?

— Non, madame.

— Comment non !

Je connais à quel prix, pensa Léonard, on le gagne avec elle.

— Non, madame, je suis assez riche.

— Voyons, je te donnerai...

— C'est inutile, je ne veux rien.

Digitized by Google

— Mais...

Léonard n'eut pas le temps de résister davantage aux propositions insidieuses de madame de Fontenay, on accourait... c'étaient maître Broc, l'aubergiste, et son fidèle Margotin.

— Ah ! matame, matame ! disait maître Broc, les Audrichiens êdre fainqueurs.

— Ça m'est parfaitement égal, ou plutôt je m'en réjouis, car je ne suis plus prisonnière, répondit avec sang-froid madame de Fontenay.

— Non, fous n'êdre blus brisonnière tes Vrançais, c'est frai, mais fous être exbosée maindenant à doudes les afanies tes fainqueurs.

Comme la peur donne l'accent allemand, pensa Léonard.

Maître Broc poursuivit.

— Allez-fous en pien fite, matame.

— C'est ce que je feux, répondit madame de Fontenay, imitant la manière de parler adoptée par le trop cosmopolite aubergiste des *Trois-Soleils*. Buis-che afoir sur-le-jamp une chaisse te bosta, tes chefaux ?

— Tes chefaux, foui, la maison en vournit... mais che n'ai bas te foiture.

— Moi j'en ai une ! donnez-moi des chevaux ! des chevaux seulement.

— Tescendez alors pien fite, tescentez, matame... tans drois minudes ils seront adelés. Où fa vodre aldesse ?

— Au diable !

— Pon foyache, matame !

— Je vous suis, madame, dit Léonard, ma fidélité...

— Tu as peur des Autrichiens, voilà ta fidélité, suis-moi !

Et tous les deux, madame de Fontenay et Léonard quittèrent au plus vite l'auberge des *Trois-Soleils* menacée de l'imminente et prochaine visite des Autrichiens vainqueurs.

— Fritz ?

— Badron.

— Drès-bien rébondu.

— Brébare dou bour pien recefoir nos combadriodes les prafes Audrichiens.

— Ya ! ya ! badron.

— Que leur tonneras-tu ? foyons...

— Tes boules, tes boulets, tes canards...

— Tes ganards, der teufle ! tes ganards ! et non bas tes canards ; et buis ?

— Et buis tes chigots.

— Ya, tes chigots ; et buis ?

— Du vin...

Digitized by Google

— Encore !... tu fin... tis-ton tu fin et non pas du vin.

— Tu fin, te l'eau-te-fie.

— On fient, allons duer les ganards et les labins.

Décidément les Autrichiens triomphaient ; la rentrée du marquis de Bourvoisin dans l'auberge des *Trois-Soleils* ne le prouvait que trop. Il était blessé au bras gauche, la pâleur de son visage disait que le coup qu'il avait reçu lui avait fait perdre beaucoup de sang.

— Quoi ! disait-il à celui qui le soutenait, quoi ! c'est toi, mon cher Varner qui me fais prisonnier ?

— Moi-même, ton ancien camarade à l'école militaire de Bapaume[1]. Mais vraiment, je n'y comprends rien... sous cet habit bourgeois... plus que bourgeois.

— Est-ce que j'y comprends quelque chose moi-même ? je me trouve par hasard à Weissembourg, j'entends des coups de feu ; pif ! paf ! pif ! on me dit voilà les Autrichiens ! la poudre me monte au cerveau... je me jette sur mon épée...

— Sur ton épée ?...

— Tu as raison, sur l'épée d'un autre ; je ne porte pas d'épée, moi, je suis parfumeur.

— Parfumeur ?... que dis-tu maintenant ?

— Commis-voyageur en parfumerie.

— Permets : —c'est bien toi le marquis de Bourvoisin, capitaine de dragon ? j'ai besoin de m'assurer...

— Oui... mais accidentellement commis-voyageur.

— Est-ce que sa blessure, pensa le colonel Varner, aurait dérangé le cerveau de mon ancien condisciple de Bapaume ? Mais on n'est pas, même accidentellement, commis-voyageur lorsqu'on est marquis, mon cher Bourvoisin.

— Il paraît pourtant que oui, mon ami. Or, je me suis jeté, te disais-je, sur l'épée d'un autre, du premier officier venu qui se trouvait là... tu sais le reste. Tu sais aussi que vous serez battus demain.

— Je m'y attends bien, nous ne faisons que ça depuis un mois : — battre, être battus ; je voudrais même que ce fût aujourd'hui, et non demain, que les Français prissent leur revanche.

— Tu nous aimes donc bien, Varner ?

— Non... mais...

Varner n'acheva pas.

— Mais quoi ? tu me serres la main, tu es ému... Voyons, parle ; tu m'effrayes...

— Je voudrois pouvoir te rassurer, mais...

[1] On sait qu'à cette célèbre institution militaire les élèves étrangers étaient au moins aussi nombreux que les élèves nés en France même.

Digitized by Google

— Qu'est-ce donc, mon ami Varner ?

— As-tu remarqué sur notre passage des soldats allemands qui m'interpellaient en te regardant ?

— En effet... oui... pourquoi ?...

— Sais-tu ce qu'ils demandaient ?

— Non, ma foi ! je n'entends pas un mot de leur chienne de langue... que disaient-ils ?

— Il faut pourtant que je t'apprenne...

— Je t'en prie, Varner, explique-toi...

— C'est à un soldat que je parle ; la franchise...

— Voyons, mon cher Varner, achève... Est-ce au prisonnier à donner de l'énergie au vainqueur ?

— Mon excellent camarade de Bapaume, tu n'es enrôlé en ce moment sous aucun drapeau... tu n'appartiens ici à aucun corps régulier de l'armée française...

— Est-ce que ces soldats demandent que je sois ?...

— Oui, tu as pris les armes en amateur...

— Et ils veulent que je sois fusillé comme amateur ?

Varner baissa tristement la tête.

— C'est dur ; et quand ?

— Dans dix minutes.

— C'est tôt !

— Si l'on ne nous avait pas vus ensemble j'aurais pu peut-être te sauver... mais cet élan irrésistible qui nous a jetés dans les bras l'un de l'autre devant les soldats... on crierait à l'injustice... Dans cette malheureuse guerre les Français ont donné les premiers l'exemple de la sévérité ; ils ne font pas de quartier...

— Allons ! j'ai la chance depuis mon départ de Paris. Fusillé !

Varner, fort soucieux, disait en regardant autour de lui :

— Te faire évader, impossible ! l'auberge est pleine d'officiers ; elle est entourée de sentinelles... on nous observe.

— Eh bien, n'en parlons plus, mon cher Varner... c'est encore la mort d'un soldat. Mais avant de me faire passer par les armes, voudrais-tu parcourir ce papier ? peut-être que...

Varner secoua la tête en murmurant... des papiers en un pareil moment...

— Peut-être ce laissez-passer... enfin, lis...

— Donne !

— Et moi, pendant ce temps, je cours m'informer dans l'auberge du sort d'une personne, de deux personnes, veux-je dire, que j'ai laissées ici tantôt... mon mariage et mon avancement sont en bons chemins.

— Ton mariage, dis-tu, mon pauvre ami ?

Digitized by Google

— Oui...

— Est-ce que ta femme?...

— Celle qui devait être ma femme est ici...

— Terrible chose! fatal événement!

Varner essuya une larme.

— Va, cher capitaine, je me fie à ton honneur, va lui faire tes adieux.

— Je reviens.

Pauvre ami!... cruelle nécessité! oh! oui, bien cruelle! Mais qu'est-ce donc que ce papier qu'il veut que je lise?

Le colonel Varner déplia le papier que venait de lui remettre son malheureux ami. Mais que vois-je? s'écria-t-il avant de lire, les grands sceaux de la chancellerie impériale de Russie! Il lut :

« Si, par fortune de guerre, il tombait en votre pouvoir un par-
» fumeur italien du nom de Martinelli, veuillez le laissez passer li-
» brement et le protéger s'il est besoin. » Il voyage incognito... une mission secrète! mais c'est admirable! dit le colonel Varner. Si ce malheureux Bourvoisin ne s'était pas trahi, s'il ne s'était pas mêlé où il n'avait que faire, rien n'était plus simple... quel malheur qu'il se soit jeté étourdiment dans le combat!.... Continuons. Varner poursuivit la lecture : « Afin de mettre votre responsabilité à couvert, il est indis-
» pensable de vous dire l'objet particulier que renferme celle des deux
» voitures que le sieur Martinelli a sous sa surveillance spéciale. De-
» puis un temps immémorial, la cour de France, cette reine des cours,
» envoie chaque année à celles de toute l'Europe un tribut, ou plutôt
» un témoignage de son bon goût, c'est-à-dire le type gracieux, le mo-
» dèle exact autant qu'élégant de la mode qui règne à Paris. Ce type,
» ce modèle est renfermé dans une caisse en bois d'ébène, et cette
» caisse est elle-même dans la voiture qu'escorte le sieur Martinelli. »
Si j'y comprends quelque chose! se dit le jeune colonel allemand.
« Les robes et les parûres françaises qui sont en vogue à la cour de
» Versailles sont également dans un grand coffre porté par cette se-
» conde voiture de voyage. Vous pourrez vous en assurer. » Mais quel rapport, s'interrompit encore pour se dire le colonel allemand, y a-t-il entre le capitaine Bourvoisin et cette mission puérile?..... Achevons, dit-il ensuite : « Il était d'usage jusqu'ici, lut-il, que ce fût un vieux
» gentilhomme de la cour qui accompagnât ce précieux envoi; mais
» cette année, il était peu convenable qu'une personne âgée fût aven-
» turée à travers des routes sillonnées par des troupes ennemies. Sous
» le nom du sieur Martinelli, un jeune marquis, ambitieux de faire
» son chemin, a été chargé de cette mission, dont il ignore et dont il
» doit ignorer le caractère et le but, qui lui seront l'un et l'autre révé-
» lés à Saint-Pétersbourg, dernier terme de son long voyage. Des scru-

Digitized by Google

» pulse déplacés, exagérés, lui auraient peut-être fait renoncer à cette » mission traditionnelle, qu'il croit politique..... » Ah! mon pauvre Bourvoisin! s'écria le colonel Varner, j'ai peur maintenant de trop comprendre, moi qui ne comprenais pas d'abord..... Il y a là-dessous quelque vengeance de cour..... bien noire..... bien serrée..... bien perfide!.... Te faire porter, disons le mot, une poupée! oui, une poupée: ô honte! ô ridicule! quand tu crois accomplir une mission politique!.... une poupée!.... Et il s'est exposé à se faire fusiller, pourquoi? Pour veiller à la garde d'une poupée!.... C'est égal, la communication de cette pièce doit peut-être modifier..... Je vais l'envoyer au général..... Je n'ai plus l'obligation terrible de disposer de la vie d'un homme que la cour de Russie, avec laquelle nous sommes en paix, recommande à la cour d'Autriche. C'est au général Craven à décider de son sort. Que le général Craven décide.

Le colonel appela; il remit à un capitaine la pièce qu'il venait de lire, avec ordre de la transmettre immédiatement au général et d'attendre sa réponse.

C'est à ce moment-là que Bourvoisin, tout effaré, tout pâle, comme s'il eût déjà été fusillé, reparut dans la salle.

— Pas d'hésitation! Pas de grâce! disait-il, je veux être fusillé!.... Ah! mon ami! mon ami!

— Qu'as-tu? lui demanda Varner; qu'arrive-t-il?

— Ce que j'ai?.... Je veux être fusillé?....

— Oui..... mais.....

— Ce que j'ai! Je t'en prie : commande un peloton..... Qu'on charge les armes.....

— Mais encore!.....

— Deux femmes.....

— Tu m'en as parlé. Eh bien!

— Oui, mon ami, deux femmes; l'une que je suivais, l'autre qui me poursuivait. Celle que je suivais était mon ambition, ma passion, ma fortune; celle qui me poursuivait, mon bonheur, mon avenir, mon mariage. Eh bien! celle que je suivais a disparu, oui disparu; celle qui me poursuivait est montée dans ma voiture et a disparu également. Où est-elle allée, celle que je suivais? Je l'ignore. Où sera allée celle qui me poursuivait? Je l'ignore. Et peut-être, pour m'achever, celle que je suivais et celle qui me poursuivait sont parties ensemble. Tu le vois, cher Varner, me fusiller c'est me rendre service. Je t'en prie, je t'en conjure; Feu!

La réponse du général Craven arriva. Après l'avoir parcourue avec la vivacité habituelle aux militaires, Varner la lut à haute voix au marquis de Bourvoisin.

Voici ce qu'elle contenait :

Digitized by Google

« Vous donnerez une escorte d'honneur au sieur Martinelli, qui sera » recommandé à tous les chefs de corps d'armée et de détachements » répandus sur le territoire autrichien. Qu'il soit donc libre immédia- » tement, et que tous les objets, quels qu'il soient, qu'il emporte avec » lui à Saint-Pétersbourg, cessent d'être fouillés ou visités sur son pas- » sage. Faites votre devoir. »

— Tu ne me fusilles donc plus? Ingrat!

Varner, après avoir embrassé Bourvoisin:

— Je m'en garderais bien! Tu vas reprendre ton voyage.

— Ce voyage est impossible sans la personne que j'accompagnais mystérieusement et diplomatiquement en Russie.

— Fou! pars donc vite.

— Mais cette femme? Comment veux-tu que sans elle?...

— Elle arrivera en même temps que toi à Saint-Pétersbourg.

— Mais puisqu'elle s'est évadée?

— Ne perds pas de temps, cher Bourvoisin..... Au nom du ciel! éloigne-toi..... Profite de la chance!.... elle peut tourner.

— Ma seule chance était cette seconde voiture.

— Elle t'attend.....

— Mais la femme qui s'y trouvait en est partie.....

— Non! mille fois non!

— Comment, non! — Elle est donc revenue?

— Elle n'est jamais partie.

— Je te dis.....

— Je te dis qu'elle y est. Mais pars! pars donc!

— Mais je te dis, moi.....

Le colonel Varner appela de nouveau un officier, qui parut aussitôt.

— A vos ordres, colonel.

— Emparez-vous de cet homme.

— Oui, colonel.

— Bourvoisin fut aussitôt appréhendé au corps par quatre vigoureux soldats.

— Mettez-le dans la voiture qui se trouve dans la cour de cette auberge..... Et puis.....

— Et puis nous irons le faire passer par les armes: nous savons....

— Vous lui présenterez les armes, entendez-vous? et l'escorterez jusqu'où il lui plaira de disposer de vous. Il va en Russie. — Allez!

C'est dans le plus riche salon de la Grande-Duchesse que toute la haute noblesse de Saint-Pétersbourg est réunie, et s'entretient à voix basse du grave événement dont chacun se réjouit d'avance d'être bientôt témoin. Les femmes sont là de beaucoup plus nombreuses que les hommes; à leur air de domination, on sent que la fête se donne

Digitized by Google

plus particulièrement pour elles. Toutes ont mis leurs plus élégantes toilettes, leurs plus belles coiffures, et l'on comprend sans peine combien le luxe asiatique se mariait sous Louis XV plus facilement qu'aujourd'hui aux modes françaises. Il y avait plus d'une ressemblance entre les robes à panier de damas et les robes orientales toutes chargées pareillement de ramages et de fleurs; plus d'une ressemblance aussi entre les petits pieds serrés dans une mule de satin et les sabots chinois; plus d'une ressemblance enfin entre le rouge de Versailles et celui de Bagdad. C'était donc, pour ainsi dire, l'Europe et l'Asie en attente. Qu'attendaient donc ces nobles dames et ces illustres seigneurs de Saint-Pétersbourg dans ce salon de la Grande-Duchesse? ce ne pouvait être la nouvelle émouvante d'une victoire : — la Russie n'avait pris qu'une part fort indirecte aux guerres soulevées aux quatre coins de l'Europe à l'occasion de la mort de Charles VI d'Allemagne. Puissance neutre, du haut de son bloc de glace, elle contemplait la bataille. D'où venait donc cette agitation qui tenait de la joie et de la solennité, de la curiosité et du bonheur, du respect et du plaisir? Peu à peu les conversations, qui n'étaient qu'un murmure de confidence, se firent plus rapides et plus animées; le moment arriva où, sans sortir du cordon de velours et d'or qui les limite sous le plafond des cours, elles devinrent vives, chaudes, bruyantes, comme dans un salon de Versailles, et l'on entendait :

— C'est beau de s'être ainsi dévoué!

— Oui, madame, c'est chevaleresque même.

— On assure qu'il a été forcé de prendre plus d'une fois les armes pour sa défense personnelle.

— C'est très-vrai : il y a plus, c'est qu'il a été blessé.

— Que de reconnaissance ne lui devons-nous pas!

— On le dit homme de naissance.

— L'aurait-on chargé d'une pareille mission sans cela?

— Mais je veux dire d'une grande naissance.

— Il est marquis de Bourvoisin : Les Bourvoisin remontent bien haut.

— On le dit fort bien de sa personne.

— Il est remarqué à Versailles.

— Alors il ne faut pas en douter. Sait-on s'il est marié?

— Je ne crois pas qu'il le soit.

— Mais alors il a tous les prestiges.

— Madame de Châteauroux ne fait pas autrement les choses.

— Quelle femme habile!

— Autant que belle.

— Le Roi a eu la main heureuse!

— Mais elle ne l'a pas eu déjà si malheureuse non plus.

Digitized by Google

— Il faut en convenir.

Ces propos se croisaient avec ceux-ci :

— Quel âge a-t-il ?

— De trente à trente-deux ans.

— C'est bien mieux que de nous envoyer un de ces gentilshommes caducs, éraillés, dont la vétusté était un démenti officiel donné à leur galante ambassade.

— En outre, monsieur de Bourvoisin, — notez ceci, — est fort beau.

— Grand ?

— Très-grand, mais parfaitement bien proportionné.

— Est-il blond ? brun ?

— Je ne saurais trop dire... je le crois brun plutôt. Des dents magnifiques, assure-t-on, des yeux d'une expression... comme nous les aimons en Russie.

— Mais comme on les aime partout, je crois.

— Sa femme l'a-t-elle accompagné ?

— M. de Bourvoisin n'est pas marié.

— Pas possible ! Qu'attend-il ?

— On dit qu'une passion violente pour une dame de Versailles, dont il attendait depuis plusieurs années le veuvage, l'a empêché de contracter d'autre union...

— Mais cette fidélité m'étonne et me plaît dans un marquis de la cour de Versailles dont la constance peu proverbiale n'est pas la vertu favorite.

— Et ajoutez dans un capitaine de dragons.

— Ah ! M. de Bourvoisin est...

— Capitaine de dragons.

— Et le veuvage si soupiré, si attendu ?...

— Est arrivé enfin...

— Que ne se marie-t-il alors avec la femme qu'il aime ?

— Le mariage aura sans doute lieu au retour de la mission de M. de Bourvoisin ?

— Oui, la cour de Versailles veut avoir sans doute un prétexte pour faire beaucoup pour lui.

— Jamais plus belle occasion !

Et plus loin on s'entretenait aussi sur le même sujet.

— Depuis quand est-il arrivé à Saint-Pétersbourg ?

— Depuis dix jours... Vous ne le saviez pas ?

— Quoi ! depuis dix jours, et il n'a pas encore été présenté !

— Vous oubliez l'étiquette, vous oubliez le cérémonial des lettres de créance, les visites officieuses...

— On aurait bien pu passer là-dessus à pieds joints dans une circonstance si intéressante pour nous toutes.

Digitized by Google

— Son altesse impériale la Grande-Duchesse ne l'aura pas jugé ainsi : elle est beaucoup trop attachée à l'étiquette pour la négliger même pour nous.

— Mais attendre dix jours! Convenez...

— Puisqu'ils sont écoulés...

— Heureusement! Ah! je me mourais de désir et d'impatience!

Un autre groupe abrégeait le temps qui séparait le moment présent de celui où le marquis de Bourvoisin allait être introduit par ces propos :

— Que renferme, dites-moi, je vous prie, ce grand coffre d'ébène qui est sur la table en malachite ;

— Ce grand coffre contient les robes de soie et de velours, de dentelle et de damas, les mantes et les mantilles, les bonnets et les chapeaux, les ceintures et les fichus, les mouches et les affiquets de la petite personne.

— On assure que rien n'est plus délicat, plus somptueux, plus riche que ce merveilleux trousseau.

— Madame de Châteauroux a surveillé elle-même tous les travaux et donné son avis sur chaque objet. Jugez!

— Charmante duchesse! que de reconnaissance nous lui devons!

— Nous allons être habillées au dernier goût de Versailles, et vous savez si l'on s'y met bien.

— Maudite guerre! je craignais qu'elle ne fût cette année un obstacle au bonheur de cet envoi.

— J'aurais détesté la Reine Marie-Thérèse toute ma vie s'il fût arrivé le moindre accident fâcheux à la petite personne.

— Et moi!

— Mais continuons, et dans le petit coffre de nacre qu'y a-t-il?

— Eh quoi! vous ne le devinez pas!—La petite personne elle-même, elle-même, ma chère!

— Oh! que je brûle de la voir! de l'admirer.

— C'est un chef-d'œuvre parisien.

— Mais quand donc le verrons-nous?... je ne tiens plus en place...

Les deux battants dorés de la porte du fond s'ouvrirent, et le marquis de Bourvoisin, conduit par l'ambassadeur de France, fit son entrée solennelle dans les vastes salons de la Grande-Duchesse.

— Madame, dit-il à Son Altesse, après les salutations d'usage, permettez-moi avant toutes choses de me féliciter moi-même du bonheur sans exemple de représenter à quelque degré le Roi Louis XV, mon maître, à l'auguste cour de Russie. C'est un honneur destiné à réjaillir sur mon nom et sur tous ceux qui le porteront après moi jusqu'à la génération la plus reculée.

Le marquis marcha fièrement dans cette voie tant qu'il n'essaya

Digitized by Google

pas d'en sortir, mais il voulut en sortir! et il est juste d'avouer qu'il lui était difficile de ne pas en sortir; alors... c'est ainsi que le marquis s'exprima :

— Ma mission, madame la duchesse, est si haute, si grave, si sérieuse, que je crains moi-même qui en suis chargé par la cour du Roi, mon maître, de ne pas la posséder tout entière.

Les dames de la cour parurent flattées de ces éloges donnés à une mission qui les touchait de si près, mais les grands dignitaires russes, présents à la cérémonie, se regardèrent entre eux en souriant.

— Mais d'après certains indices qui vont devenir assurément des preuves, poursuivit le marquis, je reste convaincu que les difficultés de ce temps-ci, ces grandes difficultés que le canon n'a pas encore aplanies, se rattachent à mon auguste ambassade de Saint-Pétersbourg.

Les dames se montrèrent de plus en plus orgueilleusement touchées des paroles du marquis de Bourvoisin, qui les disait du reste avec un accent de persuasion qui en doublait le prix; mais les membres de la cour, de la haute administration et de l'armée, attentifs par courtoisie à les recueillir, s'adressèrent des signes d'étonnement aiguisés d'une longue pointe d'ironie.

La Grande-Duchesse encourageait de son regard impérial le marquis à poursuivre, et le marquis poursuivit en ces termes :

— Je dois être fier de penser et de me dire que je suis l'instrument mystérieux d'un grand événement sur le point de s'accomplir aux yeux de l'Europe émue, et je sens combien il me sera imposé d'obligations par la reconnaissance si je ne veux pas rester au-dessous de l'honneur qui m'est fait aujourd'hui par la suprême cour qui m'envoie et par la cour non moins digne qui m'accueille.

Nouveaux sourires de bonheur parmi les femmes assises autour de la Grande-Duchesse, nouvel étonnement plus profond des officiers du palais et des grands seigneurs placés près d'elle. Le simple et bref compliment qu'aurait dû faire le marquis de Bourvoisin, transformé sérieusement, trop sérieusement en harangue, commençait à les effrayer pour la position morale de celui qui la prononçait avec tant d'aplomb.

— Il ne m'est pas permis de douter non plus que l'un de ces deux coffres dont la destinée, je ne le cacherai pas, m'a fait éprouver plus d'une crainte et plus d'une angoisse pendant le long voyage où je trouve un si glorieux terme ici, il ne m'est pas permis de douter, dis-je, que l'un de ces deux coffres ne renferme la moitié au moins du grand secret que j'apporte en ce moment aux pieds de votre altesse.

La plus belle éloquence a une fin : le marquis de Bourvoisin termina le cours de la sienne à cet endroit où il caressait encore la pensée qu'il accomplissait, dans les intérêts de l'Europe en feu, une haute mission politique.

Digitized by Google

En quelques phrases bienveillantes, la Grande-Duchesse remercia le marquis de Bourvoisin des compliments de sa harangue, et le félicita surtout du zèle et du courage qu'il avait montrés pendant un voyage dont les obstacles naturels s'étaient trouvés augmentés par les dangers de la guerre. Puis elle fit signe à l'une de ses dames d'honneur de venir recevoir les clés des deux coffres et de les ouvrir devant toute la cour.

Le moment fut solennel. Tout le monde, excepté la Grande-Duchesse, était debout.

Le grand coffre d'ébène fut ouvert le premier, et les nombreux compartiments dont il était ingénieusement formé par la main d'un ouvrier habile, furent dégagés et étalés sur une table immense préparée à cet effet. Le coffre devint un bazar.

Des applaudissements, des élans universels de surprise et d'admiration saluèrent cette exposition radieuse des mille objets de mode apportés par le marquis de Bourvoisin à la cour de Russie, et avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance à Weissembourg, à l'auberge des *Trois-Soleils*. Rien n'égalait ces beaux et doux tissus, rien n'était comparable surtout à la forme élégante, originale, suave, que des doigts enchantés, des doigts de fées parisiennes leur avaient donnée. Les doigts délicats de toute cette fine aristocratie ne se lassaient pas de les toucher; les regards éblouis, charmés, ensorcelés ne voulaient plus s'en détacher. Et comme toutes ces illustres dames exprimaient hautement leur gratitude au marquis! Le marquis était sans doute fort embarrassé de ces compliments, qu'il aurait désirés un peu plus justifiés par un motif politique; mais il faisait, pour se replacer dans sa propre bonne opinion, la réflexion spécieuse que le grand coffre d'ébène n'était que le côté galant de son ambassade, la carte de visite de madame de Châteauroux; carte qu'aurait dû offrir à sa place, si rien n'avait troublé le voyage, la jeune femme qui avait jugé à propos de prendre la fuite à Weissembourg. Le coffret de nacre contenait au contraire le mot énigmatique de son ambassade, celui qui allait expliquer pour lui toutes choses avec une clarté sans taches : et la rencontre de madame de Morinval dans le jardin de Versailles, et leur rendez-vous dans la maison de la rue de la Paroisse, et la face ténébreuse de la question particulière à la seconde voiture qu'il avait pour devoir d'accompagner sans jamais chercher à connaître la personne qui l'occupait, et bien d'autres faits tous évidemment liés, de près ou de loin, à la politique de la France et de l'Europe. Oui, ce coffret de nacre contenait tous les doutes, et son ouverture les changerait immédiatement en éclatantes vérités.

La dame d'honneur ouvrit le coffret de nacre et elle en sortit... une poupée.

Digitized by Google

L'assemblée tomba aussitôt en extase. Le marquis de Bourvoisin tomba aussi en extase, mais dans l'extase de la stupéfaction et dans celle de la honte, combinées de manière à donner au corps la raideur du marbre, à la figure l'immobilité de l'airain.

— Une poupée !

Et toutes ces dames disaient autour du marquis, comme pour le remercier, le flatter, lui prouver la reconnaissance la plus vive et la plus sincère :

— Quelle jolie poupée ! monsieur le marquis.

— Quels beaux yeux bleus elle a !

— Quelle ravissante taille ! monsieur le marquis.

— Mais quels admirables pieds !

— Voyez donc ses mains !

— Ah ! monsieur le marquis, vous l'avez sauvée !

Le marquis saluait, mais la rage lui brûlait le cœur.

— Sans vous, que serait-elle devenue ?

— Nous vous devons de la posséder, monsieur le marquis.

Le marquis saluait encore.

— Voilà un tour de madame de Châteauroux, disait dans le fond de son âme bouillonnante, courroucée le marquis de Bourvoisin ; voilà une atroce vengeance... oh ! elle se venge trop, beaucoup trop ! me faire porter, à travers la guerre et la mort, une poupée à six cents lieues de Paris, une poupée ! quand elle me laisse croire qu'elle m'envoie en mission diplomatique, une mission qui doit m'honorer, me grandir, m'illustrer, me dédommager de toutes les avanies que j'ai déjà reçues d'elle pour quelques méchants couplets. Oh ! oui, elle se venge trop ! on ne se joue pas ainsi d'un homme de naissance, d'un homme comme moi, d'un marquis de Bourvoisin !

Il n'était pas au dernier coup de sa torture.

— Qu'on essaye quelques costumes, ordonna gracieusement la Grande-Duchesse.

Empressées à lui obéir, les dames et les demoiselles de cour s'emparèrent aussitôt de la poupée et lui mirent celle-ci des mouches, celle-ci des épingles, celle-ci du rouge, celle-ci sa jupe, celle-ci sa robe, celle-ci ses bas, celle-ci ses mules, celle-là ses dentelles, celle-là ses fleurs, celle-là ses diamants.

Et quand la poupée modèle fut parée et attifée de la manière la plus complète et la plus brillante, quand elle offrit à toutes les dames de la cour le type parfait, accompli qu'elles rêvaient pour le reproduire dans les proportions naturelles de leurs grâces personnelles, la première dame d'honneur présenta la poupée à M. de Bourvoisin pour qu'il la présentât à son tour à la Grande-Duchesse. C'était le couronnement suprême de sa mission politique.

Digitized by Google

De Bourvoisin s'emparant alors de la poupée et se disposant à la briser par terre, s'écria :

— Monsieur l'ambassadeur de France, veuillez dire à votre auguste souveraine, madame la duchesse de Châteauroux, que je n'accepte pas le ridicule odieux dont elle a prétendu me couvrir aux yeux du monde entier en me déshonorant par une pareille mission, indigne d'un militaire, indigne d'un marquis, indigne d'un homme ! Dites-lui que je la tiens pour la dernière des.....

La Grande-Duchesse conjura d'un geste le mot foudroyant qui allait tomber des lèvres furieuses du marquis de Bourvoisin. Ce geste commanda le silence.

Et c'est au milieu du plus profond silence qu'elle reçut la poupée des mains tremblantes de colère du marquis. Après l'avoir regardée en souriant, elle la prit par la tête, et elle tourna cette tête jusqu'à ce qu'elle fût entièrement dévissée et détachée du corps. Elle plongea ensuite deux doigts dans la cavité de la poitrine de carton, et elle en tira un petit papier qu'elle déplia soigneusement.

La Grande-Duchesse lut alors ce qui était écrit sur ce billet si mystérieusement caché dans le buste de la poupée.

Elle lut ainsi à haute voix :

« Monsieur le marquis de Bourvoisin, nommé par nous général du » premier régiment de dragons, aura l'honneur de proposer en notre » nom, au chef de toutes les Russies, de se constituer médiateur de » l'Europe, et de terminer comme arbitre la guerre soulevée entre » nous et les États d'Allemagne au sujet des prétendants au trône de » l'empire d'Autriche.

» *Signé :* LOUIS. »

Tous les grands officiers du palais se découvrirent et félicitèrent le marquis de Bourvoisin, qui releva aussitôt la tête avec orgueil.

La plaisanterie de madame de Châteauroux était largement couverte par le bienfait du Roi.

— Votre mission était bien politique, dit la Grande-Duchesse au marquis, vous le voyez, monsieur le général.

Le marquis plia respectueusement le genou, et porta à ses lèvres la noble main de la Grande-Duchesse.

L'audience était terminée.

On accompagna le marquis jusqu'à son hôtel avec tous les honneurs dus à son caractère diplomatique.

A la porte de ses appartements, une jeune femme, belle de hardiesse, l'arrêta fermement au passage.

Digitized by Google

— Monsieur le marquis, lui dit madame de Fontenay, je veux avoir aussi mon audience. Le nom de cette jeune femme ? son nom ?

— Je l'ignore.

— Sa beauté, du moins ?

— Je ne l'ai pas regardée.

— Est-elle jeune ?

— Je crois, par exemple, qu'elle le sera longtemps.

— Comment est-elle enfin ? Répondez !

— En carton.

LÉON GOZLAN.

Digitized by Google

BEAUX-ARTS.

LE PLAFOND DE LA GALERIE D'APOLLON,

PEINT PAR M. EUGÈNE DELACROIX.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Il y a déjà deux ans que le plafond de M. Delacroix a été livré aux regards du public. L'homme de lettres et l'homme du monde, l'artiste et l'amateur, le peuple lui-même, dont la foule avide remplit le dimanche les galeries du Louvre, tous ont pu contempler l'œuvre nouvelle d'un peintre justement célèbre, ou du moins lui accorder un coup d'œil, ne fût-il que superficiel et distrait. Aujourd'hui le plafond de M. Delacroix a produit tout l'effet qu'il pouvait produire; et comme la simple curiosité est satisfaite, l'heure de la critique a sonné : non de cette critique adulatrice qui s'agenouille pour porter sa sentence, non de cette critique envenimée, l'arme d'un ennemi, mais de cette critique loyale et sincère qui juge l'œuvre avec sévérité, parce qu'elle prend pour mesure le talent incontestable et la grande réputation de l'auteur, et parce qu'elle a soin de remonter aux principes de l'art en cherchant scrupuleusement la raison de son plaisir ou de son dégoût.

Tout le monde le dit, M. Delacroix est le prince de nos coloristes, il a fait école. Ces bandes mal disciplinées qui depuis plus de vingt ans, sous prétexte de chercher le mouvement et la couleur, s'enfoncent de plus en plus dans la barbarie, le reconnaissent pour leur chef. Le pre-

Digitized by Google

mier, parmi les artistes de son siècle, il a protesté au nom du coloris contre le dessin, l'harmonie des lignes, contre la forme, contre le style, ces qualités fondamentales et suprêmes dans lesquelles certains critiques de nos jours ne voient cependant que de l'exactitude géométrique. Il a renversé toutes les barrières, aplani tous les obstacles, et pourquoi? Pour que de pauvres jeunes gens plus riches d'orgueil que de talent se croient des Rubens ou des Véronèse le jour où ils auront laissé échapper quelque pochade de leurs mains paresseuses. Qui de nous n'a vu défiler ces vandales portant le nom de Delacroix sur leurs enseignes? Qui de nous ne les a entendu célébrer les triomphes du maître en prophétisant la ruine définitive de l'antique et de la forme? Nul doute que la postérité ne compte M. Delacroix parmi les hommes qui se sont fait un nom dans la peinture, mais elle marquera aussi sa place parmi les corrupteurs de l'art.

M. Delacroix a eu un grand bonheur dans sa vie d'artiste; il a su museler la critique. Par lui le monstre a été dompté. La critique, parfois si dédaigneuse et si amère pour des œuvres puissantes ou élevées, s'est laissé cette fois, comme le lion de la fable, rogner les griffes et limer les dents. Serait-ce le privilége de ces génies faciles et complexes qui manient la plume avec autant de dextérité que la brosse? Serait-ce parce que le talent musculeux de M. Delacroix impose aux plus habiles? Quoi qu'il en soit, à la faveur des courtoisies de la presse, on a vu l'auréole du célèbre artiste s'élargir chaque année d'un nouveau rayon. « Le plafond du Louvre », — s'écriait naguère dans un charmant enthousiasme, enthousiasme trop rare, un critique souverainement rigoureux, la terreur de ses justiciables en art et en rhétorique, — « le plafond du Louvre réunit toutes les conditions de durée : conception poétique, éclat de la couleur, union de la splendeur et de l'harmonie! »

Étonnez-vous après cela qu'un artiste qui sent profondément toute sa valeur, qui est fêté, adulé et salué comme un maître; qu'un peintre qui a vu les hauts barons de la presse pousser complaisamment les roues de son char, soit de plus en plus confiant dans sa force et son étoile! Là est tout le secret de cette activité qui tient M. Delacroix en éveil et qui le précipite dans les voies nouvelles. C'est là le Pégase sur lequel il s'est envolé un beau matin vers les cimes lointaines et perdues, où l'idéal et la mythologie se tiennent embrassés. Rendons grâce à cet heureux élan, à cette flamme inspiratrice, bien qu'elle ne soit pas des plus subtiles. Il y a dans tout ceci de curieuses études à faire, et de bonnes et utiles leçons pour les peintres non aguerris qui sortent du cercle que la nature ou l'école leur ont tracé, pour s'attaquer au nu et à la grande machine. C'est du reste un spectacle qui n'est pas sans intérêt, pour nous autres curieux de l'histoire de l'art, que celui que

Digitized by Google

nous offre M. Delacroix cachant dans un coin de son atelier la cotte de mailles, la hache d'armes ou la toque de Roméo, pour se mettre à étudier pieusement le nu, et draper sur le manequin le peplum antique. Oui certes, rendons grâce à cette ambition, c'est celle d'un maître; nous lui devons une peinture colossale : *le Triomphe de Phœbus Apollon sur le serpent Python.*

M. Delacroix[1], bien qu'on ait dit le contraire, a bouleversé le programme tracé par Lebrun. Le premier peintre de Louis XIV s'était proposé de représenter, dans le cartouche central de la galerie d'Apollon, le fils de Latone sur son char, entouré des Saisons. Le peintre de la bataille de Taillebourg nous a montré de préférence la lutte d'Apollon et du monstre issu de la terre et des eaux. Il ne nous appartient pas, assurément, de protester contre ce choix, Lebrun seul aurait droit de s'en plaindre. Et si nous regrettons ce triomphe du dieu de la lumière, cette pompe olympienne qui devait se dérouler sous un pinceau d'apparat, nous sommes prêt à reconnaître qu'en se bornant à réaliser le projet de Lebrun, M. Delacroix s'attachait de ses propres mains sur le lit de Procuste. Non, l'énergique auteur de *Dante* et de *Virgile* ne pouvait passer si brusquement d'un air frais et salin dans la tiède et claire atmosphère de la mythologie décorative. Il fallait y accoutumer ses poumons à l'avance. Et d'ailleurs son génie est comme ces oiseaux de mer qui ne se plaisent que dans la tourmente. Quand on a vécu longtemps par la pensée sous le ciel d'airain de l'Italie au moyen-âge, lorsqu'on a le culte de Shakspeare, de ce dieu dont le tonnerre éclate dans le brouillard, il n'est pas si aisé qu'on croit de reproduire sur la toile de riantes fictions, épanouies il y a trois mille ans aux plus doux rayons du soleil du Midi.

M. Delacroix a pris son sujet dans les Métamorphoses d'Ovide; mais la lutte entre le dieu et l'hydre, chez le poète, prend chez le peintre d'effrayantes proportions. L'Olympe est en feu, les dieux se précipitent sur la terre encore ruisselante des eaux diluviennes, pour exterminer les monstres qu'un limon fétide vient d'enfanter; tout s'agite, tout frappe, tout menace : c'est une grande bataille livrée par la dynastie olympienne contre les fils de la Terre. Ceci ressemble à une gigantomachie grecque, à peu près comme une kermesse de Rubens ressemble à une bacchanale du Poussin. Au milieu de ce tourbillon, de ces divinités furibondes, de ce cliquetis, de ce fracas, en face de cette mêlée où le ciel et la terre sont aux prises, l'intérêt et l'importance du combat de Phœbus et de Python s'amoindrissent étrangement.

Pourquoi donc M. Delacroix s'est-il permis un acte de barbarie inu-

[1] Voy. *Notice sur la Galerie d'Apollon au Louvre,* par Phil. de Chennevières, p. 26.

Digitized by Google

tile? Pourquoi mettre Ovide à la question? pourquoi le tirailler, le disloquer, l'écarteler même à cette seule fin de remplir le grand cartouche de la galerie? Si, remontant par-delà l'antiquité latine, M. Delacroix se fût adressé au père de l'antiquité grecque, combien le contact de cette littérature si vigoureuse et si fraîche n'eût-il pas favorisé le développement de son inspiration? Mille fois plus, sans contredit, que ne pouvaient le faire les Métamorphoses, cette œuvre perlée et fine d'un poète de cour ou plutôt d'un aimable sceptique qui ne croyait plus aux dieux qu'il chantait. M. Delacroix n'a pas voulu puiser à la source elle-même, source limpide et savoureuse; il a dédaigné ce beau, ce religieux et simple poème, l'hymne homérique en l'honneur d'Apollon; cela lui a porté malheur. Relisez cet hymne célèbre, auquel un homme vraiment supérieur comme M. Delacroix ne devait point préférer un bel esprit qui marque déjà la décadence des lettres antiques; relisez cet hymne, et vous y trouverez sans grands efforts d'imagination tout le tableau du Louvre, le seul, nous le croyons, qui puisse remplacer dignement celui de Lebrun et s'harmonier avec la galerie d'Apollon. Voici en deux mots notre croquis homérique.

Dans une de ces vallées âpres et profondes que dominent les cimes neigeuses du Parnasse, près d'une cascade écumante qui tombe et disparaît au fond d'un gouffre qui l'étreint, au moment de l'année où le printemps s'épanouit, à l'heure où le soleil du matin vient dorer de sa blonde lumière la croupe des montagnes, Apollon Phœbus pose un pied dédaigneux sur la tête du monstre qui expire, et, comme dit le poète, exhale dans un souffle empesté sa sanglante vie. Le dieu est jeune, beau, fier, souriant, tout rayonnant de l'éclat d'une première victoire. Près de lui on voit Latone applaudissant son fils, Diane s'élançant vers son frère. D'un côté, Junon s'enfuit, irritée et sombre, sur un char rapide; de l'autre, Jupiter, majestueux et satisfait, témoigne en présence de l'Olympe assemblé qu'il est content du jeune vainqueur. Regardez là-bas, et vous verrez, à l'ombre des sapins du Parnasse, au bord des fontaines, à l'entrée des grottes, sur le flanc des rochers, les divinités des bois, des eaux et des montagnes, qui célèbrent à l'envi le triomphe d'Apollon, c'est-à-dire une des plus grandes solennités de la nature, ce jour heureux où la Terre, sortant des eaux brillante et rajeunie, offrit de nouveau son sein fécond aux ardeurs du soleil de la Grèce, aux embrassements du blond Hélios.

Nous le demandons aux hommes d'un goût délicat[1], entre cette scène d'Homère, pleine de sourires, et la composition toute d'effroi du

[1] Dans la belle peinture d'Herculanum qui représente Thésée et le Minotaure, l'artiste a préféré le triomphe à la lutte elle-même. Il a choisi l'instant où les enfants d'Athènes qui devaient servir de pâture au monstre se pressent en pleurant de joie autour de leur libérateur.

Digitized by Google

peintre du Dante, laquelle s'adapte mieux à cette décoration si splendide et si gaie inventée par Lebrun? Quel démon de la nuit a suggéré à M. Delacroix d'assombrir ces voûtes si lumineuses par son poème diluvien? Mais il est temps de crayonner en quelques lignes le tableau du célèbre artiste; le lecteur jugera.

Au centre de la composition, au milieu d'une large auréole, Apollon se montre sur son char, que quatre chevaux pleins de furie, vrais chevaux du soleil, — et nous sommes heureux de le reconnaître, — entraînent rapidement sur la cîme des nuages amoncelés. Le dieu, qui n'a plus qu'une flèche, la décoche contre Python, qui déroule au-dessous de lui sa masse hideuse dans une vaste vallée couverte par les eaux et bordée de rocs menaçants. Diane est auprès d'Apollon. Inquiète sur l'issue du combat, la fille de Latone, qui suit au milieu des airs son frère chéri, se hâte de lui donner son propre carquois. Tout au haut du tableau, la Victoire s'apprête à couronner Apollon. A droite, Iris déploie un voile diapré; à gauche, Vulcain s'escrime contre les nuages à coups de marteau. Abaissons nos regards de ce côté; nous voici en plein Olympe, si toutefois c'est bien l'Olympe que ce petit groupe composé de Junon, de Vénus et du plus laid de tous les Cupidons connus. Au-dessous de ce modeste échantillon de la cour de Jupiter et toujours à droite du spectateur, la lutte est engagée entre les dieux et les monstres sortis du limon. Vous voyez Minerve et Mercure qui se précipitent du haut des airs pour combattre l'ennemi, aidés d'Hercule, déjà aux prises avec l'un des monstres qui a saisi le héros par la jambe et veut le renverser. A gauche en remontant vers le haut du tableau, près de ce colossal Vulcain qu'on s'émerveille de voir fendre l'air, vous apercevez Borée, — nous supposons que c'est Borée, — qui d'un vol appesanti rase la cime d'un roc. Cette cime est semée de cadavres. M. Delacroix a un faible pour les cadavres, car au pied de ce gibet de granit, d'autres débris humains flottent sur les eaux fangeuses et ensanglantées qui croupissent ou clapotent dans cette vallée immonde, enveloppée de vapeurs mortelles, et où rampe et nage l'horrible Python. Là, adossée à ces roches sépulcrales, une naïade aux chairs violettes, la nymphe de ces lieux sinistres, s'appuie en se crispant sur son urne infecte, et, comme accoutumée aux plus affreux spectacles, voit à ses côtés, sans s'émouvoir, un tigre bondissant.

Que l'Apollon de M. Delacroix ne soit point frappé au coin de l'élégance, rien de plus simple; mais jamais peut-être l'artiste n'avait donné une preuve aussi fâcheuse de la préférence qu'il accorde à la solidité sur la beauté. Certes, le fils de Latone vise à merveille; on est sûr que sa flèche touchera le but; mais ce corps penché en avant, ces jambes écartées, cette attitude vigilante, vraie attitude de soldat au guet, tout cela n'a rien d'olympien. Dieu de Sminthe et de Ténédos, où

Digitized by Google

êtes-vous? Ce qui choque singulièrement, c'est le geste malencontreux par lequel Apollon ramène de bas en haut la corde de son arc. S'il nous était permis de nous exprimer avec une entière franchise, nous dirions ce que ce geste signifie: selon nous, il indique que cet Apollon arrive de l'Auvergne. Nous l'avons déjà rencontré quelque part, occupé à rogner des bûches. Ceci nous rappelle un mot de Napoléon sur Canova, qui l'avait représenté dans une attitude menaçante; mot d'une merveilleuse justesse pour un homme qui ne s'occupait d'esthétique qu'entre deux victoires: « Canova croit donc que je fais mes conquêtes à coups de poing? »

Et quelle faute contre le goût et la tradition que d'avoir fait de cet Apollon un archer vulgaire qu'une rage anxieuse dévore! Avec quelle majestueuse indifférence, au contraire, l'Apollon antique envoie sa flèche mortelle! Et, à dire vrai, comment un dieu connaîtrait-il la crainte? Que l'ennemi soit faible, il sourit; qu'il soit fort, l'indignation blanchit sa lèvre, son œil lance l'éclair; gonflée par le courroux, sa vaste poitrine se soulève comme la vague écumante; son attitude est calme, mais il n'en est que plus terrible. C'est quand il semble endormi que l'Océan couve la tempête. M. Delacroix n'a donc jamais contemplé avec un doux enthousiasme ces beaux ouvrages que le temps a jetés sur nos rives? En palpant ces débris, précieuses reliques d'un art qui fut éclairé d'une si pure lumière, il n'a donc pas cherché la raison de ce merveilleux accord en vertu duquel la beauté est si vraie et la vérité si belle? Hélas! l'Apollon du Louvre, nourri de tout autre chose que d'ambroisie, témoigne à n'en plus douter de cette superbe indifférence pour l'enseignement de Phidias! Voilà donc le secret du mépris de nos jeunes coloristes pour cet Apollon du Belvédère, jadis tant vanté, aujourd'hui tant décrié[1]!

Froideur, dédain pour l'antique, c'est ce qui se trahit en mille endroits dans le plafond du Louvre. Par exemple, qu'a fait l'artiste de ce groupe fraternel des médailles et des frises[2]; de cette Diane combattant sur un char côte à côte avec son frère? Dans quel but a-t-il brisé

[1] Il s'en faut de beaucoup que l'Apollon du Belvédère soit la plus belle des statues antiques; le Thésée, la Cérès et la Proserpine des frontons du Parthénon, la Vénus de Milo, le laissent derrière eux. Mais entre l'admiration extatique de Winckelmann, qui oublie, dit-il, tout l'univers devant cette merveille de l'art, et le sentiment des ateliers où l'on compare l'Apollon, qu'on nous pardonne de le répéter, mais cela peint, où l'on compare l'Apollon à *un navet ratissé*; entre les transports de ce charmant enthousiasme et ce dédain grivois, il y a une opinion de milieu, qui est la bonne, et qui consiste à voir dans cette statue le type d'une nature céleste, mais un type un peu froid. Un degré de plus de vie et de chaleur, plus de largeur dans l'exécution, et l'Apollon du Belvédère justifierait pleinement ces paroles de l'auteur de l'*Histoire de l'Art*: « Mais comment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre! »

[2] Voir la frise de Phigalie et les médailles de Sélinonte.

Digitized by Google

cette touchante et naïve association des deux enfants de Latone? Se féliciterait-il par hasard de la scène maniérée qu'il a mise à la place? Jamais peintre de Sicyone, jamais sculpteur d'Égine ne se serait imaginé de représenter son Apollon dépouillé de ses armes, et réduit à demander des flèches à sa divine sœur pour combattre un malheureux serpent. C'est un de ces petits ressorts, une de ces mièvreries modernes, qu'il fallait bannir d'une composition où le goût simple, large et grand devait régner sans partage, et que devait éclairer le rayon grec. L'instinct de M. Delacroix le porte à semer partout sur sa route le péril, à nous montrer sans cesse la douleur et la misère, la peine et l'effort. Il n'en affranchit même pas les dieux.

Croit-il aussi, l'artiste fiévreux et sombre, que nous autres qui avons eu le bonheur d'être touchés de la grâce athénienne, nous lui saurons bon gré d'avoir représenté la vierge des forêts d'Arcadie, la plus robuste entre les déesses, ainsi qu'une des plus belles, semblable à une naine lancée à travers les airs comme une balle de paume, et fléchissant sous un énorme carquois, ou plutôt sous une couleuvrine que le musée d'artillerie devrait réclamer. Vous savez que la Diane chasseresse est à l'étage au-dessous de la galerie. M. Delacroix est bien heureux, il y a certains points de comparaison qui enlèveraient un mois de sommeil à d'autres artistes, et qui semblent ne lui causer aucun souci!

On pouvait croire qu'en abordant la rive romaine ou grecque, en traitant un sujet mythologique, M. Delacroix lui donnerait un certain éclat, ou tout au moins qu'il serait original et neuf; il nous a trompé. Ses dieux et ses déesses ont la saillie, le cachet et la couleur d'une Gloire d'opéra. Ce n'est point sérieux, c'est banal; c'est même affadissant. Je me tais sur ces Amours à guirlande, Amours de dessus de porte, joliment peints, il est vrai, mais amours par trop vulgaires. Comme exemple à noter, je signale ce Borée que sa draperie écrase. D'où vient-il? ce n'est pas de Grèce, je vous jure. Et cependant M. Delacroix n'avait qu'à fouiller dans une mine inépuisable et presque inexplorée par nos peintres, je veux parler de ces milliers de petits chefs-d'œuvre qui brillent surtout par la naïveté et le style, de ces vases grecs que l'on s'obstine à nommer vases étrusques : il y aurait trouvé tout ce qu'il pouvait souhaiter, et même un excellent Borée. Aurait-il, par hasard, rencontré sur sa route un de ces brillants esprits, un de ces professeurs émérites en matière d'art qui viennent de décider que le meilleur moyen pour un artiste d'être véritablement antique, serait de ne jamais jeter les yeux sur les œuvres de l'antiquité?

Pour l'honneur d'un coloriste célèbre, passons sous silence cette Vénus sans volupté et sans grâce, cette Junon nue et sans majesté, ce Cupidon pleureur, et cette double rangée de divinités imperceptibles se-

Digitized by Google

mées sur un beau fond orange. Tout cela, je le répète, n'est qu'un faux Olympe. N'allez pas croire que l'Olympe soit aussi suranné qu'on l'affirme. Quelques imaginations ouvertes et sereines croient l'entrevoir tout rayonnant dans un des coins du ciel de l'art. L'Olympe a encore ses dévots, ce sont ceux qui ont conservé la religion du style et de la forme, et qui voient dans le nu le salut de la peinture. C'est un beau sujet en effet, et il le sera de tout temps, que ce palais olympien tout inondé de clartés célestes. C'est un beau sujet que ces dieux et ces déesses qui se livrent aux plaisirs et aux festins, aux accents des Muses et de la lyre d'Apollon, tandis qu'Hébé, la jeunesse éternelle, fait circuler le nectar dans des coupes d'or. Peintres, qui voulez représenter l'Olympe, avant d'employer vos crayons, ayez soin de les tailler sur le marbre des Propylées.

Nous n'avons pas encore parlé des monstres sortis du limon. Ce point est tellement délicat, que nous voudrions pouvoir nous taire. Ces monstres sont l'erreur d'un homme d'un grand talent, chez lequel l'imagination a tué le goût. Il serait heureux que de pareilles conceptions pussent rester éternellement dans le cerveau de leurs auteurs. Et d'ailleurs nombre d'exemples ont prouvé que ce que la poésie fait éclore ne mûrit point toujours au soleil de la peinture. Combien de rêves charmants, de scènes d'une fraîcheur ravissante, entrevues au clair de lune littéraire, se sont évanouies au grand jour des arts plastiques! Jugez maintenant de l'effet que produit un songe pénible fixé sur la toile, quelque chose comme les visions bizarres d'un malade: *Velut ægri somnia,* ce rêve fût-il supérieurement peint. Et puis d'ailleurs comment suivre sans trébucher la ligne qui sépare le terrible de l'horrible, le hideux qui vous glace du hideux qui vous dégoûte? car rien n'est plus faux en soi-même que ces vers si célèbres de Boileau :

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
> D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
> Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Il est de ces choses que le *pinceau le plus aimable* ne saurait colorer et rendre supportables, de ces sujets qui donnent à notre âme une convulsion plutôt qu'une impression. Nous savons une autre maxime beaucoup moins célèbre peut-être que les vers de Boileau, mais selon nous plus vraie : c'est que *du sublime au ridicule* il n'y a qu'un pas. Vous-même, M. Delacroix, malheureusement vous en êtes la preuve. Vous vouliez nous donner le frisson, et vous êtes tombé dans le grotesque. Vos monstres, je les connais : ce sont les ours de M. Biard,

Digitized by Google

avec quelques parties supplémentaires, telles qu'un museau de singe et des ailes de chauve-souris. A leur aspect les plus indulgents se contentent de sourire, comme on sourit aux fantasmagories prétentieuses de nos théâtres des boulevards.

En examinant ces monstres une idée nous est venue; nous nous sommes demandé ce que serait devenu l'art grec si les Apelle, les Phidias, les Zeuxis, s'étaient abandonnés à toutes leurs fantaisies d'artiste, sans choix, sans règle, et de prime-saut. Les anciens ont aussi fabriqué des monstres, mais leurs combinaisons sont si justes, que la nature n'aurait pu mieux faire. Exemple : le Satyre et le Centaure. Le tact parfait qu'ils devaient à la délicatesse de leurs organes les arrêtait à point; rien de plus, rien de moins, c'est le cachet de leurs œuvres. Ouvrez-vous des voies nouvelles, poussez en avant; mais, pour l'amour de vous-même, consentez quelquefois à regarder en arrière. Raphaël n'a pas éprouvé la moindre honte de demander à l'antique l'ornementation de ses Loges. N'est-ce pas Poussin qui écrivait : « Quant à la sculpture, est-ce que hors la main des Grecs quelqu'un l'a jamais vue vivante ? » Croyez-le bien, sans cette culture classique, qui police et qui assouplit, qui pose des digues au torrent et redresse son cours, la spontanéité, le jet, ont quelque chose de provincial et de barbare qui effarouche les esprits délicats. Le but suprême de l'art est de nous émouvoir et d'agir sur notre âme, en nous touchant chastement par la vue de la beauté humaine épurée. C'est pour monter sur les hauteurs de l'idéal que l'art doit nous prêter ses ailes, et non pour en descendre. Non, ce n'est point impunément qu'un artiste détourne ses regards du ciel transparent de la Grèce, pour se plonger comme un autre Faust dans les saturnales de l'esprit germain ou saxon. Malheur au peintre qui fréquente le sabbat, et se complaît sur les sommets brumeux et désolés du Brocken !

Le plafond du Louvre renferme un enseignement qui ne sera point perdu, nous l'espérons, pour la nouvelle génération d'artistes. Cette vaste toile nous a fait voir le chef de la vieille école romantique aux prises avec un sujet classique, et vaincu par lui. Vainement les bruyantes cohortes des réalistes et des fantaisistes, ces amis du laid, ces ennemis de la forme, ont-elles embouché toutes leurs trompettes; vainement la troupe légère des coloristes, et je donne particulièrement ce nom à ceux qui soutiennent aujourd'hui que l'on peut arriver par la couleur aux mêmes effets que par le dessin; vainement, disons-nous, ces condottieri de l'art se sont-ils groupés en commun pour pousser une immense acclamation; aujourd'hui, aux yeux de tout peintre, de tout critique qui ne sert point un parti, la défaite de M. Delacroix est certaine. Se voir appelé à décorer un des plus beaux emplacements du Louvre, du Louvre, notez-le bien, c'est un grand

Digitized by Google

honneur pour un artiste, et il est naturel de croire qu'il se présentera au public et à ses juges armé de toutes pièces. Ici, comme en mille circonstances, M. Delacroix est entré dans la lice nu et confiant. Nous l'avons retrouvé dans le plafond du Louvre avec la plupart de ses qualités habituelles, mais aussi avec ses défauts, qui paraissent encore plus en saillie sur cette grande échelle. Oh! oui, c'est bien lui, c'est toujours cette nature inégale, c'est toujours cette lyre sonore, mais dont certaines cordes sont absentes, c'est toujours ce talent vertigineux qui tombe et se relève pour retomber encore, comme en proie à une sorte d'ivresse, et qu'il est utile parfois de montrer à nos jeunes Lacédémoniens.

Et de fait on ne trouvera nulle part, dans une peinture de style et d'apparat sortie des mains d'une célébrité, de pareilles défaillances, d'aussi étranges incorrections; on en est stupéfié. Est-ce parce qu'on se nomme M. Delacroix, parce qu'on est l'auteur d'une œuvre d'une énergie rare : *Dante et Virgile*, que l'on peut se permettre cette Minerve et ce Mercure qui se précipitent du haut des airs sur les monstres que la terre a enfantés? Cette Minerve est infirme, elle a la jambe plus grosse que le corps, et le bois de sa lance passant sur sa joue lui fait une affreuse balafre. Quant au Mercure, voilà le premier que nous rencontrons avec la tête de la Gorgone sur ses épaules. On souffre de le voir replié ainsi sur lui-même, se balançant dans l'air comme un clown audacieux. Que signifie cette lassitude de M. Delacroix en face de sa grande nalade? Lui reprocher de n'avoir point essayé de regarder le modèle à travers la statuaire grecque, cela ne se peut; mais l'occasion était si belle pour caresser voluptueusement la forme, pour répandre les carnations les plus fraîches sur un dos nu, sur un sein palpitant, pour verser la lumière sur une éternelle jeunesse? Hélas! la nymphe du Parnasse a cédé la place à la femme incomprise et amaigrie! Quand M. Delacroix reste ainsi morne et abattu, sortant de sa manière éminemment chaleureuse et sensuelle, manière qui est bien à lui, il ne faut pas espérer qu'il se rattrapera du côté de la science. La perspective lui a fait bien du mal. Il avait à vaincre une difficulté grave, à faire plafonner ses figures, c'est-à-dire à les montrer sur une superficie courbe, vues en dessous, à toutes les hauteurs ou dans un sens perpendiculaire. Il avait à concilier l'enchaînement pittoresque de sa composition avec les divers points de vue, à appliquer les règles de l'optique. Ne nous étonnons point que dans cette lutte avec un adversaire sec et décharné comme la trigonométrie, la lutte de Jacob et de l'ange, le peintre de fougue ait succombé. Peut-être que, plus circonspect à l'avenir, il fera mettre ses figures aux carreaux par une main exercée. Nous l'en supplions, au nom de son orgueil de maître; car son Vulcain vu par les pieds, cette pyramide vivante, ne

Digitized by Google

se pardonne qu'une fois. Pour conclure : Dans ce cadre spacieux, où serpentent quelques traînées d'une flamme épaisse, comme la lave sur un cratère, rien n'est marqué au coin d'une précision correcte, rien n'annonce le charme, la distinction, le désir de plaire; tout semble jeté dans le moule de la décadence romaine, tout porte l'empreinte de ce style soldatesque des bas-reliefs et des colonnes triomphales.

Le plus étrange, c'est qu'on cherche inutilement le grand coloriste. Où est-il le reflet éclatant de l'école vénitienne? Ne serait-il visible que pour certains critiques? Voulez-vous savoir ce que c'est qu'un plafond qui brille réellement *par l'union de la splendeur et de l'harmonie?* suivez-nous à Versailles dans la chambre de Louis XIV. Éclat velouté, simplicité forte, richesse cachée, mais inépuisable : voilà ce qui charme dans cette œuvre du Véronèse, dans ce *Jupiter qui foudroie les vices*. On se laisse attirer et retenir par cette toile, où l'une des plus magnifiques palettes du monde a semé ses perles avec une sorte de discrétion élégante, où l'œil est rafraîchi par des tons fins et argentés comme les rayons de la lune quand elle distribue ses masses d'ombre et de lumière. Chez M. Delacroix la couleur est violente; elle étouffe plutôt qu'elle ne ranime un sujet antique. Des rouges, des jaunes, des bleus se heurtent et se contrarient. Partout un peu de lumière et partout un peu d'ombre. Papillotage discordant que le regard ne pourrait soutenir, si le peintre sacrifiant à l'harmonie n'avait tenté de l'affaiblir en répandant sur son tableau, dans le haut surtout, une teinte bleuâtre comme celle de l'acier anglais, ce qui nous reporte plutôt vers Manchester que sur les blonds rivages de la Grèce. Il y a longtemps, si l'on avait voulu être sincère, que l'on aurait dit tout haut que ce plafond, salué comme une merveille, vu à certaines places, produit l'effet d'une palette mal essuyée. Quand on le regarde pour la première fois, on se sent courroucé contre certains dispensateurs de la renommée, contre ces littérateurs myopes qui prétendent guider l'opinion. Eh! messieurs, nous savons tous aujourd'hui que vous aviez oublié votre lorgnon le jour de votre visite au Louvre; sans cela vous auriez reconnu que le Phœbus de la galerie d'Apollon était dans un jour d'éclipse! La vérité est que M. Delacroix se trouve ici victime de son humeur un peu ardente, et il lui est arrivé ce qui advient parfois aux personnes d'un tempérament vif qui, soit en parlant, soit en écrivant, disent tout le contraire de ce qu'elles voudraient dire : il avait l'intention de représenter le triomphe de la lumière sur les ténèbres, il nous a donné le triomphe des ténèbres sur la lumière.

On se souvient de cette tragédie de Cléopâtre, qui faisait naufrage lorsqu'elle fut sauvée par un aspic, chef-d'œuvre de Vaucanson. M. Delacroix a eu son aspic : Python a sauvé son tableau. C'est en fa-

Digitized by Google

veur du serpent que l'artiste a retrouvé son pinceau et sa magie, car il s'est épris du reptile, par malheur pour Apollon. Le monstre qui se tord et bondit en sifflant avec furie sous les traits brûlants du dieu de la lumière, entre ces affreux escarpements qu'il a rougis de son sang empoisonné, voilà incontestablement une scène d'une grandeur sauvage, et dont le souvenir vous poursuit. Mais nous ne nous lasserons pas de répéter que ce terrible à la façon du Dante, et où il se trouve aussi un peu de Lucain, est ici hors de propos ; car elle existe cette loi, loi de bon sens et de bon goût, loi dont la date est la même que celle de tous les arts, et qui veut que l'artiste fasse sa statue pour le monument, si le monument n'est pas fait pour la statue. Quel est donc cet art qui néglige les dieux pour les monstres, qui sacrifie le beau à l'horrible, et réserve sa vigueur et ses muscles pour l'exaltation et la béatification de ce qui d'ordinaire vous repousse et vous navre? Nous ne savons si c'est l'art fantaisiste ou réaliste; mais ce dont nous sommes certain, c'est que Lebrun n'aurait convoqué ni l'un ni l'autre pour orner sa chère galerie.

Si nous étions de véritables Athéniens, si quelque chose de Welche ou de Gaulois ne s'agitait point encore dans notre poitrine, si la grande peinture, et non la pochade ou l'esquisse, captivait seule nos artistes et nos lettrés, le simple rapprochement du plus renommé des plafonds du Louvre avec celui de la galerie aurait suffi, dès le premier jour, pour la condamnation de M. Delacroix. L'*Apothéose d'Homère* lui montrait la voie, et le côté par lequel il convenait d'aborder un sujet idéal et mythologique. Fatalité! M. Delacroix s'est muré dans son originalité et son orgueil!

Un grand écrivain qui s'honorait de son goût sincère pour l'antiquité, M. de Chateaubriand, dans son dernier ouvrage, a dit : « Je vois dans ma mémoire la Grèce comme un de ces cercles éclatants qu'on aperçoit quelquefois en fermant les yeux. Sur cette phosphorescence mystérieuse se dessinent des ruines d'une architecture fine et admirable, le tout rendu plus resplendissant encore par je ne sais quelle autre clarté des Muses. » S'il est une œuvre moderne qui brille de cette clarté des Muses, à coup sûr c'est *l'Apothéose*; mais ce pur rayon du génie grec, égaré dans nos limbes, jette un étrange reflet sur le triomphe de l'Apollon du Louvre. Sans vouloir établir une comparaison impossible entre ces deux peintures, placées aux deux pôles de l'art contemporain, il nous est bien difficile, lorsqu'elles sont si voisines, de ne pas faire remarquer combien l'art si fumeux et si bruyant dans le plafond de la galerie, se montre noble et poli dans le musée Charles X. Là se révèle, de façon à nous faire rougir de notre paresse, cette soif du mieux, cette poursuite ardente de l'idéal que rien n'arrête. Que l'on appelle archaïsme, si l'on veut, cette ligne de

Digitized by Google

beauté qui se déploie dans l'œuvre entière, qui l'enserre dans ses magnifiques contours, et lui donne ce profil si pur, ce profil de camée, il est certain que de nos jours nul autre n'a pu atteindre à cette incomparable élégance, que nul autre ne possède le secret de cette transmutation de l'antique, merveilleuse alchimie au moyen de laquelle bronzes, marbres, vases peints, médailles, pierres gravées, semblent se fondre sur cette palette comme l'airain dans la fournaise d'où sort la statue. Oui, nous le reconnaissons, ce sont là les matériaux dont le peintre de *l'Apothéose* s'est servi pour composer son monument, au fronton duquel il a placé ces deux nobles images, l'honneur des arts dans notre siècle, l'Iliade et l'Odyssée.

Plus généralement admiré que compris, le *plafond d'Homère* est une de ces œuvres qui échappent au premier abord par leur perfection même, et qui ne s'adressent presque exclusivement, comme celles du Poussin, qu'aux intelligences fines et bien préparées. Là se trouve ce que la science ne donne pas, certaines parties supérieures qui ne se peuvent enseigner, « ce rameau d'or, comme disait le peintre des gens d'esprit, ce rameau d'or de Virgile, que nul ne peut trouver ni recueillir s'il n'est conduit par le destin. »

Pour nous, dont le vœu le plus cher serait de voir tous les talents se vouer à la restauration et au plus vaste développement du grand art, nous serions des premiers à applaudir, s'il nous était donné d'apprendre que M. Delacroix s'est mis en quête du rameau d'or. Mais, jusqu'ici, l'artiste ne s'est point engagé dans le sentier rocailleux qui aboutit à l'antre de la sibylle. Volontairement il s'en est éloigné pour se livrer à la fantaisie, qui depuis si longtemps, comme une flamme légère, le promène et l'égare à travers le marécage. C'est un jour néfaste dans sa vie que celui où il a rompu fièrement avec la tradition, avec l'esprit de l'antiquité, pour élever des autels à la laideur. Ce jour-là, nous le craignons, il a perdu le droit de chercher le rameau d'or, car il a été abandonné par le destin.

Mais, nous dit-on, les fautes, les erreurs, le dessin barbare de M. Delacroix, tout cela est racheté par une qualité supérieure et rare : il fait de la peinture humaine, il est pathétique. S'il est vrai que certains effets de larmes, que le sentiment du drame, qu'un feu sombre, que le désir constant de remuer la fibre, coûte que coûte, constituent le peintre pathétique, M. Delacroix mérite ce titre. Quant à nous, nous n'accorderons jamais de place dans notre Panthéon au peintre qui n'est que pathétique. Que la peinture ou la sculpture soient un moyen de manifester la pensée, de fixer sur la toile toutes nos impressions, ici la passion saignante, là l'ivresse de la joie ; qu'elles résonnent d'un accent religieux et comme un hymne magnifique s'élevant vers l'Eternel, nous le voulons bien, mais à condition que l'expression, le

Digitized by Google

rendu, le dessin, la couleur, le modelé, en un mot tout ce qui distingue les arts d'imitation d'une simple écriture, viendront franchement et savamment au secours de la pensée, lui prêtant des ailes pour la soutenir dans son essor. « Presque toujours, comme le remarque Voltaire, les choses qu'on dit frappent moins que la manière dont on les dit. » Pleinement vraie dans l'ordre littéraire, cette observation a bien une autre force, appliquée aux arts du dessin, dont le but n'est pas seulement de rendre visibles des idées, mais de les rendre avec feu, avec charme, avec élégance et correction. L'idée, dans la peinture ou la statuaire, qui n'a point la vérité et surtout la beauté pour parure, l'idée sans son enveloppe pure et radieuse n'est rien ou presque rien. « Dans la sphère des beaux-arts, a dit madame de Staël, la forme appartient autant à l'âme que le sujet lui-même. » Ainsi, sans la forme point de style, et sans style point d'idéal. Or, sans idéal, cette source des impressions nobles et pures, qui nous guérit et nous fortifie, ce que Gœthe sentait si bien que, pour exciter doucement sa pensée, il plaçait la tête du Jupiter Olympien à côté de son écritoire, sans idéal, disons-nous, à quoi l'art est-il bon, si ce n'est à amuser la foule ou à charmer l'ignorance des heureux du jour ? Il y a telle œuvre antique ou moderne, telle œuvre de style et de forme, telle figure isolée, un marbre, un bronze, un torse peint ou sculpté, un simple fragment, dont l'exquise perfection fera plus d'impression sur l'homme organisé pour les arts que les compositions les plus vastes, que toutes les encyclopédies humanitaires, peintes ou crayonnées.

Il y a vingt-cinq ans que M. Delacroix est descendu dans l'arène, se costumant tantôt à la vénitienne, tantôt à l'espagnole et tantôt à la flamande, et qu'il a jeté le gant à la beauté conventionnelle et académique. L'esprit d'innovation, dans la littérature et dans l'art, fermentait alors; il n'y avait pas de petit écrivain qui ne fût à la recherche d'un nouveau monde dans les sphères de la pensée. De là, la facilité et la promptitude des triomphes de M. Delacroix. On était très-fatigué, il faut l'avouer, de la longue et paisible domination de l'école de David, école un peu sèche, un peu roide dans sa fermeté et son austérité romaine, souvent froidement emphatique comme un vers alexandrin, et dont la précision militaire et géométrique, qui s'accordait si bien avec le génie de la période précédente, jurait alors avec l'esprit nouveau, en pleine ébullition, et dans lequel perçait déjà une petite pointe de démocratie. Comme toujours, en pareil cas, on lui refusa tout, après lui avoir tout accordé. L'engouement était ailleurs. On alla jusqu'à lui nier ce qui était bien à elle, ce qu'elle portait dans ses flancs, la science du dessin, un grand respect pour le style et la forme, la netteté et la clarté. L'antique, qu'elle copiait comme une tâche qu'elle s'était donnée, sans y pénétrer

Digitized by Google

bien en avant, sans en cueillir la fleur, se bornant à trois ou quatre inévitables statues, l'antique fut proscrit avec elle et partagea son exil. On ne connaissait point encore Phidias. Jugez de l'effet produit par une palette brillante, par un art jeune, audacieux imprudent, dont les erreurs même promettaient tant de choses, et qui répondait merveilleusement à l'agitation fébrile du jour. On se sentit tressaillir, ce fut un coup de soleil; et les habiles de conclure qu'il ferait germer la plus riche moisson. La moisson a jauni, mais elle a été dévorée par l'ivraie. Une expérience tardive est venue nous apprendre ce qu'on avait à redouter de ces talents orageux qui, durant leur faveur et leur période de gloire, sont le nuage qui dérobe à nos regards le bleu céleste, et voile momentanément pour toute une génération d'artistes les régions sereines et lumineuses où planent Phidias, Raphaël, Léonard de Vinci, notre cher et grand Poussin, maîtres sublimes chez lesquels la forme appartient à l'âme.

M. Delacroix, à cette heure, a perdu de son éclat juvénile, et l'on a vu glisser sur ses épaules le brillant manteau qui cachait les côtés les plus faibles de sa nature d'artiste. Dans les trois tableaux qu'il a exposés au salon de cette année, on remarque de ces défaillances qui annonceraient l'invasion totale des cheveux gris. Pareil à ces voluptueux plus que mûrs, chez lesquels les retours de jeunesse prennent un accent âcre et cynique, M. Delacroix a poussé ici l'oubli des règles jusqu'aux dernières limites. Décidément son dédain est manifeste pour le bon, pour le grand goût, qui sont à l'art ce que l'honnêteté et la distinction sont aux mœurs. On s'afflige en présence de ces trois tableaux, ou plutôt de ces trois esquisses,—les meilleurs tableaux de M. Delacroix ne sont que de belles esquisses — on s'afflige et l'on se demande où l'artiste veut en venir en se donnant un air si baroque, avec un tour d'imagination si peu plastique; et ce qu'il espère, qu'il nous pardonne le mot, d'un pinceau presque insolent pour le public? Quel est ce nouveau genre d'affaissement? Mais pourquoi, lorsque la fée vous avait prodigué de si beaux dons, vous engager dans votre pleine maturité sur une pente si glissante? Pourquoi rendre la louange difficile à vos amis, et, non content de l'Apollon Pythien, préparer la chute d'Icare?

ERNEST VINET.

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

Le NABAB, opéra-comique de MM. Halévy, Scribe et de Saint-Georges. — LA MOISSONNEUSE, drame-lyrique de MM. Vogel, Anicet Bourgeois et Michel Masson.

M. Halévy sait que la musique est un art de luxe dans la civilisation, et il s'efforce d'en rendre l'accès agréable et facile à tous. Il a beaucoup de savoir, mais quand il écrit pour notre scène populaire de l'Opéra-Comique, il n'en montre pas les épines et fait concourir tous les procédés de la science à déterminer des sensations douces qui conduisent l'esprit aux impressions aimables et aux émotions délicates. Il veut que le plaisir qu'il provoque n'ait rien de haletant et de désordonné, il veut que ce soit un plaisir dans la véritable acception du mot. Il ne croit pas que le but de l'art soit d'exciter par des combinaisons scabreuses et des victoires matérielles remportées sur la difficulté, l'admiration stérile des gens du métier ; il lui suffit d'inspirer à ceux-ci un respect légitime et à tous le goût des choses intelligentes et bonnes. Le talent de M. Halévy est profond et correct; ce serait peu s'il n'avait à la fois un certain caractère de grâce mélancolique et de tendresse qui pénètre l'âme et la prépare à merveille pour les élans généreux et pour les nobles sentiments. C'est une muse sensible et grave ; elle a le regard plus voilé que limpide, le front plus triste que souriant, la voix plus émue que légère. Elle se replie volontiers sur elle-même, se penche vers ses pensées et se complaît dans sa mélancolie. Elle a de ces accents qui vont au cœur et qui s'y gravent, de ces airs de tête qui vous séduisent sans vous faire d'avances, de ces tièdes langueurs qui vous attirent sans préparation et sans coquetterie. Même dans ses accès de joie et de gaieté, elle garde encore un vague reflet de tristesse, et à travers ses sourires on voit aisément couler une larme. Quand elle le veut elle sait être grande, fière, désespérée, mais quand elle reste dans les sphères du style tempéré, elle a toutes les délicatesses et toutes les grâces féminines. Parfois elle veut sortir de sa nature et prendre un caractère violent ou comique; ces jours-là elle se trompe, elle n'atteint pas son but ou le dépasse. C'est là son défaut principal, et nous aurons cette fois encore l'occasion de le faire observer. Le talent reste, mais alors l'inspiration est prise au dépourvu. Ce serait trop que d'être complet.

Le nabab dont messieurs Scribe et de Saint-Georges nous ont assez plaisamment raconté l'odyssée, se trouve être dans l'Inde l'héritier plus ou moins légitime du noble lord Evendale. Il profite de sa fortune incommensurable pour épouser une cantatrice italienne et s'abreuver d'ennui; peut-être même l'ennui n'est-il chez lui qu'une conséquence du mariage qu'il a contracté. Lady Evendale est une femme d'allures légères et d'humeur détestable; elle reçoit des billets de son cousin qu'elle méprise, va au bal contre la volonté de son mari, et se plaît aux scènes d'intérieur les moins douces et les moins justi-

Digitized by Google

fiables, en raison de quoi lord Evendale a résolu de se tuer; et il le ferait san un sien ami qui arrive du Caucase et qui cache son véritable nom sous le pseudonyme un peu barbare de major Kourakoff. Le major Kourakoff, qui est en même temps médecin, écrit une ordonnance secrète et fait jurer à lord Evendale de la suivre de point en point. En vertu de cette ordonnance, le nabab, qui a institué l'ami Kourakoff son légataire universel, part pour l'Europe, seul et la bourse légère. Obligé de travailler pour vivre, il trouve la vie plus précieuse et s'attache à la conserver. Une aimable et douce jeune fille qu'il a obligée dans l'Inde et qui ne le reconnaît pas sous la veste de l'artisan et sous le nom de Preston qu'il a pris, l'a fait entrer dans la manufacture de tabacs de son oncle. A elle il devra d'être rattaché à la vie par un lien plus sérieux et plus solide; lord Evendale, ou pour mieux dire l'artisan Preston, aime Dora, et oubliant volontiers pour elle les nœuds qui l'unissent à la cantatrice italienne, il songe à tenter les hasards d'une nouvelle union, plus douce et plus prospère. Un jour encore, et notre spleenétique nabab sera bigame. Par malheur ou très-heureusement plutôt, lady Evendale, en compagnie du même cousin dont il a été question plus haut, arrive des bords du Gange et vient se promener par hasard dans le pays de Galles. Elle reconnaît son époux, et avec cet esprit de contradiction qui n'est pas un des traits les moins saillants du caractère féminin, elle se rattache à lui, résolue à ne le quitter que pour le tombeau. Cette effrayante fidélité jette le pauvre lord dans un cruel embarras. Son ami Kourakoff est arrivé aussi de l'Inde, — tout le monde arrive de l'Inde, — il a fiancé Evendale à Dora, leur a acheté un beau château avec les revenus du nabab, en un mot le bonheur serait complet sans cette maudite première femme qui ne veut pas divorcer. La situation devient fort embarrassante pour tous les personnages, excepté pour le docteur qui ne s'embarrasse jamais de rien. Le docteur a été pendant cinq ans prisonnier des Circassiens, et à la rude école de ces honnêtes mécréants il a appris l'art difficile de ne se plaindre de rien; pour lui les épines de la vie sont des roses et toutes les femmes des modèles de timidité et de douceur. Aussi a-t-il le secret de dompter les plus rebelles de l'espèce. Un simple billet de sa main va métamorphoser l'acariâtre lady en femme humble et soumise. C'est que la cantatrice italienne, avant d'être lady Evendale, a été madame Kourakoff, lorsque monsieur Kourakoff portait un nom moins russe et plus anglais. Madame Kourakoff était bigame. Tel est le secret de la comédie.

Cette pièce, qui comporte dans son tissu une infinité de broderies dont il n'est pas possible de donner même un rapide aperçu, ne repose pas sur une fable bien neuve ni bien vraisemblable, mais elle est vive d'allures, bien coupée pour l'intérêt, très-amusante en plus d'une situation, et suffisamment semée de plaisanteries vulgaires pour charmer un public plus épris du gros sel gaulois que de subtils atticismes. On pourrait lui reprocher toutefois, — et c'est un grave reproche lorsqu'il s'adresse à M. Scribe, — de n'offrir aucune de ces situations que l'on est convenu d'appeler musicales, c'est-à-dire de n'appeler la musique à son aide pour le développement de l'action, qu'à titre d'accessoire, et non comme élément principal et indispensable. Que l'on y regarde de près, et l'on découvrira, en effet, que tous les morceaux, — et ils sont nombreux dans le *Nabab*, — n'appartiennent en aucune façon au sujet, et qu'ils ne

Digitized by Google

s'y rattachent qu'à titres d'épisodes; ils ne servent ni à compléter, ni à développer une situation, ils sont adroitement entés sur l'action, voilà tout. Aujourd'hui que l'on a poussé si loin l'art de tisser les mailles des ouvrages dramatiques destinés à servir de thèmes à la composition musicale, et que l'on est parvenu à laisser au compositeur une si large place pour intéresser et passionner le spectateur, on a droit de s'étonner que des hommes consommés dans leur art, comme le sont MM. Scribe et de Saint-Georges, n'aient pas essayé de parer à ce défaut de leur ouvrage; que M. Halévy, compositeur éminent qui a tous les titres possibles à parler au cœur et à l'intelligence du public, n'ait pas demandé lui-même à pénétrer plus avant dans l'œuvre commune, et à y jouer un rôle plus net et plus essentiel. Il s'en faut que la musique dans le *Nabab* exerce sa légitime influence dans la marche du poème; elle pourrait être supprimée d'un bout à l'autre avec les paroles qu'elle interprète, et il resterait un vaudeville amusant et tout-à-fait complet. Pour reprendre, chemin faisant, le niveau de ses collaborateurs, et ne pas succomber à l'impatience que devait exciter chez le spectateur ce ralentissement inutile de l'action, il a fallu que M. Halévy déployât une fois plus de talent qu'il n'eût été nécessaire dans un opéra où la musique aurait eu sa raison d'être et de prendre part à la marche des événements. Dans la tâche difficile que les auteurs du poème lui avaient faite, le compositeur, sans en avoir conscience peut-être, et en raison de cet instinct sûr et droit qui inspire le talent, a été d'une rare habileté. Deux fois seulement nous avons remarqué des écarts trop prolongés et quelque tendance à perdre l'action de vue pour s'adonner à la recherche du détail. Le duo des éternuements au second acte, et la scène des cornemuses au troisième, auraient dû être sacrifiés, sinon tout-à-fait, du moins en partie, malgré l'art qui préside au développement du premier, et les jolies phrases mélodiques dont la seconde est ornée.

L'ouverture est, sans contredit, une des pages symphoniques les plus élégantes et les plus belles que M. Halévy ait écrites. Son caractère essentiel est une grâce parfaite, une simplicité charmante et toute pleine d'abandon; le mariage des différents rythmes et des diverses modulations est consommé sous l'empire d'une idée principale si fine, si distinguée, si originale, qu'elle a séduit tout le monde, même les esprits les moins délicats. Elle a ce ton calme et doux qui sied si bien au genre tempéré de l'Opéra-Comique; elle a ces allures modestes et presque timides qui, lorsqu'elles cachent une étude profonde et de solides qualités, sont, en quelque sorte, l'apogée de l'art. L'ouverture du *Nabab* restera comme un modèle, et deviendra un de ces morceaux classiques que l'on joue en intermèdes dans les concerts et dans les solennités musicales, mais elle n'aura pas pour l'interpréter cet excellent orchestre de l'Opéra-Comique, l'un des meilleurs et des mieux dirigés qui soient au monde.

Parmi les autres morceaux de la partition, il en est plusieurs excellents, mais ceux qui, à notre sens, méritent le mieux et le plus complétement nos éloges, sont le duo de dispute entre le mari et la femme, la charmante mélodie de Dora au premier acte; au second, l'air de violon que chante Tobie, le duo entre Tobie et sa nièce où celle-ci, représentée d'ailleurs par madame Michu, déploie toutes les ressources du style syllabique et toutes les richesses de ses vocalises, un autre duo d'une facture excellente entre lord et lady Evendale,

Digitized by Google

et le morceau d'ensemble « Sort fatal, » dont l'accompagnement est délicieux. Ce second acte est au reste le meilleur des trois, et sauf le duo des éternuements, où l'on sent que l'esprit comique n'est pas naturel à la muse de M. Halévy, nous ne voyons rien qui ne soit charmant. La scène des cornemuses qui ouvre le troisième acte et le chœur imitant les aboiements des chiens, ne suffiraient pas à soutenir cet acte au niveau du précédent, sans un troisième duo entre les deux époux qui ne le cède pas aux deux autres. Ce que l'on ne saurait trop faire remarquer dans cette nouvelle partition de M. Halévy, et indépendamment des autres qualités de grâce et de mélancolie familières à l'auteur, c'est l'art consommé qui a présidé à la création de chaque caractère et c'est en cela surtout que le compositeur a su prendre sa large part d'influence dans la marche du drame. Les auteurs des paroles avaient tracé des esquisses sur lesquelles M. Halévy a posé des couleurs et imprimé des reliefs. D'un bout à l'autre de la pièce, lord Evendale est brusque, franc et sensible, lady Evendale est au contraire vive, spirituelle et mordante; Dora est tendre, aimante, toute pleine de naïveté et d'abandon, l'oncle Tobie est rond et joyeux, le major Kourakoff sentencieux comme un médecin, absolu comme un soldat. Les auteurs sont d'ailleurs fort bien servis par les acteurs. M. Bussine chante fort bien, M. Couderc joue mieux encore, Mlle Favel fait preuve d'un talent qui grandit et se perfectionne; quant à Mme Miolan, son faible organe n'a presque rien à perdre, mais son talent n'a plus rien à gagner; elle touche de bien près à la perfection.

Nous voudrions aussi n'avoir que des éloges à formuler sur le drame par lequel le Théâtre-Lyrique vient de faire sa réouverture. Si l'arme de la critique nous est toujours pénible à diriger contre les ouvrages de l'esprit qui s'annoncent à nous avec des intentions louables et sérieuses, c'est surtout lorsque ces ouvrages émanent d'auteurs nouveaux dans la carrière et qu'ils sont mis en lumière par une institution jeune encore mais utile et bien intentionnée comme le Théâtre-Lyrique. Il est injuste et cruel de demander à ceux qui commencent toutes les qualités du talent formé par une longue pratique et consacré par vingt succès. Cependant il ne nous est pas permis de taire absolument toutes nos réflexions et d'ensevelir sous un silencieux dédain des observations qui présentées avec ménagement peuvent avoir leur dégré d'utilité. Le Théâtre-Lyrique et les auteurs de la *Moissonneuse* nous semblent s'être fourvoyés en produisant au jour de la rampe un drame dont l'élément principal sort des données simples et naïves de la nature. Le drame lyrique est un genre qui compte plus d'un grand et légitime succès. Ce que les Italiens dans leur vaine prétention de passer pour des hommes sérieux appellent *opéra-seria*, est tout bonnement ce que l'on nomme chez nous le drame-lyrique, et la *Lucia, Linda di Chamouny*, la *Sonnambula, Norma, I Puritani*, et tant d'autres sont des drames lyriques assez médiocres comme tissus dramatiques, mais excellents par le sujet parce qu'ils relèvent directement du cœur humain et n'ont d'autre but que de mettre en jeu ses douleurs et ses passions. Mais faire poser l'intérêt d'un drame et surtout d'un drame dont le développement des situations est confié à l'art musical, c'est-à-dire à l'art le moins précis, le moins logique, le plus vague qui existe, faire poser cet intérêt sur l'escamotage, sur le magnétisme, demander des émotions à des simagrées de faux somnambulisme,

Digitized by Google

exposer ses personnages au ridicule de l'inconséquence et aux révoltes du sens commun contre les jongleries, c'est commettre une faute de clairvoyance et vouer l'œuvre de son labeur à une chute certaine. Quel charme peuvent exercer sur le cœur les passes magnétiques de cet imposteur Balsamo? quelle intime émotion peut résulter pour nous du spectacle de son pouvoir impuissant? quelles larmes d'attendrissement pouvons-nous puiser à cette source impure de calculs déjoués et de friponneries éventées? Cet habile magnétiseur qui endort les gens à distance et ne sait user de ce magique pouvoir que pour commettre un vol; non pour s'assurer l'impunité, n'est-il pas à craindre que le public ne le prenne au sérieux et ne se laisse aussi endormir par lui?

Au titre de la *Moissonneuse* nous nous étions réjoui, nous avions cru deviner la mise en action d'une jolie ballade moderne, l'histoire de cette moissonneuse qui aime le fils du fermier et qui meurt à la peine pour mériter de l'épouser. Michelma aime aussi le fils du fermier, mais Michelma est un excellent sujet magnétique, et voilà qui gâte tout. Rien ne saurait racheter à nos yeux ce défaut; au lieu d'une jeune fille aimante et dévouée nous ne voyons plus qu'une mademoiselle Prudence, sujet lucide et phénoménal; tout intérêt poétique s'évanouit, toute source d'émotion est tarie. On a beau s'efforcer ensuite de tranformer en tableau vivant les *Moissonneurs* de Léopold Robert, de faire confectionner de mauvaises toiles de fond par des babouilleurs italiens, d'évoquer sur le premier plan toutes les lascivités de la danse napolitaine, l'intérêt est mort, il ne se réveillera plus.

Comment M. Vogel, auteur de la partition de la *Moissonneuse*, et qui paraît être un homme de goût, n'a-t-il pas compris qu'un pareil sujet était intraitable pour la musique? Ce que le méchant drame d'*Urbain Grandier* joué il y a quelques années à ce même théâtre lorsqu'il se vantait impertinemment d'être historique, n'avait pu faire sans les entraves des airs à roulades et des morceaux d'ensemble, le croyait-il donc plus facile avec un développement musical à soutenir et des allanguissements lyriques à formuler? M. Vogel est un compositeur d'un talent incontestable et sérieux, nous le savions, mais il s'est trompé en s'imaginant qu'on pouvait noter le magnétisme et moduler les effets de seconde vue. Autant vaudrait mettre en symphonie les *rappings* des médiums américains et jouer des polkas sentimentales pour accompagner la danse des tables.

La partition de M. Vogel se distingue de la plupart des œuvres de début non par une complète originalité dans la mélodie, non par une indépendance remarquable dans le choix des procédés d'expression, mais par un certain caractère général de fermeté et de sentiment. Ses formes sont connues, ses thèmes rappellent souvent Donizetti, mais il y a une teinte dans l'ensemble qui appartient bien en propre au nouveau compositeur. Plusieurs morceaux même se recommandent à l'attention de la critique par une facture solide et savante. Tel est surtout le quatuor du deuxième acte; il ne serait pas désavoué par nos maîtres les plus renommés.

Dans son instrumentation, M. Vogel fait souvent preuve d'inhabileté et de recherche d'effets excessifs. Il abuse des cuivres, mais particulièrement des instruments aigus, avec une insupportable persistance; chez lui l'orchestre n'accompagne pas, il vocifère à côté du chant: ce sont là des défauts qui ne

Digitized by Google

résistent pas à un travail soutenu et à une étude approfondie de la valeur relative des timbres. M. Vogel a de l'inspiration, du style, de la justesse même dans l'expression dramatique; avec de pareilles qualités, il prendra facilement sa place parmi nos bons compositeurs contemporains, je ne dis pas au premier rang, mais à côté de talents estimables, entre MM. Bazin et Ambroise Thomas.

Il m'est impossible de dire que l'opéra de la *Moissonneuse* est bien exécuté, ce serait manquer à la vérité, et l'on me permettra d'attendre une plus brillante occasion pour me brouiller avec une si précieuse maîtresse.

ALPHONSE DE CALONNE.

BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL.

I. Traitement par l'eau froide, chateau d'Issy. — II. Exposition universelle de Dublin. — III. Fours a coke Fromont. — IV. Machine soufflante a tiroirs. — V. L'eau de pluie a la campagne et a la ville. — VI. Le pain de munition de divers états d'Europe.

Autrefois, les rédacteurs des comptes-rendus scientifiques des divers journaux et revues de Paris étaient autorisés à prendre connaissance des diverses pièces, mémoires, rapports, correspondances qui alimentent les séances de l'Académie des sciences; le lundi soir et le mardi matin le secrétariat était donc ouvert aux journalistes; chacun prenait les notes nécessaires pour la rédaction de son article; les pièces de la correspondance surtout offraient beaucoup d'intérêt, parce que le compte-rendu officiel ne pouvait que les analyser très-succinctement, et même se contentait souvent de ne donner que le titre et le nom de l'auteur. Le travail des journalistes était donc très-utile, et nous croyons qu'il a rendu quelques services en donnant une grande publicité aux travaux scientifiques remarquables et en encourageant les chercheurs. C'est sur la demande de M. Arago, je crois, que l'Académie avait accordé cette faveur aux journalistes, il y a quelque vingt ans. Or cette faveur, dont on n'a jamais abusé, que nous sachions, vient d'être retirée brusquement. Nous le regrettons vivement pour nos lecteurs, pour les travailleurs scientifiques qui cherchent modestement et silencieusement dans l'ombre; c'est ceux-là surtout que nous nous appliquions à encourager. Nous le regrettons aussi un peu pour l'Académie des sciences.

Notre travail sera plus difficile, nous ne négligerons rien pour le rendre aussi complet que possible; mais que de bonnes choses vont peut-être passer inaperçues maintenant, et qui auraient pu être signalées et conduire à des améliorations utiles! Enfin, espérons que les membres de l'Académie reviendront sur cette mesure dont nous ignorons complétement les raisons.

—Il y a une vingtaine d'années, en 1829, Priesnitz, simple paysan de Græfenberg, village obscur alors de la Silésie autrichienne, imagina d'essayer l'eau froide contre des maladies rebelles à la médecine ordinaire, contre des dou-

Digitized by Google

leurs que les médecins les plus habiles ne pouvaient parvenir même à soulager. Un premier succès obtenu sur des animaux, et sur lui-même ensuite, l'enhardit; il tenta de nouveaux essais sur de pauvres gens comme lui, et parvint presque toujours à les guérir. C'est ainsi que Priesnitz compléta peu à peu son système en l'étendant successivement au traitement de nouvelles affections; développant d'abord la chaleur, il l'accroit en la concentrant et en isolant le corps de la température extérieure: il en soustrait ensuite brusquement une certaine dose par des lotions d'eau froide, et, ajoutant ou retirant successivement du calorique à l'organisme, il s'en fait un agent d'une souplesse extraordinaire dont il use à volonté, le modifiant à l'infini suivant les circonstances, et fonde une méthode curative qui a reçu le nom d'*hydrosudopathie*, ou plus simplement d'*hydrothérapie*.

Priesnitz obtint des cures tellement inattendues, tellement promptes, que la nouvelle s'en répandit bientôt de proche en proche, et traversa toute l'Allemagne. De toutes parts les malades accoururent à Græfenberg pour réclamer les soins du paysan silésien, et dans la plupart des cas ce ne fut pas en vain. L'établissement de Græfenberg était loin d'être suffisant, on en créa de semblables de tous côtés. Les princes souverains encouragèrent le mouvement, et fondèrent ou patronnèrent plusieurs de ces établissements si précieux pour la guérison des maladies aiguës ou chroniques.

Il a longtemps déjà que l'on jouit en Allemagne des bienfaits de l'hydrothérapie, mais en France, que de peines, que de luttes à subir, quelle généreuse persistance n'a-t-il pas fallu déployer pour faire admettre la nouvelle branche médicale ! Il est vraiment difficile de se faire une idée des résistances que M. le docteur Wertheim a rencontrées sur sa route, lui qui venait d'être initié par Priesnitz à toutes les pratiques de l'eau froide, et qui avait déjà obtenu lui-même des guérisons fort belles, il avait le droit sans doute de compter sur un accueil favorable, lorsqu'il entreprit de faire connaître aux médecins français les pratiques de la méthode de Priesnitz. Il ne rencontra que de l'incrédulité et de la défiance. Mais le courageux docteur, plein d'ardeur et de foi, ne se tint pas pour battu, et loin d'abandonner le champ de bataille, il résolut de s'y établir et de ne le quitter qu'après la victoire. Elle s'est fait longtemps attendre, mais elle fut complète. M. Wertheim obtint de l'administration générale des hôpitaux l'autorisation de faire des cures par l'eau froide dans les services de MM. les docteurs Gibert et Devergie à l'hôpital Saint-Louis. C'est là le premier début de l'hydrothérapie en France; il fut heureux, et M. Gibert s'est empressé de le reconnaître et de rendre publiquement justice à M. Wertheim, dans un rapport lu, il y a deux ans, à l'Académie de médecine. Le savant médecin, secrétaire de l'Académie, constate dans ce rapport les incontestables avantages des procédés hydrothérapiques, tant contre les affections rhumatismales que contre les maladies de la peau, leurs succès dans le traitement des névroses et de beaucoup de maladies chroniques mal déterminées, dans lesquelles la perturbation et le renouvellement des humeurs, le rétablissement de toutes les excrétions, surtout de la transpiration de la peau, « l'impulsion fortifiante, et » pour ainsi dire rajeunissante provoquée par les procédés hydrothérapiques, » dit-il, opéraient les changements les plus avantageux portés quelquefois jusqu'à une guérison complète et durable. »

Digitized by Google

Aujourd'hui, grâce à la persévérance de M. Wertheim, grâce à l'appui que lui ont prêté MM. Gibert et Devergie, l'hydrothérapie est nationalisée en France; personne ne songe plus à contester l'heureux concours qu'elle est venue donner à la médecine, là où surtout celle-ci est impuissante; et si des discussions s'élèvent encore de temps à autre, elles ne roulent plus que sur les diverses théories du mode d'action de l'eau froide; c'est un champ vaste où les débats peuvent s'étendre à leur aise, peu nous importe; mais ce qui nous intéresse, ce qui intéresse tout le monde, c'est la guérison rendue possible des affections rhumatismales si nombreuses, des catarrhes chroniques, de la goutte, des métastases qui paralysent diverses parties de l'organisme, des névralgies, de la chlorose, de la fièvre intermittente, des congestions chroniques de la rate, du foie, de l'utérus, des maladies de la moëlle, etc. etc.

M. le docteur Wertheim est parvenu à rencontrer aux environs de Paris toutes les conditions les plus heureuses pour fonder un magnifique établissement hydrothérapique, au château d'Issy, ancienne résidence du prince de Conti. J'étais loin de me douter, il y a quelques jours, qu'il y eût si près de Paris un séjour aussi enchanteur. Le parc, qui couvre une immense surface du côteau d'Issy, est un des plus beaux que nous ayons jamais vus. Des arbres séculaires, des pelouses aussi belles et aussi fraîches que les pelouses de l'île de Wight, des piéces d'eau étagées de la manière la plus heureuse, et de temps en temps, à travers les masses imposantes des arbres, des points de vue splendides sur la plaine, au fond de là vallée où serpente la Seine, et sur les côteaux boisés qui la bordent au loin de l'autre côté. Mais ce n'est point encore ce que nous trouvons de plus précieux à Issy; c'est déjà certes beaucoup que de belles promenades qui invitent à marcher, de beaux paysages qui reposent l'esprit; mais que serait tout cela sans eau, sans sources d'eau abondantes, pures et fraîches qui s'échappent du côteau après s'être naturellement filtrées en traversant les sables siliceux des terrains supérieurs? Ces eaux sont excellentes à boire, leur limpidité est extrême, et l'analyse que nous en avons faite les classe parmi les eaux les plus pures et les plus salubres du bassin de Paris. C'est là en effet la condition essentielle d'un établissement hydrothérapique sans laquelle le traitement serait insuffisant; l'hydrothérapie est toujours incomplète lorsqu'elle n'est pas appuyée par l'administration intérieure d'une bonne eau de source, salubre et dépourvue de sels calcaires; à cet égard comme à tous les autres, l'établissement d'Issy ne le cède en rien aux plus beaux et aux plus complets de l'Allemagne. C'est donc avec juste raison que *la Revue médicale* l'appelle le *Palais de l'Hydrothérapie.* Tout y est grandiose, les appareils les plus variés y sont installés avec une intelligence profonde, tant à l'établissement que dans le parc même, depuis la pluie fine jusqu'à la douche en lame qui tombe de sept mètres de haut avec le volume d'un vrai torrent; depuis le bain de siége jusqu'aux bains en pleine eau courante. Ce qui nous a surtout frappé à Issy, c'est un appareil fort ingénieux, que M. le docteur Wertheim a installé pour mettre en communication directe, les cabinets de transpiration du premier étage, avec la grande piscine (*Vollbad*) [1]

[1] Le *Vollbad*, littéralement grand bain, est un bassin d'environ quatre mètres de long sur trois de large et un mètre soixante centimètres de profondeur,

Digitized by Google

du rez-de-chaussée, de sorte que le malade est descendu tout enveloppé, pour être soumis immédiatement et sans perte de calorique, au grand bain d'eau froide.

En visitant dernièrement l'établissement de Marienberg, nous regrettions que les malades de Paris n'eussent pas à leur porte un établissement semblable. Nous ne connaissions pas alors l'établissement que M. le docteur Wertheim a fondé à Issy.

— Nous arrivons un peu tard pour parler de l'Exposition universelle de Dublin; aussi n'en dirons-nous que peu de mots. Il nous a semblé que, comme Exposition universelle, elle venait un peu trop tôt après celle de Londres, et le souvenir de celle-ci lui fait du tort. Ce qui nous intéresse le plus à Dublin, ce ne sont pas les produits anglais ou même français, ce sont les produits nationaux de l'industrie irlandaise, les produits naturels de l'Irlande; c'est chez elle qu'il faut les voir.

Nous devons d'abord rendre justice au mérite et au goût de M. Benson, l'architecte qui a élevé le palais de l'Exposition, couvrant presque entièrement la place de Leinster. Rien n'est plus beau et plus grandiose que la nef principale, celle du milieu, dont les dimensions sont colossales, quatre cent vingt-cinq pieds anglais de long et cent cinq pieds de haut. C'est un magnifique vaisseau, parfaitement éclairé par la toiture vitrée comme celle du Palais de Cristal de Londres. Les colonnettes en fonte qui constituent la carcasse de l'édifice sont d'une très-grande légèreté, et leurs formes sont très-intelligemment disposées pour leur assurer le maximum de solidité. Des galeries divisées en deux étages par un plancher soutenu sur des charpentes légères en fer, forment les bas-côtés de la nef. Les autres nefs sont disposées d'une manière analogue. Les pièces qui attirent surtout les regards dans la grande nef sont les belles orgues qui remplissent le fond de chaque extrémité; les fontaines jaillissantes de M. André et de M. Millar, de Glascow, et la statue équestre de la Reine Victoria, due au talent de M. Marochetti. D'un côté de la porte du milieu se trouvent les belles cartes géologiques de l'Irlande, dressées par M. Griffith. Elles témoignent de la richesse minérale de l'Irlande; de l'autre, d'immenses et tristes croix de pierre noire, qui doivent être bien étonnées de leur transplantation; la plus grande a au moins quinze mètres de haut. — Les nations étrangères sont représentées dans la grande nef par les plus remarquables échantillons de leurs produits. L'Angleterre, la France, la Belgique, la Prusse, l'Autriche, l'Inde, etc., occupent tout un côté du rez-de-chaussée. En face, la Société royale de Dublin; les arts céramiques, les manufactures de lin, de chanvre, les tissus de laine, etc. C'est là surtout que nous allons porter nos regards.

Les conditions climatologiques de l'Irlande sont très-favorables à la culture du lin; il n'y fait ni trop chaud, ni trop froid; la tige de la plante ne mûrit pas trop vite, aussi fournit-elle une fibre fine et forte, divisible en filaments soyeux. La culture du lin en Irlande est établie depuis fort longtemps; mais son grand développement ne date que de l'époque où, par un décret de son parlement,

l'eau y est courante, et en outre un tube supérieur, percé d'une multitude de petits trous, verse à volonté une pluie fine.

Digitized by Google

l'Angleterre, sous Guillaume III, ruina la filature de la laine alors en trop grande prospérité, en interdisant l'exportation des laines irlandaises. Pauvre Irlande! La culture et l'industrie du lin prirent dès ce jour une véritable importance, si bien que, pour satisfaire les besoins locaux et les demandes étrangères, il fallut importer de grandes quantités de lin. Les économistes, et surtout M. Blacker, s'efforcèrent de montrer qu'il y avait un avantage énorme à produire dans le pays tout le lin dont les manufactures avaient besoin : « Nous importons, dit-il, 55,610 tonnes de lin, représentant la récolte de 278,050 acres de terre. Or, la culture de chaque acre exige le travail d'un homme pendant sept jours, celui d'une femme pendant cinquante-quatre jours, et d'un cheval pendant quatre jours un quart; si donc nous produisions ce que nous achetons, nous fournirions pendant 300 jours, du travail à 6,478 hommes, à 50,015 femmes, et nous emploierions 3,939 chevaux. » Les efforts des économistes eurent pour premier résultat l'organisation, en 1841, de la Société royale pour l'amélioration du lin. La culture du lin n'occupait alors que 80,000 acres; deux ans après elle en occupait 102,000, et en 1844, 122,000. Malgré cet accroissement de production, l'importation est encore indispensable, tant les manufactures consomment; ainsi, en 1840, l'importation était de 64,609 tonnes; en 1850, elle est arrivée à 91,097 tonnes.

C'est à Belfast, comté d'Antrim, et à Leeds que sont les principales manufactures linières. Les divers fabricants de Belfast ont envoyé à l'exposition des collections complètes qui permettent de suivre pas à pas toutes les opérations de l'industrie, depuis la tige qui vient d'être arrachée du sol, jusqu'au plus beau linge. C'est ainsi que vous voyez successivement ces divers articles : tiges de lin récoltées, tiges débarrassées des capsules et préparées pour la chambre à vapeur; graines, capsules, cosses; tiges ayant été soumises à la vapeur, liqueur produite pendant l'opération; tiges ayant subi le rouissage; tiges séchées, lin peigné, fils de diverses qualités; fil blanchi; toile sortant du métier, toile blanchie.

Pour ses toiles les plus fines l'Irlande va chercher en Belgique les lins si délicats de Courtray et de Bruges. La Russie et l'Égypte lui fournissent les lins plus rustiques pour la fabrication des grosses marchandises. Plusieurs appareils à teiller ont été introduits en Égypte; des ouvriers de la province d'Ulster furent chargés d'enseigner aux Fellahs les nouvelles méthodes de culture et l'usage des machines à teiller. Voici à cet égard une petite anecdote que nous empruntons à M. Victor Meunier, et qui lui a été racontée par un mécanicien de Belfast. Quand l'installation de la première machine fut un peu avancée, un officier de Méhémet-Ali vint annoncer que le Pacha voulait voir travailler la machine; il demanda quel jour elle serait prête, recommandant au mécanicien de ne pas prendre d'engagement qu'il ne pût tenir, vu que le moindre retard mécontenterait son Altesse. Le mécanicien fixa le jour et indiqua une heure très-matinale, comptant bien que le Pacha ne serait pas exact, et qu'avant son arrivée on aurait le temps de compléter les préparatifs. Au jour dit, quelques minutes avant l'heure fixée, la machine était prête, et ce fut fort heureux, car au moment même où on la mettait en mouvement, un nuage de poussière s'élevant dans le lointan, annonça l'arrivée de Méhémet-Ali. A peine les ouvriers avaient-ils eu le temps d'entamer le premier paquet de lin que le

Digitized by Google

vieux Pacha descendait de cheval devant l'usine. Il entre, et, sans dire un mot, s'asseoit en face des broyeurs, prend une pipe, et, toujours silencieux, suit attentivement le mouvement des lames teilleuses. Au bout de deux heures, couvert de poussière et d'étoupes, il se lève, dit : Mas hallah ! (très-bien !) fait donner une bourse d'or au mécanicien, et repart aussi rapidement qu'il était venu.

On trouve dans certaines contrées de l'Irlande, enfouis à d'assez grandes profondeurs sous le sol, des blocs de chêne noir et d'if parfaitement conservés et très-durs. Une petite industrie s'est fondée il y a peu d'années; elle façonne avec ces bois toutes sortes de jolis objets, des coffrets, des statuettes, des candélabres et des bijoux, même. On trouve à Dublin des boutiques spéciales qui vendent ces produits.

L'exposition universelle de Dublin a comme celle de Londres sa salle des machines; machines fixes à haute et à basse pression, locomotives, machines outils, métiers tisseurs, presses d'impression, etc.; c'est une machine sortie des ateliers du célèbre ingénieur Fairbairn, l'inventeur des ponts tubulaires, qui met en mouvement toutes les autres machines. Ce que nous trouvons de très-remarquable parmi les machines outils, est une machine à percer les aiguilles, elle en perce quatre mille à l'heure; c'est M. Abel Morral qui l'a imaginée.

Les outils agricoles n'offrent rien de nouveau sur les précédentes expositions de Paris et de Londres, il y a là comme toujours une foule d'instruments d'une utilité douteuse, parmi d'autres appareils bien connus et dont l'exécution n'a rien de remarquable. Ce sont des charrues à avant-train, des araires de toutes les formes, des brise-mottes, des fouilleuses, des extirpateurs, des semoirs, des batteuses, des moulins, etc., etc.

— Nous avons eu l'occasion de visiter dernièrement un des plus beaux établissements métallurgiques de la Prusse rhénane, appartenant à la société des mines et fonderies du Rhin. C'est un ingénieur belge du plus haut mérite, M. Charles Detillieux, qui a créé l'usine de Berge-Borbeck, placée au centre du riche bassin houiller d'Essen, et sur le chemin de fer de Cologne à Minden. Nous n'entrerons pas dans tous les détails de construction des hauts-fourneaux et de leurs halles de fonderie, cela nous entraînerait trop loin, mais nous tenons à signaler deux perfectionnements très-importants pour l'industrie métallurgique; les fours à coke, système Fromont, et la machine soufflante horizontale à tiroirs. Le coke, résultat de la carbonisation de la houille, se fabrique ordinairement dans des fours analogues aux fours de boulangers; sur une sole ronde ou elliptique recouverte d'une voûte munie d'une petite cheminée, on charge la houille qui s'y carbonise par la combustion de ses produits volatifs, mais il est bien rare que dans ces fours on ne dépasse pas la limite voulue, et une quantité assez importante de carbone est brûlée en pure perte. M. Fromont, par un système de four très-ingénieux à double sole, est arrivé à calciner le charbon pour ainsi dire en vase clos, et les produits volatils de la houille sont seuls brûlés, la chaleur que leur combustion développe est utilisée à opérer une véritable distillation de la massé de charbon répandue sur les deux soles qu'on peut assimiler à deux cornues en briques, enveloppées par la flamme des produits volatils dont la combustion est complète. Des essais comparatifs, qui ont duré plusieurs mois à l'usine de Berge-Borbeck, ont

Digitized by Google

montré que les fours ordinaires rendant 58 de coke pour 100 de houille, les fours Fromont, dans les mêmes conditions, rendaient 70 pour 100.

—Les machines soufflantes, destinées à lancer des masses considérables d'air dans les hauts-fourneaux afin d'alimenter la combustion et de maintenir une température suffisante pour la réduction et la fusion des minerais de fer, se composent généralement d'un cylindre vertical, dans lequel se meut un piston plein, mis en mouvement par une machine à vapeur ou une roue hydraulique. En haut et en bas du cylindre se trouvent des clapets s'ouvrant à charnière de dehors en dedans. Lorsque le piston monte, il raréfie l'air au-dessous de lui, les clapets du bas s'ouvrent et l'air s'engouffre dans le cylindre tandis que les clapets du haut se ferment par la compression de l'air qui est refoulé dans des réservoirs d'où il est distribué aux fourneaux; lorsque le piston descend, les clapets du bas se ferment et une nouvelle masse d'air est refoulée. Ce mouvement de va-et-vient ne peut être très-rapide à cause du jeu des clapets, il en résulte qu'on est obligé d'avoir des cylindres énormes, or, avec le nouveau système, cet inconvénient disparaît complétement. Des clapets étant remplacés par des tiroirs qui ouvrent ou qui ferment en glissant sur une surface percée d'ouvertures, l'entrée de l'air devant ou derrière le piston, rien n'empêche de donner un mouvement rapide à la machine, ce qui permet d'en réduire considérablement les dimensions. La machine que nous avons vue à Berge-Borbeck sort des ateliers de MM. Marcellis et C°, de Liége; tout le système est horizontal, cylindre à vapeur et cylindre soufflant sur le même axe, la machine peut donner cinquante coups de pistons par minute au lieu de quinze, limite que ne dépassent guère les autres machines.

— Les météorologistes et les chimistes supposaient qu'il devait y avoir une certaine différence de composition entre la pluie qui tombe dans les cités populeuses ou dans la campagne, surtout sous le rapport de la proportion d'ammoniaque contenue, mais il était intéressant de le vérifier et de mesurer cette différence, c'est ce que M. Boussingault s'est chargé de faire. Les expériences auxquelles il s'est livré à la campagne établissent jusqu'à présent que la pluie tombée dans les champs renferme moins d'ammoniaque que la pluie recueillie dans les villes. Du 26 mai au 5 août, dix-sept opérations ont été faites, et si l'on en excepte la pluie du 5 août, aucune des eaux examinées n'a contenu même un milligramme d'ammoniaque par litre. Or, les eaux de pluie recueillies à l'Observatoire de Paris, contiennent en moyenne 3 milligrammes 35 centièmes par litre, et cette proportion a varié entre $1^{mg},08$ et $5^{mg},45$. Il n'y aurait, au reste, dit M. Boussingault, rien de surprenant à ce que la pluie qui lave l'atmosphère d'une grande cité contint plus d'ammoniaque. Paris, sous le rapport des émanations, peut être comparé à un amas de fumier d'une étendue considérable. Voilà qui n'est pas très-flatteur, mais l'analyse chimique ne sait pas mentir, elle dit ce qui est. Seulement, nous pensons, et que M. Boussingault nous permette cette petite observation, nous pensons que la différence entre les deux atmosphères de la ville et de la campagne eût été moins grande si au lieu de recueillir l'eau à l'ancien monastère du Liebfrauenberg, c'est-à-dire à une certaine hauteur, sur le versant oriental de la chaîne des Vosges, à l'extrémité de la vallée de la Saüer, et sur la lisière de forêts qui s'étendent jusqu'en Bavière, l'éminent chimiste avait recueilli les

Digitized by Google

eaux qui tombent dans certaines plaines cultivées où l'on répand les engrais en abondance, ou dans certains villages de notre connaissance où les rues sont de véritables cours à fumier. Au lieu d'avoir des fosses où l'on soustrait le fumier à toutes les influences qui concourent à lui enlever ses principes fécondants, les paysans en font des tas qu'ils placent en espalier de chaque côté de leur habitation. Nous serions curieux de savoir si l'eau qui tombe dans ces villages n'est pas plus riche en ammoniaque que ne l'est celle qu'on recueille à l'Observatoire de Paris.

— Dans une étude récente, M. Poggiale a examiné comparativement la qualité nutritive du pain de munition, distribué aux troupes des puissances européennes. C'est ainsi que ce chimiste a soumis à l'analyse les pains de munition de France, de Belgique, des Pays-Bas, du grand-duché de Bade, de Prusse, de Francfort, de Bavière, de Wurtemberg, ainsi que ceux d'Espagne, du Piémont et d'Autriche, il les a examinés en outre sous le rapport de la fabrication, de la cuisson, de la saveur, de l'odeur, de la nuance, etc. — Il résulte du travail de M. Poggiale que le pain de munition de France est supérieur à tous les autres. Le maximum de matières azotées est de 8,95 pour 100 et le minimum de 4,85. C'est le pain français qui contient le plus de gluten ou de substance nutritive, et celui de Prusse qui en renferme le moins.

Le pain et la farine de France contiennent moins de substances azotées que le pain et la farine de première qualité; mais ils en renferment plus que le pain des hospices de Paris et la farine de deuxième qualité.

M. Poggiale s'est aussi spécialement occupé de la composition chimique du son. La quantité de gluten et d'amidon, renfermés dans le son est-elle aussi élevée qu'on l'admet généralement? Peut-on, sans inconvénient, laisser dans le pain tout le son contenu dans la farine? Telles sont les diverses questions que M. Poggiale s'est efforcé de résoudre. En résumé, il a trouvé que le son renferme 13 pour 100 de matière azotée non complétement assimilable. Sur 100 parties de son, il y a 44 parties de substances assimiliables et 56 parties de substances impropres à la nutrition. Cette proportion si élevée de matières réfractaires à l'action des organes digestifs justifie donc l'élimination du son de la farine et doit faire admettre le blutage comme une opération indispensable.

ANDRÉ BOUCARD.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Paris. — Imprimerie de E. BRIÈRE, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

CRITIQUE.

M. AUGUSTIN THIERRY.

(Première époque : 1815-1830.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

I.

POINT DE VUE DE CETTE ÉTUDE.

M. Augustin Thierry, ce clairvoyant aveugle qui a creusé si profondément son sillon dans l'histoire, vient de faire une chose à la fois loyale et utile, et que les écrivains font rarement de leur vivant : il a publié une édition complète de ses œuvres, en y rassemblant tout, depuis les premières et les plus imparfaites ébauches de son talent naissant jusqu'aux grands tableaux de sa maturité. On peut donc suivre, spectacle digne du plus haut intérêt, le travail de ses idées, leur formation, les crises qu'elles traversent, les modifications qu'elles subissent, sous la triple action de l'étude, du temps et de l'expérience. C'est l'histoire d'une intelligence ; mais à un autre point de vue c'est l'histoire d'une époque. Il y a, en effet, une perpétuelle réaction de l'écrivain sur la société et de la société sur l'écrivain, quand cet écrivain a une haute intelligence et un cœur sympathique pour le pays où il est né. On a beau s'abstraire dans la vie du savant, vivre avec le passé dont on scrute les arcanes, le présent vient vous saisir avec ses enseignements et ses émotions. Or, dans ce qu'on voit, dans ce que l'on sent, il y a de tout autres enseignements, de tout autres émotions que dans ce qu'on lit. M. Thierry a plusieurs fois exprimé cette pensée

Digitized by Google

éminemment juste, qu'il y a des siècles où l'on est mieux placé pour résoudre certains problèmes historiques dont la solution a échappé aux devanciers, et il motive cette assertion, en disant que le spectacle de mouvements d'opinions et de révolutions analogues, et la part que nous y avons prise, nous donnent un sens qui manquait à nos ancêtres. Ce qui est vrai dans la vie d'une nation est vrai dans la vie d'un homme. Souvent ses idées se trouvent modifiées encore plus par son expérience que par ses études. Il rencontre dans les évenements auxquels il assiste l'explication des événements sur lesquels il s'est d'abord mépris. Peu à peu cet enivrement d'une idée préconçue, d'une théorie systématique, avec lequel les jeunes gens abordent presque toujours la science, tombe devant les leçons journalières des faits; le sens pratique, qui donne comme une seconde vue, vient éclairer le sens théorique, et l'histoire à laquelle on est mêlé fait mieux comprendre l'histoire sur laquelle on écrit.

Une étude des écrits de M. Augustin Thierry faite à ce point de vue nous semble devoir être à la fois intéressante et utile. Il est un des représentants les plus éminents de cette génération qui arrivait à l'âge d'homme à l'époque où la Restauration s'accomplit. Dans cette espèce de biographie intellectuelle, on pourra donc suivre un courant général d'idées, et cette étude d'un homme fournira de précieuses révélations sur le temps. Nous croyons que dans l'époque à laquelle nous sommes arrivés, c'est là la seule manière de faire rendre à la critique tous les services qu'elle peut rendre. Il faut qu'elle sorte de la polémique et qu'elle entre dans les régions plus sereines de l'impartialité philosophique et historique. Il y a dix ans que les ouvrages de M. Thierry eussent été pour nous plutôt l'occasion d'un combat que d'une étude. Nous eussions songé à renvoyer à ses idées les coups que, dans plusieurs de ses ouvrages, il porte aux nôtres, au lieu de chercher dans ses livres des lumières sur la génération à laquelle il appartient, des révélations sur le progrès intérieur de ses opinions historiques, et enfin les éléments d'un jugement général sur les services rendus et l'impulsion donnée à l'histoire par ses grands travaux. La polémique, qui a son beau côté, a aussi ses misères; elle aiguise l'esprit, mais poussée trop loin elle l'use et le rétrécit. Elle a sa raison d'être dans certaines époques, dans d'autres elle n'est plus de mise. Après plus de trente-cinq ans de débats qui ont rempli les quinze années de la Restauration, les dix-huit du gouvernement de Juillet, et qui, continuant sur leurs ruines, ont porté sur toute question, sur tout homme, sur toute chose, il faut tâcher de conclure. Frapper n'est pas juger. La mission de la critique est aujourd'hui de pacifier ce grand champ de bataille intellectuel après cette autre guerre de Trente-Ans, de mettre les contemporains en état de la suivre sur la carte, de rendre justice au mérite

Digitized by Google

indépendamment des idées, de noter l'influence que ces idées ont eue sur les événements et les événements eux-mêmes sur les idées, de faire une part équitable à ce qu'elles ont eu de juste et de vrai et par conséquent à ce qu'elles auront de durable, en indiquant ce qu'elles ont d'excessif, d'inexact ou d'erroné, et par conséquent de transitoire.

La vie littéraire de M. Augustin Thierry se partage naturellement en deux grandes phases. La première commence à la Restauration et ne finit qu'à la Révolution de Juillet. Au début de cette période, M. Augustin Thierry prend successivement une part assez active à la rédaction de deux journaux, le *Censeur européen* et le *Courrier français*, et c'est là qu'on trouve la première ébauche de ses théories historiques. Avant la fin de la Restauration, il a publié deux ouvrages d'une haute importance; la première édition de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre* a paru au commencement de 1825, la seconde au commencement de 1830; la première édition des *Lettres sur l'Histoire de France* en 1827, et la seconde, beaucoup plus complète, en 1828. La deuxième phase de la vie littéraire de l'auteur s'ouvre en 1830, avec la Révolution de Juillet, et dure jusqu'à nos jours. Elle est remplie par des travaux historiques qui viennent se résumer dans trois ouvrages, les *Considérations sur l'Histoire de France*, les *Récits mérovingiens*, et l'*Essai sur l'Histoire du Tiers-Etat*.

II.

PREMIÈRE PHASE DES IDÉES HISTORIQUES DE M. AUGUSTIN THIERRY ÉTUDIÉ COMME JOURNALISTE. — LE CENSEUR EUROPÉEN. — LE COURRIER FRANÇAIS.

L'éminent écrivain dont nous examinons les travaux a indiqué lui-même, dans une des notices qui servent d'introductions à ses diverses œuvres, comment, pour la première fois, sa vocation d'écrivain lui apparut. C'était en 1810. M. Augustin Thierry était sur les bancs du collège de Blois, et il ne savait de l'histoire que ce qu'on en apprenait alors dans les collèges : des noms et des dates, sans aucun détail qui pût vivifier la physionomie de ce récit monotone et donner l'intelligence du monument de nos destinées nationales. La grande épopée en prose de M. de Châteaubriand, les *Martyrs*, qui mettent en relief l'état du monde romain dans les premiers siècles du christianisme et montrent avec leurs véritables couleurs les Barbares se précipitant de tous côtés sur cet édifice chancelant, fut introduite du dehors dans le collège où étudiait le futur historien. Ce fut un événement pour ces jeunes intelligences. Le génie de M. de Châteaubriand évoquait devant elles ce monde qu'on ne leur avait montré qu'enveloppé dans son linceul.

Digitized by Google

Elles découvraient le passé, qui n'est guère moins caché pour la plupart des hommes que l'avenir. Le livre passa de main en main, et chacun le lut à son tour. Le tour de lecture de M. Thierry se rencontra avec un jour de promenade; il prétexta un mal de pied pour ne pas accompagner ses camarades et demeura seul dans la salle d'étude, seul avec M. de Châteaubriand pour compagnon, et ce monde du cinquième siècle évoqué tout entier par son épopée. L'émotion de cette jeune âme en présence de ce grand spectacle fut profonde. Cette lecture lui imprima une de ces commotions qui durent toute une vie, inaperçue pendant ces premières années de l'adolescence où l'esprit, tout entier aux impressions du dehors, ne revient guère sur lui-même, mais subsistante cependant dans les profondeurs intellectuelles, où le regard méditatif de l'homme sait la retrouver. Ce fut surtout quand le jeune lecteur arriva au chant de guerre des Francs que son émotion fut au comble. Les Barbares, dont ses études universitaires ne lui avaient donné aucune idée, venaient de lui apparaître. C'est une date dans l'histoire de cette intelligence. La notion et le goût de la vérité historique commençaient pour elle. L'auteur a lui-même, dans un récit où vibrent encore ces premières émotions qui sont si vives, raconté cet épisode intellectuel de sa première jeunesse, et nous croirions gâter son récit en le changeant. « J'avais lu, dit-il, dans l'Histoire de France à l'usage des élèves de l'Ecole militaire, notre livre classique : *Les Francs ou Français, dejà maîtres de Tournay et des rives de l'Escaut, s'étaient étendus jusqu'à la Somme... Clovis, fils du Roi Childéric, monta sur le trône en 481 et affermit par ses victoires les fondements de la monarchie française.* Toute mon archéologie du moyen-âge consistait dans ces phrases et quelques autres de même force que j'avais apprises par cœur. *Français, trône, monarchie,* étaient pour moi le commencement, la fin, le fond et la forme de notre histoire nationale. Rien ne m'avait donné une idée de ces terribles Franks de M. de Châteaubriand, « parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs » et des sangliers ; de ce camp retranché avec des bateaux de » cuir et des chariots attelés de grands bœufs; de cette armée rangée » en triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des » peaux de bêtes et des corps demi-nus [1]. » A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du soldat sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix, en faisant sonner mes pas sur le pavé :

[1] Les *Martyrs*, livre VIe.

Digitized by Google

« Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée!

» Nous avons lancé la francisque à deux tranchants: la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie. Les vierges ont pleuré longtemps.

» Pharamond! Pharamond! Nous avons combattu avec l'épée!

» Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi: nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir.

» Ainsi chantaient quarante mille Barbares; leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence, et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer. »

Après avoir cité ce passage, qui produisit une impression si vive sur son esprit, M. Augustin Thierry,—nous empruntons ces souvenirs à une notice écrite par lui en 1840,— termine ainsi: « Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir. Je n'eus alors aucune conscience de ce qui venait de se passer en moi; mon attention ne s'y arrêta pas; je l'oubliai même durant plusieurs années; mais lorsqu'après d'inévitables tâtonnements pour le choix d'une carrière je me fus livré à l'histoire, je me rappelai cet incident de ma vie et ses moindres circonstances avec une singulière précision. Aujourd'hui, si je me fais relire la page qui m'a tant frappé, je retrouve mes émotions d'il y a trente ans. Voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux qui, en divers sens, marchent dans la voie de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur premiére inspiration. »

La première faculté qui se révéla dans l'esprit de M. Thierry, ce fut donc l'imagination, l'imagination jointe au sentiment de la vérité historique. Il fut au nombre de ces jeunes hommes de la fin de l'Empire qui, au premier rang de leurs ancêtres intellectuels, mettent M. de Châteaubriand. C'est dire qu'il devait y avoir à la fois place dans ses études et dans son avenir littéraire pour l'érudition et la poésie. Il faisait partie de cette tribu de jeunes esprits que la pesanteur du joug rendait, sur la fin de l'Empire, insensibles à la gloire militaire, et qui, dès qu'il fut tombé, manifestèrent avec une énergie qui alla quelquefois jusqu'à la violence, l'antipathie profonde qu'ils éprouvaient pour un régime qui, selon eux, avait fait payer trop cher à la dignité humaine les succès guerriers et les conquêtes arrosés du plus pur de notre sang. Chose remarquable, M. Augustin Thierry est à ce point de vue,

Digitized by Google

au début de la Restauration, tout à fait dans les mêmes voies, non seulement que MM. Guizot et Villemain, mais que M. de Lamartine. La diversité des origines, des éducations, des tendances intellectuelles, des opinions, laisse subsister chez tous ces hommes d'élite l'indignation commune qu'ils ressentaient contre l'asservissement des idées à l'épée. Seulement, la réaction de la première contre la seconde va plus loin chez M. Augustin Thierry que chez tous les autres. Chaque fois qu'il parle de l'Empire, dans les premières années de la Restauration, c'est avec une colère qui éclate par les expressions les plus dénigrantes et même les plus injurieuses. Il écrivait en 1820 : « La France libérale, sortie du bourbier de l'Empire, reparut brillante et jeune [1]. » Il écrivait un peu avant cette époque, dans un article sur le cours d'histoire de M. Daunou au Collège de France : « Des exhortations si hautes et si pures rejettent bien loin en arrière le temps, pourtant récent encore, où la servitude élégante professait seule dans les écoles ; où l'on faisait prédire à Virgile la naissance du fils d'un despote ; où l'on profanait devant la jeunesse les grands noms de patrie et d'honneur ; où les phrases d'une rhétorique vide et les chiffres glacés de l'algèbre étaient l'unique pâture offerte à l'âme d'un jeune citoyen français [2]. »

Si le style est l'homme, ce style suffirait à lui seul pour dénoter dans quelle voie s'était engagé M. Augustin Thierry au début de la Restauration. Il appartint à l'école qui avait adopté le rationalisme philosophique et politique pour symbole, et il marqua sa place dans une de ses nuances avancées. Cependant, il y avait dans ses opinions des traits qui lui étaient propres, ou que, du moins, il ne partageait qu'avec un très-petit nombre d'intelligences. C'était un esprit sincère et véritablement indépendant, indépendant de ses amis comme de ses adversaires. Incapable de s'assujétir à la discipline des partis, il ne faisait jamais de sacrifices d'opinions ; aussi les siennes étaient-elles un assez singulier mélange d'idées professées et repoussées par l'école libérale à laquelle il appartenait cependant. Démocrate de conviction comme de naissance, sans aucune indulgence, on l'a vu, pour l'Empire ; il était en outre l'ennemi déclaré de cette anglomanie que madame de Staël avait accréditée au début de la Restauration. Non-seulement il ne regardait pas la Révolution de 1688 comme un modèle, mais il la signalait comme un écueil. Enfin, il professait un culte pour les libertés locales, que l'esprit de centralisation, poussé jusqu'à l'excès dans l'école révolutionnaire, a toujours repoussées. Quand on scrute attentivement ses idées et ses sentiments, on découvre qu'il doit être rangé dans la nuance stoïque de l'école avancée, dans celle qui plaçait avant

[1] Dans un article publié le 1er mai 1820.
[2] Ecrit le 5 juillet 1819.

Digitized by Google

tout le culte des idées, qui pouvait se tromper et se trompait souvent, — qui ne s'est pas trompé de tout temps et surtout à cette époque?— mais qui était de bonne foi dans ses erreurs et dans ses illusions. M. Augustin Thierry appartenait au véritable libéralisme, excessif dans ses exigences, sincère dans son symbole. Ce stoïcien n'avait rien de commun avec ceux qui cachaient mal leurs livrées de la veille sous la toge de tribun qu'ils portaient encore d'une manière inexpérimentée.

On est confirmé dans cette conviction quand on voit quels sont les centres d'attraction qui ont agi sur cet esprit jeune et indépendant. Il y avait, dans les premières années de la Restauration, un journal dirigé par deux publicistes, hommes de courage, d'honneur et de talent, dont l'erreur était de supposer les sociétés humaines beaucoup plus parfaites qu'elles ne le sont et de rêver pour elles des institutions au-dessus de leurs forces. M. Dunoyer et M. Comte avaient montré autant de courage que d'esprit, en défendant la liberté civile, dans le *Censeur européen*, contre l'omnipotence militaire à l'époque des Cent-Jours, et, pour nous servir de leur spirituel langage, ils avaient combattu l'influence du sabre sur la logique et celle de la moustache sur le raisonnement. Leur journal était le centre de l'école stoïque, c'est-à-dire de celle qui voulait l'application complète, absolue des principes de perfectibilité politique, de liberté presque illimitée, sans tenir assez compte des difficultés pratiques que rencontrait la Restauration. C'était à vrai dire une renaissance du mouvement de 1789, avec cet optimisme théorique qui prend sa source dans les meilleures intentions, mais qui n'en suscite pas moins de graves périls. Il était indiqué que si M. Thierry devenait journaliste, le *Censeur européen* le compterait au nombre de ses rédacteurs. Or, comment ne serait-il pas devenu journaliste? Tout le monde l'était à cette époque : le grand seigneur, l'évêque, le magistrat, le militaire, le savant, l'industriel, le pair, le député, l'étudiant sortant des bancs de l'école, tous étendaient la main pour saisir le levier de la presse périodique alors si puissant. C'est une tribune si commode qu'un journal! La presse, ce dialogue de chaque jour de l'intelligence individuelle avec l'intelligence publique, donnait alors des émotions si vives à ceux qui devenaient ainsi les interlocuteurs de l'opinion! Le livre est froid et lent comme un monologue débité en vue d'un spectateur absent. On s'ennuie de parler seul et longtemps sans que rien vous dise si vos paroles arriveront aux oreilles de lecteurs problématiques, et si elles ne seront pas étouffées sous l'indifférence et le dédain. Dans le journal, au contraire, l'effet suit l'action comme le roulement du tonnerre suit l'éclair. Cette idée que vous jetez sur le papier fera demain le tour de la France; ce sentiment qui jaillit en paroles, encore tout chaud de l'étreinte de votre cœur, fera battre demain bien des cœurs à l'unisson. A ce souvenir, bien des têtes se

Digitized by Google

relèveront. A cet espoir, bien des âmes se sentiront ranimées. Votre parti insulté se redressera vengé par cette parole aiguë comme la pointe de l'épée qui va frapper en pleine poitrine les heureux et les puissants. Vous donnerez des victoires morales à la défaite de votre opinion; vous sonnerez la charge après une déroute, et, semblable à ce montagnard écossais, qui, longtemps après la bataille de Culloden, revenait chaque soir avec sa cornemuse jouer les fanfares de guerre de son clan, resté tout entier enseveli dans cette plaine ensanglantée, vous recommencerez la lutte, vous ranimerez les combattants, vous consolerez les morts et vous rallierez les vivants. Voilà les émotions, les joies, les enivrements, les illusions, qui, de 1814 à 1830 et de 1830 à 1848, jetèrent tant d'esprits élevés, tant d'imaginations ardentes dans les luttes de la presse périodique. Il faut tenir compte aussi de la facilité avec laquelle on écrit sous l'influence de cette espèce de fièvre intellectuelle et morale que donne la polémique de chaque jour. Le choc des idées produit des étincelles qui échauffent et qui éclairent. Le journal est à proprement parler une improvisation écrite ; il supporte les études incomplètes et rapides ; le journaliste apprend, tout en écrivant, plus de choses qu'il n'en sait sur la question qu'il traite, et il en devine encore plus qu'il n'en apprend. Il acquiert, au milieu de ce conflit perpétuel d'idées et d'intérêts, un don singulier qui naît de l'application continuelle de son esprit aux questions les plus diverses, et de la nécessité de former sur-le-champ son opinion, le don de l'intuition. Il voit vite et loin, comme ces pilotes qui ont longtemps exercé leur vue ; enfin, il se forme des liens secrets entre lui et des amis inconnus qu'il n'a jamais vus, qu'il ne verra jamais, mais dont sa pensée est l'aliment, auxquels il communique ses sentiments, ses idées, et c'est là ce qui le console de la courte durée des œuvres de son intelligence, transitoires comme la circonstance qui les a fait naître et à laquelle elles répondent. Le journaliste ne laisse rien à la postérité; il n'a point travaillé pour elle. Il est trop l'homme de son temps pour être l'homme de l'avenir.

M. Augustin Thierry, à l'époque où il commença à vivre de la vie intellectuelle, devait donc débuter par être journaliste. Il arrivait avec des impressions plutôt qu'avec des réflexions, avec des instincts passionnés plutôt qu'avec des convictions raisonnées, avec des études imparfaites que, comme tous les jeunes gens, il avait hâte de produire. Le journal seul pouvait servir d'instrument à cet esprit qui cherchait sa voie. Les tendances du *Censeur européen* répondaient aux siennes. Il convient lui-même, avec une bonne foi qu'on ne rencontre que chez les esprits élevés, qu'à cette époque de sa vie il cherchait à mettre ses écrits et ses actions en rapport avec une espèce d'idéal libéral vague et indéfini dont il ne se rendait pas très-bien compte. « J'avais, dit-il

Digitized by Google

l'aversion du régime militaire, jointe à la haine des prétentions aristocratiques de la Restauration, sans aucune tendance précisément révolutionnaire. J'aspirais avec enthousiasme vers un avenir, je ne savais trop lequel, vers une liberté dont la formule, si je lui en donnais une, était celle-ci : *gouvernement quelconque avec la plus grande somme possible de garanties individuelles; et le moins possible d'action administrative.* Je me passionnai pour un certain idéal de dévoûment patriotique, de pureté incorruptible, de stoïcisme sans morgue et sans rudesse, que je voyais représenté dans le passé par Algernon Sydney, et dans le présent par M. de Lafayette[1]. »

En d'autres termes, M. Thierry aurait voulu un gouvernement qui fût le moins possible un gouvernement. Ce qu'il lui fallait, c'était un régime qui laissât le plus grand essor aux facultés individuelles, chez lui très-puissantes. Les deux types sur lesquels se concentrait son admiration juvénile, Algernon Sydney et M. de Lafayette, avaient été pendant toute leur vie une pierre d'achoppement pour la tranquillité de leur pays, esprits de théorie, qui n'avaient que des qualités négatives et que la pratique des choses excluait, comme ils excluaient la pratique; le second, très-supérieur cependant au premier par la délicatesse de ses sentiments personnels et son désintéressement, qui font ressortir la vénalité d'Algernon Sydney, que M. Thierry aurait prisé un peu moins haut, sans doute, s'il eût su à cette époque que ce fier républicain anglais était le pensionnaire de Louis XIV, ennemi de l'Angleterre. Ces quelques lignes de M. Augustin Thierry, pleines d'une précieuse et honorable naïveté, ont la valeur d'une révélation. En faisant cette confession de jeunesse il a fait celle de bien d'autres. Qu'ils étaient nombreux, au moment de la Restauration, les jeunes hommes qui, à la faveur des libertés définies et mesurées apportées au pays par la Royauté, aspiraient à une liberté indéfinie et par suite à peu près illimitée! On trouvait le gouvernement réel d'autant plus mauvais qu'on s'inquiétait assez peu de chercher par quel gouvernement il pourrait être utilement remplacé. On laissait cette question dans le vague; on se contentait d'aspirer à un avenir, « on ne savait trop lequel », comme le dit si bien M. Thierry. Dans les heures où l'on voulait être positif, on convenait avec soi que dans « ce gouvernement quelconque », dans ce gouvernement hypothétique, il y aurait « la plus grande somme possible de garanties individuelles. » Or, comme la réalité est toujours moins belle que la chimère; comme, suivant la parole du poète :

Le réel est étroit, le possible est immense[2],

[1] *Lettres sur l'Histoire de France*, page 293.
[2] Lamartine. *Méditations.*

Digitized by Google

l'utopie vague et indécise, dont le mirage séduisant attirait ces jeunes imaginations, leur rendait le gouvernement existant insupportable. Elles ne pouvaient lui pardonner d'être moins beau que leurs rêves, et quels beaux rêves ne fait-on pas à vingt ans! Il devait venir un jour ou l'autre un gouvernement sans défaut pour une société sans abus. Quand? On ne le savait pas trop, mais le plus tôt possible. Comment? On ne le savait pas davantage, mais de la manière la plus pacifique possible. Tout serait pour le mieux dans ce meilleur des mondes. En attendant, il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de prononcer de beaux discours bien stoïques, d'écrire des phrases éloquentes et vertueuses contre le gouvernement de la Restauration, qui avait tous les torts, et dont le plus grand tort était de tenir la place de ce gouvernement idéal dont les perfections chimériques ravissaient les jeunes stoïciens qui se réservaient sous le nouveau régime le rôle d'Algernon Sydney et de Lafayette, pessimistes d'autant plus implacables envers le présent qu'ils étaient des optimistes pleins de confiance dans l'avenir. Il faut dire pour leur excuse qu'il y avait à cette époque de vieux hommes qui, après avoir traversé la première révolution, n'étaient guère moins chimériques. M. Daunou commençait son cours, en 1819, en déclarant que la France était parvenue à « l'état social où il n'y a rien de sûr que la bonne foi, rien de puissant que la vérité, rien d'habile que la vertu. » Il enseignait aux jeunes générations qui l'écoutaient et auxquelles il annonçait cette espèce d'âge d'or de la politique : « une conscience inflexible de leurs droits, une conscience égale des droits d'autrui, et une défiance continuelle de ceux qui gouvernent. » Il est vrai qu'il ajoutait : « Il n'y a de lumières pures que celles qui perfectionnent les mœurs, on cesse d'être éclairé quand on se dispute; une nation n'est libre qu'à proportion qu'elle est juste, bonne et courageuse; les arts et les sciences ne sauvent de la servitude que ceux qu'elles préservent des vices, et un peuple corrompu est une proie promise à la tyrannie, à peu près comme ces cadavres qu'on abandonne aux bêtes farouches. » Mais il était bien convenu que ces vérités éternelles ne s'appliquaient point à la France où l'on répétait les refrains licencieux de Béranger, et où à côté des rares stoïciens de la première république, on rencontrait les épicuriens et les cyniques du directoire, les sophistes et les courtisans lettrés du régime suivant, avec les lecteurs des romans immoraux de Pigault-Lebrun, les conspirateurs militaires, et tout le bureau de l'esprit public de M. Fouché envahissant les bureaux de la *Minerve* et du *Constitutionnel*. Tout était mûr pour la perfection en France, il n'y avait d'imparfait que le gouvernement.

Voilà à peu près les dispositions d'esprit où se trouvait M. Augustin Thierry comme bien d'autres, en commençant à écrire dans le *Cen-*

Digitized by Google

seur européen. Ses premiers travaux portent l'empreinte de ces dispositions. Comme il le rappelle lui-même souvent dans ses écrits de ce temps, avec une emphase stoïcienne qui ne ressemble en rien à l'humilité, il était de race plébéienne. Or, comme le fond du stoïcisme, c'est l'orgueil, il devait être naturellement amené à prendre une part active à cette vive polémique qui s'éleva au début de la Restauration dans la presse, où l'on débattit les prétentions des classes anciennes et les aspirations des classes nouvelles. Un grand seigneur de ce temps, qui était de plus un écrivain distingué, le duc de Lévis, a exprimé dans une phrase bien courte, à laquelle son extrême justesse donne un air d'antiquité, le sentiment de tous les hommes raisonnables sur la noblesse : « Noblesse oblige. » Ce mot dit tout. La noblesse est surtout un devoir. Elle n'est un honneur que parce qu'on suppose qu'elle est un devoir traditionnellement rempli. Ces idées ne sont pas nouvelles. On peut dire qu'elles sont classiques en France, car personne ne les a exprimées avec plus de hardiesse et de liberté que Boileau, qui lut sa satire sur la noblesse à Louis XIV, dont il obtint les applaudissements, et la dédia à un bon gentilhomme. Qu'il y eût à l'époque de la Restauration, comme au temps où Boileau écrivait sa satire, des gentilshommes qui tiraient vanité de leur titre et de leur origine, sans beaucoup s'occuper d'ajouter par leurs mérites personnels à leurs souvenirs de famille, cela est incontestable, et cela était inévitable. Mais il faut ajouter que ce n'était là qu'un ridicule et non un abus. La noblesse, après avoir eu autrefois des priviléges réels, n'était plus qu'une primauté d'honneur. La loi la mettait sur le pied de l'égalité avec tout le monde ; elle ne pouvait avoir qu'une puissance d'opinion que chacun était libre de lui refuser où de lui accorder. Les prétentions que pouvaient garder encore un certain nombre de membres de cette classe et par lesquelles ils se consolaient des malheurs inouïs qu'ils avaient éprouvés depuis 1789, étaient donc sans conséquence et n'avaient rien de dangereux. Ce qui était dangereux, c'était de représenter au pays des souvenirs, peut-être des regrets, comme des espérances et presque des menaces, et d'animer ainsi les unes contre les autres des familles françaises destinées à vivre sous les mêmes lois et à habiter le même sol. Il y eut malheureusement dans les deux partis politiques qui se divisaient la France des hommes qui commirent cette faute ? Les rêveurs de l'aristocratie et ceux de la démocratie se servirent de la presse pour faire battre des fantômes. M. Augustin Thierry, à ses débuts, n'évita point cet écueil. Il était jeune, ardent, plein de cet orgueil que donne un talent naissant et qui pressent son avenir. Il prit des spectres pour des réalités, et, rapportant des bancs de l'école cette espèce de républicanisme classique que puisent quelques jeunes esprits dans l'étude de l'antiquité, il s'arma aussi sérieusement

Digitized by Google

pour le combat, que si la France avait été divisée comme Rome, au temps de Gracques, en patriciens et en plébéiens, les premiers ayant le sacrifice, la loi, la terre; les autres exclus de ces trois avantages.

Ces détails étaient utiles à donner, parce qu'ils servent à faire comprendre dans quelle disposition d'esprit M. Augustin Thierry aborda l'histoire. Ce fut en effet la polémique politique qui le conduisit aux études historiques. L'histoire ne fut point d'abord pour lui un but; ce fut, il l'avoue lui-même, un moyen. Il y chercha des armes contre ses adversaires. Comme, dans les préoccupations de son esprit, il voyait la France divisée en deux peuples politiques différents, il voulut trouver une origine à chacun de ces peuples. Alors son imagination échauffée eut une hallucination étrange. Il crut qu'il y avait toujours eu deux nations en France, et, comme notre pays, semblable en cela à tous les pays du monde, a été successivement occupé par des peuples de différentes origines, qui, venant les uns après les autres, ont fini par former, en se confondant sous l'action du temps et des événements, la nationalité française, il entreprit, œuvre impossible, de retrouver jusqu'à nos jours les traces de ces anciennes nationalités éteintes et aujourd'hui fondues dans le même type, à peu près comme un homme qui, parcourant les rameaux d'un arbre généalogique contemporain du berceau de la monarchie, prétendrait discerner dans le dernier rejeton de cet arbre, ce qu'il tient de chacun de ses ancêtres. Il fit quelque chose de plus, il voulut ressusciter dans l'unité française la diversité de ses origines. Les plébéiens devinrent à ses yeux les héritiers des Gaulois possesseurs primitifs du sol; les nobles, de leur côté, devinrent les héritiers des Barbares, et surtout des Francs. La révolution de 1789 fut, en raison de cette singulière théorie, une réaction contre la conquête de Clovis et de ses successeurs. Par une conséquence assez naturelle, la Restauration pouvait passer pour un retour offensif des Mérovingiens. On ne saurait croire jusqu'à quel point cet esprit éminent se passionna pour cette idée. Il la cherche et croit la trouver partout. Au lieu de comprendre que, pendant un travail de quatorze siècles, sous le coup de tant de bouleversements, toutes ces races se sont fondues de telle manière qu'il est impossible aujourd'hui de dire quelle est l'origine nationale d'une seule de nos familles françaises, au lieu d'en croire les enseignements de l'histoire qui nous apprend que la noblesse s'est formée successivement par des services rendus, des fonctions occupées, des richesses acquises, il veut que tout noble soit un Franc, tout plébéien un Gaulois. En partant de ce principe, voilà comment il raisonne. Les plébéiens d'aujourd'hui étaient les bourgeois des communes du moyen-âge; les bourgeois des communes du moyen-âge étaient les serfs des temps antérieurs; ces serfs étaient les Gaulois du temps de Clovis. Il n'est pas plus embar-

Digitized by Google

rassé pour la généalogie des nobles. Ce sont les descendants des seigneurs féodaux qui à leur tour sont issus des Barbares qui conquirent la Gaule. Voilà les idées de M. Augustin Thierry au moment où il aborde l'histoire. L'étude modifiera ses idées, elle les atténuera, mais il lui en restera toujours quelque chose. Le grand historien gardera une trace affaiblie de l'esprit de système du jeune publiciste. C'est ce qui rend vraiment curieuse la lecture de ces premiers essais assez peu dignes cependant de la haute renommée que devait atteindre plus tard leur auteur.

En relisant ces pages écrites par un homme consciencieux, on se prend à plaindre les misères morales et intellectuelles de ce temps, et l'on commence à comprendre les difficultés auxquelles la Restauration a succombé. Il suffisait qu'un de ces demeurants d'un autre âge, comme on en voit dans toutes les époques, M. de Montlosier, par exemple, dans la destinée duquel il semblait être d'évoquer tous les fantômes du passé contre la monarchie qu'il croyait servir, écrivît quelques-unes de ces phrases tellement excentriques qu'elles cessaient d'être insolentes, pour que M. Augustin Thierry sonnât l'alarme dans le camp plébéien. Le premier s'était écrié dans son livre de la *Monarchie française :* « Race d'affranchis, race d'esclaves arrachés de nos mains, peuple tributaire, peuple nouveau, licence vous fut octroyée d'être libre, et non pas à nous d'être nobles; pour nous tout est de droit; pour vous tout est de grâce. Nous ne sommes point de votre communauté; nous sommes un tout par nous-mêmes, votre origine est claire, la nôtre est claire aussi : dispensez-vous de sanctionner nos titres, nous saurons nous-mêmes les défendre. » Au lieu d'inviter cet écrivain, possédé par le démon de l'anachronisme, à relire le chef-d'œuvre de Cervantes, M. Augustin Thierry, prenant cette incartade d'un esprit mal réglé pour une révélation de la plus haute importance, s'écriait à son tour : « Après de si longs avertissements, il est temps que nous nous rendions et que, de notre côté aussi, nous revenions aux faits. Le ciel nous est témoin que ce n'est pas nous qui les avons attestés les premiers, qui avons les premiers évoqué cette vérité sombre et terrible, qu'il y a deux camps ennemis sur le sol de la France. Il faut le dire, car l'histoire en fait foi : quel qu'ait été le mélange physique des deux branches primitives, leur esprit constamment contradictoire a vécu jusqu'à ce jour dans deux portions toujours distinctes de la population confondue. Le génie de la conquête s'est joué de la nature et du temps; il plane encore sur cette terre malheureuse; c'est par lui que les distinctions de caste ont succédé à celle du sang, celle des ordres à celles des castes, celles des titres à celles des ordres. La noblesse actuelle se rattache par ses prétentions aux hommes à priviléges du seizième siècle; ceux-là se di-

Digitized by Google

saient issus des possesseurs d'hommes du treizième, qui se rattachaient aux Francs de Karl-le-Grand, qui remontaient jusqu'aux Sicambres de Chlodowig. »

La question d'histoire domine ici la question personnelle. Comprend-t-on la difficulté de gouverner en présence de pareilles polémiques? Conçoit-on jusqu'à quel point elles passionnaient les esprits? Sent-on, en même temps, tout ce qu'elles avaient de profondément vain dans un pays où l'imperceptible minorité de la noblesse, qui était elle-même une imperceptible minorité dans la nation, pouvait seule justifier d'une origine un peu ancienne, tandis que l'immense majorité de ses membres sortaient de la bourgeoisie anoblie pour ses services militaires, politiques ou administratifs, par les fonctions de l'échevinage, par les offices parlementaires, ou moyennant finances? Ce n'était donc point assez des divisions du présent, on y ajoutait celles du passé! Dans ce pays récemment déchiré par des discordes sanglantes, on allait souffler sous les cendres du temps pour rallumer les anciens foyers de haine. On remontait jusqu'aux Francs pour donner aux Français du dix-neuvième siècle des prétextes de s'entre-détester et de se combattre. S'il s'agissait de mesurer les parts de responsabilité, nous n'hésiterions pas à faire celle de M. de Montlosier beaucoup plus grande. A quoi servent les années, si elles ne donnent point un peu de bon sens, de mesure et de sagesse? L'expérience qui coûte si cher ne doit-elle donc rien rapporter? M. de Montlosier, si jaloux de ce qu'il appelait ses droits, avait sur M. Augustin Thierry, âgé alors de vingt-quatre ans, un droit d'aînesse qu'il n'aurait point dû oublier. C'était à lui de donner l'exemple de la saine raison et de la modération. Mais qu'attendre d'un esprit infatué, qui devait un peu plus tard dénoncer au Roi et à la France la conspiration du clergé tout prêt à s'emparer du royaume au détriment sans doute des droits des douze pairs de Charlemagne, et qui au lieu de garder pour lui les cauchemars de son imagination malade, les racontait encore mal éveillé à la France, comme des réalités dignes d'occuper son attention, en transformant ainsi en événements politiques tous ses rêves?

On souffre de voir l'influence qu'exercèrent sur une intelligence aussi élevée et aussi saine que celle de M. Augustin Thierry, ces songes d'un vieillard. Pendant cette période, il s'enfonça de plus en plus dans les voies d'un stoïcisme plébéien. Ce qu'il cherche dans l'histoire qu'il commence à étudier, c'est tout ce qui peut raviver les discordes intestines des classes, rabaisser la noblesse, exalter la bourgeoisie, diminuer la part de la royauté dans le grand travail de la formation de l'unité et de la nationalité française. Il n'était point révolutionnaire en commençant à écrire, il le devient par l'entraînement de cette polémique. Il a contre le mot de *sujet* des haines d'étymologiste dont son

Digitized by Google

esprit échauffé n'aperçoit point la puérilité politique. Ce mot vient, dit-il, de *subjecti*, qui veut dire subjugués [1], donc c'est un nom flétrissant. Il écrit à la même époque un article sur *le sens primitif du mot Roi*, pour attaquer également à l'aide des étymologies ce titre respecté. Selon lui « pour les hommes dans les lois desquels s'est une fois introduit ce mot fatal, il entraîne la destruction absolue de toute liberté. Puis vient une longue dissertation historique pour établir ce que tout le monde sait, que le mot *Rex* ne signifie que conduire, et ce que peu de personnes ignorent, que le mot germanique *Konig* indique seulement l'idée de commandement, sans distinction de degré ni d'attributs. Ce grand travail par lequel les Rois de la troisième race firent prévaloir peu à peu les idées de justice, d'équité, d'humanité qui préparèrent la civilisation moderne, sait-on sous quelles couleurs il apparaît à cet esprit prévenu ? « Trop faibles ou trop timides pour secouer ce nom de servitude que leur avait apporté la conquête, dit-il, les *sujets* travaillèrent par vengeance à le faire partager aux hommes dont les pères avaient vaincu leurs pères; ils aidèrent le *Roi* à subjuguer les fils des hommes libres; et ceux-là vaincus à leur tour, descendirent ignominieusement dans l'esclavage qu'avaient imposé leurs aïeux [2].

Ainsi le peuple français est une race d'esclaves. Peuple ou noble, il sort d'une situation ignominieuse, voilà la généalogie de la nation française donnée par un jeune patriote de 1819. Toutes les classes doivent haïr la royauté, parce qu'elle les a toutes rendues esclaves, ce qui ne doit pas empêcher les plébéiens de haïr les nobles, leurs récents compagnons d'esclavage, comme des anciens maîtres. Quand on a méconnu ainsi la mission remplie par la royauté dans le passé, et si admirablement définie par M. Guizot, il est naturel qu'on cherche à la décréditer dans le présent. Ainsi on dira « que le mot de *Roi* ne signifie rien plus que ce qu'il signifia d'abord, c'est-à-dire un directeur quelconque, un magistrat quelconque [3]. » On ajoutera pour être plus clair que « le magistrat à qui la charte constitutionnelle donne le nom de Roi, a pour bornes inviolables de son pouvoir, la sainteté des libertés individuelles qui sont la base de la société française; que du moment qu'une autorité quelconque a violé un seul de ces droits, en détruisant les garanties qui les protégeaient, de ce moment la société acquiert envers elle le droit de contrainte et de résistance. Il n'y a rien d'inviolable que ces droits et la raison qui les proclame; qui-

[1] *Censeur européen*, numéros du 12 et du 29 octobre 1829.
[2] *Sur le sens primitif du titre de Roi*, inséré dans le *Censeur européen*, 24 décembre 1819.
[3] *Ibidem*. Voir cet article dans le volume intitulé *Dix ans d'études*, page 410.

Digitized by Google

conque y porte atteinte et méprise cette raison, juge suprême des actes humains, se met lui-même au ban de l'humanité. » On comprend qu'il n'était pas nécessaire de beaucoup presser cette argumentation pour en tirer le droit et même le devoir de l'insurrection, dont la raison restait le seul arbitre. Nous ajouterons qu'on se chargeait de décider pour elle qu'il y avait lieu d'appliquer ce droit ou de remplir ce devoir, quand on admettait en principe que l'état social de la Turquie au dix-neuvième siècle, était très-supérieur à l'état de la France monarchique de 1819. Ce prodigieux paradoxe, qui produit aujourd'hui sur l'esprit du lecteur l'effet d'une médaille historique, est un élément trop précieux de l'histoire des idées de cette époque, pour que nous n'en reproduisions pas quelques passages. « Le régime des pachas de Turquie est plus libéral que le régime des préfets de France. Le scandale de nos maires de villes, de nos conseils de département, de nos conseils d'arrondissement, nommés par les préfets ou par les ministres, n'a pas même son excuse dans l'exemple du peuple tartare, vainqueur des Grecs; enfin un osmanli, membre d'une société libre, membre d'une corporation libre qui le protège, n'ayant rien à démêler avec le pouvoir s'il ne veut point lui-même y prendre part, est plus près de la dignité humaine qu'un Français, obsédé à toute heure du jour par la puissance et par ses agents de toute livrée : Soldats, collecteurs, douaniers, gens de police, commis, espions, hommes qui vivent du tourment qu'ils lui causent. »

Si M. Augustin Thierry n'avait que de pareils écrits à présenter à la postérité, son bagage serait bien léger devant elle. Au lieu d'être un historien éminent, il ne serait qu'un pamphlétaire généralement inférieur à Paul-Louis Courier par le style, sans lui être très-supérieur par l'étendue des idées. Sa manière d'écrire, à cette époque, est sententieuse, solennelle, apprêtée. Sa phrase toujours tendue ne marche point, elle pose avec un orgueil stoïque. Elle est pleine de l'emphase de 1789. On y voit sans cesse revenir les mots de liberté, d'esclavage, de tyrans, d'hommes libres, mots indéfinis, lieux communs politiques qui ont produit tant de révolutions. Un libéralisme classique domine son intelligence et étend sur son style une teinte d'exagération monotone. Ce n'est pas sans motif qu'en cherchant à apprécier l'état de ses idées et les tendances de son talent à cette époque de sa vie, nous avons prononcé le nom de Paul-Louis Courier. Parmi les articles qu'il publia dans le *Censeur européen*, il y en a un qu'on pourrait croire tombé du bout de la plume acérée de ce grand pamphétaire : c'est *l'Histoire véritable de Jacques Bonhomme, d'après les documents authentiques*[1]. La ressemblance est frappante. Mêmes idées, jusqu'à un

[1] Inséré dans le *Censeur européen* du 12 mai 1820. Voir cet article dans le volume intitulé *Dix ans d'étude*, page 467.

Digitized by Google

certain point, même style. Seulement il s'agit ici d'un Paul-Louis Courier qui a lu l'histoire pour y chercher une base aux doctrines qu'il propage par la rhétorique à la fois railleuse et passionnée de ses pamphlets, au lieu d'y chercher seulement des effets de style, des modèles de langage. Jacques Bonhomme, vous l'entendez bien, c'est le peuple, le peuple primitif qui habitait originairement le pays où nous vivons, et qui tour à tour opprimé par les Romains, par les Francs, par les Rois, sous les noms de tributaire, de serf, de roturier, de sujet, demande vengeance. Son histoire, c'est l'histoire de ce pays depuis ses origines les plus éloignées, écrite d'après les théories de M. Augustin Thierry. Il s'est chargé lui-même de donner la morale de son apologue. « Il est temps, s'écrie-t-il en finissant, que la plaisanterie se termine. Nous demandons pardon de l'avoir introduite dans un sujet aussi grave ; nous demandons pardon d'avoir abusé d'un nom d'outrage qui fut autrefois appliqué à nos pères, afin de retracer plus rapidement la triste suite de nos malheurs et de nos fautes. Il semble que le jour où pour la première fois la servitude, fille de l'invasion armée, a mis le pied sur la terre qui porte aujourd'hui le nom de France, il ait été écrit là haut que cette servitude n'en devait plus sortir ; que, bannie sous une forme, elle devait reparaître sous une autre, et changeant d'aspect sans changer de nature, se tenir debout à son ancien poste, en dépit du temps et des hommes. Après la domination des Romains vainqueurs est venue la domination des vainqueurs franks, puis la monarchie absolue, puis l'autorité absolue des lois républicaines, puis la puissance absolue de l'empire français, puis cinq années de lois d'exception sous la charte constitutionnelle. Il y a vingt siècles que les pas de la conquête se sont empreints sur notre sol ; les traces n'en ont pas disparu ; les générations les ont foulées sans les détruire ; le sang des hommes les a lavées sans les effacer jamais. Est-ce donc pour un destin semblable que la nature forma ce beau pays, que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichisssent, et qu'enveloppe un ciel si doux. »

On voit ici clairement paraître la généalogie des idées d'opposition. Que reste-t-il à ajouter au thème historique pour passer du terrain de l'école libérale sur le terrain de l'école socialiste qui se montrera sous le régime suivant? Bien peu de chose. Jacques Bonhomme sera le prolétaire. Le bourgeois, au lieu d'être rangé parmi les opprimés, sera placé au nombre des oppresseurs, la tyrannie du capital viendra s'ajouter à la collection des tyrannies qui pèsent depuis tant de siècles « sur ce beau pays que tant de verdure colore, que tant de moissons enrichissent et qu'enveloppe un ciel si doux ». M. Augustin Thierry a lui-même fait tacitement justice de ce spirituel paradoxe, en le rejetant, malgré le mérite de la forme, de la seconde édition de ses *Lettres*

Digitized by Google

sur l'Histoire de France. Quand Philippe à jeun infirme lui-même les arrêts rendus par Philippe sous le coup de l'ivresse, que cette ivresse vienne de la chaleur du banquet ou de la chaleur de la polémique, il ne reste plus qu'à se ranger à l'avis de Philippe à jeun.

Cependant ces luttes de la presse périodique avaient eu pour M. Augustin Thierry un résultat utile, c'est qu'elles l'avaient mis sur le chemin de sa véritable vocation, l'étude de l'histoire. Il l'étudia d'abord, on l'a vu, pour la faire servir à la politique, mais il devait finir par l'étudier pour elle-même. Depuis 1817 jusqu'en 1820, il avait coopéré à la rédaction du *Censeur européen*, « la plus grave et en même temps la plus aventureuse en théories des publications libérales de cette époque », dit-il lui-même. C'est dans ce journal qu'il publia plusieurs travaux sur l'histoire d'Angleterre. En 1820, le *Censeur européen* disparut devant la censure rétablie à la suite de l'assassinat du duc de Berry. M. Augustin Thierry fit proposer au *Courrier français*, dont la rédaction se rapprochait de la nuance de ses opinions, des *Lettres sur l'Histoire de France*, dans lesquelles il exprimait les idées neuves, mais encore vagues et sur plusieurs points erronées ou excessives, que l'étude rapide des textes avait fait naître dans son esprit. Il publia ainsi dix lettres dans le *Courrier français*, première et imparfaite ébauche de celles qu'il devait faire paraître plus tard en corps d'ouvrages. Peu à peu le controversiste politique s'effaçait devant l'historien. Il dit lui-même, dans une de ses notices : « A mesure que j'entrais plus avant dans la discussion, soit de la méthode suivie par nos historiens, soit des bases mêmes de notre histoire, la teinte politique s'effaçait, l'érudition se montrait sans entourage ; l'intérêt de mes articles devenait spécial et borné aux seuls esprits curieux de la science. A Paris, on me lisait toujours avec plaisir ; mais je soulevais contre moi une partie de la clientèle de province. Plusieurs lettres de mécontentements arrivèrent l'une après l'autre ; je ne sais plus d'où elles étaient écrites, mais elles parlaient avec tant d'aigreur de ces longs articles bons pour le *Journal des Savants*, que l'administration du *Courrier français* craignit une désertion d'abonnés. On me pria de changer de sujet, en m'objectant d'une manière aimable la variété de mes publications dans le *Censeur européen*. Je répondis que j'avais fait vœu de n'écrire que sur des matières historiques, et au mois de janvier 1821, je cessai de prendre part à la rédaction du *Courrier français* ». On voit ici comment s'accomplit la transformation du talent de M. Augustin Thierry, surtout journaliste dans le *Censeur européen*, déjà à demi historien dans le *Courrier français*. Après quatre ans plus ou moins consacrés à la controverse politique, il allait concentrer toute la puissance de son activité intellectuelle dans l'étude de l'histoire à laquelle ses méditations et ses travaux antérieurs l'avaient préparé.

Digitized by Google

L'idée fondamentale de son système lui était apparue dès ses premiers travaux dans le *Censeur européen*. Un jour qu'il venait de relire attentivement quelques chapitres de Hume, afin de trouver dans l'histoire des raisons de nature à motiver son dégoût pour les institutions anglaises, il fut frappé d'une idée qui lui parut un trait de lumière, et il s'écria en fermant le livre : « Tout cela date d'une conquête, il y a une conquête là-dessous ». C'était cette idée de l'influence de la diversité des races et de la domination d'une d'entre elles qui devait tenir une si grande place dans les travaux de M. Augustin Thierry, idée juste en soi, mais qu'avec cette intempérance des inventeurs qui, surtout dans l'ivresse intellectuelle qu'ils éprouvent dans les premiers moments veulent tout trouver dans leur découverte, il poussait aux derniers excès. C'est ainsi que M. Augustin Thierry voulut d'abord expliquer toute l'histoire d'Angleterre par la conquête normande. D'un événement capital il fit l'événement unique de cette histoire. Par suite une vue juste devint une manie systématique qui entraîna l'écrivain dans les plus graves erreurs. Toutes les révolutions d'Angleterre furent à ses yeux une réaction contre les Normands. Ainsi la révolution de 1640, opérée contre les Stuarts, lui apparut comme une revanche nationale, prise par les Saxons vaincus contre la conquête accomplie six siècles auparavant par Guillaume. L'avénement de Cromwell n'avait été qu'une conquête nouvelle, opérée à l'ombre du drapeau national; la restauration de Charles II une transaction entre les nouveaux et les anciens conquérants, malgré le fils de Cromwell, injustement méprisé, « parce qu'il ne sut être que citoyen. » La révolution de 1688 fut une lutte entre deux conquérants, dont l'un fut abandonné par la population conquérante, parce qu'il voulait lui enlever ses avantages. On devine tout ce qu'un système aussi radicalement faux devait entraîner d'erreurs de détails dans le récit. M. Augustin Thierry ne tarda point à le comprendre lui-même. « Après beaucoup de temps et de travail perdu, dit-il, pour obtenir ainsi des résultats factices, je m'aperçus que je faussais l'histoire, en imposant à des époques entièrement diverses des formules identiques. Je résolus de changer de route et de laisser à chaque période sa forme et sa couleur particulière, mais je ne renonçai point à l'idée de rattacher fortement au fait de la conquête normande toute l'histoire moderne de l'Angleterre. Ce grand fait, escorté de toutes ses conséquences sociales avait frappé mon imagination, comme un problème non résolu, plein de mystères et d'une haute importance sous le double rapport de la politique et de l'histoire. » Ainsi les premiers travaux de M. Augustin Thierry sur les révolutions d'Angleterre, ceux qu'il a publiés dans les journaux, ne sauraient, pour la plupart, être considérés que comme des preuves vivantes des erreurs singulières dans lesquelles une in-

Digitized by Google

telligence élevée peut être entraînée par l'esprit de système, quand elle se hâte de produire, avant d'avoir contrôlé, par un lent examen, les idées nées d'une érudition incomplète. L'auteur a fait un acte de loyauté et de modestie en reproduisant ces études imparfaites dans l'édition complète de ses œuvres. C'est la confession des péchés historiques et littéraires de sa jeunesse. Son tort fut alors de vouloir trop tôt résoudre un problème qui n'était pas arrivé à l'état de solution dans son esprit. Il voulait, comme il le dit lui-même, expliquer tout avec les mêmes formules : *Conquête et asservissement, maîtres et sujets.*

Cette pensée puisée dans l'histoire d'Angleterre, il la transfère dans l'histoire de France, comme on l'a vu. Le problème de la conquête normande l'avait conduit par la puissance de l'analogie, à s'occuper du grand problème des invasions germaniques. Il pensa que la conquête barbare, accomplie au cinquième siècle, pesait encore sur notre pays, et que « des souffrances du présent, on pouvait remonter de degré en degré, nous lui empruntons ses propres termes, jusqu'à l'intrusion d'une race étrangère au sein de la Gaule, et à sa domination violente sur la race indigène ». Cette idée de l'influence de la diversité des races, juste en soi si on consent à ne lui attribuer que son importance réelle, il la poussa, dans ses premiers travaux, jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes. En France aussi, il voulut tout expliquer par les mêmes formules : *Conquête et asservissement, maîtres et sujets.* Nous avons donné la preuve des singulières exagérations de pensée et de langage auxquelles il fut conduit par cette idée systématique, appliquée à l'histoire de France. L'explication de ces excès est la même que celle que nous venons de donner pour l'histoire d'Angleterre. Il était entraîné par la polémique. Le journal n'a pas toujours le temps d'attendre que le journaliste apprenne ce qu'il enseigne au public. Il faut qu'il professe en étudiant. Or, on professe imparfaitement ce qu'on ne sait point encore. M. Augustin Thierry, en racontant comment il cessa d'écrire dans le *Courrier français*, a lui-même fait sur cette partie de ses travaux relatifs à l'histoire de France, des aveux analogues à ceux que sa loyauté lui a dictés sur ses premiers travaux relatifs à l'histoire d'Angleterre, quoiqu'ils soient un peu moins explicites. « Ce ne fut pas, dit-il, sans regrets que je me vis contraint d'interrompre mes publications hebdomadaires, ce genre de travail sans continuité, sans suite bien précise, convenait parfaitement à la fougue aventureuse de ma critique, et, je dois le dire, au peu de maturité qu'avaient alors mes études sur l'histoire de France. J'étais loin de me sentir convenablement préparé pour traiter les mêmes questions dans un ouvrage de longue haleine, conçu à tête reposée et exécuté avec méthode. »

Digitized by Google

On peut donc dire que, si la part qu'avait prise M. Augustin Thierry à la presse périodique de 1817 à 1821, lui avait été utile en le jetant dans la voie des recherches historiques, elle lui avait été nuisible en l'induisant à donner des problèmes qu'il étudiait encore, des solutions prématurées et par conséquent téméraires. Sans doute il y avait dans ces premiers travaux des points lumineux. Il avait signalé avec raison dans les œuvres historiques des siècles précédents bien des lacunes. Il avait aperçu l'importance de faits historiques auxquels on n'avait point accordé jusque-là une assez sérieuse attention. Il avait mis une grande ardeur à découvrir l'action exercée par des éléments sociaux que jusque-là les historiens avaient relégués sur l'arrière-plan du tableau; mais, par suite de cette ardeur même, il s'était exagéré cette action. La passion politique n'est pas une maîtresse d'équité historique. Or, on comprend qu'on devait s'attendre à quelque chose d'excessif de la part d'un historien qui faisait de la réhabilitation de la bourgeoisie une question personnelle, comme on peut en juger par ces paroles : « Né roturier, je demandais qu'on rendît à la roture sa part de gloire dans nos annales, qu'on recueillît avec un soin scrupuleux les souvenirs d'honneur plébéien, d'énergie et de liberté bourgeoise, en un mot que, de la science unie au patriotisme, on fît sortir de nos vieilles chroniques des récits capables d'émouvoir la fibre populaire [1] ».

Ce qu'il y eut donc de louable et d'utile dans ce début de la carrière de M. Augustin Thierry, ce ne fut pas tant ses travaux, conclusions prématurées et par conséquent imparfaites d'études qui duraient encore, que ces études mêmes, qui plus tard devenues plus complètes et mieux digérées, devaient produire de beaux fruits. Ainsi tout en écrivant pour les journaux, il lisait, la plume à la main, tout ce qu'il y avait d'écrit *ex professo* sur l'ancienne monarchie française et sur les institutions du moyen-âge, depuis les recherches de Pasquier, de Foucher et des autres savants du seizième siècle, jusqu'à l'ouvrage de Mably et à celui de M. Montlosier, le plus récent qu'il y eût alors sur cette matière. Toute l'année 1819 fut employée à ce travail. Il n'oublia rien, ni les juriconsultes, ni les feudistes, ni les commentateurs du droit coutumier. « Cette longue et fatigante revue, dit-il lui-même, se termina par une lecture qui fut pour moi un véritable délassement, celle du glossaire de Ducange. J'étudiai à fond, dans cet admirable livre, la langue politique du moyen-âge, et pour remonter jusqu'aux racines de cette langue semi-romaine, semi-barbare, je fis à l'aide de ce que je savais d'allemand et d'anglais moderne, des études sur les idiomes germaniques et scandinaves. J'avais parcouru le cercle

[1] *Dix ans d'études historiques*, page 296.

Digitized by Google

entier des ouvrages de seconde main, j'étais sur la source de l'histoire moderne, mais je ne me faisais pas encore une idée bien nette de ce que j'allais y puiser en les abordant. Toujours préoccupé d'idées politiques et du triomphe de la cause à laquelle j'avais dévoué ma plume, si je songeais à devenir historien, c'était à la manière des écrivains de l'école philosophique, pour abstraire du récit un corps d'arguments systématiques, pour démontrer sommairement, et non pour raconter en détail. » Dès les premiers mois de 1820, il commença à lire la grande collection des historiens originaux de la France et des Gaules. D'autres avaient employé leur activité à voyager dans l'espace, ce pèlerin d'un nouveau genre voyageait dans le temps. Il a peint lui-même la vive impression de plaisir que lui causa la peinture contemporaine des hommes et des choses, jointe au sourd mouvement de colère contre les écrivains modernes qui, loin de reproduire fidèlement ce spectacle, avaient travesti les faits, dénaturé les caractères, imposé à tout une couleur fausse et indécise. Il se trouvait à peu près dans la position d'un homme qui après avoir lu tous les voyages autour du monde qui ont été publiés, en entreprendrait un pour son compte, et surprendrait, à chaque pas, ses devanciers en flagrant délit d'erreurs. Il lui semblait qu'il venait de rencontrer sa véritable vocation. Cette vocation, c'était de planter pour la France du dix-neuvième siècle le drapeau de la réforme historique. « Réforme dans les études, réforme dans la manière d'écrire l'histoire, s'écriait-il, guerre aux écrivains sans érudition qui n'ont pas su voir; guerre aux écrivains sans imaginations qui n'ont pas su peindre; guerre à Mezerai, à Velly, à leurs continuateurs et à leurs disciples; guerre enfin aux historiens les plus vantés de l'école philosophique, à cause de leur sécheresse calculée et de leur dédaigneuse ignorance des origines nationales : tel fut le programme de ma nouvelle tentative». Il ne s'apercevait pas que si ses devanciers étaient entrés dans l'étude de l'histoire avec des idées préconçues, puisées dans leur époque, lui aussi il entrait dans cette étude, avec des idées préconçues, puisées dans la sienne, avec une partialité outrée pour ceux qu'il appelait les serfs, les tributaires et les bourgeois, dont l'histoire, selon lui, avait tu les souvenirs de vertu et de gloire, « parce qu'elle était aux gages des ennemis de nos pères ». En rectifiant les erreurs commises avant lui, il était donc exposé à tomber dans d'autres erreurs.

A la même époque, il étudiait l'histoire d'Angleterre. L'ouvrage de Sharon Turner l'aidait à approfondir la période anglo-saxonne. C'est dans ce livre, rempli de détails curieux sur les mœurs, l'idiôme et l'état social des diverses races qui ont peuplé l'Angleterre, qu'il achevait de fortifier ce goût de l'étude des races primitives, qui a continué à dominer toutes ses études. L'histoire d'Irlande, dans laquelle ce fait

Digitized by Google

de la conquête est, depuis tant de siècles, une réalité vivante et saignante, qu'on nous passe ce terme, le confirmait dans sa théorie. L'étude de l'histoire d'Écosse lui offrit l'éternelle hostilité de race des montagnards et des gens de plaine. On comprend toute l'influence qu'exerça sur un esprit ainsi disposé, la lecture des ouvrages où Walter Scott, cet écrivain plein de savoir et d'imagination, qui a élevé le roman à la dignité de l'histoire, a peint avec une vérité si dramatique cette rivalité des races écossaises. Quand *Ivanhoé* parut, M. Augustin Thierry éprouva une commotion intellectuelle égale à celle que lui avaient fait éprouver dans son enfance les *Martyrs* de M. de Châteaubriand. Dans cette grande épopée où l'on trouve le tableau le plus fidèle de l'Angleterre sous *Richard-Cœur-de-Lion*, avec ses conquérants normands et ses Saxons conquis, avec la peinture des relations des diverses races entre elles, il saluait la réalisation poétique de l'œuvre historique qu'il méditait et dont il rassemblait les éléments. L'homme qu'il regardait comme le grand maître dans l'art de la divination historique, le Cuvier de l'histoire d'Angleterre, aussi habile à recomposer les sociétés enfouies sous la poussière du temps, que notre grand naturaliste l'était à reconstituer sur l'inspection d'un seul ossement, une race perdue, l'encourageait, sans le savoir, dans son labeur opiniâtre. Le grand romancier justifiait à ses propres yeux le jeune historien.

Telle était la situation de l'esprit de M. Augustin Thierry, lorsqu'en 1821 il abandonna la presse périodique. Il avait trouvé sa voie : la politique l'avait conduit à l'histoire. Il était même sur le chemin de deux grands ouvrages, l'un sur l'Angleterre et l'autre sur la France. Il ne lui fallait plus pour achever une œuvre importante, qu'un peu de recueillement et du temps. Or, il était capable de recueillement, et en rompant avec les journaux il se donnait le temps que le journalisme dévore.

III.

CINQ ANNÉES D'ÉTUDES HISTORIQUES.

A partir du moment où M. Augustin Thierry cessa d'écrire dans les journaux, jusqu'au moment où parut son premier ouvrage : l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, cinq années s'écoulèrent; cinq années diversement remplies par les agitations politiques et par d'ardentes études dont le passé était le but, mais auxquelles se mêlaient les préoccupations du présent. Ce fut, on le sait, une des époques de l'histoire de la Restauration où les imaginations furent le plus troublées. L'avénement d'un ministère de droite avait

Digitized by Google

profondément irrité ceux qui trouvaient le ministère de M. Richelieu et celui de M. Decases en arrière de leurs idées, et l'on a vu, par le programme que M. Augustin Thierry en a tracé lui-même, que ces idées étaient difficiles à satisfaire. Ce n'étaient en effet que des désirs vagues et indécis qui, allant toujours au-delà du réel, s'étendaient dans la sphère infinie du possible dont la fantaisie de chacun recule les bornes à son gré. Le possible joua à peu près dans l'histoire politique de la Restauration le même rôle que le Mississipi dans l'histoire financière de Law. Le terrain de la loi venant à manquer sous les pieds des diverses nuances du libéralisme, depuis que le jeu des institutions avait amené une majorité de droite, envoyée par les électeurs, effrayés de l'assassinat du duc de Berry, les plus avancés se jetèrent dans l'opposition extra-légale. On organisa une vaste conspiration contre le gouvernement. Les ventes du carbonarisme furent naturalisées en France. Une jeunesse passionnée qui s'était créé, dans l'ardeur de son âge, un idéal auquel ne répondaient point les libertés mesurées de la Restauration, et qui ne faisait point la part de l'imperfection inévitable des gouvernements humains, se précipita dans cette action occulte qui flatta à la fois son imagination, son penchant à l'action et le sentiment exalté qu'elle avait de son importance. M. Augustin Thierry, il en convient lui-même, et, à l'époque [1] où il écrivait la notice à laquelle nous empruntons ces détails, il s'en vantait, ne demeura point en dehors de cette agitation et de ces mouvements politiques qui lui rappelaient ces mouvements des communes du moyen-âge, si chers à ses studieux souvenirs. « Les années 1821 et 1822, dit-il, furent marquées en politique par une vive agitation des esprits à laquelle je ne pus, ni ne voulus me soustraire. Le coup d'Etat du double vote, prélude du grand coup d'État contre la charte, exécuté et puni dix ans plus tard, avait provoqué les moins fanatiques à la résistance extra-légale. Une association secrète empruntée à l'Italie, réunit et organisa, sous des chefs placés haut dans l'estime du pays, une grande partie et la partie la plus éclairée de la jeunesse des classes moyennes. Mais nous ne tardâmes pas à nous convaincre de l'inutilité de nos efforts pour amener des événements qui n'étaient pas mûrs, et tous les affiliés, renonçant à l'action, retournèrent à leurs comptoirs et à leurs livres. Le plus beau mouvement d'études sérieuses succéda, presque sans intervalle, à cette effervescence révolutionnaire. Dès l'année 1823, un souffle de rénovation commença à se faire sentir et à raviver simultanément toutes les branches de la littérature. On vit poindre alors chez une foule d'esprits jeunes et distingués, l'ambition

[1] En 1834.

Digitized by Google

d'atteindre le vrai sous toutes les formes, dans l'art comme dans la science. »

Ce fut, on le sait, après le succès obtenu par le gouvernement royal dans l'expédition d'Espagne, que l'agitation du carbonarisme cessa, du moins pour le plus grand nombre, car il y eut toujours un noyau de conspirateurs sous la Restauration; mais, comme le dit M. Augustin Thierry, la généralité des esprits se retira de ces voies. Pour que tout le monde conspire il faut qu'il y ait une chance probable et prochaine de succès. Cette chance avait existé jusqu'à l'expédition de l'Espagne, elle s'éloigna après la réussite définitive de l'expédition; alors, en effet, on retourna à ses comptoirs et à ses livres, mais avec des dispositions qui devaient exercer une grave influence sur les travaux intellectuels. On avait pris d'abord, pour renverser le pouvoir, le chemin le plus court mais le moins sûr, celui des faits; on prenait le plus long, mais le plus sûr, celui des idées. On comprend, en effet, que les jeunes esprits qui s'élançaient des conciliabules du carbonarisme dans toutes les voies intellectuelles, apportaient dans leurs études, et, par suite, dans leurs ouvrages, des instincts et des tendances peu favorables aux bases sur lesquelles reposait le gouvernement de la Restauration. La littérature allait s'emprcindre fortement, dans toutes ses branches, de ces instincts et de ces tendances hostiles à toutes les institutions qui n'étaient point fondées sur le rationalisme absolu. Les conspirateurs qui s'étaient vainement présentés pour récolter une révolution qui n'était pas mûre, quittaient l'épée pour la plume, et venaient labourer et ensemencer le champ où elle devait croître un jour. Il est facile de deviner que tout le monde revenant à ses occupations habituelles ou préférées, M. Augustin Thierry revint à l'histoire; il y revint avec cette passion et cette impétuosité de travail que donne un grand but entrevu, et qu'on a l'espoir fondé d'atteindre. En effet, si ses études sur l'histoire de France n'avaient point encore été assez complètes pour qu'il eût la confiance de donner, dans un livre *ex professo*, l'expression définitive de ses idées sur ce sujet, il croyait avoir une perception plus nette de l'histoire d'Angleterre, et il y avait là une grande question étroitement rattachée à l'ensemble de ses vues générales sur l'histoire, et qui semblait solliciter sa plume : c'était l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, prise dans ses origines les plus lointaines, suivie dans ses conséquences les plus éloignées. Tout le séduisait dans ce grand sujet; il trouvait là un exemple éclatant de l'influence de la diversité des races et de l'ascendant prolongé de la race dominante, et une occasion d'appliquer ses idées sur la source des aristocraties modernes, et de mettre en pratique sa méthode historique et sa théorie sur l'art, car, à côté de la science, il voulait que l'art trouvât sa place dans l'his-

Digitized by Google

toire. Il a peint lui-même, avec un grand charme, cette période de sa vie pendant laquelle, tout entier à ses études, sans être encore sous le coup de la fièvre de la composition, qui devient souvent un tourment par l'impossibilité où se trouve l'auteur d'égaler, en écrivant, l'idéal de perfection qu'il a dans l'esprit, il rassemblait les matériaux du monument qu'il se préparait à construire. Ses journées s'écoulaient dans les bibliothèques publiques, car le catalogue des livres qu'il devait lire et extraire était énorme. Il allait de la rue Richelieu à Sainte-Geneviève, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte pour lui jusqu'à cinq heures. Il vivait ainsi dans le passé, et il a lui-même comparé ses émotions à celles d'un voyageur qui, après avoir longtemps rêvé des découvertes, découvrirait enfin le pays de ses songes.

L'art auquel M. Augustin Thierry veut donner place dans l'histoire à côté de la science, on le retrouve jusque dans l'histoire de ses travaux, comme on en peut juger par le récit qu'il a fait de cette année d'études préliminaires à la fin de laquelle il prit la plume. « A force de dévorer de longues pages in-folio, dit-il, pour en extraire une phrase, et quelquefois un mot entre mille, mes yeux acquirent une faculté qui m'étonna et dont il m'est impossible de me rendre compte, celle de lire en quelque sorte par intuition et de rencontrer presqu'immédiatement le passage qui devait m'intéresser. La force vitale semblait se concentrer tout entière sur un seul point. Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle; je n'entendais rien, je ne voyais rien, je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent, et, depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de races, de mœurs, de physionomies si diverses, qui, successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur; les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou frénétiques de désespoir, courant à

Digitized by Google

la forêt pour y vivre, comme y vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance. »

Ces lignes, pleines de poésie, dénotent un écrivain de l'école moderne si prodigue de ces détails d'auto-biographie intellectuelle dont les écrivains de l'école du dix-septième siècle, plus occupés de leur sujet que d'eux-mêmes, étaient si avares. Un des premiers peut-être, Gibbon, donna l'exemple de ces tableaux d'intérieur dans les lignes touchantes où il exprime l'émotion qu'il éprouva en terminant son livre sur la décadence romaine, ce travail de longue haleine qui, après avoir rempli tant d'années de sa vie, était devenu pour lui comme un ami dont il ne se séparait qu'avec un mélancolique regret, de sorte que ses dernières lignes sont tristes comme un adieu. Le tableau que trace M. Augustin Thierry est travaillé avec plus d'art; il émeut cependant, parce qu'il y a un sentiment vrai dans le cœur de l'auteur qui aima l'étude jusqu'à en devenir le martyr. On se plaît à le suivre dans ses conversations avec l'auditeur complaisant de ses bonnes fortunes historiques, M. Fauriel, bien digne de recevoir ces confidences érudites, pendant ces belles promenades qui, dans la saison d'été, se prolongeaient sur les boulevards extérieurs. Cet amant des temps passés trouvait dans son compagnon ce dont tous les amants ont besoin, un confident, ce qui, pour le dire en passant, explique dans les tragédies du dix-septième siècle, presque toutes fondées sur l'amour, la présence de ce personnage si vivement critiqué de nos jours. Il rencontrait, en outre, dans le jugement de M. Fauriel, le contrôle du sien, et dans son approbation motivée, cet encouragement intellectuel dont l'esprit a besoin pour continuer son labeur, quand arrivent ces heures de défiance et de doute qui éteindraient l'inspiration si une voix amie ne venait point relever le courage qui tombe, et ranimer, par une parole sympathique, l'ardeur qui s'éteint. « Je racontais, dit-il, avec une abondance intarissable, les détails les plus minutieux des chroniques et des légendes, tout ce qui rendait présents pour moi mes vainqueurs et mes vaincus du onzième siècle; toutes les misères nationales, toutes les souffrances individuelles de la population anglo-saxonne, et jusqu'aux simples avanies éprouvées par ces hommes morts depuis sept cents ans, et que j'aimais comme si j'eusse été l'un d'entre eux. Tantôt c'était un évêque saxon chassé de son siége, parce qu'il ne savait pas le français; tantôt les moines dont on lacérait les chartes, comme de nulle valeur parce qu'elles étaient en langue saxonne; tantôt un accusé que les juges normands condamnaient sans vouloir l'entendre parce qu'il ne parlait qu'anglais; tantôt une famille dépouillée par les conquérants et recevant d'eux, à titre d'aumône, une parcelle de son propre héritage; faits de bien peu d'importance à ne les considérer qu'en eux-mêmes, mais où je puisais la forte teinte

Digitized by Google

de réalité qui devait, si la puissance de l'exécution ne manquait pas, colorer l'ensemble du tableau. »

Il y a, dans ce récit, des choses qu'il faut remarquer, non-seulement au point de vue de l'art, mais au point de vue de la critique historique. En disant qu'il aimait « ces vaincus du onzième siècle, morts depuis sept cents ans, comme s'il avait été un d'entre eux, » M. Augustin Thierry donne à la fois le secret de la qualité dominante et du défaut principal qu'on devait trouver dans son livre. La qualité, c'est cette vie, cette action dramatique du récit qu'on ne rencontre guère ordinairement que chez les contemporains qui ont éprouvé les émotions qu'ils expriment; le défaut, c'est cette partialité passionnée en faveur des malheureux et des vaincus, qui empêche souvent M. Augustin Thierry de s'élever à une appréciation plus haute et plus générale d'une situation dont il est devenu le contemporain, et qu'il étudie de trop près. Souvent il est partie, lorsqu'en sa qualité d'historien il devrait toujours être juge. Pour profiter des confidences jusqu'au bout, nous nous emparerons des détails qu'il donne sur la méthode selon laquelle il crut devoir composer son premier ouvrage historique, soit pour le fond, soit dans la forme. « Je ne voulais reproduire en histoire, dit-il, ni la manière des philosophes du dernier siècle, ni celle des chroniqueurs du moyen-âge, ni même celle des narrateurs de l'antiquité, quelle que fut mon admiration pour eux; je me proposais, si j'en avais la force, d'allier, par une sorte de travail mixte, au mouvement largement épique des historiens grecs et romains, la naïveté de couleur des légendaires et la raison sévère des écrivains modernes. J'aspirais, un peu ambitieusement peut-être, à me faire un style grave, sans emphase oratoire, et simple sans affectation de *naïverie* et d'archaïsme; à peindre les hommes d'autrefois avec la physionomie de leur temps, mais en parlant le langage du mien; enfin, à multiplier les détails jusqu'à épuiser les textes originaux, mais sans éparpiller le récit et briser l'unité d'ensemble. Dans cette tentative de conciliation entre des méthodes si divisées, j'étais incessamment ballotté entre deux écueils, je cheminais entre deux périls : celui d'accorder trop à la régularité classique, de perdre ainsi la force de couleur locale et la vérité pittoresque, et celui, plus grand encore, d'enchevêtrer ma narration dans une multitude de petits faits, poétiques peut-être, mais incohérents et dépourvus de gravité, dépourvus même de signification pour un lecteur du dix-neuvième siècle. Tel de mes chapitres avait le premier défaut, tel autre tombait dans le second, suivant la nature des matériaux, parfois pauvres, parfois surabondants, et que j'avais peine à réduire, à dompter, si je puis m'exprimer ainsi, pour les faire entrer dans leurs cadres. Souvent, après de longs efforts et des ratures sans nombre, j'avais recours

Digitized by Google

à ma dernière ressource, la radiation totale. J'essayais, non sans de nouvelles peines, de nouvelles combinaisons; je faisais et défaisais sans cesse, c'était l'ouvrage de Pénélope; mais, grâce à une volonté inébranlable, et à dix heures de travail par jour, cet ouvrage ne laissait pas d'avancer. »

Ce sont là les procédés du peintre révélés par lui-même. En lisant ces révélations, on comprend l'art infini déployé par M. Augustin Thierry dans son livre; il composait cet ouvrage historique comme on compose une pièce de théâtre ou un poème. Sans condamner, en aucune façon, le souci de la forme chez un historien, n'est-on pas en droit de craindre que cette préoccupation, quelquefois poussée trop loin, n'ait coûté quelques sacrifices à la vérité historique? L'art est toujours un maître, souvent un tyran qui a ses exigences; il a sa vérité relative qui est la vraisemblance; il a ses harmonies, ses contrastes, sa mise en scène, ses perspectives qui ne sont pas absolument celles de la nature. Quand un historien pousse assez loin l'amour de l'art pour traiter ainsi les faits, comme un métal qu'on remet sans cesse en fusion pour verser dans un moule nouveau la matière incandescente dont on a brisé le premier moule, il doit arriver quelquefois que l'accessoire prend le pas sur le principal, et que, dans ces transformations successives tentées pour rendre la forme plus agréable, l'historien, nous allions dire l'artiste, perd un peu de vue le fond qui n'est plus que le point de départ de son travail; alors la forme emporte le fond, comme le disent les juristes. Si après avoir fait la part de ces avantages mêlés de quelques inconvénients, on vient à se souvenir des passions politiques et religieuses qui fermentaient à l'époque où M. Augustin Thierry composa ses premiers ouvrages, passions auxquelles, comme il en convient lui-même, il ne resta pas étranger, si l'on songe à ces préventions contre le clergé, à cet esprit naturel d'opposition contre l'autorité soit religieuse, soit politique, qui caractérisa le développement d'un rationalisme qui, à cette époque, secouait tous les freins, et, suivant une belle parole de M. Royer-Collard, devenait incapable de respect, on se rendra compte des défauts de circonstance que l'esprit du temps dut mêler aux beautés durables, aux beautés éternelles des ouvrages de l'éminent historien. On rencontre chez les écrivains les plus parfaits des défauts de ce genre. Racine lui-même, dans plusieurs de ses chefs-d'œuvres, n'a pas été complétement à l'abri de l'esprit dominant de son siècle; il a fait des sacrifices au goût des hommes de son temps pour une espèce d'afféterie amoureuse répandue à pleines mains dans ses premiers ouvrages, et dont on retrouve encore quelques traces dans deux de ses chefs-d'œuvres, *Andromaque* et *Phèdre*. Il n'y aura donc pas lieu de s'étonner s'il arrive que M. Augustin Thierry ait subi à son tour, dans ses ouvrages, le contrecoup des idées de son temps.

Digitized by Google

S'il s'agissait d'apprécier ces ouvrages dans l'ordre rigoureux de leur publication, il faudrait faire passer l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*, qui vit le jour en 1825, avant les *Lettres sur l'Histoire de France*, qui ne parurent en corps d'ouvrage que deux ans plus tard. Mais, outre que les dix premières avaient été publiées, comme on l'a vu, sous leur forme primitive, par le *Courrier Français*, dans le courant de l'année 1820, il faut considérer que les *Lettres sur l'Histoire de France*, qui renferment l'exposition des principes et des théories historiques de M. Augustin Thierry, doivent, dans l'ordre logique, passer avant tous ses autres ouvrages.

IV.

LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

Ce ne fut qu'en 1828 que les *Lettres sur l'Histoire de France* parurent dans leur ensemble et sous leur forme définitive. Elles contiennent quatre parties distinctes : une partie critique dans laquelle M. Thierry juge avec une sévérité tantot juste, tantôt excessive, la méthode et les procédés des historiens qui l'ont précédé ; une partie théorique dans laquelle il expose ses propres doctrines et ses propres principes, soit au point de vue de la science, soit au point de vue de l'art ; une partie scientifique dans laquelle il résout à sa manière les problèmes les plus importants de l'histoire de France ; et une partie, qu'on pourrait appeler dramatique, dans laquelle il applique ses principes historiques et ses procédés littéraires en racontant quelques épisodes intéressants de l'histoire particulière de quelques communes dont les destinées, par un rare privilége, ont échappé à l'oubli dans lequel sont restées ensevelies les péripéties de l'existence agitée de ces individualités collectives, nées, par le progrès des lumières, des richesses et des mœurs, au milieu du monde féodal.

Il est impossible de ne point être frappé, dans la partie critique, d'un symptôme qu'on rencontre à cette époque dans toutes les branches de la littérature : c'est un dédain systématique pour le passé, joint au dessein de tout renouveler, d'innover en tout. En philosophie, et même jusqu'à un certain point en religion [1], en poésie, au théâtre, dans toutes les branches de l'art, on aspire à sortir des sentiers battus, à faire du nouveau. On a peu de considération pour ses devanciers, on est plein de foi dans sa propre force ; c'est un des traits caractéris-

[1] M. de La Mennais, dans une lettre adressée à M. de Maistre, insistait sur cette idée qu'il fallait présenter aux esprits quelque chose de nouveau.

Digitized by Google

tiques de la physionomie de la littérature sous la Restauration. M. de Lamennais veut renouveler la philosophie religieuse, M. Cousin renouvelle la philosophie laïque, M. Villemain crée avec éclat une critique nouvelle, MM. de Lamartine et Victor Hugo la poésie, ce dernier avec MM. Alfred de Vigny et Alexandre Dumas le théâtre; dans la peinture même, une école de novateurs commence à lever le drapeau. M. Guizot, il est vrai, se montre respectueux pour le passé, tout en écrivant des choses neuves sur les questions historiques qui se rattachent à la civilisation moderne, mais MM. Augustin Thierry et Sismondi viennent renouveler l'histoire. Celui des deux qui se montre le réformateur le plus radical, et le critique le plus dur, c'est, sans contredit, M. Augustin Thierry. Selon ses propres expressions, c'est un manifeste de guerre qu'il lance contre toutes les anciennes écoles historiques, c'est une révolution qu'il propose en histoire; il n'accepte rien des historiens antérieurs, ni la forme, ni le fond; il veut qu'on remonte aux documents originaux, et qu'on regarde comme non avenus les travaux de ceux qui ont essayé d'en tirer une connaissance raisonnée des siècles écoulés. Selon lui, les uns n'ont pas su voir le passé tel qu'il était, les autres n'ont pas su le peindre tel qu'ils l'ont vu. La conclusion, c'est qu'en histoire rien n'est fait et tout est à refaire.

Vous reconnaissez à ce trait le rationalisme avec sa confiance en lui-même, et son mépris des autorités établies. C'est l'esprit de toute la littérature de cette époque, esprit qui remonte au doute méthodique de Descartes, en y ajoutant une prédisposition systématique à penser que nos aînés ont presqu'inévitablement échoué dans leurs efforts, et que l'ère des lumières commence avec nous. Ce n'est là qu'une tendance de la nature humaine un peu exagérée par le mouvement général des intelligences dans certaines époques. Les enfants veulent faire autrement que n'ont fait leurs pères, chaque génération prétend mettre le temps à sa marque. C'est le génie du progrès, un des éléments nécessaires de l'activité sociale, comme de l'activité individuelle, et qui exerce une influence salutaire, quand on n'y cède que dans une certaine mesure, et qu'on fait la part du respect de la tradition, indispensable à la stabilité. Dans le temps où M. Augustin Thierry écrivait ses *Lettres sur l'Histoire de France*, on oubliait assez facilement de faire la part à cette seconde nécessité. Les inconvénients de cet oubli ne sont pas aussi graves chez ceux qui écrivent l'histoire que chez ceux qui y jouent un rôle. Il y a même d'assez grands avantages dans ces espèces de révisions passionnées qui viennent, à certaines époques, ébranler la confiance dans les travaux du passé, et les remettre dans le creuset; elles n'altèrent que l'alliage d'erreurs qui se mêlent aux vérités, et laissent subsister ces dernières que, dans les préoccupations du moment, on peut un instant méconnaître, mais

Digitized by Google

dont le métal indestructible résiste à toutes les analyses et sort plus brillant de toutes les épreuves. En même temps, ces révisions, précisément par ce qu'elles ont de passionné, donnent un nouvel élan aux recherches historiques; elles marchent plus vite et vont plus loin. Ce qu'elles peuvent avoir d'excessif, de partial, d'erroné, se trouve tempéré et rectifié avec le temps, les autorités qu'elles avaient méconnues subsistent[1], de sorte qu'il ne reste, en dernière analyse, des entreprises contemporaines, que ce qu'elles avaient de juste et de motivé.

Il faut reconnaître que, quoiqu'il y ait quelque chose d'excessif dans cette ardeur d'innovation dont M. Augustin Thierry est animé, et dans sa prétention de tout réformer, ses premières lettres offrent un bon nombre d'observations qui présentent ce double caractère. Ce n'est pas sans raison qu'il fait remarquer que la plupart des historiens de la nation française ont jugé les premiers siècles au point de vue de leur temps. Ils n'ont pu se figurer que les hommes et les choses aient été autrement qu'à leur époque. Se trouvant au milieu d'une nation toute formée, gouvernée par une royauté forte et respectée, ayant l'unité de la langue, du territoire, de l'autorité politique, et parvenue à un état de civilisation avancée, plusieurs ont cherché dans les premiers Capétiens, et même jusque dans les Carlovingiens et les Mérovingiens, l'idéal de la royauté de Louis XIV. Il leur a fallu une cour brillante et polie, un pouvoir royal incontesté avec une loi de succession toujours suivie, une noblesse brillante et dévouée, et ces mœurs civilisées qu'on ne vit que beaucoup plus tard. A cette occasion, M. Augustin Thierry présente toute une suite de critiques raisonnables sur la prétendue unité de race que semblent supposer ces histoires consacrées à retra-

[1] M. de Châteaubriand qui, tout en caressant en face l'école contemporaine, avait l'art de lui dire indirectement d'assez dures vérités, a écrit à ce sujet : « Les jugements sont trop durs aujourd'hui à l'égard des écrivains qui ont travaillé à nos annales avant la Révolution. Supposons que notre histoire générale fût à composer, qu'il fallût la tirer des manuscrits, ou même des documents imprimés; qu'il en fallut débrouiller la chronologie, discuter les faits, établir les règnes, je soutiens que malgré notre science innée et tout notre savoir acquis, nous n'en mettrions pas trois volumes debout. » Le même écrivain dit ailleurs : « Rendons un éclatant hommage à cette école des Bénédictins que rien ne remplacera jamais. Ces doctes générations, enchaînées au pied des autels, renfermaient avec candeur toute leur vie dans leurs études, semblables à ces ouvriers ensevelis au fond des mines d'or qui envoient à la terre les richesses dont ils ne jouiront pas. Gloire à ces Mabillons, à ces Montfaucon, à ces Martene, à ces Ruinart, à ces Bouquet, à ces Dachery, à ces Vaissette, à ces Lobineau, à ces Calmet, à ces Ceillier, à ces Labat, à ces Clémencet, à leurs révérends confrères dont les œuvres sont encore l'intarissable fontaine où nous puisons, tous tant que nous sommes qui affectons de les dédaigner. » (CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques*, préface).

Nous est de bon goût, mais l'ironie perce sous la politesse.

Digitized by Google

cer les destinées de la nation française dans un temps où il n'y avait pas encore de nation française, mais où les éléments incohérents de nationalités diverses : les Gaulois primitifs, les Romains leurs conquérants, les Barbares, conquérants à leur tour de la Gaule romaine, et les Francs, qui finirent par dominer tous ces conquérants barbares, s'agitaient dans une espèce de chaos sanglant et douloureux, au milieu de convulsions violentes qui précédaient et annonçaient l'enfantement d'une société nouvelle. Il fait remarquer en outre l'uniformité des figures royales, jetées presque toutes invariablement dans le même moule par la plupart des historiens, qui semblent n'avoir pas plus soupçonné la diversité individuelle des hommes qui gouvernèrent dans ces temps profondément troublés, que la diversité des races qui s'entrechoquaient dans les limites territoriales où vit aujourd'hui une nation unie par la communauté des lois, de la langue et des mœurs. Les historiens qui ont précédé le dix-neuvième siècle lui semblent pouvoir être partagés en trois écoles: l'école légendaire ou populaire du moyen-âge, qui a raconté les faits sans aucune critique, en tirant de la lecture des chroniques un roman accommodé aux idées du temps; l'école qu'il appelle classique ou italienne: c'est celle qui, paraissant au moment de la Renaissance, essaya de jeter dans un moule emprunté à Tite-Live, Salluste ou Tacite, le récit des événements de notre histoire, en prêtant à ses personnages, qui ne parlaient guère, les longs discours des Grecs et des Romains; enfin, l'école philosophique, qui, paraissant au dix-huitième siècle, s'occupa peu de contrôler le récit des faits par l'examen des documents originaux, pour lesquels elle professa une indifférence hautaine, et se borna à chercher dans le passé le texte de réflexions théoriques et générales. M. Augustin Thierry descend ensuite à l'examen particulier des historiens qui ont tenu le premier rang dans ces diverses écoles : maître Nicole, abréviateur des *Grandes Chroniques de France*; Du Haillan, qui écrivait sous Henri III; Scipion Dupleix, Mezeray, le Père Daniel, plus exact et plus érudit; Velly, qui obtint un crédit immense au dix-huitième siècle; enfin, les historiens philosophiques; mais il ne nomme parmi eux que Hume et Robertson, sans doute par ménagement pour la grande réputation de Voltaire, sur laquelle il eût été imprudent de porter la main, à l'époque où l'auteur écrivait ses *Lettres sur l'Histoire de France*.

Il y a de la justesse dans la plupart des observations de M. Augustin Thierry, sur le point de vue auquel se sont placés plusieurs de ses prédécesseurs pour retracer l'histoire de notre pays; mais il exagère leurs défauts, ne rend pas assez de justice à leurs qualités, et surtout ne tient pas assez compte des difficultés qu'ont rencontrées ceux qui les premiers ont défriché le champ inculte de nos annales nationales, difficultés

Digitized by Google

qu'ils ont épargnées à leurs descendants. Enfin, il n'était pas lui-même à l'abri de la critique au moment où il critiquait si vivement ses devanciers. On a vu que le point de départ de ses travaux historiques avait été une pensée politique. Il avait voulu chercher dans le passé une origine au mouvement des classes moyennes tel qu'il se dessina de 1817 à 1820. L'épanouissement de l'esprit communal au moyen-âge lui parut la première étape de cette liberté moderne que la Restauration apportait à la France, et comme il était pour le gouvernement des classes bourgeoises, il commença à étudier nos annales, afin d'y trouver des preuves à l'appui de son opinion. Or, c'est une mauvaise manière d'étudier l'histoire que d'y chercher des arguments en faveur de telle ou telle idée préconçue. Quoique le talent de M. Augustin Thierry se soit déjà épuré en s'élevant dans la région plus sereine d'études moins partiales, à l'époque où il publia ses *Lettres sur l'Histoire de France*, il n'a pu effacer complétement la partialité de cette tendance première. On s'aperçoit souvent encore que c'est un des lutteurs de l'opposition de quinze ans, qui, malgré lui, cherche dans le passé des arguments pour le présent.

C'est là qu'on trouvera la véritable explication des erreurs d'appréciation que contiennent ces lettres, remarquables d'ailleurs par l'étude des documents originaux et par la sagacité historique dont l'écrivain fait preuve en jetant à pleines mains la lumière sur les annales des deux premières races. Dans son récit puisé aux sources, le placage des couleurs modernes tombe, et l'on voit reparaître ces Barbares qui furent au nombre de nos aïeux, ces Barbares véritables, dont l'apparition avait été un événement pour l'adolescence de M. Thierry, lorsqu'il entendit retentir leur chant de guerre dans les *Martyrs* de Châteaubriand. On reconnaît dans le portrait des Franks des touches vigoureuses qui rappellent ces premières impressions, si vives et si poétiquement retracées. Seulement, comme M. de Châteaubriand le fait observer[1], si les prédécesseurs de M. Thierry ont trop civilisé les Franks, il tombe un peu dans le défaut contraire, et il les ramène presque à l'état sauvage. A l'aide des écrivains contemporains, et surtout de Grégoire de Tours, pour lequel il professe une juste confiance, M. Thierry retrouve les traits épars de la physionomie de ces temps primitifs, où le Frank vainqueur, le Barbare vivant suivant sa loi, le Romain libre et propriétaire, l'esclave, étaient les hôtes inégaux de la terre que nous habitons. L'auteur éclaire par des narrations pleines d'intérêt, empruntées à des contemporains, cette curieuse étude sur

[1] « Je ne puis admettre que les Franks fussent des sauvages tels que ceux avec lesquels j'ai vécu en Amérique. Les faits repoussent cette supposition. » (CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques*.)

Digitized by Google

la situation des personnes, si inégales devant la loi que le meurtre du Barbare était taxé deux fois plus haut que le meurtre du Romain, et que la condition des races conquises avait, selon lui, bien des traits de ressemblance avec celle des raïas courbés sous la domination oppressive des Turcs. Il oublie cependant une différence capitale: en Turquie l'opposition des religions; dans les Gaules la communauté du culte, qui était le lien entre les vainqueurs et les vaincus. Il élucide les problèmes qui se rattachent aux temps mérovingiens, et montre les chefs de cette époque fort étrangers aux idées royales qui, plus tard, dominèrent les esprits, et ne s'occupant qu'à acquérir des richesses et des possessions territoriales étendues, qu'ils partageaient en mourant entre leurs enfants comme on partage un butin. M. Thierry, il est vrai, prolonge trop cet état de choses et méconnaît l'influence exercée par le catholicisme sur la royauté mérovingienne. Mais en tenant compte de ces tendances un peu excessives, il faut rendre justice à ce qu'il y a de nouveau et de vrai dans ses appréciations sur les temps où, à l'exception du territoire colonisé par la race conquérante, ces chefs militaires voyaient dans la Gaule un objet de propriété plutôt encore que de gouvernement. Ceci explique comment le Roi n'avait besoin du consentement de personne pour distribuer entre ses enfants ses trésors et ses terres; il ne faisait là qu'un acte de propriétaire ou de père de famille. Mais pour faire accepter comme chef par les guerriers le fils auquel il avait donné ses biens dans telle ou telle portion de territoire, il était indispensable d'obtenir le consentement de ceux-ci, et l'usage était de le demander. C'est ainsi que l'élection politique trouvait place auprès de l'hérédité territoriale. On trouve en même temps là l'explication de ces quatre capitales mérovingiennes: Paris, Orléans, Soissons et Reims, rapprochées dans un espace de soixante lieues; de ces partages dans lesquels on voit réunis dans le même lot le Vermandois et l'Albigeois, et qui s'étendent en longues bandes de terre depuis le cours de la Meuse jusqu'aux Alpes et à la Méditerranée; et, par contraste, la division de la même ville en plusieurs parts, comme on voit aujourd'hui, dans certaines localités, les maisons partagées entre les héritiers par étages. Comme le dit M. Thierry, « l'intérêt de propriété prévalait sur toute idée d'administration. » Il indique avec une vraisemblance voisine de la vérité démontrée, comme la seule division permanente sous la domination des Franks, le partage du pays situé au nord de la Loire en royaume d'Oster et royaume de Néoster, ou Osterike et Néosterike. Cette division avait, comme il le fait observer, un caractère durable, parce qu'elle était non-seulement territoriale, mais nationale. Quoique membres de la même confédération, les Franks établis entre le Rhin et la Meuse, que nous appelons Ripuaires, et que M. Augustin Thierry, en se rapprochant de l'étymologie, appelle Ripwares, for-

Digitized by Google

maient une tribu distincte de celle des Saliens, établis entre la Meuse et la Loire. Ceux-ci formant l'avant-garde de l'armée d'invasion, avaient peu à peu acquis la prépondérance politique ; ils imposaient leur chef à la confédération tout entière. Mais, dans l'opinion de M. Thierry, les Franks orientaux supportaient avec d'autant plus de peine cette prépondérance, que, placés sur les frontières et en contact avec des populations belliqueuses, ils avaient conservé toutes les vertus guerrières, qui, chez les Franks saliens, amollis par la possession, tendaient à dégénérer. Il y avait donc entre les deux tribus des Franks une rivalité de commandement, qui, après s'être souvent révélée par des guerres civiles qui se prolongèrent durant tout le septième siècle, éclata, selon M. Augustin Thierry, par l'avénement de la seconde race. Il peut y avoir, au point de vue logique, d'assez graves présomptions en faveur de cette opinion, qui remonte à une cause générale, pour expliquer un fait dont les suites ont été trop importantes pour qu'on puisse l'attribuer uniquement à des causes particulières. Cependant, comme M. de Châteaubriand[1] le fait remarquer, c'est plutôt une conjecture ingénieuse qu'une vérité historique démontrée par des textes et des documents originaux. Rien de plus intéressant, du reste, que l'appréciation des causes qui présidèrent à la formation et à la dissolution de l'empire de Charlemagne. Cet empire, ce n'était au fond que le génie et la volonté d'un homme servant de rives à des nationalités diverses, à des intérêts hétérogènes étonnés d'être un moment réunis, et qui devaient cesser de l'être dès que la puissance supérieure qui les avait jetés violemment dans cette unité factice et arbitraire aurait disparu. M. Thierry explique avec beaucoup de sens, par la dissolution de l'empire de Napoléon, la dissolution de l'empire de Charlemagne. Cette révolution ne fut au fond que la restauration des peuples qui tendaient à renaître; c'étaient des fleuves, qui, entraînés un moment par un torrent, cherchaient à retrouver leurs lits. C'est ainsi que se formèrent les grandes coalitions de peuples sous le commandement de deux fils de Louis-le-Débonnaire, Louis et Charles, contre leur frère l'Empereur Lothaire. Comme le fait remarquer avec raison M. Augustin Thierry, sous ces divisions de famille, il y avait des divisions plus générales et plus profondes. Les Gallo-Franks de Charles, et les peuples de race tudesque gouvernés par Louis ou Lodewig, se rencontraient pour briser l'unité pesante de l'empire de Charlemagne. Les vastes intérêts dont cet empire avait été la négation

[1] « Produit-on des passages inédits, des chartes, des diplômes inconnus jusqu'ici? Non. Rien de positif n'est cité au soutien d'une assertion dont les preuves changeraient les trois premiers siècles de notre histoire. On est réduit à chercher sur quelles apparences de vérité est fondé un fait dont toutes les chroniques devraient retentir! « (CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques*.)

Digitized by Google

reparaissaient pour protester en armes contre lui. Il se rencontra à cette époque bien des esprits pour déplorer la disparition de cette ombre de l'empire romain, évoquée un instant de son tombeau par le génie d'un grand homme. Il semblait que cette dissolution devait être la dissolution finale de l'Europe; ce n'était qu'un travail préliminaire indispensable pour rendre possible la naissance des sociétés modernes. Suivant la remarque très-juste de M. Thierry, les combinaisons qui eurent lieu ne se réalisèrent point d'après le type individuel de chaque nationalité particulière, mais il s'établit des groupes autour de l'élément dominant dans chaque circonscription territoriale, de sorte que les sociétés nouvelles tendirent à se constituer à la fois selon les relations des diverses nationalités entre elles et la loi des intérêts similaires créés par les situations géographiques. Le docte historien explique ailleurs comment la féodalité, ou le lien établi entre les personnes par la subordination établie entre les terres, loin d'avoir été un obstacle à l'unité, fut au contraire la réalisation pratique de la seule unité possible, dans un temps où les divers membres de l'aggrégation européenne aspiraient avec tant d'énergie à vivre de leur vie individuelle et indépendante. Il fait voir en même temps comment la féodalité contenait en germe l'unité future, par la primauté d'honneur et de commandement qu'elle reconnaissait à une des terres sur toutes les autres. La féodalité ne fut pas une désorganisation réelle, ce fut une transition nécessaire entre l'empire romain, dont l'empire de Charlemagne avait été la dernière image, selon la remarque de Bossuet dans son *Histoire universelle*, et l'organisation de l'Europe nouvelle, dont les éléments principaux se formaient. Le savant historien considère l'avénement de la troisième race comme une réaction nationale contre la conquête germanique. Ce qu'on peut du moins affirmer avec lui, c'est qu'à partir de cette époque, la nationalité gallo-franque se dessine d'une manière plus marquée et plus énergique, à côté de la nationalité tudesque et même contre elle. Les derniers Carlovingiens sont protégés de l'Allemagne dans leurs efforts pour se maintenir. La langue tudesque, qu'on parlait à la cour des Carlovingiens, disparaît avec eux. La fusion fait un grand pas.

C'est sous les premiers Capétiens que M. Augustin Thierry rencontr ce grand fait historique de la naissance des communes, constant objet de ses études, et les *Lettres sur l'Histoire de France* présentent la première expression de sa pensée sur ce fait. On voit dès-lors tout l'attrait qu'exerce sur lui ce mouvement qui, dans sa pensée, se rattache au mouvement d'idées et d'intérêts qui entraîne la génération dont il fait partie. Il reconstruit avec amour cette histoire perdue. Avec ce talent qu'il a de donner une forme dramatique à ses récits, il évoque devant les yeux du lecteur les péripéties de la vie communale, en racontan

Digitized by Google

les destinées si agitées de trois grandes communes du moyen-âge : celles de Laon et de Reims, et celle de Vezelay. Dans ce travail, on retrouve les rares qualités qui ont assuré le succès des ouvrages de M. Thierry et qui le justifient, l'étude attentive et approfondie des textes, la puissance d'induction, qui, d'un fait observé, tire des conséquences fécondes, et l'art de mettre en relief les différentes parties d'un tableau disposé avec talent et exécuté avec une grande richesse de coloris.

A côté de cette part faite à la louange, il faut faire celle de la critique qui a aussi des droits à exercer sur cet ouvrage. M. Augustin Thierry n'a point été à l'abri des préjugés politiques et religieux de son temps, en appréciant l'histoire de ces temps reculés. En général, quand il se trouve en présence du catholicisme et d'une hérésie, on peut être toujours sûr qu'il sera pour l'hérésie. C'est un parti pris. En histoire aussi il est de l'opposition. On rencontre même dans ses lettres des traits d'une naïveté singulière : « A part quelque peu de fanatisme arien, les Visigoths, dit-il, étaient supérieurs aux Franks. » Les Burgondes ne lui paraissent pas moins préférables à la race conquérante [1]. Vous verrez qu'elle prévalut, parce qu'elle était inférieure à tout le monde. Plus tard, il se prononce également en faveur des Albigeois contre les Français du nord. Il loue les premiers « de leurs opinions religieuses plus avancées que celles des réformateurs du seizième siècle, » et il ajoute : « Les ténèbres qui enveloppaient la Gaule franque descendirent sur la Gaule romaine, et ce midi qui, durant le moyen-âge était le pays de l'industrie et de la raison, est maintenant en arrière de ceux où régnait alors l'ignorance. » On voit ici jusqu'à quel point les préventions et l'esprit de parti peuvent obscurcir les plus belles intelligences. Ceux qui ont étudié la question des hérésies albigeoises savent ce qu'il y avait au fond de ces opinions religieuses avancées, que M. Thierry nous donne comme l'expression de la raison : c'était le culte monstrueux des deux principes, joint à une corruption de mœurs dont rien n'approchait. Les mœurs des Mahométans débordaient sur le midi de la France, et cette civilisation ma-

[1] Les contemporains ne partagent pas l'enthousiasme de M. Thierry pour les Bourguignons et pour les Visigoths. Saint Sidoine rapporte que le Roi des Visigoths Evaric était plutôt un chef de secte qu'un Roi de nation. Le nom seul de catholique l'irritait. Il avait privé de leurs évêques Bordeaux, Périgueux, Rodez, Limoges, Mende, Eause, Bazas, Comminges, Auch, et un grand nombre d'autres églises. Evaric avait fait mourir les uns, il avait exilé les autres. Voilà le commentaire de « ce peu de fanatisme arien » dont parle M. Thierry. Quant aux Bourguignons, le biographe de saint Sigismond dit qu'ils pénétrèrent dans les Gaules à la mode des Barbares, qu'ils envahirent cruellement les peuples et les terres, et massacrèrent ceux des Gaulois qui ne s'enfuirent pas à leur approche. (*Bollandistes, acta sanctorum.*)

Digitized by Google

térielle qui fait illusion à l'historien, éteignait peu à peu la lumière intellectuelle sous les miasmes délétères qu'elle exhalait. Au nord de la France, il y avait moins de politesse et de luxe sans doute, mais un génie plus sain, plus sobre, plus vigoureux. Les ténèbres qui environnaient la Gaule franque nous semblent avoir été illuminés d'une manière assez brillante, avant ce temps, par saint Bernard, Suger, Abailard, et, à cette époque même, par Philippe-Auguste, saint Louis, saint Thomas-d'Aquin, une des intelligences les plus prodigieuses dont aucun siècle puisse s'honorer. Toujours sous le coup de cette tendance, M. Thierry ne reconnaît pas assez l'influence bienfaisante que la religion exerça dans les premiers âges de notre histoire, malgré les imperfections, les défauts et même les vices de plusieurs de ses ministres. Il laisse tomber de sa plume des phrases d'une légèreté voltairienne sur des usages religieux qui furent d'inestimables bienfaits pour cette époque, par exemple sur celui de ne point faire la guerre en carême, ni pendant la semaine sainte. Il oublie que sans cet usage, sans la trève de Dieu qui avait la même origine, le désir d'honorer les jours pendant lesquels s'était écoulée la Passion de Notre Seigneur, le laboureur, au milieu du chaos des guerres féodales qui renaissaient d'elles-même, n'aurait eu ni le temps, ni la faculté d'ensemencer la terre et de faire la moisson. En général, il n'a pas saisi l'action du catholicisme dans les sociétés modernes, et sur toutes les questions auxquelles la religion est mêlée, ses appréciations étroites ou erronnées le laissent bien en arrière de M. Guizot, dont les appréciations sont généralement si larges et si impartiales. Malgré l'élévation de son intelligence, il lui arrive d'écrire de ces phrases pleines de la superbe des esprits forts, qui ravissaient d'aise les lecteurs de l'opposition de quinze ans, et qui font sourire les lecteurs de notre génération. C'est ainsi qu'après avoir eu recours avec raison aux Vies des Saints pour rétablir l'histoire des premiers siècles, il ajoute : « Les hommes qui les composèrent, il y a treize siècles, dans le seul but d'exalter les vertus religieuses, ne se doutaient pas qu'un jour leurs pieuses légendes seraient les seuls documents capables de constater, aux yeux de la science, l'état du monde romain tourmenté et désolé par ses conquérants. » Il est probable que ces moines, quand bien même ils s'en fussent doutés, n'en auraient pas été plus fiers : ils auraient eu la simplicité de faire passer le culte de Dieu, leur respect pour les saints, et l'édification et l'instruction de leurs frères, avant l'honneur que veulent bien leur faire les savants de l'Institut.

Cette hauteur rationaliste de M. Augustin Thierry ôte un grand charme à son savoir incontestable, celui de la simplicité. Il a l'exigence et les prétentions des chefs d'école. Ainsi il attribue une valeur exagérée à la restauration de certains noms ou de certaines désinences

Digitized by Google

dans les noms des Rois de la première et de la seconde race. Il eut même à ce sujet une polémique assez vive avec Nodier qui, malgré quelques erreurs de détail, avait raison sur le fond de la question. Qu'il eût été plus conforme à la vérité des étymologies tudesques d'écrire Chlodowid au lieu de Clovis, Chlothilde au lieu de Clotilde, Hilpéric au lieu de Chilpéric, Lother au lieu de Clotaire, et même Karle-le-Grand au lieu de Charlemagne, cela est vrai. Jean du Tillet, greffier du Parlement, qui écrivait au seizième siècle le *Recueil des Rois de France*, en avait fait la remarque avant M. Thierry, et il avait essayé, d'après l'orthographe germanique, une restitution des noms des premiers Rois des Francs; Chantereau-Lefebvre tenta une réforme sur ce plan, et Voltaire lui-même, dont M. Thierry oppose l'autorité à Nodier, a écrit, dans son *Essai sur les mœurs*, les phrases suivantes : « Le royaume de Pepin ou Pépin, s'étendait de la Bavière aux Pyrénées et aux Alpes; Karl, son fils, que nous respectons sous le beau nom de Charlemagne, recueillit cette succession tout entière. Pepin avait partagé en mourant ses états entre ses deux enfants, Karloman ou Carloman, et Karl. » Que prouvent ces passages et les arguments apportés par M. Thierry? Que les hommes érudits doivent connaître l'étymologie germanique des noms des deux premières races, et qu'il est même bon d'indiquer dans les histoires, à côté de leur orthographe usuelle, leur orthographe rationelle pour l'instruction des lecteurs. Mais changer le nom de Clovis, Charles Martel ou de Charlemagne dans la langue française, en Chlodowig, Karle-Marteau et Karle-le-Grand, c'est là une prétention inadmissible. En fait de langage, Horace, cet esprit plein de sens et de goût l'a dit, le maître, c'est l'usage[1]. Il n'y a point à raisonner là-dessus, l'usage le veut, tout est dit. Les noms et les mots d'une langue sont entêtés comme des faits.

Une nation ne désapprend point, pour complaire aux scrupules étymologiques des savants, les noms glorieux répétés par tous les échos de sa littérature, et elle ne rebaptise point ses grands hommes. Châteaubriand lui-même, si disposé à faire des sacrifices à l'école historique nouvelle, et qui a adopté en partie les réformes proposées pour les deux premières races, a refusé de livrer à M. Thierry le nom de

[1] L'usage est un tyran dans les langues, et s'il fallait ramener les mots à leur forme rationnelle, on devrait refaire les langues. Prenez par exemple le mot anglais *Coverchief*, dont l'usage a fait *Kerchief*, et qui signifie couvre-chef, et suivez-le dans ses transformations : on en a fait *Handkerchief*, mot à mot, *couvre-chef de main*; puis on a dit *Neckhandkerchief*, mot à mot, *couvre-chef de main pour le cou*; puis encore *Pocket handkerchief*, mot à mot, *couvre-chef de main pour la poche*. L'expression de mouchoir de cou employée dans la langue française n'est guère moins irrationnelle. *Sic volet usus*.

Digitized by Google

Charlemagne, et a demandé grâce pour lui au nom de la gloire[1]. On continuera donc à dire Clovis et non *Chlodowig*, Charlemagne et non *Karle-le-Grand*, les Carlovingiens et non les *Carolingiens*, et nous ajouterons que l'histoire n'y perdra pas grand chose. Ce qui importe, c'est de peindre les hommes sous leurs véritables traits, les choses avec leur véritable aspect, les temps avec leur physionomie réelle. Montrez-nous Clovis et Charlemagne tels qu'ils furent, et laissez-leur leurs noms.

Lorsque M. Augustin Thierry aborde, sous la troisième race, l'histoire des communes, quelques ombres se mêlent aux vives lumières qu'il jette sur ce sujet; il ne pouvait en être autrement. Nous l'avons dit, M. Augustin Thierry est un admirateur passionné du mouvement communal; avec cette puissance d'imagination qui donne un intérêt dramatique à ses récits, mais qui fait quelquefois fléchir l'impartialité naturelle de son jugement, il se transporte dans le temps qu'il raconte, il devient membre de la commune dont il écrit l'histoire. Malheur à qui attaque cette commune ! il est sûr d'être traité en ennemi. Qu'il s'agisse de Reims, de Laon ou de Vézelay, M. Augustin Thierry remplit contre lui, la plume à la main, le devoir communal. On comprend les inconvénients de cette manière d'envisager l'histoire. D'abord, pour donner un caractère plus fier au mouvement communal, M. Thierry atténue involontairement toutes les influences qui lui ont servi d'auxiliaires. Il va sans dire qu'un mouvement de cette nature ne peut se manifester par l'action d'une volonté personnelle, et que M. Thierry est complétement dans la vérité quand il refuse d'admettre que Louis-le-Gros ait été l'auteur de l'émancipation des communes de France. Un Roi, surtout un Roi féodal dont l'autorité directe était circonscrite dans ses Etats propres, n'aurait jamais eu cette puissance. Les communes sortirent donc d'une situation générale; les invasions ayant cessé avec la troisième race, on avait joui d'un peu plus de sécurité, comme le fait remarquer M. Guizot[2]; les intérêts puissants s'étaient créés dans les villes par le commerce renaissant, grâce à cette sécurité. Les croisades, en amenant des relations internationales, avaient favorisé le développement de la richesse publique et privée; en même temps elles avaient rapproché les classes sociales les plus éloignées dans l'unité de la foi, l'égalité du dévouement et la fraternité militaire du péril. A la faveur de ces circonstances propices,

[1] « J'avoue que j'ai été faible à l'égard de Charlemagne, il m'a été impossible de le changer en Karle-le-Grand, excepté en citant le moine de Saint-Gall ; que voulez-vous ? on ne peut rien contre la gloire, quand elle a fait un nom force est de l'adopter. » (CHATEAUBRIAND, *Etudes historiques.*)

[2] Cours d'histoire moderne.

Digitized by Google

ces intérêts nouveaux tendirent à devenir des forces. Pour cela, ceux qui les représentaient dans chaque localité aspirèrent à s'unir; ils furent aidés par l'esprit chrétien renouvelé par les croisades, et qui, en même temps qu'il produisait un besoin de liberté chez les petits, prenait, chez un grand nombre de barons, la forme d'un esprit de libéralité. L'institution royale qui acquérait, à la même époque, de la force, se trouva avoir un intérêt évident à protéger le développement de ce mouvement qui lui promettait des alliés contre l'humeur guerroyante et indépendante des barons. C'est sous l'influence de l'ensemble de ces circonstances, nous le croyons du moins, que s'établirent les communes; c'était un élément nouveau qui prenait sa place dans le monde féodal, une force qui faisait son avénement, parce que son temps était venu, parce qu'elle trouvait des circonstances favorables et d'utiles auxiliaires. M. Augustin Thierry veut que tout se soit passé de vive force et par insurrection; cela est vrai sur certains points, faux sur d'autres. Ici elles s'établirent par la force, là paisiblement et d'un commun accord. Les Rois de France en créèrent quelques-unes, et furent utiles à un grand nombre d'autres comme puissance intermédiaire, intervenant à la charte en qualité de pouvoir garant. C'était là une chose très-considérable et pour la royauté, et pour les communes : sans ce pouvoir tiers-arbitre, il n'y aurait eu pour juge que l'épée. Sans doute, les Rois ne donnèrent pas toujours raison aux communes, mais si les fondateurs des communes n'étaient pas pour M. Augustin Thierry des amis, des alliés, des compères, il comprendrait que les gens des communes n'eurent pas toujours raison. Selon lui, les intérêts des communes étaient toujours ceux de la justice, du droit et de la liberté, jamais les torts n'étaient de leur côté. Quand elles commettent des crimes, il les excuse le plus qu'il peut. La cause communale est la cause populaire, et M. Thierry déplore la décadence de la puissance des communes comme l'agonie de la liberté.

Il y a beaucoup à rabattre sur ces appréciations. D'abord, il faut signaler une grave méprise de M. Augustin Thierry, l'erreur capitale de son système. Il confond la bourgeoisie avec le peuple. Cette méprise fondamentale lui préparait plus tard une déception qu'il ressentit douloureusement. Nous ne dirons pas que l'intérêt bourgeois et l'intérêt populaire étaient contraires, mais ils étaient distincts; si distincts que M. Guizot a fait remarquer avec beaucoup de raison que la bourgeoisie du moyen-âge se montra très-timide dans la revendication de ses priviléges, à cause de la terreur que lui inspiraient les passions démocratiques qui s'agitaient au-dessous d'elle. Les chartes des communes avaient par elles-mêmes quelque chose d'exclusif et de restreint. Elles ne reconnaissaient de droits qu'aux associés, aux jurés, comme on les appelait à cause du serment qu'ils se prêtaient mutuellement. La

Digitized by Google

commune était, au fond, une assurance mutuelle qui laissait en-dehors tous ceux qui n'en faisaient point partie. Elle était donc un privilége, comme la noblesse. C'était un pouvoir nouveau, qui prenait sa place parmi les pouvoirs préexistants, non sans lutter souvent avec eux. On formait, on rompait des alliances avec ce nouvel élément féodal, suivant qu'on avait intérêt à suivre l'une ou l'autre conduite, et cela explique les divergences que signale M. Thierry dans la politique de plusieurs Rois de la troisième race à l'égard de telle ou telle commune. Enfin, comme le fait remarquer avec raison M. Guizot dans son *Cours d'Histoire moderne*, la disparition définitive de l'indépendance presque absolue des grandes communes du moyen-âge, que semble déplorer M. Thierry, était un fait inévitable et désirable. Leur maintien aurait eu pour effet de diviser la France en une foule de petites républiques municipales, qui, la réduisant aux tristes conditions de morcellement qui sont devenues si fatales à l'Italie, eussent opposé un obstacle invincible à l'établissement de l'unité dans le territoire, dans le gouvernement et dans la législation.

Voilà les principales restrictions que la critique doit apporter aux justes éloges souvent donnés aux *Lettres sur l'Histoire de France*. Ces critiques portent autant sur l'époque que sur l'homme. En racontant l'histoire des temps passés, M. Augustin Thierry fut un peu trop l'homme de son temps.

ALFRED NETTEMENT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

VOYAGE AUTOUR DE LA MER MORTE

ET

DANS LES TERRES BIBLIQUES

Par M. DE SAULCY, membre de l'Institut.

—

(*Reproduction et traduction interdites.*)

—

Un intérêt très-vif s'est attaché en tout temps aux explorations géographiques et scientifiques des régions qui furent le berceau de nos institutions religieuses et le théâtre de révolutions familières à toutes les mémoires, grâce à la lecture des livres saints. Dans les derniers temps, l'Angleterre, l'Amérique du Nord et l'Allemagne ont vu paraître sur la Palestine et les contrées adjacentes des travaux approfondis, pleins d'une critique ingénieuse, et qui ont laissé bien loin derrière eux, sous le rapport de l'exactitude et de l'utilité pratique, tout ce que les siècles précédents avaient produit. M. de Saulcy vient à son tour payer la dette de la France, dont l'école érudite et religieuse ne pouvait demeurer étrangère aux efforts faits dans d'autres communions et d'autres langages pour constater la physionomie véritable des contrées qui furent le théâtre d'événements si grands par leurs conséquences, journellement étendues aux dernières limites de l'espace, et dont le retentissement doit se prolonger jusqu'aux dernières limites du temps. Un des mérites principaux de la narration de M. de Saulcy c'est l'empressement généreux avec lequel il met en pleine lumière les mérites de ses devanciers. Défendant ses idées propres avec une verve vigoureuse qui donne à son style nerveux et coloré un attrait singulier, il se complaît à rendre justice, non-seulement au courage, mais au jugement et à la science des voyageurs qui l'ont précédé dans quelques-unes de ses explorations ; il invoque volontiers leur témoignage et se borne à remplir les lacunes qui subsistaient dans leurs découvertes. Ce mérite fait aimer M. de Saulcy. Ce qui dispose à le considérer comme une autorité du premier ordre, c'est sa connaissance

Digitized by Google

approfondie des langues araméennes, depuis l'hébreu et le phénicien, encore si imparfaitement révélé par des inscriptions peu nombreuses, jusqu'à l'arabe vulgaire de la Syrie contemporaine et du *Magreb*. C'est encore l'étude obstinée et patiente qui a rendu si familières à M. de Saulcy toutes les portions de l'Écriture Sainte et tous les témoignages de l'antiquité en matières géographiques, qu'à l'aspect de chaque lieu sa mémoire lui fournit sur-le-champ le passage qui, dans les livres hébreux, grecs et latins, s'y rattache, ou pourrait, par des conjectures plausibles, y être attaché. Cela posé, M. de Saulcy réclame pour sa critique la liberté la plus entière; mais il a d'abord circonscrit religieusement les bornes de la critique : « *In dubiis libertas.* » Trop véritablement docte, en possession d'une réputation trop solidement fondée pour recourir au périlleux attrait du paradoxe afin d'attirer l'attention du vulgaire sur ses tableaux, il ne craint jamais de heurter les opinions reçues, quand elles lui paraissent ne s'être établies que par suite d'un acquiescement indolent du public à des conjectures émises légèrement, mais présentées sous forme dogmatique; et rien de plus commun, surtout en ce qui touche aux terres bibliques. Nous lisons trop peu l'Écriture, et surtout les livres de l'Ancien Testament: on rougit en pensant au nombre déplorablement petit de ceux qui les consultent, je ne dis pas dans l'original hébreu, mais dans la version authentique des Septante; la plupart des hommes s'en tiennent sur ce point, sans comparaison le plus essentiel de l'histoire et de la géographie anciennes, aux notions maigres, superficielles, tronquées et souvent puériles, qu'avant l'âge de la réflexion ils ont puisées dans des abrégés sans saveur et sans intelligence, faits sur des traductions sans précision ni couleur. De là vient qu'en lisant dans le Voyage de M. de Saulcy les résultats d'explorations faites avec une exactitude minutieuse, éclaircie par la comparaison de tous les textes, la discussion de toutes les conjectures et l'analyse de toutes les appellations locales, on croit souvent heurter un paradoxe quand on ne fait que retrouver une vérité, qui redevient incontestable sitôt qu'elle a été remise au jour.

Ces qualités ne sont pas les seules dont M. de Saulcy ait fait preuve dans la publication qui nous occupe: il se montre encore géologue, architecte. Les phénomènes naturels dont il est allé chercher les traces dans les terres classiques offertes à son inspection trouvent en lui un interprète aussi érudit, aussi clairvoyant que les faits historiques dont il indique la trame et dont il esquisse les acteurs. « Le topographe, » disait M. de Buch, ne sait son métier qu'à demi, s'il n'a point acquis » la connaissance de la nature des minéraux dont il décrit la couche » superficielle. Autrement, il ressemble à un sculpteur ignorant l'a- » natomie, et qui de la forme humaine ne connaîtrait que l'épiderme. »

Digitized by Google

Ces connaissances, aussi précieuses que peu communes, M. de Saulcy, formé à l'école féconde qui mérite si bien le titre de Polytechnique, les possède et sait les mettre au service de ses recherches d'érudition; c'est là ce qui donne en particulier beaucoup de poids à l'interprétation, d'ailleurs partout plausible, et souvent lumineuse, qu'il offre des passages de la Genèse relatifs à la destruction des villes de la Pentapole ou Vallée de Sédim, catastrophe qui n'est liée par aucune parole de l'auteur sacré à l'existence du lac Asphaltite[1], quoique l'affaissement des terres minées par l'incendie, à la pointe méridionale de cette masse d'eau salée, ait probablement été suivie de la submersion de ce canton : de cette manière, la prolongation de la Mer Morte, au sud de la presqu'île appelée Liçan[2], serait contemporaine de l'anéantissement de Sodôme. Ce golfe, contigu à la plaine marécageuse de la Sabkah, n'a qu'une profondeur moyenne de quatorze pieds, le quatre-vingt-dixième de celle du bassin principal, dont l'existence remonte sans doute à l'arrangement primordial de la surface présente du globe.

L'ardeur infatigable, la verve à l'épreuve des contrariétés, des souffrances, des périls, la netteté de conception, la précision de vue que M. de Saulcy apportait, et maintint jusqu'au dernier jour dans son exploration des terres bibliques, trouvent leur reflet dans le style de sa narration. Tout y respire une résolution de bonne humeur, quelque chose de militaire dans l'érudition et d'artistique dans l'exposition mathématique des résultats obtenus.

Ces résultats, nous voudrions pouvoir les enregistrer d'une manière intelligible, sans dépasser les limites qui nous sont assignées; mais il est bien difficile, en semblables matières, d'être bref sans obscurité, et l'analyse d'un ouvrage déjà fort serré, fort dégagé d'ornements et d'accessoires, serait d'une intolérable sécheresse. Nous sommes donc forcés d'ébaucher à grands traits.

Partis de Beyrouth, le 13 décembre 1850, M. de Saulcy et ses compagnons se dirigèrent, par la route qui suit le rivage de la Méditerranée, sur Saint-Jean-d'Acre, d'où ils gagnèrent Jérusalem par la voie de l'intérieur des terres, en traversant la Galilée et la Samarie. La narration commence donc par une exploration dans tous ses détails du littoral phénicien, entre l'antique Berothai et la ville plus obscure d'Akko, c'est-à-dire des anciens royaumes de Sidon et de Tyr, à la réserve de leurs portions extrêmes, vers le midi et le nord. Le savant Robinson, à qui M. de Saulcy ne perd pas une occasion de rendre l'hommage le plus flatteur, puisque c'est celui d'un émule et d'un juge, avait précédé sur cette plage notre

[1] Voir cette *Revue*, tome VI, page 78.
[2] El Liçan (la langue).

Digitized by Google

voyageur, qui tantôt confirme et tantôt complète les assertions de son confrère, et fixe d'une manière probablement définitive la géographie de ce canton. M. de Saulcy, pour l'identification des bourgs, villages et ruines désertes, qui se succèdent sur la plage, avec les localités de l'ancienne Phénicie, présente un tableau comparatif des noms et des distances mentionnés dans le Périple de Scylax, Pline l'Ancien, Denys le Périégète, Strabon, les itinéraires d'Antonin et de Bordeaux à Jérusalem, enfin la table de Peutinger, placée par sa date entre les deux témoignages mentionnés les derniers. Il constate l'identité de Heldua avec le moderne Khan-el-Halda, de Porphyrion avec Leontopolis, et de cette ville avec Naby-Younès, de la biblique Sarepta avec Sarfeut, de la station Ornithopolis avec Adloun, de la ville primitive de Tyr (Sour, ou plutôt Zor, Palœtyras) avec Ras-el-Ayn, d'Alexandroscheuœ, limite septentrionale du domaine d'Hérode, avec Eskenderoun, enfin d'Ecdippa avec Ez-Zib. Il a constaté que les monuments du Nar-el-Kelb, longtemps qualifiés de sculptures égyptiennes, sont en réalité des œuvres du ciseau assyrien et des témoignages de la conquête de la Phénicie, vraisemblablement au septième siècle avant notre ère, époque de Tiglat-Pilasar et de Salmanasar. Ces monuments consistent en cadres rectangulaires ciselés dans le roc et contenant jadis des inscriptions qui ont disparu, et en stèles également adhérentes à la face du rocher, celles-ci chargées de figures actuellement frustes, de symboles et de signes cunéiformes, dans lesquels on discerne encore, quoiqu'on ne puisse plus les déchiffrer, des textes ninivites. Ces précieuses attestations monumentales d'événements, qui ont changé la face de l'Asie occidentale, sont au nombre de six, toutes voisines de l'embouchure du Lycus, et à une petite distance au nord de Beyrout.

Entre Acre et Jérusalem, M. de Saulcy retrouve un grand nombre de localités nommées dans le livre de Josué, celui des Juges, les livres des Rois et ceux des Prophètes, comme ayant appartenu aux tribus d'Aser, Zabulon, Issachar, Ephraïm et Benjamin. Il donne une description complète de Nazareth (En-Nasara), où il reçoit l'hospitalité des Franciscains. Il retrouve dans la chaîne d'El-Ledjoun ces montagnes de Megiddo, où Josias périt sous les coups de Pharaon Néchao. Il franchit Naplouse, l'antique Sichem, Béid-Dedjan, peut-être identique avec Beth-Dagon, où les Philistins victorieux clouèrent la tête dépouillée de Saül; décrit la chaîne du Garizim, gravit les pentes des monts de Judée, reconnaît Silo (Séiloun), où le tabernacle séjourna pendant plusieurs générations avant le règne de David, et passe auprès de deux collines, dont l'une porta Bethel, où les simulacres qui constataient le schisme religieux et politique des tribus du nord furent érigés par Jéroboam; l'autre fut Gibea, la ville natale de Saül. Les ruines d'Er-Ram font retrouver ensuite à nos voyageurs la Rama de Benjamin, et

Digitized by Google

le village de Schâfat est construit sur cette éminence, appelée par Josèphe Sapha, où le pontife Yaddous vint au-devant d'Alexandre, conquérant de Tyr et de Gaza, le vit adorer le nom de Jéhova, et reçut sa promesse d'épargner Jérusalem.

Entrés dans la ville sainte (les Arabes ne la nomment qu'El-Qods, et tel est le sens de ce mot), M. de Saulcy et ses compagnons ne s'occupent cette fois que des préparatifs de leur voyage autour de la Mer Morte. Repartis le 24 décembre, ils trouvent à Mar-Elias le plateau sur lequel Pompée établit son camp, quand il donna le sceptre de Palestine au vassal de la République, Hircan. Ils visitent Bethléem, à qui M. de Saulcy rend son vrai nom de toutes les époques, Béit-Helm (maison du pain); ensuite, pourvus d'une escorte suffisante, ils se dirigent vers le sud-est. Les lieux désignés par la tradition réelle ou supposée, comme ayant été, autour de Bethléem, consacrés par quelques-uns des touchants épisodes de la nativité et de l'enfance du Sauveur sont indiqués en passant. Les puits de David (Biar-Daoud), tout voisins de la caverne d'Adoulam, rappellent les actions les plus aventureuses de la carrière militaire du Roi qui fit du peuple israélite l'armée tout à la fois la plus enthousiaste et la plus disciplinée de l'Asie occidentale, qualités qui expliquent l'étendue des conquêtes de David, mais qui disparurent avant la fin du règne de son successeur. Dans le ravin du torrent habituellement desséché de Kedron, le monastère grec de Mar-Elias répond à l'une des retraites que, dans le désert de Judée, avaient peuplées les inoffensifs et ascétiques Esséniens. A Qalâat-el-Mardeh, entre des montagnes déchirées qui tombent précipitamment vers la Mer Morte, les Arabes ont distinctement conservé le souvenir des gigantesques enfants d'Anak. Enfin, nos voyageurs touchent le bord de la Mer Morte. « Il n'y a certainement, » sur la surface du monde connu, dit un des naturalistes les plus émi- » nents de notre époque, aucun trait plus surprenant et plus difficile » à expliquer que cette longue et profonde fissure, laquelle, ayant déjà » au lac de Tiberias 630 pieds au-dessous du niveau de la Méditerranée, » descend à 1300 pieds dans le bassin élargi de la Mer Morte. » Dès leurs premiers pas le long de cette plage encadrée entre des falaises escarpées, M. de Saulcy constate que des volées d'oiseaux s'abattent sur la Mer Morte et plongent dans ses eaux; celles-ci ne nourrissent, il est vrai, point de poissons, mais l'entomologie et même la faune de ses bords sont assez riches. L'existence de miasmes méphitiques qui s'exhaleraient de sa surface n'est qu'une fable. L'eau de cette mer n'est ni plus lourde, ni plus salée que celle du grand lac de Deseret auquel touche, dans l'Amérique occidentale, la cité florissante des Mormons.

« Si la terre est un manuscrit, » a dit M. Élie de Beaumont, « les

Digitized by Google

» montagnes en sont les lettres capitales : » cette expression pittoresque revient en mémoire quand on lit la description animée, quoique brève, que M. de Saulcy trace des montagnes de Canâan et de Moab, séparées par le bassin du lac Asphaltite, où elles projettent leur image vive et tranchée. Cheminant tantôt le long, et tantôt seulement à portée de la plage aride et déserte, et trouvant un oasis de la plus belle végétation partout où un courant d'eau douce vient se décharger dans la mer, nos voyageurs reconnaissent une série de cratères d'explosions qui rendent compte de la nature volcanique de tout ce district. De plateaux en plateaux, de ravins en ravins, avec des fatigues prodigieuses ils atteignent la source abondante d'Aïn Djedy, le Hasasoun Tamar des Amorrhéens, l'Engaddi de notre Vulgate. A la place de la pomme fabuleuse de Sodome, M. de Saulcy trouve en abondance, dans cet oasis, le fruit de l'asclepias procera et celui du solanum melongena, qui peuvent être identifiés avec ce qu'a de réel la production dont les romanciers et les moralistes ont tiré d'éloquentes comparaisons. Puis vient, au milieu d'un canton tout déchiré par des éruptions, tout hérissé de déjections volcaniques, la cîme de Sebbeh, qui porte les ruines de Masada. L'expédition américaine, commandée par le capitaine Lynch, les avait reconnues avant nos compatriotes; M. de Saulcy en a levé le plan et tracé la description la plus minutieusement exacte, de même qu'il a raconté, avec une éloquence digne de cet héroïque et sombre sujet, la catastrophe qui ensevelit sous les ruines de Masada, après la destruction de Jérusalem par Titus, les derniers des fanatiques défenseurs de l'indépendance juive.

Un autre des forts construits par Hérode-le-Grand, pour la protection de sa frontière du sud-est, a laissé des ruines considérables que nos voyageurs explorent au ravin de Qalaat Embarrheg : c'est vraisemblablement Thamara. Continuant leur marche au midi, M. de Saulcy et ses compagnons rencontrent les salines qui portent, chez les Arabes par qui elles sont exploitées, le nom de Djebel Sdoum, et sur le bord même de la mer, les premiers vestiges d'une ville ruinée dans laquelle, appuyée par la tradition très-positive des Aborigènes, ils n'hésitent point à placer Sodome, l'une des quatre villes maudites, qui périrent par la conflagration du sol sur lequel elles étaient bâties. Les Arabes donnent aux débris de Sodome le nom très-significatif de Redjom el Mezorrhel, « le monceau de pierres bouleversées. »

Le second volume du Voyage contient une dissertation lumineuse sur l'emplacement de Sodome, tel qu'il est indiqué dans tous les témoignages de l'antiquité; M. de Saulcy prouve d'une manière irrécusable que cette ville, et généralement celles de la vallée de Sédim (constituant la Pentapolis des Septante), étaient sur la rive occidentale de la Mer-Morte, à la réserve de Séboïm, bâtie à l'orient de cette même

Digitized by Google

mer, et au pied des montagnes de Moab; il montre aussi, avec une grande lucidité, que tous les passages de l'Écriture, qui se rapportent à la catastrophe des quatre cités (Zoar seule fut épargnée), font allusion à une subversion, à une combustion, qui détruisit jusqu'à la végétation de ces lieux, à « une fumée semblable à celle d'une four» naise, » et jamais à une submersion, à un épanchement des eaux du Jourdain, à l'intervention, quelle qu'elle soit, des eaux de la Mer-Morte.

« On peut encore, » écrit Josèphe, « voir dans la Sodomitide *les* » *ombres* de villes brûlées par la foudre; » et ce sont effectivement bien des ombres que ces vestiges calcinés, confus, mais vastes et presque sans interruption dans le pourtour des vieilles enceintes, que M. de Saulcy et ses compagnons ont reconnus et dessinés aux lieux où furent Sodome, Zoar, presque contiguë à cette grande ville, Adama, Séboïm et Gomorrhe. Nous ne pourrions que diminuer, en tentant de resserrer l'argumentation nerveuse et pressante de notre voyageur, l'impression que les lecteurs impartiaux recevront de la justesse des conjectures qu'il énonce, en les appuyant par la citation *in extenso* de tous les textes consultés par lui.

Contournant les bases de la montagne de sel gemme, haute d'une centaine de mètres, grise avec des taches vertes et rouges, et qui garde le nom de Djebel Sdoum, nos voyageurs entrent dans le Sabkhah, plaine marécageuse et en partie boisée, qui s'étend au sud de la Mer-Morte, et qu'il faut traverser pour gagner en ligne droite, quand on part de la Judée, soit l'Idumée orientale, soit la Moabitide, comme firent les Rois d'Israël et de Juda, dans plusieurs de leurs expéditions. De nombreux cours d'eau arrosent cette plaine; ils découlent de la ligne de faîte qui, traversant l'Arabie Pétrée, sépare le bassin de la Mer-Rouge de la dépression intérieure dont la Mer-Morte remplit le fond. La forêt du Rhôr Safieh franchie, avec des peines infinies, nos voyageurs campent au milieu d'une végétation des tropiques; ils abordent ensuite le massif des montagnes de Moab, qui dominent le côté oriental de la Mer-Morte. En-Némaïréh leur fait reconnaître la première des bourgades de la Moabitide, mentionnées dans l'antiquité, Nemirim ou Benambrium; M. de Saulcy pense qu'elle était construite sur l'emplacement de Séboïm: un cratère de volcan, encore béant au-dessus des ruines, appuie cette conjecture.

La presqu'île d'El-Liçan, dont nos voyageurs touchent l'extrémité occidentale, est mentionnée dans le livre de Josué, comme « la langue, » à l'extrémité de la Mer-Salée. »

Une fois engagés dans les ravines qui sillonnent le flanc occidental du plateau de la Moabitide, et parvenus au sommet de cette haute plaine, M. de Saulcy et ses compagnons rencontrent presque à chaque

Digitized by Google

pas des ruines qui montrent à quel point vraiment prodigieux était parvenue la population de cette région dans les temps antiques. Toute cette exploration de la Moabitide, par M. de Saulcy, peut être considérée comme un chef-d'œuvre de patience, d'exactitude et de sagacité ; il en est résulté une monographie complète d'une région qui joue un rôle considérable dans l'Écriture, et qui réduite maintenant à une poignée d'habitants, d'Arabes sédentaires et Syriens du rite grec, forme, sous le nom de district de Kérak, une des portions les plus insignifiantes du pachalik de Damas[1].

Le torrent (Ouad) de Kérak arrose et fertilise le Rhôr el Mezrâah. C'est le Sared de l'Écriture. L'Oued el Mondjeb, cours d'eau plus considérable, répond à l'Arnon, qui formait au nord, et même en partie à l'est, la limite de Moab. Près d'une nécropole, où les Arabes chrétiens venaient d'accomplir les rites de la sépulture, nos voyageurs trouvent une enceinte où, sur l'emplacement d'un temple moabite, fut implanté un temple romain, puis une église chrétienne, reconstruite dans le style ogival par les croisés, et enfin un oratoire musulman,— symbole expressif des révolutions qui ont changé si souvent, et toujours avec une effusion si cruelle de sang humain, la face de ces régions. Un bas-relief mabite, œuvre d'art précieuse à cause de son extrême rareté, et où l'on aperçoit l'influence de l'école ninivite (ou phénicienne, — il n'y avait probablement entre l'une et l'autre aucune différence essentielle), récompense plus loin la persévérante curiosité de nos voyageurs. Enfin, ils s'arrêtent à Kérak, chef-lieu du district qui comprend toute la Moabitide. C'est le Kir Moab de l'Écriture, le Charac Moba des géographes grecs, le Krak des croisés, très-différent, d'ailleurs, d'un autre château du même nom, appelé en langue franque Montréal, et qui avait succédé à l'antique Petra.

Les voies qui aboutissaient à Kir Moab étaient pavées, et bordées par des allées de pierres dressées, dont beaucoup restent encore debout. Un magnifique temple tétrastyle, du temps des Antonins, subsiste en ruines auprès du hameau de Béit el Kerm. Kérak lui-même, bâti sur un piton absolument isolé, renferme environ sept cents Arabes chrétiens; la population musulmane, beaucoup plus nombreuse, a cruellement souffert d'une expédition d'Ibrahim-Pacha. Ce château est l'œuvre du sultan des Mamlouks bahrites, Bélbars, qui reprit ce pays aux Francs, et régna de l'année 1260 à l'année 1277.

En quittant ce lieu désolé, nos voyageurs descendent précipitamment vers le Rhôr, c'est-à-dire la plaine chaude, marécageuse et boi-

[1] La Palestine à l'Orient du Jourdain, et la portion adjacente de l'Arabie Pétrée, sont partagées en sept districts, qui dépendent de l'Eyalêt, ou gouvernement supérieur de Damas.

Digitized by Google

sée qui achève, au sud de la mer Morte, la singulière dépression du sol dont la partie supérieure est arrosée par le Jourdain. Ils franchissent, avec plus de peine et de dangers encore que la première fois, les torrents de la Sabhkah, et ses fossés remplis d'une vase glissante; ils atteignent enfin les ruines de Zoar (Kharbet Zouerah et Tattah). Le nom primitif de cette ville était Belàa. Zoar signifie simplement « la moindre. » Lors de la conflagration de la vallée de Sédim, cette ville seule fut épargnée. Mais elle tenait de si près à Sodome que Loth n'osa point y demeurer: effectivement les ruines de Zouera ne sont qu'à moins d'une heure de marche au sud du Djebel Sdoum. Quant à Loth et aux événements qui rattachèrent à la catastrophe de la Pentapole la naissance des nations sœurs d'Ammon et de Moab, les Arabes en sont, de nos jours, tellement préoccupés que Bahr Lout (mer de Loth) est le seul nom qu'ils donnent au lac Asphaltite.

En quittant la gorge désolée de l'Ouad ez Zouera, dont il décrit soigneusement les ruines littéralement calcinées, M. de Saulcy retrouve le singulier végétal hygrométrique dont les croisés ont, sur leurs écussons, fait la classique et énigmatique « rose de Jéricho »; elle diffère du Kaff Maryam (anastatica hierichuntica), laquelle possède à un degré fort inférieur la propriété de revivre (c'est-à-dire de se rouvrir) quand elle est plongée dans l'eau. Marchant à l'ouest pour gagner Hébron, au milieu du chaos volcanique de l'Ouad et Thaemeh, il retrouve les ruines d'Adama. Quoique la contrée soit déserte, les Arabes, qui gardent par tradition la connaissance d'un centre de population jadis existant entre ces rochers frappés de stérité, nomment ce site « le Marché », Souq et Thaemeh.

Aux ruines de Kharbet-Esded, M. de Saulcy entre sur l'ancien lot de la tribu de Siméon; bientôt après, il pénètre dans ce qui fut la portion fertile du territoire de Juda.

Le souvenir d'Abraham remplit encore, pour les Arabes, la ville de Hébron, qu'ils nomment uniquement El-Khalil (le choisi, le chéri), sous-entendu par Allah[1]. C'est le chef-lieu d'un des cinq districts du pachalik de Jérusalem. Traversant à la hâte ce que l'Écriture nomme la plaine, et ce qui est en réalité le plateau fort élevé de Juda, nos voyageurs rentrent dans la cité sainte, dont M. de Saulcy donne l'exploration la plus complète, sous le point de vue des antiquités judaïques, grecques et romaines, qu'il soit possible de souhaiter. Mais avant d'aborder cette tâche, nos voyageurs voulurent compléter leur topographie de la Mer Morte par l'étude de la portion nord-ouest de son

[1] C'est le Kiriath-Arbâ des Chananéens et le Saint-Abraham des Croisés, comme Silo fut pour eux le Saint-Samuel. Hébron était compris dans la grande seigneurie de Mont-Royal.

Digitized by Google

littoral. Ils franchissent le Kedron, dont la rive gauche est plantée d'oliviers à qui M. de Saulcy assignerait volontiers plus de dix-neuf siècles d'existence, traversent la nécropole juive, dont les pierres tumulaires entassées donnent au sol qu'elles couvrent « l'aspect d'un véritable pavé de géants ». El-Aazarieh tire son nom moderne de la résurrection de Lazare : c'est Béthanie, le nom le plus touchant de l'histoire évangélique. Au Khan-el-Ahmar, M. de Saulcy trouve la Tour Rouge d'un itinéraire aussi curieux que peu connu, écrit au quatorzième siècle par quatre gentilshommes de Metz. La pente orientale du plateau de Juda, près de la naissance du torrent appelé Nahr-el-Kelt, le Keritz du livre des Rois, ressemble aux gorges les plus sévères des Pyrénées. Er-Riha, misérable hameau avec une tour de garde occupée par une dixaine de cavaliers turcs, répond au site de Jéricho, et l'Ayn-es-Soulthan est la fontaine d'Élysée. Le Qasr-Hadjlah, un peu au nord de la ville, était, au temps des pèlerins lorrains que nous venons de citer, le monastère fortifié de Saint-Jean. Béit-Hadjla était au nombre des villes de la tribu de Benjamin. Tout près de là, le Jourdain achève sa course. Entre la pointe méridionale du lac de Tibérias et l'extrémité nord de la Mer Morte, la distance n'est que de vingt-cinq lieues en ligne droite; mais les détours que fait le fleuve quadruplent au moins son parcours; il a 670 pieds de pente et seize « rapides » principaux, au dire de l'expédition américaine qui l'a descendu dans deux bateaux de cuivre, avant de relever le tour des rives du grand lac. « Rien de plus riant à cette embouchure que la rive, plantée d'arbres » magnifiques et formée par une prairie couverte de fleurs. La berge » est à pic, et l'eau, ombragée par les saules, jaune comme celle du » Tibre. De charmants îlots, couverts d'une végétation abondante, » encombrent le lit de la rivière. » Descendant au sud, à travers la zone plate que les Arabes nomment Rhôr, aussi bien que la vallée du Jourdain, dont elle est effectivement le prolongement, M. de Saulcy rencontre et décrit un îlôt couvert de décombres et désigné sous le nom de Redjom-Lout (le monceau de Loth). Il passe le torrent appelé Ouad Goumran, et trouve dans ce nom une indication du voisinage de Gomorrhe, dont, en effet, il croit reconnaitre les ruines, considérables encore, au lieu dit Kharbet-el-Yahoud. « Ce sont des ar» rasements de murailles cyclopéennes, formés d'énormes blocs non » taillés, d'un mètre d'épaisseur. » Plusieurs pavillons, plusieurs enceintes distinctes reparaissent dans ce lieu à l'œil exercé de l'observateur. La cinquième des villes de la Pentapole se trouverait ainsi déterminée, et l'ensemble des ruines de cet étrange pays se trouve ainsi décrit avec les attributions suivantes :

Rive occidentale de la Mer Morte : au nord, Gomorrhe; au centre et un peu en arrière, Adama; au sud, Sodôme; à la pointe sud, Zoar.

Digitized by Google

Rive orientale et spécialement sud-est de la Mer Morte : Seboïm.

Les ruines de Gomorrhe occupent une place vraiment énorme, s'il faut attribuer à cette ville ces décombres, fort caractérisés, comme vestiges d'édifices antiques, que M. de Saulcy découvre à Kharbet-Techkah et à Kharbet-Goumran. Ces ruines se prolongent sans interruption sur une étendue d'une lieue et demie, au-dessous d'un cirque de volcans, et séparées par la Mer Morte du Djebel-Atarous, que M. de Saulcy identifie avec le Mont-Nebo, du haut duquel Moïse jeta ses derniers regards sur la terre promise.

Les musulmans croient que le tombeau de Moïse est renfermé dans l'édifice qu'ils nomment Naby-Mousa, et que M. de Saulcy a vu (mais n'a pu visiter) sur sa route, au retour de Jéricho vers Jérusalem. Des fakirs hindous occupent le sanctuaire actuel, dont on ne saurait indiquer le nom antique, et qui semble identique avec une des places que Pompée réduisit après s'être rendu maître de Jérusalem. Quant au lieu où l'auteur sacré (probablement Josué) place la dernière scène de la vie du législateur des Hébreux, M. de Saulcy discute de la manière la plus approfondie l'opinion commune, qui place cette montagne à l'orient du Jourdain, dans le territoire, ou plutôt sur les confins de Moab, entre les torrents d'Arnon et de Yabbok. Le nom antique est Phasgo ou Fesgah, et Nebo ou Nabou en désigne la pointe. Il semble maintenant prouvé que ce même nom : Fesgah, s'appliquait à une autre montagne, dominant la Mer Morte sur la rive occidentale, et la plaine de Jéricho. C'est le Ras-el-Fechkah des Arabes modernes, « véritable redan, qui se prolonge fort en avant de la chaîne cananéenne. »

Le chemin peu fréquenté qui reconduit nos voyageurs à Jérusalem leur fait rencontrer au lieu dit, el Melaêb, les ruines de Belmen ou Baalmain, ville forte, nommée au livre de Judith.

« Dans l'étude archéologique de la cité sainte, l'enceinte du temple, » érigé par Salomon, avait droit à la place d'honneur ». M. de Saulcy, dans ce lieu et dans tous les autres où il a retrouvé des vestiges de constructions antérieures à la destruction de Jérusalem par les Babyloniens, se sert pour désigner les œuvres appartenant à la période des Rois indigènes de Juda, des termes : Appareil salomonien. La *destruction* ainsi qualifiée dans les livres sacrés, ne fut point absolue : les vainqueurs ne firent qu'abattre les créneaux, brûler les portes, arracher les toits, raser les créneaux, pratiquer de larges brèches dans les enceintes ; ils abandonnèrent leur proie après l'avoir démantelée et dépouillée ; aussi, malgré les catastrophes successives qui ont tant de fois bouleversé et renouvelé la physionomie de Jérusalem, les fragments des constructions primitives se retrouvent en quantité considérable, au-dessous des murs modernes, dans les cours des maisons,

Digitized by Google

entre les jardins. Ils consistent en assises régulières de belles et grandes pierres parfaitement équarrées, mais en bossage, c'est-à-dire, offrant une bande lisse qui encadre les joints.

C'est à Hérode que M. de Saulcy attribue la Porte dorée, « les Portes oires » des croisés. A cette occasion, M. de Saulcy, toujours empressé de rendre hommage à ceux de ses devanciers dont il a pu constater le zèle et l'exactitude accorde à l'ouvrage de M. Williams (*The Holy City*), les éloges dont il se plaît à combler l'œuvre du docteur Robinson.

D'espace en espace, les constructions « hérodiennes », qu'il n'est pas possible de distinguer strictement de celles de l'époque romaine, remplacent ou continuent les travaux imités des antiques Rois de Juda. Ailleurs, le travail des architectes de Justinien, qui fit bâtir une église de Sainte-Marie, sur l'emplacement choisi par les Khalifes pour y bâtir leur mosquée d'el Aksa, reparaît manifeste; la base d'une statue d'Antonin-le-Pieux, avec une inscription latine, copiée par M. de Saulcy, a été encastrée dans cette maçonnerie.

Le pont qui traversait le vallon, appelé Tyropœon par les Grecs, et séparant la colline de Sion de celle de Moriah, dont le prolongement méridional était Ophel, a laissé des vestiges vraiment magnifiques; M. de Saulcy a eu le bonheur d'en donner le premier une description complète et intelligible, laquelle équivaut à une restauration écrite du monument. Celui-ci prouve à quel point de perfection l'art architectonique était parvenu à Jérusalem, dès le commencement du neuvième siècle avant notre ère, sous la direction des maître phéniciens.

« Tous les escarpements qui sont au pied des murs oriental et occidental du Haram [1] sont aujourd'hui recouverts d'une couche épaisse de remblais, dans laquelle fourmillent les médailles juives et romaines, aussi bien que les cubes de mosaïques noire, blanche et rouge ». Cette mosaïque, selon M. de Saulcy, appartenait incontestablement au pavé des portiques du temple, et cela dès l'époque primitive de ce monument.

Au sujet des tombeaux taillés dans le roc, à quinze cents pieds des murailles, droit au nord de Jérusalem, et que les Musulmans indigènes appellent Qbour el Molouk, « sépulcres des Rois », M. de Saulcy a soutenu, comme chacun sait, une polémique fort animée, dans laquelle il a dépensé des trésors de verve et d'érudition. Il s'est efforcé d'établir que ces hypogées, dont il donne la description exacte jusqu'à la minutie, ont bien effectivement servi de sépulture à David et à tous les Rois issus de sa race, à l'exception de ceux dont l'Ecriture constate

[1] El Harâm et le Chérif, enceinte sacrée pour les Musulmans; elle embrasse la mosquée d'Omar et celle qu'on nomme el Aksa, toutes deux bâties sur l'emplacement du temple de Salomon.

Digitized by Google

que les restes n'ont pu être réunis à ceux de leurs pères. Un couvercle de sarcophage, déposé maintenant au Louvre, existait seul débris des anciennes caves funéraires dans la salle sépulcrale du fond. Le travail de ce curieux morceau a de l'affinité avec celui des plus anciens fragments de sculpture ninivite qui viennent de reparaître au jour.

M. de Saulcy s'attache à réfuter (victorieusement selon nous) les opinions divergentes qui font des Qbour el Molouk soit le tombeau de famille des premiers Asmonéens (celui-ci était à Modin ou Modeim, bourg fort éloigné de Jérusalem), soit ceux d'Alexandre Jannœus et des princes qui lui succédèrent (ceux-là étaient à la porte même de la seconde enceinte, dans la grotte aujourd'hui mutilée qu'on appelle de Jérémie), soit enfin celui d'Hélène, Reine d'Adiabéne et de son fils Izates : ce dernier touchait à la tour Pséphina, à l'angle nord-ouest de la ville. Quant au monument d'Hérode, il était plus au fond, au sommet de la vallée de Gihon et près de l'étang de Maurillah. M. de Saulcy donne le relevé exact des monarques de Juda, qui depuis David furent, selon l'expression consacrée dans les saintes Ecritures, « couchés auprès de leurs pères et ensevelis dans la ville de David ». Ce terme : « dans la ville » doit-il être pris dans le sens littéral ? M. de Saulcy soutient l'opinion contraire; en effet, la loi de Moïse interdisait de la manière la plus formelle d'établir les sépultures dans l'enceinte des murailles, au milieu des habitations. Les « nécropoles de Jérusalem » s'entendent des cimetières communs, et des monuments de famille, situés autour et à proximité de la cité.

Il y eut en tout, selon le livre des Rois et les Paralipomènes (ou chroniques), onze monarques déposés dans les tombes royales, à commencer par David et à finir par Josias. On fit le même honneur aux restes du grand prêtre Joad.

L'objection principale qu'on élève contre l'attribution faite par M. de Saulcy de l'hypogée des Qbour el Molouk s'appuie sur la tradition *musulmane* qui place le sépulcre de David dans la mosquée de Naby Daoud, sur la montagne de Sion. Cette mosquée occupe l'emplacement de l'église bâtie sur les fondements de la maison où l'on croyait, au quatrième siècle, que la Sainte-Cène avait été célébrée. Mais comment admettre qu'au mépris du texte le plus clair et le plus religieusement respecté des lois mosaïques, l'enceinte de Sion eût été profanée, frappée d'une impureté légale permanente, par l'érection d'une tombe en ce lieu!

Une autre objection, à notre sens beaucoup plus spécieuse, dérive du caractère des ornements architectoniques des Qbour el Molouk. En effet, la frise ciselée sur le rocher dans lequel est taillé le vestibule de cette hypogée offre des triglyphes, des patères, et une corniche où l'on retrouve l'élégance des moulures grecques. M. de Saulcy n'est nulle-

Digitized by Google

ment ébranlé par cette ressemblance. Il pense, avec d'autres critiques (et cette opinion reçoit chaque jour un nouveau degré de vraisemblance par l'élucidation des monuments ninivites), il croit que le chapiteau ionique, le couronnement d'antéfixes et les prétendues patères, représentation en réalité des boucliers appendus aux murailles, les triglyphes enfin, sont des ornements venus, les uns des Egyptiens, les autres des Assyriens, aux Phéniciens, lesquels en ont fait part aux Hébreux, et les ont, beaucoup plus tard, transmis aux Hellènes. Or, les architectes de David et de Salomon venaient de Tyr; le témoignage de l'Ecriture est formel sur ce point.

Nous ne pouvons qu'indiquer, en nous hâtant vers la conclusion de notre travail, l'exploration ingénieuse et fidèle que M. de Saulcy et ses compagnons, M. l'abbé Michon et M. Edouard Delessert, firent de l'excavation curieuse, désignée sous le nom de Tombeau des Prophètes (Qbour el Aubia); du tombeau d'Absalon, dont nous avons la description détaillée, et dont le style bizarrement compliqué met à la torture le génie interprétatif des antiquaires (le Pèlerin de Bordeaux, qui écrivait l'an 333, fait de ce mausolée le « monolithe » du Roi Ezékhias); du tombeau vaguement appelé de Josaphat; de celui qu'on attribue à saint Jacques et que les Musulmans nomment Divan de Pharaon; enfin du mausolée que les chrétiens s'accordent avec les Juifs pour appeler de Zacharie, tandis que les Musulmans en font le tombeau de la femme de Pharaon. Le Pèlerin de Bordeaux en fait la tombe d'Isaïe. L'étrange monolithe de Siloam occupe ensuite nos voyageurs; ils inclinent à y retrouver le sacellum que la fille du Pharaon, première épouse de Salomon, put obtenir la permission d'ériger hors de l'enceinte de la cité de David; une semblable complaisance fit conniver Salomon (Livre des Rois, l. XI) au culte idolâtrique de Kamous, de Melkom, d'Astaroth et de Moloch.

Les inscriptions funéraires, encore lisibles dans la vallée de Hinnom et les autres nécropoles voisines de Jérusalem, sont relevées soigneusement par notre auteur, quand elles ont une valeur historique. Il s'en trouve de grecques qui sont antérieures à la diffusion du christianisme, et d'autres, dans la même langue, qui appartiennent à des croisés, entre autres à « Thekla, fille de Marulfe, de nation germanique ».

Le tombeau des juges, Qbour el Qodhâ, semble à M. de Saulcy appartenir à l'époque antérieure à la prise de Jérusalem par les Babyloniens. Cette excavation, la plus grande de toutes celles qui s'ouvrent sur la vallée de Josaphat, contient soixante places, destinées à recevoir des corps. Elle paraît avoir reçu ceux de magistrats suprêmes, dont les fonctions n'étaient point héréditaires.

Les fontaines ou piscines, c'est-à-dire citernes publiques, de Jéru-

Digitized by Google

salem antique, ont attiré l'attention toute particulière de nos voyageurs. Ce chapitre, rempli de renseignements détaillés avec une précision mathématique, jette beaucoup de clarté sur quelques passages de l'histoire évangélique, où il ne se rencontre pas un épisode qui ne soit de l'intérêt le plus touchant comme le plus vénérable.

Vient ensuite une investigation complète des portes de la cité antique, rapprochées des issues de la ville moderne. Les alentours de la Jérusalem des croisades sont explorés aussi avec une affection toute spéciale. Le « lai des Germains », ou réservoir des Allemands, dont il est question dans le cartulaire du Saint Sépulcre, se trouve, par suite de ces recherches, identifié avec le Birket es Soulthan, dont le nom moderne est la traduction fidèle de la Piscine du Roi, nommé dans Isaïe et ailleurs. Les Piscines jumelles de l'Evangile selon saint Jean étaient en communication par des arcades voûtées que décrit M. de Saulcy. L'une d'elle, Bethesda, « la Probatique », a subsisté jusqu'à nous. L'autre, Strouthion, a été comblée par la ruine de la tour Antonia, dont les soldats de Titus firent crouler la maçonnerie en dehors de cette forteresse, au pied de laquelle les deux réservoirs avaient été rétablis par Hérode-le-Grand.

L'éboulement fortuit du revêtement moderne de l'arcade appelée l'*Ecce Homo* a fait reconnaître une porte toute romaine, datant du haut empire et qui appartenait, selon toute apparence, à la demeure officielle des gouverneurs envoyés par César dans la métropole frémissante du peuple juif.

Le 21 février 1851, nos voyageurs reprirent, par une route en très-grande partie nouvelle, leur marche vers Beirout. Ils s'arrêtèrent d'abord à Béitin, l'ancien Beit el, apppelé Louz avant la vision mystique que le père du peuple israéiite eut dans ce lieu. Naplouse fut, cette fois, examinée dans tous ses détails, ainsi que Sebastieh, qui a pris la place de Samarie; le nom hébreu de cette ville, Schomron, vient de reparaître dans les inscriptions commémoratives des triomphes des rois ninivites. M. de Saulcy y trouve une église, bâtie par les croisés, d'un gothique élégant du douzième siècle. Une belle colonnade dorique demeure debout en grande partie sur l'acropole, dont la situation est admirable. Comme capitale du royaume d'Israël, Samarie, « la ville » de Samer », succédait à Tirsah; Omré, sixième Roi, la fortifia pour y faire sa demeure; Salmanasar la détruisit, et Gabinius la releva de ses ruines. Auguste en fit, ainsi que de la contrée adjacente, don à Hérode, qui, par flatterie, la nomma Sebaste, traduction grecque d'Augusta. Naplouse est, comme l'on sait, l'antique Sichem. Le mont Garizim domine cette ville, du côté du midi. M. de Saulcy y trouva les ruines encore fort considérables du temple des Samaritains. Il les décrit avec une extrême exactitude. Les murailles sont construites en

Digitized by Google

blocs du plus bel appareil; le plan général se rapprochait beaucoup de celui du temple de Jérusalem, auquel l'édifice samaritain devait ne pas céder beaucoup en magnificence. Plus haut nos voyageurs découvrirent encore la Haraquah, littéralement la place de l'holocauste, composée de dix blocs de pierre, non taillée, plate-forme que Jéroboam établit pour y brûler les victimes; le nombre des pierres est emblématique de celui des tribus : car, dans le principe, du moins, entre les tribus qui avaient en Palestine une existence territoriale [1], deux seules sur douze demeurèrent dans l'obéissance de la maison de David [2]. Le temple de Garizim n'eut que deux siècles de durée; Jean Hyrcan le fit renverser; Sanaballéte l'avait érigé, vers 332, sur l'autorisation d'Alexandre. Le saint des saints y avait une forme octogone; Hyrcan, qui l'avait trouvé profané par l'introduction d'une statue de Jupiter Hellénien, ne voulut pas qu'il y demeurât pierre sur pierre.

Djebaâ qui, dans l'itinéraire de nos voyageurs, suit immédiatement Naplouse, et où subsistent beaucoup de ruines, figure dans la carte de Kiepert comme Gaba, ville du territoire de la demi-tribu de Manassé, en-deçà du Jourdain.

Zéragu est incontestablement la Jezraël de la Bible, ville principale d'Issachar, attribuée, plus tard, tantôt à la Samarie, tantôt à la Galilée. Là s'accomplit la tragédie de la mort de Jezabel et de la destruction finale de la maison d'Akhab. Les croisés appelèrent cette ville Castrum Parvum Gerinum. Le Djébel ed Dahy ou Petit Hermon, mentionné dans deux des psaumes [3], et très-distinct du véritable Hermon, touche à Jezraël et à la cime bien glorieuse du Thabor. Nazareth fut la station suivante, ville dont l'existence est, pour ainsi dire, toute évangélique, et dont il n'est pas fait mention une seule fois dans l'ancien Testament. Le nom de Nazaréens, par lequel dans tout l'Orient on désigne les chrétiens, dérive uniquement de Nazareth. La secte, ou plutôt l'observance judaïque qui figure dans l'ancien Testament, dont il est question dans Josèphe et dans les Actes des Apôtres, sous le nom de Vœu des Nazaréens, n'a certainement avec la ville galiléenne où le Sauveur passa sa jeunesse qu'une ressemblance fortuite de son.

Kafr Kenna, village au milieu d'une charmante vallée, est la Cana de l'Evangile, selon M. de Saulcy, qui diffère sur ce point d'opinion avec le Dr Robinson. Celui-ci cherche Cana dans le village de Cana el Djalil. Un passage de saint Jérôme pourrait concilier, jusqu'à un cer-

[1] C'est-à-dire à l'exclusion des Lévites.

[2] Les Rois de Juda parvinrent plus tard à demeurer maîtres du territoire de Siméon et d'une partie de celui de Dan, mais ils perdirent la lisière septentrionale du territoire de Benjamin.

[3] Ps. LXXXIX. Ailleurs, la Vulgate traduit l'expression de Petit Hermon par les mots « Hermonim a monte modico. »

Digitized by Google

tain point, les deux opinions différentes : le vénérable commentateur affirme qu'il y avait deux Cana. Kafr Kenna serait la petite. Ce village a pour lui la tradition locale non interrompue et la proximité plus grande de Nazareth.

Ech Chedjara est un misérable village sur le champ de la bataille que Bonaparte, vainqueur des Turcs, le 16 avril 1799, voulut appeler journée du Mont Thabor. La plaine de Hattin fut le théâtre d'une action bien plus considérable par les résultats : ce fut là qu'en 1187, le royaume latin de Jérusalem reçut le coup mortel, après lequel les efforts réitérés de tout l'Occident ne lui rendirent plus qu'une ombre d'existence artificielle et convulsive. L'Europe connut cette défaite sous le nom de journée de Tiberias.

Effectivement, nos voyageurs s'approchaient de la magnifique nappe d'eau douce qui s'arrondit presque au centre de la vallée du Jourdain, à 630 pieds déjà au-dessus du bassin de la Méditerranée : les Hébreux le nommèrent d'abord lac de Kinnereth[1], puis mer de Galilée; les Romains changèrent ce nom en celui de Tiberias.

Guy de Lusignan et les débris de la chevalerie trouvèrent un dernier refuge sur les collines jumelles qui dominent la plaine de Hattin, et qu'on appelle les Coures (Qoroun Hattin). Les Pierres des Cinq-Pains, ainsi nommées par les Musulmans qui connaissent et adoptent le récit évangélique, sont des roches basaltiques qui percent le gazon un peu en dehors du champ de carnage, dans un des plus magnifiques sites de la Palestine.

Tabarich, la moderne Tiberiade, est une ville désolée par un tremblement de terre tout récent, et à qui la continuelle immigration des Juifs venant d'Europe rend cependant un peu de vie. La ville antique touche à l'autre vers le midi, et ses ruines sont à fleur de terre. Les bords du lac ont une température très-élevée, leur fertilité est extrême, et la beauté de ces sites, que les associations évangéliques rendent si familiers et si chers à tous les chrétiens, surpasse toute description.

Tiberias était une création d'Hérode le Tétrarque, lié d'une étroite amitié avec le successeur d'Auguste. Les Thermes contigus à cette ville sont désignés par Josèphe sous le nom d'Ammaüs, et par les Arabes modernes, sous l'appellation générique de Hamman.

A la pointe sud du lac, nos voyageurs visitent Tarichée, cette forteresse qui donna tant de peine à Vespasien, et que Titus enleva d'assaut. La mention la plus ancienne qui soit faite de Tarichée ne remonte point au-delà de l'invasion des Parthes en Syrie; le nom actuel de cette place, tout-à-fait déserte, est Kedes.

[1] Ou Keuret, suivant la lecture préférée par M. de Saulcy.

Digitized by Google

El Medjdel, « la forteresse, » répond au Magdala de l'Écriture, peut-être identique avec la Dalmanoutha de l'Évangile de saint Marc.

La plaine contiguë à El Medjdel reçoit des Arabes le nom de El Rhoueyr, « le petit marécage; » c'est la plaine de Djennesar des « Antiquités judaïques. » Josèphe y décrit une source abondante que nos voyageurs retrouvent sous le nom d'El Ayn el Medaouarah : c'était, dit l'auteur juif, la fontaine de Capharnaoum. Ainsi, la bourgade mentionnée si fréquemment dans l'histoire évangélique touchait à ce lieu; de grandes ruines en sont effectivement voisines. M. de Saulcy pense qu'elles appartiennent à deux localités très-distinctes : l'antique Keuret, qui avait donné son nom au lac (Abou Chouched), et la ville, comparativement récente de Capharnaoum [1], maintenant Ayn el Medaouarah : celle-ci était dans le partage de Nephtali.

Continuant sa route vers le nord, M. de Saulcy explore les ruines du Khan Minieh et celles de Tell Houm. Il trouve dans ces dernières le site de Beth-Saïda, identique avec Julias, et l'une des villes de la Décapole, quoique située (de même que Scythopolis) sur la rive occidentale du Jourdain. Pour le Khan Minieh, il répond à l'emplacement de Khorazyn, nommé dans saint Mathieu et dans saint Luc, comme très-voisin de Bethsaïde.

Du lac de Tibériade, M. de Saulcy et ses compagnons se dirigèrent sur Damas, en suivant la route qui traverse l'Iturée. Leur première halte fut Safed, ville repeuplée de nos jours par l'immigration de juifs venus d'Allemagne et de Pologne. Ce n'est qu'à partir des croisades qu'il est question de Safed; en 1266, Beïbars fit repasser définitivement cette forteresse au pouvoir des Musulmans.

Le Bahr el Houleh est la vallée où se déploie le second des lacs que le Jourdain traverse dans sa course du nord au midi; l'Ecriture donne à ce lac le nom d'Eaux de Meroum (May Meroum, « eaux supérieures. ») Josèphe en fait le lac des Semekhonites, ou Samakhonitis. Les collines qui forment au nord le bassin de l'Arah el Houleh sont chargées par les ruines gigantesques de Hazor. Cette ville, possédée, mais beaucoup après l'âge de Josué, par la tribu de Nephtali, avait été la forteresse principale des Cananéens du nord, les Hevites en particulier. Deux fois les Israélites s'en emparèrent et la livrèrent aux flammes; Tiglath Phelasar l'enleva, comme tout le reste de la Galilée, au Roi d'Israël Pekah. Le village d'Es Souq occupe maintenant un coin de sa vaste enceinte.

Nos voyageurs franchissent le Nahr Hasbagah, un des torrents, et peut-être le plus considérable dont la réunion forme le Jourdain; ils abordent ensuite les premières pentes du Djebel ech Cheikh : c'est le

[1] Kafr, village; le texte grec de l'Evangile donne Kappernaoum.

Digitized by Google

Hermon de l'Ecriture, le front méridional de la chaîne de l'Anti-Liban. Ils s'arrêtent à Banias, ville appelée Leïs ou Lesem, avant l'invasion des Hébreux, Dan, sous la domination israélite, Panéas, sous celle des Grecs, Cœsarea, depuis le gouvernement du tétrarque Philippe, fils d'Hérode-le-Grand, enfin, Neronias, pendant l'administration d'Agrippa-le-Jeune.

M. de Saulcy passe en vue du lac Phiala, une autre des sources du Jourdain, que Josèphe place dans la Trachonitide. Jusqu'à présent, la distinction entre ce district et celui de l'Iturée, n'a pu se faire d'une manière claire et précise.

Une montée fort rude conduit nos voyageurs au sommet du col d'où les eaux tombent dans le bassin de Damas. Kafr Haouar, où M. de Saulcy copie une inscription grecque en l'honneur de la déesse syrienne Atargatis, correspond, suivant toute apparence, à la ville d'Iturée, nommée Aere dans l'itinéraire d'Antonin. La station appelée Ad Ammontem, est ensuite identifiée avec Béitimah. Cette bourgade s'élève sur un plateau découvert, d'où M. de Saulcy et ses compagnons gagnèrent, en peu d'heures, les jardins de Damas. L'exploration de cette ville ne leur donna connaissance d'aucun fait nouveau; mais sur leur route, vers Beyrout, ils recueillirent une riche moisson épigraphique dans les ruines d'Abyla de Lysanias, ou village de Souq el Ouadi Barada. Ces inscriptions sont toutes de l'époque romaine; Abyla ne figure dans l'histoire qu'à partir de l'âge d'Auguste.

Le séjour de nos voyageurs à Bâalbek ne fut point sans fruit pour la science; ils ont relevé plusieurs inscriptions romaines et grecques, ces dernières seulement de l'époque des Césars. L'une d'elles constate l'existence d'un Zénodore, fils du tétrarque Lysanias, nommé dans l'Evangile de saint Luc. L'appareil gigantesque des substructions mesurées par M. de Saulcy dans l'enceinte des temples est décrit dans le voyage avec une précision qui cause une sorte de stupeur; il demeure maintenant encore impossible de se rendre compte des moyens par lesquels, dans une antiquité indéfinie, ces masses prodigieuses ont été transportées et assises aux places qu'elles occupent. La tradition syrienne, qui attribue à Salomon la fondation de Bâalbek, n'est appuyée sur aucun texte des Ecritures, sur aucun autre témoignage de l'antiquité. Il n'est fait mention d'Héliopolis (nom grec de Bâalbek) qu'à partir de la campagne de Pompée dans la Célésyrie. Les temples si fameux furent renversés par Théodose, qui bâtit une église à leur place. La chronique paschale, en mentionnant ce fait, désigne le temple du soleil (Tou Balaniou) par l'épithète de trilithos, laquelle s'applique à merveille à la plate-forme composée des blocs énormes dont nous venons de parler.

De Bâalbek, à Zahleh nos voyageurs traversèrent obliquement la

Digitized by Google

Beqâa, c'est-à-dire la plaine, ou plutôt la conque de la Célésyrie, vallée d'une extrême fertilité, arrosée par le Nahr el Qasmieh (Leontes) qui se jette dans la Méditerranée, entre Tyr et Sarepta. Les noms de Bikah et Bacca se trouvent dans l'ancienne géographie pour désigner ce district, la « Syrie creuse » des Grecs. Cette route aboutit à Beyrout, où M. de Saulcy et ses compagnons s'embarquèrent pour la France.

Quoique la peinture de la condition actuelle des terres classiques explorées avec tant de soin dans le voyage que nous venons d'examiner ne fût qu'un objet très-accessoire pour notre écrivain, il s'est acquitté cependant de cette tâche avec une verve singulière, et ses esquisses vigoureuses, faites *alla prima*, comme disent les Italiens, ont une vie, une originalité qui les gravent dans la mémoire. Le résumé de ces notions, données d'une manière si franche et sans aucun esprit de système, est des plus affligeants. L'oppression, le désordre, la misère qui presque partout frappent les regards, suggèrent des réflexions douloureuses. Le relâchement des ressorts du pouvoir souverain produit, en Syrie, une anarchie ensanglantée; l'application uniforme, immédiate, à des populations irritées et méfiantes, des procédés d'une administration rude et corrompue, amène la tyrannie et l'épuisement. La Porte-Ottomane, ses agents, la race dominatrice et les races sujettes, tournent sans relâche dans un cercle vicieux; aussi, chaque année accroît les souffrances et réduit les ressources d'un pays jadis le plus florissant de l'Orient, et pour qui la Providence s'est montrée si prodigue de dons naturels.

ADOLPHE DE CIRCOURT.

Digitized by Google

LITTÉRATURE.

DEUX MÉSALLIANCES.

(Suite*.)

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Anna à Marie.

Paris, octobre 1818.

Marie, m'aimes-tu encore? Puis-je encore t'appeler ma sœur? Défends-tu ton Anna quand on l'attaque? Toi qui la connais si bien, dis-moi, l'estimes-tu? Oh! j'ai bien besoin de le croire, bien besoin de te l'entendre dire! J'éprouve des déchirements affreux et une incertitude qui me tue. Je ne sais si ce que j'ai fait est bien ou mal : tantôt il me semble que je suis la plus innocente des femmes, tantôt la plus coupable; on dirait que j'ai deux raisons, deux consciences, dont l'une m'accuse, tandis que l'autre m'absout.

Et pourtant, pouvais-je agir autrement? Que faire? Qu'imaginer pour rompre ce fatal mariage dont l'idée seule me bouleverse encore, et dont je n'étais séparée que par l'intervalle d'une nuit? Pouvais-je promettre une affection que je ne ressentais pas? Devais-je mentir

* Voir tome IX, pages 221 et 405.

Digitized by Google

devant Dieu et devant les hommes, et me dégrader à mes propres yeux en consentant à me vendre? Oui, me vendre, Marie, car lorsqu'on n'a pour un homme ni affection, ni estime, lorsque sa personne nous est odieuse comme son caractère; lorsqu'on trouve son esprit étroit, son égoïsme insupportable, consentir à devenir sa femme parce qu'il a beaucoup d'or, ce n'est plus là un mariage, c'est un marché. Et puis, pourquoi ne le dirais-je pas? l'amour ne doit point se cacher quand il est pur, sans reproche, sans faiblesse, sans remords. S'il n'en était point ainsi, chère Marie, tu ne recevrais pas cette lettre. Si je ne pouvais pas lever la tête quand je parle de lui, si je n'avais point le droit d'être fière de cette affection si profonde et si respectueuse, si ta sœur avait cessé d'être digne de toi, oh! jamais elle n'aurait voulu t'écrire!

» Ecoute, ma sœur; toi dont l'esprit est calme et le cœur tranquille, sois mon juge. Naguère j'étais ton conseil, sois le mien. Que tu me condamnes ou que tu m'absolves, j'accepte d'avance ton arrêt. Dans l'état où je suis, c'est à peine si je puis assembler mes idées. J'ai besoin qu'on pense, qu'on raisonne, qu'on décide pour moi. Sais-tu que par moment j'ai peur de devenir folle? Mais toi, Marie, ta raison viendra au secours de la mienne, n'est-ce pas? Tu me tireras de l'incertitude affreuse où je suis; tu me diras que je n'ai pas eu tort de me dérober à un supplice de tous les jours, de toutes les heures, qui n'aurait fini qu'avec mon existence; que je n'ai pas eu tort d'avoir évité un parjure, d'avoir refusé de porter le nom d'un homme que je déteste et que je méprise; d'avoir refusé de tuer ainsi un homme... Oh! si tu le connaissais aussi bien que moi, Marie, tu l'estimerais et tu l'aimerais comme moi.

» Pauvre Arthur! que ne l'as-tu vu dans cette dernière soirée qui a décidé de mon sort! Tu me comprendrais, tu m'excuserais peut-être. Lorsqu'à la nuit tombante, j'arrivais dans la clairière de la forêt pour lui dire un dernier adieu, il était déjà là depuis longtemps, comme il me l'a raconté plus tard. Les rayons de la lune qui tombaient en plein sur son front me laissaient voir de loin sa figure pâle comme la mort. Aussitôt qu'il m'aperçut, il voulut courir à ma rencontre; mais je vis que ses jambes se dérobaient sous lui : — « Monsieur Mobray, lui dis-je, je n'ai pu résister à votre prière. Avant une séparation qui doit être éternelle, j'ai cru que je pouvais recevoir vos derniers adieux. Je fais peut-être mal aux yeux du monde; j'espère que Dieu qui voit mon cœur m'absoudra ».

» Je tremblais en lui parlant ainsi, mais je sentais que sa main, qui serrait convulsivement la mienne, tremblait encore davantage.—« Oh! vous êtes une généreuse femme, répétait-il à chaque instant; vous êtes une généreuse femme »! Sa bouche serrée ne pouvait pas trouver

Digitized by Google

d'autres paroles, il étouffait de douleur. Des larmes roulaient dans ses yeux; il me faisait mal.

« Vous avez eu pitié du pauvre malheureux, me dit-il enfin; soyez-en bénie! que le ciel vous en récompense! Je lui demanderai la force de souhaiter que vous soyez heureuse avec lui... Oui, je lui demanderai votre bonheur à tous deux; mais plus tard, à cette heure suprême où je serai sûr de ne pas en être témoin. » Et, comme je le priais au nom de l'attachement qu'il disait avoir pour moi, d'écarter ces sinistres idées, sa figure prit une expression d'ironie amère qui m'effraya. « Ne craignez rien, madame, disait-il, mon sang ne rejaillira pas sur votre robe de fiancée; je respecterai vos joies nuptiales, et je n'y mêlerai point la tragédie d'un suicide; ce serait gâter un beau jour, que sans doute vous attendez avec impatience; il faut savoir garder sa douleur pour soi, et ne pas la rendre importune aux félicités des autres ».

» Ce mot de félicité m'alla au cœur. « — Mes félicités, Arthur! lui dis-je. Si j'étais heureuse de ce mariage, si j'attendais ce jour avec impatience, serais-je ici dans ce moment? Je ne vous croyais point si injuste ».

» Il appuya sa main sur son front, et sembla réfléchir. « Injuste! répétait-il, injuste! oui, sans doute, je suis injuste. Vous venez ici pour me consoler, et moi je vous outrage. Vous êtes la meilleure des femmes, et moi je suis le plus ingrat des hommes. Je devrais vous remercier à genoux de votre pitié, et je ne trouve que des mots amers à vous dire. Mais, que voulez-vous? ma tête se perd. Je ne suis plus maître ni de mes paroles ni de mes pensées. Soyez généreuse jusqu'au bout, Anna, pardonnez-moi ces reproches d'une douleur en démence ».

» Arthur, je vous pardonne; mais j'exige que vous me donniez votre parole de ne point attenter à votre vie ».

« Eh bien! soit, Anna, je vous la donne d'autant plus volontiers que je n'ai jamais songé au suicide. Je suis jaloux de ma douleur; j'en suis avare; c'est aujourd'hui mon seul bien, et je n'irai point, par une mort d'apparat, introduire le vulgaire dans le secret de mon désespoir. Puis, je ne veux pas que mon sang fasse tache sur votre réputation, Anna, et que les méchants puissent vous reprocher ma mort. Mais Dieu merci, il existe encore quelques causes perdues au service desquelles on peut se faire tuer sans préparer à la malignité publique un aliment, et sans exposer ceux qu'on aime aux commentaires de la calomnie. Un jour, Anna, assise dans la grande salle du château, à cette place peut-être où je vous ai vue si souvent, vous entendrez quelque indiscret annoncer, en jetant les yeux sur une gazette, que M. Arthur Mobray est mort pour la cause de la liberté à Athènes ou à Argos. Alors, Anna, vous donnerez une larme à sa mé-

Digitized by Google

moire; car vous saurez, vous, que s'il est mort, ce n'est point pour la liberté ».

» En l'entendant parler ainsi, mes larmes coulaient et toute ma force m'abandonnait. Marie, je me trouvais égoïste, injuste, cruelle, sans grandeur. Je me rappelais involontairement ces livres que ma mère nous a si souvent lus, durant les longues soirées d'hiver, et dans lesquels on voit des jeunes filles, au lieu de plier sous d'injustes lois, défendre courageusement leur destinée, et garder à l'homme de leur choix une pure et sainte affection que le malheur éprouve, et que le mariage finit par couronner. La générosité avec laquelle Arthur évitait de m'adresser une seule parole pour m'engager à le suivre, éveillait ma générosité. Mon cœur se déchirait à l'idée de causer sa mort. Je sentais que je l'aimais plus que je n'avais osé me l'avouer, et quand le souvenir de ce fatal mariage qui devait avoir lieu le lendemain se présentait à moi, tout mon sang se glaçait dans mes veines. Il n'y avait point à différer, il fallait prendre un parti. En sortant de la maison, la dernière chose que j'avais vue, c'était ma toilette de mariée. Si j'y rentrais, j'étais, le lendemain, la femme du comte de Glandevez. O ma mère! si du moins vous m'aviez accordé un an, six mois, si vous m'aviez permis de renoncer à toute idée de mariage, comme je vous en ai priée à genoux, je n'aurais point balancé. Mais non. Ce n'était pas assez de perdre Arthur, il fallait épouser le comte de Glandevez, et l'épouser à l'instant. Demain! ce mot retentissait à mes oreilles comme un arrêt de mort. O ma mère! ma mère! si vous aviez l'intention de disposer ainsi de votre fille, pourquoi lui avoir mis dans l'âme le goût de tout ce qui est grand et élevé? Si vous lui réserviez ce triste et humiliant avenir, pourquoi, depuis son enfance, en avoir évoqué un si différent devant ses yeux!

» Arthur, qui voyait le combat qui se livrait dans mon cœur, demeurait immobile et silencieux. Mais il y avait tant d'anxiété dans ses regards qui, attachés sur les miens, semblaient chercher à plonger dans mon âme, tant de prière sur ses lèvres tremblantes, tant d'éloquence dans les soupirs profonds qu'elles laissaient échapper, que jamais paroles n'auraient pu exprimer tout ce qu'il me disait dans son langage muet.

» Il me sembla que le mouvement qui s'élevait dans mon âme était approuvé de Dieu, et je dis : « Arthur, disposez de mon sort; dites-moi que vous serez digne de l'amour et de la confiance que j'ai pour vous, et j'irai chercher loin d'ici un asile où j'attendrai le jour où ma mère consentira à vos vœux ».

» Alors Arthur fléchit le genou devant moi, et inclinant profondément son front, il me répondit d'une voix grave et solennelle : « — Je jure, par la mémoire de ma mère, de vous respecter comme la sœur

Digitized by Google

que le ciel m'avait donnée et qu'il m'a retirée. Je vous conduirai à Paris, où je vous confierai à une dame âgée qui veut bien m'accorder quelque amitié. Je ne vous verrai que si vous me le permettez. Vous serez ma sœur jusqu'à ce que votre mère permette que vous soyez ma femme ».

» Voilà mon histoire achevée, ma chère Marie. M. Mobray a tenu en tout sa parole. Maintenant juge-moi, juge-nous, et dis si je suis coupable. J'écris à ma mère en même temps qu'à toi, pour lui demander mon pardon. Joins ta voix à la mienne, ma bonne sœur. Je compte sur ton amitié qui doit être bien vive si elle est pareille à celle que je te porte. Il me semble que je serais deux fois plus heureuse si je te devais mon bonheur.

» *P. S.* Adresse-moi ta réponse poste restante. Jusqu'à ce que je sache si ma mère consent à la rupture de cet affreux mariage, tu comprends que je ne puis donner mon adresse. »

Marie à Anna.

« Châteauneuf, octobre 1818.

» Cesser de t'aimer, mon Anna! toi que j'aimais presque avant de me connaître! Et quand je le voudrais, le pourrais-je? Te souviens-tu que l'on nous a raconté souvent que, dans notre enfance, lorsque je pleurais, tu n'avais qu'à sourire pour faire cesser mes larmes? Ta gaieté passait à l'instant sur mon visage; car tous les sentiments d'Anna venaient se réfléchir dans le cœur et sur le visage de Marie comme dans un miroir. Eh bien! Marie n'a point changé pour toi; ma jeunesse a gardé les affections de mon enfance.

» Si tu savais, Anna, quelle nuit et quelle journée j'ai passées depuis ton départ! T'entendre blâmer, accuser, toi qui m'as toujours paru ce qu'il y a de meilleur, de plus noble et de plus élevé au monde, cela me faisait un mal que je ne saurais dire. Toutes ces femmes qui sont jalouses de toi parce que tu es plus belle et plus aimable que nous toutes ensemble, se vengeaient de leur longue admiration en cherchant à t'accabler. Moi, je répétais toujours que puisque tu l'avais fait, c'était bien fait; car tu étais incapable de mal faire. Pour la première fois de ma vie, j'ai compris ce que c'était que la colère et la vengeance. J'ai mené si durement le notaire qui avait voulu faire à ton égard quelques réflexions déplacées, que le pauvre homme, tout confondu, a pris son chapeau et s'est retiré à reculons, en me saluant jusqu'à terre. Pour les femmes, je leur ai lancé des mots bien amers, bien cruels; je ne sais où j'allais chercher tout ce que je leur disais, et

Digitized by Google

j'étais toute heureuse de me trouver si méchante, puisqu'il s'agissait de te défendre.

» Je ne te peindrai pas, ma bonne sœur, notre état à tous lorsque, dans la matinée, on s'est aperçu de ta disparition, parce que notre douleur te ferait de la peine. J'avais entr'ouvert de bonne heure ta porte, croyant que tu dormais encore. Quand je vis ta chambre vide et ton lit tout fait, mon cœur se serra comme si j'allais mourir. En un instant j'eus parcouru notre petit jardin. En trouvant la porte qui donne sur les champs ouverte, j'entrevis la fatale vérité. Ma mère et moi nous étions dans la consternation, lorsque le vieux Michel, se présentant d'un air embarrassé, en tournant son chapeau dans ses doigts, vint me dire que l'on t'avait vue, la veille au soir, dans la clairière du bois avec M. Mobray. Le garde de Saint-Vincent qui passait par là ne vous avait pas d'abord reconnus; mais le pauvre Médor, qui a si souvent chassé avec M. Mobray, et que tu aimes tant, ne s'y trompa pas, et c'est lui qui vous fit remarquer en s'approchant de vous. — M. Mobray, nous dit Michel, avait l'air pâle et abattu, et toi, tu pleurais; ce qui fit que le garde rappela son chien, n'osant vous aborder et vous parler. Ces détails calmèrent un peu mon inquiétude qui était grande. Cependant toute la matinée j'allais, je venais, je cherchais, je t'appelais; je pleurais.

» Toute désespérée que j'étais, je n'ai pu m'empêcher de rire quand j'ai vu le vieux comte de Glandevez, dont la figure et la toilette sont comme tu sais, toujours tirées à quatre épingles, se précipiter dans le salon presqu'en robe de chambre et avec sa perruque à l'envers. Tu me pardonneras, n'est-ce pas, ma chère Anna, d'avoir ri dans une pareille circonstance? Mais M. de Glandevez avait une douleur si drôle que je n'ai pu m'en empêcher. Il s'est avancé vers ma mère et vers moi, la montre à la main, et il nous a dit d'une voix toute tremblante de colère qu'il nous donnait une demi-heure pour te trouver, qu'il entendait t'épouser, et qu'il n'aurait certainement pas commandé un repas magnifique, un bal superbe, pour que tout cela fût dérangé par un caprice. « Encore, ajouta-t-il, si on pouvait la remplacer! Mais dans un mariage, passez-vous donc de la mariée » ! Je t'avoue que je lui ai répondu par un éclat de rire. Il m'aurait, je crois, volontiers battue.

» Mais à quoi pensé-je de te raconter ces folies quand j'ai des choses si tristes à t'apprendre? Combien je voudrais, ma chère Anna, être, comme tu le dis, ton juge, ton seul juge! Comme j'ouvrirais bien vite mes bras pour te recevoir et te presser sur mon cœur! Je n'ai jamais beaucoup réfléchi, tu le sais, et j'ai toujours tant compté sur ta raison, que j'ai pensé qu'elle nous suffisait à nous deux, et que je n'avais pas besoin de m'occuper de la mienne. Tu veux aujourd'hui

Digitized by Google

que je réfléchisse à moi toute seule : je veux bien le faire pour t'obéir; car je n'ai rien à te refuser. Il me semble, comme à toi, que puisque tu aimes M. Mobray et que tu détestes le comte de Glandevez, il est tout naturel que tu ne veuilles pas épouser le second. M. Mobray d'ailleurs est un fort honnête jeune homme; il paraît avoir tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'une femme. Quant au comte, il me semble que, si je l'épousais, mon mariage avec lui serait un perpétuel éclat de rire. Or, ce n'est pas bien, n'est-ce pas, Anna, de rire au nez de son mari?

» J'ai répété tout cela à notre mère; mais elle m'a répondu que j'étais un enfant et une sotte qui ne pouvait rien comprendre à cette affaire. J'ai plaidé ta cause de mon mieux. J'ai dit tout le mal que je pensais de ce vilain comte de Glandevez, tout le bien que nous pensons de M. Mobray; car, du moment que tu l'aimes, je dois l'aimer aussi. En m'écoutant ma mère pâlissait, ses lèvres étaient serrées. Elle m'a dit des choses si dures que les larmes me sont venues aux yeux. Elle m'a défendu de jamais prononcer ton nom devant elle, et elle a ajouté (pardonne-le-lui, ma sœur, c'était sa colère qui disait cela), elle a ajouté qu'elle ne t'aimait plus, qu'elle ne te pardonnerait jamais, et qu'elle ne voulait plus te revoir.

» Demain je renouvellerai mes prières. Il n'y a rien que je ne brave et que je ne fasse pour toi, mon Anna. »

La même à la même.

« Châteauneuf, novembre 1818.

» Hélas! je n'ai point de nouvelles plus favorables à t'annoncer, ma chère Anna. La colère est toujours grande contre toi. Notre mère est dans une agitation continuelle; je crains quelquefois qu'elle n'ait la fièvre. Elle écrit sans cesse à Paris et en reçoit tous les jours des lettres. Par instant, elle m'annonce que nous allons faire une grande fortune; elle raisonne sur la hausse et sur la baisse avec le notaire et prétend que les fonds descendront plus bas; puis, chaque soir, quand nous sommes seules, elle interroge la fortune avec des cartes, pour savoir si le courrier du lendemain lui apportera l'avis qu'elle attend. Tu conçois que cet état d'impatience et d'anxiété n'est pas propre à la disposer à écouter mes prières. En outre, je crois que le vieux comte de Glandevez contribue à entretenir son ressentiment.

» Depuis ton départ, ma bien-aimée sœur, il n'a pas cessé de venir le soir. Tu sais ce que c'est qu'une habitude pour lui. Celle-là est prise, et à mon grand regret il la garde. Ma mère ne me disait-elle pas,

Digitized by Google

l'autre jour, que je devrais apprendre les échecs pour faire la partie du comte, comme Aglaé? Te figures-tu, Anna, ta folle de Marie assise devant un échiquier et remuant gravement des morceaux de bois en face du comte? Comme cette idée m'a fait rire, ma mère m'a dit, en me grondant, qu'il y avait dans le monde des choses qu'il fallait faire quoiqu'on n'y prît aucun plaisir, et que certaines complaisances pouvaient avoir une utilité dont je ne me doutais pas.

» Je ne me doute point, en effet, de l'utilité qu'il peut y avoir à ce que je joue aux échecs avec ce vieil homme qui t'a fait tant de mal, et il peut bien aller faire sa partie, si cela l'amuse, avec Aglaé, dont on vante tant l'habileté. A propos d'Aglaé, elle s'est mieux conduite à ton égard que je ne m'y attendais, ma chère Anna, c'est-à-dire que, devant moi, au moins, elle n'a pas dit de mal de toi. Cependant, je ne la crois pas meilleure qu'auparavant. L'expression de sa figure était si singulière le jour où l'on apprit ton départ, qu'il était difficile de deviner l'impression que cette nouvelle lui faisait éprouver. Elle avait l'air d'être tout à la fois triste et satisfaite. Si elle ne parlait pas, elle écoutait, et lorsque l'on t'attaquait avec le plus de violence, elle souriait doucereusement à la dérobée, et je trouvais qu'elle ressemblait dans ce moment à cet horrible chat qui, faisant le gros dos au soleil, passait et repassait sa langue sur ses lèvres, où pendaient les plumes encore sanglantes de ma pauvre tourterelle.

» Adieu, ma chère Anna; malgré tous les refus de ma mère, je ne désespère point de la fléchir. Je ne voulais point te le dire d'abord, de crainte que cette démarche ne réussît pas; mais je ne puis me décider à fermer cette lettre sans te faire partager une espérance qui t'aidera à attendre. Je suis allée, hier matin, voir monsieur le curé, et il m'a promis d'intercéder en ta faveur auprès de ma mère. Sa voix sera sans doute plus puissante que la mienne, ma sœur. Il m'a dit, c'est lui qui parle, Anna, que tu avais fait une grande imprudence, une faute grave, mais qu'il priait Dieu matin et soir de ne pas permettre qu'elle te devînt fatale. Ne lui en veux pas de sa sévérité, il t'aime toujours, car en parlant de toi une grosse larme s'est échappée de ses yeux.

» Courage et bon espoir, mon Anna. »

Avis.

(Ici il y a une lacune de trois mois dans la correspondanee des deux sœurs. Sans doute que, comme Anna le soupçonne, ses lettres interceptées cessèrent d'être remises à Marie. Celle qui suit n'arriva probablement à sa destination qu'à cause de la voie détournée dont l'aînée des deux sœurs s'était servie, et c'est ainsi que leur correspondance, après ce long intervalle, put enfin se renouer.)

Digitized by Google

Anna à Marie.

« Londres, janvier 1819.

» Marie, mon sort est à jamais fixé. Je suis sa femme.

» Depuis trois mois, je t'ai adressé vingt lettres qui ont sans doute été interceptées, puisqu'elles sont restées sans réponse. J'en ai adressé autant à ma mère, qui a fini par me les renvoyer cachetées, avec un froid mépris. Repoussée, rebutée, j'ai cru n'avoir plus de devoir à remplir qu'envers celui qui, seul, ne m'avait point abandonnée; qui, pendant que tout le monde se retirait de moi, m'environnait, lui, des soins empressés de son amour respectueux. Depuis trois mois, je vivais de ses bienfaits. Je le dis aujourd'hui avec orgueil, Marie, car cet homme si généreux, qui ne m'a point demandé une parole, un regard que j'eusse dû cacher à ma mère, cet homme, je porte maintenant son nom. Tandis que ma mère était pour moi si dure, et le monde sans doute si cruel, il élevait, lui, à la triste jeune fille, condamnée, humiliée, abandonnée, il lui élevait un trône dans son noble cœur; il traitait la pauvre proscrite en reine. Oui, Marie, jamais reine n'a été traitée avec plus de respect et d'amour que ta sœur.

» C'est hier que j'ai prononcé devant le ciel le serment de l'aimer toute ma vie. Mon Dieu! est-il donc nécessaire de jurer ce que l'on sent si bien? A quoi bon faire un devoir du bonheur? Au moment où je répondais, il m'a semblé que mon cœur s'élançait avec mes paroles et les devançait pour prononcer le serment de cet amour sans fin qu'il a déjà depuis si longtemps voué à Arthur. Il y avait autour de nous un murmure d'admiration, et je comprenais confusément qu'on me trouvait belle. Sans doute je devais l'être, Marie! car ma félicité était si grande qu'il me semblait n'être plus sur la terre, et voir, à travers un nuage de parfums, les anges du ciel, qui, voilés de leurs ailes de flamme, écrivaient sur le livre des chastes amours mon nom et celui d'Arthur.

» Nous sommes venus dans ce pays parce que nous n'aurions pu nous marier en France sans le consentement de ma mère, à qui je l'ai demandé à genoux, sans parvenir à obtenir d'elle même un refus. Mais écartons ce triste souvenir; ne songeons plus à mes douleurs passées; je n'ai pas trop de toutes mes facultés pour sentir, pour goûter, pour supporter mon bonheur. Il est si grand que quelquefois il me fait peur. Il me semble que je ne suis pas digne de tant de félicités et qu'il est impossible qu'elles durent. Si tu comprenais, ma sœur, une partie des délices dont mon âme est inondée! Pouvoir aimer tout haut celui qu'on a aimé longtemps dans le secret de sa pensée; pouvoir

Digitized by Google

exprimer sans rougir les sentiments de tendresse et d'admiration qu'on avait amassés en silence; pouvoir répandre son cœur dans ses paroles! Oh! mon Dieu! ayez pitié de moi et ne me punissez pas de mon bonheur! A chaque heure du jour, je me répète que je suis sa femme, que je puis l'aimer, que ma vie est à lui, à lui dans le présent, à lui dans l'avenir; que j'ai droit à toutes ses affections, à la moitié de ses félicités, et surtout, Marie, à la moitié de ses souffrances. Que ce doit être une douce chose, Marie, que de souffrir avec lui! Le malheur à deux, ne serait-ce pas là le bonheur de la terre? Dans la prospérité ou dans l'infortune, qu'importe, puisque je serais toujours avec mon Arthur.

» Le voici qui rentre, et moi je te quitte, car il est un peu jaloux de toi, Marie. Il prétend que mon amitié pour toi est un vol fait à son amour. Tu excuseras ce petit accès d'égoïsme, n'est-ce pas, bonne sœur? J'ai beau lui dire que ce n'est pas bien d'être ainsi avare des affections de sa femme, il ne veut pas entendre raison sur ce point; et moi, je lui pardonne, parce que je sens au fond de mon âme que j'ai besoin qu'il m'accorde à son tour le même pardon; car je suis avare de sa tendresse comme il l'est de mon amour.

» Adieu, ma bonne Marie, n'oublie point ta sœur,

» ANNA MOBRAY.

» *P. S.* Je t'adresse cette lettre chez le vieux Michel, chez qui je sais que tu vas souvent en mémoire de ton ami Ernest; j'espère qu'ainsi elle te parviendra. »

Marie à Anna.

« Châteauneuf, février 1819.

» Hélas! dans quel fatal moment m'est arrivée cette lettre toute pleine de ta joie! C'est le lendemain même du jour où j'ai consommé mon malheur éternel. Anna, je ne suis point jalouse, tu le sais; mais ta lettre m'a fait bien mal, et, pour la première fois de ma vie, le récit de tes félicités m'a causé un sentiment pénible. Mon Dieu, l'infortune dessèche-t-elle donc le cœur, et vais-je devenir une mauvaise sœur parce que je suis la plus malheureuse des femmes?

» Oui, Anna, depuis hier je suis mariée, et l'homme dont on m'a imposé la main, l'homme que j'ai dû promettre d'aimer, c'est celui à l'hymen duquel tu étais condamnée, c'est ce fatal comte de Glandevez, qui t'a fait fuir la maison maternelle! Tu as échappé à l'échafaud, Anna; la pauvre Marie y monte. Je le sens, je ne devrais point parler ainsi du comte, car enfin il a reçu ma foi, je suis à lui. Mon Dieu, ne

Digitized by Google

pourrais-je donc effacer de ma mémoire ce souvenir qui me met sur le front la rougeur de la honte et le désespoir dans le cœur!

» Je n'ai qu'une consolation, Anna, c'est de me répéter que je me suis sacrifiée pour ma mère; que j'ai payé, oh! payé bien cher la tranquillité et l'aisance dont elle avait besoin pour ses vieux jours. Si on avait pu se contenter de mon sang, de ma vie, je l'aurais donnée de grand cœur; mais non, il a fallu davantage. Depuis ton départ, Anna, je te l'ai dit, notre mère voyant tous les projets de grande fortune qu'elle avait placés sur ta tête trompés et détruits, s'était jetée dans des spéculations de Bourse. Son agent de change l'a mal conseillée. La veille elle s'était couchée pleine d'espérance; le lendemain elle s'est réveillée ruinée. Alors, te le dirais-je, ma sœur, j'ai vu notre pauvre mère agenouillée devant moi, me demander, au nom des soins donnés à mon enfance, de préserver sa vieillesse de la pauvreté, en consentant à épouser le comte de Glandevez, qui, sans doute pour ne pas déranger l'habitude qu'il avait prise avec toi, me faisait depuis quelque temps la cour. Sans réfléchir, sans balancer, j'ai consenti, j'ai accepté. J'aurais tout accepté, j'aurais consenti à tout plutôt que de laisser un moment de plus ma mère dans cette position indigne d'elle. Alors, elle m'a prise dans ses bras; elle m'a appelée sa fille chérie, son enfant bien-aimé, et moi je trouvais dans ce moment qu'il était plus facile que je ne l'avais cru d'épouser le comte, et qu'il y avait quelque chose de doux dans le malheur même.

» Dans la journée, le comte, averti par ma mère, est venu recevoir de ma bouche la confirmation de la nouvelle qu'elle lui avait donnée. J'ai répondu par un signe de tête et par une profonde révérence. Je t'avoue, ma bonne Anna, que dans ce moment ta folle de Marie, avec sa niaiserie de jeune fille, ne voyait pas autre chose dans ce mariage que le désagrément d'avoir un fiancé ridicule et de porter le nom d'un homme qui portait perruque. J'étais cependant comme étourdie de tous ces remercîments dont ma mère m'accablait. Un instinct secret m'avertissait qu'il fallait que mon sacrifice fût plus grand que je ne le pensais, pour qu'elle se crût obligée à tant de reconnaissance; et puis, quelques-unes de mes amies plus âgées que moi, Aglaé surtout, s'apitoyaient si cruellement sur mon sort, qu'à mesure que le moment fatal approchait, le sentiment indicible de terreur qui s'était emparé de mon âme croissait d'heure en heure. Je ne puis exprimer l'impression que me fit éprouver la publication des bans à l'église, le dimanche. Il me semblait, en entendant prononcer ce nom à côté du mien, au milieu d'un profond silence, que la parole de mon malheur avait été dite devant Dieu, et qu'il n'y avait plus de puissance au monde qui pût se mettre entre moi et ma triste destinée. J'étais comme ces pauvres petits oiseaux dont l'histoire nous a si souvent

Digitized by Google

émues ; je voyais la gueule du serpent ouverte; déjà je sentais le venin et le froid du dard, et cependant j'avançais toujours. Ce que je souffrais est impossible à dire. L'attente d'un malheur inconnu, mystérieux, dont la présence se révélait de plus en plus derrière le voile qui me le cachait encore, dominait toutes mes pensées pendant le jour, et, la nuit, tourmentait mes rêves. En m'éveillant, j'avais des frissons de crainte, des frissonnements d'horreur, et j'étais couverte d'une sueur glacée, comme dans ces veillées où la vieille Marguerite nous racontait, à nous petites filles, l'histoire du fermier Jean le mauvais riche, et de ce crapaud étrange, qui fixait sur le lit de mort où le fermier agonisait ses yeux étincelants, sans qu'on pût parvenir à le chasser, jusqu'à ce que le moribond eût rendu l'âme.

» Je tâchais de cacher le plus que je pouvais mon état à ma mère. Je comprenais que mon sacrifice aurait manqué de générosité si je lui avais laissé sentir tout ce qu'il y avait d'amertume au fond du calice que j'allais boire pour l'amour d'elle. Enfin, le jour fatal arriva. Il me semble que les heures se sont poussées les unes les autres pour m'y faire parvenir plus vite. Hélas! c'était hier! Oh! ma chère Anna, pourquoi ta sœur n'est-elle pas morte? pourquoi, lorsqu'enfant encore, je fis cette cruelle maladie qui vous coûta à tous tant de larmes, pourquoi vos soins m'ont-ils rappelée à la vie? pourquoi ce médecin relevat-il le drap qu'on avait déjà jeté, comme un linceul, sur mon visage? J'aurais doucement expiré au milieu de tes caresses, sans avoir connu le malheur; j'aurais été regrettée par toi, par ce pauvre Ernest, qui, tu t'en souviens, ma sœur, s'écriait, en se tordant les mains de désespoir, qu'il se faisait médecin pour pouvoir désormais me guérir, et qui a tenu parole, le brave jeune homme, car il ne sait point mentir. J'aurais été regrettée par ma mère aussi. On m'aurait mis, comme à la pauvre Cécile qui est morte, l'autre jour, avant ses treize ans, une couronne de roses blanches sur la tête; on aurait jeté un drap blanc sur mon cercueil, et vous toutes, mes bonnes amies, vous auriez suivi mes blanches funérailles, en effeuillant quelques fleurs sur le tombeau de la vierge, votre compagne, enlevée avant l'âge, et dont la place restait sitôt vide parmi vous. Les fiançailles de la mort sont chastes et pures, et il est doux d'emporter avec soi son bouquet nuptial, lorsqu'on n'a pas trouvé comme toi un cœur ami pour l'y déposer.

» Mon Dieu! vous ne l'avez pas voulu. Vous ne m'avez pas jugée digne d'être reçue parmi vos anges, et me voici aujourd'hui honteuse de moi-même, degradée à mes propres yeux, et me faisant horreur! Ils m'ont parée comme pour un sacrifice. Ils m'ont couverte de diamants. Ils m'ont menée à l'église. Ma mère m'a bénie. Le prêtre, en levant les mains sur moi, avait l'air de me plaindre. Par une préoccupation étrange, il me semblait que j'assistais à une cérémonie fu-

Digitized by Google

nèbre, et que ces cierges qui brillaient autour de moi entouraient un cercueil. Et puis il y a eu un banquet, un bal, que sais-je! Tout passait devant mes yeux comme un nuage, et les heures couraient inexorables; et, à mesure qu'elles avançaient, j'étais suivie par des regards ironiques et cruels; j'entendais à demi des paroles odieuses qui murmuraient un effroyable secret à mes oreilles. Enfin, minuit a sonné, ils m'ont laissée seule. Anna, ma bien aimée, permets à la pauvre créature de cacher un moment sa tête dans ton sein; je baisse mon front humilié devant toi, ma sœur; ne te détourne pas; toi qui eus naguère tant d'affection pour moi, ne me refuse pas ta pitié. Oui, ta pitié, Anna, je suis si malheureuse! Hélas! ma mère, vous avez ordonné, j'ai obéi; vous m'avez demandé le sacrifice de moi-même; je me suis sacrifiée. D'où vient donc que j'éprouve au fond de mon cœur toutes les tortures de la honte? D'où vient qu'il y a un poids d'opprobre sur mon front? d'où vient qu'une voix secrète me poursuit comme si j'avais trahi les devoirs de mon sexe, comme si j'avais violé un serment que je n'ai fait à personne? d'où vient que chaque fois que la porte s'ouvre, je pâlis et je tremble comme si celui qui a le droit de m'adresser ce reproche, que j'attends sans savoir d'où il peut venir, allait paraître devant moi, le front chargé de tristesse et l'œil sévère et menaçant? Anna, la piété filiale est-elle donc un crime, et le malheur donne-t-il des remords?

» Écris-moi, ma sœur; je n'ai plus de consolation qu'en toi, d'espoir qu'en toi, de bonheur qu'en toi. Oui, parle-moi de ton bonheur; je tâcherai d'y penser sans cesse et d'oublier que j'existe. J'ai le pressentiment que je ne te fatiguerai pas longtemps de mes douleurs, ma bien-aimée; je me sens frappée au cœur, je prierai tant le ciel d'abréger mon martyre, qu'il aura pitié de la malheureuse Marie. »

Anna Mobray à Marie de Glandevez.

« Londres, avril 1819.

» Chère et malheureuse sœur, noble Marie, grande et admirable entre toutes les femmes, toi qui, avec ta simplicité d'enfant, as courageusement présenté ta tête résignée au fardeau de cette destinée devant laquelle avait reculé ta sœur moins bonne et moins forte que toi, c'est donc au prix de ton bonheur que j'ai acheté le mien. La résolution m'a manqué pour porter cette couronne d'épines, et elle est retombée sur ta tête. Le malheur m'appelait, je l'ai fui sans répondre; et toi Marie, qu'on disait craintive et faible, sans hésiter tu lui as répondu : « Me voici. »

» Te souviens-tu, ma pauvre sœur, du sentiment de tristesse avec

Digitized by Google

lequel nous regardions, dans notre enfance, ce château de Saint-Vincent? Lorsqu'il nous apparaissait sombre et isolé, le sourire s'arrêtait sur nos lèvres, nous nous rapprochions l'une et l'autre de notre mère; était-ce un pressentiment, Marie? je ne sais, mais nous avions peur. Hélas! cette porte alors fermée s'est ouverte, et le malheur, cet inconnu au front sévère que nous n'avions pas encore aperçu dans nos rêves, en est sorti pour nous. Marie, ce fatal comte de Glandevez est-il destiné à se placer comme une ombre sinistre entre nous et le bonheur?

» Je tenais, lorsqu'Arthur est entré, ta lettre, qui m'est arrivée à plus de deux mois de sa date, parce que depuis que je t'ai écrit, nous sommes allés passer quelque temps à Bath. J'étais si douloureusement émue, que, sans avoir la force de dire un mot, je lui ai remis ta lettre. En la lisant, il a changé de figure; il a pâli, et j'ai été obligée de le faire asseoir, car je crois qu'il allait se trouver mal et tomber de sa hauteur. Quand il est revenu à lui, je lui ai demandé la cause de cette émotion si subite et si vive. Marie, il est sorti sans vouloir me répondre. J'entendais seulement qu'il murmurait en s'en allant des mots de colère et de reproche. Dans cet odieux mariage qui détruit ton bonheur, y aurait-il une menace pour le mien? »

La même à la même.

« Londres, avril 1819.

» Le malheur est sur notre famille, ma sœur. J'ai reçu, il y a trois jours, ta lettre pleine de tes douleurs, et je n'ai à t'offrir, en échange, que des sentiments de tristesse. Je ne parle pas seulement de la position de fortune où nous sommes, et que je t'avoue avec d'autant plus de liberté que je ne veux rien accepter de toi. Tu comprends le motif de mes refus, bonne et chère Marie. Si tu avais une fortune qui t'appartînt, il me serait doux de recourir à ta tendresse. N'es-tu pas la plus ancienne et la plus douce de mes affections? n'est-ce pas toi, Marie, qui la première m'apprit qu'on pouvait aimer une autre personne que sa mère? et qui sait? peut-être tu seras bientôt la seule qui consente encore à aimer la triste Anna. Oh! je commence à le soupçonner, ces affections-là sont seules durables, qui empreintes du calme et de la sainteté du foyer domestique, nous prennent aux premiers jours de notre vie, pour nous conduire au tombeau. Nous sommes, chère Marie, comme deux ruisseaux bien purs, qui, partis de la même source, ont longtemps coulé l'un près de l'autre dans la même prairie, en réfléchissant le même ciel. Puis un torrent est venu tout à coup se jeter dans l'un d'eux et l'a emporté à travers la plaine; mais, hélas!

Digitized by Google

les torrents passent comme ils arrivent, et qui nous dit qu'un jour, ces eaux venant à s'abaisser, le pauvre ruisseau ne demeurera point avec son lit à sec et ses belles rives dévastées? Oui, je ne le pressens que trop, les passions sortent de la vie comme elles y entrent, il n'y a que les affections qui y demeurent. Aussi, ma sœur, il me serait doux de tout te devoir, mais à toi, entends-tu, et non à M. de Glandevez. Je n'ai point voulu de son or, quand il fallait l'acheter en acceptant sa personne, je n'accepterai point comme un bienfait ce que je n'ai pas eu le courage de payer à un aussi haut prix. Tu t'avilirais, ma sœur, en mentant à M. de Glandevez pour m'envoyer des sommes dont tu serais obligée de lui déguiser l'emploi, je m'avilirais en les acceptant. Marie, laissons à notre malheur sa dignité, c'est tout ce qui nous reste; il vaut encore mieux avoir à pleurer que d'avoir à rougir.

» Certainement, je ne me plains pas de M. Mobray. Il a, je le crois, la même affection pour moi, mais son caractère n'est pas aussi beau que je l'avais d'abord jugé. Nous avons eu une conversation, le lendemain du jour où j'ai reçu ta lettre, et j'ai compris que sa douleur venait de ce que M. de Glandevez, en se mariant, lui enlevait la perspective d'une grande fortune : « — Pour moi, Arthur, lui ai-je dit, je me croirai toujours assez riche tant que je conserverai votre amour.» Il m'a alors attirée vers lui en m'appelant sa chère Anna, et m'a expliqué qu'il ne désirait une grande fortune que pour m'entourer de toutes les jouissances du luxe. « — Me reprochez-vous, a-t-il dit, de trouver du plaisir à parer mon idole? »

» Je n'ai rien répondu d'abord, mais je lui ai dit ensuite que j'avais peur qu'il n'eût des goûts peu en harmonie avec la position de nos affaires, — car nous ne sommes pas riches, n'est-ce pas Arthur? ai-je ajouté. »

« — Je ne puis te le cacher, ma chère âme, m'a-t-il répondu, la somme que j'avais emportée est bientôt épuisée. Le mariage de mon père avec ta sœur m'ôte l'espérance d'une réconciliation sur laquelle j'avais toujours compté. Je ne sais point en vérité quel parti il nous reste à prendre? »

» Alors je lui ai fait observer que nous étions tous deux jeunes, que nous pouvions nous suffire à nous-mêmes, et que nous trouverions dans le travail, sinon l'opulence, au moins le nécessaire et une honorable indépendance. « — Sens-tu bien, mon Arthur, tout le bonheur que nous aurons à nous dire que nous ne devons rien à personne? Voilà notre plan de vie tout tracé, et dès demain nous le mettrons à exécution. Je brode à merveille, je touche du piano de manière à obtenir tes suffrages, à toi qui es un bon connaisseur; eh bien, je chercherai de l'ouvrage ou des leçons. Tu peins comme Isabey; eh bien,

Digitized by Google

tu feras des portraits. Je travaillerai pour toi, et tu travailleras pour moi, cela nous donnera plus de courage. Tous les moments d'Arthur seront employés pour Anna, tous les moments d'Anna seront consacrés à Arthur. Les détails les plus indifférents deviendront pour nous des jouissances. Quelle douce satisfaction de pouvoir attacher une pensée d'amour à tous les objets qui nous entoureront, de savoir que notre fortune c'est notre tendresse! Quel bonheur que d'avoir besoin l'un de l'autre quand on s'aime! Va, mon Arthur, nous ne serions pas si heureux si nous étions riches : les plaisirs du monde nous distrairaient peut-être de notre amour, nous cesserions d'être tout l'un pour l'autre, et notre cœur s'endormirait dans cette torpeur de la prospérité qui laisse l'âme sans activité comme sans désirs. »

» Pendant que nous causions ainsi, Arthur paraissait touché de mes paroles. Ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire, et mes pensées semblaient s'écrire sur son front, à mesure que je les lui exprimais. Mais quand je lui ai proposé de quitter la maison que nous occupons dans le quartier de la fashion, quand je lui ai parlé de vendre ses chevaux et de faire des réformes dans ma toilette, son front s'est subitement rembruni, et il s'est brusquement levé comme un homme qu'une pensée pénible vient de tirer d'une agréable rêverie. Puis il m'a répondu, en souriant ironiquement, que c'étaient là des projets d'enfant impossibles à réaliser. »

« — Je vous l'avoue, ma chère, a-t-il ajouté, je ne comprends pas la vie sans l'entourage dont vous voulez dépouiller notre existence. Je ne me sens pas de force à résister au prosaïsme de l'économie. J'ai toujours vu autour de moi ce luxe, ce bien-être; s'il fallait rompre ces habitudes d'enfance et calculer avec tous mes désirs, il me semble que mon esprit et peut-être mon cœur en resteraient effroyablement rétrécis. L'ordre est une qualité bourgeoise que j'ai toujours beaucoup honorée, mais pour laquelle je ne me suis jamais senti aucune vocation. L'économie est la vertu des petites gens; ma chère, il faut la leur laisser. Je ne dis point que ce soit une bien vive jouissance que d'avoir toutes ces superfluités de la vie, prérogatives d'une grande fortune, mais c'est une insupportable privation que d'être obligé de s'en passer. Rappelez-vous-le, Anna, il y a de ces biens qui ne sont rien quand on les a, et qui sont tout quand on les perd. »

» J'ai été tellement saisie de ces paroles et du ton dont M. Mobray les prononçait, qu'elles sont restées gravées dans ma mémoire, et que je ne crois pas y changer un seul mot en les répétant. Jamais je n'avais vu à Arthur cette figure froide et ironique. Sa voix ordinairement si harmonieuse était si sèche et si brève, qu'elle me déchirait le cœur. Te l'avouerai-je, il y eut un moment, Marie, où je trouvai qu'il ressemblait à son père. C'était le même sourire égoïste, le même regard

Digitized by Google

dur et glacial, avec quelque chose de ses sentiments et de ses idées. Je me ressouvins involontairement de l'expression d'enthousiasme qui animait, le jour de notre rendez-vous dans la clairière, cette figure alors si noble et si belle, maintenant si décolorée, et ce contraste me fit venir les larmes aux yeux.

» Arthur, je dois le dire, fut ce qu'il avait toujours été pour moi jusqu'à ce moment; plein d'une tendre sollicitude, il chercha à me consoler, essuya mes larmes et m'interrogea sur la cause de mon chagrin. Et moi, Marie, je lui fis un mensonge pour échapper à ses questions, car je voyais bien que nous ne nous comprenions plus. J'avais cru que mon amour était la grande affaire de sa vie, et je venais de m'apercevoir que ce n'était qu'une décoration de ses prospérités, un plaisir de plus parmi d'autres plaisirs. Mon Dieu! le cœur des hommes est donc bien différent de notre cœur? Notre amour trouve un aliment dans l'adversité, le leur s'y éteint.

» Depuis cette explication, nous sommes, sans vouloir nous l'avouer, l'un envers l'autre dans une position de gêne. Sous prétexte d'affaires importantes, Arthur sort fréquemment, et ne rentre que fort tard. Pour moi, je mène une vie retirée; mes goûts et ma santé m'y obligent également. Dans quelques mois, Marie, je serai mère! »

Marie de Glandevez à Anna Mobray.

« Château de Saint-Vincent, mai 1819.

» Anna, je ne connais que d'aujourd'hui toute l'étendue de mon infortune; je l'ai vu celui qui se mettait entre moi et le comte; je l'ai vu celui dont le souvenir était au fond de mon cœur comme un remords, sans que son nom arrivât jusqu'à mes lèvres. C'était Ernest! Je l'avais quitté enfant, tu le sais, je l'ai retrouvé jeune homme; eh bien! Anna, je l'ai reconnu, comme si je ne l'avais jamais quitté. C'était lui dont l'image vague et indécise se dessinait quelquefois dans mes projets d'avenir et de bonheur. Je suis certaine de l'avoir souvent aperçu dans mes rêves, tel qu'il est aujourd'hui, avec cette figure pleine de résolution et de caractère, ce regard ardent, ce front élevé; l'âme a ses instincts dont elle ne se rend pas compte elle-même : Anna, mon cœur l'avait deviné. Si tu savais comme il était pâle en entrant au salon, comme sa voix tremblait quand il m'adressait la parole; que de désespoir et de reproches il y avait dans son regard triste et voilé! Nous échangions des phrases banales et vulgaires; on aurait dit que nous avions peur de réveiller nos pensées. Le comte, qui était présent, me désolait en poursuivant Ernest de ses froides railleries, sur ce qu'il appelle la pruderie de la jeunesse du siècle. Malgré toutes

Digitized by Google

mes prières, il lui a raconté, pour le dégourdir, a-t-il dit, une de ses histoires de corps-de-garde que ma mère interrompait toujours à la première phrase. Il est bien étrange, Anna, que les hommes en vieillissant conservent de pareils souvenirs et trouvent quelque plaisir à en parler. J'aurais cru que l'âme prenait le dessus sur le corps avec les années, et que la chasteté de l'expérience convenait à la vieillesse, comme à la jeunesse la chasteté de l'innocence. Mais le comte n'est jamais plus heureux que lorsqu'il me fait rougir; il prétend qu'au fond je suis bien aise des pauvretés qu'il m'adresse, et que c'est par une hypocrisie de femme que je ne veux pas le reconnaître. Comme je tâchais de détourner la conversation, il s'est mis à me persiffler moi-même sur ce qu'il appelle ma sauvagerie, et alors, Anna, il a voulu en donner des preuves à Ernest en lui faisant de si étranges confidences, que je sentais le feu me monter au visage, et que je n'avais plus la force ni de parler, ni de rester, ni de sortir; j'étais au supplice: il y avait tant de haine et de mépris dans les yeux d'Ernest, que je craignais une catastrophe. Anna, quand un homme va tuer un autre homme, c'est sans doute ainsi qu'il le regarde; je frémissais comme si j'allais être témoin d'un meurtre. Heureusement la cloche a sonné l'heure du dîner, et le comte qui, tu le sais, est l'exactitude en personne, n'a plus songé ni à moi, ni à son histoire; il m'a dit de donner la main à Ernest, et la conversation en est restée là. Je sentais cette main, froide comme la mort, trembler et frémir en touchant la mienne. Mon dieu! mon dieu! que deviendrais-je si de pareilles scènes se renouvellent? Il ne faut point que ce jeune homme reste ici; non, il faut absolument qu'il parte. Je n'aurais pas la force de subir mon malheur s'il demeure; sa présence m'ôte ma résignation, je ne dois point, je ne veux point le voir; Anna, prie Dieu pour la triste Marie.

» Les soupçons que tu as conçus sur ton Arthur me paraissent avoir un motif bien léger, bien frivole; enfant gâté de la Providence, ne faites point la susceptible avec votre bonheur. Je vais réfléchir à ce que tu me dis sur votre situation de fortune, je trouve tes projets raisonnables et sages, mais il me semble que mon mariage m'a laissé tous mes droits de sœur. »

Le comte de Glandevez au propriétaire de l'hôtel Meurice.

« Château de Saint-Vincent, juillet 1819.

» Vous aurez soin, monsieur, dès la réception de ma lettre, de faire préparer l'appartement que j'occupe ordinairement dans votre hôtel, et vous tiendrez la main à ce qu'il soit exactement disposé comme l'année dernière; seulement, vous réserverez l'appartement situé sur

Digitized by Google

le même palier pour madame de Glandevez qui m'accompagnera à Paris. Vous savez que le menu du repas pour le jour de notre arrivée, le 25 du courant, doit être le même qu'à mon voyage de l'an passé; seulement, je crois utile de vous renouveler les reproches que je vous adressais à cette époque au sujet des côtelettes à la Soubise qui étaient trop salées, et de la crème au marasquin qui était tout-à-fait manquée. Il ne me reste plus qu'à vous rappeler la promesse que vous m'avez faite de remplacer toutes les horloges de l'appartement par des pendules à secondes, réforme indispensable, car je n'ai jamais vu d'établissement où l'on fût plus exposé à être trompé sur l'heure que le vôtre. N'oubliez aucune de ces recommandations, et agréez, etc.

» *P. S.* Vous n'avez point oublié, je l'espère, que c'est sur le temps moyen, et non sur le temps vrai, que toutes les pendules doivent être réglées. »

Marie de Glandevez à Anna Mobray.

« Paris, août 1819.

» Nous sommes en ce moment à Paris, ma chère Anna, M. de Glandevez a l'habitude d'y venir tous les ans au mois de mars; le retard apporté à son mariage l'an passé l'a obligé à différer son voyage accoutumé, et il a exigé que je l'accompagnasse ici. Ernest a aussi quitté notre petite ville, où il avait quelques intérêts à régler depuis la mort de sa grand-mère, et le voici de retour parmi ses malades; ma mère est restée seule au château. Que ta lettre m'a douloureusement affectée ma chère sœur! le récit de ta mauvaise fortune est venu me surprendre au milieu des magnificences auxquelles je suis condamnée; mais hélas! je suis une riche indigente, je jouis d'une grande opulence sans pouvoir disposer de la plus petite somme; M. de Glandevez ordonne, règle et acquitte toutes les dépenses, même celles qui me concernent, et je n'avais pas songé à le trouver mauvais jusqu'à ce jour, tant je suis devenue indifférente à ce qui se passe autour de moi. Il me semble quelquefois que j'assiste à ma vie sans m'y mêler; mais dès qu'il s'agit de toi, mon Anna, le cœur de ta pauvre Marie se réveille. J'ai cherché dans mon esprit le moyen de me procurer de l'argent pour te l'envoyer, car, tu as beau dire, entre nous il ne saurait être question de ces scrupules et de ces fausses délicatesses que tu fais valoir. Ai-je donc perdu le droit d'être ta sœur parce que j'ai le malheur d'appartenir à M. de Glandevez? il a déjà assez de torts à mes yeux sans lui donner encore celui-là. J'avais pensé un moment à vendre mon écrin pour t'en faire passer le prix, mais j'ai réfléchi ensuite que c'étaient les diamants héréditaires de la famille des Glan-

Digitized by Google

devez, et que je n'avais pas le droit d'en disposer. Mon Dieu, que puis-je donc faire? à charge à moi-même, inutile à ceux que je chéris! quelle destinée! Tu me croiras, n'est-ce pas Anna, j'éprouve maintenant un sentiment de honte à me voir couverte de diamants, tandis que je sais que ta position n'est pas heureuse, et ce luxe qui m'environne me pèse comme un reproche, presque comme un remords. Souvent je me sens prête à pleurer en entrant dans ces somptueux appartements où M. de Glandevez veut que j'habite; il croit m'avoir faite bien riche, et je vois qu'il compte sur ma reconnaissance. Mais n'avoir rien à partager avec ceux que l'on aime, n'est-ce donc pas là la pauvreté, ma sœur?

Depuis que je suis ici il a fallu que je me laissasse présenter chez toutes les relations du comte; j'ai été reçue poliment, mais froidement dans la plupart de ces maisons; je pense qu'on trouve ma naissance trop modeste et mon nom trop obscur. Pourquoi, mon Dieu! M. de Glandevez n'a-t-il pas été aussi fier que ses amis? la seule personne qui m'ait parfaitement accueillie est une parente fort éloignée du comte, madame la marquise douairière de Rouville, une de ces femmes de l'ancienne cour si gracieusement vénérables, et si aimablement imposantes, dont on ne peut se faire une idée quand on n'a pas eu le bonheur de les rencontrer. Dans le monde, la marquise est une puissance, et ses arrêts sont sans appel; M. de Glandevez lui-même, si absolu et si tranchant, semble la craindre. A quoi tient la supériorité de cette aimable femme? à une manière de raconter qui n'appartient qu'à elle, à son sourire si doux et si fin, et à une expérience du monde qu'on ne trouve, je crois, que chez les personnes de l'âge et de la qualité de madame de Rouville, qui, née dans les grandeurs, a connu toutes les extrémités des choses humaines pendant la Révolution dont elle a traversé les mauvais jours. Son caractère est un mélange de force et de bonté, de simplicité et de grandeur. Ernest, que mon mari a présenté chez elle, prétend qu'elle est tout à la fois une bonne femme et une grande dame, et que c'est l'union de ces deux qualités contradictoires qui donne tant de piquant à son caractère.

» J'ai été assez heureuse pour ne pas trop déplaire à la marquise le jour de ma présentation, et, depuis, je suis devenue sa favorite. Elle m'a mise tout d'abord à mon aise par la manière pleine de bienveillance dont elle m'a accueillie, et elle a insisté, avec une grâce si charmante, pour que je ne m'en tinsse pas à cette visite de cérémonie, que, peu de jours après, je me suis fait conduire de nouveau à son hôtel; la porte était défendue pour tout le monde, excepté pour moi. Dès que la marquise m'a aperçue elle s'est levée, et elle a fait un pas à ma rencontre :

Digitized by Google

« — J'avais le pressentiment que je vous verrais aujourd'hui, ma chère belle, m'a-t-elle dit, en me faisant asseoir, c'est fort beau à vous de ne pas avoir peur de mes cheveux blancs et de ne point être effarouchée de ce terrible mot de douairière. Merci, nous tâcherons de reconnaître ce sacrifice ! »

» Alors a commencé entre nous une douce et intime causerie ; c'est le premier moment heureux que j'aie goûté depuis mon mariage. J'étais étonnée de tout ce que m'inspirait la marquise ; triste et sotte comme je le suis, je n'ai pu cependant résister à son influence. Je crois vraiment qu'il y a dans l'atmosphère de son salon quelque chose de particulier, et que la bêtise elle-même, en passant par cet air-là, se traduirait en esprit. Je ne sais pas comment cela se fit, mais madame de Rouville ne m'interrogea pas, ne me mit point sur sa sellette, ne me poursuivit point de questions embarrassantes, et au bout d'une heure elle connaissait toute mon histoire.

» Je vis alors dans ses yeux, non cette pitié insultante qui envenime les plaies du cœur, mais cette douce et affectueuse compassion qui les guérit. » — « Mon très-honoré cousin a été bien téméraire, me dit-elle après une pause, mais il a la main heureuse, et il n'est pas impossible que sa témérité ne lui réussise. Quant à vous, ma chère comtesse, vous avez raison de m'aimer un peu ; je ne vous serai point inutile dans ce monde étranger, c'est-à-dire ennemi, où vous êtes engagée. Votre position est difficile, votre rôle est bien lourd, nous le porterons à nous deux. C'est notre privilége à nous autres douairières, quand nous n'avons plus notre réputation à perdre ou à sauver, nous sommes les arbitres souverains de vos réputations, mes chères belles. Ne nous enviez pas trop cette triste royauté dont la couronne ne se pose que sur des cheveux blancs ; cette fois l'usage vous en sera utile ; nous voulons bien, comtesse Marie, vous tendre le bout de notre sceptre et vous assurer de notre royale protection. C'est le moins que nous puissions faire pour votre gracieux empressement, ma jeune dame, et aussi pour les liens de parenté qui nous unissent à votre seigneur et maître, l'un des fous les plus graves, et l'un des étourdis les plus méthodiques que nous ayons jamais rencontrés. »

» Puis, après quelques instants de conversation, la marquise continua d'un ton plus sérieux : « Ecoutez, Marie, dans la position où vous êtes, vous n'avez que deux partis entre lesquels il faut choisir : sacrifier vos devoirs à une passion dont les joies mêlées de remords seront courtes, et dont les conséquences seront éternelles, ou bien vous faire une existence, sinon heureuse, au moins tranquille, en restant irréprochable et en cherchant, dans l'estime du monde et dans la satisfaction de votre propre conscience, ce calme et ce repos, seul bonheur peut-être auquel nous puissions aspirer ici-bas. Je n'ai

Digitized by Google

pas besoin, mon enfant, de vous dire le parti que je vous conseille de suivre, et, quand je vois votre front si chaste et si pur, je ne doute pas un moment que vous n'ayez fait votre choix. Allez, ma fille, ce n'est pas la religion seulement qui vous impose le devoir de choisir ainsi; le parti que vous suivez est en même temps le plus noble et le plus sûr. Ah ! si les femmes pouvaient prévoir les suites de leurs fautes; si, au moment de succomber, l'avenir qui les attend se dévoilait à leurs yeux, jamais elles ne seraient faibles, et la vertu, perdant son plus beau caractère, ne serait plus qu'un calcul intéressé et un égoïsme bien entendu. Du courage, ma chère Marie, un jour vient où le souvenir des plus cruels sacrifices nous est une douce satisfaction; oui, Marie, des plus cruels sacrifices! » répéta la marquise, et il me sembla que ses yeux humides se fixaient sur un portrait que j'avais remarqué en entrant, et qui représentait un homme dont la figure singulièrement belle attachait les regards par un mélange de fierté et de mélancolie.

» Anna, ce n'était plus cette femme tout-à-l'heure si calme et dont la physionomie paisible et reposée semblait un miroir un peu terni par le temps, qui ne réfléchissait que les émotions douces et attiédies de la vieillesse. Il y avait tant de grandeurs sur son front et une expression si sublime dans ses regards, que j'en restais intimidée. Je sentais instinctivement la présence d'une grande passion vaincue, et je lisais, sur cette belle et majestueuse figure, toute une mélancolique histoire de sacrifices admirables, de saintes résignations et de courageux dévouements.

» L'émotion de madame de Rouville m'avait gagnée : « je suivrai vos conseils, vos exemples », lui disais-je les larmes aux yeux et en lui baisant les mains; et en même temps je lui faisais part de la ferme résolution où j'étais de vivre le plus possible dans la solitude et dans la retraite, loin des séductions du monde et de ses dangers, goûtant à l'avance le plaisir de l'approbation qu'elle donnerait certainement à cette sage détermination.

» En m'écoutant la marquise avait repris cette expression de douce sérénité et de bonhomie un peu malicieuse qui lui est propre.

« — Ma chère belle, me dit-elle enfin en me fermant la bouche d'un petit coup d'éventail, je vous ai donné un bien mauvais exemple, et voici que vous le suivez; quand on veut être raisonnable il faut commencer par ne pas s'attendrir, car la raison et le sentiment sont deux ennemis mortels dont le duel dure depuis qu'il y a des sociétés. J'admire sans doute beaucoup vos goûts de solitude et vos projets d'ermitage, mais avec tout le respect que je dois à vos dix-huit ans, vous me permettrez de vous dire que votre haute sagesse n'a pas le sens commun, et que votre jeune gravité déraisonne. La solitude, ma

Digitized by Google

chère comtesse, mais c'est à peine si un mariage d'amour peut supporter cette dangereuse épreuve; et vous voulez vous faire ermite après un mariage de raison! Enfant que vous êtes, ce n'est point dans le monde, c'est dans votre cœur qu'est votre ennemi. Seule avec vous-même, n'ayant pour distraction que vos pensées, vous n'échappez point au péril, vous vous livrez à discrétion. Une femme solitaire est inévitablement mélancolique avant qu'il soit peu, et une femme mélancolique est à moitié perdue. La solitude n'est bonne qu'à nourrir les grandes passions ou à les faire naître, lorsque, comme vous, on n'en a pas, Marie, » ajouta la marquise en me jetant un regard scrutateur. « Là on ne songe plus au monde, à ses exigences, à ses rigueurs, à ses règles. Il en est de la société comme de tous les absents, quand elle n'est pas là elle a tort contre la nature; aussi, belle comtesse, ma vieille expérience a sur vous d'autres projets, moins poétiques que les vôtres peut-être, mais à coup sûr plus prudents. Loin de vous retirer du monde je veux que vous y viviez; j'entends que vous soyez entourée de toutes les images qui peuvent vous le rappeler; je veux mettre la société entre votre cœur et vous. Avouez-le, toute douairière que je suis, ma morale à moi est plus gaie que la vôtre; elle se compose d'une loge aux Italiens, d'un grand dîner par semaine, de beaucoup de parure, de deux ou trois soirées et d'autant de contre-danses que vous pourrez en danser. Je veux que vous cherchiez à plaire à tout le monde, c'est le moyen de ne pas trop plaire à quelqu'un; en un mot, pour que vous continuiez à être une femme vertueuse, je veux faire de vous une grande coquette. »

» Tout cela fut dit avec une grâce que je ne puis exprimer et avec ce sourire fin et caressant que madame de Rouville sait si bien prendre quand elle veut persuader. C'est à peine si je l'interrompis deux ou trois fois pour consentir à tout ce qu'elle exigeait. Elle leva les yeux sur la pendule, il était près de cinq heures; il y avait deux heures que j'étais chez elle. — « Voilà qui est horrible, dit-elle en sonnant pour demander ma voiture, c'est vraiment une trahison que de faire passer les heures ainsi. C'est à peine si vous aurez le temps de vous faire habiller, et je crois que vous avez du monde aujourd'hui. Allez, ma belle comtesse, et pour commencer votre rôle de femme à la mode, souvenez-vous que vous ne devez jamais avoir deux heures à donner à une pauvre vieille comme moi! Mais souvenez-vous aussi, ma chère Marie, ajouta-t-elle en me baisant au front, que je vous recevrai comme ma fille toutes les fois que vous viendrez. »

» Ainsi, ma bonne sœur, me voilà coquette de par madame de Rouville, la femme la plus sage, la plus sensée et la plus respectable sans contredit de tout le faubourg Saint-Germain. Je crains d'être bien neuve et bien gauche dans mon nouveau rôle; mais ma protectrice

Digitized by Google

m'assure qu'en peu de temps je l'aurai appris et que je ne puis manquer de m'en tirer à merveille. Au reste, j'en ferai bientôt l'épreuve, car j'ai un bal pour la semaine prochaine.

» Au milieu de toutes ces folles idées, je sens que je porte en moi un fonds de tristesse et de noire mélancolie qui me monte à l'âme, malgré tous les efforts que je fais pour le comprimer. La marquise a bien raison de vouloir me séparer de mon pauvre cœur ; c'est là ma plaie. Anna, la fortune m'a donné les apparences du bonheur, mais à toi elle t'en a donné les réalités. Heureuse femme malgré quelques légers nuages, et bientôt heureuse mère ! J'ai une grâce à te demander, ma sœur, si le ciel t'envoie une fille, nomme-là Marie, ce sera notre enfant à toutes deux ; n'est-ce pas que tu le veux bien, Anna ? »

La même à la même.

« Paris, octobre 1819.

» Il a fallu, pour obéir aux volontés de M. de Glandevez et aux conseils de ma chère marquise de Rouville, que je consacrasse les premiers mois de mon séjour à Paris aux présentations. Le comte de Glandevez attache le plus grand prix à toutes les prérogatives de sa naissance et de son rang. J'ai donc dû être présentée chez le Roi et chez les princesses. La marquise de Rouville a bien voulu me servir de marraine. Grâce à elle, j'ai été admirablement accueillie. Elle est on ne peut mieux en cour. Pendant l'émigration, elle a vécu dans l'intimité de la famille royale, aussi bienveillante aujourd'hui pour elle dans la prospérité qu'elle l'était naguère dans l'exil. En entrant dans ce monde où tout est nouveau pour moi, je me fais un peu l'effet de Christophe Colomb, à son débarquement en Amérique. La Cour, Paris, les salons, les Chambres, les ministères, tout m'est un sujet de surprise. Nous n'avons pas été élevées, tu le sais, dans le culte de l'ancienne monarchie. Comme presque toutes les personnes de notre âge, nous ignorions l'existence même de la famille royale, et nous ne connaissions que l'Empereur. J'avais seulement lu un livre de la bibliothèque de la chambre bleue de notre petite maison de Châteauneuf, sur la captivité de la famille royale au Temple, par Cléry, et tu te souviendras peut-être que, ce jour-là, je ne pus dîner, tant les sanglots me suffoquaient. Mais ma pensée n'allait point au-delà. Je croyais, avant 1814, qu'il n'y avait plus de Bourbons. Il me semblait que toute cette illustre famille était demeurée au fond de ce gouffre de souffrances et de crimes qu'on appelle la Révolution. Je comptais par les flots de sang qui nous séparent d'eux, le nombre des années. Le Roi, la Reine, Madame Elisabeth, ce petit Dauphin, qui révéla dans

Digitized by Google

l'enfance, que Dieu semble avoir faite pour sourire, une puissance de douleur supérieure à l'imagination humaine, m'apparaissaient comme les saints d'une lointaine légende. Nous apprîmes en même temps l'existence des Bourbons et leur retour, et tu sais que notre mère, même après la dernière chute de l'Empereur et son départ pour Sainte-Hélène, avait conservé toutes ses prédilections pour un régime qui lui rappelait les beaux jours de sa jeunesse et la gloire acquise par notre père.

» Je n'apportais donc aux Tuileries aucun enthousiasme préconçu. Mais on n'approche point impunément de ces princes. Ils ont un caractère de bonté et de grandeur auquel il est difficile de résister. Je ne fis presque que passer devant le Roi. Il a quelque chose de solennel et de royal qui impose, et quelque chose d'aimable et de doux qui attire. Jamais je n'ai vu un œil aussi spirituel.

» Comme madame de Rouville est, on peut dire, l'amie de Madame la duchesse d'Angoulême, l'audience dura un peu plus longtemps. Quand j'entrai, le récit de Cléry me revint à la mémoire, et je fus au moment de me signer et de m'agenouiller comme devant une madone. J'allais donc voir la fille du saint Roi et de cette grande et malheureuse Reine, la nièce de Madame Elisabeth, la sœur du Dauphin, la dernière de cette famille de martyrs, sortie seule du Temple où elle était entrée avec tous les siens. J'étais si troublée que je crois que je manquai une de mes révérences. Mais la princesse, à qui la marquise de Rouville avait dit quelques mots, et qui lisait sans doute dans mes yeux mon trouble et ma tendre vénération, se montra pour moi pleine d'une encourageante bonté. Je crois qu'il est bon, pour les jeunes femmes dans ma position, de venir souvent faire leur cour à la fille de Louis XVI. Il y a quelque chose de sanctifiant dans son regard. Pour le supporter sans malaise, il faut avoir la conscience tranquille. Et puis, on se sent racommodé avec sa destinée, quelque triste qu'elle soit, quand on vient à se souvenir de celle de cette princesse, si grande et si malheureuse, qui ne semble trouver de consolation à ses souffrances qu'en soulageant celles des autres. Madame de Rouville, qui a été souvent la complice de ses bienfaits, m'a raconté à ce sujet des choses qui seraient à leur place dans les légendes des saints. Le 21 janvier et le 15 octobre, la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, avant de fermer derrière elle la porte de son oratoire, où elle demeure toute la journée dans les prières et le recueillement, agenouillée sur un prie-dieu qui contient les tristes et chères reliques de ses parents, le gilet que portait le Roi son père en allant à l'échafaud, le bonnet de la Reine et le fichu que le vent enleva des épaules de Madame Elisabeth, donne des ordres pour que des secours extraordinaires soient distribués aux veuves, aux orphelins et à tous les malheureux. Pendant qu'elle prie, ses émis-

Digitized by Google

saires vont dans les greniers, nourrir ceux qui ont faim, couvrir ceux qui sont nus, et ses bienfaits descendent dans le sein des pauvres en même temps que ses prières montent vers Dieu. La princesse se souvient sans doute que, comme elle le raconte dans son journal, la Reine sa mère trembla de douleur et de froid pendant toute la nuit du 20 au 21 janvier 1793. Il n'y a que la religion au monde qui puisse donner cet héroïsme de bonté.

» La marquise m'a aussi conduite chez Madame la duchesse de Berry. C'est une princesse toute française, toute aimable, bienveillante, vive, spirituelle, pleine de verve, de grâce, d'abandon, à qui son âge ne permet pas d'avoir de tristes et longs souvenirs. Le passé est si loin d'elle qu'elle appartient on peut dire tout entière à l'avenir. Elle protége les lettres, les arts; elle aime les plaisirs, les bals, les spectacles, mais avec cela elle sait se priver pour secourir les pauvres. Cette race des Bourbons est avant tout une race aumônière. Si, comme l'a souvent dit notre bon curé de Châteauneuf, les aumônes, toujours présentes devant Dieu, prient pour ceux qui les ont faites, la maison de Bourbon a de grands auxiliaires là-haut, et finira par surmonter la mauvaise fortune qui s'est si longtemps attachée à ses destinées.

» Après la cour, j'ai dû visiter les salons politiques. J'ai été présentée chez madame de Montcalm, digne sœur du duc de Richelieu, principal ministre. J'ai vu là des hommes supérieurs dont je ne pouvais avoir une idée dans notre petit cercle de Châteauneuf. J'ai entendu parler M. Lainé dans un cercle suspendu tout entier à ses lèvres, avec cet accent d'honnêteté éloquente et cette physionomie rayonnante de probité et de talent qui lui livrent l'âme de ceux qui l'écoutent. J'ai fait un pélerinage à l'Abbaye-aux-Bois, où j'ai admiré, dans une cellule de vingt pieds sur dix, madame Récamier, qui a été trop belle naguère pour ne l'être pas encore, et qui a de l'esprit comme si elle n'avait jamais été jolie. J'ai été présentée chez madame la duchesse de Duras, où j'ai aperçu M. de Châteaubriand, qui est dans ce salon l'objet d'une espèce de culte. Quoiqu'il ne soit plus de la première jeunesse, il est difficile de soutenir l'éclat de son regard. Ses yeux, qui sont d'une singulière beauté, ont une expression orientale. Son génie est écrit sur son front. Je conçois que de pareils hommes puissent faire oublier à la femme qui a l'honneur de porter leur nom la distance des années : ils ont cette fraîcheur de l'âme et cette jeunesse immortelle du génie sur lesquelles le temps n'a pas de prise.

» Je n'aurais même pas tant d'ambition, et je me contenterais de trouver chez M. Glandevez cette bonté et cette élévation de cœur qui commandent l'estime et permettent la sympathie. Hélas ! que je suis loin de pouvoir dire que mes souhaits sont exaucés ! Depuis que j'ai hanté les salons politiques et que j'ai entendu discuter les hommes

Digitized by Google

qui se disputent le gouvernement de la France, sais-tu quelle bizarre idée était venue à ta folle de sœur? Elle s'était mis en tête de chercher des qualités à son mari. — « Qui sait? me disais-je, M. de Glandevez n'est pas un homme aimable, à coup sûr, mais peut-être est-ce un homme supérieur. S'il ne prend aucun intérêt à mes idées, je pourrais peut-être prendre intérêt aux siennes. » Tout le monde ici, en effet, est d'un clan politique. On se passionne pour ou contre un système, pour ou contre le ministère, pour ou contre la cour. Chaque parti a son quartier-général dans un salon. J'ai vu chez la marquise de Rouville les chefs de la droite, M. de Villèle, dont le bon sens a quelque chose de si lumineux qu'à mesure qu'il parle les ignorantes comme moi s'étonnent de voir, comme si un flambeau venait à luire dans les ténèbres; M. de Corbière, d'un extérieur un peu vulgaire, mais d'un esprit plein de saillies; M. de Bonald, qui discute peu, mais qui, lorsque nous sommes en petit comité, veut bien ouvrir les trésors de son intelligence devant nous et mettre à notre portée les questions de haute philosophie auxquelles il a appliqué son génie. Lorsqu'il parle ainsi, avec sa grande taille, son air d'autorité, sa figure austère et rude, ses cheveux grisonnants tombant le long de son visage, il me fait un peu l'effet d'un patriarche instruisant sa famille. Dans le salon de M. Casimir Périer, riche banquier de Paris et un des députés les plus influents de l'opposition libérale, j'ai vu tout le personnel de ce parti. Il y a là, sans doute, des hommes éloquents, instruits, habiles; mais j'ai été choquée par une contradiction que je n'ai pu m'expliquer. J'ai retrouvé là une foule d'hommes, qui, m'a-t-on dit, étaient avant la Restauration d'ardents bonapartistes. Le bonapartisme et la gloire vont bien ensemble; mais je ne comprends pas ce qu'il peut y avoir de commun entre le bonapartisme et l'amour de la liberté, et par quelle transition on peut arriver du premier au second. A moins que cet amour de la liberté ne soit pour beaucoup qu'une arme de guerre contre le gouvernement. Alors, ce ne serait qu'une hypocrisie peu digne d'estime. Au milieu de ce petit cours de politique que je fais sans le vouloir, je suis toujours préoccupée de la même idée : quelle est l'opinion du comte de Glandevez? Avec qui est-il? Contre qui? A quelles idées se dévoue-t-il? J'avais beau chercher, je ne trouvais pas. M. de Glandevez ne parle jamais à la Chambre des Pairs, ainsi, ce n'est pas dans ses discours que je pouvais découvrir ses opinions.

» J'ai été l'autre soir tristement tirée de mes doutes. J'étais arrivée de bonne heure à une soirée de madame de Montcalm. Je me trouvais assise à côté de la cheminée. Devant le feu se tenait un ministre qui causait assez haut avec un des chefs de la majorité ministérielle de la Chambre des Députés, des chances de succès du cabinet dans une discussion qui allait s'ouvrir. « — Et à la

Digitized by Google

Chambre des Pairs, êtes-vous sûr de l'emporter? demanda le député. — Sûrs d'une voix seulement, répondit le ministre. Puis il ajouta en indiquant quelqu'un de l'œil : Tenez, je vois se diriger vers nous le nouvel auxiliaire qui nous donne la victoire. » Comme le député exprimait quelque étonnement : « Quand je dis qu'il nous la donne, je me sers d'un mot impropre, reprit le ministre en souriant; il nous en coûtera un permis de défrichement qui fera gagner deux cent mille écus à notre allié. Que voulez-vous? Quoiqu'il soit deux fois millionnaire, le pauvre homme dit que depuis qu'il a épousé une jeune et jolie femme il a besoin d'arrondir sa fortune. » Je lève les yeux en ce moment. Qui aperçois-je, profondément incliné devant le ministre? M. de Glandevez!

» J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Quelle humiliation! Quand j'entends parler M. de Bonald ou M. de Chateaubriand, je comprends ce dévouement profond pour la royauté qui anime tant de nobles cœurs; je comprends également, quand j'écoute les grands accents du général Foy, l'enthousiasme de la liberté, quoi qu'il me semble qu'on n'ait pas à se plaindre de la part qui lui est faite, sous un régime où chacun fait ce qu'il veut et dit ce qu'il pense. Mais n'avoir ni dévouement ni opinion, demeurer indifférent entre le gouvernement et l'opposition, transformer son vote en objet de trafic, n'y a-t-il point là quelque chose d'abject? Et pour achever de m'humilier, le comte prend son mariage pour prétexte de ses vilenies politiques : comme si jamais je lui avais demandé quelque chose! Je sentais le rouge me monter au visage, et je baissais involontairement la tête. Au bout de quelques minutes, je sortis du salon. Il me semblait que des regards ironiques me suivaient et qu'on chuchottait en montrant tout ce luxe auquel je suis condamnée. C'était sans aucun doute pure imagination de ma part, mais cette idée m'obsédait et me rendait malheureuse.

» Il n'y a presque pas de jour où je n'éprouve quelques déceptions de ce genre. Hier j'étais allée chez la marquise de Rouville en très-petit comité pour entendre une lecture. Ernest était au nombre des invités. Figure-toi, Anna, un jeune homme de haute taille, d'une figure noble et expressive, le front chargé de mélancolie, disant d'une voix si mélodieuse et si pénétrante que son accent arrivait au cœur, en même temps que ses idées et ses sentiments, des vers comme je n'en avais jusque-là jamais lus. Il me semblait entendre au dehors, cet hymne intérieur, sans notes et sans paroles, que, dans les derniers temps de notre vie de jeunes filles, je sentais avec étonnement s'élever quelquefois en moi, lorsque, par une belle soirée, nous cheminions en silence sous les longues allées de la forêt, à demi éclairées par le scintillement des étoiles, enchâssées comme des diamants dans une voûte

Digitized by Google

bleue, tandis que les bois nous envoyaient, de temps à autres, leurs vagues murmures, et les oiseaux, à demi endormis sur les arbres, quelques notes perdues. Mon âme s'élançait au devant de ces chants sympathiques, à la fois suaves comme des espérances et tristes comme des regrets. On eût dit que ces vers me racontaient, en soupirs mystérieux, ma propre histoire, sans la dire aux autres, et que des échos harmonieux, s'élevant malgré moi dans mon âme, répondaient au gémissement du poète. Il y eut un moment où mes yeux en se levant rencontrèrent ceux d'Ernest attachés sur moi avec une telle expression de douleur et de mélancolie, que je me hâtai de les fermer. Il semblait que le secret que je sais et que je ne veux pas entendre s'élançait de son cœur sur les ailes de cette poésie pour s'épancher dans le mien! J'étais troublée, pénétrée, profondément émue, j'applaudissais par mes larmes. La lecture achevée, je me retirai bien vite, non sans avoir demandé à la marquise le nom du poète qui venait de remuer si profondément toutes les facultés de mon âme. Elle me nomma M. de Lamartine.

» Malheureusement le comte de Glandevez était avec moi. Il ne cessa, pendant tout le trajet de l'hôtel de la marquise au nôtre, de me persiffler sur ma sensibilité. Il poursuivit d'une raillerie impitoyable ces beaux vers qui m'avaient ravie. Cette parodie vulgaire, cynique, s'attachant à cette noble poésie et la salissant de son venin, faisait naître en moi le même sentiment de répulsion que j'avais éprouvé un jour en trouvant sur une rose mousseuse que je venais de cueillir une hideuse chenille. Comme, sans répondre au comte, je laissais voir par mes regards, qui parlaient pour moi, que je n'étais pas convaincue, il continua, quand nous fûmes à l'hôtel, son persifflage sur ce qu'il appelait mon goût pour les pastorales et les bergeries. Enfin, s'animant de plus en plus dans son idée, il finit par me dire que tous les vers que nous venions d'entendre ne valaient pas le refrain d'une chanson d'un poète de sa connaissance, qui parlait de l'amour sur un ton plus leste et plus badin. — « On peut tout dire à une femme mariée, » ajouta-t-il en employant la formule invariable dont il se sert quand il veut m'adresser des paroles qui me font rougir. — « Permettez, comtesse, que je vous chante un seul couplet de la chanson nouvelle de ce drôle de corps de Béranger. « Malgré toutes mes résistances, toutes mes protestations, le comte entonna, de cette voix fausse et chevrotante que tu lui connais, l'éloge de mademoiselle Frétillon, chanson qui, à en juger par le couplet que j'ai entendu malgré moi, doit avoir beaucoup plus de succès dans les corps-de-garde qu'une de ces méditations de M. de Lamartine, que nous venions d'entendre. — « A la bonne heure, disait M. de Glandevez, en battant la mesure, je me retrouve dans ces vers, je reconnais l'amour comme

Digitized by Google

je l'ai fait, comme je le comprends. Mais votre Lamartine m'enrhume avec ses lacs et ses clairs de lune, et j'ai peur que la lecture de ce soir ne me vaille un accès de catarrhe. » Le comte triomphant sortit en achevant ces mots, et j'entendais encore dans la pièce voisine ses gros éclats de rire auxquels se mêlait une quinte de toux.

» Voilà, ma chère Anna, comment nous nous entendons en tout. Le comte me laisse, il est vrai, la liberté d'aller à l'église, mais c'est la seule, et je sais maintenant pourquoi il me la laisse. En me voyant partir hier pour la grand'messe : « Très-bien, m'a-t-il dit, j'aime à vous voir aller à Saint-Roch. Vous ferez même bien de prendre un prie-dieu à l'année et de le faire placer dans un lieu apparent. Ceci vous mettra bien au pavillon Marsan, et nous vivons dans un temps où il est bon d'avoir sur tous les rivages un port de refuge. Cette précaution nous servira pour le prochain règne. »

» Je ne pus m'empêcher de répondre au comte qu'il en dirait tant que je finirais par être obligée de me cacher pour aller à la messe, comme pour faire une mauvaise action.

» Décidément la marquise a raison, il faut que je m'étourdisse par les bals et les fêtes. Je ne tiendrai pas à cette vie. »

Ernest Melcy à Charles d'Aulan, secrétaire d'ambassade à Londres.

« Paris, octobre 1819.

» Tu m'as fait promettre, mon cher Charles, de te dire le résultat de mon voyage à Châteauneuf. Toi, mon ami de cœur, pour qui depuis le collége je n'ai pas de secret, et avec qui j'ai noué une de ces affections d'autant plus vraies qu'elles sont fondées sur la communauté de croyances, d'idées et de sentiments, tu sais quel espoir m'avait soutenu au milieu de ces rudes labeurs qui m'ont conduit, avant l'âge, à une position médicale enviée par bien des gens et à une espèce de célébrité. Une amitié d'enfance, devenue dans mon âme, avec la jeunesse, un ardent et profond amour, l'espoir d'avoir à offrir à cette gracieuse enfant dans laquelle j'avais deviné pour l'avenir une délicieuse jeune fille, un nom honoré, une fortune heureusement commencée, et une position sociale digne d'elle, voilà ma pensée de tous les moments, le secret de ma force et de mes succès. Oui, je dois au souvenir que j'avais emporté dans mon cœur tout ce que je vaux, tout ce que je suis. Au sortir du collége, j'ai toujours eu à côté de moi la douce figure de cet ange gardien qui a préservé mon ardente jeunesse des fautes et des excès qui auraient pu le faire envoler. Un amour vrai et pur nous rend religieux ; mon âme s'est trouvée ainsi ouverte aux influences du catholicisme, et, tandis que tant de

Digitized by Google

nos camarades s'enivraient des leçons décevantes de la philosophie nouvelle, je trouvai avec toi aux conférences de M. Frayssinous, le frein dont mon caractère violent avait besoin, et les espérances immortelles qui soutiennent au milieu des traverses et des désenchantements de la vie.

» Où en serais-je aujourd'hui, si je n'étais pas chrétien? Et quelque sincères que soient mes convictions religieuses, serai-je assez fort contre cette immense douleur? Charles, cette Marie, l'amie de mon enfance, la fiancée de mes rêves de jeunesse, la reine de mon avenir, je l'ai retrouvée mariée! mariée à dix-sept ans, avec un homme de près de soixante, indigne d'elle à tous les points de vue, un de ces vieux gentilshommes voltairiens, un de ces épicuriens tels que le dix-huitième siècle les avait formés, et qui contribuèrent tant à la chute de l'ancienne monarchie. Un seul mot explique cette énigme, Marie était pauvre et le comte de Glandevez est riche. Tu sens que je n'ai pu, que je n'ai voulu interroger personne sur ce mariage dont je ne saurais parler sans éprouver des mouvements de fureur dont je ne suis pas le maître. Mais, d'après ce que j'ai entendu murmurer autour de moi, la sœur aînée de Marie ayant fui la maison maternelle, plutôt que d'épouser le comte, Marie s'est sacrifiée pour obéir à sa mère. Pauvre Marie! qu'elle était belle, mais qu'elle était triste. Mon premier mouvement en l'abordant était de lui adresser des paroles amères. Mais quand je vis l'inexprimable douleur écrite sur son front, toute ma colère tomba, mon cœur se fondit, et au lieu de me plaindre, ce fut elle que je plaignis. Quelle dignité Dieu a mise sur le front de la femme, mon ami! quelle puissance dans la sérénité de ce regard qui arrête sur mes lèvres frémissantes les paroles que je ne dois pas dire, parce qu'elle ne peut plus les entendre. Quelle sainte contagion exerce l'exemple du sacrifice et de la vertu! Tant que mes regards reposaient sur cette admirable figure, je me sentais désespéré, mais soumis. La vue du mari réveillait au contraire les sentiments tumultueux de mon âme, Sais-tu qu'en regardant cet homme j'ai compris le meurtre? Une effroyable tentation s'élevait dans mon cœur; une mortelle injure est si tôt faite! Et puis deux hommes se trouvent en face l'un de l'autre, séparés seulement par la longueur d'une épée. Tue ou meurs, il y en a un de trop dans la vie. La société admet ce dénoument. Oui, mais Dieu le condamne et le punit. Ce dénouement, malheureux, c'est l'homicide. Tuer le mari pour se frayer un chemin jusqu'à la femme, cette idée est horrible; eh bien! Charles, je le sens, si je n'étais pas chrétien, c'est ce que je ferais. J'ai beau repousser cette pensée, la maudire, prier Dieu de m'aider à la détester, il y a des moments où elle me revient, surtout quand le comte regarde Marie d'une certaine manière. Il me semble que je ne suis plus maître de ma

Digitized by Google

volonté. Cette redoutable passion de la colère, que j'ai eu tant de peine à vaincre, devient la plus forte. Mes idées fermentent, ma main tremble. Ayez pitié de moi, mon Dieu ! n'est-ce pas assez d'être séparé de Marie pendant cette vie? faut-il que je mette entre elle et moi des abîmes pour l'éternité? soutenez ma faiblesse, sauvez-moi de moi-même. Je suis si malheureux ! La vie désormais n'a plus pour moi de but, le désenchantement m'est arrivé à l'âge des belles espérances. Il y a une personne de moins dans mon avenir, et cet avenir est vide. Pour qui maintenant travaillerais-je, pour qui aurais-je du talent, des succès, une renommée? L'amie de mon enfance, celle dont la riante figure remplissait mon passé et éclairait mon avenir est perdue pour moi. Que me reste-t-il à faire? Pourquoi vivre?

» Pourquoi? Pour faire mon devoir, pour remplir les obligations qu'impose ce grand nom de chrétien, pour secourir ceux qui souffrent, pour être le serviteur des pauvres, pour conserver les enfants à leurs mères, les fiancées à leurs fiancés. Il me semble quelquefois que je pourrais vivre ainsi. Oui, pourvu que je rencontre de temps à autre cette gracieuse apparition dans le monde, que je respire parfois le même air, quand même je ne devrais pas lui parler, car sa voix remue toutes les puissances de mon être, je crois qu'entre le souvenir d'un regard échangé et l'espoir de rencontrer un mois plus tard ce cher regard, je vivrai. Je ne suis pas bien ambitieux, mon ami. Sais-tu quel serait maintenant le souverain bonheur à mes yeux? c'est d'être assis, par une belle soirée d'été, à quelques pas d'elle, sur un des bancs de pierre de la petite maison de Châteauneuf, et silencieux comme elle, de laisser mes rêveries monter avec mes prières vers ce ciel étoilé, à travers lequel Dieu sourit aux âmes blessées. Mais que ce malheureux homme ne la regarde plus avec cette expression ! qu'il ne prenne plus à tâche de faire naître des occasions que j'évite, car plus je vais, plus j'en fais la remarque, ces roués émérites, que leur propre expérience devrait mettre en garde, clairvoyants pour les autres, sont aveugles sur leurs propres périls. Le comte semble se plaire à me laisser seul avec la comtesse? Est-ce confiance dans cet ange? Alors il aurait raison. Est-ce fatuité ! Je serais plus porté à le croire. Ces sceptiques, qui ne croient à rien, croient seulement à leur suprême habileté.

» Charles, il faut bien que je te le dise, je ne suis pas content de moi. Je crains d'être la dupe de mon propre cœur. Toutes ces belles résolutions que je prends ne sont-elles pas des piéges tendus par une passion pleine de subterfuges? Au fond je ne puis me faire à l'idée de cesser de voir Marie. N'est-ce pas pour cela que je cherche à me persuader que je puis la voir sans danger? Je doute de moi, j'ai peur de mon cœur. Je n'ai de confiance que dans l'admirable pureté de l'âme

Digitized by Google

de Marie. Elle mourra peut-être à la peine, mais elle ne faiblira pas. Mon ami, je suis dans une de ces heures critiques où l'on cesse d'être chrétien, à moins qu'on ne sorte de l'épreuve, épuré et fortifié. Plains-moi, et prie pour nous ! »

Anna Mobray à Marie de Glandevez.

« Londres, novembre 1819.

» Il nous est né une petite Marie qui sera belle et douce comme toi, ma sœur. Je devrais être un peu honteuse de te parler de mes joies maternelles, ma pauvre Marie; mais j'en ai le cœur si plein que je ne pourrais trouver d'autres paroles à te dire, et tu as l'âme si généreuse que je ne crains pas de t'affliger en te laissant voir tout le bonheur de ton Anna.

» Notre fille ne crie jamais, ne pleure presque pas; elle a de grands yeux bleus bien doux, une petite bouche toujours souriante; elle est blanche comme un lys; enfin, elle ressemble beaucoup à ce portrait de toi qui est dans la grande alcôve bleue de ma mère, dans notre maison de Châteauneuf. Tu peux être bien sûre qu'après le nom de son père et le mien, celui de Marie sera le premier que je lui apprendrai à prononcer. Mon Dieu! que nous devons être reconnaissants envers le ciel, qui nous envoie ces petits anges qui nous aiment, qui ressemblent à tout ce que nous aimons, et qui n'ont qu'à se montrer pour se faire aimer! Je m'occupe de la petite Marie toute la journée; je lui parle, je la caresse, et la nuit je me relève pour la regarder dormir. Arthur, qui, depuis qu'il est père, est redevenu aussi bon et aussi tendre qu'il l'était, prétend que je ne l'ai jamais aimé autant que cette petite créature et l'appelle en riant son rival. Pauvre chère enfant! A peine née, elle me rend le cœur de son père; comment ne l'aimerais-je pas comme je l'aime? Ce serait être ingrate, n'est-ce pas, Marie? Adieu, bonne sœur. Je te félicite d'avoir fait la connaissance de madame de Rouville; elle me paraît bien spirituelle et de bien bon conseil. »

Marie de Glandevez à Anna Mobray.

« Paris, novembre 1819.

» C'est le ciel, chère Anna, qui m'a envoyé cette aimable marquise de Rouville! Sans elle, mon Dieu, que ferais-je dans ce monde où des milliers d'yeux surveillent chacun de mes regards pour les interpréter! où des milliers d'oreilles épient chacune de mes paroles pour les tra-

Digitized by Google

duire; car je ne puis me le dissimuler, quoique j'aie de la peine à le comprendre, tandis que je croyais n'inspirer que de la pitié, on m'envie.

» Je n'avais pas idée de cette société au sein de laquelle je me trouve jetée comme par une bourrasque. « — Ici, me disait l'autre jour la marquise, les mariages se font à peu près comme les traités d'alliance entre les cabinets. On pèse les avantages et les inconvénients, les fermes, les titres de rente et les bois de haute futaie beaucoup; les parents à perdre et les deuils à porter presque autant, car les regrets s'appellent ici des espérances; les titres de noblesse un peu; enfin, ce sont les dots qui s'épousent et qui s'apportent en mariage deux personnes qui ne se seraient peut-être jamais parlé, et souvent deux visages qui ne peuvent se regarder sans se faire horreur. »

» On appelle cela des mariages de convenance. Je ne puis m'empêcher de trouver ce nom impertinent. Je comprends qu'on ne néglige pas les rapports du rang et ceux de la fortune; mais ceux de l'âge, des idées et de l'humeur ne sont-ils donc rien? Verrait-on tant d'unions malheureuses dans le monde, si l'on voyait moins d'unions mal assorties? Je sens que je ne devrais pas parler avec tant de chaleur dans ma propre cause; mais je viens d'assister au mariage du comte de Fontange, un des parents de M. de Glandevez, comme lui pair de France, mais encore plus âgé que lui, avec une petite fille de quinze ans, belle comme les amours, fraîche comme une rose de juin, et j'avoue que cela m'a remis devant les yeux la tristesse de ma propre situation. Le père de cette pauvre enfant est le notaire le plus riche de Paris. Voyez la folie des hommes! Il a passé quarante ans de sa vie à amasser son immense fortune; il n'aime que deux choses au monde, son or et sa fille, et voilà qu'il donne cet or si laborieusement amassé à un homme couvert de dettes, et sa fille si tendrement aimée à un vieux libertin. Du reste, ce notaire est le plus grand original du monde; la dot de sa fille devait être de quinze cent mille francs, mais le lendemain de la dernière promotion de pairs, il écrivit à son futur gendre que le *Moniteur* lui avait appris qu'il valait cent mille écus de moins que la veille. Rien ne put le faire changer d'avis, et il fallut, vaille que vaille, que M. de Fontange se résignât à épouser douze cent mille francs et la plus jolie fille de Paris. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que c'est lui que l'on plaint.

» En sortant de l'église, j'entrai chez madame de N*** pour savoir des nouvelles de son fils, qui a été pris hier du croup, et le bonheur voulut que j'y rencontrasse ma Providence, madame de Rouville. Au moment où j'entrais, la pauvre madame de N*** célébrait avec toute l'éloquence de son cœur les louanges d'Ernest, qui, par une opération hardie, avait sauvé la vie du petit Alfred, abandonné de tous les

Digitized by Google

médecins. Imagine-toi, ma chère Anna, un coup de maître, quelque chose à faire en même temps palpiter le cœur d'admiration et dresser les cheveux sur la tête d'effroi. Il ne s'agit de rien moins que d'une ouverture pratiquée au cou de l'enfant, qui déjà ne respirait plus. Tout le monde s'épuisait en éloges; on s'étonnait, on se récriait, on admirait; et moi je ne disais rien, car je sentais que les larmes me venaient aux yeux. Ce mariage auquel j'avais assisté m'avait toute attendrie. Je sentais revenir ces idées dangereuses que depuis mon arrivée à Paris j'avais réussi à écarter; j'étais dans un de ces moments où l'âme est comme grande ouverte et où les émotions y entrent sans coup férir. Il me semblait que je devais faire les honneurs de la réputation d'Ernest; je ne voyais plus que lui et sa figure mâle et expressive, pendant qu'il recevait avec une dignité mêlée de modestie les actions de grâces de cette pauvre mère; mon cœur battait plus fort, mon émotion devenait de plus en plus vive; enfin, je ne pus me contenir, et mes larmes commencèrent à couler. Ernest ne jeta sur moi qu'un regard, mais quel regard, chère Anna! Que de respect et en même temps que de reconnaissance! J'en demeurais encore plus troublée. Ma position devenait de moment en moment plus embarrassante; tous les yeux étaient sur moi; on commençait à s'entre-regarder; j'étais perdue! lorsque madame de Rouville, avec cette admirable présence d'esprit qui ne l'abandonne jamais, dit doucement à madame de N*** : « Allons, madame, en bonne justice, vous devez des remercîments à la comtesse Marie, que le récit du danger qu'a couru ce pauvre cher Alfred, qu'elle aime tant, a mise toute en larmes. »

» Madame de N*** se jeta dans mes bras; tout le monde vanta mon bon cœur. Le mouvement était donné. On admira ma sensibilité. Les femmes dirent que j'étais la meilleure des amies, les hommes que j'étais un ange; et tout cela parce que la marquise de Rouville s'était trouvée là pour donner un bon tour aux choses, réparer l'imprudence de sa pupille étourdie, et souffler à tout ce monde prêt à me déchirer sa bienveillance pour moi. A quoi tiennent, mon Dieu, les réputations! Tout en recevant tant bien que mal les tendresses de madame de N*** et les compliments dont on m'accablait, je m'aperçus qu'Ernest avait repris son maintien triste et froid, et qu'il regardait madame de Rouville avec un air de reproche. Lorsque je passai devant cette dernière, elle me donna un petit coup de son éventail en me disant entre un sourire et un froncement de sourcil : « — Je n'entends plus raillerie, ou grande coquette ou perdue. »

» J'allais fermer ma lettre au moment où je reçois la tienne. Tu as donc une fille! Arthur revient à toi! Heureuse Anna! Tu n'es pas condamnée, toi, à plaire à tout le monde; tu peux aimer quelqu'un! »

Digitized by Google

Le comte de Glandevez à l'honorable baronnet sir Dudley.

« Paris, 10 décembre 1819.

» J'ai reçu, mon cher baronnet, la lettre dans laquelle vous m'exposez la situation désagréable de M. Arthur Mobray, et où vous me demandez s'il pourrait me convenir d'y porter remède. J'ai de tout temps, vous le savez, estimé votre caractère et votre esprit si positif malgré votre âge, et je vous regarde comme le digne fils du seul homme qui ait peut-être été plus exact que moi, je vous parlerai donc à cœur ouvert. Tant que le jeune homme sera avec la jeune dame qu'il appelle sa femme, il peut être sûr que, mourût-il de faim, je ne lui donnerai pas la pièce de monnaie nécessaire pour acheter un morceau de pain. Vous savez, mon cher monsieur, que je déteste les phrases, et qu'entre une chose dite et une chose faite il n'y a pas pour moi la différence la plus légère; ainsi, il faut que M. Mobray prenne à la lettre ce que je vous écris ici. S'il consentait, au contraire, à se séparer de la jeune dame et à rompre une union romanesque qu'on peut faire facilement annuler, car elle n'a pas été contractée dans les règles, je me souviendrais de mes anciennes bontés pour M. Arthur.

» Il ne doit pas être le moins du monde inquiet du sort de celle qu'il quitterait: avec une figure comme la sienne et un caractère aussi aventureux, elle ne saurait demeurer sans être pourvue. Je gagerais que vous-même, mon cher Dudley, vous vous arrangeriez fort bien de la déesse, et il y a un passage de votre lettre qui me porte à croire que vous en êtes déjà épris. Allons, mon jeune baronnet, annoncez-moi un de ces jours quelque bonne noirceur, cela me fera du bien et me reportera au beau temps de mon entrée dans le monde, où j'eus l'honneur de m'instruire à l'école de ce drôle de corps de Laclos, dont la morale en valait bien une autre. Tenez, je ferais le voyage de Londres tout exprès pour faire un petit souper en tiers avec vous et la jeune dame, si vous parvenez à la dompter. Je n'en désespère pas, Dudley, vous êtes un adroit chasseur, et vous avez un allié devant la puissance duquel il n'y a pas de fierté qui ne succombe, la misère. Si vous jouez bien cette partie vous la gagnerez, et en vérité il faut, et pour votre honneur et pour le mien, que vous la gagniez, Dudley. Ecrivez-moi bientôt, et écrivez-moi... : échec à la reine !

» Adieu, mon cher baronnet, je me trouve assez mal de mon catarrhe et assez bien de mon mariage. Ma femme est une des plus jolies statues que j'aie rencontrées, mais une statue d'une pruderie insupportable. Si vous me faites faire le voyage de Londres je vous

Digitized by Google

raconterai à ce sujet des choses que vous aurez peine à croire; ce sont des saisissements continuels, des évanouissements qui ne finissent pas; enfin, à chaque page de mon mariage, je refais mes humanités, et je crois relire l'histoire de la chaste Lucrèce; il ne tient vraiment qu'à moi de me prendre pour le fils de Tarquin-le-Superbe. Parbleu, lorsque j'avais vingt ans, les femmes étaient un peu plus franches et et un peu moins timides ! Vous sentez que ce n'est point à un élève de Laclos qu'on donne le change avec de pareilles comédies. Madame de Glandevez est une coquette qui sait que les airs éplorés lui vont bien, elle fait son métier de femme à merveille, et je vous assure qu'un autre que moi y serait pris. Mais, malheureusement les femmes n'ont plus rien à m'apprendre, et pour deviner tous leurs manéges je n'ai qu'à me souvenir. »

Marie de Glandevez à Anna Mobray.

« Paris, décembre 1819.

» Il a fallu obéir à la marquise, j'ai accepté la vie telle qu'elle l'a arrangée pour moi. Imagine-toi, chère sœur, que mes heures sont réglées comme dans un couvent, et les plaisirs, on appelle cela des plaisirs ! viennent chacun à leur tour prendre leur part de ma journée sans m'en laisser une seule minute. J'ai une toilette du matin, une toilette de l'après-midi, une toilette du soir, des visites de trois à quatre heures; s'il fait un rayon de soleil je me montre au bois de Boulogne; mes soirées, quand elles n'appartiennent pas aux bals, appartiennent aux concerts; enfin, je me quitte en sortant du lit, et je ne me retrouve que le soir, lorsque, fatiguée sans avoir été occupée, je pose ma tête sur mon oreiller.

» Je disais hier à madame de Rouville que, s'il fallait rendre compte de cette vie, ce serait la plus grande de toutes les injustices, car elle est à tout le monde, excepté à moi. Chacun y dispose de son heure, et mon existence ressemble un peu à ce beau lilas planté devant notre maisonnette de Châteauneuf, sur lequel tous les passants cueillaient leur branche, si bien qu'à chaque printemps, au bout de quelques jours, le pauvre arbuste restait dépouillé et nu. La marquise prétend que tout cela est à merveille, et je ne la contredis pas, car depuis la scène de chez madame de N... je lui ai abandonné la direction de ma conduite. Dans l'état d'apathie et d'indifférence où je suis tombée, je me trouve trop heureuse d'être dispensée de vouloir : je crois que s'il n'en était point ainsi je passerais mes journées dans l'immobilité et dans le silence. Mais je sais qu'à telle heure on doit venir, et je me tiens prête à recevoir; qu'à telle autre heure il faut sortir, et je sors.

Digitized by Google

Madame de Rouville, comme elle le dit, a disposé de moi, pour moi et sans moi, la montre est bien montée, elle marche, et il n'y a pas de raison pour qu'elle s'arrête.

» Cette vie mécanique m'appesantit l'âme, je ne sens ni joie, ni chagrin, je ne sens pas; tout m'est indifférent, et je puis voir maintenant Ernest sans danger. C'est à peine si sa présence réveille chez moi quelqu'émotion; je n'aperçois qu'à travers un brouillard ces souvenirs d'enfance qui me troublaient naguère, et je suis quelquefois tentée de croire que mon cœur s'est endormi dans mon sein. Oui, Ernest se perd maintenant à mes yeux dans cette foule de jeunes gens dont se compose ce que la marquise appelle ma cour, parce qu'ils s'empressent dès que je parais dans un bal, pour se disputer l'honneur de m'adresser les premiers compliments sur la fraîcheur de ma toilette, sur les grâces toutes charmantes de mon air ennuyé, car ils disent que j'embellis tous les jours.

» Peut-être ont-ils raison, cette apathie me tient lieu de calme, cette indifférence me rend la santé; mais qu'importe? laide ou jolie, admirée ou négligée, comment m'occuperais-je de tout cela? je ne vis plus, je végète, et je crois que les plantes mes sœurs sont peu sensibles à l'admiration ou au dédain. Parmi toutes ces bouches louangeuses, celle d'Ernest reste seule muette. Je crois que tu l'avais mieux jugé que moi, ma chère Anna, ce jeune homme a quelque chose de dur et même de sauvage; ses regards ont une expression de reproche qui me fatigue et me fait éprouver la même impression d'impatience que si une main importune me tirait malgré moi d'un sommeil que je voudrais prolonger. Par quel enfantillage avais-je donc pu prendre mes souvenirs d'autrefois pour des espérances déçues? en vérité, de tous ces jeunes gens qui m'entourent Ernest est celui qui m'est le moins agréable; les autres me sont indifférents, mais lui m'est importun. Quand il entre avec sa figure morne et froide, et qu'il garde un silence plein de hauteur, comme si tout ce qui se dit autour de lui ne méritait que du dédain, je me sens presqu'en colère, et il me semble, Anna, que c'est le seul homme que je pourrais haïr. »

« Le soir, à une heure du matin.

» Je t'avais quittée afin de faire mes préparatifs pour la soirée de l'ambassadeur d'Autriche qui depuis quinze jours était l'objet de toutes les conversations. Madame de Rouville avait elle-même présidé à ma toilette, elle voulait que je fusse la reine du bal, et, comme j'étais toute honteuse de ses bontés pour moi, elle m'avait écrit avec cette grâce parfaite qu'elle met à tout, qu'elle se trouvait trop heureuse de pouvoir recommencer avec moi sa carrière de coquetterie et que cet hiver se-

Digitized by Google

rait sa dernière campagne. Le fait est que la marquise me traite en enfant gâté. Elle m'a mise à la mode, comme le livre qu'elle loue, l'homme d'esprit qu'elle reçoit; il est devenu de bon goût de m'admirer, chacun sait que c'est la meilleure manière de faire sa cour à la marquise, et comme elle est une amie utile et une dangereuse ennemie, tu ne saurais croire combien j'ai d'admirateurs autour de moi.

» Enfin à onze heures je fus prête et je montais en voiture. La marquise avait voulu que je fusse jolie, il paraît que je lui avais obéi ce jour-là. Je m'en aperçus à la sensation que produisit mon entrée; la danse en fut presque interrompue, et rencontrant par hasard mes traits dans une glace, je fus au moment de demander quelle était cette figure si jolie et si ennuyée? C'était moi. Ne crois point que je parle ainsi par orgueil, ma bonne sœur, que m'importe d'être jolie? Tu peux être heureuse et fière de voir tous les yeux admirer ta beauté, tu aimes et tu es aimée, Anna. Mais ta pauvre Marie, indifférente à tout le monde, et à qui tout le monde est indifférent, qui n'a personne pour jouir de ses triomphes. Elle peut bien parler d'elle comme s'il s'agissait d'une étrangère et te dire : « J'étais jolie » comme elle te dirait : « j'étais laide » sans plus de vanité, je t'assure, et surtout plus de joie.

Dès mon entrée je fus entourée de cet essaim qui me poursuit partout. Ernest était là aussi avec sa figure toujours sombre et soucieuse. Je ne sais pourquoi il me fit l'honneur de m'inviter à danser, mais d'une voix si triste et si contrainte que j'aurais refusé si j'avais osé, je crois. Ce jeune homme est atteint depuis quelque temps d'une humeur bien fâcheuse; sa physionomie rembrunie fait tache sur une fête. Quelle différence avec tous ces jeunes gens qui s'empressent dès que je parais, si gracieux, si fous, si spirituels, ayant toujours un mot flatteur pour moi, et des épigrammes pour tout le monde! Je sentais que j'aurais été presque gaie à ce bal si Ernest n'avait pas été là. Cependant au bout de quelque temps, cette impression finit par s'effacer. Je me laissai aller insensiblement au plaisir de la danse que j'aimais déjà tant lorsque j'étais encore petite fille, que tu me le reprochais quelquefois, je m'en souviens, Anna. Cette musique si animée et si vive, ce parfum des fleurs si suave, cette douce lumière des bougies, cette gaieté, ces parures, tout agissait sur moi sans que je voulusse et presque malgré ma volonté, et je sentis la vérité d'un mot de la marquise qui m'avait dit pour me décider à porter mes tristesses dans les fêtes: «Venez toujours, il y a deux atmosphères qui grisent; celle des champs de bataille et celle du bal ». Le fait est que je me trouvais comme enivrée. J'allais et je venais, bercée par ces gracieuses mélodies, j'étais toute à la danse, je ne pensais plus à l'avenir, plus au présent, j'étais redevenue cette insouciante Marie que tu grondais

Digitized by Google

du haut de ta sagesse; je n'étais plus à Paris, dans un monde étranger, vivant sans vivre, souriant sans bonheur, échangeant des paroles sans pensées; je respirais, je vivais, j'étais heureuse, j'étais libre, j'étais reine, j'étais au bal.

» Depuis plus d'une heure, je me laissais aller à cette ivresse, entourée d'hommages, brillante, adorée. Minuit sonnait, et Ernest dont le tour était à la fin arrivé, venait de me présenter la main. Sa figure n'était plus, comme au commencement de la soirée, sombre et pensive. L'atmosphère du bal avait sans doute exercé son action sur lui, et sa physionomie semblait annoncer qu'il attendait impatiemment le signal de l'orchestre qui tardait à retentir. Il retentit enfin et nous partîmes, c'était le plus beau moment de la fête. J'étais comme délivrée de tout un amas de tristes souvenirs. Je ne pensais qu'à la danse, le reste était oublié; je ne voyais plus même la foule qui m'entourait, il me semblait parfois qu'il n'y avait qu'Ernest et moi dans la salle, et je me sentais le cœur aussi léger, l'âme aussi libre, que, lorsque avec mes fraîches idées de jeunes filles, je dansais le soir à Châteauneuf, sur la verte pelouse, au bruit des derniers concerts des petits oiseaux, qui, du haut des tilleuls, mêlaient leurs gazouillements à nos joyeuses voix. Mais tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas; une voix retentissante vint jeter au milieu de mes douces rêveries comme un coup de tonnerre, le nom du comte de Glandevez! Je me réveillai, Anna, et j'aperçus le regard de mon mari qui s'attachait sur moi avec une expression qui me glaça le cœur. Oh! ma sœur, quels souvenirs!

» Je fus obligée de me plaindre d'un malaise subit et de retourner à ma place; je ne pouvais plus me soutenir, mon cœur battait si fort que j'espérais quelquefois qu'il allait se briser dans mon sein. Ernest n'était plus là, et ce fut le comte qui me présenta la main pour me conduire à un fauteuil en m'accablant de compliments qui achevaient de me faire mourir. Un quart-d'heure après il demanda le carrosse et nous partîmes. La voiture marchait odieusement vite; il me semblait que les chevaux avaient des ailes. Je n'avais plus ma tête à moi, parfois je croyais rouler au fond d'un gouffre et j'étais prête à crier pour appeler du secours. Ma main était restée dans celles du comte qui essaya de la porter à ses lèvres, lorsque par un mouvement plus prompt que la pensée, je la retirai avec une violence dont je demeurai moi-même confondue; Anna, j'avais cru voir à la lueur d'un reverbère la figure pâle et bouleversée d'Ernest et ses regards attachés sur nous; quelle idée! Ernest est comme tous les autres, il m'oublie, il est heureux, il est au bal, il danse, il sourit à quelque jeune fille bien joyeuse, bien chaste et maîtresse de son avenir. Et moi!...»

Digitized by Google

« Le lendemain, à midi.

» Tu recevras avec cette lettre un envoi de six mille francs, ma sœur. Le comte, dans la matinée, m'a envoyé une table à ouvrage avec un portefeuille à aiguilles dans lequel j'ai trouvé cette somme. Anna, prends cet argent dont la vue me fait mal. Il me deviendra peut-être moins odieux si j'apprends qu'il t'a été utile. Je n'ai plus de larmes dans les yeux, plus de sang dans le cœur. On ne meurt donc pas, mon Dieu! Je viens de faire fermer ma porte; je ne veux recevoir personne, pas même la marquise; j'ai besoin d'être seule; tous les regards me pèsent. Cette parure qui m'allait si bien hier soir je l'ai fait vendre ce matin : le prix qu'on en a retiré servira à donner du pain à quelque jeune fille. Il ne faut pas que toutes les femmes, pour ne pas mourir de misère, meurent de douleur ou de honte. Adieu! A peine suis-je sûre de t'aimer, mon Anna. »

Madame de Saiseval à la comtesse Marie de Glandevez.

« Château de Saint-Vincent, décembre 1819.

» Vous êtes, ma chère Marie, une heureuse femme, et j'espère que vous n'oubliez pas que vous devez à votre mère tout le bonheur dont vous jouissez. J'ai appris par M. de Glandevez vos succès dans le monde. Vous êtes enviée par vos rivales, admirée par les hommes, citée comme un modèle d'élégance et de goût; heureuse Marie! Voilà cependant quel serait le sort de votre coupable sœur si elle avait voulu me croire. Mais elle a mieux aimé consulter un fol amour que mon expérience du monde, et la sottise qu'elle a faite assure le malheur de sa vie tout entière, tandis que vous jouissez des avantages qu'elle a perdus.

» On m'écrit de Paris que le comte est parfait pour vous. Vous avez, me dit-on, les plus beaux diamants de la cour et un attelage digne d'une reine. Quoique je fusse au moins aussi jolie que vous, Marie, je n'ai jamais eu ni diamants, ni carrosse. Votre père était cité pour sa figure et pour sa taille, mais en comparaison du comte c'était un très-mauvais parti. Enfin, ce que je n'ai pu faire pour moi je l'ai fait pour vous, et je suis fière de mon ouvrage.

» Pour qu'il dure, je veux vous répéter les conseils que je vous ai déjà donnés sur la manière de vous conduire avec votre mari. Les hommes aiment avant tout le changement, ma chère fille, et pour être une femme charmante il ne vous manque que des caprices. C'est une chose indispensable dans le mariage. Je ne vous parle pas de vos ca-

Digitized by Google

chemires, qui doivent être renouvelés souvent, et de vos équipages, que le comte doit remplacer chaque saison; cela va sans dire. Mais il est bon de faire sentir de temps à autre, par quelques actes d'autorité, que vous êtes la maîtresse et que tout doit plier sous vos lois. Si le comte dit un mot, faites-vous ordonner par votre médecin de faire toujours votre volonté, et si vous rencontrez encore de la résistance, tombez malade. Si vous voulez m'en croire, vous commencerez par exiger le renvoi du vieux Germont. Il n'est plus ni assez leste, ni assez fringant pour être le valet de chambre du comte; et puis l'on dit ici qu'il était le confident de toutes les intrigues de son maître, et que même il a plus d'une fois porté de ses lettres à mademoiselle Aglaé. Vous savez, ma chère Marie, combien je hais les caquets; je ne vous parle donc de ceci que parce que je pense que vous trouverez peut-être occasion d'en faire usage. Rien ne flatte autant un homme de l'âge de M. de Glandevez qu'une scène de jalousie, et de pareils moyens, employés à propos, peuvent avoir une influence sur les codiciles.

» Pensez sérieusement à cela, ma chère Marie, car c'est la grande affaire. Le mariage vous a rendue si grave et si posée que je ne crains pas de vous parler avec toute liberté sur ce point. Le comte, vous le savez, a un catarrhe, et le médecin de Châteauneuf, en qui j'ai toute confiance, m'a dit que cette maladie avait toujours une mauvaise fin. Prenez donc d'avance toutes vos précautions. Adieu, Marie; le ciel vous a donné, vous le savez, une bonne mère, à qui vous devez vos prospérités présentes et qui s'occupe d'assurer votre avenir. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être fidèle à vos devoirs. Vous savez les principes que je vous ai donnés. Pensez-vous à vos équipages de Longchamps?

» Votre affectionnée mère. »

La marquise de Rouville à la comtesse Marie.

« Paris, décembre 1819.

» Votre bon curé de Châteauneuf a mille fois raison, ma chère belle, et sa lettre que je vous renvoie est parfaite. Je pensais, avec mes bals et mes fêtes, vous mener follement à la sagesse, et j'ai bien peur tout au contraire que mon amitié n'ait réussi à faire deux étourdies. Que sont les pauvres distractions que je vous offrais, auprès des puissantes consolations qu'il fait descendre pour vous du ciel! Soulager autour de soi les souffrances c'est apaiser les siennes, et l'on garde toujours un peu du bonheur que l'on donne. Cependant, je tiens à ma première opinion, ma chère Marie, évitez, même dans la religion, ces rêveries

Digitized by Google

solitaires, cette mélancolie pieuse qui est la volupté des âmes tendres, mais qui est aussi leur écueil. Les passions sont des ennemies hypocrites qui entrent par toutes les portes. Quand on est pure comme vous, mon enfant, il faut avoir peur de ses vertus parce qu'on n'a point à avoir peur de ses vices. Adieu. J'ai ce matin l'esprit tourné au sermon, et je crains de vous gâter la lettre de votre bon curé, que je veux apprendre par cœur pour vous la redire. Il y a bien longtemps que je le pense comme ce digne homme, ma chère Marie, le monde roule sur deux vertus chrétiennes, la résignation et la charité. Eh! mon Dieu! où en serions-nous dans ce Paris, avec ses immenses prospérités et ses immenses misères, si nous n'avions pas, nous autres heureux du monde, la charité pour secourir ceux qui souffrent, et s'ils n'avaient pas la résignation pour nous attendre? Vous voulez bien, n'est-ce pas, ma chère comtesse, que je sois votre guide dans ce vaste royaume des douleurs humaines où vous allez entrer. Toutes les fois que ma santé me le permettra, nous ferons nos courses du matin ensemble. Il faut mettre de la bienséance partout, même dans les bonnes actions. Soyez la Providence des pauvres, je vous approuve; mais vous êtes une trop jeune Providence pour sortir sans votre ange gardien.

» Votre vieille amie. »

NATHANIEL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

VOYAGES.

VIENNE.

(*Reproduction et traduction interdites.*)

Le Danube est le plus magnifique des chemins qui conduisent à Vienne; — mais si le voyage est beau, en revanche l'arrivée, par cette voie, est assez fâcheuse. Le bateau à vapeur débarque les passagers à une lieue de la ville, au village de Nussdorf, situé à l'entrée du canal qui sert de communication entre le fleuve et Vienne. Les voyageurs traversent au débarcadère une triple rangée de soldats et d'agents de police qui examinent sévèrement leurs passeports; puis ils se trouvent sur la grande route, en plein soleil ou à la pluie, au milieu d'un encombrement de bagages, d'un pêle-mêle de gens, et d'un tumultueux embarras de voitures et de chevaux. Il y a toujours là un grand nombre de fiacres, non taxés pour la course, et il faut faire et débattre son prix avec le cocher qui ne néglige pas de rançonner arbitrairement les victimes que la nécessité met à sa merci. Quand il pleut, ses exigences ne connaissent plus de limite, et si le voyageur ne parle pas allemand, son ignorance sera cruellement exploitée. Pour éviter ces inconvénients, prendrez-vous un des omnibus qui vous offrent leurs services? Le remède sera pire que le mal. L'omnibus, dans lequel on entasse une trentaine de patients, vous procure le désagrément d'un long retard, car il attendra d'être au complet pour partir, et l'énorme quantité de malles et de caisses qui le surchargent l'obligeront de faire à la barrière, pour la minutieuse visite de l'octroi, une halte désespérante.

Ce sont les impressions d'un touriste que nous donnons ici; rien de plus. N'y cherchez pas autre chose qu'un aperçu rapidement pris, reflétant seulement les surfaces, ébauchant sans prétention et sans ordre

Digitized by Google

les capricieux détails du tableau, racontant au courant de la plume les menus propos et les légers incidents du spectacle. — Nous dirons donc que la première impression n'a rien d'agréable pour celui qui arrive à Vienne par la voie fluviale. Après les ennuis du débarquement, après s'être casé tant bien que mal dans un véhicule quelconque, il traverse un long faubourg et passe ensuite sur un vaste boulevard, planté de beaux arbres, coupé en tous sens par des allées et des quinconces : c'est ce que l'on nomme les glacis, large ceinture qui environne la ville en la séparant de ses faubourgs, et qui est bordée par les profonds fossés creusés au pied des remparts. De hautes murailles crénelées et bastionnées donnent à la cité un aspect martial et presque formidable. Si la visite des bagages ne le retient pas plus de dix minutes, le fiacre pris à Nussdorf franchit au bout de trois quarts-d'heure une des douze portes de Vienne, et nous voilà dans la place.

Avec ses remparts, ses fossés, ses glacis, ses faubourgs, Vienne est la plus singulière de toutes les capitales de l'Europe. La ville est petite, mal percée de rues étroites et tortueuses; elle compte environ cinquante mille habitants et n'a pas une lieue de circonférence : — mais, autour de cette petite ville, rayonnent trente-quatre vastes faubourgs qui lui donnent une étendue honorable et qui élèvent sa population au nombre de quatre cent mille âmes.

La capitale reproduit ainsi dans son ensemble et dans ses détails la configuration de l'empire autrichien.

La ville, au milieu de ses faubourgs, est comme l'archiduché d'Autriche, placé au centre des vastes et nombreux États qui composent l'Empire, et dont l'Autriche proprement dite n'est que la moindre partie.

La Bohême, la Hongrie, la Styrie, le Tyrol, la Moravie, la Gallicie, le royaume Lombard-Vénitien, la Dalmatie, et les autres possessions de la couronne impériale, sont à l'archiduché ce que les faubourgs sont à la ville de Vienne.

Une ville qui est le centre de tant d'Etats reçoit nécessairement et sans cesse de nombreux visiteurs ; — aussi les hôtels garnis abondent à Vienne. Il y en a quelques uns assez convenables dans les faubourgs, mais les meilleurs et les plus distingués sont dans la ville. A peine l'étranger a-t-il mis le pied dans un de ces hôtels, et s'y est-il installé, qu'il trouve là un premier aperçu des mœurs viennoises, et qu'un premier trait de caractère vient inaugurer la série de ses observations.

D'abord, en montant dans l'appartement dont il va prendre possession, il entendra un grand cliquetis d'assiettes et de fourchettes; il passera devant une vaste salle occupant le premier étage presque tout

Digitized by Google

entier, et consacrée à la gastronomie. Il n'y a de restaurants à Vienne que dans les hôtels garnis, et chaque hôtel a son restaurant dont les nombreuses tables sont du matin au soir et à toute heure occupées, non pas seulement par des étrangers, mais encore et surtout par des Viennois. Tel est le premier tableau récréatif et appétissant qui s'offre aux regards de l'observateur.

Et puis, comme trait de caractère, lorsque le voyageur descend de sa chambre et s'apprête à sortir, le portier de l'hôtel, — ou plutôt le suisse, car c'est ainsi qu'il se nomme dans son importance,—s'avance vers lui avec respect, le sourire obséquieux aux lèvres et le chapeau à la main, et s'exprimant en pur français, qui est la langue usuelle dans les principaux hôtels de tous les pays de l'Europe, il lui dit :

— Monsieur le comte désire-t-il quelque chose? Monsieur le comte voudrait-il avoir un domestique de place? Faut-il faire avancer une voiture pour monsieur le comte?

Le voyageur se retourne, cherchant à qui s'adresse cette pompeuse interpellation; mais il est seul, et c'est bien à lui que l'on parle; c'est bien lui que l'on appelle monsieur le comte.

Dans ce pays où l'on attache le plus grand prix aux qualifications aristocratiques, c'est la suprême flatterie du mercenaire, c'est un devoir pour lui de considérer comme un homme de qualité l'étranger qui paiera ses services. Qui que vous soyez, vous serez toujours pour lui M. le comte. La médiocrité de votre équipage n'y fera rien. Si vous menez un petit train, si votre dépense est minime, vous êtes un comte qui voyage incognito, mais qui ne saurait se soustraire à l'hommage d'un serviteur intelligent et bien dressé. En tout état de cause, le titre susdit vous est décerné par le suisse de l'hôtel. La politesse, le respect, l'intérêt, l'usage veulent que toujours et obstinément il vous appelle monsieur le comte. Il croirait vous désobliger en vous appelant monsieur le baron.

Ainsi que le font la plupart des touristes, M. le comte commencera par rendre visite aux monuments de la ville et aux curiosités qui lui sont recommandées par la renommée ou par les manuels et les guides des voyageurs. La visite des monuments, à Vienne, est peu compliquée, car il n'y en a que deux dans l'enceinte des remparts :—Saint-Etienne et le Burg, la cathédrale et le palais, la maison de Dieu et la maison de l'Empereur, ces deux cultes des Viennois.

Il y a peu de cathédrales aussi belles, aussi curieuses que Saint-Etienne. Sa flèche est une merveille d'élégance, de hardiesse, de légèreté. Elle a, du sol à sa pointe, exactement la même hauteur que le clocher de Strasbourg : — cent quarante-deux mètres; — mais avec cette différence que la flèche de Strasbourg part du sommet d'une tour, tandis que la flèche de Saint-Etienne s'élance du sol même. Elle

Digitized by Google

est entièrement formée de clochetons, de pyramides, de tourelles en faisceaux, en groupes, en bouquets, énormes à la base, dressant leurs milliers d'aiguilles qui vont se rétrécissant jusqu'à l'unique et dernière pointe qui pique le ciel. Dans le plan primitif, une seconde flèche pareille devait compléter le monument; mais, comme tant d'autres cathédrales, Saint-Etienne n'a pas été achevée, et le second clocher est resté en projet. Au dehors et au dedans l'édifice, commencé vers le milieu du douzième siècle, terminé trois cents ans plus tard, et depuis cette dernière époque encore enrichi de nouveaux ornements, offre un spécimen complet de l'art allemand dans ses diverses phases, dans la variété de ses formes, dans la mobilité de ses fantaisies. C'est un musée autant qu'une église. A l'extérieur les murs sont semés de sculptures capricieuses, de pierres tumulaires bizarrement ciselées et chargées d'intéressantes épitaphes. L'intérieur du temple, sa sombre couleur, sa ténébreuse majesté sont d'un effet saisissant. On est longtemps sous la profonde impression religieuse que produit ce premier aspect avant que l'esprit et le regard cèdent à l'appel des nombreuses beautés de détail qui de toutes parts se dégagent de l'ombre : — les gigantesques piliers qui soutiennent la voûte, décorés d'une foule de statues; la chaire et son escalier, admirables chefs-d'œuvre du moyen-âge; le baptistère gothique et sa chapelle; les stalles du chœur, merveilleusement sculptées; les mausolées superbes, tombeaux d'empereurs, de cardinaux, de princes, parmi lesquels on remarque le monument funèbre de ce héros illustre qui s'appelait le prince Eugène de Savoie. La grande cloche de Saint-Etienne est faite avec le bronze des canons pris aux Turcs. — Le son de cette cloche doit réjouir les mânes du vainqueur de Zenta, de Belgrade et de Peterwaradin.

Si vous êtes curieux d'un horrible et monstrueux spectacle, vous le trouverez dans les profondeurs souterraines de l'église. Il y a là trente vastes caveaux qui s'étendent au loin sous la place et sous les avenues de Saint-Etienne, et qui renferment une population de trépassés. Pendant plusieurs siècles on y entassa des morts, et par les conditions particulières de sa température ce lieu a le privilége de préserver de la décomposition les dépouilles humaines. Ce sont des squelettes revêtus de leur peau; des momies sans bandelettes, des cadavres desséchés, des visages qui gardent le masque de la vie. En quelques endroits ces morts sont amoncelés du sol à la voûte dans un effroyable désordre. On en a jeté ainsi des milliers à la hâte et confusément, dans un temps où la peste sévissait à Vienne. D'autres milliers ont été précipités des salles supérieures par un écroulement qui fait ruisseler du haut en bas une immense cascade de cadavres, sortis nus et hideux de leurs cercueils réduits en poussière. Dans cet épouvantable pêle-mêle, la grotesque bizarrerie des attitudes lutte avec l'horreur du ta-

Digitized by Google

bleau, lugubrement illuminé par la fauve clarté des torches que portent les visiteurs. Parfois aussi le cicerone qui vous conduit à travers le funèbre labyrinthe, espèce de Quasimodo sinistre et bouffon, lance ses lazzis dans ce drame muet; tirant un cadavre du tas, il le dresse sur ses pieds, et joue avec l'immobile personnage quelque scène burlesque à faire frissonner. Ce serait prendre une déplorable idée de la plaisanterie allemande que la juger sur cet échantillon; et c'est se préparer la saveur des piquants contrastes que de débuter dans la joyeuse ville de Vienne par cette visite aux affreux caveaux de Saint-Etienne.

Le Burg, palais de l'Empereur, est un assemblage de plusieurs corps de bâtiments, construits à différentes époques, divers dans leur architecture, irréguliers dans leur ensemble. Si ce défaut d'harmonie blesse le regard, il satisfait l'esprit en attestant le double respect des souverains pour les créations de leurs prédécesseurs et pour les droits de leurs sujets. L'Empereur François Ier eut un instant l'idée de donner au Burg une forme extérieure plus correcte et plus majestueuse; mais l'exécution des nouveaux plans eût exigé que l'on abattît plusieurs maisons voisines de la demeure impériale, et les propriétaires de ces maisons refusèrent de les vendre : l'Empereur, alors, renonça noblement à son projet, renouvelant ainsi le trait qui fait tant d'honneur au Grand-Frédéric. — « Il y a des juges à Berlin! » — avait dit le meunier de Sans-Souci : Les Autrichiens pouvaient dire aussi : « Il y a une justice à Vienne, et cette justice réside inviolable et sacrée dans la conscience et dans la conduite de nos souverains. »

Tel qu'il est, pourtant, ce palais ne manque pas, au dehors, d'une certaine grandeur imposante, et ses magnificences intérieures sont dignes des maîtres qui l'habitent. La salle des cérémonies peut rivaliser avec les splendeurs de tous les palais de l'Europe. Elle est située dans la partie du Burg, que l'on nomme l'aile du sud, construite au commencement du dix-septième siècle, et où se trouvent les appartements de Marie-Thérèse, meublés et décorés comme ils l'étaient de son temps. C'est aussi dans l'aile du sud que sont les appartements de l'Empereur régnant. Les autres édifices qui composent le Burg se nomment : l'Amalienoff, la Chancellerie de l'Empire, et l'Hôtel des Suisses. Cette dernière partie du palais est la plus ancienne et la plus curieuse; elle date du treizième siècle et porte le cachet de son origine. Là sont réunies les curiosités les plus remarquables du Burg, ses richesses historiques, ses merveilles artistiques et littéraires, renfermées dans la chapelle du palais, la bibliothèque, le cabinet des antiquités et la précieuse collection, nommée à si juste titre le trésor impérial.

La chapelle, ou plutôt l'église paroissiale de la cour, faisant partie

Digitized by Google

du palais, mais ayant une entrée publique dans la rue des Augustins, ouverte à toute heure du jour aux visiteurs amenés par la prière ou par la curiosité, possède le chef-d'œuvre de Canova, le plus admirable monument de l'art tumulaire, le mausolée de l'archiduchesse Christine, épouse du duc Albert de Saxe, fille de l'Empereur François et de Marie-Thérèse. A l'entrée du tombeau, taillé en pyramide, défile un cortége de statues allégoriques, représentant les vertus qui ornèrent la vie de la princesse, les misères que sa charité soulagea, les regrets qui la suivent, la vieillesse et l'enfance qu'elle protégeait et qui la pleurent, le désespoir d'un époux inconsolable. Une de ces figures, douce et grave image de la vertu la plus noble et la plus pure, s'avance en tête du cortége, tenant l'urne cinéraire, et se détache, blanche et inclinée, sur l'ouverture béante et sombre de la porte sépulcrale. Il est impossible de ne pas se sentir profondément ému par l'imposant effet et l'intérêt dramatique de ce poème de marbre où l'artiste à mis tout son génie et tout son talent.

Un autre chef-d'œuvre de Canova est placé non loin de là, dans le Wolksgarten ou le Jardin du Peuple, qui s'étend sous les remparts d'un côté du palais; — de l'autre est le jardin de la cour, fermé au public. Ce chef-d'œuvre, c'est le Thésée triomphant du Minotaure, groupe colossal, exécuté, dit-on, par ordre de Napoléon, et offert au peuple de Vienne par l'Empereur François, qui a fait construire pour le loger un joli petit temple grec dont les caveaux renferment de précieux fragments de sculpture antique.

Ce que l'on appelle le trésor impérial, au Burg, est une collection de magnifiques joyaux, de diamants, de pierreries, de médailles précieuses, de camées admirables, d'antiquités rares, de curiosités historiques, parmi lesquelles le fer de lance qui perça le Christ sur sa croix; un clou et un fragment de cette sainte croix; l'épée de Charlemagne, son ceinturon, ses gants, ses souliers, son sceptre, sa couronne; les insignes que portait Napoléon quand il fut couronné Roi d'Italie; le berceau du Roi de Rome; la petite calèche qui promenait l'enfant impérial dans le jardin des Tuileries; des armes, des décorations, des vêtements qui ont appartenu à divers souverains, à des généraux célèbres, à d'illustres ennemis vaincus. Vienne recueille avec amour et possède en foule ces reliques des anciens temps, ces palpables souvenirs des grands noms de l'histoire. On montre dans ses deux arsenaux, — l'arsenal impérial et l'arsenal des bourgeois, — la toque de Godefroy de Bouillon; le casque de Sobieski, pesant vingt-cinq livres; le collet de buffle que portait Gustave-Adolphe à la bataille de Lützen, avec le trou de la balle qui tua ce héros; la cotte de mailles de Montéculi; la cuirasse de Mathias Corvin; le pourpoint du prince Eugène; l'armure de Charles-Quint, et mille autres reliques non moins intéressantes.

Digitized by Google

Une autre collection du même genre et très-précieuse encore orne le palais du Belvédère que le prince Eugène de Savoie fit bâtir dans le faubourg de Renweg, et qui renferme la galerie impériale de peinture, musée considérable et très-riche en tableaux des grands maîtres flamands, espagnols et vénitiens. Un bâtiment particulier du Belvédère contient la collection d'Ambras, qui tient son nom du château d'Ambras, dans le Tyrol, où un archiduc amassa, dans le seizième siècle, ces richesses historiques, transportées à Vienne lorsque le Tyrol devint pour un moment province bavaroise. Comme le trésor impérial, l'Ambras est un bazar de curiosités rares : émaux, ivoires, mosaïques, bois sculptés, bronzes, cristaux, faïences, petits meubles et ustensiles de toute espèce, et, dans les galeries consacrées aux souvenirs chevaleresques, une immense quantité d'armures remarquables par leur forme, par leurs ornements et surtout par le nom des héros qui les portèrent. On voit à l'Ambras le fameux arbre généalogique de la maison de Habsbourg, et l'on y admire parmi les objets d'art la salière de Benvenuto Cellini, et la crosse de l'arbalète de Charles-Quint, gravée par Albert Durer.

Benvenuto Cellini et Albert Durer se retrouvent, le premier au trésor impérial qui possède de lui un admirable Christ mourant, et le second à la bibliothèque particulière du Burg, qui compte parmi ses richesses le livre des combats dont tous les dessins sont de la main du célèbre artiste de Nuremberg. A la bibliothèque impériale, très-riche aussi, on montre un autre manuscrit précieux, la Jérusalem conquise, écrit tout entier de la main du Tasse.

Ces palais, ces églises, ces musées, ces bibliothèques, ces trésors artistiques et littéraires, ces reliques des vieux temps, des grands événements de l'histoire et des grands hommes de tous les siècles et de tous les pays, ont leur intérêt sans doute, mais ce n'est pas là pourtant qu'il faut chercher le principal attrait de Vienne.

Ce qu'il y a de plus curieux à Vienne, ce sont les Viennois. Les habitants sont le véritable ornement de la ville. On ne trouverait dans aucune autre cité un pareil peuple ; il est plein d'enjouement, de gaieté, d'insouciance, bon vivant et facile à vivre, ne songeant qu'à se bien divertir et à pratiquer le mieux possible ses péchés favoris, — l'un desquels est la gourmandise.

Les Allemands sont en général de beaux mangeurs ; mais les Autrichiens méritent une mention particulière, et les Viennois surpassent tout ce qu'on peut imaginer en ce genre. L'intervalle qui s'écoule entre leurs quatre repas est comblé par d'incessantes collations. Ils mangent toute la journée sans désemparer, n'accordant d'autre trêve à ces fonctions que le temps consacré au sommeil. L'Autriche possède seule cet appétit infatigable, cette incroyable capacité de l'estomac

Digitized by Google

qui ne se retrouve que parmi les ruminants ou chez cet oiseau vorace dont le nom offre une si frappante ressemblance avec celui du pays dont nous parlons.

Le beau sexe, le sexe frêle et délicat, ne le cède en rien à l'autre sur cet article. C'est un touchant accord, une dévorante sympathie, qui se manifestent continuellement. Les restaurants, les cafés ont toujours foule; les boutiques de pâtissiers, surtout, ne désemplissent pas de chalands. On mange énormément de pâtisserie à Vienne. L'Autriche consomme une quantité considérable de blé, proportionnellement plus que la plupart des autres peuples, et dans ce pays le pain est un accessoire dont on use très-peu, moins encore qu'en Angleterre. Telle dame viennoise vous dira qu'elle n'a pas mangé une livre de pain dans dans toute sa vie. Mais demandez-lui combien elle a absorbé de quintaux de pâtisserie? La plus grande partie du blé s'emploie à ces œuvres de luxe. Ils appellent leurs gâteaux des *farinages*. Ce nom s'applique à une variété infinie de friandises substantielles et massives que ce bon peuple engouffre avec une aisance, une satisfaction et une persévérance étourdissantes. Vous rencontrez par la ville, à chaque pas, des gens qui mangent en marchant. Ils prétendent que cela est très-sain. L'usage autrichien veut que l'on mange le dessert dans la rue, — et le dessert d'un repas se continue ordinairement jusqu'au potage du repas suivant.

La gastronomie est étroitement mêlée à toutes leurs occupations, à tous leurs autres plaisirs. Il n'y a pas de fête où le festin ne tienne sa place, la plus large et la meilleure; pas de récréation populaire qui ne soit une occasion de ripailles; pas de divertissement auquel l'estomac ne prenne part.

Ainsi, ils sont grands mélomanes, dilettanti par excellence; mais ils ne goûteraient pas la plus belle musique du monde sans accompagnement de mâchoires. Ce sont les Viennois qui ont inventé les cafés-concerts. Ils s'attablent, on leur sert d'amples provisions et ils écoutent avec délices. A leur avis, les oreilles s'ouvrent mieux quand la bouche est pleine. Rien ne manque à leur bonheur quand ils peuvent savourer à la fois les douceurs de la mélodie et du farinage. Il y a foule de ces avides dilettanti, le soir, dans le Volksgarten, lorsque Strauss conduit l'orchestre. Ce Strauss est le neveu du célèbre, et il marche à grands pas sur les traces de feu son oncle; la vogue s'est éprise de lui. Il faut le voir se poser devant le public et conduire son orchestre avec des mouvements étudiés. C'est un jeune homme élégant, qui se donne volontiers l'air inspiré. Il salue gracieusement lorsqu'on applaudit une de ses compositions, et il fait aussitôt recommencer le morceau avec une complaisance empressée. Le beau monde vient là dans les soirées d'été; les femmes se promènent au milieu d'un nuage de fumée, et

Digitized by Google

après deux ou trois tours se reposent devant des tables bien garnies. Jamais, en ce pays, le cigare et la pipe ne perdent leurs droits; les dandys allemands fument au nez des dames qu'ils accompagnent, serait-ce des princesses. La pipe ne se dérange que pour laisser passer une bouchée, et même il y a des habiles qui ont trouvé le moyen de manger sans cesser de fumer : difficulté vaincue à force d'adresse, et qui permet de mener de front et de satisfaire à la fois deux impérieuses passions de l'Autrichien.

Au bal, c'est comme au concert, sauf que l'on n'y fume pas. La salle à manger est toujours ouverte à côté du salon de danse, et les plus intrépides valseuses reprennent à chaque instant des forces nouvelles en passant au buffet. Dans les bals publics, où l'on ne connaît pas la gêne, les cavaliers mangent en dansant, et les dames font de même. Les Autrichiens ont beau être pieux, le Carême ne saurait être pour eux un temps d'abstinence. Sincère, profonde, exacte sur tous les autres points, leur dévotion s'arrête au chapitre du jeûne; ils ont sans doute des indulgences plénières exigées par leur nature. En Carême, la table remplace la danse; les grandes salles de bal changent de destination; les cuisiniers et les artistes, les tables et les pupitres, la vaisselle et les instruments s'en emparent. On y donne des concerts gastronomiques qui remplacent les soirées du Volksgarten, avec cet avantage que la musique y est plus légère et la nourriture plus solide. Les valseurs prennent patience la fourchette à la main; on mange, on boit, on rit, on fume, et on gagne ainsi le jour de Pâques, célébré par de nouveaux banquets.

La galanterie est, avec la gastronomie, la principale occupation de ce peuple aimable et sensuel; elle est passée dans les mœurs et s'y est admirablement casée. Les Viennois ont trouvé l'art de simplifier les intrigues et de les réduire à leur expression la plus naïve. Une douce philosophie, une discrète tolérance, s'étendent sur ce chapitre et le couvrent de leur bienveillante protection. Jamais de caquets ni de malins propos sur ce point délicat. La médisance, d'ailleurs, est un défaut incompatible avec le caractère viennois. Nul ne s'inquiète de ce que peut faire la voisine, de ce que ne veut pas voir le voisin. La curiosité s'exerce sur toutes choses excepté sur celle-là. Le sujet est traité comme une banalité qui n'a rien de piquant et que la raillerie ne saurait attaquer. Pourquoi le scandale s'éveillerait-il? Ceux que cela regarde le plus restent plongés dans une insouciance complète et sincère. Chez eux le doute ne se donne pas la peine de naître. Il n'y a pas de jaloux dans cette bonne ville de Vienne. Othello y est incompris et Georges Dandin n'est nullement ridicule. C'est le paradis des galants, des femmes, des maris, de tous les personnages intéressés dans la question.

Digitized by Google

Les Viennoises sont plus agréables que jolies. La régularité des traits, la perfection des formes leur manquent généralement; mais à défaut de la beauté correcte, elles ont le charme d'une physionomie expressive et d'un ensemble attrayant. Un de leurs mérites encore est d'être femmes en toutes choses et rien que femmes. Le bas-bleu autrichien n'existe pas. A Dieu ne plaise qu'elles s'amusent au jeu de l'écritoire! Vous ne les prendrez pas à faire de l'esprit ni à ergoter. Elles sont d'une exquise simplicité; bonnes et bienveillantes; ennemies de toute controverse, ne disputant jamais, abondant toujours dans votre sens, quelle que soit l'idée que vous émettiez; exemptes de prétentions en toute circonstance; d'humeur facile et d'excellent accueil; point rusées, sans détours, franches et nettes, le cœur sur les lèvres et dans les yeux; entendant à demi-mot et promptes à la réplique; vives et rieuses, aimant les friandises et les douceurs de toute sorte: vraies filles d'Ève, en un mot, et de la plus gracieuse espèce.

On comprend au premier abord combien Vienne est une ville où il fait bon vivre et combien ses habitants sont gens heureux. Ce peuple intelligent a merveilleusement accommodé ses mœurs avec ses goûts. Rien ne se heurte dans son caractère; il a toutes les qualités qui peuvent protéger tous ses défauts et favoriser tous ses penchants. Le gouvernement autrichien est on ne peut mieux approprié à cet esprit public et à ces mœurs, qui, en retour, facilitent l'action et permettent de simplifier le mécanisme de la politique. Il n'y a pas de pays où les révolutions puissent tomber plus mal à propos et trouver un terrain et des éléments moins disposés à les accepter et à les féconder. Quoi de plus absurde, de plus impossible, que de vouloir donner à ce peuple là les soucis, les inquiétudes, les labeurs et les secousses des constitutions ultrà-libérales? Donnez-lui donc aussi le naturel des Américains de l'Union, le tempérament des Génevois, le flegme glacé des Anglais. Un peuple essentiellement honnête et bon, doux et léger, insouciant et amoureux des plaisirs, a besoin plus que tout autre d'un gouvernement absolu. Aussi, comme il a souffert au milieu du tumulte, des tracas et des terribles luttes que lui avaient imposés les agitateurs! Avec quelle joie il a vu finir ce mauvais rêve de l'anarchie! Avec quel élan d'enthousiasme il s'est replacé sous l'autorité paternelle de son Empereur, sous ce joug d'affection, de sagesse et de vigilance tutélaire, qui lui a rendu sa paix si chère, sa prospérité, sa gaîté, tous ses biens un instant compromis!

Mais, par exemple, l'argent, qui avait complétement disparu dans les temps de troubles, ne s'est pas remontré depuis. On l'a remplacé par du papier, et le papier est seul en circulation. Vous ne verrez pas briller à Vienne une seule pièce d'or, un seul écu. Et ce n'est pas ici une façon de parler, c'est littéralement — pas un et pas une. Il n'y a,

Digitized by Google

en fait de monnaie métallique, que le kreutzer et des pièces de six kreutzers, valant environ quatre à cinq sous ; tout autre numéraire est représenté par des billets de banque qui méritent une entière confiance, qui sont aussi bons que de la monnaie d'or et d'argent ce qui n'empêche pas que l'abus offre un grand inconvénient. Les billets sont d'un usage agréable et commode pour de fortes sommes ; mais il y en a ici de toutes valeurs et des moindres : il y en a de cinq florins, d'un florin, et puis encore de dix et même de six kreutzers. Vous vous figurez ce que deviennent, au bout de quelque temps et en passant par une multitude de mains grossières et peu lavées, ces billets de banque de quatre sous. Ce sont d'abominables petits papiers, perdus de crasse, graisseux, gluants, et dont le seul aspect inspire la répulsion et le dégoût. Mais c'est la monnaie légale ; on ne peut la refuser ; on n'a que le droit de l'abandonner et de la perdre pour éviter de la toucher.

Un progrès est toujours suivi d'autres progrès qu'il exige ou qu'il engendre. Les chemins de fer, en supprimant les distances, en multipliant les rapports internationaux, en fondant les populations diverses dans un commerce de relations et dans un échange de visites promptes, faciles et continuelles, doivent nécessairement amener une double conséquence : l'adoption d'une monnaie uniforme pour tous les pays et d'une seule et même langue pour tous les peuples de l'Europe.

C'est partout un notable inconvénient pour le voyageur que de ne pas parler la langue des pays qu'il visite ; mais en Autriche, et à Vienne surtout, l'embarras est d'autant plus grand que le pays étant essentiellement discret et presque mystérieux en toutes choses, offre sans cesse l'occasion et la nécessité de demander des renseignements. La difficulté surgit à chaque instant, et l'étranger se trouve fort en peine de se tirer d'affaire, s'il ne possède pas l'allemand en quantité et en qualité suffisantes pour son usage particulier. Si vous parlez français, vous risquez de faire bien du chemin et de vous adresser vainement à cent personnes, avant d'en trouver une qui vous comprenne et vous réponde. Parfois aussi ce ne sera pas à l'ignorance réelle que vous vous heurterez, mais à une ignorance factice et bizarre, qui vous opposera son invincible obstination.

Vous allez dans une administration publique, — à la poste, par exemple, pour savoir les heures exactes de l'arrivée ou du départ d'un courrier, documents que vous ne trouverez affichés ou inscrits nulle part dans ce pays qui publie et qui imprime le moins possible. Obligé de vous adresser à un commis, vous choisissez un employé supérieur, le chef de bureau, espérant avoir meilleure chance d'être compris par lui que par les subalternes.

Au milieu de votre première phrase, l'employé supérieur vous interrompt :

Digitized by Google

— Monsieur, je ne comprends pas.

— J'ai l'honneur de vous demander si les lettres mises à la poste aujourd'hui, à midi, arriveront à Francfort le soir ou le matin?

— J'entends bien, mais je ne parle pas français.

— Ah!... cependant, voyons, peut-être le parlez-vous un peu?...

— Nullement, monsieur, je vous le proteste. Si vous parlez italien, nous pourrons nous expliquer dans cette langue; mais quant au français, je vous le répète, je l'ignore absolument, et il me serait tout à fait impossible de le parler.

— Ah ça, mais que faites-vous donc depuis un moment?

Visiblement contrarié par cette observation, l'employé se remet à parler allemand et il ne sort plus de là.

Vous auriez tort de croire qu'il y a dans ce procédé si étrange un projet de mystification; ce n'est pas non plus une désobligeante défaite ni une mauvaise intention de vous laisser dans l'embarras. Les gens disposés à voir partout l'action d'un despotisme imaginaire supposent que le gouvernement autrichien a de l'antipathie pour la langue française et l'interdit à ses employés; — est-il besoin de dire que cette supposition n'a pas le sens commun? Il est plus juste et plus vrai de penser que l'Autrichien est doué d'un amour-propre très-ombrageux et d'un esprit naturellement enclin à la raillerie; il se moque volontiers des étrangers qui écorchent l'allemand, et, redoutant une revanche, il veut éviter de prêter à rire à son tour par quelque bévue grammaticale ou quelque vice de prononciation dans la pratique de la langue française. De là vient le soin qu'il prend de se retrancher dans une prétendue ignorance, qui peut se trahir un instant, mais qui ne cède jamais. Cette susceptibilité vaniteuse, cette défiance de soi-même, cette crainte excessive du ridicule, sont des traits vivement accusés dans le caractère viennois et qui se révèlent en toutes circonstances.

Passionnés pour tous les plaisirs, les Viennois sont grands amateurs de spectacle. Il y a toujours cinq ou six théâtres ouverts à Vienne: deux dans la ville, les autres dans les faubourgs, et ces théâtres sont toujours pleins, même en été. Il est vrai que les représentations dramatiques n'ont rien de fatigant; ce n'est pas comme à Paris, où elles commencent de bonne heure et finissent tard; où le peuple s'entasse dans les salles du boulevard dès cinq heures de l'après-midi pour n'en sortir qu'à minuit; où le public mesure son plaisir à la longueur du spectacle, et demande, pour être content, des drames en quinze tableaux, des opéras interminables, et trois ou quatre pièces au moins si elles sont de moyenne dimension. Bien rarement, à Vienne, une affiche annonce deux ouvrages: le public n'en demande pas tant; deux pièces embrouilleraient ses émotions. Nos bons Autrichiens aiment la simplicité dans les occupations de l'esprit, c'est un goût et

Digitized by Google

un besoin de leur nature; la multiplicité ne leur semble bonne qu'à table. Dans tous les théâtres de Vienne, le spectacle commence à sept heures et se termine entre neuf et dix. Ce plaisir-là est un de ceux qu'il est bon de prendre à doses modérées, et les Viennois ont parfaitement raison de se contenter d'une récréation dramatique de deux heures et demie, ou de trois heures au plus dans les grandes circonstances. D'ailleurs, il faut qu'il y ait temps pour tout, et il est indispensable que la séance du théâtre finisse avant l'heure du souper, acte important et obligé, précieux et inviolable dénoûment d'une journée où la gastronomie joue toujours le principal rôle.

Ne vous attendez pas à trouver ici de splendides salles de spectacle. Une architecture monumentale, une riche décoration intérieure sont des superfluités auxquelles les Viennois ne tiennent nullement. Ils aiment l'art pour l'art, et peu leur importe qu'il habite une maison modeste et médiocrement meublée. Les théâtres de Vienne sont chétifs au-dehors, mesquins au-dedans. Il n'y a pas même exception pour l'Opéra, qui, dans toutes les autres capitales de l'Europe, s'environne d'un certain luxe. A Vienne, l'Opéra est situé dans une encoignure, sous les remparts, à l'extrémité de la ville et près d'une de ses portes dont il a pris le nom: — on le nomme le théâtre de la Porte de Carinthie. L'édifice se distingue peu des maisons qui l'avoisinent; sa façade humble et nue est loin d'annoncer le théâtre cher au beau monde, le rendez-vous de la foule élégante, le temple de la musique et de la danse. A l'heure du spectacle, un suisse enveloppé de son baudrier et armé de sa canne à pomme d'argent, se tient devant la porte, ouvre les voitures et aide gravement les dames à descendre. La médiocrité du lieu prête quelque bizarrerie à ce cérémonial. Le suisse masque entièrement par son encolure la porte du théâtre. En trois pas vous franchissez le vestibule étroit et sombre; vous traversez ensuite un corridor dans lequel deux personnes marcheraient difficilement de front, et vous voilà dans la salle. Cette salle est à peu près large comme la salle des Variétés, à Paris, mais un peu plus profonde. Les ornements y sont distribués avec une rigoureuse sobriété. Un lustre, grand comme une roue de cabriolet et ne portant qu'un seul cercle de quinquets, s'arrête à peu de distance du plafond et répand dans la salle une faible et douteuse clarté. il n'y a ni balcons, ni galeries devant les loges, ni avant-scènes. La loge impériale, placée au premier rang, à droite du spectateur, près de la scène, est formée de quatre petites loges ordinaires dont on a enlevé les cloisons en laissant subsister la mince colonnette qui sépare chaque compartiment, de sorte que la symétrie de la salle n'est pas dérangée. Le seul ornement qui distingue cette loge impériale est, au fronton et à l'accoudoir, une bande de velours rouge taillée en lambrequins et galonnée d'or.

Digitized by Google

Le répertoire du théâtre de la Porte de Carinthie se compose en grande partie d'opéras et d'opéras-comiques français, dont les paroles sont traduites en allemand, mais le nom de l'auteur primitif est toujours consciencieusement inscrit sur l'affiche et en première ligne. Dans ce pays de musiciens, la musique instrumentale et la musique chorale s'élèvent à un très-haut degré de perfection. L'orchestre et les chœurs de l'Opéra sont extrêmement remarquables. A chaque représentation, on fait exécuter une seconde fois l'ouverture. Les premiers sujets lyriques sont toujours effacés par les masses chantantes, et c'est au choriste qu'appartiennent les succès et les ovations. Le public, resté froid pour le solo ou le duo, s'enthousiasme pour les chœurs, merveilleux dans leur ensemble, admirables dans leur expression. Le public les fait répéter comme l'ouverture; puis, lorsque les choristes sont rentrés dans la coulisse au bruit des bravos, on leur décerne les honneurs du rappel; ils reparaissent, ils s'alignent sur le théâtre, ils saluent et on leur jette des couronnes et des bouquets. Malgré ces rappels et les morceaux bissés, la représentation ne dépasse jamais la durée de trois heures, le plus long espace de temps que le public viennois puisse accorder au spectacle. Nos opéras français les plus vastes, ceux qui, chez nous, commençant à sept heures, ne finissent qu'après minuit, — comme les *Huguenots*, la *Juive* et le *Prophète*, — se renferment très-bien dans cette limite de trois heures, grâce au talent du traducteur et à l'habileté du metteur en scène, qui, sans toucher aux beautés musicales de l'œuvre, savent resserrer le mouvement de l'action et dégager la pièce des lenteurs d'une pompe inutile. La simplicité des décors et des costumes contribue pour beaucoup aussi à la marche rapide de la représentation. Il n'y a pas de temps perdu dans les longues préparations que demandent le jeu compliqué des machines, les coups de théâtre, l'arrangement et la construction de ces édifices revêtus de toile peinte que bâtissent dans chaque entr'acte les décorateurs de l'Opéra de Paris. Amoureux de musique et de poésie, le public de Vienne se passe très-bien de ces magnificences faites seulement pour réjouir les yeux : il lui suffit que le spectacle charme ses oreilles et récrée son esprit. Une toile de fond qui tombe des frises en se déroulant, quatre portants de coulisses qui s'avancent à droite et à gauche en glissant dans leur rainure, voilà toute la magie que déploie le théâtre de la Porte de Carinthie. C'est l'enfance de l'art, si vous voulez, mais cela économise le temps, et c'est tout ce qu'il faut pour indiquer le lieu de la scène. L'intérêt du drame ne perd rien à cette simplicité, et l'attention des spectateurs y gagne en ce qu'elle n'est pas détournée par d'oiseux tableaux. On supprime, en vertu des mêmes motifs, ces grandes exhibitions de figurants formant cortéges, processions, marches, défilés, parades, et dont la principale mission est

Digitized by Google

d'étaler les richesses de la garde-robe du théâtre. Un nombre restreint de choristes, modestement habillés, mais chantant avec perfection, cela ne vaut-il pas mieux que ce vain étalage d'oripeaux et de clinquant? Les artistes des deux sexes se conforment à la simplicité générale; le soin de leur toilette ne nuit jamais à la brièveté des entr'actes, ils ont, plus encore que les chanteurs italiens, le dédain du costume; le négligé leur plaît et l'anachronisme ne les inquiète pas; ils ne se soucient guère du temps où se passe l'action de la pièce, et peu leur importe d'être mis à la mode d'une époque tandis que les camarades qui jouent avec eux sont habillés à la mode d'une époque différente. Ainsi, on voit, parfois dans l'opéra et dans le ballet, quelques acteurs portant le costume du temps de Louis XV, avec la poudre, tandis que d'autres ont revêtu le costume du seizième siècle, tel qu'on le portait au temps de François Ier, de la Reine Elisabeth et de l'Empereur Charles-Quint.

L'autre théâtre placé dans l'intérieur de la ville est attenant au palais impérial, et se nomme Théâtre du Burg, c'est-à-dire du Palais ou de la Cour. On y joue la comédie et le drame allemands. Il est placé sous la direction du grand chambellan. Ses acteurs sont considérés comme fonctionnaires du gouvernement, et en cette qualité ont droit à des pensions de retraite. Ce sont là des priviléges dont ce théâtre jouit seul à Vienne; l'Opéra n'est qu'une entreprise particulière. — La salle du théâtre de la Cour est étroite et démesurément longue; ce défaut de proportions lui donne l'aspect le plus étrange. On ne compte pas moins de trente-deux loges ordinaires et la loge impériale, sur un seul rang. Le parterre est partagé en quatre divisions : Il y a le premier parterre assis et le premier parterre debout; puis le second parterre assis et le second debout. L'inclinaison du parquet permet aux personnes assises dans le second compartiment de très-bien voir par dessus la tête des spectateurs placés debout devant elles.

Au Théâtre du Burg, la loge impériale fait en quelque sorte partie des appartements de l'empereur. On passe de plain pied des salons au théâtre. Cette facilité amène souvent au spectacle d'augustes visiteurs, et il est rare de n'y pas voir, sinon l'Empereur, du moins un des dix-sept archiducs, ou une des nombreuses princesses qui composent la famille impériale. En tout temps les souverains de l'Autriche ont aimé à partager les plaisirs de leurs sujets, et souvent la loge impériale du Théâtre du Burg leur a servi de tribune lorsqu'ils voulaient, dans de graves circonstances, se mettre en communication avec le peuple. Le public se plaît à rappeler ces souvenirs historiques, et en voici un qui revient souvent dans les causeries de l'entr'acte :

L'illustre impératrice Marie-Thérèse s'affligeait en pensant qu'à défaut d'héritier mâle de la couronne l'Allemagne verrait peut-être un

Digitized by Google

jour se renouveler les luttes qui avaient signalé le début de son règne. Ni l'un ni l'autre de ses deux fils, l'archiduc Joseph et l'archiduc Léopold, n'avaient d'enfants. Le peuple, qui partageait les préoccupations et les alarmes de sa bien-aimée souveraine, attendit comme elle avec impatience des nouvelles de la Toscane, lorsque l'épouse de l'archiduc Léopold, qui gouvernait ce pays, porta dans son sein l'espoir de l'avenir.

Un soir, l'impératrice, se trouvant indisposée, s'était retirée de bonne heure dans son appartement, et elle allait se mettre au lit, quand soudain le bruit d'un cheval entrant au galop dans la cour du palais frappa son attention. C'était un courrier arrivant d'Italie à franc étrier. L'impératrice se fait apporter la dépêche; elle l'ouvre; elle jette un cri de joie, remercie Dieu par une vive exclamation, puis, s'élançant hors de sa chambre, dans l'appareil le moins impérial, en simple camisole et en coiffes de nuit, elle traverse les appartements du palais, se dirigeant vers le théâtre, — c'était l'heure du spectacle; — elle entre dans sa loge avec fracas; les acteurs s'arrêtent, le public se retourne, et l'impératrice s'écrie :

— Bonne nouvelle! mes amis. Nous avons un héritier du trône! voici la dépêche qui me l'annonce à l'instant; j'ai voulu vous en faire part moi-même et tout de suite. Dieu a donné un fils à mon fils l'archiduc Léopold!

De joyeuses acclamations éclatent à ces mots et saluent à la fois la naissance de l'enfant et l'expansive bonté de la glorieuse aïeule qui, considérant le peuple comme sa famille, s'était empressée de lui apporter la nouvelle qui intéressait tous les enfants de la maison autrichienne.

Le théâtre du Burg a toujours d'excellents acteurs. Les décors y sont remarquables par leur effet pittoresque, original, et par leurs ingénieuses dispositions. L'art de la mise en scène est poussé très-loin au Burg, et beaucoup plus loin que sur aucun des théâtres de Paris.

Les comédies allemandes se composent de scènes lentes et verbeuses, remplies par de longues conversations, et cela convient au goût du public viennois. On écoute avec intérêt ces entretiens diffus. Au moindre mot plaisant, partent de sonores éclats de rire; au moindre mot attendrissant, coulent des larmes abondantes. Heureux le public qui a le don de ces impressions faciles! Puis, quand les personnages ont suffisamment causé, la comédie finit et tout le monde est content; neuf heures sonnent, et chacun s'en va souper.

Toute la vie active de la capitale se concentre dans l'enceinte des remparts. Les faubourgs sont peu fréquentés, solitaires, paisibles; mais dans la ville l'animation est extraordinaire et le mouvement peut paraître prodigieux, même à ceux qui ont vu Paris et Londres. Une im-

Digitized by Google

mense affluence y fourmille du matin au soir. C'est une ville qui, à de certaines heures, voit s'agiter dans son sein trois ou quatre fois plus de population qu'elle ne pourrait en loger. Tout se fait dans ce milieu; tout se remue et tourne dans cet étroit espace. Il y a quelques rues, quelques places, telles que le Graben, Kohlmarkt, Mehlmarkt, où la foule est aussi nombreuse, aussi bruyante que dans la rue Vivienne et dans Regent's-street. Là se trouvent les beaux magasins, les riches étalages, les cafés toujours pleins, le luxe, le commerce, une multitude sans cesse renaissante de passants, de promeneurs, de curieux, de flaneurs, de gens affairés, un perpétuel roulement de voitures qui se croisent en tous sens, s'évitent avec adresse, et fendent, sans y toucher, les flots de piétons. La description est impuissante à peindre ce fracas, ce tumulte, cette cohue.

Sauf quelques rares exceptions, la haute noblesse viennoise, les grandes familles princières et comtales de l'empire ont leur résidence dans l'intérieur de la ville. Ces demeures particulières prennent fièrement le titre de palais, et la plupart le méritent par leur architecture grandiose et le luxe qu'elles renferment. Ce n'est pas sans surprise que l'on voit s'élever dans les rues étroites et tortueuses de la cité les magnifiques et monumentales façades de ces palais, surchargées de sculptures et d'ornements héraldiques. De majestueuses cariatides, placées de chaque côté de la porte cochère, soutiennent le balcon du premier étage. D'autres figures allégoriques montent en pyramide jusqu'au faîte de l'édifice; et là, sur cet orgueilleux sommet, des lions énormes, de colossales licornes, des chevaux gigantesques, affectant les poses les plus superbement hardies, les plus arrogamment élancées, tiennent penché sur l'abîme et suspendu sur les passants, le large écusson de marbre où s'étalent, ciselées avec art, étincelantes de dorures, les armoiries de la noble maison.

Le complément de la décoration extérieure est formé par une figure vivante : — le suisse qui garde la porte, grave, solennel, fixe et immobile comme les cariatides de la façade; étrange personnage, costumé en valet de trèfle, coiffé du tricorne, englouti dans un vaste habit galonné sur toutes les coutures, et portant en écharpe un prodigieux baudrier de deux pieds de large, couvert de passementeries et de blasons. Du matin jusqu'au soir, et tant que le maître est chez lui, le suisse se tient devant la porte, en sentinelle, armé d'une hallebarde ou d'une grosse canne de tambour-major, au pommeau chargé d'armoiries en relief. Rien n'est plus curieux que de voir, lorsqu'on passe dans les rues habitées par la noblesse, tous ces suisses ainsi harnachés, et de distinguer sous les chamarrures de leur habit le ruban et la croix d'un ou de plusieurs ordres autrichiens; car, en Autriche, la livrée peut porter ces signes honorifiques; le même ruban, la même

Digitized by Google

étoile brille sur l'habit d'uniforme d'un militaire et sur l'habit galonné d'un laquais; c'est reçu, c'est admis, et de nombreux exemples l'attestent.

La foule qui encombre les rues de Vienne est remarquable par la variété des physionomies; c'est une mosaïque émaillée de pittoresques costumes qui rompent la monotonie du paletot et du chapeau rond. Les divers peuples qui composent l'empire, ainsi que les nations voisines, ont toujours des représentants dans ces masses de passants. Vous y rencontrez, vêtus chacun à la mode de son pays, le Bohême, le Dalmate, le Valaque, l'Arménien, le Turc, le Grec, le Hongrois; — mais la plus saillante, la plus étrange de toutes ces figures, est sans contredit le juif autrichien.

On ne saurait s'y tromper; le cachet d'Israël est imprimé sur toute sa personne et sur chaque partie de son accoutrement. Insouciant des modes de l'époque, il retarde d'un siècle dans ses ajustements, et il porte avec un économique respect les vieilles nippes de ses pères. Un siècle peut s'écouler encore avant qu'il ait achevé de les user. Sa principale enveloppe est une longue robe de soie ou de drap luisant, sorte de lévite étroite, à taille haute, à pans flottants jusqu'aux talons, balayant le pavé, et gardant la boue, par suite de l'esprit conservateur des Israélites. Avec ce fourreau, strictement boutonné, le linge reste invisible; on ne peut que le soupçonner. Pour coiffure il porte un chapeau tromblon, roussi et verni par le temps, à petits bords et placé sur l'occiput. De ce couvre-chef s'échappent de longs cheveux formant deux tire-bouchons qui tombent de chaque côté du visage et jusqu'aux épaules. Sa barbe forme d'autres tire-bouchons, dont les vrilles poudreuses descendent sur sa poitrine. Dans ce bizarre encadrement, se dessine un visage de pure race : — le nez en bec de corbin, le front fuyant, les yeux ronds et vifs du vautour, la bouche pincée, le menton rentré, le teint de cire jaune. C'est le type des fils d'Abraham, se perpétuant à travers les âges, indestructible, incorrigible, et qui se retrouve à Vienne aujourd'hui, tel qu'il florissait sur la terre de Chanaan, au temps des douze tribus.

Ces juifs autrichiens, si remarquables par leur physionomie et par leur costume, sont à peine sortis de la condition qui leur était faite au moyen-âge. Leur émancipation civile est de fraîche date, et l'affranchissement est encore soumis à quelques restrictions qui pourraient devenir plus étroites, si par de sourdes manœuvres les affranchis abusaient des avantages de leur position et de l'influence de leurs richesses. Il n'y a que bien peu de temps qu'il leur est permis d'acquérir en Autriche la propriété foncière. On leur laissait le privilége de l'usure et la licence d'amasser des espèces, mais la possession de l'immeuble leur était interdite. M. de Rothschild lui-même, israélite

Digitized by Google

exceptionnel et baron, qui traitait de puissance à puissance avec les souverains, et leur prêtait ses millions, ne pouvait pas avoir à Vienne une maison à lui. Il habitait un corps de logis dans un des principaux hôtels garnis de la ville, l'hôtel de *l'Empereur romain*. Son habitation actuelle est encore attenante à cet hôtel. Vous y chercheriez en vain les splendeurs qui ornent la demeure des grands financiers de Paris et de Londres. Chez M. Rothschild de Vienne il n'y a de luxe que dans la caisse. L'antique simplicité bourgeoise règne dans ses appartements; ses bureaux sont si étroits, si mesquins, si rustiquement meublés et si peu fournis d'employés, que le plus mince escompteur parisien n'en voudrait pas, et ne pourrait se contenter d'en avoir de pareils pour son usage particulier.

La même simplicité se fait remarquer chez les financiers de toute religion, et dans la classe bourgeoise tout entière. D'un commun et tacite accord le luxe est laissé à la haute aristocratie. Les palais de la grande noblesse viennoise sont pleins de magnificence, et leur décoration intérieure répond dignement à l'imposante physionomie du dehors. De larges vestibules, de majestueux escaliers, de vastes et superbes appartements, étincelants de dorures, fastueusement meublés; partout l'éclat et la grandeur : ce sont bien là des demeures princières. Le plus beau de tous ces palais de Vienne est le palais du prince de Liechtenstein. On ne saurait se faire une idée de sa splendeur éblouissante et féerique. Ni les Tuileries, ni Buckingham Palace, n'ont des salons plus riches et plus élégants. Ici, la profusion s'est mise au service de l'art et du goût, et leur accord a créé des merveilles. Ce palais n'a qu'un défaut, c'est de n'avoir pas de jardin, et il en est de même pour tous les autres palais de Vienne. Resserrée dans son cercle de murailles, la ville ne permet pas de ces prodigalités de terrains. Les pierres prennent toute la place, et il n'y a pas un arbre dans toute l'enceinte de la cité, — pas un seul. Toutes les maisons se touchent, et si l'on veut respirer, il faut aller dans les faubourgs. Le prince de Liechtenstein a dans le faubourg de Rossau un autre palais, moins brillant que celui de la ville, mais non moins riche, car il contient une magnifique et célèbre galerie de tableaux, un opulent musée dans lequel on compte près de deux mille toiles et un nombre considérable de statues. Il y a des chefs-d'œuvre dans cette abondante collection où figurent presque tous les anciens maîtres des écoles italienne, flamande, française, espagnole et allemande. Une inscription placée sur la principale porte d'entrée dit que ce palais du faubourg de Rossau a été dédié à l'art et aux artistes par le prince Jean de Liechtenstein, père du prince actuel et petit-fils du prince Wenceslas, qui fonda cette belle galerie. Le palais est inhabité, son vaste et beau jardin est dédié au public qui n'abuse pas de la permission. Rare-

Digitized by Google

ment d'indiscrets promeneurs viennent troubler le mystère des rendez-vous qui s'y donnent.

Il faut être aussi riche et aussi grand seigneur que l'est le prince de Liechtenstein, pour se donner le luxe de ces deux palais : le palais de la ville et le palais du faubourg; l'un pour sa résidence, l'autre pour ses tableaux. On évalue son revenu à quatre millions et demi de florins, ce qui fait à peu près dix millions de francs de rente. Cela permet bien quelque faste. Le prince, d'ailleurs, est fort modeste; bien qu'il soit souverain dans sa principauté, qui compte environ six mille habitants; bien qu'il jouisse d'un sixième de voix à la diète germanique, c'est-à dire qu'il possède le droit d'émettre un suffrage en collaboration avec cinq autres seigneurs de la Confédération, le prince de Liechtenstein préfère à la gloire de régner dans ses états la satisfaction d'exercer à Vienne la charge de premier grand maître de la cour impériale, et il a le bon goût de s'intituler simplement sur l'almanach de Gotha : — Président de la société agricole de la Basse-Autriche.

Beaucoup d'autres palais à Vienne, sans égaler tout à fait pour l'ornement intérieur la demeure du prince de Liechtenstein, sont cependant très-remarquables par les splendeurs qu'ils renferment. Les palais des princes Esterhazy, Schwartzenberg, Dietrichstein, Auersperg, des comtes Schonborn, Montenuovo, — et plusieurs autres que nous pourrions citer, — surpassent en grandeur et en luxe les habitations aristocratiques des autres capitales de l'Europe. C'est que l'aristocratie autrichienne possède des fortunes plus considérables et plus nombreuses que l'aristocratie anglaise elle-même, — et ces fortunes doublent proportionnellement de valeur et de puissance dans un pays où tout est à bien meilleur marché qu'en Angleterre.

Ces palais sont beaux à voir dans leur parure de fête, resplendissants de lumière, animés par une brillante réunion. Un merveilleux luxe de toilette se déploie dans les bals aristocratiques. Les grandes dames étalent avec orgueil les splendeurs de leur écrin, leurs diamants héréditaires, — diamants majoratisés, c'est ainsi qu'on les nomme; — car les pierreries, aussi bien que les immeubles, entrent dans le lot absorbant de l'aîné de la famille. Au milieu des riches parures des dames autrichiennes, se dessinent, dans leur éclat et leur grâce, les pittoresques costumes des dames hongroises et bohêmes. Tous les danseurs, tous les jeunes gens, sont en habit militaire, et on distingue parmi ces uniformes variés, l'élégant costume des hussards, l'arme favorite, le corps d'élite dans lequel se pressent tous les fils des grandes familles autrichiennes, tous les noms princiers de l'Allemagne.

Il n'en est pas chez l'aristocratie allemande comme en France, où

Digitized by Google

le titre le plus éminent appartient uniquement au chef de la famille, et où les fils prennent des titres inférieurs, selon leur ordre de naissance, et en proportion décroissante : de telle sorte que dans une maison ducale, le chef seul porte le titre de duc, le fils aîné s'intitule marquis, le second comte, les autres vicomte, baron, chevalier. En Allemagne les enfants ont tous la même qualification que leur père. Tous les fils d'un comte sont comtes; tous les fils d'un prince sont princes. Or, comme les grandes familles allemandes sont en général très-nombreuses, il en résulte que le titre de prince est excessivement répandu. Il est peu de maison princière qui ne soit représentée au moins par une douzaine de princes du même nom, et souvent par un nombre beaucoup plus considérable. Ainsi, on compte en ce moment douze princes Vindisch-Grœtz, treize princes Lobkowitz, quinze princes de Liechtenstein, seize princes Bentheim, dix-sept princes Lubomirski, vingt princes de Tour et Taxis, vingt-neuf princes de Hohenlohe, trente-deux princes de Witgenstein, trente-sept princes de Salm.

Égaux par le titre, tous ces princes du même nom sont loin de tenir le même rang dans le monde. En France, il y a de nos jours entre les fils du même père égalité de fortune et inégalité de qualification; en Allemagne, au contraire, il y a parité dans le titre et différence dans la fortune. Au fils aîné revient le majorat, qui comprend à peu près tous les biens de la famille; ses frères sont réduits à une mince portion, et n'ont pour la plupart que tout juste ce qu'il leur faut pour figurer convenablement dans l'armée. Du reste, aînés et cadets, riches ou pauvres, tous les fils de grande maison embrassent la carrière des armes; seulement, les aînés arrivent aux grades élevés, ou abandonnent l'état militaire, lorsqu'ils héritent de leur majorat, tandis que les autres passent leur vie entière au service, et beaucoup d'entre eux sans parvenir au-delà du grade de capitaine ou de major. Cela ne peut être autrement : il n'y a pas assez d'emplois de général, pas assez de régiments pour une telle multitude de princes, et il faut bien qu'ils se résignent à rester dans un rang qui parfois s'accommode mal avec la gravité de leur âge et l'éclat de leur titre.

C'est une parure pour l'armée que tous ces illustres noms qui figurent dans ses rangs, et la discipline n'en souffre pas, quoique un major, simple gentilhomme, ne puisse se défendre d'une certaine déférence pour un sous-lieutenant prince; mais en Autriche on est habitué à ces doubles distinctions du grade militaire et du rang social. L'ordre est établi, l'étiquette a son code immuable, et tout marche en bon accord. Jamais un colonel autrichien ne songerait à se formaliser de ce que les sous-lieutenants de son régiment sont invités aux fêtes intimes de la cour, lorsqu'il n'y est pas invité lui-même. Les sous-

Digitized by Google

lieutenants sont princes et lui n'est que baron; la raison est excellente et lui suffit parfaitement.

Les bals de l'aristocratie viennoise sont beaux à voir, mais ce n'est pas chose facile que d'y pénétrer. On ne trouve pas ici le relâchement de principes et l'insouciante tolérance qui, ailleurs, tendent sans cesse à abaisser les barrières et à multiplier le nombre des élus que le grand monde accueille. Il en est des nobles salons de Vienne comme des chapitres d'Allemagne, où l'on n'est reçu que sur des parchemins authenthiques, et en faisant preuves d'un certain nombre de quartiers de noblesse. Enfermée dans ses retranchements, la haute société est d'une rigueur inexorable sur l'article des admissions; ceux qui n'y peuvent pas entrer de plain-pied, par le droit de la naissance, par l'autorité du rang et des titres, tenteraient vainement de s'y introduire par surprise ou par la complaisance des chefs de grandes maisons. L'inflexible consigne peut parfois s'adoucir en faveur d'un étranger, d'un voyageur, personnage sans conséquence et qui ne fait que passer; les portes d'airain s'ouvriront peut-être pour lui s'il y frappe avec quelque bonne recommandation, ou s'il se présente sous un patronage diplomatique; mais ce ne sont là que de très-rares exceptions sur lesquelles il ne faut pas trop compter, et, le plus souvent, l'ambassadeur le mieux posé n'aura pas assez de crédit pour faire obtenir à un de ses nationaux un privilége dont il ne jouit pas toujours lui-même. De sorte que le simple touriste, curieux de connaître le grand monde viennois, devra se contenter de l'étudier d'une manière indirecte, et s'en tenir aux renseignements puisés à de bonnes sources et contrôlés avec intelligence.

Non-seulement la noblesse viennoise pratique un rigoureux système d'exclusion envers tous ceux qui ne sont pas gens de qualité, mais encore l'aristocratie elle-même se partage en plusieurs classes, et l'on trouve de ces divisions bien tranchées jusque dans le sein de la haute société. Les lignes de démarcation se multiplient et se dessinent minutieusement. Diverses catégories qui se touchent de près peuvent se rencontrer dans de certaines relations sociales, sans que ce contrat les mette de niveau; elles se réunissent mais elles ne se confondent pas. Parmi les grands personnages qui composent les premiers rangs, il y a le choix sur choix, l'élite de l'élite, les superfins, les prééminents qui s'instituent *la crème*. Le génie d'un peuple, son caractère, ses goûts, se révèlent toujours dans les métaphores qu'il emploie. Les Autrichiens empruntent volontiers leurs tropes au domaine gastronomique; d'autres diraient la quintessence, la fleur : ils aiment mieux dire la crème.

Cette exquise portion de la haute société viennoise se fait aisément distinguer par son attitude et par des nuances très-marquées entre

Digitized by Google

les politesses, les saluts et les égards qu'elle reçoit et ceux qu'elle accorde. Le code de l'étiquette est toujours scrupuleusement observé dans les salons aristocratiques de Vienne, et il n'est pas un de ses nombreux articles, pas un de ses détails infinis, pas une de ses menues délicatesses qui ne soient pratiquées en toute occasion avec un profond respect et une savante intelligence. Il en résulte nécessairement une préoccupation constante, une gravité de formes, une solennité d'allures qui impriment quelque raideur à l'aspect général de la société, qui jettent quelque froideur dans les réunions du grand monde; mais, en revanche, on y retrouve, précieusement conservé, le répertoire complet des anciennes traditions, du beau langage, des manières réellement nobles; et, après tout, il n'est pas interdit à la grâce et à l'esprit de se faire jour à travers ces disciplines de l'étiquette. Quelques observateurs chagrins prétendent encore que cette société si ombrageuse, si exclusive, porte la peine de sa rigueur, et se voit condamnée à l'uniformité, à la monotonie. Suivant eux, l'ennui superbe est l'hôte assidu de ces salons. Mais il y a là une exagération évidente; trompés ou malveillants, les critiques donnent pour la règle ce qui n'est sans doute que l'exception. Le caractère autrichien est trop empreint de gaîté naturelle, trop riche de joviale expansion, pour que, malgré ses hauteurs, et en dépit de sa réserve, l'aristocratie ne participe pas à la bonne humeur nationale; seulement c'est ici de la gaieté contenue, de la bonne humeur mesurée, qui se sentent plus qu'elles ne s'expriment, qui souvent se laissent dominer plutôt qu'elles ne se manifestent.

On retrouve les mêmes penchants et les mêmes usages, les mêmes théories et les mêmes pratiques dans toutes les classes de la population viennoise. Les hautes sphères voient se reproduire, avec plus d'élégance, les vertus et les faiblesses qui fleurissent dans les moyennes et les basses régions. Dans le monde aristocratique, aussi bien qu'ailleurs, règnent cette discrétion merveilleuse, cette tolérance insouciante qui couvrent et qui protégent une aimable et douce liberté de mœurs. Les grands seigneurs professent, sous leur couronne de comte ou de prince, la philosophie des maris bourgeois. Point de chaînes ni d'entraves d'aucune sorte : le mariage est une alliance politique entourée de concessions tacites, et qui laisse à chacune des parties contractantes une parfaite indépendance d'action. Les époux du grand monde vivent dans d'excellents termes et sous le même toit, mais monsieur habite le rez-de-chaussée et madame le premier étage. Il en est ainsi dans tous les palais de la noblesse viennoise, et cette séparation d'appartements s'effectue aussitôt après la naissance du premier fils qui doit être l'héritier du majorat.

La gastronomie est également en honneur dans le grand monde,

Digitized by Google

elle conserve ses droits imprescriptibles et joue son rôle assidu jusque dans les solennités les plus éclatantes; ainsi, à la réception des chevaliers de la Toison d'Or, le festin fait partie de la cérémonie. Après que l'Empereur, grand maître de l'Ordre, a passé le collier au cou des récipiendaires, et que les paroles sacramentelles ont été prononcées, des valets entrent dans la salle, dressent le couvert et servent le repas; la famille impériale et les chevaliers se mettent à table et mangent et boivent en présence de toute la cour, du corps diplomatique et de la foule de spectateurs qui remplissent les tribunes.

Dans les réunions du monde aristocratique, le festin tient tout autant de place que dans les plaisirs de la bourgeoisie et du peuple. Lorsqu'ils s'ouvrent à leurs brillants invités, les palais de la haute noblesse étalent au milieu de leurs décorations de fête le luxe de leur argenterie; pendant la durée du bal les tables sont toujours servies, les buffets toujours chargés de richesses gastronomiques sans cesse absorbées et renouvelées sans cesse. Le suprême bon goût est de donner des journées de bal qui commencent le matin et finissent à minuit, entremêlées de danses et de repas. On arrive, — on déjeûne, — on danse, — on dîne, — on danse, — on fait collation, — on danse, — on soupe et on s'en va. Les danseuses les plus légères, les plus aériennes ne perdent pas une bouchée; c'est un curieux spectacle de voir avec quelle activité gracieuse, avec quelle adorable ardeur ces femmes charmantes jouent de la fourchette et des dents. Qui n'a pas vu manger une Autrichienne ne connaît pas complétement la femme.

Une grande dame, une jeune et belle comtesse pleine de grâce et d'esprit, et douée d'une imagination très-vive, non contente de la liberté que lui donnaient les mœurs viennoises, eut l'idée de faire un voyage sentimental avec un aimable gentilhomme parisien qui, par son rang et sa qualité, s'était ouvert les salons de la haute société de Vienne, où il avait obtenu beaucoup de succès. Le jeune homme qui avait eu le bonheur d'inspirer à la charmante comtesse ce délicieux projet s'empressa de disposer les apprêts du départ, et il commença par se munir d'une bonne chaise de poste. Il était bien entendu que l'on ne voyagerait pas en chemin de fer; rien n'est moins sentimental, rien n'est surtout moins mystérieux que ces voyages en commun dans les convois qu'entraîne la vapeur. En Autriche, le bon ton et la dignité aristocratique veulent que l'on voyage en poste, même dans les pays traversés par les voies ferrées; mais il n'était pas question ici d'hésiter ou de choisir, car le pèlerinage sentimental avait tracé son itinéraire dans des contrées peu fréquentées, et que le railway n'avait pas encore dépoétisées.

Voilà donc que par une belle matinée de printemps nos deux pèlerins montent en voiture et partent gaiement, le cœur agité d'une

Digitized by Google

tendre émotion, et sans se soucier du—qu'en dira-t-on—si redouté en tout autre pays, mais qui en Autriche est d'une bénignité, d'une discrétion tout-à-fait rassurantes. Quelle douce chose et quel ravissement suprême que de s'arracher ainsi à la ville bruyante, à la foule importune, et de se trouver seuls et ensemble l'un près de l'autre, les mains unies et les regards mêlés, tandis qu'un rapide galop vous emporte et vous berce, et que l'espace fuit à travers des horizons changeants, et que le temps vole oublié dans une intime causerie ! Au bout de deux heures de cette enivrante félicité, au beau milieu de cette poésie, la comtesee interrompant tout à coup la conversation, s'écria :

— J'ai faim, et je mangerai volontiers.

Le jeune homme demeura stupéfait et interdit à cette apostrophe qui rompait brusquement le charme du discours.

— Ne m'avez-vous pas entendu? reprit la belle voyageuse avec un léger mouvement d'impatience.

— Parfaitement, dit le jeune homme en recouvrant la parole ; — vous avez faim et vous mangeriez volontiers.

— Eh bien !...

— Eh bien ?...

— C'est tout simple, mangeons.

— Oui, mais quoi ?

— Mais ce qu'il y a, peu m'importe !

— C'est qu'il n'y a rien.

— Comment ! vous n'avez pas emporté de provisions ?

— Nullement.

— Ah ! voilà qui est prodigieux ! un aussi inconcevable oubli ! Mais à quoi donc avez-vous pensé, monsieur ?

Rejeté si loin du sentiment par cette étrange question, le jeune Parisien demeura muet et consterné ; de son côté, la comtesse, pâle d'indignation, garda le silence farouche de l'appétit trompé.

On arriva bientôt à un relais de poste, mais il n'y avait là, en guise d'auberge, qu'un misérable cabaret qui ne pouvait offrir aux voyageurs que le chétif régal d'un pot de bierre et d'un morceau de pain dur. Il fallut faire dix mortelles lieues, c'est-à-dire voyager encore pendant quatre ou cinq heures dans ce pays désert avant de réaliser l'espoir d'une hospitalité quelque peu confortable.

— Nous retournons à Vienne ! dit la comtesse d'une voix brève et sonore, en s'adressant au postillon.

Le compagnon du voyage sentimental ne répliqua pas ; il ne se sentait guère l'éloquence nécessaire pour apaiser la révolte d'un estomac aussi outragé ; il n'essaya donc pas de combattre la manœuvre rétrograde. La comtesse se rencogna dans le fond de la voiture, et

Digitized by Google

dormit, ou fit semblant de dormir; peut-être chercha-t-elle sérieusement à réaliser le proverbe railleur : « qui dort dîne. » Deux heures après cet incident, et quatre heures après le départ, les voyageurs rentraient à Vienne; ils se séparèrent sur le seuil de la demeure de la comtesse, qui se hâta de disparaître pour aller se dédommager des souffrances d'un jeûne trop prolongé. — Ni le lendemain, ni les jours suivants, elle ne voulut revoir son malencontreux compagnon, ce mal appris, cet amoureux impossible qui prétendait vivre de sentiment, et n'emportait pas de provisions dans son voyage avec la femme aimée.

Consterné de cet échec, honteux de cette faute qui devait le perdre, car la comtesse ne se fit aucun scrupule de la publier dans le monde, le jeune Parisien se hâta de fuir et de retourner à Paris où les comtesses font rarement un voyage sentimental, mais si elles en sont là, s'inquiètent peu de la question des comestibles.

Un peuple qui se nourrit si copieusement doit faire beaucoup d'exercice; le soin de la digestion l'exige. On se promène donc beaucoup à Vienne. Il y a toujours foule d'élégantes flâneuses et de belles dames sur le Graben, sorte de place oblongue à peu près grande comme la rue de la Paix, et commerçante comme la rue Vivienne, et ornée d'un monument religieux, comme en ont la plupart des places publiques de Vienne qui mettent sur leurs fontaines des sujets de sainteté. Au Graben sont les beaux magasins, ainsi que dans Mehlmarkt, autre voie chère aux flâneurs. Une délicieuse promenade, toujours très-animée, ce sont les remparts qui dominent la ville, les faubourgs et la campagne dans une vaste étendue. Au loin les aspects sont magnifiques, et au-dessous de ces bastions élevés, les glacis offrent en été, aux promeneurs, leur belle verdure, et en toute saison le spectacle des exercices militaires : des manœuvres exécutées avec une précision classique par l'excellente infanterie autrichienne, et des évolutions non moins brillantes par la cavalerie la mieux montée de l'Europe. Les cavaliers sont beaux, mais les chevaux sont magnifiques, tous de la même taille et de la même robe dans les régiments d'élite, et formant l'ensemble le plus régulier, le plus imposant, le plus admirable.

Hors de la ville, à l'extremité du faubourg de Léopoldstadt, il y a deux autres belles promenades, l'Augarten et le fameux Prater. L'Augarten est un superbe jardin, le Prater est tout un pays; on s'y perd aisément, ce sont des allées à perte de vue, des plaines, des bois, des prairies, des étangs, des bosquets, des marécages, et dans les parties qui avoisinent la ville une énorme quantité de guinguettes, de salles de bal, de spectacles et de jeux forains. Il faudrait réunir tous les équipages de toutes les grandes villes de l'Europe pour peupler le

Digitized by Google

Prater qui paraît désert, lorsque deux ou trois cents voitures seulement y circulent. Par un jour de beau temps les cavaliers sont nombreux au Prater, mais les amazones sont rares à Vienne. Les voitures très-simples sont rehaussées par l'éclat des armoiries et par la richesse des livrées. On ne voit jamais là, comme dans les autres capitales de l'Europe, figurer parmi les splendeurs aristocratiques le luxe scandaleux de ces femmes sans nom que la fantaisie et la mode galante enrichissent. Vous n'en trouverez pas à Vienne, et c'est là un précieux avantage résultant des mœurs du pays.

Trois étrangers se promenaient ensemble, à cheval, au Prater, par une belle journée du printemps dernier; ils s'étaient rencontrés dans le même wagon sur le chemin de fer, et avaient lié connaissance. Deux de ces messieurs étaient Français, et voyageaient pour leur agrément; le troisième était fils d'un riche négociant de Cadix, et les affaires de sa maison l'avaient appelé à Vienne. L'Espagnol était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, très-beau garçon : ses traits fins et réguliers, ses grands yeux noirs pleins de feu, la vive et gracieuse expression de sa physionomie, sa taille élancée, la parfaite élégance de sa tournure, formaient l'ensemble le plus séduisant; c'était un vrai type de conquérant, et l'extrême confiance qu'il avait en son mérite ne devait qu'ajouter encore à ses moyens de conquête. Bien que ce fut son premier voyage à Vienne, il s'était fait le cicerone de ses compagnons, et il leur expliquait les mœurs du pays, d'après l'expérience qu'il avait acquise déjà dans plusieurs villes des Etats autrichiens, et les renseignements que lui avaient donnés sur la capitale quelques-uns de ses amis. Il ne dissimulait pas que les affaires de commerce ne passaient pour lui qu'en seconde ligne, et qu'il se proposait surtout de courir les aventures, en ne s'adressant que dans le haut parage. Léger et avantageux comme un dandy parisien, ce digne compatriote de don Juan exprimait sur le compte des Viennoises une opinion très-impertinente, qu'il appuyait en citant une foule d'anecdotes illustrées de noms propres. Selon lui, ces grandes dames savent mettre à propos leur orgueil de côté; elles sont, dans les rencontres de la promenade, moins sévères sur l'étiquette que dans leur salon; elles savent remarquer un joli homme, et s'il a le don de leur plaire, elles ne s'inquiètent guère de sa qualité. — « On est sûr de réussir, et les choses vont grand train quand on est fait d'une certaine façon, » — ajoutait-il d'un air qui voulait dire : — « quand on est fait dans mon genre. »

— Vous êtes un fat, répondirent ses compagnons, et vous calomniez les femmes dont vous parlez.

— Bon, reprit le bel Espagnol, je vois qu'il vous faut des preuves, et je ne demande pas mieux que de vous en donner, car je ne suis venu au Prater que pour cela.

Digitized by Google

— Prouvez donc !

— Eh bien ! la première grande dame qui passera ; pourvu toutefois qu'elle soit jeune et jolie : sans cela, il n'y aurait ni mérite ni agrément.

Les cavaliers se mirent au pas et furent bientôt croisés par une calèche aux panneaux splendidement armoriés, enseigne qui n'est jamais trompeuse en Autriche, où personne ne s'aviserait de prendre un blason de fantaisie. Dans cette voiture, était une jeune dame charmante.

— Voilà l'ennemi ! dirent les incrédules.

— Je commence le feu.

Aussitôt le bel Espagnol se mit à caracoler à quelques pas de la calèche et en vue de la noble dame; on le lorgne; il fait son jeu, se donne des grâces, développe ses avantages, salue ses amis pour ôter son chapeau et montrer les boucles de sa noire chevelure; il sourit à belles dents; il lance des regards d'une hardiesse toute castillane, et au bout d'une demi-heure de ce manège, il revient à ses compagnons:

— Je crois que c'est fait, leur dit-il.

On rit au nez de son assurance.

— Vous verrez ! Descendons de cheval.

Ils mettent pied à terre et donnent leurs monturer à garder aux domestiques qui les suivent.

— On ne songe guère à vous, beau séducteur ! Voyez, la calèche file.

— Patience ! elle va s'arrêter, et la dame en descendra.

Nouvel éclat de rire interrompu soudain par l'arrêt de la calèche. Le chasseur déploie le marche-pied, la jeune dame descend.

— Elle va prendre une petite allée détournée, où nous pourrons causer à l'aise; c'est ainsi que cela se pratique.

— Allons donc !

Comme si elle eût obéi aux paroles du jeune homme, la belle dame s'engage dans une petite allée. L'Espagnol la suit, la rejoint, l'aborde; elle s'arrête; il lui parle, elle lui répond; puis tous les deux se mettent à marcher l'un à côté de l'autre en continuant leur conversation. Ils font ainsi trois ou quatre tours dans l'allée solitaire, puis le galant cavalier reconduit la dame à sa voiture, l'aide à monter, échange avec elle un salut et un sourire, et il revient à ses compagnons la tête haute et l'air triomphant.

— Qu'en dites-vous, messieurs ? ai-je été bien accueilli ? une femme adorable ! une conversation délicieuse, enivrante !

— Bah ! vous lui avez proposé de vos marchandises; votre maison ne tient-elle pas les soieries ?

Piqué au vif, l'Espagnol se serait fâché si ce n'eût été de mauvais goût.

Digitized by Google

— Vous me paierez cette mauvaise plaisanterie et ce doute injurieux, dit-il; gageons vingt-cinq louis que je mène l'aventure à bonne fin, et cela pas plus tard que d'ici à vingt-quatre heures.

— Oh! très-volontiers, et nous mettrons cinquante louis contre vingt-cinq, si vous voulez.

— Non, ce serait trop vous voler.

Le pari fut réglé en des termes qui ne devaient laisser aucun doute sur le dénouement de l'intrigue.

Le lendemain les deux Français payaient les vingt-cinq louis.

Mais, malgré cet échec, il ne voulurent pas croire que ce fut là, comme le prétendait modestement le bel Espagnol, une chose ordinaire, facile, sûre, commune et générale. — Ils aimèrent mieux penser que c'était un cas fortuit, un hasard, une exception.

La gaieté des Viennois éclate tous les jours de la semaine, le dimanche elle déborde. Dans la belle saison la population tout entière s'élance dans les charmants environs de la ville, aussitôt après avoir fait ses dévotions. Le peuple autrichien est très-pieux, les églises abondent à Vienne; quelques-unes mériteraient les honneurs de la description comme Saint-Etienne et les Augustins, paroisse de la cour. Les étrangers les moins curieux ne manquent pas d'aller visiter, entre tous ces temples, l'église des Capucins qui renferme les monuments de la maison de Habsbourg. La dépouille mortelle des Empereurs et des princes de la famille impériale se partage entre plusieurs églises : Saint-Etienne garde leurs entrailles dans des urnes de cuivre; les Augustins ont leur cœur dans des vases d'argent; les Capucins ont le reste, et il y a dans les caveaux de cette église soixante-treize tombeaux, parmi lesquels on remarque celui du duc de Reischtadt, avec l'épitaphe composée par l'Empereur François, épitaphe qui mentionne en très-bon latin, l'esprit, l'aptitude, le caractère, la figure et la haute stature du jeune prince. On sait que le duc de Reichstadt était d'une très-grande taille ; il avait près de six pieds.

Dès qu'ils ont entendu la messe, les Viennois courent aux chemins de fer, s'entassent dans des milliers d'omnibus et de voitures de toutes sortes qui les transportent dans les plus riantes campagnes du monde; il y a foule surtout dans les beaux jardins du palais de Schœnbrunn, qui n'est pas plus loin de Vienne que Neuilly ne l'est de Paris, et où réside la famille impériale pendant la belle saison. Les promeneurs ont le plaisir de rencontrer souvent l'Empereur dans ces jardins aussi bien que dans les rues de Vienne.

L'empereur François-Joseph est un jeune homme de vingt-trois ans, qui unit tous les agréments de son âge à toute la majesté de son rang. Sa taille est moyenne, sa tournure pleine de noblesse; les traits de son visage, fortement accentués, sont d'un beau caractère; sa physionomie

Digitized by Google

ouverte, animée, expressive, révèle une sagacité profonde, une fermeté inébranlable, tempérée par la bienveillance. Très-simple de tenue, de costume, d'équipages, la dignité naturelle de sa personne lui permet de se passer d'un vain appareil. On s'accorde à reconnaître en lui les qualités solides et brillantes qui font les grands souverains, les maîtres dans l'art de régner : — une pénétration à laquelle rien n'échappe, un jugement droit et net, une haute et rapide intelligence des affaires, une résolution prompte, sûre et invincible. Très-instruit, doué d'une mémoire prodigieuse, il parle toutes les langues, tous les dialectes des peuples divers et nombreux qui composent son vaste empire.

On cite déjà de ce jeune souverain un grand nombre de traits qui attestent l'énergie de son caractère et la bonté de son cœur. L'année dernière, lorsqu'il se rendit dans la Hongrie, frémissante encore de son insurrection, et que les magnats, venant lui apporter leur soumission à Pesth, lui demandèrent de pardonner le passé et de compter sur leur fidélité à l'avenir, il leur fit cette fière réponse :

— Le passé, je l'oublie; quant à l'avenir, je ne compte que sur mon droit et sur mon épée.

Ce même jour-là, rentrant dans son palais, il aperçoit au milieu de la foule qui s'était rassemblée dans la cour et dans le vestibule pour le voir et le saluer une jeune fille attristée qui s'efforçait de vaincre sa timidité pour s'approcher de lui, et qui n'eut pas ce courage. L'empereur passe, monte l'escalier, et arrivé aux dernières marches, se retourne vers la jeune fille qui était toujours là plongée dans sa douleur; il redescend, s'approche d'elle, et lui prend la main :

— Tu as quelque chose à me demander? lui dit-il.

Et comme la jeune fille émue et troublée n'ose répondre, il l'encourage avec douceur, et elle lui dit enfin que son fiancé, pris parmi les rebelles, a été jugé et condamné.

— Ne crains rien et cesse de t'affliger, répond l'empereur; je lui fais grâce.

Puis appelant un de ses aides-de-camp, il lui ordonne de prendre le nom du jeune Hongrois, et de faire toute diligence pour qu'il soit sur-le-champ mis en liberté.

Il n'y a que l'embarras du choix parmi les actes de clémence et de charité du jeune Empereur. — Mais revenons aux environs de Vienne.

Schœnbrunn est plein de souvenirs historiques, dont la date ne remonte pas plus haut que la seconde moitié du siècle dernier. L'Impératrice Marie-Thérèse, qui acheva ce palais, l'a rempli de portraits de famille et de tableaux représentant les principaux événements de son règne. De vastes toiles, couvrant les lambris de plusieurs salles, nous

Digitized by Google

montrent avec de curieux détails toutes les cérémonies du temps : — solennités politiques, graves assemblées, réunions de fêtes, ouvertures d'Etats, festins, mariages, carrousels. D'innombrables personnages peuplent ces tableaux, et chaque figure, haute d'un pied environ, est un portrait. Toute l'époque est là; tout ce qui pendant le règne de Marie-Thérèse a tenu un rang, a occupé des fonctions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus modestes, ambassadeurs, ministres, magistrats, militaires, ecclésiatiques, gens de cour et gens de ville, grands seigneurs et grandes dames, bourgeois et bourgeoises notables, tous sont reproduits de pied en cap, dans la minutieuse vérité de leur costume, dans l'exacte ressemblance de leurs traits et de leur tournure. Les portraits de famille, de grandeur naturelle, multiplient à l'infini l'illustre Impératrice et ses treize enfants, au nombre desquels, parmi les plus jeunes, on remarque avec un doux et triste intérêt l'archiduchesse Marie-Antoinette, notre adorable et infortunée Reine. L'image répété de la charmante princesse nous la montre à chaque année de son enfance et de son adolescence, depuis le berceau jusqu'à l'âge de quinze ans, riante époque de sa vie où elle quitta Schœnbrunn pour épouser le dauphin de France.

Une petite galerie est entièrement ornée de dessins exécutés par les princesses filles de Marie-Thérèse; on y voit dix charmants pastels de la main de Marie-Antoinette et signés par elle. Il y a dans ces œuvres de la jeune archiduchesse un talent très-remarquable et qui ferait honneur à un véritable artiste.

Dans la partie du palais faisant face à la cour d'entrée et au-dessus des larges escaliers extérieurs qui conduisent au premier étage, se trouve la grande salle de bal. Napoléon était à une des fenêtres de cette salle, placé entre le maréchal Ney et le général Rapp, suivant du regard les évolutions des troupes qui manœuvraient dans la cour, lorsque l'étudiant Frédéric Staps, embusqué au bas du perron, lui tira un coup de pistolet. L'assassin visait à la tête; mais il ajusta trop haut, et la balle alla frapper l'imposte de la fenêtre, où elle fit dans le bois un trou auquel il a été défendu de toucher et qui s'y voit encore; puis la balle brisa au fond du salon une glace que l'on a remplacée.

L'appartement qu'habitait Napoléon à Schœnbrunn est resté tel qu'il l'a laissé, sauf le lit qui a été enlevé de la chambre à coucher. C'est dans ce même appartement que logeait le duc de Reichstadt; c'est dans cette même chambre qu'il est mort. Entre deux petites portes, dont l'une s'ouvre dans un coin de la chambre, et l'autre communique à une pièce voisine, Rustan, le mameluck de l'Empereur, étendait un matelas, autant qu'étendre se pouvait dans un espace de trois pieds carrés, et c'est là que dans une position fort incommode, replié sur lui-même et pelotonnant sa vigilance, il passait la nuit près

Digitized by Google

de son maître. A gauche de cette chambre est un petit salon en porcelaine de Chine blanche et bleue, et décoré de charmants meubles chinois, qui servait à Napoléon de cabinet de travail personnel. Napoléon portait toujours sur lui la clé de ce cabinet, et pendant son sommeil il la gardait sous son chevet; — c'est la même clé sur laquelle a reposé cette tête puissante, qui est maintenant encore à la porte du cabinet. Le duc de Reichstadt travaillait aussi dans cette pièce; sur le bureau qui s'y trouve le jeune prince écrivit à sa mère sa dernière lettre : — la mort allait plus vite que le courrier, — et lorsque Marie-Louise reçut la lettre, il y avait trois jours que son fils n'était plus.

Il n'y a dans le palais de Schœnbrunn aucun tableau, aucun portrait modernes. Tout s'arrête au règne de Marie-Thérèse. On a religieusement conservé les appartements tels que les décora et les meubla la glorieuse impératrice. Cet acte de pieux respect est en même temps une inspiration pleine de bon goût, car les anciennes magnificences de la demeure impériale, soigneusement entretenues, lui vont mieux que ne le feraient toutes les splendeurs de l'art nouveau. Cent pages suffiraient à peine pour énumérer les richesses et les curiosités du palais de Schœnbrunn; — mais nous n'en sortirons pas sans parler de deux délicieux petits salons de forme ronde, en laque de Chine, étoffes de Chine et ravissantes porcelaines de Chine couvrant les lambris, rangées et échelonnées sur de petits tasseaux qui les portent jusqu'au plafond. Marie-Thérèse avait choisi un de ces salons pour y prendre ses déjeûners. Il y avait au plancher une trappe qui descendait dans l'office et remontait avec une table toute servie. Aucun domestique n'assistait à ce repas du matin. Le prince de Kaunitz, premier ministre, servait seul l'impératrice. La main qui avait signé le traité d'Aix-la-Chapelle et l'alliance avec la France versait le chocolat; le grand politique, le grand diplomate remplissait le verre et changeait les assiettes. Le déjeûner fini, la trappe redescendait et le premier ministre retournait aux affaires de l'Etat. On ne trouverait plus guère aujourd'hui de ces hommes éminents et d'un mérite universel, sachant ainsi se prêter aux fonctions les plus diverses, et tenir avec une égale supériorité le portefeuille ministériel et la serviette du maître d'hôtel; — aussi a-t-on supprimé ces déjeûners solitaires; la trappe a été condamnée, scellée, clouée; mais on en voit encore la trace ovale sur le parquet du petit salon de Marie-Thérèse.

Au-delà de Schœnbrunn, les excursions se prolongent dans un pays ravissant. D'autres parts, et dans un rayon de sept à huit lieues autour de la ville, se multiplient les sites enchanteurs, les somptueux domaines, les riants villages; — Lachsenbourg et ses jardins pleins de merveilles; — Bade, l'Enghien viennois, avec ses belles eaux, sa riche campagne et ses élégantes villas; — Mœdling, Dœbling, la

Digitized by Google

vallée de Sainte-Hélène, et tant d'autres paradis champêtres. Il faudrait écrire un volume, si l'on voulait suivre la population viennoise dans ses promenades du dimanche. Au retour de ses courses pastorales, la fête se continue dans la ville; sur les places, dans les rues, sont dressées des tables entourées de nombreux convives, qui soupent en plein air, à la lueur des chandelles enfermées dans des globes de verre ou dans des cornets de papier, et l'éclat de rire universel, mêlé au cliquetis des assiettes, des verres et des fourchettes, se prolonge très-avant dans la nuit.

Et le lendemain, la gaîté se réveille pour accompagner cet heureux peuple dans ses travaux et dans ses affaires, comme elle l'accompagnait dans ses plaisirs du dimanche.

Telle est cette ville de Vienne, qui respire le bien-être, le bien-vivre, l'insouciance joyeuse, la bombance, le bonheur. — Et que Dieu la garde à l'abri des révolutions dans la douce paix dont elle jouit sous un ferme et paternel gouvernement!

EUGÈNE GUINOT.

Digitized by Google

LES THÉATRES ET LES ARTS.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Pour une fois je me trouve chargé de remplacer mon ami et très-cher collaborateur, M. de Calonne. J'espère que les lecteurs de la *Revue* me seront indulgents, et qu'ils me permettront de parler, beaucoup moins bien que lui, il est vrai, de la question sérieuse qui occupe le plus aujourd'hui les esprits méditatifs : la réouverture de l'Opéra.

Cette réouverture était promise depuis bien longtemps, on l'attendait pour le milieu d'août; mais la décoration entière de la salle avait été jugée mesquine et incomplète, et il a fallu tout recommencer sur nouveaux frais. C'est le foyer principalement qui a dû subir les plus grands changements. La décoration primitive, fort bien entendue au point de vue de l'économie, était entièrement blanche avec des ornements d'argent, qui, par la couleur même du métal, ressortaient peu sur la teinte du fond. C'était un peu la salle à manger d'une hôtellerie élégante; tandis qu'aujourd'hui, malgré tous les perfectionnements qu'a reçus la décoration de ce foyer, on pourrait aisément le comparer à l'un des cafés de nos boulevards, à cette exception près que la décoration de ces cafés est exécutée avec infiniment plus de soin et de respect pour l'art que le badigeonnage rouge, gris et vert, qui couvre les murs du foyer de notre première scène lyrique. En outre, les artistes ont vu avec étonnement et douleur, j'oserai le dire, que les noms des plus grands maîtres ont été effacés des cartouches où ils occupaient une place si méritée. Les maîtres italiens : Cimarosa, Païsiello, Palestrina, ce maître des maîtres, *musicæ princeps*, comme on le nommait dans son temps, ont disparu, ainsi que Grétry, que Berton, que Kreutzer (ceci est pour l'école française), ainsi que ce Keiser, cet homme d'un si grand génie, auquel on rendit si tardivement justice, et qui vient de nouveau d'être voué à son obscurité première de par la volonté de messieurs les décorateurs de l'Opéra. Quelques-uns des noms de ces maîtres descendus de leurs cartouches ont trouvé un abri au-dessus des croisées principales, où ils ont reçu tous les honneurs de l'hospitalité, mais non ceux de l'orthographe : Lulli a gagné un *y*; Haëndel a perdu un tréma ou un *e*, et Piccinni a perdu un *n*. Passe encore si l'Opéra se contentait d'estropier les noms de ses compositeurs célèbres, à condition de respecter leurs partitions. Quant aux bustes qui ornent (c'est le mot d'usage) ce foyer, il est impossible d'imaginer un pareil assemblage de marionnettes. L'Opéra n'avait qu'un seul buste réellement beau, celui de Gluck, l'un des chefs-d'œuvre de Houdon; il l'a gratté, badigeonné et gâté pour le rendre aussi laid que les bustes qu'il a été chercher dans ses greniers pour la circonstance. Je citerai seulement les deux

Digitized by Google

bustes de Molière, copie de centième main d'un buste remarquable dans l'origine, ce buste de Jean-Jacques Rousseau, vernissé à l'huile; ce Sacchini au nez cassé; enfin, ce monsieur du temps de l'Empire, enfoncé dans une houpelande que justifieraient à peine les grands froids d'un hiver de Russie, chamarré de croix et porteur d'une perruque à la Louis XIV, personnage autour duquel le jour de la réouverture bien des paris se sont ouverts pour savoir à quelle nation il appartenait et à quel genre d'industrie il avait pu se livrer durant sa vie. Si du foyer l'on passe dans la salle, l'on trouve à louer et aussi à blâmer. La salle ruisselle d'or (l'expression n'est pas exagérée) des quatrièmes loges jusqu'à l'amphithéâtre; l'or jaillit en abondantes cataractes; c'est à peine si l'on aperçoit sous ces ondes étincelantes le fond rouge nacarat de l'intérieur des loges. La salle, il est vrai, semble un imperceptible fragment détaché de l'armure d'or du soleil; mais cela ne fait nullement le compte de nos élégantes, dont les toilettes, comme de pâles nébuleuses, se perdent au milieu de tout cet éclat. Quant aux portes des loges qui s'ouvrent sur un corridor peint en gris sale, elles sont de couleur noire, massives, revêtues d'ornements sépulcraux, et paraissent plutôt s'ouvrir pour le repos de la tombe que pour l'enivrement des voluptueuses harmonies. Le plus grand reproche que l'on puisse adresser à M. Roqueplan ou aux architectes traducteurs de sa pensée, c'est d'avoir supprimé les stalles de balcon où se réunissaient les amateurs du bon temps d'autrefois. C'est maintenant une petite phalange entièrement dispersée, qui ne sait où placer ses pénates, et qui désertera bientôt probablement, ne sachant où trouver un asile entre les bandes soudoyées du parterre et les auditrices dédaigneuses et parées des premières loges. La décoration du plafond est pleine de goût; quelques groupes isolés de divinités présidant à la musique se détachent sur un ciel lumineux et pur. Une balustrade de marbre, sur laquelle un riche tapis est hardiment jeté, sert de repoussoir et fait fuir le ciel dans un lointain profond. Peindre sur une surface courbe des lignes qui doivent sembler droites au spectateur, c'est une grande difficulté à laquelle s'attachent volontiers les peintres par l'intérêt qu'inspire toujours un obstacle à surmonter. Cependant, la tentative répond rarement aux soins qu'elle a coûtés, car c'est à peine si de quelques places privilégiées on peut juger complétement de la perspective. Partout ailleurs, les lignes sont tronquées, mutilées, interverties, et le spectateur, ne se rendant pas compte que l'erreur provient seulement du point de la salle où il est placé, est tout disposé à accuser d'infidélité le décorateur. L'emploi, pour les coupoles de nos théâtres, de groupes figurant des personnages humains, paraît donc préférable aux décorations architecturales, qui, par l'inflexible rigueur de la ligne, étonnent et déroutent le regard. Tel est le seul défaut que l'on puisse reprocher à ce remarquable plafond. Quant au rideau, c'est un rideau sexagénaire, que M. le directeur a cru rendre convenable en le trempant dans la cuve du teinturier. Ce rideau provisoire sera sans doute remplacé par une toile plus digne de l'Opéra.

Les *Huguenots*, de Meyerbeer, étaient l'ouvrage important choisi pour cette réouverture; l'illustre compositeur avait *expressément* composé pour cette solennelle occasion la musique d'un pas nouveau que Mérante, mesdemoiselles Taglioni et Robert ont dansé avec grand succès. Quelques parties de l'instrumentation également ont été revues en raison de la possibilité d'exécuter

Digitized by Google

aujourd'hui, de par les découvertes de M. Ad. Sax, des passages autrefois réputés impossibles. Une innovation assez peu heureuse a été l'adjonction d'une centaine de voix à la masse chorale ; cette sorte d'effet a plus d'importance sur l'affiche que pour l'exécution. Il est rare, en effet, que des chanteurs étrangers puissent s'assimiler à un ensemble choral dirigé par une même main, qu'elle soit ou non très-habile. L'on se rappelle ce qui est arrivé à *Guillaume Tell*, on lui avait fait également la faveur de deux cents voix de supplément pour la scène des cantons; qu'arriva-t-il ? Les choristes de l'Opéra se reposant sur les nouveaux venus, donnèrent à peine la moitié de leur voix, et les nouveaux venus, peu sûrs d'eux-mêmes et de leurs parties, se confièrent aux vétérans du théâtre; ils ouvrirent certainement la bouche pour se donner une contenance, mais ne chantèrent pas une seule note de la partition. C'est ainsi que l'Opéra donne tort aux mathématiques, en prouvant qu'un nombre ajouté à un autre le rend plus petit de la moitié. L'ouvrage n'est pas joué avec cette perfection qui lui donna tant d'éclat au début; l'on remplacera difficilement Nourrit, Levasseur, mademoiselle Falcon, qui en créèrent les principaux rôles; cependant, lorsque l'on est modeste et point trop exigeant, l'on peut encore trouver du plaisir à entendre le chef-d'œuvre de M. Meyerbeer, exécuté par Obin, Gueymard et mademoiselle Poinsot. Je nomme à dessein Obin le premier, parce que ce jeune artiste fait des progrès très-réels, parce qu'on sent sous sa manière de chanter des études fortes, un goût très-pur et très-consciencieux. Je me tromperais fort si Obin n'était pas appelé à la plus brillante carrière. Mademoiselle Poinsot a eu de beaux moments dramatiques, et Gueymard a retrouvé une voix à l'étranger; aussi tous nos ténors, profitant de l'exemple, se disposent-ils à partir au plus vite. Du reste, cette réouverture, si longtemps différée, a failli encore être retardée par suite d'une contestation assez bizarre : le rôle de Raoul a été l'objet d'une course au clocher. Roger, qui était au fond de l'Allemagne, apprend que Gueymard s'achemine tout doucement vers le vestiaire de l'Opéra pour y revêtir le pourpoint de Raoul, et de là se montrer à la foule charmée; Roger pense que l'on méconnaît ses droits, il prend une résolution soudaine, il part à la hâte, prodigue l'or sur la route, brûle le pavé, et arrive la veille de l'action. Malheureusement Gueymard était déjà en possession du rôle, Roger insiste, Gueymard ne veut pas céder; chacun d'eux a saisi une manche du pourpoint de Raoul, et le vêtement dût-il être separé en deux, personne ne lâchera. Heureusement qu'il se sera trouvé quelqu'un qui, en cette occasion, aura renouvelé l'anecdote du jugement de Salomon, car Gueymard a pu jouer dans les *Huguenots*. Il n'en est pas moins vrai que ces deux ténors se disputant ainsi un rôle offrent un spectacle digne des temps homériques. Achille et Agamemnon se disputant Briséis atteignent à peine à cette énergie et à cette grandeur.

Puisque mes souvenirs viennent de faire appel à la Grèce pour lui emprunter une comparaison, je lui demanderai encore de me rappeler mes études de jeunesse, car il faut une bien profonde érudition pour apprécier et retracer le ballet nouveau *Ælia* et *Mysis*, dont la première représentation a eu lieu le 21 de ce mois.

En lisant ce titre *Ælia* et *Mysis*, naturellement je me représentais quelque églogue comme Hamon en a dessiné une dans son charmant et poé-

Digitized by Google

tique tableau, *Ma sœur n'y est pas;* j'attendais quelque chose de doux, de frais et de gracieux, j'ai été trompé, non pas que M. Mazilier, helléniste profond, ne soit capable de nous traduire en ronds de jambe les idées de Théocrite, mais parce que pour donner plus de pompe à son œuvre il a voulu associer la civilisation grecque à la civilisation romaine dans ce qu'elles ont de plus raffiné et de plus voluptueux, M. Mazilier a parfaitement réussi. Prêtez attention seulement à la fable qu'il a choisie, et admirez tous les ornements dont il l'a entourée.

L'époque est celle des Empereurs. Au premier acte la scène représente la villa du consul Messala; nous sommes dans l'Atrium; « des colonnes entourées de plantes grimpantes portent appendus des trophées d'armes gauloises et africaines; à gauche, l'autel des dieux lares est entouré des *images* de la famille Messala. » Ælia, la fille du consul, est étendue sur un lit d'ivoire, elle sort du bain, et nécessairement est revêtue d'une robe fort légère. C'est en vain que de jeunes femmes esclaves lui présentent des miroirs, deux coffrets, des flacons d'or pur, Ælia reste indifférente. C'est qu'Ælia, pour le jour de son mariage avec le prince Tigrane, allié des Romains, qu'elle n'aime pas, doit remplir un rôle dans une atellane avec le jeune poète Euclio dont elle est éprise. Ici l'érudition du livret nous vient en aide : « Les atellanes, ainsi appelées du nom d'Atella, ville de Campanie, où elles avaient pris naissance, étaient des pantomimes satiriques qui se jouaient souvent au milieu des festins; les dieux de l'Olympe étaient les principaux acteurs de ces pièces comiques, les plus nobles personnages ne dédaignaient pas d'y jouer des rôles parmi les histrions, les mimes et les danseurs. » Nous devons donc à l'érudition de M. Mazilier de connaître que les jeunes filles bien élevées de Rome avaient l'habitude de répéter le matin, avec des bouffons, les leçons d'amour qu'elles devaient recevoir plus tard de leurs maris, mode fort ingénieuse, mais qui n'est pas sans danger, à en juger par l'exemple d'Ælia.

Pendant qu'Ælia, insensible en apparence, attend si impatiemment l'arrivée d'Euclio, ce bon et digne homme, le père Messala, lui parle en vain en faveur du prince Tigrane, de sa puissance et de ses richesses. Ælia ne veut entendre à rien. Tigrane a une belle cuirasse et un beau casque d'or, mais Euclio « a été couronné de la palme des *Didascales* remportée dans les jeux *capitolins,* » et je vous demande un peu quel cœur féminin est capable de résister à un homme couronné de la palme des *Didascales,* et dans les jeux *capitolins* encore. Ælia est servie dans ses amours par Scurra, le bouffon; celui-ci, tout en jouant aux osselets et en faisant plus d'une visite aux amphores de Messala, a su deviner le secret de la jeune fille, et par intérêt pour Euclio, son maître, qui lui a appris « l'art sublime » de la mimique, il veillera à la porte pendant la leçon. Mais Ælia a une ennemie, c'est Mysis la Thessalienne, qui également aime le jeune Euclio. Elle aussi a surpris le secret d'Ælia, et elle perdra sa rivale. Pour récompenser sa fille, qui a consenti à ne pas faire trop mauvais accueil au prince Tigrane, Messala autorise la répétition de l'Atellane. A un coup frappé sur un timbre, Mysis, qui doit jouer un rôle dans la pièce, se présente dans un costume étrange « qui révèle une fille de la Thessalie; elle accompagne Euclio, « couronné de la palme des Didascales, » comme il est juste, et tous deux sont suivis d'une troupe « de mimes, de danseurs, de

Digitized by Google

cytharèdes, d'aulètes, de *tibicens*, et autres artistes *dionisiaques*,» c'est alors qu'Euclio, fort bien conseillé par Scurra, pr e les *aulètes*, les *cytharèdes*, les danseurs, Mysis, et le consul lui-même, de s'en aller chacun à leurs affaires pendant qu'Ælia et lui répéteront en tête à tête le pas de deux. Messala n'a garde de s'opposer à une demande si raisonnable. Ils s'éloignent donc, Mysis seule trompe la surveillance de Scurra. Elle a vu la répétition, et en vérité Euclio est si pressant, sa passion se déclare en ronds de jambe si langoureux, en entrechats si pathétiques, qu'Ælia va courir les plus grands dangers; mais les dieux lares ne sont point placés là pour rien. Ælia haletante jette un regard suppliant sur les images de ses aïeux, « sur les couronnes civiques qu'ils ont conquises : Respecte ces souvenirs illustres, dit-elle. » Ælia est sauvée pour cette fois. La couronne *didascale* d'Euclio est forcée de s'humilier devant les couronnes civiques des ancêtres d'Ælia, et la jeune fille épousera le prince Tigrane.

Au second tableau a lieu la représentation de l'Atellane. Peu d'instants auparavant, Scurra a bien manqué d'être jeté aux murènes pour avoir cassé un vase sacré; mais Euclio lui a conseillé d'invoquer l'appui de la grande Vestale. Celle-ci étend sur le coupable son rameau protecteur, et Scurra, qui a la vie sauve, grâce à la présence d'esprit d'Euclio, court au plus vite s'habiller pour remplir dans l'Atellane le rôle de Vulcain. Voici maintenant et les *aulètes*, les *tibicens* et les *cytharèdes* du premier tableau qui rentrent en scène avec une bannière portant ces mots : VENERIS NUPTIÆ *Atellana*. Messala, les grands de Rome, sont spectateurs. Après différents pas dansés par les Cyclopes, les Voluptés, et les Grâces, Eros fait son entrée. « Il décoche une flèche, « l'essaie en se piquant le doigt, puis la lance dans l'espace. » Aussitôt les trompettes sonnent. Voici Mars représenté par Euclio, et Vénus par Ælia; ils commencent un pas voluptueux, le même qu'ils avaient répété le matin. Vous savez ce que fut la répétition, jugez de ce que doit être la représentation; hélas! les amants oublient si bien leur rôle, que le prince Tigrane, « qui pendant la fin de l'acte a donné des signes croissants de mécontentement sur le choix du sujet et sur la vérité d'expressions que les acteurs apportent dans leur rôle, finit par *éclater*. » Mysis, furieuse, révèle toute l'intrigue à Messala, et ce père infortuné est tellement exaspéré, qu'il est au moment de se servir de l'argument employé autrefois à l'égard de Candide par le baron de Tondertentronck, mais par respect pour sa dignité, il repousse un pareil moyen. Euclio sera jeté à la mer, et Ælia vouée au culte de Vesta.

Le second acte nous montre « l'*hieron* de Vesta, l'enceinte du bois sacré. Au lever du rideau, de jeunes *mystes*, initiées seulement *aux petits mystères*, sont réprimandées par la vieille Gorgo, parce qu'elles préfèrent « la danse et les plaisirs de la ville aux priviléges du sacerdoce. » Tandis que Gorgo gronde ses pensionnaires, Ælia, prisonnière parmi elles, se lamente en songeant au destin de son bien aimé. Survient Mysis; « elle apporte un message qui exige que le jour même Ælia prononce ses vœux. » Euclio est mort, ajoute Mysis. Euclio vit et même se porte fort bien. A une flèche d'or lancée par Scurra est attachée un billet. Ce billet annonce que le soir même, Euclio viendra délivrer sa fiancée. Pour insulter à la douleur d'Ælia, Mysis se met bientôt à danser les plus folles danses. Vains efforts. Ælia a lu le billet, et elle, tout à

Digitized by Google

l'heure si triste, se met à sauter, à bondir, à tourbillonner, de façon que Mysis, stupéfaite, n'y voit plus que du feu. Mais arrivons bien vite au lugubre dénouement de ce ballet. Euclio et Scurra sont descendus dans l'enceinte du bois sacré; Mysis coupe l'échelle de corde; Euclio veut poignarder Mysis, Ælia se jette au devant de Mysis. Mysis, émue, de tigresse est transformée en colombe. Elle sauvera les deux coupables, elle qui est « une Saga de Thessalie initiée aux *grands mystères*, saura bien les dérober aux regards des jeunes vestales qui ne sont initiées qu'aux *petits mystères*. » Mais, ô malheur! voici que la longue *théorie des lampadophores* se déroule au fond du bois. Voici les licteurs, voici les flamines, voici la grande vestale Samnio qui découvre les deux hommes cachés dans le *sacellum*. Or, comme le temple de Vesta est un lieu « où la présence d'un homme est un malheur public, » Samnio invoque les foudres du ciel. La terre tremble, les fontaines sacrées jettent des flammes. On s'élance sur les deux hommes pour les immoler; mais Ælia prend une résolution subite, elle dérobe son rameau sacré à la grande vestale, l'étend sur la tête des coupables, et pour calmer la colère de Vesta, se voue définitivement à son culte. Les deux hommes sont délivrés; Ælia mourante tombe dans les bras de Mysis.

Tel est ce livret, où l'érudition grecque côtoie de si près l'érudition latine; mais la première incontestablement a l'avantage; on voit que l'auteur prétend substituer sa méthode aux méthodes et aux dictionnaires de Planche et de Burnouf, et enseigner le grec à la jeunesse en lui faisant lire des livrets d'opéras. Quelques livrets comme celui-ci à coup sûr feraient un passable helléniste. J'adresserai seulement une remarque à M. Mazilier : qu'il substitue *Eros* à Cupido ou à Amour, deux enfants mal élevés, il a bien raison. De même il fait fort bien de présenter *Aglaia* à nous autres Français, qui, par routine, disions Aglaé, pour désigner la première des trois Graces. Mais il y a longtemps aussi que les autres dieux de Rome ont considérablement effacé dans la considération des hommes leurs ancêtres de la mythologie grecque. Il appartiendrait à M. Mazilier de remettre les dieux grecs en honneur. Eros a bien été accepté, les autres seront bien acceptés aussi. Allons! M. Mazilier, *audaces fortuna juvat* (je suis confus de ne vous parler qu'en latin) mettez-vous à l'œuvre et présentez-nous le plus tôt possible des tableaux tels que celui-ci : *Aphroditè*, *Herè* et *Athènè* disputant devant Pâris le pomme de la beauté; peignez-nous *Zeus* foudroyant les Titans; *Phoibos* perçant le serpent Python, *Hephaistos* prenant *Arès* dans ses filets; peignez-nous Orphée descendant chez *Adès* pour chercher sa chère Eurydice; *Dèmèter*, la mère des moissons; la chaste *Artemis*, qui vengea si cruellement l'insulte d'un regard du chasseur Actéon; peignez-nous le vieux *Chronos* dévorant ses enfants; *Posséidón*, qui gouverne les flots; *Cybelè*, notre mère commune; *Hermès*, enfin, qui préside au vol et au commerce tout à la fois. Vous aurez relégué pour longtemps au fond des brouillards mythologiques ces dieux de qualité subalterne que nous nommons Vénus, Junon, Minerve, Jupiter, Apollon, Vulcain, Mars, Pluton, Cérès, Diane, Saturne, Neptune, Cybèle et Mercure.

Trève aux Romains et aux Grecs, songeons aux acteurs : mademoiselle Priora (Ælia) danse et mime fort bien le personnage de la fille du consul. La pantomime se perd de jour en jour à l'Opéra, et il est fort heureux que les traditions

Digitized by Google

de la danse noble s'y représentent quelquefois. Mademoiselle Priora les possède, et elle nous rappellerait quelquefois Taglioni pour la danse idéale, sauf un peu de lourdeur dans le jeu : le *ballon*, comme s'expriment les doctes. Madame Guy Stephan (Mysis) offre un contraste parfait (trop parfait peut-être) avec sa rivale; elle a de tout autres traditions; elle danse avec un charme entraînant; mais la qualité qui la distingue n'est pas précisément la grâce contenue. Il faut lui pardonner. On sait que le plus court séjour au Théâtre-Lyrique peut momentanément gâter le talent d'une danseuse. Les pas de mademoiselle Priora seraient très-peu goûtés sur un théâtre où le public ne sait exprimer autrement son désir d'entendre quelque remarquable morceau que par ces mots polis : « *Ohé! ohé! la musique!* » C'est Petipa qui joue avec talent le rôle d'Euclio ou du dieu Mars, c'est le même. Ce sont mesdames Bagdanoff, Robert et Taglioni qui représentent les trois Grâces. Dans l'un de ses plus délicieux dessins, Raphaël ne les a pas tracées ainsi. Je ne demande pas à ces demoiselles d'adopter le costume que Raphaël donne aux Grâces; mais je pourrai les rappeler à la noblesse et à la décence des poses. Les Grâces ne sont pas vêtues de robes pincées à la taille et ne tournent pas comme des toupies.

En résumé, le nouveau ballet a obtenu un grand succès : succès de décorations, de musique surtout, car M. Henri Potier est aussi bon mélodiste qu'élégant harmoniste et parfait professeur; succès aussi de danseuses et de bouquets qui sont tombés sur la scène avec une précision qui rend évidents les progrès que cette branche de l'art a faits sur nos théâtres lyriques.

Il y a eu une petite pièce nouvelle jouée au Théâtre-National. Le centre de la composition est une omelette au lard; c'est elle qui est chargée de nouer le mariage de M. Digonard et de mademoiselle Louisette. L'omelette réussit dans son entremise. Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce sujet. La musique de M. Poise est gracieuse. Il possède, ce qui m'a semblé singulier, une assez grande habitude de la scène pour un jeune homme qui a échoué à l'Institut; mais échouer à l'Institut, ce n'est pas une raison pour échouer au théâtre, tant s'en faut. L'air *Bonsoir, Voisin* (c'est le titre de la pièce) est très gracieux. Cette petite bluette a servi de début à madame Meillet, la charmante transfuge de l'Opéra-Comique; elle s'est montrée ravissante de distinction et d'élégance dans le rôle de Louisette. Quant à Meillet, il était connu depuis longtemps des gens de goût qui fréquentent le Théâtre-Lyrique (non pas de ceux qui crient : Ohé! ohé! la musique!) Il a joué et chanté avec infiniment de talent le rôle assez scabreux de Digonard. En somme, ce double début au Théâtre-Lyrique, de Meillet et de sa femme, c'est une double petite flèche lancée de loin, en fuyant à la manière des Parthes, au directeur de l'Opéra-Comique, mais qui n'en pénètrera pas moins. Le directeur du Théâtre-Lyrique en réserve encore quelques-unes qui ne seront pas moins bien lancées à son ami et confrère de l'aristocratique boulevard.

LÉON KREUTZER.

Digitized by Google

GUZMAN-LE-BRAVE, drame en cinq actes et en vers, par M. Méry. — LE PRESSOIR, comédie en trois actes, par Mme Georges Sand. — LA BATAILLE DE LA VIE, comédie mêlée de chant, en cinq actes, par MM. Mélesville et André de Goy.

Les chroniques espagnoles sont fertiles en sujets de drame et de tragédie; aussi le théâtre a-t-il bien souvent puisé à cette histoire chevaleresque et terrible. L'époque de la domination des Maures surtout est pleine de hauts faits merveilleux, et les héros de ces aventures empruntent à la vivacité de leur sang, à l'orgueil de leur race, à la fougue de leur caractére méridional, une certaine allure altière et superbe, une jactance impétueuse, une fantaisie d'exagération, une perpétuelle recherche du bizarre et du grandiose qui conviennent on ne peut mieux au jeu de la scène. L'anecdote que M. Méry a choisie pour son drame avait été déjà plusieurs fois célébrée par les poètes castillans. C'est le trait du fameux capitaine don Alphonse Pérez de Guzman qui, enfermé dans la ville de Tarifa, et sommé de rendre la place s'il ne voulait que son fils, prisonnier des assiégeants, fut mis à mort, répondit que plutôt que de se couvrir d'infamie en commettant une lâche trahison, il prêterait lui-même un poignard pour égorger son fils; — puis, par une bravade toute espagnole, il jeta du haut des remparts sa dague aux égorgeurs. L'inflexible vertu du Brutus castillan lui valut le surnom de *el Bueno*, le bon, le fort, le vaillant; il est cité dans l'histoire comme un modèle de courage, de dévouement au devoir, de fidélité au serment. Dédaigneux des grandeurs, inaccessible aux pensées ambitieuses, il se montra toujours l'irréconciliable ennemi de la perfidie et de l'usurpation. Ce Guzman est la tige de l'illustre maison de Médina Sidonia, qui s'est éteinte en 1772.

Quels plus beaux éléments pour un drame que cette religion de l'honneur, cet héroïque sacrifice, cette impitoyable vertu du père qui aura pour contraste les effusions de tendresse et les pathétiques déchirements d'un cœur maternel. Un rayon d'amour éclairant doucement le tableau en complétera l'effet. La scène s'ouvre à la cour de don Sanche, roi de Castille et de Léon, qui, lui aussi, fut surnommé le Brave. Les Maures viennent lui demander une trève après leur défaite; Guzman leur a pris Tarifa, cette redoutable forteresse, la rivale de Gibraltar, Tarifa si forte encore de nos jours, et qui, — soit dit en passant, — fut vainement assiégée par les Français en 1811 et en 1812, mais que les Français prirent en 1823. — Don Sanche est jaloux de Guzman; la gloire du capitaine blesse le Roi; il oublie que cette gloire est acquise à son service et que les exploits du héros étendent et consolident sa puissance. Lorsque le vainqueur vient lui apporter respectueusement les clefs de Tarifa, le Roi l'insulte; il lui refuse le prix de sa victoire, le gouvernement de la ville conquise, et il lui assigne ailleurs un poste sans éclat et sans danger, pour confier Tarifa à un de ses indignes favoris. Le frère du Roi, l'infant don Juan qui conspire et tente d'usurper le trône, veut profiter de l'irritation de Guzman pour le gagner à sa cause, mais Guzman refuse; l'honneur et le devoir parlent plus haut que le ressentiment dans son âme. Don Juan ne désespère pas cependant, il compte sur l'amour que dona Sol, sa fille, a inspiré à don Pèdre, fils de

Digitized by Google

Guzman; mais dès qu'il voit don Pèdre incliner à suivre le parti du rebelle, Guzman s'écrie :

... A genoux, mon fils! Dieu te l'ordonne
Par ma bouche! à genoux, mon fils, regarde-la,
Cette épée, elle est pure, et quand elle brilla
Au soleil espagnol, elle avait devant elle
Toujours un ennemi, toujours un infidèle;
Voilà ce que mon fils ne doit point oublier.
Tu t'es courbé soldat, lève-toi chevalier!
. . . . . .
Tu connais les devoirs que ce titre te donne;
En fidèle Espagnol tu viens de te lier;
Tous les affronts reçus, tu les dois oublier.
Si le roi te faisait une injure mortelle,
Le roi, le lendemain, doit te trouver fidèle!
Devant le roi mes yeux se ferment, j'obéis:
C'est la religion, c'est Dieu, c'est le pays!

Ainsi parlaient, ainsi pensaient les chevaliers d'Espagne, comme ceux de France; noble langage, nobles sentiments qui ont produit tout ce qui s'est fait de grand et de beau dans ces temps glorieux! — Guzman disgracié se retire à Tarifa avec son fils, et le malheureux jeune homme languit et se meurt de ses espérances brisées. Auprès de lui, dona Maria sa mère, éplorée et tremblante, se demande dans sa douloureuse anxiété :

Mon Dieu! quel est son mal, ce mal sans nom qui tue!

Et la pauvre mère exhale sa plainte touchante dans les vers que voici. Les citations sont la plus agréable et la meilleure analyse d'un drame qui brille surtout par les sentiments et par le style :

Pour nous femmes, les pleurs sont dans tous nos amours!
Le bonheur maternel! quelle ironie amère!
Combien faut-il mourir de fois pour être mère!
Son beau jour de naissance à peine avait-il lui,
Et déjà mon amour me faisait vivre en lui!
J'ai conduit tous ses pas, à cet âge timide
Où le pied de l'enfant suit la main qui le guide;
Et que de fois, la nuit, ma tendresse en éveil
Ecouta son haleine et garda son sommeil!
Puis, avec quels transports, je suivais la première,
L'épanouissement de sa jeunesse fière!
De quel cœur maternel je le voyais grandir!
Et pour moi quel bonheur de l'entendre applaudir,
Quand vainqueur des païens forcés dans leur repaire,

Digitized by Google

Il rentrait à cheval, aussi grand que son père!
O bonheur disparu! mère, voilà ton sort!
Tout cela n'est plus rien! tout cela, c'est la mort!

Mais l'infant vient avec dona Sol poursuivre sa proie jusque dans les murs de Tarifa; il demande à Guzman et à dona Maria de recueillir sa fille et de la garder dans leur maison pendant qu'il ira courir les hasards de la guerre. A l'aspect de la femme qu'il aime, don Pedre se ranime; la vie et la joie brillent dans ses regards, dans ses paroles, et sa mère attentive et éclairée sait maintenant comment se nomme ce mal sans nom qui tue et qui ressuscite. Ce ne sont plus les jours du jeune homme qui sont en danger, c'est son honneur, car l'infant lui propose nettement de lui donner la main de sa fille s'il veut le suivre dans l'alliance qu'il a faite avec les Maures pour combattre le Roi don Sanche. Le prix est si beau que l'amant hésite et succomberait si le chevalier n'était retenu et remis en son devoir par la puissante voix de Guzman :

Il faut choisir, mon fils, un sujet n'a qu'un maître.
Choisis donc tout de suite entre nous et ce traître,
Le croissant de Médine et la croix du saint lieu,
La Bible et le Coran, un faux prophète et Dieu!
Si la fidélité de ton cœur est bannie,
Chevalier déloyal, souillé de félonie,
Cette main te réserve à de mortels affronts,
Et comme ton honneur brise tes éperons.

Le débile gouverneur à qui le roi don Sanche avait confié Tarifa remet son commandement à Guzman au moment du danger. Les Maures viennent attaquer la ville; l'infant est avec eux. On les repousse dans une vigoureuse sortie, mais don Pedre, emporté par son ardeur, est resté prisonnier entre les mains des assiégeants, et ils demandent que la ville soit donnée en échange de cet ôtage précieux. Que Tarifa se rende et don Pedre vivra; si Tarifa résiste, le fils de Guzman subira le dernier supplice. La lutte est d'autant plus vive et plus cruelle que le jeune homme vient lui-même, libre un instant sur parole, apporter à son père la proposition de l'ennemi. Il est accompagné d'un des chefs arabes qui essaie d'ébranler par d'insinuantes objections la stoïque fermeté du héros, et Guzman lui répond ces belles paroles :

On ne discute pas la loyauté! Personne
Ne m'apprend mon devoir; malheur à qui raisonne
Avec sa conscience en un péril pressant!
On ne raisonne pas sur l'honneur : on le sent!

La mère est non moins admirable dans sa faiblesse. Que lui font, à elle, l'honneur du guerrier et le devoir chevaleresque! ce qu'il lui faut, c'est son fils vivant. Tour à tour touchante et terrible, elle prie, elle implore, elle pleure, elle se révolte, elle menace, elle rugit. Oh! s'écrie-t-elle,

Digitized by Google

Oh! ces hommes de guerre! ils n'ont jamais de pleurs!
L'airain qui vous cuirasse est la chair de vos cœurs!
Rien d'humain ne palpite au fond de vos entrailles;
Vos triomphes sont faits avec des funérailles;
Vous vivez dans la mort, et vous êtes joyeux
Quand les mères n'ont plus de larmes dans les yeux!

Cette situation est le cœur du drame; elle se développe avec art et dans d'émouvantes gradations jusqu'au dénouement. Digne fils de Guzman, don Pedre a résisté aux larmes de sa mère, il a consolé son père, dont la grande âme saigne sous la cuirasse d'honneur qui l'enveloppe. Dona Sol à son tour est venue, mais la noble jeune fille au lieu de lui donner un lâche conseil, lui dit :

Moi, don Pedre? pour vous j'ai déjà répondu.
— Quoi?
— Que vous êtes prêt à mourir.
— Ah tu m'aimes!

Et fortifié par ce sublime encouragement, don Pedre, comme le héros antique, retourne au camp ennemi où l'attend la mort.

Le cinquième acte est très-beau. La pitié et la terreur, ces deux grands éléments de la tragédie, sont poussées ici jusqu'à leurs dernières limites. Debout sur les remparts de la ville, Guzman attend l'heure fatale. L'infant, qui commande l'armée des assiégeants, lui a fait dire que les clairons sonneraient trois fanfares, et que si, au troisième appel, les portes de la forteresse ne s'ouvraient pas, la tête de son fils tomberait. Dona Maria, la mère éperdue et folle de douleur, se traîne aux pieds des soldats et les supplie de livrer ces portes maudites. Le premier appel des clairons répond seul à ses prières. Mais un espoir brille tout à coup dans ce moment terrible. Dona Sol va venir; elle se rend prisonnière à Guzman, afin qu'il ait aussi un ôtage, et qu'il puisse menacer don Juan de lui rendre victime pour victime. Le second appel retentit, et dona Maria appelle à grands cris dona Sol, pendant que du sommet des remparts, Guzman apostrophe l'infant et lui jette avec sa dague ces paroles historiques :

Poursuis ton œuvre! allons, bourreau plus de retard!
Et s'il te manque un fer, tiens, voici mon poignard!

Dona Sol arrive enfin, mais trop tard. La troisième fanfare a déchiré les airs, et les soldats penchés aux créneaux ont détourné la tête avec un cri d'horreur. C'en est fait, don Pedre est mort; et dona Sol, qui a promis de ne pas survivre à son amant, tient sa parole et se précipite du haut des murs de la forteresse. Le sang généreux de Guzman n'aura pas vainement coulé. Un nouveau signal se fait entendre; le roi don Sanche arrive au secours de Tarifa.

Digitized by Google

Tel est ce drame émouvant et passionné, plein de beaux sentiments traduits en beaux vers. Nous aurions pu multiplier les citations et produire encore une foule de passages qui brillent par le charme ou la vigueur des pensées, par la grâce et l'éclat de la poésie. Le succès a été très-grand et très-vif; succès d'auteur dramatique et de poète, qui fait doublement honneur à M. Méry. — La pièce est très-bien jouée. Ligier coule en bronze l'honneur castillan dans le rôle de Guzman. Madame Mélingue remue tous les cœurs aux pathétiques accents de sa passion maternelle. Il y a un personnage d'écuyer, très-original et heureusement jeté dans l'action, plein de saillies spirituelles et de verve énergique, qui est parfaitement interprété par un nouveau comédien, M. Brézil. On a remarqué et applaudi une jeune actrice, Mademoiselle Bérangère, qui joue avec beaucoup de gentillesse et d'esprit un gracieux rôle de page. — *Guzman le Brave* est un triomphant début qui a dignement inauguré la nouvelle direction de l'Odéon, et qui doit lui porter bonheur. Ajoutez à ses chances de prospérité que le théâtre a été restauré avec un goût exquis et un luxe admirable. Habillé de velours neuf, doré de pied en cap, orné de loges à salons, meublé de stalles confortables, l'Odéon est maintenant la salle de spectacle la plus élégante, la plus commode et la plus magnifique de Paris.

Madame George Sand se plaît à mettre en scène des tableaux rustiques et villageois. Sa muse dramatique aime à se revêtir de la robe de bure et à se couronner d'épis et de bluets. C'est aux champs qu'elle va cueillir ses pièces de théâtre. On ne saurait lui contester ce droit, assurément; nul n'y trouverait à redire, et cette prédilection aurait son charme pour le public et serait précieuse pour l'art, si l'auteur s'appliquait et réussissait à reproduire, sous des formes sincèrement étudiées, à peindre sous leurs véritables couleurs, et à faire agir dans un juste mouvement, les mœurs, les caractères et les passions des habitants de la campagne. La comédie est partout, et on la trouve aussi bien dans les sujets qui se rapprochent de la nature que dans les sphères où éclatent les raffinements de la civilisation. Mettez donc tant qu'il vous plaira l'ydille au théâtre, et la critique ne vous chicanera que si l'étiquette est trompeuse, si vos personnages n'ont des paysans que l'enveloppe, le visage et le nom; si, enfin, vous prêtez à vos villageois des sentiments, des idées et un langage étrangers à leur condition. C'est précisément par là que pèchent les comédies champêtres de madame Sand. Il suffira, pour s'en convaincre, de jeter au hasard un coup d'œil dans son répertoire pastoral; et l'on pourra remarquer en même temps quelle absence de variété se manifeste dans ces ouvrages, et combien ils offrent entre eux de ressemblance dans l'ensemble et dans les détails, dans les figures et dans les situations; défaut que rend plus saillant encore l'excessive simplicité de la fable dont se contente toujours l'auteur.

L'action de la pièce nouvelle se passe en 1775. — Et d'abord, pourquoi cette date ancienne? Le choix d'une époque ne peut pas être une chose indifférente et que l'on fasse sans motif. Le public cherchera toujours, en pareil cas, l'intention de l'auteur, et supposera tout naturellement que s'il transporte dans un autre temps un drame de pure invention et qui ne relève pas de l'histoire, c'est qu'il a voulu peindre des mœurs particulières à la date inscrite sur

Digitized by Google

le frontispice de son œuvre. Voyons donc s'il y a dans le *Pressoir* quelque chose de particulier aux mœurs, aux usages, aux opinions du siècle dernier.

Le titre est emprunté au fait matériel de la pièce, au cadre du tableau. Il s'agit de construire un pressoir et de l'avoir achevé pour le jour prochain de la vendange. Une importance exagérée est attachée à ce travail, qui se prolonge à travers les difficultés et les échecs, pendant le cours des trois actes, — comme si c'était une entreprise bien rare et bien ardue! Cependant, l'auteur n'a pas prétendu critiquer par-là le talent et l'activité des ouvriers d'autrefois. A Dieu ne plaise! et vous verrez au contraire quel beau type de hautes vertus, de supériorité intellectuelle, de sentiments magnanimes et de mérite transcendant et universel va se révéler parmi ces ouvriers. S'il y a un peu d'incapacité, de faiblesse, et quelques travers dans les rangs de nos bons villageois, c'est seulement chez ceux qui sont passés maîtres. Nous en avons deux de ces maîtres : — Bienvenu le menuisier et Valentin le charpentier. Celui-ci, madré, rusé, quinteux, envieux; celui-là vaniteux à l'excès et enflé de sa prospérité. Tout réussit à maître Bienvenu, le bien nommé; on lui a donné le pressoir à construire, quoiqu'il ne soit que simple menuisier, et maître Valentin a été frustré de ce travail, qui lui revenait par le droit imprescriptible des charpentiers. Aussi souhaite-t-il du fond de l'âme, ce digne père Valentin, que maître Bienvenu échoue complétement dans son œuvre, — dans cette grande et prodigieuse entreprise : la construction d'un pressoir! Le père Valentin aime beaucoup maître Bienvenu, mais il le déteste cordialement; il est à la fois plein de sympathie pour sa personne et de haine pour ses succès; toujours prêt à se mettre en quatre pour lui rendre service, et appelant sur sa tête toutes sortes de calamités. Autant il est rongé d'envie, autant Bienvenu est tranquille et superbe, plein de sérénité, satisfait de lui-même, infatué de sa fortune et obstinément disposé à se faire un mérite de son bonheur. Ces deux caractères, souvent mis à la scène, sont vrais dans tous les temps et dans toutes les conditions sociales. Il n'y avait pas besoin de remonter au siècle dernier pour peindre des paysans vaniteux et envieux.

Mais ce sont là des personnages épisodiques et du second plan; les véritables héros de la pièce sont les enfants des deux vieillards, Pierre Bienvenu et Valentin fils : — deux singuliers villageois, ceux-là, comme on le verra par la suite. Animés des sentiments les plus généreux, ces deux nobles jeunes gens se sont juré une amitié éternelle, inaltérable, à toute épreuve, et même à l'épreuve de l'amour. Et voilà que tout aussitôt, et à peine le serment fait, l'amour est arrivé, et les deux amis ont laissé leur passion grandir en secret, au lieu d'agir de bonne et franche amitié et d'entamer la confidence dès le premier trouble de leur cœur, ce qui peut-être eût évité bien du mal, car le malheur a voulu qu'ils fussent l'un et l'autre amoureux de la même personne, de mademoiselle Reine, et nous l'appellerons mademoiselle en toutes lettres, cette villageoise-là, tant elle nous inspire de politesse respectueuse, tant elle mérite nos égards et nos hommages par la dignité de sa tenue, la suprême distinction de ses manières et la rare élévation de son caractère. Mademoiselle Reine est une paysanne aussi bien élevée, aussi belle parleuse, aussi délicate et aussi fière que cette autre paysanne qui s'appelait mademoiselle Claudie, et que nous avons connue à la moisson dernière. Donc, quand l'amour est bien entré dans le

Digitized by Google

cœur de nos deux jeunes gens, l'un des deux, M. Pierre Bienvenu, s'est décidé à parler, et il prie tout simplement son ami de faire de sa part une belle et bonne déclaration d'amour à mademoiselle Reine. L'épreuve est rude, et c'est ici que M. Valentin fils, le jeune menuisier, va se dessiner en véritable héros et déployer une grandeur d'âme que l'on trouverait difficilement dans les autres classes de la société. Etouffant la voix de son cœur et s'immolant à l'amitié, il parle à Reine pour son ami, et la sentimentale demoiselle, qui aime cet admirable Valentin, douloureusement émue en l'entendant lui parler pour un autre, refuse tout net d'épouser M. Pierre, en prétextant de l'amour pour un autre qu'elle ne veut pas nommer. Le champ est ouvert aux conjectures. Pierre Bienvenu, qui est quelque peu ombrageux et farouche, et que nous avons connu naguère, lui aussi, sous un autre nom, quand il se nommait Fulgence dans le *Mariage de Victorine*, Pierre Bienvenu va soupçonner tout le monde, à commencer par son trop généreux ami Valentin. Alors, voulant détourner le péril et deviner le secret, la sœur de Pierre, madame Suzanne ***, une veuve de village, adroite et fine, ingénieuse et déliée comme une veuve de la Chaussée-d'Antin, plaide le faux pour savoir le vrai, et met en jeu un certain Noël Plantier, un fat villageois, un faraud, un belâtre rustique, dont elle a fantaisie de faire son second époux. Aussitôt dit, Pierre Bienvenu provoque M. Plantier en duel, et mademoiselle Reine, voyant la guerre allumée, quitte la maison où elle a été recueillie par charité, et va cacher en quelque retraite ignorée les larmes de ses beaux yeux et le désespoir de son tendre cœur.

Tout s'explique alors; Reine n'aimant ni Pierre, ni Noël, ne peut aimer que Valentin, et quand ce beau secret si transparent est connu de tout le monde, Pierre Bienvenu le découvre à son tour, et voilà qu'il entre dans une épouvantable colère, et que pour redoubler son indignation et sa fureur il les abreuve d'eau-de-vie, et se prépare ainsi aux excès les plus terribles. Cette sainte amitié, si poétiquement jurée, il l'oublie, il la foule aux pieds, il va la briser à coups de hache. Il frappe d'abord le pressoir pour se faire la main, puis il lève la hache sur la tête de son rival. Oui, vraiment, la pastorale en vient à ce tragique emportement. Et il faut voir Valentin sous cette hache levée, en face de cette fureur aveugle et massacrante ! il faut le voir, calme et fier, dédaigneux et superbe, grand et sublime ! Et quand du haut de cette situation il prend la parole, quelle admirable éloquence ! et comment le malheureux Pierre n'aurait-il pas été étonné, confondu, anéanti d'entendre son ancien ami, un simple compagnon charpentier de village, prononcer un discours si profond de pensées, si éclatant de style, si académique de forme, si serré de logique, si habilement nuancé dans ses mouvements oratoires, et tel qu'aurait pu le composer, en y mettant tous ses moyens, le plus habile avocat du Parlement de Paris en cette florissante année 1775 !

Un pareil discours est irrésistible; maître Valentin ne pouvait que gagner sa cause avec un si prodigieux plaidoyer. Pierre, heureux, est désarmé, la hache s'échappe de sa main, il est vaincu, il s'attendrit, il s'humilie, il se prosterne, et devenant à son tour grand, généreux et sublime, il unit lui-même mademoiselle Reine et l'éloquent M. Valentin. En sorte que l'idylle finit, comme toutes les comédies grandes et petites, par un mariage, et même par deux ma-

Digitized by Google

riages. Valentin fils épouse sa bien-aimée, le beau Noël Plantier épouse la jeune veuve, et tout le monde est content, même l'aigre Valentin père qui se réjouit de la victoire que son fils a remportée sur le fils du riche et heureux menuisier.

Où trouver dans tout cela les mœurs villageoises? où sont les caractères de l'époque? où est la vérité? où est la nouveauté? où est le naturel? où est l'intérêt dramatique? La vérité des mœurs et des caractères n'existe qu'au second plan, dans les personnages épisodiques et dans les hors-d'œuvre de la pièce. L'intérêt s'attache à des détails finement traités, à des jeux de dialogue ingénieusement travaillés, à des ornements pleins de grâce, mais il est absent de l'action principale plus qu'insuffisante pour trois actes, et qui serait trop à l'aise en un seul.

Le style, — et c'est là le cheval de bataille de l'auteur, — le style est très-beau, excellent et remarquable; la phrase de madame Sand est ciselée avec art, habilement réduite dans sa précieuse concision, harmonieusement notée dans ses larges développements; c'est un style admirable, pur, élégant, sonore, plein de charme et d'éclat; mais le mérite de la forme littéraire ne peut tenir lieu de toutes les qualités essentielles au théâtre, lorsque surtout comme dans la pièce dont nous parlons, sa richesse est parfois un défaut, en ce qu'elle prête aux personnages une rhétorique qui ne saurait appartenir à leur condition.

Le succès du *Pressoir* a été complet à la première représentation, et il en est toujours de même pour madame George Sand. En cette affaire, l'auteur vit sur le crédit du romancier. On s'empresse à son nom; on l'écoute avec faveur; on se rappelle les émotions du livre et on les cherche à la scène; on fête d'anciens souvenirs, et la haute estime qu'un beau talent inspire entraîne les applaudissements. Ainsi vient le succès, mais qu'en reste-t-il? Quant à nous, nous regrettons de voir l'éminent écrivain se fourvoyer et persister dans une voie qui n'est pas la sienne, et dépenser à des opuscules qu'emporte le vent ce talent admirable que le roman réclame et voudrait posséder sans partage.

Au théâtre du Vaudeville, c'est autre chose; la *Bataille de la vie*, un grand titre et un vaste sujet qui pourraient renfermer tout un monde et qui s'appliquent ici à une simple et touchante histoire de cœur, à un petit drame intérieur plein de grâce, d'intérêt et d'émotion. Une douce et blonde jeune fille se sacrifie au bonheur d'une sœur bien aimée; elle lui cède son fiancé, et pour réussir dans cette secrète manœuvre, elle souffre que sa bonne renommée soit un instant ternie par un enlèvement simulé; puis, quand elle a été oubliée et remplacée dans le cœur de celui qu'elle devait avoir pour époux, lorsque sa sœur est mariée et heureuse, elle revient et se justifie. Un romancier anglais, Charles Dickens, nous avait dit quelque chose de cette histoire. La comédie est intéressante et bien faite, et les autenrs ont payé leur emprunt esprit comptant.

EUGÈNE GUINOT.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

Essai historique sur Abailard et Héloïse, par M. et madame Guizot.

Dom Gervaise qui, en 1720, avait publié une vie d'Abailard et d'Héloïse, imprimait, trois ans plus tard, les lettres de ces deux amants, en y joignant des notes historiques et critiques, et une introduction, ou plutôt une longue et lourde paraphrase qui déguisait plus qu'elle ne faisait réellement connaître ces lettres. Bastien les traduisit et les publia de nouveau en 1782. Mais sa version, bien que plus exacte et meilleure que celle de Dom Gervaise ne rendait encore ni les beautés, ni les bizarreries, ni le mouvement des lettres originales. Il était réservé à M. Oddoul de serrer de près ce texte si difficile, de faire passer dans notre langue, non-seulement sans la défigurer, mais en lui restituant sa physionomie véritable, cette correspondance unique dans l'histoire littéraire, qui flotte sans cesse entre la passion la plus ardente et la plus austère raison, et où se montrent alternativement les élans d'un cœur que n'ont refroidi ni le temps, ni l'absence, et les réflexions d'un esprit mûri et calmé à l'école du désenchantement et de l'adversité.

Et pour compléter cette excellente traduction, pour que rien ne manquât désormais à cette œuvre et qu'elle fût de tout point parfaite, elle est précédée d'un *Essai historique* sur Abailard et Héloïse par M. et Mme Guizot. [1] Dans cet *Essai*, tableau rapide, élevé, calme, mais d'un calme qui n'exclut point la sensibilité (on l'y sent s'émouvoir à chaque instant), le philosophe et celle à laquelle il doit « l'immortalité dans les cœurs » apparaissent tels qu'ils furent en réalité dans ce milieu étrange et agité du douzième siècle : le premier, devançant son époque, défenseur jusqu'à l'imprudence et même à l'hérésie de la liberté de penser, « novateur presque involontaire, avec des méthodes plus » hardies que ses doctrines et des principes qui dépassent de beaucoup les » conséquences où il arrive; » la seconde, appartenant à tous les âges, à tous les pays, car Héloïse ne vécut ni de la pensée, ni pour les luttes de la pensée, mais pour le cœur et par le cœur; aimer, aimer encore, aimer toujours, ce fut son rôle et son existence tout entière.

Au moment où venait de naître Abailard, la société française s'ébranlait violemment : les communes commençaient à obtenir ou à conquérir leurs franchises; la parole de Pierre-l'Ermite levait des armées et les précipitait vers le tombeau du Christ, le siècle rougissait de l'ignorance et faisait de tous côtés des efforts pour s'y arracher. Chaque monastère devenait une école où les arts libéraux se distribuaient gratuitement à tout venant, au pauvre comme au riche, à

[1] Paris, Didier, 1853.— 1 vol. in-8°.

Digitized by Google

l'homme fait aussi bien qu'à l'enfant. Tout ce mouvement influa énergiquement sans doute sur l'esprit du jeune Breton; mais, fils de chevalier, ce ne fut point cependant la carrière des armes qu'il choisit, il déserta, suivant son expression, « la Cour de Mars pour être nourri dans le sein de Minerve, » les tournois pour les écoles où il se signala par une ardeur guerroyante qui trahissait son origine.

Il avait vingt ans quand il arriva à Paris où l'archidiacre Guillaume de Champeaux professait la grammaire ou la rhétorique, et la dialectique, c'est-à-dire ce qui était alors la philosophie. Abailard, avec les dons naturels dont il était comblé, fut bientôt l'élève préféré de Guillaume; mais l'indépendance de son caractère, sa volonté de penser par lui-même, son ambition ne tardèrent point à amener des discussions puis des disputes, et enfin une rupture entre l'étudiant et le professeur. De disciple, Abailard se fit maître, et comme Champeaux lui interdisait l'enseignement à Paris, il ouvrit son école à Melun, et, un peu plus tard à Corbeil. Frappé d'une maladie occasionnée par l'excès du travail, il fut obligé d'aller respirer en Bretagne l'air natal et ne revint à Paris qu'après une absence de plusieurs années.

Guillaume de Champeaux était devenu, pendant ce temps, moine à Saint-Victor; un rapprochement eut lieu entre Abailard et lui, mais la réconciliation fut de courte durée. La querelle entre les *Réalistes* et les *Nominaux* était dans toute sa vivacité, elle les divisa plus profondément que jamais. Guillaume était réaliste, Abailard, malgré la condamnation de Roscelin au concile de Soissons, avait embrassé l'opinion des nominaux. Leur lutte était au plus fort de son ardeur, quand Abailard fut rappelé en Bretagne; son père, Bérenger, venait de se retirer dans un cloître, Lucie, sa mère, voulait l'imiter et désirait embrasser son fils avant que de se séparer du monde. Ébranlé probablement par ces exemples, Abailard se décida à embrasser la carrière ecclésiastique; il se rendit à Laon pour y étudier la théologie sous Anselme, écolâtre de cette ville, s'y distingua par une explication d'Ezéchiel qui lui fut presque aussitôt interdite, et rentra à Paris où il prit enfin possession de la chaire si vivement désirée de Guillaume de Champeaux. Ce moment fut celui où son enseignement jeta le plus vif éclat; un Pape (Célestin II), dix-neuf cardinaux, plus de cinquante évêques ou archevêques « et un bien plus grand nombre de ces hommes » auxquels eurent affaire les Papes, les évêques et les cardinaux, comme » Arnaud de Brescia et beaucoup d'autres » sortirent de cette école où se pressèrent, assure-t-on, jusqu'à cinq milles disciples.

Abailard avait trente-quatre ou trente-cinq ans; beau, célèbre, admiré de tous, jamais le nombre et la sévérité de ses occupations n'avait laissé dans son cœur place à l'amour, quand il vit la nièce d'un chanoine de Paris, nommé Fulbert. Héloïse, que quelques écrivains assurent avoir été alliée de la maison de Montmorency, avait été élevée chez les religieuses d'Argenteuil; elle y avait appris les langues savantes, elle y avait lu les poëtes et les philosophes anciens. Cette éducation et sa passion naturelle pour les lettres la préparaient à aimer celui dont la renommée littéraire était alors sans égale; pour parvenir au cœur, l'amour, chez elle, passa par l'esprit : Abailard avait fait consentir Fulbert à le recevoir chez lui; l'hôte devint professeur, le professeur ne tarda pas à devenir amant.

Mais cette passion ardente, éperdue, prit une trop grande place dans l'exis-

Digitized by Google

tence d'Abailard pour pouvoir demeurer longtemps secrète; tout à son amour il négligea son enseignement oral; ses élèves découvrirent bientôt la vérité, et Fulbert, quoique le dernier à l'apprendre, la connut enfin. Il fallut se séparer; les amans ne se rejoignirent que pour fuir ensemble en Bretagne, où Héloïse donna le jour à un fils nommé Astralabe ou Astrolabe. Après de violens combats contre lui même, plus effrayé sans doute de la colère de Fulbert qu'il n'était repentant, Abailard résolut de laver sa faute en épousant Héloïse, mais il trouva chez elle une vive résistance; l'amante ne consentait pas à devenir épouse, jusqu'à la fin elle voulait pousser son sacrifice et s'immoler, plutôt que de nuire à l'avenir d'Abailard, plutôt que de l'engager dans des liens qu'elle déclarait contraires à l'étude de la sagesse et à la majesté de la science. Abailard ne réussit qu'avec peine à vaincre ces scrupules, à ramener Héloïse à Paris où les unit un mariage secret. Mais le mystère qui avait présidé à cette réunion, la persistance avec laquelle elle était niée par Héloïse ranimèrent la fureur de Fulbert; pour arracher sa femme aux mauvais traitemens du chanoine, Abailard la conduisit au couvent d'Argenteuil; Fulbert crut à une séparation définitive, on sait comment il se vengea.

Les témoignages de sympathie qui furent prodigués à Abailard par le clergé, par les écoliers, par tout le monde enfin, furent impuissants à le consoler : son existence était brisée; les hautes dignités de l'Église lui étaient désormais interdites, il prit le parti de s'enfermer dans un cloître où « la honte, » dit il, le poussa plus que la dévotion. » Si l'orgueil le conduisit à cette détermination, la soumission en fit accepter une pareille à Héloïse. Abailard l'exigeait, elle prit le voile dans cette retraite d'Argenteuil où elle avait espéré trouver une autre paix; « à ton commandement, lui écrivait-elle plus tard, » je changerai d'âme en même temps que d'habit...., ce fut ta volonté, non la » dévotion qui m'entraîna, pleine de jeunesse, dans les rigueurs de la vie » monastique. »

Abailard était entré à Saint-Denis; l'activité de son esprit s'y réveilla, il reprit son enseignement qui attira de nouveau une telle foule d'auditeurs, que « les logements ne suffisaient pas pour les contenir, le pays pour les nourrir. » Il écrivit à leur usage son *Introduction à la Théologie*, qui le fit traduire devant le concile provincial de Soissons; condamné pour son opinion sur la Trinité, il fut enfermé à Saint-Médard, dont il ne tarda pas cependant à voir se rouvrir les portes, et, après un court séjour à Saint-Denis, il partit pour le diocèse de Troyes, où, accompagné d'un seul clerc, il se construisit de ses propres mains un oratoire sur les bords de l'Ardisson. Sa solitude se peupla rapidement de disciples; de petites cabanes s'élevèrent de tous côtés autour de sa cabane, et à ces constructions fragiles succéda bientôt un édifice de pierres : Abailard lui donna le nom du Paraclet, ou du Consolateur.

Pour cette école qui l'avait suivi ou qui s'était reformée autour de lui, il composa l'*Ethica* ou le *Scito te ipsum*, dont l'orthodoxie fut attaquée par Saint-Bernard et par Saint-Norbert. Effrayé d'une lutte qu'il ne se sentait ni le courage, ni peut-être la force de soutenir, Abailard quitta le Paraclet et courut s'enfermer au monastère de Saint-Gildas-de-Ruys, dont il venait d'être élu abbé. C'est alors qu'il donna à Héloïse le Paraclet, qui fut érigé en abbaye sous le titre de monastère de la Sainte-Trinité. Il y installa lui-même celle qui avait été sa femme, et, de retour à Saint-Gildas, il y écrivit la première de ses lettres,

Digitized by Google

la lettre qu'il adressa « à un ami » demeuré inconnu, et où il raconte l'histoire de sa vie et de ses malheurs.

Abailard et ce qui le touchait occupait trop ses contemporains pour que sa lettre ne circulât pas avec rapidité; elle parvînt promptement à Héloïse et provoqua cette correspondance où se dévoilent, dans leurs profondeurs, les âmes si différentes ou devenues si différentes des deux amants. La première lettre d'Héloïse respire encore l'amour le plus tendre jusqu'au milieu de l'amertume et des préoccupations littéraires qui ont guidé sa plume ; Abailard lui répond, et cette réponse pieuse, résignée, fraternelle, telle en un mot qu'Héloïse l'avait demandée, mais non pas telle peut-être, suivant la fine remarque de madame Guizot, qu'elle l'avait espérée, la froisse et la blesse. Elle écrit de nouveau, et son irritation et sa douleur percent à chaque mot. Abailard essaie de calmer cette âme ulcérée, il parle le langage de la raison en même temps que le langage de l'affection, il gronde, mais en consolant. Mieux et plus avant qu'Héloïse il est entré dans l'esprit de son nouveau genre de vie; il a rompu davantage avec ses souvenirs et ses regrets; le moine dirige celle qui n'est pas encore assez la religieuse, et là, ainsi qu'autrefois, Héloïse plie devant son ascendant; elle se soumet, elle étouffe ses murmures, elle ne pense plus, du moins ostensiblement, qu'à des questions de règle et de discipline; — elle écoute et désormais Abailard parle seul.

C'est à l'époque où finissent ces relations épistolaires que s'arrête le beau travail de madame Guizot. La fin de la vie d'Abailard et la portion de son histoire qui touche au Concile de Sens, où dénoncé par Guillaume de Saint-Thierry, moine de Signy, pour sa *Théologie chrétienne*, Abailard se trouva en face de Saint-Bernard, appartiennent à M. Guizot. L'attitude d'Abailard, celle de Saint-Bernard à ce Concile, tracées en quelques lignes, mais où l'on reconnaît cette touche puissante qui est le caractère de l'illustre écrivain, sont trop admirablement indiquées pour que nous résistions au désir de les transcrire ici. « Dès que Saint-Bernard, dit M. Guizot, eût senti la nécessité de la lutte, » il l'aborda avec la plus habile fermeté, non point en entrant dans la lice » d'égal à égal, et pour opposer argument à argument; mais en Père de » l'Église, dépositaire de la doctrine sacrée, et qui somme le théologien pré- » venu d'erreur de désavouer, ou de justifier ses écrits, ou de se soumettre. » C'est un grand spectacle que cette attitude simple, pratique, décidée, que » prend dès le début cet homme qui avait d'abord éludé le combat; spectacle » d'autant plus beau que ce n'est point au nom du pouvoir de fait, et en vertu » de la force dont il dispose, que Saint-Bernard traite Abailard de la sorte; » sans doute, il sait qu'au besoin la force ne lui manquerait pas, que les » grands de la terre, le Roi Louis-le-Jeune, le comte de Champagne, le comte » de Nevers sont là, présents au Concile, alliés dociles de l'Église, et prêts à » la soutenir contre ses ennemis; mais il ne s'en prévaut point; nulle allu- » sion, nulle insinuation n'indique seulement qu'il y pense ; la lutte est pure- » ment intellectuelle. Bernard n'est, comme Abailard, qu'un moine qui parle » au nom de la vérité. Il prend même soin de rassurer son adversaire contre » toute crainte que la force temporelle n'intervienne. Bien loin de lui faire » entrevoir la persécution, la prison, il lui déclare formellement que rien de » pareil ne le menace; il ne veut que le triomphe de la saine doctrine, la » soumission de l'esprit à l'esprit; mais c'est la soumission qu'il réclame, non

Digitized by Google

» la dispute qu'il accepte; et il réclame la soumission avec l'autorité d'un » apôtre, laissant à Abailard la prétention de prouver son dire avec la subti- » lité d'un théologien.

» Cette autorité eut son plein effet sur Abailard lui-même. Au milieu de ce » Concile si peu imposant, lui qui en avait si fièrement demandé la convoca- » tion, il ne sut que chanceler, hésiter et en appeler à un autre pouvoir, à la » cour de Rome. Si un savant débat se fût engagé, il eût retrouvé, sans doute, » cette fécondité, cet éclat, cette souplesse d'argumentation qui avaient fait » sa renommée. Le philosophe était profond, le dialecticien éminent, l'ora- » teur éloquent; mais l'homme était faible, incertain dans sa volonté, plus » arrogant qu'assuré dans sa science, au moins aussi vaniteux que convaincu, » et son beau génie se troublait devant le sens droit et le caractère haut de » son rival. »

Frappé par le Concile dans ses doctrines, mais laissé libre dans sa personne, Abailard partit pour Rome, où il en avait appelé de la sentence des évêques. Sur sa route, à Lyon, il apprit la confirmation de cette sentence par le souverain pontife, qui, de plus, avait condamné ses ouvrages au feu, l'avait excommunié lui-même, en lui prescrivant d'achever ses jours dans le silence d'un monastère. Découragé, abattu, succombant sous le poids de cette réprobation générale de l'Église, il vint chercher un refuge à Cluni, où Pierre-le-Vénérable, ému d'une tendre compassion, recueillit et consola le philosophe vaincu. Pierre même ne se borna pas à des consolations; ses efforts firent lever l'excommunication du Pape, et réconcilièrent Abailard avec Bernard et avec ses nombreux ennemis. La paix semblait enfin renaître pour lui, mais il n'en devait plus jouir longtemps. Les austérités qu'il avait pratiquées à Cluni, aussi bien que ses chagrins, avaient usé sa vie. En vain l'envoya-t-on à Saint-Marcel, près de Châlon-sur-Saône, dans l'espoir qu'un air plus pur y ranimerait ses forces; il ne tarda pas, au contraire, à y mourir.

A la nouvelle de cette mort, l'abbesse du Paraclet réclama le corps de celui qu'elle avait tant aimé. Malgré la résistance des religieux de Saint-Marcel, les restes d'Abailard lui furent accordés par Pierre-le-Vénérable, et, sur le tombeau qu'on lui éleva, il fit déposer son absolution conçue en ces termes : » Moi, Pierre, abbé de Cluni, qui ai admis Pierre Abailard comme moine à » Cluni, et ai concédé son corps, transporté furtivement, à Héloïse, abbesse, » et aux religieuses du Paraclet, par l'autorité du Dieu tout puissant et de » tous les saints, je l'absous d'office de tous ses péchés. »

Vingt et un an après, le 17 mai 1163, Héloïse descendait dans le même tombeau, et le peuple consacrait la mémoire de leur amour en racontant que l'époux, se soulevant de sa couche funèbre, ouvrit les bras pour recevoir sur son cœur celle qu'il avait devancée dans ce sépulcre. « Ils y reposent encore « l'un et l'autre après six cent soixante-quinze ans, dit M. Guizot, et tous les » jours, de fraîches couronnes, déposées par des mains inconnues, attestent » pour les deux morts la sympathie sans cesse renaissante des générations qui » se succèdent. »

L. C. DE BELLEVAL.

L. C. DE BELLEVAL,
Directeur - Rédacteur en chef.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU NEUVIÈME VOLUME.

AOUT ET SEPTEMBRE 1853.

HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours (suite), par M. DE VIDAILLAN. . . . 5
DE PARIS AU MONTENEGRO (dixième lettre), par M. X. MARMIER . 29
LA BOLIVIE, avec un tableau hydrographique, par M. LÉON FAVRE, consul général 56
UN TERRIBLE MODÈLE (Nouvelle), par M. A. DE BERNARD 92
LES COMPOSITEURS CONTEMPORAINS : M. Meyerbeer (fin), par M. LÉON KREUTZER 136
BIBLIOGRAPHIE par MM. L. C. DE BELLEVAL et F. DE BOURGOING. . 167
HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours (suite), par M. DE VIDAILLAN. 177
LA BOLIVIE (suite et fin), par M. LÉON FAVRE, consul général . . . 200
DEUX MÉSALLIANCES (Roman), par M. NATHANIEL 231
UNE PETITE VILLE AU BORD DE LA MER, par M. ALPH. DE CALONNE. 276
RONCEVAUX, par M. le baron P. DE SIGALAS. 294
ACADÉMIE FRANÇAISE, par M. ALPHONSE DE CALONNE. 331
HISTOIRE DES CONSEILS DU ROI, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours, par M. DE VIDAILLAN. 337
DE PARIS AU MONTENEGRO (onzième et dernière lettre), par M. X. MARMIER 385
DEUX MÉSALLIANCES, Roman (suite), par M. NATHANIEL. 405
UNE MISSION TROP SÈCRÈTE (Nouvelle), par M. LÉON GOZLAN. . . 427
LE PLAFOND DE LA GALERIE D'APOLLON, peint par M. Eugène Delacroix, par M. ERNEST VINET 469
THÉATRES ET BEAUX-ARTS, par M. ALPHONSE DE CALONNE . . . 486
BULLETIN SCIENTIFIQUE, AGRICOLE ET INDUSTRIEL, par M. ANDRÉ BOUCARD. 489
M. AUGUSTIN THIERRY, par M. A. NETTEMENT. 497
VOYAGE AUTOUR DE LA MER MORTE ET DANS LES TERRES BALTIQUES, de M. de Saulcy, de l'Institut, par M. AD. DE CIRCOURT. . 540
DEUX MÉSALLIANCES, Roman (suite), par M. NATHANIEL. 560
VIENNE, par M. EUGÈNE GUINOT 603
THÉATRES ET BEAUX-ARTS, par MM. LÉON KREUTZER et E. GUINOT. 636
BIBLIOGRAPHIE, par M. L. C. DE BELLEVAL. 652

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie de E. BRIÈRE, rue Sainte-Anne, 55.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 004 463 642

Digitized by Google

Digitized by Google